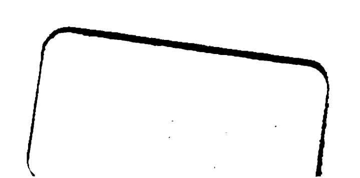




VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

— PARIS —
IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cᵉ
RUE SAINT-BENOIT.



VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

ET

DANS LES TERRES BIBLIQUES

EXÉCUTÉ

DE DÉCEMBRE 1850 A AVRIL 1851

PAR

F. DE SAULCY

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RELATION DU VOYAGE

TOME I

PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

ANCIENNE RUE DES PETITS-AUGUSTINS

—

1853

AVANT-PROPOS

Au mois de juillet de l'année 1850, un cruel malheur domestique me fit désirer vivement de m'éloigner pour un certain temps de Paris. Afin d'utiliser mon absence, je résolus de visiter avec mon fils la Grèce, la Syrie et l'Asie Mineure. Je pensais en effet qu'un semblable voyage compléterait l'éducation d'un jeune homme arrivé au terme de ses études de collége; pour mon compte, j'avais l'espérance de trouver, chemin faisant, quelques sujets de mémoires dignes d'être offerts à l'Académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Je m'occupai donc de nos préparatifs de départ; mais en y réfléchissant, je compris qu'il serait à peu près inutile de parcourir les routes battues par tous les touristes, et que pour moi-même le but d'un voyage semblable à celui que j'allais entreprendre, serait manqué, si je ne m'efforçais de visiter des contrées encore closes pour la science.

Dès lors mon but fut trouvé. Le bassin de la mer Morte a depuis quelques années vivement préoccupé les savants

de tous les pays : tout ce que l'on racontait de ce lac étrange, quoique d'instinct je le jugeasse fortement empreint d'exagération poétique, tout ce que l'on se plaisait à répéter des périls d'une course sur les bords de cette mer mystérieuse, tout cela aiguillonnait vivement ma curiosité. L'attrait de l'inconnu me décida et je résolus de gagner Jérusalem, afin de tenter ensuite une exploration dont il ne me paraissait guère possible que les dangers ne fussent pas moindres qu'on ne les supposait de loin. Je sollicitai et j'obtins aisément du ministère de l'instruction publique l'autorisation de voyager, mais à mes frais, avec le titre de chargé d'une mission scientifique en Orient. Enfin, le 28 septembre, je quittai Paris.

Résolu primitivement à partir avec mon fils et avec un ami dévoué, M. l'abbé Michon, homme de science et de cœur, j'avais vu ma petite caravane s'augmenter successivement de trois compagnons; deux d'entre eux, MM. Léon Belly et Léon Loysel, me demandèrent l'autorisation de m'accompagner dans ma course en Orient. Tout en faisant mes réserves sur la direction exclusive de l'expédition, j'accueillis avec grand plaisir l'offre de ces deux braves et excellents jeunes gens, parce que je savais que dans les pays que nous allions parcourir, deux hommes déterminés de plus fournissent un grand élément de sécurité. Celui de mes compagnons qui devait devenir pour moi comme un second fils, et s'associer à toutes mes recherches, à toutes mes fatigues, M. Éd. Delessert, s'adjoignit le dernier à notre caravane; huit jours avant

notre départ, il n'avait pas la moindre pensée du voyage qu'il allait faire. A première vue, je reconnus en lui les qualités nécessaires pour faire face à toutes les privations, à toutes les éventualités d'une course pareille, et je me réjouis fort de sa venue, bien que j'ignorasse encore de quelle immense utilité me serait son concours.

MM. Belly et Loysel, désireux de visiter la Lombardie et Venise, avaient pris les devants; nous leur avions donné rendez-vous à Trieste pour les premiers jours d'octobre, et nous partîmes de Paris afin d'aller les rejoindre. Nous traversâmes rapidement par la voie de fer la France, la Belgique, la Prusse, la Bohême et l'Autriche; et après nous être arrêtés une journée à Berlin et quelques heures à Vienne, nous atteignîmes Trieste dans la matinée du cinquième jour après notre départ. Presque en même temps arrivèrent nos deux amis, et très-peu de jours après, un des bâtiments à vapeur du Lloyd autrichien nous conduisit à Syra, puis à Athènes où nous débarquâmes.

Un mois entier fut consacré à l'exploration de la Morée. On a tant écrit sur ce pays qu'il serait bien difficile de dire sur son compte quelque chose de tant soit peu neuf; je me dispenserai donc de parler de cette course pénible qui n'eut d'autre avantage que celui de nous préparer en quelque sorte aux fatigues que nous allions chercher en Syrie. Le climat de la Grèce est d'une salubrité plus que douteuse, et pendant toute la durée de l'année 1850, des fièvres terribles avaient frappé in-

distinctement Grecs et étrangers. Mon fils, trop jeune sans doute pour supporter le genre de vie auquel on est condamné dans les bouges infects qu'on est convenu d'appeler des khani, fut bientôt atteint par la fièvre. Dès lors notre voyage fut assez triste; nous nous hâtâmes de regagner Athènes où, après quelques jours, les accès disparurent. J'espérais qu'il n'en serait plus question, mais j'avais compté sans la ténacité de la fièvre grecque. Nous partîmes pour Constantinople, et pendant la traversée, Édouard Delessert eut, à son tour, un violent accès qui fut coupé par le sulfate de quinine pris à haute dose. A Constantinople ce fut mon tour.

J'étais venu chercher dans cette capitale des firmans qui me permissent d'enlever l'un des bas-reliefs assyriens du Nahr-el-Kelb, bas-relief que je croyais alors digne de la peine que je me serais donnée pour le faire scier. Ce firman me fut refusé, et j'ai eu depuis lieu d'en être enchanté, à la vue du prétendu trésor épigraphique que j'avais tant à cœur de conquérir pour le Louvre.

De Constantinople nous repartîmes pour Smyrne et de là pour Beyrout, en touchant à Rhodes et à Larnaca. En arrivant à Beyrout, nous n'avions pas encore renoncé à l'idée de traverser l'Asie Mineure, de Smyrne à Trébisonde; mais dès les premiers pas sur le sol de la Syrie, nous reconnûmes qu'au point de vue scientifique, tout était encore à faire dans ce pays. Notre parti fut donc pris sur-le-champ, et au lieu d'éparpiller nos recherches sur des contrées nombreuses, nous

n'hésitâmes pas à les concentrer en Syrie, et à dépenser tout le temps et tout l'argent dont nous pouvions disposer, sur une terre où nous avions lieu d'espérer que nous serions payés de nos peines par une ample moisson d'observations intéressantes. C'est le journal de nos courses en Phénicie, en Galilée, en Judée et dans les terres bibliques de Chanaan et de Moab, que je livre au public.

Peut-être me suis-je fait illusion, en présumant que la relation d'un voyage qui nous a si fortement impressionnés, présenterait quelque intérêt à ceux qui voudront bien la lire. Si je me suis abusé, on me pardonnera, j'espère, en faveur de la bonne foi avec laquelle j'ai cru faire une chose utile à tous ceux qui visiteront après moi la Syrie, en leur disant simplement ce que j'ai vu, et en leur signalant ce que je n'ai pu voir. En tout cas, je m'estimerai heureux si la lecture de ce livre peut donner à d'autres le désir d'aller poursuivre les recherches que je n'ai fait qu'ébaucher. Après le savant Robinson j'ai pu trouver beaucoup à glaner; après moi, je n'hésite pas à le dire, il reste en Syrie immensément de découvertes à faire pour les voyageurs.

F. DE SAULCY.

VOYAGE EN SYRIE

ET AUTOUR

DE LA MER MORTE

---

7 DÉCEMBRE 1850.

Il est sept heures du matin, et nous voici mouillés à portée de canon de Beyrout. Depuis une demi-heure, malgré les rafales incessantes, nous sommes sur le pont, et les yeux fixés sur cette côte tant désirée. Je ne puis dire que tout soit ici nouveau pour nous; car à l'aspect sérieux des terres orientales, déjà vues à Rhodes et en Chypre, se joint ici la physionomie des bords fleuris d'un lac de Lombardie. Tout est verdoyant; les maisons, dès qu'elles s'éloignent du centre de la ville, paraissent de charmants pavillons semés avec art au milieu de bouquets d'arbres. Au sommet de la ville, on nous montre l'habitation du consul général de France. Le docteur Pestalozza, médecin de la quarantaine, établi à Beyrout depuis plusieurs années, nous indique du doigt les maisons que nous sommes désireux de connaître avant toutes les autres. Les différents hôtels où nous pouvons prendre gîte, le consulat et la demeure de mon ami Michel Medaouar, voilà ce que je veux apercevoir d'abord.

Une fois mes renseignements pris, je ne sais plus du tout où me caser. Deux auberges sont mises au premier rang, l'une au Ras-Beyrout, à deux kilomètres de la ville, l'autre sur le port même; celle-ci est déplorablement orientale, l'autre est trop éloignée. Que faire? La Providence, qui s'était chargée de nous tirer d'embarras pendant la durée du voyage, fait arriver à bord une barque qui apporte les factotums des deux hôtels, plus un petit homme qui, d'un air prévenant et très-humble, nous supplie d'essayer de l'établissement qu'il vient de fonder et qui n'attend que ses premiers hôtes. A tout risque nous acceptons, et nous voilà donnant l'étrenne à l'hôtel de l'Univers, hôtel vierge encore de voyageurs. Notre marché fait, la pluie cesse; nous en profitons pour contempler de nouveau cette terre sur laquelle nous allons enfin mettre le pied. A gauche, nous voyons les crêtes du Liban : à droite s'étend à perte de vue, en partant immédiatement des jardins de Beyrout, une large zone de sable couleur d'ocre. D'où vient ce sable? on n'en sait rien; comment se comporte-t-il, quand il fait, comme aujourd'hui, du vent? mal, me répond-on; mais tout aussi mal lorsqu'il n'y a plus de vent, car il avance toujours, et dans sa marche fatale, que nulle puissance humaine ne peut entraver, il envahit ce qui se trouve devant lui : vergers, champs, maisons, tout s'engloutit lentement dans ce flot qui ne s'arrêtera peut-être jamais, et qui tôt ou tard étouffera la ville entière. Belle perspective pour la gracieuse Beyrout!

Nous sommes logés, c'est vrai; mais débarqués, pas encore. On nous a conté des choses très-peu rassurantes à l'endroit du débarcadère. L'entrée du port, ou du moins de ce que l'on appelle ici le port, est impraticable dix jours au moins sur vingt; rien ne l'abrite du large et une barre de bas-fonds y fait, par le moindre souffle, briser les lames avec tant de fureur, que les embarcations qui tentent d'aborder sont culbu-

tées à coup sûr. Le Dr Pestalozza serait tenté de rester à bord et d'attendre une embellie, s'il n'avait à revoir femme et enfant qu'il a quittés depuis un mois. Heureusement la bourrasque souffle de terre et la chance fâcheuse est assez faible; nous prenons donc congé des officiers de *l'Austria*, qui nous ont amenés ici, et nous voilà gagnant la terre. Nous y touchons sans encombre, et nous foulons avec bonheur le sol de la Phénicie.

Inutile de raconter ici tous les ennuis d'une installation, c'est à peu près la même chose partout; mais dans une hôtellerie qui débute, et qui débute à Beyrout, c'est pire que partout. Peu nous importe, nous sommes en Syrie, nous allons commencer pour tout de bon un voyage pendant lequel les nouveautés de tout genre ne feront pas défaut, et la gaieté communicative de mes compagnons semble avivée encore par cette perspective. Heureux présage qui me réjouit le cœur, parce que je ne me fais pas d'illusion et que je prévois de durs moments à passer.

Première bonne fortune : en mettant le pied à terre nous lisons une enseigne française : café d'Europe! ce doit être très-vraisemblablement le rendez-vous de coquins de tous les pays; mais là on nous parlera français; peut-être même trouverons-nous des journaux de fraîche date. Nous y viendrons.

Une heure après, effectivement, nous prenions au café d'Europe une tasse de café médiocre, nous fumions de vrais cigares, plus médiocres encore, et nous trouvions pour tout journal *la Voix du Peuple*. Heureusement la présence du *Charivari* faisait compensation. Dans ses pages et dans ses dessins nous retrouvions l'esprit moqueur de nos compatriotes, et nous nous croyions presque chez nous. Illusion de courte durée, car les sons gutturaux de la langue arabe qui retentissait, c'est le mot, de tous les côtés, ne nous permettaient guère de nous tromper. Ce jour-là je fis, pour la première fois, une observation assez

amusante. Si vous voyez passer deux habitants de la Syrie, à quelque religion qu'ils appartiennent et s'ils causent ensemble, pariez hardiment qu'ils parlent de piastres; vous gagnerez à coup sûr : c'est là une règle qui ne souffre pas d'exception.

Au sortir de ce bienheureux café, nous sommes rentrés à l'hôtel, où notre hôte, M. Audibairt, avait préparé notre déjeuner. Pour la première fois, on nous a servi des bananes, excellentes, nous dit-on; c'est effectivement un fruit assez agréable, mais dont la pulpe trop molle ressemble à une glace parfumée au beurre, ou peut-être plus exactement à un pot de pommade.

Après le déjeuner, nous allons à la chancellerie du consulat de France. M. de Lesparda nous reçoit avec la plus cordiale affabilité. Tous les éloges que l'on m'avait faits de lui sont de bien loin au-dessous de la réalité : il est impossible d'être plus affectueux, plus prévenant, et je félicite de bon cœur tous ceux de nos compatriotes auxquels leur bonne étoile l'enverra sur leur chemin. Il nous engage à venir dîner le lundi suivant au consulat. Pendant que nous causions dans son cabinet, entre Medaouar, qui non-seulement ignorait notre arrivée mais encore notre projet de voyage. C'est une de ces natures d'élite, dévouées et aimantes, que j'avais appréciées quelques mois auparavant, pendant son séjour en France. J'avais alors promis à Medaouar, un peu en l'air il est vrai, et ne sachant trop si je tiendrais jamais ma parole, que j'irais quelque jour lui rendre sa visite; et j'arrivais à l'improviste. Un instant il me regarda fixement pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, et nous nous jetâmes au cou l'un de l'autre, heureux tous les deux de ce rapprochement.

Michel Medaouar est né à Beyrout d'une des premières familles chrétiennes du pays. Élevé dans le collége d'Antoura, il parle et écrit le français avec une pureté rare; il a

beaucoup lu les chefs-d'œuvre de notre littérature, et, en un mot, son éducation est au niveau des éducations les plus distinguées que l'on peut recevoir dans les meilleurs colléges de France. Il sait sa langue maternelle, l'arabe, comme un lettré, et il pourrait au besoin tenir la place du professeur le plus habile. Français de cœur et d'âme, il s'est depuis plus de dix années attaché sérieusement aux intérêts de la France qu'il regarde comme sa patrie, et il remplit au consulat les fonctions assidues, mais toutes gratuites, de drogman-adjoint. Il serait à désirer que partout notre gouvernement eût des serviteurs aussi dévoués et aussi estimables.

Après cette visite, nous sommes allés à la douane, accompagnés de l'un des kaouas du consulat, et celui-ci, avec de bonnes paroles entremêlées de bourrades, a réussi à nous faire délivrer nos caisses d'armes. Il va sans dire que l'éternel bakhchich n'a pas été oublié, et que les agents de l'autorité douanière ont prélevé sur notre bourse un petit supplément à leurs appointements. Une caisse nous manque encore, mais elle se retrouvera sans doute quand le tohu-bohu, conséquence inévitable de l'arrivée d'un paquebot, se sera quelque peu dissipé. Dans ce pays la patience est une vertu essentielle; patientons-donc, puisque tout vient à point à qui sait attendre. Il est vrai que nous patientons encore un peu à la française, c'est-à-dire que nous serions bien tentés de nous mettre en colère contre les lenteurs inséparables de toute transaction avec des Turcs, et que nous quittons la douane d'assez méchante humeur. Rentrés à l'hôtel, nous avons bien vite déballé nos armes; — tout est en bon état, et notre arsenal est formidable : fusils de guerre à deux coups, pistolets de tous les calibres, sabres, capsules, poudre, balles, rien n'y manque, et nous sommes en mesure, avec un attirail semblable, de faire bonne contenance à tout événement.

Ces dispositions essentielles une fois prises, nous avons été goûter l'air du pays. Sortant donc de Beyrout par la porte de Sayda, nous avons longé le bord de la mer, en passant devant un théâtre que l'on construit en bois pour y jouer des opéras italiens. Le temps s'est remis, et nous jouissons du beau ciel de la Syrie. Cette promenade est charmante. Le chemin que l'on suit domine constamment la mer, dont les vagues viennent se briser sur les roches du rivage. Dans ces roches sont visibles partout les traces de la Beryte phénicienne. Mais ces traces disparaissent chaque jour, rongées par la mer. Dans le port même sont incessamment battus par le flot des tronçons de colonne couverts de varech. Ici ce sont des entailles régulières, dans lesquelles furent assises jadis d'opulentes habitations. Un seul monument a laissé quelques débris un peu importants sur la plage; on l'appelle le théâtre, et c'est évidemment une basilique d'une haute antiquité, flanquée d'une ligne de bassins carrés, taillés dans le roc et envahis par l'eau. Un peu plus loin, une crique sur les bords de laquelle sont hissées quelques barques arabes, semble avoir été jadis un des ports de Beryte. Ces barques tirées à terre nous rappellent la coutume des marins de l'antiquité. Ce que faisaient les Phéniciens, les habitants de Beyrout le font encore de nos jours : rien donc n'est changé dans les coutumes du pays, et ce que nous constatons une première fois, nous le constaterons bien des fois encore.

La route que nous suivons est bordée de cafés où Turcs et Arabes fument le narghileh et le tchibouk avec une gravité sans pareille. Tous sont polis, car nos saluts ne sont pas toujours attendus, et souvent nous sommes prévenus. Décidément ce pays est plus civilisé que Constantinople.

Après une heure de promenade fructueuse, car nous avons déjà recueilli force plantes, coquilles et insectes, nous rentrons

à l'hôtel, enchantés de notre première journée. Le soleil va se coucher, et les portes de la ville se ferment avec le maghreb; force nous est donc de revenir sur nos pas. Au retour, au moment où le môézzen appelle les croyants à la prière, nous entendons pour la première fois un étrange charivari de clairons discordants, de fifres et de tambours; par trois fois il s'arrête, et il est suivi d'un hourra bien accentué : c'est la garnison turque, dont la caserne touche à notre hôtellerie, qui prie pour le sultan; tout cela est bien nouveau pour nous, tout cela nous intéresse et nous amuse.

Le reste de notre journée se passe assez promptement en causeries sur ce qui nous a frappés, sur tous ceux que nous aimons et qui sont si loin de nous. Pour le lendemain, nous nous promettons mieux encore, et nous nous apprêtons à savourer une nuit exempte de roulis et de tangage; mais, hélas! le sommeil est difficile, et nous prenons un avant-goût des nuits ordinaires de la Syrie.

8 DÉCEMBRE.

Pendant la nuit, le vent a passé au nord, et le ciel est ce matin d'une pureté admirable. Nous nous hâtons d'écrire à nos amis de France; nos lettres ne partiront que dans huit jours! Qu'importe? il nous semble qu'en annonçant de suite notre heureuse arrivée, nous hâtons le moment où les inquiétudes sur notre compte seront dissipées. Cela nous suffit.

Après le déjeuner, nous nous mettons en route, et cette fois, nous dirigeons notre promenade du côté du Nahr-Beyrout, c'est-à-dire à l'opposé de la plage que nous avons été reconnaître hier. La chaleur est forte et le soleil nous semble outrepasser les droits qu'il a pour un 8 décembre; les fleurs se montrent partout : décidément le printemps marche grand

train et nous commençons à redouter pour notre voyage une température pareille. Nous apprîmes bientôt à nos dépens que cette crainte était un peu candide. Juger du reste de la Syrie par Beyrout, c'est en effet aller un peu trop vite en besogne. En tout cas, nous jouissions du présent tout en nous trompant sur l'avenir.

De la ville à la rivière, on suit le bord de la mer à quelques centaines de mètres, à travers des campagnes parfaitement cultivées et plantées de mûriers. Près de la ville, les chemins sont défoncés et boueux, grâce à la saison des pluies; mais, à une demi-lieue, ils deviennent meilleurs, parce qu'ils sont moins battus. Avant d'arriver au bord de la rivière nous voyons à gauche de la route une ruine carrée et pleine; la construction en moellons piqués semble de l'époque romaine, et à cette ruine la tradition du pays rattache l'histoire de saint George et du dragon; c'est là que le monstre a été mis à mort. Une large tache brune se voit sur la surface de la muraille grise : c'est qu'après son expédition, le saint a jugé bon de se laver les mains quelque peu souillées, et que le sang et le savon dont saint George se servait, ont laissé une trace commune sur cette vénérable ruine. Un peu plus loin, une petite chapelle a remplacé la maison où le héros est allé se reposer après sa terrible aventure. Je donne cette tradition comme elle m'a été donnée par le guide qui nous accompagnait; mais je ne me charge pas d'en établir l'authenticité; ce n'est pas mon affaire.

Arrivés au bord du Nahr-Beyrout, nous trouvons un pont de construction moderne, à double rampe et à plusieurs arches. L'insouciance turque pour tout ce qui concerne les voies de communication, laisse dépérir ce pont, dont le tablier est en fort mauvais état, et par conséquent peu agréable pour les cavaliers et les bêtes de charge.

Comme hier, nous avons augmenté nos collections, et après

avoir passé quelques heures dans ces belles campagnes que dominent de majestueux palmiers, nous rentrons à Beyrout, pour nous préparer à profiter de l'invitation que Medaouar est venu nous faire. Il nous a promis de nous donner un dîner arabe, et nous nous réjouissons de faire connaissance avec une cuisine dont nous n'avons pas encore la moindre idée. Au moment où le soleil allait se coucher, nous sommes arrivés à son habitation, qui est fort belle, et dont le salon de réception est orné d'un balcon bâti à pic au-dessus de la mer; de là, nous admirons à l'aise les effets splendides d'un soleil couchant sur la chaîne du Liban. La montagne toute blanche de neige est couverte d'une douce teinte rose, qui passe bientôt au violet; puis arrive en quelques minutes une obscurité complète; car ici il n'y a pas, à vrai dire, de crépuscule, et le jour naît et s'éteint beaucoup plus rapidement que dans nos climats du nord. Après avoir joui quelques instants de cette magnifique soirée, nous avons été mis à même d'apprécier le talent des cordons bleus arabes. Leurs œuvres sont assez étranges pour nous, Européens; mais, somme toute, elles sont assez estimables, et Brillat Savarin n'aurait pas dédaigné le mahchi, les coubbeh et les baklaouah du cuisinier de Medaouar. Je me borne, du reste, à donner les noms de ces mets du pays, dont je n'ai nulle envie de décrire la composition. Avant le dîner, nous avions pris le café et fumé le tchibouk réglementaires; après dîner nous recommençâmes, et à neuf heures nous étions rentrés à l'hôtel.

9 DÉCEMBRE.

Le vent a changé encore une fois, et quoique le temps soit devenu incertain, je sors de bonne heure pour commencer un travail que j'ai envie d'entreprendre. Il serait probablement

assez curieux de rapporter le plan de toutes les bases de constructions antiques que j'ai reconnues au bord de la mer. Mais après plusieurs heures de travail, je me vois forcé d'abandonner une besogne qui me prendrait plus de journées que je ne puis lui en consacrer. En partant de France, je me suis promis d'assister à Beit-Lehm, à la solennité de Noël; il faut donc arriver à Jérusalem le 24 au plus tard, et je ne me pardonnerais pas de manquer, pour quelques plans assez peu importants d'ailleurs, une cérémonie que je n'aurai probablement jamais l'occasion de revoir.

A mesure que je me suis éloigné de la ville, avec l'espérance de trouver enfin la limite des ruines, j'ai rencontré des vestiges toujours aussi nombreux. Il serait donc déraisonnable de poursuivre un travail que je devrais forcément laisser inachevé. D'ailleurs les averses, et des averses de Syrie! se succèdent. J'ai beau me réfugier tantôt derrière une roche, tantôt à l'abri d'une embrasure de porte, mon papier se détrempe, je suis dans le même état que mon papier, et je me vois forcé bien à contre-cœur de regagner la ville.

Après le déjeuner je retourne à la côte, mais cette fois avec l'intention de me borner à prendre le plan de la basilique. L'abbé m'accompagne et nous nous mettons à l'œuvre : en moins de deux heures nous avons terminé notre tâche, non sans risquer cent fois de nous rompre le cou, en cheminant sur des roches inégales et que la mer a tapissées d'une végétation animalisée, sur laquelle le pied glisse comme sur du savon gras. Ce qui reste du monument n'en est en quelque sorte que le squelette; tous les revêtements qui étaient en pierre de taille ont disparu, exploités très-probablement par les constructeurs des édifices modernes de Beyrout. Il y avait là une carrière toute trouvée, et c'eût été une duperie pour des Arabes de tailler des pierres, quand ils en avaient de toutes

taillées sous la main. Quelques assises seulement sont restées en place et encastrées dans le roc, respectées sans doute parce qu'on n'a pas eu besoin de les utiliser ailleurs. L'appareil est certainement d'une haute antiquité, à juger de son âge par la dimension des matériaux. En définitive, ce qui constitue la ruine de la basilique telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'est plus que le noyau des murailles; ce noyau est formé d'un parpaing qui varie de composition dans trois couches juxtaposées et bien arrêtées. Une longue salle quadrangulaire, terminée vers la mer par une abside circulaire qui vient s'appuyer intérieurement contre les parois mêmes des murailles : telle est la disposition de l'édifice. Les murs latéraux se rétrécissent et forment une chape mince et angulaire dans l'axe même de la salle; à l'extérieur, la muraille est revêtue d'un enrochement de béton, d'une épaisseur considérable et d'une si bonne qualité qu'il a résisté, malgré l'action des siècles, à tous les coups de mer. C'est le rocher lui-même qui s'est laissé ronger, tandis que l'enrochement de béton s'est conservé intact.

A gauche de la basilique se voit une muraille de quai en petit appareil romain, et qui a beaucoup souffert de l'effet des vagues; à droite, ainsi que je l'ai déjà dit, on trouve une série de bassins quadrangulaires, que l'on regarde à Beyrout comme des emplacements de bains, et qui n'ont été probablement que des caves servant de magasins. Jadis ces bassins ne communiquaient pas entre eux; aujourd'hui il semble que la roche soit vermoulue, et la mer y pénètre et s'en éloigne alternativement, à chaque fois que le flot qui vient se briser sur la plage monte ou redescend. Un des conduits creusés par ce mouvement constant, présente un phénomène assez singulier : la vague en s'y engouffrant, expulse violemment l'air qui reprend sa place aussitôt après, de sorte qu'on ne peut mieux comparer cette étrange cavité qu'à la tuyère d'un immense soufflet de forge.

Revenons à l'édifice antique. Quelle a été sa destination première? Il n'est guère possible d'y voir autre chose qu'une basilique, c'est-à-dire qu'un lieu de réunion où les marchands phéniciens se rendaient pour opérer leurs transactions commerciales; en un mot, c'était peut-être là la bourse des Berytains[1]. Mais s'il n'est pas possible de préciser ce qu'é tait le monument, il est du moins permis d'affirmer que ce n'était pas un théâtre, puisqu'il n'aurait d'analogie avec aucun édifice de ce genre, et que d'ailleurs il n'aurait pu recevoir qu'un très-petit nombre de spectateurs. Quoi qu'il en soit, le monument devait être assez somptueux, car le terrain qui l'environne est jonché de fragments de marbre précieux, et son entrée à tout le moins était garnie d'une mosaïque. Celle-ci est très-grossière; les cubes blancs et rouges qui la constituent sont inégaux et irréguliers; ils ne dessinent aucune rangée bien alignée, mais bien des taches sans contour arrêté; ces cubes sont d'assez fortes dimensions et ils composaient une espèce de pavage dont nous avons retrouvé plus tard les analogues, dans les ruines d'édifices bien antérieurs aux Grecs et aux Romains.

Cette mosaïque, à peine recouverte d'une légère couche de terre, forme encore aujourd'hui le sol du chemin. Ce fut l'abbé qui la reconnut, et dans son enthousiasme, il se hâta d'en découvrir une plaque assez large qu'il résolut d'enlever. J'anticiperai un peu en disant tout de suite que le lendemain de grand matin, malgré les clabauderies de quelques passants, il en vint à ses fins, mais non sans éveiller les soupçons de l'autorité turque, qui ne peut pas supposer que des Frandjis cherchent en terre autre chose que de l'or. Le bruit se répandit incontinent dans la ville que le pauvre abbé avait déterré je ne sais quel trésor. Le pacha s'en émut, il envoya un détache-

1. Voyez planche I.

ment de soldats et quelques officiers pour s'assurer du fait et pour fouiller la place signalée comme recélant des richesses. Ces braves gens, en ne trouvant que des cailloux, durent croire de deux choses l'une, ou que nous étions fous, ou que si nous n'étions pas fous, nous étions des associés du diable et que nous avions pris à cette place tout ce qu'il y avait de précieux, en n'y laissant plus que des pierres dont nous n'avions que faire. Ceci n'est pas une plaisanterie, et sûrement c'est à la dernière hypothèse que ces hommes intelligents se seront arrêtés.

Au retour de notre excursion, nous songeons à nous rendre au consulat où nous sommes attendus. Comme il a plu toute la journée, les chemins sont affreusement mauvais, nous prenons donc le seul moyen de transport qui soit à notre disposition : des chevaux nous sont amenés, et à nuit close, précédés par un des domestiques de l'hôtel, muni d'une de ces lanternes de papier qu'il n'est pas permis d'oublier dans une ville turque quelconque, si l'on tient à ne pas être arrêté par une patrouille, ou quelque peu mangé par les chiens, nous nous mettons en route. Une fois sortis de la ville, nous nous engageons dans des petits chemins taillés en escalier par-ci, sablonneux outre mesure par-là, et bordés partout de vraies murailles de cactus ou figuiers de Barbarie. J'avouerai que nous avions très-grand'peur d'accrocher au passage un brin de cette verdure syrienne, car rien au monde n'est plus désagréable que la piqûre des milliers d'aiguilles dont cet aimable végétal est hérissé. Enfin nous avons atteint le consulat sans nous être crevé les yeux. Nous avions été bien accueillis déjà par M. de Lesparda ; sa famille, en nous recevant, comme lui, avec une grâce parfaite, a réussi à nous faire oublier que nous n'étions pas en France. Tout le personnel du consulat avait été réuni pour nous faire fête, et nous avons passé une charmante soirée dont nous ne perdrons pas la mémoire. Vienne le désert, et nous

nous réfugierons souvent dans le souvenir de la petite colonie française de Beyrout.

Ici tout le monde a plus ou moins le goût des antiquités, et nous avons admiré force bijoux recueillis par les soins de M. Perretié, le chancelier du consulat. Il a réuni une ample collection de morceaux choisis, et plusieurs des antiquités de son cabinet feraient envie aux plus riches des musées européens. A onze heures et demie, ni plus ni moins que dans la mère-patrie, nous avons regagné notre gîte par le même chemin et avec les mêmes précautions.

10 DÉCEMBRE.

Ce matin, il pleut si bien et si dru qu'il n'y a pas moyen de songer à sortir. Je mets donc au net tant bien que mal le plan levé la veille, et j'attends que le ciel se dégage : vain espoir! Nos nouveaux amis de Beyrout viennent nous visiter; puis nous faisons à la douane la chasse à la caisse qui nous manque encore; à force de chercher, nous la découvrons sous une pyramide de ballots. Vers quatre heures, Medaouar nous tient compagnie; je lui parle d'inscriptions antiques, et je lui demande s'il en existe à Beyrout. Tout récemment on a trouvé dans son jardin un piédestal muni d'une longue légende latine. Comme le mauvais temps a fait trève, nous y courons, je prends un estampage de cette inscription certainement inédite, et nous nous réfugions à l'hôtel contre la pluie qui a recommencé au moment même où elle pouvait nous gêner le plus, c'est-à-dire quand nous estampions notre pierre [1]. L'écriture de cette inscription démontre qu'elle est postérieure à Septime-Sévère. Elle nous apprend qu'un mari, nommé Rufus Artoria-

1. Voyez planche II.

nus, a fait élever à ses frais une statue de marbré à sa femme, la plus pieuse et la plus chaste des femmes, pour servir, à ce qu'il dit, d'exemple. Exemple de quoi et pour qui? Pour les femmes ou pour les maris de son temps? Notre homme oublie de le préciser; si c'est aux femmes qu'il s'adresse, Artorianus est un impertinent; si c'est aux maris, Artorianus est un fat. Quelle malencontreuse idée a eue ce bon époux de dire dans sa phrase commémorative qu'il ne faisait sa dépense de statue que pour servir d'exemple. Ne pouvait-il regretter sincèrement une bonne et tendre femme sans se donner un ridicule? Mais de quoi vais-je me mêler? Il pleut toujours.

11 DÉCEMBRE.

Le temps ne s'arrange pas; la pluie continue, et pourtant il faut songer à partir si nous voulons être le 24 à Beit-Lehm. Journée maussade et longue; l'impatience nous prend déjà comme si nous étions en prison depuis six mois. Vers trois heures, l'averse se modère, et plutôt que de rester enfermés dans notre triste gîte, nous courons du côté du Ras-Beyrouth, non sans faire des stations forcées dans quelques cafés arabes, pour laisser au soleil le temps de se montrer, s'il en a la moindre envie. L'envie ne lui en vient pas, et nous continuons notre promenade en faisant contre fortune bon cœur; nous explorons des rochers qui avoisinent les sables, et nous y trouvons encore des traces évidentes de constructions antiques, des citernes, ou mieux des puits peu profonds, mais parfaitement tracés. La nuit nous surprend ramassant des insectes et des coquilles, et nous rentrons en hâte. Les nuages commencent à se diviser. Espérons que c'est un bon pronostic.

12 DÉCEMBRE.

Décidément nous ne pouvons rester plus longtemps à Beyrout; quoi qu'il advienne, il faut nous mettre en route. Hier, deux jeunes voyageurs français arrivés avec nous par *l'Austria*, nous ont donné le bon exemple. Ils sont partis pour Jérusalem et ont dû aller coucher à Sayda. Demain nous prendrons le même chemin; et il faudra bien que le beau temps revienne. Il fait un vent violent, mais il vient du large; s'il tourne au nord, nous sommes assurés de quelques belles journées. La mer mugit de telle façon qu'on l'entend briser de notre chambre, comme si nous étions sur la plage. Nous faisons nos paquets; nous nous débarrassons de tout ce qui nous serait superflu, et nous réduisons notre bagage au strict nécessaire. Un loueur de chevaux et de mules nous est amené. Nous traitons avec lui pour le nombre de bêtes de selle et de charge dont nous avons besoin, à raison de douze piastres par tête pour les jours de marche, et de six piastres seulement pour les jours de repos. Nous avons des selles à nous, fort heureusement, car la selle arabe nous aurait bientôt rompus. Je recommande bien expressément à quiconque voudra voyager en Syrie, de se munir de ce meuble essentiel.

Notre personnel est complet; à Athènes, nous avons eu la malencontreuse idée de prendre pour cuisinier un misérable coquin, nommé Constantin, qui nous a servis comme tel pendant notre tournée de Grèce, et qui est le type parfait du fripon grec, le plus parfait de tous les fripons. Voleur, bas et rampant, voilà notre homme. A Athènes encore, nous avons pris à notre service, par commisération plutôt que par besoin, un grand Levantin, d'origine française, nommé André Reboul. Il nous suit en qualité et avec le titre de drogman; mais il ne

sait que le grec, le turc, le russe et le français, c'est-à-dire que les idiomes inutiles dans le pays que nous allons parcourir. André s'est fait habiller à la turque, et il a imaginé d'adopter un costume tout rouge, ce qui lui donne la plus affreuse tournure. Il prend les airs d'importance d'un intendant de bonne maison; et, sous le fallacieux prétexte de surveiller les marchés de Constantin, il taille en plein drap et fait des achats pour notre compte, sans jamais nous consulter. C'est, au demeurant, un très-bon homme; criant beaucoup, faisant sa besogne comme il peut, et ne trouvant jamais bien que ce qu'il fait. Pour terminer l'énumération de notre personnel, Édouard et Loysel ont amené chacun un serviteur fidèle et dévoué, et ces deux braves garçons deviennent bien vite pour nous de vrais amis, plutôt que des compagnons de voyage; tous deux se sont pris d'amour pour l'histoire naturelle, et il est rare qu'un objet précieux ou nouveau ne soit pas découvert par Philippe ou par Louis. Maître Constantin, sûr de nous voler assez d'argent, grâce à la teneur de notre contrat, pour être en mesure d'entretenir un domestique pour lui, c'est-à-dire un homme qu'il traitera fort mal, et auquel il commandera fort bien de faire presque toute la besogne dont il s'est chargé, Constantin, dis-je, a pris avec lui un Grec de Macédoine, nommé Nicolas, brave homme au fond, ne manquant pas de courage, mais un peu trop enclin à l'ivrognerie. Ce malheureux est revêtu de la fustanelle de ses compatriotes, fustanelle à peu près blanche aujourd'hui, et que nous verrons passer sans doute par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais surtout par les plus sombres.

Tout est prêt, nous avons touché l'argent dont nous supposons que nous aurons besoin; nous avons nos teskreh ou passe-ports turcs en poche. A demain matin de bonne heure le départ. Nous employons le reste de la journée à faire quelques

visites d'adieux. Le beau temps est revenu, et la Providence semble s'intéresser à notre entreprise.

13 DÉCEMBRE.

Qui n'a pas eu à commencer un voyage avec l'aide de moukres ou muletiers syriens, ne sait pas jusqu'où l'on peut se mettre en colère contre des hommes sans les rouer de coups. A sept heures du matin nous sommes prêts; le ciel est d'une pureté merveilleuse. Partons donc! Un instant; les mules ne sont pas encore chargées; les chevaux ne sont pas encore sellés; patience! Une heure se passe, même ritournelle; à neuf heures la faim nous prend, et pour faire diversion à notre mauvaise humeur, nous nous décidons à déjeuner à Beyrout, comptant monter à cheval immédiatement après, et regagner le temps perdu, par suite de la suppression naturelle d'une halte pour déjeuner. Nous venons de boire le coup de l'étrier, tout doit être prêt; nous descendons! Les malheureux! ils font la conversation, ou plutôt ils crient comme des sourds, mais pas une bête n'est chargée; chacun semble compter sur son voisin. Comme nous pourrions aller longtemps comme cela sans faire beaucoup de chemin, la colère nous arrive; on profite de l'occasion pour nous demander des bakchich, nous donnons des injures et des coups de courbache. Peu à peu cependant, en ne les perdant pas de vue, les moukres finissent par mettre tous nos paquets sur le dos de leurs bêtes. C'est bien heureux! Partons. Une minute encore; Constantin a acheté de si bonnes choses pour notre table, qu'il lui faut deux mules de plus, mules qu'il prétend nous faire payer. Cette fois la plaisanterie est un peu trop forte pour être admise sans contestation. Nous plantons là notre forban, en l'engageant à se tirer d'affaire comme il pourra, et nous nous mettons enfin

en marche. Il est onze heures et demie. Il a donc fallu cinq heures à peu près pour charger et harnacher une vingtaine de bêtes. Voilà qui promet! Si tous les jours nous avons la répétition de cette comédie, nous arriverons à Jérusalem dans un mois.

Dès que nous sommes en chemin, notre mauvaise humeur se dissipe peu à peu. Nous sortons de la ville par la porte qui conduit aux routes de Damas et de Sayda, et nous nous acheminons vers l'est d'abord, pour tourner ensuite directement au sud. Avant de prendre cette direction, nous traversons un bois de pins planté jadis pour entraver la marche envahissante des sables, par l'émir Fakhr-ed-dyn, à ce que disent les Beyroutins. L'idée était excellente; mais comme le bois de construction est rare dans ce pays, et qu'il est commode d'en trouver à la porte de la ville, presque tous les beaux arbres ont été successivement coupés par les Turcs, et ce n'est que depuis un très-petit nombre d'années que de nouvelles plantations ont été entreprises.

Une fois dans la plaine de sable, toute végétation cesse. Quelquefois cependant de jolies petites coloquintes vertes et jaunes paraissent sur le sol, et la tige qui les porte rampe cachée dans le sable. Par-ci par-là nous trouvons encore de petites taches de verdure formées par une jolie plante crucifère à large fleur d'un blanc rosé. Nos chevaux tirent la jambe, ils doivent souffrir beaucoup, et nous les plaignons en toute sincérité, quand, une heure après notre départ, et lorsque nous venons de traverser une petite rivière nommée le Nahr-el-Rhadir, au bord de laquelle est assis un mauvais khan arabe, le cheval de mon fils nous montre qu'il n'est pas trop fatigué; sa selle mal sanglée tourne, la bête se débarrasse lestement de son cavalier, brise à bonds et à pétarades sangle et croupière, laisse là tout ce qui la gêne, fait joyeusement deux ou trois culbutes dans le sable, et part à fond de train

du côté de Beyrout. Nouveau guignon que nous maudirions de bon cœur, si la halte forcée qu'il nous faut faire au Khan-el-Rhadir, ne nous procurait une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Saïd, l'un de nos moukres, s'est mis au galop à la poursuite de notre fugitif. Nous espérons d'ailleurs que celui-ci sera arrêté en chemin par les conducteurs de nos bagages, si toutefois mons Constantin a fini ses préparatifs. Une heure après, Saïd revient au khan, ramenant le cheval échappé, ét après quelques minutes nous repartons.

A trois heures nous arrivons au Khan-el-Khaldah, khan misérable placé sur la plage et en face d'une rampe assez douce de rochers, au milieu desquels paraissent quelques sarcophages antiques. Il nous reste deux heures de jour tout au plus; impossible d'arriver à Sayda; il vaut donc mieux nous arrêter ici et explorer la nécropole que nous avons sous les yeux.

Au moment où nous arrivons, nous apercevons, à quelques centaines de pas, une troupe de cavaliers arabes d'assez bonne apparence, qui chasse au faucon. Mais pendant que nous délibérons sur l'opportunité de prendre El-Khaldah pour notre premier gîte, la chasse s'éloigne. Aussitôt que nous avons mis pied à terre, nous courons aux sarcophages que nous avons aperçus. Nous les croyions en petit nombre, et tout le flanc de la montagne en est couvert. Tous ont été brisés violemment et profanés. Il n'y en a pas un seul qui soit resté intact. Partout où le rocher offrait une saillie, il a été taillé pour être transformé en tombeau. Quelquefois nous en trouvons de longues files dont les couvercles ont été mis en pièces ou gisent renversés sur le sol.

Derrière le khan il y a des monceaux de ruines qui dénotent l'emplacement d'une antique cité que l'on serait tenté de juger peu importante, si la multitude de sarcophages qui se

trouvent réunis là, ne démontrait que le contraire est vrai. Nous sommes beaucoup trop éloignés de Beyrout pour qu'El-Khaldah ne soit que la nécropole de cette ville; il faut donc admettre qu'El-Khaldah se trouve sur l'emplacement d'une bourgade phénicienne.

Pendant que tous nos amis cherchent des plantes, des insectes ou du gibier, Édouard et moi nous parcourons la nécropole; nous y découvrons une inscription grecque funéraire tellement rongée par le temps qu'elle est devenue illisible; le nom seul de la défunte, qui s'appelait Juliana, est encore déchiffrable. En remontant au sud, nous traversons un lit de torrent, sur un pont formé d'une seule roche jetée en travers d'un bord à l'autre. Une fois ce ravin franchi, les files de sarcophages recommencent aussi nombreuses que sur l'autre rive; l'un d'eux nous paraît très-remarquable. Sur l'une des faces de la cuve dont tout le chevet a été brisé, nous trouvons un bas-relief d'assez bon style représentant un Génie ailé, à droite et à gauche duquel sont deux bustes de face. Le tout est malheureusement fort mutilé, mais rien n'est plus imposant que l'aspect de cette tombe dont le couvercle est entier, et recouvre encore ce qui reste de la cuve, bien qu'il ait été violemment dérangé de sa position primitive [1].

La nuit vient nous surprendre au milieu de nos recherches, qu'il faut abandonner à notre très-grand regret. Nous regagnons le khan. Nos bagages sont arrivés; Constantin s'est mis à l'œuvre, et André a dressé nos couchettes de voyage dans deux affreux réduits d'une saleté révoltante et remplis de vermine. Il faut bien s'en contenter, et nous prenons gaiement notre parti.

1. Voyez planche III.

Devant la porte de notre chambre à coucher est appuyé un petit hangar ouvert de trois côtés au vent. C'est là notre salle à manger et notre chambre de travail. Malgré la bise qui fouette la flamme de nos bougies, nous nous obstinons à prendre des notes, et à passer nos croquis à l'encre; aussi la besogne avance-t-elle lentement, et quand le dîner nous est servi, notre travail de la journée n'est pas encore fini. Pendant que nous sommes à table, nous voyons arriver une longue caravane de pèlerins grecs se rendant à Jérusalem. Hommes, femmes, enfants et bêtes bivouaquent pêle-mêle à la belle étoile près de nous, et rien n'est pittoresque comme l'aspect de ce campement sur les feux duquel se dessinent les silhouettes les plus fantastiques.

La carte de Danville porte au point où nous sommes arrêtés une localité antique nommée Heldua. On trouve en effet dans l'itinéraire de Jérusalem, la mention d'une station nommée Heldua, placée à douze milles romains de Beryte et à huit milles seulement de Porphyrion. Le révérend Robinson suppose que ces deux chiffres ont été intervertis, et il a très-probablement raison. Nul doute que le nom moderne d'El-Khaldah ne soit identifiable avec celui de Heldua.

Après le repas plus que médiocre que nous a donné Constantin, et qui nous coûte soixante francs, bien qu'il ne lui en ait certainement pas coûté cinq à lui-même, nous terminons le plus promptement que nous pouvons la rédaction de notre journal, et chacun gagne son lit. C'est décidément une habitation désagréable que le Khan-el-Khaldah. Mais nous sommes entrés en campagne, et maintenant, quoi qu'il arrive, il faudra prendre le temps et les gîtes comme ils seront.

14 DÉCEMBRE.

Quand le jour va poindre, une partie de notre petite troupe est debout. Il y a bien quelques dormeurs un peu obstinés; mais apparemment ils ont plus besoin de sommeil, parce qu'ils sont plus jeunes, et quand il n'y a pas nécessité absolue de les réveiller, autant leur laisser quelques instants de plus de repos. L'abbé nous rend des points à tous; quand il juge à propos de dormir, personne ne le fait aussi bien que lui; mais aussi, quand il s'imagine que le jour va reparaître, que ce soit ou non une erreur, il n'y a pas de réclamation, pas même d'invective qui l'arrête. Je le trouve donc sur la plage, avant l'aube, cherchant des coquilles et des plantes marines.

Déjà la caravane de pèlerins se remet en route, et nous n'avons pas encore vu un seul de nos moukres sur pied; mais la nécropole au milieu de laquelle nous sommes, est assez intéressante pour que je ne sois pas très-pressé de la quitter. D'ailleurs, nous voulons emporter un estampage du bas-relief dont j'ai parlé plus haut, et nous nous mettons à l'œuvre. Malheureusement il faut accumuler une telle épaisseur de papier mouillé pour prendre tous les contours des reliefs, que jamais nous ne parviendrons à détacher notre estampage suffisamment solide. Nous nous ingénions alors à ramasser des broussailles sèches et nous faisons bon feu, mais sans grand succès. Pour en finir tout de suite avec ce malheureux estampage qui nous avait coûté tant de peine, je dirai qu'il n'a pu nous servir à rien, et que la première fois que nous l'avons examiné, nous n'avons plus trouvé qu'une galette en pâte de papier, sans la moindre trace d'un relief quelconque.

Ce matin, nous avons réussi à gagner deux heures sur le temps employé hier aux préparatifs du départ; à neuf

heures, tout est prêt; nous prenons une tasse de café, nous fumons un tchibouk et nous nous mettons en marche, par un temps magnifique qui nous rappelle le mois de juillet de notre pays.

La route sur laquelle nous cheminons suit presque constamment la plage, et autant que nous le pouvons, nous faisons marcher nos chevaux dans l'eau, afin que le sable mouillé les porte mieux. Après avoir passé devant le village de Deïr-en-Naïmeh, et avoir laissé à notre gauche sur les hauteurs Deïr-el-Qamr, ancienne résidence de l'émyr Bechir, nous voyons le hameau nommé Mehallakat-ed-Damour, et nous arrivons au bord du Nahr-ed-Damour, le Tamyras des anciens. C'est une rivière assez large, assez rapide, et dont le passage est parfois impossible, à cause des crues subites qui surviennent lors de la saison des pluies. Un pont la traversait jadis, mais il n'en reste que des débris que l'on aperçoit à quelque cent mètres du gué. Là nous trouvons des fellah qui ne font pas d'autre métier que de conduire par la bride les chevaux des voyageurs, en se mettant dans l'eau jusqu'aux aisselles; on leur paie une piastre pour ce service, et certes, les pauvres gens gagnent bien leur salaire. Nous étions un peu préoccupés des difficultés du passage, à cause des pluies qui nous avaient retenus plusieurs jours à Beyrout. Mais si le Damour se gonfle et devient rapidement dangereux, il décroît tout aussi rapidement, et au moment où nous le franchissons, le gué est tout à fait praticable; nos chevaux ont de l'eau jusqu'à mi-ventre, et tous atteignent sains et saufs la rive opposée. Les bords de la rivière sont très-riants, la verdure y est déjà très-riche, et nous quittons presqu'à regret les jolies prairies qu'arrose le Damour; obliquant un peu à l'est, nous nous éloignons de la côte pour éviter le passage du Ras-ed-Damour, qui allongerait notre route; nous traversons des campagnes admirablement cultivées, propriétés

de Bechir, et nous atteignons un khan situé sur la plage; c'est le Khan-en-Naby-Younès.

Suivant la tradition, c'est ici qu'un monstre marin a déposé sur le rivage, le prophète Jonas, puni par une étrange réclusion de trois jours, de son peu d'empressement à exécuter les ordres de Jéhovah. Un oualy ou petite chapelle musulmane, nommée Naby-Younès, est placée au côté gauche du khan; derrière lui se trouvent quelques habitations de fellah; celles-ci ont meilleure apparence que les maisons des villages arabes ordinaires, et sur le chemin, dans le hameau, nous remarquons quelques beaux tronçons de colonne, indices certains de la préexistence d'une ville en ce point. A droite du khan est un ravissant bouquet de kharoubiers séculaires : devant, la plage la plus douce, et la mer de Phénicie. Le temps est délicieux, le site est animé par le passage incessant des moukres qui se dirigent vers Beyrout ou vers Saint-Jean-d'Acre. Ciel d'un azur ardent et profond, mer qui caresse la plage plutôt qu'elle ne la frappe, palmiers, Arabes, chameaux, sable doré, tout cela jeté par la main de Dieu dans le cadre le plus ravissant, voilà Naby-Younès. On comprendra que nous ne sommes pas pressés de nous en éloigner; nous n'y devions rester qu'une demi-heure! mais le moyen de s'arracher à un spectacle pareil! Nos deux artistes s'extasient et se promettent bien de revenir travailler en cet endroit charmant. Ils se sont tenu parole.

Quelle est la ville antique que ses fondateurs ont eu l'heureuse idée d'asseoir ici? On a pensé que c'était Porphyrion, déjà mentionné par Scylax et devenu plus tard un évêché suffragant de Tyr. Nous avons extrait de l'itinéraire de Jérusalem un passage qui place Heldua entre Beryte et Porphyrion, à douze milles romains de la première des deux villes et à huit seulement de la seconde. D'accord avec le savant Robinson, nous

avons reconnu Heldua dans El-Khaldah. Si cette attribution est juste, les chiffres doivent avoir été intervertis par un copiste maladroit, et Naby-Younès correspond au site de Porphyrion puisqu'il y a en effet vingt milles romains de Beyrout à Naby-Younès. La présence des beaux débris antiques que nous y avons retrouvés, milite en faveur de la réalité de cette identification que Pockoke a le premier proposée[1]. Reland semble donc s'être trompé en cherchant Porphyrion au pied du Carmel et de l'autre côté du golfe d'Acco. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que le nom de Porphyrion fut donné à la ville phénicienne à cause de la pêche de la pourpre (Πορφύριον) qui se faisait probablement avec abondance sur la côte avoisinant cette ville. Du reste, je reviendrai plus loin sur la géographie de la *côte phénicienne*.

Nous avons quitté le Khan-en-Naby-Younès à trois heures seulement, et nous avons suivi de nouveau la plage, le plus souvent possible. Derrière nous et à peu près à la hauteur du khan, nous laissons le village d'El-Djyâh, bâti sur le penchant d'une colline. La chaleur est très-forte, et parfois nous nous arrêtons pour boire quelques gorgées d'eau, lorsque notre bonne étoile place une source à notre portée, comme au Khan-ayn-es-Sekkeh, qui se trouve placé sur la route, entre les deux villages d'Er-Ramlièh et de Djoun que nous apercevons successivement à notre gauche et à mi-côte. Nous traversons, vis-à-vis le premier de ces deux villages, un ravin dans lequel se perd une rivière très-chétive et qui se nomme le Nahr-er-Ramly. Un peu plus loin c'est le Nahr-el-Aoualy que nous traversons à gué et qui n'a qu'une très-faible profondeur.

Le jour commence à tomber lorsque nous apercevons enfin Sayda qui s'avance dans la mer. Dans notre marche de la

1. Robinson, vol. III, p. 432

journée, nous nous sommes très-peu éloignés du bord de la mer, et nos chevaux n'ont cessé d'avoir les pieds battus par le flot, ce qui leur fait faire les petits pas de côté les plus amusants du monde. Quand nous gagnons un peu vers l'intérieur, nous retrouvons, comme au Ras-en-Naby-Younès, par exemple, des traces non équivoques, mais fort désagréables, de la voie romaine qui longeait la côte de Phénicie.

La nuit est tout à fait close; mais la lune brille au ciel d'une éclatante lumière, et la température nous paraît délicieuse, après la chaleur du jour. Enfin, nous arrivons, en suivant la plage, à la porte de la mince bourgade qui remplace l'antique Sidon. Devant nous sont d'énormes murailles à travers lesquelles il ne semble pas qu'il y ait de passage. Erreur! nous tournons à droite et à gauche, je ne sais combien de fois, marchant un à un dans des ruelles couvertes par des voûtes épaisses, qui semblent ne s'interrompre, de temps en temps, que pour laisser passer les rayons argentins de la lune; et après quelques minutes, nous entrons dans une vaste cour carrée, entourée de hautes galeries voûtées. Au milieu de la cour où nous trouvons nos bagages empilés, est un bassin ombragé de la luxuriante verdure des bananiers et d'autres beaux arbres de l'Orient. C'est un khan appartenant à la France. Agence consulaire, église, auberge tenue par une brave femme chrétienne, nommée Angiolina, tout est réuni dans ce khan, dont l'aspect est ravissant. C'est la première fois que nous rencontrons une demeure de ce genre, et nous sommes enchantés.

Notre hôtesse nous reçoit à merveille; notre cuisinier, qui a eu tout le temps d'élaborer ses affreux mélanges dans une vraie cuisine, ne nous traite guère mieux que la veille, et après notre repas, nous nous coucherions assez volontiers, si nous n'avions, à côté de notre chambre, des ouvriers qui profitent de la fraîcheur de la nuit pour battre, au clair de la lune, la terre dont

on forme ici les terrasses. Ces braves gens, au nombre de quatre, afin de charmer leur travail, chantent à tue-tête sept notes qu'ils reprennent tour à tour, en frappant en mesure avec des masses, l'argile qu'ils cherchent à tasser. Sur la septième note, les deux premiers font une tenue dont les deux autres profitent pour entonner la même phrase, et ainsi de suite éternellement. D'abord cela nous paraît assez original, et nous nous en amusons ; puis il arrive bientôt que ce chant nous agace les nerfs, et nous finirions par nous emporter contre des voisins qui aiment trop la musique, si la fatigue ne nous débarrassait bientôt de l'ennui de les entendre. En résumé, nous sommes très-contents de notre journée, et demain, s'il plaît à Dieu, nous irons prendre gîte à Sour, car le temps presse, et nous avons déjà perdu une étape ; mais nous avons bien vu la nécropole d'El-Khaldah, et d'ailleurs, nous rattraperons peut-être le temps que nous avons donné à cette intéressante localité.

15 DÉCEMBRE.

Avant le jour nous étions sur pied, et nous nous promenions dans Sayda. La promenade n'est pas longue ; cinquante pas à travers un misérable bazar, nous conduisent sur la plage, et nous avons devant nous les vestiges du môle qui ferma jadis le port de Sidon. Partout on nous offre des médailles, des pierres gravées et des débris antiques de toute espèce. J'achète deux cippes funéraires ornés d'inscriptions grecques d'une époque assez récente, et j'aide l'abbé à prendre l'estampage d'une autre inscription du même genre tracée sur un bas-relief encastré dans la muraille du khan. C'est l'épitaphe ciselée pour lui-même par un artiste nommé Julien [1].

1. Voyez planches IV et V.

A huit heures précises, tous les préparatifs de départ sont finis, nous avons réglé nos comptes avec dame Angiolina, et nous montons à cheval.

Nous sommes sortis de Sayda par la même porte que nous avions franchie en y entrant hier soir, et nous longeons d'abord les murailles de la ville; partout celles-ci sont garnies de bananiers et de palmiers; le soleil est resplendissant, et la route que nous suivons est des plus riantes. Un large chemin ombragé par des tamariscs et des kharoubiers nous ramène bientôt à la plage. Nous sommes gais et dispos, tout va pour le mieux; seulement nous regrettons maintenant le doux ombrage que nous venons de quitter.

A deux kilomètres environ de Sayda, nous rencontrons un beau tronçon de colonne de granit couché au bord de la route; c'est une borne milliaire dressée par l'ordre de Septime Sévère et de Caracalla, dans la sixième année de règne du premier de ces empereurs. L'inscription en est assez bien conservée, et nous passons quelques minutes à la copier [1]. Cette inscription, déjà recueillie et publiée par Monconys en 1695, a été éditée avec des corrections, par le voyageur anglais Maundrell. Depuis le passage de celui-ci (1705), l'inscription a un peu souffert, mais il n'en est pas moins évident que c'est bien la même pierre qu'il a vue; cette borne était placée au second mille après Sidon et sur la route de Tyr. Un peu plus loin, nous avons reconnu une seconde borne milliaire élevée à la même époque et au troisième mille, par les soins du même propréteur, Q. Venidius Rufus, dont le nom s'est retrouvé lisible sur une colonne semblable, vue en 1699 entre la première et Sidon, par un noble anglais, à ce que rapporte Reland [2].

Le gibier pullule dans le pays que nous traversons, et toute

1. Voyez planche II.
2. *Palæstina*, p. 403.

notre petite caravane brûle de la poudre à cœur-joie. Vanneaux, grèbes, hérons, canards, sont tour à tour en danger de mort, mais presque toujours les pauvres animaux en sont quittes pour la peur; aucun d'eux ne songe à fuir en nous voyant; les alouettes viennent tranquillement se promener entre les pieds de nos chevaux; il est clair que les gens du pays sont encore moins à craindre que nous, et cela s'explique par l'affection qu'ils donnent tous à la poudre et au plomb, qu'ils conservent pour de meilleures occasions et pour un tout autre gibier.

A très-peu de distance de Sayda, nous avons traversé le ruisseau que les Arabes appellent le Nahr-es-Sayniq; laissant ensuite à notre gauche l'Ayn-el-Rhaziat, nous rencontrons plus loin un autre ruisseau, qui forme une espèce de marécage, nommé Birket-et-Tell, puis, au bord de la mer et sur une petite pointe, nous voyons le Bordj-el-Akbêa, tour carrée fort mal en point.

Nous arrivons enfin à une assez belle fontaine, l'Ayn-el-Qantarah, située, avec un khan nommé de même, au bord de la mer. La plage est ombragée par de magnifiques tamariscs peuplés de myriades de chardonnerets qui gazouillent de la façon la plus charmante; nous ne saurions trouver de halte plus agréable, et nous nous arrêtons pour déjeuner; là nous laissons passer la forte chaleur du jour, et à deux heures seulement nous nous remettons en marche. Peu après, nous laissons à notre gauche, sur la hauteur, le village moderne de Sarfent; à notre droite se projette dans la mer le Ras-Sarfent, et nous arrivons aux ruines de Sarepta, la צרפת de l'Écriture, nommées par les Arabes Kharbet-Sarfent. C'est là que demeurait la pauvre veuve qui donna asile au prophète Élie[1].

1. Rois, I, XVII, 9 et 10.

Aujourd'hui il ne reste de Sarepta que des décombres informes, mais qui recouvrent un terrain considérable.

Un peu plus loin, nous traversons de nouveau des ruines de peu d'étendue, nommées Kaysarieh par les Arabes. Quelle peut être cette Césarée, dont il n'est fait mention nulle part? Je l'ignore.

Assez fréquemment, nous retrouvons les traces évidentes de la voie romaine, qui longeait toute la côte de Phénicie, et nous sommes loin de nous en réjouir, car rien n'est fatigant comme de cheminer à travers les pierres qui formaient jadis le pavé de cette voie.

Bientôt nous apercevons à notre gauche et à quelques centaines de mètres seulement, la nécropole d'Adloun [1]. Nous ne pouvons passer devant elle, sans nous y arrêter un instant; d'ailleurs, on m'a signalé une stèle égyptienne, constatant le passage de Sésostris, et qui se trouve, dit-on, à la nécropole d'Adloun; il n'en faut pas tant pour nous affriander. Nous mettons pied à terre; nous escaladons les rochers, qui sont partout perforés de tombes antiques, et après en avoir examiné avec soin quelques-unes, je me mets en quête de ma stèle égyptienne. Je ne laisse pas une roche sans la visiter du bas en haut, et au bout d'une heure et demie, je m'aperçois que je suis tout seul, que j'ai parcouru tout le flanc de la montagne, et que, si je n'ai pas perdu mon temps, puisque j'ai vu complétement la plus vaste des nécropoles phéniciennes, j'ai perdu, du moins, tout espoir de trouver en ce lieu quoi que ce soit qui ressemble, de près ou de loin, à un bas-relief égyptien. J'ai beau interroger quelques Motoualy que je rencontre chemin faisant et avec assez peu de plaisir, je l'avoue, aucun d'entre eux ne connaît le moindre bas-relief taillé dans

1. Voyez planches I, II et IV.

la montagne. Comme j'ai un pistolet dans chaque main, j'ai affaire à des interlocuteurs fort polis, cela va sans dire. Je songe enfin à rejoindre mes compagnons, que je retrouve assez inquiets des suites de ma promenade, et criant à tue-tête pour me rappeler. Il est près de cinq heures, le jour baisse, la fraîcheur arrive, et nous remontons à cheval en toute hâte.

Le terrain que nous traversons ensuite est détrempé et défoncé; nous devons donc marcher avec attention, pour ne pas casser les jambes de nos chevaux. Ce terrain est du reste peuplé de gazelles. Notre moukre Sayd est en tête de la colonne; le brave garçon chante pour charmer l'ennui de la marche, lorsque d'autres musiciens viennent inopinément faire chorus avec lui. C'est d'abord une bande de chakals dont les cris plaintifs nous accompagnent quelques instants; mais presque aussitôt les chakals cèdent la place à un exécutant plus robuste, et une hyène, à jeun sans doute, se met à nous suivre de broussaille en broussaille, en nous adressant les petits cris les plus suppliants, pour nous décider à lui fournir un repas quelconque. Sayd abdique aussitôt l'honneur de marcher le premier, et il se faufile au beau milieu de la bande; chacun de nous arme son fusil, et nous continuons notre route, en regardant assez attentivement du côté où chemine le nouveau compagnon que nous n'avons pas invité à nous suivre. Du reste, je ne sais trop pourquoi les Arabes ont une peur horrible de l'hyène, car rien n'est plus lâche que ce hideux animal. Au bout d'une demi-heure, la nôtre s'est décidée à nous laisser tranquilles, et tous les fusils ont été remis en bandoulière.

En quittant Adloun, nous avons traversé le Nahr-abou'l-asoued, à côté des ruines d'un pont antique; déjà, avant d'arriver à la nécropole, nous avions rencontré un faible ruisseau sur lequel étaient placées des culées de pont, d'une construcion certainement fort ancienne. Enfin, à six heures et demie

et lorsque la nuit est déjà tout à fait close, nous traversons le Nahr-el-Qasmieh sur un beau pont moderne (Djesr-el-Qasmieh), bâti par Ibrahim Pacha, et nous arrivons presque aussitôt au Khan-el-Qasmieh, sorte de forteresse en ruine, où il nous faut, bon gré mal gré, prendre gîte pour cette nuit. Le khandji a tout aussi mauvaise mine que son établissement, et nous nous décidons à monter tour à tour la garde, en attendant que le jour revienne.

Une nuée de pèlerins des deux sexes était arrivée avant nous au khan. André, qui nous précédait, a jugé bon de faire déguerpir de la seule voûte tant soit peu close, ceux qui s'y étaient installés déjà. Comme il leur parle turc, et en faisant beaucoup de tapage, il finit par en venir à ses fins; on a la bonhomie d'avoir peur de lui, et on lui cède, ou plutôt on nous cède la place; nous voilà donc installés, et comptant sur une nuit détestable, grâce à la vermine.

Nous n'avons pas été trompés dans notre attente; et nous avons même eu la surprise d'un agrément de plus, sur lequel nous ne comptions pas : il y avait à côté de nous des coqs et des poules appartenant au khandji, et nous étions entrés en possession de notre chambre à coucher, sans nous douter que nous ne fussions pas seuls; à peine étions-nous, sauf le factionnaire de service, étendus sur nos lits de voyage, qu'un coq, puis deux coqs, puis un poulailler de coqs, se mettent à chanter à nous crever le tympan. D'abord nous empoignons les vilaines bêtes et nous les jetons dehors, malgré les vociférations du khandji, que nous envoyons rejoindre sa volaille. Mais, hélas! il y avait au mur quantité de petits pertuis que nous n'avions pas estoupés, comme eût dit Rabelais, et quand nous nous réjouissions de nous être débarrassés de nos voisins criards, ils recommencèrent de plus belle. Il était clair que tous les exilés étaient rentrés, sauf le khandji;

recommencer l'expulsion des coqs et boucher le premier trou qui donnait accès chez nous, ce fut l'affaire d'un instant. Cinq minutes après, c'était à refaire; nous y renonçâmes, en prenant le plus sage parti, celui d'en rire, et nous nous endormîmes comme nous pûmes.

16 DÉCEMBRE.

Le jour est revenu; personne de nous cette fois ne se fait prier pour abandonner sa couchette; hâtons-nous donc de partir!... Nous comptions sans notre hôte. Hier soir, nous avons effarouché sa volaille en le mettant lui-même à la porte; pendant la nuit il a pris des représailles. Jamais chevaux arabes ne s'éloignent d'un campement, et ce matin il nous manque trois chevaux qui, sans aucun doute, ont été volés. Ceci ne fait pas plus notre compte que celui de nos moukres; nous réclamons assez vertement nos montures, et nous sommes tout disposés à faire un mauvais parti au khandji et à un vieux mendiant en haillons, qui semble de connivence avec lui. A tout risque, nous nous tenons à portée de pistolet des deux coquins, auxquels nous annonçons que si nos chevaux ne se retrouvent pas sur l'heure, nous les emmènerons à Sour, afin de leur procurer les douceurs de la bastonnade. D'abord les deux braves gens nous écoutent avec une merveilleuse indifférence, il semble qu'il ne s'agisse pas d'eux; mais bientôt le khandji comprend que nous ne sommes pas d'humeur à plaisanter; nous sommes évidemment les plus forts, et comme en ce pays la raison du plus fort est toujours la meilleure, et qu'il n'y a guère moyen de ruser avec des gens qui parlent très-rondement de le fusiller, lui et son respectable ami, plutôt que de se laisser voler, il se décide à se mettre en quête des bêtes égarées. Il part donc avec deux de nos moukres, pendant que

nous gardons à vue son associé, et au bout d'une heure, nos trois chevaux sont ramenés par lui, tout harnachés. On devine aisément que notre gîte de la nuit ne nous a pas coûté cette fois un prix exorbitant.

Enfin nous voilà partis. Il est neuf heures. Le khan que nous quittons semble être une vieille forteresse ruinée. Quelques débris antiques, quelques tronçons de colonne sont encastrés dans les murailles, et comme les Arabes n'emploient guère que les matériaux qu'ils ont sous la main, il devient probable que le Khan-el-Qasmieh a pris la place d'une localité phénicienne que nous chercherons plus tard à reconnaître.

En quittant les bords du Nahr-el-Qasmieh, qui n'est autre chose que le Léontès des anciens, nous traversons un terrain marécageux, au bout duquel nous trouvons une espèce de grand abreuvoir, nommé l'Ayn-el-Barouk. L'eau qui est tiède, est peuplée de jolies coquilles fluviatiles dont nous faisons une ample provision, pendant que nos chevaux se désaltèrent. Nos chasseurs ont encore fait rage pendant toute la marche. Une demi-heure plus tard, et après avoir laissé à notre gauche les ruines d'un aqueduc, nous entrons à Sour.

Nous allons nous loger chez l'agent consulaire d'Autriche, à l'extrémité d'un bassin très-peu profond, que forment, vers le large, les restes d'un môle de construction antique. Nous sommes arrivés d'assez bonne heure pour pouvoir, avant dîner, parcourir la ville. Les ruines de la cathédrale ont notre première visite; elles sont assez imposantes encore; mais ce qui excite vivement notre admiration, c'est la vue de magnifiques colonnes accouplées, de granit rose, de dimensions colossales, et à demi enterrées sous les murs des maisons modernes; dans l'un de ces murs je trouve un fragment d'inscription du XIII[e] siècle, ne portant plus que le nom MARESCALCVS. De là nous

allons visiter les restes d'une vaste construction nommée ici le Sérail, et que les tremblements de terre ont rendue inhabitable. Nous y recueillons force insectes et force coquilles, et avant que le jour ne soit tout à fait tombé, nous nous rendons sur une esplanade de remparts qui domine la mer à une grande hauteur. Au bas de ces remparts, la mer brise sur un massif de maçonnerie dans lequel sont noyés, sans ordre aucun, de nombreux tronçons de colonne rongés par les siècles. Quelques roches taillées comme à Beyrout, garnissent la plage par-ci par-là. Tels sont les restes de Tyr, la splendide métropole de la Phénicie.

Il fait à peine assez jour encore pour retrouver son chemin, lorsque nous nous décidons à regagner notre demeure. Au retour, les marchands d'antiquailles affluent; mais ils n'ont rien de bien intéressant, et sauf quelques médailles et une assez jolie petite tête d'impératrice, en marbre blanc, nous ne trouvons guère à satisfaire notre goût pour les vieux débris des temps passés.

En comparaison de notre gîte de la nuit précédente, nous sommes logés dans un palais, et cette fois au moins, nous aurons une nuit de repos.

17 DÉCEMBRE.

Ce matin à huit heures, nous nous sommes mis en marche et nous avons quitté Sour, par la même porte qui nous y avait introduits hier. Il y a une excellente raison pour cela, c'est que la ville n'a pas d'autre porte. A une centaine de mètres de cette porte est une sorte de tour carrée, ou mieux de réservoir. C'est l'Ayn-Habrian; un beau sarcophage antique y sert d'auge.

Nous marchons d'abord vers l'est, puis nous tournons vers le sud, dans la direction du Deir-Kanoun que nous apercevons au

loin sur une hauteur. A droite, et vers la plage, à cinq cents mètres environ de la porte de la ville, est placé au milieu de jardins le Bordj-el-Mogharby (tour d'occident). La route suit une plaine de sable très-mouvant, au-dessus duquel nous apercevons deux fûts de colonne placés à mille mètres à peu près de la Sour d'aujourdhui. A mille mètres plus loin, et dans la même direction, est un oualy musulman nommé Naby-Yahia, puis deux grandes fermes qui sont des mezraah dépendantes de Ras-el-Ayn. Au hameau qui porte ce nom sont de magnifiques puits nommés les Puits de Salomon, et des moulins que met en mouvement une petite rivière nommée le Nahr-Ras-el-Ayn. Enfin, en deçà de celui des moulins qui est bâti sur la rive droite, est un cimetière. Quant au hameau lui-même, il est à peu près à cinq kilomètres de Sour. Nous verrons un peu plus loin ce qu'était probablement Ras-el-Ayn, à l'époque où Tyr était florissante.

Nous traversons le Nahr-Ras-el-Ayn, à côté des ruines d'un pont que les Arabes nomment Djesr-el-Maksour, et après avoir marché pendant quelques heures vers le sud et en suivant la plage, nous nous dirigeons en droite ligne sur Saint-Jean-d'Acre, où nous espérons bien arriver dans la soirée.

Au bord de la mer, nous rencontrons fréquemment, comme les jours précédents, les traces de l'antique voie romaine de Phénicie. Le temps n'a pas changé, et la température est en tout comparable à celle des beaux jours d'été de notre pays. Notre joie est malheureusement interrompue par un accident que nous étions loin de prévoir. Vers dix heures du matin, la fièvre vient visiter de nouveau mon fils, et un accès très-violent se déclare. Je commence à comprendre qu'il n'est pas de force encore à supporter les fatigues inséparables d'un voyage pareil, et l'idée de la cruelle responsabilité qui pèserait sur moi, si le malheur voulait que la santé de mon unique enfant

s'altérât profondément, me fait concevoir le projet de le renvoyer en France, où les bons soins qu'il trouvera, le rétabliront avant que le mal n'ait jeté de trop profondes racines. Cependant nous ne sommes plus qu'à trois ou quatre journées de marche de Jérusalem : s'en retourner sans avoir accompli un semblable pèlerinage serait pour lui, j'en suis certain, un sujet éternel de regrets. Je lui annonce donc son retour prochain, mais je le réconforte de mon mieux, et je parviens à lui faire comprendre qu'il faut pousser jusqu'à Jérusalem; que là, quelques jours de repos lui rendront assez de force et de santé pour pouvoir regagner Beyrout et s'embarquer ensuite pour la France, sur le premier bateau.

Vers onze heures, nous traversons les ruines d'une ville antique considérable, nommée aujourd'hui Kharbet-es-Chebrayeh. Ces ruines sont au bas de la côte difficile qui conduit au sommet du Ras-el-Abiadh, ou Cap blanc, ainsi nommé à cause de la blancheur du calcaire crayeux qui forme la masse du promontoire.

La route est taillée dans le roc vif, fortement inclinée et très-difficile pour les chevaux. Pendant que nous la gravissons, l'abbé et mon fils sont restés en arrière, le premier pour ramasser quelques plantes nouvelles, le second parce qu'il ne peut suivre la marche franche de nos chevaux, au milieu de son accès. Tout à coup des cris de détresse de l'abbé se font entendre; je m'en inquiète et je redescends en hâte. Mon pauvre fils venait de tomber lourdement de son cheval, sur lequel il n'avait plus la force de se tenir. Peu s'en était fallu qu'il ne se brisât les reins, ou qu'il ne roulât du haut du cap dans la mer.

En le soutenant et l'aidant de notre mieux, nous l'amenons jusqu'au sommet du cap, où se trouve placé un misérable khan, nommé Khan-el-Khamrah, et une tour abandonnée, le Bordj-el-Biadhah, la Tour blanche. Auprès, coule une source

peu abondante : c'est l'Ayn-el-Khamrah. Là nous faisons une halte absolument nécessaire pour laisser à la fièvre le temps de se dissiper. Notre cuisinier Constantin se met à l'œuvre; notre malade, couvert des manteaux et des paletots de toute la bande, s'endort assez paisiblement dans l'intérieur du khan, et nous déjeunons en plein air.

Jusqu'à deux heures, nous sommes restés en ce point, explorant les rochers, pour y recueillir quelques oursins et quelques coquilles fossiles que nous n'avons détachées qu'à grand'peine de la roche crayeuse. Quelques belles plantes, des insectes et des coquilles terrestres, le tout nouveau pour nous, nous ont fait prendre notre mal en patience, et nous ne regrettons pas trop le temps que nous venons de dépenser au Ras-el-Abiadh. A deux heures donc, nous remontons à cheval, ou plutôt nous faisons mine de remonter à cheval, car sur le versant sud du cap, la route est tout aussi mauvaise que sur le versant nord, et nous devons prendre de très-grandes précautions pour éviter de nouveaux accidents. Enfin, nous nous retrouvons au niveau de la plage, toujours sur la voie romaine; et à quelques cents mètres seulement du pied de la côte, nous nous arrêtons devant une double fontaine tapissée de mousses brillantes, et placée à l'entrée d'un petit plateau tout couvert de décombres. Ces ruines, les Arabes les nomment Iskenderoun : c'est donc bien certainement l'emplacement de l'Alexandroschene de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Nous avions perdu trop de temps au Khan-el-Khamrah pour pouvoir nous rendre à Saint-Jean-d'Acre avant la fermeture des portes; nous prenons donc la décision de nous arrêter au Khan-en-Nakoura, que nous devons trouver à deux ou trois lieues plus loin, sur notre route. Nous laissons passer nos bagages devant nous, et mon fils, pressé d'arriver au

gîte, les accompagne. Quant à nous, nous continuons à cheminer lentement, examinant tout, et désireux de ne rien laisser échapper.

A une demi-lieue au delà d'Iskenderoun, et sur le sommet de petits coteaux couverts de broussailles et d'arbres nains, nous apercevons une colonne debout. J'interroge notre moukre Saïd, qui connaît merveilleusement tout ce pays. Ce lieu s'appelle Omm-el-âamid, me répond-il; mais aucun voyageur ne le visite, et il n'y a rien à y voir. Omm-el-âamid, la Mère des colonnes! ce nom suffit pour me donner la volonté bien arrêtée de courir au lieu qui le porte; je pousse mon cheval hors de la route battue, et je gagne, à travers les herbages et les broussailles, le pied du coteau sur lequel est encore debout la colonne que nous avons aperçue de loin. Une fois là, nous sommes amplement payés de notre curiosité et de notre obstination à envoyer promener les moukres, qui nous déclarent d'habitude qu'il n'y a rien à voir, chaque fois qu'un lieu nous paraît mériter que nous nous y arrêtions. Par instinct, un peu aussi par esprit de contradiction, et pour ne pas voyager comme les touristes ordinaires, que leurs guides conduisent comme des colis d'un point à un autre, quand les nôtres nous affirment qu'il n'y a rien à voir quelque part et qu'il faut passer outre, nous nous arrêtons, nous cherchons, et presque toujours nous réussissons à faire quelque découverte intéressante.

Jamais, je crois, nous n'avons eu mieux qu'à Omm-el-âamid, sujet de nous applaudir de cette détermination. Dès en gravissant les premiers mamelons de la petite chaîne de collines boisées où nous venons d'entrer, nous rencontrons des grottes sépulcrales, une cuve de sarcophage énorme, portant à sa partie antérieure un véritable autel taillé dans le même bloc, puis des murailles de construction cyclopéenne. Arrivés au plateau, ce n'est pas une colonne, mais bien trois colonnes que

nous trouvons debout; une seule a conservé son chapiteau, et c'est celle que nous avons aperçue de la route. Les tronçons de colonne et les chapiteaux jonchent le terrain. Les chapiteaux sont ioniques, et d'élégantes palmettes couronnent le sommet du fût de la colonne[1].

Une très-belle mosaïque pavait le monument dont nous visitons les ruines, et nous parvenons à en découvrir entièrement un fragment considérable. Des cubes réguliers noirs, blancs et rouges, forment des méandres et des entrelacs élégants sur le morceau que nous avons sous les yeux. Mais nous n'avons ni le temps ni les moyens de pousser notre investigation plus loin, et de nous assurer si ce beau pavé comportait des sujets plus riches. Au delà de ce monument, et à perte de vue, les coteaux sont couverts de broussailles, au milieu desquelles se dressent d'innombrables murailles de construction cyclopéenne, mais d'appareil médiocre, formant des enceintes quadrangulaires avec portes, de longs murs de soutènement, et peut-être même des remparts.

Deux heures sont employées par nous à visiter, tant bien que mal, une très-petite étendue de cette ville antique, et la nuit qui va venir nous force à nous arracher d'un lieu où il y aurait à faire, pendant bien des jours sans doute, les observations les plus intéressantes. Nous nous hâtons de remonter à cheval; nous n'avons plus aucun guide avec nous, et nous avons hâte de rejoindre la route, avant que la nuit ne soit tout à fait close.

En quelques minutes, nous nous retrouvons sur notre chemin, et nous traversons un assez misérable ruisseau sur lequel est un pont antique en ruines, nommé le Djesr-el-Madfoun (le Pont enterré). Nous pensons que nous allons arriver

1. Voyez planche V.

promptement à notre gîte; mais, à l'inspection du Khan-en-Nakourah, où nous ne trouvons que le khandji, nous sommes d'avis que notre monde a bien fait de passer outre, et de croire que nous ne consentirions pas à nous loger pour une nuit dans un bouge pareil; d'ailleurs il n'y a pas place suffisante pour nous, même sans nos bagages. Quand nous ne savons plus où aller, arrive le chef de nos moukres, qui vient au-devant de nous, un peu par inquiétude, mais beaucoup plus pour nous annoncer qu'il faut nécessairement gagner El-Bassa, village placé dans les terres, à gauche de la route de Saint-Jean-d'Acre.

Nous nous sommes donc écartés de la plage, devant le cap nommé Ras-el-Achraf, et en nous dirigeant à l'est, à travers une plaine bien cultivée et plantée de beaux oliviers, nous arrivons, après trois heures de marche, à l'entrée du village d'El-Bassa. Nous sommes obligés d'aller de ruelle en ruelle et à travers une troupe de chiens furieux, pour trouver le gîte qui nous est réservé, et nous arrivons enfin dans une immense grange, habitée par un prêtre grec, et qui lui sert à la fois d'église et de maison. Une échelle formée de grosses pierres encastrées de distance en distance dans la muraille, nous conduit sur une plate-forme placée à hauteur d'un vaste hangar. C'est là notre salon de travail, notre salle à manger et notre chambre à coucher. Nous y aurions été mieux que dans nos gîtes précédents, sans la fumée et sans les moustiques. Nous espérions que les uns seraient chassés par l'autre, illusion, hélas! nous avons été dévorés pendant toute la nuit. Somme toute, notre journée a été magnifique, nous avons fait de bonnes découvertes, et demain, à moins de malheur, nous serons à Acre.

18 DÉCEMBRE.

Avant sept heures nous étions à cheval, et nous nous dirigions obliquement, à travers champs, pour regagner la route d'Acre, que nous avons atteinte un peu au delà d'Ez-Zib, l'Ecdippa de Josèphe et l'Achzib du livre de Josué (xix-29). Dans les Juges (i-38), nous lisons que, bien que cette ville eût été assignée à la tribu d'Aser, celle-ci ne put en prendre possession ni en expulser les Cananéens.

En quittant el-Bassa, nous avons aperçu, à deux kilomètres sur notre gauche et au sommet d'une colline, une grande colonne monumentale isolée que les moukres appellent Amoud-el-Qamsy. Je regrette vivement de n'avoir pu la visiter, et j'appelle l'attention des voyageurs sur ce point.

Avant de rejoindre la route battue, au delà d'Ez-Zib, nous rencontrons force gazelles; mais les laboureurs fourmillent dans la plaine; ils sont souvent cachés par les hautes herbes, et la crainte d'envoyer une balle à quelqu'un d'entre eux, suffit pour nous dégoûter de toute fantaisie de chasseur. Vers dix heures, nous nous arrêtons au bord d'un ruisseau, sous de magnifiques orangers couverts de fleurs et de fruits. Ce lieu se nomme Djesr-el-Mezrâah, à cause d'une chaussée en pierres et d'un pont qui traversent le marécage formé par le Nahr-el-Mezrâah.

Pendant que maître Constantin prépare notre déjeuner, tout en se plaignant de ce que nous mangeons trop et que nous avons un appétit sur lequel il n'avait pas compté, grâce à ce qu'il nous avait vu faire en Grèce, nous battons le pays, les uns pour tuer de magnifiques oiseaux, les autres pour faire de la botaniqne ou de l'entomologie. Les chasses de tout genre sont très-abondantes, et nous revenons au signal qui nous

avertit que le déjeuner est prêt. Tandis que nous nous promenions, l'honnête Constantin a fait des siennes. Un pauvre diable de nègre, propriétaire du terrain sur lequel nous avons fait halte, est venu réclamer un bakhchich; notre cuisinier lui a demandé de lui vendre des oranges et des citrons, et le drôle, après avoir payé 20 paras, c'est-à-dire à peu près 12 centimes, quarante fruits choisis par lui, accable d'invectives le vendeur qui lui semble trop peu content de son marché. A notre retour, nous donnons quelques piastres au nègre, et nous commençons à prévoir que nous ne garderons pas longtemps Constantin à notre service. Nous nous sommes abonnés à être indignement volés par lui; mais laisser voler les autres en notre nom, cela ne saurait nous convenir en aucune façon.

A midi et demi, nous nous remettons en marche. La route s'élargit et devient belle; on voit que nous approchons d'une ville plus importante que celles que nous avons rencontrées les jours précédents. D'assez jolies habitations, ornées de vrais jardins, sont placées à gauche du chemin; l'une d'elles nous est signalée comme l'ancienne maison d'Abdallah-Pacha. Un peu plus loin, nous traversons le hameau de Baqadjeh; à notre gauche, suit la même direction que la route un très-bel aqueduc de construction moderne, qui conduit l'eau à la ville d'Akka. C'est l'œuvre du féroce Djezzar-Pacha, de ce monstre auquel ses cruautés valurent le nom de Boucher.

Akka est devant nous. Après avoir passé sous une des arches de l'aqueduc, la route incline un peu vers l'ouest, et à trois heures et demie, nous entrons dans Saint-Jean-d'Acre par une assez belle porte construite à l'européenne. Les fortifications, quoique en mauvais état, se reconnaissent néanmoins pour l'œuvre de véritables ingénieurs.

Nous allons nous loger au couvent des Franciscains, où

nous sommes accueillis par les bons pères, avec l'hospitalité la plus cordiale. L'un d'eux nous fait visiter le couvent, et du haut de la terrasse, nous montre les traces du bombardement de 1840. Vivent les Turks pour l'empressement qu'ils mettent d'ordinaire à cicatriser leurs plaies! il y a plus de dix ans que la ville a été criblée par les boulets et les obus anglais, et tout est aujourd'hui dans le même état qu'au moment où la canonnade a cessé.

C'est une magnifique vue que celle du golfe d'Acre, avec la ville pour premier plan, avec le mont Carmel, qui en est séparé par une belle nappe bleue, et une mer étincelante de lumière pour horizon. A gauche s'étend une plaine verdoyante que couronnent, à environ deux lieues de distance, des montagnes vertes sur lesquelles paraissent de beaux villages. Pendant que nous admirons ce splendide panorama, le soleil se couche et la fraîcheur vient; nous redescendons au couvent, nous dînons, et nous nous empressons de nous mettre au lit. Nous avons pour demain une assez longue journée à faire, afin de gagner Nazareth, et nous voulons nous y préparer par une bonne nuit dont nous avons grand besoin, après la chaleur que nous avons endurée pendant toute la journée.

C'est ici le lieu de chercher s'il est possible de reconnaître les noms antiques des localités dont on rencontre les ruines entre Beyrout et Akka. Certes, la question vaut bien la peine que l'on s'y arrête; mais je tâcherai d'être bref, tout en m'efforçant de ne négliger aucun des documents qui forment les pièces du procès. Ces documents géographiques anciens, dont il est permis de tirer profit, afin de résoudre la question que je viens de me poser, sont les écrits de Scylax, de Pline, de Denys le Periégète, de Priscien et de Strabon, l'itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, et enfin l'itinéraire de

Bordeaux à Jérusalem. Mettons donc en regard les indications géographiques qui nous sont fournies par eux, et les noms modernes des ruines dont nous avons, chemin faisant, constaté l'existence. Ce tableau comparatif une fois dressé, nous le discuterons localité par localité et nous arriverons ainsi, j'espère, à éclaircir un problème curieux, déjà bien des fois étudié sans succès, ou tout au moins à rectifier quelques erreurs d'identification, proposées et admises sans examen suffisant.

TABLEAU COMPARATIF DES LOCALITÉS DE LA COTE PHÉNICIENNE.

PÉRIPLE DE SCYLAX. Éd. Miller.	PLINE.	DENYS le Periégète Priscien.	STRABON. Livre XVI, éd. Letronne.	Itinéraire D'ANTONIN. Éd. Miller.	Table de PEUTINGER. Éd. Miller.	Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Éd. Miller.	NOMS MODERNES.
Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμήν.	Beritus…	…	Berytus…	Berito…	Beritho…	Civitas Birito…	Beyrout.
Βορινός? [Βορεινός?]	Col. Fel. Jul.					Mutatio Heldua. M. XII..	Khan-el-Haldah.
…	…	…	Tamyras…	…	…	…	Nahr-ed-Damour.
Πορφυρίων πόλις…	…	…	(Bois d'Esculape. *Leontopolis*).	…	…	Mut. Porphyrion. M. IIII.	Naby-Younès.
		Bostrenus.	…	…	…	…	Nahr-el-Aoualy.
Σιδὼν πόλις καὶ λιμήν..	Sidon…	…	Sidon, à 400 stades de Berytus.	Sidona. M. XXX.	Sydone. M. XXIX.	Civitas Sidona. M. XVIII.	Sayda.
Interpolation. { Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων. Λεόντων πόλις.							
Τυρίων πόλις Σάρεπτα..	Sarepta et *Ornithon oppida*.	…	…	…	…	…	Sarfent.
							Kaysarieh.
			Ornithopolis			Mut. ad Nonum M. IIII..	Adloun
			(rivière), c'est le *Leontès*…	…	…	…	Nahr-el-Qasmieh.
Πόλις Τύρος … λιμένα							Khan-el-Qasmieh.
ἔχουσα ἐντὸς τείχους…	Tyrus…	…	Tyr, à 200 stades de Sidon…	Tyro. M. XXIIII.	Tyro. M. XXIIII.	Civitas Tyro. M. XII….	Sour.
Παλαίτυρος πόλις καὶ…	Palætyrus…	…	Palætyrus, à 30 stades de Tyr.	…	…	…	Râs-el-Ayn.
Ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ..	…	…	…	…	…	…	Nahr-râs-el-Ayn.
							Es-Chebrayeh (ruines).
	Promontor. album.	…	…	…	…	…	Râs-el-Abiadh.
						Mut. Alexandroschene.. M. XII.	Eskenderoun.
							Omm-el-A'amid.
Πόλις τῶν Ἐκδίππων….	Oppidum Ecdippa..	…	…	…	…	Mutatio Ecdippa. M. XII.	Ez-zib.
Ποταμός…	…	…	…	…	…	…	Nahr-el-Mezraah.
Ἄκη πόλις…	Ptolemaïs… Col. Claud. Cæs. *quondam Akè*[1].	…	Akè…	Ptolemaidem.. XXXII (al. XXX.)	Ptolemaide…. XXXII.	Civitas Ptolemaide…. M. VIII.	Akka.

[1] Pline cite Leontos oppidum entre Beryte et le fleuve Lycus !

Suivons maintenant l'itinéraire moderne de Beyrout à Akka, c'est-à-dire en remontant la côte de Phénicie du nord au sud, et procédons à la discussion de chacun des noms que nous rencontrerons.

BEYROUT.

La moderne Beyrout, c'est évidemment la Βηρυτὸς πόλις de Scylax, la *colonia Felix Julia Berytus* de Pline, la Βηρυτὸς de Strabon, *Berito* de l'itinéraire d'Antonin, *Berìtho* de la table de Peutinger, et enfin le *civitas Birito* de l'itinéraire de Bordeaux.

Les médailles coloniales avec la légende COL. BER. se rencontrent toujours à Beyrout, bien qu'elles y soient assez rares, et les ruines dont toute la côte est garnie, au sud du port actuel jusqu'au Ras-Beyrout, et en remontant vers l'est, loin des rochers de la plage, montrent que la ville avait une grande importance. Le port est jonché de tronçons de colonne incessamment battus par le flot, le môle lui-même est formé de tronçons semblables, et trois belles colonnes sont debout encore dans un jardin particulier situé contre la porte du sérail; des mosaïques à peine recouvertes par le sol, se montrent en plusieurs points; mais toutes ces ruines sont situées à l'est et au sud du port qui occupe l'extrémité nord de la ville moderne, comme de la ville antique. Cette remarque va nous aider immédiatement à trancher une question géographique assez curieuse.

Le texte de Scylax, reproduit par Reland, porte, à propos de Beryte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν Βορινὸς; le texte publié par Gail porte : Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινὸς, et ici les deux derniers mots sont séparés par une virgule; enfin, dans la collection des itinéraires anciens formée par le marquis de Fortia, et publiée par les soins de M. Miller, cette virgule de Gail a été adoptée, et la table dont le Periple de Scylax a pris la forme, porte :

Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν
Βορινὸς

comme s'il s'agissait de deux localités distinctes. Saumaise, avec sa sagacité accoutumée, avait proposé la correction Βορεϊνός au lieu de Βορινὸς, et Reland l'avait acceptée. Cette correction ne saurait être un seul instant douteuse pour moi qui ai parcouru attentivement le terrain. Le port de Beryte était au nord de la ville; il n'y a nulle part trace d'une localité dont le nom offrirait quelque analogie avec le nom Βορινὸς, c'est donc bien Βορεϊνός qu'il faut lire, en interprétant ainsi le passage en question du Periple de Scylax : la ville de Béryte et son port placé au nord.

KHAN-EL-KHALDAH.

Au tiers de la route battue de Beyrout à Sayda, se trouvent des ruines et une immense nécropole taillée dans le flanc du premier contrefort du Liban. Sur l'emplacement même des ruines est un khan assez vaste, nommé Khan-el-Khaldah. Là, sans aucun doute possible, a existé une localité antique fort importante, puisque les sarcophages de la nécropole se comptent par centaines; mais, hâtons-nous de le dire, la forme même de ces sarcophages, de structure gréco-romaine, prouve qu'ils sont postérieurs aux excavations des nécropoles phéniciennes, telles que celle d'Adloun dont nous nous occuperons un peu plus loin. A el-Khaldah, je n'ai pas vu une seule chambre funéraire d'origine phénicienne; aussi ne trouvons-nous aucune mention, dans les géographes relativement anciens, d'une localité identifiable avec el-Khaldah. Il faut descendre jusqu'en 333, date de la rédaction de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, pour rencontrer, à douze milles de

Civitas Birito, un relai nommé *Mutatio Heldua.* De *Heldua* à la forme moderne el-Khaldah, il n'y a pas assez loin pour qu'il soit difficile d'appliquer les deux dénominations à un seul et même lieu, ainsi que l'a fait le premier Pockokè. Mais ici se présente une difficulté : l'itinéraire compte douze milles de *Birito* à *Heldua*, et quatre milles seulement de *Heldua* à la *Mutatio Porphyrion*, c'est-à-dire à Naby-Younès, ainsi que nous allons le constater tout à l'heure. Le savant Robinson a pensé que les deux chiffres relatifs à *Heldua* et à Porphyrion avaient été changés de place par une erreur de copiste, et il est certain que cette opinion mérite toute confiance; nous verrons d'ailleurs en temps et lieu combien les chiffres de l'itinéraire sont fautifs.

NAHR-ED-DAMOUR.

Entre le Khan-el-Khaldah et le Khan-en-Naby-Younès, la route coupe le Nahr-ed-Damour. Strabon place exactement en ce point le Tamyras. Nous lisons, en effet, dans son livre : Μετὰ δὲ Βηρυτόν ἐστι Σιδὼν ὅσον ἐν τετρακοσίοις σταδίοις· μεταξὺ δὲ ὁ Ταμύρας ποταμὸς καὶ τὸ τοῦ Ἀσκληπιοῦ Ἄλσος καὶ Λεόντων πόλις. Comme le Damour est précisément à moitié route entre Béryte et Sidon, comme de plus le nom moderne Damour conserve suffisamment la forme primitive que Strabon a rendue par Ταμύρας, il n'y a pas de doutes à conserver sur l'identification de ces deux noms, et les renseignements sur lesquels Strabon s'est appuyé, étaient parfaitement exacts, quant à la position géographique du Tamyras. Nous allons voir qu'il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de Λεόντων πόλις.

KHAN-EN-NABY-YOUNÈS.

A Naby-Younès se trouvent des débris et de beaux fûts de colonne, gisant dans le hameau placé derrière le khan; ces

traces sont suffisantes pour justifier l'opinion qu'en ce point a existé une localité antique assez importante. Quelle est-elle? Consultons les anciens géographes. Scylax place après Beryte Πορφυρέων πόλις. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne, à huit milles avant Sidon, un relai nommé *Mutatio Porphyrion*. Dans aucun autre géographe il n'est fait mention de Porphyrion; mais Strabon place en ce point Λεόντων πόλις, tandis que Pline indique *Leontos Oppidum* au nord de Beryte, entre cette ville et le Lycus (Nahr-el-Kelb de nos jours), et que Scylax place Λεόντων πόλις au delà de Sidon. Les deux témoignages concordants de Scylax et du Pèlerin de Bordeaux sont bien suffisants, et presque tous les voyageurs jusqu'ici l'ont admis comme moi, pour considérer le Khan-en-Naby-Younès comme occupant l'emplacement de Porphyrion. Un véritable bois de tamariscs séculaires avoisine le khan moderne, et l'on pourrait à la rigueur y retrouver les descendants des arbres qui formèrent jadis le bois sacré d'Esculape. Il paraît donc assez naturel d'admettre que Strabon s'est trompé et que, confondant Porphyrion avec Leonton, il a placé l'une de ces villes pour l'autre, entre le Tamyras et Sidon.

Nahr-el-Aoualy.

En vue de Sayda on traverse une assez jolie rivière nommée aujourd'hui le Nahr-el-Aoualy, et cette rivière ne peut être que le Bostrenus que nous trouvons mentionné dans les passages suivants :

. . . . Καὶ Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν
Ναιομένην χαρίεντος ἐφ' ὕδασσι Βοστρηνοῖο.

Le poëme de Denys le Periégète a été traduit en vers latins

1. Denys le Periégète, vers 913 et 914.

par Rufus Festus Avienus. Voici le passage correspondant à celui que je viens de citer :

Sidoniique lares ; ubi labens agmine amœno
Cespitis irrigui Bostrenus jugera findit.

Enfin Priscien le traduit de la manière suivante :

. . . . . Sidonaque pulchram
Quam juxtà liquido Bostrenus gurgite currit.

Donc, pas de doute possible cette fois encore, le Bostrenus de Denys le Periégète, de Festus Avienus et de Priscien, n'est autre chose que le Nahr-el-Aoualy de nos jours, lequel aura pris son nom moderne de quelque petit édifice religieux musulman au pied duquel il passe.

SAYDA.

C'est indubitablement Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς de Scylax, *Sidon* de Pline, Σιδὼν de Strabon, qui la place à quatre cents stades de Béryte, *Sidona* de l'itinéraire d'Antonin, *Sydone* de la table de Peutinger, et enfin *Civitas Sidona* du pèlerin de Bordeaux. Il serait tout à fait superflu de discuter ici cette identification qui ne présente aucune difficulté. Toutefois il sera, je pense, convenable de comparer les diverses distances de Béryte à Sidon, fixées par les itinéraires anciens que nous possédons. Strabon dit que Sidon est éloignée de Béryte de quatre cents stades, l'itinéraire d'Antonin de XXX milles, et la table de Peutinger de XXIX milles seulement ; enfin l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem compte XII milles de Béryte à Heldua, IIII milles de Heldua à Porphyrion, et VIII milles de Porphyrion à Sayda. La somme de ces trois chiffres n'étant que de vingt-quatre milles, il est clair que l'un au moins de ces trois chiffres partiels est fautif. On voit du reste qu'il n'y a aucune concor-

dance entre les trois itinéraires précités. Celui d'Antonin et la table de Peutinger ne différant entre eux que d'une seule unité, pourraient être mis d'accord par la suppression du chiffre I intercalé entre les deux derniers X du chiffre de la table de Peutinger, ou par la restitution de ce chiffre I à la même place, dans le chiffre de l'itinéraire d'Antonin. Quant aux trois chiffres du pèlerin de Bordeaux, je n'ose me permettre de les changer formellement pour les faire cadrer avec les autres, et je me bornerai seulement à faire observer que le premier me semble un peu trop fort, le second beaucoup trop faible et le troisième à peu près exact. Ainsi, en mettant X milles seulement entre Béryte et Heldua, XII entre Heldua et Porphyrion, et enfin VIII entre Porphyrion et Sidon, nous retomberions exactement sur les XXX milles de l'itinéraire d'Antonin. Mais, je me hâte de le répéter, je ne tiens nullement à ces reconstructions de chiffres que l'on modifie à son gré, et je me borne simplement à constater que ceux que je viens de discuter sont mauvais et inadmissibles.

Il reste un point à examiner avant de quitter Sayda. Le texte de Scylax, reproduit par Reland, mentionne Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς; le texte publié par Gail ne contient pas ce dernier mot, qui ne paraît pas non plus dans l'édition de M. Miller. Reland a traduit ce passage de la manière suivante : *Sidon urbs cum portu clauso.* Il a donc remplacé le mot κλειτὸς par le mot κλειστὸς, qui signifie fermé; comme le port de Sidon était réellement fermé par un môle dont on reconnaît parfaitement les traces, la correction de Reland me paraît très-heureuse, et je n'hésite pas à l'adopter.

Reprenons maintenant notre second tronçon d'itinéraire sur la côte de Phénicie, c'est-à-dire celui qui sépare Sidon de Tyr.

SARFENT.

La première ville ruinée que l'on rencontre après avoir quitté Sayda est Sarfent, la Sarfat de l'Écriture sainte, que Pline mentionne ainsi : *Sarepta et Ornithon oppida*, entre Sidon et Tyr. Il en est également question dans le Périple de Scylax, dont je dois reproduire le texte, afin de le discuter. Voici ce texte d'après Reland :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειτὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀπὸ Λεόντων πόλεων μέχρι Ὀρνίθων πόλεως Τυρίων πόλις Σάρα..... Εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

Le texte de ce passage publié par Gail est le suivant :

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων. Ἀπὸ Λεόντων πόλεως, μέχρι Ὀρνίθων πόλεως... Τυρίων πόλις Σάραπτα, ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους.

On voit que Gail adopte les corrections proposées par Saumaise, Vossius et Reland, qui restituent πόλεως à πόλεων et Σάραπτα à Σάρα εἶτα. Ces corrections sont en effet indispensables. Mais suffisent-elles pour rendre le texte en question intelligible lorsqu'on l'étudie sur les lieux? Nullement. D'abord ce texte, conservé tel qu'il est, placerait Sarepta ou Sarfent entre Ornithon et Leonton, ce qui me paraît impossible, vu qu'entre Sayda et Sarfent il n'y a pas de ruines de ville. D'un autre côté, faut-il croire que Λεόντων πόλις signifie la ville des Lions? J'en doute fort, d'autant plus que Pline l'appelle Leontos oppidum. Leonton était probablement le nom entier de la localité, comme Porphyrion et Ornithon l'étaient de deux autres localités phéniciennes. N'est-il pas naturel de croire le nom Leonton bien plutôt dérivé de celui du fleuve Léontès, dans le voisinage duquel il serait alors convenable de rechercher Leonton? Je

n'hésite pas à le croire. Le Leontès, c'est le Nahr-el-Qasmieh d'aujourd'hui ; car cette même rivière s'appelle aussi Nahr-Lantaneh ou Lanteh, et dans cette dénomination moderne, nous retrouvons la trace évidente du nom primitif. Sur la rive sud du Nahr-el-Qasmieh, est placé le Khan-el-Qasmieh, vaste khan, dont les murailles contiennent de nombreux fragments antiques, indices certains d'une ville préexistante en ce même point. Je n'hésite pas à y trouver le Leonton polis de Scylax, le Leontopolis que Strabon met à tort sur la rive sud du Tamyras ou Damour, le *Leontos oppidum* que Pline relègue, bien plus fautivement encore, au nord de Béryte et entre cette ville et le Lycus. Suivant Gail, il y a une lacune entre les mots Ὀρνίθων πόλεως et les mots Τυρίων πόλις Σάραπτα, et cet habile helléniste déclare qu'il est tenté de considérer comme une interpolation étrangère au texte primitif de Scylax, le membre de phrase entier : Ἀπό Λεόντων πόλεως, μέχρι Ὀρνίθον πόλεως..... Τυρίων πόλις Σάραπτα. Enfin Reland, qui s'étonne à bon droit de la structure de cette phrase, y ajoute la note suivante (p. 431, note 4) : *Illud* ἀπὸ *et* μέχρι *videtur secum postulare* πλοῦς *vel simile quid, uti* στα-δία, *et nec anteà meminit Leontopolis.* On voit que tous ceux qui ont examiné le texte de ce passage de Scylax, n'ont pas été plus heureux que moi, lorsqu'il s'est agi d'en saisir le vrai sens. Ce qui me paraît très-probable, c'est que Gail a eu raison de voir une interpolation dans cette phrase tronquée. Si l'on conservait en effet la ponctuation de l'édition de Gail, on aurait trois localités citées en remontant du sud au nord, en admettant toujours une lacune entre les désignations d'Ornithon et de Sarepta, tandis que la direction que suit invariablement le rédacteur du Périple est du nord au sud. Peut-être serait-il possible de changer la ponctuation de la phrase entière de la manière suivante, ce qui permettrait de supprimer la lacune

signalée par Gail, et non par Reland, en changeant toutefois ἀπὸ en ἀφ'ἧς, et le πόλεως qui suit en πόλις.

Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστὸς, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, ἀφ'ἧς Λεόντων πόλις· μέχρι Ὀρνίθων πόλεως, Τυρίων πόλις Σάραπτα.

C'est-à-dire, « la ville de Sidon avec port fermé; Ornithon, ville des Sidoniens, après laquelle la ville de Léonton. Avant la ville d'Ornithon, Sarapta, ville des Tyriens. »

Je donne, bien entendu, cette correction, en grec d'assez médiocre qualité, pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens pas outre mesure, bien qu'elle m'ait été suggérée par l'étude des lieux. Quoi qu'il en soit, en définitive, les ruines nommées aujourd'hui Sarfent sont indubitablement celles de la Sarfat de l'Écriture, de la Sarapta de Scylax, et de la Sarepta de Pline. Remarquons toutefois, en passant, que Pline qui, dans son énumération des villes de la côte phénicienne, procède du sud au nord, mentionne Ornithon après Sarepta, ce qui semble s'accorder avec le passage si difficile à comprendre du Périple de Scylax. Il resterait toujours deux grandes difficultés à lever, si l'on adoptait l'idée qui paraît résulter de la combinaison des deux textes de Scylax et de Pline. La première consisterait à trouver, entre Sayda et Sarfent, l'emplacement d'une ville antique identifiable avec Ornithon. La seconde, bien plus grave encore, consisterait à chercher, non pas Ornithon au nord de Sarepta, comme le veut Pline, mais bien Leonton. L'accord des deux auteurs est donc purement factice, et comme il n'y a pas, en réalité, de ville antique entre Sayda et Sarfent, il faut bien, de toute nécessité, chercher ailleurs les deux villes d'Ornithon et de Leonton, que je crois devoir placer en d'autres points. J'y reviendrai tout à l'heure.

KAÏSARIEH.

A fort peu de distance au sud de Sarfent est un tertre très-considérable, recouvert de ruines, et nommé par les Arabes Kaïsarieh. Il est donc certain que là a existé jadis une *Cæsarea* dont il n'est fait mention nulle part, que je sache, dans les écrivains de l'antiquité.

ADLOUN.

Nous voici cette fois arrivés à une localité très-importante, munie d'une nécropole immense qui occupe tout le flanc d'une longue montagne, et d'une nécropole toute différente de celle d'el-Khaldah. Ici, ce ne sont plus des sarcophages de forme récente, pris dans la masse des rochers, mais bien des chambres sépulcrales taillées dans le roc vif, et de même que dans la nécropole si antique de Jérusalem. Il est donc important de trouver quelle est la ville phénicienne dont Adloun a pris la place.

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne un seul relai entre Sidon et Tyr. C'est la *Mutatio ad Nonum*. Un pareil nom était assez significatif pour qu'un copiste dût être préservé d'une erreur dans le chiffre des milles qui séparaient cette localité de Sayda. Elle était au neuvième mille, *ad Nonum milliarium*, et le chiffre des milles comptés par le Pèlerin de Bordeaux est IIII seulement. Une pareille faute se corrige d'elle-même. Quant aux chiffres dont les bornes milliaires étaient marquées de Sidon vers Tyr, il est clair qu'ils partaient de l'unité en sortant de Sayda, car j'ai retrouvé gisant sur la route deux belles bornes milliaires de granit, dont la première située à un peu plus de deux kilomètres de Sayda porte le chiffre II. Il est donc bien certain que le nom *ad Nonum* désignait une localité placée au neuvième milliaire, à

partir de Sayda, sur la route de Tyr. *Ad Nonum* était certainement, en 333, le nom de cette localité, et de ce nom les Arabes auront fait Adloun. Chez les habitants de la Syrie, le Lam et le Noun se confondent très-aisément; presque tous prononcent par exemple Ismayn au lieu d'Ismayl, et, par une altération en sens inverse, *ad Nonum* aura pu très-aisément devenir Adloun.

Mais ce n'est pas un simple relai de poste, une *Mutatio* du IVe siècle, qui a pu donner naissance à la somptueuse nécropole d'Adloun; là donc, je le répète, a dû exister une opulente cité phénicienne. Cette localité, c'est, à mon avis, Ornithon. Voyons en effet ce que nous apprend Strabon sur la position de cette ville.

Δίεχει δὲ τῆς Σιδόνος ἡ Τύρος οὐ πλείους τῶν διακοσίον σταδίων. Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ πολίχνιον, Ὀρνίθων πόλις λεγομένη, ἔιτα πρὸς Τύρῳ ποταμὸς ἐξίησι. « Tyr n'est pas distante de Sidon de plus de deux cents stades. Entre ces deux villes est placée la ville nommée Ornithon. Ensuite près de Tyr une rivière se jette à la mer. »

De ce qui précède, il résulte qu'Ornithon était placée à peu près à moitié route de Sidon à Tyr, et avant la rivière qui, près de Tyr, se jette à la mer. Cette rivière, c'est et ce ne peut être que le Léontès, le Nahr-el-Qasmieh. Ornithon était donc au nord du Nahr-el-Qasmieh. Ornithon était une ville plus considérable que Sarepta, puisque Strabon la nomme sans nommer celle-ci. Toutes ces indications conviennent à merveille à Adloun; sur les ruines de l'Ornithon phénicienne, se sera établi le relai *ad Nonum*, lorsque le nom d'Ornithon aura été perdu, et nous retrouvons ainsi les traces d'Ornithon dans la magnifique nécropole d'Adloun, et les traces d'*ad Nonum* dans le nom moderne d'Adloun.

J'ai dit tout à l'heure que le texte de l'itinéraire de Bordeaux

à Jérusalem devait être altéré, quant au chiffre IIII des milles qui séparaient Sayda du point nommé *ad Nonum*, puisque celui-ci était nécessairement situé au neuvième milliaire à partir de Sidon, sur la route de Tyr. Il est possible de deviner quelle altération plus grave encore a entaché ce texte. En effet, nous lisons après le nom *Civitas Sidona*, la phrase *Ibi Helias ad viduam ascendit et petiit sibi cibum*. Or, c'est à Sarepta et non à Sidon que l'Écriture sainte place ce fait historique. Il est donc très-probable que le nom Sarepta a été omis avec le chiffre V parfaitement convenable qui y était attaché, et dont la présence rendait tout aussi convenable le chiffre IIII qui suit le nom *ad Nonum*, dans les textes imprimés de l'itinéraire. Il semble donc que l'on doive rétablir entre la ligne *Civitas Sidona* et celle qui concerne le prophète Élie, une ligne ainsi conçue : *Sarepta* — V, et je propose formellement cette restitution.

NARH-EL-QASMIEH ET KHAN-EL-QASMIEH.

J'ai dit plus haut déjà que le Nahr-el-Qasmieh, qui porte également le nom de Nahr-Lanteh, pendant tout son trajet dans la Cœlesyrie, entre le Liban et l'Antiliban, n'est autre chose que le Leontès.

Je n'hésite pas à croire que la localité antique dont il existe des vestiges très-reconnaissables au Khan-el-Qasmieh [1], ne

1. Maundrell raconte qu'entre Sarepta et Tyr, et à trois heures de distance de la première localité, il rencontra une rivière large et profonde qu'il nomme Casimeer. On voit que Maundrell a cherché à rendre le nom qu'il entendait prononcer, à l'aide de l'orthographe anglaise. Reland (*Pal*, p. 291), après avoir cité Maundrell, ajoute : « Ceterum nomen Casimeer videtur satis benè cum Τάμυρας (quod nomen fluvii est secundùm Strabonem) convenire. Sed Strabo Tamyram facit septentrionaliorem Sidone. » Si donc le savant Reland n'y eût pas regardé de plus près, il eût été complétement trompé par le nom estropié qu'avait recueilli Maundrell. Bonne preuve de plus de la nécessité absolue d'avoir l'oreille très-habituée aux sons de la langue arabe, lorsqu'on a le désir de faire un voyage fructueux en Syrie.

soit en réalité la Leonton polis de Scylax, *Leontos oppidum* de Pline, et Leontopolis de Strabon.

SOUR.

Sour est indubitablement le πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους de Scylax, *Tyrus* de Pline, Τυρος de Strabon, *Tyro* de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger, *Civitas Tyro* du Pèlerin de Bordeaux. Tout le monde est d'accord sur ce point, et il serait superflu de chercher à démontrer une chose qui se démontre d'elle-même.

Nous allons faire maintenant ce que nous avons fait pour le premier tronçon de route compris entre Beyrout et Sayda, c'est-à-dire que nous allons comparer entre eux les différents chiffres extraits des anciens géographes, et qui représentent la distance comprise entre Sayda et Sour.

Suivant Strabon, Tyr est à deux cents stades de Sidon; l'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger sont d'accord pour compter XXIIII milles entre ces deux points extrêmes, tandis que l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, en ne considérant que le texte publié, ne compterait que IIII + XII, c'est-à-dire XVI milles seulement. Examinons ces différents chiffres. Celui de l'itinéraire d'Antonin est répété identiquement par la table de Peutinger, il y a donc toute apparence que ce chiffre est le bon. S'il en est ainsi, le chiffre de Strabon est fautif, car s'il y avait, comme le dit cet écrivain, quatre cents stades de Beyrout à Sayda, et si ces quatre cents stades équivalaient réellement aux XXIX ou XXX milles comptés entre ces deux villes par l'itinéraire d'Antonin et par la table de Peutinger, il deviendrait impossible d'admettre que les deux cents stades comptés par Strabon entre Sidon et Tyr, équivalussent aux XXIV milles que les deux itinéraires précités mettent entre les

deux mêmes points. Passons aux chiffres de l'itinéraire de Bordeaux : il manque à la somme des deux chiffres consignés VIII unités pour qu'il y ait accord entre cette somme et la distance XXIV milles, qui est très-probablement exacte. Or, le nom *ad Nonum* nous fournit naturellement un premier chiffre bien authentique de IX milles ; c'est donc le dernier chiffre XII, compté entre la « *mutatio ad Nonum* » et « *civitas Tyro* » qui est erroné. Ce chiffre doit être XV ; et si nous remarquons qu'il a été très-facile à un copiste maladroit de séparer les deux jambages du V, second signe du chiffre en question, nous retombons sur le chiffre fautif XII, qui a été imprimé. C'est donc très-probablement par le chiffre XV qu'il faut le remplacer, et dès lors la somme IX + XV = XXIV devient exacte. En conséquence, je propose cette restitution du texte, et avec d'autant plus de confiance, qu'elle est sensiblement d'accord avec les distances réelles.

RAS-EL-AYN ET NAHR-RAS-EL-AYN.

Scylax, après avoir mentionné Tyr, ajoute, en suivant sa marche vers le sud : Παλαίτυρος πόλις καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. Pline cite *Palætyrus* dans la phrase suivante : *Tyrus quondam insula..... circuitus* XIX M *passuum est, intra Palætyro inclusâ*; enfin, Strabon est plus explicite encore. Voici ce qu'il dit : Μετὰ δὲ τὴν Τύρον ἡ παλαίτυρος ἐν τριάκοντα σταδίοις. Strabon énumère les localités de la Phénicie en descendant uniformément du nord au sud : Palætyr était donc au sud de Tyr, ainsi que l'affirment implicitement Scylax et Strabon, et à peu près à une lieue et demie de la métropole. Dès lors, il devient impossible de ne pas placer Palætyr à Ras-el-ayn. Là, en effet, sont encore les puits antiques qui ont fait l'admiration de tous les voyageurs, et des ruines qui attestent la présence d'une ville antique. De

plus, à Ras-el-ayn coule une rivière, assez chétive il est vrai, mais qui porte le nom de Nahr-Ras-el-ayn. On me permettra d'y voir le ποταμὸς que Scylax fait passer au milieu de Palætyr.

Des écrivains modernes ont pensé devoir chercher à Adloun l'emplacement de Palætyr, mais il est bien difficile d'admettre cette opinion, parce que, d'abord, Adloun est au nord de Sour, tandis que Palætyr était au sud de Tyr, et que de plus il y a beaucoup trop loin de Sour à Adloun, sans compter le Léontès qui sépare ces deux localités, pour admettre qu'Alexandre ait pu employer les décombres de Palætyr aux travaux entrepris pour réduire la ville de Tyr, ainsi que l'atteste Diodore de Sicile. Déjà Reland, avec sa sagacité habituelle, a placé Palætyr à Ras-el-ayn. Je ne fais donc qu'appuyer de toutes mes forces une opinion qui ne me paraît pas sérieusement contestable.

ES-CHEBRAYEH.

Au nord et à quelques cents mètres du Ras-el-Abiadh, sont des ruines considérables, nommées par les Arabes Es-Chebrayeh. Là, sans aucun doute, a existé une ville antique, mais quel en a été le nom? je l'ignore complétement, et je n'en ai trouvé jusqu'ici de trace nulle part, dans les anciens écrits qu'il m'a été permis de consulter.

RAS-EL-ABIADH.

C'est la montagne de calcaire blanc que Pline nomme *Promontorium Album.* Le nom moderne n'est que la traduction de l'ancien.

ESKENDEROUN.

Lorsque l'on a franchi le Ras-el-Abiadh, on rencontre, en descendant sur la plage, les ruines nommées Eskenderoun par les Arabes. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem est le seul écrit dans lequel on retrouve la trace de cette ville. Après la mention de Tyr, nous lisons en effet : *Mutatio Alexandroschene.* M. XII. Ce relai était donc placé à douze milles de Tyr, sur la route de Ptolemaïs ou Saint-Jean-d'Acre. Ἀλέξανδρου σκηνὴ signifie tente d'Alexandre. Est-ce un campement du héros macédonien, qui a valu son nom à la ville construite en ce lieu? Cela est très-probable.

OMM-EL-AAMID.

En suivant la voie antique, on aperçoit sur les hauteurs, à gauche de la route, et à quelques kilomètres seulement d'Eskenderoun, des fûts de colonne qui s'élèvent au-dessus des hautes broussailles. Si, malgré le refus obstiné des moukres et des drogmans, qui affirment qu'il n'y a rien là absolument à voir, bien que le nom moderne Omm-el-Aamid, la Mère des colonnes, annonce le contraire, on gravit les pentes qui conduisent vers les colonnes, on est largement payé de sa peine par la vue de ruines immenses d'une époque très-reculée, et qui mériteraient à elles seules une exploration de bien des journées. Mais est-il possible d'assigner un nom historique à cette ville qui couvre un immense plateau? J'ai le regret de dire, non. J'ai fait de vains efforts pour arriver à retrouver dans les historiens et les géographes de l'antiquité, les traces de cette ville si considérable, et je n'ai absolument rien rencontré. D'autres seront plus heureux peut-être, et je le désire de tout mon cœur.

AKHZIB OU EZ-ZIB.

Je donne à dessein ces deux prononciations différentes du même nom, parce que les Arabes se servent indifféremment de l'une ou de l'autre. La seconde néanmoins me paraît une altération. Akhzib est sur un tertre qui domine la voie antique, et par conséquent au bord de la mer, tandis qu'Omm-el-Aamid est éloigné de deux ou trois kilomètres de la plage. Akhzib est incontestablement la πόλις τῶν Ἐκδίππων de Scylax, l'*Oppidum Ecdippa* de Pline, et la *Mutatio Ecdippa* de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Celui-ci place Ecdippa à XII milles d'Alexandroschene, ce qui est suffisamment exact.

NAHR-EL-MEZRAAH.

Après la ville qu'il désigne sous le nom de πόλις τῶν Ἐκδίππων, Scylax place un ποταμὸς ou rivière, dont il ne donne pas le nom.

Il n'y a pas à choisir; cette rivière est certainement le Nahr-el-Mezrâah qui, sans être un cours d'eau très-important, n'en reste pas moins le seul qui mérite ce nom entre Akhzib et Akka.

AKKA.

Pas de doute possible, cette fois encore, Akka n'est autre chose que l'Ἄκη πόλις de Scylax, la *Colonia Claudia Cæsarea Ptolemaïs, quondam Aké*, de Pline, Ἄκη de Strabon, *Ptolémaïde* de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger, *Civitas Ptolemaïde* du Pèlerin de Bordeaux.

Examinons maintenant les distances que les anciens itinéraires mettent entre Tyr et Akè ou Ptolemaïs. L'itinéraire

d'Antonin écrit XXXII milles, et une variante donne XXX milles seulement; la table de Peutinger XXXII milles, et enfin l'itinéraire de Bordeaux qui compte XII milles de Tyr à Alexandroschene, XII milles d'Alexandroschene à Ecdippa, et VIII d'Ecdippa à Ptolémaïs, donne par conséquent une somme totale de XXXII milles. Les trois chiffres étant parfaitement concordants, il en résulte que la variante XXX M de certaines copies de l'itinéraire d'Antonin, doit être définitivement rejetée comme erronée.

Akka étant le point extrême qu'il m'a été permis de voir sur la côte de Phénicie, je dois arrêter ici mon examen des autorités géographiques anciennes, et je reprends au plus vite mon journal de voyage, sans trop regretter la longueur d'une digression qui, je l'espère du moins, a pu jeter quelque lumière sur des points fort douteux jusqu'ici.

19 DÉCEMBRE.

A sept heures dix minutes nous avons quitté Saint-Jean-d'Acre, et nous nous sommes dirigés vers le sud à travers la plaine d'Acre, le Merdj-Sahel-Akka. A un demi-kilomètre des murailles de la ville est une petite colline qui est connue des habitants, sous le nom de mont des Français. C'est là que le général Bonaparte avait mis en batterie les quelques pièces de campagne qu'il avait amenées d'Égypte, pour attaquer Saint-Jean-d'Acre. Tout le terrain de cette plaine est d'une nature excellente; la culture y est très-soignée, mais les pluies ont détrempé les chemins, de sorte que nous ne pouvons avancer aussi rondement que nous le voudrions.

Une demi-heure après avoir quitté la ville, nous traversons un ruisseau bourbeux au bord duquel plusieurs femmes arabes sont occupées à laver des haillons. Une observation bizarre nous frappe tout d'abord; des taupinières innombrables et

toutes fraîches sont semées sur toute la superficie de la plaine. Mais quelles taupinières! Un mètre de hauteur et trois à quatre mètres de circonférence! Quelle taille ont donc les taupes qui remuent une telle masse de terre? Notre moukre Saïd prétend qu'elles sont grises et grosses comme des chats domestiques. Je veux bien le croire; mais j'avoue que j'aurais été fort aise de me procurer, en passant, une de ces taupes phénoménales, afin d'être plus sûr du fait.

Après deux heures de marche, nous atteignons le pied d'une colline parfaitement ronde et probablement artificielle. Elle a quinze ou vingt mètres de hauteur; des décombres en garnissent la base, et je ne puis, en la voyant, me défendre de penser aux collines de Ninive. Qui sait si des fouilles bien conduites n'amèneraient pas ici, comme à Khorsabad, à des découvertes importantes? Quoi qu'il en soit, ce tertre énorme porte le nom d'et-tell-Kisan, et une petite fontaine, l'Ayn-et-Tell, est placée en avant du côté de la plaine d'Acre. De là nous apercevons très-distinctement à notre gauche et en avant, sur les hauteurs, les villages de Kirkeh, de Beroueh, d'ed-Damoun, d'er-Raouys et de Tamrah; ces villages sont placés à peu près sur un triangle rectangle dont les sommets sont occupés par Kirkeh, Tamrah et er-Raouys, tandis qu'ed-Damoun et Beroueh sont assis sur l'hypoténuse. Parmi les quatre villes sacerdotales de la tribu d'Aser, nous trouvons mentionnée dans Josué (xxi-13) חלקת, que la version grecque transcrit Χελκατ. Notre village de Kirkeh n'aurait-il pas occupé l'emplacement de la ville biblique? Je le crois, sans néanmoins oser l'affirmer.

Après avoir franchi le Tell-Kisan, nous suivons encore la plaine, pendant mille mètres environ, et nous entrons dans un terrain qui s'élève progressivement, par gradins peu accentués. Des tombes nombreuses, taillées dans le roc à droite et à gauche de la route que nous suivons, se montrent dans le voisinage

d'une Mezrâah en ruines, nommée et-Theireh. Nous suivons alors un assez joli vallon très-peu profond et dans lequel nous rencontrons à chaque pas, les traces fort précises d'une route pavée antique. A dix heures et demie nous sommes arrivés à une ligne de collines plus élevées, et à travers lesquelles nous continuons à suivre la voie antique, en laissant à notre droite, à une demi-lieue environ et sur la hauteur, le village d'Abillin, qui n'est très-probablement autre chose que le lieu dont avait tiré son nom le fameux sire Jean d'Ibelin, le sage rédacteur des assises de Jérusalem[1]. A droite et à gauche les coteaux sont couverts de chênes-verts et de broussailles.

Jusqu'à midi et un quart, c'est-à-dire pendant plus d'une heure et demie, nous n'avons cessé de cheminer le long de la voie antique, en suivant une vallée agréable qui vient déboucher dans le Merdj-el-Bathouf; là sont le puits et le khan en ruines d'el-Bedaouieh, où nous faisons halte pour déjeuner. Ce khan est placé sur le versant d'une colline isolée et régulière, assez semblable au Tell-Kisan, mais que les affleurements de rochers empêchent de considérer comme artificielle. A droite et à gauche la plaine s'étend à quelques kilomètres; en avant elle a à peine une lieue de large, et nous apercevons devant nous, sur les collines qui la ferment, le village de Safourieh.

Plusieurs villages sont situés à proximité du Merdj-el-Bathouf, et à gauche de la route que nous avons à suivre pour gagner Safourieh; ce sont d'abord : Kafer-Menda, qui n'est éloigné que de vingt minutes du Bir-el-Bedaouieh; puis, au fond de la vallée, Lebayneh, el-Aczir et Roummaneh. Les deux

1. Dans Josué (xix-28) nous lisons parmi les villes de la tribu d'Aser le nom עֶבְרֹן, que l'on a transcrit Ébron. Mais cette transcription est-elle exacte? rien ne le prouve. Le nom d'Abillin s'écrit عبلّين, et je serais presque tenté de retrouver dans Abillin l'עֶבְרֹן de Josué.



premiers sont à environ trente minutes de chemin l'un de l'autre, et d'el-Aczir à Roummaneh, il n'y a guère que vingt minutes. Roummaneh, qui est placée au pied de la chaîne de collines sur laquelle est assise Safourieh, est certainement établie sur l'emplacement de la Rimmon qui était de la tribu de Zabulon (Jos., XIX-13), puisque Josèphe (*Ant.* V, 1,) assigne à cette tribu le territoire compris entre le lac de Gennezareth, le Carmel et la mer. Quant aux villages de Lebayneh et d'el-Aczir, je ne trouve pas de localités bibliques auxquelles on puisse les assimiler.

Nous avons fait au Khan-el-Bedaouieh une halte de près de deux heures, pendant lesquelles le temps de nos entomologistes a été bien employé.

A une heure cinquante-cinq minutes nous remontons à cheval et nous entrons dans le Merdj-el-Bathouf. A six minutes du khan que nous venons de quitter, est un petit marécage formé par une espèce de ruisseau bourbeux que nous traversons; vingt minutes nous suffisent pour franchir le Merdj. Nous commençons à gravir alors les collines de Safourieh. Après en avoir monté et descendu une première chaîne assez étroite, nous suivons un ravin qui nous amène, à deux heures quarante minutes, entre le village de Safourieh et le cimetière qu'il en sépare. A droite et à gauche le terrain est rocailleux, et autour du village sont accumulés de nombreux débris antiques qui constatent à merveille la splendeur passée de cette misérable bourgade.

C'est un lieu illustre en effet que Safourieh. Josèphe la nomme Sepphoris, et il paraît, d'après ses récits, que c'était la place la plus forte de la Galilée: plus tard, elle reçut le nom de *Dio-Cæsarea*. Safourieh était le siége de l'un des cinq sanhédrins de la Judée. Les Romains, conduits par Varus, s'en emparèrent, et Hérode Agrippa en fit la place la plus importante de la Galilée. En 339 de l'ère chrétienne, une sédition judaïque ayant éclaté à Dio-Cæsarea, le César Gallus partit d'Antioche

pour venir comprimer la révolte ; tous les habitants furent passés au fil de l'épée et la ville fut rasée. Depuis lors elle ne s'est pas relevée.

A quelques centaines de mètres plus loin, on rencontre deux abreuvoirs taillés dans le roc. C'est l'Ayn-Safourieh. Après avoir ensuite traversé une petite plaine plantée d'olliviers, on entre dans l'Ouad-el-A'ama, vallée pierreuse et triste, dont on escalade le revers par un chemin très-malaisé. Une fois au sommet de la montagne, on aperçoit, à droite sur la hauteur et à cinq ou six kilomètres, un oualy musulman ; c'est en-Naby-Sayn. A ses pieds on voit d'abord l'église grecque nommée *Mensa Domini*, et ensuite la ville de Nazareth, En-Nasara de nos jours. Je renonce à peindre l'émotion qui s'empara de nous, à la vue de cette humble cité où la Vierge a conçu le Sauveur du monde.

Pour arriver à Nazareth, la descente est fort raide, aussi jugeâmes-nous prudent de mettre pied à terre. A quatre heures vingt minutes, nous étions arrêtés à la porte de la Casa nuova appartenant au couvent des Franciscains de Nazareth. Comme à Saint-Jean-d'Acre, les saints hommes qui nous donnaient l'hospitalité, s'empressèrent autour de nous ; c'était à qui nous accablerait de prévenances ; il est vraiment impossible de ne pas être profondément touché de tant de douce bonté.

Pendant qu'on préparait notre dîner, nous sommes allés présenter nos respects au supérieur du couvent. Là encore nous avons reçu un accueil charmant ; mais la nuit est venue ; impossible donc de visiter de suite les lieux saints, ce sera pour demain matin.

29 DÉCEMBRE.

Ce matin de très-bonne heure nous étions sur pied ; outre que nous avions une assez longue journée à faire, nous voulions

avant tout, visiter l'église de l'Annonciation. Nous sommes donc allés, sans perdre de temps, demander au couvent qu'un des Pères voulût bien nous guider et nous montrer les sanctuaires que nous avions à cœur de voir. L'église actuelle est bâtie sur l'emplacement de l'église construite par sainte Hélène, et quelques débris de ce vénérable monument sont encore reconnaissables dans la cour du couvent. De la sacristie, un escalier d'une simplicité complète, amène d'abord dans une première chambre taillée dans le roc vif. C'était, nous dit le moine qui nous conduisait, l'habitation d'une amie de la vierge Marie.

Un couloir assez court et également taillé dans le roc, conduit à une seconde chambre, aussi simple que la première; c'est la chambre de l'Annonciation. Je plains de tout mon cœur quiconque entre dans un lieu pareil, sans éprouver une vive émotion, car il me paraît aujourd'hui bien difficile que cette absence d'émotion ne soit pas mensongère. Si quelques voyageurs ont la malencontreuse idée de se vanter de n'avoir rien senti là remuer au fond de leur cœur, je suis bien tenté de les considérer comme de ces fanfarons de scepticisme qui croiraient manquer à leur propre dignité, s'ils avaient le malheur de ne pas taxer d'absurdité tout ce qui dépasse la portée de leur orgueilleuse raison. Au reste c'est là un défaut de jeunesse; et tel qui, à vingt ans, tourne en ridicule tout ce qui, de près ou de loin, touche à une foi religieuse quelconque, pourra bien, quelque jour, tomber dans l'excès contraire, et croire beaucoup plus de choses qu'il n'en devrait croire. En résumé, je le proclame bien haut et sans la moindre hésitation, en entrant dans cette cave vénérable, je me suis senti ému jusqu'aux larmes; il y a quelques années, j'aurais eu honte peut-être d'en convenir; à l'âge où je suis parvenu, je m'estime fort heureux d'avoir changé de pensée à cet égard. Autre ridicule que je vais me donner sans

doute aux yeux de bien des gens, et que je confesse avec tout aussi peu de ménagement, sans m'embarrasser le moins du monde du qu'en dira-t-on : j'avais un désir très-vif d'emporter quelques parcelles détachées des parois de la sainte cave; je les ai obtenues, et distribuées à ma bonne mère et à quelques amis; tous ont eu la simplicité de préférer cet humble souvenir aux bijoux les plus précieux que j'aurais pu leur rapporter. Je reviens à notre voyage.

Avant huit heures nous étions prêts à monter à cheval. Comme je désirais emmener avec moi un homme qui connût parfaitement le pays, afin de recueillir de sa bouche le plus possible de renseignements géographiques, j'ai prié le Père hospitalier de me désigner un guide sûr et dévoué. Grâce à son obligeante entremise, j'ai recruté un beau et brave garçon, Arabe d'origine et porte-étendard d'un escadron de cavalerie turque irrégulière; je compte l'emmener jusqu'à Jérusalem seulement. Il se nomme, me dit-on, Mohammed-Arha-Beyrak-dar, et comme sa tournure et sa contenance me plaisent fort, nos conventions sont promptement arrêtées. A huit heures et un quart toute la caravane est en selle et nous partons. Mohammed ne me quitte pas plus que mon ombre, et je ne tarde pas à être convaincu que j'ai fait en lui une excellente acquisition. Il connaît jusqu'au moindre recoin du pays que nous parcourons, l'arabe qu'il parle est d'une pureté extrême, et je me demande parfois en causant avec lui, si j'ai affaire à un lettré ou bien à un soldat. On verra plus tard que j'avais eu la main heureuse.

En sortant de Nazareth, nous suivons un vallon qui se resserre de plus en plus, pendant une heure environ, et jusqu'à ce qu'il devienne un véritable lit de torrent. En ce point il nous faut naturellement le quitter et prendre à gauche un sentier tracé en zigzag sur le flanc de la montagne pour gagner une

plaine splendide qui s'étend à perte de vue de tous côtés. Le vallon que nous venons de parcourir est charmant de lignes; et sans doute, quand nous le reverrons au printemps, nous le trouverons délicieusement vert et rempli de fleurs, car l'eau n'y manque pas.

A un kilomètre de Nazareth, nous avons trouvé sur notre chemin un petit étang où s'amassent les eaux de pluie, il est nommé El-Mehafer; puis, à environ mille mètres plus loin, un puits très-abondant, nommé Bir-el-Emir. Là comme en bien d'autres localités de la Syrie, c'est un sarcophage qui a servi d'auge, avant qu'on prît la peine de faire de ce puits un lavoir de lainages. Rien de frais et de gracieux comme le terrain qui l'entoure. C'est un véritable bouquet d'orangers et de cactus. A droite de la route que nous suivons, et de l'autre côté de la ligne de coteaux rocailleux qui la borde, justement vis-à-vis le Bir-el-Emir, est un village nommé Iafa. Il serait difficile de n'y pas reconnaître la Ἰαφά que Josèphe cite comme une des places qu'il fit entourer de murailles, pour résister à l'invasion romaine dont la Galilée était menacée. Vaine précaution, comme l'on va voir (*B. Jud.* III, VII, 31).

Après le sac de Iotapata, Trajan, préfet de la dixième légion, fut envoyé par Vespasien, à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers, pour investir et assiéger Iafa, dont la population, exaltée par l'exemple des Iotapaténiens, se croyant d'ailleurs à l'abri derrière une double enceinte de murailles, se préparait à une défense désespérée. Trop de confiance les perdit; à la vue du petit corps de troupes qui venait les attaquer, ils n'hésitèrent pas à croire qu'ils l'écraseraient aisément. Ils se précipitèrent donc au-devant des Romains, lâchèrent pied presque aussitôt, et furent rejetés derrière leur première enceinte, où les légionnaires pénétrèrent avec eux. Ceux qui étaient restés dans la ville se hâtèrent d'en

clore les portes; les Romains s'empressèrent d'en faire autant des portes extérieures, et douze mille Galiléens furent égorgés entre les deux remparts, accablant d'imprécations leurs concitoyens, plus encore que l'ennemi qui les frappait. Trajan voulant alors réserver à Titus l'honneur de prendre la ville, fit prévenir Vespasien de l'état des choses et le pria d'envoyer son fils, pour achever le siége glorieux de Iafa. Titus partit avec cinq cents cavaliers et mille fantassins, et aussitôt qu'il fut arrivé, l'escalade commença. Les Galiléens terrifiés ne firent qu'une très-faible résistance, et tous périrent par le fer, sauf les enfants et les femmes.

Le livre de Josué (XIX-12) mentionne une localité de la tribu de Zabulon, nommée Iaphia. C'est probablement encore notre Iafa. Reland a cru retrouver la Iaphia biblique dans Heïfa, bourgade placée au pied du Carmel, sur le site de Sycaminos; mais l'orthographe aspirée du nom de Heïfa ne permet pas de rapprocher son nom de celui de Iafa, qui ne comporte pas d'aspiration.

A neuf heures et un quart nous étions arrivés au sommet du sentier tortueux qui descend dans la plaine; cette plaine, c'est celle de Jezrâel ou d'Esdraelon, nommée aujourd'hui Merdj-ebni-Aâmer. Elle a six lieues de large, et au moins le double de longueur dans le sens du nord au sud. A notre gauche elle est majestueusement fermée par le Djebel-Thour, le Thabor. Devant nous s'élève le Djebel-ed-Dahy. Au fond, à perte de vue, est Djenin où nous allons coucher ce soir; à droite enfin, nous voyons mourir à l'horizon la chaîne de collines où se trouve El-Ledjoun, la Mageddo des saintes Écritures.

En mettant le pied sur le sol de la plaine d'Esdraelon, nous laissons à quelques cents mètres à notre gauche, un mauvais hameau, présentement inhabité et qui s'appelle El-Mezrâah. Après avoir marché pendant quelques minutes seulement, nous

nous arrêtons pour déjeuner, auprès des ruines d'une ferme de fellah abandonnée. Notre cuisine est lestement installée sur le revers d'un petit mamelon bas, et nous restons là deux heures entières, nous ingéniant à tuer le temps, en cherchant des insectes que nous ne trouvons pas. Il n'y a pas une seule pierre sur ce terrain, qui est composé de la terre végétale la plus riche; il n'y a donc pas la moindre chance, pour nos entomologistes, de faire là des découvertes. A onze heures quarante-cinq minutes, nous levons le camp et nous continuons notre marche, à la suite de nos bagages qui ont pris les devants. A notre gauche et à un peu plus d'une lieue nous laissons le village d'Iksal bâti au pied des montagnes de Nazareth. C'est la Kesulloth (כסלות) de l'Écriture. Kesulloth est une ville de la tribu d'Issakhar qui, dans le livre de Josué (xix-18) est nommée Hekesulloth. Mais ces transcriptions, il ne faut pas le perdre de vue, sont probablement vicieuses, et il y a tout lieu de croire, à cause de la forme moderne du nom, que la vraie prononciation, n'en déplaise aux amateurs des points massorétiques, était Ksalouth ou Eksalouth. Ce qui le prouverait aussi, c'est le nom d'Ἐξαλους que porte cette localité dans les actes du concile tenu à Jérusalem en 536, et dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe. Plus loin encore et tout à fait au pied du Thabor est actuellement le village de Dabourieh, auquel il faut probablement assimiler la ville de Thabor ou de Daberoth de la tribu d'Issakhar, que nous trouvons citée dans le livre de Josué (xix-12) et dans les Chroniques (i, 6, 5); elle est nommée Δαβειρὼν dans la version grecque, et saint Jérôme l'appelle Dabeira. On voit qu'il n'y a pas bien loin de toutes ces leçons au nom moderne Dabourieh.

Le terrain que nous parcourons continue à être d'une fertilité merveilleuse, bien que la plaine s'élève un peu. A midi et un quart nous sommes en vue du village de Nayn, placé à une

lieue environ à notre gauche et au pied du Djebel-ed-Dahy. Nayn est le village où le Christ ressuscita le fils de la veuve; Eusèbe écrit son nom Naïm, mais saint Luc (VII-11) l'écrit Ναΐν, exactement comme le prononcent les Arabes de nos jours. Un peu plus loin, dans la même direction, est Ayn-Dour, l'Endor des traducteurs de l'Écriture, village fameux par la visite que le roi Saül fit à la sorcière, qui devant lui évoqua l'ombre de Samuel, et lui prédit à lui-même qu'il périrait à Djelboâ, dans la bataille que devaient lui livrer les Philistins.

Au-dessus de Nayn et à peu près au sommet du Djebel-ed-Dahy, est un village qui porte spécialement le nom d'Ed-Dahy, et que domine un petit oualy ou édifice religieux musulman.

A midi et un quart la plaine s'est abaissée, et à un quart de lieue plus loin nous avons coupé le chemin qui de Nayn conduit à el-Afouleh. El-Afouleh est placé à notre droite, à une demi-lieue environ d'un autre village nommé el-Fouleh, placé sur un petit monticule au pied duquel nous passons. Pour nous autres Français, les noms d'el-Afouleh et d'el-Fouleh réveillent des souvenirs glorieux; c'est là qu'a commencé la bataille du Mont-Thabor.

Devant el-Fouleh [1], un petit ruisseau boueux coupe notre route. La plaine continue d'avoir une apparence de fertilité extraordinaire; partout elle est couverte de chaumes assez hauts, au milieu desquels paraissent quantité de traces, telles que doivent les laisser des hommes fuyant en hâte, soit à cheval, soit à pied. Toutes ces traces sont dans la même direction, et, curieux comme on l'est en voyage, je demande à Mohammed l'explication de leur présence. Il me raconte alors de l'air le plus tranquille du monde que, pas plus tard

1. El-Fouleh fut occupé pendant les croisades par une forteresse construite par les Templiers et nommée *castrum Fabæ*, le château de la Fève. C'est la traduction du nom arabe de la localité.

qu'hier, les Arabes des montagnes d'El-Ledjoun sont venus attaquer les habitants de quelques villages du pâté de montagnes dont fait partie le Thabor; qu'on s'est battu toute la journée, sans se faire grand mal, que quelques hommes et quelques femmes ont bien été tués par-ci par-là dans la bagarre, mais que le pire est qu'une grande quantité de bétail a été enlevée par les assaillants; les traces que nous voyons sont les leurs et celles des troupeaux emmenés. Grand merci! voilà une histoire rassurante et qui nous donne la mesure de la sécurité à laquelle nous pouvons prétendre, en entrant dans ce pays. Nous n'en continuons pas moins notre voyage le plus gaiement possible, nous réjouissant sous l'admirable soleil qui nous réchauffe un peu plus que nous ne le voudrions, et disposés à trouver tout bien, même les batailles de Bedouins, si le hasard nous y jetait.

En quittant le pied du tertre d'el-Fouleh, nous apercevons à une lieue et demie à notre gauche, et sur le versant nord du Djebel-el-Mazar, le village de Soulèm. Encore un nom biblique. Soulèm n'est autre chose que la Soulèm de la tribu d'Issakhar (Jos., XIX-17), devenu la Soulèm d'Eusèbe et de saint Jérôme; enfin c'est le village de la Sunamite.

A deux kilomètres plus loin, vers le sud-est, et un peu plus haut sur la montagne, est le village de Nouris. A une heure et un quart, nous coupons le chemin qui conduit d'el-Afouleh à Zerayn, en un point où la plaine s'élève un peu. Zerayn est la Jesraël de la tribu d'Issakhar, c'est-à-dire le lieu où était le palais d'Achab, et où le cadavre de Jézabel fut dévoré par les chiens.

A une heure et demie, nous traversons le lit d'un ravin à sec, et, après avoir laissé à une lieue et demie sur notre gauche le village d'el-Mazar, planté au sommet du Djebel-el-Mazar, nous arrivons, en cheminant directement au sud, au pied d'un

tertre peu considérable sur lequel est bâti le hameau d'Om-keïbleh. Là encore nous coupons une route frayée qui conduit au village d'el-Djelameh, que nous apercevons à deux lieues environ à l'est, et au fond d'une vallée formée par le Djebel-el-Mazar, et par la colline sur laquelle est situé le village d'Arraneh, à trois kilomètres seulement de la route que nous suivons.

Il est deux heures et demie, et nous marchons encore une heure avant d'arriver à Djenin, bourg assez important placé à l'entrée de la plaine d'Esdraelon, au pied des montagnes de Naplouse. Pendant cette dernière heure de route nous avons rencontré quelques cavaliers arabes allant comme nous à Djenin; la conversation s'est bientôt établie entre nous, et nos nouveaux compagnons ne se font pas faute de nous traiter avec une familiarité à laquelle nous ne sommes pas très-habitués. Pour eux, nous sommes Touar et Selci tout court, car ils ont eu bien soin de nous demander nos noms dès l'abord, afin de les estropier à leur guise; mais, comme nous allons chez eux, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer difficiles, et nous nous contentons de leur rendre la pareille, ce qui, du reste, ne les effarouche nullement.

Chemin faisant nous rencontrons force gazelles, et je me laisse prendre par la fantaisie de tirer sur un de ces gracieux animaux; heureusement je ne suis pas assez adroit, ou bien, ce que je préfère, par pure satisfaction d'amour-propre, j'ai tiré de trop loin. Ce qui est certain, c'est que j'ai un instant de gloire : sur les cinq gazelles à qui j'ai adressé ma balle, quatre fuient et l'une s'arrête; je suis tout prêt à entonner un chant de triomphe et à me rengorger fort, lorsque la retardataire se relève et en trois bonds rejoint les plus pressées; décidément je lui avais fait peur!

Rien de plus charmant que Djenin ; devant nous sont des

bouquets de palmiers et des vergers enclos de haies de cactus, au-dessus desquels s'élance le minaret d'une mosquée; une source vive et très-abondante répand à profusion l'eau la plus limpide dans les jardins et les prairies d'alentour; nous côtoyons quelques instants le ruisseau qu'elle forme, et nous entrons enfin dans Djenin, au milieu de la foule des habitants accourus pour nous voir de près.

Un khan plus sale encore que de coutume nous reçoit pour cette nuit, et tous ses abords sont peuplés de curieux, d'ailleurs polis et inoffensifs. En attendant notre dîner, je cause avec les principaux d'entre eux et je leur fais la gracieuseté d'une pipe, ce qui achève de leur donner une très-haute considération pour nos personnes. Notre conversation roule sur les sujets les plus sérieux, sur l'islamisme, sur le Prophète, etc., et comme j'ai pour principe absolu de ne jamais heurter une croyance religieuse, je deviens décidément l'ami des gros bonnets de Djenin. Mais il n'est si bonne société qu'il ne faille quitter; il fait un froid de loup, notre dîner est prêt, et je prends lestement congé de tout mon monde, qui voudrait bien entrer avec moi dans le khan, mais que Mohammed autorise à rester dehors, avec une désinvolture toute persuasive. Dieu préserve mon plus cruel ennemi d'une nuit passée au khan de Djenin!

Décidément notre cuisinier Constantin est un véritable coquin. André nous apprend qu'avant-hier le misérable avait volé tout ce qu'il avait pu au couvent de Saint-Jean-d'Acre, et qu'hier il a fait de même à Nazareth. Voler des catholiques, c'est pain bénit pour lui, à ce qu'il paraît; aussi ne s'en est-il pas fait faute. Patience! dans peu de jours nous serons à Jérusalem, et alors je réglerai le compte de Constantin à ma manière, et je lui ferai rendre gorge, de façon que les pauvres bons Pères de Terre Sainte ne soient pas tentés de nous re-

garder comme complices des infamies d'un semblable maraud.

21 DÉCEMBRE.

Bien avant le jour, et pour cause, j'étais debout. Hier avant dîner j'avais fait une petite promenade du côté de la mosquée, et j'avais admiré les orangers et les palmiers magnifiques qui l'entourent. Ce matin à l'aube je vais visiter de nouveau ce joli endroit. Hier aussi j'avais admiré franchement les femmes de Djenin allant puiser de l'eau à la fontaine. Ce matin j'ai eu la répétition de cet innocent plaisir, et j'ai pu passer une véritable revue de toutes les beautés de l'endroit. Rien de charmant comme la grâce et l'aisance avec laquelle ces élégantes créatures portent sur leur tête, en le soutenant du bras droit, le vase qui contient la provision de la journée; leur costume d'ailleurs est véritablement pittoresque et leur sied à ravir. Je recommande aux artistes les bras et les jambes de ces dames, avec leurs bracelets d'argent massif, et je leur souhaite de n'avoir jamais de plus vilains modèles à peindre.

La moderne Djenin a pris la place de Ginœa, dont Josèphe (*Bel. Jud.* III, III, 4.) fait une riante description qui de nos jours est encore exacte de tout point. De l'ancienne Ginœa, il ne reste que quelques fondations de murailles, situées auprès de la mosquée, et que les habitants exploitent comme une carrière commode. Il se pourrait encore qu'il y eût identité entre Djenin et Engannim, de la tribu d'Issakhar (Jos., XIX-21 et XX-29); la forme hébraïque de ce nom, עין גנים, et la présence de la magnifique source de Djenin me le font supposer.

A huit heures et quelques minutes, nous avons quitté Djenin, et entrant dans un vallon rocailleux assez resserré, nous nous sommes dirigés sur Naplouse, où nous espérons bien arriver

de bonne heure. Presque partout le chemin que nous suivons présente des traces non équivoques d'une antique voie pavée. De vieux oliviers se montrent de temps en temps, et sur les branches de l'un d'eux, dort tranquillement, sans songer à mal, un fort bel aigle qui essaie bien de nous fausser compagnie dès que nous arrivons sous son arbre, mais qui s'éveille trop tard et reçoit, quasi à bout portant, un coup de fusil d'Édouard. On ne tue pas des aigles tous les jours, pas plus en Syrie qu'ailleurs. Aussi, mon jeune ami est-il fort envié par les Nemrod ordinaires de notre caravane, c'est-à-dire par Belly et par Loysel. Depuis notre départ de Beyrout, Belly tire tout ce qui lui semble valoir un coup de fusil, et il tue très-souvent. Loysel tire tout et manque avec opiniâtreté; ses mésaventures de chasseur sont pour nous une source de joies sans cesse renouvelées. Ainsi, par exemple, les vanneaux abondent partout; on dirait que le pays que nous traversons est le domaine exclusif des vanneaux, et Belly en abat tous les jours pour notre cuisine; Édouard en abat par-ci par-là; Loysel, jamais! il semble que le petit cri goguenard que ces jolis oiseaux poussent en s'envolant devant lui, ait été inventé tout exprès pour le mortifier. Je me souviens qu'un jour, au milieu du fou rire qui venait de nous prendre, à propos de deux coups de fusil de plus perdus sur ces vanneaux ensorcelés, je demandai à Loysel ce que ces malheureuses bêtes lui avaient fait, pour qu'il se montrât si féroce à leur endroit.

— Comment! ce qu'ils m'ont fait? s'écria-t-il avec l'indignation la plus comique, ces gredins-là ne veulent pas se laisser tuer, et j'aurais pitié d'eux! Allons donc!

A cela il n'y avait rien à répondre.

De loin en loin les rochers présentent quelques vestiges de constructions antiques. Ainsi, à la sortie même de Djenin, nous y voyons les marches d'un escalier, et vis-à-vis une tour

nommée el-Bordj, que nous laissons à notre droite sur la hauteur; à une lieue environ de Djenin, nous rencontrons de l'autre côté du chemin, un caveau sépulcral taillé dans le flanc du rocher.

Pendant une heure environ nous cheminons dans des ravins, puis nous gravissons un petit plateau qui nous amène au village de Qabatieh. Ce village, entouré de jardins, est bâti sur le flanc d'une colline boisée et couverte d'oliviers. Après avoir traversé Qabatieh, nous redescendons dans un autre ravin creux qui présente aussi des traces fort nettes de la voie antique; une petite plaine étroite et profonde s'ouvre bientôt à notre gauche, c'est celle de Mecilieh, village situé à peu près à une lieue de marche du chemin que nous suivons. Après avoir passé devant cette plaine, le vallon se rétrécit encore, et ses flancs sont très-boisés à droite et à gauche. Enfin, après trois heures de marche, le pays s'ouvre tout à coup et le chemin débouche dans la plaine de Sanour, à gauche de quelques cabanes de laboureurs, qui là comme partout, se nomment el-Mezrâah.

Ici nous retrouvons la même nature de terrain que dans la plaine d'Esdraelon; mais le Merdj-Sanour est plus humide, et, au dire de Mohammed, en hiver il ne forme plus qu'un lac. Cette belle plaine s'étend au loin, c'est-à-dire à trois lieues à peu près à notre gauche, tandis qu'à droite du chemin que nous suivons, quelques centaines de mètres au plus nous séparent des collines. A cinq ou six kilomètres devant nous, une éminence détachée en avant de la masse, porte un village qui de loin a toute l'apparence d'une forteresse. C'est Sanour, résidence d'un scheikh puissant et riche, qui règne en souverain dans tout le pays que nous allons traverser, avant d'entrer dans les montagnes de Naplouse.

Le Merdj-Sanour est enfermé dans une ceinture de monta-

gnes bien boisées et d'un aspect très-agréable; nous apercevons deux villages bâtis sur le versant sud de la plaine, ce sont : Metsaloun, à trois kilomètres de Sanour, et Seyr, à dix kilomètres plus loin.

On trouve dans le livre des Machabées (I. 9-2), la mention d'une localité galiléenne nommée Μαισαλώθ, et je suis assez disposé à la retrouver dans Metzaloun. Mæsalouth était dans le territoire d'Arbèles, dit le livre des Machabées, et Josèphe place Arbèles (XII. 2-1 et XIV, 15-4) non loin de Sepphoris; il raconte que Bacchidès, envoyé par Démétrius contre la Judée, vint camper avec son armée devant Arbèles, ville de Galilée. Sanour occupe dans tout le pays une position exceptionnelle, comme importance et comme force : il est donc pour ainsi dire impossible que la colline qui porte aujourd'hui Sanour n'ait pas été plus anciennement l'assiette de quelque ville; peut-être Arbèles était-elle là? [1] Ce qui est certain, c'est qu'il serait difficile de trouver un lieu de campement plus commode pour une armée, que la plaine que traverse la voie antique et qui s'étend entre Sanour et Metzaloun, à la condition, bien entendu, que le chef de cette armée occuperait, par une bonne ligne de postes et de vedettes, tous les points par lesquels l'ennemi pourrait venir l'inquiéter.

En avant de la colline de Sanour est situé un coteau un peu plus bas et au sommet duquel on voit un tertre tellement régulier, qu'il n'est guère possible de n'y pas reconnaître un tumulus. Au bas de ces deux collines dont elle contourne la base, la voie antique est mieux conservée encore que partout ailleurs. De près, Sanour semble une véritable forteresse carrée. A quelques centaines de mètres seulement, et sur le flanc de la chaîne de collines dont se détache celle que recouvre

1. Je ne dois pas dissimuler que l'identification d'Arbèles avec les ruines placées non loin de Tibériade, et qui se nomment Irbid, paraît fort plausible.



Sanour, sont un hameau d'apparence misérable, nommé Djerbah, et un petit oualy en ruine.

Nous nous consultons un instant, pour savoir si nous monterons à Sanour et si nous y ferons la halte du déjeuner; d'instinct nous préférons le grand air. Sous un olivier quelconque, et un peu loin du village, nous éviterons peut-être les curieux. Nous prenons donc le parti de cheminer une demi-heure de plus, malgré les vives réclamations de nos appétits, et nous allons mettre pied à terre dans un champ, au milieu de la vallée peu large qui sépare Sanour de Djebâa.

Il fait un temps charmant, les beaux insectes foisonnent, et nous leur faisons une chasse à outrance, en attendant que notre déjeuner soit prêt. Pendant que nous sommes tout occupés d'emmagasiner nos richesses entomologiques, arrive sur nous à fond de train, un gros et vigoureux garçon de trente ans environ, suivi de deux cavaliers dont les vêtements tant soit peu déguenillés, contrastent fort avec l'élégance du costume que porte leur chef. Tous trois sont bien armés; mais à leur contenance, il est clair qu'ils n'ont pas d'intentions hostiles. Comme Mohammed et le survenant se saluent et se prennent la main, je me mêle à la conversation, afin de savoir à qui nous avons affaire. C'est Khalil, fils du scheikh de Sanour, qui se promène dans ses terres, afin de surveiller ses laboureurs. Nous faisons naturellement le meilleur accueil que nous pouvons à un si haut personnage, et je l'invite à déjeuner avec nous. D'abord il accepte, et donne à l'un de ses compagnons l'ordre de continuer son inspection à sa place.

Cet ordre est intimé d'un ton qui sent l'autocrate d'une lieue; aussi l'Arabe saute-t-il lestement en selle et s'empresse-t-il d'aller où son maître l'envoie. Nous voilà donc bien et dûment les hôtes du jeune scheikh de Sanour; mais il nous voit ramasser et piquer des insectes par-ci par-là; il aperçoit

l'aigle qu'Édouard a tué le matin, et il ne comprend pas qu'on perde sa poudre et son temps à chasser pareille bête ; enfin il prend très-probablement une triste opinion des produits culinaires qu'élabore sous ses yeux notre fripon de Constantin. Nous baissons donc sensiblement dans son estime ; nous sommes des médecins tout au plus, et il aime autant aller dîner en compagnie de son illustre père. Grand bien lui fasse !

Cependant, tout en fumant nos pipes, le brave garçon guigne de l'œil toutes nos armes, que nous lui montrons l'une après l'autre à sa prière ; ce qui l'émerveille surtout, c'est la poudrière de Loysel. A la vue de cet ustensile inappréciable pour lui, les yeux du scheikh se sont enflammés. Voilà une bonne occasion de remonter dans son estime. Je décide Loysel à sacrifier sa poudrière, et je prie le scheikh de l'accepter, en souvenir de notre passage. Il va sans dire qu'il ne se le fait pas répéter ; mais ce qu'il faut lui répéter souvent, c'est comment le ressort se manœuvre ; à chaque fois il me dit avec empressement : Thayeb, fehhemt ! (Bien ! J'ai compris.) Il essaie alors et fait une maladresse. J'ai idée que quelque jour il se fera sauter avec notre cadeau [1].

Notre effet est produit ; nous sommes redevenus des gens de distinction aux yeux du scheikh. A son tour maintenant à trancher du grand seigneur. Je vous donne en mille à deviner ce qu'il imagine alors. Il tire de son sein un mouchoir dont un coin est noué ; il le dénoue en soupirant, en tire un rhazy de vingt piastres, c'est-à-dire à peu près l'équivalent d'une pièce de cent sous, et me le glisse dans la main. D'abord je ne comprends pas où il en veut venir, et je regarde d'un air assez ébouriffé la plaquette d'or que ce monsieur m'octroie avec tant de générosité, tout en me demandant ce qu'il veut que j'en

1. Hélas ! j'ai appris que depuis mon passage à Sanour, le pauvre Scheikh-Khalil avait été tué dans une collision avec ses compatriotes.

fasse. Il me faut assez longtemps, je l'avoue, pour deviner que cet animal-là m'a donné un pour-boire. Dès que cette pensée m'arrive, je lui rends bien vite sa pièce de vingt piastres, en lui faisant dire par Mohammed et en lui disant moi-même, que je fais des cadeaux, mais que je n'en accepte jamais.

On voit que nos rôles viennent de changer. Du reste, le scheikh de Sanour n'est pas honteux, il retire son mouchoir, y renoue sa pièce de cent sous et tout est dit. De ce moment il n'a plus qu'une pensée, c'est de nous souhaiter le bonjour et de nous laisser déjeuner en paix. Au moment de monter à cheval, il se décide pourtant, il faut l'avouer, à avoir un beau mouvement. Il s'adresse à Mohammed et lui dit :

— Moi aussi, je veux que le Français conserve un souvenir de notre rencontre, et je lui donne mon cheval. Dis-lui qu'il lui appartient. Son cheval était une vieille rosse, parfaitement usée sur toutes les coutures : on pense bien que je le refusai. Une fois débarrassés de notre visiteur qui regagne Sanour au galop, nous nous mettons à table, et pendant que nous festoyons notre déjeuner, nos moukres, avec leur prudence accoutumée, débrident nos chevaux et les laissent paître en liberté. Heureuse idée, comme on va le voir.

Il y a deux bonnes heures que nous sommes arrêtés; Naplouse est loin encore; il est temps de repartir : à cheval donc! Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que quelques-unes de nos montures, qui trouvent les pâturages de Sanour de leur goût, font toutes les façons du monde pour se laisser ressaisir et gagnent lestement au pied du côté de Djebâa. Patience! ces animaux se lasseront probablement de l'exercice extraordinaire qu'on leur fait faire en leur courant après. Mais les moukres sont les premiers à en avoir assez; ils jettent bientôt brides et bridons avec fureur contre terre, en refusant de poursuivre plus longtemps les fugitifs. L'abbé, mon fils et moi

sommes tous les trois démontés, et nous nous exténuons pour rattraper nos chevaux. Édouard et Philippe commencent une véritable chasse à courre, mais sans autre résultat que de se fatiguer beaucoup, et d'exciter encore la gaillardise des fuyards.

Au moment où nous allions partir du point où nous nous étions arrêtés pour déjeuner, nous avions vu paraître une troupe de cavaliers, auprès de la colline de Sanour. Étaient-ce des amis, étaient-ce des ennemis? il était difficile de le deviner, et leur arrivée n'avait fait que nous irriter plus encore contre l'incurie de nos moukres. Nous avions eu un instant la bonhomie de croire que le scheikh, ravi de nos procédés à son égard, nous envoyait une escorte; c'était là tout simplement une énorme niaiserie de notre part. En quelques minutes nous étions rejoints par la troupe en question, et nous reconnaissions un détachement de cavalerie régulière turque, qui allait prendre garnison du côté de Naplouse. Notre déconvenue sembla fort divertir messieurs les Turcs, qui firent bien semblant un instant de nous aider à rattraper nos chevaux, mais qui réussirent beaucoup mieux à les effaroucher de plus en plus, et passèrent outre.

Mon fils et André étaient restés en arrière, attendant que le cheval du premier lui fût ramené; de mon côté, j'avais suivi, à pied et en maugréant, la route de Djebâa. Ce ne fut qu'à l'entrée du village que ma monture se soumit, bien à contre-cœur, ainsi que le cheval de mon fils; quant à celui de l'abbé, ce fut une autre affaire : il enfilait, l'une après l'autre, toutes les ruelles de Djebâa, sautait sur les terrasses, et d'une maison à l'autre; enfin il semblait qu'il eût des ailes. Pendant que tous nos amis poursuivaient ce misérable animal, j'essayai de donner une correction à mon coursier; mais aux deux premiers coups de courbache, celui-ci commença une

valse fantastique sur place, avec une telle volubilité, que s'il ne se fût pas arrêté, la correction eût été pour moi; trois tours de plus et, prenant la tangente, je filais comme une flèche par-dessus ses oreilles.

Enfin l'enragé cheval de l'abbé est rattrapé. Philippe, qui est excellent cavalier, saute en selle et, malgré les supplications généreuses du légitime propriétaire de la bête, applique à celle-ci une vigoureuse leçon. Nous sommes ravis du succès, lorsqu'en voulant remettre d'aplomb sur ses épaules le lourd fusil qu'il porte en bandoulière, Philippe se livre un instant; le cheval en profite, se cabre, jette son cavalier sur le dos et recommence de plus belle ses escapades.

Du coup, la colère d'Édouard et la mienne ne connaissent plus de bornes, et nous nous décidons à fusiller le maudit animal. Dix fois son compte est réglé; nous le tenons en joue, et quand nous allons faire feu, nous voyons poindre dans la direction de nos fusils, quelque habitant de Djebâa, qui rit sans doute de notre fureur impuissante. C'est à perdre le peu de sang-froid qui nous reste. L'abbé, qui voit que nous voulons massacrer son cheval, nous accable de supplications, et nous l'envoyons promener. Bref, nous ne trouvons pas l'occasion de tuer la bête, et après quatre mortelles heures de ce jeu, c'est-à-dire après quatre heures d'une transpiration infernale, Mohammed nous ramène le démon à quatre pattes. L'abbé grimpe dessus et se met à le caresser!!! Pour le coup, ce fut contre lui une explosion d'invectives et de malédictions; mais que faire? que peut-on opposer à la patience d'un abbé? Rien.

Le soleil allait se coucher; nos bagages avaient quatre heures d'avance sur nous; sans doute ils étaient arrivés à Naplouse, et mon fils, que son cheval attendait à une fontaine située à quelques cents mètres de Djebâa, ne paraissait pas encore; on comprend quelle était mon inquiétude. Deux routes passant

l'une à droite et l'autre à gauche du village, vont se rejoindre à l'entrée de la vallée de Sanour; comment deviner celle qu'il prendrait? Heureusement, au bout de quelques minutes, il arriva par la route de droite, monté sur le cheval d'André qui le suivait à pied.

Nous étions enfin réunis, mais exténués et de fort méchante humeur, contre l'abbé surtout, car sans son intervention, nous n'eussions pas perdu tant de temps, et il nous restait quatre heures de marche à faire, nuitamment, dans les montagnes de Naplouse, montagnes dont les habitants sont aussi mal amés qu'ils le méritent. Au moment où nous sommes réunis, Mohammed, pour nous remettre en joie, nous prie de nous presser, de glisser des balles dans nos fusils et de lui en donner pour lui-même, le tout de l'air le plus calme et le plus placide.

Nous voilà donc en marche, c'est bien heureux! André est devant, car à l'entendre il n'a peur de rien; Mohammed vient ensuite, puis Philippe, puis mon fils, puis tous les autres. En moins d'une demi-heure l'obscurité est profonde, et Mohammed ne cesse de nous exciter à gagner du terrain. Vers sept heures nous marchons dans la nuit la plus noire et nous sommes loin de songer à une mésaventure, lorsque Mohammed croyant parler à mon fils qu'il suppose derrière lui, mais dont il est séparé par Philippe, montre à celui-ci le champ étroit qui longe à gauche le défilé rocailleux que nous suivons, et lui dit à voix basse :

Fih nas! fih haramie! nemchi âleïhim. (Des hommes! des voleurs! marchons sur eux.)

Philippe, qui ne comprend pas l'invitation, ne répond rien tout naturellement, et Mohammed insiste : Nemchi! (Allons!) Pas plus de réponse. Alors le brave garçon s'élance avec furie le fusil en joue, et nous entendons les mots suivants : Aïch

entè! (Qui vive!) Silence. Aïch entè, ïâ kelb! (Qui vive, chien!) Même silence, que rompt aussitôt la détonation du fusil de Mohammed, accompagnée de la formule ordinaire de malédiction :

Allah ïelâanek, oua abouk, oua abou abouk! (Que Dieu te maudisse, toi et ton père, et le père de ton père!)

Au coup de feu, une forme noire s'est levée, a essayé de fuir et est retombée lourdement sur le sol, sans proférer une plainte; d'autres formes noires ont fui à toutes jambes vers la hauteur.

Mohammed s'approche de l'homme qu'il vient d'abattre, force son cheval à le pousser du sabot, et revient tranquillement au milieu de nous. Aïch kan? lui dis-je. (Qu'est-ce que c'est?) Houa mat. (Il est mort.) Allah akbar! (Dieu est grand.) Nestaâdjèl (Hâtons-nous.), et il charge son tchibouk, et l'allume aussi tranquillement que s'il était assis sur le divan d'un café. Pendant les quelques instants que cette scène fâcheuse avait duré, j'avais fait mettre pied à terre à tout le monde; chacun de nous avait armé son fusil et, se plaçant derrière son cheval, s'était tenu prêt à faire feu. Tous avaient exécuté cette manœuvre avec un aplomb de très-bon goût, et dès ce moment mon monde était jugé : je n'avais avec moi que des hommes de cœur.

A l'invitation répétée de Mohammed, nous nous mîmes en selle et, reprenant le chemin de Naplouse, nous marchâmes bon train. Pendant une demi-heure, nous nous tînmes sur le qui-vive, grâce aux cris qui étaient proférés contre nous, du haut des collines; mais les braves gens à qui nous avions à faire, convaincus par expérience que nous n'y allions pas de main morte, se contentèrent de crier et ne firent rien de plus.

Il était neuf heures quand nous entrâmes à Naplouse, un

peu préoccupés, je l'avoue, des suites de la méchante aventure que nous avions ramassée chemin faisant. A la porte de Naplouse, nous avons trouvé Schariar qui, muni d'une lanterne, nous attendait pour nous conduire à notre gîte. Après avoir parcouru plusieurs rues étroites et boueuses, nous sommes enfin arrivés, par des couloirs infects et encombrés d'immondices, au bas d'un escalier assez semblable au perchoir d'un poulailler, et au sommet de cet escalier, nous avons trouvé la plus belle chambre, précédée d'une petite cour en terrasse, qui domine la vallée de Naplouse et nous donne la vue du mont Ebal tout entier; derrière nous est le Garizim que nous cachent les maisons du voisinage.

Notre hôte, qui est un chrétien, est très-prévenant, et il se met en quatre, pour nous faire admirer le logis qu'il nous donne. Il est de fait que nulle part, si ce n'est à Damas, nous n'avons rencontré une hôtellerie aussi commode et aussi proprement tenue que celle de Naplouse; il y a bien quelque peu de vermine; mais le moyen de l'éviter en Syrie?

Pendant notre repas, que nous avons trouvé en train de se confectionner, malgré l'avance énorme que nos bagages avaient sur nous, nous nous entretenons de l'affaire de Djebâa, et nous demeurons parfaitement d'accord sur la nécessité de n'en pas sonner mot. Ce n'est pas dans le pays de Naplouse, que l'on plaisante avec les dettes de sang, et nous avons tout lieu d'être préoccupés de celle que nous avons contractée ce soir. L'abbé, qui ne voit que des honnêtes gens partout, est furieux de ce qui s'est passé; à son compte, l'homme qui a péri se promenait tranquillement après son dîner, et nous avons un meurtre sur la conscience. Je lui réponds que c'est sa faute, et que s'il ne nous avait pas empêchés de tuer son misérable cheval, nous n'aurions pas été pris par la nuit, et mis dans la cruelle nécessité de tuer un homme. Cette argumentation ne le touche pas;

je crois même que nous nous boudons un peu, tout en nous souhaitant bonne nuit.

Pour en finir avec les scrupules, certainement très-louables, de cet excellent ami, je dirai tout de suite qu'il a conservé opiniâtrément sa quiétude à l'endroit des mœurs arabes, jusqu'au jour où en herborisant, suivant sa coutume, tout seul et à distance de la caravane, il a trouvé près de Sayda, dans le pays le plus sûr du monde, à son compte, un ravin contenant tout autre chose que les plantes rares qu'il y venait chercher de confiance, c'est-à-dire deux cadavres fraîchement égorgés, et égorgés pour cent misérables piastres. On ne s'est jamais donné le souci de chercher par qui, et la parfaite indifférence des passants, appelés par l'abbé pour contempler ce hideux spectacle, lui a, j'en suis sûr, donné à penser que la gendarmerie est une excellente institution en général, et qu'elle ne serait pas de luxe dans la Syrie, en particulier.

Comme nous reviendrons au moins une fois à Naplouse pendant notre voyage, nous nous décidons à ne rien y voir à ce premier passage. Le temps presse, car nous avons encore deux jours de marche d'ici à Jérusalem, et nous sommes au 22 décembre. Il est donc arrêté que demain matin nous partirons de bonne heure, pour aller coucher à el-Bireh.

22 DÉCEMBRE.

Malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu réussir à partir avant huit heures. Nos moukres, nos montures, les curieux et les mendiants forment dans la ruelle où nous sommes logés, un tel tohu-bohu qu'il est bien difficile de s'en dépêtrer. C'est à qui nous demandera des bakhchich que nous refusons avec autant d'insistance qu'on en met à les demander. Enfin nous réussissons, non sans peine, à sortir de Naplouse,

avec accompagnement d'injures, voire même de cailloux, que les aimables enfants de la ville nous jettent du haut des terrasses, en nous regardant passer. En traversant une espèce de misérable bazar, nous avons admiré à la volée un délicieux portail d'église du XII[e] siècle, transformée aujourd'hui en mosquée, et devant laquelle on ne nous permet même pas de faire une halte de quelques instants. O hospitalité! que tu es un vain mot à Naplouse!

Une fois sortis de la ville, nous nous trouvons dans une fraîche vallée, plantée d'oliviers séculaires, et arrosée de nombreux ruisseaux d'eau vive. Partout sous le gazon nous distinguons des substructions antiques : c'est la ville de Sichem, la ville chérie des patriarches, que nous foulons en ce moment, et ces débris sont très-probablement ceux de Neapolis qui en a pris la place. A notre gauche s'étend le pâté du mont Ebal, perforé à sa base de nombreux caveaux funéraires, restes de la nécropole de Sichem. A notre droite nous admirons les cimes du Garizim, sur le flanc verdoyant duquel est mollement assise la Naplouse moderne.

Pendant deux kilomètres à peu près nous suivons cette charmante vallée. Au moment où nous allons la quitter, nous passons près du puits de la Samaritaine, Bir-Iakoub des Arabes. Un peu plus loin à l'est est un petit oualy musulman : c'est le tombeau de Joseph. Arrivés en ce point, nous tournons brusquement au sud et nous entrons dans une vallée large et riche que nous suivons pendant plus de deux heures. Le vent, qui souffle très-violemment du sud, nous fatigue horriblement, et c'est à grand'peine que je parviens à prendre quelques notes chemin faisant.

Presque vis-à-vis le point où le vallon de Sichem débouche dans la vallée que nous suivons, nous apercevons, au pied des hauteurs qui la bordent et un peu à gauche, le village d'Az-

mout. Un peu plus loin, à mi-côte et à peu près dans la même direction, est le hameau d'ed-Deir. A quelques kilomètres encore à l'est, mais un peu plus au sud, nous apercevons sur la hauteur un village considérable nommé Beit-Dedjan, en deçà duquel est assis, sur un coteau plus bas, le village de Roudjib.

Le livre de Néhémie (VII-28) et celui d'Esdras (II-24) mentionnent une localité nommée Azmout, עזמות, que Reland sup pose avoir fait partie de la tribu de Juda ou de celle de Benja min, parce que ses habitants sont cités près de ceux de Netopha, de Gilgal et de Geba. La parfaite identité de nom porterait à croire que l'Azmout de l'Écriture, dont le nom est ridiculement transcrit Azmaveth, et l'Azmout moderne ne sont qu'une seule et même localité, si nous ne lisions encore dans Nehemie (XII-28 et 29) que : « les fils des chantres s'assemblèrent, et de la campagne autour de Jérusalem, et des bourgs de Netofath, — et de Beit Gilgal, et des champs de Geba et d'Azmouth ; car les chantres s'étaient construit des bourgs autour de Jérusalem. » Franchement un bourg placé à côté de Naplouse, ne peut être considéré comme bâti autour de Jérusalem. Concluons-en que nous trouvons ici un exemple de plus de la fréquence des noms géographiques bibliques, qui étaient presque toujours appliqués à plusieurs localités.

Si nous ne pouvons assigner positivement à Azmout une antiquité biblique, nous serons, je crois, plus heureux quand il s'agira du village qui vient ensuite, de Beit-Dedjan ; c'est Beth-Dagon, où fut porté le crâne de Saül après qu'il eut péri dans la montagne de Gilboâ. Dans Josué (XV-41) nous trouvons la mention d'un lieu nommé Beth-Dagon qui faisait partie de la tribu de Juda ; ce ne peut être évidemment le nôtre. Le même Josué cite (XIX-27) un autre Beth-Dagon de la tribu d'Ascher ; ce n'est donc pas encore là notre Beit-

Dedjan, puisque nous marchons sur le territoire de la demi-tribu cis-Jordane de Manassé et de la tribu d'Éphraïm. Cherchons donc ailleurs. Dans les Chroniques (I-10) nous lisons (verset 3 et suivants) : le combat fut rude contre Saül; les archers le trouvèrent, et il fut effrayé par les archers. — 4. Saül dit à son écuyer : Tire ton épée, et transperce-moi avec elle, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne se jouent de moi. Mais son écuyer refusa, car il avait très-peur; alors Saül prit son épée et se jeta dessus. — 5. L'écuyer de Saül ayant vu qu'il était mort, se jeta aussi sur son épée et mourut. — 6. Saül mourut alors avec ses trois fils et toute sa maison; ils moururent ensemble. — 8. Le lendemain, il arriva que, quand les Philistins vinrent pour dépouiller les morts, ils trouvèrent Saül et ses fils, tombés sur la montagne de Gilboâ. — 9. Ils le dépouillèrent, lui enlevèrent la tête et ses armes qu'ils envoyèrent dans le pays des Philistins à l'entour, pour réjouir leurs idoles et le peuple. — 10. Ils déposèrent ses armes dans la maison de leur dieu, et attachèrent son crâne à Beth-Dagon.

Les cadavres de Saül et de ses fils avaient été portés à Beth-san (Beysan de nos jours). Les habitants de Iabis, dans le pays de Galaad, vinrent les enlever pendant la nuit et repassèrent le Jourdain; puis ils leur rendirent les honneurs funèbres.

Je croirais assez volontiers que la Beth-Dagon du passage que je viens de citer, n'est autre chose que notre Beit-Dedjan, parce que ce village n'est en réalité qu'à une journée de marche de Djilboun, localité placée dans la montagne au nord-est de Djenin, et dans laquelle on retrouve avec certitude le théâtre de la défaite de Saül. Quant à Roudjib, si ce n'est pas un village de fondation moderne, je ne sais à quelle localité antique il est possible de l'assimiler.

Presque vis-à-vis Roudjib, et sur le flanc droit de la vallée,

est le village de Kafr-Kallin. A trois kilomètres plus loin environ, et du même côté, se voit un hameau de faible importance, nommé el-Makhna. Y aurait-il par hasard dans le nom el-Makhna une altération du nom biblique מכמתת, transcrit Micmetath (Josué, xv-6), et qui appartient à une localité placée sur la limite d'Éphraïm et de Manassé, et dans le voisinage de Sichem (Jos., xvii-7)?

Parmi les coteaux de droite qui forment le prolongement de la chaîne du Garizim, il en est un qui présente une figure tellement régulière, et autour duquel tourne une rampe si douce, qu'il ne paraît pas possible d'admettre qu'il n'y ait pas là l'indice de travaux humains d'une haute antiquité. A une lieue plus loin, deux villages considérables sont encore placés, l'un sur le flanc droit et l'autre sur le flanc gauche de la vallée; ce sont Haourah et A'ouarta. Comme nous marchions le plus promptement possible, afin d'atteindre Jérusalem et Beit-Lehm en temps opportun, et que d'ailleurs nous devions repasser par cette route, je me contentai de prendre note des noms des localités qui se présentaient à nous, sans les étudier avec autant de soin que je le fis au retour; j'aurai donc à parler plus tard des ruines importantes que je ne remarquai pas à mon premier passage.

Le village d'Haouarah est en quelque sorte la clef de cette belle vallée qui conduit directement jusqu'à celle de Sichem; il est bâti sur un monticule assez peu élevé qui domine la route, et les amas de fumier et d'immondices qui l'entourent, lui donnent presque l'air d'un village fortifié. Un peu plus loin que Haouarah, la vallée est close au sud par une colline assez raide que gravit la route de Jérusalem, mais comme elle s'infléchit brusquement à l'ouest, elle a encore quelques kilomètres de profondeur. Derrière Haouarah, et à très-petite distance, est le hameau d'Ayn-Ouris, et, au fond de la vallée, le

village de Kousa, que l'on distingue parfaitement tous les deux, en suivant la route de Jérusalem.

Nous eûmes un instant la pensée de faire halte à mi-côte, pour déjeuner; nous y étions abrités contre le vent du sud qui augmentait de violence, et une petite source, malheureusement trop peu abondante pour abreuver nos chevaux, semblait nous y inviter. Mais il était encore de bonne heure; nous savions par expérience tout ce que l'on gagne en voyage, à aller déjeuner le plus loin possible, et nous continuâmes, après avoir décidé que nous ne nous arrêterions qu'au khan-es-Saouyeh, que nous devions, nous disait-on, rencontrer avant une heure, et où nous trouverions toute l'eau nécessaire.

Le plateau que nous venons d'atteindre est très-pierreux, très-difficile, mais de courte étendue; une demi-heure après, nous en descendons et nous traversons un vallon assez joli et bien cultivé, qu'arrose un modeste ruisseau. A gauche, nous laissons sur le versant du plateau que nous venons de quitter, le village de Yitma [1], vis-à-vis duquel, sur le coteau opposé, est assis le village de Koubalan. Nous franchissons encore une petite chaîne de collines très-basses, et enfin nous atteignons le khan si désiré. Le khan-es-Saouyeh est dans une très-petite plaine, et vis-à-vis de lui se voient, à quelques cents mètres à droite, des ruines qui paraissent de l'époque romaine.

Nous espérions un vrai khan et nous ne trouvons qu'une masure en ruines. Quatre murailles de grosses pierres à moitié éboulées, tel est le khan de Saouyeh. Nous avons soin de nous

1. Nous lisons dans le livre des Rois (II, xxi-19) que le nom de la mère du roi Amon, fils de Manassé, était Mechalmet, fille de Haroutz de Itbah (יטבה), sans autre indication. Je suis très-disposé à croire que cette localité biblique doit être identifiée avec la Yitma moderne; car de l'*m* au *b* il y a trop près pour que ces deux noms soient différents. Josèphe nomme Ἰαβάτη cette même localité, et entre les deux formes que nous trouvons dans l'Écriture Sainte et chez les Arabes de nos jours, il paraît probable que le nom rapporté par Josèphe, a été altéré, peut-être par la faute de quelque copiste maladroit.



abriter derrière ses murailles, notre cuisinier s'installe et nous apporte des œufs durs ; joignez à cela une poule étique, du pain moisi et du vin qui a tant été secoué qu'il ressemble à de la boue, voilà notre déjeuner. On conçoit qu'un semblable festin ne prenne pas beaucoup de temps, et nous nous hâtons de remonter à cheval. Un quart d'heure après nous traversons une autre vallée que domine, à droite, le village de Loubban, et au fond de laquelle est une fontaine abondante, placée à côté des ruines d'un ancien khan, nommé khan-el-Loubban. Maundrell, le premier, a reconnu, dans le village de Loubban la Lebona de l'Écriture. Le village de Silo, dit la Bible, (Juges, XXI-19) était au nord de Beth-el et au midi de Lebona. Cela est exact, car Beitin, qui a pris la place de Beth-el, est exactement au midi de Seiloun, qui est au sud-est de Loubban.

Pour sortir de l'Ouad-el-Loubban, nous commençons à escalader les montagnes de Judée, que nous ne devons plus quitter jusqu'à Jérusalem. Une fois arrivé sur le plateau, on aperçoit à sa gauche le village de Seiloun ; c'est Silo, le lieu célèbre où furent établis le tabernacle et l'arche d'alliance. Josèphe écrit son nom Σιλοῦν, exactement comme le prononcent les habitants de nos jours. C'est, du reste, un village chétif et sans importance.

Nous descendons alors dans une vallée fertile, et sur le versant opposé nous apercevons les deux villages de Ṣendjil et de Tourmous-Aya, entre lesquels nous passons, et qui ne sont guère éloignés l'un de l'autre de plus de deux kilomètres. Au premier abord, on pourrait être tenté de retrouver dans Tourmous-Aya[1] une localité biblique fort importante, et dont il est souvent question dans les livres saints. On devine que je veux parler de Aï. Mais des textes sacrés fort précis s'opposent à

1. Tourmous signifie une sorte de pois, de lupin.

cette assimilation; ainsi, entre autres, dans la Genèse (XII-8), nous lisons que Beth-el était à l'occident et Aï à l'orient, et ceci ne peut, en aucune façon, convenir à la position relative de Tourmous-Aya et de Beitin, puisque le premier de ces deux villages est à peu près exactement au nord du second et à quatre lieues environ. Il est donc plus que douteux qu'il soit permis de rechercher Aï à Tourmous-Aya.

Quand nous sommes à la hauteur de Sendjil, le soleil commence déjà à baisser, et nous ne sommes pas encore aux deux tiers de notre étape. De plus, le vent continue à souffler fortement, et nous l'avons en plein visage, ce qui est fatigant au possible. Une demi-heure après, nous laissons à notre droite le village de Ras-abou-Kesch. Nous passons ensuite entre les deux villages de Yebroud et de Selouad, qui sont assez peu éloignés l'un de l'autre; nous longeons la crête du vallon dans lequel sont les terres cultivées de Yebroud, et nous apercevons d'en haut une espèce de puits placé en avant des habitations, et qui porte le nom d'Ayn-Yebroud; redescendant alors des hauteurs, nous contournons la côte sur le penchant de laquelle est placé Selouad, et nous entrons dans une gorge étroite, toute plantée de figuiers, et qui porte un nom assez peu rassurant, celui d'Ouad-el-Haramieh, c'est-à-dire vallée des Voleurs. La route y devient détestable, quelques portions en ont été déjà emportées par les pluies, et il faut prendre toutes sortes de précautions pour que les chevaux ne s'y estropient pas avec leurs cavaliers.

Au bout d'une heure nous trouvons de petites sources peu abondantes, suintant des rochers verticaux qui longent le flanc droit du vallon; elles forment l'Ayn-el-Haramieh. Là sont deux citernes en ruines, construites en bel appareil antique, mais qui ne contiennent plus une goutte d'eau. Elles sont, je crois, de construction romaine, et, dans tous les cas, elles sont sur le

bord même de la voie antique, dont nous n'avons cessé de suivre les traces, pendant toute la journée.

A son extrémité sud, c'est-à-dire après avoir dépassé l'Ayn-el-Haramieh et les citernes, la vallée s'élargit un peu, et l'on aperçoit à droite et à gauche, mais surtout à droite, de belles excavations funéraires qui datent certainement d'une époque fort reculée : extérieurement elles sont semblables à celles des vieilles nécropoles que nous avons déjà rencontrées. Malheureusement le temps nous manque pour les visiter; la nuit vient rapidement, et nous sommes bien loin encore d'el-Bireh.

L'Ouad-el-Haramieh débouche perpendiculairement dans une vallée beaucoup plus large, plantée de magnifiques oliviers, et qui conduit au village d'et-Tayebeh. Après avoir suivi cette vallée pendant quatre ou cinq cents mètres, nous la coupons et nous entrons dans une nouvelle gorge, un peu moins étroite que l'Ouad-el-Haramieh, mais dominée par des rochers admirablement disposés pour une embuscade des gens qui ont donné leur nom au pays. Cette gorge est dirigée d'ailleurs dans le même sens que l'autre, et profondément ravinée par un torrent maintenant à sec.

C'est le lit de ce torrent qui sert de grand chemin, mais de chemin montant, sablonneux, malaisé, avec cette variante que le mot sablonneux devrait être remplacé par le mot rocailleux. Pendant que nous nous évertuons à l'escalader, un nouvel agrément de voyage survient, la pluie, puisqu'il faut l'appeler par son nom: c'était pourtant bien assez du vent! Petite pluie abat grand vent, dit la sagesse des nations; mais petite pluie, dans ce pays, ressemble furieusement à une averse de France, et, grâce à Dieu, elle ne dure pas! Ce qui dure, c'est l'obscurité; car la nuit est promptement arrivée toute noire, et ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de laisser la bride sur le cou de nos chevaux et de nous fier à notre bonne

étoile et à leur instinct. Nous ne voyons pas à deux pas devant nous, et nous avons toutes les peines du monde à ne pas nous écarter les uns des autres. Sur le plateau où nous sommes parvenus, nous avançons tant bien que mal à travers des roches plates et glissantes. Il semble qu'il n'y ait plus trace de terre végétale, ce qui nous fait dire que les Hébreux se sont trompés, en appelant leur pays la terre promise, la pierre promise nous paraissant alors une dénomination beaucoup plus convenable.

Chemin faisant, pendant que je grelotte dans mon paletot et que je me défends, le moins mal que je peux, contre la bise infernale qui nous coupe la figure, Mohammed nous annonce que nous sommes à hauteur de Beitin. Une demi-heure se passe encore, et enfin nous nous trouvons devant une grande baraque construite en pierres. C'est une des maisons d'el-Bireh.

Dieu soit loué! nous sommes arrivés, mais transis, mais rompus, mais tombant de sommeil et de fatigue. Voilà douze bonnes heures que nous sommes à cheval, par le vent et par la pluie; on serait fatigué à moins. Une fois que nous avons mis pied à terre, nous sommes introduits dans notre nouveau gîte. Quel gîte! bon Dieu! Figurez-vous un couloir boueux, de six pieds de long et de trois pieds de large, dans lequel on ne voit goutte. Aurait-on la prétention exorbitante de nous loger là-dedans? Avec la meilleure volonté du monde, ce serait impossible, à moins de nous placer en tas. « C'est là-haut, montez, » nous dit André. —Montez, c'est bien aisé à dire! par où et comment? — Notre drogman nous fait alors reconnaître au toucher trois pierres en saillie sur le mur de droite; elles sont disposées sur une ligne tant soit peu oblique, et à trois pieds l'une de l'autre. — « C'est l'escalier, » dit-il. « — Bien obligé! » — Et nous escaladons successivement.

Une fois au sommet du mur que nous croyions un simple mur



de refend, nous trouvons une aire en terre battue, qui a le toit pour plafond, et quel toit! un vrai grillage, par lequel le vent use de son droit de bourgeoisie, comme dans toute demeure arabe qui se respecte. Une autre petite plate-forme en retour, étroite comme le bas de l'escalier, et relevée de deux pieds au-dessus du sol de notre appartement, sert de chambre à coucher aux dames de la maison. Elles y sont accroupies avec leur seigneur et maître, et deux ou trois invités du voisinage, dont l'un, brave chrétien du village de Ram-Allah, possède une paire d'yeux que je n'oublierai de ma vie. Ils ne lui tiennent évidemment dans les orbites que par un reste d'habitude. Trois immenses cruches ou caisses en terre sèche, à la fois armoires et magasins à blé de la famille, garnissent toute la longueur des deux salles réunies. Nous avons assez d'espace pour juxtaposer nos couchettes, en faisant empiéter chacune d'elles sur sa voisine. S'il n'y a pas l'ombre d'un escabeau, il y a en revanche une bûche qui fait semblant de brûler, et qui se contente de fumer à nous asphyxier tous. Une petite lampe de fer accrochée à une fente de la muraille, complète notre ameublement.

Il est neuf heures et demie du soir; nous avons donc bien le droit d'avoir faim; mais il faut faire cuire le dîner. Impossible de dresser nos lits en même temps que la table et nos tabourets de toile; tant que le dîner-souper n'aura pas été dévoré, nous voudrons bien nous accroupir comme nous pourrons, ou rester debout à notre choix. Nous préférons construire et démolir tour à tour, suivant les besoins du moment, les portions ci-dessus mentionnées de notre mobilier. Les tabourets, la table, et deux couchettes sur sept sont installées; les ballots qui renferment le reste, servent de fauteuils pour le moment, et comme nous comprenons que nous aurions beau nous casser la tête au mur, afin d'imaginer quelque chose de mieux, sans

qu'il y eût le moindre moyen de faire autrement, nous prenons bravement notre parti. Nous nous établissons au hasard, nous fumons ou nous dormons, en attendant le potage.

Je profite de l'occasion pour causer arabe, je me présente tout seul à la société qui orne la chambre haute des dames, et la conversation commence. L'homme aux gros yeux me demande de lui apprendre le français; je lui enseigne des mots et des phrases qu'il prononce à la troisième fois assez bien, et une heure s'écoule ainsi, avant que le bienheureux dîner soit servi. Constantin, qui se méfie de notre bienveillance présente, nous empoisonne encore plus que d'ordinaire, cela va sans dire, et il est près de minuit quand nous pouvons nous faufiler sur nos lits, en passant les uns par-dessus les autres, au risque de disloquer tout notre mobilier. Vive la fatigue, pour dormir bien! nous sommes dévorés de vermine, et nonobstant, le jour reparaît, sans qu'aucun de nous ait le moins du monde changé la position dans laquelle le sommeil s'est emparé de lui.

23 DÉCEMBRE.

Voici enfin le jour où nous devons arriver à Jérusalem. Dès l'aube nous sommes tous debout; l'abbé court visiter les ruines d'une église chrétienne des croisades, et moi de vieilles citernes antiques qui ont certainement donné leur nom au village d'el-Bireh. C'est la Beeroth de la Bible, ville des Gibéonites (Josué, IX-17), devenue plus tard une des cités de la tribu de Benjamin. (Samuël, IV-2). Saint Jérôme nous dit en effet dans l'Onomasticon : *Beeroth sub colle Gabaon, ostenditur hodieque villa ab æliâ pergentibus Neapolim in septimo lapide.* Quant à cette colline de Gabaon elle est, toujours suivant le témoignage de saint Jérôme, près de Rama, et là effectivement est encore un village de Djebâ. Est-ce l'ancien chef-

lieu des Gibéonites, la Gibéa du livre des Juges, גבעה (xix-13), nommée Djebaoun, גבעון dans le livre de Josué (xxi-27)? Puisque saint Jérôme qui connaissait si bien toute la Terre Sainte, place Gabaon près de Rama, cette identification ne me paraît pas douteuse.

La carte de Syrie, de Zimmermann, place un village d'el-Djib à une lieue à l'ouest de Khouraïb-er-Ram, et il y reconnaît la Gibeon de l'Écriture qu'il distingue de Gibea. J'ignore si ce village d'el-Djib existe réellement, mais dans tous les cas, j'aime mieux, d'accord avec saint Jérôme, chercher la métropole des Gibéonites à Djebâ.

On se rappelle la supercherie dont les Gibéonites se servirent pour éluder les terribles conséquences de la conquête judaïque (Josué, ix). Les populations de Jéricho et d'Aï venaient d'être exterminées; toute la race des Cananéens était menacée du même sort, et les Gibéonites, qui appartenaient à cette race, imaginèrent un moyen de se tirer de cette cruelle position. Des envoyés choisis parmi les habitants de Gibeon, de Béeroth, de Képhira et de Kiriat-yearim, vinrent trouver Josué. « Nous ne sommes pas Cananéens, lui dirent-ils, et nous demeurons si loin d'ici, que nos vêtements et nos chaussures se sont usés en route ; voyez en quel état ils sont; ils étaient neufs, quand nous sommes partis de notre pays. Voyez notre pain; il est sec et moisi, il était tout frais, quand nous l'avons emporté. Nous venons vous offrir l'alliance de notre peuple qui n'a rien de commun avec les Cananéens. Voulez-vous nous rendre amitié pour amitié? » Josué, qui n'était probablement pas très-bien informé de la topographie des contrées qu'il avait à conquérir, Josué et le grand prêtre Éléazar se laissèrent prendre à cette supercherie effrontée bien digne de Bedouins. Le traité d'alliance fut juré, et les Gibéonites furent épargnés pour le quart d'heure; ils furent même sauvés, peu de temps

après, par Josué, de l'attaque que le roi de Jérusalem et les rois du voisinage dirigèrent aussitôt contre eux, pour les punir d'avoir traité avec l'ennemi commun. Josué, appelé au secours de ses nouveaux alliés, fondit à l'improviste sur les rois de Canaan, les mit en déroute et les poursuivit l'épée dans les reins, à travers les vallées, jusqu'à Béthora, dit Josèphe. (Ant. Jud. V, 1-17.) Un peu plus tard Saül, malgré la foi promise, ravagea le pays des Gibéonites et leur fit tant de mal, que David, pour obéir aux prophètes qui le menaçaient de la colère céleste, s'il ne donnait satisfaction à la nation que Saül avait traîtreusement frappée, se vit obligé de leur livrer sept hommes de la famille de Saül, qu'ils demandaient pour en faire à leur bon plaisir. Les sept malheureux furent livrés et mis à mort par les Gibéonites.

Après ma petite promenade matinale je rentre au khan, et je trouve tout le monde prêt à partir. Suivant notre coutume de chaque jour, avant de monter à cheval, nous devons prendre un potage, une tasse de café, puis fumer un tchibouk. Le malheureux Constantin, qui ne s'occupe plus de nous qu'avec un dégoût marqué, que nous lui rendons bien d'ailleurs, quand nous nous occupons nous-mêmes de sa cuisine, Constantin nous sert du café à l'huile; nous n'avons pas l'habitude de cette boisson hétéroclite, nous le forçons donc à nous en faire d'autre sur-le-champ; il est encore plus huilé que le premier, et une de nos tasses est rondement jetée au nez du malencontreux cuisinier, qui ne peut plus dès lors se dissimuler que sa position de maître-d'hôtel est chancelante. Nous nous passons pour cette fois de café, et nous nous mettons en marche.

Devant nous trottine sur une bourrique, un gros bonhomme en habit européen, qui depuis hier se tient le moins loin possible de notre caravane. C'est, nous dit-on, un habitant de

Tibériade, qui se rend à Jérusalem pour ses affaires; nous l'avons en effet retrouvé un peu plus tard à Tibériade, où nous avons eu avec lui des relations agréables que je raconterai en leur temps.

En quittant el-Bireh, la route descend à travers des terres assez fertiles, et entre dans un vallon étroit et bordé de rochers, qui se nomme l'Ouad-Atarâ. Des ruines antiques se voient à l'entrée et à la sortie de ce défilé, comme celles de postes chargés de défendre le passage. Cette fois encore il n'y a pas à s'y méprendre, le nom moderne Atarâ a pris la place du nom biblique Ataroth, de l'une des localités placées sur la frontière méridionale de la tribu d'Éphraïm, et contre le territoire de celle de Benjamin. (Jos. XVI-5, XVIII-13, XVII-7 et XVI-8.)

L'Ouad-Atarâ n'a guère plus de deux kilomètres de longueur, et en en sortant, nous laissons à notre droite le village de Rafat, puis sur un sommet plus éloigné, et séparé du premier par une montagne, un oualy musulman nommé Naby-Samouïl. J'ignore à quelle localité biblique a été substituée Rafat. A partir de ce point, la voie pavée antique offre des traces très-évidentes, qui ne cessent plus de se montrer jusqu'à Jérusalem.

Nous atteignons promptement le lieu nommé er-Ram. C'est une colline peu élevée, sur le sommet de laquelle sont des ruines informes. Sur le flanc de cette colline que longe la voie antique, les rochers présentent des traces nombreuses d'anciennes constructions, telles que des aires carrées et des escaliers. Un peu plus loin, et à droite de la route, sont des ruines évidemment plus modernes et parmi lesquelles il est facile de distinguer, à des restes de voûtes ogivales, un grand édifice du moyen âge : est-ce le château des sires de Rames? est-ce un khan arabe? il est fort difficile de le pré-

ciser. Ce qui est certain, c'est que cet édifice porte le nom fort significatif de Khouraïb-er-Ram (petite ruine d'er-Ram). Rama était une ville de la tribu de Benjamin (Jos. xviii-25), et dans les Juges (xix-13) nous lisons : « Approchons et passons la nuit à Gibeâ ou à Rama. » La colline d'er-Ram est bien certainement l'emplacement de la Rama biblique, et le village de Djebâ en est fort voisin. Le texte biblique que je viens de citer est donc parfaitement clair par lui-même.

En poursuivant notre route, nous laissons, à environ trois kilomètres sur notre droite, le village de Beit-Hanoun, en face duquel se trouve, à notre gauche, et à quelque cent mètres seulement du chemin que nous suivons, un tertre régulier peu considérable et couvert de décombres antiques ; il est nommé Tell-el-Foul (le monticule de la Fève).

De là, nous apercevons au loin, à droite et sur une hauteur, le village de Beit-Hour-el-Fouqah. A l'occident de celui-ci se trouve, me dit Mohammed, un second village qui porte le nom de Beit-Hour-et-Tahtah. Il serait difficile de méconnaître, dans ces deux villages, les deux villes bibliques de Beth-Choron, l'une nommée la supérieure et l'autre l'inférieure, et qui étaient sur les confins des tribus d'Éphraïm et de Benjamin (Jos. xvi-5; Chr. ii, xxv-13 et i, vii-24). Beth-Choron (Jos. xxi-11) fut donnée aux Lévites. Je regarde comme très-probable que la localité que Josèphe nomme Bethora (Βαιθωρὰ) et jusqu'à laquelle Josué poursuivit les rois cananéens qui avaient attaqué les Gibéonites, n'est autre chose que notre Beit-Hour-et-Tahtah.

Après avoir passé devant le village de Kalounieh qui s'aperçoit à notre droite, nous arrivons enfin au pied d'un tertre que couronne le village de Schâfat. Ce village a l'apparence d'un vieux château du moyen âge avec donjon carré. J'avoue que nous n'y faisons pas grande attention, et que nos esprits sont

ailleurs. Devant nous, après quelques collines peu élevées, s'étend une plaine couverte d'oliviers, et au milieu de ces oliviers s'élèvent majestueusement les dômes et les minarets de Jérusalem. En ce moment, nos tarbouch ne sont plus sur nos têtes, et chacun de nous s'incline devant la ville sainte. Un cri de joie et d'admiration s'était élevé de nos cœurs, et, je le dis sans scrupule aucun, nous éprouvions encore en ce moment une bien vive émotion.

A partir de ce point, notre marche s'accéléra notablement, nous avions hâte de franchir les murailles d'el-Qods. Je dois pourtant m'arrêter ici un instant et dire quelques mots du village de Schâfat.

Alexandre venait de s'emparer de Tyr, après un siége de sept mois. Gaza, après avoir résisté pendant deux mois au héros macédonien, avait à son tour succombé sous ses armes victorieuses. De Gaza, Alexandre résolut de marcher sur Jérusalem. Le grand prêtre Yaddous, à cette nouvelle terrible, ordonne des prières publiques pour détourner le fléau qui menace la cité de David. Pendant la nuit, Dieu lui apparaît en songe et lui ordonne de bannir toute crainte, d'ouvrir les portes de la ville et d'aller au-devant d'Alexandre, avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Le pontife rassuré, s'empresse d'obéir aux ordres de Dieu, et lorsqu'il apprend que l'armée macédonienne approche de la ville, le cortége, préparé par ses ordres, se met en marche et avance jusqu'au lieu nommé Sapha. Ce mot, traduit en grec Σκοπὴ, signifie Éminence, lieu d'où l'on peut observer, ajoute Josèphe; de ce point, en effet, on voyait Jérusalem et le temple.

Les Phéniciens et les Chaldéens qui marchaient à la suite d'Alexandre, se réjouissaient à l'avance du pillage de la ville et de la mort du grand prêtre; mais Dieu permit que leur espoir fût déçu; car Alexandre apercevant de loin cette multitude

d'hommes en robes blanches, précédés par les prêtres en tuniques de lin, et par le grand prêtre en robe violette brodée d'or, et coiffé de la tiare pontificale, ornée de la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom de Jéhovah, Alexandre fit arrêter l'armée, s'avança seul au-devant du cortége, adora le nom sacré du Très-Haut et s'inclina le premier devant le pontife. Alors tout le peuple de Jérusalem entoura et salua d'une seule voix Alexandre, que les rois et les généraux qui le suivaient crurent frappé de démence, lorsqu'ils le virent accepter ces hommages d'un air bienveillant.

Parménion seul osa interroger son maître, et lui demander comment il avait pu s'incliner devant le grand prêtre des Juifs. Alexandre lui répondit qu'il n'avait pas adoré l'homme, mais bien le Dieu dont cet homme était le ministre; qu'il avait retrouvé en lui un être mystérieux qui lui avait apparu en songe et lui avait promis qu'il achèverait la conquête de l'Asie, en renversant l'empire de Darius; qu'il ne pouvait plus maintenant douter du succès de ses armes. Donnant alors la main au pontife, Alexandre marcha vers Jérusalem, se rendit au temple et y offrit un sacrifice suivant les rites judaïques. Le surlendemain Alexandre convoqua le grand prêtre et le peuple, et leur demanda quelle grâce ils voulaient recevoir de lui. Yaddous lui répondit qu'ils ne désiraient que la liberté d'observer les lois de leurs pères, et l'exemption du tribut, chaque septième année, ce qui fut accordé. Peu après, Alexandre s'éloigna de Jérusalem, emmenant avec lui une foule de Juifs qui s'étaient enrôlés dans son armée, pour marcher contre les Perses. (Jos. *Ant. Jud.* XI, VIII-5.)

Le lieu de la rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Yaddous, c'est le lieu même où nous nous sommes arrêtés afin de saluer pour la première fois la ville de Dieu. Maintenant, comme alors, Chafat signifie hauteur, ou point duquel on voit;

et ce nom est tout aussi juste aujourd'hui qu'il l'était il y a vingt-deux siècles [1].

Avant midi, nous avions traversé toute la plaine, si bien plantée d'oliviers, qui s'étendait entre nous et les murailles de Jérusalem ; en suivant la route pierreuse qui conduit, des dernières collines, au Bab-el-A'amoud, ou Bab-ech-Cham, c'est-à-dire à la porte de Damas, et en laissant à notre gauche les tombeaux des rois, nous avions enfin atteint cette porte. Mais au lieu de la franchir directement, nos moukres nous ont fait parcourir toute la ligne de murailles qui s'étend du Bab-ech-Cham jusqu'au Bab-el-Khalil, ou porte d'Hébron ; c'est donc par cette porte, qu'en passant devant la tour de David et le château des Pisans, nous sommes entrés dans Jérusalem [2].

Des amis nous ont recommandé l'hôtel de Palmyre tenu par un certain Stéfano Barri ; comme il est situé près de la porte de Damas, nous nous y faisons conduire. Nous voilà donc refaisant en sens inverse, mais à travers les rues de Jérusalem cette fois, tout le chemin inutile que nous avons fait tout à l'heure. Arrivés devant l'hôtel de Palmyre, nous trouvons l'hôte en voyage, l'hôtesse malade, et pas de logements pour nous. Heureusement, le factotum d'une autre auberge, tenue par un Anglais nommé Meshulam, accourt au-devant de nous, et nous prie de descendre chez lui. Nous ne savions plus que devenir, nous sommes donc fort heureux de cette rencontre inespérée. D'ailleurs, la maison est près du consulat de France où nous aurons sans doute bien souvent affaire. Tout est donc pour le mieux. — Une demi-heure après, nous étions installés.

1. En arabe شاف signifie voir, et شعفة sommet d'une montagne ; en hébreu, שְׁפִי de שפה, *locus eminens*, *collis planus*. Il est assez curieux de voir les deux mots grecs Σκοπεύω et Σκοπὴ jouer le même rôle que les deux mots arabes précités.

2. Il paraît qu'on peut bien sortir à cheval par la porte de Damas, mais qu'il faut entrer par celle d'Hébron, à cause de je ne sais quelles formalités de quarantaine.

Maintenant, voici le premier effet que Jérusalem a produit sur moi. Les murailles, ouvrage des Turcs, sont d'un aspect très-imposant et très-triste. Les rues sont étroites, sales et nauséabondes, comme les rues de toutes les villes d'Orient; les voûtes qui les recouvrent très-fréquemment, y entretiennent une humidité et une odeur éminemment désagréables; enfin le pavé y est affreux, et l'on risque à chaque pas de casser les jambes de son cheval ou de se rompre le cou à soi-même; voilà pour l'effet physique. Pour l'effet moral, c'est une autre affaire; nous sommes à Jérusalem : tout est dans ce mot.

A peine installés chez M. Meshulam, dans la maison duquel nous avons trouvé M. Gustave de Rothschild, qui vient de parcourir toute la Syrie proprement dite, et avec lequel Édouard renouvelle une connaissance qui date de leur enfance, je cours chez notre consul. Notre consul, c'est M. Botta, qui a eu le bonheur de découvrir les ruines merveilleuses de Ninive, M. Botta, mon confrère à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Botta que j'aime de tout mon cœur et qui, je l'espère bien, me le rend un peu. Nous nous sautons au cou; en cinq minutes nous parlons France, amis communs, politique, antiquités, voyages, que sais-je moi! C'est, de part et d'autre, une avalanche de questions et de réponses.

J'étais venu demander nos lettres, s'il y en avait pour nous. Mais il faut nous en passer; le bateau de Beyrout est resté à Alexandrie, pour cause d'indisposition de sa machine, et les lettres ont profité de l'occasion pour ne pas arriver.

M. Botta, qui nous attendait, invite Édouard et moi à dîner pour aujourd'hui même, avec M. Pizzamano, consul d'Autriche, et un autre consul qui quitte Jérusalem. Comme il est difficile de se montrer à des consuls, dans le costume insensé que nous avons adopté pour la route, et auquel je n'ai rien changé pour venir plus vite serrer la main de M. Botta, je rentre en hâte à

l'hôtel, afin de fouiller dans ma malle et d'en tirer de quoi prendre une tournure humaine, pour six heures de relevée.

Le temps a été magnifique toute la journée; mon fils, Édouard et moi sommes logés dans une chambre qui ouvre sur une terrasse, et du haut de cette terrasse nous pouvons étudier le panorama de Jérusalem. A notre droite est le dôme du Saint-Sépulcre. Devant nous la mosquée d'Omar, et au delà le mont des Oliviers, derrière lequel paraissent, à l'horizon, les montagnes qui dominent la mer Morte. A notre gauche, le terrain s'élève en pente jusqu'aux murailles de la ville, et ces murailles nous masquent absolument la vue de la campagne. Des coupoles et des murailles grises partout; quelques têtes de palmiers par-ci par-là ; des dômes et quelques rares minarets : voilà l'aspect général de Jérusalem.

Avant de me rendre au consulat, j'ai un petit compte à régler avec mons Constantin. A l'unanimité, nous l'avons condamné; et, comme chef de bande, je dois être naturellement l'exécuteur de la sentence. Je réunis donc tous mes compagnons de voyage, et je fais appeler notre ex-cuisinier. « Constantin, lui dis-je, allez me chercher votre contrat, j'ai à le vérifier. » Le dôme de la mosquée d'Omar lui serait tombé sur la tête, que le fripon n'eût certainement pas été plus désagréablement surpris. Un Grec n'abandonne pas aisément l'espérance de continuer l'exploitation de l'homme par l'homme, et Constantin, sans trop savoir ce qui va se passer, s'abonnerait assez volontiers à une forte semonce, à la condition de continuer son abonnement à nos trois louis par jour. Il met du temps à trouver le contrat qu'il a toujours sur lui, et qu'il a fait semblant d'aller chercher dans sa chambre, pour se préparer à toutes les émotions. Enfin, je tiens le papier et j'en lis le contenu. « Je ne vois pas, lui dis-je alors, qu'il ait été stipulé, dans votre service, que vous voleriez pour votre cuisine

les ustensiles et les provisions qui vous manqueraient. Vous avez volé au couvent de Saint-Jean-d'Acre, vous avez volé au couvent de Nazareth, vous voleriez partout; vous êtes une infâme canaille, et je vous chasse; voilà votre contrat. » Ce disant, je lui en jette les morceaux au nez. « Mais, avant de partir, vous allez remettre à André tout ce que vous avez volé; si, dans un quart d'heure, tout n'est pas restitué, comme vous avez obtenu par moi un passe-port qui vous place sous la juridiction française, je vous livre au consul de France, et vous vous en tirerez comme vous pourrez. Je vous conseille donc de vous exécuter de bonne grâce, car vous pourriez attraper de nous quelque taloche, pour stimuler votre bonne volonté, et nous ne voulons pas vous battre. Maintenant, sortez, misérable, et dépêchez-vous d'obéir à l'ordre que je viens de vous donner : vous avez un quart d'heure! »

Je savais bien qu'il faudrait plus de temps à notre homme pour rendre gorge et pour se dessaisir de ce qu'en bon Grec qu'il était, il regardait comme sa propriété légitime, maintenant qu'il le tenait. Toujours est-il que tous les objets volés furent extirpés, non *sans dolor*, des bagages du maraud, après quoi il lui fut loisible d'aller chercher un gîte ailleurs.

Restait à nous décider sur le compte de son *alter ego*, le macédonien Nicolas. Celui-ci, qui était franchement ivrogne, mais honnête homme au fond, n'avait pas peu contribué à nous faire connaître les infamies de son maître; aussi fut-il chassé tout aussi bon train par Constantin, que Constantin l'avait été par nous. Constantin aurait bien voulu le battre un petit brin, mais Nicolas étant le plus fort, l'entreprise aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la physionomie de Constantin qui, s'il n'a pas à se reprocher d'avoir ri une seule fois dans sa vie, peut à bon droit être classé parmi ces Grecs petits maîtres, toujours tirés à quatre épingles et serrés dans la ceinture de leur fusta-

nelle, comme une carotte de tabac. Notre ex-maître d'hôtel s'abstint donc prudemment. Nicolas vint alors pleurer auprès de nous et nous demander comment il ferait pour s'en aller. De Jérusalem en Macédoine, la route est variée, mais il y a loin, et quand on n'a pas une piastre dans sa poche, on court grand risque de rester en route. Nicolas nous fit donc pitié, et nous le retînmes à notre service.

Tout ceci réglé, nous nous rendîmes au consulat où nous fûmes ravis de nous asseoir à une véritable table, à un véritable dîner parisien. Cordialité, gaîté franche et intarissable, voilà un surcroît d'assaisonnement qui ne gâte jamais rien. Après le dîner, les pipes commencèrent, et pendant que nous savourions le parfum de Djebely, M. Barbier, aimable garçon attaché au consulat de France en qualité de drogman, chargé par intérim des fonctions de chancelier, se mit au piano, à un magnifique piano à queue, d'Érard, s'il vous plaît, et il commença à nous jouer de l'excellente musique, c'est-à-dire du Mozart, du Beethoven, du Haendel, du Bach. M'accrochant à mon tour au clavier, je lui rendis fort mal, mais enfin de façon à permettre qu'on le reconnût au juger et à travers broussailles, le merveilleux andante de la symphonie en *la*. « Est-ce que vous aimez la vieille musique et celle de ce genre? s'écria M. Botta. — Parbleu! je n'aime que celles-là. — Oh! Dieu soit loué! voici enfin quelqu'un avec qui causer, ajouta-t-il; vous êtes le premier que je vois à Jérusalem. — Mettez les trois premiers, lui répondis-je, puisque voilà Édouard qui raffole du Conservatoire, comme j'en raffole moi-même, et que j'ai avec moi Belly qui est farci des fugues les plus délicieuses. » Une rencontre de francs-maçons ne peut pas être aussi sympathique que la rencontre de cinq personnes qui ne croient pas qu'en musique, tous les fabricants de chefs-d'œuvre soient nos contemporains.

La soirée s'est prolongée jusqu'à dix heures et demie. Deux kaouas du consulat, armés de fanaux et de cannes exactement semblables à celles de nos tambours-majors, cannes qu'ils font d'ailleurs résonner le plus fortement possible sur le pavé, nous reconduisent à notre hôtel. Un passage voûté mène de la ruelle, où demeure le consul de France, à la grande rue de Jérusalem, c'est-à-dire à celle qui traverse la ville d'un bout à l'autre; sous la voûte nous apercevons, pour la première fois, un nègre accroupi sur un banc de pierre, avec un réchaud entre les jambes. Chaque soir, nous l'avons retrouvé à la même place; c'est le gardien du quartier, et le pauvre diable couche, à ce qu'il paraît, sur son banc, trois cent soixante-cinq fois par an, et trois cent soixante-six fois les années bissextiles. Que la garde nationale se plaigne maintenant, pour une misérable nuit passée sur un lit de camp!

Résumé de la journée : nous sommes à Jérusalem, et nous avons trouvé des visages amis de Français. Cette journée-là sera donc marquée au crayon rose.

24 DÉCEMBRE.

Malgré les moustiques nous avons passé dans un vrai lit une nuit qui nous a ragaillardis. Nous sommes ravis d'être arrivés à temps pour la nuit de Noël, et nous nous apprêtons à gagner Beit-Lehm. Comme il est parfaitement entendu ici que tout voyageur est un pèlerin, et que tout pèlerin va visiter Jéricho, le Jourdain et la mer Morte, les Bedouins qui se chargent, moyennant finance, d'escorter les voyageurs, se tiennent à l'affût et leur offrent incontinent leurs services. C'est ainsi qu'à une heure nous arrive un grand personnage, à figure patibulaire, qui vient nous proposer sa protection pour la course en question. Comme nous avons l'intention de mieux faire que les

touristes habituels, je me tiens sur une entière réserve, d'autant plus que Mohammed, qui connaît tout cet honnête personnel, cligne de l'œil à mon adresse d'une façon toute particulière, en échangeant un salut avec le nouveau venu. Je ne prends donc aucune espèce d'engagement avec le scheikh, auquel j'annonce formellement que je ne ferai aucun traité de ce genre, sans l'intervention du consul de France.

A deux heures et demie tous nos chevaux sont réunis à la porte de l'hôtel, et nous nous mettons en route. Le temps continue à être beau, le soleil nous réchauffe de la façon la plus agréable, et nous franchissons les deux petites lieues qui nous séparent de Beit-Lehm en faisant de la fantasia, c'est-à-dire en galopant sans savoir pourquoi, comme le font des Parisiens à Montmorency.

En sortant de Jérusalem on descend d'abord dans la vallée de Hinnom, dont on traverse la naissance; on longe à gauche le Birket-es-Soulthan, magnifique citerne creusée dans le roc par les rois de Juda, et à droite, des rochers dans lesquels paraissent quelques excavations sépulcrales; un peu plus loin, en arrivant sur le plateau, on foule l'emplacement du hameau antique que Josèphe appelle Ἐρεβίνθων οἶκος. Ce plateau, qui règne de Jérusalem jusqu'au monastère grec de Mar-Elias, est celui sur lequel Pompée avait assis son camp, lorsqu'il vint combattre Aristobule et rendre le pontificat à Hyrcan, fils d'Alexandre Jannœus. Un peu avant la porte du couvent est un puits qui se trouve au beau milieu du chemin : c'est le Bir-en-Nedjm (le puits de l'Étoile). C'est là, dit la tradition, que s'arrêta l'étoile miraculeuse qui parut dans la nuit de la Nativité.

Les bâtiments du couvent de Mar-Elias sont en fort piteux état, et ils ressemblent plus à une forteresse qu'à une maison religieuse. A partir de là, la route descend dans une vallée profonde, plantée de chétifs oliviers, et que traverse un chemin

taillé dans le roc. De l'autre côté, règne un nouveau plateau qui domine les contours même de la vallée. Sur la route, on rencontre à droite les restes d'un aqueduc antique, que l'on attribue avec raison, je crois, aux rois de Juda. Vis-à-vis les ruines de cet aqueduc, qui n'est à vrai dire qu'un canal, recouvert de gros blocs de pierre reliés les uns aux autres, on voit un oualy musulman, en grande vénération parmi tous les habitants du pays, chrétiens, musulmans, et juifs : c'est le tombeau de Rachel.

Nous lisons dans la Genèse, que Rachel mourut sur la route de Beit-Lehm en enfantant Benjamin (Gen., xxv-19 et 20). « 19. Ainsi mourut Rachel; elle fut ensevelie sur le chemin d'Éphrath, qui est Beit-Lehm. — 20. Jacob érigea une stèle sur sa sépulture, qui est encore jusqu'à ce jour la stèle de la sépulture de Rachel. » — Dans un pays comme celui où nous sommes, la tradition doit être respectée, et je ne doute pas que ce ne soit bien réellement en ce lieu, que la femme du patriarche a été enterrée.

Un peu plus loin, on laisse à gauche des citernes antiques, connues sous le nom de Puits de David. En ce point la route, pour contourner la vallée que domine Beit-Lehm, fait un coude qui amène aux premières maisons du bourg sacré. De là l'aspect de Beit-Lehm est réellement charmant; c'est un gros village dont les maisons se groupent de la façon la plus pittoresque, et à l'extrémité orientale duquel se montre la masse imposante de l'église et du couvent. Devant Beit-Lehm s'ouvre une large vallée bien cultivée, et dont les champs en terrasse sont plantés d'oliviers et de figuiers.

Rien de plus étrange que Beit-Lehm à l'heure où nous y arrivons: les chrétiens de toutes les contrées de l'Orient y affluent ; Arabes, Grecs, Arméniens, Coptes, Abyssins, fourmillent dans toutes les rues; tous sont en habits de fête ; et en attendant

l'office de la nuit, chaque groupe de pèlerins égorge le mouton qui doit faire le fond de son repas; nos chevaux marchent littéralement dans le sang répandu par tous ces bouchers improvisés. Le terre-plein vide qui précède la porte du monastère, est couvert de pèlerins auxquels les Beit-Lehmites vendent des chapelets, des croix et des petits tableaux, en bois d'olivier, ou en nacre.

Nous mettons pied à terre à la porte du couvent, en face du cimetière où sont enterrés les Pères franciscains qui meurent à Beit-Lehm. Une petite porte de quatre pieds et demi de haut, est celle par laquelle pénètrent dans le monastère les pèlerins qui viennent y demander l'hospitalité. Cette porte se referme derrière eux, et ils se trouvent alors dans de larges corridors, où circulent sans interruption des masses d'Arabes chrétiens. Nous sommes comme toujours parfaitement accueillis; des chambres nous sont assignées, et nous voilà de la maison pour vingt-quatre heures.

Comme nous sommes arrivés de très-bonne heure, nous profitons du jour qui nous reste, pour courir un peu les campagnes d'alentour. L'office se célèbre en ce moment, et il n'y a pas moyen de visiter les sanctuaires; ce sera donc pour le retour. En sortant du couvent, nous traversons Beit-Lehm, en passant devant une fontaine où sont rassemblées les plus charmantes femmes que l'on puisse imaginer, et nous faisons une récolte entomologique des plus abondantes. Quand, à la fin du jour, nous regagnons le couvent, d'autres femmes ont succédé aux premières à la fontaine, et toutes sont aussi jolies et aussi élégamment vêtues. Les femmes de Beit-Lehm sont réputées dans toute la Syrie pour leur éclatante beauté et pour la noblesse de leur tournure; je puis affirmer que leur réputation est parfaitement méritée.

Nous avons retrouvé au couvent un de nos collègues de



traversée, M. le comte Fadini, jeune Milanais de très-bonne compagnie, M. Pizzamano, et les deux attachés du consulat de France, plus deux autres Français avec lesquels nous sommes venus aussi, de Constantinople à Beyrout. Nous sommes donc très-nombreux, et la soirée se passera fort agréablement sans aucun doute.

En attendant le dîner que nous donne la maison, nous visitons les lieux saints. Un Père, Belge d'origine et plein de prévenance, nous guide. L'église latine et l'église grecque, qui n'est que l'église bâtie par l'impératrice Hélène, sont bien différentes l'une de l'autre. La première est petite et simple, la seconde surchargée de mosaïques, de peintures et d'oripeaux. Y a-t-il de ma part rivalité de secte? je n'en sais rien, mais je préfère l'humilité de notre petite église latine, à la splendeur du sanctuaire grec.

Nous descendons ensuite dans les caveaux. Voici la chambre de saint Jérôme, celle de sainte Paule, puis la chambre où se tenait saint Joseph, pendant le divin enfantement, puis enfin la chambre de la crèche où naquit le sauveur du monde. Là, comme au Saint-Sépulcre, les Grecs, beaucoup plus riches que les Latins, ont fini par être les possesseurs des principaux sanctuaires. On nous montre les encastrements taillés dans le pavé, qui contenaient une étoile d'argent massif, incrustée là, en mémoire de l'étoile miraculeuse qui guida les Mages et les bergers devant le berceau du Christ. Les Grecs, nous dit-on, l'ont enlevée. Le fait est-il réel? je n'en puis rien dire, mais j'en doute : ce qui est sûr, c'est que le pavé est aujourd'hui veuf de tout métal précieux.

Après cette intéressante visite, nous remontons au couvent, et nous sommes aussitôt conduits au réfectoire. Le dîner que l'on nous sert est maigre, sans mauvais calembour : potage au poivre, poisson avec sauce au poivre, poisson sans sauce, mais

toujours au poivre, et enfin des figues sèches et du café ; voilà l'ordinaire de la maison. Nous nous abonnerions bien à en trouver toujours autant, et offert de si bon cœur, sur toute notre route. Après le dîner nous nous réunissons dans ma chambre, pour fumer le tchibouk et prendre le café. Comme il fallait se relever à onze heures et demie pour assister à l'office de nuit, nous nous sommes couchés de très-bonne heure.

Je me dispense de décrire cette touchante cérémonie, déjà tant de fois racontée par les pèlerins qui, comme nous, se sont trouvés à Beit-Lehm, dans cette nuit solennelle. A quatre heures du matin nous étions rentrés dans nos chambres.

DU 25 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER.

Ce matin, à six heures, nous étions de nouveau sur pied, afin d'assister à la messe que devait dire, pour nous expressément, l'abbé Michon, notre bon et digne compagnon de voyage. Il a profité de l'occasion, pour nous adresser un discours sur le fait qui s'était accompli dix-huit cent cinquante et un ans avant notre venue, au lieu même où il nous parlait. Inutile de dire qu'il a su trouver les paroles les plus touchantes, et raviver en nous l'émotion que nous avions déjà ressentie à Nazareth.

Les bons Pères ne veulent pas que nous les quittions avant d'avoir pris le déjeuner d'anachorète qu'ils nous offrent. Force nous est donc de rester au couvent un peu plus longtemps que nous ne le voudrions. Nous employons deux heures en achats d'une provision de ces petits objets de piété, fabriqués à Beit-Lehm, et qui font tant de plaisir en France. Nous causons avec les Arabes chrétiens qui affluent dans tous les corridors du couvent; parmi eux se trouve un scheikh qui se dit encore scheikh d'er-Riha, et qui nous fait les mêmes offres de service

que son devancier. Nous nous engageons aussi peu avec lui qu'avec l'autre, vu qu'il n'a pas l'air non plus d'être un parfait honnête homme. C'est même le plus beau type de détrousseur que je connaisse.

A dix heures et demie nous avons quitté le couvent, et nous avons regagné Jérusalem, en marchant grand train comme la veille. Une fois rentrés à l'hôtel, nous nous sommes hâtés de déjeuner pour la seconde fois, et nous avons commencé nos promenades aux monuments sacrés et profanes de la ville sainte. Il va sans dire que notre première visite a été pour le Saint-Sépulcre.

Comme je ne pourrais que copier ici les descriptions minutieusement exactes, que l'on trouve partout, des monuments chrétiens que renferme l'enceinte de cette vénérable église, et comme je ne puis me dissimuler qu'après les écrivains illustres qui leur ont consacré tant d'éloquentes pages, mon récit serait bien pâle, j'aime mieux m'abstenir, par prudence, de peur de rester trop au-dessous du sujet. D'ailleurs, l'abbé Michon s'est chargé d'étudier la Jérusalem chrétienne, et je ne saurais mieux faire que de m'en rapporter à lui, pour être assuré que la tâche sera dignement remplie.

Les monuments antiques qui abondent à Jérusalem, ont besoin d'être étudiés avec l'attention la plus scrupuleuse, et surtout à nombreuses reprises. On me permettra donc de rejeter au récit de mon second séjour dans cette ville, toutes les observations que j'ai recueillies. De la sorte, je ne serai pas obligé de scinder les résultats de mes recherches, et le lecteur me saura gré de ne pas retomber ainsi dans des redites perpétuelles, et de ne pas le forcer lui-même à passer sans cesse d'un volume à un autre, pour juger l'ensemble de mes observations sur un monument donné. Pour le moment donc, je me bornerai à dire que je me suis attaché à tout voir, avant mon départ pour

la mer Morte, parce qu'il ne me paraissait pas bien évident que nous dussions revenir sains et saufs de cette course aventureuse. Dès mon arrivée à Jérusalem, j'avais entretenu M. Botta de mon désir de faire par terre le tour du lac Asphaltite. Bien que ce projet ne lui parût pas d'une exécution très-aisée, il n'y voyait pas d'impossibilité absolue. Je fus enchanté de le trouver dans cette disposition d'esprit, et je le priai de m'aboucher, le plus vite possible, avec quelque scheikh influent qui pût me fournir une escorte et me servir de guide, pendant toute ma course.

Le 27 décembre, dans la matinée, je fus appelé au consulat, et là je me rencontrai avec un beau vieillard, dont la figure intelligente et noble était souvent animée par un sourire bienveillant qui me charma. C'était Hamdan, scheikh des Thâamera, tribu qui, après avoir vécu pendant bien des années dans un vrai village, a repris un beau matin la vie nomade des Bedouins, pour ne plus la quitter. J'exposai à Hamdan le plan de notre voyage, et il n'hésita pas à m'affirmer que tout ce que nous voulions faire était très-faisable, et qu'il se chargeait de nous conduire et de nous ramener. Seulement il lui fallait un certain nombre d'hommes de sa tribu, qui pussent nous donner au besoin une protection efficace. Trois cavaliers et cinq fantassins lui paraissaient former une escorte suffisante. Les premiers seraient payés sur le pied de 20 piastres par jour, et les autres de 15 seulement. Quant à lui, il se contenterait du bakhchich que nous voudrions bien lui donner au retour. Nous lui fîmes entendre qu'il pouvait compter sur un millier de piastres, et il se montra très-satisfait de notre promesse.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour du départ; mais je priai Hamdan de revenir s'informer dans quelques jours seulement, du moment précis où nous quitterions Jérusalem, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Avant de laisser partir notre brave scheikh, je lui demandai quelle espèce de cadeaux nous devions emporter, pour en gratifier ceux de ses collègues que nous rencontrerions en chemin, et pour nous en faire ainsi des amis. La liste fut arrêtée comme il suit :

Abaya noires..................	6 ou 7
Id. blanches (Zéraki)..........	6
Paires de bottes rouges............	12
Kafieh d'Arabie....................	20
Tabac à fumer.....................	10 (oques.)
Lulehs ou fourneaux de pipes.......	100
Poudre..	5 (oques.)
Plomb de chasse..................	10 livres.
Aiguilles à coudre.................	500

Nous pensions, avec cela, apprivoiser l'Arabie Pétrée tout entière. Douce et aimable illusion qui fut de courte durée.

Gustave de Rothschild, qui se préparait à traverser le désert pour gagner l'Égypte, se laissa tenter par ce qu'il y avait d'attrayant dans l'idée d'un voyage de découvertes, comme le nôtre. Nous le vîmes, avec grand plaisir, nous demander à être de la partie. Son adjonction augmentait notre caravane de trois personnes de plus; lui d'abord, puis son drogman, François Dzaloglou, homme vigoureux, intelligent et très-dévoué, puis un Nubien nommé Selim, qui est peut-être la créature la plus divertissante qu'il soit possible de rencontrer dans tout l'Orient. Actif, dévoué, gourmand, paresseux, bête et malin tout à la fois, Selim est le vrai portrait de Pierrot, sauf qu'au lieu d'avoir le visage enfariné, il l'a parfaitement encharbonné.

François et André se chargèrent de courir les bazars pour faire toutes nos emplettes, et comme nous ne pouvions, en conscience, nous faire notre propre cuisine, nous les priâmes de nous déterrer un successeur de Constantin. Le jour même, nous avions fait prix avec un brave garçon nommé, à l'italienne, Matteo, par les Francs, et Mathya, par les Arabes; c'est un

chrétien de Jérusalem, sachant bien tout ce qu'il faut savoir de cuisine pour des voyageurs en Syrie, c'est-à-dire, cuire des œufs durs, échauder une poule, la rôtir et la dépecer avec ses doigts, fricasser de la chair de mouton de trois ou quatre façons différentes, faire du café et allumer des tchibouk; au demeurant, connaissant à merveille le pays, parlant un peu de français et d'italien, beaucoup d'assez bon arabe, et tout autant de l'arabe incompréhensible des tribus nomades.

Nous chargeâmes Matteo de nous faire des provisions pour le voyage, et comme André s'était réservé à part lui les petits bénéfices à prélever sur tous les achats que les drogmans font en Orient, pour le compte de leurs maîtres, nous vîmes poindre tout de suite une inimitié vivace, née du conflit de deux amours égaux pour les mêmes piastres. Il nous fallut intervenir, et André fut autorisé à ne plus rien acheter du tout, à moins que nous ne lui en donnassions expressément l'ordre.

Petit à petit, tous nos préparatifs de départ furent achevés. Mais le temps était devenu déplorablement pluvieux, et force nous fut d'attendre quelques jours, que le soleil voulût bien se montrer, afin de nous permettre de reprendre la campagne. Pendant que nous nous apprêtions à gagner l'Arabie, mon fils, que sa fièvre avait dégoûté du voyage, s'apprêtait, de son côté, à regagner la France. Je décidai qu'André le reconduirait jusqu'à Beyrout. Mais je n'avais pas assez compté sur l'amitié et le dévouement de l'excellent abbé; celui-ci ne voulut pas entendre parler de laisser partir mon fils tout seul, dans l'état maladif où il se trouvait, et, bien qu'il fît un grand sacrifice en renonçant au voyage de la mer Morte, il se décida à retourner à Beyrout, et à revenir ensuite à Jérusalem le plus vite possible, afin de continuer avec nous l'exploration de la Syrie. J'acceptai cette preuve d'amitié avec la plus vive reconnaissance, et tout étant ainsi réglé, nous décidâmes que le 5 janvier,

quelque temps qu'il fît, nous partirions pour la mer Morte. Le lendemain matin, mon fils, de son côté, devait quitter Jérusalem, afin d'arriver à Beyrout, à temps pour prendre le bateau du 16.

Nous attendîmes assez patiemment la venue du jour fixé, en furetant dans tous les coins et recoins de Jérusalem intérieure et extérieure, en dessinant, en faisant des levés, et en cherchant des insectes et des plantes. Nous fîmes bien encore autre chose, mais le passe-temps auquel nous eûmes recours, nous a été assez désagréable pour que nous ayons tous conservé la ferme volonté de n'en plus jamais faire l'essai. Je veux parler du hachich, infâme poison, que la lie des populations prise seule en Orient, et que nous eûmes la maladresse de prendre à trop forte dose, la veille du jour de l'an. Nous avions compté sur une soirée d'agrément, et nous faillîmes en mourir. Moi surtout qui avais pris de cette ignoble drogue plus que tous les autres, je restai complétement fou pendant plus de vingt-quatre heures, au bout desquelles je me retrouvai brisé par les spasmes nerveux et par les rêves les plus monstrueux qui me semblaient avoir duré des centaines d'années.

5 JANVIER.

J'ai eu hier soir la maladresse de faire une chute en revenant de chez M. Botta. Il ne pleuvait pas, mais comme la boue de Jérusalem ne sèche guère dans la saison où nous sommes, il faut ne pas quitter les talons des Kaouas, si l'on ne veut pas faire ce que j'ai fait. J'ai heurté un pavé, je me suis lourdement étendu tout de mon long, et je me suis blessé au genou droit; c'était l'affaire de deux larges morceaux de taffetas d'Angleterre qui ont arrêté le sang à merveille. Ce matin j'ai la jambe raide comme une barre de fer, mais je n'ai pas à

m'en servir pour le moment, et la fatigue regarde mon cheval.

A trois heures moins un quart seulement, toutes nos montures sont à la porte de l'hôtel ; et comme nous allons coucher au couvent de Beit-Lehm, nous laissons à Mattéo le soin de mener nos bagages à Mar-Saba, où nous les retrouverons demain. M. Botta nous fait la conduite, ainsi que mon fils et l'abbé. Enfin nous sommes partis; reverrons-nous Jérusalem? Allah âalem (Dieu le sait), disent les Arabes, et nous pensons comme eux, si nous ne le disons pas. Il est certain que nous ne sommes pas seuls préoccupés; tout le monde, excepté notre brave consul et nos bedouins, trouve notre entreprise folle outre mesure; nos domestiques et nos moukres, qui se sentent englobés dans les chances que nous allons courir, n'ont pas des idées couleur de rose. Quelques-uns pleurent : est-ce de crainte, est-ce de chagrin de quitter une ville aussi divertissante que Jérusalem? je n'en sais rien; toujours est-il que notre départ s'effectue avec une gaieté plus que douteuse. Nous voilà partis. Maintenant le sort en est jeté, et il faut nous résigner à faire contre fortune bon cœur, quoi qu'il advienne.

Le scheikh Hamdan, monté sur une charmante jument grise, marche devant, flanqué de deux cavaliers, Meidany et el-Khatib. Celui qui porte ce nom, l'a reçu à cause de ses fonctions, qui consistent à dire la khotbah ou prière du vendredi, devant ses frères de tribu. Suivent cinq hommes à pied, jeunes, vigoureux, et admirablement bâtis, qui sautillent comme des chèvres, d'un côté à l'autre du chemin. Tous sont armés de longs fusils à pierre ou à mèche, de sabres ou de yataghans. Hamdan seul porte des pistolets et une poudrière pendante sur sa robe verte, que recouvre une Abaya rayée longitudinalement de brun et de blanc. Un kafieh jaune et rouge forme un élégant turban qui encadre à merveille le beau visage du

scheikh. Meidany a l'air d'un aigrefin, quoiqu'il soit au demeurant un très-bon homme, ainsi que le Khatib, qui ressemble beaucoup plus à un bandit qu'à un imam.

Parmi nos fantassins, il en est un qui porte pour unique vêtement une longue robe noire, sur laquelle il endosse une sorte de petit paletot de peau de mouton fort râpée, et dont le cuir est à l'extérieur; c'est Ahouad, propre neveu du scheikh Hamdan, et le plus prévenant, comme le plus dévoué et le plus infatigable de nos Arabes. Ahouad devient bien vite notre ami intime, et il ne quitte le flanc de mon cheval que quand il ne peut pas faire autrement.

Nous suivons pêle-mêle avec Mohammed qui, dès qu'il trouve un petit espace de terrain plat et sans trop de boue, fait de la fantasia et perd régulièrement son turban. A propos de Mohammed, je n'ai pu me décider à me séparer de ce brave garçon, malgré les insinuations de M. Botta, qui craint que la présence d'un sous-officier turc ne soit désagréable aux Bedouins et ne nous amène des embarras.

Nous sommes à Mar-Elias à quatre heures; le soleil baisse, et les portes de Jérusalem se ferment au maghreb, c'est-à-dire au moment où le soleil disparaît à l'horizon: ceux qui doivent y rentrer ce soir n'ont donc pas de temps à perdre, s'ils veulent trouver la ville ouverte encore. Il faut être père pour comprendre ce que j'éprouve en ce cruel moment; mon unique enfant va se séparer de moi, peut-être ne le reverrai-je jamais, et quoiqu'au fond du cœur je sois tenté de remercier la fièvre, de ce qu'elle s'est chargée de sauver mon fils des dangers inconnus au-devant desquels nous courons, je n'en souffre pas moins de cette séparation, à l'idée de laquelle je n'ai pu m'habituer. A la porte du couvent, sans mettre pied à terre, nous nous disons adieu et nous nous embrassons. Félicien pleure, sans chercher à cacher ses larmes; dominé par je ne sais quelle



fausse honte, je voudrais paraître plus calme, mais je sens que les larmes m'étouffent aussi, et je me hâte de terminer cette scène cruelle. Après une dernière poignée de main, je pousse mon cheval en avant et je m'efforce de montrer aux indifférents que je suis un homme. Édouard, à qui son bon cœur fait aisément deviner tout ce que je souffre, vient près de moi et me réconforte : mon fils s'en va , et voici un autre fils qui le remplace aussitôt, je ne dois donc pas trop m'affliger. Mohammed et Ahouad ont compris aussi ce qui se passe en moi ; tous deux me serrent la main avec affection, en me disant quelques bonnes paroles. Nous suivons notre route, sans que j'ose tourner la tête et regarder en arrière, pour apercevoir une fois encore ceux qui s'éloignent ; ce n'est qu'à Beit-Lehm que je retrouve toute ma tranquillité. Maintenant le sacrifice est fait, et je sens que je me dois tout entier à mon rôle d'explorateur d'un pays presque anssi inconnu que le centre de la Nouvelle-Hollande.

Nous nous sommes installés, au couvent, dans la même chambre que nous avions occupée la veille de Noël. Les bons Pères nous témoignent tout le plaisir qu'ils ont de nous revoir, et nous ne sommes pas avec eux en reste de reconnaissance. Aussitôt arrivés, comme il fait grand jour encore, je me mets à la besogne. Je monte sur la terrasse du couvent, et de là je prends des directions sur tous les points importants qui nous entourent.

A quatre ou cinq kilomètres environ, directement à l'est, est un pâté de montagnes élevées, nommées Djebel-Mottala. A moitié route entre ces montagnes et Beit-Lehm, on voit le hameau de Beit-Sahour (domus Vigiliæ?) [1], que les Pères fran-

1. Il y avait dans la tribu de Juda une localité nommé בֵּית צוּר. Beit-Tsour (Jos. xv-58). Serait-ce notre Beit-Sahour? je ne le pense pas. Eusèbe nous apprend que cette ville se trouvait à la vingtième borne milliaire sur la route de Jérusalem à Hébron, et ce renseignement topographique ne peut s'appliquer à Beit-Sahour.



ciscains appellent : *il Pastore*. C'est de là, nous disent-ils, que sont venus les bergers qui ont adoré l'enfant-Dieu dans la crèche. A dix minutes seulement du point où je suis et au sud-est, on trouve la grotte du Lait, *del Latte*. Avant la fuite en Égypte, la Vierge s'est réfugiée là et y a allaité le Christ. A l'est-nord-est, et à cinq kilomètres à peu près, nous apercevons sur un sommet le village de Sour-Bahil. Enfin derrière nous, c'est-à-dire perpendiculairement à l'ouest, est le village de Beit-Djâla.

Pendant que j'étudie le pays qui entoure Beit-Lehm, l'obscurité vient, et dès que le soleil est couché, commence un froid très-vif qui nous chasse de notre observatoire. Nous redescendons au cloître, et là nous trouvons MM. Pizzamano et Barbier qui sont venus nous rejoindre, afin de faire avec nous une visite à Mar-Saba. Belly et Loysel étaient allés admirer la belle nature du côté de la fontaine ; ils rentrent de leur côté, et le dîner est servi. Il se passe assez gaiement ; toute trace extérieure de chagrin a disparu de mon visage, et si je souffre encore, c'est un secret entre mon cœur et moi. En général, ce que je déteste le plus au monde, c'est d'ennuyer et d'attrister mes amis, à qui je ne donne volontiers que leur part de mes joies. Je m'évertue donc à me mettre à l'unisson de l'humeur enjouée de mes compagnons de voyage, et bien qu'il m'en coûte, j'y réussis.

Nous avons obtenu du patriarche grec une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Mar-Saba, lettre qui peut seule nous faire accorder l'hospitalité ; nous sommes donc tout prêts, et demain commence pour tout de bon notre aventureuse exploration.

6 JANVIER.

Avant huit heures du matin nous étions à la besogne. Les artistes sont retournés à la fontaine, et pour cause; Édouard et moi nous nous sommes mis en quête des monuments du voisinage. Un jeune Arabe me signale une inscription en caractères inconnus pour lui, et qui se trouve sur une grosse pierre voisine du tombeau de Rachel : ce sont deux kilomètres à faire pour aller et autant pour revenir; mais chemin faisant, nous devons rencontrer les citernes antiques, nommées Biar-Daoud, les puits de David, et rien que cela vaut la peine que nous fassions quelques pas en arrière. Guidés par l'enfant qui connaît l'inscription en question, nous partons. Le soleil est radieux, et bien qu'il ait gelé de façon que la route soit couverte de glace, il est impossible de trouver un temps plus favorable pour marcher.

Nous nous arrêtons d'abord aux puits de David. Ils sont au nombre de trois et taillés dans le roc vif. Nous levons le plan des rigoles qui relient les orifices entre eux, et nous trouvons de nombreux petits cubes de mosaïque qui nous démontrent que ces puits ont joui, dans l'antiquité, d'une certaine réputation. Pourquoi ce nom de Biar-Daoud? Faut-il les considérer comme les puits où trois braves soldats du saint roi vinrent lui chercher de l'eau? Je suis presque tenté de le croire, quoique ces puits soient situés à cinq ou six cents mètres de la Beit-Lehm moderne.

Nous lisons dans les Chroniques : (I, XI) 16. David était alors dans la forteresse (la caverne d'Adoulam), le poste des Philistins était alors à Beit-Lehm. 17. David eut un désir et dit : « Qui me fera boire de l'eau de la citerne de Beit-Lehm qui est à la porte? » 18. Les trois braves pas-

sèrent au travers du camp des Philistins et puisèrent de l'eau de la citerne de Beit-Lehm qui est à la porte, et l'ayant apportée, ils la présentèrent à David; mais il ne voulut pas la boire et il la répandit devant l'Éternel. 19. Il dit : « Loin de moi de faire cela! est-ce que je boirai le sang de ces hommes qui (ont été là) au péril de leur vie? car, au péril de leur vie, ils l'ont apportée (cette eau); » et il ne voulut pas la boire. Voilà ce qu'ont fait les trois hommes vaillants.

La fontaine actuelle de Beit-Lehm est bien à la sortie même du village, tout près du couvent et sur le penchant de la colline. Est-ce là la citerne située à la porte de la ville, et où les soldats de David vinrent puiser de l'eau? c'est possible encore. Seulement je dois faire observer, que le nom de Biar-Daoud semble rattacher aux citernes que nous visitons, le fait curieux que je viens de rapporter.

Pendant qu'Édouard achève de prendre toutes les mesures indispensables pour avoir un plan exact de ce monument, je cours en hâte au tombeau de Rachel, alléché que je suis par l'espérance de trouver une inscription peut-être curieuse, et à coup sûr peu connue. Nous arrivons ainsi à l'aqueduc antique dont j'ai parlé déjà, en décrivant la route de Jérusalem à Beit-Lehm, et sur l'un des blocs de recouvrement de cet aqueduc, connu des Arabes sous le nom de Qanat-el-Tchouffar [1], on me montre un seul mot, écrit en lettres de dix centimètres de hauteur et du XII[e] siècle, à en juger par leur forme; c'est le mot *Strosi*. Serait-ce le nom de quelque croisé italien? de l'un des ancêtres de l'illustre famille florentine des Strozzi? je ne me charge pas de le décider.

1. C'est-à-dire aqueduc des infidèles. A Jérusalem et aux environs la lettre kef se prononce tch. Voyez pl. XLII.



Puisque je suis là, autant profiter de l'occasion pour étudier la construction de l'aqueduc. Le canal, taillé dans des blocs enterrés, est recouvert par d'autres blocs qui s'enchevêtrent à l'aide de petits arceaux circulaires, alternativement en saillie et en creux, et de dix centimètres d'épaisseur. Les blocs ont un mètre de largeur, de 85 à 90 centimètres de hauteur, et le canal proprement dit, a 50 centimètres de largeur. On ne peut m'apprendre d'une manière bien précise où aboutit cet aqueduc. L'enfant qui m'accompagne prétend qu'il relie les Bourak, c'est-à-dire les fameuses vasques de Salomon, à la ville de Jérusalem où il apporte leurs eaux. Quoique dépouillé presque partout de son revêtement, cet aqueduc conduit encore de l'eau très-pure, que je vois puiser et boire à la main par les passants.

J'entre ensuite dans l'enclos du tombeau de Rachel, et je n'y trouve qu'un petit oualy très-moderne blanchi à la chaux, et dont les murailles sont couvertes d'inscriptions tracées à la hâte par des visiteurs musulmans ou juifs. Tout ceci vu, je reviens au Biar-Daoud où je trouve Édouard, Rothschild et Philippe, cherchant des insectes sous les pierres; je fais comme eux, et après une demi-heure de chasse, nous songeons à regagner le couvent.

Pour ne pas faire un détour et pour redescendre directement sur la route, nous escaladons un mur en pierres sèches, et j'ai l'adresse de m'asseoir sur ma boussole que j'avais placée dans la poche de mon paletot; inutile de dire qu'elle en ressort en tout petits fragments; heureusement j'en ai une seconde, et je ferai bien d'en prendre un peu plus de soin, si je tiens à faire de la carte. La boîte que je viens de lancer au loin, nous vaut le curieux spectacle de jeunes Arabes se gourmant à tour de bras, pour savoir qui sera l'heureux possesseur de ce trésor. Je suis obligé de mette le holà et de reprendre la boîte

disloquée à tout le monde, afin d'en gratifier ensuite mon guide de la matinée.

Rentrés au couvent par la petite porte basse dont j'ai déjà parlé, et à laquelle on est à peu près sûr de se casser la tête si l'on n'y fait grande attention, nous déjeunons promptement, et à onze heures trois quarts nous nous mettons enfin en route pour le couvent de Mar-Saba. Nous descendons d'abord le long du flanc de la colline sur laquelle est bâti le monastère de Beit-Lehm, et nous marchons directement à l'est, en gagnant le fond de la vallée. Celle-ci est plantée d'oliviers d'assez médiocre apparence, et le chemin que nous suivons est partout fort rocailleux. A quinze cents mètres de Beit-Lehm nous rencontrons une nouvelle citerne taillée dans le roc, mais qui est trop éloignée, pour pouvoir disputer aux Biar-Daoud l'honneur d'avoir fourni l'eau dont le saint roi fit une libation devant l'Éternel.

Cinq minutes plus tard, nous sommes à hauteur du hameau de Beit-Sahour que nous laissons à quatre cents mètres à droite du chemin, sur le penchant d'une petite colline fort âpre et calcaire. A cinq cents mètres plus loin, nous apercevons à notre droite un pâté de montagnes assez élevées dont les sommets sont à peu près à six kilomètres de la route que nous suivons; c'est le Djebel-Ouerdis. Là, nous traversons la vallée que domine Beit-Lehm, et nous cheminons sur le flanc opposé, toujours à travers les rochers, dont la formation me paraît avoir la plus grande analogie avec le calcaire jurassique. Nous entrons alors dans un vallon plus profond et plus étroit, dans lequel se trouve encaissé le lit à sec d'un ruisseau, que nous traversons plusieurs fois de suite, en suivant le chemin tracé. Ce vallon, c'est l'Ouad-Elouah que dominent des rochers déchirés et d'un aspect fort triste. A droite et à gauche nous croisons de temps en temps des ravins abrupts et désolés;

nous ne rencontrons pas une âme, sur ce chemin qui nous donne un avant-goût fort exact des déserts que nous allons visiter.

A midi et demi, au moment où le vallon débouche sur une petite plaine de quatre cents mètres de diamètre environ, nous trouvons un chétif oualy musulman : c'est le Qobr-Elouah. Une fois la petite plaine que je viens de mentionner traversée, l'ouad se resserre de plus en plus; les mamelons déchiquetés se succèdent et ils forment ce que les habitants appellent le Djebel-el-Qournâa. A une heure moins un quart nous sommes arrivés à la crête d'une nouvelle vallée plus basse, mais beaucoup plus large. Ici les roches sont infiltrées de larges filons de silex et affreusement tourmentées. La vallée, dont nous atteignons le fond, à une heure moins huit minutes, a sa direction à l'est; elle est cultivée, et quelques Arabes y manœuvrent des charrues attelées d'ânes; ce sont des laboureurs du scheikh Hamdan, qui les salue et leur donne une poignée de main en passant. L'Ouad-el-Arays, c'est son nom, est bordé de mamelons rocailleux, et il a une longueur de dix-huit cents mètres à très-peu près. Nous en sortons à une heure dix minutes; notre route, qui s'élève un peu, suit alors la direction du nord-est pendant quelques minutes, après lesquelles nous coupons une nouvelle vallée. A notre gauche et à quinze cents mètres environ, nous avons aperçu un bâtiment qui porte le nom de Deir-Mirbeh.

Nous escaladons, à une heure dix-sept minutes, le flanc d'une colline au sommet de laquelle nous arrivons à une heure vingt-trois minutes. De cette crête nous avons, pour la première fois, la vue des bords de la mer Morte, et nous nous arrêtons pendant quelques minutes, pour jouir de cet imposant spectacle, dans toute la plénitude de notre admiration. Devant nous est le pâté de montagnes nommé Djebel-

Mar-Saba. A notre gauche s'ouvre un précipice immense au fond duquel serpente le lit abrupt de l'Ouad-en-Nar (le Kedron); nous en sommes encore éloignés de près d'une demi-lieue, mais il s'incline rapidement vers le Djebel-Mar-Saba, et nous devons le rencontrer bientôt devant nous, puisque le couvent est bâti sur les escarpements de son flanc droit.

Après avoir franchi un nouveau ravin, nous nous engageons, à une heure quarante minutes, sur un col assez peu large que nous suivons pendant une centaine de mètres. Ce col domine à gauche le Kedron, et à droite une vallée dont le fond est occupé par les nombreuses tentes noires d'un campement de Bedouins. Tout près des tentes et sur le flanc de la vallée nous apercevons des grottes assez considérables, que les habitants appellent Morharrat-el-Hedjar; enfin de l'autre côté du Kedron, c'est-à-dire à gauche et en avant de nous, se succèdent de nombreux mamelons crayeux qui nous paraissent commencer à une demi-lieue à peu près.

Nous voici sur le Djebel-Mar-Saba lui-même; nous continuons de cheminer pendant quelques minutes, directement à l'est, et après avoir descendu une centaine de mètres, par un affreux sentier en lacet, nous nous trouvons, à deux heures et un quart, en face du couvent où nous venons demander l'hospitalité. Le Kedron, dont le lit convergeait avec la route que nous suivions depuis quelques kilomètres, passe maintenant devant nous, c'est-à-dire qu'il court directement au sud, en ce point. Deux masses de constructions, reliées entre elles par deux murs, et placées sur les revers opposés d'un ravin peu profond, constituent le monastère grec de Mar-Saba. L'édifice de droite, qui est destiné au logement des femmes qui viennent visiter Mar-Saba, se nomme en conséquence Deir-el-Benat. Pas une fenêtre n'est percée dans ces hautes murailles

qui ressemblent à merveille à celles d'une forteresse ou d'une prison d'État; une seule petite porte basse et solidement fermée, sert d'entrée au couvent. A une vingtaine de pieds, et directement au-dessus, est ouverte une baie étroite. Comme nous avons frappé à la porte, un panier attaché au bout d'une corde descend devant nous, reçoit la lettre du patriarche et remonte sans que personne se soit montré. Quelques minutes après, la porte s'ouvre et nous sommes admis dans le pieux asile.

Je renonce à compter les escaliers, les couloirs étroits, les paliers sans nombre, qu'il nous faut traverser, avant de nous trouver dans la cour proprement dite du couvent [1]. Rien de plus étrange que cette construction qui domine d'aplomb le lit déchiré du Kedron : un petit jardin planté d'orangers occupe une des terrasses qui forment cette cour, et des merles à ailes jaunes, qui sautillent partout, égaient en quelque sorte de leur chant joyeux, cette effrayante retraite. Ces oiseaux constituent, nous dit-on, le plus cher passe-temps des moines confinés à Mar-Saba; pauvres gens auxquels il semble que la Providence ait spécialement destiné ces jolis compagnons, car nous ne les avons plus revus ailleurs : aussi les appelle-t-on les pigeons de St Saba.

Les moines nous traitent avec une grande bienveillance, et ils s'empressent de nous faire voir les merveilles de leur monastère. Ces merveilles sont d'abord une église plus que médiocre et surchargée, suivant la coutume grecque, de peintures déplorables de style byzantin. De l'intérieur de l'église, un couloir étroit et très-incliné, nous conduit à une ouverture qui débouche sur le Kedron lui-même; une échelle d'une douzaine de pieds et qu'on retire avec soin derrière soi, conduit dans le lit du torrent, et à gauche du point où l'on descend,

1. Voyez pl. VI.

est une grotte fort basse, au fond de laquelle surgit une source froide et très-limpide : c'est la source de St Saba, le pieux anachorète qui a donné son nom au monastère.

Les deux flancs du Kedron sont formés de véritables murailles de rochers horribles, dans lesquels sont percés une foule de grottes inaccessibles aujourd'hui, et dont toutes les entrées sont garnies de murailles en pierres sèches qui démontrent que ces grottes ont été habitées jadis. Par qui? Les moines nous disent : par des anachorètes qui, en se retirant du monde, venaient vivre et mourir dans ce désert. Le scheikh Hamdan n'est pas du même avis, et, suivant lui, le couvent a pris la place d'une ville antique des Juifs, qui occupèrent jadis toutes ces grottes, et construisirent ces murailles dont la présence nous intrigue si fortement. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que nous avons devant les yeux, de nombreux échantillons des retraites où vécurent autrefois les Esséniens.

Partout le roc se montre avec une épouvantable nudité; on n'aperçoit pas une tache de gazon, de quelque côté que l'on se tourne, mais des rochers jonchés de rocaille qui semble rôtie, et cela de près, de loin, toujours. En un mot, le sol est d'une aridité sans égale, et d'un aspect qui serre le cœur [1]. Sur le flanc du torrent, nous trouvons néanmoins, par-ci par-là, quelques jolies hyacinthes, d'une couleur de chair tirant sur le bleu, et qui ont un parfum délicieux. Ajoutez à cela quelques petits bouquets d'arbrisseaux nains, épineux et cassants comme du verre, et vous aurez une idée à peu près complète de la végétation de Mar-Saba, au moment du moins où nous y faisons halte. Les pluies ont probablement fait couler le Kedron pendant les jours qui ont précédé notre venue, car nous trouvons, au fond de son lit, quelques flaques d'eau assez claire,

1. Voyez pl. VII.

mais si peu profondes, que deux ou trois jours de soleil doivent en avoir complétement raison.

J'ai nommé tout à l'heure les Esséniens : quelques mots maintenant sur la secte judaïque qui reçut et porta jadis ce nom. L'historien Josèphe nous fournira sur eux tous les renseignements désirables. Déjà, du temps du prince Asmonéen Jonathas, trois sectes divisaient la population juive; les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. La doctrine des Pharisiens admettait que quelques événements, mais non tous, étaient l'œuvre de la Providence; suivant eux, certains faits étaient absolument dépendants de la volonté humaine. Les Sadducéens, au contraire, supprimaient complétement l'action de la Providence, dont ils niaient l'existence. Pour eux, tous les événements de la vie étaient subordonnés à la volonté de l'homme; de telle sorte que tout bonheur pour lui était le fruit de la sagesse, et tout malheur le résultat de la sottise. Quant aux Esséniens, ils affirmaient que tout dépendait de la Providence, et que rien ne pouvait arriver à l'homme, sans un décret du destin. (*Ant. Jud.* XIII, v-9.)

Ces sectaires furent en grand honneur auprès du roi Hérode le Grand, et Josèphe en donne la raison suivante : Parmi eux se trouvait un homme réputé entre tous, pour la pureté de ses mœurs, et qui prévoyait l'avenir par une intuition divine; il se nommait Manahem. Ce Manahem voyant un jour Hérode enfant qui se rendait chez son maître d'école, lui prédit qu'il serait roi des Juifs. Hérode pensant que l'Essénien ne le connaissait pas, ou qu'il se moquait de lui, l'avertit qu'il était d'humble extraction. Mais Manahem, en souriant, le frappa de la main et lui dit : « Tu régneras : n'oublie jamais les coups que Manahem te donne aujourd'hui, afin que tu te souviennes que la fortune est changeante. Ce sera une bonne pensée, si tu aimes la justice, la piété envers Dieu, et la clémence envers tes

concitoyens. Malheureusement, moi qui sais tout, je sais que tu ne feras pas ainsi ; tu mèneras une vie fortunée, tu acquerras une renommée éternelle, mais tu oublieras la piété et la justice, et, à la fin de ta vie, Dieu te punira. » A cette époque Hérode ne fit aucune attention à cette prédiction, mais lorsque la fortune l'eut mis sur le trône, il fit venir près de lui Manahem, et lui demanda combien de temps son règne durerait. L'Essénien ne répondant rien, Hérode insista : « Régnerai-je dix ans? lui dit-il. — Tu en régneras vingt, et même trente, mais je ne puis te dire quel sera le terme de ta vie. » Hérode se contenta de cette réponse, serra la main de Manahem et le renvoya. A partir de ce jour, le monarque eut une très-grande vénération pour les Esséniens. (*Ant. Jud.* XV, x-5.)

Dans un autre passage (*Ant. Jud.* XVIII, II-5), l'historien des Juifs revient sur les croyances des Esséniens, et voici comment il en parle :

Les Esséniens sont d'avis qu'il faut tout laisser à la volonté de Dieu. Ils admettent que l'âme est immortelle. Ils envoient bien des présents au temple, mais ils n'y viennent célébrer aucune cérémonie religieuse, parce qu'ils croient rendre à la Divinité un culte plus digne d'elle, dans le sanctuaire qui leur est commun. Du reste, ce sont des hommes excellents, fort adonnés à l'agriculture ; la justice est chez eux tellement en honneur, que leur conduite est digne d'admiration. Tous leurs biens sont en commun, et le riche ne jouit pas plus de la richesse que celui qui ne possède rien. Leur nombre s'élève à plus de quatre mille. Ils n'ont ni femmes ni serviteurs ; ils vivent séparés, mais en s'entre-aidant. Ils choisissent parmi eux des percepteurs des revenus et des fruits de la terre : ceux-ci exercent un véritable sacerdoce, et sont chargés de préparer les aliments de la communauté. Tous enfin vivent suivant une règle uniforme.

Il serait trop long de reproduire ici tous les détails que Josèphe nous donne, encore ailleurs, sur les mœurs des Esséniens. J'aime mieux renvoyer le lecteur au livre de l'historien des Juifs. (Voy. *Bell. Jud.* II, VIII-2 et suivants.)

C'est Pline (*Hist. nat.*, lib. V, cap. XVII) qui nous apprend que les Esséniens habitaient la côte occidentale du lac Asphaltite. Voici comment il s'exprime : « A l'occident, les Esséniens fuient le rivage, jusqu'au point où son voisinage cesse d'être nuisible. Nation unique et plus étonnante que toutes les autres nations de la terre; sans femmes, sans amour, sans argent, sans autres compagnons que les palmiers, chaque jour leur nombre se complète par la venue de tous ceux qui, fatigués de la vie du monde, vont chercher le repos dans la pratique de leurs mœurs. Ainsi, à travers des milliers de siècles (ô merveille!) une nation s'éternise, dans laquelle il ne naît personne! Au-dessous des Esséniens est Engadda, etc. »

Salien (*Thesaurus rerum toto orbe memorabilium*, cap. XXXVIII) répète les mêmes faits, presque dans les mêmes termes; aussi est-il évident qu'il n'a fait que copier Pline, en habillant à sa manière les idées de celui-ci.

Revenons à notre promenade autour de Mar-Saba. En quittant le lit du Kedron nous remontons, à travers les rochers, sur la hauteur qui supporte le Deir-el-Benat. Chemin faisant, nous pénétrons dans une grotte spacieuse, garnie de murailles de clôture, et nous visitons ainsi l'une des étranges demeures des Esséniens : le roc y est grossièrement excavé et ne présente nulle trace de travail tant soit peu soigné. Il est clair que ceux qui l'ont habitée ont voulu une retraite et rien de plus.

Dans le lit du torrent, Philippe a ramassé quelques cubes de pierre blanche qui proviennent indubitablement d'une mosaïque fort ancienne; ces cubes ont-ils été entraînés par le Kedron, de Jérusalem jusqu'en ce point? — Cela est bien peu

croyable, malgré l'identité de taille et de matière qu'ils présentent avec les cubes analogues, que l'on ramasse en immense quantité dans le Kedron, à la vallée de Josaphat. Nous sommes bientôt tirés d'incertitude; car, en suivant une tranchée pratiquée par les moines entre les deux portions du couvent, nous trouvons des files et des plaques entières de ces cubes encore en place. Là donc a existé, à une époque bien reculée sans doute, un monument important. Peut-être était-ce le sanctuaire des Esséniens, sanctuaire dont le couvent de Mar-Saba aura pris la place, comme tant d'autres monuments religieux qui se sont substitués aux monuments des cultes détrônés par le christianisme. — Cela est possible, mais je ne me permettrais pas de l'affirmer.

Notre promenade a été très-fructueuse : coquilles terrestres et insectes intéressants, ont été ramassés en grand nombre, et cette première chasse promet pour celles qui suivront; seulement, sous chaque pierre que retournent nos naturalistes, les scorpions et les scolopendres abondent, et nous ne sommes pas encore habitués à rencontrer, sans frémir, ces vilains animaux sous notre main.

Hamdan est venu nous rejoindre pour nous annoncer l'arrivée de nos bagages; comme il me paraît un peu soucieux, je m'enquiers des motifs de l'espèce d'inquiétude que je vois dans tout son maintien, et le scheikh me dit : « Tu as beaucoup de mules chargées, dont la vue ne peut manquer d'éveiller la convoitise des Bedouins que nous allons rencontrer. Nous nous ferons bien tous tuer, avant que l'on ne touche à l'un de tes cheveux; mais nous sommes en trop petit nombre, pour pouvoir exercer une surveillance convenable jour et nuit, et pour te défendre, le cas échéant, contre les attaques qui ne manqueront pas d'être dirigées contre ta caravane. Si tu ne doubles le nombre des hommes à pied et à cheval qui marchent avec moi,

il est clair que nous péririons tous. Maintenant que je t'ai prévenu, vois ce que tu veux faire. » A cette ouverture peu rassurante, que je me hâtai de transmettre à mes compagnons, il n'y avait qu'une réponse à faire : je donnai au scheikh l'autorisation de doubler notre escorte; et il m'annonça que dès le lendemain matin, les hommes nouveaux qu'il allait mander, seraient arrivés. En conséquence, Meidanỳ fut immédiatement dépêché vers les tentes de Thaâmera, avec mission de ramener le renfort dont nous avions besoin.

A la tombée du jour, nous rentrions dans l'enceinte du monastère. Une heure après, le dîner nous fut servi dans une salle à manger, ornée sur tout son pourtour, de larges divans garnis de coussins, et qui se composent de simples matelas posés sur le sol. Notre soirée se passa tranquillement à écrire les notes de la journée, à mettre en ordre nos conquêtes zoologiques et à fumer, en causant, une innombrable quantité de tchibouk. Le froid était devenu assez vif, et nous n'eûmes, pour y échapper, d'autre ressource que d'aller nous coucher. A dix heures nous étions étendus dans des lits beaucoup plus durs que les divans de la salle à manger, et nous n'en dormions pas moins du sommeil le plus profond.

A minuit un étrange charivari nous réveilla en sursaut : ce n'étaient pas des cloches qui pouvaient produire le carillon insensé que nous entendions et qui appelait les moines à l'office de la nuit. Le lendemain matin seulement nous eûmes le mot de l'énigme : de fortes barres de fer sont encastrées, par une de leurs extrémités, dans la muraille de l'église, et ces barres, frappées à tour de bras avec une autre barre de fer, rendent le son bizarre qui tient ici lieu de l'appel de la cloche. Somme toute, notre nuit, à part la vermine, a été satisfaisante; nous sommes bien reposés, et au réveil nous nous retrouvons tous frais et dispos.

9 JANVIER.

Hier, j'avais cru m'apercevoir que le scheikh Hamdan supportait assez impatiemment la présence de Mohammed; j'avais donc pris le parti de renvoyer celui-ci; mais, après une conversation avec le scheikh, je me suis rassuré et j'ai gardé mon homme de confiance auprès de moi. Mes Bedouins, du reste, m'ont affirmé qu'ils ne voyaient pas d'un mauvais œil ce compagnon, dont je supposais que la présence devait gêner quelque peu leurs allures habituelles. Tout va donc pour le mieux, et il ne s'agit plus que de partir.

Même hésitation, même lenteur, mêmes criailleries, mêmes colères qu'au départ de Beyrout. Nous étions prêts à sept heures du matin, et il est dix heures, quand il nous est enfin permis de monter à cheval. Hamdan nous a tenu parole; le supplément d'escorte qu'il nous a proposé de prendre à notre solde, est arrivé au point du jour, et pendant que nous essayons vainement de stimuler l'activité négative de nos moukres, tous nos Bedouins accroupis au soleil, sur un tertre qui domine la porte du couvent, et les chevaux attachés aux lances de leurs cavaliers, forment le tableau le plus piquant et le plus pittoresque. Nulle trace d'impatience sur les figures impassibles de ces hommes d'acier. Ils causent et fument tranquillement, sans même avoir l'air de faire attention à la mauvaise humeur que nous traduisons, de guerre lasse, par des injures et des coups de courbache.

J'ai beau tuer le temps en ramassant quelques débris d'ammonites fossiles, qui caractérisent le terrain sur lequel est bâti le couvent; trois longues heures se passent à courir d'une mule à l'autre, à réconcilier les moukres qui se battent, en les battant tous deux. Enfin, el-hamd-lillah! (grâce

à Dieu!) nous sommes prêts et nous partons. Nos Bedouins sautent en selle, prennent les devants et éclairent la route avec un soin merveilleux. Pas un monticule qu'ils n'escaladent, pas un ravin qu'ils ne fouillent, et certes ils ont fort à faire, car il est difficile de rencontrer un pays aussi tourmenté que celui-ci : partout les rocs de calcaire, à la surface rissolée, sont entrecoupés de couches de silex contournées, recroquevillées et qui font assez l'effet de cordes de violon que l'on aurait fait griller sur un poêle.

Hamdan a repris toute sa sérénité habituelle, et il marche gravement à l'avant-garde de sa petite armée. Tous nos Bedouins ont des mines franchement gaies et dévouées. Pas un d'eux ne perd l'occasion de nous dire quelques paroles d'amitié, quand il est à notre portée. La formule ordinaire est celle-ci : « Entè mabsouth? ana mabsouth; koullhou mabsouth. (Es-tu content? je suis content; chacun est content.) » Le khatib et Ahouad surtout ne s'en font pas faute. Ahouad, qui me voit assez gêné par la présence de mon lourd fusil à deux coups, me demande de s'en charger, et je le lui confie, à condition qu'il restera toujours assez près de moi, pour qu'à un moment donné, je puisse faire usage de cette arme. Édouard est condamné à me suivre pour ainsi dire pas à pas, et à m'indiquer l'heure, chaque fois que notre route change de direction et que je dois donner un coup de boussole. Le plus souvent, quand je lui demande de consulter sa montre, il est tout occupé à bourrer sa pipe, à allumer une cigarette, ce qui amène entre nous les altercations les plus comiques; quand il tarde trop, je l'accable d'invectives, au nom de la topographie, et d'ordinaire il me rit au nez.

Je n'avais pas encore voyagé en pareil terrain avec des mules chargées, et ce jour-là je fais mon apprentissage de toutes les colères que ces misérables bêtes inspirent

forcément à l'homme qui n'aime pas à perdre son temps. Comme les moukres font tous de l'indépendance, et ne s'occupent de leurs animaux que quand il n'y a pas moyen de faire autrement, les mules tiennent à montrer une indépendance égale à celle de leurs maîtres; aussi ont-elles l'habitude la plus opiniâtre de chercher, pour leur compte, des petits chemins impossibles, au bout desquels elles font d'affreuses culbutes; les charges roulent d'un côté, les bêtes de l'autre, les hommes s'évertuent alors, en braillant, à réparer le mal qu'un peu de surveillance eût prévenu, et le temps se passe, pour le voyageur, à maugréer à la fois contre les mules et contre les moukres.

La partie européenne de notre caravane s'était diminuée de MM. Pizzamano et Barbier, qui partirent pour Jérusalem en même temps que nous partions pour la mer Morte. Ces messieurs avaient eu suffisamment de temps la veille, pour trouver fort maussades des voyageurs qui se croient obligés de lever le pays qu'ils traversent; ils n'eurent donc garde de nous suivre dans toute notre aventureuse pérégrination. Je me hâte de passer au journal de notre route.

En quittant le couvent de Mar-Saba, nous marchons d'abord au nord-nord-est, sur le flanc même du Kedron, dont le lit est encaissé d'une centaine de mètres au moins. Partout, sur la rive que nous pouvons étudier de l'œil en cheminant, les excavations esséniennes pullulent. Petit à petit la route que nous suivons gagne le niveau de l'Ouad; et partis à dix heures quatre minutes, nous traversons le lit du Kedron à dix heures vingt-six minutes, après avoir perdu une douzaine de minutes à ramasser quelques mules, avec leurs chargements. Nous nous engageons alors dans le lit d'un torrent qui vient directement de l'est se jeter dans le grand Ouad que nous quittons, et dans lequel débouchent plusieurs autres ravins dirigés du nord au sud.

Au point même de jonction du Kedron et de l'Ouad que nous allons suivre, est un puits creusé dans le rocher, et dont je n'ai pu obtenir le nom de mes Bedouins : pour eux, il s'appelle el-Bir, c'est-à-dire le puits, tout court. Me voilà bien avancé !

Il ne nous faut pas plus de dix-huit minutes pour arriver à la naissance du torrent, et à dix heures quarante-quatre minutes, nous entrons sur un petit plateau compris entre deux rideaux assez bas, traversé par un lit de ruisseau à sec, qui court du nord au sud, et garni d'un campement de Bedouins, dont nous reconnaissons la présence, avant de l'apercevoir, à une nuée d'enfants presque nus, de femmes en chemise bleue et de chiens aboyants, qui viennent nous regarder, mais du plus loin qu'ils peuvent. Ce sont des amis du scheikh Hamdan qui occupent ce terrain; nous passons donc près d'eux, sans la moindre inquiétude.

A dix heures cinquante-quatre minutes, nous sommes arrivés au bout de la petite plaine, et une descente rocailleuse nous amène au fond d'une vallée déchirée que nous atteignons à onze heures neuf minutes. Là, encore, nos mules nous arrêtent pendant vingt-cinq minutes. Comme nous ne pouvons laisser cheminer les bagages isolément en ce pays, si nous tenons à les conserver, nous sommes bien forcés de faire halte, quand nos bêtes de somme s'avisent de rouler dans quelque trou, ce qui arrive à chaque instant.

Je profite de ce temps d'arrêt pour examiner le pays qui m'entoure. A droite est un pâté de montagnes peu élevées dont le centre est à environ dix kilomètres; c'est le Djebel-Emdenys. Au delà s'étend une vaste plaine coupée par l'Ouad-en-Nar ou Kedron; c'est le Merdj-el-Beqâa. Devant nous, c'est-à-dire à l'est, s'étend une suite non interrompue de mamelons calcaires, et à notre gauche sont diverses montagnes

dont la plus élevée est à une lieue environ. La formation est toujours la même, c'est-à-dire du calcaire, coupé de larges filons de silex contournés et tourmentés, comme par l'action du feu. Sur le flanc de la première de ces montagnes de gauche, paraît une tache rougeâtre considérable, et j'envoie l'un de mes Bedouins me chercher des échantillons de la roche qui a contracté cette couleur, qui tranche si fortement avec la teinte uniformément blanc jaunâtre de tout le pays que nous traversons. Il me rapporte des morceaux de pierre, qui ont exactement l'apparence de pierres calcaires de notre pays lorsqu'elles ont subi l'action d'un incendie.

Nous nous sommes remis en marche à onze heures trente-cinq minutes; et c'est dix minutes après que nous avons franchi le point où se montre cette tache étrange. Nous longeons alors le Merdj-el-Beqâa, et, à partir de midi, nous marchons presque invariablement à l'est, après avoir laissé à deux kilomètres à gauche, et en avant de montagnes déchirées, une ruine que les Arabes appellent Qalâat-el-Mardeh. A propos de cette Qalâat ou forteresse, Hamdan me raconte que c'est un château ruiné qui fut habité, dans l'ancien temps, par des géants dont on a retrouvé les ossements dans les tombeaux d'alentour. Qu'y a-t-il de vrai dans ce conte arabe? je l'ignore; mais je n'ai pas le temps d'aller le vérifier. Nous suivons encore le lit desséché d'un torrent qui coule directement à l'est. Il naît entre des mamelons crayeux, au milieu desquels il chemine pendant près de trois kilomètres, sans faire de détours bien sensibles; puis il s'enfonce dans le sol, et ses bords deviennent très-escarpés; la rocaille qui les forme a l'air d'avoir été grillée par un feu très-vif.

A midi et demi, nous nous arrêtons enfin pour déjeuner. Après une halte de trente-cinq minutes, nous repartons, en marchant au sud-est, et nous nous rapprochons de l'Ouad-en-

Nar, ou plutôt c'est lui qui, par un coude brusque, se rapproche de la route que nous suivons. Après avoir traversé force ravins, contourné force mamelons ayant toujours l'apparence rissolée que j'ai déjà bien des fois signalée, et repris, à une heure vingt minutes, un direction constante à l'est, nous arrivons, à une heure cinquante minutes, à la dernière crête qui nous sépare encore de la plage tant désirée. Nous sommes à peu près en face de la source nommée Ayn-Fechkhah. Mais pour y parvenir, nous avons à faire connaissance avec une de ces descentes fabuleuses qui, du sommet des montagnes de Canâan, conduisent au bord de la mer Morte. Comment hommes et bêtes peuvent-ils se tirer de pas semblables? Aujourd'hui encore que je les ai franchis, c'est un problème dont je ne comprends pas trop la solution.

A trois heures six minutes, nous mettons enfin le pied sur la plage, et nous nous trouvons à deux cents mètres au plus du bord de l'eau. Du haut de la montagne que nous venons de descendre, cette mer étrange à laquelle tous les écrivains attribuent l'aspect le plus sinistre, nous avait paru un lac splendide, étincelant de lumière, et dont les flots bleus venaient briser doucement sur le gravier de la plage la plus unie. A travers l'onde transparente apparaissait une teinte blanche qui festonnait la rive, et nous avions deviné déjà que cette teinte était due au sel qui se précipite et cristallise sous les eaux. De près nous reconnaissons sur-le-champ que nous avions deviné juste.

Allions-nous acquérir la certitude que rien ne vit au bord de la mer Morte, ainsi qu'on l'a tant de fois répété? C'est le contraire qui nous est démontré, à l'instant même où nous atteignons le rivage : une volée de canards fuit devant nous, s'abat hors de portée sur les flots, se joue et plonge gaiement. Aux premiers pas que nous faisons, de beaux insectes se

montrent à nous sur le gravier; des corneilles volent et crient sur les flancs déchirés de la falaise immense qui domine le lac.

Où sont donc ces miasmes méphytiques qui donnent la mort à tout ce qui n'en fuit pas l'atteinte? Où? dans les écrits des poëtes qui ont emphatiquement raconté ce qu'ils n'ont pas vu. Il n'y a pas cinq minutes que nous foulons la plage de la mer Morte, et déjà, presque tout ce qu'on en a dit est rentré, pour nous, dans le domaine de la fable... Poursuivons donc notre route en toute sécurité, car si quelque chose est à craindre ici, ce n'est certainement pas l'influence pestilentielle du lac le plus imposant et le plus beau qui existe sur la terre.

A partir du point où nous avons touché la rive, nous marchons directement au sud, et nous entrons dans le delta situé à l'embouchure de l'Ouad-en-Nar. Ce delta est formé de dunes de gravier, sillonnées par les larges ravins qui vomissent dans la mer les eaux du Kedron, lorsque les pluies donnent au torrent une existence éphémère. Ce delta occupe sur la rive une largeur d'un kilomètre environ, et du pied des falaises jusqu'à la mer, les dunes couvrent aussi un espace de mille mètres à peu près. Quant à l'embouchure de l'Ouad, au point où les montagnes abruptes qu'il a déchirées, retombent à pic sur la rive, elle est de cinq à six cents mètres. C'est à l'extrémité sud du delta que le torrent a son lit actuel. Ce lit, qui descend au sud en quittant la montagne, s'infléchit presque aussitôt et court ensuite à l'est pour aller se perdre sur la plage. Inutile de dire qu'il est rempli des fragments de roc que le torrent entraîne dans ses crues.

Au delà du delta, nous traversons, à trois heures et demie, une ravine sans nom, qui descend directement à l'est, par une déchirure de la falaise. A partir de là, le terrain sur lequel

nous cheminons, est formé d'un fin gravier très-meuble, et dans lequel les pieds de nos chevaux s'enfoncent à chaque pas. La surface en est efflorescente, grâce à la saturation saline du sol, due à la retraite des eaux de la mer, lorsque son niveau s'abaisse, pendant la saison d'été. Je dis que le niveau s'abaisse, et ce fait ne saurait être révoqué en doute, puisqu'à quelque dix mètres de la rive, des troncs d'arbres sont à demi enterrés dans le gravier. A les voir, on jurerait qu'ils ont été brûlés, car tout le bois en est noir, comme s'il avait échappé à un incendie. Ces arbres, à en juger par l'état dans lequel ils se trouvent, sont probablement là depuis des siècles, et, entraînés par les cours d'eau qui se précipitent dans la mer Morte, ils ont été déposés sur la rive par les flots de cette mer. Chaque année, sans doute, le nombre de ces arbres à l'aspect sinistre, augmente lors de la saison des pluies, et le Jourdain, qui court violemment entre des rives admirablement couvertes de végétation, doit avoir fourni la majeure partie de ce bois flotté.

Au point où nous sommes, à trois heures cinquante-six minutes, la plage n'a plus guère qu'une largeur de quatre cents mètres, et le flanc inaccessible des montagnes s'élève immédiatement à pic. Une nouvelle ravine forme en ce point un autre delta beaucoup moindre que celui de l'Ouad-en-Nar, puisqu'il ne donne à la plage qu'un surcroît de largeur de deux cents mètres environ. La nature du terrain qui la constitue reste la même.

Tout à coup, la rive se creuse en golfe et se rapproche du pied de la montagne, dont elle n'est plus séparée que de deux cents mètres au plus. A quatre heures trois minutes, nous passons en vue d'une grotte creusée dans le flanc de la falaise et à trois cents mètres, à vol d'oiseau, du chemin que nous suivons. Un peu plus loin, le roc est entamé par le lit d'une cascade qui a fait de la plage une plaine couverte de pierrailles. Puis,

bientôt, la rive se couvre de roseaux immenses qui forment un inextricable fourré. La mer disparaît derrière cet ondoyant rideau, et le pied de la montagne n'est séparé que de quelques mètres, de la lisière de roseaux. La présence de ceux-ci est due à une magnifique source d'eau chaude et douce, peuplée de myriades de mélanopsides et de néritines. Enfin, de jolis martins-pêcheurs voltigent sur le ruisseau formé par la source, qui s'appelle Ayn-el-Rhoueyr, (source du petit marais). C'est là que nous nous arrêtons, à cinq heures moins un quart, et nos tentes se dressent assez rapidement à cinquante pas de la source.

Pendant que nous avons suivi la plage, nos Bedouins se sont mis en quête des morceaux de bitume et de soufre, que le lac rejette fréquemment sur ses bords. Ils en ont ramassé bon nombre qu'ils m'apportent; mais ce qu'ils me montrent en triomphe, c'est un petit poisson mort qu'ils ont trouvé sur la grève. Au premier moment nous sommes tentés de croire à une erreur de plus, de la part des écrivains qui ont tant parlé sur la mer Morte. Ce poisson, recueilli à quelques lieues des rivières, a d'ailleurs toute l'apparence extérieure d'un poisson de mer. En faut-il conclure que des êtres de cette classe vivent dans le lac? Nos Bedouins seuls peuvent fixer notre opinion sur ce point. Je les interroge donc les uns après les autres, et, de leurs réponses parfaitement concordantes entre elles, résulte pour nous la certitude que nul poisson ne paraît qu'accidentellement, dans ces eaux saturées de sel. Les flots du Jourdain et de l'Arnon, c'est-à-dire, pour les Arabes, du Cheryat-el-Kebir et du Nahr-el-Moudjeb, entraînent fréquemment les poissons qui s'aventurent trop près de l'embouchure de ces rivières, à la poursuite des proies qu'elles emmènent à la mer. Une fois entrés dans les eaux du lac, ces animaux ne tardent pas à y subir une espèce d'empoisonnement qui ne leur permet plus de revenir en arrière, et ils meurent assez promptement. Leurs

corps surnagent alors, et la moindre brise les rejette sur la plage.

Quelques jours après, vers le rivage de Sdoum, mes Bedouins me ramassèrent deux autres poissons semblables, mais en très-mauvais état de conservation; dans les trois individus, il m'a semblé reconnaître une espèce qui pullule dans le lac de Gennesareth, et qui, plusieurs fois, a été servie sur notre table, pendant notre séjour à Thabarieh.

Pendant que nos domestiques et nos moukres s'occupent de dresser nos tentes, les Thâamera qui nous accompagnent vont au fourrage, c'est-à-dire qu'ils abattent autant qu'ils peuvent des immenses roseaux qui nous séparent de la rive, et dont nos chevaux se montrent très-friands. Je les suis et je cueille une assez nombreuse série de jolies plantes qui croissent à travers les roseaux, surtout auprès de la source; là se trouve un convolvulus ou liseron qui grimpe en s'enroulant autour des tiges élevées de ces roseaux, et forme un inextricable fourré que les yataghans de nos Bedouins peuvent seuls permettre de traverser.

Nous avions emporté, Édouard et moi, une petite tente à double toit; nous nous y installons avec Philippe, et Mohammed qui couche en travers de la porte. Rothschild occupe à lui seul une tente surmontée du pavillon tricolore, tout étonné sans doute, de flotter pour la première fois, sur les rivages de la mer Morte. Nos autres amis, Belly, Loysel et Papigny, logent dans une tente très-spacieuse et capable de nous contenir tous. Enfin, deux autres tentes, l'une destinée au drogman François et à Selim, l'autre à la cantine et à Matteo, composent notre camp qui, en moins d'une heure, prend une petite tournure fort coquette.

Derrière les tentes et sur le flanc de la montagne, nos chevaux sont attachés au piquet, et chacun d'eux est pourvu

d'une large brassée de roseaux qu'il dévore. Nos Bedouins vont chercher au bord de la mer du bois flotté, et plusieurs feux sont installés autour du camp. Chacun d'eux est gardé par quelques hommes qui font faction à tour de rôle, pour éviter les surprises. Pendant la nuit, Hamdan visite fréquemment ces différents postes, afin de s'assurer que tout son monde veille sur nous; d'heure en heure, nous entendons retentir au loin le cri prolongé : « Ya scheikh Hamdan ! » auquel le brave homme répond : « Thayeb ! (bien !) » et tout retomberait dans le silence, n'étaient les clochettes de nos mulets de charge, qui troublent seules la paix de cette nuit si calme et si profonde.

La température est chaude, l'air d'une pureté extrême, et lorsque la lune vient ajouter sa lueur, faible encore, à celle des étoiles, la mer Morte et notre campement prennent une physionomie si pittoresque, que nous en sommes tous vivement impressionnés. De fait, nous ne nous lassons pas d'admirer ce spectacle si nouveau pour nous, Parisiens dépaysés !

Pendant la soirée, j'ai mis en presse mon herborisation du jour, j'ai étiqueté les échantillons géologiques que j'ai ramassés ou fait ramasser en route, j'ai écrit mes notes et passé ma carte à l'encre. Il est minuit quand ma besogne est terminée. Tout dort autour de moi, à l'exception des hommes de notre escorte qui fument près des feux du bivouac, en envoyant jusqu'à moi les intonations gutturales de leur admirable langue. Je vais à mon tour inspecter tous les feux, causer et fumer avec mes Bedouins qui me témoignent le plus qu'ils peuvent affection et respect, et je me faufile enfin dans notre petite tente, où je m'étends tout habillé sur ma couchette, et mes armes sous la main.

Je ne répéterai pas ce détail, et je dirai une fois pour toutes, que pendant les vingt et quelques nuits que nous avons passées sur les bords de la mer Morte, nous n'avons pas pu

songer une seule fois à nous dépouiller de nos vêtements, pour reposer plus à l'aise. Mieux valait un peu moins de repos et beaucoup plus de sécurité. Nous nous mettions ainsi, sinon à l'abri d'une surprise, du moins en mesure d'y faire face promptement et d'une façon plus efficace.

Bien que la nuit ait été bonne, nous avons à la lettre étouffé dans notre tente, qui est devenue une véritable étuve. Nous serons donc obligés d'y renoncer.

8 JANVIER.

Au point du jour la voix de Khatib nous a réveillés; il disait la prière du Fedjr ou de l'aurore; mais je n'oserais affirmer que tous nos Bedouins prirent part à son oraison. Le soleil n'était pas encore levé, que nous étions debout et que nous faisions avec délices nos ablutions accoutumées, à la source chaude d'el-Rhoueyr.

On n'abat pas des tentes comme les nôtres et on ne recharge pas une vingtaine de mulets, instantanément. Aussi est-il huit heures quarante-cinq minutes, quand nous pouvons sauter en selle et reprendre notre voyage.

Ce matin le ciel est d'une pureté extrême, le soleil s'est levé radieux et la mer Morte présente le plus splendide spectacle qu'il soit possible de se figurer. Les montagnes de Canâan sont vivement éclairées derrière nous; celles de Moab sont encore dans l'ombre, et elles projettent dans les eaux limpides du lac, leur image nette et tranchée. Nous jetons avidement nos regards vers la pointe sud de la mer, mais une légère brume la couvre, et d'ailleurs nous en sommes tellement éloignés encore, que nous n'apercevons que les profils incertains des montagnes qui nous en séparent.

Hier, en arrivant au bord de la mer Morte, nous avions

aperçu au large une énorme tache noire qui semblait avancer, et de la présence de laquelle nous ne pouvions nous rendre compte. Les Arabes nous ont dit que c'était probablement un tronc d'arbre apporté par le Jourdain; c'est possible, mais ce qui est certain c'est qu'aujourd'hui la tache a disparu, et que toute la surface de la mer, à perte de vue, est unie comme un miroir. Une étroite zone, plus lisse et plus lumineuse, la traverse dans toute sa longueur et à un kilomètre au plus de la plage sur laquelle nous sommes arrêtés. A quoi peut-on attribuer la présence de ce ruban si uni et si tranquille? Je l'ignore complétement.

En attendant notre repas du matin, pour montrer à nos Bedouins que nos fusils ne seraient pas inutiles entre nos mains, quelques balles sont envoyées dans la montagne. Une petite excavation naturelle sert de cible, et bien qu'elle soit à une centaine de mètres, nos amis lui adressent leur carte de visite. Quelques corneilles, étonnées de cette fusillade, volent alors sur le flanc des rochers, et Rothschild en abat une; ceci achève de donner à nos Arabes une très-haute considération pour ces armes qui leur paraissent quelque peu diaboliques. Ce sont surtout nos pistolets à huit coups qui excitent parmi eux la plus respectueuse admiration. Une fois le huitième coup parti, nous arrêtons le feu, le plus naturellement du monde, en disant qu'il est inutile de perdre plus de poudre et de plomb; et comme les braves gens voient que c'est toujours le canon inférieur qui fait feu, et qu'il y en a huit semblables, ils admettent sans la moindre hésitation, qu'un pistolet pareil n'a pas de raison pour se vider jamais, et qu'un Cheytan seul a pu l'inventer et le fabriquer.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous montons à cheval et nous quittons Ayn-el-Rhoueyr. La plage se resserre presque immédiatement, et le pied des montagnes, qui ont en ce

point environ six cents mètres de hauteur, est immédiatement en contact avec l'épais fourré que nous devons traverser, pour gagner du terrain. Notre marche est difficile, précisément à cause de cette végétation incroyable; les charges de nos mules s'accrochent à chaque pas, et nous sommes bien heureux quand elles ne font que cela. Nos pauvres mules ont absolument l'air de ces hommes, à la corpulence plus développée que de raison, qui s'aventurent dans un couloir trop étroit.

A neuf heures, la plage n'a plus que vingt mètres de largeur, et toute notre caravane est tellement empêtrée dans les roseaux et les arbrisseaux épineux, qu'il nous faut dix bonnes minutes pour la tirer de ce défilé. A quelques centaines de pas plus loin, nous nous retrouvons sur une plage de trois cents mètres de largeur, et en face de deux lits de cascade, séparés l'un de l'autre par un intervalle de deux cents mètres au plus. Le gravier entraîné par les grosses eaux, a encore formé ici l'espèce de delta sur lequel nous cheminons. A neuf heures treize minutes, nous avons atteint un point où les roseaux deviennent plus épais et plus hauts encore; ils sont accompagnés cette fois de quelques beaux Seyal ou gommiers. Une source d'eau douce doit donc nécessairement se trouver en cet endroit, et nous sommes effectivement arrivés à l'Ayn-et-Therabeh, dont nous nous contentons de relever la position en passant.

Jusqu'ici nous croyons marcher directement sur Ayn-Djedy, et quelques heures seulement doivent nous séparer de ce lieu important. Mais nous avons compté sans nos Bedouins, qui ne prennent pas la peine de nous consulter, et qui nous annoncent sans façon, que suivre plus longtemps le rivage est impossible, que la route est tout à fait impraticable, et qu'il faut remonter dans la montagne, pour redescendre ensuite à Ayn-Djedy.

On pense bien qu'à cette annonce, nous ressentons un peu de mauvaise humeur. Quoi, nous avons failli cent fois nous rompre le cou, pour atteindre le terrain plat, pour nous tirer de ces affreuses rocailles où un faux pas équivaut à quelque bras ou à quelque jambe cassés, tout au moins, et voilà qu'il faut recommencer cette gymnastique enragée, pour deux journées entières ! car Hamdan ne nous promet pas moins. Ce sont bien deux journées qu'il nous faut sacrifier, pour gagner à travers le désert de Canâan, un point qui, en ligne directe, n'est éloigné de nous que de quatre lieues tout au plus. Nous avons beau essayer de nous révolter, rien n'y fait : — la route n'existe pas, la montagne plonge directement et à pic dans la mer. — Voilà la réponse que le scheik nous donne, et comme, en définitive, il est plus prudent de le croire que d'y aller voir, nous nous laissons conduire, bien à contre-cœur, je l'avoue ; car il nous en coûte fort de quitter cette plage, après laquelle nous avons tant soupiré et que nous espérions bien ne pas perdre de vue si promptement.

A neuf heures vingt et une minutes, nous cheminons à trente mètres seulement du pied des escarpements, et, à cinq cents mètres à gauche, est la rive que nous cache toujours la lisière de roseaux. A neuf heures et demie, nous traversons le lit d'un torrent aboutissant à une nouvelle cascade double, qui a profondément entamé le flanc de la montagne. Là comme toujours, les graviers venus des hauteurs, se sont amoncelés sur une largeur de deux cent cinquante mètres à peu près. Une fois ce torrent traversé, nous rentrons pour tout de bon dans la montagne.

Depuis neuf heures vingt-sept minutes le chemin était devenu montant et pierreux ; je dis *le chemin* par pure fantaisie, car, à vrai dire, il n'y a pas l'ombre de chemin tracé, dans cette étrange contrée. Nous avions déjà coupé deux plateaux suc-

cessifs en gradins, d'une centaine de mètres de largeur chacun, avant d'arriver au lit à sec du torrent, au sortir duquel nous commençons à gravir, à l'aide de force lacets, un col très-raide, qui va toujours se rétrécissant et qui arrive à n'avoir plus que cinq ou six mètres de largeur entre deux précipices; c'est le Nakb-et-Therabeh. Ce col aboutit à un petit plateau couvert de pierrailles, situé à deux cent cinquante mètres environ au-dessus du niveau de la mer Morte. Il est neuf heures cinquante-trois minutes, quand nous y parvenons, et comme, d'une part, la journée doit être dure et que, de l'autre, Hamdan est allé avec ses cavaliers à la recherche d'une route praticable pour nos bêtes de charge, nous sommes bien forcés de faire halte en ce point, et nous prenons le parti d'y déjeuner; ce sera toujours autant de fait.

L'entomologie profite amplement de ce temps d'arrêt, et pendant que nos amis retournent les pierres et ramassent force insectes précieux, je m'extasie sur la splendeur du panorama qui se déroule devant moi. Mais que le lecteur se rassure, je ne recommencerai pas à décrire ici l'aspect saisissant de la mer Morte; rien de fastidieux comme la répétition des formules d'admiration. On ennuie les gens que l'on aime, en le leur répétant trop souvent, ceci est parfaitement certain; à plus forte raison doit-on ennuyer ceux qui n'y sont guère intéressés, quand on leur parle sans cesse des émotions que l'on ne se contente pas de savourer pour son compte. Je m'abstiens donc, mais l'on fera bien de sous-entendre toujours que je ne me lasse pas de contempler et d'aimer cette merveilleuse nature, et que mes compagnons sont comme moi. Ceci posé, je reprends mon journal,

A onze heures deux minutes, nous quittons le Nakb-et-Therabeh pour rejoindre Hamdan, qui s'est planté comme un jalon sur la pointe d'un rocher, à quelques centaines de mètres au-

dessus du niveau du plateau où nous nous sommes arrêtés, et dans la direction de l'ouest. A peine pouvons-nous distinguer autre chose qu'un point noir sur un point gris : c'est le scheikh sur sa gracieuse jument; ni l'un ni l'autre ne bouge, et il a fallu les yeux de lynx de nos Bedouins, pour nous faire découvrir un cavalier ami dans cette petite tache, à laquelle nous n'eussions certes pas fait attention de nous-mêmes, ou mieux que nous n'eussions pas aperçue de si loin.

Après avoir passé entre deux fortes collines calcaires, nous débouchons, à onze heures vingt-cinq minutes, sur un plateau couvert de mamelons. Cinq minutes après, nous avons, à notre droite et à six cents mètres environ de la voie que nous suivons, une forte montagne dont les flancs sont garnis de contreforts pyramidaux, assez semblables à ces redans qui forment la dentelure des riches coteaux qui bordent la Seine entre le Pont-de-l'Arche et Rouen. Seulement ici la belle verdure des collines normandes est remplacée par la teinte uniformément grise du calcaire qui constitue le terrain de ce désert.

A notre gauche, et à un kilomètre à peu près, court parallèlement au chemin suivi par nous, une déchirure très-large et très-abrupte : c'est l'Ouad-el-Merabbah. A onze heures trente-huit minutes, nous avons traversé un ravin qui va se perdre dans l'Ouad et qui court du nord au sud. L'Ouad-el-Merabbah et notre route convergent rapidement, et à onze heures quarante-sept minutes, lorsque nous ne sommes plus qu'à deux cents mètres environ de la montagne calcaire dont je viens de parler, le lit de l'Ouad n'est plus guère qu'à cent mètres à notre gauche. Nous marchons à l'ouest; mais bientôt nous faisons un crochet, et à une heure cinquante-cinq minutes nous cheminons au nord-ouest; nous sommes alors vis-à-vis l'extrémité de la montagne calcaire et nous traversons un nouveau ravin très-escarpé qui va, comme le premier, déboucher dans

l'Ouad-el-Merabbah. Nous redescendons ensuite sur un plateau mamelonné qui nous conduit directement au bord de l'Ouad, que nous atteignons à midi quatre minutes.

L'Ouad naît en ce point même, où nous le traversons avec quelques difficultés et en perdant plusieurs minutes, pour donner à nos mules le moyen de ne pas y descendre la tête la première; ceci n'est pas toujours aisé, grâce à l'intelligence avec laquelle ces animaux choisissent de préférence les chemins invraisemblables. A midi dix minutes, nous sommes sur l'autre rive et nous avançons sans embarras, à travers une plaine tourmentée, que domine au nord un nouveau pâté de petites montagnes calcaires; notre route est alors à l'ouest-sud-ouest. A midi vingt-trois minutes, nous traversons un ravin peu profond, mais bien marqué, et nous entrons dans une petite plaine, sur le sol de laquelle ne s'élèvent que deux amas de pierres évidemment amoncelées à dessein : ce sont deux tombes arabes, deux Tâala-ed-Daouary, comme les appellent nos Thâamera.

A midi vingt-neuf minutes, nous sommes arrivés à une crête qui termine le plateau que nous venons de traverser, et nous nous engageons dans un ravin peu profond, mais assez difficile, qui nous mène par quelques lacets au bord d'une vallée très-abrupte, courant directement de l'ouest à l'est, et ayant à peu près cinquante mètres de largeur; les flancs de ce ravin semblent à pic, et c'est pourtant là qu'il faut traverser. Pour le coup, si nous en venons à bout sans accident, nous aurons exécuté un merveilleux tour de force.

Mes Arabes me disent, pour m'encourager, que l'armée d'Ibrahim-Pacha a franchi au même point, l'Ouad-ed-Dahradjeh, et cela sans perdre trop de monde. Voilà, parbleu, une vallée bien nommée! la vallée de la culbute, la vallée

où l'on roule! Décidément, messieurs les Arabes sont très-spirituels.

Pour descendre, il est clair que la chose ira toute seule; toutefois, nous ferons bien de nous rappeler ce que signifie le nom de ce passage, car nous arriverions très-aisément au point le plus bas, et beaucoup plus vite que la prudence ne le commande, si nous ne tenons pas à nous rompre les os. Chacun met pied à terre, cela va sans dire, et comme je ne veux pas avoir sur la conscience la mort de mon pauvre cheval, je le confie à mon ami Ahouad. J'aurai d'ailleurs bien assez de peine à me tirer d'affaire moi-même.

Au reste, le spectacle promet d'être assez intéressant; je m'assieds donc sur la rive nord et je laisse passer les plus pressés. Vivent les Bedouins pour se tirer, avec l'adresse des singes, des pas les plus périlleux! Pas un de nos mulets ne se tue et ne roule dans le précipice; tous ont gagné le fond. Mais le plus épineux reste à faire. Il faut maintenant escalader l'autre bord, et la chose paraît moins coulante de soi.

Les fantassins éclairent la marche, et avancent avec désinvolture sur d'étroites corniches qui surplombent l'abîme, depuis le bas jusqu'au sommet. Partout du roc nu, sur lequel il est beaucoup plus aisé de glisser que de cheminer. Mulets et chevaux s'insurgent et renâclent. Les pauvres animaux trouvent évidemment exorbitante la fantaisie que nous avons de leur imposer cette promenade aventureuse. Mais comme il n'y a point pour eux moyen de se retourner, ni de reculer, à force d'exhortations et de coups, ils se décident à avancer, en rechignant. Un point surtout est chanceux. La corniche qui surplombe le précipice, n'a guère qu'un pied et demi de largeur, et elle est surplombée elle-même par un rocher, autour duquel il faut tourner brusquement, en franchissant une petite marche haute de deux pieds,

rien que cela! Nos moukres invoquent le Prophète, crient, prient, pleurent et s'arracheraient volontiers les cheveux, s'ils en avaient sous leurs tarbouch. L'un d'eux s'oublie jusqu'à injurier Hamdan, qui se dispose très-tranquillement à lui brûler la cervelle; heureusement ce premier mouvement d'humeur n'a pas de suite.

Nos Thâamera se mettent alors à l'œuvre, chaque mulet est débarrassé de sa charge, tiré par la bride, poussé à coups de crosse de fusil ou de plat de yataghan, et arrive sain et sauf au bon chemin; nos chevaux en font autant. Les bagages transportés en lieu sûr, à dos de Bedouin, sont remis à leur place; tous, hommes et bêtes, ont franchi ce mauvais pas sans accident. Ouf! que nous l'avons échappé belle! J'espère bien que je ne repasserai jamais par là! car il ne faut pas tenter la Providence, qui certes nous a protégés. Il est une heure trente-huit minutes quand nous sommes en mesure de reprendre notre route. Nous n'avons donc mis qu'une heure à traverser ces cinquante mètres, mais rien n'eût été plus facile que d'y mettre l'éternité.

Nous cheminons maintenant dans une plaine couverte de petits mamelons, et coupée de ravins peu profonds, que nous traversons à une heure quarante-cinq minutes et à deux heures quatre minutes, en perdant encore un quart d'heure, grâce à nos bagages. Nous avons repris notre marche au sud, et à deux heures dix-neuf minutes, nous avançons entre deux pâtés de montagnes, séparés l'un de l'autre par une plaine de quinze cents mètres de longueur. Au fond de cette petite plaine est un rideau de roches calcaires où nous devons trouver une grotte et une citerne bien fournie. C'est donc là que nous camperons aujourd'hui.

Nous hâtons le pas, et à deux heures vingt-six minutes, nous sommes arrivés à l'entrée de la grotte et de la citerne, qui se

nomme le Bir-el-Manqouchieh. O surprise agréable! il n'y a pas une goutte d'eau. Le sol de la citerne est tapissé d'une belle couche d'argile blanche, déposée par les eaux et fendillée par la chaleur : voilà tout. Hamdan et ses hommes sont un peu penauds de la découverte, mais à coup sûr nous le sommes plus qu'eux. Pendant dix minutes, nous tenons conseil. Que faire? où aller? où trouverons-nous à boire? Question cruelle dans le désert! A quoi bon rester là, puisqu'il n'y a pas une goutte de liquide pour nous ni pour nos bêtes; autant aller en avant, nous aurons tout aussi bien soif ailleurs, et à tout le moins nous n'aurons pas eu le ridicule de camper auprès d'un puits très-renommé sans doute, mais parfaitement à sec.

Nous voilà donc repartis. Nous traversons les monticules dans le flanc de l'un desquels est creusé le Bir-el-Manqouchieh, dont nous garderons bonne souvenance, et nous entrons dans une autre plaine, mamelonnée comme celle que nous venons de quitter. Nous sommes dans la contrée que les Arabes appellent le Belad-Haçaça, et notre route est au sud-ouest. A deux heures quarante-cinq minutes, nous traversons sans grande peine l'Ouad-Haçaça, et à deux heures cinquante-cinq minutes, nous songeons à nous arrêter, de guerre lasse, dans un fond de ravin, dominé de partout par des collines calcaires, et situé à deux cents mètres au plus de l'Ouad-Haçaça.

Bonne nouvelle! Nos Bedouins, qui ne se soucient pas plus que nous de mourir de soif, ont, en furetant dans l'Ouad, découvert quelques flaques d'eau plus ou moins croupie. Au cri de joie poussé par eux : Fih maïeh! (il y a de l'eau!) la sérénité renaît dans tous les estomacs et dans tous les esprits. Décidément, le Belad-Haçaça est un délicieux pays! Il n'y manque rien, puisqu'il y a de l'eau malpropre à boire.

Pendant que notre camp s'établit, Hamdan, qui a aperçu des gazelles et entendu des francolins, nous mène à la chasse,

le long de l'Ouad-Haçaça. Belly et Loysel chassent de leur côté, et rapportent quelques perdrix; quant à nous, nous ne voyons et ne rapportons que nos personnes.

Demain, grâce à Dieu, nous serons à Ayn-Djedy, et là, du moins, nous trouverons, nous dit-on, la plus magnifique des sources. Le reste de la soirée s'est passé à merveille : nous avons bien dîné, bien fumé, bien causé, bien écrit nos notes et tracé la carte de la journée. Tout va donc pour le mieux. Nous avons renoncé à notre petite tente, Édouard et moi, et nous logeons en compagnie de nos amis, pour ne plus les quitter et pour respirer à l'aise. Les feux, de broussailles sèches, cette fois, sont installés autour de notre camp, et après avoir été faire une visite à Hamdan et à ses amis, après avoir pris le café avec eux, nous rentrons nous coucher. Il fait un peu moins chaud qu'à l'Ayn-el-Rhoueyr; il y a quelque chose comme une douzaine de degrés de moins. Mais n'importe, la nuit est belle et douce encore, et nous reposons à merveille, comme de coutume. Nos conquêtes entomologiques et conchyliologiques ont été mises en ordre par Édouard et Philippe. La moisson promet d'être bien riche si cela continue ainsi.

D'où vient maintenant ce nom de Belad et d'Ouad-Haçaça? Consultons la Bible. Nous lisons dans la Genèse (XIV-7) : Puis ils retournèrent et vinrent à Ayn-Michfat qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays du peuple amalécite, ainsi que celui du peuple amorhéen, qui habitait Hasasoun-Tamar.

Nous lisons encore dans les Chroniques (II, XX, 1-2): 1. Ce fut après cela que les fils de Moab et les fils d'Ammon et avec eux une partie des Ammonites, vinrent contre Josaphat, pour la guerre. 2. On vint annoncer à Josaphat, savoir : une multitude considérable vient contre toi d'au delà de la mer, d'Aram, et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy.

Ayn-Djedy a donc porté primitivement le nom de Hasasoun-Tamar. Notre Belad-Haçaça est trop près d'Ayn-Djedy, où débouche l'Ouad-Haçaça, pour qu'il n'y ait pas une liaison très-étroite entre le nom biblique et celui que porte encore le pays. On peut juger par là de la manière dont les noms primitifs se transmettent, de génération en génération, dans la terre sainte.

Depuis deux jours, un fait assez singulier nous avait frappés, chemin faisant, et aujourd'hui seulement nous sommes parvenus à nous en rendre compte. Voici ce dont il s'agit : A partir d'un certain point, les mamelons blanchâtres à travers lesquels nous faisions route, les petites plaines que nous coupions, nous paraissaient garnies de longues taches rougeâtres oblongues, formées de fragments de roches siliceuses calcinées, et disposées dans une direction constante. Ainsi, par exemple, quand ces taches étaient tournées de l'est à l'ouest, partout où une crête avait pu leur opposer une barrière, elles cessaient de se montrer, et presque tous les flancs de mamelons tournés à l'est en étaient garnis. Toutes ces taches convergeaient évidemment, de façon que leurs axes vinssent aboutir à un centre commun. De plus, les fragments les plus gros étaient invariablement les plus éloignés du centre commun vers lequel se dirigeaient ces taches, et à mesure que notre route nous rapprochait de ce centre, les fragments diminuaient très-visiblement de grosseur.

Hier, près de Mar-Saba, nous n'avions fait qu'une médiocre attention à ce curieux fait géologique ; aujourd'hui, force nous a été de nous en préoccuper un peu plus, vu la fréquence de ces taches étranges.

Examiner un phénomène pareil dans ses détails et s'en rendre compte, pour peu que l'on veuille réfléchir, c'est tout un. Voici donc ce qui semble résulter de la direction con-

stante et de la composition de ces taches. Pour qui a vu la disposition que prennent les pierres lancées par une mine, et surtout par une fougasse-pierrier, il est clair que nous trouvons ici la reproduction du même phénomène; les gros fragments, doués d'une masse plus considérable, ont été lancés à une distance plus grande du centre d'explosion; les fragments doués de masse moindre, doivent en être et en sont effectivement plus rapprochés. La direction convergente des axes de ces déjections, commence nécessairement au point duquel elles sont parties. La nature de ces déjections, qui semblent avoir subi l'action du feu le plus intense, ne permet qu'une hypothèse, celle de leur sortie d'un cratère. Où doit dès lors se trouver le cratère qui les a vomies? au point même où tous les axes vont se recouper, cela ne peut faire le sujet d'un doute.

Nous avions donc, dès les premiers moments de notre séjour sur les sommets qui dominent la mer Morte, reconnu *à priori* l'existence de cratères, dont nous n'avions pas encore déterminé la position *de visu*, mais qui n'en devaient pas moins se trouver à un point fixé. J'anticiperai ici, en disant que ces cratères d'explosion, nous les avons toujours rencontrés aux points qu'ils devaient occuper.

Restait enfin à examiner la nature des fragments composant les taches en question. Tous sont siliceux, et proviennent de ces filons tourmentés de silex, qui recoupent le calcaire constituant le fond du terrain. Les éruptions volcaniques qui les ont disséminés ainsi dans toutes les directions, sont donc assez modernes, puisqu'elles ont disloqué des terrains secondaires préexistants. Il est clair, de plus, que si nous rencontrons partout le même fait, les cratères que nous verrons, seront pour ainsi dire contemporains. Prenons donc note de cette conclusion forcée.

9 JANVIER.

Nous avons beau faire, il nous est impossible d'être prêts à partir avant huit heures quarante minutes ; nous n'avons gagné que cinq minutes sur le départ d'hier ; mais c'est toujours cinq minutes, et dans un pareil voyage, le temps est assez précieux pour que l'on doive se réjouir de toutes les économies que l'on en fait. Nous sortons donc du ravin où nous avons passé la nuit, et cinq minutes après, nous nous dirigeons au sud en laissant à notre droite l'Ouad-Haçaça, qui court vers ce point de l'ouest à l'est, en se dirigeant vers la mer Morte.

Nous avançons sur un plateau garni de mamelons et dominé par deux montagnes, entre lesquelles nous passons. Celle de droite est éloignée d'un kilomètre environ à sa naissance, mais son axe s'incline sensiblement vers la direction de la route que nous suivons. A huit heures cinquante minutes, et à huit heures cinquante-huit minutes, nous sommes parvenus à des crêtes, au delà desquelles commencent d'autres plaines, également couvertes de mamelons crayeux. Au dernier de ces deux points, la montagne de droite, qui jusque-là avait fermé l'horizon, démasque l'extrémité d'une autre montagne élevée et placée à environ deux kilomètres sur notre droite. En ce moment, après avoir cheminé jusque-là au sud-est, nous nous dirigeons droit au sud, et nous conservons cette direction, jusqu'à neuf heures sept minutes. Chemin faisant, nous avons traversé à neuf heures deux minutes, un ravin courant de l'ouest à l'est, et deux minutes plus tard, le lit à sec d'un petit ruisseau dirigé exactement de même.

Les longues taches de déjections volcaniques se montrent partout, sur le flanc oriental des mamelons, et très-souvent le sol résonne sous les pieds de nos chevaux, de façon à nous

prouver qu'il est creux et recouvert d'une couche peu épaisse. A neuf heures sept minutes, nous marchons au sud-ouest, et en trois minutes nous sommes arrivés en face de la naissance d'un Ouad important que nous coupons sans difficulté, mais dont nos Bedouins ne peuvent me dire le nom.

Toujours, à droite et à gauche, des montagnes blanchâtres. A neuf heures quinze minutes, l'une d'elles, assez élevée, n'est qu'à six cents mètres à droite de notre chemin, et à neuf heures vingt minutes nous sommes justement en face de son extrémité sud. En ce moment nous marchons au sud-sud-est, et nous avons pris cette direction à partir de neuf heures treize minutes, pour la conserver jusqu'à neuf heures vingt-neuf minutes. A neuf heures vingt-cinq minutes, nous avons coupé de nouveau le lit d'un ruisseau, et à neuf heures vingt-neuf minutes nous atteignons un ravin assez considérable, dans lequel doit couler un torrent pendant les jours de grande pluie. Comme tous les autres, il se dirige de l'ouest à l'est vers la mer Morte.

A neuf heures trente-six minutes, nouvelle crête, au delà de laquelle se déroule un plateau couvert de mamelons crayeux. A neuf heures trente-huit minutes, nouveau ravin qui se bifurque à notre droite et qui va passer à notre gauche, c'est-à-dire à l'est, entre deux montagnes, dont la plus éloignée a son sommet à deux kilomètres environ. A l'ouest et à six kilomètres est un pâté de montagnes importantes. Nous suivons, depuis neuf heures trente-huit minutes, le lit d'un ravin qui devient très-difficile à neuf heures quarante-sept minutes. Nous marchons alors au sud-sud-ouest, et après avoir traversé un lit de torrent que les Arabes me nomment Seyl-Abideh, nous cheminons dans un ravin très-encaissé, très-rocailleux et très-contourné, dont nous ne sortons que longtemps après.

A dix heures deux minutes, nous avançons vers le sud-ouest, sur un plateau qui monte assez rapidement à notre

droite. Les mamelons dont il est couvert s'élèvent sensiblement, et à six kilomètres dans cette même direction, est un nouveau pâté de montagnes, dont l'axe court du nord-est au sud-ouest. A notre gauche, et à cinq cents mètres seulement, est une montagne élevée nommée le Djebel-ech-Cheqif. Nous continuons à cheminer au sud-ouest jusqu'à dix heures dix-neuf minutes, que nous arrivons, après avoir traversé un plateau de silex, au-dessus de l'Ouad-ech-Cheqif, vallée extrêmement creuse et profonde d'environ cent cinquante mètres. Mais la descente n'a rien qui nous étonne cette fois, et après l'Ouad-ed-Dahradjeh, tous les chemins paraissent excellents.

A dix heures trente-trois minutes, nous sommes au fond de l'Ouad-ech-Cheqif, qui forme une assez large plaine dans laquelle nous cheminons au sud. A dix heures quarante-neuf minutes, nous traversons un ravin qui nous sépare d'un plateau mamelonné, au milieu duquel nous rencontrons, à dix heures cinquante-deux minutes, un cimetière arabe (Tourbet-ed-Daouary). A onze heures nous atteignons une crête qui nous laisse apercevoir, à notre droite, une plaine tourmentée, de quinze cents mètres de largeur environ, et à cent mètres à notre gauche, un ravin très-profond courant du nord-nord-est au sud; c'est l'Ouad-el-Rhor. A onze heures cinq minutes, nous marchons au sud-ouest, et nous montons sur un plateau mamelonné, au delà duquel paraissent, à droite, des montagnes assez élevées et situées à environ une lieue. A onze heures quinze minutes nous inclinons fortement vers l'est, et nous avons l'Ouad-el-Rhor, à deux cent cinquante mètres à notre gauche. Ici les déjections volcaniques ont disparu, et très-probablement nous sommes à proximité du cratère qui les a vomies.

A onze heure vingt-trois minutes, nouveau cimetière arabe, formé de petits amas de pierres qui recouvrent chacun un corps. Sans doute la présence d'un cimetière dans un désert pareil, est

due à quelque combat meurtrier qui aura eu lieu en ce point, entre deux tribus en guerre. Nous arrivons, à onze heures trente et une minutes, sur un plateau de cinq cents mètres de diamètre au plus, qui domine, à l'ouest, la plage de la mer Morte. Nous descendons de ce plateau dans une espèce de cirque qui n'a guère plus de deux cents mètres de diamètre, et qu'un col étroit, puisqu'il n'a pas plus de dix mètres de largeur, relie à un petit plateau formé par une sorte de promontoire de la montagne. C'est là que nous nous arrêtons pour déjeuner.

Devant nous, et à six cents mètres au moins en contre-bas, est la source d'Ayn-Djedy, où nous allons camper ce soir. A deux cents mètres plus bas encore, est la mer Morte que nous retrouvons avec joie, dans toute sa splendeur. Le tout est de l'atteindre, par le Nakb-Ayn-Djedy (le trou d'Ayn-Djedy), descente fabuleuse, qu'il nous faudra pourtant franchir tout à l'heure, et que nous ne regardons de loin, qu'avec une véritable terreur. Que sera-ce donc de près!

Pendant notre déjeuner, survient une petite pluie d'orage qui heureusement dure peu. Nos bêtes de charge et nos moukres n'ont pas fait halte avec nous; le gros de notre petite armée de Bedouins les accompagne, mais Hamdan avec Meidany, le khatib et Ahouad, est resté près de nous. Il faut pourtant bien nous décider à sauter le pas, c'est le mot; et après nous être restaurés, nous nous engageons dans le Nakb.

Hamdan m'invite à prendre un chemin plus court, et je le suis. Quel chemin! à chaque instant il faut nous asseoir et nous laisser glisser d'une pointe de rocher, sur une autre pointe saillant à quelques pieds plus bas, et cette plaisanterie dure près de deux heures. Par-ci par-là des squelettes de chameaux ou de mules se rencontrent sous nos pieds; ce sont les restes des victimes du Nakb-Ayn-Djedy; elles se sont cassé quelque

patte, en faisant un faux pas, et force a été de les laisser là, en pâture aux vautours, aux corbeaux, aux chakals et aux panthères. Cette vue est assez peu récréative, mais elle a du moins son utilité, puisqu'elle nous force à prendre toutes les précautions imaginables, afin d'arriver avec tous nos os jusqu'au bas de la descente.

Nous avons rapidement coupé et dépassé la ligne de notre caravane, et nous arrivons les premiers, Hamdàn et moi, sur le plateau d'Ayn-Djedy. Il était temps, j'étais ruisselant de sueur et exténué. Une fois en terrain plat ou à peu près, je retrouve avec bonheur le libre usage de mes membres, et je savoure le plaisir de cheminer, sans être obligé de m'accrocher des pieds et des mains chaque fois que je désire ne pas rester à la même place. Quelques minutes encore, et je suis au milieu du plus splendide bouquet d'arbres que l'on puisse se figurer.

Pour la première fois, j'admire une végétation dont je n'avais aucune idée. Des gommiers, des asclepias, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux forment une magnifique oasis dans laquelle gazouillent une foule de petits oiseaux. La source est à deux pas; elle est un peu chaude, et son eau limpide a un goût délicieux. De cette source s'échappent des ruisseaux qui se perdent sous des fourrés inextricables, grâce aux épines diaboliques dont sont garnis tous les végétaux qui les composent.

De beaux fruits, que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de Sodome (le bortoukan Sdoum des Bedouins), fruit de l'*Asclepias procera.* Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte, qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'éraille facilement, au contact de la main pressée de le cueillir, et laisse échapper des gouttelettes d'un suc laiteux et épais,

Quand il est mûr, il s'ouvre facilement sous la moindre pression, et il en sort alors une foule de petites graines plates et noirâtres, surmontées de panaches soyeux d'une blancheur éclatante. C'est la nature de ce fruit qui a, sans aucun doute, donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome, dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on les touchait.

Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans ce pays : c'est le fruit d'un énorme solanum épineux à fleurs larges et roses, du *Solanum melongena ;* il est parfaitement rond, et passe en mûrissant du vert glauque au jaune doré. Ce fruit, qui a la taille d'une petite pomme d'api, est plus charmant à voir qu'à cueillir, et pour cause; quand il est bien mûr, une pression médiocre des doigts, en fait échapper des milliers de petites graines noires, assez semblables à celles du pavot, et ce sont encore ces graines que les poëtes ont prises pour de la cendre.

En attendant que toute la caravane soit arrivée, je visite la source, les ruines d'un moulin arabe qu'elle a jadis alimenté, et deux monceaux de grosses pierres, situés à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, et qui marquent certainement la place de deux édifices importants, tels que des tours. J'herborise, en maugréant à chaque seconde, contre les épines qui me transpercent les doigts, et je reviens vers Hamdan, avec un ample trésor botanique, que je ne sais par quel bout prendre, et dont je me débarrasse vingt fois, avec la même humeur que le chien de chasse forcé de rapporter un hérisson.

Enfin, au bout d'une demi-heure d'attente, nous sommes tous réunis. Mes amis se sont tirés sains et saufs du Nakb-Ayn-Djedy; nos chevaux et nos mules ne sont pas restés en

route, pour faire pendant aux squelettes que j'ai rencontrés; nos tentes se dressent rapidement; le temps est délicieux. En voilà plus qu'il n'en faut pour que nous soyons tous d'une gaieté charmante. Chacun admire, en fumant, le lieu enchanteur où nous sommes parvenus, lorsque Hamdan s'approche de moi et m'annonce que le scheikh Abou-Daouk qu'il a fait mander, va sans doute arriver tout à l'heure; que sa venue est fort opportune, car s'il n'arrivait pas, nous serions obligés de rester ici, et d'attendre son bon plaisir, pour nous aventurer au delà d'Ayn-Djedy. Hamdan ne m'en dit pas plus; mais je comprends à merveille, dès ce moment, pourquoi la route par la plage était impraticable avant-hier, lorsque nous avons quitté Ayn-el-Rhoueyr. Un bon mensonge ne coûte pas cher en Arabie; et en ce genre, les Européens, quelque habiles qu'ils se montrent, sont et ne seront jamais que de très-petits garçons.

En attendant la venue du scheik des Djahalin, et pendant que nos naturalistes ravagent les environs du camp, je m'escrime pour tout de bon avec mon herborisation. D'abord j'essaie de la méthode ordinaire, et je m'efforce de placer entre des feuilles de papier, les plantes que j'ai recueillies; mais elles percent tout, papier et voisines, et j'en suis réduit à m'ingénier, pour venir à bout de ma conquête : une planche épaisse et un énorme morceau de roc font l'affaire. Je broie et j'écrase ainsi toutes les épines récalcitrantes, et je parviens enfin à superposer dans un seul paquet, tout ce que j'ai ramassé de végétaux pointus. Pendant que je me démène contre eux à la porte de notre tente, arrive de nouveau le scheikh Hamdan, qui m'annonce que nos hôtes les Djahalin sont là, et qu'il ne s'agit plus que de s'entendre avec eux. Ils sont certainement tout aussi pointus que les productions de leur territoire, et je m'arme par anticipation de la patience la plus énergique, car

de la conférence qui va s'ouvrir dépend le succès de notre voyage.

Je m'apprête à plaider notre cause à la mode arabe et le moins mal possible, auprès des nobles personnages qui m'honorent de leur visite. Je fais donc ramasser toutes nos pipes et tous nos findjan (ce sont les petites tasses à café avec lesquelles, chez les Arabes, on fait politesse aux arrivants). Mattéo se hâte de préparer le café, et je me rends avec Édouard auprès des nouveaux venus. Ils sont quatre, et je les trouve assis sur l'un de ces antiques massifs de maçonnerie que j'ai visités il y a une heure. Après l'échange du *selam âleïkoum* obligé, auquel ils me répondent en se levant, sans hésiter, par le *âleïkoum esselam* auquel j'ai droit, s'ils ont de bonnes intentions, je les invite à se rasseoir, et nous prenons place auprès d'eux.

Le café et la pipe vont leur train, pendant que nous échangeons vingt fois de suite, les formules interminables de politesse, qui servent de monnaie courante entre les gentilshommes du désert. Entoum thayebin? thayebin, el-hamd Lillâh! Oua entoum? thayebin. Marhaba bekoum! Allah iesallemkoum, etc., etc. (Vous allez bien? Bien. Louange à Dieu! Et vous? Bien. Soyez les bienvenus! Dieu vous garde! etc., etc.) Comme il n'y a pas grands frais d'imagination à faire afin de prendre part à une conversation de cette espèce, j'en profite pour examiner ces messieurs, sans avoir le moins du monde l'air de les dévisager.

Le scheikh Dhaïf-oullah-abou-Daouk, qui est un très-haut personnage, et auquel appartient la suprématie la plus absolue dans tout le pays que nous allons traverser, est un grand gaillard de cinq pieds huit pouces au moins; il a bien l'air d'avoir la soixantaine, quoiqu'il soit vert et robuste comme un taureau; sa figure brune est souriante; il a les joues bien

pleines, le nez aquilin et la bouche énorme; quand il ouvre celle-ci, trois ou quatre dents au plus, longues comme les touches d'un piano, *et rari nantes in gurgite vasto*, sortent d'un demi-pouce. Sa voix est éraillée, mais beaucoup moins que ses yeux qui sont injectés de sang, et atteints d'une violente ophtalmie. Bonne observation! Je guérirai le scheikh avec de la pommade de Régent, et j'aurai bien du malheur, si du coup je ne deviens pas son ami le plus cher. Quant au costume du souverain en question, il est extrêmement fatigué. Sa robe est fort délabrée, son Abaya ne vaut guère mieux, son kafieh n'a plus de couleur appréciable, et ses bottes jadis rouges, sont d'un ratatiné qui fait peine à voir. Nouvelle observation qui m'enchante! Voilà le placement d'un de mes costumes de provision tout trouvé, avec une porte de plus, pour entrer dans le cœur de l'honorable scheikh.

A sa droite est son frère, beau vieillard à l'expression gracieuse du bandit le plus honnête, souriant toujours, en fixant ses grands yeux noirs sur toute notre personne. Le costume de celui-ci se compose d'une chemise en charpie, d'une Abaya et d'un kafieh noirs délabrés, et de bottes encore plus éreintées que celles d'Abou-Daouk. Évidemment voilà un second costume dont l'emploi est déterminé.

Passons aux deux autres. Le premier m'a bien l'air d'être le vieux Bedouin le plus rusé qu'il y ait à trente lieues à la ronde; nez et lèvres minces, yeux noirs perçants comme des vilbrequins, maigreur d'un coucou, voilà son signalement. Le second est un homme de trente-six à quarante ans, grand et robuste; à le voir, je suis sûr qu'il étranglerait père et mère pour vingt-cinq piastres.

Tous les quatre sont venus à cheval, et leurs montures sont attachées aux lances dont les Bedouins ne se séparent que dans une occasion pareille. Ce dont ils ne se sont pas séparés,

c'est un attirail de sabres, de khandjar et de pistolets, qui leur donne un petit air bandit de fort bon goût.

Après une demi-douzaine de pipes et de findjan, ces messieurs me font dire par Hamdan, qu'ils ne dédaigneraient pas un morceau de pitance quelconque, et que du pain, par exemple, leur ferait un sensible plaisir. Mattéo court à la cantine et leur distribue à chacun la moitié de l'un de ces petits pains ronds et épais que l'on fabrique à Jérusalem. Nos hôtes s'en montrent très-satisfaits et grignottent, chacun sa part, comme si c'était de la brioche de chez Félix.

Avec tout cela une bonne heure s'est déjà passée, et je n'ai pu encore me lancer *in medias res*, malgré toute ma bonne volonté. Chaque fois que je hasarde de loin, de bien loin, une toute petite ouverture vers le seul sujet qui m'intéresse, je reçois à bout portant une nouvelle décharge de : Entoum thayebin? et le reste. J'y réponds forcément, et la conférence est de nouveau infiniment distancée. Dix fois déjà j'ai vanté mon amour pour ce pays et pour ses habitants, mon désir de vivre le plus longtemps possible au milieu d'eux, que j'appelle mes amis, mes frères; c'est exactement comme si je chantais. Marhaba bekoum (Soyez les bienvenus), voilà tout ce que j'obtiens, et les questions sur ma santé reprennent de plus belle; c'est à devenir chèvre, mais qu'y faire?

Une autre heure s'est écoulée; j'ai fait, avec la plus louable persévérance, bonne mine au jeu fort sot que je joue, et lorsque je commence à désespérer d'entamer jamais la question qui nous a réunis, Hamdan me prie poliment d'aller un peu plus loin voir s'il y est, et de le laisser causer d'affaires avec les Djahalin. Édouard et moi ne nous le faisons pas répéter, et nous laissons les braves gens débattre la question intéressante. Causer à la même place ne leur paraît pas décent

à ce qu'il paraît; car tous se lèvent en même temps que nous, et ils vont s'accroupir à dix pas plus loin.

Nouvelle heure de conversation à laquelle nous ne prenons plus aucune part, et au bout de laquelle nous sommes invités à rentrer au conseil. Naturellement pipes et café reparaissent, et les conditions auxquelles Abou-Daouk consent à m'accorder non-seulement le passage sur son territoire, mais encore sa protection efficace, me sont enfin communiquées. Les bases du traité fait avec Hamdan, sont acceptées par Abou-Daouk, qui se charge de nous fournir, aux mêmes prix, le même nombre d'hommes à pied et à cheval, et de nous accompagner en personne. Voilà donc notre petite armée doublée et portée à trente-deux hommes, car nos Thâamera ne songent pas le moins du monde à nous quitter, et bien qu'ils ne soient plus sur leur terrain, ils tiennent à ne pas se priver de la solde que nous devons leur servir, et à augmenter, par tous les moyens possibles, le nombre des journées pendant lesquelles ils auront à la percevoir. Au reste, Djahalin et Thâamera sont bons amis, nous pouvons donc compter sur un concours parfait de leur part, lorsqu'il s'agira de faire face à un danger quelconque.

Toutefois Abou-Daouk croit devoir nous prévenir de l'impossibilité d'aller à Karak. Ce projet lui semble inexécutable, et il nous engage à ne pas dépasser le Djebel-Sdoum. Hamdan m'avait, dès le matin, averti de la nécessité de ne pas parler au scheikh des Djahalin, du dessein bien arrêté que j'avais formé d'aller sur la rive orientale de la mer Morte; je me tais donc sur ce point, et j'accepte bien vite les conditions offertes. Des poignées de main sont échangées, et nous voilà bien assurés maintenant d'aller au moins jusqu'à la montagne de Sodome, et de pouvoir nous mettre en route demain matin.

Il était grand temps que la négociation aboutît; nous mou-

rions de faim, et il était nuit close, lorsque nous pûmes nous mettre à table. Après le dîner Abou-Daouk et ses amis vinrent nous faire une visite dans notre tente, et je leur présentai tous mes compagnons de voyage, auxquels force protestations d'amitié et de dévouement, furent faites par les chefs Djahalin.

Notre soirée a été charmante; le ciel était d'une pureté extrême, et notre camp avec ses feux de bivouac, présentait, sous les gommiers, un coup d'œil des plus curieux. Une fois débarrassés de nos visiteurs, chacun a repris sa besogne du soir; toutes les notes, toutes les conquêtes de la journée, ont été mises en ordre, et nous avons retrouvé nos couchettes avec une vive satisfaction.

10 JANVIER.

Au petit jour nous étions tous debout; mais nous avons perdu beaucoup plus de temps que de coutume; il est clair que nos moukres trouvent, comme nous, Ayn-Djedy de leur goût. Il est de fait qu'il serait difficile de deviner, dans un désert pareil à celui que nous avons parcouru, l'existence d'un lieu aussi pittoresque et aussi charmant. Dès que le jour a paru, les oiseaux ont repris leur gentil ramage, et le soleil brillant du matin a rehaussé encore l'éclat de l'oasis que nous allons probablement quitter, pour ne la revoir jamais.

A neuf heures quatre minutes, nous sommes en selle, et nous partons, en passant devant le moulin arabe ruiné dont j'ai parlé déjà. Une porte ogivale y donne accès, et un aqueduc en pierre, aujourd'hui rompu, portait l'eau de la source sur une de ces turbines barbares qui se rencontrent dans tous les moulins arabes. Le pied de la montagne est à une centaine de mètres au plus, et le bord de la mer à environ six cents mètres à notre

gauche, et à deux cents mètres à peu près en contre-bas du plateau où nous avons passé la nuit.

A neuf heures sept minutes, nous sommes arrivés à la crête d'un ravin qui aboutit à la mer Morte, et dont nous traversons le lit. Notre marche est vers le sud-ouest. Du bord du ravin, nous apercevons, sur notre gauche, toute la plage couverte de verdure : c'est un véritable jardin. Les ruines y sont nombreuses, mais elles ont toujours le même caractère; elles semblent n'être que les débris de véritables huttes. Des murs de clôture sur le plateau inférieur, et des murs de soutènement en très-grosses pierres, recoupant en tous sens le revers du coteau qui nous conduit, par de nombreux zigzags, à ce plateau; voilà quelles sont les ruines d'Ayn-Djedy, de l'Engaddi biblique.

Nous sommes maintenant à peu près au niveau de la mer Morte, et la plage, couverte de décombres, a, en ce point, une largeur de quatre cents mètres. A neuf heures trente-deux minutes, nous passons entre deux monticules couverts de ruines. Sur celui de droite, nous apercevons à trois cents mètres environ du chemin que nous suivons, la ruine d'un édifice carré, que les Arabes appellent el-Qasr (le palais). Ici la plage s'élargit rapidement, et elle forme un véritable delta qui recouvre l'embouchure de l'Ouad-el-Areydjeh qui s'ouvre à notre droite, dans le flanc de la montagne. Au delà du monticule sur lequel se trouve placé le Qasr, la plage n'avait guère que sept cents mètres de largeur; au delà du lit de l'Ouad-el-Areydjeh, elle en a mille.

A neuf heures trente-sept minutes, nous avons passé l'Ouad qui est dominé devant nous par un large monticule coupé à pic par le torrent, et couvert de ruines semblables à celles que j'ai décrites plus haut. Ce plateau a environ cent cinquante mètres de largeur. A neuf heures quarante-trois minutes, nous faisons

une halte au milieu des décombres, et à huit cents mètres du bord de la mer, pour attendre le reste de la caravane qui est un peu plus disséminée que la prudence ne le commande. A dix heures deux minutes seulement, nous sommes tous rassemblés, et nous continuons notre marche au sud-ouest. La plage se rétrécit, et à dix heures sept minutes, nous traversons une ravine qui débouche entre deux mamelons assez hauts, qui en précèdent plusieurs autres contigus, et dont la chaîne s'élève jusqu'à la montagne qui forme le flanc droit de l'Ouad-el-Areydjeh. Au bord de ce ravin disparaissent les ruines d'Ayn-Djedy, et il est évident que la ville antique ne s'est jamais étendue au delà.

Arrêtons-nous ici un instant, et rappelons le plus brièvement possible ce que les écrivains sacrés et profanes nous ont appris de l'histoire de cette localité célèbre.

J'ai déjà dit à propos de l'Ouad et du Belad-Haçaça, que le nom primitif d'Ayn-Djedy fut Hasasoun-Tamar (ville ou cabanes de palmes?). C'est sous ce nom, que la ville fondée auprès de la magnifique source, dont le nom Ayn-Djedy (source du bouc), devint plus tard l'appellation de la ville elle-même, est mentionnée dans la Genèse (ch. XIV-7).

Moïse racontant l'expédition des rois ligués avec Kadirléeûmr (le puissant à toujours?) dit : Puis ils retournèrent à Ayn-Michfat qui est Kadech, et ils saccagèrent tout le pays d'Amalek, ainsi que celui du peuple amorhéen qui habitait Hasasoun-Tamar. — Cet événement est antérieur au désastre de la Pentapole, et il semble résulter du texte sacré, qu'à cette époque, Hasasoun-Tamar était la capitale des Amorhéens. Ce nom primitif ne se retrouve plus cité que dans les Chroniques, où il est identifié positivement avec celui d'Ayn-Djedy. (Chr. II, XX-2.) Comme le fait à propos duquel le nom de cette ville est rappelé est contemporain du roi Josaphat, tandis que nous le

trouvons remplacé par celui d'Ayn-Djedy, dans les passages où il s'agit de David, il paraît certain que les deux dénominations s'employaient indifféremment.

Dans Josué (xv), parmi les villes de la tribu de Juda, nous trouvons :

61. Dans le désert Beit-Araba, Midin et Seqaqah.

62. Et Henibschan et Air-Hemelehh et Ayn-Djedy, six villes avec leurs hameaux.

Plus tard, nous lisons dans le livre de Samuel (xxiv) :

1. David monta de là et s'établit dans les lieux forts d'Ayn-Djedy.

2. Et quand Saül fut revenu de la guerre contre les Philistins, on lui annonça, savoir : Voici David dans le désert d'Ayn-Djedy.

3. Saül prit trois mille hommes choisis dans tout Israël et s'en alla chercher David et ses gens, jusque sur le haut des rochers des chamois.

4. Il vint au parc des brebis auprès du chemin; là était une caverne; Saül y entra pour couvrir ses pieds (je m'abstiens de commenter le sens de cette expression que je traduis littéralement); David et ses gens étaient assis au fond de la caverne.

5. Les gens de David lui dirent : Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Je te livre ton ennemi entre tes mains; tu agiras envers lui, comme bon te semblera. David se leva et coupa doucement un pan du manteau de Saül.

6. Après cela le cœur de David lui battit, parce qu'il avait coupé le pan du manteau de Saül.

7. Et il dit à ses gens : Que Dieu me préserve de faire cela à mon maître, l'oint de l'Éternel, de porter la main sur lui, car il est l'oint de l'Éternel.

8. David réprima ses gens par ses paroles et il ne leur permit

pas de s'élever contre Saül; puis Saül se leva de la caverne et s'en alla, etc., etc.

23. David et ses gens montèrent vers le lieu fort.

Je serais assez tenté de chercher le théâtre de ce singulier événement dans la caverne spacieuse qui se nomme le Bir-el-Manqouchieh, et qui est si près de l'Ouad-Haçaça. Je laisse à de plus habiles le soin de décider si cette hypothèse est admissible; toutefois je dois faire observer que, bien que le Bir-el-Manqouchieh soit dans le désert d'Ayn-Djedy, et sur le chemin qui conduit à cette belle source, il en est cependant assez éloigné pour que l'identification que je propose avec toute réserve, soit contestable.

Dans le Cantique des Cantiques (I-14) nous lisons encore : Mon bien-aimé est pour moi une grappe de Kifer, dans les vignes d'Ayn-Djedy.

Le Kifer, c'est le henné, arbrisseau dont les feuilles fournissent la teinture employée par les femmes arabes et turques, pour se teindre les ongles en rouge. Cet arbrisseau existe-t-il encore à Ayn-Djedy? Je n'en sais, en vérité, rien. Ce que je sais, c'est que je ne l'y ai pas plus trouvé que les vignes, dont Cahen, le savant traducteur de la Bible, affirme que l'existence s'est prolongée jusqu'au milieu du siècle dernier.

Nous retrouvons Ayn-Djedy mentionné dans un passage des Prophéties d'Ézéchiel, et j'avoue l'impossibilité où je suis de comprendre le verset en question. Le voici (XLVII-10) :

Et il arrivera que les pêcheurs s'y tiendront, depuis Ayn-Djedy jusqu'à Ayn-Adjelim, pour étendre les filets : il y aura des poissons de toute espèce, comme les poissons de la grande mer, en très-grande abondance.

Si ce verset, dont je ne me permettrai pas de chercher le sens mystique, devait être pris à la lettre, il est clair que les paroles de la prophétie seraient loin d'être accomplies, car

d'Ayn-Djedy jusqu'à Ayn-Adjelim (identique probablement avec Ayn-Adjlah, localité placée vers la pointe nord de la mer Morte, entre Jéricho et de Jourdain), des pêcheurs pourraient tendre longtemps leurs filets, sans prendre autre chose que des cailloux et du bois flotté.

Voilà tout ce que l'Écriture sainte nous dit d'Ayn-Djedy ou Engaddi. L'existence de cette ville, aujourd'hui complétement déserte, s'est prolongée assez tard. Étienne de Byzance, qui l'appelle Engadda, dit que c'est un grand bourg, situé près de Sodome d'Arabie.

Saint Jérôme, dans son Commentaire au verset d'Ézéchiel que je viens de citer tout à l'heure, dit que Engallim (Ayn-Adjelim) est au commencement de la mer Morte, là où le Jourdain s'y jette, et qu'Engaddi est au point où la mer Morte finit. Ceci est tout à fait inexact, puisque Ayn-Djedy n'est guère qu'au milieu de la côte occidentale du lac Asphaltite.

Josèphe, qui connaissait parfaitement cette ville, qu'il appelle indifféremment Ἐγγαδὲ, Ἐγγαδαὶ et Ἐγγαδὶ, la place à trois cents stades de Jérusalem et près de la mer Morte. (*Ant. Jud.* IX.) C'était, dit-il, (*Bell. Jud.* III, 2) le siége d'une des onze toparchies de la Judée. Enfin, il raconte (*Bell. Jud.* V, 3) que les sicaires réfugiés à Masada, sous les ordres du brave Eléazar, s'en emparèrent, peu de temps avant la prise de leur forteresse par Sylva.

Pline, qui l'appelle Engadda (l. V, 17), dit qu'elle était située au-dessous de la contrée habitée par les Esséniens, et qu'elle était remarquable par sa fertilité et par ses bois de palmiers. Enfin, Eusèbe (*ad vocem Engaddi*) affirme que l'opobalsamum venait de cette ville.

J'ai dit tout ce qui subsiste de ce lieu illustre. Une immense étendue de décombres antiques, les ruines d'un moulin arabe, peut-être plus ancien qu'il n'en a l'air, une source admirable,

et une végétation splendide, voilà tout. Quant aux vignes et aux palmiers, ils ont pu exister jadis, mais il n'en reste plus trace.

Revenons maintenant à notre itinéraire.

Au point où les ruines d'Ayn-Djedy cessent de paraître, nous ne sommes plus qu'à deux cents mètres du bord de l'eau, dont nous nous rapprochons de plus en plus, et de telle façon, qu'à dix heures quinze minutes, nous cheminons toujours dans la même direction, mais au fond d'un véritable golfe, puisque la plage expire à soixante mètres au plus à notre gauche. A dix heures dix-sept minutes, nouvelle ravine. Ici, la plage qui a une centaine de mètres de largeur, est couverte de grosses pierres. A notre droite, à cinq ou six cents mètres, est une haute montagne. Pour la première fois, nous trouvons l'air infecté par une odeur sulfureuse très-prononcée, et tout à fait semblable à celle de l'eau de Baréges. Chacun sait que cette odeur n'a rien de malsain, et qu'elle n'est que très-modérément désagréable. L'eau de la mer est ici blanchâtre, et toutes les pierres qu'elle baigne, sont revêtues d'une teinte laiteuse qui dénoterait la présence du soufre, quand bien même l'odorat ne la ferait pas reconnaître tout d'abord.

A dix heures vingt-trois minutes, nous traversons encore un ravin, et la plage s'élargit de nouveau. A dix heures trente minutes, et à dix heures trente-six minutes, nous passons devant deux lits de cascade, creusés dans le flanc de la montagne qui n'est alors qu'à deux cent cinquante mètres au plus de notre route. Naturellement, des ravines coupent en ce point le delta qui s'est formé sur une largeur de cinq cents mètres; là se sont accumulés les graviers entraînés par les torrents qui viennent, à certaines époques, se précipiter vers la mer, par les deux cascades signalées plus haut.

A dix heures trente-neuf minutes, nous faisons une halte de cinq minutes pour attendre nos bagages, et nous reprenons

notre route au sud-sud-ouest. A partir de ce point, la plage, à partir du pied de la montagne, n'a guère plus de deux cents mètres de largeur, et elle est couverte de larges flaques d'eau, véritables laisses que la mer forme en se retirant, lorsque son niveau s'abaisse. A dix heures cinquante-quatre minutes, nous sommes devant une nouvelle déchirure du flanc de la montagne, servant de débouché à un torrent qui s'écoule en cascade vers la mer Morte.

A dix heures cinquante-six minutes, nous marchons directement au sud, entre une haute montagne, dont le pied est à quinze mètres à notre droite, et la mer qui n'est plus qu'à cinq ou six mètres. A onze heures deux minutes, la montagne que nous venons de longer, démasque d'autres montagnes sensiblement moins élevées. Enfin, à onze heures huit minutes, nous arrivons au Birket-el-Khalil, lieu placé au fond du golfe très-profond qui commence à partir d'Ayn-Djedy. D'où vient ce nom de Birket-el-Khalil? Je le demande à mes Bedouins, et le scheikh Hamdan se charge de me raconter l'histoire suivante, pendant une halte de quelques minutes que nous faisons en ce lieu.

« Abraham, connu par les Arabes sous le nom d'El-Khalil (l'ami de Dieu), habitait Hébron, ville à laquelle il a laissé son nom d'El-Khalil. Un beau jour, le patriarche se rendit en ce point avec une mule, afin d'y faire sa provision du sel que les habitants du rivage avaient l'habitude de recueillir et de vendre aux habitants du haut pays. Les Salineurs eurent l'imprudence grossière de répondre à Abraham qu'ils n'avaient pas de sel à lui vendre, bien qu'il y en eût des tas autour d'eux. L'ami d'Allah, choqué de cette impertinence, résolut aussitôt de punir les malavisés. « Vous n'avez pas de sel, dites-vous? eh bien, c'est vrai! leur répondit-il, vous n'en avez plus, et vous n'en aurez plus jamais ; vous n'en pourrez plus recueillir en ce lieu que je

maudis, et qui pis est, vous n'aurez plus de route pour aller d'ici à Hebron. » A l'instant même la terrible menace du patriarche s'accomplit : le sel se transforma en pierre, tout en conservant son apparence saline, et l'Ouad-el-Khalil cessa d'être praticable pour les voyageurs. Les coupables eurent beau demander grâce, Abraham fut inexorable. Il acheta du sel ailleurs, et depuis ce jour, le Birket-el-Khalil resta tapissé de sel qui n'est pas du sel, mais bien de la vraie pierre sans saveur. »

Je n'ai pas changé une syllabe au récit du scheikh Hamdan, récit qui, raconté sur les lieux, ne manquait pas d'un certain piquant. Les Bedouins vous racontent cette histoire d'Abraham avec une foi entière, et pour eux les cristallisations calcaires qui forment le sol du Birket-el-Khalil, sont indubitablement le sel métamorphosé par la malédiction d'El-Khalil. Chouf, me disaient-ils; fih melehh, ouèlakin ma fich melehh. (Vois plutôt : c'est du sel, mais ce n'est pas du sel.) Je ramassai quelques échantillons de la cristallisation sur laquelle est basée cette tradition curieuse, et nous nous remîmes en marche à onze heures douze minutes.

Devant le Birket-el-Khalil, la plage n'a que cent mètres de largeur, et à droite débouche, à cinq cents mètres environ, l'Ouad-el-Khabara que domine au sud une haute montagne nommée le Djebel-el-Khabara. Le plus haut sommet de cette montagne est à cinq kilomètres de notre route, et tout son flanc est formé de mamelons qui commencent à s'élever, à droite de la route, à cent cinquante mètres seulement. A onze heures trente-cinq minutes nous sommes en face de l'Ouad-el-Khalil, qui débouche, par une petite plaine triangulaire de cinq cents mètres de profondeur, sur un large delta; en ce point, mille ou douze cents mètres au moins nous séparent du bord de la mer, et sur la rive orientale de celle-ci

nous avons justement devant nous le sommet du Djebel-Atarous.

A onze heures quarante minutes nous coupons, en marchant toujours au sud-sud-ouest, les ravins par lesquels s'échappe vers la mer Morte, l'eau du torrent qui descend des montagnes de Canâan, par l'Ouad-el-Khalil. Nous sommes alors à égale distance du bord de la mer et de la haute montagne qui borne l'horizon à droite; cette distance est de six cents mètres environ. Le flanc de la montagne est profondément déchiré par une sorte de cirque, qui n'est très-probablement qu'un cratère dominé, au nord et au sud, par deux sommets élevés. A onze heures cinquante minutes nous sommes en face de ce cratère; la plaine qui nous sépare de la montagne est semée de petits mamelons de couleur vert sale et qui ne sont que des monticules de sable, rongés par les eaux de l'hiver.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte pour déjeuner dans cette plaine, en un point qui n'est guère éloigné que de quatre cents mètres du bord de la mer. A midi vingt-huit minutes, nous remontons à cheval et nous continuons à marcher au sud-sud-ouest. A midi trente-cinq minutes, nous traversons un lit de torrent, dédoublé pour former un îlot oblong de gravier et de rocaille roulée. A midi quarante-cinq minutes, nous sommes arrivés en face de l'Ouad-es-Seyal (vallée des Gommiers), dont l'embouchure est à neuf cents mètres sur notre droite. Nous ne sommes alors qu'à deux cent cinquante mètres du bord de la mer, et nous marchons directement au sud, en suivant parallèlement la côte.

Le pâté de montagnes qui domine au sud l'Ouad-es-Seyal, a une direction assez fortement inclinée à l'ouest. Plusieurs lits de torrents à sec ont encore été coupés par nous à midi quarante et une minutes et à midi cinquante minutes. En ce

moment le pied des montagnes est éloigné d'environ deux mille mètres. Notre route a encore tourné en ce point, et nous marchons au sud-est, jusqu'à une heure huit minutes. Le bord de la mer est alors à trois cents mètres, et un nouveau pâté de montagnes s'élève à trois mille mètres, sur notre droite; les mamelons verdâtres de sable couvrent toute la plaine qui nous en sépare. Nous reprenons ensuite notre marche au sud-sud-ouest, en longeant un petit golfe au delà duquel la plage s'élargit rapidement. A une heure vingt-neuf minutes le bord de la mer est à sept cents mètres de notre route qui est inclinée au sud-ouest. Les pierres calcinées qui composent les déjections volcaniques, dont j'ai parlé plusieurs fois déjà, reparaissent parsemées sur le terrain.

Peu à peu nous marchons presque directement à l'ouest, en nous éloignant de la mer Morte, et à une heure quarante minutes, nous nous dirigeons sur une montagne dont le flanc semble déchiré par quelque éruption volcanique. Cette montagne, qui domine au nord l'Ouad-el-Hafaf, est à trois quarts de lieue à peu près. A une heure quarante-huit minutes, se présente devant nous un lit de torrent, de trente mètres de largeur au moins : c'est celui par lequel s'écoulent les eaux qui viennent de l'Ouad-el-Hafaf. Au delà est une plaine toute déchirée et couverte de monticules de sable verdâtre, au milieu desquels nous commençons à cheminer à une heure cinquante minutes. A une heure cinquante-neuf minutes, nous traversons une petite plaine basse, bornée par un ravin que nous coupons et au delà duquel nous reprenons notre route au sud-sud-ouest.

Rien de plus étrange que la forme qu'affectent ces mamelons friables : quelques-uns d'entre eux ont absolument l'aspect d'un vieux château gothique, composé de tours rondes juxtaposées, mais non reliées par des courtines, et dont les

bases sont recouvertes par des éboulements coniques. A deux heures six minutes, nous sommes en face de l'Ouad-en-Nemrieh (vallée des tigres ou des panthères), et la montagne qui la borde au sud n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres à notre droite. Nous marchons alors à peu près à l'ouest, mais nous tournons brusquement au sud et nous suivons constamment cette direction, jusqu'à deux heures quarante-cinq minutes, heure à laquelle nous arrivons au point où nous devons camper aujourd'hui. A deux heures trente-quatre minutes, nous avons traversé le lit d'un ravin à sec. Nous nous arrêtons sur le flanc même de la montagne, qui est en ce point éloignée de la mer de cinq kilomètres à peu près.

A cinq ou six cents mètres sur notre gauche commence une plaine toute couverte de mamelons de sable d'un blanc verdâtre, qui offrent l'aspect le plus étrange. Il faut que nous soyons bien avertis qu'il n'y a pas une ville immense, là, sous nos yeux, pour ne pas le croire; car nous voyons des palais, des mosquées, des tours, des maisons, des rues, des fossés, et les innombrables édifices de cette ville fantastique, ont de loin l'air d'être construits en marbre blanc. Du point assez élevé où nous dressons nos tentes, nous apercevons en faisant face à la mer, c'est-à-dire en regardant à l'est, la presqu'île d'el-Liçan, dont la côte ne semble pas éloignée de la côte occidentale, sur laquelle nous sommes arrêtés, de plus de deux ou trois kilomètres. Sur cette presqu'île les mamelons de sable continuent à se montrer, et l'on jurerait qu'en ce point deux villes immenses sont assises en face l'une de l'autre, sur les deux rives si rapprochées de la mer Morte.

Derrière nous est une vaste déchirure dans la montagne, et au delà de cette déchirure un piton élevé, au sommet duquel paraissent quelques ruines; c'est la montagne du Sebbeh, et ces ruines sont les restes de Masada, le dernier rempart de

l'indépendance judaïque; demain matin nous ferons un pèlerinage d'antiquaires à ces vénérables ruines.

Le scheikh Abou-Daouk nous a tenu parole; à peine sommes-nous installés que ses hommes paraissent près de nos tentes: ils sont beaucoup plus noirs de teint que les Thâamera, et leur costume ne se compose plus que d'une chemise de grosse toile grise, et d'un kafieh qui n'a plus aucune couleur appréciable; leur chaussure, quand ils en ont, consiste en semelles reliées par des ficelles autour du gros orteil et de la cheville; elle a quelque analogie avec l'espadrille des montagnards aragonais. Quelques mauvais fusils à mèche, quelques yataghans ou khandjar ne valant pas mieux que les fusils, voilà l'armement de nos nouveaux défenseurs.

En passant vis-à-vis de l'Ouad-es-Seyal, nous avions aperçu de très-loin la tête de deux ou trois chameaux, et nous nous étions un peu préoccupés de leur apparition. Quelques-uns de nos soldats ont été reconnaître à qui nous avions affaire; c'étaient des amis, et nous ne pensons plus à eux.

Dans la journée, Hamdan nous a quittés pour aller à la recherche de quelque campement où il puisse nous acheter deux moutons, l'un pour nous, l'autre pour notre escorte, à qui nous voulons en faire la galanterie; comme il ne rentre pas, et cela à notre assez vif mécontentement, nos Arabes se voient forcés de renoncer à l'espérance gastronomique que nous leur avions imprudemment laissé concevoir.

Malheureusement le manque de viande fraîche n'est pas ce qui nous afflige le plus : il nous reste de notre provision d'eau, de quoi faire tout juste de la soupe et du café pour ce soir et pour demain matin; quant à en boire, c'est une autre affaire. Nous voudrons bien nous en passer, et, à plus forte raison, nos chevaux, nos mules et nos Arabes s'en passeront aussi. Nous devions en trouver en abondance, nous avait-on dit, dans le

vrai lit de cascade qui nous sépare de la montagne de Sebbeh, et il n'y en a pas une goutte. Ma fych maïeh ! — Pas d'eau ! — A cette triste nouvelle, tout le monde se sent pris d'une soif enragée, et il n'y a que nos pauvres bêtes qui ne s'en plaignent pas, bien qu'elles en souffrent tout autant que nous.

Dès notre arrivée au point où nous devons camper, Mohammed, qui se méfiait des ressources de cet endroit peu riant, a pris les devants et a fait gravir son cheval vers le flanc de Sebbeh; c'est lui qui le premier nous annonce que ce que nous avons de mieux à faire pour aujourd'hui, c'est de nous figurer que nous avons bu à Ayn-Djedy pour quarante-huit heures. Il m'avoue cependant qu'il a réussi à découvrir, dans un creux de rocher, de quoi désaltérer sa monture, mais que tout y a passé et qu'il n'y a plus nulle part, autour de nous, de quoi étancher la soif d'un pigeon. Nous avons bien encore du vin, mais quel vin ! battu, échauffé, rendu nauséabond par les outres dans lesquelles il a été ballotté depuis quelques jours, sous un soleil de feu. Belle ressource ! Au reste, quand nous nous désespérerions, cela ne nous donnerait pas d'eau à boire. Nous prenons donc notre parti le plus bravement possible, et nous nous résignons à courir la chance de devenir hydrophobes.

Quant aux Bedouins, nous imaginons de leur faire une distribution un peu plus large de farine et d'huile ; peut-être cela les consolera-t-il. Heureusement nous avons deviné juste, et comme ils auront un peu plus à manger que d'ordinaire, ils se résignent comme nous et ne se tourmentent pas outre mesure de la privation forcée à laquelle ils sont condamnés. Nos moukres sont moins philosophes, et pour la première fois je comprends qu'ils portent quelque intérêt à leurs bêtes. Du reste, je ne voudrais pas sonder leur cœur, ni éplucher de trop près le sentiment qui les anime en ce moment, car j'aurais peur de découvrir que ce n'est pas de la pitié pure et désintéressée

pour les pauvres animaux qu'ils conduisent, et qui, ce soir, paraissent assez hébétés et très-peu fringants, autour du piquet auquel ils sont attachés.

Rien de plus rissolé que le terrain sur lequel nous campons : rocailles qui semblent avoir indéfiniment séjourné dans la friture, scories, fragments de lave, voilà ce qu'est ce terrain maudit, dont la vue seule donnerait soif à l'être le plus sobre et le plus patient.

On devine que notre dîner est assez mélancolique, et voilà que quand la nuit est venue, nous entendons tout notre monde qui chante. Ce que c'est pourtant qu'un supplément de farine et d'huile, pour des Bedouins! Ces gaillards-là sont aussi gais que s'ils avaient bu chacun une bouteille de champagne : ils chantent en dansant; allons bien vite jouir de ce curieux spectacle. Nous sortons donc de nos tentes et nous fumons notre tchibouk auprès de ces braves gens dont les bizarres silhouettes se détachent sur un feu de broussailles sèches, car brûler du bois à Sebbeh, c'est impossible!

Ce que dansent nos Arabes, c'est la danse du sabre. Voici en quoi consiste cet échantillon d'une chorégraphie de sauvages : huit hommes, se tenant par le bras et les mains en avant, chantent un refrain qui se répète indéfiniment; les quatre de droite commencent, et ils battent des mains en cadence, en se dandinant soit de gauche à droite, soit d'arrière en avant. Quand ils ont fini, les quatre acteurs de gauche répètent ce que viennent de dire les quatre autres, et ils exécutent les mêmes battements de mains et les mêmes contorsions. Devant eux, un homme qui reste muet, leur fait face, et il bat la mesure du chant avec la lame de son sabre, en leur passant cette lame contre la figure ; tantôt il se rapproche du chœur, qui recule alors, tantôt il recule à son tour, et le chœur s'avance sur lui, en s'inclinant à chaque pas et en

s'accroupissant le plus souvent presque jusqu'à terre. Quand ils se relèvent, ils jettent un cri aigu et guttural qui achève de donner à cette danse le caractère le plus diabolique. A mesure qu'ils chantent en se dandinant, les faces de tous ces hommes prennent un caractère de plus en plus farouche, et après une demi-heure de cet exercice, ils ressemblent à de véritables bêtes féroces qui passent leur temps à se promettre quelque meurtre à accomplir. Ce spectacle, vu la nuit, dans un lieu pareil, et à la clarté des feux de bivouac, nous émeut et nous impressionne vivement; nous ne nous lassons pas plus de le contempler, que nos Bedouins ne se lassent de savourer ce plaisir de Peaux-rouges. Tous y prennent part, et ceux même qui ne figurent pas dans le chœur, battent des mains en cadence et accompagnent le chant. C'est le khatib lui-même, le diseur de prières, qui tient la droite de la file de chanteurs, et c'est Meydani qui brandit son sabre devant eux, en relevant sa robe de la main gauche, pour que ses mouvements saccadés soient plus libres.

Cette pantomime a duré pendant une heure entière lorsque survient notre moukre Schariar, qui prend la place de Meydani, et nous montre son savoir-faire. Jamais je n'ai vu manœuvrer un sabre avec une dextérité pareille; il semble que cet homme parvienne à s'entourer d'un cercle d'acier, tant la lame qu'il fait voltiger, roule rapidement autour de toutes les parties de son corps; évidemment Meydani n'est qu'un novice en comparaison de Schariar. Mais bientôt la danse du sabre cesse, et notre moukre, qui est un beau-fils, coureur de cafés, et le chanteur émérite de Beyrout, entonne à lui tout seul des chansons aussi salées que l'eau de la mer Morte, chansons qu'il assaisonne de gestes de haut goût. Rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme de nos Bedouins : le ravissement et l'admiration se peignent sur leurs figures basanées, et des

applaudissements frénétiques sont la récompense du beau talent de Schariar.

A propos de celui-ci, un mot en passant. Quand nous avons quitté Jérusalem, c'était lui qui pleurait de désespoir, et depuis que nous sommes en route, il est le plus gai et le plus intrépide de tous nos hommes. Voilà comment on se trompe parfois sur le compte de certains caractères. Schariar, qui s'est coupé volontairement deux phalanges de la main droite pour se soustraire à la conscription du Nizam, Schariar serait très-certainement un soldat d'élite, car le drôle n'a peur de rien et personne n'est plus habile que lui à manier des armes. Mais je l'ai dit tout à l'heure, Schariar est un coureur de cafés et de mauvais lieux, ce qu'en argot parisien on nomme un viveur; voilà le mot de l'énigme présentée, il y a quelques jours, par ce que nous avions pris pour de la lâcheté de sa part.

Comme nous ne pouvons regarder et écouter des Bedouins en goguettes, pendant toute la nuit, nous leur faisons distribuer du café, avec du sucre, ce qui exalte leur joie et leur reconnaissance, et nous allons nous coucher, car il faudra demain être en route au lever du soleil, pour aller visiter les ruines de Masada.

11 JANVIER.

Ce matin, avant le jour, nous étions tous sur pied. La course de Masada, à en juger par la hauteur que nous avions à escalader, promettait d'être rude; il était donc sage de partir avant que le soleil ne fût tant soit peu haut dans le ciel. Nous avons pressé Matteo, et, après avoir, comme d'ordinaire, pris un potage où il ne manquait guère que du bouillon, après avoir savouré une tasse de café, un tchibouk et un goutte de raki,

nous nous mettons en route. Notre fidèle Ahouad et deux Djahalin à moitié nus, nous servent seuls de guides et d'escorte; aussi avons-nous bourré nos poches et nos ceintures, de pistolets bien chargés et dont nous avons préalablement vérifié les capsules. Nous entamons donc bravement l'affreuse escalade que nous avons à parfaire, pour arriver au curieux plateau que nous avons tant à cœur d'explorer.

Je n'essaierai pas de décrire, après Josèphe, le chemin incroyable qui nous conduit à Masada; j'aime bien mieux copier textuellement ce qu'en a dit l'historien des Juifs, car je ne saurais, à coup sûr, faire aussi bien que lui. Qu'était-ce que Masada, et que s'est-il passé en ce lieu sans pareil dans le monde entier? C'est Josèphe encore qui va nous l'apprendre, et je lui emprunterai le récit entier qui, dans la Guerre des Juifs, concerne l'effroyable catastrophe dont Masada fut le théâtre.

Quelques mots encore avant d'en venir à ce récit. Masada veut dire forteresse, c'est le mot hébreu מצדה, sans aucune altération. Jamais localité n'a mieux mérité ce nom qui n'est plus aujourd'hui connu des Bedouins, et qui n'était peut-être qu'une appellation toute différente du nom réel de la localité elle-même. Ce qui me le ferait croire, c'est le sens même du mot Masada, et l'existence du nom Sebbeh, qui seul est resté parmi les Arabes, et qu'ils n'ont probablement pas inventé un beau matin. Après le sac de Masada, appeler encore *la forteresse* par excellence, un lieu que la tactique romaine était parvenue à réduire, c'eût été une véritable dérision, et voilà comment je m'explique la disparition du nom Masada.

Pline [1] parle de cette ville comme d'une forteresse, située au sommet d'un rocher, et il la cite, avec raison, après En-

1. *Lib.* v-17.

gaddi. Strabon l'appelle Moasada [1], et mentionne les pierres brûlées que l'on rencontre autour de ce lieu singulier.

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe. « Ce fut, dit-il, le pontife Jonathas, qui le premier, conçut l'idée de fortifier ce point réputé inexpugnable, et qui lui imposa le nom significatif de Masada. Plus tard, le roi Hérode donna à cette place forte une plus grande extension, et il y multiplia les moyens de défense [2]. »

Dans un autre passage très-curieux, Josèphe s'exprime ainsi :

« Il y avait, non loin de Jérusalem, une citadelle extrêmement forte, construite par les anciens rois, pour y mettre leurs trésors et leurs personnes en sûreté, en cas de guerre malheureuse. Les sicaires (Josèphe appelle ainsi les Juifs qui, ne voulant pas se soumettre à la domination étrangère, avaient juré de mourir jusqu'au dernier, en faisant une guerre acharnée aux Romains. De nos jours, nous avons entendu maudire par des Français, les *brigands de la Loire*, qui méritaient tout aussi justement ce nom infâme, que les derniers défenseurs de l'indépendance juive. Et c'est un Juif, traître à sa patrie, qui flétrit du nom de sicaires la poignée de héros qui s'était réfugiée à Masada! O passions humaines! vous ne cesserez jamais d'être honteuses! Mais, copions sans commentaires), les sicaires donc, s'étant emparés de Masada, faisaient de là des courses dans la contrée environnante, ne cherchant à s'emparer que de ce dont ils avaient absolument besoin *pour vivre*, parce que la *crainte* les empêchait de commettre leurs *brigandages* sur une plus grande échelle. Apprenant cependant que l'armée envahissante des Romains était en repos, et que les Juifs de Jérusalem étaient divisés par la sédition et par la

1. *Lib.* XVI. — 2. *Bell. Jud.*, VII, VIII, 3.

plus inique tyrannie, ils en vinrent à commettre des crimes plus grands encore. Le jour même de la fête des Azymes, ils sortirent de Masada, quand la nuit fut close, se ruèrent, avec le moins de bruit possible, sur tout ce qui leur faisait obstacle, et vinrent fondre sur la petite ville d'Engaddi. Les habitants surpris, sans avoir le temps de se mettre en défense, furent dispersés et rejetés hors de la ville. Tout ce qui ne put fuir, hommes, femmes et enfants, au nombre de plus de sept cents, fut passé au fil de l'épée. Ayant alors pillé les maisons et les jardins remplis de fruits mûrs, ils retournèrent en hâte avec leur butin à Masada. Ils continuèrent ensuite à ravager les bourgades des environs, en se recrutant journellement de tous les bandits qui ne pouvaient plus vivre ailleurs [1].

« Peu de temps après, Simon fils de Gioras, qui, à cause de son audace, avait été dépouillé de la toparchie de l'Acrabatène, par le grand prêtre Ananus, s'échappa de Jérusalem, placée sous la tyrannie de Jean, et vint demander un asile aux sicaires de Masada. D'abord il leur parut suspect, si bien qu'ils lui assignèrent pour demeure la ville basse, où il se fixa avec les femmes qui l'avaient suivi, les sicaires restant exclusivement maîtres de toute la ville haute. Bientôt cependant, la part que Simon prenait à leurs expéditions, lui valut leur confiance; ils résistaient pourtant aux conseils qu'il leur donnait de frapper de plus grands coups. Ce Simon finit par se créer une armée à lui, et, se séparant des habitants de Masada, il alla commettre, de son côté, les plus atroces brigandages dans la Judée entière [2]. Appelé à Jérusalem par le peuple, ce fut lui qui coopéra le plus activement à la défense de la ville contre les Romains; mais ayant été fait prisonnier, Simon fut conduit à Rome, où il figura dans le triomphe dé-

1. *Bell. Jud.*, IV, VII, 2. — 2. *Bell. Jud.*, IV, IX. 3.

cerné à Titus: le dernier acte de cette cérémonie fut la mise à mort du héros juif.

« Jérusalem, Machœros avaient succombé; il ne restait plus aux Juifs qu'une seule place forte, Masada, et les Romains résolurent d'anéantir, à quelque prix que ce fût, ce foyer d'insurrection.

« Bassus, préfet de la Judée, étant mort, Flavius Sylva lui avait succédé : sa première pensée fut de marcher contre Masada. Celui qui commandait alors dans la place, était Eléazar, de la tribu de Juda, homme éminent et brave, qui avait poussé à la rébellion bon nombre de Juifs, lorsque le censeur Quirinius avait été envoyé en Judée. A partir de ce moment, les sicaires, sous les ordres d'Eléazar, avaient traité en ennemis ceux de leurs compatriotes qui avaient plié sous le joug romain, pillant et enlevant leurs biens, incendiant leurs maisons. Ils prétendaient, pour légitimer leurs brigandages, qu'il n'y avait pas de différence entre les étrangers et les Juifs dégénérés qui avaient trahi la cause de la patrie, et qui avaient été assez lâches pour se faire, de leur plein gré, les esclaves des Romains; mais c'était là un vain prétexte, ajoute Josèphe, et ils ne tenaient ces discours, que pour déguiser leur cruauté et leur cupidité [1].»

Sylva résolut donc d'écraser ce qui n'était, pour lui, que le dernier asile de la rébellion, et voici textuellement comment Josèphe raconte cette expédition.

« Le général romain, à la tête de son armée, marcha contre Eléazar et les brigands qui occupaient Masada. Après s'être immédiatement emparé de tout le pays environnant, il plaça des garnisons dans les lieux les plus favorables; il entoura la forteresse d'une muraille, afin d'empêcher les assiégés de s'échapper, et il établit des postes de surveillance. Sylva choi-

1. *Bell. Jud.*, VII, 8.

sit, pour s'y loger, l'emplacement le meilleur à proximité de la forteresse, en un point où le rocher touchait à la montagne voisine. Là, du reste, il lui était fort difficile de se fournir des choses nécessaires : car ce n'étaient pas seulement des vivres qu'il fallait apporter de très-loin et avec d'énormes difficultés pour les Juifs qui étaient chargés de l'approvisionnement du camp, mais il fallait y transporter jusqu'à l'eau, parce qu'aucune source n'existe en cet endroit. Après avoir pris ces premières dispositions, Sylva commença le siége avec beaucoup d'habileté et de fatigue, à cause de la position de la forteresse dont voici la description :

« C'est un rocher très-élevé, dont le circuit est considérable. Il est entouré de tous les côtés par des vallées tellement profondes, que d'en haut on n'en peut voir le fond. Ce rocher est à pic et inaccessible, si ce n'est en deux points où il présente une rampe difficile. Il y a un chemin qui vient du lac Asphaltite vers l'orient, et un autre qui part de l'occident, et par lequel on arrive plus aisément. Le premier se nomme la Couleuvre, à cause de son peu de largeur et de ses nombreuses flexuosités qui lui donnent quelque ressemblance avec un serpent. Ce n'est du reste qu'une anfractuosité ouverte dans le flanc des rochers qui dominent le précipice, revenant souvent sur elle-même, et s'élevant de nouveau peu à peu, de manière à ne rejoindre qu'à peine un point plus avancé. Il faut qu'on chemine un pied derrière l'autre, quand on gravit ce chemin ; un faux pas serait la mort ; car les rochers à pic plongent de chaque côté, de façon à remplir de terreur les plus audacieux. Quand on a monté ainsi l'espace de trente stades, ce qui reste à franchir est à pic, mais le rocher ne se termine pas en pointe aiguë, et le sommet présente une esplanade. C'est là que, le premier, le grand prêtre Jonathas bâtit une forteresse qu'il appela Masada. Plus tard, le roi Hérode y établit avec grand soin de nombreuses

constructions. Il fit enceindre le sommet d'une muraille, ayant sept stades de développement, construite en pierres blanches, haute de douze coudées et épaisse de huit. Cette muraille était flanquée de trente-sept tours, hautes de cinquante coudées. Ces tours ouvraient dans des bâtiments construits à l'intérieur, et appliqués contre toute la muraille d'enceinte, parce que le sommet, qui offrait un sol productif et plus facilement labourable que tout autre, fut réservé par le roi à la culture, afin que si les vivres ne pouvaient plus être apportés de l'extérieur, ceux qui se seraient réfugiés dans la forteresse, n'eussent pas à souffrir de la famine.

« Hérode y construisit aussi, vers la montée du côté occidental, un palais placé en dedans des murailles et tourné vers le septentrion. Les murs de ce palais étaient d'une grande élévation et très-solides ; ils étaient garnis aux angles, de quatre tours de soixante coudées de hauteur. Là se trouvaient réunis des appartements variés et somptueux, des portiques et des salles de bains, soutenus partout par des colonnes monolithes. Le sol et les parois des appartements étaient ornés de mosaïques. Dans chaque habitation, sur le plateau, autour du palais et devant la muraille, de grandes citernes furent creusées dans le rocher, pour conserver l'eau, de manière à en fournir en aussi grande quantité que s'il y eût eu là des sources d'eau vive. Un chemin encaissé menait du palais au point le plus élevé de la forteresse, sans qu'il fût possible de voir ce chemin du dehors ; du reste, les routes visibles elles-mêmes n'étaient pas faciles à suivre pour les ennemis. Le chemin de l'orient, ainsi que nous l'avons déjà dit, est par sa nature inaccessible, et une tour placée dans un passage très-étroit ferme celui de l'occident. Cette tour est distante de la citadelle d'au moins mille coudées, impossible à franchir, difficile à forcer. Au delà, ceux même qui s'avançaient sans crainte, ne pouvaient pas

marcher sans difficultés. Ainsi donc la nature, secondée par l'industrie des hommes, défendait la forteresse contre toute attaque.

« Quant aux ressources intérieures, leur abondance et leur durée étaient plus admirables encore : il y avait, en effet, du blé caché en quantité suffisante pour un temps très-long ; de même beaucoup de vin et d'huile, des graines légumineuses de toute espèce, et des dattes accumulées dans les magasins. Éléazar et ses brigands, lorsqu'ils s'emparèrent par ruse de la forteresse, y trouvèrent toutes ces provisions en aussi bon état que si le tout y eût été récemment déposé, bien qu'il se fût écoulé près d'un siècle, depuis l'époque où elles avaient été emmagasinées pour résister à l'invasion romaine. Les Romains eux-mêmes, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la place, y trouvèrent les restes de ces provisions qui semblaient toutes fraîches. Il est vraisemblable qu'il faut attribuer à l'atmosphère du lieu cette étonnante conservation des vivres, et que la hauteur de la citadelle y garantit l'air contre toute influence délétère de la plaine. La citadelle renfermait, en outre, des armes en quantité suffisante pour équiper dix mille hommes, du fer brut, de l'airain et du plomb.

« Il était facile de juger que de pareilles précautions n'avaient point été prises sans motifs très-sérieux. Aussi dit-on qu'Hérode s'était fait construire ce château, pour lui servir de refuge contre le double danger qu'il redoutait : d'abord, il craignait que le peuple Juif ne le fît descendre du trône, pour y replacer la postérité de ses rois précédents ; d'un autre côté, il se préoccupait bien plus fortement encore des intrigues de la reine d'Égypte Cléopâtre. Celle-ci, en effet, ne prenait pas la peine de cacher ses desseins, et elle pressait ouvertement Antoine de faire mettre à mort Hérode, afin de lui donner à elle-même le royaume de Judée.

« Longtemps après qu'Hérode, par suite des appréhensions que je viens de rapporter, eut construit Masada, il arriva que la prise de la forteresse fut le dernier acte à accomplir pour les Romains, dans leur guerre contre les Juifs.

« Quand Sylva eut enfermé dans une muraille tout le terrain environnant la place, ainsi que nous venons de le dire, et lorsqu'il eut mis tous ses soins et toute sa vigilance à empêcher que personne ne pût s'échapper, il commença le siége au seul point sur lequel une attaque pouvait être dirigée. Après la tour qui fermait le chemin de l'occident vers le palais et le sommet le plus élevé, il y avait une éminence de rocher, d'une grande étendue, mais inférieure à Masada d'environ trois cents coudées : on l'appelait Leukè. Aussitôt que Sylva l'eut gravie et occupée, il y fit accumuler de la terre par ses soldats. Grâce à un travail opiniâtre, une jetée fut construite d'environ deux cents coudées de hauteur; le terrain cependant n'en parut pas assez solide, ni l'élévation assez grande pour que les machines de guerre y pussent être établies. On construisit donc au-dessus de la jetée, une plate-forme composée de rochers énormes, haute et large de cinquante coudées; on y plaça des machines semblables à celles que Vespasien d'abord et Titus ensuite avaient employées pour prendre les villes; enfin on bâtit une tour de soixante coudées de hauteur, entièrement revêtue de fer, et du haut de laquelle les Romains, avec force balistes et scorpions, écartaient les défenseurs de la muraille et ne leur permettaient même pas de montrer la tête.

« Ayant en même temps fait fabriquer un immense bélier, Sylva fit battre le mur sans relâche, et il parvint à en renverser une partie. Pendant ce temps-là les brigands occupaient et élevaient en toute hâte un retranchement intérieur qui ne pût, comme le mur d'enceinte, souffrir de l'action des machines. Afin que ce second mur fût mou et pût amortir les

coups les plus violents, il fut construit de la manière suivante : des poutres étaient placées en long et bout à bout ; deux rangées parallèles de poutres, disposées ainsi, étaient distantes l'une de l'autre d'une quantité égale à l'épaisseur de la muraille ; l'intervalle des deux rangs de poutres était rempli de terre, et pour que cette terre, en s'accumulant, n'exerçât pas une poussée capable de la faire couler, d'autres poutres placées transversalement reliaient les poutres établies en long ; cette construction ressemblait donc en quelque sorte à celle d'un édifice ; de plus, les coups des machines appliqués à une paroi qui cédait, étaient ainsi amortis, et les chocs entassant les matériaux, n'en rendaient que plus solide l'ouvrage tout entier. Quand Sylva s'en fut aperçu, il pensa qu'il viendrait plus facilement à bout de ce retranchement par l'incendie, et en conséquence il ordonna aux soldats d'y jeter force brandons ardents. Le mur, presque entièrement construit en bois, prit feu sur-le-champ, et s'embrasant jusqu'au bout, il projeta une flamme immense. Aux premiers moments de l'incendie, le vent, qui soufflait du nord, rendit la position des assiégeants horrible ; car rabattant la flamme, il la rejetait sur eux, de façon à les désespérer et à leur faire craindre que leurs propres machines ne fussent brûlées. Mais tout à coup le vent tournant au sud, comme par un décret de Dieu, reporta avec violence la flamme sur la muraille et la mit en feu, depuis la base jusqu'au sommet. Les Romains, ainsi favorisés par la Providence, rentrèrent dans leurs quartiers, avec le dessein bien arrêté de monter à l'assaut le lendemain ; pendant la nuit ils redoublèrent de vigilance, afin que pas un des assiégés ne pût s'échapper.

« Du reste Éléazar ne songeait pas à la fuite pour lui-même, et il était décidé à ne permettre à personne de la tenter. Voyant le dernier rempart détruit par le feu, ne trouvant plus aucun

moyen de salut, même dans le courage du désespoir, réfléchissant d'ailleurs aux affreux traitements réservés par les Romains vainqueurs aux femmes et aux enfants, il se résolut à mourir avec tous les siens, persuadé que c'était le meilleur parti qu'ils pussent prendre. Il réunit les plus braves de ses compagnons et les excita par ses paroles à accomplir cette effroyable résolution; il leur fit voir les conséquences d'une capitulation, l'abjection de l'esclavage, et des traitements les plus infâmes. « Voilà sur quoi vous pouvez compter, si vous êtes « faits prisonniers, leur dit-il; demain matin au point du jour « ce sera fait de vous, et il ne vous reste plus que la liberté de « mourir avec tous ceux qui vous sont chers. L'ennemi, qui n'a « d'autre espoir que celui de vous prendre vivants, n'est pas « assez puissant pour vous empêcher de mourir; vous n'êtes « plus assez forts pour le vaincre. Vous saviez que Dieu lui-« même était contre nous, et qu'il avait condamné à périr la « race juive qu'il a cessé d'aimer. S'il nous eût été propice, « ou du moins, s'il ne nous eût pas maudits et condamnés, « pensez-vous qu'il eût permis que la ville sainte fût détruite « de fond en comble? Nous qui restons les derniers de notre « race, qu'a fait Dieu pour nous? Il nous a accablés de sa « colère. Cette forteresse inexpugnable, à quoi nous a-t-elle « servi? Ces munitions, ces armes, qu'en avons-nous pu faire? « rien! La flamme qui frappait nos ennemis est revenue sur « nous-mêmes; n'est-ce pas la colère de Dieu qui nous a « vaincus? Si nous avons encore des fautes à expier, que du « moins les Romains n'aient pas la joie d'être les instruments « de la vengeance divine; soyons-les nous-mêmes. Nos femmes « tuées par nous échappent à l'outrage, nos enfants à la ser-« vitude; après eux, donnons-nous mutuellement la mort, nous « aurons sauvé notre liberté et gagné une noble sépulture. « Détruisons d'abord nos trésors et la forteresse, nous trom-

« perons ainsi la cupidité des Romains. Ne laissons après nous « que les vivres, pour qu'ils sachent bien, ces Romains, que « nous n'avons pas été vaincus par la famine, et que nous « avons mieux aimé mourir que de devenir leurs esclaves. »

« Ainsi parla Éléazar, et tous ceux qui étaient présents n'accédèrent pas tout d'abord à sa proposition ; quelques-uns cependant se préparaient à lui obéir, et montraient presque de l'allégresse en pensant qu'une pareille mort était belle; ceux qui hésitaient avaient pitié de leurs femmes et de leurs enfants, et voyant leur fin si prochaine, ils s'entre-regardaient avec des yeux pleins de larmes, et témoignaient ainsi qu'ils repoussaient le conseil d'Éléazar. Celui-ci les voyant trembler et reculer devant cet héroïque dessein, commença à craindre que ceux mêmes qui avaient applaudi à son discours, ne se laissassent amollir par les supplications et les larmes des plus timides; il reprit donc la parole et se remit à les exhorter. S'animant de plus en plus, il leur parla de l'immortalité de l'âme, avec une énergie toujours croissante, et en poursuivant de regards obstinés ceux qui ne pouvaient cacher leurs larmes. »

Il parvint par ce nouveau discours à les enflammer de telle façon que, s'il faut en croire Josèphe, tous les assistants, sans en excepter un seul, arrêtèrent Éléazar lorsqu'il voulait continuer à parler, et que pleins d'une ardeur frénétique et poussés par le démon, ils se précipitèrent à l'œuvre et commencèrent la perpétration de ce crime sublime, avec la rage de gens dont aucun ne voulait être le second à agir. On les vit alors embrasser leurs femmes et leurs enfants avec une tendresse convulsive, et les poignarder ensuite d'une main ferme. Il n'y en eut pas un seul qui hésitât à verser le sang des êtres qui lui étaient chers. Malheureux auxquels cette effroyable extrémité était devenue nécessaire, et pour qui le plus léger des maux était d'égorger de leurs propres mains, leurs enfants et leurs femmes!

Après cette scène de carnage, les survivants, écrasés par l'horreur de ce qu'ils venaient de faire, et pressés de rejoindre dans la mort ceux qu'ils avaient frappés, entassèrent toutes leurs richesses qu'ils livrèrent aux flammes. Le sort ayant aussitôt désigné dix d'entre eux, auxquels fut dévolu l'horrible soin de tuer tous les autres, ceux-ci se couchèrent auprès des cadavres chauds encore de tous ceux qu'ils avaient aimés, et les tenant embrassés, présentèrent tour à tour la gorge à leurs sublimes bourreaux. Les dix élus accomplirent intrépidement leur tâche jusqu'au bout, et lorsqu'ils eurent fini, ils désignèrent au sort, à leur tour, celui qui donnerait la mort aux neuf autres et se tuerait ensuite de ses propres mains; car ces hommes avaient assez de confiance en eux-mêmes, pour être assurés qu'il n'y avait pas à choisir entre eux, et que l'un ne valait pas mieux que l'autre, pour achever cette horrible tragédie. Le dernier vivant visita tous les cadavres étendus autour de lui, et après s'être assuré qu'il n'en restait pas un seul qui eût encore besoin de son ministère, il mit le feu au palais et se passa enfin son épée au travers du corps.

Tous périrent convaincus qu'il ne restait pas après eux un seul être animé que les Romains pussent prendre vivant; ils s'étaient trompés pourtant, car une vieille femme, avec une parente d'Éléazar, distinguée par son savoir et sa sagesse, et cinq enfants, réussirent à se cacher dans un aqueduc souterrain, où dans l'ardeur qui les poussait à en finir, les auteurs du drame que nous venons de raconter, ne songèrent pas à aller les chercher. Les *brigands* de Masada moururent ainsi au nombre de neuf cent soixante, y compris les femmes et les enfants. Ceci se passa le 15 du mois de Xanthicus.

« Dès le point du jour les Romains, comptant sur un combat acharné, accoururent en armes et s'élancèrent de leurs retranchements dans la place, au moyen deponts d'échelles. Ils

ne trouvèrent pas un ennemi devant eux, mais la solitude, le silence et l'incendie partout. Ils étaient loin encore de soupçonner ce qui s'était passé, et ils poussèrent d'une seule voix un grand cri, pour voir s'il ferait surgir quelque figure humaine; les pauvres femmes cachées l'entendirent seules, elles sortirent de leur refuge, et la parente d'Éléazar raconta tous les détails de cette horrible nuit. D'abord les Romains ne purent ajouter foi à ses paroles, et ils se refusèrent à croire à un tel dévouement. Ils s'efforcèrent d'éteindre l'incendie, et ils pénétrèrent bientôt dans le palais, au travers des flammes et par le chemin couvert. Rencontrant alors des monceaux de cadavres, ils ne se laissèrent pas aller à la joie d'une victoire remportée sur des ennemis, mais ils n'eurent que de l'admiration pour la grandeur de l'action dont ils ne pouvaient plus douter, et pour le sublime mépris de la mort, par lequel tant d'hommes de cœur s'étaient illustrés à tout jamais. »

Voilà comment finirent ces hommes que Josèphe appelle des *brigands ;* je doute que les annales humaines offrent beaucoup de faits semblables.

Depuis longues années j'avais perdu de vue l'histoire de la guerre des Juifs ; jamais mes études ne m'y avaient reporté ; j'ai donc visité Masada sans y attacher aucun souvenir. D'ailleurs, le nom Sebbeh que j'entendais seul prononcer par les Arabes, n'était pas fait pour me rafraîchir la mémoire, et j'avoue en toute humilité, que quand bien même j'eusse été certain que je foulais le sol de Masada, privé de livres comme je l'étais dans ma course aventureuse, il m'eût été parfaitement impossible de dire alors ce qui avait rendu ce lieu célèbre entre tous. Que ceci serve de leçon aux voyageurs futurs, et s'ils ne veulent pas se priver volontairement des émotions les plus vives, qu'ils préparent leurs explorations en lisant beaucoup d'avance. Je déplorerai toute ma vie la

fâcheuse ignorance à laquelle je dois le regret de n'être pas resté un jour de plus à Sebbeh, malgré l'impossibilité d'y trouver de l'eau. Si jamais il m'est donné d'y retourner, je ne ferai pas comme cette fois, et à tout prix je rapporterai de Masada tout ce que je pourrai recueillir de dessins et de plans.

Maintenant que j'ai raconté l'expédition de Sylva, il est temps que je raconte l'expédition plus pacifique dont j'ai été le chef.

Tournant immédiatement le dos à nos tentes, nous nous acheminons vers le flanc droit du large ravin qui nous sépare de la montagne de Sebbeh. La pente est raide et la rocaille roulante; mais à tout prendre, nous avons vu de pires chemins. Au bout de quelques minutes, la route change de tournure; les chèvres seules s'en contenteraient, et encore faudrait-il qu'elles ne fussent pas difficiles. Il est très-clair que nous avançons sur le casse-cou que Josèphe appelle la Couleuvre; mais j'affirme, et mes compagnons ne me démentiront pas, que l'historien des Juifs l'a flatté. C'est une escalade sans interruption, et à quelques centaines de pieds de hauteur à pic, centaines de pieds qui vont toujours en augmentant de nombre. Décidément, il ne ferait pas bon regarder à gauche en montant cette route beaucoup trop pittoresque, car le vertige nous prendrait infailliblement, et ces abîmes dont nous ne pouvons apercevoir le fond, exercent une sorte d'attraction presque invincible, contre laquelle nous avons toutes les peines du monde à nous défendre. Va donc pour regarder toujours à droite! en descendant nous regarderons à gauche, c'est une consolation; il est vrai qu'alors nous ne contemplerons encore, et pour bonne raison, que le flanc du rocher sur lequel nous grimpons. Loysel ne tarde pas à trouver ce genre de promenade malplaisant, il s'assied donc tranquillement sur une pointe de rocher, allume une pipe, et écrit sur son calepin de

voyage, 11 *janvier, course à Sebbeh.* Papigny lui tient compagnie, et ce n'est qu'à quelques cents pieds plus haut, et lorsque nous osons jeter un regard derrière nous, que nous nous apercevons que deux de nos compagnons nous ont faussé bande, sans même nous souhaiter bon voyage.

Édouard, Belly, Rothschild et Philippe ont seuls tenu bon, et nous suivons, essoufflés et haletants, nos trois Bedouins, qui semblent parcourir une route royale. Nous avons l'amour-propre de ne vouloir pas reculer devant ce qui paraît facile à ces sauvages d'acier, et nous allons de l'avant. Enfin, nous touchons à une sorte de plateau fort tourmenté et fort étroit d'abord, sur lequel débouche un ravin déchiré qui s'éloigne vers le nord-ouest. Ce plateau s'élargit rapidement, et nous nous trouvons au milieu de décombres et de murailles, indices certains d'habitations antiques.

A notre gauche, la crête du précipice est bordée par un mur construit en pierres sèches simplement amoncelées, et ce mur plonge rapidement avec le flanc qui le porte, vers le fond du ravin au nord duquel est assis notre camp. Ici, pas de doute possible. Nous sommes arrivés au point que Josèphe appelle Leukè. A notre gauche commence la Couleuvre que nous venons de suivre, et qui descend vers la mer Morte. Derrière nous doit être le chemin de l'occident, et la tour qui le coupe. Ces deux chemins se rejoignaient ici. Malheureusement nos minutes sont comptées, et les décombres du camp de Sylva, placé en ce point même et sur les débris de la ville basse où demeura Simon, fils de Gioras, nous cachent les ruines de cette tour, placée sans doute beaucoup plus bas, et le tracé de ce chemin que nous ne songeons pas à aller reconnaître. Les restes du plateau supérieur sont les seuls auxquels nous pensions en ce moment, et par conséquent les seuls que nous croyions dignes d'intérêt.

En faisant face à l'est, nous avons devant nous le rocher à pic de Masada, rocher de deux cents pieds de hauteur, dans le flanc escarpé duquel paraissent quelques rares ouvertures semblables à celles des nécropoles, et placées à une cinquantaine de pieds au-dessous du sommet, sans aucune anfractuosité qui permette d'y parvenir. Il est bien certain qu'on n'y pouvait avoir accès que par quelque conduit souterrain, ouvert dans l'intérieur de la forteresse. C'est maintenant celle-ci qu'il s'agit d'atteindre, et nous comprenons d'un regard, que ce sera bien autre chose encore que sur le chemin que nous venons de quitter.

Une crête, étroite comme la lame d'un couteau, domine une jetée factice, formée de terre blanche très-meuble, qui joint Leukè au flanc du rocher de Masada. Cette jetée, c'est ce qui reste de la jetée de Sylva. La plate-forme qui la couronnait s'est écroulée, par l'action des pluies et du temps sur le terrain peu solide qui lui servait de base ; toutes les pierres ont roulé dans les précipices béants à droite et à gauche, et il n'est plus resté d'autre chemin que cette crête dangereuse que nous avons devant nous, et qu'il nous faut suivre comme des danseurs de corde sans balancier. Nos trois Arabes passent d'abord, moi ensuite, puis tous mes amis. En quelques instants nous avons franchi l'abîme, et nous voilà cramponnés au flanc du roc de Masada.

Ici recommence une escalade infernale, et à cinquante pieds plus haut, nous atteignons un tronçon de rampe sur lequel nous pouvons reprendre haleine. Cette rampe est assise du côté du précipice, sur le reste d'un mur de soutènement, bâti en belles pierres de taille. Ce mur et la rampe n'ont plus que quelques mètres de longueur, ensuite de quoi l'escalade recommence, tout aussi difficile qu'auparavant.

Enfin nous touchons au sommet, et un bout de chemin

encaissé entre le précipice et un reste de mur bâti en pierres de taille, aboutit à une porte bien conservée, de bel appareil, et à voûte en ogive. Voilà, du coup, l'ogive reportée à l'époque d'Hérode le Grand, ou tout au moins de Titus, et de la destruction de Masada. Sur les pierres de taille de cette porte ont été écorchés, avec une pointe, à une époque indéterminée, des croix, des signes semblables au symbole de la planète Vénus ♀, et des lettres grecques, telles que des Δ et des T. Sont-ce des signes d'appareilleur? J'en doute, à cause de l'apparence fort peu ancienne de ces signes grossiers, dont la couleur assez claire tranche sur le fond de la pierre, qui est d'une teinte beaucoup plus foncée. Ces signes, du reste, sont, les uns droits et les autres inclinés ou même renversés, ce qui pourrait venir à l'appui de l'opinion qu'ils ne sont que des signes de repère, employés par les constructeurs de la porte. Pour ma part, je ne me charge pas de trancher cette question.

Au delà de cette porte s'ouvre devant nous un vaste plateau, c'est celui de Masada. Dieu soit loué! nous y sommes tous parvenus sains et saufs, et comme nous ne nous sommes pas arrêtés une seule seconde, cinquante minutes nous ont suffi pour arriver du camp jusqu'ici.

La crête que nous avons atteinte, c'est-à-dire celle de l'ouest, est garnie d'édifices ouvrant sur le plateau et adossés au mur d'enceinte. Ce sont des espèces de cases carrées, bien conservées encore, et dans les parois desquelles paraissent fréquemment des petites ouvertures disposées en quinconce, comme les trous d'un pigeonnier. Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église avec abside circulaire. C'est le Qasr (le palais), me disent mes Bedouins. J'y cours en hâte. La salle principale est terminée par cette abside en cul de four, percée d'une petite fenêtre ronde. Toute l'abside est en belles pierres de taille

d'appareil; les murailles contre lesquelles elle est appuyée, sont couvertes d'un crépi très-dur, dans lequel sont appliquées des mosaïques d'un genre tout neuf pour moi. Ce sont des milliers de petits fragments rougeâtres de pots cassés, encastrés dans le mortier et formant des dessins réguliers, seul ornement des murailles de cette salle. Quelques petits cubes de pierre, de couleur rouge, blanche et noire, me donnent à penser que la salle est pavée en véritable mosaïque ; j'encourage donc mes Bedouins par l'appât d'un bakhchich, et pendant que je prends le plan de la grande salle et des petites salles attenantes, pendant que Belly fait un croquis de cette ruine si étrange, les décombres sont écartés du sol, et une jolie mosaïque, formée d'entrelacs circulaires, est remise au jour. Elle est malheureusement toute effondrée, et je ne me fais pas dès lors le moindre scrupule d'en enlever quelques échantillons. Quelques fragments de moulures en marbre blanc, sont dessinés et cotés. Le sol est jonché de débris de poterie rouge et de morceaux de verre dont j'emporte des échantillons. Personne de nous ne perd son temps, et Édouard lève la porte ogivale d'entrée, pendant que Belly et moi nous travaillons de notre côté.

Quand nous avons fini nos croquis, nous commençons la visite du plateau entier. Partant donc du Qasr, qui est directement à l'est de la porte ogivale, et nous dirigeant vers le nord, nous trouvons une grande citerne rectangulaire, où naturellement il n'y a pas une goutte d'eau, et qui est aujourd'hui envahie par les broussailles. Plus loin, au nord-est du Qasr, est une enceinte quadrangulaire de construction beaucoup plus ancienne que le Qasr et que les autres édifices. Un fossé large et profond la sépare du reste du plateau, à partir du flanc gauche d'une tour carrée en ruine qui domine le terrain et qui est au centre de la face placée en regard du Qasr. Nous y montons et de là nous voyons tout l'intérieur de cette

forteresse plus ancienne, coupé, dans le sens du sud au nord, par des files non interrompues de décombres formés de grosses pierres noires irrégulières, restes d'édifices écroulés sur place. Je ne doute pas que cette enceinte ne soit celle de la Masada, bâtie par Jonathas, au dire de Josèphe. Tout le reste donc est l'œuvre d'Hérode le Grand.

Quelques murs sont bâtis en grosses pierres régulières, reliées entre elles par des petites pierres tenant lieu des joints de ciment. Ce genre de construction se retrouve aux citernes de Jérusalem et d'Elbireh. Vers l'est, c'est-à-dire du côté de la mer Morte, il n'y a plus de traces d'une muraille aussi belle et aussi solidement bâtie que celle qui dominait le plateau de Leukè. Cela se conçoit, il n'y avait pas d'attaque à craindre de ce côté que les oiseaux seuls peuvent atteindre directement. Un cordon de décombres borde cependant partout la crête du plateau de Masada.

Du bord où nous sommes alors, nous jugeons à merveille de l'état surprenant de conservation des travaux de siége exécutés sous les ordres de Sylva, et il m'est très-facile d'en prendre un plan cavalier. Quatre redoutes carrées commandent, l'une le ravin de gauche, et les trois autres l'Ouad-el-Hafaf (vallée des ruines). A partir de ces postes, qui sont reliés entre eux par un retranchement de rocaille, commencent deux retranchements de même construction, qui saisissent le rocher de Masada, comme entre les deux branches d'une tenaille. Ces lignes de circonvallation sont immenses et elles règnent sans interruption sur le flanc gauche de la montagne de Sebbeh, aussi bien que sur le flanc de la haute montagne qui fait face à Masada, de l'autre côté de l'Ouad-el-Hafaf. Cette ligne venait probablement se fermer au camp même de Sylva, où ainsi que je l'ai vérifié, vient aboutir la branche de gauche.

Au reste, le plateau est libre d'édifices, si ce n'est vers la

pointe nord où est le Qasr et une citerne, et vers la pointe sud où est une autre citerne et un amas de ruines appartenant peut-être à une caserne. Dans le flanc sud du rocher sont percés un puits et un caveau garni, sur toutes ses parois, d'un ciment très-solide et très-uni. Pour y descendre, il faut s'exposer à un véritable danger, parce que l'on est pour ainsi dire suspendu au-dessus de l'Ouad-el-Hafaf, placé à plus de douze cents pieds au-dessous; il faut, dis-je, atteindre l'entrée d'un escalier de quelques marches qui débouche dans le souterrain. Il serait difficile de n'y pas reconnaître l'un de ces magasins dans lesquels étaient accumulées les provisions qui pouvaient rester à Masada des siècles entiers sans se détériorer. Chemin faisant, nous avions rencontré encore une citerne, ou mieux un puits, et revenant au côté ouest, c'est-à-dire au côté dans lequel est ouverte la porte d'entrée, et contre lequel sont appuyées des tours carrées et des habitations assez bien conservées, ayant l'aspect bizarre de pigeonniers, grâce aux trous réguliers dont leurs parois sont garnies, nous avons achevé tant bien que mal le tour de la place! Mais combien je regrette aujourd'hui la précipitation avec laquelle nous avons visité ce lieu célèbre! Certes, ce n'eût pas été trop de deux journées, employées sans perte de temps, à recueillir des notes et des croquis dignes de Masada [1].

Nous étions restés plus de deux heures sur le plateau; nos Arabes nous pressaient de redescendre au camp; ils faisaient sonner bien haut la nécessité d'aller coucher ce soir à un endroit où gens et bêtes pussent trouver de l'eau à boire, et cet argument, vu la chaleur affreuse dont nous souffrions, l'emporta sur notre amour des ruines. Nous nous mîmes donc en devoir de redescendre : monter était un jeu

1. Voyez Planches VIII à XIII.

et nous ne pûmes nous rendre compte du danger qu'il y a à grimper à Masada, que lorsqu'il nous fallut reprendre en sens inverse le chemin qui, la première fois, nous avait paru si difficile.

En passant devant le ravin étroit qui débouche sur Leukè, le plus jeune de nos Djahalin eut l'heureuse idée d'y entrer pour voir s'il n'y trouverait pas un peu d'eau, dans quelque creux de rocher; tout à coup, il poussa le cri d'allégresse *fih maïeh* — il y a de l'eau! — et chacun de courir. Il faut avoir ressenti la soif dans un pays pareil, pour se faire une idée du bonheur avec lequel nous plongeâmes pour ainsi dire la tête dans cette eau malpropre, afin d'en boire autant que nous le pourrions. Français et Bedouins, couchés à plat ventre, autour de la flaque d'eau croupie, s'en abreuvèrent à satiété, s'y trempant la tête et les bras, sans s'inquiéter le moins du monde du dégoût que cela pouvait causer au voisin. Parlez-moi de la vie du désert, pour mettre à néant les scrupules et les répugnances du petit maître le plus musqué! Ragaillardis par cette bonne fortune inespérée, nous nous remîmes en marche, et à dix heures et demie nous rentrions au camp, c'est-à-dire à la place où avait été notre camp, car les tentes avaient été repliées, et tous nos bagages avaient pris les devants, pour gagner au plus vite, dans l'intérêt de nos bêtes de charge, la source vive qu'on nous promettait pour le campement du soir.

Matteo avait eu tout le temps de préparer notre déjeuner, auquel on peut croire que nous fîmes honneur. Tous nos fantassins étaient partis avec nos bagages; nos scheikhs et leurs cavaliers causaient tranquillement, assis en cercle sous un soleil de feu, avec leurs chevaux attachés près d'eux, à la hampe de leurs lances. Hamdan était rentré pendant notre absence, de la course qu'il avait faite dans la montagne, afin de se procurer les deux moutons sur lesquels nous comptions

pour la veille au soir. On lui avait demandé cent piastres par tête de bête, et, en homme qui ne cède pas facilement à des exigences trop fortes, il avait mieux aimé revenir les mains vides, que de nous induire en une dépense qui lui semblait exorbitante. Cela était fort raisonnable, sans doute, mais il semble quelquefois dur d'être raisonnable dans le désert, et de marchander, quand il s'agit de vivres, après lesquels on doit courir pendant deux jours, en s'exposant, comme cette fois, à ne les pas trouver. Il fallut faire contre fortune bon cœur et remercier même le scheikh des Thâamera de l'intérêt tout particulier qu'il prenait au bon emploi de nos finances.

A notre arrivée, Abou-Daouk, après le salut et les compliments d'usage, nous pria d'expédier promptement notre déjeuner, afin de pouvoir gagner avant la nuit le point où nous devions camper. Nous ne nous le fîmes pas répéter, et, mangeant les morceaux doubles, nous fûmes bientôt prêts à monter à cheval. J'avoue que, pour ma part, ce fut avec un vif sentiment de bien-être que je me retrouvai en selle et que ce qui, en toute autre occasion, m'eût paru un exercice fatigant, après la course de Masada et malgré la nécessité de continuer ma carte du pays, me sembla le plus voluptueux des repos.

Un mot encore sur Masada avant de reprendre notre itinéraire. Les ruines de Masada, célèbres à juste titre, ainsi qu'on a pu le voir par tout ce que j'ai dit, n'ont pas été visitées souvent par les Européens; ainsi MM. Robinson et Smith, qui les premiers ont identifié d'instinct Sebbeh avec Masada, n'ont vu cette localité que des hauteurs d'Ayn-Djedy, c'est-à-dire qu'ils n'ont pu contempler qu'à quelques lieues de distance, le profil de la montagne sur laquelle existait Masada. C'est donc d'après les rapports des Arabes qu'ils purent consulter, qu'ils ont émis, avec une admirable perspicacité, une opinion que l'inspection de la

localité et des ruines qu'elle renferme, devait vérifier de la manière la plus évidente. Leur exploration est du vendredi 11 mai 1838.

Quatre années plus tard, du 12 au 15 mars 1842, MM. Wolcott, missionnaire américain, et Tipping, peintre anglais, escaladèrent les premiers le plateau de Masada et vérifièrent l'exactitude de la supposition admise par MM. Robinson et Smith. M. Robinson, dans le livre intitulé : *The Biblical Cabinet*[1], a publié textuellement deux lettres intéressantes écrites, l'une de Sebbeh, l'autre de Jérusalem, par M. Wolcott, et dans lesquelles ce zélé voyageur donne, avec assez de détails, le récit de sa course à Masada. Il a parfaitement observé les lieux, reconnu les différents édifices mentionnés par Josèphe et les travaux de siége construits par Sylva. Pour M. Wolcott, toutes les constructions qui se voient encore à Masada sont de la même époque, c'est-à-dire de celle d'Hérode, mais la porte ogivale qui servait d'entrée à la ville est une ruine moderne. La présence d'une ruine moderne à Masada, offrirait certes un fait bien plus extraordinaire que celui de l'emploi de l'arc ogival dans des édifices construits par Hérode. Quant à la forteresse de Jonathas, elle me paraît très-nettement reconnaissable. Mais des appréciations plus ou moins exactes, n'enlèveront point à M. Wolcott le mérite d'avoir le premier reconnu les ruines illustres de Masada.

Je n'adresserai qu'un reproche au révérend missionnaire américain, c'est de s'être amusé à faire rouler jusqu'au bas du rocher, plusieurs pierres arrachées aux ruines de la forteresse. L'expédition américaine, comme nous allons le voir tout à l'heure, s'est donné le même plaisir. Il est heureux, en vérité, que les voyageurs soient rares à Masada : car si tous avaient la

1. Vol. XLIII, p. 67 et suiv.

même fantaisie, il finirait par ne plus y avoir de ruines de la forteresse juive, qu'à douze cents pieds plus bas.

Le samedi 29 avril 1848, au point du jour, M. le capitaine Lynch, commandant de l'expédition américaine, fit partir d'Ayn-Djedy, où il était campé, MM. Dale, Anderson et Bedlow, avec un drogman, un soldat turc et des guides arabes, pour aller explorer les ruines de Sebbeh. Au coucher du soleil, ces messieurs rentrèrent au camp, et c'est en se servant de leurs différents rapports, que M. Lynch a publié le récit de leur course à Masada.

Comme il s'agit d'une localité des plus intéressantes et sur l'état actuel de laquelle on ne peut trop rassembler de lumières, j'ai pensé devoir reproduire ici ce récit dont je ne saurais trop louer l'exactitude que j'ai pu constater, en visitant, trois ans plus tard, les mêmes points que les officiers américains. Je copie :

« Un peu après huit heures, ils arrivèrent à l'Ouady-Sebbeh et découvrirent une route clairement marquée, de quinze pieds de large, et indiquée par deux rangées parallèles de pierres qui continuèrent avec des interruptions pendant un quart de lieue [1]. A neuf heures, quand la chaleur du soleil commençait à devenir étouffante, ils atteignirent une caverne basse dans la face sud de la montagne, au-dessus de l'Ouady-Seyâl, profonde ravine qui sépare le rocher de la chaîne continue du nord. Là ils mirent pied à terre, car il était impossible d'aller plus loin à cheval. De là, quelquefois sur leurs mains et leurs genoux, ils grimpèrent le long du rocher à pic, dont le côté vertical

1. Je n'ai point aperçu cette route bordée de pierres, parce que nous n'avons pas suivi le même chemin. En effet, les officiers américains, puisqu'ils ont cheminé sur le flanc de la montagne depuis l'Ouad-el-Seyâl, qui est à plus d'une lieue du roc de Sebbeh, ont marché du nord au sud vers Masada. La route qu'ils ont prise est-elle la Couleuvre de Josèphe? est-ce celle que j'ai gravie qui a droit à ce nom? Je laisse à d'autres le soin de le décider. Ce qui me paraît probable, c'est qu'ils ont fini par rejoindre notre sentier de chèvres, vu qu'il n'y en a pas d'autre, pour aller de la mer Morte à Masada.

est percé d'ouvertures comme le roc de Gibraltar. Ils inclinaient à croire que le sentier par lequel ils avaient monté était celui que Josèphe appelle le Serpent... Ils passèrent le ravin sur un espace de calcaire qui, bien que considérablement au-dessous du plus haut point du rocher, réunit l'escarpement sud du Seyâl à l'escarpement nord de Masada, et ils atteignirent le sommet un peu avant dix heures du matin; tout ce sommet est entouré d'un mur à pic sur le précipice.

« Passant sous une porte à ogive, dont la clef de voûte et les voussures sont en pierres de taille, anciennement marquées de la lettre grecque Δ, et d'autres ressemblant au symbole planétaire de Vénus ♀, les unes droites, les autres renversées; d'autres encore avec des croix grossières et la lettre T fruste, ils arrivèrent à un espace d'à peu près trois quarts de mille de longueur du nord au sud, et d'un quart de mille de l'est à l'ouest.

« Il y avait très-peu de végétation, excepté au fond de quelques excavations qui semblaient avoir servi de citerne ou de grenier, et qui étaient à moitié remplies de mauvaises herbes et d'une espèce de lichen. Ailleurs la terre était aussi stérile que si elle avait été semée de sable. Cependant Hérode en parlait comme étant d'une nature grasse et mieux faite pour l'agriculture que celle d'une vallée. Hérode avait aussi creusé de profonds puits en grand nombre, comme des réservoirs pour l'eau, dans les rochers, à toutes les places qui n'étaient pas habitées [1], au-dessus et autour du palais et devant les murs; et par ce moyen il essayait d'avoir de l'eau pour plusieurs usages, comme s'il eût existé là des sources.

« Aux extrémités nord et ouest du rocher, et près de la pointe qui est probablement le promontoire Blanc mentionné par

1. Je ne me charge pas de défendre la traduction du texte de Josèphe donnée par M. Lynch.

Josèphe[1], ils remarquèrent une de ces excavations d'une étendue considérable, remplie en grande partie des ruines et des décombres de ses propres murs, en même temps que des chardons et des mauvaises herbes de bien des siècles.

Dans le coin sud-ouest du rocher, ils en trouvèrent une plus grande encore, bien cimentée, avec une galerie et une suite de quarante marches, éclairée par deux fenêtres sur le côté sud du rocher[2]. Cette grande chambre était tapissée de pierres très-belles, aussi nette et aussi propre que si elle venait d'être finie. Cette chambre les conduisit à croire qu'il y en avait beaucoup de semblables, éclairées par les ouvertures qu'ils avaient vues, à l'extérieur du rocher, en montant à Sebbeh; mais ils ne purent pas y pénétrer.

A la distance d'environ cent pieds au-dessous de la pointe nord, sur un rocher inaccessible et à pic, ils virent les ruines d'une tour ronde, et à quarante ou cinquante pieds au-dessous, sur un autre rocher, les murs de fondation d'une enceinte carrée avec un mur triangulaire aboutissant, par les angles de la base, au mur de la tour circulaire et au mur ouest de l'enceinte carrée; ils trouvèrent qu'il était impossible d'aller visiter ces ruines.

« En outre des restes de la tour ronde ou donjon, il y avait sur le sommet, des fragments de mur avec des retraits circulaires recouverts de briques carrées; des portes en ogive, des fenêtres à meneaux entourent en partie un enclos, qui était peut-être la cour du château, maintenant comblée par des fragments de toute nature, de marbre, de mosaïques et de poteries.

1. Leukè était à plus de deux cents pieds au-dessous du plateau de Masada. M. Lynch fait donc ici une confusion de lieux.

2. Si c'est la même excavation que celle que j'ai visitée moi-même, j'ai bien mauvaise mémoire; car, des quarante marches de l'escalier je ne puis m'en rappeler que quatre ou cinq au plus. Du reste, ces messieurs citent une cave toute différente au même point, et j'ai bien peur qu'il n'y ait ici double emploi.

« Les fondations et les portions inférieures du mur bâti par Hérode, autour du sommet de la colline, sont encore debout sur le côté est. Les officiers s'amusèrent à déplacer quelques-unes des pierres, à les jeter du haut du rocher et à les regarder tournoyer et bondir jusqu'au bas, à douze cents pieds, avec une rapidité plus effrayante que celle des pierres lancées par les balistes romaines, lorsque Sylva faisait le siége de la forteresse.

« Une des fenêtres, apparemment un fragment de chapelle, donnait sur la mer, c'était celle qui avait l'apparence d'une ogive et c'était celle que nous avions aperçue en passant sur les embarcations. De là on pouvait voir la mer dans toute son étendue, avec ses extrémités nord et sud bien marquées, même à travers la vapeur qui les couvrait. La forme de la péninsule était bien nette et avait de la ressemblance avec une aile étendue.

« Immédiatement au-dessous d'eux, le long de la base du rocher, devait être tracé le mur de circonvallation que Sylva bâtit à l'extérieur, autour de toute la place; car il avait pris des précautions pour qu'aucun des assiégés ne pût s'échapper.

« Continuant leur exploration vers le bord sud-est, ils suivirent un passage dangereux, sur la face du rocher, qui n'avait pas moins de mille pieds de hauteur à pic au-dessus du ravin, et qui aboutissait à une grande plate-forme encombrée de fragments de maçonnerie, appartenant évidemment aux ruines du mur qui fermait le rocher supérieur. Se traînant par dessus les pierres, ils atteignirent une excavation que les Arabes appellent une citerne, ce qui est probablement juste, car en descendant ils virent des passages étroits ou aqueducs; celui de l'intérieur était taillé dans le rocher.

« C'était une cave oblongue, coupée dans le roc, de trente pieds de longueur sur quinze de largeur, dix-huit ou vingt de

profondeur, et cimentée de tous les côtés. A l'entrée de l'excavation ils virent la carcasse d'un animal récemment tué, elle ressemblait à celle d'un lapin, et les Arabes l'appelaient *Webr* ou *Webeh;* c'est le *coney* de l'Écriture. A gauche de l'entrée et dans la cave il y avait quelques marches se terminant par une plate-forme; comme les parois, les marches étaient enduites de ciment; au-dessus était une ouverture inaccessible par les marches. En faisant des entailles dans le mur, ils essayèrent d'y arriver : c'était l'entrée d'une cave basse grossièrement taillée, avec une fenêtre ouvrant sur le flanc escarpé de l'Ouady-Senîn; autour des murs grossiers, et sans ciment, étaient des croix peintes en rouge, et sur la poussière des empreintes fraîches des pieds du whâl ou bteddin [1].

« Ils essayèrent de visiter la face sud de la montagne, en suivant par des zigzags une sorte de corniche sortant de quelques pieds de la surface du roc; mais ils reconnurent que c'était impossible, à cause de la nature molle de la pierre et de l'effrayante ouverture du précipice béant au-dessous.

« A leur retour ils observèrent une singulière ruine placée à peu près au centre du plateau; les morceaux carrés de pierre, cimentés avec une grande régularité, étaient cellulaires des deux côtés et si détériorés par le temps, qu'ils ressemblaient à une ruche d'abeilles : ils crurent que c'était un magasin ou une caserne.

« A leur retour dans le caveau, les Arabes leur demandèrent si leur visite avait été fructueuse. Ces peuples croient que nous venons ici pour chercher des trésors ou visiter des endroits que nous considérons comme sacrés. Dans l'Ouady-Seyâl, il y avait beaucoup de seyals ou d'acacias.

1. C'est probablement d'un beden ou antilope que le capitaine Lynch veut parler.

« Au retour, ils constatèrent une odeur fétide de soufre, en passant au Birket-el-Khâlil.

« Leur rapport semble confirmer la supposition de MM. Robinson et Smith, que les ruines de Sebbeh sont celles de Masada. A chaque pas, sur notre route, où ces messieurs ont été, nous trouvons que des observateurs soigneux et instruits nous ont devancés, et dans ces précurseurs, ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous reconnaissons nos compatriotes. »

Tel est le récit de M. le capitaine Lynch; on voit qu'il concorde assez bien avec ce que nous avons observé nous-mêmes. Seulement, je ferai remarquer qu'il n'est pas exact de concéder à MM. Robinson et Smith, si riches de leurs propres découvertes, l'honneur d'avoir visité les premiers les ruines de Masada; cet honneur appartient incontestablement à MM. Wolcott et Tipping. Les officiers envoyés à Sebbeh par M. Lynch, n'y sont venus que les seconds, et c'est avec un certain orgueil, que nous nous trouvons seulement les troisièmes qui aient tenté cette périlleuse exploration.

Il est grand temps maintenant de revenir à notre journal de voyage, bien que je ne puisse regretter la longueur d'une digression qui concerne un lieu aussi illustre que la forteresse juive de Masada.

A onze heures vingt minutes, nous sommes en selle, et nous quittons la place où nous avons campé la veille au soir. Après un premier crochet qui nous mène au bord du ravin qui se prolonge jusqu'au flanc droit de la montagne de Sebbeh, nous marchons directement au sud-sud-est. Ce ravin se bifurque vers la montagne et forme, à partir du point où nous le coupons, un petit plateau triangulaire occupé par une des redoutes carrées en pierres amoncelées, construites par Flavius Sylva pour défendre les points faibles de sa ligne de circonvallation;

vis-à-vis l'angle est de la redoute, et sur la crête opposée du ravin, commence une véritable muraille en pierres sèches, qui se dirige vers le sud et va rejoindre trois autres redoutes carrées qui se flanquent mutuellement et qui couvrent le débouché de l'Ouad-el-Hafaf (vallée des ruines). De l'angle sud lui-même de la première redoute, part la ligne de circonvallation qui s'élève directement sur le flanc de la montagne, et va regagner sur le Leukè, l'emplacement du camp de Sylva.

A onze heures quinze minutes, nous avons franchi le ravin, et deux minutes après, nous coupons la ligne de circonvallation qui s'éloigne de la direction que nous suivons, au pied de la montagne de Sebbeh, pour s'en rapprocher ensuite et lui devenir sensiblement parallèle. La mer est à environ trois mille mètres sur notre gauche, et les monticules de sable qui simulent d'une manière si étrange les ruines d'une ville immense, commencent à trois cents mètres à gauche de la route; le pied même de la montagne de Sebbeh n'est guère qu'à une cinquantaine de mètres à notre droite.

A onze heures trente minutes, nous sommes arrivés au bord d'un large ravin escarpé, et profond de quinze mètres à peu près. C'est l'Ouad-el-Hafaf. Au point où nous l'atteignons se trouve la redoute romaine, reliée par la ligne de circonvallation, à la première redoute reconnue par nous. Toute la redoute est naturellement rejetée en dehors, c'est-à-dire à gauche de la ligne de muraille, qui en rejoint la face à l'angle nord-ouest. De l'autre extrémité de la même face, part un tronçon de ligne qui borde sur une longueur de vingt à trente mètres la crête même de l'Ouad-el-Hafaf, en remontant vers la place assiégée. La ligne se replie alors au sud et traverse l'Ouad dans lequel il existe encore, à partir de la rive gauche, une amorce de muraille plus solidement et plus soigneusement établie que la ligne elle-même dont elle n'est qu'une partie. Vis-à-vis et sur la rive

opposée, recommence, immédiatement à la crête, l'amas de pierres brutes qui constitue la ligne de circonvallation; elle va rejoindre l'angle nord-est d'une redoute un peu plus petite, dont l'angle nord-ouest sert de point de départ à une branche énorme de la ligne de circonvallation, branche qui s'élève directement sur le flanc de la haute montagne qui domine la rive droite de l'Ouad-el-Hafaf, et fait face à la montagne de Sebbeh. Cette petite redoute est à quelques mètres seulement sur la droite de notre route, et nous avons à notre gauche, à une distance moyenne de vingt mètres, une redoute beaucoup plus considérable, carrée aussi, et munie sur les faces sud et est, de deux entrées couvertes en clavicule. C'est évidemment là le quartier général des postes chargés par Sylva de garder sa ligne d'attaque, sur la plage du lac Asphaltite.

A onze heures trente-sept minutes, nous avons laissé derrière nous l'Ouad-el-Hafaf, et nous cheminons sur le flanc même de la montagne opposée à celle de Sebbeh, à cinquante mètres des premiers escarpements de cette montagne, et à cinquante mètres également des premiers mamelons de sable placés à gauche de notre route, et qui se relient à ceux qui couvrent toute la plage de Sebbeh. A deux kilomètres à gauche est un fond de golfe de la mer Morte. Bientôt la direction constante que nous suivons, nous éloigne progressivement du pied des montagnes, et nous rapproche des monticules de sable.

Nous traversons alors une plaine tourmentée et hachée de ravines. A midi, nous sommes à deux cent cinquante mètres, et en face d'une profonde déchirure tracée, dans le flanc de la montagne, par une cascade qui doit couler de loin en loin, pendant la saison des fortes pluies. Un ravin large et profond sert de débouché à cette cascade. Bientôt nous tournons à l'est, et nous nous rapprochons du bord de la mer. A midi onze minutes, nous sommes en face de la pointe sud de la montagne

que nous longeons depuis l'Ouad-el-Hafaf, et nous voyons, à un kilomètre de nous, l'entrée d'un ouad très-large que les Bedouins me nomment encore, et unanimement, Ouad-el-Hafaf. Ce double emploi m'étonne; j'interroge donc de nouveau tous nos Arabes sur le nom de l'ouad, défendu par les redoutes de Sylva; Ouad-el-Hafaf, me répondent-ils, et il faut bien que je me contente de ce renseignement. Ceci montre qu'il faut y regarder à deux fois, avant d'admettre les noms donnés par les Bedouins, aux localités qu'ils ne connaissent que pour y avoir passé de loin en loin, et dont, par conséquent, les dénominations peuvent se confondre dans leur mémoire, lorsque d'ailleurs ces localités sont rapprochées l'une de l'autre. Le capitaine Lynch cite un Ouad-Sebbeh, que je n'ai pas rencontré; en revanche, j'ai rencontré deux Ouad-el-Hafaf. Peut-être le premier est-il réellement l'Ouad-Sebbeh de Lynch. Dans tous les cas, pour l'acquit de ma conscience, je déclare n'avoir rien négligé pour éclaircir ce point de nomenclature, que je me vois, à mon très-grand regret, condamné à laisser dans le doute.

A midi onze minutes, nous entrons dans le lit encaissé de l'Ouad, et nous le suivons pendant un certain temps, en marchant presque directement à l'est. De temps en temps, la rive droite que nous suivons, est taillée comme un mur à pic, de six ou huit mètres de hauteur. Dans le lit du torrent, sont à demi enterrés des troncs d'arbre, arrachés et entraînés, Dieu sait quand, par les fortes eaux de la saison des pluies. Quelques beaux seyal et quelques bouquets de tamarisc garnissent de loin en loin le fond de l'Ouad-el-Hafaf. A midi vingt-deux minutes, comme nous avons tourné le dos aux montagnes de Canâan, nous sommes éloignés de celles-ci de deux kilomètres environ. En ce moment, nous sommes en face d'une pointe de la plage éloignée de deux ou trois cents mètres au plus, et qui ne

semble séparée de la pointe de la presqu'île d'El-Liçan que d'un kilomètre.

A midi trente-deux minutes, s'ouvre à notre droite un nouvel ouad, couvert par une petite montagne qui nous en masque l'entrée. La montagne qui forme la rive sud de cet ouad est un peu moins élevée que celles qui bordent l'Ouad-el-Hafaf. Du reste, cette montagne est inclinée directement du nord au sud, en sorte que son axe se rapproche rapidement de la direction de notre route, qui est alors au sud-ouest. En ce point, le rivage de la mer Morte est à cent vingt mètres à notre gauche et le flanc de la montagne à trois cents mètres à droite. De midi quarante minutes à midi cinquante minutes, nous traversons six ravins assez profondément creusés, qui coupent la plaine, couverte d'ailleurs de ces monticules de sable aux formes bizarres.

Dans ce pays si tourmenté, il pourrait se rencontrer du gibier ; c'est du moins ce que pense Belly, et il chevauche sur le flanc de notre caravane, le fusil au poing. Précaution de luxe, très-probablement, car le gibier n'ayant absolument rien à manger, ne paraîtrait ici que pour y mourir de faim. Cette réflexion toute simple ne décourage pas notre ami ; il cherche en trottinant, lorsque tout d'un coup il trouve ce qu'il ne cherchait pas. Sur le sable qui forme le sol, des empreintes toutes fraîches sont nettement marquées, et ce ne sont certes pas celles des pattes d'une perdrix. Un large pied rond, couronné de cinq bourrelets que terminent des griffes d'un très-beau développement, s'est enfoncé tout récemment dans ce sable. Inspection faite de la chose, Belly laisse sa chasse beaucoup trop fructueuse, rentre dans les rangs et nous annonce sa découverte. Il revoit d'un lion, en style de vénerie, et comme ni les uns ni les autres nous ne sommes des Gérard, nous souhaitons ardemment de ne pas

nous trouver nez à nez avec le propriétaire des pattes qui ont laissé des traces de ce calibre-là. Le nemr (la panthère) se plaît assez dans ces parages, nous disent alors les Arabes; mais une panthère a le pied plus mignon, et je doute que ces traces que nous voyons tous, par-ci par-là, soient celles d'un simple nemr : avis aux naturalistes. Les lions n'ont certainement pas disparu tout à fait des déserts de la Judée; mais nous sommes charmés de n'avoir à le constater que par le témoignage des empreintes laissées par eux sur le sol. Si d'autres sont plus heureux, je ne leur envierai pas leur bonheur, je le déclare humblement.

A midi cinquante-six minutes, la montagne s'est tellement rapprochée de notre route, que nous montons sur le flanc de ses premières rampes, la mer n'étant guère éloignée de nous que de cinq cents mètres. Nous sommes alors vis-à-vis le fond du golfe sud de la presqu'île d'El-Liçan. Jusqu'à une heure deux minutes, nous avons cheminé au sud-ouest. En ce moment, notre route change de direction et nous marchons droit au sud-sud-ouest. A trois cents mètres à notre droite, s'ouvre dans le flanc de la montagne un vaste cirque qui n'est très-probablement qu'un cratère; le rivage est alors éloigné de nous de huit cents mètres. A une heure cinq minutes et à une heure neuf minutes, nous traversons de nouvelles ravines qui se dirigent de l'ouest à l'est, vers la mer Morte. A une heure treize minutes, nous avons encore incliné vers le sud-sud-ouest; jusqu'à une heure vingt-deux minutes, nous marchons dans cette direction. En ce moment, nous avons, à quarante mètres à droite dans le flanc de la montagne, le lit d'une cascade, auquel aboutit une ravine: nous traversons alors un petit plateau fort étroit, resserré entre la montagne qui est à quinze mètres seulement, et le rivage qui n'est qu'à vingt-cinq mètres à gauche. Ce plateau, qui se nomme Rabath-el-

Djamous (le lien du buffle), est fermé devant nous par un promontoire de rochers bouleversés, qui avance dans la mer et qui se nomme Redjom-es-Senin (le monceau des fragments de pierres).

L'occasion est belle pour nous de constater le goût de l'eau de la mer Morte en ce point, et nous sommes trop consciencieux pour nous en priver. Un de nos Bedouins va donc nous remplir deux bouteilles. Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment, on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire; mais en moins d'une seconde, cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une constriction assez douloureuse de la gorge. L'eau de la mer, puisée à la pointe nord, est horriblement amère et salée; mais c'est de la limonade, en comparaison de celle que nous venons de goûter au Rabath-el-Djamous.

J'ai énuméré les qualités du Barabra qui accompagne Rothschild, et parmi ces qualités, la gourmandise, on s'en souvient, tenait le premier rang. Nous avons la barbarie de faire un vrai tour d'écolier à notre Pierrot noir. Nous lui offrons la bouteille à laquelle il nous a tous vus boire de loin : « Bois, Selim, c'est du raki, lui disons-nous; » et le pauvre diable en ingurgite une large lampée avec une gloutonnerie sur laquelle nous comptions bien. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle que la figure de Selim en ce moment; il

fait des contorsions et des grimaces de possédé, et ce n'est qu'avec un quartier d'orange, que nous parvenons à le consoler de s'être laissé prendre à la trop amère plaisanterie que nous lui avons faite. Au reste, comme nous insistons sur ce que nous avons tous goûté comme lui de cet infâme poison, il ne nous garde pas rancune et finit par rire avec nous de sa mésaventure.

A une heure vingt-six minutes, nous commençons à gravir le Redjom-es-Senîn dont nous atteignons la crête à une heure trente et une minutes. A notre droite est un piton élevé qui borde un ouad assez large dont nous traversons deux bras, à une heure quarante-quatre et à une heure quarante-six minutes, c'est l'Ouad-omm-el-Bedoun (la vallée mère des antilopes). En ce point la montagne est à cent cinquante mètres à droite, et le rivage à cinq cents mètres à gauche. Notre route est alors au sud-sud-est. Nous cheminons sur une plage formée de petit gravier, et qui est en quelque sorte la répétition de Rabath-el-Djamous. Devant nous est une montagne toute brûlée et toute déchiquetée, sur le flanc de laquelle nous avons à gravir ; c'est le Djebel-Hatroura. A une heure cinquante et une minutes, nous commençons à monter ; à deux heures nous atteignons la crête, et à deux heures trois minutes, notre route redescend le long du flanc du Djebel-Hatroura. C'est la plus hideuse montagne qui puisse se voir. Son flanc, qui s'incline très-rapidement pour plonger dans la mer Morte, est un véritable chaos de blocs déchirés et bouleversés violemment. Sans doute nous sommes proches d'un volcan, et effectivement, à deux heures vingt-six minutes, nous trouvons en place une belle coulée de lave, qui vient de l'ouest et qui semble une voûte de fonte, formée de couches concentriques. Jusqu'à deux heures trente minutes, nous ne faisons que monter et descendre sur le flanc de la montagne, à travers les roches usées par les siècles. La vraie descente commence alors, et à deux heures trente-quatre minutes nous

traversons l'Ouad-Hatroura, qui va aboutir à un immense cratère encombré de roches éboulées; à deux heures quarante minutes seulement nous sommes en face de la limite sud de ce cratère.

Nous nous retrouvons alors sur la plage, à très-peu de distance de la rive (cinquante mètres environ) et dans une plaine de près de huit cents mètres de largeur, encombrée de mamelons de sable assez élevés, et qui nous sépare des hautes montagnes. A deux heures quarante-sept minutes, nous tournons encore au sud-sud-ouest, pour reprendre presque aussitôt la direction ouest-sud-ouest, que nous ne quittons plus jusqu'à trois heures. Nous longeons à deux cents mètres environ de son pied, une montagne assez élevée, dont l'axe est parallèle à notre route. La distance de la rive varie peu, de quarante à vingt mètres seulement, jusqu'à deux heures cinquante-six minutes; en ce moment la plage s'élargit rapidement, pour gagner une étendue de cinq cents mètres; là donc est encore un delta formé par les atterrissements d'un torrent, venu de l'ouad que nous apercevons devant nous.

A notre droite, à deux cents mètres de notre chemin, à cinquante mètres à peu près au-dessus, et sur le flanc de la montagne, est un fourré de seyal et de roseaux, dû à la présence d'une source; mais cette source est saumâtre, me disent les Arabes, et son eau n'est pas potable. Un peu plus loin, devant nous, est un petit mamelon surmonté d'une ruine carrée, bâtie en belles pierres de taille; c'est un petit fort de construction antique nommé aujourd'hui Qalaat-Embarrheg. A trois heures précises nous sommes au pied de ce mamelon qui n'est guère qu'à vingt mètres à notre droite; des décombres répandus sur une très-grande superficie avoisinent le Qalaat. Voilà des ruines qu'il faudrait visiter; mais pour ce soir le plus pressant est de trouver de l'eau à boire et de rejoindre nos bagages. A la manière

dont nos scheikhs nous ont pressé de marcher, pendant toute la journée, nous nous croyons bien éloignés encore de notre campement.

Au pied du Qalaat-Embarrheg est un ouad profond de vingt mètres, dans lequel nous entrons et que nous remontons, en inclinant directement à l'ouest; l'ouad a cinquante mètres de largeur à peu près. Au bout de quelques cents pas, nous reprenons la direction du sud, et nous nous trouvons, à trois heures sept minutes, au milieu d'un immense espace fermé de tous côtés par des murailles de roches à pic, s'élevant à perte de vue. Là sont dressées nos tentes; là nos chevaux tout ragaillardis, mangent avec avidité de ces roseaux qu'ils aiment tant; là notre cuisine est installée. Tout notre monde a repris un air de fête; évidemment nous avons de l'eau à discrétion. Cet ouad se nomme en effet ouad-el-maïet-Embarrheg (vallée de l'eau d'Embarrheg, de l'eau qui murmure?)

Sur le flanc occidental de l'espace où est assis notre camp, plusieurs pans de muraille, très-régulièrement bâtis et d'assez bel appareil, sont suspendus à dix ou quinze mètres au-dessus du sol. A quoi pouvaient servir de telles murailles? J'avoue que je n'en sais absolument rien; demander des renseignements aux Arabes, quand on voudrait tirer d'eux autre chose que des noms de lieu, c'est peine perdue. A Sebbeh les redoutes de Sylva étaient pour Hamdan, Maqbourat-el-Belad, les cimetières de l'endroit. Ici, à Embarrheg, les ruines sont comme à Ayn-Djedy, Besathin, des jardins; me voilà bien avancé!

Une fois descendu de cheval, après avoir contemplé quelques instants l'étrange salle rectangulaire à ciel ouvert, dans laquelle nous sommes logés et qui semble sans issue, je demande aux Arabes où ils ont trouvé des roseaux et de l'eau, et ils me montrent le fond méridional en me disant : Hon — là! — Je serais bien tenté de croire qu'ils se moquent de moi, si je n'avais sous

les yeux d'abondantes preuves du contraire. Le plus sage est d'y aller voir. Nous partons donc, et qu'on juge de notre surprise, quand arrivés au fond de notre enclos, nous voyons s'ouvrir vers l'ouest, une véritable fissure de huit ou dix mètres de largeur au plus, encombrée de magnifiques roseaux, d'arbres nombreux de dix espèces différentes et de véritables lianes qui s'élancent des uns aux autres. Le bruit charmant de l'eau qui coule sur la rocaille, se fait entendre à quelques pas; c'est celui d'un ruisseau frais et limpide, qui descend doucement et vient se perdre dans le sable le plus fin, au point même où l'on pénètre dans ce pittoresque ravin. Un autre bruit que celui de l'eau retentit dans le fourré, c'est celui des chants joyeux de nos Bedouins, des yataghans qui frappent à coups redoublés les roseaux et les arbres, et des craquements de ceux-ci quand ils tombent. D'autres Arabes boivent et font les ablutions dont ils ont été sevrés, depuis Ayn-Djedy; cet exemple est trop bon pour que nous ne nous empressions pas de le suivre[1].

Belly et Loysel dessinent; Édouard, Rothschild et moi nous cherchons des insectes et des plantes, et jusqu'au moment où l'obscurité nous chasse de ce réduit enchanteur, nous ne songeons pas que notre festin nous attend. Nous rentrons enfin au camp où j'ai une longue conversation avec Abou-Daouk. Jusqu'à présent le brave scheikh nous avait détournés de passer sur la rive orientale du Bahr-Louth, et il nous avait laissé entrevoir qu'il ne se souciait pas le moins du monde de nous y accompagner. Ce soir il a changé d'avis; il nous accompagnera partout où nous voudrons, avec son monde, et notre joie est grande, on le pense bien, de voir que nos espérances sont sur le point de se réaliser. La bonne volonté présente du scheikh tient un peu, j'imagine, au service que je lui ai rendu, en guérissant

1. Voyez Planche XIV.

son ophtalmie. En lui conseillant l'emploi de la pommade de régent, je lui avais annoncé qu'il souffrirait plus pendant les deux premiers jours, puis que le mieux se manifesterait; ma prédiction s'est accomplie; l'inflammation s'amortit, et Abou-Daouk, qui a le plus grand désir de me soutirer la petite boîte de pommade qui l'a tiré d'affaire, est prêt à faire tous les sacrifices pour l'obtenir; toutefois, il n'ose pas encore me la demander, mais cela viendra incessamment. Il faudrait que je me fisse d'étranges illusions sur le caractère arabe, pour n'en pas être parfaitement sûr à l'avance.

Notre soirée est délicieuse; la joie est assise autour de tous les feux; tchibouk, café et causeries vont leur train; je n'ai pas encore vu notre camp si franchement gai. A Sebbeh on chantait et on dansait, c'est vrai, mais on avait soif. Ce soir que nous manque-t-il? Rien. Nos hommes heureux de l'instant présent, insoucieux des heures à venir, se reposent sous le plus beau ciel de la terre, à l'abri du moindre souffle, avec l'abondance pour compagne.

La joie est contagieuse; elle nous a tous gagnés, et n'était la fatigue qui nous reste de la dure matinée de Sebbeh, nous ne serions pas pressés de regagner nos couchettes. Mais demain nous avons une longue journée à faire, un mauvais pas à passer, nous dit-on; reposons-nous donc, afin de faire face bravement aux difficultés qui nous attendent.

Le frère d'Abou-Daouk nous a quittés et a continué sa route; il est allé en avant pour sonder les dispositions des tribus nomades dont nous avons à traverser le territoire; des réponses qu'il rapportera, dépend le succès de notre voyage. Tout dort, excepté nos sentinelles; j'ai terminé ma besogne du jour, et je puis enfin faire comme les autres, à ma très-vive satisfaction. A demain donc.

12 JANVIER.

Ce matin, ma première visite a été pour le beau ravin que nous allons quitter pour toujours, très-probablement. Il me paraît tout aussi frais et aussi riant qu'hier soir. C'est décidément un des endroits les plus pittoresques du monde entier, et je comprends à merveille que des ruines considérables attestent la présence d'une station militaire, auprès d'une source pure et abondante comme celle d'el-maïet-Embarrheg. A mon retour au camp, je trouve les tentes abattues et le déjeuner servi; comme je ne veux pas partir sans avoir examiné de près le Qalaat-Embarrheg que je n'ai aperçu qu'en passant, et sans m'être formé une idée un peu plus nette sur la nature et l'origine de cette ruine curieuse, je me hâte, j'appelle mon fidèle Ahouad, je monte à cheval, en jetant un dernier regard d'adieu au délicieux ouad qui nous a servi de gîte, et je cours aux ruines. C'est bien un *castellum* ou petit fort, bâti sur un mamelon qui domine de cinquante mètres environ le plateau formant la rive gauche de l'ouad. Ce mamelon se relie au flanc de la montagne. L'appareil de la construction est semblable à celui de la piscine de Besetha et de certaines murailles de Masada, c'est-à-dire que les assises de belles pierres de taille, et ces pierres elles-mêmes, sont jointoyées par des pierres de très-petit échantillon[1].

Le *castellum* est un parallélogramme dont les côtés extérieurs, parallèles à la direction de l'ouad, ont vingt-quatre mètres de développement, les deux autres faces n'ont que dix-huit mètres. Une baie en plein cintre est ouverte dans la face qui regarde la montagne : c'est la porte d'entrée du

1. Voyez Planche XVI.

castellum. Une autre baie existe à la partie gauche de la face opposée. Aux quatre angles sont appliqués des espèces de bastions, ou mieux de tours carrées, dont les flancs ont un mètre de saillie perpendiculaire sur les courtines, et dont les faces ont quatre mètres de longueur. Enfin toute la base de l'édifice est couverte par les débris de la partie supérieure des murailles. L'appareil de cet édifice militaire et de ceux de Masada, offre une similitude telle qu'il n'est guère possible d'assigner le Qalaat-Embarrheg à une autre époque que celle des derniers édifices de Masada, construits par les ordres d'Hérode le Grand.

Une enceinte de décombres, tout à fait analogues à ceux qui constituent la ligne de circonvallation de Flavius Sylva, à Sebbeh, entoure le monticule et le fortin. Sont-ce des lignes avancées ou des travaux de siége établis par les Romains? Je l'ignore. Comme je n'ai pas eu le loisir de parcourir le terrain qui sépare le *castellum* de la montagne, je ne sais pas si ces lignes continuent à se montrer de ce côté. C'est, du reste, assez probable, quelle qu'ait été leur véritable origine. De l'autre côté de l'ouad sont placés des pans de muraille en belles pierres de taille, et qui ont probablement constitué des ouvrages militaires, se reliant au *castellum*, pour former le système de défense de l'ouad-el-maïet-Embarrheg.

Tout bien considéré, il me paraît assez naturel d'admettre que nous avons ici des ouvrages militaires, construits par les Juifs, enlevés plus tard par les Romains, et utilisés par ceux-ci, pour fortifier une station aussi importante que celle que devait nécessairement présenter la plus belle de toutes les sources placées sur la route du pays de Canâan vers la Moabitide. Voyons maintenant s'il est possible de trouver dans l'histoire, quelques traces d'une station militaire romaine qui aurait existé vers ce point, et nécessairement dans le voisinage, précisément à

cause de l'abondance et de la salubrité de ses eaux que des conquérants aussi habiles ne pouvaient pas négliger.

Eusèbe, au mot Ἀσασὰν Θαμάν, mentionne un bourg distant d'Hébron d'une journée de marche, sur la route d'Aïla, nommé Thamara et où était placée une garnison romaine. Le texte d'Eusèbe, relatif à cette localité, est malheureusement corrompu, et il contient un mot μάλις (c'est la toux des chevaux) qui très-évidemment n'a rien à faire là. Saint Jérôme a entendu ce passage comme je viens de le rapporter, mais il y a introduit à son tour le nom de Memphis, qui implique une nouvelle erreur. Reland restitue dans ce passage, au lieu du mot μάλις, les mots μαλάθων μόνης, ce qui donnerait le sens : « distant d'un jour de marche de Malatha, sur la route d'Hébron à Aïla. » Il serait beaucoup plus simple, je pense, de remplacer le mot μάλις par le mot μόνης, qui a le même nombre de lettres, et qui donne précisément un sens convenable au texte d'Eusèbe ; dans ce cas, Thamaro se trouvait à une journée de marche d'Hébron, lorsqu'on se rendait de cette ville à Aïla sur la mer Rouge. En droite ligne, cela est exact ; mais quelle était la voie suivie? Nous ne le savons plus. Quelque chemin que l'on prenne aujourd'hui, il faudrait une bien forte journée pour aller d'Hébron à Embarrheg, si Embarrheg est, comme je le crois, la Thamara d'Eusèbe. Si la restitution proposée par Reland était bonne, puisque Malatha était une forteresse de l'Idumée [1], située dans la partie sud de la tribu de Juda et à environ vingt milles romains d'Hébron, il serait vrai de dire que Thamara, en supposant toujours que ce soit el-maïet-Embarrheg, est à une journée de marche de Malatha.

Ptolémée, parmi les villes de la Judée, place au dernier rang une ville qu'il nomme Thamaro ; c'est sans aucun doute

1. Josèphe, *Ant.* XVI, 2.

la même que la Thamara d'Eusèbe. Voici les trois dernières indications extraites de Ptolémée : Ἐγγάδδα 66 $\frac{1}{2}$ et 31 $\frac{1}{4}$, Βηδωρά 66 $\frac{1}{2}$ et 31, Θαμαρώ 66 $\frac{1}{3}$ et 30 $\frac{1}{2}$ · $\frac{1}{3}$. Reland fait observer, avec toute raison, que Ptolémée attribue précisément la même longitude et la même latitude qu'à Thamaro, à Καλγύια, ville de l'Arabie Pétrée, et que, par suite, l'une ou l'autre des deux déterminations est nécessairement fausse. En construisant les longitudes et les latitudes données par Ptolémée à Jérusalem, à Engaddi et à Thamaro, on retombe à peu près sur el-maïet-Embarrheg, pour emplacement de Thamaro.

Dans la table de Peutinger, nous rencontrons Thamaro placée de la manière suivante : (*Recueil des Itinéraires* édités par M. Muller, année 1845.) de Rababatora (*Al.* Rabbath-Moab), Rabba, à Thamaro (*Al.* Thamara), (Tell-el-Msoggal), LXVIIII milles[1]; de là à Jérusalem, LIII milles. C'est M. le colonel Lapie qui a placé Thamaro au Tell-el-Msoggal, dans lequel nous devons reconnaître le Redjom-el-Mezorrhel, situé sûrement sur l'emplacement de Sodome. Mais cette identification tient à ce que les ruines d'Embarrheg n'étaient pas connues du savant géographe; car si nous reportons Thamara en ce dernier point, les distances respectives de LXVIII ou LXVIIII milles, d'Er-Rabba à Embarrheg, et de LIII milles d'Embarrheg à Jérusalem, données par la table de Peutinger, sont beaucoup plus près de la vérité, que si nous reportons Thamara à trois lieues plus au sud et au Redjom-el-Mezorrhel.

Enfin dans la *Notitia Imperii* nous trouvons encore parmi les garnisons dépendantes du *Dux Palæstinæ : Cohors quarta Palæstinorum Thamanæ* (probablement pour *Thamaræ*) : à Thamara, la quatrième cohorte des Palestins.

J'ai rapporté tous les passages à moi connus, qui font men-

1. La première édition porte 68 milles au lieu de 69.

tion de Thamara ; je dois maintenant essayer de justifier l'identification que je propose pour el-maïet-Embarrheg et Thamara [1] :

1° Le nom moderne lui-même, avec la liaison qui le réunit au mot Maïeh ou au mot Qalaah, conserve une trace évidente, à mon sens, du nom primitif, si toutefois ce ne sont pas les Romains qui ont estropié le nom Maïet-Embarrheg pour en faire le nom latinisé Thamara ; quoi qu'il en soit, de Embarregh à Thamara il n'y a pas si loin, que le rapprochement des deux dénominations ne puisse être tenté.

2° El-maïet-Embarrheg se trouvait forcément sur la route décrite dans la table de Peutinger, et qui conduisait d'E - Rabba à Jérusalem, puisque cette route ne mentionne pas Zoara, qui eût certainement été citée, si l'on eût remonté sur le plateau par l'Ouad-ez-Zouera.

3° Il y a eu au Qalaat-Embarrheg, et sur l'autre flanc de l'ouad, des ouvrages militaires que l'on peut attribuer aux Romains ou qui, du moins, ont pu être utilisés et occupés par eux, ce qui s'accorde bien avec l'assertion d'Eusèbe.

4° Enfin la présence d'une magnifique source, comme celle d'Embarrheg, suffirait, quand bien même il ne resterait pas de traces de construction dans son voisinage, pour prouver que tous les maîtres successifs de ce pays brûlé, ont dû s'établir là le plus fortement possible.

De tout ce qui précède, je conclus hardiment que le Qalaat-Embarrheg n'est autre chose que le fort où résidait la garnison de Thamara.

Pendant que je prends des notes et que je me rends compte de la disposition générale de la ville antique, quelle qu'elle soit, qui a existé à l'entrée de l'Ouad-el-maïet-Embarrheg,

1 Thamara signifie : les palmes. Y aurait-il, par hasard, identité entre la Thamara antique et le lieu nommé Palmer par Guillaume de Tyr, qui alors confondait à tort ce lieu avec Zouera ou Zoar.

tout mon monde et tous nos bagages débouchent du ravin et gravissant la rive droite, marchent directement au sud. Je me hâte de les rejoindre et je quitte le pied du *castellum* à huit heures quarante-neuf minutes. Il me faut un peu plus de cinq minutes pour être de l'autre côté de l'ouad. A huit heures cinquante-huit minutes, je passe le mur méridional de l'enceinte de Thamara, après avoir traversé un assez vaste espace couvert, à droite et à gauche, de décombres semblables à ceux que j'ai observés à Ayn-Djedy.

Nous avons alors à notre droite une montagne élevée, dont le point culminant est à environ deux kilomètres. Nous sommes sur la plage même, et la mer n'est qu'à quatre-vingts mètres de nous. A neuf heures une minute, nous traversons un ravin qui coule de l'ouest à l'est, et notre route incline au sud-sud-est. A neuf heures huit minutes, trois nouvelles ravines se présentent : ce sont trois branches d'un lit de torrent qui descend d'une sorte de cirque entaillé dans le flanc de la montagne, dont nous sommes éloignés de douze à quinze cents mètres.

A neuf heures treize minutes, nous coupons encore un lit de torrent qui descend du même cirque. La plage, large de huit mètres en ce point, est couverte de grosses pierres. A vrai dire ce n'est pas une plage; c'est le flanc d'une colline assez basse et très-douce qui descend jusqu'à la mer. A neuf heures dix-neuf minutes, nous retrouvons encore des fragments bien apparents d'une coulée de lave, et nous sommes en face de l'Ouad-en-Nedjid, dont nous traversons le lit à neuf heures vingt et une minutes. Ici se montrent de nouveau les mamelons de sable verdâtre déjà rencontrés tant de fois, et dont les premiers sont placés à six cents mètres environ, sur la droite de la route que nous suivons. La mer est toujours à cinquante mètres à peu près.

A neuf heures trente et une minutes, nous sommes en face d'un cratère bien caractérisé, situé à quinze cents mètres de nous, et duquel sortent cinq torrents, dont nous coupons les lits successivement, jusqu'à neuf heures trente-six minutes. A notre droite, sont des mamelons de rocailles qui garnissent le pied de la montagne, et à gauche, des mamelons de gravier. Quant à la montagne, elle est assez basse relativement à toutes celles que nous avons longées jusqu'ici, et je ne crois pas qu'elle ait trois cents mètres de hauteur. A neuf heures quarante-deux minutes, les mamelons disparaissent, et nous cheminons sur le flanc même d'une colline couverte de pierrailles; derrière elle sont des montagnes assez basses, dont le pied semble à huit cents mètres environ. A neuf heures quarante-six minutes, la plage, large au plus de quarante mètres, se couvre de broussailles; de nombreuses sources salées sortent du pied de la colline, et forment une espèce de marécage couvert d'une plante grasse d'un vert foncé, que les Arabes appellent kali. Ce marais salant s'étend sur une longueur de trois cents mètres à peu près.

Depuis neuf heures quarante-deux minutes, nous marchions directement au sud; à neuf heures cinquante et une minutes, nous nous dirigeons au sud-sud-ouest, et nous conservons cette direction pendant six minutes. A neuf heures cinquante-huit minutes, nous marchons de nouveau au sud-sud-ouest. Les mamelons de sable reparaissent alors à notre droite, et nous apercevons à cinq cents mètres, le mur vertical d'un immense cratère encombré de monticules de sable. La plage n'a, en ce point, que cinquante mètres de largeur, et au delà du cratère, s'ouvre à quinze cents mètres, l'Ouad-ez-Zouera, dont nous sommes séparés par une plaine couverte de mamelons de sable.

Ici nous faisons une première halte de cinq minutes, pour entendre les recommandations du scheikh Abou-Daouk. Il

paraît que le pays dans lequel nous entrons, est mal famé, et qu'il y aurait de l'imprudence à laisser voyager nos bagages tout seuls.

A dix heures douze minutes, nous reprenons notre marche, en serrant le plus possible les rangs de la caravane, et nous cheminons au sud-est; ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes alors à environ quinze cents mètres de l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera. A notre gauche, la plage s'élargit rapidement, et se couvre de petits arbres qui forment un véritable fourré, dans lequel paraissent des soudes ou kali de taille arborescente, et que l'on prendrait pour des tamariscs, si ce n'étaient évidemment des plantes grasses. La plaine que nous traversons est jonchée de grosses pierres et de cailloux roulés. Au sud, s'ouvre une autre plaine garnie de seyal clairsemés. C'est la plaine de Sdoum (de Sodome!) que borne à l'horizon le Djebel-el-Haoua. Le fond de cette petite plaine est couvert de mamelons de sable, qui commencent à deux kilomètres environ, et règnent ensuite jusqu'au pied de la montagne.

Une autre montagne est devant nous, et ses premières pentes sont à cent cinquante mètres au plus, à dix heures vingt-neuf minutes. Cette montagne, c'est le Djebel-Sdoum, ou Djebel-el-Melehh, la montagne de Sodome enfin. Dieu soit loué! nous y sommes parvenus sains et saufs.

Pendant que nous contemplons avec une joie bien vive, ce lieu que nous avons atteint sans danger, il est vrai, mais avec de cruelles fatigues, Belly, Loysel et Rothschild, sans prévenir personne, s'enfoncent dans le fourré, dans l'espérance d'y trouver un gibier imaginaire. Nos scheikhs se mettent en colère; ces taillis sont peuplés, à les entendre, de voleurs et d'assassins. Pendant quelques minutes, nous crions à tue-tête pour rappeler nos chasseurs intrépides; ils ne répondent pas, et nous envoyons quelques-uns de nos hommes courir après eux.

Abou-Daouk est furieux. «Si vous voulez que je vous accompagne, nous dit-il, et que je vous ramène vivants, ne vous écartez plus les uns des autres; car je ne répondrais plus de vous; d'ailleurs il n'y a pas que les voleurs à craindre ici. Voyez ce trou: c'est celui qu'a fait, il y a un an, un malheureux chameau qui s'est englouti dans un abîme sans fond, entr'ouvert subitement sous ses pieds. Voulez-vous qu'il vous en arrive autant? voulez-vous être assassinés ou tout au moins dépouillés? faites tout seul des promenades du genre de celle que font en ce moment vos compagnons, et vous n'attendrez pas longtemps ce que vous serez allé chercher, malgré mes conseils.» Heureusement nous en sommes quittes pour la peur. Nos Bedouins ont rattrapé les imprudents, qu'ils ramènent auprès de nous et que je gourmande le plus sérieusement que je puis, en leur montrant le trou affreux auprès duquel nous sommes arrêtés, afin de les dégoûter de la manie de courir des chances beaucoup plus fâcheuses que ne le vaudraient toutes les perdrix de la terre.

Une fois réunis, nous nous remettons en marche, et, nous dirigeant à l'est, pour contourner le pied de la montagne de Sel ou de Sodome, nous nous trouvons, à dix heures trente-huit minutes, juste entre le pied de cette montagne étrange et la mer. Celle-ci est à deux cent cinquante mètres de nous, et la montagne à cinquante mètres seulement. La plage sur laquelle nous cheminons, est formée de sable couvert d'efflorescences salines et extrêmement meuble. Le pied de nos chevaux y enfonce constamment jusqu'au-dessus du boulet. A gauche, sont des petites flaques d'eau formant de véritables salines, qui produisent un sel parfaitement cristallisé et d'une blancheur éblouissante. Un Bedouin presque nu est là qui forme des tas de ce sel. Nous nous approchons de lui, et nous lui en demandons une ou deux poignées, qu'il nous donne avec empressement. Comme nous lui donnons, à notre tour, deux ou trois pias-

tres, en échange de son sel, il paraît tout émerveillé de notre munificence.

Après cinq minutes de halte auprès de notre salineur, nous reprenons assez péniblement notre marche dans ce terrain fatigant. A dix heures cinquante-neuf minutes, nous passons à côté d'un monticule de quinze mètres de diamètre, couvert de grosses pierres brutes et à l'aspect calciné, qui ont évidemment fait, Dieu sait quand, partie d'un édifice rond qui dominait le bord même de la mer; celle-ci n'est qu'à trente mètres à notre gauche, et le flanc de la montagne à vingt mètres au plus. La vue de cette ruine me frappe vivement, et je pense tout naturellement à Sodome. J'interroge Abou-Daouk. « Qu'est-ce que cela? lui dis-je. — Qasr-Qadim, un ancien château, me répond-il. — Et son nom? — Redjom-el-Mezorrhel (le monceau de pierres bouleversées, ou mieux versées, répandues). »

C'est en ce point que M. le colonel Lapie plaçait Thamara. J'ignore dans quelle relation de voyage il a trouvé la mention de cette ruine qu'il appelle Tell-el-Msoggal. Ce que j'en puis dire, c'est que sur la carte de l'Égypte, de l'Arabie Pétrée et de la Syrie, publiée par Hérisson (chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n° 10), se trouve à la pointe sud-ouest de la mer Morte, et par conséquent très-convenablement placé, ce même Tell-el-Msoggal.

Pour moi pas de doute possible, j'ai sous les yeux les ruines d'un édifice qui fit jadis partie de Sodome. Le scheikh Abou-Daouk est fort explicite sur ce point. Quand je lui demande où était la ville de Sdoum; Ici, dit-il. — Et cette ruine étaitelle de la ville maudite? — Sahihh! (sûrement). — Y a-t-il d'autres ruines de Sdoum? — Nâam! Fih kherabat ktir (oui, il y a beaucoup de ruines). — Où sont-elles? — Hon oua hon! (là et là), — et il me montre la pointe de la montagne de Sel, que nous

venons de contourner, et la plaine plantée de seyal, qui s'étend au pied de cette montagne, jusque vers l'Ouad-ez-Zouera.

Trois fois hélas ! il est trop tard maintenant pour retourner en arrière et pour aller contempler ces ruines, ne fût-ce qu'un instant. Mais un bon averti en vaut deux; et comme dans quelques jours nous reviendrons ici, je me promets bien de regarder un peu mieux et de voir ce que sont les ruines que mon brave scheikh vient de me signaler. Je ne sais pas, en vérité, si j'ai plus de plaisir à apprendre qu'au retour je pourrai contempler les ruines de la fameuse Sodome, que je n'ai de regret de n'en avoir aperçu aujourd'hui que cette espèce de poste avancé, placé comme un phare au bord même de la mer, et qui se nomme le Redjom-el-Mezorrhel. Au reste, la halte que j'ai dû faire au trou du chameau, pour recevoir la semonce d'Abou-Daouk, et l'inquiétude que m'a causée, pendant quelques minutes, l'imprudence de mes compagnons, m'ont tout naturellement empêché d'examiner avec autant de soin que je l'eusse fait en toute autre circonstance, le pied et le flanc même de la montagne de Sel. Au retour des chasseurs, nous avons repris très-lestement notre marche, pour rattraper le temps perdu, et comme à mon tour j'ai péroré les promeneurs aventureux, j'ai en définitive une assez bonne excuse à me donner à moi-même, pour justifier en quelque sorte la négligence dont j'ai en ce moment un si cuisant regret. Au retour je la réparerai de mon mieux.

De dix heures cinquante-neuf minutes à onze heures cinquante-deux minutes, nous avons constamment marché dans le même terrain efflorescent et meuble, entre la montagne de Sel et la mer. Nous tenant toujours à égale distance à peu près de l'une et de l'autre, c'est-à-dire à cinquante mètres environ du bord de l'eau, et à une trentaine de mètres des escarpements, nous suivons ainsi tous les contours que

forme le flanc de la montagne, qui en son point le plus élevé n'a guère que cent mètres de hauteur. Vis-à-vis le Redjom-el-Mezorrhel, c'est-à-dire à dix heures cinquante-neuf minutes, nous marchions au sud-est; à onze heures dix minutes au sud-sud-est; à onze heures vingt minutes de nouveau au sud-est, puis encore au sud-sud-est, jusqu'à onze heures trente minutes, que la direction de notre route passe au sud-sud-ouest, pour revenir à onze heures quarante-huit minutes seulement, au sud-sud-est.

A onze heures cinquante-deux minutes, nous nous arrêtons enfin pour déjeuner, auprès d'une grotte qui traverse, dit-on, la montagne de Sodome d'un flanc à l'autre, et qui s'appelle el-Morharrah, c'est-à-dire tout simplement la grotte. Dans cette grotte, nous dit Abou-Daouk, se réfugient les voleurs habitués à détrousser les rares passants qui s'aventurent dans ce pays. Pauvres voleurs! ils doivent faire maigre chère, s'ils ne vivent que du fruit de leurs rapines! Dans tous les cas, ils ont une triste demeure dans la grotte devant laquelle nous voici arrêtés, pour manger quelques poules étiques et du pain moisi.

Un mot maintenant sur l'aspect général de la montagne de Sel. Le djebel-el-Melehh ou djebel-Sdoum présente une masse compacte de sel gemme, dont la hauteur varie, mais ne dépasse guère cent mètres. Sa teinte est grisâtre, mais certaines couches superposées sont colorées en vert et en rouge. Au sommet, le sel est recouvert d'une couche argileuse d'un blanc sale. En quelques points on distingue très-nettement sur la montagne, des mamelons de sable verdâtre de même nature que ceux que nous avons déjà tant de fois rencontrés, à partir de Sebbeh. Tout le flanc que nous venons de longer présente de nombreuses fissures creusées par les eaux de l'hiver, et des éboulements considérables. En beaucoup de

points paraissent d'énormes aiguilles de sel, dont l'une aura certainement été prise par le capitaine Lynch, pour le fameux pilier de sel qui s'est substitué à la femme de Loth, lors de la catastrophe de Sodome. Toutes les masses ébranlées, et celles qui tiennent encore à la montagne, ont leur superficie profondément sillonnée à arêtes obtuses, par les pluies qui de temps en temps viennent en dissoudre la surface. Enfin partout où la roche surplombe, sa partie inférieure est tapissée de véritables stalactites de sel. Quant au pilier de sel, publié par le capitaine Lynch, il ressemble à tout ce qu'on voudra, excepté à la montagne de Sodome.

Est-il possible de se rendre compte de la mort de la femme de Loth? je le crois. Voici du moins comment je l'expliquerais. Au moment même où s'est opéré le soulèvement de cette montagne énorme, des éboulements du genre de ceux dont nous avons à chaque pas reconnu la présence, ont dû avoir lieu sur toute l'étendue de cette masse profondément ébranlée. La femme de Loth s'étant attardée, soit par curiosité, soit par terreur, aura été écrasée par un de ces rocs roulant du haut en bas de la montagne, et quand Loth et ses enfants se seront retournés, ils n'auront plus vu à la place où s'était arrêtée la malheureuse femme, que la roche de sel qui avait recouvert son corps. On donnera toutes les explications que l'on voudra de cette mort, mais je me déclare bien décidé, maintenant que j'ai vu les lieux, à m'en tenir à celle que je viens de hasarder et que je ne prétends néanmoins imposer à personne.

A midi trente-six minutes nous remontons à cheval et nous nous dirigeons en bon ordre au sud-sud-est. A peine sommes-nous en marche depuis deux ou trois minutes, à l'entrée d'une plaine effondrée et tout efflorescente, qu'un mouvement inaccoutumé se manifeste dans notre caravane. Abou-Daouk

et les autres cavaliers partent au galop. Hamdan, qui est devenu pâle comme un mort, les suit presque aussitôt, et tous nos fantassins qui se sont dépêchés de tirer leurs fusils de dessus leurs épaules, et de retrousser leurs chemises, afin d'avoir tous leurs mouvements libres, vont en hâte se ranger autour de leurs scheikhs respectifs. L'un d'eux, qui était resté un peu en arrière, court à toutes jambes, en apprêtant son arme, probablement afin de ne pas être accusé de s'être attardé volontairement en ce moment. « Qu'est-ce donc? dis-je à Mohammed qui s'est rapproché de moi et qui a, comme tous les autres, saisi son fusil. — Tu les vois bien. — Qui? — Des voleurs! Ce sont les Ahouethat! » Je déclare qu'en ce moment je ne voyais absolument rien, et que ce ne fut que quelques minutes après, que j'aperçus une trentaine d'hommes à pied, de fort mauvaise mine, presque nus, mais armés de fusils à mèche, de yataghans et de dabbous ou massues de bois dur. Évidemment nous faisions là une mauvaise rencontre.

En un clin d'œil tous nos fusils furent armés, et tous nos pistolets disposés à portée de la main. Nos mulets de charge et nos moukres se tenant réunis à quelques pas derrière nous, n'avançaient qu'à contre-cœur. Lorsque Abou-Daouk arriva près des bandits, tous étaient assis sur un petit revers de la grève, caressant de la main les armes qu'ils avaient apportées. Un colloque s'était déjà établi entre eux, lorsque nous arrivâmes nous-mêmes en peloton serré, sur le lieu de la scène. A la vue de nos fusils à deux coups, et de la foule de pistolets dont nous étions munis, les coquins jugèrent plus prudent de se dispenser de nous attaquer. Abou-Daouk leur avait dit : Je vous donne une demi-minute pour être tués jusqu'au dernier; et quand ils furent convaincus que la chose était extrêmement probable, ils changèrent de ton. Se levant alors, chacun d'eux s'approcha de l'un de nos hommes, colla

son front contre le sien, en lui prenant la main, et l'embrassa ensuite à trois ou quatre reprises, comme aurait fait le plus tendre frère.

Il était alors midi quarante-neuf minutes. Les projets hostiles une fois mis de côté, nos nouveaux amis nous offrirent l'hospitalité dans leur campement, et nous ne savions trop encore si nous devions accepter, quand deux nouveaux cavaliers accourant sur nous à fond de train, vinrent se mêler à la conversation; c'étaient le frère d'Abou-Daouk et un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé Sellam-el-Lahman, scheikh des voleurs avec lesquels nous venions de faire connaissance.

Le frère d'Abou-Daouk, ainsi que je l'ai déjà dit, avait pris les devants, pour aller sonder les dispositions des tribus établies de l'autre côté de la mer Morte, dans le Rhôr-Safieh où nous voulions aller camper ce soir même. Les premiers êtres vivants qu'il avait rencontrés, étaient ces Ahouethat, dont les tentes étaient dressées dans le Rhôr, à la sortie même de la plaine fangeuse qui se déroulait devant nous et que nous avions à traverser. Il s'était naturellement adressé à leur scheikh Sellam qui avait consenti à nous recevoir dans son campement, grâce à l'appât d'un bakhchich. Ses fidèles sujets avaient alors déclaré qu'ils en voulaient leur part; que sinon ils viendraient au-devant de nous, pour nous attaquer, nous tuer et nous dépouiller. — Vous n'aurez rien du tout, leur avait répondu Sellam; allez, et grand bien vous fasse!

Les bons avis du frère d'Abou-Daouk avaient décidé Sellam à ne pas se mêler d'une attaque où tous ses hommes se feraient infailliblement casser la tête, et voilà pourquoi ses subordonnés étaient arrivés les premiers, au point où ils comptaient bien se divertir à nos dépens. J'ai dit comment leur mauvais vouloir avait été de courte durée, et comment ces braves gens avaient eu le bon goût de préférer la paix à la guerre.

Sellam vint droit à moi, après quelques mots jetés à ses bandits, et que je n'entendis pas ; me prenant alors délicatement le bout de la barbe, il me la baisa le plus révérencieusement du monde en m'appelant son père, puis le drôle se mit à caracoler et à faire de la fantasia, en nous souriant à tous de l'air le plus galant. Il était monté à poil, sur une petite bête baie-brune, qui n'avait pour harnachement qu'un mauvais bout de ficelle, et qu'il maniait avec une agilité merveilleuse. Sellam n'avait qu'une courte chemise de toile grise et un kafieh. Sur son flanc gauche était attaché un yataghan à lame droite, engaîné entre deux plaques de bois reliées par des ficelles. Quelque misérable que fût l'accoutrement de ce scheikh, je dois avouer qu'il avait la meilleure grâce du monde, et que tous ses mouvements se mariaient si bien à ceux de son petit cheval, que tous deux semblaient un fragment vivant des frises du Parthénon.

Tout ce que je viens de raconter se passa en quatre minutes, et à midi cinquante-trois minutes, nous nous remîmes en marche, droit à travers la plaine qui s'ouvrait devant nous, et vers le sud-sud-ouest. Le flanc de la montagne de Sel était alors à cent mètres sur notre droite ; nous la longeâmes ainsi en nous éloignant de son pied, jusqu'à une heure vingt-six minutes, que nous nous trouvâmes vis-à-vis son extrémité sud, et à huit cents mètres de cette extrémité. Au delà recommençaient les éternels mamelons de sable verdâtre, si semblables à des ruines. Le terrain sur lequel nous avançions avec difficulté était fangeux, et formait une plaine effondrée, absolument nue, et dépouillée de toute apparence de végétation. Cette plaine c'est la Sabkhah (la plaine de boue salée).

A une heure trente et une minutes, nous coupâmes un large lit de rivière où il y avait beaucoup d'eau ; c'est sans doute l'Ouad-el-Fekreh de M. de Bertou ; mais aucun Arabe ne me

répéta ce nom qu'il ne connaissait pas. Ce cours d'eau et ceux que nous rencontrâmes un peu plus loin, se nomment parmi eux ech-Chothnah (les impétueux). Une fois sur l'autre rive, nous avons tourné à l'est-sud-est, puis immédiatement à l'est; il était alors une heure trente-trois minutes.

A ce moment tous les Ahouethat, sauf leur scheikh Sellam, nous ont quittés, et allongeant vigoureusement le pas, ils ont regagné, beaucoup plus rapidement que nous, la rive orientale de la mer Morte. Un immense fourré de roseaux est à quelques kilomètres devant nous; ce fourré sépare la Sabkhah du Rhôr-Safieh, et c'est là qu'est établi le campement de nos nouveaux amis, dans le dévouement desquels nous n'avons pas encore, je l'avoue, une confiance illimitée. Sellam ne cesse de faire de la fantasia autour de nous, en nous prodiguant les protestations les plus merveilleuses; mais je vois, à la figure un peu soucieuse d'Abou-Daouk et de Hamdan, que les belles phrases de Sellam sont une monnaie de peu de valeur, et d'instinct nous comprenons tous que nous ferons bien de nous tenir dorénavant un peu mieux encore sur le qui-vive.

A notre droite nous avons une chaîne de collines élevées qui bornent au sud la Sabkhah dans laquelle nous sommes engagés. Le pied de ces collines semble boisé, autant que nous en pouvons juger à une distance de dix kilomètres au moins, et les arbres que nous apercevons forment évidemment la continuation du taillis qui recouvre le Rhôr-Safieh placé devant nous.

A une heure quarante-sept minutes, à une heure cinquante-six minutes, à une heure cinquante-neuf minutes, à deux heures une minute, et enfin à deux heures douze minutes, nous traversons de nouveaux cours d'eau : tous sont assez rapides et coulent directement du sud au nord, c'est-à-dire qu'ils vont se jeter dans la mer Morte. Le sol, sur lequel nous n'avançons

qu'avec de grandes difficultés, est profondément détrempé et glissant comme du savon ; les pieds de nos chevaux s'y enfoncent jusqu'au boulet, et les malheureuses bêtes ont toutes les peines du monde à se dégager de la fange tenace dans laquelle elles s'engluent à chaque pas. Nous avons soin de marcher les uns derrière les autres et de suivre exactement la piste tracée par nos cavaliers arabes. Cette précaution est fort sage, car les fondrières abondent dans cette plaine désolée, et il serait fort désagréable de s'y embourber pour tout de bon.

A deux heures trente-six minutes, nous faisons un crochet, pour couper un nouveau cours d'eau très-considérable qui coule du sud-ouest au nord-est. A deux heures trente-sept minutes, nous cheminons de nouveau à l'est, et à deux heures quarante-neuf minutes, nous entrons dans les roseaux qui sont d'une hauteur immense et tellement serrés, que nous avons besoin de prendre de grandes précautions pour ne pas nous séparer les uns des autres. Les Ahouethat auraient beau jeu pour nous tuer là dedans jusqu'au dernier, si l'envie leur en venait, et je confesse que nous nous préoccupons un peu du parti qu'ils ont pris de nous laisser en route, et de courir se jeter dans ces roseaux maudits où nous n'avançons qu'au hasard, et en ne voyant qu'à grand'peine le cavalier qui nous précède et celui qui nous suit.

Au bout de quelques minutes les roseaux disparaissent, le terrain se raffermit un peu, et nous entrons pour tout de bon dans le Rhôr-Safieh. Cette fois nous sommes dans une véritable forêt ; mais quelle étrange forêt ! Elle se compose de faisceaux de minces troncs d'arbres, entrelacés et serrés les uns contre les autres, comme les bâtons d'un fagot ; des milliers de branches hérissées d'épines, s'entortillent, grimpent et retombent dans tous les sens, autour de ces bouquets inextricables formant d'innombrables massifs de quelques pieds de diamètre, mas-

sifs qu'il est impossible de côtoyer sans y laisser accrochée quelque partie de son costume. Dans les intervalles des bouquets d'arbres, la terre humide et grasse est couverte de tiges desséchées de doura, chaumes gigantesques de la moisson dernière; partout le sol est profondément fouillé par les sangliers qui abondent dans le Rhôr et qui y vivent comme ils peuvent, en se garant des panthères. Sur toutes les hautes branches sont perchées de délicieuses petites tourterelles roses, qui nous regardent passer sans se préoccuper autrement de notre présence; il est clair que ces jolis oiseaux vivent en bonne intelligence avec les Bedouins. Par-ci par-là des colibris, à la collerette de rubis et d'émeraude, voltigent d'arbre en arbre, bien plutôt dérangés par le bruit que nous faisons en cheminant à travers les tiges sèches, qu'effrayés par la venue d'un danger connu.

Nous voilà donc décidément cette fois dans un monde tout nouveau pour nous; nos chasseurs voudraient bien se donner le plaisir d'abattre quelques-uns des oiseaux que nous admirons; mais j'ai formellement interdit les coups de fusil, car il suffirait du plus léger malentendu pour amener ici quelque fâcheuse collision. D'ailleurs nous voyons sans cesse courir sur nos flancs, à travers les petites clairières plantées de doura, des troupes de Bedouins armés, et en ce moment nous ne savons pas trop si ce sont des amis, ou des ennemis qui attendent une bonne occasion de nous envoyer à chacun une balle. Nous nous tenons donc sur nos gardes, bien que le scheikh Sellam continue à faire de la fantasia, en ne s'arrêtant que pour venir me prendre délicatement la barbe, du bout de ses doigts qu'il baise ensuite avec respect. Enfin nous arrivons à un espace de la forêt où les arbres ont été hachés par les hommes et les bêtes; dans tous les sens de petites tentes noires, hautes de trois ou quatre pieds au plus, sont

accrochées aux broussailles, et nous mettons enfin pied à terre dans une clairière placée au centre du campement : c'est la place publique de la cité présente des Ahouethat. (V. pl. xv.)

Les hommes qui longeaient au pas de course notre colonne en marche, arrivent en même temps que nous : ce sont nos Thâamera et nos Djahalin qui, redoutant une embuscade, battaient les buissons à droite et à gauche, en éclaireurs habiles et dévoués. A la grâce de Dieu ! maintenant nous sommes dans la gueule du loup; reste à faire tout ce que nous pourrons, pour nous en tirer avec le moins de désagrément possible.

En un clin d'œil, Sellam a ramené son petit cheval bai à sa tente, et il est revenu près de nous, en bondissant à travers les halliers. Il commence par écarter assez cavalièrement tout son monde, qui nous entoure avec la curiosité de sauvages qui n'ont jamais vu d'Européens. Parmi eux nous retrouvons toutes les faces patibulaires que nous avions été si médiocrement flattés de rencontrer au Djebel-el-Melehh, quelques heures auparavant, et entre autres un grand vilain nègre auquel, d'un accord unanime mais tacite, nous avions destiné chacun notre première balle, tant il avait, plus que tous ses compagnons, une tournure désobligeante. Tout ce monde-là est resté en armes. Nous imitons ce bon exemple, et nous faisons admirer aux plus curieux nos pistolets et nos fusils, pendant que nos tentes se dressent.

Sellam se hâte de tracer autour de notre camp une ligne qu'il défend de franchir à ses subordonnés, et ceci fait, il nous dit que dans cette enceinte, nous sommes sous sa protection, que nous n'avons absolument rien à craindre et qu'il ne nous sera rien dérobé. Effectivement, les Ahouethat respectent nos limites, et bien qu'ils encombrent tous les abords de notre gîte et nous fassent voir beaucoup trop de figures peu gracieuses,

nous en venons assez promptement à nous accoutumer à cette curiosité tenace.

Quelques minutes après, Sellam se remontre à nous, traînant par les oreilles deux moutons qu'il m'offre en présent et qu'il se dispose à égorger à mes pieds pour me faire honneur, ; mais je le prie d'aller exercer plus loin son métier de boucher. Un peu plus loin, pour lui c'est trois pas, à ce qu'il paraît ; car il se met très-rondement à l'œuvre, avec l'assistance de deux ou trois bandits de même farine, et en quelques instants, les carcasses toutes pantelantes des deux pauvres bêtes sont livrées à Matteo, à la vive satisfaction de nos Arabes qui voient enfin poindre le festin toujours promis, et jusqu'ici toujours remis à une occasion prochaine qui ne venait jamais.

Après son cadeau de moutons, Sellam, qui connaît à merveille, comme on le voit, les devoirs de l'hospitalité biblique, revient encore une fois suivi de son fils, petit bambin de trois ou quatre ans, court-vêtu comme monsieur son père, et portant entre les mains une écuelle de bois, crasseuse outre mesure, mais remplie de lait de chamelle. N'en pas boire, ce serait faire affront à notre hôte ; je bois donc en fermant les yeux, mais sans grimace, et je me hâte de faire passer à la ronde la bienheureuse écuelle, de laquelle chacun de mes compagnons tire, à son tour, un régal qu'il aurait volontiers laissé tout entier à autrui.

Quand Sellam n'est plus sur notre dos, Hamdan qui n'est pas du tout rassuré, nous recommande une prudence et une surveillance infatigables. Abou-Daouk en fait autant ; mais sa bonne grosse figure n'a pas perdu un atôme de sa sérénité habituelle ; son ophtalmie est guérie, c'est donc pour le quart d'heure une joie très-grande qui ne lui laisse pas le temps d'avoir peur. D'ailleurs ce n'est pas son habitude, à ce qu'il paraît, et il rit d'aussi bon cœur aujourd'hui qu'hier, en mon-

trant ses deux interminables dents. « Tu es chez d'affreux coquins, me dit-il; tous ces Ahouethat sont des voleurs de première qualité, mais nous les empêcherons bien de te prendre quoi que ce soit; seulement, ne fais pas de promenade loin du camp; il pourrait t'arriver malheur. » Hamdan, dont la physionomie est singulièrement pâle et souffreteuse, a jugé à propos de quitter son turban, et il s'est embédouiné du mieux qu'il a pu, en se servant du kafieh à la méthode de nos hôtes, c'est-à-dire en s'en couvrant la tête et en le reliant autour de son tarbouch avec une corde de poil de chameau.

Pendant qu'on dresse nos tentes, les hommes de notre escorte exploitent le taillis et font la provision de bois nécessaire pour les feux de notre cuisine et des bivouacs. Nos deux moutons se rôtissent grand train, et Édouard, Philippe et moi, nous profitons de ce moment de liberté, pour faire, dans le fourré qui entoure notre camp, une riche moisson botanique. Ici l'*asclepias procera* reparaît en énorme quantité; mêlée aux *neubq* et aux *âreq*, etc., etc., tous arbres que nous connaissons fort peu en Europe. Parmi les buissons, je trouve encore une charmante petite cucurbitacée, à fruit long, à feuillage et à tige rudes au toucher comme une râpe, qui court de branche en branche et s'y cramponne si bien, qu'il est très-difficile d'en extraire des échantillons. Enfin l'indigotier pullule.

Notre herborisation n'est pas de longue durée; car chaque fois que nous sommes à dix pas des tentes, un de nos Thâamera ou de nos Djahalin court nous supplier de rentrer et de ne pas nous exposer à quelque mésaventure. Nous serions bien tentés de ne pas trop tenir compte de ces avertissements que nous regardons déjà comme inutiles, tant on est prompt à ne croire au danger que lorsqu'il est arrivé; mais le jour baisse rapidement, et nous nous décidons alors à regagner pour tout de bon notre camp.

Une fois revenus, nous nous extasions niaisement sur l'admirable hospitalité des Ahouethat; ce sont de bien braves gens, disons-nous à qui mieux mieux; et que ces mœurs sont touchantes! comme elles sont identiques avec tout ce que nous apprend la Bible! nous sommes en pleine vie de patriarches; c'est admirable! etc., etc. Je fais grâce au lecteur de nos élans d'enthousiasme, car nous eussions été mieux avisés de nous émerveiller un peu moins naïvement.

Somme toute, voilà encore une journée qui s'est passée sans autre chose qu'une alerte insignifiante, et nous nous figurons que ce sera toujours comme cela; confiance qui nous honorait et dont nous n'avons pas tardé à revenir, en appréciant plus sainement les hommes et les mœurs à qui nous avions à faire.

Après le dîner, qui s'est passé fort gaîment, nous avons travaillé, comme de coutume, à mettre en ordre nos notes et nos conquêtes de la journée; puis nous avons dormi sans la moindre inquiétude. Seulement je fais une remarque : c'est que notre petite armée qui, à Sebbeh, chantait et dansait de joie à la seule annonce d'un mouton qui n'était pas venu, ne danse et ne chante pas ce soir, que le mouton a été dévoré par elle. Personne ne dort autour des feux; décidément il paraît que notre position est moins riante ici que de l'autre côté de la mer Morte.

13 JANVIER.

Au petit jour, nous étions debout et nous avions retrouvé, au réveil, nos idées couleur de rose de la soirée précédente. Malheureusement, nous ne devions pas tarder à voir le revers de la médaille, c'est-à-dire à expérimenter la partie véreuse des mœurs patriarcales.

J'étais comme de coutume sorti de la tente, pour prendre les directions des principales montagnes et vallées qui se mon-

traient devant nous; Ahouad et quelques Ahouethat me fournissaient la nomenclature dont j'avais besoin; je prenais donc mes notes et mes angles, et je me désolais de la nécessité de passer, sans pouvoir la visiter, en vue de la ruine de Safieh, qui, placée sur une petite montagne assez basse au sud-est de notre camp, avait à peu près l'apparence du Qalâat-Embarrheg, lorsque survient Hamdan, qui, avec l'air le plus piteux du monde, me prie de rentrer dans ma tente et d'écouter ce qu'il a à me dire.

Les patriarches nous envoient la carte à payer, c'est-à-dire qu'il s'agit, avant de pouvoir déloger, de solder en belles et bonnes piastres, l'hospitalité biblique de nos coquins d'amis. Hamdan et Abou-Daouk ont débattu depuis une heure déjà nos intérêts fort compromis, et nos aimables hôtes insistent pour que nous leur donnions le plus possible d'argent. Chacun, depuis le plus grand jusqu'au plus petit personnage de la tribu, réclame sa part de notre bienvenue, et chacun désire tout naturellement que sa part soit la plus grosse possible, faute de quoi ces messieurs que notre société honore infiniment, sont disposés à la conserver longtemps, c'est-à-dire, en d'autres termes, à ne pas nous permettre de déguerpir.

Ceci devient grave. Nous sommes bien assez forts, il est vrai, pour passer sur le ventre de toute la canaille qui forme le campement au milieu duquel nous sommes logés; mais qui sait si d'autres campements de la tribu, répandus dans le Rhôr, ne sont pas déjà avertis et ne viendront pas à la rescousse? En ce cas, pourrions-nous jamais retourner par la Sabkhah, sans nous faire fusiller jusqu'au dernier par les Ahouethat? Il est parfaitement clair que non. Mieux vaut donc nous exécuter de bonne grâce, et boursiller, tout en débattant opiniâtrément le taux de notre générosité.

Tout ceci n'est pas gai. Les figures de nos voleurs ont pris

une expression d'audace qui n'est pas rassurante; en vrais Bedouins que sont ces hommes, ils crient tous à la fois, et ils crient comme des brûlés! Il n'y a plus de barrière qui tienne; notre camp est envahi par ces braillards armés de fusils, de yataghans et de massues. Ils n'osent pas encore se ruer sur nos tentes; mais il est évident que cela ne se fera pas attendre, si nous n'expédions pas un peu lestement l'affaire.

Entre alors Sellam qui me baise et rebaise la barbe dix fois de suite, en m'appelant plus que jamais son père. « Mes hommes sont bien pauvres, me dit-il, tu es puissant et riche, donne-leur donc tout ce que tu as à donner. » Je n'ose pas l'envoyer au diable, et je cherche à l'amadouer par de petits cadeaux qui, dit-on, entretiennent l'amitié. C'est tout ce qu'il désire de moi, un souvenir, rien de plus! Il m'est si dévoué! il m'aime de si bon cœur! et là-dessus rebaisement de ma barbe, à n'en pas finir.

Je me fais bien vite donner le sac aux bijoux de pacotille, et j'aborde la question.

« Puisque tu as un petit garçon qui m'a hier offert du lait, tu dois avoir une femme?

— J'en ai trois!

— Aïe! pensai-je, sans oser le dire. Comment, trois femmes, Sellam! c'est beaucoup!

— Oh! non, j'en aurai bientôt quatre. »

Je me dépêche de l'arrêter; il finirait par me demander des cadeaux de noces pour cinq ou six mariages en perspective, et je lui montre ce que je mets à sa disposition : ce sont des bagues d'argent, à chaton en cornaline; des cachets de même valeur, que je lui signale comme pouvant former de magnifiques pendants d'oreilles; une montre d'argent qui vaut bien six francs; puis un bracelet élastique en argent aussi, mais fort peu lourd. Le coquin soupèse tout cela et n'est pas ravi.

« C'est de l'argent? fait-il. — Certainement. — Comme c'est léger! — C'est que l'argent est très-pur. » Et Sellam me regarde avec un air qui signifie clair et net : est-ce que tu me prends pour un imbécile?

Je n'avais certes pas envie de lui donner tout ce que je lui montrais; mais il a plus qu'envie de prendre tout ce qu'il voit, et il bourre sa chemise, en faisant semblant d'être satisfait; il me rebaise la barbe et sort.

Je m'en crois quitte! quitte d'un Bedouin qui veut vous gruger, on ne l'est jamais! Cinq minutes après, Sellam rentre et me rapporte le bracelet, mais sans le lâcher, bien entendu. « Où est son frère? me dit-il. Si tu n'en as qu'un, ma femme n'en veut pas; il lui en faut un pour chaque bras. » C'est ainsi que les bracelets, marchant deux par deux dans ce pays, s'appellent des frères. Je lui abandonne, en maugréant, le frère réclamé, et il repart.

Est-ce fini du coup? Moins que jamais; car voilà notre pillard éhonté qui rentre et qui me dit effrontément : « Et pour mes deux moutons, et pour mon lait, qu'est-ce que tu vas me donner? » J'aurais bien envie, je l'avoue, et tous mes amis avec moi, auraient envie de le jeter dehors; mais ce serait nous attirer immédiatement tous ses bandits sur les bras. Il faut hurler avec les loups : je crie donc, nous crions tous, et je déclare à Sellam que, pour cette affaire, je ne veux pas traiter directement avec lui. Hamdan et Matteo débattront le prix de son prétendu cadeau. Le scheikh nous laisse aussitôt et court auprès d'eux.

Le temps se passe et nous enrageons d'être entravés de la sorte; comme nous sommes honteux à cette heure de nos belles phrases sur l'hospitalité des Bedouins! Enfin à neuf heures, et après dix conciliabules, tenus à dix places différentes, car il paraît qu'entre Arabes, on change de place chaque fois

qu'une proposition se modifie, Hamdan et notre maître d'hôtel reviennent assez penauds, nous apprendre que cinq cents piastres feront probablement le compte de messieurs les Ahouethat. Cinq cents piastres pour deux moutons et une écuelle de lait! c'est plus cher que nous ne croyions.

François, le drogman de Rothschild, est furibond; depuis quelques jours il voyait avec un désespoir muet, notre obstination à courir les aventures; maintenant que nous sommes dans la nasse où nous nous sommes jetés imprudemment, il faudrait, à l'entendre, tout refuser, massacrer tout le monde et passer de vive force. Heureusement ses conseils de héros nous touchent peu, et puisque nous pouvons en être quittes pour cinq cents piastres, payons-les bien vite et partons. Je ratifie donc le marché sans hésiter, et tous nos bagages sont enfin chargés sur le dos de nos mulets.

Dieu soit loué! à neuf heures vingt et une minutes, nous quittons la place et nous serions tout à fait heureux d'être partis, si nous ne voyions Sellam et sa bande se mettre en route avec nous. Que signifie cela? nous l'ignorons, mais nous en sommes fort ennuyés.

D'abord nous marchons au nord-ouest, à travers le Rhôr, c'est-à-dire au milieu de ces étranges bouquets d'arbres épineux, que j'ai décrits plus haut. A neuf heures vingt-huit minutes nous traversons un joli ruisseau d'eau vive qui court du sud-sud-est au nord-ouest; il se nomme Nahr-Safieh. A neuf heures trente et une minutes, nous tournons directement au nord, et pour la première fois j'ai la joie de pouvoir prendre mes notes, sans être aveuglé par le soleil.

En ce moment, à notre droite s'élève un pâté de roches rougeâtres, éloigné de nous de trois mille cinq cents mètres environ. Cette montagne rouge est bientôt masquée par une montagne plus basse et toute déchirée, de la teinte la plus

noire; celle-ci n'est guère qu'à trois kilomètres de nous. Entre ces deux élévations, dont les sombres couleurs tranchent vivement l'une sur l'autre, s'ouvre un ouad assez resserré : c'est l'Ouad-el-Abiadh. Nous sommes toujours dans la forêt, mais nous en voyons déjà la lisière, entre les montagnes de Moab et nous. A neuf heures trente-sept minutes, nous atteignons un lit de torrent très-large et un très-beau cours d'eau qui coule, au point où nous le coupons, du sud-ouest au nord-est : c'est le Nahr-el-Karaki. Nous longeons alors la montagne noire que j'ai signalée tout à l'heure, et dont l'axe se rapproche sensiblement de notre route.

La limite du Rhôr (j appelle ainsi plus spécialement la forêt) n'est guère qu'à deux cents mètres à droite; puis paraît une plaine rocailleuse qui monte doucement vers le pied de la montagne. Nous marchons alors au nord-est. A neuf heures quarante-six minutes, nous avons quitté la forêt et nous cheminons dans une plaine semée de gros blocs roulés de grès rouges. Notre route tourne alors au nord-nord-est; elle suit cette direction jusqu'à dix heures, puis elle passe à l'est. A dix heures sept minutes, nous sommes vis-à-vis de la pointe nord de la montagne noire. Là se montre un vaste amphithéâtre, ou mieux un cratère, ouvert dans le flanc d'une seconde montagne rouge faisant suite à la première, et ayant le même axe que celle-ci. Derrière elle s'élève une très-haute montagne : c'est le Djebel-el-A'aza. Quant à l'ouad, qui conduit au cratère signalé tout à l'heure, il se nomme l'Ouad-ez-Zendjbil. Nous reprenons alors la direction nord-est. L'ouad est dominé au nord par une montagne noire aussi, et nommée Chô'eub-es-Samour.

A dix heures quinze minutes, nous tournons le dos aux montagnes et nous marchons presque directement à l'ouest; enfin à dix heures vingt-trois minutes, nous arrivons à un campement beaucoup plus important que celui des Ahouethat : nous

sommes chez les Beni-Sakhar, tribu puissante et riche. — El Beni-Sakhar koull' houm nas melahh! (Tous les Beni-Sakhar sont de braves gens!) me crie Hamdan, qui semble avoir un poids énorme de moins sur la poitrine, et il fait signe à nos moukres de décharger les mules.

Comment! voilà juste une heure que nous marchons et il faut nous arrêter déjà? Nous avons beau nous récrier, il n'y a pas moyen de faire un pas de plus, sans le bon plaisir de nos nouveaux hôtes; il faut donc avant tout gagner leur amitié. Gare alors! Les Beni-Sakhar étant beaucoup plus riches que les Ahouethat, maintenant que nous sommes au fait des mœurs locales, nous comprenons tout seuls que leur amitié sera beaucoup plus chère. En ce pays on voyage comme on peut, jamais comme on veut; nous faisons donc contre fortune bon cœur et nous prenons gîte.

Franchement il y a la différence du jour à la nuit, entre les misérables gueux chez qui nous avons logé hier et les Bedouins entre les mains desquels nous nous trouvons ce matin. Ici les hommes ont bien meilleure tournure et une figure à peu près honnête; ils sont mieux vêtus, mieux armés. D'innombrables troupeaux de chameaux entourent le campement; de magnifiques chevaux sont attachés au piquet, devant quelques tentes, et de grandes lances, indices parlant de l'humeur guerrière des propriétaires, sont plantées devant celles-ci.

Les Ahouethat ne se sentent pas parfaitement à l'aise, au milieu de cette tribu qui n'aurait évidemment qu'à étendre la main pour les étrangler; aussi paraissent-ils aussi petits garçons en ce moment, qu'ils étaient arrogants et grossiers, il y a deux heures.

Hamdan et Abou-Daouk ont été immédiatement prendre langue avec les scheikhs qui nous sont bientôt amenés. A la bonne heure, ceux-là ressemblent à des gens comme il faut.

Leur costume se compose d'une longue robe écarlate, serrée autour des reins par une ceinture à laquelle pend un vrai sabre recourbé; sur le dos ils ont une Abaya noire, ou rayée de brun et de blanc; comme Hamdan et Abou-Daouk, ils ont des bottes rouges, et leur tête est recouverte d'un kafieh serré par une corde en poil de chameau. Ils sont trois; eux seuls pénètrent dans notre tente qui est déjà dressée, et je leur offre la pipe et le café. Le populaire reste respectueusement à distance, quelque vive que soit son envie de venir admirer de plus près nos personnes. Sur quelques centaines qu'ils sont, il n'y en a peut-être pas un qui ait jamais vu un Européen; aussi nous examinent-ils tous avec des yeux ébahis. Tout dans notre costume les frappe de surprise; les boutons de nos habits, surtout, les intriguent vivement; ils les touchent avec un certain respect et sont convaincus que ce sont autant de talismans.

Celui des scheikhs qui semble le plus prévenant, se nomme Samet-Aly; c'est un petit homme de trente à trente-deux ans, d'assez jolie figure et parlant avec douceur. Le second, qui paraît du même rang que le premier, se nomme Selameh; il a trente-cinq ans environ et il louche, ce qui lui donne un air peu gracieux. Quant au troisième, dont je n'ai jamais su le nom, c'est un vieux Bedouin d'une cinquantaine d'années; comme il laisse toujours parler les deux autres, j'en conclus qu'il est de condition inférieure. Après une demi-heure de conversation, les trois scheikhs nous quittent et rentrent dans le campement avec Abou-Daouk et Hamdan.

Nous croyions être débarrassés des Ahouethat; mais nous avions compté sans nos hôtes. Les cinq cents piastres convenues avaient été versées par nous, entre les mains de Hamdan, et nous nous figurions bonnement que celui-ci les avait remises à qui de droit; il n'en était rien, ou peut-être nos amis les scheikhs de la rive occidentale avaient-ils jugé convenable

de prélever une dîme sur la somme. Ce qui est certain, c'est que les réclamations et les criailleries recommencent de plus belle. Sellam n'est pas le dernier à la besogne, je lui crie, plus fort que lui, que j'ai donné cinq cents piastres à Hamdan, pour lui et les siens, et qu'il s'en aille au diable, s'il n'est pas content. Évidemment le brave garçon ignorait encore, à ce moment, que cinq cents piastres eussent été versées pour lui et pour sa bande, car à cette nouvelle il me baisa encore une fois la barbe et s'enfuit au plus vite de notre tente, afin, sans doute, d'aller porter ses réclamations ailleurs.

Enfin nous pouvons déjeuner, c'est bien heureux! Aussitôt après, Samet-Aly reparaît et m'engage à venir visiter avec lui le camp de la tribu. Édouard et Philippe m'accompagnent; Rothschild et François chassent autour de la tente; Belly, Loysel et Louis prennent au hasard un Bedouin avec eux et vont aussi à la chasse. Il n'y a pas de danger, nous disent Hamdan et Samet-Aly; nous allons donc, chacun de notre côté, en pleine sécurité. D'abord nous faisons le tour du campement, au milieu duquel est un énorme espace, entièrement dégagé de tentes et formant une sorte de place publique; c'est sur cette place que s'ouvrent toutes les tentes, formées de pièces d'étoffe noire ou noire rayée de blanc. Samet-Aly nous conduit, avec un certain amour-propre, à la sienne qui est assez vaste et sous laquelle plusieurs femmes, vieilles et jeunes, uniformément vêtues d'une simple chemise bleue, tête, bras et jambes nus, font cuire, sur une plaque de fer, de ces minces galettes de farine qui constituent le pain des Arabes nomades. Toutes ces femmes, dont les cheveux sont graissés de beurre ou d'huile, ce qui les rend presque rousses, sont fort peu ragoûtantes; quelques-unes d'entre elles ont d'assez belles formes, il est vrai, mais ce sont les très-jeunes femmes. D'ailleurs leur abominable chevelure et le tatouage bleu de leur figure en

fait de vrais laiderons; elles ont de fort bonnes dents en général; c'est là le plus clair et le plus net de leur beauté. Toutes ont la rage de la pipe et elles nous obsèdent pour avoir du tabac, que nous ne leur distribuons qu'avec une extrême parcimonie, parce que nous voyons venir le moment où nous n'en aurons plus pour nous-mêmes.

Samet-Aly, après nous avoir forcé d'accepter des galettes toutes chaudes, fricassées par ses femmes, nous fait admirer sa monture : c'est une belle jument noire qui à coup sûr n'a pas plus que les habitants du lieu, l'habitude de voir des Européens, car elle renâcle et montre un effroi très-grand à la vue de notre costume, et son maître a beaucoup de peine à la calmer, en la caressant. Comme nous avons hâte de mettre un peu mieux à profit notre repos forcé d'un jour, nous demandons au scheikh un homme qui nous conduise promener vers la plage, dans l'espérance de trouver quelques nouveaux objets d'histoire naturelle. Un guide nous est donné et nous partons aussitôt.

Notre promenade a été fort insignifiante : pas d'insectes, pas de coquilles, si ce n'est quelques mélanies mortes et apportées par les torrents des montagnes; quelques échantillons de belles roches, voilà tout ce que nous avons recueilli. Une fois sortis des halliers, dans lesquels paissent d'innombrables chameaux, nous avons trouvé une plaine sablonneuse, au bout de laquelle un cours d'eau infranchissable et couvert de roseaux peu élevés, nous a barré le passage; nous avons donc repris le chemin du camp, après avoir rempli nos poches et chargé notre Bedouin de cailloux.

Au retour nous avons eu la désagréable surprise de trouver les cartes plus embrouillées que jamais. A peine sommes-nous rentrés dans notre tente, que Sellam y reparaît furieux; il tient une poignée de piastres qu'il jette sur la table en me disant :

« Je ne suis pas un mendiant; j'ai chez moi autant d'argent qu'il m'en faut, et je ne veux pas d'aumône. » Là-dessus notre homme s'éloigne, laissant quatre-vingts piastres qu'il avait reçues, pour sa part des cinq cents que nous avions payées. Nous pensions ne plus le revoir et nous étions peinés de cette conclusion; ceci prouve que nous ne connaissions pas encore suffisamment les Bedouins. Moins d'une demi-heure après, maître Sellam avait si bien regretté ses quatre-vingts piastres, qu'il était revenu pour les réclamer; il est vrai qu'à force d'obsessions, il parvenait à nous en extorquer vingt de plus, et après ces vingt, dix autres encore, pour faire ferrer son cheval, à ce qu'il disait. Une fois ce petit supplément obtenu, Sellam se montra ravi, il nous embrassa tous, en nous donnant les poignées de main et les noms les plus tendres et il partit enfin pour tout de bon. Nous ne l'avons plus revu.

J'ai dit tout à l'heure que Belly, Loysel et Louis étaient allés de leur côté à la chasse, sous la protection de l'un des Bedouins du campement. Au bout d'une heure, ils étaient rentrés un peu plus vite qu'ils n'étaient partis. Voici pourquoi. Lorsqu'ils furent arrivés à la limite du Rhôr, c'est-à-dire hors du fourré, leur guide se mit à courir, en poussant un cri, et se jeta à plat ventre; à ce cri, une dizaine de Bedouins parurent hors des broussailles et s'approchèrent assez rapidement de nos amis, que cette étrange manœuvre intriguait singulièrement. Les arrivants disaient, en s'approchant, leur éternel Saoua! Saoua! (Ensemble! Ensemble!) mot qui signifie d'ordinaire que l'on n'a pas de mauvaises intentions. Loysel, avec sa confiance habituelle, marchait donc à eux de son côté, lorsque Louis, grâce à son expérience des mœurs arabes, qu'il avait eu tout le temps d'étudier en Algérie, l'arrêta court. « Monsieur, monsieur, lui dit-il, vous ne connaissez pas ces gueusards-là. Prenez garde; ils vont nous entourer, sauter sur nos

armes, et nous régler notre compte, si nous les laissons faire. Maintenons-les à distance. » Aussitôt les trois fusils furent armés, et les Arabes s'arrêtèrent incontinent. Ensuite de quoi, nos imprudents promeneurs se retirèrent en bon ordre et revinrent au camp, toujours prêts à faire feu; ces gens, dont le bon vouloir était plus que problématique, n'osèrent les suivre et se dispersèrent. C'était évidemment un coup manqué.

Jusqu'au dîner, nous avons travaillé assez tranquillement dans notre tente; mais après notre repas, de nouvelles tribulations sont venues nous assaillir. Voilà maintenant les Beni-Sakhar qui manifestent le désir de nous protéger tout seuls. « Sur leur territoire, disent-ils, ils ont le droit exclusif de nous escorter. » D'ailleurs ils sont assez forts pour que nous n'ayons plus besoin désormais d'une autre protection que la leur. En conséquence, ils nous demandent de renvoyer immédiatement Thâamera et Djahalin, et de prendre parmi eux l'escorte qui nous est nécessaire pour aller plus loin. Hamdan, qui nous annonce ce nouvel imbroglio, a encore un peu pâli, je crois; il n'a plus d'appétit, et il est en proie à mille terreurs. Il est évident que si notre course était à recommencer, il ne nous offrirait plus si bravement une protection dont nous sommes bien obligés aujourd'hui de reconnaître l'inefficacité. Espérons pourtant que demain tout cela s'arrangera. Je reconforte de mon mieux le pauvre Hamdan, dont les hommes, et Ahouad surtout, montrent, je dois le dire, beaucoup plus de résolution que leur scheikh. Quant à Abou-Daouk, il n'a pas paru de la soirée.

Dès que la nuit est venue, un petit cri guttural retentit de tous les côtés à la fois, c'est le cri de rappel des chameaux, dont quelques centaines arrivent à la file, et viennent se parquer dans la clairière que nous regardions comme une sorte de place publique, et qui n'est en définitive que l'enceinte dans laquelle

les troupeaux de la tribu sont enfermés d'habitude, pour passer la nuit. A peine tout le bétail est-il rentré, qu'une sorte de chant saccadé retentit dans le Rhôr; il est crié par un cavalier qui marche bon train, et dont la voix, après s'être rapprochée de nous, s'éloigne peu à peu et finit par s'éteindre dans le lointain. En entendant cette proclamation inattendue, nous étions sortis de notre tente, pour nous informer de ce qu'elle pouvait être, et nous apprîmes que c'était la ratification d'un traité de paix, conclu entre les Djahalin et les Beni-Sakhar.

Il y a quelques mois, une douzaine de chameaux avaient été enlevés aux Beni-Sakhar, comme la chose se pratique entre gens du désert, et cela par les soins de maître Abou-Daouk ou de quelqu'un des siens. Depuis lors, Djahalin et Beni-Sakhar n'avaient plus eu de relations qu'à coups de fusil, et le scheikh des Djahalin, ennuyé de ces chicanes perpétuelles qui lui coûtaient de temps en temps quelques hommes ou quelques bêtes, avait eu l'heureuse idée de profiter de notre voyage, pour venir proposer la paix à la puissante tribu qu'il avait offensée. Aujourd'hui que je connais assez bien les Bedouins, je me demande comment Abou-Daouk fut assez audacieux pour s'aventurer sur le territoire des Beni-Sakhar, lorsqu'une pareille cause d'inimitié devait l'en tenir éloigné à tout jamais. Comment ce diable d'homme réussit-il à calmer tous les ressentiments, même en s'engageant à restituer les chameaux volés? Je l'ignore. Probablement il graissa la patte à nos amis Samet-Aly et Selameh, et ceux-ci déclarèrent l'honneur satisfait.

Ce qui est certain, c'est que le légitime propriétaire des chameaux à rendre, était le cavalier que nous entendions crier, en galopant d'un campement à l'autre (car il y en avait plusieurs dans ce canton), et voici ce qu'il disait à tue-tête : « Paix! Paix! Amitié! amitié entre les Djahalin et nous! Dhaif-Oullah-

Abou-Daouk a juré de nous rendre les chameaux qu'il avait pris. Paix! Paix! Amitié! amitié! » Ceci traduit littéralement signifiait, je pense : « ô Beni-Sakhar! si demain matin vous rencontrez Abou-Daouk et ses gens se promenant sur notre territoire, ne leur cassez pas la tête d'un coup de fusil ou de dabbous; ne les embrochez pas avec vos lances ou vos yataghans. Entre Bedouins, il n'y a que la main, et nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde; ils nous ont amené des bonnes gens à qui nous allons soutirer force bakhchikch, et les plus gros possibles. Donc Abou-Daouk est notre excellent ami. Qu'on se le dise! »

Petit à petit tous les bruits se sont éteints autour de nous. A part les gloussements des chameaux, les aboiements des chiens de la tribu et le pétillement des feux de bivouac, tout est retombé dans le silence. Enfin, après une courte causerie, chacun de nous a gagné sa couchette, et nous avons passé, malgré la vermine qui ne nous quitte plus, une nuit excellente.

14 JANVIER.

Nous avions espéré que tout s'arrangerait pour ce matin, et qu'il nous serait possible de nous mettre en route de bonne heure. Illusion de plus! Comme de coutume, nous étions sur pied au petit jour, et les débats les plus vifs ont aussitôt commencé, entre les scheikhs des Beni-Sakhar, d'une part, et, de l'autre, Abou-Daouk et Hamdan, stipulant pour notre compte. Il ne s'agit plus cette fois de petits voleurs comme les Ahouethat; aujourd'hui nous avons affaire à des gens de distinction en ce genre, aussi n'est-ce plus par centaines de piastres, mais bien par milliers que parlent ces messieurs. C'est à se donner au diable. Dix fois de suite Hamdan ou Matteo vient nous apporter un bulletin verbal de notre situation, et nous sommes

bien tentés de croire que la discussion, qui ne fait qu'embrouiller les cartes de plus en plus, finira par s'envenimer si bien, que nous aurons toutes les peines du monde à nous tirer de là, si ce n'est la bourse parfaitement nette, et encore, dans ce cas, est-ce ce qui peut nous arriver de plus heureux.

Depuis plus de deux heures, les hautes parties contractantes changent de place toutes les cinq minutes, et vont s'accroupir en cercle à quelques pas de la place où elles étaient assises auparavant, afin de s'éclaircir les idées. Pendant ce temps-là, nous n'avons rien de mieux à faire que de fumer tranquillement notre tchibouk, en appelant la patience la plus obstinée à notre aide, et en témoignant, autant que nous le pouvons, une parfaite indifférence pour l'issue de la discussion qui s'agite en ce moment. Nous sommes d'ailleurs entourés d'une masse de Bedouins des deux sexes, qui nous observent avec la plus impertinente curiosité, et qui nous extorquent le plus qu'ils peuvent de tabac à fumer, ou même de fourneaux de pipes.

Vers dix heures enfin, Hamdan vient me dire que les scheikhs des Beni-Sakhar demandent deux mille cinq cents piastres, pour nous accompagner, pendant tout le reste de notre voyage, sur la rive orientale de la mer Morte. C'est un peu cher ; nous avons donc la maladresse d'hésiter; mais comme surtout nous avons la sottise d'écouter le drogman François qui, par méchante humeur, nous pousse à refuser, lorsque nous nous décidons à accepter les conditions qui viennent de nous être proposées, il est trop tard! A peine avons-nous envoyé Hamdan et Matteo dire que nous consentons à donner la somme demandée, qu'ils reviennent tout effarés nous annoncer que maintenant ce sont trois mille piastres qu'on exige.

Du coup, tous mes beaux semblants de calme et de patience s'évanouissent; je jette ma pipe et je cours au point où se tient le conciliabule. Prenant alors par le bras le scheikh Selameh,

je lui dis avec un ton fort animé par la colère, que nous Français nous n'avons qu'une parole, et que ce que nous disons une fois reste dans la mémoire d'Allah. « Nous aussi, me répond le scheikh. — Eh bien! alors, prouve-le moi mieux que tu ne viens de le faire. Tu m'as demandé deux mille cinq cents piastres; je te les ai accordées, et voilà que tu en demandes maintenant trois mille! Est-ce n'avoir qu'une parole, cela? » Selameh et ses amis sont un peu penauds, d'autant plus que j'ai appelé tout mon arabe à mon aide, et que j'ai dit ces paroles assez haut pour que tous les curieux qui nous entourent, les aient parfaitement entendues. Je commence à espérer que mon reproche a bien produit l'effet que je voulais. Je prends donc la main du scheikh, et je lui dis le plus gravement que je puis : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, je jure que lorsque mes compagnons et moi nous serons revenus sains et saufs ici, à cette place, près de tes tentes, après que toi, et tes deux amis, vous nous aurez accompagnés et fidèlement protégés, je vous donnerai les trois mille piastres que vous demandez. J'ai juré par Allah; à ton tour maintenant, scheikh, jure aussi par Allah. » Selameh me fait le serment que j'exige, ses deux compagnons le répètent après lui, et je suis enchanté. C'est trois mille piastres que cela nous coûte, mais je suis sûr maintenant du dévouement de ces hommes, qui se feraient plutôt hacher que de manquer à une parole aussi solennellement donnée.

Au reste, cette scène a produit un bon effet dans la tribu, et je m'aperçois que j'ai très-bien fait de faire intervenir le nom d'Allah dans notre marché; à partir de ce moment, nous ne sommes plus des mécréants aux yeux de ces sauvages, et ils sont, à cette heure, tout disposés à nous respecter, et au besoin même à nous défendre.

Pendant que la discussion dont je viens de raconter la con-

clusion suivait son cours, nos tentes et nos bagages avaient été repliés et chargés. Tout était donc prêt pour le départ. Les trois scheikhs coururent à leur tente, prirent leur lance, sautèrent à cheval, et, à neuf heures et demie, nous étions en marche, tout heureux d'avoir encore vaincu une difficulté qui pouvait devenir fort sérieuse. J'arrive bien vite à notre itinéraire de la journée.

En sortant, à neuf heures trente-deux minutes, du campement des Beni-Sakhar, nous nous dirigeons un peu obliquement vers la montagne, c'est-à-dire à peu près directement à l'est. Nous sommes toujours dans le Rhôr-Safieh; mais en quelques minutes nous sommes hors de la forêt, et nous entrons dans la plaine sablonneuse où la veille nous étions allés faire une promenade.

A onze heures seize minutes, après quelques instants de halte, nons marchons au nord-est. Une plaine de deux mille mètres de largeur nous sépare alors de la moutagne, qui est formée de roches noires, déchirées, et qui semblent avoir subi l'action du feu le plus vif. Derrière cette montagne noire, est une autre montagne beaucoup plus élevée, formée de roches rougeâtres, et nommée le Djebel-A'acy. A dix heures vingt-deux minutes, nous sommes justement en face du sommet le plus élevé du Djebel-A'acy. A notre gauche, l'horizon est borné par le Djebel-es-Sofa et par le Djebel-ez-Zouera, en avant desquels se détache la masse du Djebel-el-Melehh.

A dix heures trente minutes, nous sommes en face de la pointe sud de la mer Morte, et à notre droite, la montagne noire n'est plus qu'à quinze cents mètres. Nous marchons toujours au nord-est, et l'axe de la montagne converge avec la direction que nous suivons, de telle façon qu'à dix heures trente-cinq minutes, nous ne sommes plus éloignés que de quatre à cinq cents mètres du pied des rochers. Nous chemi-

nons toujours sur un sol sablonneux et sans rocailles. Tout à coup, au moment où le vent nous apporte l'affreuse odeur d'une carcasse de chameau gîsant sur le sable, à quelques cents pas de nous, plusieurs vautours prennent leur vol et abandonnent leur festin, tandis qu'une magnifique panthère, qui déjeunait en société avec eux, passe sous nos yeux, sans avoir l'air de se presser.

Nemr ! nemr ! — un tigre ! un tigre ! — crient tous nos Arabes, et deux ou trois d'entre eux se lancent à la poursuite de l'animal, qui n'a pas l'air d'en avoir le moindre souci; la panthère semble ramper plutôt que courir, et quand les cavaliers paraissent sur le point de l'atteindre, d'un bond elle franchit un espace énorme, et se remet à fuir tout aussi tranquillement qu'avant. Plusieurs fois elle répète ce manége de chat, et nos cavaliers jugent prudent de tourner bride, et de ne pas se fatiguer plus longtemps pour rien; bientôt la panthère rentre tranquillement dans le fourré, et il n'en est plus question.

A dix heures trente-cinq minutes, nous traversons une rivière nommée el-Merouah, qui court en ce point du sud-est au nord-ouest. C'est le même cours d'eau qui nous avait hier barré le passage. A dix heures trente-neuf minutes, le bord de la mer est à trois kilomètres environ sur notre gauche; la montagne noire, que nous suivons presque parallèlement, est à quatre cents mètres sur notre droite, et derrière elle s'élève toujours majestueusement le Djebel-A'acy. A dix heures quarante-deux minutes, la montagne noire s'ouvre et forme l'Ouad-ez-Zaher, en avant duquel est une petite colline composée de monticules gris. Nous cheminons toujours sur le sable, et à dix heures quarante-six minutes, le sol est jonché d'énormes puddings de cette admirable brèche que l'on connaît, dans les arts, sous le nom de brèche universelle; elle est formée d'une belle pâte de

porphyre vert, dans laquelle sont noyés d'innombrables galets de granit de toutes les couleurs. On ne savait d'où provenait cette belle roche, employée par les anciens dans quelques-uns de leurs plus somptueux monuments; il est certain aujourd'hui qu'elle venait des montagnes de la Moabitide et du Djebel-A'acy. D'autres fragments de roche roulée, sont de ce magnifique porphyre rouge antique, moucheté de blanc et à pâte compacte. Au Djebel-A'acy donc se trouve aussi un gîsement de cette roche précieuse.

A dix heures cinquante minutes, les puddings ont disparu; nous cheminons de nouveau dans un terrain de sable, et dans le flanc du Djebel-A'acy s'ouvre un immense cratère La mer qui, à dix heures quarante-six minutes, était encore à deux mille mètres à notre gauche, n'est plus, à onze heures, qu'à sept cents mètres environ. A onze heures trois minutes, le terrain est toujours sablonneux, quoique jonché de gros blocs de grès roulé, mais de grès veiné des plus riches teintes. A onze heures quatorze minutes, nous traversons un large ravin; c'est l'Ouad-Khaderah, dont le lit est rempli de blocs de ce grès magnifique dont je viens de parler. Nous cheminons toujours au nord-est; mais la montagne noire s'est éloignée de notre route, et elle est alors à environ huit cents mètres, tandis que la mer n'est plus qu'à six cents mètres sur notre gauche. Sur l'autre rive se voit, précisément en face de nous, la pointe nord du Djebel-el-Melehh. Il est alors onze heures dix-huit minutes, et nous nous retrouvons dans une plaine de sable.

Aussitôt que le terrain se présente dégagé devant nous, tous nos cavaliers arabes sont pris, comme de grands enfants, de la manie de faire de la fantasia en avant de la caravane; ils s'excitent, se poursuivent au galop et la lance dans les reins; on jurerait qu'ils vont se transpercer, et au moment où le fer de la lance

du poursuivant effleure le dos du poursuivi, le premier fait une volte rapide, et les rôles changent. Ce jeu, fort niais d'ailleurs, est le seul qui émoustille vivement les Bedouins; il n'y a pas un d'entre eux qui tienne en place, quand la course a commencé, et c'est, en définitive, un spectacle assez amusant.

Cette fois cependant, un accident sérieux interrompt brusquement les plaisirs de notre escorte. Mohammed, qui est d'ordinaire plus enragé que tous les autres, s'est lancé à fond de train sur la piste d'un des scheikhs des Beni-Sakhar, en faisant pirouetter son fusil qu'il manie comme une javeline. Tout à coup le cheval du scheikh trébuche, et s'élance d'un bond hors d'une place où le sable a cédé sous ses pieds; il est trop tard pour que Mohammed puisse éviter ce point dangereux, son cheval y arrive à l'instant même où le premier a franchi, et ses deux jarrets de derrière s'enfoncent. Aussitôt la bête et le cavalier font un effort impuissant; toute la croupe entre rapidement dans le sable mouvant. Le cavalier, sans quitter la bride, cherche à se dégager des étriers; il enfonce à son tour. Le malheureux cheval essaie de sortir de cette affreuse fondrière, par des efforts convulsifs qui ne font que l'enterrer plus profondément. Tous nos fantassins accourent à l'instant; avec une audace incomparable, tous se cramponnent au harnais de tête et aux oreilles du cheval, au risque d'être engloutis avec lui dans l'abîme qui vient de s'ouvrir, et, par un effort surhumain, ils arrachent de son tombeau de sable, le cheval dont on ne voyait déjà plus que les naseaux.

Dieu soit loué! tout le monde, hommes et bêtes, est sauvé! Mohammed caresse avec amour sa monture, qui en un clin d'œil se couvre de sueur et d'écume, tant a été grand son effroi; puis il remonte en selle et cherche avec soin, à partir de ce moment, le terrain qui a l'apparence la plus rassurante. Pendant quelques minutes, nous avons assisté à cet horrible spec-

tacle, qui nous a rappelé le trou de la plaine de Sodome, et nous nous remettons en marche, en nous éloignant de cette plage maudite. Il est alors onze heures vingt-sept minutes.

Que serait-il arrivé, si tout à l'heure, l'un de nos chasseurs de panthère eût éprouvé le même accident qne Mohammed? Monture et cavalier eussent infailliblement péri, étouffés dans le sable, avant qu'il eût été possible d'arriver jusqu'à eux, pour leur porter secours.

Nous entrons alors au milieu d'une suite de mamelons gris, qui garnissent le pied de la montagne de roches noires déchiquetées, dont l'axe se rapproche rapidement de la plage. A onze heures trente-cinq minutes, nous marchons presque directement à l'est, et à onze heures trente-huit minutes, nous suivons la même direction, à vingt mètres seulement du pied de la montagne et à deux cents mètres du bord de l'eau. Les monticules de sable gris continuent à garnir la plage que nous ongeons. A onze heures quarante minutes, nous sommes dans une nouvelle plaine de sable, semée de gros blocs de grès roulés. A onze heures quarante-deux minutes, nous faisons halte sous un seyal pour déjeuner.

A midi un quart, nous remontons à cheval, et nous nous dirigeons au nord-nord-est. A midi vingt-cinq minutes, nous sommes sur une plage détrempée, à vingt mètres seulement du pied des roches noires. A gauche, à cinquante mètres environ, commence une large lisière de roseaux qui règne jusqu'au bord de la mer, et celui-ci n'est qu'à deux cents mètres au plus. En ce point cessent les roches noires. Derrière elles se montre une haute montagne formée, comme le Djebel-A'ac y de roches rouges déchiquetées. Là, cette montagne s'ouvre pour donner passage à l'Ouad-el-Qenaïeh (vallée des roseaux). La montagne elle-même porte le nom de Djebel-el-Qenaïeh.

En face du point où débouche l'ouad, nous trouvons sur le

sol, à une cinquantaine de mètres à droite de la route que nous suivons, une énorme pierre ronde, que de loin nous prenons pour une margelle de puits, et qui n'est qu'un immense disque façonné, de trois mètres de diamètre et d'un mètre de hauteur. Cette pierre étrange est brisée. Quelle a pu être sa destination? Je n'en sais en vérité rien; mais à coup sûr une pierre semblable n'a pas été taillée par les Romains, et encore bien moins par les Arabes. Elle est sans doute, pour moi du moins, contemporaine de la Pentapole maudite.

A partir du défilé boueux que nous venons de franchir, nous entrons dans le Rhôr-en-Nemaïreh (marais du petit tigre). Un petit golfe de trois cents mètres de largeur borne la pointe sud de ce Rhôr. La plage du golfe est nue, mais à quelques mètres seulement du bord commence la large lisière de roseaux que j'ai signalée tout à l'heure. Le Djebel-el-Qenaïeh, dont nous nous éloignons, est alors séparé de notre route par une plaine de cinq cents mètres de largeur environ, plantée de seyal, et garnie, au pied de la montagne, de monticules formés par des éboulements de roches fragmentées.

A midi trente-six minutes, nous marchons au nord à travers les mimosas ou seyal, à cinq cents mètres du bord de l'eau et à six cents du pied de la montagne. Sur notre droite, se montrent les escarpements rougeâtres d'une haute montagne nommé le Djebel-Arraq, dont la base nous est masquée par une autre montagne formée de roches rougeâtres; à midi quarante-six minutes, la plaine couverte de mimosas, à travers laquelle nous cheminons, monte un peu, et une fois sur le plateau, nous nous trouvons au milieu de décombres immenses, qui portent le nom d'en-Nemaïreh.

A vingt mètres à droite, paraît d'abord un tertre couvert de ruines, puis à gauche, à cinquante mètres, un édifice carré de six mètres de côté, bâti en grosses pierres et divisé en deux

chambres. A midi quarante-huit minutes, nous sommes en face et à quatre cents mètres d'un mamelon considérable tout couvert de décombres; le bord de la mer est alors à mille mètres sur notre gauche. Jusqu'à midi cinquante-trois minutes, nous traversons des ruines, c'est-à-dire que ces ruines occupent une étendue d'un kilomètre environ en longueur.

A midi cinquante-cinq minutes, nous coupons, en marchant au nord-ouest, un joli ruisseau d'eau vive, dont le lit et les abords sont remplis de gros blocs roulés. Ce cours d'eau coule par quatre ravins différents; au delà commence le Sahel-en-Nemaïreh, borné à l'est par une montagne dont les roches sont grises à la base et rougeâtres vers le sommet. Le pied de cette montagne est à six cents mètres de notre route, qui est revenue au nord. A une heure trois minutes, nouveau ruisseau, au delà duquel reparaissent des décombres, et entre autres ceux d'un édifice placé à cinquante mètres de la route. Cet édifice est carré, et il a été flanqué, aux quatre angles, de tours qui forment aujourd'hui quatre monceaux de pierres bien distincts. Les Arabes le nomment Bordj-en-Nemaïreh. Un peu plus loin, se voit, à quatre cents mètres environ du chemin, un autre édifice en ruines, carré aussi, mais plus petit.

A une heure dix minutes, nous traversons une plaine couverte de mimosas et semée de gros cailloux roulés. Elle a neuf cents mètres de largeur jusqu'à la mer, et quatre cents seulement jusqu'au pied des montagnes; c'est l'extrémité nord du Rhôr-en-Nemaïreh. La montagne que nous longeons est ravinée, et c'est très-probablement par le ravin que nous voyons, qu'ont roulé les cailloux qui jonchent le sol. Vers ce point, le flanc de la montagne présente une énorme tache formée de deux teintes, violette et verte, superposées. Cette tache a de loin l'apparence, en très-grand, de certaines couches des marnes irisées que l'on rencontre dans l'est de la France.

Ici la plage se resserre très-rapidement, de telle sorte qu'à une heure vingt et une minutes, nous ne sommes plus qu'à cent cinquante mètres du pied de la montagne, et à quatre cents du bord de l'eau. En ce point, débouche un ravin, horrible d'aspect, et qui se nomme l'Oûad-es-Souêeb (la vallée rocailleuse). Bientôt nous traversons le lit du torrent qui en tombe, et qui est rempli de blocs de grès roulés.

Depuis le Bordj-en-Nemaïreh, notre route est au nord-nord-est, et nous conservons cette direction, jusqu'à une heure trente et une minutes. En ce point, la montagne n'est plus qu'à cent cinquante mètres; la mer est à cent mètres seulement, et nous entrons dans le fourré de roseaux qui borde la plage. Celle-ci va en se rétrécissant de plus en plus, et à une heure trente-neuf minutes, nous ne sommes qu'à une dizaine de mètres du bord de l'eau, et au pied même d'un coteau couvert de grosses pierres roulées, placé en avant des hautes montagnes. Le sol du défilé que nous traversons est jonché de blocs de grès roulés, ou de blocs grisâtres, qui rendent la marche des chevaux difficile. Quant au défilé lui-même, il est connu des Arabes sous le nom d'el-Meraïced, c'est-à-dire le coupe-gorge. De nombreux ravins sillonnent le flanc de la colline dont nous suivons le pied.

A une heure cinquante minutes, nous marchons au nord-nord-est, et à une heure cinquante-trois minutes, au nord-nord-ouest. En ce moment, la plage a environ quatre-vingts mètres de largeur, et la montagne est à cent vingt mètres de notre route. Tout ce terrain est planté de mimosas, et le bord de l'eau est partout garni de sa large lisière de roseaux, qui suit tous les contours que forme la plage. Nous arrivons alors en face d'un nouvel ouad, qui monte vers la terre de Moab, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. C'est le Djebel-es-Salth qui en forme le flanc nord. Nous rentrons alors dans le fourré,

en marchant au nord-ouest, et ce fourré est formé d'arbres et d'arbustes épineux, qui lui ont valu son nom de Eçal (les arbres épineux).

A deux heures quinze minutes, nous sommes en face de l'Ouad-el-Eçal, qui débouche à douze cents mètres à notre droite; à cent mètres à gauche commence la lisière de roseaux, qui en ce point a une largeur d'environ cent mètres. Nous faisons ici une halte de quelques minutes, et, à deux heures vingt-quatre minutes, nous repartons vers le nord-nord-est, à travers les seyal. Le pied de la montagne qui borne, au nord, l'Ouad-el-Eçal, est à mille mètres, tandis que la lisière de roseaux s'est éloignée à deux cent cinquante mètres environ.

A deux heures trente-sept minutes, nous traversons un joli ruisseau d'eau vive. A deux heures quarante minutes, nous passons entre les tentes d'un campement des Beni-Sakhar; et, à deux heures quarante-sept minutes, nous arrivons enfin à un second campement établi au lieu nommé spécialement el-Eçal, et en face du point où débouche une nouvelle vallée nommée par les uns Ouad-Katzrabba, et Ouad-Katzroubba par les autres[1]. Nous sommes chez des amis, et c'est là que nous allons passer le reste de la journée et la nuit.

En arrivant, nous nous apercevons tout d'abord, à l'espèce de respect avec lequel on nous entoure, que la protection des trois scheikhs Beni-sakhar, si elle ne nous débarrasse pas de la curiosité des Bedouins, n'est pas pour cela à dédaigner. Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici voilà la première fois qu'on nous témoigne autant d'égards. La chaleur est très-forte, et bien plus considérable encore que sur la rive occidentale; il semble que nous soyons dans une fournaise, bien que le semoun ne soit pour rien dans la température dont nous souffrons.

1. Voyez planche XIII.

Nous profitons de tout le reste du jour pour faire une chasse obstinée aux insectes qui pullulent sous toutes les pierres, en compagnie des plus magnifiques scorpions noirs que j'aie jamais vus. Il en est, en vérité, qui ont la taille d'une écrevisse, et, quelque beaux qu'ils soient, nous leur faisons avec persévérance payer l'inquiétude qu'ils nous causent, lorsqu'ils se montrent à nous à l'improviste.

Les roses de Jéricho (*anastatica hierichuntica*), se rencontrent ici en abondance; elles sont profondément enracinées dans le sol sur lequel elles ont vécu de leur vie de fleur. Toutes, à cause de la sécheresse, sont crispées et recroquevillées, et leur couleur, qui se confond avec celle du terrain, les rend assez difficiles à apercevoir. Nous commençons à en faire une ample provision.

Quand l'obscurité arrive, nous rentrons au camp, où nous continuons à jouir de la sécurité et du calme le plus parfaits. Après le dîner, lorsque toute la besogne de la journée est finie, nous cherchons, en fumant tranquillement notre tchibouk, ce que pouvait être la ville dont nous avons aujourd'hui traversé les vastes ruines. Leur nom arabe de Kharbet-en-Nemaïreh, nous fait tout d'abord penser à Gomorrhe, l'A'amoura de l'Écriture et des Arabes; mais le nom significatif d'en-Nemaïreh nous force bien vite à changer d'avis. Il ne me paraît pas possible, en effet, de voir mieux qu'une analogie illusoire, entre les deux dénominations. Il faut donc trouver autre chose. A-t-il existé là une ville considérable à une époque plus récente que la destruction de la Pentapole? C'est possible.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous lisons au mot Νεμηρίμ (au lieu de Νεχηρίμ), que Βενναμαρήμ était un bourg de la Moabitide, situé au nord de Zoar. Saint Jérôme transcrit *Benamerium* le nom de cette localité. Il y a si près de Bennamarim à en-Nemaïreh, que je ne doute pas que la localité

moabitique, dont il s'agit dans ce passage, n'ait été réellement un village peu important, bâti sur l'emplacement des ruines de Seboïm. Dans tous les cas, ce ne peut être la Nimrim située sur la rive orientale du Jourdain, à vingt lieues de là, qui a été désignée dans le passage d'Eusèbe. Celle-là est au nord de Jéricho, et Eusèbe ne se serait certainement pas servi de l'indication *au nord de Zouera*, pour en fixer la position.

Il est un autre village nommé Λουείθ, qu'Eusèbe place μεταξὺ Αροπόλεως καὶ Σοορῶν, entre Aréopolis (Rabbat-Moab, er-Rabbah) et Zouera. L'emplacement d'en-Nemaïreh conviendrait bien à celui de Loueith; car la route ancienne d'er-Rabbah à Zouera passe par l'Ouad-ebni-Hammid. Mais il y a d'autres ruines dont je parlerai un peu plus loin, qui peuvent revendiquer l'honneur d'avoir appartenu à la Loueith d'Eusèbe.

En résumé, nous restons, à la première vue, dans le doute le plus complet sur l'identification de ces vastes ruines, et je dirai à l'avance que ce fut au retour, et après avoir traversé le cratère effrayant qui domine cette localité, qu'en y revenant à travers d'autres ruines qui jonchent le sol du Talâa-Semâan au Sebâan, je fus tout naturellement conduit à penser que nous foulions l'emplacement de la Seboïm de l'Écriture.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que ces ruines signalées par Irby et Mangles, et revues depuis par Lynch, ont été prises à tort par ces voyageurs, pour les ruines de Zoar. Il suffit de lire, dans la Genèse, la narration qui concerne la catastrophe de Sodome et la fuite de Loth, pour demeurer parfaitement convaincu que Zoar, où Loth, parti de Sodome au point du jour, arriva lorsque le soleil se montrait, ne peut en aucune façon être recherchée sur l'autre rive de la mer Morte et encore moins au Kharbet-en-Nemaïreh. Car, même en adoptant l'hypothèse absurde et insoutenable de l'apparition subite de la mer Morte, il n'y en aurait pas moins quelques lieues de distance, à vol

d'oiseau, entre Sodome et la prétendue Zoar. Quelque rapide qu'eût été la course de Loth et de ses filles, il leur eût été tout à fait impossible de faire la dixième partie du chemin qui séparait ces deux points, dans l'espace de temps qui s'écoule, en ce pays, entre l'aube et le lever du soleil. C'est donc une question jugée et sur le compte de laquelle peuvent se tromper, en le voulant bien toutefois, ceux-là seulement qui n'ont pas visité les lieux. Pour ma part, aujourd'hui que je crois connaître aussi bien que personne, les rivages de la mer Morte et les contrées voisines, je suis convaincu que ce sont bien Seboïm qu'il faut voir aux ruines de Talâa-Sebâán, et Bennamarim au Kharbet-en-Nemaïreh qui se rattache évidemment aux ruines de Seboïm. Enfin, à en juger par l'énorme étendue des ruines, Seboïm était une ville pour le moins aussi grande que Sodome. Plus tard j'ai retrouvé l'emplacement certain de Gomorrhe, emplacement visité par bien des pèlerins, et toujours méconnu jusqu'à ce jour. Mais n'anticipons pas.

Notre nuit a été excellente, et le repos nous a rendu notre ardeur et notre gaieté. En vérité, tout jusqu'ici nous réussit à souhait, et nous devons être reconnaissants envers la Providence qui nous protége manifestement et se charge d'aplanir, devant nous, toutes les difficultés d'un semblable voyage.

15 JANVIER.

Ce matin au point du jour, j'ai pris une ample série de recoupements sur tous les points importants des deux rives de la mer Morte, et j'ai, en recueillant bon nombre de dénominations, demandé le plus possible de renseignements aux Beni-Sakhar, chez lesquels nous venons de loger.

Nous sommes ici sur la presqu'île nommée de toute antiquité, comme aujourd'hui, el-Liçan — la langue. — Dans l'Écriture-

Sainte, en effet, nous en trouvons la mention dans le verset 2 du chapitre xv de Josué, où il est question des limites du territoire de la tribu de Juda : « Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la *Langue* qui tourne vers le sud. » Il ne me paraît pas vraisemblable que l'écrivain sacré ait désigné par *la langue* (הלשון), le golfe de bas-fonds qui forme la pointe sud de la mer Morte ; car alors cette limite eût forcément traversé ou longé la montagne de Sel, dont il n'est pas question. J'aime mieux y voir le Liçan actuel des Arabes, c'est-à-dire la pointe sud de la presqu'île. A quoi bon, dans le cas contraire, désigner de deux façons différentes l'extrémité de la mer? Dans un écrit aussi concis, une seule désignation suffisait. Je pense donc que l'écrivain sacré a voulu dire que la limite méridionale du territoire de Juda, partait, vers l'extrémité de la mer Salée, de la langue qui regarde le sud, c'est-à-dire d'un point situé vis-à-vis de la presqu'île. Ce qui semble le prouver, c'est que le verset suivant dit que de ce point, la limite va vers le côté du sud, à la montée d'Akrabim. La montée d'Akrabim, ou des Scorpions, peut très-bien être l'Ouad-ez-Zouera, comme M. de Bertou l'a déjà pensé. Pour revenir du fond de la mer Morte à l'Ouad-ez-Zouera, il aurait fallu longer la montagne de Sel en remontant au nord, et il n'est pas parlé de cela. D'ailleurs, quand dans le verset 5 du même chapitre, il est question de la limite septentrionale de la même tribu, nous lisons : Et la limite, à l'orient, est la mer Salée jusqu'à l'extrémité du Jourdain, et la limite du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain (מלשון הים מקצה הירדן). De ce que là le golfe nord est nommé explicitement la langue de mer, j'en conclus que plus haut, lorsque nous ne trouvions que le nom הלשון, *la langue*, non spécifié par l'adjonction précise du mot הים, de la mer, il est réellement question d'une langue de

terre [1], et par conséquent du Liçan actuel. Au verset 19 du chapitre XVIII, nous lisons encore le nom du même golfe, sous la forme ים המלח לשון, la langue de la mer Salée.

Il y avait jadis une route qui traversait la presqu'île; cette route, dont la tradition a conservé le souvenir, s'appelait Dharb-el-Liçan, mais elle n'existe plus. Enfin, dans le centre de la presqu'île il n'y a pas de ruines; les Bedouins qui m'entourent sont unanimes en me l'affirmant.

Pendant que j'étais occupé à prendre des renseignements et des notes, une espèce de tumulte se fait entendre derrière moi, dans le camp. J'y cours bien vite, et je vois un de nos moukres aux prises avec un des Djahalin d'Abou-Daouk; le Bedouin, qui a essayé de voler je ne sais quoi, se voyant rudement secoué par notre muletier, saisit son khandjar dont il veut le frapper. Mohammed se lève, s'interpose et est repoussé; il met alors le pistolet à la main, et va abattre froidement le Bedouin. J'arrive à temps pour l'arrêter. Mais tous les Djahalin sont venus aux cris; j'ai peur qu'ils ne prennent fait et cause pour leur frère de tribu, et je suis fort étonné, je l'avoue, de les voir, sans hésiter, l'accabler de malédictions, pour avoir voulu voler ceux qui l'avaient pris à leur solde. Ils font mieux encore, ils le chassent honteusement à coups de pierres. Je n'oublierai de ma vie cette terrible scène : des pierres grosses comme le poing tombaient sur la tête et sur le dos de ce malheureux, qui, sans proférer une plainte, s'éloigna lentement et disparut dans le fourré. Demander qu'on lui pardonnât, c'eût été d'un mauvais exemple peut-être; je laissai donc passer la justice des Djahalin, tout en frémissant d'horreur à la vue d'un châtiment si prompt et si impitoyable.

1. Cohen, dans sa note au verset 2 du chap. XV, dit : langue de terre; en chaldéen, כיפא, rocher. Nous sommes donc du même avis, sur le sens précis que comporte ici le mot isolé signifiant : *la langue*.



Je n'ai plus revu cet homme; Dieu veuille qu'il n'ait pas péri misérablement dans le Rhôr! Blessé, sans vivres, abandonné à une si grande distance des tentes de sa tribu, vers lesquelles peut-être il ne lui était plus possible de revenir, j'ai bien peur qu'il n'ait pu aller loin.

J'étais encore tout ému de cette scène de mœurs, lorsque Samet-Aly et Selameh vinrent avec le frère de Selameh, beau garçon de trente-cinq ans, et scheikh du campement où nous venions de loger, me prier de me rendre dans la tente de celui-ci, pour prendre le café. Je m'y rendis aussitôt avec eux, et je trouvai dans une tente assez spacieuse, garnie de nattes et de tapis, mais entièrement ouverte à l'orient, une nombreuse réunion de personnages de distinction, de la tribu des Beni-Sakhar. Les scheikhs portaient tous, sous leur abaya, la longue robe rouge, qui semble un insigne de suprématie. Nos cavaliers, Hamdan et Abou-Daouk en tête, étaient déjà réunis dans la tente, où je fus accueilli avec toutes sortes de prévenances et de gracieusetés.

Après la pipe vint le café; mais quel café, bon Dieu! la liqueur qu'on me fit boire, sous ce pseudonyme, était une véritable décoction de clous de girofle. J'eus tout naturellement l'air de trouver la chose délicieuse, et la conversation roula sur la France. Je fus questionné cent fois de suite sur la puissance de mon pays, sur la force de ses armées, sur le nombre de ses canons, de ses cavaliers, de ses vaisseaux. Toujours revenait le nom magique de Bounabarteh, et j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à mes auditeurs ce que c'était qu'une république. Comment, vous n'avez pas de soulthan! me répétaient-ils en chœur, mais c'est impossible! mais ça ne peut pas aller! mais il vous faut un soulthan! mais un pays sans soulthan, c'est un cheval sans cavalier, c'est une tribu sans scheikh, etc., etc. Je n'essayai pas de leur persua-

der que le contraire pouvait avoir lieu chez nous; j'y aurais infailliblement perdu, non pas mon latin, mais tout ce que je sais d'arabe.

Il n'y a si bonne société, dit-on, qu'il ne faille quitter à la longue; je pris donc congé de mes hôtes, et je regagnai bien vite notre camp, emportant des témoignages vivants et fort nombreux, de l'aimable hospitalité dont j'avais été honoré. Je crois, en vérité, que chacun des assistants à la fête m'avait fait l'abandon d'un des habitants de son costume, et j'en ai eu pour longtemps à me débarrasser de ce que je n'avais pas eu la moindre envie d'aller chercher là. Il est vrai qu'à partir de ce jour, chaque visite nous valut un surcroît de vermine.

A huit heures cinquante-trois minutes, nous avons repris notre route, en marchant à peu près directement au nord, mais à quelques degrés à l'ouest. L'entrée de l'Ouad-Katzrabba est à environ huit cents mètres à droite du campement que nous quittons. A gauche, commencent immédiatement des broussailles assez basses qui s'étendent jusqu'à deux cents mètres à peu près. Là se montre la large lisière de roseaux qui borde le rivage. A la même heure de huit heures cinquante-trois minutes, nous sommes précisément en face du fond du golfe formé par la pointe sud de la presqu'île d'el-Liçan, ou d'el-Mezrâah, car elle porte ces deux noms indistinctement. De nombreux seyal parsèment la plaine qui nous sépare du pied des montagnes de Moab, et dont le sol est sablonneux. Deux ravins s'ouvrent dans le flanc de la montagne la plus rapprochée de nous. Le premier donne issue à l'Ouad-Katzrabba; l'autre, devant lequel nous nous trouvons à huit heures cinquante-six minutes, n'a pas de nom particulier que je puisse recueillir.

Derrière ce premier contre-fort se montre une haute montagne. A neuf heures cinq minutes, nous sommes en face du

point le plus élevé de la hauteur qui ferme la plaine à l'est, et presque aussitôt s'ouvre, à notre droite, l'Ouad-el-Eçal. Au delà du lit du torrent qui sort de cet ouad, et qui, dans les fortes pluies, entraîne force cailloux roulés qui jonchent la plaine coupée par de nombreux ravins, nous marchons sur un terrain couvert de petites broussailles, et qui est borné, à l'est, à quelques cents mètres seulement, par des monticules de sable gris, et, à l'ouest, par des mamelons blanchâtres, semblables à ceux de Sebbeh, et dont la chaîne commence à environ trois kilomètres sur notre gauche.

A neuf heures seize minutes, nous sommes presque au pied des mamelons sablonneux de droite. Ceux-ci semblent taillés à pic, et nous dérobent, de temps en temps, la vue des hautes montagnes de Moab. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous traversons un ravin assez considérable, dont le lit sort des mamelons de droite, et nous entrons dans une petite plaine couverte de cailloux roulés et plantée de mimosas. Son niveau est plus élevé que celui de la presqu'île. La ligne des mamelons de sable qui couvrent celle-ci, se rapproche très-rapidement de nous. A neuf heures vingt-neuf minutes, elle n'est plus guère qu'à quinze cents mètres, et, à neuf heures trente-cinq minutes, nous passons à travers ces mamelons, en marchant toujours directement au nord.

A neuf heures trente-deux minutes, nous nous sommes trouvés à côté d'une vaste citerne antique. Elle est carrée et elle a vingt-huit mètres de côté. Sur la face est vient aboutir un canal ou conduit maçonné en grosses pierres, qui se retourne brusquement à angle droit vers le nord, et peut se suivre encore sur une assez grande longueur.

A neuf heures quarante et une minutes, les mamelons se séparent devant nous, pour former une petite plaine oblongue de trois cents mètres de longueur, sur cent cinquante mètres

de largeur. A neuf heures quarante-trois minutes, nous rentrons dans les mamelons friables que, de Sebbeh, nous apercevions sur l'une et l'autre rive de la mer Morte. Nous marchons alors vers le nord-nord-est, pendant trois minutes seulement, et, à neuf heures quarante-six minutes, nous prenons la direction nord-nord-ouest, pour la conserver assez longtemps. A huit kilomètres à droite sont d'assez hautes montagnes, c'est le pâté du Djebel-Kharadjeh, ou Kharazeh, suivant la prononciation de quelques-uns des Bedouins qui nous accompagnent.

A neuf heures quarante-huit minutes, nous coupons un petit vallon d'environ soixante mètres de largeur, rempli de broussailles et de mimosas. Ce vallon est borné, au nord, par un lit de ruisseau garni d'arbres nombreux. Au delà, nous retrouvons encore les mamelons blanchâtres, mais cette fois nous apercevons, sur chacun d'eux, les taches de déjections volcaniques rougeâtres, que nous avions étudiées sur l'autre rive, et qui nous avaient révélé l'existence des cratères.

Le pays dans lequel nous cheminons en ce moment, s'appelle Ardh-el-Eçal, comme qui dirait le Pays des buissons d'épines. A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous traversons un nouveau ravin, au delà duquel commence une plaine semée de cailloux et de broussailles, comprise entre les mamelons gris qui garnissent le pied des hautes montagnes et ceux qui couvrent la plus grande partie de la presqu'île. Les premiers commencent à cent cinquante mètres à droite, et les autres à trois kilomètres seulement; les seyal ou mimosas continuent à se montrer en aussi grand nombre.

A dix heures neuf minutes, nouveau lit de ruisseau garni de broussailles épaisses. Les mamelons sont alors à deux cents mètres à droite et à mille mètres à gauche. Nous avons encore changé de direction, et nous cheminons au nord-nord-est. La

vaste plaine où nous entrons s'appelle la plaine d'el-Mezrâah. Des ruines semblables à celles d'en-Nemaïreh se montrent à droite; elles s'appellent Emthaïl. A dix heures vingt minutes, nous passons trois ruisseaux de suite, coulant entre des mimosas, au milieu de terres qui ont été cultivées; puis nous rencontrons de nouvelles ruines à gauche; celles-là sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-es-Saïetbeh.

A dix heures vingt-six minutes, nous ne sommes plus qu'à deux cent cinquante mètres du pied d'une immense roche à pic qui domine, au nord, un large ouad qui s'enfonce à l'est, à travers les hautes montagnes, c'est l'Ouad-el-Karak, appelé aussi Ouad-ed-Drâa, du nom du charmant cours d'eau qui s'en échappe et qui vient fertiliser la plaine d'el-Mezrâah. Au pied des roches, continuent les ruines que les Arabes nomment ici Taouahin-es-Soukkar (les moulins à sucre). En ce point, s'ouvre devant nous une large plaine, bien arrosée, et que les mamelons bornent à l'ouest, à cinq ou six kilomètres de distance : c'est le Rhôr-el-Mezrâah.

Nous perdons quelques minutes à examiner le terrain et à traverser les différents ruisseaux que nous rencontrons, et nous nous arrêtons enfin pour déjeuner, à dix heures trente-deux minutes, au bord du ruisseau nommé Nahr-ed-Drâa (la rivière du bras), et précisément en face du point où débouche l'Ouad-el-Karak.

Pendant que nous déjeunons, quelques-uns de nos Arabes profitent de l'occasion pour prendre un bain. Ils se dépouillent de leurs vêtements et se jettent dans le ruisseau; mais comme le ruisseau nous sert de carafe, nous prions nos amis de faire leurs ablutions au-dessous du courant, ce qui semble les étonner singulièrement. Ils nous trouvent bien délicats, sans doute, mais enfin ils obéissent, et c'est tout ce que nous voulons.

Après notre frugal repas, nous exploitons le terrain au

milieu duquel nous nous sommes arrêtés, et qui nous fournit une ample collection d'insectes et de charmantes petites plantes en fleur. Nous resterions beaucoup plus longtemps à fourrager; mais nos scheikhs, dont l'amour pour la botanique est assez mince, nous prient si souvent de reprendre notre route, que nous remontons à cheval à onze heures trente-neuf minutes.

La chaleur d'hier n'était rien auprès de celle d'aujourd'hui, et le soleil de juillet arrive rarement, en France, à être aussi brutal que celui dont les rayons nous étouffent ici le 15 janvier. Nous marchons au nord-nord-ouest, à travers des ruines. A douze cents mètres sur notre droite, reparaissent les monticules blancs, et les sommets du Djebel-Adjerrah les dominent. Ceux-ci paraissent être à quinze ou seize kilomètres du point où nous nous trouvons.

A onze heures quarante-huit minutes, nous nous dirigeons exactement au nord-ouest, et toujours à travers les ruines; puis, à onze heures cinquante-six minutes, après avoir repris notre première direction, et traversé des terrains cultivés, sur lesquels sont encore debout les chaumes de Doura, nous coupons un ruisseau d'eau vive, semblable à celui au bord duquel nous avons fait halte. Comme lui, il reçoit le nom d'ed-Drâa; c'est donc une seconde branche du cours d'eau qui sort de l'Ouad-el-Karak, et qui porte la fertilité dans le Rhôr-el-Mezrâah. Ce ruisseau, avant que nous ne le franchissions, coule quelques instants parallèlement à la route que nous suivons, c'est-à-dire au nord-nord-ouest; puis, au delà du gué, il se dirige à l'ouest, pour aller se jeter dans la mer Morte. Sur l'autre rive, commence une plaine semée de cailloux roulés et assez bien plantée d'arbres. Là reparaissent les mimosas et les areqs, au milieu de halliers et de broussailles très-fourrées. Jusqu'à deux kilomètres sur notre droite, s'étend la région boisée de la sorte.

Nous rencontrons d'autres ruisseaux coulant de l'est à l'ouest, à midi, à midi six minutes, à midi huit minutes, à midi douze minutes et à midi quatorze minutes. Depuis midi, nous cheminons dans un fourré assez semblable à celui du Rhôr-Safieh, et les *asclepias procera* reparaissent en grande quantité. En ce moment, on me montre, au nord, et à trois kilomètres environ, une autre plaine boisée, nommée el-Hadits. Ici mes Arabes, qui méprisent singulièrement les Rhaouarna d'el-Mezrâah, me disent que nous sommes dans le Rhôr des Beni-Okbâ, tribu plus noble à leurs yeux que celles des misérables Bedouins, à moitié Fellahs, qui vivent en ce lieu, Dieu sait comment! Pour eux, en effet, tout ce qui ne vit pas de la vie nomade, est de condition infime et quasi méprisable.

Enfin, à midi quinze minutes, après avoir traversé le dernier ruisseau, au delà duquel le terrain est garni de véritables trous de loup, semblables à ceux dont on garnit les abords des ouvrages de fortification passagère, nous touchons à une espèce de village, formé de tentes et de huttes de torchis et de branchages: c'est el-Mezrâah, village établi là à poste fixe, et où restent, l'été comme l'hiver, les Arabes de la pauvre tribu des Rhaouarna : là nous mettons pied à terre, et nos tentes se dressent en hâte. Nous en avons besoin, car le soleil est ardent, et nous espérons bien en être un peu garantis, sous notre toit ordinaire. Quand les tentes sont plantées, nous avons peine à y rester; nous y étouffons, et, pour pouvoir travailler comme d'ordinaire, nous sommes obligés de mettre habit bas. A peine sommes-nous installés, que nous nous voyons assaillis par nos nouveaux hôtes. Ce sont des voleurs émérites, et à chaque instant, naissent des scènes fâcheuses, issues de quelque nouvelle tentative de vol. Ce sont des criailleries et des querelles à n'en pas finir; cela me donne peu le désir de quitter notre tente; mais mes compagnons vont tirer sur les tourterelles

quelques coups de fusil, à petite distance, il est vrai; car je leur ai recommandé une prudence extrême, qui me paraît d'urgence dans ce fâcheux voisinage.

Une espèce de scheikh en haillons nous aide bien, en chassant de temps en temps, à coups de gourdin, les drôles qui viennent effrontément se faufiler près de nous, pour essayer de dérober quelque chose, quoi que ce soit. Des disputes violentes s'ensuivent, voilà tout. D'abord ce sont des courroies et des fontes qui sont enlevées de nos selles, puis des poules, du pain, du tabac, et jusqu'à la provision de bois sec que nos Arabes ont été chercher pour la cuisine et les feux de bivouac. Tout cela finira mal évidemment, et je suis fort tourmenté des suites probables de la convoitise éhontée des Rhaouarna.

Mes compagnons, mal à l'aise dans leurs essais de promenade, rentrent successivement, et je leur fais part de la médiocre opinion que j'ai de la nuit que nous allons passer à el-Mezrâah. Je les engage à s'assurer du bon état de leurs armes et à se tenir prêts à tout événement.

Cependant, la nuit est venue; tout semble s'être calmé autour de nous; Dieu soit loué! Les curieux ont regagné leurs huttes, et ceux qui s'obstinaient à rester accroupis autour de notre cantine, ont fini par être délogés rudement de la place qu'ils avaient choisie; enfin, notre dîner nous est servi, et, quoiqu'un peu préoccupés encore, nous y faisons honneur comme d'habitude.

Vers huit heures, chacun est au travail, sans songer à mal, lorsqu'un effroyable vacarme se fait entendre autour de nous; chacun de jeter sa plume et de prêter l'oreille ; arrive Ahouad, l'œil en feu, qui se précipite dans notre tente et me crie, d'une voix brève et stridente : « Ya Sidy, khod el baroudy! (Seigneur, prends ton fusil.) » Je ne me le fais pas répéter deux fois. Tous mes amis ont compris l'invitation d'Ahouad, et ils

n'ont, en réalité, pas besoin du cri — aux armes! — que je leur jette, en sautant sur mon fusil et sur mes pistolets; en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, nous sommes tous hors de la tente.

A cette heure, on n'entendrait pas Dieu tonner. C'est un horrible tumulte, au milieu des nuages de poussière qui s'élèvent, sous le plus beau clair de lune du monde. Dans le village, les hommes crient, les chiens crient plus fort, les femmes crient, plus fort que les chiens, cet affreux gloussement — Lou-lou-lou-lou, — qu'elles poussent quand elles sont joyeuses, quand elles veulent gémir, et, à ce qu'il paraît, quand elles cherchent à exciter l'ardeur guerrière de leurs maris. Il est clair que nous sommes attaqués; par qui et pourquoi? Nous n'en savons rien encore, mais nous le devinons. Messieurs les Rhaouarna se sont lassés de nous voler en détail, et ils se sont décidés à faire cette noble besogne en gros, en tâchant de nous exterminer.

Franchement, la position n'est pas riante. Vaincus, nous sommes irrémissiblement perdus; il faut donc être vainqueurs à tout prix.

Mohammed et quelques-uns de nos Thâamera sont près de nous; Mohammed reste calme et froid ; les Arabes témoignent une exaltation fébrile : fusils, yataghans et khandjars sont en l'air, attendant le moment de frapper à tort et à travers. Nos moukres eux-mêmes sentent qu'il n'y a plus d'espoir de salut que dans la défaite de nos ennemis, et chacun d'eux s'est armé de ce qu'il a pu. L'un d'eux, nommé Beïtouny, brave homme qui ne fait que rire ou dormir, et qui jusqu'ici n'a su faire que cela, brandit un vrai tronc d'arbre, avec lequel il est capable d'assommer d'un coup dix de ces canailles de Rhaouarna.

Selim, le Barabra dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, Selim, qui ne se sent pas à l'aise à pareille fête, a peur que les

démonstrations martiales de nos moukres n'excitent les assaillants; il essaie de persuader à Beïtouny de se tenir tranquille; il fait mieux encore, il s'efforce de lui enlever sa perche, et Schariar, qui, en qualité de général en chef des moukres, se tient bravement à leur tête, le sabre à la main, envoie d'une bourrade le pauvre Selim à dix pas de là.

Le tapage continue; à travers la poussière, nous voyons, de temps en temps, un cavalier qui se démène comme un possédé: c'est qu'en un clin d'œil nos amis ont été en selle et se sont mis à l'œuvre.

Pendant qu'ils s'escriment sur les Rhaouarna, je place mes amis sur une ligne, à quelques pas de distance l'un de l'autre, afin de leur laisser les mouvements libres, et je leur recommande plus de prudence que jamais; je défends de tirer un coup de feu, avant que j'en aie donné l'exemple, et nous attendons que notre tour arrive pour entrer en danse. Édouard est à ma gauche. Je lui prends la main en lui disant que je vois notre position un peu plus que hasardée et qu'il ne nous reste plus qu'à vendre chèrement notre vie. « Sois tranquille, me répond simplement le brave enfant, je saurai me faire tuer proprement. »

Au bout de quelques minutes cependant, les hurlements diminuent et cessent tout d'un coup, la poussière s'abat, et tous nos Arabes reviennent successivement auprès de nous; il n'en manque pas un à l'appel; mais leurs sabres sont rouges de sang, et il est clair qu'ils n'y ont pas été de main morte.

Le frère de Selameh, celui qui m'avait offert le café le matin, est le plus animé de tous; il me prend la main en souriant: « Tout est fini, me dit-il; quelques bons coups de sabre ont arrangé l'affaire; ne crains rien, tu es notre ami, et nous sommes là pour te défendre. » Abou-Daouk revient le dernier, il rit plus haut que jamais, tout en rengaînant son sabre; quant

à Hamdan, il rit moins encore que les jours précédents.

« Mais qu'est-ce donc? leur dis-je, que s'est-il passé? » Abou-Daouk me répond que ce sont deux envoyés des Beni-Oqbâ, qui sont venus avec hauteur réclamer le droit de nous protéger, c'est-à-dire de nous pressurer; qu'ils ont eu l'impudence de déclarer qu'ils ne nous laisseraient pas passer sur leur territoire, si leur demande n'était pas accueillie; qu'alors eux ont répondu que nous leur passerions tous sur le ventre,—bis-seif,—avec le sabre,—et qu'en effet les deux envoyés ont été chassés d'el-Mezrâah, avec quelques bonnes estafilades sur la figure.

Tout d'abord, il nous semble fort étrange qu'une bataille, dans laquelle il n'y avait qu'une armée ennemie de deux hommes, ait fait tant de tapage, et qu'Ahouad nous ait jeté le cri d'alarme qui nous a fait nous préparer au combat. Nous avions raison de nous étonner, car l'histoire racontée par Abou-Daouk, était un conte et rien de plus. Nous n'avons su la vérité que plus tard. C'étaient bien réellement tous les Rhaouarna qui avaient essayé d'enlever notre camp; mais nos amis veillaient, et les quelques centaines de bandits mal armés, qui avaient espéré avoir bon marché d'une poignée d'hommes fatigués, avaient été si rudement reçus à coups de sabre et de lance, qu'ils avaient jugé plus sage de lâcher pied et d'abandonner la partie. D'ailleurs, ils se mettaient toute la tribu des Beni-Sakhar sur les bras, et c'était, à coup sûr, provoquer l'extermination de leur misérable village. Aussi, dès que les plus audacieux eurent été mis hors de combat, tous se sauvèrent à qui mieux mieux; les blessés allèrent bassiner et panser leurs horions, les autres se rejetèrent dans leurs tentes où ils firent prudemment les morts.

Je reviens à notre soirée. Maintenant que le calme est rétabli, tous nos amis rient et parlent haut autour des feux, tandis que pas une voix ne se fait entendre du côté du village; nous

visitons tous nos bivouacs; nous remercions nos Arabes, qui ont l'air ravi de nous avoir prouvé que nous pouvions compter sur eux; et comme nous pensons qu'il est toujours sage de compter encore mieux sur nous-mêmes, nous nous décidons à monter la garde à tour de rôle. Bientôt le factionnaire de service reste seul éveillé, et tous les autres dorment sur leur couchette et à portée de leurs armes, aussi tranquillement que s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Notre vigilance était presque de luxe, car la nuit qui a été splendide, grâce à la lune, n'a plus été troublée par aucun incident fâcheux.

16 JANVIER.

Ce matin au lever, il n'est plus question de la bourrasque d'hier soir. Les Rhaouarna sont beaucoup moins nombreux autour de notre camp, et ceux qui s'y hasardent sont devenus polis et prévenants. Ils nous extorquent bien, par-ci par-là, à force d'obsessions, quelques pipes de tabac, mais c'est tout. Le scheikh dépenaillé, qui rossait hier ses administrés avec tant d'abandon, vient seul causer avec nous, et comme toute peine mérite son salaire, nous lui donnons une vingtaine de piastres; ce n'est certainement pas un sou par coup de bâton distribué, et voilà la première fois qu'une marchandise bedouine nous est livrée à si bon compte et en aussi belle condition.

Nous sommes fort pressés de déguerpir, mais comme nous croyons encore aux Beni-Oqbâ inventés par Abou-Daouk, nous nous figurons que nous avons à redouter quelque embuscade de la tribu dont les prétentions ont été si cavalièrement repoussées, et nous nous préparons à tout événement. Papigny surtout est d'un comique charmant, en disposant le plus qu'il peut de cartouches à portée de sa main. « Riez, riez, nous dit-il, vous ne connaissez pas ces gredins-là. Il y en a toujours une

nichée dans un buisson quelconque, et vous entendrez siffler les balles, plus vite que vous ne voudrez. »

Heureusement, je l'ai déjà dit, les Beni-Oqbâ ne pensaient guère aux coups qu'ils avaient reçus sur le nez des Rhaouarna, et la prophétie, d'ailleurs assez sage, de Papigny, resta inaccomplie.

A huit heures six minutes, nous étions tous à cheval et nous prenions congé des hôtes qui nous avaient traités avec tant d'affabilité. Nous marchons d'abord à travers le fourré d'*asclépias* et d'*areqs* au nord-nord-est. Le rivage de la mer est alors à quatre cents mètres à notre gauche, où il forme un petit golfe peu profond. A huit heures dix minutes, notre route s'incline à l'est-nord-est, et nous suivons cette direction, jusqu'à huit heures vingt-cinq minutes. A huit heures seize minutes, le fourré est devenu très-épais, et nous n'en sommes sortis qu'à huit heures vingt-trois minutes, pour cheminer sur une plage couverte de broussailles et qui n'a guère que deux cents mètres de largeur, entre la rive et nous. A huit heures vingt-cinq minutes, nous coupons un ravin boueux, au delà duquel se trouve une petite plaine de sable noyé. Peu après nous rentrons dans le fourré d'*areqs*.

A huit heures trente-trois minutes, la route commence à monter, et à huit heures quarante-trois minutes, nous longeons un ravin bordé par un mur qui s'incline à angle droit à notre gauche, en contournant à droite un monticule dont le sommet, éloigné de nous de deux cents mètres, est surmonté des ruines d'une tour. En deçà de la muraille sont des décombres analogues à ceux d'en-Nemaïreh. A huit heures quarante-cinq minutes, nous coupons un nouveau mur, et nous avons à notre droite un monticule sur lequel paraissent les ruines de deux édifices carrés. Ces ruines se nomment Kharbet-abd-er-Rahim. Les décombres sont nombreux sur tout le terrain

que nous traversons, et sur le mamelon, autour des deux enceintes carrées.

A huit heures quarante-six minutes, nous entrons dans un large ravin abondamment couvert de roseaux et de saules (*salix babylonica*), au milieu desquels coule une rivière d'eau vive, nommée Seil-Ouad-ebni-Hammid (le torrent de l'Ouad-ebni-Hammid). Il nous faut une dizaine de minutes pour passer la rivière, dont nous suivons quelque temps le lit, et à huit heures cinquante-huit minutes, nous sommes tous arrivés sur l'autre rive. Nous entrons alors dans un vallon resserré entre des roches à pic : c'est l'Ouad-el-Djerrah ou Adjerrah; j'avoue qu'il ne m'a pas été possible de démêler la vraie orthographe de ce nom, bien que je penche pour la deuxième forme, en vertu de la mémoire de l'oreille.

Avant de partir, nous avions tenu conseil, avec les scheikhs qui nous escortaient, pour choisir la route que nous prendrions pendant la journée. Ils nous annonçaient bien qu'il était possible d'avancer jusqu'au bord de l'Ouad-el-Moudjeb, c'est-à-dire de l'Arnon, mais que nous ne pourrions pas franchir cette rivière, et que d'ailleurs, le pussions-nous, nous trouverions, au delà, une plage trop resserrée pour être praticable, et en définitive le Jourdain, qu'il nous serait impossible de traverser en cette saison, vu l'abondance de ses eaux. Ces excellentes raisons, jointes au désir de visiter la Moabitide, nous avaient décidés à gagner le haut pays et à entrer par l'Ouad-Adjerrah dans les montagnes de Moab.

J'ignore si l'assertion des scheikhs mérite toute confiance; ce que je puis affirmer, c'est que de loin, vers les points où débouchent l'Ouad-el-Moudjeb et l'Ouad-Zerka-Mayn, les montagnes ont l'air de plonger dans la mer Morte, sans plage intermédiaire, toute verdure cessant de se montrer au delà de la plaine boisée que j'ai signalée plus haut et qui se nomme

el-Hadits. Du reste, il n'y avait pas de difficulté à gagner la rive méridionale de l'Ouad-el-Moudjeb; et d'el-Mezrâah, il fallait tout au plus deux heures pour atteindre ce point.

L'Ouad-Adjerrah, au point où nous y avons pénétré, s'ouvre directement à l'est, et nous commençons aussitôt à le gravir en suivant tous les contours qu'il fait; notre route est un ravin rempli de gravier, c'est-à-dire le lit d'un véritable torrent, à droite et à gauche duquel paraissent des mamelons assez élevés. A neuf heures cinq minutes, nous marchons à l'est-sud-est, pour reprendre quelques minutes après, une direction parfaitement est.

Nous cheminons toujours à travers des mamelons élevés dont, à neuf heures neuf minutes, nous atteignons la crête. Nous sommes alors à huit kilomètres environ d'une montagne élevée dont les roches brunes sont déchiquetées, comme si elles avaient été calcinées. A gauche s'étend un plateau, garni de mamelons blanchâtres, et qui descend vers la mer Morte. Devant nous s'ouvre un ouad abrupt, de cent mètres de profondeur au moins et de deux cents mètres de largeur, se dirigeant à l'est-nord-est, c'est l'Ouad-ebni-Hammid.

A neuf heures seize minutes, nous trouvons sur notre chemin une tour ruinée, au point où la route fait un coude brusque au sud, pour contourner la base d'un piton de roche brune déchirée. A neuf heures vingt-deux minutes, un mur antique en ruine coupe le chemin, puis commencent à paraître les traces perpétuelles d'une voie pavée antique, garnie à droite et à gauche, sur tous les mamelons sans exception, de décombres de tours et d'édifices, placés là évidemment pour constituer un système formidable de défense du pays dans lequel cette route antique donnait accès. Je ne doute pas que la voie romaine qui conduisait de Jérusalem à Areopolis, n'ait passé

par l'Ouad-ebni-Hammid, qui était occupé militairement sur toute sa longueur.

A neuf heures trente et une minutes, nous marchons toujours à l'est, et nous longeons, à quinze mètres de distance seulement, les flancs déchirés en aiguilles d'une roche brunâtre. A droite et à gauche paraissent incessamment les décombres des postes défensifs ou tours qui barraient le passage, et qui sont souvent reliés entre eux par des murailles. A neuf heures trente-sept minutes, nous arrivons à un petit plateau de deux cents mètres de longueur, à l'entrée duquel se trouve, à gauche du chemin, la base d'une large tour ronde, nommée el-Bordj. Sur le plateau et en arrière d'un mur qui longe la route, sont les décombres de six tours, dont quatre sont placées en ligne droite parallèle au mur, et les deux autres à environ quatre-vingts mètres en arrière.

Au delà de ce plateau, sur lequel nous faisons une halte d'un quart d'heure, pour laisser à toute la caravane le temps de se réunir, commence une descente qui n'est autre chose qu'un tronçon de voie antique. Il est huit heures cinquante-six minutes quand nous quittons le plateau, pour gagner le lit d'un torrent de dix mètres de largeur au plus, et au fond duquel nous cheminons à l'est-nord-est d'abord, puis à l'est; après un défilé au milieu de roches à pic, rencontré à dix heures trois minutes, nous entrons sur un plateau mamelonné, dominé, à droite et à gauche, par de forts mamelons, couverts, comme lui, de décombres nombreux.

A dix heures sept minutes, nous sommes en face d'une tour ruinée placée à notre gauche, puis à dix heures quinze minutes, nous traversons, en marchant au nord-est, un plateau pierreux qui s'étend à droite, jusqu'au pied d'une colline peu élevée. A gauche est un mamelon couvert de décombres, puis s'élève le Djebel-Adjerrah, haute montagne dont les flancs sont cou-

verts de ces déjections volcaniques dont nous avons déjà parlé tant de fois. A dix heures dix-sept minutes, nous descendons dans un nouveau ravin dont l'entrée est garnie, à droite et à gauche, de deux tours rondes en ruines, et nous suivons, à partir de ce moment, le lit du torrent.

A dix heures dix-neuf minutes, nous marchons au nord-nord-ouest; à dix heures vingt-quatre minutes, à peu près directement au nord. Nous avons alors, à droite et à gauche, de hauts mamelons pierreux, et une grosse tour ronde ruinée coupe le ravin. A dix heures vingt-neuf minutes, nous marchons de nouveau à l'est et nous conservons cette direction jusqu'à dix heures trente-cinq minutes. Nous tournons alors à gauche, avec le ravin qui est, dans ce coude, bordé de roches à pic, pour regagner presque aussitôt notre direction primitive à l'est. A dix heures quarante minutes, nous sommes en face d'un nouveau poste militaire, formé d'une tour carrée en ruines.

En ce moment, nous quittons le fond du torrent pour en longer le flanc. De hauts mamelons s'élèvent à notre droite. A dix heures quarante-quatre minutes, les traces de la voie antique se remontrent, et les décombres d'une tour les domine à droite. Nous traversons alors le ravin que nous venons de quitter, et qui s'infléchit, à l'est, vers une montagne élevée, dont la base n'est éloignée de notre route que de trois cents mètres. Une fois le ravin passé, la route monte, par quelques lacets, sur un plateau dont nous atteignons la crête à dix heures quarante-neuf minutes. Là sont placées quelques tombes arabes formées d'amas de pierres, et nous longeons un ouad large de soixante mètres, et assez profond. Notre direction est alors à l'est.

A dix heures cinquante et une minutes, nouvelles traces de la voie pavée antique. Nous marchons alors au nord-est, tou-

jours sur la rive gauche de l'ouad, dans lequel vient déboucher, du nord-ouest, un large ravin. De hautes collines se reliant à la montagne dont j'ai parlé tout à l'heure se terminent ici en mamelons assez élevés. L'ouad est devenu un véritable lit de torrent, et la voie antique se montre de nouveau. Nous redescendons alors dans le lit du torrent, qui se dirige à l'est, et qui est bordé, à gauche, de roches coupées à pic. A onze heures, nous faisons halte contre les rochers, pour prendre notre repas du matin.

Comme cette fois nous sommes pressés de gagner du terrain, à onze heures vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche. La direction du torrent que nous suivons est d'abord au sud-est, mais elle reprend bientôt à l'est. A onze heures trente et une minutes, nous montons sur le flanc gauche, où se retrouve la voie antique. L'autre rive est formée de collines élevées. A onze heures trente-cinq minutes, nous sommes redescendus dans l'ouad, dans lequel débouche encore un ravin qui court directement du nord au sud. Nous longeons alors une petite plaine verdoyante surmontée de collines élevées. Le vallon que nous suivons est peu profond, mais plein de pierrailles. A notre gauche, à quarante mètres, au plus, commence une série de monticules et de collines grisâtres.

A onze heures cinquante-deux minutes, les collines s'ouvrent à droite, pour donner passage à un vallon assez large, au fond duquel nous apercevons un piton élevé qui domine les collines qui bordent la vallée. A onze heures cinquante-sept minutes, notre route, qui était jusqu'alors directement à l'est, s'infléchit un peu vers le nord, mais presque insensiblement. En ce moment, nous longeons, à gauche, des roches évidemment calcinées, qui s'abaissent presque aussitôt pour faire place à un petit plateau couvert de grosses pierres. A droite, et à cent mètres environ, s'élèvent de fortes collines,

entre lesquelles nous allons passer par un large ravin pierreux dirigé à l'est-nord-est. A midi neuf minutes, les traces de la voie antique se montrent de nouveau, et elles passent entre deux édifices carrés tout à fait ruinés.

A midi quinze minutes, nous sommes au point le plus bas du ravin, et nous retrouvons encore les débris de la voie pavée. Nous cheminons alors au nord-est, dans une gorge assez resserrée, bordée à gauche de roches calcinées et remplie de pierres. A midi vingt et une minutes, nous montons sur le flanc d'une colline placée devant nous, et des deux côtés de laquelle se prolongent des ravins abrupts. C'est toujours la voie antique que nous suivons, et nous ne pouvons en méconnaître les traces.

En ce moment, nous rencontrons quelques chameaux conduits par des Bedouins qui les montent tranquillement, pendant que leurs femmes les suivent à pied. Les survenants sont parfaitement inoffensifs d'ailleurs, et échangent avec nous le Selam de rigueur.

A midi vingt-huit minutes, nous laissons à notre droite la ruine d'une tour carrée, auprès de laquelle se trouve un puits profond et en entonnoir, nommé le Bir-el-Hafayeh, auprès duquel nous arrivons à midi trente-deux minutes. A deux cents mètres plus loin, est un autre puits semblable et qui porte le même nom. En ce moment, nous apercevons devant nous, et à trois kilomètres environ, une ligne de montagnes élevées; c'est le Djebel-en-Nouêhin (ou Nouêhid), qui forme la crête supérieure de la côte orientale de la mer Morte, et dont le plateau commence la vaste plaine de la Moabitide. Comme nous sommes informés que là haut nous ne trouverons ni sources, ni puits, force nous est de faire nos provisions d'eau au Bir-el-Hafayeh, et nos moukres se mettent en devoir de remplir nos tonneaux et nos outres. Cette opération, vu la dif-

ficulté de puiser au fond du bir, prend beaucoup plus de temps que nous ne le voudrions.

Nous avons gravi un petit plateau situé au-dessus des deux puits, et là, pour attendre plus patiemment que notre caravane se remette en marche, nous faisons une chasse entomologique très-abondante, sous les pierres qui gisent au milieu des mauves dont tout le plateau est couvert. Il est une heure trente-huit minutes, quand nous pouvons reprendre notre route. Pendant cette halte, Hamdan, Abou-Daouk et les autres scheikhs, à l'exception du seul Samet-Aly, nous ont plantés là, pour aller festiner dans quelque campement voisin, chez les Beni-Hammid. Nous repartons donc assez ennuyés de cet abandon, que nous n'approuvons pas, parce que nous ne savons pas trop ce que nous avons à espérer ou à craindre des habitants du pays où nous sommes. Il nous est resté dans la tête quelque souvenance de la scène de la veille, et nous sommes assez enclins à croire encore que nous pouvons, à chaque instant, nous trouver en face des Beni-Oqbâ, si maltraités et si rudement éconduits la veille au soir. On voit qu'en ce moment nous ne sommes pas encore parfaitement édifiés sur le compte des Rhaouarna, puisque nous ne leur attribuons pas l'honneur de l'attaque nocturne qui nous a mis si fortement en émoi.

Néanmoins, comme nous ne pouvons rester là, nous gravissons le flanc d'une colline assez raide, en suivant toujours les sinuosités de la voie antique, qui y est réellement assez bien conservée pour pouvoir servir de route, sans inconvénient. A une heure quarante-sept minutes, nous trouvons une tour ruinée, et nous arrivons à un premier plateau que domine, à notre droite, une assez haute montagne. Notre route est revenue à l'est. Ce plateau une fois traversé, se présente une nouvelle montée que nous commençons à gravir, à une heure cinquante-cinq minutes. En ce point, nous tournons complétement

le dos à la direction que nous suivions précédemment, et en marchant à l'ouest, nous arrivons à deux heures précises à un second plateau, sur lequel se montrent toujours les traces de la voie antique rencontrée par nous, pendant toute la journée.

A partir de ce moment, nous cheminons directement au sud, à travers des décombres qui couvrent le terrain et le flanc de la montagne placée à notre gauche. A droite, et à quinze mètres seulement, est un large tertre couvert de ruines; c'est le Kharbet-el-Hafayeh. Là évidemment a existé une ville antique. Après avoir coupé, à sa naissance, un ravin qui va s'élargissant et plongeant rapidement vers l'ouest, nous continuons à marcher sur un beau plateau verdoyant et couvert de ruines. C'est d'abord un cimetière arabe formé de monceaux de pierres, que nous traversons, puis nous apercevons, au pied de la montagne à pic qui est à notre gauche, des murs antiques de soutènement, formés de très-grosses pierres non taillées. A notre droite, le plateau n'a guère que cent cinquante mètres de large, et que quatre-vingts mètres de long. A gauche, les ruines se montrent partout.

Enfin, à deux heures vingt-six minutes, nous nous arrêtons au pied d'un monticule crayeux, contre lequel nous faisons dresser nos tentes. Le vent est violent et froid, et le contraste de la température d'aujourd'hui, comparée à celle d'hier, nous est on ne peut plus désagréable. Heureusement, le monticule au pied duquel nous sommes établis, nous abrite un peu contre les aigres rafales qui nous glacent.

Une fois que nous sommes installés dans notre nouveau gîte, nous commençons, comme d'habitude, à battre le terrain, pour recueillir des insectes et des plantes. Nous sommes pourtant un peu préoccupés de l'absence de nos scheikhs et de notre escorte, absence que nous avons peine à nous expliquer; notre préoccupation ne fait que se développer d'une façon assez

désagréable, quand nous voyons arriver des Bedouins à figures parfaitement inconnues pour nous, et qui viennent sans façon s'installer à la porte de notre tente.

D'où sortent ces gracieux hôtes? et le terrain sur lequel nous nous trouvons, doit-il nous en fournir beaucoup comme ceux-là? Deux questions que nous voudrions bien voir résolues de façon à nous tirer d'inquiétude ! Quant à la première, elle reçoit presque immédiatement sa solution. Loysel, qui, le fusil au poing, avait grimpé au sommet du tertre de craie auquel notre campement est adossé, avec le désir ardent d'y trouver enfin le gibier fantastique qu'il poursuit avec tant de peine, Loysel fait plus belle chasse qu'il ne l'espérait : il a trouvé au gîte, à quelques cents mètres au sud de nous et dans un creux de l'Ouad-ebni-Hammid, un très-respectable campement, formé d'une multitude de petites tentes noires, habitées par la population dont les échantillons sont déjà sur nos épaules. Que faire? Quand nous accablerions de malédictions les scheikhs qui nous ont faussé bande, nous n'y gagnerions rien. D'ailleurs, Scheikh-Samet-Aly fait si bonne contenance, qu'évidemment il n'a pas la moindre crainte d'une collision avec nos voisins. Dès lors le seul parti sage qui nous reste, c'est de l'imiter et d'avoir l'air parfaitement à notre aise, et surtout enchantés de la visite dont ces messieurs ont bien voulu nous honorer.

Il y a mieux ! nous faisons du commerce avec eux, et nous leur achetons des moutons pour notre dîner, ce qui achève d'établir entre nous les rapports les plus agréables. Dès lors nous reprenons nos explorations de naturalistes et d'antiquaires, et nous constatons partout, autour de notre tente, la présence d'arasements de murs antiques en blocs de lave.

Lorsque la nuit se fait, les Bedouins du campement me voient mettre des plantes en herbier; ils voient mes compagnons piquer des insectes, et il va sans dire que les questions

sur le double *pourquoi* sortent de toutes les bouches. Je leur réponds effrontément que je suis un hakim, à la recherche de remèdes nouveaux, et que j'étudie toutes les merveilles des créatures d'Allah ; je leur jette ainsi aux oreilles, sans y rien changer, le titre d'un manuscrit arabe que j'ai eu jadis entre les mains (Adjaïb-Makhloukat-Allah), et je produis l'effet désiré. Nous voilà tous respectés comme de grands sages, et nous pouvons être parfaitement tranquilles ; mais gare les consultations ! elles ne manqueront pas d'arriver.

J'ai dit tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous campons, m'ont été désignées sous le nom de Kharbet-el-Hafayeh ; mais je dois faire observer que les Bedouins qui nous entourent, les appellent indistinctement de ce nom ou de celui de Kharbet-Adjerrah ou el-Djerrah, que nous avons trouvé appliqué aux ruines rencontrées par nous, pendant toute la journée. D'ailleurs nous sommes sur le flanc du Djebel-Adjerrah ; cela est incontestable, puisque tous les Bedouins sont d'accord sur ce point. Est-il possible de deviner quelle est la localité antique cachée sous le nom d'Adjerrah? Je n'ose me flatter d'y avoir réussi, et cependant je ne puis me dispenser de faire connaître l'hypothèse que m'a suggérée une certaine ressemblance de nom.

Nous lisons dans Josèphe [1], que parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannœus, père de Hyrcan, se trouvaient Agalla, Medaba et Horonaïm. Or Medaba et Horonaïm [2], étaient certainement des villes de la Moabitide, ainsi que l'attestent Isaïe et Jérémie ; Agalla pouvait donc, je dirai même plus, devait être également de la Moabitide. Dès lors, de Agalla à Adjerrah il y a si peu loin, que je crois très-permis de retrouver les ruines de l'Agalla de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes

1. *Ant. Jud.*, XIV, 1, 4.
2. *Isaïe*, XV, 2, 5. *Jérémie*, XLVIII, 2, 3, 5.

d'aujourd'hui. Remarquons d'ailleurs que le prophète Isaïe, en parlant de la ruine de Moab[1], dit : « Car les cris environnent les frontières de Moab, le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim (אגלים), etc. » Adjelim était donc vers la frontière de la Moabitide. Reland a déjà émis l'opinion que cet Adjelim devait être l'Agalla de Josèphe, et je n'hésite pas à me ranger à cette opinion. Il est vrai qu'Eusèbe place Agallim (Ἀγαλλείμ), qui est évidemment le même lieu, vers le sud et à huit milles romains d'Areopolis ou Rabbat-Moab, et cette double indication ne peut convenir aux ruines d'Adjerrah, que sous le rapport de la distance; car les ruines d'Adjerrah, qu'on les prenne au bas ou au sommet de l'Ouad-Adjerrah, sont presque exactement à l'ouest d'Areopolis. Je n'en persiste pas moins à chercher l'Adjelim de l'Écriture et l'Ἀγαλλα de Josèphe, dans l'Adjerrah des Arabes, parce que l'Ἀγαλλείμ d'Eusèbe, placée par lui au sud d'Areopolis, n'eût pas été le moins du monde sur la frontière de la Moabitide, ainsi que le veut le texte d'Isaïe.

La nuit est presque close, lorsque Samet-Aly nous annonce la venue de Hamdan, qu'il aperçoit d'une distance fabuleuse, et à travers les ténèbres. Décidément l'ouïe et la vue sont déve loppées chez les Bedouins, d'une façon qui passe toute croyance pour nous autres, Européens, qui avons presque toujours besoin de lunettes, pour apercevoir même ce qui n'est qu'à quelques pas de nous.

Avec Hamdan rentre toute notre petite armée, dont la désertion nous avait si fort tourmentés, et le mot de l'énigme nous est donné par le scheikh des Thâamera. Les Beni-Hammid, sur le territoire desquels nous sommes arrivés, ont été, il y a quelques années, sauvés de la ruine la plus complète, par la générosité de Hamdan et de sa tribu; aussi lui sont-ils

1. *Isaïe*, XV, 8.

dévoués de cœur et d'âme, et nous pouvons être aussi peu inquiets sur leur territoire, que nous le serions dans le pays de Hamdan lui-même. Les bienfaiteurs sont allés se faire régaler par leurs obligés, dans les campements des Beni-Hammid, et voilà comment l'attrait du festin nous a fait abandonner, au beau milieu du chemin, par toute notre escorte, charmée de pouvoir banqueter une fois en passant. Nous voilà tout à fait rassurés sur notre sort. Les Arabes du campement voisin font à Hamdan mille et une caresses; il est clair qu'eux aussi sont des Beni-Hammid, et nous pouvons désormais être parfaitement tranquilles; il ne nous arrivera ici aucune mésaventure.

Le vent est devenu de plus en plus vif; aussi nous hâtons-nous de terminer la besogne de la journée, afin de gagner au plus vite nos couchettes et de nous abriter, sous nos couvertures turques, contre le froid glacial qui nous pénètre jusqu'aux os. Tout est calme autour de nous, et il nous est permis cette fois de dormir en paix.

17 JANVIER.

A huit heures et quelques minutes, nous sommes à cheval, nos tentes sont reployées, tous nos bagages chargés, et nous avons hâte de nous remettre en route. Le soleil a beau être clair et brillant, un vent glacial souffle avec une violence extrême, et comme il augmente à chaque instant, nous sommes transis sur nos montures. Enfin, à huit heures et quinze minutes, nous quittons le point où nous avons passé la nuit.

Ce matin, avant le départ, j'ai fait une nouvelle promenade autour et sur le sommet du monticule de craie auquel notre camp était adossé; et, contre le flanc nord de ce monticule, j'ai reconnu les fondations d'un petit édifice carré, qui était bâti en blocs de lave, et auprès duquel gît un tronçon de colonne également en lave, mais de faible dimension.

Il s'agit aujourd'hui d'escalader la dernière assise de montagnes qui nous sépare encore du plateau moabite, et nous avons la prétention d'aller camper à Schihan. Au départ, nous marchons droit au sud; à notre gauche, nous avons à quelque dix mètres, plus ou moins, l'escarpement que nous allons aborder; à droite, à cent cinquante mètres au plus, les déclivités de l'Ouad-ebni-Hammid, dans lequel nous apercevons, fort près de nous, le campement de Bedouins dont quelques habitants nous avaient fait hier l'honneur de nous visiter.

La montagne à gravir, c'est le Djebel-en-Nouêhin. A deux cents mètres du point de départ, nous nous engageons sur le flanc de la montagne, en tournant droit à l'est. C'est une véritable escalade, et cette fois encore, le chemin, si chemin il y a, serait tout au plus bon pour des chèvres. D'ailleurs il est, à chaque pas, jonché de blocs de lave grossièrement équarris, et qui ont dû faire partie de constructions antiques situées sur le plateau. Lorsque nous allons atteindre celui-ci, à huit heures trente minutes, nous franchissons un mur ruiné, construit en blocs de lave, semblables à ceux que nous avons trouvés en abondance sur toute la montée. C'est donc sans doute de ce mur que ces blocs se seront détachés et auront roulé sur la route. Au delà de ce mur, nous marchons d'abord au nord-nord-est: l'escarpement de la vallée que nous venons de quitter est alors à notre gauche, et cet escarpement se trouve garni, à la crête, de trois bases de tours en blocs de lave. Devant nous commencent des ruines énormes qui garnissent tout le reste de la montée. A ces ruines les Bedouins donnent le nom de Kharbet-Sarfah; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, la montagne qu'elles couronnent, se nomme Djebel-en-Nouêhin.

A huit heures quarante-deux minutes, après quelques lacets au milieu des ruines, nous atteignons enfin le plateau moabite. Nous marchons directement à l'est, et nous longeons parallèle-

ment à sa direction l'Ouad-ebni-Hammid, qui n'est guère qu'à cent cinquante mètres sur notre droite. Toutes les crêtes de cet ouad sont littéralement couvertes de murs ruinés, et, sans aucun doute, ces ruines devaient constituer une ville très-considérable. Rien d'étrange comme la teinte noire de ces constructions, dans lesquelles on n'a employé que des blocs de lave plus que grossièrement équarris, et qui ont, par conséquent, une assez grande ressemblance avec des constructions cyclopéennes.

De temps à autre notre route passe sur des arasements de longues murailles; mais ce qui nous étonne le plus, c'est une allée formée de deux rangées de blocs de lave, fichés en terre à environ un mètre de distance l'un de l'autre, et qui nous rappellent en quelque sorte les allées celtiques de Karnac. Ici la largeur de l'allée est de quatre mètres seulement. Très-certainement c'était là le tracé d'une route antique; aussi le chemin que nous suivons ne s'en écarte-t-il pas. Où leurs pères ont passé, les Bedouins passent et passeront toujours; nous sommes donc sur une route moabite.

C'est à huit heures quarante-sept minutes que nous avons commencé à cheminer entre les deux rangées de pierres de l'allée; à huit heures cinquante et une minutes, un long mur vient recouper perpendiculairement la rangée de gauche. Cent pas plus loin, une enceinte très-grande et resserrée à son extrémité, s'appuie sur le même côté de la route; puis vient un long mur, à l'extrémité duquel est un amas de décombres indiquant la préexistence d'un édifice quelconque. Au point où nous sommes arrivés, à huit heures cinquante-cinq minutes, nous voyons s'ouvrir à gauche une vallée large et profonde; c'est l'Ouad-ech-Cheqiq (ici les Bedouins prononcent ce nom, ech-Cheguig). La crête de l'Ouad-ebni-Hammid est garnie d'une muraille qui la couronne, et qui se rapproche parfois

jusqu'à une vingtaine de mètres du chemin que nous suivons.

Je renonce dès à présent à mentionner toutes les murailles antiques que nous remarquons chemin faisant; je n'en finirais pas. Je me bornerai donc à mentionner dorénavant les réunions de ruines de ce genre, en donnant bien entendu une description particulière des constructions qui me paraîtront en valoir la peine.

A huit heures cinquante-neuf minutes, nous avons à notre gauche, et à quarante mètres environ, une ruine considérable. A quinze mètres seulement sur notre droite, passe le mur qui couronne la crête de l'Ouad-ebni-Hammid, et nous entrons dans des terrains cultivés. A neuf heures, nous trouvons, à droite, un puits nommé Bir-Sarfah, et un peu plus loin, à gauche, une citerne carrée creusée dans le roc. Enfin, à cent pas plus loin, nous nous arrêtons devant un édifice curieux, dont nous désirons examiner la structure. Il est entouré de murs de un mètre quarante centimètres d'épaisseur, et il n'est pas difficile de reconnaître que, sur une construction très-antique, on a, à une époque relativement assez récente, enté des parties d'apparence moderne, et dont le caractère contraste fortement avec celui des premières.

Cet édifice est ouvert au nord, et une porte carrée, dont les montants, le linteau et le seuil sont formés de blocs de lave, y donne accès. On entre dans ce qui, jadis, était une salle de quinze mètres de longueur et de douze mètres de largeur: elle est remplie de décombres. A gauche de cette salle, et à sept mètres du mur de face, est un mur de refend qui forme l'entrée d'une nef de dix-huit mètres de longueur, et qui, à des intervalles réguliers de trois mètres, offre des arceaux en ogive, mais dont il ne reste que les nervures. Le mur de droite de cette sorte de nef s'appuie sur un coude du mur de l'enceinte primitive, dont il forme le prolongement, et qui est en saillie

de dix mètres sur la face sud. Enfin, à gauche de l'entrée principale, est appuyé, contre le mur de face, un petit édifice de quatre mètres carrés, encombré de pierres, et dont l'entrée, qui est adjacente à celle de l'édifice principal, est en ogive.

En avant, et à quelques pas seulement de cette ruine curieuse, sont trois ou quatre tombes arabes, mais d'un style tout particulier. Ce ne sont plus, comme d'ordinaire, des amas de pierres qui recouvrent la fosse : ici l'on voit des tertres oblongs qui semblent fraîchement remués, et sur lesquels sont déposés des instruments aratoires qui ont sans doute appartenu aux défunts. De chaque côté des tertres funéraires, sont plantés des piquets, dont les deux têtes sont réunies par une ficelle, et à cette ficelle sont attachées de nombreuses touffes de cheveux humains, cheveux de femmes et cheveux d'hommes. J'avoue que la vue de ces gages de douleur déposés sur des tombes, m'émeut singulièrement. Sont-ce des Musulmans qui ont enterré de la sorte quelques-uns des leurs? J'en doute fort. Il y a des Arabes chrétiens dans le pays, et peut-être faut-il leur attribuer cette touchante coutume, qui veut que parents et amis donnent aux morts ce que, dans notre civilisation à nous, on ne donne qu'aux vivants, comme gage de tendresse ou comme souvenir d'un être aimé qui n'est plus.

Que fut jadis cet édifice que je viens de décrire? Probablement une enceinte sacrée. Sur l'emplacement de quelque temple mòabite, se sera implanté un temple romain, puis une église chrétienne, dont je retrouve la nef ornée de cinq arceaux gothiques, puis peut-être un petit oualy musulman qui est accolé au mur de face. Quoi qu'il en soit de ces suppositions, qui n'ont rien que d'assez raisonnable, je me suis arrêté à cette ruine étrange, juste ce qu'il m'a fallu de temps pour la comprendre et pour en lever le plan. (Voyez pl. XVII.)

A neuf heures dix-neuf minutes, nous quittons cet endroit,

et nous continuons notre marche, en nous dirigeant au sud-est. Nous passons par-dessus une muraille en blocs de lave, qui traverse perpendiculairement le chemin que nous suivons et va couronner, sur notre droite, la crête de l'Ouad. A cinq cents mètres environ de la ruine dont j'ai longuement parlé tout à l'heure, se présente devant nous un mamelon, régulièrement arrondi, de peu d'élévation, et que je suppose artificiel; il est complétement couvert des décombres de maisons à demi enterrées; c'est là certainement l'emplacement d'une ville; les Arabes en nomment les ruines Kharbet-Sarfah.

A neuf heures trente-deux minutes, nous quittons le mamelon de Sarfah. Au point où nous sortons des ruines, un mur d'enceinte assez bien conservé, et construit en blocs de lave, s'infléchit, à notre gauche, pour aller très-probablement se réunir au mur dont nous avons franchi les décombres, avant d'arriver au monticule de Sarfah, et qui va former le couronnement de l'Ouad-ebni-Hammid. En ce point où nous rentrons dans la plaine, était, probablement, la porte de la ville antique, puisque la route que nous suivons passe entre deux rangées intactes de blocs de lave, qui forment une de ces étranges allées de pierres, qui bordaient, à coup sûr, les grandes routes tracées dans la plaine de la Moabitide. Cette allée, à partir de Kharbet-Sarfah, est dirigée au nord-est, et nous la suivons jusqu'à neuf heures quarante et une minutes, c'est-à-dire sur une étendue d'un kilomètre au moins, à trâvers des champs cultivés.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous avons laissé, à notre gauche, et à quatre cents mètres de l'allée de pierres dans laquelle nous cheminions, un plateau élevé de cinq à six mètres au-dessus de la plaine, et couvert de ruines; les Arabes le nomment Redjom-el-Mahfour (le monceau creusé). Il m'a été impossible de pousser une reconnaissance jusque-là. Les par-

ticularités de la route que nous suivions suffisaient bien en effet pour captiver toute mon attention.

A neuf heures quarante et une minutes, le terrain s'élève insensiblement, et nous quittons l'allée de pierres, pour rentrer aussitôt dans les ruines. Ce sont des fondations de murs d'une grande longueur, qui se recoupent en tous sens, mais dont quelques-uns forment la continuation de l'allée de pierres. Ces ruines, qui se nomment Kharbet-Emrâah, ont près d'un kilomètre d'étendue, et nous n'en sortons qu'à neuf heures cinquante minutes. Notre route, depuis notre sortie de Sarfah, est restée invariablement au nord-est. L'Ouad-ebni-Hammid est en ce moment à deux kilomètres sur notre droite.

A neuf heures cinquante sept minutes, les ruines recommencent, et celles que nous traversons alors, portent le nom particulier de Redjom-el-Hammah (le monceau des bains, ou de la source chaude?). A dix heures deux minutes, nous voyons, à notre droite, des ruines immenses, et à notre gauche, à cent cinquante mètres environ, un nouvel amas de décombres nommé Redjom-en-Nousah (je ne suis pas bien sûr de ce nom). Des traces d'allées de pierres reparaissent, et nous nous dirigeons alors vers un ravin, abrité par un plateau de deux cents mètres de large, et couvert de ruines énormes qui sont aussi nommées Kharbet-Emrâah. Ici nous voyons des pans de murs en belles pierres de taille et des constructions probablement romaines, qui garnissent, sur le ravin, le saillant du plateau d'Emrâah.

La direction du ravin est généralement du sud au nord. Il est peu profond, d'une dizaine de mètres au plus, mais cela suffit pour nous garantir du vent, qui ne cesse de souffler avec rage depuis hier, et qui nous fatigue extrêmement. Nous nous hâtons de déjeuner en ce point, et, à onze heures précises, après une halte de trois quarts d'heure, nous remontons à che-

val. Nous traversons alors des ruines énormes, desquelles nous sortons à onze heures neuf minutes, et qui couvrent le plateau formant le revers droit de l'ouad dans lequel nous avons déjeuné. Nous avons repris notre marche au nord-est, et, au sortir des ruines d'Emrâah, nous retrouvons une allée de pierres, qui traverse une portion de terrain cultivé et sans ruines apparentes. Ce terrain longe d'assez près un ouad large et très-profond, sur le flanc duquel les ruines recommencent à se montrer, dès onze heures quinze minutes. A partir de ce moment, les traces de murs en blocs de lave non équarris sont innombrables, et la route sur laquelle nous cheminons, est constamment bordée de blocs fichés, formant deux rangées parallèles, que recoupent, à droite, les murs ruinés que je viens de signaler; à gauche, les traces de muraille ne paraissent que très-rarement, à cause du peu de largeur du terrain : l'allée que nous suivons n'est plus, en effet, séparée de l'ouad que de quelques mètres. Quant à cet ouad, il paraît avoir environ cent cinquante mètres de largeur; il se dirige vers le nord-est, et se nomme l'Ouad-ech-Cheqiq (la vallée fendue).

A onze heures trente minutes, nous marchons directement au nord; et, à onze heures trente-cinq minutes, nous rencontrons un puits creusé au milieu de longues files de murailles placées, en ce moment, à droite et à gauche de la route que nous suivons, parce que la crête de l'Ouad-ech-Cheqiq étant alors à environ cinquante mètres de cette route, le terrain que nous avons à notre gauche a pu recevoir des constructions. A partir de ce point, nous tournons directement à l'ouest, et nous arrivons, à onze heures quarante minutes, au pied d'un monticule arrondi, formé de blocs de lave équarris, en partie recouverts de terre, et qui semblent former la base d'une petite tour ronde. Cette ruine se nomme le Redjom-el-Aabed (le monceau de l'esclave), et quand j'y arrive, je trouve mes Bedouins assis

auprès d'un gros bloc de lave, qu'ils me montrent du doigt. « Regarde, me disent-ils, voilà une pierre comme celles que tu cherches ! »

Je regarde, et je me trouve en face d'une magnifique stèle en lave noire compacte, représentant un bas-relief d'une antiquité que je ne me permettrai pas de fixer, même approximativement. C'est une figure aussi haute que nature, dont toute la partie inférieure manque à partir des genoux, et qui, toute mutilée qu'elle est ainsi, offre un monument d'art inappréciable. A coup sûr, nous sommes en face d'une sculpture moabite. Un personnage, la tête coiffée d'un casque de forme assyrienne, tient à deux mains un javelot à large fer, dont il semble frapper un homme qui devrait être à ses genoux. Le haut du corps est nu, mais, à partir des hanches jusqu'aux genoux, il est enveloppé d'une petite tunique courte, complétement analogue à la tunique des Égyptiens. Sur l'épaule droite du personnage, et derrière son dos, est suspendu un arc recourbé, sans corde apparente. Derrière le guerrier, est une figure de lion de petite dimension, et qui ne peut être évidemment que le montant d'un trône, précisément à cause de sa taille exiguë. Le relief est considérable, le mouvement de la figure est bien accentué, même d'une énergie sauvage[1].

Au premier coup d'œil, il est impossible de n'y pas reconnaître une œuvre hybride, dans laquelle se reflètent à la fois l'art égyptien et l'art assyrien. On peut juger facilement de ma joie à la vue de ce trésor. Cette joie, je la laisse éclater sous les yeux des Bedouins qui m'entourent; j'exprime niaisement mon désir de m'approprier ce morceau de sculpture, pour l'enlèvement duquel j'offre sottement douze cents piastres; et je m'aperçois trop tard, que malgré la réserve que je m'étais

1. Voyez pl. XVIII.

bien promis de conserver en toute circonstance, j'ai complétement gâté mon affaire, et que je serai certainement condamné à laisser là ce précieux bas-relief.

A peine ai-je parlé des douze cents piastres, que les histoires de trésor résonnent autour de moi. Les Beni-Hammid, qui habitent le pays, sont les premiers à mettre en avant des contes de la force du suivant : Tous les ans, et le même jour de l'année, quelqu'un de la tribu trouve une pièce d'or, un dynar, au Redjom-el-Aabed, et sous la pierre que je viens d'admirer comme un enfant, au lieu de la déprécier ouvertement. Donc ce bloc a le ventre plein de pièces d'or, et si je tiens à l'emporter, c'est que je connais ce qu'il vaut et ce qu'il contient. Je veux alors jouer l'indifférence. Je m'éloigne au plus vite du bas-relief, mais je comprends trop tard, je le répète, que j'ai moi-même étouffé dans l'œuf mon projet de conquérir cet inappréciable morceau.

A cent mètres plus loin, je fais dresser nos tentes au milieu de ruines énormes et à côté d'une large cave, soutenue par un pilier, et qui servira d'écurie à nos bêtes et d'appartement à nos moukres.

Les vastes ruines au milieu desquelles nous sommes campés pour aujourd'hui, sont nommées par les Arabes du pays, Kharbet Fouqoûa (les ruines rougeâtres). Sans aucune espèce de doute possible, nous sommes ici sur l'emplacement d'une ville moabite d'une très-haute antiquité. Le terrain est jonché de débris de poteries peintes et grossières, complétement analogues à ces poteries primitives, retrouvées à Santorin, dans les terres recouvertes par des couches volcaniques d'un âge inconnu. Je ramasse à chaque pas de gros cubes de mosaïque primitive, blancs, noirs et rouges. Nous verrons un peu plus loin quelle est la ville dont nous foulons en ce moment les ruines.

Schihan est directement à l'est devant nous : c'est une ruine

qui couronne un monticule isolé, et qui domine toute la vaste plaine de Moab ; il y a peut-être là des découvertes importantes à faire : nous avons plusieurs heures de jour à consacrer à cette course : nous prenons donc le parti d'aller immédiatement à Schihan. Nous laissons à notre monde le soin de dresser les tentes, d'installer nos bagages et notre cantine, et nous repartons à midi dix-neuf minutes, sans autre escorte que deux Arabes des Beni-Hammid, qui nous suivent à pied.

Nous laissons bientôt à notre droite une citerne, et après avoir traversé des champs cultivés, sans décombres, nous arrivons, à travers un nouvel amas de ruines, au bord d'un ouad peu profond, garni de ruines sur ses deux revers, et que nous traversons à sa naissance, où il est barré par quatre ou cinq gros murs cyclopéens, alternés et destinés à soutenir les terres, tout en permettant aux eaux pluviales de s'écouler dans le fond du ravin. Cet ouad, qui n'est autre que le prolongement de celui que couronnent à droite et à gauche les ruines au milieu desquelles est assis notre camp, se nomme l'Ouad-Emdebêa.

Entre notre campement et l'Ouad-Emdebêa, nous avons encore suivi une allée de pierres. Au delà de l'ouad, nous traversons de nouveau une petite plaine cultivée, que domine un mamelon fort bas, sur lequel se trouve une citerne entourée de murs construits en blocs de lave. A notre droite, la plaine présente des traces de murailles antiques, jusqu'à perte de vue. Nous marchons alors au nord-est, et à midi trente-cinq minutes, nous sortons des ruines.

A midi quarante-six minutes, nous rencontrons de nouveau quelques longues files de murs, par-dessus lesquels nous passons. A midi quarante-huit minutes, la plaine commence à s'élever. A midi cinquante et une minutes, le terrain à notre gauche présente de nombreuses ruines, tandis qu'elles sont fort clair-semées à droite. A midi cinquante-quatre minutes,

nous tournons à l'est et nous rencontrons la base très-apparente d'une construction circulaire, probablement d'une tour, au delà de laquelle reparaissent des murailles nombreuses, dont nous sortons de nouveau à midi cinquante-sept minutes, pour commencer à gravir la pente fort douce du monticule de Schihan. A une heure deux minutes, nous rencontrons une citerne creusée dans le roc et entourée d'une muraille. Enfin à une heure six minutes, nous mettons pied à terre à l'entrée de l'étrange ruine de Schihan.

Pendant notre course, un vanneau avait été tué par Rothschild; nous le donnons à nos deux Beni-Hammid, qui s'empressent de le plumer et de le faire rôtir tant bien que mal, à l'aide de quelques broussailles sèches qu'ils arrachent et qu'ils allument. Nous leur confions la garde de nos chevaux, et nous commençons immédiatement notre exploration de la ruine que nous venons visiter. Était-ce un temple, était-ce une forteresse, était-ce un palais? Je ne me permettrai pas de le décider. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste ae ces antique édifice. C'est un carré dont les quatre faces ont un développement de cinquante mètres. L'entrée était sur la face ouest. Sur celle-ci est une large brèche recouverte par un tertre arrondi, cachant peut-être la base d'une tour, de dix mètres de diamètre, et auquel aboutit une allée de pierres. Ce tertre arrondi est à vingt-huit mètres de l'angle sud-ouest de l'enceinte, et à dix-huit mètres seulement de l'angle nord-ouest. Sur la face gauche, c'est-à-dire sur celle qui regarde le nord, est appliqué en avant-corps une tour carrée, de dix mètres de côté, et dont les angles rentrants sont de chaque côté à vingt mètres des angles nord-est et nord-ouest de l'enceinte. Les deux faces est et sud sont rectilignes[1].

1. Voyez pl. XVII.

Il est fort difficile de juger aujourd'hui de la disposition intérieure, grâce aux décombres accumulés et aux broussailles qui, depuis tant de siècles, ont caché les murs sous des amas de détritus végétaux. Il est possible néanmoins de reconnaître l'emplacement d'une grande salle centrale, au milieu de laquelle paraît un puits ouvrant sur une cave ou citerne profonde. A la face est, sont appuyés les murs de refend de deux chambres carrées; et enfin, parallèlement à la face d'entrée, on reconnaît les murs d'une salle, dont les faces forment un parallélogramme placé à la droite de l'entrée. Une seconde ouverture, donnant aussi sur une citerne, probablement la même que la citerne centrale, se voit à droite et en avant du premier puits que j'ai signalé. La face nord était recouverte, à trente mètres en avant, d'une muraille parallèle à celle de l'édifice, et dont il ne reste que des affleurements; de même, la face est était recouverte par un mur semblable, construit à soixante mètres en avant. Quelques traces d'autres murailles parallèles à celles de l'édifice, se voient encore vers l'angle nord-ouest et vers l'angle sud-est; mais ce qu'il importe de noter, c'est que sur les faces nord et sud, d'autres murs recoupaient à angle droit les murs d'enceinte extérieure, et d'autres murs établis sur le prolongement des faces même de l'édifice, de façon à faire de véritables enclos en deçà de ces murailles extérieures.

Du reste, il n'y a pas la moindre analogie entre la construction des murailles de l'édifice proprement dit et celle des murs d'enceinte. Pour former les faces de l'édifice, le rocher a été taillé et revêtu de murs en blocs de lave, tandis que les murs extérieurs ne consistent plus aujourd'hui qu'en arasements formés de blocs de pierre non équarris, c'est-à-dire analogues à tous ces longs murs que nous avons longés et coupés depuis quelques heures.

Là je retrouve un de ces cubes grossiers de mosaïque, aux-

quels je me permets d'attribuer une antiquité très-reculée, et sa présence me suffit pour être convaincu qu'à Schihan a existé un monument antérieur aux civilisations grecque et romaine, si, comme je le crois fermement, ce ne sont pas les ruines de ce monument lui-même que nous venons de visiter.

Quelques fragments d'architecture, malheureusement en petit nombre, gisent parmi les décombres, et je m'empresse d'en esquisser les profils. Ce sont : 1° un fragment en lave qui formait probablement la base du pilastre latéral d'une porte. Les moulures de cette base de pilastre engagé, sont à peu près semblables à ce que nous fournit l'architecture classique. Il en est de même d'un autre fragment de corniche en calcaire gris.

Mais ce qui m'intéresse surtout au plus haut point, c'est un chapiteau de colonne, également en calcaire gris, de quarante centimètres de hauteur et de quatre-vingt-cinq centimètres de diamètre supérieur, tandis que le fût de la colonne n'avait que cinquante-deux centimètres de diamètre. C'est bien un chapiteau ionique, mais de la facture la plus étrange : ainsi, les volutes, qui sont de très-petite dimension, sont séparées par deux oves énormes, et entre les volutes et les oves qui leur sont adjacentes, se présentent des palmettes sur le fût. Certes, un pareil chapiteau n'a qu'une analogie fort éloignée avec le chapiteau ionique, et ceux qui l'ont taillé étaient à coup sûr de véritables sauvages, qui ont plus probablement précédé que suivi les artistes grecs auxquels nous devons les belles proportions de l'ordre ionique [1].

Du haut de la ruine de Schihan nous dominons toute la plaine de Moab; au sud, cette plaine s'étend à perte de vue; à l'est, elle nous paraît close par une chaîne de montagnes bleuâtres,

1. Voyez pl. XVII.

mais trop éloignées pour que nous en puissions juger. Au nord, à une demi-lieue de nous, s'ouvre l'Ouad-el-Moudjeb, qui coupe brusquement la plaine et semble une immense déchirure du terrain. Cet ouad semble venir directement de l'ouest jusqu'à la hauteur de Schihan; mais à partir de là, il s'infléchit visiblement vers le sud-est.

Pendant que nous étions tout occupés à rechercher dans l'intérieur de l'édifice ruiné de Schihan, qui des insectes, qui des débris antiques, j'entends une conversation animée au dehors de l'enceinte. Je monte sur le mur extérieur, et j'aperçois cinq Arabes à pied, armés de fusils, de yataghans ou de khandjars, qui causent d'assez loin encore avec nos deux guides, en train de croquer leur vanneau à moitié cuit.

D'où sont sortis ces nouveaux venus? Dieu le sait. Nous nous étions fiés à la nature même du site de Schihan, pour ne redouter aucune mauvaise rencontre; du haut d'un tertre pareil nous devions dominer toute la plaine à perte de vue, et voilà qu'à l'improviste nous avions cinq Bedouins sur les bras, et cinq Bedouins venus avec de mauvaises intentions; car je n'en pus douter un instant, à la nature des phrases que nos guides échangeaient avec les survenants.

— Que voulez-vous?

— Dépouiller les voyageurs que vous avez conduits ici.

— Ils sont sous notre protection, et vous ne le ferez pas.

— Allons donc! laissez-nous faire, et nous partagerons.

— N'avancez pas! — Et un fusil fut braqué sur les bandits. Je vis alors l'un d'eux s'approcher malgré cet avertissement, et notre second ami, qui n'avait pour toute arme qu'un dabbous ou massue de bois dur, lui en asséna un coup si vigoureux sur l'épaule, que le drôle fit une grimace épouvantable et s'arrêta en tâtant son épaule disloquée.

J'avais bien vite saisi le fusil que je portais en bandoulière,

et j'en avais armé les deux coups, tout prêt à envoyer une balle à deux des coquins qui nous faisaient visite.

Au coup de dabbous tous s'étaient arrêtés; je jetai un cri d'alarme à mes compagnons : — Aux armes et à nos chevaux! nous sommes attaqués! — En un clin d'œil nous étions réunis, et cinq bons fusils à deux coups se montrèrent inopinément aux braves gens qui se figuraient qu'ils n'avaient affaire qu'à d'imprudents promeneurs. La vue de nos armes produisit cette fois encore son effet immanquable, et les cinq bandits se firent incontinent humbles et polis.

Nous nous remîmes en selle, et, une fois à cheval, j'ordonnai aux nouveaux venus de passer devant et de faire attention à eux, s'ils ne voulaient pas manger de la poudre et du plomb; c'est, dans ce pays, entre gens qui se comprennent, l'expression consacrée. Il fut inutile de leur répéter une seconde fois notre invitation, et nos Bedouins, sots comme des renards qu'une poule aurait pris, se mirent immédiatement à cheminer devant nous, sur la route de notre campement.

Une fois en route, leur contenance se fit la plus honnête qu'elle put, et ils prirent l'allure de gens qui font une partie de chasse. Pour les dégoûter de l'idée de nous envoyer une volée de coups de fusil, nous marchions isolément et à peu de distance derrière eux, prêts à faire feu nous-mêmes au moindre signe d'hostilité. Tout se passa donc le plus gracieusement du monde.

En route nous rencontrâmes des perdrix, et nos amis de fraîche date nous engagèrent à les tirer. Je le défendis expressément à mes compagnons, qui comprirent, sans que j'eusse la peine d'insister, que le moment n'était pas venu de jeter notre poudre aux moineaux, et je rendis aux Bedouins leur politesse, en les priant de tirer eux-mêmes le gibier qu'ils nous avaient montré. L'un d'eux alors se traîna à plat ventre,

comme une couleuvre, pendant plus de cent pas, se cachant, je ne sais en vérité comment, derrière des pierres qui n'étaient guère plus grosses que le poing; il parvint ainsi jusqu'à portée des pauvres perdrix, se colla contre terre, derrière un bloc de pierre, visa pendant près d'une minute, avec l'escopette démesurée qui lui servait de fusil, et de sa balle coupa en deux l'une des perdrix.

Décidément ces messieurs étaient de forts tireurs, mais ils y mettaient le temps. Une fois son coup lâché, il alla ramasser ses deux morceaux de gibier, et me les apporta triomphalement. Je les refusai, et lui donnai deux piastres de bakhchich pour le récompenser du beau coup qu'il venait de nous faire admirer.

Ces hommes avaient compris qu'il n'y avait rien à faire avec nous, et qu'ils s'étaient imprudemment lancés dans une entreprise qu'ils ne mèneraient pas à bien; ils ne se préoccupèrent donc plus que du moyen de nous fausser bande et de ne pas pousser leur promenade jusqu'à nos tentes, où quelque scheikh de nos amis pourrait les étriller de la bonne façon. Lors donc que nous fûmes revenus à l'Ouad-Emdebêa, ils disparurent tout aussi subitement qu'ils avaient paru, et nous nous retrouvâmes au milieu de nos gens, sans autre escorte que les deux Beni-Hammid qui nous avaient accompagnés au départ. Cette petite aventure nous servit de leçon, et nous apprit, par expérience, que la prudence n'était pas de luxe, au milieu des sauvages chez lesquels nous étions venus nous jeter tête baissée.

Le reste de la journée s'est passé à retourner au Redjom-el-Aabed, et à nous garantir contre le vent diabolique qui nous glace. Belly m'a dessiné avec une exactitude merveilleuse le bas-relief moabite que nous avons à côté de nous; je fais des efforts d'imagination pour découvrir un moyen d'escamoter celui-ci; mais j'ai beau me creuser la tête, il n'y a pas à songer

à enlever un bloc de lave compacte, qui a quatre pieds de long, un pied et demi d'épaisseur et deux ·pieds de large. Ce bloc doit peser bien plus de mille kilogrammes, et il n'y a pas de bête de charge qui puisse colporter un poids pareil. Comment faire? Faudra-t-il donc abandonner un semblable trésor? J'ai quelque envie d'expédier un Bedouin à Karak pour en ramener un tailleur de pierres, qui amincira la stèle du côté opposé à la figure, ce qui diminuera d'autant le poids du fardeau à emporter. Un homme s'offre bien, mais il lui faut huit heures pour aller, huit heures pour revenir; et trouvera-t-il un tailleur de pierres qui se charge de me mettre à même d'enlever cette figure, au risque d'encourir l'animadversion de toute une tribu, qui a la prétention d'en recevoir chaque année un dynar? Ne sera-ce pas nous mettre à nous-mêmes toute la tribu sur les bras? Tout bien considéré, j'y renonce; je congédie mon courrier de bonne volonté, et je me résigne à me contenter de ce que j'ai en portefeuille, c'est-à-dire d'une copie parfaite du bas-relief en question; demain matin, d'ailleurs, j'espère en pouvoir prendre un estampage.

Notre soirée se passe comme d'habitude : après le dîner vient le travail de la journée, que nous expédions le plus rondement possible, tant est vive et glaciale la bise qui nous fouette à travers les toiles de notre tente, et tant nous avons le désir de nous en garantir sous nos couvertures.

Avant de nous coucher nous avons eu le plaisir de voir une magnifique éclipse de lune, sur laquelle j'avoue que nous ne comptions guère. Comme nous ne sommes pas venus en ce pays pour faire des observations astronomiques, nous admirons lestement notre éclipse et nous nous couchons le plus vite possible.

18 JANVIER.

Le froid a été si vif cette nuit, que tous nos feux de bivouac ont été abandonnés; notre fidèle Ahouad a seul tenu bon, et ce matin il est entré transi, mais toujours de bonne humeur, dans notre tente, afin de s'assurer que nous n'avions pas souffert. Noble créature que cet homme dont le dévouement est sans bornes, et qui semble tout fier de la confiance absolue que nous avons en lui.

Petit à petit, tous nos Arabes sortent des caves ruinées, des citernes et des trous de toute espèce dans lesquels ils se sont abrités contre la bise, et notre petite armée se retrouve au grand complet; seulement les pauvres gens qui la composent, et qui ne sont pas accoutumés à cette température glaciale, grelottent et ont la mine fort piteuse.

Dès que le jour est revenu, je prends de notre campement quelques directions à la boussole, qui puissent fixer convenablement sur ma carte l'Ouad-ech-Cheqiq, l'Ouad-Emdebêa et Schihan. Au fond de l'Ouad-ech-Cheqiq, et sur le revers opposé à celui sur lequel nous avons passé la nuit, paraissent quelques points noirs : ce sont les tentes d'un campement de Beni-Hammid qui se sont établis auprès d'une source, et c'est à cette source que la provision d'eau pour notre table a été faite hier. Quant à nos chevaux, on les a menés boire à une citerne antique, placée au delà de l'Ouad-Emdebêa et au milieu des ruines.

Le campement de Bedouins, dont je viens de signaler la présence, nous envoie, dès que le petit jour a reparu, des visiteurs aussi nombreux que la veille. Je leur adresse force questions sur les ruines au milieu desquelles nous sommes campés, et je cherche à savoir par eux s'il existe d'autres pierres,

écrites ou sculptées, que celle du Redjom-el-Aabed. L'un d'eux me parle alors d'une grotte taillée dans le roc, et qui ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres du camp, vers l'extrémité orientale des Kharbet-Fouqoûa. Cette grotte s'appelle Morharrat-ed-Daraouich (la grotte du Derviche), et je n'hésite pas à m'y faire conduire immédiatement, espérant que j'y rencontrerai quelque antiquaille qui m'indemnisera de la peine que je vais prendre; mais lorsque j'y arrive, je ne trouve qu'une citerne ronde de onze mètres de diamètre, taillée dans le roc et dont l'entrée est assez malaisée. Au fond gisent deux tronçons de colonne en lave, l'un de vingt-six centimètres et l'autre de quarante-quatre centimètres de diamètre; aux extrémités de ces tronçons se voient des trous percés dans l'axe et qui ont dû servir d'encastrement à des tourillons; ce sont donc sans aucun doute, de ces rouleaux de pierre avec lesquels les Arabes tassent les terrasses qui leur servent de toit, aussitôt qu'il pleut, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans leurs demeures. L'usage de ces rouleaux, en Asie, remonte certainement à la plus haute antiquité, puisque M. Botta en a trouvé dans les ruines du palais ninivite de Khorsabad.

La Morharrat-ed-Daraouich présente cependant quelques sujets d'observation assez curieux : ses parois, à l'exception du plafond, ont été entièrement revêtues d'un ciment qui forme une couche assez épaisse, et ce ciment était couvert de cannelures régulières, formant un dessin général, jusqu'à la roche vive qui sert de plafond. Un triple cordon de traits disposés en arête de poisson, règne dans tout le pourtour, à deux mètres à peu près au-dessus du sol de la citerne. Au-dessus de ces cordons, toute la surface du ciment est garnie de traits chevronnés la pointe en haut, tandis qu'au dessous les mêmes traits chevronnés sont dirigés la pointe en bas. Enfin la couche inférieure du ciment est remplie de fragments de poterie plate,

ou mieux de galettes de terre cuite, destinés sans doute à donner de la consistance à l'enduit, tandis que la couche extérieure a été pétrie avec des petits fragments de silex.

Mes notes prises, je me hâtai de regagner le camp, toujours préoccupé de la pensée de mon bas-relief moabite. Le moment était venu d'en prendre un estampage et je me mis incontinent à l'œuvre. Pendant près d'une heure, je luttai pour en venir à bout, contre un diabolique vent d'est qui enlevait les feuilles mouillées appliquées sur la figure, à mesure que ma main les abandonnait. C'était sans cesse à recommencer. J'essayai bien de me faire un paravent de la table de notre cantine, et j'eus beau gâcher une énorme quantité de mon papier d'herbier, pour faire une pâte capable d'envelopper tous les reliefs, toujours le vent, au moment où je croyais avoir fait un progrès, arrachait la pâte que je cessais de comprimer. Je dus quitter la partie ; je n'étais pas le plus fort. Je renonce prudemment à dire ici tout ce que j'exhalai de dépit et de mauvaise humeur, dans cette malencontreuse tentative.

Une fois mon parti bien pris, je donnai l'ordre de décamper au plus vite ; j'avais bien assez comme cela dépensé de temps en pure perte, et d'ailleurs j'emportais pour ma consolation, un excellent dessin du monument.

A neuf heures sept minutes, notre petite troupe se mit en marche, et nous quittâmes Kharbet-Fouqoûa en nous dirigeant à l'est d'abord et en repassant à vingt mètres du Redjom-el-Aabed, auquel je jetai un dernier coup d'œil de convoitise et de regret. Arrivés à la citerne, qui avoisine le monument et qui n'est éloignée que d'une centaine de mètres de la crête de l'Ouad-ech-Cheqiq, nous tournâmes, à neuf heures dix minutes, au sud-sud-est, laissant à notre droite des ruinés très-nombreuses, tandis qu'elles étaient clair-semées à notre gauche. En ce point, où le plateau a trois cents mètres jusqu'à la crête de

l'ouad, nous marchons à côté d'une allée de pierres, dont un embranchement se dirige, à travers les ruines, vers l'Ouad-ech-Cheqiq. Bientôt cette allée de pierres, qui était d'abord à quinze mètres sur notre droite, se rapproche de notre route, et à neuf heures vingt minutes, nous cheminons entre les deux rangées de blocs de lave. En ce point l'Ouad-ech-Cheqiq était éloigné de nous de six cents mètres environ, et il continuait à s'écarter de notre route, en se dirigeant au sud, tandis que nous avancions toujours dans le sud-sud-est.

Ici nous entrons dans les terres cultivées, sans autre apparence de ruines que l'allée de pierres que nous suivons sans nous en écarter. A neuf heures vingt-quatre minutes, cette allée disparaît, mais elle fait place à une voie pavée en blocs de lave. A droite et à gauche reparaissent des ruines de peu d'étendue. A neuf heures trente-trois minutes, nous voyons à notre gauche, et à cent mètres environ, une double enceinte circulaire de blocs de lave, d'une centaine de mètres de diamètre, et au milieu de laquelle paraît un amas de décombres. Cette enceinte est placée au bord d'un ruisseau bourbeux que nous traversons et qui rend le terrain très-fangeux.

Aussitôt ce ruisseau franchi, l'allée de pierres se remontre à dix mètres à gauche de notre route qu'elle vient couper à neuf heures trente-sept minutes, en s'inclinant un peu pour disparaître bientôt au sud. A gauche, de rares ruines se rencontrent par-ci par-là, et nous marchons toujours en vue de Schihan, qui domine toute la plaine dans laquelle nous sommes engagés. A neuf heures quarante minutes, nous rencontrons un amas de décombres auxquels aboutissent deux murs à angle droit, et dont l'un est exactement orienté du nord au sud. Immédiatement après, recommence l'allée de pierres dans laquelle nous cheminons.

Ici se voient de nouveau des ruines très-considérables, con-

sistant en murs d'une grande longueur, qui viennent recouper l'allée de pierres, et en amas circulaires de décombres. Ces ruines sont appelées par les Arabes qui m'accompagnent, de façon à me dérouter tout d'abord : le premier que j'interroge me répond que leur nom est Kharbet-Bizdalen, et cette prononciation étrange m'empêche de comprendre le nom. Comme je me méfie de sa correction, j'en questionne d'autres, et j'en trouve qui prononcent Kharbet-Medjeleïn. Je reconnais alors le duel du mot Medjdel. Ces ruines sont donc nommées ruines des deux forteresses.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous suivons de nouveau une allée de pierres, sur laquelle s'embranche à droite une allée semblable dirigée vers le sud-ouest. Enfin à neuf heures cinquante minutes, nous sommes au milieu des ruines énormes d'une ville, à laquelle aboutit l'allée de pierres que nous avons suivie, et qui couronne le revers septentrional d'un ouad peu profond en ce point et dont nous avons atteint la naissance. Le revers opposé de l'ouad est formé de rochers à pic, mais peu élevés, et sur ce revers nous voyons devant nous, une tour carrée antique, de bel appareil, probablement romaine et fort bien conservée.

Toutes les ruines au milieu desquelles nous nous arrêtons sont des maisons écrasées, malgré la solidité de leur bâtisse, et aux trois quarts enterrées ; ce qui fait que toutes ont l'air d'être munies de caves, tandis que ces prétendues caves ne sont que les rez-de-chaussée des anciennes habitations. Quelques fragments de sculpture me fournissent des moulures étranges dont je me hâte de prendre des croquis. Près de la crête de l'ouad, l'allée de pierres forme un carrefour dont deux branches se dirigent l'une à l'est et l'autre à l'ouest, en longeant l'ouad, qui n'est que l'origine de l'Ouad-ebni-Hammid.

A dix heures cinq minutes, c'est-à-dire après une halte d'un

quart d'heure, nous reprenons notre marche en tournant à l'est, pour revenir presque immédiatement à notre direction constante du sud-est. Ici la route que nous suivons traverse une enceinte carrée de cent mètres à peu près de côté, partagée en cinq bandes parallèles par des murs écartés de vingt mètres l'un de l'autre. Au delà de cette enceinte les ruines cessent. A dix heures quinze minutes, nous sommes à deux cent cinquante mètres de la tour carrée signalée plus haut, et nous apercevons à cent cinquante mètres devant nous, à droite, un vaste tertre rectangulaire, peu élevé et couvert de ruines énormes, et à gauche un monticule aplati, de quarante à cinquante mètres de diamètre, également couvert de ruines. A dix heures vingt-six minutes, nous sommes entre les deux ruines qui portent en commun le nom de Kharbet-Tedoum.

Nous mettons bien vite pied à terre dans l'espoir de faire là quelque intéressante trouvaille, et cet espoir n'est pas trompé. Un édifice construit en pierres de taille est placé sur la face nord de la grande enceinte, et c'est tout naturellement vers lui que nous nous dirigeons.

Le premier objet que nous rencontrons est un bloc énorme dans lequel ont été taillés à la fois l'orifice et l'auge d'un puits.

L'édifice que nous sommes venus examiner est un carré de dix mètres trente centimètres de côté, ses murs ont quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur, et encore plus de deux mètres de hauteur. Sur trois de ses faces, nord, est et sud, sont percées des portes, dont l'une, celle du nord, est aujourd'hui condamnée; c'était, à en juger par ses dimensions, la porte primitive principale; elle a deux mètres trente centimètres de largeur, et elle a été très-proprement murée avec de gros blocs de pierre. L'entablement de cette porte, qui est en partie enterrée, est formé d'un seul bloc de deux mètres quatre-vingt-dix centi-

mètres de longueur et de cinquante centimètres de hauteur; il offre un système de moulures des plus étranges et dans lequel il n'y a pas d'autre génératrice que la ligne droite; sur l'une des plates-bandes intermédiaires a été tracée, en grands caractères koufiques datant des premières années de la conquête musulmane, la formule *Bism-Illah* (au nom de Dieu). Peut-être cette formule a-t-elle été appliquée là, au moment où cet édifice ayant été transformé en édifice religieux de l'islamisme, son ancienne porte aura été condamnée[1].

La porte qui ouvre vers l'est n'a que un mètre cinq centimètres de largeur, et elle est encadrée entre les bases de deux piliers rectangulaires, dont la face extérieure a quarante-sept centimètres de largeur, et la face parallèle à l'axe de la porte, trente centimètres seulement. La saillie de ce pilastre sur le mur de face est de vingt-cinq millimètres, tandis qu'une saillie de onze centimètres forme à l'intérieur l'ébrasement de la baie. Enfin la porte percée dans la muraille sud-est, est sans aucun ornement, et large de quatre-vingts centimètres seulement. Une allée de pierres de dix mètres de largeur, aboutit à cette face, et, comme tout l'édifice est établi sur un tertre, il est très-facile encore de reconnaître qu'on arrivait, à partir de la plaine, par une série de quatorze ou peut-être quinze marches de quatre-vingts centimètres de largeur, taillées dans le terrain, et dont les arêtes sont formées par des lignes de pierres.

A l'ouest est adossé au mur de l'édifice une autre enceinte de dix mètres de côté, coupée par un mur en retraite sur le mur septentrional de l'édifice, et parallèle à celui-ci. Toute cette seconde enceinte est rejetée un peu au nord de la première.

Enfin à quinze mètres en avant de la face sud, est un petit monticule arrondi, au sommet duquel est un tronçon de colonne

1. Voyez Pl. XVII.

en pierre, arrondi de trois côtés seulement et surmonté d'un simple tailloir parallélipipède, de soixante centimètres de longeur, parallèlement à la face aplatie, de cinquante-deux centimètres de largeur et de trente centimètres d'épaisseur. A quelques pas du tertre est un autre tronçon de colonne de quarante centimètres de diamètre.

Telle est la description minutieuse de cet édifice antique dont la destination était probablement religieuse, et qui de temple du paganisme sera peut-être devenu une église chrétienne, et plus tard encore, c'est-à-dire lors de la conquête musulmane, une mosquée des sectateurs de Mahomet. Ce qui me donne lieu de penser que là s'est trouvée une église chrétienne, lors de la domination byzantine, c'est la présence, au pied de la muraille septentrionale, d'un chapiteau carré, mais évidé centralement sur chacune de ses faces et couvert d'élégants entrelacs[1]. A première vue, ce chapiteau m'a rappelé d'une manière frappante les chapiteaux des deux beaux piliers de marbre, emportés de l'église de Saint-Saba-d'Acre, par les Vénitiens et placés à droite de l'église Saint-Marc, à l'entrée du Palais des Doges. Ce chapiteau a quatre-vingt-dix centimètres de largeur, trente-cinq centimètres de hauteur et quarante-neuf centimètres seulement de largeur inférieure.

J'aurais bien voulu pouvoir consacrer plus de temps à l'étude des ruines intéressantes accumulées sur ce point; mais la matinée s'écoulait rapidement; nous étions loin encore de Karak où nous voulions aller prendre gîte, et il était déjà plus de onze heures. Impossible donc de nous arrêter plus longtemps, sans nous exposer à cheminer à nuit close, ce qui n'est jamais du goût des Arabes, et ce qui, je l'avoue, ne l'était plus du tout du nôtre.

1. Voyez Pl. XVII.

A onze heures quinze minutes, nous quittons Kharbet-Tedoum, en tournant à l'est et en nous dirigeant sur le tertre couvert de ruines, que j'ai signalé plus haut. Celui-ci n'est qu'à deux cents mètres de l'édifice que je viens de décrire. Sur ce tertre, qui a au moins quarante mètres de diamètre, a dû, sans aucun doute, exister un édifice important. Mais quel était-il? C'est ce que je ne me charge pas de deviner.

Une fois ce tertre franchi, nous reprenons d'abord notre route au sud-sud-est; mais depuis une heure nous apercevons au loin, sur notre gauche, un édifice carré qui semble très-important. Qu'est-ce que cela? ai-je demandé à nos Arabes. Rien de curieux, m'ont-ils répondu sans hésiter, et avec le désir bien évident de ne pas faire le crochet qui doit nous y mener. C'est Beit-el-Kerm (la maison de la vigne). — Voilà tout ce que j'en puis tirer. J'avoue qu'au milieu d'une plaine aussi nue et aussi rasée, un édifice de pareille importance me semble assez étrange.

J'hésite pourtant; tourmenté par l'idée de la nuit qui peut nous surprendre en route, je suis fort tenté de passer outre; je capitule même avec ma conscience et je résiste quelque peu aux instances de Gustave de Rothschild, qui ne voudrait pas avoir aperçu ce monument sans être allé voir au moins ce qu'il peut être. Je lui réponds que nous nous arrêterons à Er-Rabbah; que probablement nous serons forcés d'y camper, et que nous viendrons de là visiter Beit-el-Kerm. Rothschild insiste, et enfin nous nous décidons à laisser continuer nos bagages qui sont déjà bien loin devant nous, à quitter notre route et à marcher droit sur la ruine en vue, au grand déplaisir de tous nos scheikhs.

Il est onze heures vingt minutes, quand nous nous décidons à faire ce détour, et nous forçons l'allure de nos chevaux pour

perdre le moins de temps possible. En ce moment nous cheminons directement à l'est, et nous longeons une ruine isolée, ou pour mieux dire un amas de décombres informes. Quand nous ne sommes plus qu'à quelques cents pas du Beit-el-Kerm, Rothschild prend le galop, arrive à la ruine derrière laquelle il disparaît un instant, et reparaît aussitôt en jetant des cris d'admiration : — Venez vite! c'est aussi beau que Bâalbek! — Et nous de courir à notre tour.

A onze heures trente-cinq minutes, nous avons tous mis pied à terre, et nous partageons franchement l'admiration de notre compagnon de voyage, car nous sommes en face des débris d'un magnifique temple tétrastyle, de la même époque que les temples de Bâalbek, c'est-à-dire du temps d'Adrien ou des Antonins à peu près.

Le sol est jonché de tambours de colonne, de chapiteaux, de fragments de corniches; quel malheur qu'un si beau monument ait été renversé! Sa destruction est-elle l'œuvre d'un tremblement de terre, ou celle des hommes? J'aime mieux croire à la catastrophe indépendante de la volonté humaine. Quoi qu'il en soit, voici la description de ce qui reste de ce merveilleux édifice, dont tous les murs ont encore quatre ou cinq mètres de hauteur.

C'est un rectangle parfaitement orienté à l'est, dont les faces antérieure et postérieure ont trente et un mètres quatre-vingt-cinq centimètres de développement, et les deux faces latérales, vingt-sept mètres dix centimètres seulement. Les murs ont un mètre quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur. Aux quatre angles, les murs ont de légères saillies de dix centimètres sur les faces, et ces saillies ont cinq mètres quatre-vingt-cinq centimètres de développement sur les faces latérales, et six mètres cinquante-cinq centimètres sur la façade et le mur du fond. Le temple a vingt-huit mètres dix centimètres de largeur à l'inté-

rieur, et dix-neuf mètres soixante centimètres de profondeur seulement.

Sur la façade antérieure étaient placées quatre colonnes énormes, de un mètre trente centimètres de diamètre, et dont les tambours inférieurs sont restés en place. Les deux colonnes intermédiaires sont séparées de six mètres vingt centimètres, d'axe en axe. Quatre mètres vingt centimètres, d'axe en axe, séparent ces colonnes des colonnes d'angle, et l'axe de celles-ci est à deux mètres dix-sept centimètres de la face interne du vestibule. Ce vestibule est profond de trois mètres soixante-dix centimètres. La porte du temple a trois mètres quarante-cinq centimètres d'ouverture. A droite et à gauche sont appliquées à la muraille deux consoles en saillie, de un mètre trente-six centimètres de largeur, et à deux mètres quatre-vingt-quatre centimètres des montants de la porte. Un panneau en saillie, de un mètre cinquante-deux centimètres de largeur, précède la console et n'est placé qu'à soixante-deux centimètres du bord de la porte. A l'extérieur, les saillies angulaires des murailles sont réunies par une saillie moindre, de sept centimètres seulement, et formant une sorte de base générale, à environ un mètre au-dessus du sol actuel.

Au fond du temple deux murs, également de un mètre quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur, perpendiculaires à la muraille et séparés de sept mètres, forment une *cella* de sept mètres carrés, dont l'aire est prolongée en avant, en arc de cercle de trois mètres cinquante centimètres de rayon. Tout l'intérieur de l'édifice est encombré de blocs de pierre, de tambours de colonne et de chapiteaux; c'est un véritable chaos au milieu duquel on a toutes les peines du monde à marcher et à se reconnaître [1].

1. Voyez Pl. XIX.

Cet intérieur sert souvent d'asile aux Bedouins, à ce qu'il paraît; des broussailles, ou mieux du fumier accumulé pour servir de litière, de la fiente de bestiaux qui sèche au soleil, pour être employée plus tard comme combustible, voilà ce qui nous dénote la présence fréquente de l'homme dans ce temple ruiné. Ou les habitants ordinaires du lieu sont à la promenade, ou ils se sont cachés dans quelque trou, de peur apparemment d'être volés par nous; ce qui est sûr, c'est que nous n'en apercevons pas un seul.

Parmi les beaux fragments de sculpture répandus à foison autour du temple, et dont on a fait des sortes de clôture un peu trop à claire-voie, nous trouvons un beau claveau portant un buste d'Apollon à tête nimbée et ornée de rayons, un magnifique muffle de lion qui a servi de gargouille au temple, de nombreux chapiteaux corinthiens plus ou moins frustes, et des fragments de corniche ornés de riches rinceaux. Tous ces fragments proviennent du temple, mais il en est d'autres aussi qui ne peuvent lui avoir appartenu. Ainsi quelques moulures, quelques bases de colonnes d'un dessin beaucoup plus simple, se rencontrent par-ci par-là; quelques blocs de lave, et quelques fragments d'architecture également en lave, sont l'indice évident de la préexistence d'édifices beaucoup plus antiques en ce lieu, et d'édifices d'origine probablement moabitique.

Nous n'avons donc qu'à nous féliciter de nous être dérangés de notre route, pour examiner cette somptueuse ruine qui est, à coup sûr, fort peu connue encore, et cependant nous ne sommes pas les premiers qui la visitons, car nous lisons sur la muraille du vestibule le nom HYDE, suivi de la date 1822, le tout péniblement gravé avec une lame de couteau. Qui est ce voyageur? Je l'ignore complétement. Notre ami Loysel, qui s'est senti humilié de rencontrer à Beit-el-Kerm la carte de visite de M. Hyde, a eu l'idée d'écrire son nom au-dessus de celui que

nous avons trouvé, et de le faire suivre des mots : *Venu avant!!!* Inutile de dire combien cette bouffonnerie nous a mis en gaieté.

Beit-el-Kerm est mentionné sur la carte de Zimmermann; mais en avant de la localité désignée ainsi, est placée une véritable montagne, qui, je puis l'affirmer, n'existe pas. Rien n'est plat comme le terrain sur lequel s'élève cette belle ruine. Au nord, le monticule de Schihan est le seul mouvement de terrain qui paraisse, et derrière nous, au sud, nous ne voyons qu'une colline assez basse, qui sert d'assiette aux ruines d'er-Rabbah.

Il est midi cinquante minutes ; nous avons encore dépensé une heure et demie à Beit-el-Kerm. Il est visible que ces haltes ne font pas le compte de nos scheikhs. A chaque instant, ils nous prient de nous presser et de remonter à cheval; enfin nous nous y décidons bien à contre-cœur, et nous marchons à travers la plaine, presque directement au sud, en inclinant de quelques degrés à peine vers l'est. A midi cinquante-huit minutes, nous longeons une sorte d'enceinte renfermant des ruines énormes dont je ne puis obtenir le nom, des Arabes qui m'accompagnent; ils ne l'ont jamais entendu prononcer. En ce moment nous cheminons évidemment sur les traces d'une voie antique, et elle nous conduit au sud-sud-ouest. A une heure quinze minutes, nous voyons encore sur notre gauche, à cinq cents mètres de distance, un mamelon couvert de décombres. A une heure vingt minutes, à sept cents mètres sur notre gauche, se présentent de nouvelles ruines plus considérables encore; mais aucune des deux n'a de nom particulier connu des Arabes qui m'accompagnent.

A une heure vingt-sept minutes, nous passons devant les ruines d'un petit temple carré, de construction probablement romaine. Trois colonnes sont encore debout, et à côté d'elles un chapiteau gît sur le sol qui présente une aire pavée. Au point où le terrain s'élève doucement devant nous, c'est-à-dire

à cent pas de la ruine que je viens d'indiquer, nous rentrons dans une allée de pierres qui nous introduit au milieu des décombres d'er-Rabbah; nous touchons à ces ruines à une heure trente et une minutes, et enfin nous faisons halte à une heure trente-cinq minutes.

Nous espérions trouver nos bagages arrêtés à er-Rabbah; hélas! hélas! ils ont filé plus loin, et avec eux notre cuisinier. Décidément, nous ne pouvons pas camper ici, et il faut pousser jusqu'à Karak. Car, ainsi que nos Arabes nous en avaient prévenus, il n'y a pas une goutte d'eau à er-Rabbah; hommes et animaux auraient donc trop à pâtir. Heureusement nous voyons apparaître notre macédonien Nicolas, qui a eu le bon esprit de nous attendre, ou plutôt que Matteo a mis en faction à er-Rabbah, avec quelques vivres; nous pouvons donc profiter de notre halte, pour prendre un repas plus que frugal, mais dont nous avons très-grand besoin. Quelques œufs durs et des poules plus dures encore que les œufs, voilà, comme toujours, notre festin.

Une fois que nous y avons fait honneur en voyageurs affamés, nous nous hâtons de voir au moins les ruines qui nous entourent. Chacun court de son côté, et franchissant les amas de décombres, se met en chasse des monuments. A quatre-vingts mètres du point où nous nous sommes arrêtés, est une belle porte romaine qu'un tremblement de terre a disloquée[1]. L'arcade principale s'est écroulée, mais à droite et à gauche subsistent encore, parfaitement intactes, de petites arcatures latérales qui sont murées, et qui n'ont jamais été, je crois, que des fausses portes. Au-dessus de la petite porte de droite, les pierres de taille, secouées par le tremblement de terre qui a détruit le monument, ont glissé les unes sur les autres, de sorte

1. Voyez Pl. xx.

qu'elles ont l'air suspendues et prêtes à crouler au moindre choc. En deçà paraissent debout quelques fûts de colonne restés en place. Hormis quelques tronçons et quelques chapiteaux de colonne gîsant sur le terrain par-ci par-là, il semble que cet emplacement n'ait jamais été couvert de constructions, et que ce soit un espace qui était destiné à rester dégagé, c'est-à-dire une sorte de place publique.

De riches fragments analogues forment une véritable bordure à droite de la route qui nous a conduits en ce point, et cette bordure commence au bas même de la colline recouverte par les ruines d'er-Rabbah.

Un peu au sud de la porte romaine, et à cinquante mètres seulement du chemin, est une citerne carrée, de dimension ordinaire; mais plus loin et à cent mètres sur la droite, se voit une seconde citerne carrée, trois fois plus grande que la première; c'est-à-dire que celle-ci est énorme. Les décombres les entourent au loin, et tout un quartier de la ville a évidemment existé de ce côté du chemin. A gauche de celui-ci le terrain est un peu plus élevé de quelques mètres, et les ruines s'étendent de tous les côtés, sans interruption.

A deux cents mètres à gauche est une enceinte carrée, dont les murs ont encore près de deux mètres de hauteur, qui fut très-probablement jadis le parvis d'un temple. Cette enceinte, ouverte au nord, est pavée de blocs équarris de lave noire, et au centre se voit un trou qui donne accès dans une cave que nous n'avons pas été tentés de visiter. Dans les décombres se rencontrent fréquemment des blocs de lave travaillés et qui appartiennent à une civilisation antérieure à la venue des Romains. L'un d'eux est un fragment de chambranle de porte ou de fenêtre, garni de moulures et d'un fleuron à l'angle[1]. Comme il ne pèse

1. Voyez Pl. L.

pas exorbitamment, nous en chargeons Nicolas pour remplacer en poids les œufs, les deux poules et le pain dont nous avons allégé son bagage. Le brave homme prend l'énorme pierre sans murmurer et se remet en route, trottinant après nos bagages qu'il rattrapera Dieu sait quand. Disons tout de suite que ce fragment de sculpture moabite est aujourd'hui au Louvre.

Il est deux heures vingt-sept minutes. Les instances de nos scheikhs sont très-vives, et la prudence d'ailleurs nous dit assez qu'il est temps de déguerpir; nous remontons donc à cheval, déplorant la nécessité qui nous force de traverser aussi rapidement ces curieuses ruines, et nous nous remettons en route, en marchant directement au sud. Le terrain sur lequel était bâtie er-Rabbah forme une éminence semi-lunaire, qui embrasse au sud un espace de terrain plat, formant promontoire entre les deux côtés de la ville. Sur cet espace enfermé, que nous traversons suivant son axe, c'est-à-dire du nord au sud, le roc nu affleure presque partout[1].

Avant d'arriver au bas de la colline d'er-Rabbah, nous voyons à notre gauche, et à environ deux cents mètres de la route, une seconde ruine carrée qui paraît assez importante; puis, à sept cents mètres à peu près et toujours à gauche, nous apercevons une très-grosse muraille, à partir de laquelle commence la corne gauche du croissant sur lequel la ville était assise; elle s'allonge de quelques cents mètres vers le sud, et elle porte encore des ruines d'ailleurs assez clair-semées.

Tout le rideau de terrain qui s'étend à notre droite continue à être couvert de décombres. Enfin, à gauche de la route et aussitôt que nous sommes arrivés au bas de la colline, ou, pour mieux dire, à la limite de la ville antique, commence une

1. Dans les ruines d'er-Rabbah se trouvent, en immense quantité, des pierres de taille formées d'un calcaire coquillier très-grossier et qui, évidemment, a été pris sur place.

allée de pierres qui s'étend au loin devant nous, et que nous rejoignons à deux heures trente-huit minutes, en un point où deux immenses arasements de ces mêmes murs en blocs de lave, séparés l'un de l'autre de cent mètres, viennent recouper perpendiculairement la rangée de pierres de droite. De l'extrémité du mur inférieur part vers le nord un autre mur semblable d'une très-grande longueur. En ce même point se termine la pointe gauche de la colline en croissant, d'er-Rabbah.

Une fois rentrés en plaine, nous tournons au sud-sud-ouest, et nous perdons presque immédiatement l'allée de pierres, qui est remplacée par des traces non équivoques d'une voie pavée antique. A deux heures quarante et une minutes, nous passons à quatre-vingts mètres à droite d'un monticule couvert de décombres, auquel aboutit une allée de pierres qui s'embranchait évidemment sur la voie antique que nous suivons. A deux heures cinquante et une minutes, le terrain de la plaine s'abaisse, et nous passons à dix mètres à droite d'un tertre couvert de ruines auxquelles les Arabes qui m'accompagnent ne peuvent donner de nom particulier. Là recommence l'allée de pierres que viennent recouper à droite et à gauche d'assez nombreuses murailles formant toujours des enceintes, aujourd'hui à fleur de terre. A trois heures précises, l'allée de pierres que nous suivons tourne au sud-sud-est, et il s'en détache une branche qui se dirige à l'est-sud-est, et va se perdre au loin. Presque aussitôt, l'allée principale disparaît, et nous cheminons directement au sud, pendant quelques minutes, à travers une plaine sans trace de ruines. A trois heures huit minutes, l'allée de pierres reparaît, et elle continue à se diriger au sud; mais à trois heures dix minutes, nous tournons au sud-ouest, et nous coupons l'allée qui est ici garnie d'un pavé, en assez bon état encore.

Nous avons alors en vue, à douze cents mètres à notre gauche, des ruines considérables dont je ne puis obtenir le nom. A trois heures quinze minutes, à environ un kilomètre en avant et à droite, nous apercevons sur le flanc d'un coteau d'autres ruines considérables aussi, et dont mes compagnons ignorent le nom. A trois heures vingt-deux minutes, notre route s'est infléchie vers le sud-sud-ouest, en se rapprochant du coteau couvert de ruines que nous avons en vue depuis quelques minutes.

En ce moment, nous voyons sortir des ruines cinq Bedouins à cheval, armés de lances et qui accourent au galop vers nous. Tous nos scheikhs forment aussitôt un petit peloton d'avant-garde ; chacun de nous, à tout hasard, prend son fusil, et nous marchons côte à côte, vers le point où doit avoir lieu la rencontre avec nos visiteurs. Déjà Hamdan, Abou-Daouk et nos scheikhs Beni-Sakhar se sont arrêtés pour recevoir les cinq cavaliers qui fondaient sur nous comme une avalanche, bien que plusieurs d'entre eux fussent montés sur des juments pleines. Tous se saluent froidement et d'un air peu gracieux, lorsque nous entrons nous-mêmes en scène. C'est le neveu du scheikh de Karak, Scheikh-Selameh, qui est venu avec des amis au-devant de nous. Depuis trois jours déjà, ils nous attendent dans les décombres, d'où nous venons de les voir sortir comme une bande de chakals.

C'est beaucoup trop d'honneur que ces messieurs nous font. Il serait difficile, je crois, de rencontrer ailleurs des figures de bandits aussi affreusement caractérisées. Le scheikh Selameh porte une robe rouge et une Abaya noire un peu plus que râpée ; il a la figure longue, les lèvres minces, le nez pointu et l'air d'un brutal de la pire espèce. Tous ses traits sont abîmés par la petite vérole, qui lui a éraillé les paupières ; somme toute, c'est un vilain monsieur qui m'inspire une confiance fort limi-

tée. Du reste, ses compagnons n'ont pas une tournure plus agréable que la sienne.

Je m'approche et je décoche à Selameh un selam-âleikoum que le drôle ne me rend pas; il a bien l'air de marmotter quelques paroles, mais elles ne franchissent pas le bord de ses lèvres, et Dieu sait quelles bénédictions elles m'auraient apportées ! Décidément nous avons fait une mauvaise connaissance, et mon salut non rendu me préoccupe un peu, je l'avoue; mais le vin est tiré, il faut le boire bravement. D'un geste, Selameh nous fait signe de nous remettre en route, et nous cheminons assez penauds derrière lui, en nous entretenant à voix basse, des surprises plus ou moins agréables qui, suivant toute apparence, nous attendent à Karak.

Selameh et ses quatre bandits sont muets comme des carpes. Abou-Daouk n'a pas quitté son air riant, et nos Beni-Sakhar ont pris le maintien de princes hautains et fiers. Mohammed fronce son sourcil noir et caresse la crosse de son fusil; quant à Hamdan, il est d'une pâleur extrême et visiblement oppressé par une inquiétude horrible.

A trois heures vingt-deux minutes, nous avons repris notre allure ordinaire, et, à peine sommes-nous en marche que Scheikh-Selameh, qui voit Loysel allumer une pipe pour lui-même, la lui prend des mains et se met tranquillement à la fumer : Diable ! diable ! diable ! se dit au fond du cœur chacun de nous, et moi plus que tous les autres, tout ceci n'est pas d'une gaîté folle! Nous nous sommes fourrés, la tête la première, dans un magnifique guêpier!

Comme il n'y a plus à reculer, nous faisons bonne mine à mauvais jeu, et la pensée du danger palpable qui nous menace, réagit promptement en sens inverse de l'intimidation. Notre bonne humeur habituelle vient d'avoir une syncope : elle se réveille, et nous nous faisons du bruit à nous-mêmes, en

goaillant Loysel sur sa bienheureuse pipe, afin de nous étourdir un peu. Maintenant advienne que pourra, on n'aura pas aussi bon marché de nous que de perdreaux, et à la grâce de Dieu!

Je reprends donc ma besogne géographique avec Édouard, et je continue à étudier le pays. Il est toujours aussi nu, car de Schihan jusqu'au bord de l'Ouad-el-Karak, il n'y a pas un arbre, pas un arbrisseau. A trois heures vingt-deux minutes, nous marchons au sud-sud-ouest, et la colline que nous avions à notre droite n'est plus qu'à cinquante mètres du chemin. A trois heures trente minutes, des ruines en couvrent le flanc. Bientôt s'élèvent à notre gauche de petits mamelons, et à trois heures quarante minutes, nous nous trouvons à la crête d'une descente qui nous mène, à trois heures quarante-trois minutes, au fond d'un ouad que traversait la voie antique; nous continuons à suivre celle-ci. En descendant, nous avons aperçu quelques affleurements de murs à notre droite.

Une fois au fond de l'ouad, nous marchons directement à l'ouest. Cet ouad que nous venons de traverser à sa naissance, se dirige au nord-nord-ouest; le revers opposé se franchit en suivant toujours la voie antique, qui, après s'être dirigée directement à l'ouest, s'infléchit un peu ensuite à l'ouest-sud-ouest. La montée est difficile; des rocs plats et glissants forment les marches d'une sorte d'escalier de géant, dont nous n'atteignons le sommet qu'à trois heures cinquante minutes. A notre droite, nous longeons une petite plaine basse qui a l'air de surplomber une vallée abrupte et profonde. A notre gauche est un monticule sur le flanc duquel nous marchons, pour arriver enfin à un petit plateau aboutissant à un ouad effroyable, qui s'ouvre comme un abîme béant devant nous : c'est l'Ouad-el-Karak.

Sa vue n'est pas faite pour nous rendre des idées couleur de rose, et jamais pareil repaire de bandits n'a existé dans le

monde entier; c'est là, du moins, notre première impression, à la vivacité de laquelle contribue, sans doute, l'aspect du ciel qui est couvert de nuages gris et d'une tristesse accablante. Nous avons quelque chose comme trois cents mètres presque à pic à descendre, et un peu plus à remonter, pour arriver à l'affreux nid de vautours qui s'appelle Karak.

En ce moment, Hamdan, tout effaré, s'approche de moi et me dit tout bas : Ne va pas te loger à la ville; reste au fond de la vallée, à la fontaine que nous allons rencontrer, et dis que tu préfères camper en cet endroit, à cause du voisinage de la fontaine. Les habitants de Karak sont d'affreux brigands; Dieu sait ce qui nous menace tous, si tu consens à entrer dans leur ville.

Il n'y avait pas dans cet avertissement de quoi me rassurer beaucoup; mais comment nous dispenser d'aller prendre gîte à la ville, sans donner à croire que nous avions peur? A tout prix nous devions éviter de laisser percer la moindre inquiétude, si nous voulions imposer quelque semblant de respect à ces bandits; et d'ailleurs que faire, que devenir en cas d'une attaque, au fond d'un gouffre pareil? Il suffirait de dix moellons jetés d'en haut, pendant la nuit, pour nous exterminer et nous broyer comme dans un mortier. Je répondis donc nettement à Hamdan, que nous étions venus pour visiter Karak; que nous voulions nous y arrêter au moins un jour, et que, par conséquent, ce qui nous restait à faire était d'aller loger dans la ville même, et de prouver ainsi que nous étions au-dessus de la crainte.

— Ala Khatrak— à ta volonté —, me répondit Hamdan en soupirant, et il s'éloigna de moi.

J'ai dit qu'à trois heures cinquante-six minutes, nous étions arrivés à un point à partir duquel nous n'avions plus qu'à descendre, pour atteindre le fond de l'Ouad-el-Karak. A notre

gauche, s'ouvre une vallée très-creuse, qui se prolonge vers le sud, et au fond de laquelle, à quinze cents mètres environ, mes Arabes me signalent une ruine nommée el-Boueïreh (la petite citerne). Une sorte de cap étroit, sur lequel nous nous engageons, s'avance sur l'Ouad-el-Karak et longe l'entrée de l'ouad où est el-Boueïreh : premier casse-cou sur lequel nous effectuons notre périlleuse descente au fond de la vallée.

Nous y touchons sains et saufs à quatre heures vingt-trois minutes. En ce point, ainsi que me l'avait annoncé Hamdan, nous trouvons une fontaine et deux grottes taillées dans le roc, probablement deux antiques grottes sépulcrales. La nuit vient; il est trop tard pour les examiner autrement qu'en leur donnant un coup d'œil que nous leur jetons en passant. Nous sommes alors en face de l'abominable chemin de chèvres qui doit nous mener au sommet du piton parfaitement isolé, qui s'élève du fond de la vallée, et sur lequel est bâti Karak.

Le scheik Selameh ne nous laisse pas le temps de lui faire des compliments sur les jolies routes de son pays; il engage son cheval dans la montée, et nous l'imitons, en veillant avec soin aux faux pas qui seraient infailliblement autant d'arrêts de mort. Cette ascension phénoménale dure douze minutes, pendant lesquelles nous escaladons une longue série de lacets si rapprochés les uns des autres, que chaque cavalier a sans cesse sur la tête le ventre des chevaux qu'il suit, de même qu'il est sur la tête de ceux qui le suivent. C'est à prendre cent fois le vertige. Ajoutez à l'agrément de cette route, la nécessité de faire grimper à son cheval de perpétuelles marches de roc glissant et d'un demi-mètre de hauteur, et vous comprendrez qu'en arrivant au sommet de cette côte infernale, on respire à l'aise, en se sentant dégagé d'un horrible cauchemar.

A quatre heures trente-cinq minutes, un dernier lacet nous amène au pied d'une tour carrée, d'une vingtaine de mètres de

hauteur, et qui défend le débouché du joli chemin que nous venons de parcourir, ce qui, par parenthèse, ne doit pas être difficile. Cette tour occupe un des angles saillants de la ville de Karak, et à ses flancs se rattache une mauvaise muraille d'enceinte qui s'étend au sud, mais dont nous suivons la branche dirigée à l'ouest.

La population est apparemment enthousiasmée de notre visite, et elle désire nous faire honneur; car nous trouvons réuni, au pied du mur d'enceinte, un rassemblement de hideuses figures; un cordon de figures semblables fait la doublure au-dessus de la muraille.

L'obscurité arrive grand train, et, après quelques minutes, nous franchissons par une brèche la muraille de la ville; nous avançons à travers des décombres infects, et nous mettons pied à terre dans une espèce d'enclos, attenant à une petite maison de pierre, qu'une cour, étroite de quelques mètres, sépare d'un autre édifice de pierre. Le premier est le couvent chrétien de Karak, le second, l'église dépendante de ce couvent. Deux religieux grecs habitent ce triste lieu, et c'est à eux que nous venons demander l'hospitalité.

Le scheickh Selameh a disparu, sans que nous fissions attention à lui. Que le ciel le conduise et que le diable l'emporte !

Il y a à Karak quelques centaines d'Arabes chrétiens; leurs chefs et entre autres un beau et brave vieillard, nommé Abd-Allah-Sennâ, qui est leur scheikh, sont accourus en armes auprès de nous. Les bonnes gens nous font le meilleur accueil qu'ils peuvent; ils nous prennent et nous baisent les mains, en nous souhaitant la bienvenue. Nous avons là sans doute des défenseurs nés, pour le cas possible d'une attaque de la part de la population musulmane.

Une fois descendus de cheval, nous avons à grimper par un

escalier étroit et sans garde-fou, appliqué contre le mur faisant face à l'église, et qui nous mène à la hauteur d'un premier étage. C'est là que demeurent les deux moines grecs. Ceux-ci déménagent, le plus lestement qu'ils peuvent, une pièce carrée dans laquelle le jour ne pénètre que par deux fenêtres sans vitres, fermées par des volets en bois mal joints ; de sorte que lorsqu'il fait mauvais temps, on est en plein jour condamné à avoir de la lumière. Notre cantine s'installe dans une salle basse ouverte à tout venant ; nos couchettes de voyage sont établies dans la salle carrée qui nous est offerte par les bons religieux, et nous voilà dans le trébuchet. En sortirons-nous avec toutes nos plumes? Dieu le sait ! mais il est bien probable que non.

A peine sommes-nous en possession de notre chambre à coucher, que celle-ci est immédiatement transformée en salon de réception. Une vingtaine d'habitants du lieu, chrétiens et musulmans, y pénètrent bon gré mal gré, et s'accroupissent sans façon dans tous les coins ; comme leur nombre augmente à chaque instant, ils s'entassent comme ils peuvent, en nous laissant à peine l'espace nécessaire pour nous-mêmes. Sans doute cet empressement est très-flatteur, mais nous nous en passerions bien, car nous jouons là le rôle de bêtes curieuses. Les moines, pour nous offrir le café, nous font sortir tour à tour de notre chambre, et nous conduisent dans un petit réduit qui contient leurs literies extraites de notre gîte, empilées les unes sur les autres.

Matteo, de son côté, apporte le café aux personnages de distinction qui sont réunis chez nous ; mais le fretin s'en passe. Après le café vient la pipe, et MM. les Karakois se montrent extrêmement friands de notre tabac. Ce qu'ils fument, faute de *Tutun* véritable, est un hachis grossier de feuilles et de tiges de je ne sais quelle drogue, peut-être de *Datura stramonium*. Nous en essayons ; je leur déclare courtoisement, au nom de

mes amis, qu'il est excellent, et nous sommes unanimes pour trouver la chose exécrable.

Nous ne pouvons pourtant pas garder nos visiteurs à perpétuité chez nous; la faim et la fatigue nous font désirer ardemment un peu moins d'honneur et un peu plus de solitude, et nous réussissons enfin à rester les maîtres exclusifs de notre chambre. Bien vite nous nous y enfermons à clef, et nous attendons le dîner en nous faisant part de nos impressions. Nous ne sommes plus surveillés cette fois, et nous pouvons nous dire franchement ce que nous pensons de notre position présente. Touchante unanimité! nous sommes tous convaincus que nous serons bien heureux de nous tirer en vie de la noble ville de Karak.

Une fois notre dîner terminé, nous nous jetons tout habillés sur nos couchettes, avec tout notre arsenal à portée de la main.

19 JANVIER.

Pour cette nuit toutes nos appréhensions ont été vaines; nous avons reposé le plus tranquillement du monde, malgré la vermine toujours plus drue qui nous assiége. Le temps, qui a été fort mauvais toute la nuit, s'est un peu relevé. Le vent souffle toujours avec violence, mais les rafales de pluie ont cessé pour le moment, et nous avons extrêmement froid. Nous qui sortons des bords de la mer Morte, nous ne sommes plus du tout habitués à la rude température des hautes plaines, et nous passons notre temps à grelotter.

Ce matin, j'ai jugé prudent d'entamer les pourparlers avec le scheikh de Karak, et de faire tâter le terrain pour savoir comment nous serions traités. Hamdan et Matteo, ce dernier surtout, sont nos plénipotentiaires. J'avais apporté une lettre du pacha de Jérusalem pour le scheikh Mohammed-el-Midjielly,

et je charge Matteo d'aller la lui remettre, et de lui demander sa protection.

Matteo est fort mal reçu. Midjielly est furieux de ce que nous sommes venus nous loger au couvent grec, et surtout de ce que nous avons été accueillis par les chrétiens de Karak. Quant à la lettre du pacha, il n'a pas le temps de lire de pareils messages : — Porte cela à Abd-Allah, dit-il à Matteo, puisque je ne suis plus scheikh chez moi, et que c'est à lui qu'on s'adresse d'abord, quand on vient visiter le pays où je commande. — Matteo fait tant qu'il peut de la diplomatie pour apaiser ce féroce petit tyranneau; il annonce très-probablement des cadeaux, car Midjielly lui répond qu'il ne veut rien de nous, qu'il ne vend pas sa protection, et que si je lui donne un luleh (fourneau de pipe), comme souvenir de mon passage, il s'en contentera ; que je puis rester à Karak dix jours, quinze jours, un mois, si je veux, visiter à loisir toutes les ruines antiques qui couvrent le pays, et que je n'ai rien à craindre.

Matteo arrive bien vite, la bouche enfarinée, pour nous rapporter cette belle et magnanime réponse, sur laquelle, je le confesse, je ne fais qu'un fonds médiocre. Hamdan, qui est présent, ne nous rassure pas le moins du monde sur les bonnes intentions de Midjielly; il est évident qu'il le considère comme le plus infâme gueux de tout le pays.

En ce moment, nous arrive une nouvelle qui n'est pas faite pour nous donner confiance. Nos Beni-Sakhar sont furieux, on leur refuse, par l'ordre du scheikh, de la farine pour eux et de l'orge pour leurs chevaux. Au même instant, le scheikh Mohammed me fait demander de les congédier, en me disant qu'il est injurieux pour lui que je reste dans sa ville, sous une autre protection que la sienne. Au premier abord, j'ai la simplicité de trouver cette susceptibilité assez naturelle, et je suis presque disposé à écouter la requête, lorsque Matteo me dit en italien

de bien m'en garder, et de refuser net, en arrangeant la chose le moins mal que je pourrai. D'instinct, Édouard abonde dans ce sens, et je fais répondre à Midjielly que j'ai juré par Dieu de ne payer les scheikhs Beni-Sakhar que lorsque je serais de retour dans leur campement; que je n'ai eu qu'à me louer de leurs services et de leur fidélité, et que, puisqu'ils ont religieusement tenu leur parole, je ne puis, moi, sans être un mécréant, ne pas tenir rigoureusement la mienne; que j'ai parfaitement confiance dans la parole du scheikh Mohammed; que je suis entièrement sous sa protection exclusive, puisque je suis dans les murailles de sa ville, et que, par conséquent, il aurait tort de se piquer pour si peu. Je le fais, en outre, prier de donner les ordres nécessaires pour que tous les hommes qui m'accompagnent puissent acheter les vivres dont ils ont besoin, pour eux et pour leurs bêtes.

Tout ceci se dit en face d'une bande de misérables armés qui ont envahi notre chambre dès le matin, et qui s'y installent avec le sans-façon de geôliers qui veillent sur leurs prisonniers. Une fois mon refus parti, Matteo me dit, toujours en italien, bien entendu, que la présence des scheikhs Beni-Sakhar gêne horriblement Midjielly et paralyse ses petits projets sur notre compte; il pense bien, le bandit, que s'il nous faisait un mauvais parti, il s'attirerait infailliblement sur les bras toute la tribu des Beni-Sakhar, et qu'alors il ne lui resterait d'autre perspective que celle de mourir de faim dans son repaire, où on le claquemurerait aisément, lui et toute son armée de voleurs, sans leur laisser la moindre possibilité d'en sortir. La demande de renvoyer nos amis était donc de sa part un coup très-bien joué, vu que si nous y cédions, nous offensions assez cruellement les Beni-Sakhar pour que ceux-ci n'eussent plus hésité à nous abandonner, et à nous laisser nous tirer tout seuls d'affaire, comme nous pourrions.

Heureusement Hamdan et Matteo étaient aussi rusés que Midjielly, et avec leur instinct d'Arabes, ils avaient éventé la mine. Tout ceci avait une fort vilaine tournure, et nous commencions à prendre singulièrement ombrage de cette vigilance effrontée et violente, à laquelle nous étions soumis depuis le point du jour.

Nous réussîmes pourtant, en criant haut, à rester encore une fois maîtres de notre logis, pour prendre notre déjeuner. Nous venons de boire notre café, et nous fumons assez tranquillement notre tchibouk, lorsqu'un grand vacarme se fait entendre à notre porte, à laquelle on frappe en maître; nous ouvrons, et mieux que jamais nous sommes envahis par une foule de bandits de fort mauvaise mine, à la tête desquels marche Mohammed-el-Midjielly en personne, scheikh-Selameh, son sacripant de neveu, et un autre escogriffe, scheikh-Khalil, propre frère de Midjielly. Ce sont les trois représentants actuels de l'illustre famille des scheikhs de Karak, famille qui, tour à tour, a fourni une riche collection de pendards et de pendus ou de décapités, à la domination turque et égyptienne.

Midjielly est un tout petit homme, qui porte avec une dignité de prince, le costume en loques des scheikhs Bedouins, c'est-à-dire la robe rouge, l'Abaya noire, et le kafieh bariolé ordinaire; il a un sabre turc au côté. Ses traits sont d'une régularité parfaite; ses yeux sont perçants comme des vrilles, mais ils ont le regard faux, défiant et méchant au delà de toute expression; son nez est droit et bien dessiné, ses lèvres minces et ses dents d'une admirable blancheur; une barbe noire, courte et très-proprement entretenue, encadre le charmant visage de cet homme, devant lequel on se sent mal à l'aise, parce qu'il est très-clair que du propriétaire d'une pareille figure on ne peut attendre aucune franchise, tandis qu'on doit, à chaque parole, redouter un piége. Les mains et les pieds de Midjielly sont

d'une délicatesse parfaite, et, comme il ne cesse, en parlant, de jouer avec ses orteils, nous pouvons juger, tout à notre aise, de la distinction des extrémités de ce souverain déguenillé.

Scheikh-Selameh, avec lequel nous avons eu l'honneur de faire connaissance dès hier, est, ainsi que je l'ai dit, le type parfait de la brutalité crapuleuse; il a toute la distinction d'un galérien. Quant à scheikh-Khalil, c'est un fort beau garçon, plus élancé et plus élégant de taille que Mohammed; il a l'air d'être parfaitement relégué au troisième plan, probablement parce qu'il n'est pas à la hauteur, pour la turpitude, de son illustre frère et de son neveu Selameh.

Les trois scheikhs s'installent sans façon sur nos couchettes, tous les seigneurs de la cour en font autant; quelques-unes se rompent sous le poids de ces brutes, et toutes se peuplent de la vermine que les marauds colportent partout avec eux.

Dans la foule, est venue le scheikh Abd-Allah, son fils et les autres chrétiens qui, la veille au soir, sont accourus au-devant de nous et nous ont fait visite au couvent. J'avoue que leur présence me fait du bien; au cas où la conversation tournerait à la tragédie, ce qui est possible, nous avons là quelques amis qui nous viendraient en aide et nous procureraient probablement le plaisir de vendre chèrement notre vie.

Mohammed parle à peine, et ne jette, par-ci par-là, que quelques paroles d'un air hautain et dédaigneux. Le café et les pipes arrivent; mais tout le monde a un air guindé, tout le monde s'observe : que va-t-il se passer?

Après un quart d'heure qui nous semble un siècle, Midjielly se lève et nous engage à le suivre; il tient à nous faire les honneurs de sa ville et à nous en faire admirer les monuments. En un clin d'œil nous sommes tous debout; nous bourrons nos ceintures et nos poches de pistolets, à la barbe de toute l'as-

sistance, et nous nous mettons en route, en laissant Philippe et Louis à la garde du camp, avec ordre de veiller activement et d'écarter, à tout prix, les curieux que l'appât de nos armes pourrait attirer pendant notre absence.

J'oubliais de dire que dans la conversation, Midjielly m'a demandé si j'avais une lunette; je lui ai répondu que oui. Bien vite il m'a exprimé le désir de la voir, et, après l'avoir essayée, il a fait poliment la grimace : — J'en ai une qui vaut mieux que cela, — m'a-t-il dit. Il a fallu ensuite lui montrer toutes nos armes, fusils et pistolets, à un et à plusieurs coups. Pour cette fois, il n'a pas pu se vanter d'avoir mieux, et il a regardé, d'un air de convoitise effrénée, nos fusils de guerre à deux coups et nos pistolets à quatre et à huit coups. Ceux-ci lui ont inspiré une véritable admiration; aussi nous sommes-nous empressés d'en orner nos ceintures, pour commencer la promenade qui nous est si gracieusement offerte.

Nous voilà hors de notre prison, cheminant à travers des ruelles boueuses et encombrées d'immondices, franchissant à chaque instant des amas de décombres, restes des habitations écrasées par Ibrahim-Pacha, et suivis d'une nuée de gens armés qui nous accompagnent comme des captifs que l'on garde à vue. A chaque pas, des paroles injurieuses arrivent à nos oreilles; mais nous faisons mine de ne les pas comprendre; c'est plus sage.

Après avoir traversé la ville, nous touchons à la pointe ouest du roc sur le sommet duquel est bâti Karak, et nous nous trouvons en face d'une immense tour, dont le plan forme un demi-parallélogramme, et qui domine la seule route par laquelle on puisse sortir de Karak, pour descendre directement au Rhôr-Safieh, c'est-à-dire à la pointe sud de la mer Morte. Une galerie intérieure, garnie de cinq ouvertures en ogive, règne à hauteur du premier étage de la tour, dans laquelle on

entre par une porte pratiquée dans la face postérieure du petit côté de droite de l'édifice; une longue et belle inscription arabe, accostée de deux lions rampants, semblables à ceux que l'on voit sur les monnaies égyptiennes du soulthan mamlouk Bahrite, el-Malek-ed-Dhaher-Beïbars (lequel a régné de 1260 à 1277), se montre au-dessous de la galerie. Je la lis en partie devant Midjielly et ses courtisans, lesquels, à coup sûr, seraient bien incapables d'en comprendre un seul mot. Je ne sais si cela les étonne, mais, dans tous les cas, ils ne le laissent paraître que par des sourires et par l'attention qu'ils portent à mon déchiffrement. (Voyez pl. xx).

Je voudrais bien copier cette inscription monumentale, mais je ne suis pas maître de mes mouvements, et bientôt on me fait quitter la place. Je sais, du reste, ce qu'il m'importait le plus de savoir, c'est-à-dire que cet édifice militaire a été construit par Beïbars, entre 1260 et 1277, et cette date approximative me suffit, à défaut de celle que m'aurait fournie très-certainement la transcription de l'inscription elle-même, transcription assez difficile, il est vrai, à cause de la hauteur à laquelle le texte est placé.

De là, Midjielly nous conduit à une citerne assez petite, taillée dans le roc à proximité de la tour que nous venons de visiter; puis à un véritable tunnel qui sert de porte à la ville, et qui fait un coude dans le roc vif pour venir aboutir au chemin par lequel on descend à la mer Morte, et que domine la tour de Beïbars. La roche est un calcaire crayeux très-compacte, coupé par de puissantes couches de silex d'un brun noir. Au point où le tunnel fait un coude, est percé dans la voûte un puits destiné à éclairer la voie qui n'est pas mieux entretenue que tous les autres chemins, c'est-à-dire qui est encombrée de pierres et de saletés.

Au-dessus de la porte extérieure qui est en maçonnerie, est

encastrée dans la muraille une autre inscription arabe, fort mutilée à coups de pierres, et dont il est difficile de déchiffrer un mot par-ci par-là. Comme je tâtonne pour me reconnaître au milieu de ces traits à demi effacés, Midjielly, qui s'est arrêté pour mettre une seconde fois ma science à l'épreuve, trouve probablement que je ne lis pas assez vite, car il me fait encore une fois déguerpir, et rentrer dans Karak par le même tunnel.

Il nous conduit alors à une très-vaste citerne ruinée, encombrée de pierres de taille, et qui me paraît beaucoup plus ancienne que ce que j'ai vu jusqu'ici des monuments de la ville. Là encore, au milieu des décombres, est une inscription arabe, tout aussi maltraitée que celle de la porte, et qu'il faudrait étudier à loisir pour en tirer quelque chose; mais le moyen d'apporter l'attention nécessaire, à un déchiffrement semblable, lorsqu'on est pressé, harcelé et insulté. Je me sers de ce mot à dessein, parce qu'au moment où je me baisse pour examiner cette inscription, un des ignobles brigands qui nous escortent, et qui s'est posté au sommet du mur de la citerne, me crache dessus. Mes amis ont vu l'outrage, et m'avertissent à l'instant; j'ai bonne envie de rendre une balle pour ce crachat, et lorsque, dans le premier mouvement de rage, je vais le faire, je comprends que c'est là ce qu'on veut; que je vais faire immédiatement tuer avec moi, les braves jeunes gens qui m'accompagnent et que j'ai entraînés dans ce coupe-gorge. Je sens alors qu'il y a plus de courage à laisser sans vengeance l'outrage que je viens de recevoir; je me contente donc de dire à Midjielly que la protection qu'il m'a promise est de bien peu de valeur, puisqu'il ne peut empêcher un des hommes qui lui obéissent, de cracher sur ses hôtes. Midjielly me répond en ricanant d'un air faux et méchant: « Ce n'est rien; il ne faut pas faire attention à ce que font les enfants! »

On conçoit qu'à partir de ce moment je suis dégoûté de la

promenade. Je déclare au scheikh que je veux retourner au couvent, et il se met en devoir de m'y reconduire; chemin faisant, il me fait passer devant les murs d'une mosquée ruinée, dont la porte est surmontée d'une inscription arabe en bon état. Mais je ne suis plus tenté de faire de la science à Karak; d'ailleurs une pluie assez forte survient à point nommé, et nous en profitons pour rentrer grand train au logis.

Pendant cette promenade divertissante, j'ai ramassé par-ci par-là quelques échantillons géologiques, quelques débris de poterie antique, analogue à celle que j'ai trouvée près du Redjom-el-Aabed, et un petit cube de verre, ayant fait certainement partie d'une mosaïque de l'époque romaine.

Le scheikh Khalil nous a plantés là; mais Mohammed et Selameh n'ont garde de perdre de sitôt leur proie de vue. Ils rentrent avec nous au couvent, et nous voyons une fois de plus notre chambre envahie par les drôles, entre les griffes desquels nous nous sommes si imprudemment jetés. Les deux scheikhs s'installent sans façon sur le lit de Philippe et le cassent immédiatement. Comme ces messieurs ont pris de l'appétit au grand air, ils se font apporter à manger comme s'ils étaient chez eux, et on leur sert incontinent une large omelette, qu'ils dépècent avec leurs doigts, en l'accompagnant chacun d'une énorme bribe de pain. Après le café et la pipe, ils nous quittent enfin et nous laissent respirer pour nous préparer aux ennuis de la soirée, car ils nous annoncent une nouvelle visite pour l'heure qui suivra celle de notre repas.

A peine ont-ils tourné les talons, que Matteo introduit auprès de nous un grand gaillard vêtu de la robe rouge des personnages de distinction, et qui désire nous parler. Une fois entré et la porte fermée derrière lui, il nous dit que Midjielly s'est conduit avec nous comme un insolent, qu'il ne nous a montré aucun égard, et que si nous voulons nous venger de lui, il est

prêt à nous donner assistance avec tout son monde. — Est-ce réellement un ennemi de Midjielly? Est-ce un *mouton*, qui vient nous tendre, de la part de celui-ci, un nouveau piége? Comme je m'en méfie singulièrement, je fais à mon tour de la diplomatie, et je réponds à notre homme, que si Midjielly a été très-hautain dans les premiers moments de notre entrevue, il a eu, depuis, l'air de prendre réellement le rôle de notre protecteur à Karak; que, par conséquent, je n'ai aucune intention hostile à son égard, et que je compte partir le plus vite possible, et retourner à Jérusalem, sans me mêler des querelles de personne. Là-dessus notre visiteur nous a quittés. Comme il y avait force Arabes accroupis à notre porte, et bien placés pour entendre tout ce qui se disait dans notre chambre, si le scheikh en question n'était pas un émissaire de ce fourbe de Midjielly, on lui aura fait un mauvais parti; ce qui est certain, c'est que nous ne l'avons plus revu.

Le reste de notre journée se passe assez tristement à philosopher sur notre position présente. Nous en tirer sans encombre, devient de plus en plus pour nous un problème d'une grande difficulté, et dont nous avons beau chercher la solution; nous ne l'entrevoyons guère. Toujours est-il que nous n'en sommes pas plus mélancoliques pour cela, et que les plaisanteries et les folies vont leur train dans notre prison, aussitôt que l'on veut bien nous y laisser seuls.

Avant notre dîner, le scheikh Abd-Allah est venu nous voir un instant, et comme nous étions dans un moment de gaieté, nous l'avons régalé de l'audition d'une boîte à musique, qu'il a écoutée avec une admiration profonde. Je lui ai dit qu'il y avait une bête enfermée dans la boîte, et que c'était elle qui faisait ce joli petit bruit. Abd-Allah a pris cette explication pour argent comptant, et sans doute, en nous quittant, il est allé faire part à ses amis et connaissances de sa bonne fortune, et leur racon-

ter comme quoi les Frandjis mettent des petites bêtes dans des boîtes pour les faire chanter, et sans qu'on ait besoin d'autre chose que de leur chatouiller la queue avec un petit morceau de fer. Telle était effectivement la seule explication que j'avais pu donner à Abd-Allah; toute autre eût été incompréhensible pour lui. Au reste, comme il était fort intelligent, il avait deviné tout seul une partie de cette belle histoire. On va voir tout à l'heure que cette fois encore la Providence nous avait inspirés, et que le charivari donné à Abd-Allah devait nous tirer une cruelle épine du pied.

Après le dîner, nous attendons assez tranquillement la visite annoncée, je dois même avouer que nous la désirons vivement, parce que dans cette visite notre sort doit évidemment se fixer. Ou nous serons libres de partir demain, ou nous resterons entre les griffes de Midjielly, et alors nous deviendrons ce qu'il plaira à Dieu.

L'honnête scheikh de Karak a la politesse des rois, à moins que ce ne soit plutôt l'exactitude des huissiers. L'échéance cette fois a sonné; il s'agit pour nous de boursiller, et Midjielly n'a garde de nous faire attendre. Il arrive donc plus froid et plus guindé que jamais avec son honorable neveu Selameh. Hamdan et Matteo seuls les accompagnent, toute la société Bedouine ayant reçu du scheikh la permission d'aller se promener.

Après la pipe et le café, le moment est venu de s'expliquer, et j'entre en matière, en réunissant tout ce que je sais d'arabe afin de produire un discours à effet.

Je crois faire un coup de maître en regardant comme sérieuse la réponse magnanime du matin, à propos des cadeaux annoncés par Matteo, et je prends texte du luleh demandé, pour exalter la générosité du puissant scheikh qui nous a si gracieusement accueillis dans sa ville. Il est bien clair que

j'oublie de parler du crachat que j'ai reçu dans le dos, en sa noble compagnie. Tout ceci dit, je me hâte d'ajouter que des hommes comme nous, que des Français ne peuvent, en fait de magnanimité et de générosité, se laisser rendre des points par personne, qu'ils en tomberaient malades, et patati, et patata.

Bref, après un pathos chevaleresque et patriotique, je viens au fait; je prends mon fusil à deux coups, magnifique fusil de voltigeur corse; j'en fais jouer les batteries, et je déclare au scheikh qu'il n'y a pas au monde d'arme meilleure que celle-là. C'était bien à peu près la vérité, mais ce qui ne l'était plus, c'était la valeur exorbitante que j'attribuais au fusil, pour le rehausser encore aux yeux de Midjielly. Après le fusil vient une paire de bons pistolets d'officier de cavalerie, sur le compte de laquelle je me livre avec complaisance à la même enflure d'évaluation. Et quand j'ai fini : « A toi, dis-je, scheikh Mohammed-el-Midjielly, je donne ce magnifique fusil, en souvenir de mon passage chez toi, et en gage de ma tendre amitié. A toi, scheikh-Selameh, cette non moins belle paire de pistolets. »

Je venais, sans m'en douter, je le confesse, de m'enferrer le plus sottement du monde. Mon discours terminé, je passe l'inspection des figures de mon auditoire, et je commence par voir les deux faces de Hamdan et de Matteo, celle de Hamdan surtout, empreintes de la plus déplorable grimace. Quant à Midjielly et à son neveu, ils n'ont manifesté la haute satisfaction que leur a causée ma générosité, que par un surcroît de froideur et d'insolence dans le regard.

Je suis assez empêtré, et j'attends, lorsque Matteo me dit en italien : « Vous avez fait de la belle besogne ! Vous voilà enfoncé à ne jamais vous en tirer. » L'impatience me gagne, peut-être un peu aussi le dépit d'auteur sifflé; bref, je com-

mence à prendre un autre ton et à parler un peu plus haut. Je crois même que je jure un petit brin, en chargeant Matteo de savoir nettement, et tout de suite, ce que ces voleurs-là veulent de nous.

Là-dessus, conciliabule à voix basse entre les deux bandits et mes plénipotentiaires, conciliabule qui se clôt par la demande du prix des armes, encore plus magnifiques que je ne voulais bien le dire, et que j'avais offertes à l'oncle et au neveu. Comme la requête me semble d'une délicatesse équivoque, à corsaire corsaire et demi! je fais dégringoler autant que je peux le tarif de mes cadeaux refusés, et j'offre quinze cents piastres; sur quoi Midjielly me rit au nez et refuse net.

Nouveau conciliabule encore plus à voix basse que le précédent, et qui dure beaucoup plus longtemps. Enfin l'ultimatum arrive : on exige deux mille piastres, plus trois abaya, trois kafieh et trois paires de bottes. Comme je savais par expérience que ne pas prendre les Arabes au mot, c'est, dans des stipulations pareilles, s'exposer à des mécomptes perpétuels, je m'empresse de consentir. Je crois être au bout de mes tribulations, lorsque Midjielly se rappelle qu'il a un frère tendrement aimé et auquel il est bien aise de faire un petit cadeau avec notre bourse. Il exige donc effrontément, comme appoint, dix rhazis, c'est-à-dire deux cents piastres, à donner en bakhchich à Khalil. Je les accorde bien vite, et voilà que l'appétit vient en mangeant à notre ogre; c'est encore une abaya, un kafieh et une paire de bottes qu'il faut pour le même Khalil. Quoique décidé à les accorder, je commence à comprendre qu'il faut m'insurger un peu contre ce flux d'exigences, si je veux l'arrêter. Je crie donc, je témoigne très-haut ma mauvaise humeur, et je déclare que je ne veux rien donner moi-même à Midjielly; qu'il aille se faire payer par Matteo, et qu'il nous laisse enfin tranquilles.

Le désir de palper nos pièces d'or fait aussitôt lever la séance aux deux honorables scheikhs, qui nous quittent sans que nous échangions la plus mince formule de politesse. Je ne dois pas omettre ici que j'ai exigé du scheikh Mohammed-el-Midjielly qu'il nous accompagnât en personne, jusqu'au premier campement des Beni-Sakhar, dans le Rhôr-Safieh : il s'y est engagé.

A peine sommes-nous débarrassés de nos deux avides sangsues, que surviennent nos scheikhs Beni-Sakhar, qui réclament leur salaire. Il paraît que les habitants de Karak leur ont vendu chèrement leurs épices, ou bien que ces messieurs désirent faire provision, dans cette élégante ville, des menus objets qui leur manquent absolument, pour être des Bedouins fashionables.

Cette nouvelle trouée faite dans nos finances nous déplaît souverainement. Qui sait si une fois payés les scheikhs nous serviront encore avec la même fidélité? Je refuse donc très-résolument d'accéder à leur demande, et je leur signifie que, puisque je me suis engagé par serment à les payer le jour où nous serions de retour à leurs tentes, je ne dois et ne veux les payer que là. Ils insistent, alléguant le besoin absolu d'argent qui les presse, et la nécessité de payer leur dépense et celle de leur monde; enfin je cède et je consens à leur donner dès aujourd'hui les deux tiers de la somme qui leur est due. Je les envoie donc à la caisse, c'est-à-dire à Philippe, qui est le porteur de notre trésor, et à Matteo, qui distribue l'argent aux Bedouins.

A propos de notre trésor, il commence à être d'une maigreur inquiétante; il a été tant de fois saigné depuis notre départ de Jérusalem, qu'il n'a presque plus de vie. Encore une ou deux rencontres de tribu, et nous n'aurons plus que notre bonne mine pour payer les Bedouins; ceci revient à dire

que nous courons grand risque de rentrer tout nus à Jérusalem, si nous y rentrons.

Nous avons réussi pourtant à contracter un emprunt dans le désert, et la chose est tellement invraisemblable, que je ne puis me dispenser d'en parler. Le jour où nous avons quitté le campement de Kharbet-Fouqoûa, près de Schihan, il nous est venu une très-heureuse idée, que je me suis hâté de mettre à exécution. Nous avions toujours avec nous le marchand de bestiaux, Mohammed-el-Qodsy, qui était parti pour Karak dans l'intention d'acheter des moutons. Il avait donc très-probablement de l'or sur lui pour une certaine somme, et si nous réussissions à le lui emprunter, nous rendions un peu de rondeur à notre bourse déjà si aplatie.

Je chargeai donc Matteo de le sonder; le brave homme ne fit aucune difficulté pour nous obliger, et voici à quelles conditions. Matteo lui avait demandé de ma part ce qu'il comptait gagner dans la négociation qu'il venait entamer à Karak, et Mohammed avait répondu : —huit cents piastres;—il en avait sur lui deux mille en or. Je lui offris donc de lui prendre ses deux mille piastres et de lui en rendre deux mille huit cents, le jour de notre arrivée à Jérusalem. Il y consentit très-volontiers; mais un bon Musulman ne peut prêter d'argent à intérêt; le Coran s'y oppose. Il fallut donc inventer un petit procédé pour dérouter le Prophète, et ce procédé le voici : Mohammed vendit son cheval à Matteo mille piastres, et Matteo le lui revendit immédiatement deux cents, ce qui constituait une différence de huit cents piastres que Matteo s'engagea à payer, le jour de notre rentrée à Jérusalem. Ce double marché fut conclu avec force poignées de main, données en gage de bonne foi, le plus sérieusement du monde. Je fis ensuite à Mohammed-el-Qodsy un bon de deux mille piastres, à toucher en or chez notre banquier, et nous emboursâmes

aussitôt après les deux milles piastres empruntées. Au train dont nous allions, elles ne devaient pas faire un long séjour dans notre poche, et effectivement, elles changèrent très-rapidement de propriétaires.

Nos Beni-Sakhar congédiés, nous espérions être quittes de toutes les visites pressurantes; nous avions compté sans notre hôte. Cette fois, c'est Scheikh-Khalil qui arrive tout ébouriffé et réclame deux mille piastres au lieu des deux cents que son frère a demandées pour lui. — Je suis aussi scheikh que Mohammed, dit-il, et je veux être traité comme lui; c'est m'insulter que de me donner dix misérables rhazis, c'est honteux; ce sont cent rhazis qu'il me faut. — A cette nouvelle tuile qui nous tombe sur la tête, nous commençons à sentir la colère nous prendre, et nous échangeons presque des gros mots.

Mais Scheikh-Abd-Allah a parlé à Khalil de la boîte à musique, et, curieux comme un Bedouin qu'il est, au milieu de sa colère, cette brute de Khalil demande à voir la boîte et à entendre chanter la petite bête qu'elle renferme; j'entrevois une branche de salut et je m'y cramponne en homme qui se noie. Je tire la boîte avec des précautions infinies, de la caisse aux bijoux de pacotille que nous avons emportés avec nous. Je la monte et je la mets sur la table. Khalil s'émerveille, et dix fois de suite il faut remonter le ressort et faire jouer les airs insupportables de l'affreuse petite machine.

Notre Bedouin, dont les yeux brillent comme des escarboucles, finit par laisser partir de ses lèvres un : — donne-moi-la en bakhchich, — que je repousse avec indignation, afin de lui faire mettre un peu d'insistance. Je lui déclare que cette boîte, qui a coûté tout juste sept livres dix sous, vaut des milliers de piastres, que c'est notre plus douce consolation dans les moments difficiles, et que je ne puis consentir à m'en séparer.

Or, Khalil est un beau-fils qui a un harem; faire chanter la petite bête devant mesdames Khalil, c'est un moyen infaillible de se faire adorer; il prie donc, il supplie et met la main sur la boîte; comme je pense bien qu'il ne peut manquer de casser le ressort du premier coup, je lui dis que la petite bête se fatigue à force de chanter, et qu'à force de la chatouiller elle s'endort. — Voyons donc, lui dis-je, si elle est encore éveillée. — et je monte le ressort. Nouvelle sérénade!

Quand elle est finie, Khalil veut à toute force une leçon de chatouillage; je lui retiens la main à propos, et le carillon va son train; puis il veut recommencer tout seul; j'entends un petit craquement de mauvais augure, et je me hâte de dire à notre homme que la bête vient de s'endormir, et qu'en voilà pour vingt-quatre heures de repos, parce que la journée a été très-fatigante pour elle. Dans vingt-quatre heures, nous serions loin; peu nous importait. Enfin, le scheikh n'y tient plus: — Laisse-moi ta boîte, me dit-il, et je me contenterai des dix rhazis que tu m'as donnés. — Je tope bien vite, et, prétextant une grande fatigue, je mets nos visiteurs à la porte. Khalil a serré avec grand soin la bienheureuse petite boîte dans son sein; voilà un bijou qui lui donnera bien de l'agrément! A son compte, il l'a payé dix-huit cents piastres! C'est cher!

Enfin, Dieu soit loué! nous sommes seuls, et nous nous jetons sur nos couchettes. Voilà maintenant François, le drogman de Rothschild, qui entre dans notre chambre, et qui nous déclare qu'il n'y a pas possibilité de partir le lendemain, parce que nos chevaux ne sont pas ferrés. Je suis prêt à adopter la détermination de rester un jour de plus à Karak, lorsque Édouard se ravise: — Mais c'est souverainement absurde, dit-il! comment, nous avons la chance de pouvoir sortir demain du hideux coupe-gorge où nous sommes, et nous y resterions vingt-quatre heures de plus, de notre plein gré? Ce n'est pas

possible. Que les chevaux soient ferrés ou non, il faut s'en aller d'ici. Tant pis pour les moukres qui n'ont pas songé à les faire ferrer. D'ailleurs, voilà deux jours qu'il pleut; et la Sabkhah, croyez-vous qu'elle sera bien commode à franchir? — A cette idée de la Sabkhah, mon hésitation cesse; à mon tour, j'ai hâte d'être sur la rive occidentale de la mer Morte; il me semble que là nous serons chez nous. Nous envoyons donc promener François, et nous décidons que le départ aura irrévocablement lieu demain matin. François s'en va de méchante humeur et en grommelant; nous ne nous en soucions guère, et nous nous hâtons de dormir, en songeant au bonheur d'être libres demain.

20 JANVIER.

Au point du jour, nous sommes debout, et tous les paquets se font au plus vite. Les moukres ont reçu l'ordre de presser le chargement de leurs bêtes, car nous voulons et nous espérons filer sans perdre une minute. Hélas! cette fois encore nous avions compté sans notre hôte. Au moment où nous pensons déguerpir, arrive Midjielly et toute la sequelle; il ne veut pas que nous prenions congé de lui sans que nous ayons vu les ruines du château, dont il tient à nous faire les honneurs : c'est une affaire d'une heure.

Il n'est guère possible de refuser, et, qui sait? peut-être dans cette heure donnée à la curiosité aussi bien qu'à la prudence, ferons-nous quelque découverte intéressante. Nous allons donc sortir avec le scheikh et gagner au plus vite les ruines du bienheureux château, lorsque François Dzaloglou entre furibond; on vient de lui voler son sabre, qu'il a acheté quatre cents piastres à Damas, un sabre magnifique, à ce qu'il prétend. Il crie comme un brûlé, et, pour le calmer un peu, je porte immédiatement plainte au scheikh : — Un de tes

administrés vient de nous voler un sabre, lui dis-je, et il dépend de toi que le sabre se retrouve; donne des ordres en conséquence, puisque nous sommes sous ta protection.

Cette requête a l'air d'ennuyer beaucoup Midjielly, qui, ne pouvant cependant se dispenser d'y faire droit, donne l'ordre de crier dans les rues de Karak qu'un sabre nous a été volé, et qu'on ait à nous le rapporter sur-le-champ. Les reproches hautains de nos scheikhs Beni-Sakhar n'ont pas peu contribué à décider Mohammed à prendre un parti qui le contrarie visiblement.

Après ce petit incident, nous commençons notre promenade au château; la foule des curieux n'a pas diminué, bien au contraire, et ils ont l'air plus insolents encore que la veille. Une fois arrivés dans l'enceinte du vieux château de Renaud de Châtillon, nous sommes conduits d'abord à l'église. C'est aujourd'hui une sorte de grande halle, n'ayant plus que les quatre murs, mais présentant par-ci par-là des traces de peinture chrétiennes, aujourd'hui méconnaissables. Dans la maçonnerie sont enclavés quelques morceaux provenant de monuments antiques; ce sont, par exemple, des ornements végétaux en bas-reliefs, ou quelques moulures étranges. A droite de la porte par laquelle on entre dans l'église, est encastré dans la muraille, à huit ou dix pieds de hauteur, un bloc de lave, sur lequel sont très-reconnaissables les traits principaux d'un symbole égyptien fort connu, l'œil mystique d'Horus. Pour ne pas perdre de temps, je prie Belly d'en prendre un croquis exact, pendant que je me laisse conduire par Midjielly au milieu des ruines, énormes encore, des bâtiments d'habitation.

Pour parvenir à l'étage supérieur, il nous faut ramper sur les décombres et à travers des trous à peine suffisants pour laisser passer le corps d'un homme. En grimpant ainsi au risque de nous rompre le cou, nous parvenons jusqu'aux créneaux

qui garnissaient le haut des murs. De ce point la vue est magnifique, et l'on peut juger à merveille de l'étendue et de l'importance de cette remarquable construction militaire. Rien n'eût été plus facile que de prendre de là un plan cavalier de tous les ouvrages qui constituaient cette forteresse inexpugnable; mais, je l'avoue humblement, je n'avais pas le moindre cœur à la besogne : à chaque instant je redoutais une trahison, à chaque pas un piége, et je n'avais d'autre pensée que celle de nous voir tous sains et saufs hors de Karak.

Nous redescendîmes donc en hâte par le même escalier ruiné et encombré de débris, et nous nous retrouvâmes avec une vive satisfaction, je dois le dire, sur le terre-plein du château. En nous dirigeant alors vers le sud, à un point où la muraille d'enceinte domine à pic le vallon qui entoure la base de la montagne sur laquelle est juché Karak, nous vîmes pour la première fois un glacis d'énormes blocs de pierre bien équarris, et formant un plan incliné impossible à franchir pour des assiégeants.

On nous fit encore entrer dans une vaste salle, au-dessous de laquelle régnait une autre salle souterraine, dont nous pûmes constater l'existence, grâce à ce que la voûte formant le sol de la salle supérieure a été percée.

Pendant que Belly dessinait, il avait été grossièrement maltraité par un Arabe; dès que j'en fus informé, je m'en plaignis au scheikh Midjielly, qui, pour toute réparation, se contenta de rire sans m'adresser une parole. Cette fois encore très-probablement, un piége nous avait été tendu, et si Belly eût cédé au désir véhément de se venger par un coup de pistolet de l'insulte qu'il avait subie, c'en était fait de nous, et nous périssions tous en un clin d'œil. C'était à cela que l'on voulait nous amener, et je remercie la Providence de nous avoir donné, dans ces tristes moments, assez de froid courage pour mettre de côté le

courage si facile de la vengeance immédiate. Certes! nous avons montré plus de tête en évitant tous les piéges qu'on nous tendit alors, que si nous n'eussions pas su résister au besoin de payer immédiatement, comme ils le méritaient, les misérables qui nous outrageaient. Que pouvions-nous faire, à nous cinq, contre un millier d'assassins qui n'avaient d'autre désir que celui de nous égorger? Nous faire tuer bravement? La belle avance! Que devenaient alors les découvertes intéressantes qui nous avaient coûté si cher? perdues, perdues à tout jamais! Nous nous laissâmes donc insulter, et nous dévorâmes les insultes sans mot dire.

On comprend que nous n'étions pas désireux de faire durer plus longtemps notre visite au château de Karak. Aussi je signifiai à Midjielly que nous voulions retourner au couvent, déjeuner et monter immédiatement à cheval, pour regagner le Rhôr. Nous rentrâmes donc, et, chemin faisant, j'obtins du fils du scheikh chrétien Abd-Allah une perle d'or, quelques perles de cornaline et un cylindre de terre émaillée, fragments d'un collier moabite qu'on avait trouvé, quelque temps auparavant, dans un petit vase déterré au fond de la vallée; en échange de ces bijoux assez curieux, je glissai un rhazi de vingt piastres dans la main de mon vendeur qui s'en montra fort satisfait.

En rentrant au couvent, nous trouvons Philippe tout échauffé encore d'une alerte qu'il vient d'avoir. Nous l'avions laissé seul à la garde de nos armes, et pendant que nous étions tous au château, des Arabes ont voulu pénétrer de vive-force dans notre chambre, pour y voler sans doute tout ce qu'ils pourraient. Un seul drôle s'était présenté d'abord, et il avait été rudement éconduit par Philippe, qui s'était alors renfermé dans la chambre; mais presque aussitôt, l'agresseur revint suivi de trois acolytes de même farine, et ils firent tant de

bruit à la porte, que Philippe impatienté leur ouvrit, et, leur montrant un pistolet à huit coups, les mit en déroute.

Au moment même où nous rentrions, cette scène venait de se terminer. Chacun de nous prit immédiatement toutes ses armes, et, à partir de ce moment, les chances d'assassinat furent beaucoup moindres, parce que nous nous trouvions assez bien armés pour qu'on ne pût pas avoir aisément raison de nous.

Pas de nouvelles, et pour cause, du sabre de François, qui est d'une humeur massacrante. Enfin notre déjeuner est prêt; nous nous hâtons de le prendre, pour procéder immédiatement au départ. Mais les lenteurs interminables des moukres maudits nous font perdre plus d'une heure, et l'on comprend quelle impatience fiévreuse nous gagne; tous les hommes de notre escorte ont reparu et nous entourent. Évidemment l'orage qui nous a si rudement menacés est dissipé, ou peu s'en faut. Aussi sommes-nous bien joyeux, quoique nous n'ayons pas encore franchi les murailles de Karak; enfin nous sommes à cheval, mais nous attendons encore pendant près d'une demi-heure, qui nous paraît un siècle, que toute notre caravane soit prête.

Cependant cette demi-heure n'est pas perdue pour notre éducation de voyageurs en Arabie. A peine suis-je en selle que Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, et me dit avec la plus admirable effronterie du monde: — Hier tu m'as offert ton fusil à deux coups. Eh bien! donne-le-moi maintenant. — Ai-je besoin de dire que cette demande m'exaspère. — Je t'ai donné tout ce que tu auras de moi, lui dis-je; tu as mieux aimé de l'argent que le fusil; tu as toi-même fixé la somme que tu voulais, et je te l'ai payée; tu n'auras rien de plus. Cependant on m'a volé un sabre magnifique; c'est un de tes hommes qui l'a volé, et si tu le retrouves, je te le donne. — Khatrak-el-

Khaïr (merci) ! — répond le misérable. Évidemment c'était lui ou son frère Khalil qui avait fait voler le sabre.

Un de nos scheikhs Beni-Sakhar entend cette courte conversation, et, prenant la parole d'un ton très-animé, il reproche aigrement à Midjielly l'infamie qui nous est faite par lui : — Ces hommes étaient tes hôtes, lui dit-il ; ils ont tous grassement payé leur bienvenue, et tu souffres qu'un des tiens leur vole un sabre ! Chez les Beni-Sakhar si pareille chose arrivait, entends-tu, scheikh-Mohammed, la tribu donnerait au Français dix sabres plus beaux que celui qu'on lui aurait pris, et le voleur serait puni de façon à ne jamais recommencer. Mais ici vous êtes tous des voleurs, et vous ne savez pas comment on protége son hôte. — La leçon, toute dure qu'elle est, est acceptée sans mot dire par le scheikh de Karak, qui n'a garde de se formaliser des reproches que lui adresse un scheikh de la puissante tribu des Beni-Sakhar.

Après Midjielly, c'est son neveu Selameh qui a l'audace de venir me demander les pistolets que je lui avais offerts, la veille, avant notre traité moyennant finances. J'envoie très-gaillardement promener ce maraud, en lui demandant s'il se moque de moi. Ce sont les dernières paroles que nous ayons échangées.

Enfin, Dieu soit loué ! tout est prêt. Je fais filer devant nous toutes nos bêtes de charge, et nous suivons en bon ordre. Mohammed, qui a enfourché son cheval le dernier, est, j'en conviens, un des plus charmants cavaliers qui se puisse voir. Il fait piaffer son cheval à côté des scheikhs nos amis. Nous avons bien remarqué qu'il n'est pas armé comme un homme de sa race qui va faire une course de quelques lieues ; mais nous n'en avons tiré aucune conséquence, tant nous sommes habitués à voir les Arabes tenir religieusement la parole donnée. Mohammed n'a donc pour toute arme que son tchibouk. Lui seul nous accompagne, tous ses intimes ont disparu ; mais, en

revanche, Scheikh-Abd-Allah, son fils, et quatre ou cinq autres chrétiens, tous armés de mousquets et de khandjars, nous escortent, sans que nous les en ayons priés. Il est vrai que leur compagnie est loin de nous déplaire. Je suis, du reste, parfaitement convaincu qu'elle est beaucoup moins du goût de Midjielly.

Nous avons traversé l'ignoble amas de décombres qui s'appelle Karak, et nous arrivons à la porte en tunnel que nous avons visitée hier, lorsqu'un élégant de l'endroit, jeune homme de vingt-cinq ans environ, ayant les yeux peints avec du cohol, et les cheveux longs et tressés sur les tempes, infâme créature qui n'avait cessé de nous suivre, en nous adressant des injures, pendant nos deux promenades en ville, s'avise de nous envoyer un souhait de bon voyage de sa façon. Cette fois nous sommes en mesure de réprimer vertement son insolence; Midjielly le sent bien, et en conséquence il s'exécute d'assez bonne grâce. Il pousse son cheval droit à l'homme aux yeux peints, et il lui casse sur la tête, le tuyau de son tchibouk lancé à tour de bras. Tout le monde rit, sauf notre insulteur, qui ne s'attendait pas à cette récompense, et qui s'éloigne en pleurnichant et en frictionnant, des deux mains, le point sur lequel le tchibouk est tombé d'aplomb.

Au moment où nous traversons le tunnel, des pierres nous sont envoyées par le trou dont la voûte est percée, comme avant-goût du salut d'adieu qu'on nous ménage; une fois hors de la porte et sur le chemin, nous recevons de nos bons amis de Karak, placés au sommet de la muraille, une volée de pierres qui ne nous fait heureusement aucun mal, mais qui nous dispose à allonger le pas.

Il est onze heures vingt-huit minutes quand nous quittons la porte de la ville, et nous suivons le chemin en pente qui nous mène au pied de la tour de Beïbars. A onze heures trente-

deux minutes, nous longeons la face extérieure de cette tour, en suivant le fossé qui la précède, et qui forme la continuation de la grande route dans laquelle nous nous sommes engagés. Avant d'atteindre ce fossé, le scheikh Mohammed-el-Midjielly s'approche de moi, me balbutie une phrase de politesse fort équivoque, n'attend pas ma réponse, tourne bride aussitôt, et regagne au galop son repaire de voleurs. — Adieu, canaille! et que le ciel te confonde! — lui crions-nous avec un touchant accord, et nous nous éloignons, le cœur joyeux, de cette ville de malheur.

Une fois sortis du fossé de Beïbars, deux zigzags que fait le chemin nous amènent sur un plateau de dix mètres de largeur au plus, et à pic au-dessus de l'Ouad-el-Karak. Nous marchons alors au nord-ouest. A onze heures quarante-deux minutes, nous sommes arrivés à une crête escarpée, où la route tourne et descend brusquement par quelques lacets à un nouveau plan incliné, un peu plus à l'ouest que le premier. Bientôt nous nous engageons dans une série de zigzags très-serrés et très-abruptes, qui nous ramènent, à onze heures cinquante-deux minutes, en face de la tour de Beïbars, à cent mètres à peine de l'extrémité de gauche de sa face antérieure, mais à deux cents mètres en contre-bas. Là, le chemin tourne encore, et la tour, qui était à notre gauche, se trouve immédiatement à notre droite. Nous marchons alors de nouveau au nord-ouest, pour cheminer bientôt directement au nord. Nous sommes sur le flanc du piton de Karak, et nous longeons à gauche un ouad profond, nommé l'Ouad-el-Medabeh, au fond duquel coule un ruisseau. Notre route descend assez rapidement. A midi précis, nous sommes en face de quelques rochers en saillie sur le flanc de la montagne, et sous lesquels est cachée une source nommée Ayn-Teheddah. A midi trois minutes, nous ne sommes plus qu'à six mètres à peu près au-

dessus du fond de l'ouad, qui prend là le nom d'Ouad-el-Goulleh.

Le lit du ruisseau est rempli de lauriers-roses, et, à midi cinq minutes, nous le traversons au milieu d'une petite plaine cultivée et plantée d'oliviers. A midi neuf minutes, l'ouad s'est resserré de nouveau, à n'avoir plus qu'une vingtaine de mètres de largeur, et nous sommes en face de quelques blocs de rochers, placés à notre gauche, et qui se sont détachés de la montagne. A droite, c'est-à-dire sur le flanc opposé, et de l'autre côté du lit du ruisseau, fort encaissé en ce point, et garni d'une belle et riche végétation, nous voyons un petit édifice musulman ruiné, auprès d'une fontaine nommée Ayn-Sara, fontaine assez abondante pour alimenter un petit moulin placé à quelques mètres en aval. Il est vrai qu'une deuxième source, nommée Ayn-Qobech ou Aqbech (les Arabes de Karak prononcent ce nom des deux manières), fournit aussi ses eaux au moulin. Au delà s'ouvre, à cinquante mètres à droite, une vallée : c'est l'Ouad-Belastamah, sur le flanc ouest duquel on me signale un village nommé Daouarat-el-Habs.

Nous suivons toujours l'Ouad-el-Karak, dirigé en ce point au nord-ouest, en longeant à gauche un côteau dont le flanc est garni d'oliviers. Une fois que nous avons dépassé la tête de l'Ouad-Belastamah, l'Ouad-el-Karak tourne directement à l'ouest avec notre route, en prenant une largeur de deux cents mètres, pour former une petite plaine, au fond de laquelle est un moulin; nous sommes en face de ce moulin à midi seize minutes. Nous quittons alors le fond de l'ouad, pour monter sur un petit plateau cultivé, terminé par des rocs qui dominent le fond de l'ouad. En ce moment nous marchons à l'ouest-sud-ouest. A midi vingt et une minutes, nous nous sommes sensiblement éloignés de l'Ouad-el-Karak, et nous sommes en face d'une petite plaine basse, au milieu de laquelle se trouve une

fontaine nommée Ayn-el-B'ças, placée à quarante mètres environ, et à droite de la route que nous suivons ; à partir de là, celle-ci s'élève un peu, en s'inclinant à l'ouest-nord-ouest. A midi vingt-six minutes, le fond de l'Ouad-el-Karak, qui court directement à l'ouest, est à deux cents mètres sur notre droite, tandis que les escarpements du flanc que nous suivons, ne commencent qu'à cent mètres à gauche.

Nous avons alors parfaitement en vue, au delà de l'Ouad-el-Karak, une montagne élevée sur le sommet de laquelle se trouve un tombeau de saint musulman, nommé Qoubbet-Habisieh, et les ruines d'un monastère chrétien, nommées aujourd'hui Deir-el-Mokharib. A midi trente-huit minutes, notre route, après avoir fait un coude au sud, reprend la direction ouest, et nous sommes en face de rochers à pic qui bordent le flanc opposé de l'Ouad-el-Karak. Ces rochers ont reçu des Arabes le nom d'el-Khaouadjat (les marchands), sans que ceux-ci puissent me rendre compte de cette dénomination bizarre.

A midi quarante-trois minutes, nous trouvons un lit de ruisseau planté de lauriers roses. Ce ruisseau est formé par une source nommée Ayn-Sahour. En ce moment, l'Ouad-el-Karak est dirigé à l'ouest, comme notre route, et à quatre cents mètres à droite de celle-ci. A midi cinquante et une minutes, notre marche a un peu changé de direction, et nous cheminons à l'ouest-nord-ouest. Nous sommes alors sur le flanc d'un côteau qui forme en quelque sorte le pied d'une assez haute montagne, dont le sommet, placé à peu près à quatre kilomètres à notre gauche, s'appelle Ras-el-Emguer. A midi cinquante-cinq minutes, nous sommes redescendus au fond d'un petit ravin, garni d'un beau fourré de lauriers roses. A midi cinquante-huit minutes, au point même où nous rencontrons une nouvelle source, l'Ayn-et-Thabib, notre route s'in-

fléchit encore et se dirige exactement au nord-ouest. A une heure, nouvelle source, l'Ayn-es-Sekkeh, placée au pied d'un mamelon, sur une jolie pelouse verdoyante, et à laquelle nous nous arrêtons pendant trois minutes, pour faire boire nos chevaux. Le lit de l'Ouad-el-Karak est alors à huit cents ou mille mètres à droite. Nous marchons au nord-nord-ouest jusqu'à une heure vingt-cinq minutes, heure à laquelle nous avons, à vingt-cinq mètres à gauche, une seconde source nommée Ayn-es-Sekkeh.

Sur le flanc de la montagne opposée à celle que nous suivons, nous apercevons un ravin garni de verdure, où se trouve une source qui se nomme Ayn-Zeboub. A une heure vingt-six minutes, la vallée s'infléchit un peu vers le sud, et nous marchons à l'ouest, quelques degrés nord. Nous sommes alors sur un petit plateau planté d'un arbre isolé. A une heure trente minutes, nous passons vis-à-vis et à vingt mètres d'une ruine nommée Omm-Sedereh. En ce moment se montrent à nous, pour la première fois, sur cette route, des traces très-apparentes d'une antique voie pavée. A notre gauche, sur la hauteur, à une demi-heure de marche, à ce que me disent les Arabes de Karak qui m'accompagnent, est le Belad-el-Ahzar. A une heure quarante minutes, nous marchons au nord-ouest, et nous sommes précisément en face de l'Ayn-Zeboub, déjà signalé plus haut, et dont nous sommes, en ce moment, séparés par un intervalle de près de trois kilomètres.

Nous avançons toujours sur le flanc de la montagne qui borde au sud l'Ouad-el-Karak, et en longeant une crête qui domine un plateau placé à cinquante mètres environ en contre-bas de notre route. Sur ce plateau inférieur, et à une cinquantaine de mètres à vol d'oiseau, sont des sources placées au milieu de rochers et nommées Ayoun-el-Rhezal. Aussitôt après, nous commençons à descendre vers ce plateau, en mar-

chant à l'ouest, mais à quelques degrés au nord. Le lit de l'Ouad-el-Karak s'est alors rapproché de nous, et nous n'en sommes plus qu'à quatre cents mètres environ. Jusqu'à deux heures, nous suivons un chemin taillé à pic sur des roches qui dominent, d'une dizaine de mètres, le plateau inférieur sur lequel se trouvent les Ayoun-el-Rhezal (les sources des gazelles).

A deux heures huit minutes, nous sommes à la crête d'une petite vallée très-creuse qui vient du sud, et au fond de laquelle est une source nommée Ayn-er-Rcès. Quelques zigzags assez difficiles nous amènent, à deux heures quinze minutes, au fond de cette vallée et près de la fontaine. L'Ouad-el-Karak est alors à six cents mètres à droite. Arrivés en ce point, nos chrétiens d'el-Karak nous engagent à faire halte et à dresser nos tentes pour la nuit. Mais ce conseil est fort mal accueilli : nous avons trop piètre souvenance des habitants de la ville hospitalière que nous venons de quitter, pour que nous ne trouvions pas une insigne folie à camper aussi près de ses murailles. Nous sommes loin encore des tentes des Beni-Sakhar, Mohammed-el-Midjielly pourrait bien se raviser et nous tomber dessus, pendant la nuit, avec tous ses bandits. Je m'oppose donc très-nettement à ce que la proposition qui souriait fort aux moukres, soit accueillie, et je donne l'ordre formel de continuer à marcher, en signifiant que j'entends coucher ce soir hors des montagnes et dans le Rhôr. Personne ne s'avise de faire des réflexions qui seraient évidemment très-mal reçues, et nous continuons à marcher.

Après avoir contourné le fond du vallon, en longeant le pied de la hauteur, nous reprenons, à une heure vingt-deux minutes, la direction nord-ouest. L'ouad-el-Karak se rapproche de nous, et il n'est plus qu'à quatre cents mètres à notre droite. Nous nous engageons alors sur une corniche d'une dizaine de mètres de largeur, et qui domine le plateau

inférieur. En ce point, nous avons à neuf cents mètres à notre gauche le sommet du Djebel-el-Hadits, et, à environ vingt kilomètres à droite, celui du Djebel-Dzâfel. Bientôt nous descendons à travers les rochers sur le plateau inférieur, et nous nous trouvons, à deux heures trente-cinq minutes, au milieu d'un véritable entassement de grosses roches détachées par quelque tremblement de terre, et qui ont roulé dans la vallée. C'est absolument la contre-partie du chaos de Gavarnie, et nous entrons dans ce chaos à deux heures trente-cinq minutes. A deux heures quarante-deux minutes, nous sommes toujours au milieu de ces roches, et le fond de l'ouad s'est encore rapproché de nous d'une centaine de mètres.

A deux heures quarante-quatre minutes, nous prenons, à travers les roches éboulées, une nouvelle descente assez rapide et fort tortueuse, nommée le Naqb-el-Mouchinaneh. A deux heures quarante-sept minutes, nous traversons un ravin encombré de roches énormes, au delà duquel continue toujours cet étrange chaos, débris d'une véritable montagne qu'une effroyable convulsion de la nature aura mise en morceaux. A deux heures cinquante-neuf minutes, nous arrivons à une petite plaine ronde, qui n'a pas plus de cent mètres de diamètre, et nous longeons le flanc gauche d'un piton de rocailles assez élevé. Le fond de l'Ouad-el-Karak est toujours à trois cents mètres à notre droite. A trois heures cinq minutes, nouvelle descente à travers les rochers. Nous gagnons alors le fond d'un ravin escarpé; nous l'avons atteint à trois heures vingt minutes, puis nous marchons à l'ouest-sud-ouest. Le flanc droit de ce ravin est formé par un mamelon assez considérable, à la pointe ouest duquel sont les ruines d'une tour antique, nommées Redjom-Talâa. Au fond du ravin et vis-à-vis cette tour, nous rencontrons, à trois heures vingt-quatre minutes, une source très-faible; c'est l'Ayn-Talâa. (Talâa

signifie tout lieu par lequel les eaux s'écoulent des hauteurs, pour descendre dans la plaine.)

A trois heures trente minutes, nous sommes sur le flanc d'un autre piton placé à notre gauche, et au pied duquel nous arrivons par deux ou trois zigzags fort roides. Ce piton domine un ravin dans lequel se trouve encore une autre source nommée l'Ayn-el-Mantarah. Enfin, à trois heures trente-cinq minutes, nous arrivons à l'entrée d'une affreuse déchirure qui n'est qu'un immense cratère; c'est l'Ouad-el-Kharazeh (ou mieux el-Kharadjeh, la vallée de la sortie). A la crête est une ruine carrée, nommée Kabou-el-Kharazeh. A trois heures quarante-deux minutes, nous marchons en zigzag dans cet horrible défilé, que domine à gauche une longue montagne de melaphyre, et à droite, d'immenses escarpements de calcaire, au pied desquels nous voyons, à plusieurs reprises, des affleurements de lave, assez rapprochés de nous (cinquante mètres environ) pour que nous puissions reconnaître que ce ne sont pas de grosses taches noires de terre végétale.

A trois heures cinquante-cinq minutes, nous sommes sur une langue de rochers qui domine le fond de la vallée, et qui n'a guère qu'une quarantaine de mètres de largeur. Son extrémité porte les ruines de trois tours, deux rondes et une carrée, entre lesquelles passe le chemin, et qui sont éloignées l'une de l'autre de dix mètres seulement. Des palmiers nains garnissent le revers droit de cette espèce de promontoire, que nous quittons pour cheminer sur le flanc de la montagne de melaphyre, en gagnant le fond de l'ouad.

Comme la marche est extrêmement difficile, à quatre heures une minute, nous faisons une halte de cinq minutes, pour laisser à nos chevaux et un peu à nous-mêmes le temps de reprendre haleine. A quatre heures onze minutes, nous marchons directement à l'ouest, après avoir auparavant incliné un peu au

sud. Nous quittons alors le flanc de la montagne noire, et nous rentrons dans les mamelons blanchâtres, après avoir passé de nouveau auprès de quelques affleurements de lave, dont la surface semble avoir subi la même décomposition que les laves du Vésuve, à Torre del Greco. Nous suivons un ravin dirigé à l'ouest-sud-ouest entre ces monticules, et qui aboutit à un petit plateau sur lequel nous nous arrêtons à quatre heures vingt minutes. A quatre heures quatorze minutes, les mamelons de sable ont pris une couleur rougeâtre, et les flancs de ces mamelons sont couverts de véritables cailloux roulés. A notre gauche suit une direction sensiblement parallèle à celle de notre route, un ravin rempli de palmiers nains et de lauriers roses, au fond duquel murmure un charmant ruisseau; c'est le Nahr-ed-Drâa, que nous avons rencontré il y a quelques jours dans le Rhôr.

Nous trouverions difficilement un plus joli endroit pour passer la nuit; d'ailleurs il se fait tard et l'obscurité vient; nous avons sous la main de l'eau excellente à discrétion; notre camp s'établit donc promptement, et, cette fois du moins, nous sommes bien assurés que les brigands de Karak ne viendront pas nous chercher noise pendant la nuit; nous sommes hors de leur portée, et trop près des campements de nos amis les Beni-Sakhar.

Le temps est devenu très-couvert, et menace fort de passer à la pluie. Je voudrais bien, pendant que l'on dresse nos tentes, faire quelques recherches d'histoire naturelle, autour du camp; mais l'obscurité arrive grand train, et je me vois forcé de remettre à demain matin mes chasses de naturaliste. En ce point, du reste, nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous avons grandement descendu depuis Karak; au lieu de la température glaciale de cette malheureuse ville, nous retrouvons la chaleur des bords de la mer Morte. Il est

fâcheux que les nuages les plus épais roulent au-dessus de notre tête; comme il est évident qu'ils ne tarderont pas à faire autre chose que cela, nous pensons avec un certain ennui à la Sabkhah que nous aurons à traverser dans deux jours, et qui pourrait bien nous jouer quelque mauvais tour, si la pluie grossissait trop fortement les cours d'eau que nous avons à franchir. Après tout, nous avons réussi à nous tirer sains et saufs des griffes de Mohammed-el-Midjielly, et, pour le moment, cette pensée suffit à notre bonheur; il sera temps plus tard de nous préoccuper de la Sabkhah.

Pendant que tous les moukres travaillent à dresser nos tentes, le scheikh Abd-Allah me raconte que l'Ouad-el-Kharadjeh, que nous venons de parcourir, a été le théâtre d'une affreuse défaite des troupes d'Ibrahim-Pacha, lors de sa première tentative sur Karak. Tout le corps d'armée expéditionnaire a péri dans cet affreux coupe-gorge, à ce que prétend le narrateur; mais je fais *in petto* la part de l'exagération arabe, et je suppose que l'Ouad-el-Kharadjeh a vu se livrer une bataille beaucoup moins considérable que ne le prétendent les habitants de Karak. Ce qui est certain, c'est que la première tentative d'Ibrahim-Pacha, pour s'emparer de cette place, a complétement échoué, et que les Égyptiens, écrasés dans l'Ouad-el-Kharadjeh, ont été forcés de rétrograder. Mais ils prirent leur revanche peu de temps après : le passage fut forcé, et la ville, enlevée d'assaut, fut ruinée de fond en comble. Il est facile encore de juger de la dévastation que les soldats d'Ibrahim vainqueur ont fait subir à ce repaire de bandits.

Après le dîner, le travail du soir a été mené le plus lestement possible, et chacun de nous s'est couché avec bonheur, en pensant au danger auquel nous venons d'échapper. Au reste le visage du scheikh Hamdan, depuis que nous sommes arrivés

au bord du Nahr-ed-Drâa, a repris un peu de sa sérénité habituelle. Il est clair que le brave homme trouve déjà sa responsabilité moins lourde.

21 JANVIER.

Nos prévisions n'ont pas été trompées; vers neuf heures du soir, la pluie a commencé à tomber, et elle a continué pendant une partie de la nuit. Ce matin, le temps est encore couvert et sombre; mais au-dessus du Rhôr, les nuages sont divisés et peu menaçants; nous serons donc débarrassés de la pluie, dès que nous serons arrivés sur la plage de la mer Morte.

Pendant que l'on abat nos tentes, je descends au bord du ruisseau, et je ramasse des roches, des plantes et des mollusques que l'humidité a fait sortir de leurs retraites; une hélice blanchâtre à la bouche grimaçante (*Helix Boissieri*) se montre en très-grande quantité : l'animal est d'un jaune verdâtre et répand une odeur très-forte d'ail, due peut-être à ce qu'il se nourrit exclusivement de quelque végétal de la famille des alliacées.

Lorsque je remonte avec ma moisson sur le plateau où nous avons passé la nuit, je trouve un de nos moukres qui vient d'être piqué à la main gauche par un gros scorpion jaune, que la pluie de la nuit avait chassé de sa retraite habituelle, et qui s'était réfugié sous la toile de notre tente, au point où le toit recouvre le portour. Le pauvre homme est fort effrayé, et j'avoue que je ne suis pas trop rassuré moi-même sur les suites de ce fâcheux accident. Il n'y a pas une minute à perdre; il faut y remédier sans faire trop de façons, si l'homme ne veut pas courir la chance de mourir. Je lui dis donc de se fendre les chairs d'un coup de khandjar au point même où il a été piqué, et je me hâte de tirer de ma petite pharmacie de

voyage un flacon d'ammoniaque. Comme le blessé ne sait trop comment s'y prendre, un de ses camarades prend le rôle de chirurgien, et lui fait sans sourciller la plus belle entaille du monde. J'imbibe celle-ci d'ammoniaque, ce qui fait faire au patient une grimace de possédé, et pour lui remettre le cœur, je lui en donne à avaler quelques gouttes, dans un demi-verre d'eau. Je savais que l'on se tirait ainsi de la morsure des vipères, et j'ai cru n'avoir pas autre chose à faire que d'appliquer ce même remède à la piqûre du scorpion. J'ai deviné juste, car les angoisses du blessé ont cessé à l'instant, et il en a été quitte pour une simple coupure, qui a été bien vite cicatrisée.

Enfin tous nos bagages sont prêts et chargés, et le moment du départ est venu, à notre grande satisfaction. Ce moment est aussi celui où nous devons nous séparer des Arabes chrétiens de Karak. Je donne un bakhchich de cinq cents piastres au scheikh Abd-Allah, une vingtaine de piastres et un kafieh à chacun de ses hommes; nous nous embrassons tous très-affectueusement, et nous nous quittons. Pendant qu'ils remontent dans l'Ouad-el-Kharadjeh, nous nous dirigeons nous-mêmes dans le sens diamétralement opposé.

Ce matin, j'ai longuement causé avec le scheikh Abd-Allah de la possibilité d'enlever le bas-relief moabite du Redjom-el-Aabed. Il se charge, vu sa profession de tailleur de pierres, d'amincir la stèle par derrière, en enlevant toute l'épaisseur qui donne à la figure un poids inutile, et quand ce sera fini, il la mettra sur le dos d'un chameau, et l'apportera à Jérusalem, au consulat de France. Là il touchera immédiatement une somme de douze cents piastres, pour laquelle je lui donne une petite lettre de change sur notre consul. J'ai eu la maladresse de ne l'écrire qu'en français, et telle est probablement la seule raison pour laquelle ce précieux monument ne m'est pas parvenu. Voilà plus de dix-huit mois que cet accord a été fait

entre Abd-Allah et moi, et certainement il eût déjà remis la pierre à Jérusalem, s'il eût été plus certain du paiement de la somme promise; toutefois il est fort possible encore que des obstacles inattendus aient empêché Abd-Allah de tenir sa promesse. Qui sait si les Bedouins, précisément à cause du cas que j'ai eu le très-grand tort de faire, devant eux, de ce monument unique, n'auront pas eu la déplorable idée de le pulvériser, afin d'en tirer l'or fantastique que ma joie de trouver cette pierre, leur aura tout naturellement fait supposer qu'elle recélait. Ce serait une véritable perte pour l'archéologie. Je me trouve bien heureux aujourd'hui d'avoir le dessin fidèle que j'en ai rapporté, et que je regardais comme si peu de chose, tant que j'ai eu le bas-relief sous les yeux.

Il est huit heures trente-trois minutes quand nous nous mettons en marche; la direction de notre route est à l'ouest-sud-ouest. Toute la caravane descend avec difficulté dans le lit du Nahr-ed-Drâa, qui n'est éloigné que d'une cinquantaine de mètres du point où nous avons campé. La direction de l'Ouad-ed-Drâa est d'abord à l'est-nord-est; mais il fait bientôt un coude brusque et court à l'ouest, comme la route que nous allons suivre.

Cette fois encore une misérable mule, qui marche pour son compte, fait une effroyable culbute, et roule au fond du ruisseau, en s'empêtrant dans les palmiers nains et les lauriers-roses. Ce n'est pas une petite besogne que celle de la retirer de là, et ce sot accident nous fait perdre dix bonnes minutes. Il est huit heures quarante-quatre minutes, lorsque je suis prévenu de la nécessité d'attendre que le désastre soit réparé, et ce n'est qu'à huit heures cinquante-cinq minutes, que nous pouvons nous remettre en route. Nous avons fait halte sur un plateau assez bien planté d'arbres à gomme; nous sommes sur le flanc d'un petit rideau de quelques mètres d'élévation seu-

lement, et au-dessus duquel un nouveau plateau s'étend vers la montagne de melaphyre, qui est en ce point éloignée de huit cents mètres environ.

Le fond du golfe nord formé par la presqu'île nous paraît encore, en ce moment, un peu plus au sud que l'endroit où nous nous sommes arrêtés. A huit heures cinquante-sept minutes, nous ne sommes guère qu'à vingt mètres du sommet du petit mamelon que nous longions tout à l'heure, et les deux plateaux garnis de seyal qu'il séparait, se réunissent immédiatement, pour former une petite plaine qui est couverte de décombres, et qui se nomme Talâa-Semâan ou Sebâan. Le plateau s'abaisse bientôt, et forme un second gradin également couvert de ruines et planté de gommiers; nous y cheminons au sud-ouest. Les ruines cessent alors de se montrer. A neuf heures neuf minutes, nous tournons le dos à l'Ouad-el-Kharadjeh, et nous côtoyons, en le contournant, un monticule placé à notre droite.

A neuf heures onze minutes, nous avons franchi la pointe ouest du monticule, et nous marchons directement au sud-ouest, sur une plaine couverte de gommiers, et en pente vers la mer Morte. Là recommencent à se montrer des ruines très-considérables. A neuf heures quatorze minutes, nous traversons un ravin dont le bord méridional est garni d'une muraille antique; au delà du ravin, à droite et à gauche, s'étendent à perte de vue des ruines énormes, que les Arabes appellent Kharbet-ed-Drâa. La base d'un mur en grosses pierres de taille, traverse le chemin que nous suivons, et un peu plus loin nous rencontrons un ruisseau courant directement de l'est à l'ouest; il semble venir d'une déchirure de la montagne, nommée l'Ouad-es-Seibâa (vallée des lions), et qui de loin ressemble fort à un nouveau cratère. Il est situé à quinze cents mètres environ à notre gauche.

Une fois le ruisseau franchi, à neuf heures vingt minutes, nous marchons droit à l'ouest sur la rive, pour prendre, à neuf heures vingt-deux minutes, une direction sud, quelques degrés à l'ouest. Quelques minutes après, le plateau s'abaisse de nouveau assez brusquement, et, à neuf heures vingt-cinq minutes, nous traversons un ravin à sec. A notre gauche est un mamelon sur lequel paraissent encore des ruines. A neuf heures vingt-six minutes, autre ravin à fond de roc, au delà duquel s'ouvre une plaine toute couverte de décombres. Au milieu de ceux-ci se présente d'abord une grosse ruine ronde, placée à gauche du chemin. Elle est séparée par un intervalle de cinquante mètres, d'une autre ruine placée au sud, et séparée elle-même de cent mètres environ, d'une troisième ruine analogue. A une centaine de mètres à l'ouest de la première, s'en trouve une quatrième.

Les montagnes sont à deux kilomètres au moins sur notre gauche, et leur pied est garni de monticules de sable qui commencent à quinze cents mètres environ du chemin suivi par nous. A neuf heures trente-six minutes, nous avons tourné au sud-ouest, et nous côtoyons des monticules de sable, placés à quelques centaines de mètres à droite. A gauche est une colline sur laquelle paraissent des ruines, et au pied de laquelle court un ravin qui vient couper notre route à neuf heures quarante minutes. Ce ravin forme la limite des ruines immenses que nous venons de traverser; au delà commencent les mamelons de sable, que l'on prendrait volontiers pour de la cendre, et au milieu desquels nous avançons. Bientôt le chemin se trouve parcourir une langue de terre comprise entre deux ravins, et qui, à neuf heures quarante-cinq minutes, a une quarantaine de mètres; mais elle se rétrécit rapidement, et, à neuf heures quarante-neuf minutes, elle n'a plus guère que huit à dix mètres tout au plus de largeur. A neuf heures quarante-huit

minutes, nous étions en face de l'extrémité nord d'une montagne brunâtre toute déchirée, en arrière de laquelle paraît encore un vaste cratère qu'elle recouvre. Notre route est alors à l'ouest, quelques degrés sud.

Ici reparaissent de nombreuses bouffées de petites pierres brunes calcinées, formant des taches oblongues dirigées vers le cratère de l'Ouad-es-Seibâa. A neuf heures cinquante-huit minutes, nous avons, à vingt mètres à notre droite, un premier monticule, au delà duquel nous voyons, à cent mètres environ, un véritable cratère dont les flancs sont horriblement déchirés, et où toutes les couches ont été visiblement soulevées et bouleversées.

A dix heures précises, nous nous arrêtons en deçà du ravin de gauche, que nous longeons depuis un quart d'heure, et qui vient couper notre route en ce point. Nous nous hâtons de prendre notre modeste déjeuner et de remonter à cheval. A dix heures vingt-deux minutes, nous repartons et nous traversons le ravin qui était placé devant nous. Au delà, à partir de dix heures trente et une minutes, tout le terrain est couvert de monticules de sable gris, au milieu desquels nous nous engageons. Sur le plus considérable de ces monticules, qui est le premier que nous côtoyons à gauche, aussitôt après avoir franchi le ravin, est une ruine bien reconnaissable. Nous marchons à partir de là au sud-sud-ouest. A dix heures trente-cinq minutes, nous suivons un fond de ravin qui prolonge directement notre route. A dix heures trente-neuf minutes, nous tournons un peu à l'ouest; et enfin, à dix heures quarante minutes, nous sortons des monticules de sable, et nous débouchons sur une plaine couverte de seyal, que nous reconnaissons à merveille. En ce point nous sommes justement vis-à-vis le flanc sud de la presqu'île.

A dix heures quarante-sept minutes, nous marchons droit

au sud à travers des halliers ; nous atteignons une petite plaine sablonneuse, et, à onze heures précises, nous nous retrouvons à l'emplacement où était établi, le 14 janvier dernier, le deuxième campement des Beni-Sakhar, au milieu duquel nous sommes venus planter nos tentes. Aujourd'hui la place est rasée; tout dans le Rhôr, arbrisseaux et roseaux, a été dévoré par les bestiaux, et les Beni-Sakhar ont été chercher gîte ailleurs. Nous faisons comme eux, et nous continuons à marcher par la route que nous avons suivie en venant, afin de regagner le premier campement du 13 janvier.

Une fois arrivés au Rhôr-Safieh, nous nous maintenons toujours plus près de la montagne qu'à notre premier passage dans le pays; et au lieu d'aller camper au même point que la première fois, nous allons nous établir auprès d'un campement de Bedouins, que nous n'avions fait qu'apercevoir alors, et qui est à sept cents mètres à peu près à l'est-nord-est du premier. En y arrivant, je reconnais, à six cents mètres au nord-est du point où nous faisons halte, de nouvelles ruines assez considérables et dont je demande immédiatement le nom. Mais elles n'en ont pas pour les Bedouins, qui savent bien que ce sont des ruines d'habitations du temps passé; mais voilà tout.

Enfin nous voici pour tout de bon en pays ami; maintenant reste à franchir la Sabkhah, et nous aurons accompli bravement la tâche importante que nous nous étions donnée.

Aujourd'hui, pour la première fois, Papigny a réussi à abattre un des charmants petits colibris qui voltigent dans les seyal; c'est là une trop précieuse conquête, à mon avis, pour que je ne m'en empare pas. Je le réclame donc sans façon, et il m'est adjugé. Papigny, dépouillé de son oiseau-mouche, n'a plus qu'une pensée, celle de remplacer au plus vite le trésor que je lui ai ravi; aussi, pendant toute la route, a-t-il couru

sur les flancs de la caravane, poursuivant d'arbre en arbre ce charmant oiseau dont il ne réussit plus à s'emparer. Nos scheikhs, du reste, supportent assez impatiemment cette ardeur de chasse, et ils m'ont à plusieurs reprises fait comprendre qu'il était très-imprudent de s'écarter ainsi du gros de la troupe. Quoique je sois assez disposé à croire à un danger réel, je pense bien que l'ennui de nos Arabes tient un peu aussi au retard forcé que ces petites courses à droite et à gauche, font subir à notre marche générale. En route, le but d'un Arabe est toujours d'arriver le plus vite possible au gîte, et il ne saurait comprendre qu'on perde une minute à courir après un petit oiseau, à cueillir une fleur, à ramasser un insecte ou un caillou; pour lui, celui qui emploie ainsi son temps est ou un hakim ou un meidjnoun, un sage, c'est-à-dire un médecin, ou un fou.

Il paraît que la nuit dernière, la pluie qui nous a pris au campement du Nahr-ed-Drâa a été fort désagréable aux scorpions, et les a chassés de leurs gîtes habituels; les pauvres bêtes se sont réfugiées où elles ont pu, et en déballant nos couchettes pour les installer sous nos tentes, on en trouve qui sont probablement fort impatientées de ce nouveau dérangement. Je me promets bien de passer ce soir une inspection rigoureuse de mon lit, avant de m'y coucher.

Aujourd'hui nous avons traversé des ruines très-considérables, à proximité d'énormes cratères d'explosion. A quelle ville antique appartiennent-elles? Il m'est bien difficile de le deviner alors. Comme je cherche toujours Gomorrhe, je me figure d'abord que ce sont ses restes que nous avons visités, et le nom significatif de Sebâan ne m'ouvre pas encore les yeux. J'ai déjà dit, à propos de en-Nemaïreh, que ce ne fut que plus tard que je reconnus ici Seboïm, après avoir retrouvé, à n'en pouvoir douter, Gomorrhe vers la pointe nord de la mer Morte.

Notre soirée s'est passée à étiqueter plantes, insectes et roches, ramassés à foison dans le Rhôr-Safieh, et à mettre ma carte à l'ancre. Nous avons soldé ce que nous restions devoir à nos scheikhs Beni-Sakhar : mais nous ne nous faisons pas illusion ; demain, sans aucun doute, arriveront les demandes de bakhchich supplémentaire.

Maintenant qu'ils ont la bourse bien garnie, les scheikhs n'ont plus qu'une pensée, celle d'acheter des armes. Matteo porte un pistolet tromblon de forme assez originale, et Samet-Aly meurt d'envie d'en être l'heureux possesseur. Il obsède donc Matteo pendant toute la soirée pour le décider à lui vendre cette arme. Aussitôt que j'ai vent de cette négociation, j'avertis Matteo que c'est moi qui lui achète son pistolet, mais que je ne veux pas que le scheikh en soit informé. C'est une drogue que ce tromblon qui me coûte cent piastres, et avec cela, demain, je rendrai mon homme le plus heureux et le plus satisfait des scheikhs.

Ce soir, le temps s'est affreusement chargé, et la pluie a commencé à tomber presque aussitôt après le coucher du soleil. Pendant les premières heures, et avant que l'étoffe de nos tentes ne fût assez complétement imbibée pour se gonfler et faire écouler l'eau à l'extérieur, celle-ci nous a mouillés de la façon la plus désagréable. Chacun de nous alors s'est enterré sous ses couvertures, et s'est endormi tranquillement en laissant l'averse faire à sa guise.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimé par J. Claye et Cᵉ, rue Saint Benoît, 7.

VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

— PARIS. —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cie

RUE SAINT-BENOIT

VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

ET

DANS LES TERRES BIBLIQUES

EXÉCUTÉ

DE DÉCEMBRE 1850 A AVRIL 1851

PAR

F. DE SAULCY

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RELATION DU VOYAGE

TOME II

PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

1853

VOYAGE EN SYRIE

ET AUTOUR

DE LA MER MORTE

---

22 JANVIER.

La nuit a été horrible; les rafales de pluie se sont succédé sans interruption, et souvent nous nous sommes réveillés en songeant, avec certaines angoisses préventives, à la maudite Sabkhah qu'il nous faut nécessairement traverser le plus vite possible, si nous ne voulons pas nous établir, pour un mois peut-être, dans le Rhôr-Safieh.

Maintenant que nous avons parcouru la Moabitide, arrêtons-nous un instant, pour voir s'il nous sera possible d'identifier les noms modernes des ruines dont nous avons relevé les positions, chemin faisant, avec les noms que nous fournissent les écrits sacrés et profanes de l'antiquité; mais avant tout, rappelons le plus brièvement possible l'histoire de la Moabitide.

La Genèse nous apprend (XIX-37) que Moab naquit de l'inceste commis par Loth avec sa fille aînée. Après la catastrophe de la Pentapole, les Moabites, ses descendants, envahirent la rive orientale de la mer Morte et le vaste plateau qui la

domine; ils en chassèrent les Émim, car nous lisons dans la Bible[1]: — 9. L'Éternel me dit : Ne tourmente point Moab et ne commence pas de guerre avec eux, car je ne te donnerai pas de son pays un héritage; car j'ai donné Ar aux enfants de Loth pour héritage. — 10. Les Émim y avaient auparavant demeuré; un peuple grand, considérable et de haute stature comme les Anakim. — 11. Les Rephaïm sont réputés aussi comme des Anakim, et les Moabites les appelèrent Émim. — Il paraît évident que ces deux versets 10 et 11, aussi bien que le verset 12, constituent une glose marginale, certainement postérieure à l'écrit de Moïse lui-même, et qui se sera introduite dans le texte sacré; en effet ces trois versets qui mentionnent la conquête israélite comme achevée, viennent couper incidemment l'ordre que Dieu donne à Moïse. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Émim, premiers habitants de la Moabitide, furent expulsés et remplacés par la race issue de Loth, et de son fils Moab.

Les Ammonites, frères des Moabites par Ammon, fils de Loth et de sa seconde fille, s'établirent également sur la rive orientale de la mer Morte et du Jourdain, mais plus à l'est que les Moabites. Ces derniers, après avoir étendu leur domination jusque vis-à-vis Jéricho et au bord du Yabbok, furent refoulés plus tard par les Ammonites au delà de l'Arnon (Ouad-el-Moudjeb) qui devint la limite septentrionale de la Moabitide. Cette limite était déjà celle du pays de Moab, lorsque les Hébreux, partis d'Égypte, vinrent se présenter sur ses frontières. Nous lisons effectivement dans les Nombres (xxi) : — 13. De là ils (les Hébreux) partirent et campèrent en deçà de l'Arnon qui est au désert, sortant des confins de l'Amori, car l'Arnon est la frontière de Moab, entre Moab et Amori. — 14. C'est pourquoi

1. Deutéronome, II.

il est dit au livre des Batailles de l'Éternel, le Ouahab à Soufah et les torrents de l'Arnon. — Ce deuxième verset est entièrement inintelligible; que signifie ce mot והב, Ouahab? on l'ignore complétement. En arabe وهب signifie donner, concéder. Ce verset devrait-il, par hasard, se traduire ainsi : — C'est pour cela que dans le livre des Batailles de Jehovah, il est dit : La concession faite à Soufah, et les torrents de l'Arnon, — et était-il destiné à fixer les limites de la terre donnée aux enfants de Moab, et qui commençait à un lieu nommé Soufah, pour s'étendre jusqu'à l'Arnon. Je me garderai bien de proposer cette interprétation comme incontestable, et je me bornerai à faire remarquer que si, dans Soufah, on voulait retrouver un lieu tenant au Djebel-es-Soufah qui est au sud de l'Ouad-ez-Zouera, et au sud-ouest du Djebel-el-Melehh, on aurait probablement les limites méridionales et septentrionales de la Moabitide proprement dite, puisque Zoar était sur cette limite. Ceci résulte clairement du commentaire de saint Jérôme[1], dans lequel nous lisons : *Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab iis terram Philistiim.* Mais quittons bien vite le terrain dangereux des hypothèses, en ajoutant toutefois que la teneur du verset suivant, 15 : — Et le cours du torrent qui tend vers la ville d'Ar, et qui s'appuie à la frontière de Moab, — semble en quelque sorte compléter la délimitation de la terre moabitique, en déterminant sa frontière orientale.

Quant à la marche même des Hébreux vers la frontière, elle est parfaitement tracée dans le livre des Juges (XI, 17, 18). — (Israël) envoya aussi vers le roi de Moab, qui ne voulut pas (permettre le passage de l'émigration hébraïque sur son territoire) et Israël resta à Kades (au sud du pays de Canâan). — 18. Il parcourut le désert, fit le tour du pays

1. Ad Jés., XV.

d'Edom et du pays de Moab, il vint à l'orient du pays de Moab, et campa au bord de l'Arnon. Ils n'entrèrent pas dans les limites de Moab, car l'Arnon formait la limite de Moab. — De ce verset comparé à ceux que j'ai cités tout à l'heure, il résulte que la vallée de l'Arnon, après avoir couvert l'extrémité septentrionale de la Moabitide, s'infléchissait au sud, pour en couvrir également la frontière orientale. C'est effectivement ce que fait l'Ouad-el-Moudjeb, dont l'identification avec la vallée de l'Arnon n'est un sujet de doute pour personne.

J'ai dit tout à l'heure que, d'après le livre des Nombres, lors de l'apparition des Israélites, l'Arnon séparait le territoire des Moabites de celui des Amorites ; d'où il résultait que tout le pays septentrional, compris entre l'Arnon et le Yabbok, avait été enlevé par les Amorites aux Moabites, antérieurement à la venue de Moïse sur les bords de l'Arnon. Cette conquête était de fraîche date, puisque nous lisons dans les Nombres (XXI, 26) : — Car Hesboun était la ville de Sihoun roi d'Amori, qui avait combattu contre le précédent roi de Moab, et avait pris tout son pays de sa main jusqu'à l'Arnon. — Cette expédition de Sihoun, si l'on accepte le texte hébraïque[1], aurait atteint Ar même, la capitale de la Moabitide ; mais il faut observer que le texte samaritain, ainsi que les Septante, au lieu de ער, Ar, lisent עד, jusqu'à, et que dès lors il est probable que la conquête Amorite s'est arrêtée au bord de l'Arnon. Quoi qu'il en soit, Sihoun, roi de Hesboun, ayant refusé aux Israélites le passage à travers la contrée située entre l'Arnon et le Yabbok, fut vigoureusement attaqué et battu par eux, à Yahas[2] ; puis toutes ses villes furent livrées au pillage, et tous les habitants mis à mort, hommes, femmes et enfants[3]. Le roi de Moab était alors Balak-ben-

1. Même chapitre, v. 28.
2. Deutéronome, II, 32.
3. Deutéronome, II, 34.

Sephour ; ce fut lui qui, n'osant barrer le passage aux Israélites, envoya chercher Balâam pour les maudire. Chacun sait comment cette précaution imprécatoire tourna à la confusion de Balak. Dans ce récit merveilleux [1] est mentionnée une ville nommée Kerith-Hesout (XXII-39), de laquelle partit la première bénédiction de Balâam. Était-ce une ville de la Moabitide proprement dite? Cela paraît douteux, puisque le second et le troisième points auxquels Balak conduisit Balâam, espérant que de ceux-là il pourrait lancer sur Israël des imprécations au lieu de bénédictions, sont d'abord le sommet du mont Fesgah (Pisgah des traducteurs) [2], et ensuite le sommet du Fâour (Peor ou Phegor des traducteurs), montagnes situées certainement en dehors des limites de la Moabitide proprement dite.

Nous perdons ensuite de vue le peuple moabite jusqu'au moment où un peu plus d'un demi-siècle après la mort de Josué, il réussit, avec l'assistance des Ammonites et des Amalékites, à subjuguer les Hébreux qui restèrent dix-huit ans sous la domination d'Adjloun (Eglon des traducteurs), roi de Moab. Au bout de ces dix-huit années, Ahouad [3]-ben-Djera (l'Ehoud fils de Guerá des traducteurs) assassina le roi Adjloun, à la ville des Palmiers [5], en venant d'auprès des carrières situées vers Hedjeldjal (Guilgal), pour demander une audience secrète au prince [6]. Ahouad, une fois le meurtre accompli, se sauva par les carrières vers Sâirah, rassembla les Israëlites sur les montagnes d'Éphraïm, redescendit avec eux dans la plaine, s'em-

1. Nombres, XXI, XXIII.
2. Nombres, XXIII, 14.
3. Juges, III, 14.
4. Ce nom est encore fort en usage chez les Arabes, témoin le neveu de Hamdan, scheikh des Thâamera.
5. Jéricho?
6. Juges, III, 19 et suivants.

para du gué du Jourdain, et une fois la retraite coupée aux Moabites, en mit à mort dix mille.

Du temps de Saül, les Moabites reparaissent parmi les nations en guerre avec les Hébreux, car nous lisons[1] : — Saül conquit la royauté sur Israël et il combattit tous ses ennemis à l'entour : Moab, les fils d'Ammon, Edom, les rois de Soubah, et les Philistins, et partout où il se tournait, il répandait la terreur. — Plus tard encore, David les soumit et les astreignit à lui payer un tribut[2]. — Il battit les Moabites et les mesura au cordeau, les faisant coucher par terre; et il mesura deux cordeaux pour faire mourir et puis un cordeau pour laisser en vie; les Moabites devinrent sujets et tributaires de David. — Probablement ce verset signifie que tous ceux qui, parmi les prisonniers moabites, avaient une taille dépassant l'intervalle de deux cordes tendues sur le sol et entre lesquelles on les forçait à se coucher, furent mis à mort, tandis que tous ceux dont la taille resta inférieure à l'intervalle des deux cordeaux, eurent la vie sauve. C'est là un effroyable massacre dont la barbarie passe toute croyance.

Après la mort de Salomon et lorsque le schisme des dix tribus fut accompli, les Moabites devinrent tributaires des rois d'Israël, car nous lisons[3] : — Moab se révolta contre Israël après la mort d'Ahab. Le roi de Moab s'appelait alors Misâa, et le tribut annuel qu'il avait à payer était de 100,000 agneaux et de 100,000 moutons portant laine[4]. — Jehouram ayant succédé à son père Ahab sur le trône de Samarie, s'empressa d'inviter Jehosaphat, roi de Juda, à l'aider dans une expédition contre les Moabites. Les deux monarques se concertèrent pour

1. Samuel, I, XIV, 47.
2. Samuel, II, VIII, 2.
3. Rois, II, I, 1.
4. Rois, II, III, 4.

attaquer la Moabitide, en passant par le désert d'Edom[1], parce le roi de ce pays s'était coalisé avec eux. La disette d'eau, après sept jours de marche, faillit faire périr l'armée des trois rois alliés; mais le prophète Elisâa intervint, l'eau du ciel tomba en abondance, et les Moabites ayant eu l'imprudence de marcher au-devant de l'ennemi, furent poursuivis l'épée dans les reins. Toutes leurs villes furent détruites, les terres cultivées furent jonchées de pierres, les citernes furent bouchées, les arbres coupés, et le siége de Kir-Keraset (Kir. Kareschet) fut commencé à coups de fronde. Le roi de Moab, à la tête de sept cents hommes, tenta une sortie vers le camp des Édomites, mais il fut repoussé. Il eut, dans cette extrémité, l'horrible idée d'offrir son fils aîné en holocauste sur la muraille de la ville; alors, tous les Moabites, saisis d'horreur, réunirent leurs efforts contre l'armée d'Israël, qui fut obligée d'évacuer le pays[2]. Il est vrai que cette version des deux versets en question n'est pas la seule plausible, et je dirai même mieux, la plus vraisemblable. Le texte se prête parfaitement à ce que l'on admette que le roi de Moab n'ayant pu, dans sa sortie, s'emparer de la personne du roi d'Édom, réussit à prendre son fils aîné qu'il offrit en holocauste à ses dieux, sur les murs de Kir-Keraset. Cette interprétation, qui, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, a le très-grand avantage de servir de commentaire à un curieux passage du prophète Amos. Voici ce passage (II, 1): — Ainsi dit Jehovah : Pour trois péchés de Moab et pour le quatrième, je ne retiendrai pas le châtiment, parce qu'il a brûlé et réduit en cendres les ossements du roi d'Édom. — 2. J'enverrai le feu dans Moab et il dévorera les palais des villes; Moab périra au milieu du tumulte, parmi les cris de guerre et les sons du schofar. — 3. J'exterminerai le sofète du milieu de

1. Rois, II, III, 8.
2. Rois, II, III, 26-27.

lui, et je ferai mourir tous ses princes avec lui. — Il serait difficile de ne pas reconnaître le même fait dans le verset du Livre des Rois et dans celui d'Amos.

Le Livre des Chroniques[1] nous raconte en détail une expédition des Moabites contre Jehosaphat, roi de Juda. Les Ammonites marchaient avec les Moabites. — 1. On vint annoncer à Jehosaphat, savoir : une multitude considérable vient contre toi, d'au delà de la mer (la mer Morte évidemment), d'Aram (très-probablement il faut lire d'Edom, אדם au lieu de ארם), et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy (verset 2). —Jehosaphat eut peur et se disposa à rechercher Jehovah, il fit publier un jeûne sur tout Juda (verset 3).— Sa prière fut exaucée. Jehaziel, saisi de l'esprit prophétique, annonça que Juda n'aurait pas à combattre l'ennemi qui s'approchait, et que Dieu le combattrait lui-même. — Demain, descendez contre eux, voici qu'ils montent la montée de Hesis (מעלה הציץ) ; vous les trouverez à l'extrémité de la vallée, devant le désert de Yerouel (16). — Ainsi que l'avait annoncé le prophète, un vertige s'empara de l'armée envahissante, les Moabites et les Ammonites tombèrent sur les Iduméens de la montagne de Seïr, et les écrasèrent d'un commun accord; puis ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et s'entre-détruisirent. Trois jours durant, les sujets de Jehosaphat furent occupés à dépouiller les morts. Le quatrième jour ils s'assemblèrent dans une vallée choisie pour remercier Jehovah, et cette vallée reçut le nom de vallée de la Bénédiction. Cet événement paraît avoir été la conséquence de l'expédition des rois d'Israël et de Juda contre les Moabites; lorsque ceux-ci eurent été forcés de s'éloigner de la Moabitide, peut-être le roi Misâa, d'assailli devint-il assaillant ; cela n'a rien que de très-probable.

1. Chr. II, XX.

Nous lisons encore dans les Rois[1] : — Élisée mourut et on l'ensevelit. Dans cette année, les troupes moabites entrèrent dans le pays. — Joas était alors roi d'Israël, et le pays désigné dans le verset précédent est celui sur lequel régnait Joas.

Lorsque les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé eurent été emmenées en captivité par Foul et Tiglath-Pilnesser[2], rois d'Assyrie, le pays compris entre l'Arnon et le Yabbok fut, à ce qu'il paraît, ressaisi par les Moabites, puisque Isaïe et Jérémie, prophétisant contre la race de Moab, nomment, comme villes lui appartenant, des villes certainement comprises dans la contrée enlevée aux Ammonites par les Hébreux.

Les Moabites, bien longtemps après, reparaissent dans l'armée de Nabuchodonosor, comme alliés des Chaldéens. Ainsi nous lisons dans les Rois (II, XXIV, 2) : — L'Éternel envoya contre lui (Joakim, roi de Juda) les troupes des Chaldéens, les troupes d'Aram, les troupes de Moab et les troupes des enfants d'Ammon ; il les envoya contre Juda pour le détruire, selon la parole de l'Éternel, qu'il avait prononcée par ses serviteurs les prophètes. —

Josèphe[3] nous apprend que cette alliance des Chaldéens et des Moabites ne fut pas de longue durée ; car la cinquième année après le sac de Jérusalem, vingt-troisième du règne de Nabuchodonosor, ce monarque envahit la Syrie ; après l'avoir conquise, il attaqua les Ammonites et les Moabites qu'il soumit, et il marcha ensuite sur l'Égypte. C'est très-probablement cette expédition qui fut annoncée par les terribles prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Sophonie. Les Moabites durent être alors emmenés en captivité, ces mêmes prophéties en font foi.

1. Rois II, XIII, 20.
2. Chroniques, I, V, 26.
3. Ant. Jud., X, 9, 7.

Dans le livre de Daniel (xi, 41) nous lisons : — Il (le roi du Nord, Alexandre le Grand) viendra au pays de la gloire, et plusieurs périclitcront; mais ceux-là seront sauvés de sa main: Édom, Moab et les principautés des fils d'Ammon. — Que ce soit une prophétie réelle ou écrite après coup, il en résulte toujours que le conquérant macédonien n'inquiéta pas les Moabites.

Alexandre Jannæus, suivant Josèphe (xiii, 13, 5), soumit les Moabites et les Galaadites, qui sont Arabes (dit l'historien juif), et il leur imposa des tributs, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver, peu de temps après, une effroyable défaite dont il ne s'échappa qu'à grand'peine. Ses adversaires étaient alors les Arabes qui, sous la conduite de leur roi Obeda, luttèrent pendant six années avec le roi juif, et lui tuèrent non moins de cinquante mille hommes. Cette guerre, néanmoins, mit entre les mains d'Alexandre Jannæus douze villes qu'il parvint à enlever aux Arabes. Josèphe nomme ces villes[1]; c'étaient : Medaba, Naballo, Livias, Tharabasa, Agalla, Athone, Zoara, Oronœ, Marissa, Rydda, Lausa et Oryba. Tout à l'heure nous ferons usage de ce précieux document.

Il faut très-probablement rapporter à ces évenements la prophétie de Sephaniah (ii, 9) : — Certes, Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, une possession des ronces, une fosse de sel et une solitude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, et le reste de ma nation en héritera. —

Depuis lors, le nom des Moabites comme peuple indépendant, disparaît et se perd dans celui de la race arabe, avec laquelle se fond la descendance de Moab. La conquête romaine s'étendit sur la Moabitide, pendant les luttes éternelles des

1. Ant. Jud., xiv, 2, 4.

Arabes et de l'empire, et les Romains s'établirent en vainqueurs à Rabbat-Moab (la capitale de la Moabitide), qui devint pour eux Areopolis. Kir-Heraset reçut le nom de Charak-Môba. Nous verrons, en nous occupant spécialement de cette dernière ville, les événements principaux dont elle fut le théâtre.

Il ne nous reste plus qu'à extraire certains passages des magnifiques prophéties d'Isaïe et de Jérémie pour avoir réuni tous les documents bibliques qui se rattachent à la Moabitide. Dépouillons d'abord le texte d'Isaïe :

(xv). — 1. Fardeau de Moab! certes, dans la nuit d'attaque, c'en est fait d'Ar-Moab; dans la nuit d'attaque, c'en est fait de Kir-Moab. — 2. On monte à Hebeith et à Deïboun, ces hauts lieux sur Nebo et à Meidaba-Moab, pour gémir, avec toute tête chauve, avec toute barbe rasée. — 4. Hesboun et el-Aaleh poussent des cris; jusqu'à Yahas leur voix est entendue. — 5. Mon cœur se lamente au sujet de Moab; ses fuyards errent jusqu'à Zoar, Veau de trois ans! (Expression fort obscure.) car la montée de Loueith, on y monte en pleurant, et vers Horonaïm (les deux cavernes) on fait entendre des cris de détresse. 6. — Car les eaux de Nimrim seront des solitudes; l'herbe est desséchée, la végétation est détruite, la verdure a cessé d'exister. — 7. C'est pourquoi ils portent sur le torrent des Saules, le reste de leurs biens et leurs trésors. — 8. Car les cris environnent les frontières de Moab; le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim, jusqu'à Bar-Alim leur gémissement. — 9. Les eaux du Deïmoun (Deïboun?) sont pleines de sang; j'amènerai sur Deïmoun de nouveaux malheurs; (je lance) le lion contre les fuyards de Moab et contre le reste du pays.

(xvi.) — 7. C'est pourquoi Moab gémit sur Moab; tout gémit autour des ruines de Kir-Heraset; vous soupirez profondément abattus. —8. Car les champs de Hesboun sont dans

l'abandon; la vigne de Sibmah, les maîtres des nations en détruisent les ceps qui atteignaient Iâazer, qui s'étendaient jusqu'au désert; leurs sarments se répandaient, traversaient la mer. — 9. C'est pourquoi, comme pour Iâazer, je pleure la vigne de Sibmah; je vous mouille de mes larmes, Hesboun et el-Aaleh, car sur votre récolte, sur votre moisson a retenti le cri de guerre. — 11. C'est pourquoi mon cœur retentit comme une harpe sur Moab, et mes entrailles (sont émues) pour Kir-Heras. — 12. On voit alors que Moab est épuisé sur la hauteur; il entre dans son sanctuaire pour prier, mais il ne le peut. — 14. Mais maintenant Jehovah dit : dans trois ans, comme les années d'un mercenaire, la magnificence de Moab sera confondue avec sa grande multitude de peuples; le reste en sera très-petit et non grand. —

Jérémie est plus précis encore, lorsqu'il prophétise la catastrophe qui menace Moab; mais souvent ses paroles sont pour ainsi dire identiques avec celles d'Isaïe. Extrayons tous les passages qui peuvent nous être utiles :

(XLVIII.) — 1. Sur Moab! ainsi dit Jehovah Sebaouth, dieu d'Israël. Malheur à Nebo, car elle est ravagée! Kiriatheïm est dans la confusion; elle est prise. He-Mesdjeb est confuse et abattue. — 2. La gloire de Moab n'existe plus; dans Hesboun, ils ont médité du mal contre lui; allons, exterminons-le pour qu'il ne soit plus une nation. Madmen, toi aussi tu seras anéanti, le glaive marche derrière toi. — 3. Une voix plaintive s'élève de Horonaïm : ruine! grande détresse! — 4. Moab est brisé; les enfants font entendre des cris. — 5. Car la montée de Loueith, des gens en pleurs y montent en pleurs. Oui, sur la descente de Horonaïm, on les entend pousser des cris de détresse. — 8. La dévastation viendra dans chaque ville; aucune n'échappera; la vallée périt, et la plaine sera détruite, comme Jehovah l'a dit. — 9. Donnez des ailes

à Moab, car il partira au vol; ses villes seront réduites en désert, nul n'y demeurera. — 18. Descends (du siége) de la gloire, assieds-toi dans un lieu aride, habitante, fille de Deïboun, car le dévastateur de Moab monte contre toi, il détruit tes forteresses. — 19. Porte-toi sur le chemin et regarde, habitante d'Arouêr, interroge le fuyard et l'échappé, et dis : qu'est-il arrivé? — 20. Moab est dans la confusion, car il est anéanti. Poussez des cris et des hurlements; annoncez à l'Arnon que Moab est dévasté. — 21. Le châtiment est venu sur le pays de la plaine, sur Holoun, sur Yahasa et sur Moufâat. — 22. Sur Deïboun, sur Nebo et sur Beit-Deblateïm. — 23. Sur Kéritheïm et sur Beit-Djamoul et sur Beit-Mâoun. — 24. Et sur Keriouth et sur Basra, et sur toutes les villes de la terre de Moab, les éloignées et les voisines. — 31. C'est pourquoi je gémis sur Moab; sur tout Moab je gémis; on soupire pour les gens de Kir-Heras. — 32. Je pleurerai sur toi plus que je ne pleure sur Iâazer; vigne de Sibmah, tes rejetons passaient la mer, ils s'étendaient jusqu'à la mer de Iâazer. — 34. Des cris de Hesboun jusqu'à El-Aaleh; jusqu'à Yahas s'étend leur voix; depuis Tzoar jusqu'à Horonaïm, veau de trois ans (?). Même les eaux de Nimrim seront déplacées. — 38. Sur tous les toits de Moab, et dans ses rues, partout des lamentations, car j'ai brisé Moab comme un vase sans prix, dit Jehovah. — 41. Les villes sont prises, les forteresses emportées... — 42. Moab sera détruit, à ne plus former un peuple... — 45. Sous l'ombre de Hesboun se sont arrêtés, par (l'épuisement) des forces, les fuyards, car un feu est sorti de Hesboun et une flamme du milieu de Sihoun; elle a dévoré les sommités de Moab et le sommet des fils du tumulte (בְּנֵי שָׁאוֹן). — 46. Malheur à toi, Moab, le peuple de Kamous est perdu, car tes fils ont été emmenés en captivité et tes filles en servitude. — 47. Je ramènerai la captivité de Moab

dans la suite des temps, dit Jehovah. Jusque-là, le jugement sur Moab! —

On voit par la teneur de ces versets 45 et 47 que les Moabites ont été réellement conduits en captivité, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Passons maintenant aux écritures profanes. Eusèbe, au mot Δαμναβά, cite un village de ce nom situé à huit milles d'Areopolis, et un autre du même nom placé à sept milles de Hesbon, sur le mont Phogor. Ce nom, Damnaba, est très-probablement altéré, et il faut le remplacer par celui de Medabah. Une ville du nom de Meïdabah est mentionnée dans le partage de la tribu de Ruben, et nécessairement au sud de son territoire, puisque le livre de Josué (XIII, 16) en fait passer les limites à Meïdabah. Voici en effet ce que nous lisons : — Et ils eurent pour limites Arouër, qui est sur le bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée, et toute la plaine près (ou jusqu'à)[1] Meïdabah. — Plus haut (verset 9), on lit déjà : — Depuis Arouër, qui est au bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée et toute la plaine de Meïdabah jusqu'à Deïboun. — Ces deux passages suffisent parfaitement pour démontrer que la Meïdabah dont il y est fait mention, était située au nord de l'Arnon et dans le territoire des Amorites, c'est-à-dire entre l'Arnon et le Yabbok.

Dans les Éthniques d'Étienne, on lit : « Medaba, ville des Nabatéens. Les habitants de cette ville s'appellent les Médabènes, ainsi que l'écrit Uranius dans son deuxième livre des Arabiques. » Cette Medabah (Μήδαβα) des Nabatéens, est-elle la Meïdabah amorite? N'est-elle pas plutôt la moabite? Je ne me charge pas de le décider. Quoi qu'il en soit, le texte d'Eusèbe

1. Suivant qu'on lit dans le texte על ou עד, comme le portent quelques éditions.

nous apprend qu'à huit milles d'er-Rabba, doivent se rencontrer les ruines d'une ville moabite qui portait le même nom que la ville de Medabah, située près de Hesbon. Au reste, Reland, parmi les douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes, cite Medaba, Zoar et Choronaïm, comme appartenant à la Moabitide proprement dite, et il en conclut qu'Agalla (l'Agallaïm d'Eusèbe) était, comme ces trois villes, au sud de l'Arnon.

Nous avons vu que Josèphe mentionne Agalla[1] parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannæus; Reland n'hésite pas à retrouver cette Ἄγαλλα dans la ville moabitique nommée אגלים par Isaïe (xv, 8). Il est d'autant plus probable que cette opinion est juste, qu'Eusèbe dit que de son temps, il y avait une localité nommée Ἀγάλλειμ, à huit milles d'Areopolis, en allant vers le sud.

Eusèbe, au mot Λουείθ, nous apprend que cette localité, déjà mentionnée dans la Bible, était placée entre Areopolis et Zoar; évidemment cela veut dire que Loueith était sur la route fréquentée, établie entre ces deux villes extrêmes : et, puisque l'Écriture sainte nous parle de la montée de Loueith, il n'y a pas possibilité de chercher cette localité ailleurs que dans la partie montueuse de la route, c'est-à-dire dans les montagnes mêmes qui séparent le plateau de Moab de la plage de la mer Morte, ou du Rhôr moabitique.

Enfin, saint Jérôme, dans son Commentaire d'Isaïe (xv), nous apprend que Zoar était de la terre de Moab : « Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab eis terram Philisthiim. » La Bible est d'accord avec cette assertion de saint Jérôme, puisque le peuple de Moab abandonnant les bords de l'Arnon, est représenté comme fuyant jusqu'à Zoar. De l'ensemble des

1. Ant. Jud., xiv, 2-4.

textes analysés plus haut, il résulte que la Moabitide avait pour limites, au nord l'Arnon, à l'est probablement encore la vallée de l'Arnon, qui s'infléchissait vers le sud, et au sud une ligne qui passant par Zoar, séparait la Moabitide du pays des Philistins. Vers cette frontière méridionale devait se trouver une localité nommée Soufah. Enfin une route, partant d'Areopolis pour gagner le sud de la Moabitide, et spécialement la ville de Zoar, passait par une localité nommée Loueith.

J'accorderai très-volontiers que la détermination de cette frontière méridionale n'a rien de précis, et qu'elle est même fort vague; mais là où les renseignements sacrés et profanes nous manquent absolument, nous devons nous estimer heureux de pouvoir planter avec sécurité de simples jalons, en quelque petit nombre qu'ils soient.

Ptolémée, si les longitudes et les latitudes qu'il a déterminées nous avaient été transmises avec correction, pourrait nous être d'un très-grand secours; malheureusement, les chiffres géographiques qui nous viennent de lui sont si fréquemment entachés d'erreurs palpables, qu'il ne faut s'en servir qu'avec une extrême réserve. En construisant les positions relatives des villes suivantes

Jérusalem...	66	et	31 $\frac{2}{3}$
Engaddi	66 $\frac{1}{2}$	et	31 $\frac{1}{4}$
Thamara....	66 $\frac{1}{3}$	et	30 $\frac{1}{2}$.$\frac{1}{3}$
Zoara.......	67 $\frac{1}{3}$	et	30 $\frac{4}{5}$
Charakmoba.	66 $\frac{1}{6}$	et	30
Callirhoë....	67 $\frac{1}{10}$	et	31 $\frac{1}{6}$.

on reconnaît que les positions de Jérusalem, d'Engaddi, de Thamara et de Callirhoë sont à peu près justes, tandis que les chiffres relatifs à Charakmoba et à Zoara sont parfaitement inadmissibles. Ainsi, probablement, pour Charakmoba c'est 67 qu'il faut lire, et pour Zoara 66 (il est bien entendu que je laisse de côté les fractions, sur lesquelles je ne me permet-

trai pas de faire de corrections), car sans cela Zoar serait dans une position plus orientale que Karak, ce qui n'est pas soutenable.

La frontière méridionale que je viens d'assigner à la région de Moab n'a pas été permanente, et la délimitation de cette région a pu varier au sud, aussi bien qu'au nord. L'Écriture sainte, en effet, donne l'Arnon pour limite septentrionale à la Moabitide, lors de l'apparition des Hébreux, et les prophéties d'Isaïe et de Jérémie nous font voir que les Moabites reprirent le pays entre l'Arnon et le Yabbok, après la captivité des dix tribus. Quant à la frontière méridionale, du temps de saint Jérôme, Zoar était sur la lisière de la Moabitide et de la Palestine. Pour Josèphe, Zoar était une ville d'Arabie; et dans l'écriture sainte, cette Zoar, ville de la Pentapole maudite, dans la Genèse, devient probablement une ville d'Idumée, dans le livre de Josué, c'est-à-dire à l'époque du partage de la terre promise, et enfin, une ville de la Moabitide, lorsque paraissent les prophéties d'Isaïe et de Jérémie.

J'ai dit tout à l'heure que Zoar était probablement une appartenance de l'Idumée, lors de la délimitation des territoires assignés aux tribus; en effet nous lisons dans Josué (xv): 1. — Voici les limites que le sort assigna à la tribu des fils de Juda, selon sa famille : près la limite d'Edom, au midi, le désert de Sin, à l'extrémité méridionale. — 2. Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la langue qui tourne vers le sud.—3. Elle va au midi vers la montée des Scorpions, passe à Sin, et monte du midi à Cadès-Barnea et passe par Hasaroun, et monte à Adar et tourne vers Hekerkâah, etc., etc. — On voit qu'il n'est nullement question de Zoar dans ce passage, non plus que dans l'énumération des villes de la tribu de Juda. Je dois de plus faire observer que parmi les villes de Judée situées sur la frontière d'Edom, nous

trouvons mentionnée[1] Adada, que j'ai le premier retrouvée avec le même nom, sur le plateau auquel on parvient par l'Ouad-ez-Zouera, et après avoir traversé l'Ouad-et-Thaemeh. La limite de la tribu de Juda passait donc forcément bien près de Zoar, et c'est avec raison que saint Jérôme a placé cette ville sur la frontière extrême de la Palestine et de la Moabitide.

Je ne puis me dispenser de mentionner deux passages extrêmement importants tirés du texte d'Ézéchiel, et qui fixent la limite méridionale de la terre promise; les voici (XLVII, 19) : —Et le côté méridional, à droite depuis Tamar jusqu'aux eaux de la dispute de Kades, jusqu'au fleuve qui va à la grande mer, c'est le côté méridional;—et plus loin (XLVIII, 28) :—Près de la limite de Gad, au sud à droite, sera la limite de Tamar, jusqu'aux eaux de la limite de Kades, jusqu'au torrent près de la grande mer. —Les commentateurs font Jéricho de la Tamar désignée dans ces deux versets; mais cette identification, déjà proposée par le texte chaldéen, n'est pas évidente, puisque Jéricho n'a jamais été à la limite sud de la Judée. Il serait possible qu'il s'agît là de la Tamara ou Tamaro, que j'ai retrouvée à Maïet-Embarrheg; de la sorte, la position de la montée des Scorpions (Maâlet-Akrabim) se trouverait identifiable avec l'un des deux ouad de Zouera ou de Maïet-Embarrheg.

Je vais maintenant construire un tableau comparatif des localités et des ruines que j'ai rencontrées dans la Moabitide, et des localités antiques qu'il est permis d'y reconnaître.

Kharbet-Zouera-et-Tahtah..........	Zoar, Segor.
Kharbet-Esdoum..................	Sodome.
Djebel-Esdoum ou Djebel-el-Melehh.	Montagne de Sodome.

1. Josué, XV, 22.

Djebel-es-Soufah..................	Soufah.
Kharbet-Safieh....................	»
Rhôr-Safieh........................	»
Rhôr-en-Nemaïreh................	»
Kharbet et Bordj-en-Nemaïreh......	Nimrin, Bennemarim, Benamerium.
Talaâ et Kharbet-Sebâan...........	Seboïm.
Birket-el-Eçal.....................	»
Kharbet-Emthaïl..................	»
Kharbet-es-Saïetbeh..............	»
Taouahin Es-soukkar.............	»
El-Mezrâah.........................	»
El-Liçan...........................	Hé-Liçoun.
Kharbet-abd-er-Rahim............	»
Kharbet-Adjerrah.................	Agalla, Adjelim, Agalleim.
Bir-el-Hafaïeh....................	»
Kharbet-el-Hafaïeh...............	»
Kharbet-Nouêhin..................	Loueïth, Maâlah-he-Loueïth.
Kharbet-Sarfah....................	»
Redjom-Mahfour...................	»
Kharbet-Emrâah...................	»
Redjom-el-Hammah...............	»
Redjom-el-Aâbed..................	»
Kharbet-Fouqoûa. } Ouad-Emdebêa.... }	Medaba, Damnaba.
Schihan............................	Schihoun.
Kharbet-Medjdeleïn..............	»
Kharbet-Tedoum..................	»
Beit-el-Kerm......................	»
Er-Rabba..........................	Ar, Rabbat-Moab. Areopolis.
Ruines sans nom..................	»
Ruines sans nom..................	»
El-Karak...........................	Kir-Herasat, Kir-Moab, Charakmôba.
Ayn-Sara...........................	»
Ayn-Aqbech.......................	»
Ayn-el-Bçaa.......................	»
Qoubbet-Habisieh.................	»
Deïr-el-Mekharib.................	»
Ayn-et-Thabib....................	»
Ayn-es-Sekkeh...................	»
Ayn-el-Guemayn..................	»
Omm-Sedry.......................	»
Ayn-Zeboub.......................	»
Ayn-Ersès.........................	»
Djebel-el-Hadits..................	»
Djebel-Dzâfel....................	»

Redjom et Ayn-Talàa.............	»
Ouad-el-Kharadjeh................	»
Ayn-ed-Dràá..................	»
Kharbet-ed-Dràá...................	»
Ruines sans nom..................	»

Reste à discuter maintenant la légitimité des identifications que je propose.

Celles de Zoar, de Sodome et de la montagne de Sel, sont tellement liées entre elles, que, l'une des trois étant une fois établie, les deux autres en découlent immédiatement et de toute nécessité. Prenons donc Sodome, qui est certainement la plus importante des trois localités, et démontrons d'abord par la concordance de tous les textes sacrés et profanes qui la concernent, que Sodome, la ville maudite, exista en réalité à la pointe nord du Djebel-Esdoum, ou Djebel-el-Melehh, au point où d'énormes amas de décombres, parfaitement visibles et parfaitement reconnaissables, sont restés pour servir à tout jamais d'exemple à la perversité humaine.

Le nom de Sodome, dans les livres sacrés, est écrit סדום ; en arabe il s'écrit اسدم, et en grec Σόδομα. Cette ville était située sur le bord du lac Asphaltite; car elle était voisine de Zoar, qui était à la pointe sud de la mer Morte et sur la rive occidentale. En effet, lorsque Loth se sépara d'Abraham, il prit pour lui la plaine du Jourdain (le ככר הירדן des livres saints, le μέγα πεδίον des Grecs), jusqu'à Sodome[1].

10. — Loth levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, arrosée partout; avant que Jehovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe, elle était comme le jardin de Dieu, comme le pays de Mitsraïm, jusqu'aux environs de Zoar. —

11. —Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre. —

1. Genèse, chap. XIII.

12.—Abraham habitait le pays de Canâan, et Loth dans les villes de la plaine; et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.—

Il résulte clairement, de la teneur de ces versets, que Loth, pour aller camper jusqu'à l'extrémité de la plaine, allait jusqu'à Sodome. Évidemment, il n'avait, pour y arriver, ni le Jourdain ni le lac Asphaltite à traverser, et de même que Zoar était à l'extrémité de cette terre fertile, comparée à la terre d'Égypte ou même au jardin de Dieu, Sodome, ville si voisine de Zoar, devait se trouver également à l'extrémité de la plaine parcourue par Loth.

Strabon (livre XVI) s'exprime ainsi: « Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu; on en donne pour preuves certaines roches durcies et calcinées vers Moasada, des crevasses, une terre semblable à de la cendre, des rochers qui distillent de la poix, des rivières bouillantes dont l'odeur fétide se fait sentir au loin; çà et là des lieux jadis habités, bouleversés de fond en comble; en sorte qu'on pourrait ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il aurait existé jadis en ces lieux treize villes. Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades; des tremblements de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes, bitumineuses et sulfureuses, auraient fait sortir ce lac de ses limites; des rochers se seraient enflammés, et c'est alors que ces villes auraient été ou englouties ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir. » (Traduction de Letronne.) De ce passage il résulte clairement que Sodome et la Sodomitide étaient dans la contrée où se trouvait Moasada (Masada). Or, ici, pas de contestation possible, Masada était à l'occident de la mer Morte, donc Sodome et Zoar y étaient aussi.

Si de plus nous remarquons que Josèphe[1] dit que la lon-

1. Bell. Jud., lib. IV, 8, 4.

gueur du lac Asphaltite est de cinq cent quatre-vingts stades, qu'il s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie et que sa largeur est de cent cinquante stades seulement; que dans son voisinage est la Sodomitide, etc., nous en devrons encore conclure que, puisque Zoar était à l'extrémité sud du lac Asphaltite, Sodome s'y trouvait aussi; et comme, pour mesurer la longueur du lac, il n'est pas permis de supposer que l'on ait passé d'une rive à l'autre, il faut, de toute nécessité, que Zoar et Sodome aient été à l'extrémité sud-ouest du lac Asphaltite.

Galien[1], en parlant du sel gemme recueilli au bord du lac Asphaltite, s'exprime ainsi : « προσαγορεύουσι δ' αὐτοὺς (ἅλεις) Σοδομενοὺς ἀπὸ τῶν περιεχόντων τὴν λίμνην ὀρῶν, ἃ καλεῖται Σόδομα, etc. On appelle ce sel *sel de Sodome*, du nom des montagnes avoisinant le lac, et qui s'appellent Sodome ». La Montagne de Sel, Djebel-Esdoum des Arabes, était donc pour Galien légitimement nommée Sodome.

Au reste, il serait inutile de discuter plus longuement un fait que personne ne conteste; tout le monde est d'accord sur ce point, et Sodome était sur la rive occidentale du lac Asphaltite. Personne n'a imaginé de chercher l'emplacement de cette ville sur la rive orientale, devenue plus tard partie intégrante de la Moabitide proprement dite. Nous pouvons donc établir hardiment ce premier point, à savoir que Sodome était à la pointe sud de la mer Morte, et sur la rive occidentale.

Rappelons-nous maintenant que la Genèse nous dit expressément (chap. XIX, versets 15 et 23) que Loth, parti de Sodome, lorsque déjà l'aube du jour avait paru, entra à Zoar au moment où le soleil se montrait sur la terre. Il résulte invinciblement de là que, de Sodome à Zoar, il ne pouvait guère y avoir qu'une lieue au plus. Toute localité placée sur la rive

1. Lib. IV, De simplicium medicamentorum facultatibus, cap. 19.

orientale du lac Asphaltite est donc exclue de toute nécessité de la prétention de représenter le site de la Zoar biblique.

Et maintenant si au point même où doivent se trouver Sodome, Zoar et la Montagne de Sel, citée par Galien sous le nom de *Sodome* (et non de montagne de Sodome, ce qui est assez étrange), si, dis-je, en ce point, nous trouvons une vaste montagne de sel gemme et la seule du pays, nommée Djebel-Esdoum, portant sur tous les coteaux qui garnissent sa pointe nord, les décombres immenses d'une ville, décombres dans lesquels on retrouve, en se donnant la peine d'y regarder avec soin, de nombreux arrasements de murailles, décombres enfin que les habitants du pays nomment Kharbet-Esdoum, en leur appliquant la tradition qui concerne Sodome; si de plus, à un peu plus d'une demi-lieue de là, vers la montagne, se trouvent d'autres décombres d'une ville nommée Zouera-et-Tahtah, la Zoar inférieure, reste-t-il seulement possible de contester l'identification de Kharbet-Esdoum avec Sodome, et de Zouera-et-Tahtah avec Zoar ou Segor? Je ne le pense pas.

Mais, a-t-on dit bien souvent, les villes maudites ont été détruites par le feu du ciel d'abord, puis submergées par le lac Asphaltite, qui s'est formé tout d'un coup, pour engloutir la vallée de Siddim et la Pentapole que cette vallée contenait. Voilà en substance ce que l'on oppose à la prétention émise et soutenue par moi, que j'avais retrouvé sur place les ruines bien visibles des villes de la Pentapole. Sur quoi l'explication qu'on allègue contre mon opinion est-elle appuyée? où a-t-on trouvé la catastrophe de la Pentapole racontée de façon à permettre de supposer un seul instant, que les villes frappées par la colère céleste, ont été englouties au fond du lac? Est-ce dans la Sainte Bible? est-ce dans les œuvres des écrivains de l'antiquité? Pas plus d'un côté que de l'autre. Je ne sais quel commentateur aura imaginé un beau jour la fable dont j'ai

donné en quelques mots l'analyse ; et cette fable, par cela même qu'elle offrait plus de surnaturel et d'inexplicable, a été précisément admise sans examen. Depuis lors, une foule de voyageurs en Palestine, ont répété les mêmes contes en l'air, en se gardant bien, et pour cause, d'aller vérifier par eux-mêmes l'exactitude des faits dont ils copiaient la narration sur les écrits de leurs devanciers ; et de la sorte des faits parfaitement controuvés ont été un beau jour si bien établis, par une série de témoignages qui ne valaient pas mieux l'un que l'autre, qu'il a dû forcément arriver que mes compagnons de voyage et moi fussions pris, au retour, pour des imposteurs, ou tout au moins pour des observateurs incapables d'interroger convenablement un terrain.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas possible de trouver, dans les écrits sacrés et profanes de l'antiquité, un seul passage qui pût donner à penser que la mer Morte s'est formée subitement, à l'époque de la catastrophe de la Pentapole. Je dirai quelque chose de plus précis encore, c'est que ces écrits, sacrés et profanes, sont parfaitement unanimes pour démontrer surabondamment que jamais les villes maudites n'ont été englouties dans les eaux du lac. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver, et c'est ce que je vais faire.

Nous lisons dans la Genèse (XIX) : 24.—Jehovah fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe, du soufre et du feu qui venait de Jehovah, du ciel.

25.—Il bouleversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre.—

Il est bien clair que, dans cet exposé si bref de la catastrophe qui détruisit les villes maudites, il n'est pas le moins du monde question de l'intervention des eaux de la mer Morte.

Nous lisons encore plus loin, verset 28 : — Et (Abraham) regardant vers Sodome et Gomorrhe, sur toute la surface des

environs de la plaine, il vit une fumée s'élever de terre, semblable à (celle d') une fournaise. —

La fumée qui s'élevait *de terre* était celle des villes incendiées, donc il n'est pas question ici de l'engloutissement de ces villes sous les eaux du lac, car il n'y eût plus eu alors de fumée possible.

Dans le Deutéronome (XXIX, 22) nous lisons encore :—Soufre et sel, tout le pays incendié, ne pouvant être ensemencé, ne produisant rien et aucune herbe ne poussant sur lui, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adamah et de Seboïm, que l'Éternel a renversées en sa colère et en son ardeur. —

Un terrain submergé sous les flots salés et amers du lac Asphaltite, n'eût assurément pas été décrit ainsi. Donc du temps de Moïse l'idée de la submersion de la Pentapole n'était admise par personne.

Amos a prophétisé au temps d'Ozias, roi de Juda, et de Jeroboam, fils de Joas, roi d'Israël [1]. Nous lisons dans son livre (IV, 2) : — Je vous ai renversés comme l'immense renversement de Sodome et de Gomorrhe; vous fûtes comme un tison échappé de l'incendie, et vous n'êtes pas revenus jusqu'à moi, dit Jehovah. —

Donc, pour Amos, les emplacements de Sodome et de Gomorrhe étaient comme un tison tiré d'un incendie. Certes il n'est pas question de submersion dans ce verset.

Sephaniah (Sophonie) a prophétisé sous Josias, fils d'Ammon, roi de Juda ; nous lisons dans son livre (II, 9) :—C'est pourquoi je suis vivant ! dit Jehovah Sebaouth, le dieu d'Israël; certes Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, un lieu délaissé couvert de ronces, une fosse de sel et une soli-

1. Amos., ch. I, v. 1.

tude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, le reste de mon peuple en héritera. —

Donc pour Sephaniah les emplacements de Sodome et de Gomorrhe n'étaient pas ensevelis sous les eaux de la mer Morte.

Nous lisons dans Jérémie (XLIX) : 17.—Edom sera désolée; quiconque passera près d'elle sera frappé d'étonnement et insultera à toutes ses plaies.

18. —Comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe et (des villes) ses voisines, a dit Jehovah : il n'y aura plus personne qui y demeure, il n'y aura plus personne qui y séjourne.

Un peu plus loin le prophète répète la même pensée dans les termes suivants (L, 40) : —Comme la subversion de Dieu (exercée) sur Sodome, Gomorrhe et ses voisines, dit Jehovah : Il n'y demeurera plus personne et le fils de l'homme n'y séjournera pas. —

Ce qui est bien plus positif encore, c'est ce que contient le verset 38 du même chapitre, verset qui concerne, par conséquent, la même contrée menacée par la colère divine : —38. Sécheresse contre ses eaux; qu'elles se dessèchent, car c'est un pays d'idoles; qu'ils deviennent insensés par leurs terreurs.—Certes il ne s'agit pas là d'une contrée qui doit périr par la submersion, mais bien par le fléau précisément contraire.

Donc pour Jérémie, qui a écrit cela au commencement du règne de Sedecias, il est bien clair que la Pentapole ne fut pas engloutie sous les eaux de la mer Morte.

Que trouvons-nous enfin dans le Nouveau Testament? Dans la 2e lettre de saint Pierre (II), nous lisons (v. 6) : « Πόλεις Σοδόμων καὶ Γομόῤῥας τεφρώσας καταστρωφῇ κατέκρινεν : Ayant réduit en cendres le villes de Sodome et de Gomorrhe, il les condamna à la destruction. »

Et dans l'évangile de saint Luc (XVII), c'est Notre-Seigneur lui-même qui dit : « 29. — Ἧ δὲ ἡμέρᾳ ἐξῆλθε Λὼτ ἀπὸ Σοδόμων ἔβρεξε πῦρ καὶ θεῖον ἀπ' οὐρανοῦ καὶ ἀπώλεσεν ἅπαντας : Le jour que Loth sortit de Sodome, le feu plut, et c'était le feu divin venant du ciel, et il les détruisit tous. »

On voit que saint Pierre, et, bien mieux encore, que le Sauveur lui-même, attribuaient la catastrophe des villes maudites au feu lancé contre elles par la main de Dieu. Ni l'un ni l'autre n'a pensé aux flots de la mer Morte.

Je viens d'extraire des Saintes Écritures, nombre de passages qui constatent irréfragablement que l'eau n'a joué aucun rôle dans cet effroyable événement; qu'on en cite un seul, je dis un seul, qui permette de supposer le contraire.

Ces témoignages sacrés seraient bien suffisants sans doute, mais abondance de preuves ne nuit pas. Passons donc aux auteurs profanes, et commençons par Josèphe, l'illustre historien des Juifs. Nous lisons dans son livre[1] : « Dans son *voisinage* (il s'agit du lac Asphaltite) est la Sodomitide, contrée autrefois florissante, parce qu'elle était très-fertile et couverte de villes, mais maintenant entièrement brûlée. On dit qu'elle fut brûlée par la foudre, à cause de l'impiété de ses habitants. On peut encore y voir les traces du feu divin et les ombres de cinq villes..... et tout ce que je viens de rapporter de la Sodomitide, est digne de la foi due aux choses que l'on a vues. »

Dans une autre passage Josèphe dit encore, en parlant des habitants de Jérusalem : « Je pense que si les Romains eussent tardé à punir ces impies, la ville eût été ou engloutie dans l'abîme, ou submergée, ou qu'elle eût été frappée par les foudres de la terre de Sodome[2]. »

1. Bell. Jud., IV, VIII, 4.
2. Bell. Jud., V, XIII, 6.

Enfin[1] nous lisons encore : « Dieu... résolut de leur infliger (aux Sodomites) le châtiment de leurs crimes, et de renverser non-seulement leur ville, mais de dévaster tellement le pays, qu'il ne produirait plus jamais ni plante, ni fruit; alors Dieu lança la foudre sur la ville et la brûla avec ses habitants, faisant périr la terre par le même incendie. »

Inutile, je pense, d'insister plus longuement pour démontrer que jamais dans la pensée de Josèphe, la submersion de la Pentapole n'eut lieu.

J'ai rapporté tout à l'heure un passage entier de Strabon (liv. XVI), dont je me bornerai à reproduire ici la phrase suivante : « Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades, etc. » Donc, pour Strabon, point de submersion de la Pentapole.

Passons à Tacite; nous lisons[2] à propos du lac Asphaltite : « Haud procul inde campi, quos ferunt olim uberes, magnisque urbibus habitatos, fulminum jactu arsisse; et manere vestigia : terramque ipsam, specie torridam, vim frugiferam perdidisse. » Même conclusion pour Tacite que pour Strabon.

Parmi les écrivains arabes il en est qui croient aux ruines de Sodome et des autres villes maudites : ainsi un passage de Masoudy, cité par M. Étienne Quatremère, dans un mémoire inséré au *Journal des Savants* (n° de septembre 1852), et extrait du manuscrit arabe de Constantinople (T. Ier, f° 162), dit en parlant des villes de la Pentapole : وهي باقية الى وقتنا هذا خراب لا انيس فيها : Et elles ont subsisté jusqu'à notre époque. Ces (villes) sont en ruines; elles ne contiennent pas d'habitants.

Aboulféda, quoique moins explicite, est du même avis; il est vrai qu'Edrisy dit que Sodome et les villes voisines sont

1. Ant. Jud., I, XI, 1.
2. Hist., lib. V, cap. VII.

ensevelies sous les eaux de la mer Morte. Il y avait donc déjà désaccord parmi les écrivains les plus distingués de l'Islamisme. Mais cela n'empêche pas le moins du monde qu'il n'y ait eu accord évident parmi les écrivains de l'antiquité, sacrés et profanes, pour rejeter la fable de l'engloutissement sous l'eau des villes de la Pentapole.

Voici donc encore un point parfaitement établi et incontestable : les villes de la Pentapole n'ont pas été submergées après leur incendie. Elles n'étaient donc pas bâties sur le terrain qu'on croit, à tort, avoir été envahi subitement par la mer Morte.

Il y a plus, le texte sacré lui-même prouverait que, quand bien même la plaine de Siddim eût été en tout ou en partie envahie par les eaux des lacs, il n'en serait pas de même des villes de la Pentapole. En effet, ces villes ne pouvaient pas être situées dans la vallée de Siddim, comme l'a très-judicieusement fait observer Reland, dont personne, je pense, ne suspectera l'admirable critique. Que lisons-nous dans la Bible[1] à propos des rois de la Pentapole?

כל אלה חברו אל עמק השדים הוא ים המלח

Hi omnes congregati sunt in valle Siddim, quæ est mare Salsum.

Reland[2] s'exprime ainsi à propos de ce verset : « Il n'est dit « ici qu'une seule chose, c'est que la vallée qui s'appelait au- « paravant vallée de Siddim, devint ensuite la mer Morte, ce « que je ne conteste pas. En effet, cette vallée peut avoir été « inondée par les eaux de cette mer, soit par suite d'une crue « du Jourdain, soit par le jaillissement d'eaux souterraines « ou autres; mais comme on ne sait ni quand, ni comment la « chose est arrivée, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur ce

1. Genèse, XIV, 3.
2. Pal., lib. I, p. 254.

« point. L'écrivain sacré ne dit pas que les cinq villes, Sodome « et les autres, furent situées dans la vallée de Siddim ; il y a « plus, c'est le contraire que l'on peut conclure du texte cité, « puisque les rois de ces cinq villes, après avoir réuni leur « armée, se rassemblèrent אל עמק השדים : versus vallem « Siddim : vers la vallée de Siddim. Que si quelqu'un voulait « traduire *dans la vallée*, cela reviendrait au même. Donc « probablement la vallée de Siddim était autre chose que la « contrée dans laquelle leurs cinq villes étaient situées. Qui « dirait par exemple? les habitants d'Amsterdam, de Harlem « et de Leyde ont marché au devant de l'ennemi et se sont « réunis en Hollande, — précisément parce que ces villes « sont des villes hollandaises ; mais on peut proprement dire « les habitants de ces villes se sont réunis dans le lieu où est « aujourd'hui le lac de Harlem ; et il est permis de conclure de « là que le lac de Harlem est différent de la contrée dans « laquelle ces villes sont situées. »

Cette argumentation de Reland serait, je crois, assez difficile à rétorquer, et l'on me permettra de la trouver concluante ; au reste, Reland s'appuie sur une très-juste observation de plus : c'est que dans le verset du chapitre XIX de la Genèse où il est dit que Dieu fit pleuvoir le soufre et le feu sur les villes maudites et toute la plaine, l'expression dont se sert l'écrivain sacré pour rendre cette dernière idée est ככר : le circuit, la plaine, et non pas עמק השדים : la vallée de Siddim.

Pour abréger, je dirai que l'illustre Reland, avec son tact ordinaire, avait parfaitement deviné que les villes de la Pentapole devaient être sur les bords du lac Asphaltite, et que leurs ruines pouvaient, devaient même s'y retrouver. Ce que le critique judicieux avait deviné du fond de son cabinet, l'observation faite sur les lieux mêmes, près d'un siècle et demi après la publication de son admirable livre, l'a complétement vérifié.

Voici la conclusion logique de tout ce qui précède. Il est indubitable, qu'en outre de Ayn Djedy (Engaddi), de Masada, de Thamara et de Zoar, il n'y a pas eu, depuis la catastrophe de la Pentapole, d'autres villes construites sur les rives occidentales de la mer Morte; il faut donc, de toute nécessité, reconnaître Sodome dans le Kharbet Esdoum des Arabes, et au pied de la montagne de Sel que Galien nomme expressément *Sodoma;* de même qu'il faudra retrouver d'autres villes maudites dans les ruines évidentes de villes qui se rencontreront sur ce même littoral.

Il n'y a pas besoin, je pense, d'une démonstration plus ample de ce fait, que l'on pourra attaquer, mais non infirmer, que les ruines qui sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-Esdoum, sont bien réellement les ruines de la Sodome biblique. Il n'y aura plus pour contester cette découverte réelle, d'autre ressource que celle de nier hardiment l'existence même de ces ruines que mes compagnons et moi nous avons vues à deux reprises, et la seconde fois surtout avec grand soin. Je m'attends à cette négation, mais, sans modestie, je déclare que je me permets d'avoir plus de confiance dans une observation faite longuement par moi-même, en compagnie de quatre Français assez intelligents pour reconnaître des ruines, là où sont en réalité des ruines, que les Arabes qui m'accompagnaient et avec lesquels j'étais en mesure de converser habituellement, m'ont désignées sous le nom fort significatif de Kharbet-Esdoum, que dans toute observation contraire, faite un peu vite peut-être et avec des convictions préconçues, telles, par exemple, que l'impossibilité de trouver Zoar sur la rive occidentale de la mer Morte. J'ai montré surabondamment que cette dernière opinion était en opposition flagrante avec le texte même de l'Écriture Sainte ; il est donc bien clair que toute conclusion qui se rattachera de près ou

de loin à une erreur d'appréciation aussi forte, aura grand besoin d'être très-sérieusement contrôlée.

Résumons. Sodome était à la pointe sud-ouest de la mer Morte; la montagne de Sel est appelée Sodome par Galien. Donc, Sodome était au lieu même où est la montagne de Sel. Cette montagne, les Arabes l'appellent indistinctement Djebel-el-Melehh, ou, comme Galien, Djebel-Esdoum. Si donc on voit à la montagne de Sel des décombres d'une ville, il y a toute apparence que ce sont les décombres de Sodome; et cette apparence devient une évidence impossible à nier, si les habitants du pays sont unanimes pour donner à ces décombres le nom de Kharbet-Esdoum (ruines de Sodome), en leur appliquant l'histoire traditionnelle de la ville maudite. Toutes ces conditions étant rigoureusement réalisées, il n'est pas possible de se refuser à croire que ces ruines d'une Sodome, sont bien les ruines de la Sodome biblique.

Les souscriptions des actes du premier concile de Nicée contiennent la mention de Sevère, évêque de Sodome, parmi les évêques d'Arabie. Reland, à qui ce fait curieux ne pouvait échapper, l'a discuté avec soin [1]. « Il faudrait être insensé, « dit-il, pour voir désignée dans ce passage la Sodome ren- « versée par la colère divine, et qui ne devait plus être jamais « habitée. Quel est le lieu que nous supposerons caché sous « cette dénomination? Ce ne peut être Zoar, car Zoar fut une « ville de Palestine et non d'Arabie; ce ne peut être Sycama- « zona, qui fut aussi une ville de Palestine et non d'Arabie. » En conséquence, Reland soupçonne qu'il s'agit de quelque ville épiscopale d'Arabie, relevant de l'évêché métropolitain de Bostra, et dont le nom pouvait être Zozoyma ou Zoraïma. Ce qui lui fait adopter cette hypothèse, c'est la mention qu'il

1. Pal., lib. IV, p. 1120. Ad nomen Sodoma.

trouve dans l'index arabe des noms des évêques qui ont souscrit au concile de Nicée. Il lit, en effet, سابيروس الصوصو ماون qu'il transcrit Severus Zozamaon. Remarquons que jamais le *sad* ne s'est prononcé *z*, et que le second, en y restituant un point très-probablement oublié, fournit une leçon الصوضوماون dans laquelle il est bien clair que se trouve la transcription, aussi rigoureuse que possible, du génitif grec Σοδόμων. Du reste, il n'est plus possible aujourd'hui de révoquer en doute l'existence d'un évêque de Sodome nommé Sevère, qui prit part aux actes du concile de Nicée, puisque la version copte de ces actes, publiée et commentée par mon savant confrère et ami M. Ch. Lenormant, mentionne ce saint personnage d'une manière très-précise. Est-ce à dire pour cela que Sodome se releva de ses ruines, et qu'une Sodome moderne, contemporaine du concile de Nicée, fut le siége d'un épiscopat chrétien? Pas le moins du monde. Nombre d'évêques ont porté et portent encore de nos jours des titres de villes qui n'existent plus que dans la mémoire des hommes. Il y a bien eu, au même concile, un évêque d'Ilion! En conclurons-nous qu'Ilion avait été rebâtie? Nullement, j'imagine. Du temps de Josèphe, *Sodomitide* était encore le nom de la contrée où fut Sodome, et ce nom a très-bien pu donner naissance au titre épiscopal à l'inexactitude duquel Reland avait conclu. Quant à l'argument que Reland tire de la position de Zoar en Palestine, et non en Arabie, cet argument n'a pas une valeur réelle, puisque, dans Josèphe, Zoar est nommée la Zoar de l'Arabie [1], Ζώαρα τῆς Ἀραβίας, et que dans un autre passage [2], il nous est dit que Zoar, Ζώαρα, fut une des douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes [3].

1. Bell. Jud., IV, VIII, 4.
2. Ant. Jud., XIV, II, 4.
3. Dans le récit de la fuite de Loth, lors de la ruine de Sodome, Josèphe appelle

Dans les actes du concile de Chalcédoine, Musonius, évêque de Zoar, est classé une fois parmi les évêques de la deuxième Palestine et une autre fois parmi ceux de la troisième, ce qui est plus exact. Areopolis, Characmoba (er-Rabba et Karak), et Petra, étaient certes des villes de l'Arabie, et elles sont inscrites parmi les villes épiscopales de la troisième Palestine; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Zoar, ville arabe, ait été citée parmi les évêchés de la troisième Palestine.

Occupons-nous maintenant plus spécialement de Zoar elle-même. Dans les Ethniques d'Étienne, nous lisons au mot Zoar : «Zoar est un grand bourg ou une forteresse de la Palestine, situé sur les bords du lac Asphaltite (ἐπὶ τῇ Ἀσφαλτίδι);... c'est là que Loth s'enfuit et qu'il put se soustraire à la catastrophe de Sodome.» Zoar était donc sur la côte de la mer Morte.

Eusèbe (ad vocem Βηλά) parle du site de cette ville et la place sur la limite orientale de l'Idumée. Saint Jérôme a bien vu qu'il y avait là une faute énorme, aussi lit-il : «Sur la frontière orientale de la Judée.» Or, cette frontière ne pouvait être que sur la rive occidentale de la mer Morte [1]. Un passage d'Anastase le Sinaïte, rapporté par Reland [2], mérite d'être mentionné ici. Il raconte qu'étant allé faire une course du côté de Zoar et de Tetrapyrgia [3], il vit avec surprise que

Zoar Ζωὸρ, et il ajoute que ce nom est encore celui de la localité à l'époque où il écrit : Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται.

1. Reland, p. 622, ad vocem Bela.

2. Pal., p. 1066, ad vocem Zoara.

3. Qu'est-ce que c'est que la localité nommée Tetrapyrgia (Τετραπυργία)? On l'ignore. Ce nom ne serait-il pas par hasard une traduction grecque du nom Keritarba, la ville des quatre, puisque ce nom primitif d'Hébron, écrit קרית ארבע dans la Genèse (xxiii, 2) et dans Josué (xx, 7), est écrit קרית הארבע dans Néhémie (ii, 25) avec l'article ה placé devant le mot Arbâ, *quatre*, article qui ne peut exister devant un nom propre d'homme. Les Juifs interprètent ce nom par la ville des quatre, et prétendent qu'il fait allusion aux tombeaux des quatre patriarches enterrés à Hébron : Adam, Abraham, Isaac et Jacob. Il est très-probable que les Juifs ont raison. Dutripon

tous les esclaves chargés de la culture des terres publiques, étaient Cypriotes, parce qu'eux seuls pouvaient résister à l'influence mortelle de ce climat; il ajoute que c'était là un fait constaté par de nombrenses expériences.

Eusèbe, dans son Onomasticon (ad vocem θαλάσσα ἡ ἁλυκή), nous apprend que la mer Morte s'étendait entre Jéricho et Zoar. Il ne fait, on le voit, que répéter ce que dit Josèphe, que le lac Asphaltite s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie.

Saint Jérôme, dans un passage déjà cité plus haut, nous dit que Zoar était sur les confins de la Moabitide, et séparait celle-ci de la Palestine. Le même saint Jérôme, au mot Βαλὰ (qu'il faut lire au lieu de Βαϐλὰ), nous apprend que Zoar avait une garnison romaine; et, dans la *Notitia dignitatum imperii*, nous voyons mentionnés : « equites sagittarii indigenæ, Zoaræ; — les archers à cheval indigènes, à Zoar. » C'était donc cette troupe qui tenait garnison à Zoar.

Nous avons vu un peu plus haut quelle est la teneur des passages de Josèphe concernant Zoar, il nous reste maintenant à énumérer les textes bibliques dans lesquels il est question de cette localité importante. Dans la Genèse, nous lisons (ch. XIX) : — 19 ..... Je ne puis m'échapper sur la montagne (c'est Loth qui parle aux anges venus à Sodome pour le forcer à quitter la ville maudite), le malheur pourrait m'atteindre, et je périrais. — 20. Voici une petite ville proche, on peut y fuir : elle est peu importante. Permets que je m'y échappe, puisqu'elle est si peu importante; au moins je pourrai conserver la vie. — 22 ..... C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. — 23. Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar. —

admet d'ailleurs cette explication naturelle. Tetrapyrgia peut signifier la ville aux quatre tours, aussi bien que la ville fortifiée des quatre. Je donne, bien entendu, cette identification hypothétique pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens guère.

Nous avons déjà déduit de ce texte important le voisinage forcé de Zoar et de Sodome. Nous voyons de plus que Zoar n'était pas dans la montagne, puisque Loth dit : « Je ne puis m'échapper sur la montagne. » Un autre texte sacré vient corroborer cette observation. Nous lisons (même chapitre XIX, 30) : — Et Loth monta de Zoar et s'établit sur la montagne avec ses deux filles ; car il craignait de demeurer à Zoar : il se retira dans une caverne avec ses deux filles. — Il est bien clair que pour entrer dans la montagne, il fallait monter en sortant de Zoar ; donc, Zoar n'était pas dans la montagne, mais bien au pied de la montagne, puisque les anges ordonnèrent à Loth (v. 17) de ne pas s'arrêter dans toute la plaine, et de fuir vers la montagne. Il serait difficile, je crois, de trouver un lieu qui remplît les conditions exprimées dans ces différents passages bibliques, mieux que Zouera-et-Tahtah. Et si en outre de ces conditions physiques, sur lesquelles il n'est guère possible de se tromper, nous trouvons appliqué aux ruines dont il s'agit, le nom de Zoar elle-même, ne serons-nous pas forcés de conclure que Kharbet-Zouera-et-Tahtah et la Zoar biblique, ne font qu'un ? Et pourtant, il y a des voyageurs qui ont visité les lieux et qui croient encore, avec Irby, Mangles et Robinson, que Zoar était sur la rive orientale de la mer Morte.

Poursuivons notre examen des textes bibliques relatifs à Zoar.

Le nom primitif de Zoar fut Belâ, ainsi que l'atteste la Bible dans les passages suivants[1] : — Ils firent la guerre contre Berâa, roi de Sodome ; Birsâa, roi de Gomorrhe ; Souab, roi d'Adamah, et Semaber, roi de Seboïm, et le roi de Belâa, qui est Zoar.

1. Genèse, XIV, 2.

Verset 8.—Alors le roi de Sodome et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm et le roi de Belâa, qui est Zoar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux, dans la vallée de Siddim.—(Textuellement: dans la vallée des champs. Puisque le pluriel Siddim est précédé de l'article, c'est qu'il conserve sa signification et qu'il n'est pas du tout un nom propre.)

L'origine des deux noms Belâa et Zoar mérite que nous nous y arrêtions un instant. Saint Jérôme, dans son commentaire à Isaïe, 15, dit en parlant de Belâa : « Appellatur Bela, id est absorpta, tradentibus Hebræis quod tertio terræ motu prostrata sit; ipsa est quæ hodie syro sermone vocatur Zoara. » Effectivement בלע signifie *devoravit*, *absorpsit*, *perdidit*. Cette explication, saint Jérôme la répète encore ailleurs. Ainsi dans ses *Quæstion. Hebr. in Genesin, cap.* XIV, 3, il dit : « Tradunt Hebræi hanc eandem in alio Scripturarum loco [1] Salisa nominari, dicique rursum μόσχον Τριετίζουσαν [2], id est vitulam conternantem, quod scilicet tertio terræ motu absorpta sit. » Enfin dans son commentaire de la Genèse (XIX, 30) il répète encore : « De Segor, quod frequenter terræ motu subruta, Bela primum, etc. » Cette prétendue origine du nom de Belâa peut très-bien être sortie tout entière de l'orthographe du nom, dont, par hazard, la forme aura eu une étroite analogie avec le radical בלע. Cet avis n'est pas le mien, car c'est celui de Reland, qui fait remarquer que la tradition juive dont parle saint Jérôme n'est pas admissible, puisque Zoar n'est pas la seule ville qui, dans la Bible, soit nommée une génisse de trois ans. En effet, dans Jérémie (XLVIII, 34) nous lisons :—Des cris de Hesbon jusqu'à el-Aâleh, jusqu'à Yahas s'étend leur voix; depuis Zoar jusqu'à Horonaïm, génisse de trois ans, etc. —

1. Samuel, I, 9, 4.
2. Isaïe, XV, 5.

C'est donc Horonaïm qui reçoit cette fois l'épithète en question, et cette épithète signifie tout simplement, si je ne me trompe, que les localités qu'elle désigne, sont fertiles et florissantes, comme une génisse de trois ans est grasse et pleine de force. Quant au verset de Samuel où il est question de la terre de Salisa (ארץ שלשה), rien absolument ne prouve que ce soit Zoar qui soit désigné ainsi, et Cahen n'a pas même parlé de cette identification rabinique.

Quoi qu'il en soit de l'origine réelle de ce nom, qu'il ait été ou qu'il n'ait pas été significatif, il demeure toujours certain que le nom primitif de Zoar a été Belâa. A quel propos ce nom a-t-il été changé et remplacé par celui de Zoar? L'Écriture Sainte va nous l'apprendre. Nous lisons dans la Genèse (XIX) : 20. — Voici une petite ville proche (c'est Loth qui parle aux anges qui le pressent de s'éloigner de Sodome), on peut y fuir; elle est peu importante, permets que je m'y échappe; puisqu'elle est si peu importante, au moins je pourrai conserver la vie.

21. L'autre lui dit : je veux aussi t'accorder cela, et ne pas bouleverser la ville dont tu as parlé.

22. Hâte-toi, fuis vers elle, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.

A première vue, il est palpable que ce dernier membre de phrase, qui par sa teneur même est complétement déplacé, n'a jamais été qu'une glose marginale, qu'une erreur de copiste aura plus tard introduite dans le texte, en une place qui ne lui convenait nullement.

C'était au verset 20, après les mots : elle est peu importante, que devait évidemment venir la glose : c'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. Mais ceci ne fait rien à l'affaire; le nom de Zoar écrit en hébreu צוער et צער, s'écrit en arabe زغر.

En hébreu il est très-vrai que צער signifie être petit, d'où צעיר, petit; mais en arabe زغر n'a nullement cette signification, puisqu'au contraire ce mot veut dire multitude, abondance. C'est صغير, du radical صغر, être petit, qui équivaut au mot hébreu.

Il se pourrait donc bien, par suite de l'orthographe arabe du nom de Zoar, et par suite aussi de la prononciation constante, depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours, du nom de cette localité, que les indigènes ont toujours appelée Zouâr ou Zouêra, ce qui est à peu près identique, que l'origine de ce nom introduite dans les textes sacrés, par une interpolation évidente, ne méritât pas une confiance absolue. Je dois pourtant me hâter d'ajouter que cette étymologie est également donnée par Josèphe[1] : Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται. Καλοῦσι γὰρ οὕτως Ἑβραῖοι τὸ ὀλίγον. —On la nomme encore maintenant Zoôr, car les Hébreux appellent ainsi ce qui est petit. —

Nous avons groupé tous les passages sacrés et profanes qui pouvaient nous aider à déterminer la position de Zoar, et nous avons déjà conclu à l'identité forcée de la Zoar biblique avec la Zouera-et-Tahtah, dont les ruines se voient à droite et à gauche du débouché de l'Ouad-ez-Zouera. Inutile donc d'insister plus longuement sur la légitimité de cette identification.

D'après saint Jérôme, Zoar séparait la Palestine de la Moabitide; donc une partie du terrain placé au sud de Zoar, devait appartenir à la Moabitide. J'ai rapporté plus haut les versets bibliques qui mentionnent, à propos des frontières de la Moabitide, un lieu nommé Soufah, opposé, dans une phrase ambiguë d'ailleurs, aux torrents de la vallée de l'Arnon. J'ai conclu de ce passage que si Soufah était une localité, celle-ci devait être placée au sud de la Moabitide. Plus que jamais

1. Bell. Jud., I, XI, 4.

je persiste dans cette manière de voir, précisément parce que la montagne qui est en contact immédiat au sud avec le Djebel-ez-Zouera, se nomme encore de nos jours Djebel-es-Soufah. Je crois très-fermement que, cette fois encore, s'est conservé intact un nom biblique méconnu jusqu'à présent, et qu'un lieu, nommé dès l'antiquité la plus reculée Ouahab, a existé vers le pied du Djebel-es-Soufah, qui était alors à l'extrême frontière de la Moabitide.

J'ai discuté déjà la convenance de chercher dans le Kharbet et le Bordj-en-Nemaïreh, les ruines de Nimrin, devenu Bene-marim, et Bennamerium. Il serait donc superflu d'y revenir ici. Il en est de même d'Adjerrah, que je regarde formellement comme l'Adjelim de l'Écriture et l'Agalla de Josèphe.

J'ai mentionné dans mon itinéraire les ruines qui commencent au Talâa-Sebâan, et qui s'étendent sur plusieurs plateaux successifs, situés au pied des montagnes de Moab et depuis la sortie de l'Ouad-ed-Draâ jusque vers la plage de la mer Morte. Je propose formellement de voir dans ces ruines énormes, les restes de la Seboïm qui fut enveloppée dans la catastrophe de la Pentapole. Une ville aussi considérable que celle dont l'existence est constatée par les ruines en question, ne saurait avoir existé inaperçue, dans les siècles dont l'histoire nous a été conservée avec détails. Plusieurs cratères effroyables, trois au moins, entourent le site que j'attribue à Seboïm, et ils ont dû consommer en un clin d'œil l'anéantissement de cette ville coupable, que les explosions, partant d'au moins trois côtés à la fois, ont dû pulvériser. Rien, absolument rien ne prouve que toutes les cités maudites se trouvaient sur la même rive occidentale de la mer Morte. Il y a même de fortes présomptions en faveur de l'opinion que je crois devoir émettre, que l'une au moins des villes de la Pentapole devait être sur la rive orientale. En effet, une fois la catastrophe accomplie,

pourquoi Loth eût-il monté dans la montagne au-dessus de Zoar, au lieu de se réfugier sur la rive orientale qui devait lui paraître un refuge plus assuré, si le terrible châtiment ne s'était pas étendu sur cette rive? Dira-t-on que celle-là n'était pas habitée? Cela paraît bien peu vraisemblable, car il n'y avait aucune raison absolument pour que la rive, devenue plus tard moabitique, ne participât point à la fertilité de toute la plaine. Il y a plus, nous savons que les Emim habitaient cette contrée, et Seboïm pouvait très-bien être une ville des Emim.

Ni Loth, ni ses filles, qui avaient habité longtemps Sodome, ne pouvaient ignorer l'existence d'une population nombreuse sur l'autre rive, et les filles du patriarche n'eussent pas cru à la destruction totale de l'espèce humaine, si le fléau qui les avait chassées de Sodome, n'eût pas également frappé, sous leurs yeux, la rive opposée à celle sur laquelle elles avaient cherché un refuge. D'ailleurs l'injonction des anges qui décidèrent le patriarche à fuir de Sodome, était formelle : « Ne t'arrête pas dans toute la plaine, fuis vers la montagne, » lui disaient-ils ; par conséquent, toute la plaine était menacée et allait être bouleversée. Il ne peut donc venir à l'idée de personne que la portion orientale de la plaine ait échappé au désastre général.

Tout bien considéré, des villes pouvaient et devaient exister au pied des montagnes de Moab ; et rien, absolument rien, n'empêche de croire que l'une des villes de la Pentapole ait existé en ce point. En conséquence, puisque je trouve, dans cette région-même, une ville énorme écrasée par les cratères d'explosion qui l'entourent, et dont une partie s'appelle encore aujourd'hui Sebâan, je n'hésite pas à y voir la Seboïm de l'Écriture, et je le fais avec d'autant plus de conviction, que ces ruines, tout à fait semblables d'ailleurs à celles de Sodome, ne sauraient s'identifier avec aucune autre ville de l'antiquité. Au reste, si l'on se refusait à admettre l'existence de l'une des villes de la

Pentapole sur la rive orientale de la mer Morte, on mettrait du coup à néant les présomptions sur lesquelles Irby et Mangles d'abord, puis Robinson et d'autres voyageurs encore, ont cherché à établir que les ruines placées à proximité de la presqu'île d'el-Mezrâah sont celles de Zoar. Répétons-le encore une fois : Sodome ne pouvait guère être à plus d'une demi-lieue de Zoar, et en ce cas, Sodome, pour ces doctes voyageurs, aurait été forcément sur la rive orientale de la mer Morte, que celle-ci existât ou n'existât pas encore, ce qui ne change absolument rien à l'affaire, puisque les distances horizontales, en tout état de cause, doivent être restées les mêmes.

En résumé, on me permettra, j'espère, d'user du même droit que ces messieurs, et de mettre au Kharbet-Sebâan, Seboïm, avec un peu plus d'assurance qu'ils n'en ont eue en mettant arbitrairement Zoar en ce point, et sans que la présence d'aucun texte ou d'aucun souvenir traditionnel pût légitimer cette hypothèse.

Comme pour Nimrin et Adjelim, j'ai fait voir déjà la permanence de l'appellation biblique de la presqu'île de la mer Morte. Du temps de Moïse, elle s'appelait הלשון, la Langue ; de nos jours, elle s'appelle toujours اللسان la Langue.

Une localité des plus importantes à déterminer, c'est celle de Loueïth. Elle était sur la route d'Areopolis à Zoar, du temps d'Eusèbe. L'Écriture la place sur une montée ; donc Loueïth, placée sur la voie fréquentée d'Areopolis à Zoar, voie qui passait, à n'en pas douter, par l'Ouad-ebni-Hammid, devait se rencontrer de toute nécessité dans l'Ouad qui, de la rive moabitique, montait à la plaine d'Areopolis. Or, la dernière montée qui donne accès à ce haut plateau, gravit à travers des ruines énormes, un Djebel-Nouehin ou Nouehid ; ces ruines portent le même nom de Nouehin ou Nouehid ; les lettres L et N, dans la bouche des Arabes de cette contrée,

permutent avec une extrême facilité : je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans les ruines et la montagne de Nouehid, les ruines et la montée de Loueïth.

Eusèbe nous a révélé l'existence d'une ville de la Moabitide, nommée Medabah, placée à huit milles d'Areopolis, sur le plateau qui s'étend au sud de l'Arnon, comme une autre Medabah placée presque en face, l'était sur le plateau qui s'étend au nord de l'Arnon. Si l'on se rappelle que le vallon qui coupe les ruines immenses du Kharbet-Fouqoûa, et dont les deux revers sont couverts des décombres d'une ville très-considérable, se nomme Ouad-Emdebêa, on ne sera nullement étonné, je pense, que je propose formellement de retrouver la Medabah d'Eusèbe, dans la ville ruinée qui couvre les deux rives de l'Ouad-Emdebêa. Il existe bien, au pied même du piton sur lequel est bâti Karak, un Ouad-el-Medabeh; mais cet ouad, qui change immédiatement de nom, ne peut rien avoir de commun avec la Medabah d'Eusèbe.

Schihan, on l'a vu, est une localité des plus curieuses ; et je n'ai pas hésité à reconnaître dans la ruine qui couronne le monticule de Schihan, un de ces temples qui étaient placés sur les hauts lieux. Si nous nous rappelons que Jérémie dit (XLVIII, 45) : — Une flamme est sortie du milieu de Sihoun ; elle a dévoré les sommités de Moab, etc., — on ne trouvera probablement pas étrange que je retrouve le Sihoun biblique, dans le Schihan de nos jours, et que je propose cette identification avec une confiance entière.

Nous avons vu qu'un verset d'Isaïe (XV, 7) mentionne un torrent des Saules : — C'est pourquoi, dit le prophète, ils portent sur le Torrent des Saules le reste de leurs biens et leurs trésors. — Un peu plus haut, verset 5, il est dit que les fuyards errent jusqu'à Zoar. Évidemment ces fuyards reculaient devant l'ennemi, et le Torrent des Saules devait être sur la route du

plateau de Moab à Zoar. De plus, la dénomination spéciale de Torrent des Saules, prouve clairement qu'il n'y avait pas plusieurs cours d'eau qui méritassent ce nom. Je me permettrai donc de reconnaître le Torrent des Saules de la Bible, dans le cours d'eau dont le lit est rempli de *salix babylonica*, et qui descend, sous le nom de Seïl-ouad-ebni-Hammid, de la vallée même que remonte la voie antique.

Quant aux deux villes d'er-Rabba et de Karak, tout le monde est d'accord pour les identifier, la première avec Rabbat-Moab, et la deuxième avec Kîr-Moab. Il serait donc inutile de discuter longuement la légitimité de cette double identification, et je me bornerai à rappeler le plus brièvement possible les principaux faits historiques qui concernent ces deux villes.

Le premier nom d'Aréopolis fut Ar; ce nom (ער comme עיר) signifie littéralement ville. Suivant le témoignage de Theodoret[1], Ariel aurait été aussi le nom de cette ville. Ce renseignement nous est fourni une seconde fois par le même écrivain, dans son commentaire du chap. 29 d'Isaïe. Ceci est très-possible, mais il n'est nullement démontré que ce ne soit pas une autre localité qui ait porté ce nom. Sozomène mentionne comme ville d'Arabie, Aréopolis qui était de la troisième Palestine. Il dit de plus (l. VII, 15) qu'en Arabie, les Pétréens et les Aréopolitains combattirent avec fureur, pour défendre les temples de leurs dieux. Étienne, dans ses Ethniques, nous apprend qu'Aréopolis est la même ville que Rabath-Moba, qui n'est évidemment que Rabbat-Moab. C'est saint Jérôme[2] qui nous a fait connaître la véritable origine du nom d'Aréopolis, et qui nous a prémunis contre la tentation de traduire ce nom par *ville de Mars*.

1. Comm. d'Isaïe, 15.
2. Comm. de Josué, c. 15.

Dans la *Notitia dignitatum imperii* nous lisons :

> Cohors tertia Alpinorum apud Arnona
> Cohors tertia felix Arabum in ripâ vadi Apharis fluvii,
> in castris Arnonensibus.
> Equites Mauri Illyriciani Areopoli.

Et enfin :

> Equites promoti indigenæ Speluncis.

Nous sommes donc fixés sur la nature de la garnison d'Aréopolis et des bords de l'Arnon, à l'époque où fut rédigée la notice. Eusèbe et saint Jérôme, dans l'Onomasticon (ad vocem Ἀρνῶν), disent qu'au nord on montre un lieu qui contient une garnison. Les termes mêmes dont se sert saint Jérôme sont les suivants : « In satis horribili loco vallis in prærupta demersæ. » Cette vallée abrupte est sans doute celle de l'Arnon. Reland a proposé déjà de voir la mention de ce même lieu dans le passage de la Notice des dignités impériales, qui concerne les *Equites promoti indigenæ* placés aux Speluncæ. Si maintenant nous voulons bien nous rappeler que חרנים, nom d'une localité moabitique mentionnée souvent dans les Écritures, signifie les deux cavernes, nous serons tout naturellement conduits à voir dans les *Speluncæ* de la notice, la Horoneïm de la Bible.

Deux notices grecques des patriarcats, dont la seconde est attribuée à l'époque de l'empereur Léon Auguste, sont insérées dans le vaste Recueil des écrivains byzantins. La première nous donne :

Παρωχμούχου (lisez Χαρ̄ακμώϐα), Ἀριόπολις (Ἀρεόπολις), Μάψης, Ἐλοῦσα, Ζαύρα, Βιροσαμὼν (lisez Βιροσάϐων).

La seconde :

Χαραγμοῦχα, Ἀρεόπολις, Μάψις, Ἐλοῦσα, Ζώορα, Βιροσάϐων.

A l'époque de la rédaction de ces deux listes, Aréopolis était donc très-certainement un siége ecclésiastique. Remar-

quons en passant que Zoar y est placée entre Elousa et Birsebâ. Celle-ci est à l'extrémité sud du territoire de Juda. Elousa est placée par Ptolémée parmi les villes de l'Idumée, situées à l'occident du Jourdain. Puis donc que Zoar est mentionnée entre ces deux localités, Zoar était forcément sur la rive occidentale de la mer Morte, prolongation de la vallée du Jourdain [1].

Aréopolis fut une ville épiscopale, et nous connaissons les noms suivants des prélats qui y ont siégé. 1° Anastasius, qui est mentionné dans les actes d'Éphèse, insérés au concile de Chalcédoine [2]. 2° Polychronius, qui est cité dans la lettre de Jean le Hierosolymitain, insérée aux actes du concile de Constantinople [3] et écrite au nom des évêques des trois Palestines. 3° Helie, qui souscrivit aux actes du concile de Jérusalem, tenu en 536 [4].

La dernière mention d'Aréopolis que je trouve dans les écrivains anciens est due à saint Jérôme [5]. Voici en quoi elle consiste : « Audivi quemdam Areopoliten, sed et omnis civitas testis est, motu terræ magno in meâ infantiâ, quando totius orbis littus transgressa sunt maria, eâdem nocte muros urbis istius corruisse. » D'après les écrits d'Ammien Marcellin, on a trouvé que cet événement avait eu lieu dans l'année 315, sous le consulat de Valentinien et de Valens. Cette date est extrêmement importante, puisqu'elle fixe l'époque de la destruction des monuments d'Aréopolis, et entre autres de la porte Romaine dont l'état actuel dénote encore aujourd'hui, d'une manière évidente, l'intensité du tremblement de terre qui la renversa en partie.

1. Reland, Pal., p. 462.
2. Conciles généraux, tome IV, p. 118.
3. Conc. génér., tome V, p. 192.
4. Conc. gén., tome V, p. 284.
5. Comm. d'Isaïe, c. 15.

Le nom primitif d'Aréopolis, Rabbat-Moab, la capitale de Moab, s'est conservé pour ainsi dire intact jusqu'à nos jours, puisque les ruines de cette ville s'appellent toujours er-Rabba, sans qu'il soit resté trace, dans la mémoire des habitants du pays, du nom relativement moderne Aréopolis.

Passons maintenant à Karak. Il n'y a pas de doutes à élever sur l'identification de Karak avec Χαρακμῶϐα, Karak de Moab. Ptolémée mentionne cette ville parmi celles de l'Arabie Pétrée, et lui assigne les longitude et latitude suivantes : 66° 1/6 et 30°. Dans les anciennes notices ecclésiastiques elle porte le nom de Χαραγμοῦχα, ou celui plus corrompu encore, par la faute des copistes, de Παρωχμοῦχου, et elle se trouve classée parmi les villes de la troisième Palestine. Étienne, dans les Ethniques, dit que de son temps elle faisait partie de la troisième Palestine, mais que Ptolémée, qui mérite toute confiance, la classait parmi les cités arabes. Il ajoute qu'on lui donne aussi le nom de Μωϐουχαρὰξ.

Cette ville était le siége d'un évêché, car nous trouvons parmi les prélats qui souscrivirent au concile de Jérusalem en 536, Demetrius Χαραχμώϐων.

A l'époque des croisades, Karak devint un lieu très-important, comme poste avancé de la chrétienté en Arabie. Voici ce que raconte Foucher de Chartres (ch. XLIII) : « En 1115, le roi alla en Arabie et y éleva un château sur un certain monticule qu'il reconnut être placé, de toute antiquité, dans une forte situation, non loin de la mer Rouge, à trois jours de chemin environ de cette mer, et à quatre de Jérusalem. Baudouin mit dans ce château une bonne garnison, destinée à dominer sur toute la contrée d'alentour, pour l'avantage des chrétiens, et il ordonna qu'il s'appellerait Mont-Réal, par honneur pour lui-même, qui avait construit ce fort en peu de temps, à l'aide de peu de monde et avec une grande audace. »

Un peu plus loin (ch. XLIV) nous lisons encore : « En 1116, le roi alla visiter le château et poussa jusqu'à la mer Rouge, pour reconnaître un pays qu'il n'avait pas encore vu, et pour chercher si, par hasard, il n'y trouverait pas quelques-unes des choses dont nous manquions. »

Guillaume de Tyr raconte les mêmes faits à l'année 1115 (l. XI, ch. 26). Cet historien nous apprend qu'en 1172 Selah-ed-Din assiégea vainement Mont-Réal (lib. 20, ch. 27). Quelques années après (en 1183), l'émir recommença le siége de Karak et s'en rendit maître (l. 22, ch. 28). « Grant talent avoit, dit-il, que il aseist une cité qui fu anciennement appelée la Pierre del Désert, mes l'en la desine ore le Crac... » Renaut de Chastillon etoit alors sire du Krak de Mont-Réal, « il estoit sire de cele terre de par l'éritage se fame ». Chacun sait que Renaud de Chastillon, tombé entre les mains de Selah-ed-Din, fut mis à mort sous les yeux de ce prince, qui ne voulut pas user envers lui de sa générosité habituelle, et qui vengea, par son supplice, le pillage d'une caravane musulmane que le sire de Krak avait arrêtée et dévalisée quelque temps auparavant.

Une position militaire aussi importante que celle de Karak avait dû être utilisée dès l'antiquité la plus reculée, et il est très-probable que la moderne Karak est bâtie sur l'emplacement de la ville forte de Moab, qui, dans l'Écriture sainte, porte les noms de Kir-moab, et de Kir-heraset ou Kir-heras [1].

Nous avons vu que la vallée del'Arnon s'appelle aujourd'hui Ouad-el-Moudjeb. Ce nom est-il significatif? Je l'ignore [2].

1. Isaïe, XVI, v. 7 et II; Jérémie, XLVIII, 31; Rois, II, XIII, 26.

2. Dans le Kamous le pluriel مَوَاجِبُ signifie lieux où des hommes, en luttant, se jettent à terre; en ce cas la vallée de l'Arnon serait appelée la vallée du lieu de lutte. Mais ceci est plus que douteux.

Ou bien nous a-t-il conservé la mémoire d'une cité moabitique? Ce qui pourrait le faire croire, c'est le verset 1 du ch. XLVIII de Jérémie, dans lequel nous lisons : « Hemesjeb (המשגב) est confuse et abattue ». Ce mot hébraïque signifie lieu haut et fortifié. Mais plusieurs commentateurs, tels que Raschi et Kim'hi, déclarent que c'est un nom d'endroit; dès lors la prononciation en est fort incertaine. On a transcrit ce nom Misgab; mais rien ne prouve qu'il ne fallait pas le transcrire Mousdjeb, et dans ce cas, il serait pour ainsi dire identique avec le nom moderne el-Moudjeb qu'a pris l'Arnon. Quoi qu'il en soit, je ne tiens en aucune façon à cette hypothèse.

Pour en finir avec les documents géographiques relatifs à la Moabitide, je citerai un verset du livre I[er] de Samuel (XXII, 3), où il est dit : — David s'en alla de là (de la caverne d'Adoullam) à Mitspâ (מצפה) de Moab, et il dit au roi de Moab : « Que mon père et ma mère se retirent auprès de « vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » — J'ignore entièrement s'il existe quelque trace de cette localité moabitique.

Il ne me reste plus à parler que des routes étranges, bordées de pierres fichées, et que nous avons rencontrées en grand nombre dans la plaine de Moab. Je n'hésite pas à y reconnaître quelques-unes de ces routes antiques dont il est question dans le livre des Nombres (XXI) 21. — Israël envoya des messagers à Sihoun, roi d'Amori, pour dire : 22 — Permets que je passe dans ton pays; nous ne nous détournerons ni dans les champs, ni dans les vignobles; nous ne boirons pas l'eau de la citerne; nous marcherons par le chemin royal, jusqu'à ce que nous ayons passé tes limites —.

Il me paraît très-probable que les routes frayées, appelées alors דרך המלך, comme elles le sont encore de nos jours, ضرب السلطان, étaient bordées, à droite et à gauche, de longues

files de grosses pierres, afin qu'il ne fût pas possible d'en sortir, pour entrer dans les terres cultivées, en prétextant l'incertitude de leur tracé. Du reste, ce mode de démarcation des routes n'était pas particulier à la Moabitide, puisque les officiers américains envoyés par le capitaine Lynch à Masada, sur la rive occidentale de la mer Morte, rencontrèrent, au delà de l'Ouad-es-Seyal, une route toute semblable, et que moi-même j'en ai retrouvé aussi, à Djembeh, localité qui présente des traces très-apparentes d'une ville contemporaine des temps bibliques les plus reculés, et qui était située entre Zoar et Hébron, c'est-à-dire dans le pays de Canâan. Il y a donc toute apparence que les routes que nous avons suivies dans la Moabitide, étaient de ces routes royales analogues à celles que les Hébreux s'engageaient à suivre, sans s'en écarter, dans le territoire de Sihoun, roi d'Amori.

Ce que l'on savait jusqu'ici sur l'état moderne de la terre de Moab, se bornait à bien peu de chose, quoique la Moabitide, proprement dite, eût été explorée déjà deux fois, sans compter la course faite, en 1822, par un M. Hyde, dont nous avons retrouvé le nom sur les murs du temple de Beit-el-Kerm. Le premier de tous, l'illustre Burckhardt visita cette curieuse contrée en 1811. Il parcourut d'abord le pays d'Amori, placé au nord de l'Arnon, et y retrouva plusieurs sites bibliques, tels que ceux de Medaba et d'El-Aaleh. Ayant alors franchi l'Arnon, qu'il donne pour limite à la province de Belka et à celle de Karak, il traversa la plaine que j'ai traversée moi-même, mais plus à l'est que je ne l'ai fait. Ainsi, il passa en vue du monticule de Schihan, qu'il laissa à trois quarts d'heure de chemin sur sa droite, et sans le visiter. Depuis l'endroit nommé Mehalet-el-Hadj, il trouva une route pavée dirigée vers Rabba, c'est-à-dire au sud-ouest. Il passa par Beit-el-Kerm, et s'arrêta dans les ruines du temple

auquel il attribue à tort une antiquité reculée. Il commet une autre erreur encore, en disant que ce temple était octostyle, et que ses colonnes avaient trois pieds de diamètre. On a vu qu'en réalité ce temple est tétrastyle et que ses colonnes ont une dimension beaucoup plus considérable. Il retrouva comme nous, parmi les décombres, des débris de colonnes de plus petite dimension, et appartenant évidemment à d'autres édifices.

A une heure trois quarts de chemin, après Beit-el-Kerm (بيت القرم), Burckhardt rencontra le village ruiné de Hameïmat (حميمات); de là, il alla visiter les restes d'er-Rabba. Trois quarts d'heure après avoir quitté cette ville en ruines, il rencontra, au sud-est, deux sources abondantes nommées el-Djebeibah et el-Yaroud. Il traversa ensuite les ruines de Qaritselah (قريثلة), et arriva enfin à Karak, dont le scheikh se nommait alors Youssef-Medjaby; mais Burckhardt se trompe, sans aucun doute, et il a écrit Medjaby au lieu de Midjielly.

A Karak, notre voyageur, qui ne trouva pas l'occasion ni la possibilité de descendre dans le Rhôr, prit des informations sur la topographie de la côte orientale de la mer Morte. Il mentionne la rivière de Djerra (سيل جرة), qui n'est très-certainement pas le Nahr-ed-Drâa, mais bien le Seïl-oued-ebni-Hammid, qui sort de l'Ouad-Adjerrah, puisqu'il ajoute que dans la vallée que suit cette rivière, qu'il identifie, mais avec toute réserve, avec le Zared de l'Écriture, il y a des ruines de murailles et d'édifices, situées à cinq heures de chemin, au nord de Karak.

Il mentionne également le Rhôr-Safieh (غور صفيه), qu'il dit placé vers l'embouchure de l'Ouad-el-Ahhsa, et qui est, dans la saison d'hiver, le rendez-vous de grandes tribus nomades. La rivière qui descend de l'Ouad-el-Ahhsa, sépare, dit-il, le pays de Karak, du district sud nommé Djebal. Il suppose que l'emplacement de la Zoar biblique doit être cher-

ché dans le Rhôr-Safieh. Il nomme encore le Seïl Assal, dont il écrit le nom صسّل, sans être sûr que l'orthographe de ce nom ne soit pas plutôt Assan. Cette rivière coule, dit-il, près de Katherabba (il ne faut pas oublier ici que Burkhardt se sert du *th* anglais, qui est à peu près identique, pour la prononciation, avec le ث que j'ai rendu par *tz*). Après Katzerabba, il mentionne el-Nemeïrah; c'est l'en-Nemaïreh que nous avons traversée. Enfin, il nomme el-Mezrâah, qui est située en face du milieu du lac Asphaltite, et auprès de ce dernier endroit, les Taouahin-es-Sakkar (طواحين السكر) qui sont les ruines d'une ville antique.

Burckhardt avait pris des informations fort exactes, ainsi qu'on le voit, et il avait même recueilli des notes sur la végétation du Rhôr, puisqu'il mentionne, comme s'y trouvant à foison, l'*Asclepias Procera*, que les Arabes nomment Ocher (عشير). Tel est en substance le résultat de l'exploration hardie de Burckhardt.

Après lui (en 1818) vinrent MM. Irby et Mangles, dont je vais de même analyser le récit. Partis d'Hebron le 18 mai, ils allèrent gagner, en deux jours, l'Ouad-ez-Zouera, par lequel ils descendirent dans le Rhôr, afin de se rendre à Petra, en passant par Karak. Ces messieurs signalent d'abord la ruine du petit fort arabe de Zouera-el-Fouqah, qu'ils appellent el-Zowar. Le 20, ils traversèrent la Sabkhah, après avoir campé au pied de la montagne de Sel ou de Sodome. Ils firent en passant une observation qui est très-juste : c'est que les montagnes de la rive ouest de la mer Morte ont une hauteur décroissante à mesure qu'elles s'avancent dans le sud, tandis que les montagnes de la rive orientale ont une élévation qui semble à très-peu près constante. Dans la Sabkhah, ils franchirent six cours d'eau plus ou moins rapides. Ils arrivèrent ensuite à une contrée boisée, d'un aspect charmant, c'est-à-

dire au Rhôr-Safieh. Ils y trouvèrent une petite rivière que les Arabes leur nommèrent Nahr-el-Heçan (la rivière du cheval, dont ils écrivirent le nom el-nahr-Houssan). Les clairières étaient cultivées et plantées d'orge.

A cette époque de l'année, Irby et Mangles eurent beaucoup à souffrir dans le Rhôr, de très-grosses mouches de cheval (sans doute des œstres ou taons), dont la venue, leur dit-on, fut une plaie qui contribua puissamment à la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Les Arabes qu'ils rencontrèrent étaient des Ghorneys (sans aucun doute des Rhaouarna), et, plus heureux que nous, les voyageurs n'eurent qu'à se louer de l'excellent accueil qui leur fut fait par eux. Les Ghorneys diffèrent beaucoup (et ceci est très-vrai) des Arabes nomades, car ils habitent des huttes de boue, de branchages et de roseaux, et ils cultivent le terrain qui les entoure. Après avoir passé le Houssan, ils gagnèrent le pied des montagnes et traversèrent une plaine encombrée de blocs de pierre roulés, qui étaient du granite rouge et vert, du porphyre vert, rouge et noir, de la serpentine, du basalte noir, de la brêche, et bien d'autres espèces de roches précieuses. Il est à présumer, disent-ils, que c'était dans ce pays que les anciens se procuraient les matières précieuses avec lesquelles ils ont façonné les innombrables colonnes qui ornent aujourd'hui, dans l'Orient, les bains et les mosquées.

Les montagnes qu'ils longeaient leur semblèrent formées généralement de grès ou de marbre. Ils arrivèrent ainsi à la presqu'île et ils campèrent sur les bords d'une charmante ravine arrosée par une rivière nommée el-Dara (c'est le Nahr-ed-Drâa) dont les rives étaient couvertes d'un épais fourré de palmiers nains, d'acacias, d'épines et d'oleander. Voici le résumé de l'itinéraire de nos voyageurs dans le Rhôr : en deux heures et demie, ils allèrent de la rive occidentale du Rhôr,

c'est-à-dire du pied de la montagne de Sel, jusqu'au Rakh, premier cours d'eau salé (ce nom m'est totalement inconnu); de là, en une demi heure, ils gagnèrent Szafye (Safieh) ou Ahsa, et le Nahr-el-Houssan (c'est sans aucun doute le Nahr-Safieh); de Safieh, ils marchèrent sur le Nahr-el-Assel (Nahr-el-Eçal); de là, en deux heures, ils atteignirent la mer, et, en deux heures de plus, el-Dara (ed-Drâa), où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, au point du jour, MM. Irby et Mangles se mirent en devoir de gravir la montagne et de gagner les hauteurs. Ils rencontrèrent, chemin faisant, le *chaos* que nous avons traversé nous-mêmes. « C'étaient, disent-ils, d'énormes fragments de la grosseur d'une maison, qui, se détachant des hauteurs, s'étaient jetés confusément dans le précipice, les uns sur les autres. » Un quart d'heure après, ils arrivèrent à un petit étang placé au-dessous d'un olivier isolé (c'est sans doute l'Ayn-es-Sekkeh, que nous avons vu au point nommé Omm-Sedereh). Ils rencontrèrent ensuite des champs d'orge, placés dans la vallée à leur gauche, et à travers lesquels serpente un cours d'eau nommé Souf-Saffa, qui se rend à la mer Morte (je n'ai pas entendu prononcer le nom de cette rivière). Ils remarquèrent, en passant, d'anciens aqueducs qui alimentaient des moulins (certainement à l'Ayn-es-Sara, et à l'Ayn-Aqbech ou Qobech). Ils avaient alors devant eux le château de Karak, mais ils n'apercevaient aucune partie de la ville; ce château leur présentait deux masses séparées, la première à l'angle sud de la ville, et la seconde plus au nord, consistant en un grand édifice nommé par eux Seraglio-of-Melah-a-Daher (c'est indubitablement la tour bâtie par Malek-ed-Dhaher-Beïbars). Entre ces deux masses de constructions militaires, est la seule porte qui donne accès dans Karak. C'est une porte ogivale, surmontée d'une inscription arabe, placée à l'entrée d'une caverne

naturelle (c'est le tunnel par lequel nous avons quitté Karak, et au débouché duquel nous avons été salués d'une volée de pierres).

MM. Irby et Mangles, dont la présence à Karak ne fut contrariée en aucune façon, purent examiner à loisir les anciennes constructions que renferme cette espèce de ville. Le château et son église, la tour de Beïbars, la mosquée et les citernes eurent tour à tour la visite de nos voyageurs, qui commettent, au sujet du château de Mont-Réal, une erreur historique qu'il est bon de relever en passant. Ces messieurs attribuent à tort la prise de Karak à Godefroi de *Boulogne*, qui l'aurait appelé mons Regalis. Nous avons, un peu plus haut, constaté que cette conquête et cette dénomination sont dues au roi Baudouin, qui ne prit Karak qu'en 1115.

Ils rencontrèrent quelques tronçons de colonnes antiques, et enfin un bas-relief encastré dans une muraille, et représentant une grande aile (longue de sept pieds et large de quatre), ayant une analogie frappante avec l'aile du globe ailé si souvent représenté sur les monuments égyptiens. Je ne doute pas que ce ne soit effectivement le fragment d'un globe ailé, qui était accolé de deux yeux mystiques d'Horus, dont à mon tour j'ai retrouvé l'un. Enfin, ils virent, dans les ruines, deux inscriptions grecques sans intérêt, à ce qu'ils disent. Ils visitèrent également la fontaine et les grottes sépulcrales devant lesquelles j'ai passé, au fond de la vallée de Karak.

Évidemment, il y aurait à découvrir à Karak beaucoup de restes d'antiquités, appartenant même à l'époque moabitique, mais j'avoue, en toute humilité, que je ne me chargerai pas d'en aller faire la recherche.

Après une course assez longue à Petra, MM. Irby et Mangles revinrent à Karak, dont ils appellent le scheikh Joussouf Magella. De là ils allèrent faire une excursion dans le Rhôr, et examiner les ruines situées sur les bords du Dara (Ed-Drâa),

ruines dans lesquelles ils supposèrent qu'il fallait voir Zoar. Ils rentrèrent une seconde fois à Karak, et de là se mirent en route pour le Haouran, à travers la plaine moabitique. Ils allèrent camper d'abord aux ruines d'Er-Rabba. Le 6 juin ils visitèrent Beit-Kerm (Beit-el-Kerm) qui est distant d'Er-Rabba d'un mille et demi, dans la direction du nord. Ils ont parfaitement reconnu que le temple ruiné est de l'époque romaine, et ils supposent que ce temple pourrait bien avoir pris la place de celui d'Atargatis qui était à Carnaïm [1]. A deux heures et demie, au nord de Beit-Kerm, ils virent une petite éminence qui domine tout le pays environnant, et qu'ils appellent Sheikh-Harn (c'est Schihan).

Le 8 juin, ils allèrent traverser le Wady-Modjeb (Ouad-el-Moudjeb), en cheminant sur les traces de la voie pavée romaine. Ils virent dans la descente, les ruines d'édifices militaires de l'époque romaine, probablement des forts que j'ai signalés plus haut et qui contenaient une garnison, *ad Speluncas*. Enfin ils rencontrèrent quelques bornes milliaires, qui toutes (celles du moins qui étaient lisibles) dataient du règne de Trajan. Au fond de l'Ouad, où ils n'arrivèrent qu'après une heure et demie de descente extrêmement fatigante et difficile, ils trouvèrent les ruines d'un pont romain. Sur l'autre flanc de l'ouad, ils rencontrèrent de nouveau les traces de la voie antique, et plusieurs bornes milliaires portant le nom de Marc-Aurèle.

Inutile de parler ici de l'itinéraire qu'ils suivirent dans le territoire Amori, c'est-à-dire à travers la contrée située au nord de l'Ouad-el-Moudjeb, ou de l'Arnon. Je me bornerai à féliciter très-sincèrement MM. Irby et Mangles de l'exactitude de leurs observations.

1. Machabées, I, v. 43.

Quelques mots maintenant sur l'excursion de M. Lynch sur le rivage oriental de la mer Morte, jusqu'à Karak, et j'aurai groupé tout ce que l'on a su jusqu'ici, sur le pays de Moab.

Le 30 avril 1848, le capitaine Lynch, monté sur l'une de ses deux embarcations, vint mouiller au fond du golfe formé par la pointe nord de la presqu'île, qu'il nomme pointe Costigan, en mémoire de son infortuné devancier sur cette côte inhospitalière. Il gagna ensuite le misérable village d'el-Mezrâah, situé à une demi-lieue de chemin du mouillage; il y fit la remarque que nous y avons faite plus tard nous-mêmes, sur l'étrange physionomie des Rhaouarna qui l'habitent, et qui ont une figure beaucoup plus africaine qu'asiatique.

Là il reçut la visite de Souleïman, fils d'Abd-Allah, scheikh chrétien de Karak, lequel était député par ses coreligionnaires, pour inviter les officiers américains à venir visiter leur triste ville. Toute l'expédition était horriblement souffrante, et en danger imminent, si son chef ne lui faisait respirer un autre air que celui de la fournaise dans laquelle ces hommes étaient incessamment brûlés. En conséquence, M. Lynch se décida à tenter l'excursion de Karak, autant du reste par amour-propre et pour ne pas sembler reculer devant le danger, que pour trouver cet air salubre indispensable à sa troupe affaiblie.

Le lendemain, il visita les ruines placées à proximité d'el-Mezrâah, et qu'il suppose être celles de Zoar. Il y reconnut l'enceinte d'un édifice carré, et beaucoup de fondations d'édifices, parsemées de fragments de poterie; il y rencontra de plus une petite meule à bras. Ces traces de fondations présentent tous les indices d'une grande antiquité, et le capitaine Lynch n'hésite pas à reconnaître, dans ces ruines, celles qu'Irby et Mangles avaient visitées bien avant lui, en leur appliquant, sans la moindre apparence de raison, le nom de la Zoar biblique.

Au retour de cette promenade, il trouva Mohammed, scheikh musulman de Karak, qui venait d'arriver avec le scheikh chrétien Abd-Allah lui-même. Mohammed, qui n'est autre que notre Mohammed-el-Midjielly, parut immédiatement à l'officier américain le plus insolent, le plus insupportable et le plus couard des hommes. Le 2 mai, malgré le désir extrême qu'il avait de renoncer à la course de Karak, le capitaine Lynch, croyant qu'il manquerait à la dignité de son pays s'il ne visitait pas cette ville, se mit en route de très-grand matin.

Il franchit le ruisseau qui descend de l'Ouad-ebni-Hammid, traversa le plateau qui domine la plaine qu'il appelle la plaine de Zoar, et rencontra sur ce plateau, les restes d'un fort qu'il regarde comme contemporain des croisades. Gagnant de là un point situé à deux milles plus au sud, il entra dans l'Ouad-el-Karak, et, à la description qu'il en fait, il est impossible de ne pas reconnaître l'affreux abîme nommé l'Ouad-el-Kharadjeh.

Il rencontra, chemin faisant, le charmant ruisseau d'ed-Drâa, mais il n'en recueillit pas le nom; en résumé, il suivit, ainsi que cela devait être, mais en sens inverse, la route que nous avons suivie nous-mêmes, pour descendre de Karak dans le Rhôr. Le chaos gigantesque dont j'ai parlé ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de M. Lynch, et il le mentionne effectivement comme une des choses les plus étonnantes qu'il ait rencontrées.

Bientôt, la vallée que M. Lynch gravissait, se garnit d'oliviers; la forteresse ruinée de Karak et la majestueuse tour quadrangulaire de la pointe nord-ouest du plateau, apparurent à nos voyageurs qui arrivèrent enfin au tunnel que j'ai décrit, et par lequel on pénètre dans l'intérieur de Karak. M. Lynch alla se loger au couvent chrétien, comme l'avaient fait Irby et Mangles, les seuls Francs qui, depuis le temps des croisades,

avaient osé pénétrer, avec leur caractère de Francs, dans cette misérable ville. La petite église que j'ai trouvée achevée, était alors en construction. Les officiers américains se mirent, à tout hasard, en devoir de parcourir la ville et les ruines du château ; celles-ci excitèrent vivement leur admiration, par leur extrême importance. De là ils allèrent examiner la grande tour, qui leur sembla de construction sarrazine. Dans l'après-midi, M. Lynch sonda le terrain, pour savoir s'il lui serait possible de faire une pointe vers le Rhôr-Safieh, mais il lui fut déclaré que la chose était impraticable, et, en conséquence, il renonça, bien à contre-cœur, au projet de visiter ce splendide delta, comme il l'appelle.

Le 31 mai, à six heures et demie du matin, le capitaine Lynch, qui n'avait eu que des déboires avec l'insolent scheikh de Karak, parvint à déguerpir de cet affreux repaire de bandits, mais en ordre de bataille et la carabine au poing. Mohammed, furieux de n'avoir rien pu extorquer aux Américains, les suivait avec de mauvais desseins sans doute. M. Lynch chargea le lieutenant Dale et un de ses hommes les plus énergiques, de se porter inopinément aux flancs du cheval de Mohammed, et de forcer celui-ci à marcher, en le tenant en respect comme un prisonnier, avec la consigne de lui brûler la cervelle, au premier geste qui trahirait une perfidie de sa part. Mohammed se voyant pris, devint aussi humble et aussi plat, qu'il avait été impertinent et hautain jusqu'alors. Il fut entraîné de la sorte jusqu'au mouillage où l'embarcation attendait son équipage et ses officiers. Le vieux scheikh Abd-Allah reçut un présent de M. Lynch, et Mohammed n'eut pour tout bakhchich que sa liberté qu'on lui rendit. Il eut beau supplier M. Lynch de lui donner quelques capsules seulement, afin de n'avoir pas la honte de revenir les mains vides, il en fut pour ses supplications et n'obtint absolument rien. La barque fut

aussitôt remise à la mer, tout le monde y prit place, et M. Lynch quitta la plage moabite, sans doute pour ne plus jamais la revoir. En résumé, ses observations, fort sommaires d'ailleurs, sont suffisamment exactes, et je crois pouvoir attribuer au souvenir de l'aimable visite des Américains à Mohammed-el-Midjielly, tous les agréments que nous avons retirés de la nôtre, deux années plus tard.

Il est grandement temps, maintenant, que je reprenne mon journal de voyage, et j'y reviens en toute hâte.

Il me serait difficile de décrire la joie qui nous tient tous au cœur ce matin. Dans quelques heures, nous serons à l'entrée de l'Ouad-ez-Zouera; nous aurons quitté, pour n'y jamais revenir, la plage maudite sur laquelle nous avons couru tant de dangers, en si peu de jours. Nous emportons avec nous des documents géographiques et archéologiques d'un prix inestimable. Ce voyage où, nous disait-on, nous péririons tous infailliblement, nous l'avons accompli, sans que l'un de nous en rapportât une égratignure. Nous sommes tous sains et dispos, et notre bourse seule est malade, bien malade, j'en conviens; mais avons-nous trop chèrement payé l'honneur de voir les premiers une foule de localités, dont la connaissance ne peut manquer de jeter un jour tout nouveau sur les saintes Écritures? Non, sans doute; remercions la Providence de l'assistance qu'elle nous a donnée; et puisqu'il est écrit : « Aide-toi et le ciel t'aidera », ne nous endormons pas dans les délices un peu prématurées, peut-être, de notre Capoue bedouine, et partons.

Cette fois, il ne faut pas presser vigoureusement nos moukres. Leurs habitudes de nonchalance et d'apathie sont primées par les craintes de toute nature dont ils vont être affranchis tout à l'heure; ils se hâtent donc tout seuls.

Pendant que nos tentes et nos bagages se chargent sur le

dos de nos mulets, je reçois la visite de nos scheikhs des Beni-Sakhar, visite amicale, je le veux bien, mais quelque peu intéressée. Ces braves gens ne seraient pas de bonne race, s'ils s'abstenaient de nous demander, à qui mieux mieux, des bakhchich. A chacun je donne un surcroît de solde de cent piastres, et je fais triomphalement cadeau du petit pistolet tromblon, au scheikh qui en était si éperdument amoureux depuis hier.

Tous les habitants du campement nous entourent avec des marques réelles d'affection, auxquelles nous sommes d'autant plus sensibles, que nous n'avons pas été, jusqu'ici, gâtés en ce genre. Samet-Aly, dans un moment de tendresse, me jette à brûle-pourpoint la proposition la plus saugrenue, et j'en suis on ne peut plus touché, malgré son incongruité. « Nous t'aimons tous, me dit-il; veux-tu être notre frère et rester avec nous? Tu seras scheikh comme nous, et tu choisiras trois femmes, parmi les filles de notre tribu qui t'adopte. » Je me hâte de lui répondre que c'est trop d'honneur que la tribu veut me faire, que je ne m'en sens pas suffisamment digne, et que d'ailleurs des devoirs impérieux me rappellent dans mon pays. Mon refus ne choque pas ces braves gens, et ils me serrent affectueusement la main, en m'affirmant que leurs regrets sont vifs de me voir partir, sans qu'ils puissent espérer qu'ils me reverront jamais. — Allah aâlem! Dieu le sait. — Voilà ma réponse.

Avant de quitter les Beni-Sakhar, je me rappelle que j'ai une provision d'aiguilles à coudre, destinées à mesdames les Bedouines et dont pas une seule n'a été distribuée jusqu'ici. Si je ne veux pas rester empêtré avec mes aiguilles, le moment est venu d'en faire des largesses. J'annonce donc à haute voix cet acte de splendide générosité, et en un clin d'œil une nuée de femmes, de toutes les couleurs et de tous les âges, se pré-

cipite vers moi. C'est un joli choix de physionomies, et j'avoue que je m'estime bien heureux d'avoir pu décliner l'honneur d'épouser trois de ces dames. Le pillage des aiguilles, car c'est un vrai pillage, prend moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; nous ferons bien de veiller à nos hardes, car il ne nous reste pas de quoi recoudre un bouton.

Pendant que je procédais à cette distribution, un Bedouin, venu pour faire une visite dans la tribu, s'est *pris de gueule* avec un énorme chien qui lui a profondément entamé le tendon d'Achille. Le malheureux, qui rit et ne profère pas une plainte, est étendu sur le dos, parce qu'il ne peut plus se tenir qu'à cloche-pied. On me supplie d'aller à son secours. Je ne sais en vérité qu'y faire. Je me contente d'engager les amis du blessé à lui bassiner, avec de l'eau et du sel, l'affreuse morsure dont il souffre, et je rapproche les lèvres des plaies, le moins mal que je peux, avec de larges plaques de taffetas gommé. Je voudrais bien monter à cheval et partir au plus vite; mais le diable s'en mêle apparemment, car, à peine débarrassé de mon mordu, j'ai affaire à un malade plus sérieux. C'est un épileptique qui se tord dans les convulsions tétaniques de son horrible infirmité. On ne me demande pas, il est vrai, de lui porter secours; mais on désire savoir ce que je pense de son mal : — Houa meidjnoun! dis-je; il est possédé d'un esprit d'en haut! — Et tous les assistants de répondre en chœur : — Thaïeb! c'est bien cela. Il est clair que je passe du coup pour un des croyants les plus orthodoxes. Comme tout le monde est d'avis qu'il faut laisser notre homme en communication avec son djin, sans les déranger par des soins inopportuns, j'approuve fort cette détermination que je mets moi-même en pratique, je l'avoue humblement. C'est bien mal de voir souffrir, sans aller au secours de celui qui souffre; mais, que l'on se mette à ma place, et l'on excusera

mon égoïsme de ce moment. L'infernale Sabkhah est là à quelques kilomètres de nous : il faut la franchir, et cette pensée me donne froid dans le dos, j'en conviens. Allons-nous pouvoir nous en tirer, sans nous y engloutir jusqu'au dernier? Affreuse question, dont j'ai hâte d'aborder la solution.

Enfin, tout est prêt; il est à peine huit heures du matin; nous sommes tous à cheval : en route donc! et que Dieu nous vienne en aide!

Nous avons d'abord longé le pied des montagnes, en nous tenant éloignés du fourré que nous voulons traverser le plus directement possible. Nous remontons donc directement au sud, jusqu'à hauteur du campement des Ahouethat, chez lesquels nous avons passé une nuit, quelques jours auparavant. Là, nous tournons subitement à l'ouest, et nous marchons bon train à travers la forêt. Nous avons bientôt atteint les tentes dont nous redoutons l'hospitalité, grâce à l'expérience que nous en avons déjà faite; mais presque tous les bandits sont en campagne, depuis quelques jours. Ils sont allés houspiller un campement ennemi assez éloigné. Il n'y a donc plus au gîte que des femmes, des enfants, et un petit nombre d'hommes chargés de protéger les tentes délaissées. Personne ne nous adresse la parole, et nous passons rapidement, tout en nous débattant contre un terrain affreusement détrempé. Que sera-ce donc tout à l'heure? Il y a vraiment de quoi prendre un peu de souci.

Nous sommes arrivés sans encombre à la large lisière de roseaux qui nous cache encore la Sabkhah, et ici vont évidemment commencer nos tribulations. Nous faisons passer nos bagages devant nous, et nous voyons disparaître une à une toutes nos bêtes de charge, suivies des moukres, dont la prudence accoutumée se signale outre mesure aujourd'hui. Chacun pousse sa bête dans une direction, au lieu de suivre con-

stamment la piste qu'a tracée la première. Cette fois encore, quelques mules voyagent pour leur propre compte, et, en moins de dix minutes, les unes sont embourbées et les autres jetées sur le flanc, grâce aux charges mal attachées, et que les maudits roseaux ont fait tourner. Ce sont des criailleries à rendre fou, qui partent de dix points à la fois, et il nous faut perdre près d'une demi-heure à attendre que toute la caravane ait rebroussé chemin, et soit venue reprendre pied sur un terrain un peu plus solide.

Enfin, toute la bande, bêtes et hommes, est revenue sur ses pas, sans encombre. Mais nous ne pouvons continuer ce jeu dangereux; il faut donc gagner un autre passage plus aisément franchissable. Nous remontons de quelques centaines de pas au sud, dans l'espérance qu'en nous éloignant de la plage, nous rencontrerons un terrain moins fortement détrempé. Effectivement, au bout de quelques minutes, le scheikh Abou-Daouk juge que l'endroit où nous sommes parvenus, est favorable; il entre donc dans les roseaux, et tout le monde le suit. Ici le fourré est moins épais, la lisière est beaucoup moins large, et quelques minutes nous suffisent pour être arrivés en face de la redoutable Sabkhah.

Qu'on se figure une plaine couverte de neige fondue et mélangée de boue, sur laquelle miroiterait un soleil pâle; voilà ce qui s'offre devant nous, sur une profondeur de près de trois lieues. Pas un caillou, pas une herbe, de la fange partout et toujours. Que sont devenus les cours d'eau que nous avons à franchir? Nous allons bientôt le savoir, mais nous le devinons avec une véritable terreur.

Les scheikhs Beni-Sakhar, en vrais Arabes qu'ils sont, nous ont conduits jusque-là; il est bien clair qu'ils comptent sur un bakhchich suprême. Quant à nous, nous comptons bien nous en affranchir, et les quitter en ne leur donnant qu'une dernière

poignée de main. Comme je suis le chef de la caravane, c'est à moi que les demandes doivent être adressées, et Mohammed qui s'en doute, me presse d'un simple clignement d'œil, de lancer mon cheval dans la Sabkhah, bien assuré qu'il est qu'il n'y a pas d'amour de bakhchich qui décide nos insatiables amis à risquer leurs chevaux et leurs personnes sur ce déplorable terrain. Je comprends l'invitation, et j'en fais aussitôt mon profit, au grand désappointement des scheikhs, qui s'attendant à une halte en ce point, avaient déjà mis pied à terre. Dès que je suis engagé d'une dizaine de pas dans l'affreuse plaine, les scheikhs renoncent à l'espoir qu'ils avaient si amoureusement caressé ; ils remontent à cheval, nous jettent un dernier adieu, et rentrent dans le fourré de roseaux.

Nous voilà donc débarrassés de toutes nos sangsues, et nous marchons les uns derrière les autres, avec les précautions infinies que nous inspire l'aspect du terrain. Ces précautions ne sont certes pas de luxe, et nous sommes obligés de veiller incessamment aux pas que nous faisons en avant, pour peu que nous ayons la prétention, en apparence exagérée, de nous tirer en vie de ce bourbier. Abou-Daouk et son frère marchent les premiers, moins en éclaireurs, qu'en hommes qui connaissent à merveille le seul chemin à prendre.

Au bout de quelques minutes, se présente un premier torrent; il est gonflé, impétueux, effrayant. Arrivés sur la rive, nos fantassins se dépouillent de tous leurs vêtements et entrent bravement dans l'eau; leur instinct de sauvages leur a indiqué un gué qu'ils traversent, en n'ayant de l'eau que jusqu'aux aisselles. Après eux passent les cavaliers, et j'avoue qu'en ce périlleux moment, chacun de nous s'occupe de son propre salut, sans trop s'inquiéter de ce que feront les moukres et les mules. Nous sommes arrivés sains et saufs sur l'autre rive, enchantés de nous être tirés d'affaire cette première fois; mais toutes nos

bêtes de charge sont restées en arrière, et nous ressentons bien quelques angoisses, en pensant à l'effet d'un courant aussi violent sur les larges masses des bagages.

Pendant que les plus avisés suivent obstinément la même piste et coupent le fil de l'eau aux mêmes points, un misérable baudet chargé d'un sac d'orge, provision de nos chevaux, trouve plus raisonnable sans doute d'aller droit au plus court; il s'écarte du gué en lui tournant bêtement le dos; il est entraîné, perd pied aussitôt, et plonge à plusieurs reprises, en faisant des efforts désespérés pour résister au courant qui l'emporte. Évidemment il est perdu, c'est là notre première pensée. Mais nous avions compté sans le dévouement de nos Bedouins, si nous avions bien compté sur l'apathie stupide de nos moukres. En un instant, tous ces hommes de fer, se tenant par la main, s'arc-boutent de leurs pieds crispés, contre la fange de la rive, dans laquelle ils enfoncent jusqu'au-dessus des genoux; ceux qui forment l'extrémité de cette chaîne humaine descendent dans le torrent, saisissent le malheureux âne par les oreilles, par la queue, par le sac qui lui est attaché sur le dos. L'animal n'a plus la force de faire le moindre mouvement pour aider ses sauveteurs; il est clair que la terreur l'a paralysé, et pourtant, en quelques minutes, malgré le peu de solidité de la berge qui s'éboule deux ou trois fois, en rejetant à l'eau hommes et bête, celle-ci est enfin hissée à demi morte sur le bord. On la relève à grand' peine, on la débarrasse de sa charge que l'eau a rendue trois fois plus pesante et qu'elle n'est plus de force à supporter, et aussitôt nos sauvages amis, se tenant toujours par la main, se mettent, en guise de réjouissance, à danser en rond, en entonnant un chant étrange. Je n'oublierai de ma vie ce curieux et émouvant spectacle.

Enfin, nous pouvons nous remettre en marche; mais Abou-Daouk a gagné du terrain, pendant les minutes qui viennent de

s'écouler en pure perte. Nous voyons bien qu'il fait à chaque instant des crochets, pour éviter sans doute de dangereuses fondrières; mais comment reconnaître sa piste? A peine le pied de son cheval a-t-il réussi à sortir de ce terrain gluant, que le trou qu'il a laissé, se referme et se remplit d'eau. C'est donc bien maintenant que nous allons cheminer à la grâce de Dieu.

En peu d'instants chacun de nous va pour son compte, isolément et s'ingéniant à deviner les points sur lesquels il peut se risquer, tout en pensant aux chances de s'engouffrer dans quelque fondrière de laquelle il n'y aurait aucun moyen de se tirer. Édouard et Philippe seuls marchent d'assez près derrière moi; d'instinct et de cœur, ils se décident à courir la chance que je cours moi-même.

J'entends alors des cris dans le lointain, c'est notre âne qui, n'en pouvant plus, vient de retomber dans la boue et d'y périr en un clin d'œil. On laisse là sa carcasse, et on continue à avancer. Un quart d'heure après, c'est un de nos chevaux de charge qui tombe dans la fange, y disparaît à moitié, et s'y enterre si bien la tête et les naseaux, qu'il meurt sur-le-champ. Nouvelle perte de temps pour le dépouiller de la charge qu'il portait, et que nous ne voulons pas abandonner.

Nous avons déjà franchi la moitié de la Sabkhah, et nous commençons à nous aguerrir un peu, malgré l'horrible appréhension que nous cause l'approche des autres cours d'eau, bien plus redoutables que celui que nous avons déjà franchi, et qui vont tout à l'heure nous barrer le passage. A chaque instant, des mules ou des chevaux glissent et tombent, et nous voyons avec fureur nos moukres ne prendre aucun souci du danger que courent les bêtes de leurs compagnons. Une fois même, l'un d'eux, un nommé Aly, que nous avons amené de Beyrout, se refuse obstinément à porter secours à l'un de ses collègues; ce n'est qu'en lui montrant le bout d'un pistolet que je le

décide à faire ce qu'il aurait probablement bien voulu qu'on fît pour lui en semblable circonstance.

Un moment, je l'avoue, je me crois perdu, et tout mon sang se glace dans mes veines. Je sens le train de derrière de mon cheval s'affaisser subitement; il enfonce des deux pieds, et je ne réussis que par un effort désespéré, en le soutenant de toutes mes forces et en le frappant avec rage, à lui faire franchir ce mauvais pas. Édouard et Philippe ont vu ma détresse : ils accourent à mon aide, mais lorsqu'ils arrivent, le danger est heureusement passé.

On conçoit qu'à partir de ce moment, toutes mes appréhensions qui s'étaient calmées, renaissent de plus belle.

Heureusement, au moment où nous atteignons le bord du premier des cours d'eau qu'il nous reste à franchir, nous reconnaissons avec une joie indicible, que la pluie qui nous a si fortement tourmentés depuis deux jours, ne s'est pas étendue au delà de la rive orientale de la mer Morte, et que les torrents qui descendent des montagnes de la côte occidentale, aussi bien que de celles qui forment, au sud, la limite de la Sabkhah, n'ont eu aucune crue à subir. Loin de là, il semble que ces torrents soient devenus beaucoup moins considérables que lorsque nous les avons traversés, à notre premier passage. Les franchir cette fois, n'est plus qu'un jeu, et nous atteignons enfin la plage défoncée qui forme le pied de la montagne de Sodome. Là, nous respirons à l'aise; là, du fond du cœur, nous remercions la Providence de la protection évidente qu'elle nous a donnée. Nous devions tous périr dans cet affreux bourbier, et nous en sommes quittes pour un cheval et un âne! C'est donc un tribut bien modeste que nous avons payé à la Sabkhah.

Après les heures cruelles que nous venons de passer, on comprend que nous ayons tous besoin, hommes et bêtes, d'une

halte qui nous permette d'oublier les émotions dont nous venons d'être affranchis. Chacun descend de cheval et s'étend sur le gravier salé qui forme le sol meuble que nous avons eu le bonheur d'atteindre. Nous profitons de cette halte pour déjeuner, et je n'ai pas besoin, je pense, de dire avec quelle joie d'enfant nous buvons une rasade d'eau et de raki, à notre pays, que nous sommes maintenant à peu près certains de revoir, et au succès de notre course aventureuse.

Nos pauvres amis, les Bedouins de notre escorte, font comme nous; ils ont repris leur léger costume, et se sont baignés dans la dernière rivière que nous avons coupée, pour se débarrasser des innombrables souillures de boue qu'ils avaient reçues, chemin faisant, en courant à droite et à gauche, au secours de tout le monde, et surtout en tombant presque à chaque pas sur cette fange gluante, où l'on ne peut prendre de point d'appui qu'à la condition d'y pénétrer. L'un de nos Thâamera, belle et noble créature, aussi dévouée que notre bon Ahouad, et qui pourrait servir de modèle à un sculpteur pour une statue héroïque, est subitement pris d'horribles crampes d'estomac, qui, en un clin d'œil, altèrent sa physionomie au point de lui donner l'air d'un moribond. Un de ses frères de tribu lui frictionne à tour de bras le dos et la poitrine; rien n'y fait. La fatigue et l'émotion ont, à la lettre, écrasé ce pauvre garçon. On m'appelle bien vite auprès de lui, et je le trouve se tordant sur la plage, sous les étreintes du mal. Je ne sais comment le soulager, et j'imagine, à tout risque, de lui faire avaler un demi-verre de raki. De sa vie il n'en a bu, et j'espère que la nouveauté de la chose pourra causer à l'estomac de mon Bedouin une telle surprise, que les crampes s'arrêteront. Je fais donc apporter le raki que je lui destine, mais voilà mon homme qu'un scrupule de musulman arrête, et qui repousse le verre. Je n'ai plus alors qu'une ressource,

c'est d'appeler le Khatib, et de le prier de persuader à notre ami que ce que je lui veux faire prendre, est un remède véritable et rien de plus. Le Khatib insiste sur ce point, mon Bedouin se décide alors, ingurgite l'eau-de-vie en faisant d'abord une légère grimace, et au bout de quelques secondes, il est tout étonné de se sentir si complétement soulagé, qu'il se redresse en riant, et se remet sur pied, en reprenant sa bonne et joyeuse figure. Nous voilà, grâce à Dieu, débarrassés d'une véritable inquiétude.

Arrive alors près de nous, conduit par Matteo, un de nos moukres qui pleurniche; c'est le propriétaire du cheval qui s'est noyé dans la boue. Je lui donne, au nom de mes amis et au mien, une indemnité de 100 piastres, et le pauvre hère reprend, à son tour, une face de béatitude. On conviendra que c'est faire des heureux à bon marché. Nous faisons, de plus, distribuer entre tous nos hommes, une gratification de 200 piastres, ce qui achève de remettre la gaieté dans tous les cœurs, et de faire oublier les fatigues et les terreurs de la Sabkhah.

Peu après midi, nous remontons à cheval, et nous longeons de nouveau le pied de la montagne de sel, du Djebel-Esdoum. Nous repassons devant la grotte où nous nous sommes arrêtés, quelques jours avant, pour déjeuner, et nous en trouvons l'entrée à demi obstruée par d'énormes blocs de sel, que les dernières pluies ont détachés de la masse, et qui ont roulé jusqu'au pied de la montagne. Des blocs de ce genre se présentent à nous sur presque toute l'étendue de la montagne elle-même, et ces nouveaux éboulements ont parfois modifié singulièrement l'aspect des escarpements. A voir certaines de ces aiguilles de sel récemment isolées, je conçois à merveille que M. Lynch ait pu prendre un bloc semblable pour ce qu'il a appelé le pilier de sel destiné à représenter la femme de

Loth. Il est fâcheux que l'estimable officier américain n'ait pas vu la montagne de sel à deux reprises différentes, dans la saison des pluies ; il eût reconnu cent femmes de Loth pour une.

Le niveau de la mer semble s'être un peu élevé, pendant le temps qui s'est écoulé entre nos deux passages, car le bord de l'eau proprement dit, s'est sensiblement rapproché du pied de la montagne. Au reste, la plage est si plate en ce point, qu'une hauteur d'eau d'un demi-mètre de plus, doit amener celle-ci à bien plus de cent mètres de distance de son niveau primitif. Il résulte de cette crue, que le terrain sur lequel nous cheminons, est beaucoup plus difficile qu'à notre première visite.

Il est deux heures quarante-six minutes, lorsque nous nous retrouvons précisément en face, et à dix mètres à gauche, du monceau de ruines qui porte le nom de Redjom-el-Mezorrhel. Le bord de l'eau n'est guère qu'à quarante ou cinquante mètres à notre droite, tandis que le pied de la montagne n'est qu'à une trentaine de mètres du chemin que nous suivons. Nous marchons au nord, six ou sept degrés ouest, au moment où nous arrivons au Redjom-el-Mezorrhel. A deux heures cinquante-deux minutes, nous tournons à l'ouest-nord-ouest. La mer est alors à quatre-vingts mètres, et le pied de la montagne à cent cinquante mètres. La plage, ainsi élargie, présente de gros blocs de pierre, usés par le temps, au milieu desquels nous reconnaissons bientôt des files régulières, qui ne sont que des arasements de murs antiques. Nous sommes donc certainement au milieu de ruines apparentes et reconnaissables, qui se montrent jusqu'à deux heures cinquante-six minutes, c'est-à-dire sur une étendue de près de quatre cents mètres seulement. En ce moment nous cheminons au nord-nord-ouest. A notre droite est une plage sablonneuse, et devant nous, le fourré d'arbustes ou d'arbres nains, dans lequel nos compagnons

s'étaient imprudemment mis en chasse, lors de notre premier passage.

A notre gauche, le Djebel-Esdoum a cessé de former une seule masse, et nous sommes arrivés en face des vastes mamelons, ou mieux, des collines qui garnissent la pointe nord de cette montagne. Sur ces mamelons, qui ont une superficie fort étendue, paraissent des amas de décombres, indices certains de l'existence, en ce point, d'une ville très-considérable. Nous contournons exactement le pied de ces décombres, dont il nous est impossible de méconnaître l'origine. A trois heures, le fourré d'arbres qui nous cache la mer est à quatre-vingts mètres, à notre droite. Nous marchons toujours au nord-nord-ouest. A trois heures sept minutes, nous traversons le lit d'un torrent à sec, large de quinze mètres. En ce point, les mamelons, couverts de ruines, sont séparés par une ravine, et ils semblent former deux pâtés distincts, sur lesquels reposent les ruines immenses que les Arabes qui m'accompagnent sont unanimes pour appeler Esdoum. Dans là plaine même, au delà du lit de torrent dont je viens de parler, se montrent de nombreuses files de blocs de pierre, restes d'habitations primitives. Nous marchons à l'ouest-nord-ouest, à trois heures onze minutes, au point même où les ruines placées dans la plaine cessent de paraître. Nous suivons alors constamment cette direction, tandis que le delta sur lequel se trouve notre route, est devenu une vaste plaine, toute ravinée, jonchée de gros blocs roulés, et plantée de nombreux mimosas ou seyal. A trois heures quinze minutes, nous sommes à la hauteur de la pointe extrême du Djebel-Esdoum, qui se termine en escarpement à pic sur une large et belle plaine, plantée de mimosas, et qui s'étend au loin dans la direction du sud-sud-ouest. A trois heures trente minutes seulement, nous avons atteint le pied des premières collines, hautes d'une trentaine de mètres, qui forment

l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera, que nous commençons à gravir à trois heures trente-deux minutes, en cheminant d'abord directement à l'ouest. Sur les plateaux des deux collines que je viens de signaler, sont des décombres très-nombreux, semblables à ceux d'Ayn-Djedy, d'Esdoum, d'en-Nemaïreh et de Sebâan. Pour les Arabes, ces décombres se nomment Zouera-et-Tahtah. Ce sont donc ceux de la Zoar qui s'est substituée à la Zoar biblique et sur le même emplacement.

Nous avons vu que la limite des ruines d'Esdoum s'est montrée à nous à trois heures onze minutes; nous touchons aux ruines de Zoar ou Segor, à trois heures trente minutes : ce sont par suite dix-neuf minutes que nous avons mises à parcourir l'intervalle qui sépare ces deux localités, c'est-à-dire un peu moins de deux kilomètres. C'est donc avec toute raison que j'ai déclaré plus haut, que la situation relative des ruines de Sodome et de Zoar, rendait parfaitement compte de toutes les circonstances du récit que la Bible nous donne, de la fuite de Loth, fuite qui dut s'accomplir dans le temps écoulé entre l'aube et le lever du soleil.

A trois heures trente-quatre minutes, nous cheminons directement à l'ouest, longeant le pied des collines qui bordent à droite le lit profondément encaissé du torrent qui a creusé l'Ouad-ez-Zouera. Ce lit a, en certains endroits, une largeur d'une centaine de mètres environ, mais en d'autres il se rétrécit très-fortement. Par-dessus les collines de gauche, nous apercevons le sommet du Djebel-Esdoum qui semble être à environ quatre kilomètres de nous. Nous marchons toujours à une quinzaine de mètres des escarpements du lit de l'ouad. En ce moment, nous voyons à notre droite un immense cirque bouleversé, qui paraît être un véritable cratère d'explosion.

Rien ne peut peindre l'aspect désolé de l'Ouad-ez-Zouera. De tous côtés, on n'aperçoit que d'immenses déchirures, que

des rocs arrachés violemment et jetés au fond de l'ouad, que des monticules à pic, d'une roche friable qui ressemble à de la cendre volcanique, et qui n'est en réalité que du sable analogue à celui des monticules de Sebbeh et de la presqu'île d'el-Liçan. Après avoir assez longtemps cheminé au bord du lit de l'ouad, qui est à trente mètres en contre-bas de notre route et qui offre par-ci par-là quelques gros seyal clair-semés, nous descendons au fond de l'ouad même, que nous suivons pendant quelque temps. A partir de trois heures quarante-neuf minutes, à notre gauche, une haute montagne de couleur brune, et qui semble avoir été calcinée par un feu ardent, domine de très-haut l'ouad encaissé dans lequel nous avançons. A droite, s'élèvent de même, à une très-grande hauteur, des roches brunes déchiquetées. Nous paraissons donc enfermés entre deux murs, qui montent à perte de vue et qui ne sont séparés que par un intervalle d'une centaine de mètres au plus.

Depuis trois heures quarante minutes environ, la direction de notre route s'est peu écartée de l'ouest-nord-ouest. A trois heures cinquante-cinq minutes, nous nous trouvons en face d'une énorme bifurcation de l'ouad. La branche de droite est un véritable cul-de-sac, qui s'enfonce de deux ou trois cents mètres, à l'ouest, dans la masse des roches calcaires; la branche de gauche, qui est la véritable continuation de l'Ouad-ez-Zouera, se dirige au sud-sud-ouest. C'est par là que nous gagnerons demain le haut pays. Pour aujourd'hui, nous allons camper dans l'enfoncement de droite, qui se nomme en-Nedjd (l'éminence de terrain). Là, se montre un petit plateau rocailleux sur lequel paraissent quelques décombres d'une construction très-antique. C'est au pied de ce plateau que nos tentes se dressent. Un peu plus près de l'entrée du Nedjd, est creusée, dans le flanc de la montagne, une grotte très-haute,

mais peu profonde, dans laquelle vont s'établir nos scheikhs et leurs troupes. Nous avons fait halte à trois heures cinquante-sept minutes.

Pendant notre marche dans l'Ouad-ez-Zouera, et lorsque nous avons été sur un terrain déjà un peu élevé au-dessus du niveau de la mer Morte, nous avons eu le bonheur d'assister à un spectacle dont on ne jouit pas deux fois dans sa vie, et dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots. Nous avons, pour ainsi dire, été témoins de la catastrophe de la Pentapole, et nous sommes tout émus encore de la scène que nous avons admirée avec le plus vif enthousiasme.

Lorsque nous cheminions péniblement entre le Djebel-Esdoum et la mer, un orage, descendu des montagnes de Canâan, avait éclaté sur le lac Asphaltite, à peu près à la hauteur de Masada et de la presqu'île d'el-Liçan. Des nuages d'un gris foncé avaient relié le ciel à la mer, en nous cachant dans d'épaisses ténèbres, toute la partie septentrionale de cette profonde vallée. Tout à coup, un splendide arc-en-ciel, éclatant de lumière, et paré des plus brillantes couleurs, vint figurer une sorte de pont gigantesque, jeté par la main de Dieu entre les deux rives de la mer Morte. On conçoit combien la magnificence de ce spectacle avait dû nous impressionner; mais ce n'était rien encore auprès de ce qui nous était réservé pour la fin de notre journée.

Lorsque nous commençâmes à gravir les premières pentes de l'Ouad-ez-Zouera, de gros nuages noirs, chassés par le vent d'ouest, passant par-dessus notre tête, et par-dessus le Djebel-Esdoum, s'abattirent sur la mer Morte, gagnèrent le Rhôr-Safieh, et, se relevant sur le flanc des montagnes de Moab, ne tardèrent pas à dégager le tableau, et à laisser apercevoir la mer, comme une vaste nappe immobile de plomb fondu. A mesure que l'orage s'avançait vers l'orient, l'occi-

dent redevenait pur et brillant. Il y eut alors un moment où le soleil à son déclin, lança par-dessus les montagnes de Canâan des rayons rouges qui vinrent, pour ainsi dire, couvrir des feux d'un immense incendie, tous les sommets de Moab. La base de ces belles montagnes resta noire comme de l'encre. Au-dessus, le ciel morne et sombre : au-dessous, comme une lame métallique d'un gris plombé et sans reflet : autour de nous, le silence, le désert et la désolation. Bien loin, à l'occident, un ciel pur et sans nuages, qui éclairait une terre bénie, tandis que nous semblions fuir une terre à jamais maudite.

Il faut avoir été témoin d'un spectacle pareil, pour comprendre toute l'admiration dont nous fûmes saisis alors. Nos Bedouins eux-mêmes, bien qu'habitués aux grandes scènes de la nature, ne purent résister au sentiment qui s'emparait de nous. — Chouf, ia-sidy, me disaient-ils; chouf! Allah yedrob Esdoum! (Vois, seigneur, vois! Allah frappe Esdoum!)—et ils avaient raison. Le spectacle effroyable dont Loth fut le témoin, à peu près du même point où nous étions placés tout à l'heure, dut avoir une grande analogie avec la scène grandiose dont la Providence vient de nous gratifier.

Notre bonheur d'avoir échappé aux Bedouins de la Moabitide, au scheikh de Karak et à la Sabkhah, notre joie d'avoir reconnu les ruines de Sodome, et d'avoir assisté à une sorte de mise en scène de la catastrophe de la Pentapole, ont défrayé notre conversation du soir, sous la tente. Il nous a été bien doux de repasser un à un, dans notre mémoire, tous les épisodes de notre course aventureuse, et de nous répéter, en savourant le double parfum du djebely et du moka, que les dangers réels sont maintenant passés, et qu'il ne nons reste plus qu'à jouir, en sécurité, de nos découvertes et des fruits de notre labeur persévérant.

Rothschild, qui n'avait pas de carte à faire, en suivant obsti-

nément une ligne donnée, la boussole et le carnet à la main, s'est hardiment lancé tout seul au milieu des ruines de Sodome, qu'il a traversées dans toute leur longueur, au risque d'y faire quelque mauvaise rencontre. Lorsque je l'avais vu s'engager imprudemment dans ce terrain peu sûr, j'avais dépêché à sa suite deux de nos Djahalin, que j'avais chargés, en outre, de me chercher, au milieu des ruines, quelque fragment de poterie. Arrivés au Nedjd, ils m'ont bravement offert les débris d'une jarre, parfaitement moderne, et qu'ils ont déterrée je ne sais où. Cette brillante trouvaille leur a rapporté quelques piastres, mais je me suis empressé de m'en débarrasser au profit des rocailles sur lesquelles nous sommes campés.

Il y a tout lieu de croire que l'Ouad-ez-Zouera n'est que la Montée des Scorpions de la Sainte Bible. Pour ma part, je n'en doute pas; mais, ce dont je suis très-sûr, c'est que l'Ouad-ez-Zouera a tous les droits possibles à cette dénomination. Je défie que l'on retourne un caillou du Nedjd, je dis un seul caillou, sans trouver dessous un de ces désobligeants animaux. Dans notre tente même, ces vilaines bêtes que nous dérangeons, se promènent de ci, de là. Au reste, l'habitude est une seconde nature; c'est la sagesse des nations qui l'a dit, et elle ne l'a pas dit sans raison. Il y a un mois, la vue d'un scorpion m'agaçait cruellement les nerfs; aujourd'hui son apparition, même inopinée, ne me cause plus la moindre émotion, et je marche dessus fort tranquillement. Ceci revient à dire que, sans aimer plus tendrement les scorpions, je ne m'en effraie plus.

Notre nuit a été parfaite, et nous nous sommes endormis, en pensant à l'issue presque inespérée de notre beau voyage d'exploration.

28 JANVIER.

Ce matin, nous n'avons eu besoin de presser personne; au petit jour tout le monde était prêt, et nous seuls, qui devions donner le bon exemple, avons retardé le départ. Il est vrai que j'étais parfaitement décidé à ne jamais permettre qu'on se mît en marche avant que nous eussions fait notre premier déjeuner, déjeuner frugal s'il en fut, mais qui n'en était pas moins nécessaire, si nous voulions résister aisément à la fatigue et aux mauvaises influences du climat.

À six heures cinquante-neuf minutes, nous étions en route, et, revenant sur nos pas, nous entrions dans l'Ouad-ez-Zouera, que nous avions laissé, la veille, à notre gauche, pour aller camper au Nedjd. Une fois entrés dans l'ouad, qui n'a guère que quarante ou cinquante mètres de largeur, et qui continue à être dominé, à droite par un immense piton de sable d'un blanc jaunâtre, et à gauche par des roches brunes déchiquetées et à pic, nous marchons à l'ouest, quelques degrés nord. Presque aussitôt, deux énormes pitons de sable se montrent à gauche de l'ouad, tandis qu'une grosse roche brune, de la même nature que celle que nous avions un instant avant à notre gauche, fait saillie à droite sur les monticules de sable. Les roches qui forment le fond de l'ouad sont tapissées, comme nous avions déjà eu l'occasion de le remarquer hier soir, d'une croûte formée d'un conglomérat de petits fragments roulés, noyés dans une pâte calcaire qui s'est moulée sur toutes les saillies et sur toutes les cavités de ces roches. Est-ce un produit d'alluvion ou un produit volcanique? Je ne me charge pas de le décider; c'est l'affaire des géologues de profession.

Nous continuons à monter pendant quelques minutes, et, à sept heures douze minutes, nous arrivons à une ruine du moyen

âge, connue des Arabes sous le nom de Qasr-ez-Zouera, ou de Zouera-el-Fouqah (la Zoar supérieure). Déjà cette intéressante ruine a été décrite par MM. Irby et Mangles, et, beaucoup plus tard, par M. de Bertou; mais, comme des ruines semblables sont rarement visitées, je ne pense pas abuser de la patience de mes lecteurs, en leur donnant, le plus brièvement qu'il me sera possible, une idée des constructions accumulées en ce point de l'Ouad-ez-Zouera.

La route assez difficile que nous venons de suivre, longe le flanc gauche d'un piton calcaire, fort escarpé, dont tout le plateau est occupé par des constructions militaires bien entendues, et destinées à commander tout le passage à travers l'Ouad-ez-Zouera. A la pointe orientale du piton, est une sorte de petit fortin carré qui domine la portion de la route venant des bords de la mer Morte. Un peu en arrière de ce fortin, c'est-à-dire à l'ouest, et sur un tertre de quelques mètres de hauteur, est une autre enceinte défensive beaucoup plus considérable. C'est une sorte de pentagone dont la face orientale présente un front flanqué de deux tours rondes; celle de droite, c'est-à-dire du nord, est ruinée, tandis que celle de gauche est en assez bon état de conservation. La face occidentale offre un saillant, garni d'une tour ronde qui domine toute la portion de la montée qui, après avoir contourné le piton, gagne le haut pays.

Au sud de cet édifice principal, et au même niveau que le petit fortin carré dont j'ai parlé d'abord, sont encore debout deux murailles assez hautes, d'un édifice qui devait être carré, et qui présente, sur sa face occidentale, une porte ogivale, bien conservée, mais sans ornement, et sur la face sud, autant que je puis m'en souvenir, deux baies ou fenêtres. Toutes ces constructions sont en pierre de taille blanchâtre, bien appareillées, mais d'assez petite dimension. En avant de cet édifice est un puits creusé dans le roc.

A gauche du chemin, et à peu près en face du fortin carré, se trouve une roche fort élevée qui est percée, à une assez grande hauteur, d'une grotte avec fenêtres formant des sortes d'embrasures ayant vue sur la route, et disposées de façon à croiser sur celle-ci, sinon des feux de défense, au moins les projectiles, de quelque nature qu'ils fussent, qui devaient interdire, au besoin, l'accès du terrain supérieur. Au delà de ce rocher, au pied duquel est entaillée dans le rocher une belle citerne quadrangulaire, monte, vers le sud-ouest, un ravin assez rapide, conduisant vraisemblablement à la grotte indiquée tout à l'heure.

Le flanc droit du ravin est formé par une roche énorme au pied de laquelle est creusée, en avant du Qasr, une seconde citerne carrée, en très-bon état, mais ne contenant que de l'eau bourbeuse en petite quantité. La route passe à gauche de cette citerne, et présente plusieurs amas de décombres, indices, méconnaissables aujourd'hui, d'habitations, ou, plus vraisemblablement, de petits édifices militaires accessoires, servant d'avant-postes.

La montée est extrêmement raide, et elle atteint assez promptement un point où commence une série de zigzags fort courts et fort resserrés. En ce point, deux amas de décombres, placés l'un à droite, l'autre à gauche de la montée, se reconnaissent par leur disposition même, pour deux postes avancés. A peu près à moitié de la montée en lacets qui est taillée dans les flancs d'une roche brune fort dure, le chemin se trouve coupé par trois murs, aujourd'hui en ruines et qui, vraisemblablement, étaient jadis percés d'ouvertures, capables de donner passage à des chameaux chargés.

Il est sept heures vingt-quatre minutes, quand nous arrivons au dernier lacet, qui nous amène sur un petit plateau montant, où nous laissons souffler nos chevaux pendant trois minutes.

En ce point, la route, qui marche toujours directement à l'ouest, est flanquée à gauche par une muraille ruinée. Un peu plus haut encore, à sept heures trente et une minutes, nous passons par dessus les décombres de deux nouvelles murailles qui barrent le passage. Ici le chemin devient très-pierreux, et il s'incline par quelques lacets, fort raides encore, vers le nord-nord-ouest.

A sept heures quarante et à sept heures quarante-cinq minutes, je prends la direction de notre route, qui reste constamment au nord-ouest. Nous sommes arrivés alors à un plateau couvert partout de tas de pierrailles, et qui semble avoir été violemment remué par quelque commotion volcanique. A notre droite, court parallèlement à la ligne que nous suivons, un ravin escarpé et très-large, qui, de loin, paraît fort profond.

Sur ce plateau, qui présente à peine par-ci par-là un brin d'herbe, j'aperçois, du haut de mon cheval, une sorte de fleur assez semblable à une grosse pâquerette desséchée; elle est bien ouverte, bien étalée sur le sol, et paraît vivante. En mettant pied à terre et en y regardant de plus près, je reconnais une plante de la famille des radiées, mais qui a perdu ses feuilles et ses pétales; en un mot une plante morte et parfaitement morte, Dieu sait depuis quand; elle ne jouit plus que d'une sorte de vie fantastique. J'en recueille un certain nombre d'échantillons, que je place dans les fontes de mes pistolets, celles-ci étant devenues depuis longtemps veuves de toute espèce d'arme à feu, et ne recevant jamais que des cailloux et des plantes, dont elles sont bourrées chaque jour.

Un mot encore sur cette plante étrange. Le soir, en vidant mes fontes, je fus très-étonné de trouver mes fleurs fermées, sèches et dures comme du bois. Je reconnus alors une petite fleur à longue racine pivotante, que je n'avais vue que morte, mais que j'avais déjà recueillie à la halte de déjeuner,

avant de descendre à Ayn-Djedy. Ce qui m'avait empêché de deviner cette identité au premier coup d'œil, c'est que l'une avait subi l'action de l'humidité, et que l'autre avait été recueillie parfaitement sèche. Il était clair dès lors que ce végétal ligneux et coriace à l'excès, jouissait d'une propriété hygrométrique très-remarquable. A l'instant même j'en fis l'expérience, et je constatai que le Kaff-Maryam, ou rose de Jéricho des pèlerins (*Anastatica hierichuntica*), si renommé pour sa vertu hygrométrique, était à mille lieues de ma trouvaille. Un Kaff-Maryam mis dans l'eau n'est complétement ouvert qu'au bout d'une heure et demie, et ma petite conquête s'épanouissait à vue d'œil, ce qui n'est nullement une exagération; en trois minutes au plus, elle était parfaitement ouverte.

Je me rappelai alors la pièce de blason nommée rose de Jéricho, et qui figure dans certains écussons datant des croisades; je fus immédiatement convaincu que j'avais retrouvé la véritable rose de Jéricho, perdue de vue depuis la chute du royaume latin de Jérusalem, et remplacée, dans l'affection des personnes pieuses, par l'*Anastatica* ou Kaff-Maryam, qu'une tradition musulmane, admissible pour des chrétiens, signala à la piété des premiers pèlerins qui demandèrent aux habitants du pays, quelle était la plante de la plaine de Jéricho, qui ne mourait jamais, et qui ressuscitait quand on la trempait dans l'eau.

Quoi qu'il en soit, ce singulier végétal hygrométrique constitue, pour les botanistes, un genre tout nouveau, à en juger par ce que nous en connaissons, c'est-à-dire par son squelette. Mon ami, l'abbé Michon, s'est chargé de décrire cette curieuse plante, et il m'a fait la galanterie de la baptiser du nom de *Saulcya hierichuntica*. A coup sûr, c'est beaucoup plus d'honneur pour moi, que pour la plante. Je reviens à mon itinéraire.

A sept heures cinquante-huit minutes, nous gagnons, par quelques lacets, un plateau de rocailles qui semblent avoir été frites, et nous arrivons à une véritable petite plaine dans laquelle nous entrons à huit heures deux minutes. Depuis que nous avons atteint la crête qui limite le plateau, nous marchons à peu près invariablement au nord-ouest. A huit heures cinq minutes, nous apercevons à dix mètres à notre gauche, un monceau de ruines, assez semblables aux décombres d'une tour ronde. En ce point commence le plateau qui se nomme Ras-ez-Zouera. Le large ravin signalé tout à l'heure s'est rapproché de notre route à droite. Entre sept heures cinquante-cinq minutes et huit heures cinq minutes, il avait été masqué par des mamelons et par deux assez fortes collines de rocailles, dont les sommets sont placés dans la direction est-sud-est.

A huit heures dix minutes, nous cheminons au nord-ouest sur une petite plaine dominée, à trois cents mètres à droite, par des collines élevées, et à huit cents mètres à gauche, par une haute montagne calcaire, dont le pied est garni de mamelons de sable grisâtre, accumulé en roches compactes. Vers le sommet de la montagne de gauche paraît une grotte carrée, évidemment taillée de main d'homme. A huit heures quinze minutes, nous descendons par un léger ressaut dans une autre petite plaine mamelonnée, sur la gauche de laquelle sont placés à environ six cents mètres, des monticules fort élevés. La plaine ne mérite guère ce nom que sur une largeur de quatre cents mètres au plus. Ce lieu continue à s'appeler Ras-ez-Zouera.

A huit heures trente minutes, nous ne sommes plus séparés que d'une cinquantaine de mètres, du pied des collines de gauche. A huit heures trente-quatre minutes, nous sommes précisément en face du sommet d'une haute colline de sable compacte, et à huit heures trente-cinq minutes, nous traversons un

ravin qui vient du sud-ouest. Au delà est une petite plaine qui s'enfonce de six cents mètres à notre gauche, pour se rétrécir à huit heures quarante minutes, de façon à n'avoir plus que soixante mètres de largeur à gauche, et cent mètres à droite, jusqu'au pied d'une haute colline qui vient masquer celle dont j'ai signalé le sommet. En deçà du ravin franchi à huit heures trente-cinq minutes, les bouffées de déjections volcaniques avaient commencé à reparaître. A huit heures quarante minutes, nous coupons un autre ravin, et nous entrons dans un nouvel ouad assez rétréci, qui porte le nom d'Ouad-et-Thaemeh ; nous cheminons alors directement à l'ouest, quelques degrés nord. Jusqu'à huit heures quarante-sept minutes, nous traversons une petite plaine large de quatre cents mètres au plus, dominée de partout par des collines de sable ; l'ouad devient alors un véritable ravin fort étroit et encaissé, dans lequel nous marchons au nord-nord-ouest. De belles coulées de lave s'y font remarquer. A deux mille mètres à notre gauche, se montre le sommet d'une haute montagne, et nous débouchons bientôt sur un petit plateau, de deux cent cinquante mètres de diamètre environ.

A huit heures cinquante-cinq minutes, notre route se redresse et monte toujours dans l'Ouad-et-Thaemeh, dans la direction du nord-ouest. Nous avons à notre gauche une ligne de collines, éloignées de nous de trente à quarante mètres, tandis que les collines de droite sont, en moyenne, à une centaine de mètres de notre route. Nous arrivons à neuf heures, à un ravin que nous traversons, et en deçà duquel paraissent deux tombes arabes, tombes qui ne sont, comme toujours, que deux monceaux de pierres évidemment accumulées de main d'homme. Le ravin que nous avons coupé fait un coude sur notre gauche, pendant qne nous marchons directement au nord, pour se rapprocher très-promptement de la route que nous suivons et qu'il

vient recouper coup sur coup en deux points. Le ravin est alors fort étroit, et c'est pour ainsi dire au fond de son lit que nous cheminons. A neuf heures huit minutes, il s'incline vers le nord-ouest, et en ce point se montrent dans les roches, à travers lesquelles nous avançons, de belles et larges infiltrations violettes, jaunes et vertes, dues vraisemblablement à la présence de sels de cuivre et de manganèse, qui ont pénétré les masses calcaires.

A neuf heures douze minutes, notre route est exactement à l'ouest, et les mamelons resserrent de plus en plus le ravin que nous suivons constamment. Les roches à travers lesquelles passe celui-ci, présentent de belles masses roses et jaunes, dont la coloration est certainement due à la présence des sels métalliques que j'ai signalés tout à l'heure. Enfin, à neuf heures vingt-deux minutes, nous gravissons une petite montée assez raide, entre deux roches violettes, à l'apparence rôtie, et qui ne lui laissent guère que quelques mètres de largeur. Ce point étrange et sur lequel il n'est guère possible de méconnaître une action volcanique violente, se nomme Souq-et-Thaemeh (le marché d'et-Thaemeh).

Cette fois, le nom d'et-Thaemeh qui frappe nos oreilles depuis plus d'une demi-heure, accolé à celui d'un marché, me cause un étonnement assez naturel. Je me hâte donc d'interroger Abou-Daouk et Hamdan, qui me racontent tous les deux qu'en ce point exista jadis le marché d'une ville détruite par le feu du ciel et par la vengeance d'Allah. Cette ville s'appelait et-Thaemeh, et nous sommes sur l'emplacement du marché qui s'y tenait. D'et-Thaemeh à Adamah, il n'y a pas si loin que je ne sois bien tenté de me croire sur le site de l'une des villes de la Pentapole maudite. Y a-t-il sur les coteaux voisins des décombres de cette ville? Je l'ignore, bien que mes guides me disent oui. Quant à le vérifier moi-même,

enterré comme je le suis entre deux roches élevées, il ne m'est pas possible de le faire. Ce que je dois dire, c'est qu'avant et après le Souq-et-Thaemeh, je n'ai absolument rien vu qui pût me permettre de soupçonner l'existence d'une ville antique, en ces lieux si profondément tourmentés.

A neuf heures vingt-cinq minutes, l'Ouad-et-Thaemeh s'élargit subitement, et un ravin large et profond le longe à quatre-vingts mètres sur notre gauche. Nous marchons alors au nord-ouest, entre deux rangées de collines. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous traversons le ravin que nous avons aperçu, quelques minutes avant, et à neuf heures trente-deux minutes, nous avons, à cinquante mètres à notre gauche, une colline assez élevée, que domine une ruine très-apparente.

Depuis une demi-heure, le ciel était devenu très-sombre, et de temps en temps des gouttes de pluie avaient rendu ma besogne de topographe fort difficile. En ce moment la pluie devient si forte et si glacée, que malgré ma bonne volonté, je me vois réduit à renoncer à continuer la carte du pays. Le ciel est pris de tous les côtés ; il est évident que le mauvais temps ne nous quittera guère de la journée, et je suis au désespoir, en pensant que le travail que j'ai poursuivi avec tant de persévérance jusqu'ici, ne m'est plus possible. J'ai beau me raisonner, je n'ai pas le courage de prendre bravement mon parti de ce cruel contre-temps, et je maugrée à dire d'expert contre la pluie qui m'a gelé les doigts, au point de ne plus me permettre de tenir mon crayon, ma boussole, et encore moins mon calepin qu'elle aurait bientôt détrempé, en m'enlevant très-certainement le fruit de mon travail antérieur.

Nous continuons à cheminer, dans une obscurité presque complète, à travers un pays tourmenté, et que bat incessamment une pluie infernale. Bientôt la grêle se met de la partie,

et elle nous fouette si durement le visage, que nous ne savons plus comment nous garantir de la sensation douloureuse que nous fait souffrir le choc des grêlons aigus qu'elle nous envoie. Nos pauvres montures elles-mêmes refusent d'avancer sous cette rude bourrasque, et elles finissent par tourner le dos et par se mettre, sans permission, en mesure de recevoir sur la croupe, l'affreuse grêle qui leur frappait les naseaux. Pendant quelques minutes, hommes et bêtes tendent piteusement le dos, en souhaitant et en attendant que le ciel devienne plus clément.

Nos scheikhs, qui ne sont pas plus patients que nous, s'inquiètent assez peu de ce que nous deviendrons, et ils cherchent un refuge à eux connu, sans nous prévenir de son existence; si bien, que quand la grêle cesse, pour laisser la place à la pluie toute seule, nous n'avons plus de guides avec nous, si ce n'est notre pauvre Ahouad, qui n'a pas voulu nous quitter. Sur ses indications, nous nous remettons en marche aussi bon train que nous le pouvons, à travers des plateaux fortement détrempés, et nous arrivons, au bout d'un quart d'heure, dans le fond d'un ravin peu escarpé, et sur lequel débouche une grotte spacieuse où se sont réfugiés tous nos hommes. Le temps semble un peu s'éclaircir, et, dégoûté que je suis par l'orage de tout à l'heure et par l'interruption forcée de mon levé du pays, j'accueille fort mal la proposition que me fait Abou-Daouk de m'arrêter dans cette grotte, et d'y passer le reste de la journée et la nuit.

Qu'y gagnerions-nous? Probablement le même temps pour demain. D'ailleurs, il n'y a là ni eau, ni bois. Comment donc nous établir et passer vingt-quatre heures dans cette affreuse grotte? Malgré la bonne volonté de tout notre monde qui désirerait fort s'arrêter là et se sécher de son mieux, je donne l'ordre de continuer la marche. J'ai encore l'espoir ridicule que nous

pourrons arriver à Hebron dans la soirée, bien que tous nos Arabes affirment unanimement que la chose est impraticable. Je reste inflexible, et je donne de nouveau le signal du départ. Toutefois, comme la pluie reçue avec l'estomac creux, n'a rien d'attrayant, je retiens Matteo et Ahouad avec nous, et nous déjeunons au fond du ravin, un peu au sud de la caverne.

J'apprends alors que ce pays s'appelle Belad-er-R'maïl. Des barrages antiques de grosses pierres coupent partout le ravin, et des ruines très-apparentes se montrent autour de nous. Nous sommes donc certainement sur l'emplacement d'une ville contemporaine des temps bibliques. Quelle dut être cette ville? Je l'ignore, et le nom moderne er-R'maïl de la localité n'éveille, à mon très-grand regret, aucun souvenir qui me permette de recourir à un texte tiré des Écritures.

Je hasarderai cependant une hypothèse. Nous trouvons dans Eusèbe (ad vocem Ἀραμὰ) la phrase suivante : Κώμη ἀπὸ τετάρτου σημείου Μαλααθὶ, τῆς δὲ Χεβρῶν ἀπὸ ἔικοσι, Arama est un bourg situé au quatrième milliaire à partir de Malatha [1], et au vingtième à partir d'Hebron. Si nous rapprochons ce passage de celui du même livre, où il est dit que Thamara est un bourg éloigné de Malatha d'une journée de marche, pour ceux qui vont d'Hebron à Aïlah, nous serons presque tentés de chercher l'Arama d'Eusèbe dans l'er-R'maïl où nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, au milieu des ruines considérables d'une ville qui dut être importante. Mais, je le répète, je ne me permets de proposer cette identification, qu'avec la plus entière réserve.

Pendant notre déjeuner, qui nous a pris à peu près un quart d'heure, les nuages se sont divisés, et un soleil pâle nous a lancé quelques froids rayons, pour nous encourager à reprendre

1. Malatha n'est certainement pas autre chose que la cité nommée Mouladah (מולדה) dans Josué, xv, 26, xix, 2, et dans les Chroniques, I. iv, 28.

bravement notre route. Tous nos bagages sont en avant et notre escorte avec eux. Ainsi que je l'ai déjà dit, Ahouad seul n'a pas voulu nous quitter. Nous nous remettons donc en marche, et sortant, à travers les ruines à fleur de terre, du vallon d'er-R'maïl, nous montons sur un vaste plateau assez nu, mais qui semble néanmoins offrir un sol propre à la culture. De loin nous apercevons Abou-Daouk qui, inquiet de nous voir faire, en ce pays très-peu sûr, une halte trop prolongée, s'est arrêté pour nous attendre et nous servir de sauvegarde. Il est de fait que nous touchons alors au pays soumis à sa toute puissante domination, et qu'en compagnie de lui seul, nous pouvons défier tout ce qu'il y a de Bedouins à dix lieues à la ronde. Toutefois, le scheikh sait à merveille que si nous nous amusions à flâner sous la protection de notre bonne mine, les plus vertueux de ses administrés ne résisteraient pas à la tentation de nous détrousser le plus qu'ils pourraient. Notre ami nous attend donc, et, quand nous sommes arrivés près de lui, il nous engage à marcher bon train, vu que la journée n'est pas finie, et que nous avons encore pour bien des heures de voyage, avant d'arriver à un point où nous puissions camper, avec de l'eau à boire et du bois à brûler.

J'ai la candeur de lui reparler de mon désir de coucher le soir même à Hebron, et maître Abou-Daouk me rit au nez, sans juger nécessaire de dépenser une phrase pour me dire qu'il ne serait guère plus difficile d'aller coucher à Jérusalem. Ahouad est plus galant et plus explicite : — Tu crois aller à Hebron aujourd'hui, me dit-il, et je t'engage à y renoncer ; si tu veux marcher sans t'arrêter une seule minute, tu pourras peut-être bien y arriver demain matin ; mais je t'assure qu'il ne faudra pas que tu perdes ton temps à ramasser des plantes et des sarasir (c'est le pluriel arabe du mot sarsour, par lequel les Bedouins désignent tous les scarabées possibles). A l'audition

de cet avertissement, je commence à croire que je ferai bien de renoncer à l'espérance de prendre gîte, pour cette nuit, ailleurs que sous une tente bien froide et bien mouillée.

La plaine que nous traversons est parsemée de délicieux bouquets de fleurs d'un blanc rosé, de la famille des liliacées, et qui font plaisir à voir. Cette fleur a la taille et la forme de celle de la colchique d'automne, si commune à la fin de septembre, dans les prairies de notre pays.

Comme la pluie m'a forcé d'abandonner, vers dix heures, mon lever du terrain, et que je n'ai rien pu noter sur une étendue de plus de deux lieues, je cède à la paresse qui me souffle à l'oreille que je ne pourrais plus relier les localités que je reconnaîtrais maintenant, à l'immense canevas que j'ai recueilli, sans interruption, depuis Beit-Lehm jusqu'au Souq-et-Thaemeh. Que ce soit paresse, fatigue ou impossibilité, plutôt prévue que réalisée, je renonce à faire de la carte. Je ne pense plus qu'à trouver au plus vite un gîte où je puisse me sécher, me réchauffer et me reposer. Chaque fois cependant que des traces de villes ruinées se présentent à moi, je me sens pris d'un véritable remords, et je m'enquiers avec soin du nom de ces ruines, ainsi que de l'heure à laquelle elles sont en vue. De la sorte, j'espère pouvoir fournir à d'autres, plus favorisés que moi par le temps, les indications nécessaires pour relever à loisir la position de ces localités. C'est ainsi qu'à onze heures vingt-sept minutes, j'ai aperçu à gauche, à environ un kilomètre de la route que nous suivons, et sur le sommet d'une colline, une ruine en apparence assez importante et qui porte le nom de Qasr-el-Adadah. Il serait difficile de méconnaître ici une localité biblique, Adadah (ערעדה), que nous trouvons mentionnée dans Josué (xv, 22) parmi les villes qui formaient l'extrême frontière méridionale de la tribu de Juda. On voit que le nom de cette ville antique s'est conservé sans la moindre altération,

et que la situation de la moderne Adadah convient parfaitement à la position de l'Adadah biblique. Autant que je puis aujourd'hui m'en souvenir, Qasr-el-Adadah se trouve à une assez faible distance d'er-R'maïl; mais je suis certain que nous avons aperçu cette ruine, ayant d'arriver devant la vaste grotte d'er-R'maïl.

En parcourant dans toute son étendue la plaine que j'ai signalée plus haut, et où nous attendait Abou-Daouk, nous avons rencontré les emplacements de deux localités antiques. La première, vue à une heure quinze minutes, se nomme Kharbet-Esded; et la deuxième, traversée à deux heures dix minutes, est connue des Bedouins sous le nom de Kharbet-Hezebeh. J'ignore complétement s'il est possible d'identifier ces noms modernes avec ceux de villes antiques, connues par des mentions tirées des écrits sacrés ou profanes. Le livre de Josué (xix, 3) mentionne, parmi les villes assignées à la tribu de Siméon et prises dans le territoire méridional de la tribu de Juda, une ville de Etsèm (עצם). Serait-ce par hasard notre Hezebeh? Je laisse à de plus hardis à affirmer que cette identification est raisonnable, et je me borne à la mentionner en passant.

Nous cheminons pendant plusieurs heures dans la vaste plaine désignée tout à l'heure. Elle est close à l'horizon, c'est-à-dire vers l'ouest, par un rideau de montagnes, ou plutôt de collines, qui ne paraissent pas très-élevées et sur lesquelles on distingue des arbres ou tout au moins de forts arbrisseaux, formant des taillis ayant tout à fait l'apparence de bois de basse futaie. Il est quatre heures un quart, quand nous arrivons au pied de cette ligne de collines. Nous avons laissé sur notre gauche, à une distance d'environ deux ou trois kilomètres et sans la pouvoir visiter, une localité ruinée assez importante et que les Arabes nomment el-Qeriteïn; probablement sous ce

nom se trouve cachée une antique dénomination de Kiriathaïm (קריתים). Mais la seule Kiriathaïm mentionnée dans les Saintes Écritures, est une ville devenue partie intégrante de la Moabitide et qui, par conséquent, ne peut en aucune façon être recherchée à el-Qeriteïn. Nous avons dans les villes du partage de la tribu de Juda une ville de Keriouth-Hesroun; mais il y aurait, malgré la concordance apparente de situation, plus que de l'imprudence à proposer l'identification de ces deux lieux ancien et moderne. Quoi qu'il en soit, à en juger par le rapport de nos Arabes, les ruines situées à el-Qeriteïn sont très-considérables et dénotent en ce point la préexistence d'une ville importante.

Laissant donc el-Qeriteïn à notre gauche, nous gagnons le fond d'une petite vallée fort douce, arrosée par un ruisseau qui semble avoir une existence permanente, et non due accidentellement aux pluies de l'hiver, puisque son lit, assez creux d'ailleurs, est planté de jolis petits arbres. Ce ruisseau contourne un vaste mamelon rocailleux, dans les flancs duquel sont percées plusieurs grottes, et qui présente sur toute sa superficie des traces non équivoques d'habitations antiques; c'est Djenbeh. Des avenues de pierres fichées, assez semblables à celles que nous avons rencontrées dans la Moabitide, donnent accès sur ce plateau, et descendent des collines environnantes, sur lesquelles on aperçoit aussi de nombreuses traces d'édifices d'origine très-primitive, vu la grossièreté de leur construction. Tout au sommet du monticule de Djenbeh, se trouve une sorte d'enceinte, formée par une véritable muraille de roches, d'un ou deux mètres au plus de hauteur. Quelques-unes de ces roches, détachées de la masse, sont pour ainsi dire disposées comme des dolmens celtiques, et ce n'est pas sans un certain étonnement, que je constate ce fait curieux. Tout le sol, d'ailleurs, est jonché de débris de poterie rouge cannelée, poterie à laquelle

je suis convaincu qu'il faut attribuer une antiquité fort reculée. Les grottes de Djenbeh servent aujourd'hui d'étables aux tribus nomades qui viennent visiter ce terrain, et nous y trouvons, à notre très-grande satisfaction, deux ou trois Bedouins établis avec un troupeau de moutons. Voilà une véritable bonne fortune dont nous allons nous hâter de profiter.

Le temps est affreusement froid et humide; il s'agit de nous réchauffer, et, pendant que les tentes se dressent et que nos scheikhs s'installent, eux et leurs chevaux, dans une grotte placée à quelques mètres à gauche de notre campement, je songe au moyen le plus sûr d'avoir promptement la provision de bois nécessaire pour notre cuisine et pour les feux de bivouac. Je fais venir Djahalin et Thâamera, et je promets vingt piastres pour un tas de bois convenable. Maintenant que j'ai parlé tant de fois de l'amour des Bedouins pour les piastres, il est inutile, je crois, que j'insiste beaucoup, pour faire comprendre l'entrain, je veux dire l'enthousiasme, avec lequel ma proposition est accueillie. Toute la bande part comme une volée de perdreaux, les coups de yatagan retentissent de tous les côtés, et, en moins de dix minutes, nous avons deux fois plus de bois qu'il ne nous en faut pour la nuit. Il est vrai que c'est du bois vert qui fume beaucoup mieux qu'il ne brûle; mais enfin il suffit pour rôtir nos moutons et pour nous réchauffer un peu, et en campagne, il ne faut pas être difficile.

Notre soirée s'est passée un peu moins gaiement que d'habitude; nous étions harassés, transis et de méchante humeur contre un temps et une atmosphère si différents de ceux que nous venions de savourer, pendant une vingtaine de jours, dans le chaud bassin de la mer Morte. Nous n'avons donc d'autre pensée que celle de nous reposer au plus vite. Aussi, après le dîner, le café et le tchibouk, tous mes compagnons ont gagné

leurs couchettes. Je me suis hâté de mettre à l'encre le peu de carte que j'ai pu lever dans la matinée, et j'ai imité de grand cœur le bon exemple qui m'était donné. Je me suis couché moitié en maugréant, moitié en me félicitant d'avoir mené mon entreprise à bonne fin.

Je ne dois pas négliger de raconter ici la dernière tribulation bedouine que nous avons endurée, après avoir franchi le passage du Souk-et-Thaemeh. Avant l'orage qui nous a si vertement fouetté la figure, la pluie n'avait paru que par intervalles et sans autre fâcheux effet que celui de m'empêcher d'exposer mon carnet de route à une destruction complète, si je voulais continuer à y tracer notre itinéraire. Nous parcourions alors une région calcaire fort montueuse. Depuis notre départ d'en-Nedjd, Abou-Daouk et Hamdan n'avaient cessé de nous presser de gagner du terrain, et de recommander expressément à tout notre monde, de marcher en masse et sans céder, pour quelque cause que ce fût, à la fantaisie de rester en arrière. A un certain moment, nous vîmes sur le sommet d'un mamelon, au pied duquel nous allions arriver, un Bedouin accroupi, la tête dans les deux mains et les coudes sur les genoux. Le drôle ne fit pas un seul mouvement, et nous passâmes à côté de lui, sans qu'il eût même l'air de nous apercevoir.

Une fois que nous fûmes entrés dans le véritable coupe-gorge qui se trouvait au delà du monticule où notre homme était certainement en vedette, il disparut, et quelques minutes plus tard, nous vîmes une trentaine de figures patibulaires sortir, en même temps, de tous les ravins d'alentour et se diriger vers nous, l'escopette au poing. Abou-Daouk alors s'élança au-devant de ces messieurs et leur tint le langage suivant, que je reproduis sans y changer une syllabe : — Ya nas, fih lehm takalouhou, oueلakin fih lehm ma takalouhouch

abadan. — « O hommes! il y a de la viande pour vos dents, mais il y a aussi de la viande qui ne sera jamais pour vos dents ». — Cette courte allocution, ou plus vraisemblablement la voix redoutée de l'illustre Abou-Daouk, produisit un effet magique. Nos aspirants détrousseurs jugèrent prudent de s'abstenir; ils comblèrent le scheikh des Djahalin de marques de respect, et ils s'élancèrent, sans le moindre signe d'hésitation, sur un immense plan incliné qui conduisait au fond d'une horrible vallée, où se voyaient quelques tentes, comme des points noirs sur une plaque de craie. C'était un coup manqué; car il n'y avait pas à plaisanter avec le haut et puissant seigneur qui avait fait à nos bandits l'honneur de leur adresser la parole.

Ces messieurs, du reste, ne s'éloignèrent pas, sans emporter un léger souvenir de notre passage. Un de nos moukres s'étant arrêté quelques instants, pour une cause ou pour une autre, fut accosté par quelques-uns de ces bons amis qui s'empressèrent de partager avec lui tout ce qu'il avait sur le dos. Touchante fraternité du désert, dont les effets parurent de fort mauvais goût au pauvre moukre, qui rejoignit la caravane avec autant de honte que de mauvaise humeur.

Les Arabes qui avaient nourri quelques instants l'espoir de nous faire un mauvais parti, appartenaient à une tribu qui porte le nom d'Adoullam, nom antique que nous trouvons mentionné dans la Bible, exactement sous la même forme (עדלם). Adoullam était une ville de la tribu de Juda [1] située dans la plaine. Que les Arabes que nous avons rencontrés, aient tiré leur nom de la cité biblique, cela ne saurait faire pour moi l'ombre d'un doute; mais au point où ils se sont présentés à nous, nous étions au milieu de la région montueuse du territoire de Juda, et, certainement, l'Adoullam biblique ne pou-

1. Josué, xv, 35.

vait être située en cet endroit. N'oublions pas, d'ailleurs, que nous avions affaire à des Arabes nomades qui promènent leur nom dans des pays assez étendus. Eusèbe nous apprend qu'Adoullam était une grande bourgade, placée à dix milles d'Eleutheropolis, vers l'orient. Josèphe parle deux fois d'Adoullam. La première [1], à propos de ce que David, s'échappant de Djitta, vint se réfugier dans la caverne placée près de la ville d'Adoullam, qui était de la tribu de Juda (πρὸς Ἀδουλλάμη πόλει). La seconde [2], à propos des villes fortes qui furent construites les premières par Roboam, fils de Salomon, dans le territoire de la tribu de Juda; le nom d'Adoullam est écrit dans ce passage ὀδολλὰμ.

Nous avons vu qu'Eusèbe place cette localité à dix milles d'Eleutheropolis vers l'orient: Saint Jérôme écrit à douze milles. Reland fait observer avec toute raison que la ville mentionnée par Josué, parmi celles de la tribu de Juda qui sont situées dans la plaine, ne pourrait que très-difficilement être confondue avec la ville qu'Eusèbe place à l'orient et à dix milles d'Eleutheropolis, parce que ce point si nettement précisé se trouve nécessairement dans les montagnes et non dans la plaine de Juda. Y a-t-il eu deux localités distinctes du nom d'Adoullam? Cela paraît vraisemblable. Il serait fort curieux en ce cas que l'une des deux eût existé vers le lieu où nous avons rencontré les Arabes de la tribu des Adoullam, et que la vaste grotte d'Er-R'maïl fût la grotte où David s'était réfugié, et de laquelle il se rendit auprès du roi de Moab, afin de lui demander asile pour sa famille. Malheureusement, ce sont là de ces hypothèses dont il est impossible de démontrer la justesse, et qui sont peut-être à cent lieues de la vérité [3].

1. Ant. Jud., VI, XII, 3.
2. Ant. Jud., VIII, X, 1.
3. La belle carte de Zimmermann porte au point même où nous avons rencontré

24 JANVIER.

Ce matin à notre lever, le ciel n'est que menaçant. Les nuages sont divisés, et un soleil pâle et froid, comme le soleil de la fin d'octobre en France, vient de temps en temps égayer la nature, le moins mal qu'il peut. Espérons donc que la journée sera passable et que nous pourrons arriver de bonne heure à Hebron, sans avoir eu à trop souffrir de la pluie. Je le désire d'autant plus vivement, que déjà je me suis amèrement reproché ma paresse à demi excusable de la veille. Je suis décidé à reprendre mon étude topographique du pays à parcourir, et s'il plaît à Dieu, cette fois, je pourrai continuer mon travail que je relierai, comme je pourrai, au reste de la carte, en rattachant à Jérusalem tout le terrain qui nous sépare encore de cette ville.

Nous sommes arrivés au beau milieu du pays des Djahalin, nous n'avons donc plus besoin de l'escorte de ceux-ci, qui, après les fatigues qu'ils ont endurées pendant tant de journées, n'ont plus qu'une seule pensée, celle de regagner leurs tentes au plus vite. Ils nous demandent donc à prendre congé de nous, ce matin même. Quant à leur scheikh, bien qu'il n'ait, je ne sais trop pourquoi, qu'un désir assez médiocre de nous conduire jusqu'à Jérusalem, il se décide à nous y accompagner, autant, j'ai la fatuité de le croire, par amitié pour moi, que parce qu'il sait que notre bourse est parfaitement à sec et que nous ne pouvons lui donner le bakhchich auquel il a droit, que lorsque nous aurons fait une visite à notre banquier.

les Adoullam, le nom de Dhullam. Sans aucun doute ce sont les mêmes Arabes dont nous avons eu le plaisir de voir, en passant, beaucoup trop d'échantillons. Mais quelle est la véritable orthographe de leur nom? Jusqu'à plus ample informé, je me permettrai de tenir à celle que j'ai déduite de mes conversations sur place, avec les Djahalin, dont le territoire touche à celui des Adoullam.

Il s'agit donc de servir la solde si légitimement gagnée par nos Djahalin, et nous nous en occupons avant de lever le camp. Chacun reçoit ce qui lui revient de piastres, plus un kafieh neuf, quelques balles et de la poudre. Notre munificence exalte la reconnaissance de ces braves gens qui, après nous avoir bien baisé la main à tous, nous quittent en hâte, portant sur leurs visages expressifs, la trace d'un regret de nous quitter, presque aussi vif que le plaisir de regagner leurs foyers.

Avant de les congédier, j'ai parcouru le plateau de Djenbeh et j'ai pris, le plus rapidement possible, un plan cavalier de cette intéressante localité[1]. Enfin tout est prêt; les tentes sont repliées, tous nos bagages chargés sur le dos de nos chevaux et de nos mulets. Nous avons pris notre frugal repas du matin, et à huit heures treize minutes, nous nous sommes mis en marche, espérant bien arriver en très-peu d'heures à Hebron.

Ainsi que je me le suis promis, j'ai repris au départ ma besogne topographiqne de tous les jours. Le temps est froid et maussade, mais au moins il n'est point pluvieux, et je puis continuer mon travail, au départ de notre campement de Djenbeh. Nous montons directement au nord, en longeant le pied de la colline sur laquelle était la ville de Djenbeh[2]. En gagnant la pointe nord de cette colline, nous apercevons sur les flancs droit et gauche du petit ravin que nous suivons, et au fond duquel coule un ruisseau d'eau vive, des ruines et des grottes évidemment taillées de main d'homme. Devant nous se présente alors une gorge assez large, dirigée au nord, montant

1. Voyez pl. XIV.

2. Le livre de Josué mentionne (XV, 53) une localité de Juda située sur la montagne, et nommé Janoum (ינום). C'est le seul nom qui ait quelque analogie, mais, je l'avoue, bien éloignée, avec le nom moderne Djenbeh, que porte une ruine très-certainement contemporaine des temps bibliques.

rapidement et dans laquelle nous nous engageons. C'est de cette gorge que descend le ruisseau qui contourne la base du Djenbeh, et nous la trouvons barrée par six ou sept murs antiques, de construction très-grossière. Sur le flanc gauche de cette gorge, assez difficile à gravir, paraissent quelques ruines clair-semées. Vers la crête, une longue muraille antique longe notre route, sur le flanc de la colline de droite.

Arrivés au sommet de la montée, à huit heures trente-trois minutes, nous nous engageons sur une espèce de col dominé à gauche par une colline peu élevée, et qui n'a, sur notre droite, qu'une largeur de soixante-quinze mètres d'abord, puis qui se rétrécit très-promptement, jusqu'à n'avoir plus que vingt-cinq mètres. A partir de là commence un escarpement presque à pic, qui plonge sur une vallée fort profonde, nommée Ouad-el-Merked, et au fond de laquelle nous voyons des champs bien cultivés. Dans cette vallée sont des ruines nommées Kharbet-el-Merked, situées au pied même de l'escarpement, et que nous ne pouvons par conséquent apercevoir. Ces ruines sont situées presque exactement à l'est de Djenbeh.

Je ne trouve dans l'Écriture sainte qu'une seule localité dont le nom présente quelque ressemblance avec celui d'el-Merked; c'est Makkeda, ville de la tribu de Juda, mentionnée [1] parmi les villes de la plaine. Cette ville fut prise par Josué (x, 28), qui fit passer tous ses habitants au fil de l'épée. Eusèbe, au mot Μακηδὰ, et saint Jérôme nous apprennent que cette ville était à huit milles à l'est d'Eleuthéropolis, qui doit être bien voisine de la moderne Beit-Djibrin, si ce n'est Beit-Djibrin elle-même. Josèphe, en racontant l'exploit de Josué, nomme cette même ville Μακκηδὰ [2]. Je suis assez disposé à

1. Josué, xv, 41.
2. Ant. Jud., v, i, 17.

croire que notre el-Merked pourrait bien être la Makkeda, מקדה, biblique.

A huit heures trente-cinq minutes, nous nous engageons dans un ravin dirigé au nord, et dont nous abandonnons bientôt le fond, pour cheminer sur le flanc de la colline de gauche. A huit heures quarante minutes, nous marchons au nord-ouest, à trente-cinq mètres environ du fond du ravin, et à deux cents mètres seulement, à vol d'oiseau, du sommet de la colline qui domine la droite de ce ravin. A huit heures cinquante et une minutes, notre route s'incline au nord-nord-ouest, pour passer immédiatement à l'ouest, sur un plateau de trois cents mètres de largeur, enfermé entre deux lignes de collines assez élevées. A neuf heures précises, nous marchons au nord-ouest et nous sommes en face de ruines énormes qui garnissent toute la pointe ouest de la colline de gauche, que nous longeons depuis dix minutes. Ce sont de longues files de murailles primitives, se recoupant à angle droit, ayant une longueur de plus de cinq cents mètres, et sur l'une desquelles est appuyée une vaste enceinte quadrangulaire. Au delà est une petite plaine de cinq cents mètres de profondeur, garnie de ruines, et à laquelle aboutissent de belles et larges allées de pierres fichées, tout à fait semblables aux routes royales de la terre de Moab.

Ces ruines, qu'il serait très-important d'examiner avec soin et à loisir, portent le nom de Kharbet-Omm-el-Arays (ruines de la mère de la fiancée). A neuf heures douze minutes, ces ruines énormes n'ont pas encore cessé de se montrer, et nous côtoyons une double allée de pierres, qui est bien conservée sur une étendue de trente mètres environ. Puis une allée simple s'inclinant au nord-ouest, à travers un petit vallon d'une trentaine de mètres de largeur, va aboutir à une enceinte circulaire, construite en très-grosses pierres, et qui couronne le sommet d'un

grand mamelon, que nous laissons à notre gauche. A neuf heures vingt et une minutes, nous marchons à peu près exactement au nord. Depuis quelques temps, les larges gouttes d'une pluie glacée sont venues nous assaillir, et bientôt des nuages, chassés avec violence par le vent d'ouest, se sont amoncelés sur notre tête; ils crèvent tout d'un coup, et nous sommes noyés dans une de ces pluies de Syrie, dont on ne peut se faire une juste idée, qu'à la condition de les avoir endurées. Cette fois encore, il me faut, bon gré, mal gré, renoncer à lever le terrain; je remets, en soupirant, mon carnet et ma boussole dans ma poche, et je me résigne, non sans un gros crève-cœur, à faire ce que j'ai fait hier, c'est-à-dire à m'efforcer de graver dans ma mémoire les noms des localités importantes que je rencontrerai chemin faisant, et, si faire se peut, les heures précises auxquelles je les aurai rencontrées.

Au bout de quelques minutes, je suis parfaitement absous, à mes propres yeux, de ma paresse forcée de ce jour. La pluie est devenue tellement drue, tellement glaciale, que la recevoir est un véritable supplice. Nous avons beau nous abriter dans nos caoutchouc, en très-peu d'instants nous sommes transis, transpercés, mouillés jusqu'aux os, et c'est à grand'peine que nous pouvons continuer à tenir les rênes de nos chevaux, tant le froid nous a rapidement enlevé l'usage des mains et des pieds. Je renonce à peindre l'exaspération ridicule avec laquelle je me suis niaisement insurgé, pendant quelques heures, contre l'inclémence du ciel; j'ai eu beau jurer, tempêter, je n'en ai pas reçu une goutte d'eau de moins, et je n'ai pas cessé de grelotter une seconde plus tôt. Au reste, je dois déclarer, pour m'excuser, que le moindre de mes guignons dans cette cruelle journée fut le froid, et que ce qui me mit le plus au désespoir, ce fut l'impossibilité de prendre une seule note, au

milieu d'un pays couvert de localités bibliques, que je ne faisais qu'apercevoir en passant. Je formai dès lors le projet de revenir sur ce terrain et d'entreprendre, aussitôt que le temps me le permettrait, une exploration de tout le pays de Canâan. Ce dessein une fois arrêté, je n'eus plus de regrets aussi vifs, et ce fut alors seulement que je maugréai pour tout de bon contre la pluie et contre la froidure, pour elles-même.

Quoique décidé à revenir, je ne négligeais pas de demander le nom de toutes les ruines que je rencontrais sur ma route, et c'est ainsi que je recueillis les notes suivantes, dont je sens tout le prix, aujourd'hui que j'ai dû renoncer au vif plaisir de voir en détail et à l'aise cette contrée si intéressante. J'ai dit tout à l'heure que j'avais été contraint d'abandonnner le tracé de ma carte, dès neuf heures vingt et une minutes. A neuf heures quarante-huit minutes, nous avons laissé, à cent mètres environ sur notre droite, une colline couverte de ruines : c'est le Djebel et le Kharbet-Mayn. Nous trouvons dans Josué (xv, 55), parmi les villes de la région montueuse de Juda : Maoun, Kermel, Ziph et Iouta. — La Maoun (מעון) citée dans ce verset, n'est certainement pas autre chose que le Kharbet-Mayn, en face duquel nous venons de passer. De la teneur de ce premier verset il résulte très-certainement que Maoun était voisine de Kermel et de Ziph, et nous allons voir tout à l'heure, que cela est parfaitement exact. Nous lisons dans le livre de Samuel (xxiii, 24 et 25) : — Ils se levèrent et allèrent à Ziph devant Saül; David avec ses gens était dans le désert de Maoun, dans une plaine à droite de Yesimoun. — 25 Saül alla avec ses gens à la recherche; on l'annonça à David qui descendit vers le rocher et resta dans le désert de Maoun. Saül l'ayant appris, poursuivit David dans le désert de Maoun. — Plus loin encore nous lisons (xxv, 2) : — Il y avait un homme à Maoun dont les biens étaient à Kermel; cet homme était fort

puissant; il avait trois mille brebis et mille chèvres; il était pour la tonte de ses brebis, à Kermel. — L'ensemble de ces versets démontre encore que Maoun et Kermel étaient voisines, et que de plus le pays dans lequel était situé Maoun, était une solitude. Certes ce pays n'a pas gagné depuis : c'est un véritable désert dont l'aspect doit être des plus tristes par le beau temps; qu'on juge par là, de ce qu'il m'a paru par une pluie battante et glaciale. Encore un mot à propos de Maoun; Eusèbe dit que cette ville était située dans la partie orientale de la Daroma [1].

A dix heures, nous nous trouvons en face d'un tertre couvert de ruines et situé à une centaine de mètres à droite de la route que nous suivons. Ces ruines se nomment Kharbet-Omm-el-Aâmid (ruines de la mère des colonnes). Il est bien clair que cette dénomination toute moderne ne peut nous servir en rien, pour déterminer le nom primitif de cette localité.

A dix heures cinquante minutes, nous longeons d'autres ruines considérables et dont je ne puis obtenir le nom, des Arabes qui se trouvent avec moi. Enfin, à onze heures précises nous entrons au milieu des ruines de Kermel. Une construction carrée du moyen âge, domine, de toute sa hauteur qui est énorme, le vaste emplacement de la ville de Kermel. Au pied de cette espèce de citadelle, qui date vraisemblablement de l'époque des croisades, gisent de beaux tronçons de colonnes et un chapiteau qui a servi à couronner le montant d'une porte. Une magnifique citerne est creusée dans le roc, à un niveau un peu inférieur à celui du plateau sur lequel est assis le château. Jusqu'à perte de vue paraissent des rues garnies, sur leurs deux côtés, de ruines contiguës d'habitations, d'une antiquité assez reculée. Une visite détaillée de cette localité ne pourrait manquer d'offrir des résultats de la plus grande importance.

1. On se rappelle que c'est ainsi que se nommait la partie méridionale du territoire de Juda.

Ce que j'en ai vu, je n'ai pu malheureusement le voir qu'en me réfugiant derrière le château, afin de m'abriter pendant quelques instants, contre la pluie qui nous fouettait sans pitié depuis près de deux heures, et encore me suis-je bien gardé de mettre pied à terre, car j'eusse été dans l'impossibilité physique de remonter à cheval.

Kermel, ainsi que nous l'avons dit un peu plus haut, est citée parmi les villes de la tribu de Juda[1] et à côté de Maoun. Effectivement les ruines de Mayn et de Kermel ne sont séparées l'une de l'autre, que d'un peu plus d'une heure de marche, c'est-à-dire que d'environ une lieue et demie, ou deux lieues au plus. Cette ville exista avec une importance réelle jusqu'à la domination romaine, et même assez tard, puisque nous lisons dans la notice des dignités de l'empire : *Equites scutarii Illyriciani Chermulæ.* Les cavaliers scutaires d'Illyrie tenaient donc garnison à Chermula, qui n'est certainement que notre Kermel ; aussi Eusèbe, dans son Onomasticon, au mot Κάρμηλος, nous apprend-il qu'il y avait une garnison romaine en ce lieu.

A la sortie de Kermel, nous retrouvons d'énormes allées de pierres, semblables en tout à celles de la Moabitide, sauf que les blocs employés ne sont pas de lave. Ces allées se montrent de tous les côtés, coupant le terrain à droite et à gauche du chemin que nous suivons et qui cette fois est bien tracé, longeant le flanc des coteaux et s'enfonçant dans des vallons garnis de petits chênes verts. Partout se voient des ruines d'une antiquité très-reculée. Une heure après avoir quitté Kermel, par exemple, nous traversons les décombres d'une véritable ville ; mais nous n'avons ni le temps ni le courage de les examiner. Une seule chose attire notre attention en passant : c'est un puits

1. Josué, xv, 55.

entaillé dans le roc, avec margelle et auge pris dans la masse. Il est évident que ce puits est de la plus haute antiquité; mais il m'est impossible d'avoir le nom de cette ruine. Chacun marche pour son compte, empaqueté, aussi étroitement que possible, dans tout ce qui peut le garantir quelque peu de la pluie et du froid; j'adresserais donc vainement une question à nos Arabes; ils ne l'entendraient pas, ou plus probablement encore ils ne se donneraient pas la peine d'y faire attention, pour n'être pas obligés d'y répondre. Décidément, cette affreuse journée, c'est notre retraite de Moscou, et nous sommes en pleine déroute.

Un peu plus loin, cependant, on me montre un monticule situé à quelques cents mètres à droite de la route, et couvert de ruines. C'est Zif, dont le nom antique, n'a pas subi la plus petite altération. Le verset 55 du chapitre xv de Josué, on se le rappelle, ne contient que les quatre noms : Maoun, Kermel, Zif et Youta. Il semble que ces localités devraient être rangées dans ce verset, comme elles le sont sur le terrain, c'est-à-dire en remontant du sud au nord. Il en faudrait conclure que Youta doit être cherchée au nord de Zif; mais il n'en est rien. La carte de Zimmermann porte, vers ce point, une seule localité, nommée Youkin, et il serait difficile de croire, bien que les deux noms commencent par la même syllabe, qu'il y a identité entre la Youta biblique et la Youkin moderne. Cela paraît d'autant plus difficile d'ailleurs, que Youta existe toujours assez près et à l'ouest de Kermel, fort loin, et au sud-sud-ouest de Zif.

Le nom de Zif est commun à deux localités bibliques de la tribu de Juda. Ainsi, nous trouvons [1] à l'extrémité sud du territoire de Juda, et dans le voisinage d'Adada et de Cades, une Zif qui ne peut être évidemment confondue avec celle qui se

1. Josué, xv, 24.

trouve dans le voisinage d'Hebron et de Kermel. Eusèbe nous apprend que celle-ci était à huit milles d'Hebron, dans la Daroma; mais ce chiffre me paraît altéré, et je le crois un peu exagéré. Josèphe[1] mentionne Zif sous le nom de Ζιφὰ parmi les premières villes que Roboam, fils de Salomon, fit fortifier dans le pays de Juda. Un autre passage, extrêmement important, se lit dans le même livre[2]. Il nous apprend que David, parti de la solitude au-dessus de Ayn-Djedy (Ἐνγεδαὶν), vint dans la campagne de Zif (τῆς Ζιφήνης), à un lieu nommé Kænè (εἰς τινα τόπον Καινὴν καλουμένην). Je suis bien tenté cette fois de voir dans la Kænè de Josèphe, la Youkin moderne, si voisine de Zif.

La contrée de Zif était loin d'être florissante à l'époque biblique, puisque nous lisons dans Samuel (XXIII) :—14. David demeura au désert dans les lieux forts, et il demeura sur une montagne, dans le désert de Zif. Saül le cherchait toujours, mais Dieu ne le livra pas en sa main.— 15. David vit encore que Saül était sorti pour attenter à sa vie; et David était dans le désert de Zif, à Harsah (בחרשה)[3]. Enfin (ch. XXIII, v. 19), nous lisons encore :— Les habitants de Zif montèrent vers Saül, disant : David se tient caché auprès de nous, dans les lieux forts, à Harsah, sur la colline de Hakilah, qui est à la droite de Yesimoun (ou du désert, car le mot Iesimoun, ישימון, a également cette signification).

A partir du point où nous sommes en vue des ruines de Zif, nous entrons dans une contrée montueuse, verdoyante et boisée. Tous les coteaux sont couverts de petits chênes

1. Ant. Jud. VIII, X, 1.
2. Ant. Jud. VI, XIII. 2.
3. Voici ce que Cahen fait observer à propos de ce nom : « Selon quelques-uns c'est un nom d'endroit : *à Horscha;* d'après le chaldéen ce mot signifie dans la forêt. » Les nombreux chênes verts qui couvrent tous les flancs des vallées de cette contrée, rendent cette version assez probable.

verts. Des ruines se montrent partout le long de la route, et de temps à autre nous apercevons, sur les hauteurs, des Arabes qui gardent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. Le temps ne s'est pas embelli, au contraire. Plus nous avons avancé vers Hebron, plus la pluie a été diluvienne. Enfin à une heure, après avoir passé devant un ignoble bâtiment qui porte le nom pompeux de lazaret, après avoir longé une immense citerne creusée dans le roc, entre un vaste cimetière musulman et la pointe ouest de la ville, nous pénétrons dans celle-ci, par une petite poterne qui donne accès dans une rue plus étroite, plus mal pavée, plus tortueuse et plus sale encore que les rues de Jérusalem; c'est Naplouse en laid.

Nous sommes allés, conduits par Matteo, nous loger dans une petite case humide et froide, mais assez propre, où nous arrivons avec un véritable bonheur. Un immense brasero rempli de charbon incandescent, nous est apporté au bout de peu d'instants; nous nous dépouillons le plus vite possible des vêtements que la pluie a collés sur nos personnes, et nous nous séchons le moins mal que nous pouvons, avec une porte toute grande ouverte, afin de nous éviter l'ennui d'être immédiatement asphyxiés par le charbon. Nous déjeunons en hâte, nous prenons force café, nous fumons force tchibouks, et au bout d'une heure, nous nous trouvons un peu ragaillardis. Il était temps, car depuis le matin nos esprits avaient une immense propension à tourner au lamentable.

Impossible de mettre le pied hors de notre gîte; nous avons été assez mouillés comme cela, et nous renonçons au désir de visiter Hebron, coûte que coûte, précisément parce que nous nous promettons d'y revenir. Hélas! cette fois, comme toujours, nous eussions été sages de braver la pluie quelques moments de plus, afin d'emporter au moins une idée de la ville. Tout ce que j'en sais se borne à beaucoup trop peu de

chose. Elle occupe le fond d'une assez large vallée, dont les coteaux sont garnis de beaux oliviers et de vignobles. A l'est, la ville s'élève un peu sur le flanc de la colline, et c'est là qu'est placée la mosquée, inaccessible pour tout autre que pour un Musulman, et dans laquelle est enfermé, à ce que l'on dit, le fameux caveau de Makfelah où furent enterrés Sara et les patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Quelques mots maintenant sur l'origine d'Hebron; il en est assez souvent fait mention dans l'Écriture sainte. Nous y lisons[1] : — Sarâ mourut à Kiriath-Arbâ, qui est Hebron, au pays de Canâan; Abraham vint faire le deuil de Sarâ et la pleurer. — 19. Ensuite Abraham enterra Sarâ, sa femme, dans la caverne du champ de Makfelah, devant Mamra; là est Hebron dans le pays de Canâan. — 20. Le champ, ainsi que la caverne qui s'y trouve, resta à Abraham comme une propriété sépulcrale venant des fils de Heth. Les bocages de Mamra sont mentionnés dans un autre passage[2] : — Abraham dressa ses tentes, vint et s'établit dans le bocage de Mamra, qui est près de Hebron, et il y bâtit un autel à Jehovah. — De ces deux passages réunis, il résulte évidemment, à mon sens, que le bocage de Mamra était sur l'emplacement de la partie orientale de la ville actuelle d'Hebron. Enfin la vallée de Hebron (עמק חברון) est mentionnée au verset 14 du chap. XXXVII de la Genèse.

Quant à l'antiquité de la ville d'Hebron, elle est fixée par un passage biblique[3]. — Hebron avait été bâtie sept ans avant Tsâan d'Égypte. — Tsâan, c'est incontestablement Tanis; mais malheureusement ce texte ne nous indique pas quand Tanis fut bâtie. Hebron fut donnée en héritage à Kaleb, fils de

1. Genèse, XXIII, 2.
2. Genèse, XIII, 18.
3. Nombres, 13, 22.

Yafnah [1]. L'Écriture nous apprend encore que Kiriath-Arbâ, qui est Hebron, sur la montagne, fut choisie pour une des villes de refuge [2]. Enfin la grande piscine que nous avons vue en entrant à Hebron est aussi mentionnée dans la Bible, car nous lisons [3] : — David commanda à ses gens qui les tuèrent; ils leur coupèrent les mains et les pieds, et les pendirent près l'étang qui est près d'Hebron (על הברכה בחברון), et ils prirent la tête d'Is-Basath et l'ensevelirent au sépulcre d'Abner, à Hebron. — Une piscine pareille à celle qui existe de nos jours, est incontestablement d'une très-haute antiquité.

Il y aurait un chapitre entier à écrire sur l'histoire d'Hebron, si l'on voulait en coordonner tous les faits, épars dans la Bible et dans les écrits sacrés et profanes; mais, un semblable travail n'entrant pas dans le cadre que je me suis tracé, je me contenterai de renvoyer aux sources originales. D'ailleurs l'illustre Reland a réuni au mot *Chebron*, la plupart des passages que je pourrais citer ici, et je me dispense de copier un résumé beaucoup mieux fait sans doute que je ne l'eusse fait moi-même, et fait d'ailleurs avec beaucoup plus d'autorité scientifique que je n'en puis espérer pour moi. Je me bornerai donc à dire qu'Hebron a reçu des Musulmans le nom d'el-Khalil (l'Ami de Dieu), en commémoration du patriarche Abraham, qui porte spécialement parmi eux le nom d'el-Khalil.

Nous avons eu, vers la fin de la journée, la visite d'un haut et puissant personnage, qui nous a été amené par les scheikhs Abou-Daouk et Hamdan. C'est le scheikh Abd-Allah, qui jouit d'une suprématie à peu près absolue sur tous les Arabes répandus dans le pays d'Hebron. Il est extrêmement poli, et nous fait des offres de services fort obligeantes, pour le cas où nous

1. Josué, XIV, 13 et 14.
2. Josué, XX, 7.
3. Samuël, II, IV, 12.

désirerions revenir à Hebron et établir là notre quartier général, afin d'explorer toute la contrée d'alentour. Nous acceptons avec reconnaissance, et nous nous promettons bien de mettre à profit la bonne volonté de ce haut et puissant petit seigneur.

J'ai fait aujourd'hui cadeau à notre bon Hamdan d'un assez beau sabre, de mon excellent fusil à deux coups et de mes pistolets de poche, pour lui témoigner toute ma reconnaissance. Le brave homme a toutes les peines du monde à ne pas laisser percer la joie vive qu'il ressent, et à conserver l'air froid et guindé qu'exige impérieusement le décorum arabe, dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses. Nous ne nous y laissons pas prendre, et il est bien clair que nous avons vigoureusement chatouillé l'amour-propre du scheikh des Thaâmera, en mettant entre ses mains de magnifiques armes, qu'il aura bientôt détraquées, mais qui n'en exciteront pas moins l'admiration de tous les Bedouins qu'il rencontrera désormais.

La fatigue de la journée a été telle que nous avons tous hâte de nous mettre au lit; aussi, le dîner et les écritures sont-ils expédiés en hâte, après quoi chacun s'étend sur sa couchette, en pensant que demain nous rentrerons à Jérusalem.

Avant le dîner, Matteo m'a fait voir une sorte de petite capse en marbre blanc, et en forme de sarcophage, portant une croix patée, à branches égales, sur l'une de ses faces. Cette espèce d'urne funéraire, à trois cases, est la propriété de notre hôte; elle a été découverte, à ce que prétend celui-ci, dans une des nombreuses grottes sépulcrales entaillées dans le flanc des collines qui environnent Hebron. J'ai bien quelque envie d'acquérir ce curieux marbre, mais j'ai peur que son détenteur ne l'estime trop haut, à en juger par le cas qu'il a l'air d'en faire. Cependant, après quelques pourparlers, dans lesquels Matteo me sert d'intermédiaire, je fais l'emplette de l'urne, pour une somme de soixante piastres, sur lesquelles, très-probablement, Matteo

prélève la dîme que les drogmans ont la douce habitude de palper, dans tous les marchés qu'ils sont chargés de conclure pour leurs maîtres.

25 JANVIER.

Notre nuit a été excellente, malgré les cris incessants des chakals, qui sont comme chez eux dans les rues d'Hebron. Nous avons dormi comme des souches, et cependant il me semble que j'ai entendu la porte de notre chambre, qu'il suffit de pousser du bout du doigt pour qu'elle s'ouvre, gémir sur ses gonds. Qui est entré chez nous? Je n'en sais rien, et je ne m'en inquiète guère d'abord; rien n'a disparu, chaque chose est à sa place. Mais, abomination de la désolation! on se rappelle que Papigny avait tué un charmant colibri dans le Rhôr-Safieh, et que je m'étais approprié sans scrupule la dépouille du charmant petit animal. De plus, entre Er-R'maïl et Djenbeh, Belly avait tué un ravissant oiseau assez semblable à une perdrix, mais jaune et orné d'un collier brun. Les deux bêtes étaient réservées au scalpel du naturaliste, et Belly devait les dépouiller avec soin, dès que nous serions arrivés à Jérusalem. Voilà qu'un misérable chat, bien plus amateur d'oiseaux que nous tous, est venu, cette nuit, croquer nos deux trésors, et débarrasser notre ami de la corvée qui l'attendait. C'est cet affreux animal qui s'est faufilé chez nous en malfaiteur, pendant la nuit, et il ne nous a laissé, des deux oiseaux prisés si haut par nous, que trois ou quatre plumes et quelques bouts de patte. Je fais une horrible grimace, en découvrant ce mystère d'iniquité; je gronde tout le monde, qui n'en peut mais, et j'avoue que je demande au ciel de rencontrer mon ennemi, le chat, pour lui faire payer cruellement le tort qu'il m'a fait, en se livrant à son métier de chat. Quand je me

lamenterais jusqu'à demain, je n'en aurais pas une plume ni une patte de plus, des deux oiseaux croqués; je prends donc le parti le plus sage, celui de ne pas gémir outre mesure, et de regretter *in petto*.

Nous ne pouvons, ni ne voulons nous éterniser à Hebron. Nous avons une hâte extrême de rentrer à Jérusalem, et nous nous mettons à cheval par un temps assez joli et assez clair, mais très-froid. Nous sortons de la ville par la porte qui nous y a donné accès hier; nous longeons de nouveau la vaste piscine dont j'ai déjà parlé; nous tournons à droite, entre la piscine et le cimetière musulman, en passant à travers de magnifiques oliviers, et nous ne tardons pas à nous engager dans une montée pavée, vraisemblablement la voie antique qui conduisait d'Hebron à Jérusalem. Cette montée est aujourd'hui transformée en un véritable torrent, qui occupe toute la largeur du chemin et qui roule impétueusement jusqu'au fond de la vallée d'Hebron, les eaux dont l'effroyable pluie des derniers jours a inondé le pays d'alentour.

A droite et à gauche de la route, sont de magnifiques vignobles, au milieu desquels paraissent fréquemment des cabanes et des tours rondes, placées là, sans doute, comme bâtiments d'exploitation, aussi bien que comme postes de protection, destinés à recevoir des gardiens. Du reste, ce mode de surveillance n'est pas d'invention toute récente en Judée, puisque le prophète Isaïe nous apprend que de son temps il était déjà en usage; voici, en effet, ce que nous lisons dans son livre (I, 8) : — Elle est restée, la fille de Sion, comme une cabane dans un vignoble. Et, plus bas (V) : — 1. Je veux chanter à mon bien-aimé le chant de mon ami sur son vignoble : Mon bien-aimé avait un vignoble sur une colline grasse. — 2. Il l'entoura d'une haie, en ôta les pierres, y planta de bons ceps, construisit une tour dans le milieu, et

y creusa aussi une cuve; puis il espéra qu'il produirait du raisin, et il produisit du verjus. — On le voit une fois de plus, rien ne change dans ce pays, et ce qui s'y pratiquait il y a trente siècles, s'y pratique exactement de même aujourd'hui.

Une fois arrivés sur les plateaux, nous ne tardons pas à rencontrer, à gauche de la route, des ruines très-apparentes, nommées Kharbet-er-Ram, et, un peu plus loin, Kharbet-en-Nasara. Quelle est cette Rama? je l'ignore. Quant au bourg dont les ruines portent le nom d'en-Nasara (les Chrétiens), il est presque permis de supposer qu'il dut son origine aux croisades; néanmoins, je me garderais bien de l'affirmer; car, pour assigner à une localité ruinée une origine relativement aussi moderne, il faudrait en avoir examiné les restes avec très-grand soin, et c'est ce que je n'ai pu faire.

Un peu plus loin, nous apercevons sur notre droite le village de Halhoul; et quelque temps après, à l'est, celui d'ech-Chioukh. Cette fois, pas de doute possible; nous avons affaire à une localité biblique (חלחול) qui se trouve mentionnée dans Josué (xv, 58) parmi les villes de la région montagneuse de Juda. — Halhoul, Beit-Sour et Djedour. — Un village moderne de Beit-Sour existe à peu de distance, à l'occident de Halhoul; et au nord-ouest de ce même village, nous avons rencontré, quelques minutes plus tard, un village d'ed-Déroueh qui pourrait bien avoir pris la place de la Djedour biblique. Plus loin encore, et à droite de la route, se montrent d'autres ruines assez étendues et qui s'appellent Abou-Fid. Ces ruines ont un aspect qui dénote une antiquité fort reculée.

Après avoir passé en face d'un village situé un peu loin à gauche de la route, et nommé Beit-Oummar, nous arrivons à l'entrée d'une charmante vallée, garnie de beaux arbres qui ombragent une fontaine nommée Bir-el-Hadji-Ramadan.

Cette vallée se nomme Ouad-el-Biar, et elle a reçu son nom de plusieurs puits très-considérables, que l'on rencontre chemin faisant, et qui sont vraisemblablement fort anciens, car ce ne sont sûrement pas les Arabes de nos jours qui ont pris la peine de les creuser. Une fois au fond de l'Ouad-el-Biar, on gravit le rideau de collines qui le ferme, et en cheminant à travers des rochers nus, par des sentiers très-étroits, très-difficiles pour les chevaux, et le long desquels on rencontre des restes de constructions d'une très-haute antiquité, on arrive enfin à une crête de laquelle on aperçoit à ses pieds, et à droite, au fond d'une vallée verdoyante, des enclos ruinés qui portent le nom de Deïr-el-Benat. Là fut évidemment un couvent de filles à l'époque des croisades. Un peu plus loin, à l'ouest, on aperçoit le village d'Ertas [1], et devant soi, une forteresse du moyen âge en assez bon état : c'est le Qalaat-el-Bourak. En deçà de celle-ci sont trois immenses citernes, connues des voyageurs sous le nom d'étangs ou de vasques de Salomon. Enfin, au nord-ouest du Qalaat-el-Bourak, paraît une construction importante nommée el-Khoudr; c'est un ancien couvent de Saint-George. La vue dont on jouit de ce point élevé est admirable, et on ne se lasse pas de la contempler.

Nous eussions été ravis de faire notre halte du déjeuner, avec un pareil panorama sous les yeux ; mais il est utile et agréable d'avoir de l'eau à boire en mangeant, et cette considération élémentaire nous décida à descendre jusqu'au pied

1. Le village d'Ertas ne serait-il pas par hasard l'Arethusa dont parle Josèphe Ant. Jud. XIV, IV, 4) et qu'il cite comme ayant été enlevée aux Juifs par Pompée, et restituée à ses habitants avec Marissa, Azot et Iamnia. Josèphe, dans ce même passage, dit que ces villes étaient dans l'intérieur des terres, et comme Marissa devait se trouver dans le voisinage, il est très-possible que l'Ertas moderne ne soit en réalité que l'Ἀρέθουσα de Josèphe. Cet historien répète les mêmes renseignements sur Arethusa dans la Guerre Judaïque (I, VII, 7).

des murailles du Qalaat-el-Bourak, où une fontaine abondante, qui alimente, pour sa petite part, les trois vasques de Salomon, nous promettait tout le *comfort* que nous pouvions désirer dans le désert. En quelques minutes nous fûmes arrivés; notre tapis fut étendu au-dessus de la fontaine même; nous nous étendîmes cette fois sur le gazon, et nous fîmes honneur à nos poules desséchées et à nos œufs durs, avec une joie très-vive, en pensant que nous allions rentrer à Jérusalem, et y trouver enfin le repos dont nous commencions à avoir le plus grand besoin.

Pendant notre festin, le gouverneur turk du château, au pied duquel nous nous étions établis, sortit à cheval en compagnie de trois ou quatre autres Turks de la vieille roche, c'est-à-dire costumés à l'ancienne mode. Ces messieurs allaient faire une petite promenade de santé; ils ne nous honorèrent pas de la moindre attention, et nous leur rendîmes amplement leur politesse. Nos scheikhs, surtout, prirent en les voyant passer, une expression de souverain mépris que ceux qui en étaient l'objet n'eurent pu, avec la meilleure volonté du monde, considérer comme une marque de déférence. Le fait est qu'en ce pays, les Turks ne se donnent que l'air de mépriser les Arabes dont ils ont une peur affreuse; tandis que les Arabes ne se font pas faute de mépriser souverainement les Turks, et de le leur faire bien voir, dès qu'ils sont hors de l'enceinte de Jérusalem. Ceci revient à dire que la domination ottomane s'étend, tant bien que mal, jusqu'aux murs de la ville, et que, cette barrière une fois passée, il ne reste plus, de cette domination, que ce que les Bedouins en veulent bien supporter. Il ne faut pas être un devin de première qualité, pour pronostiquer dans un avenir assez peu éloigné, l'expulsion radicale de la race turke, de toutes les contrées où la race arabe est le vrai produit du sol. Je pensais ceci pendant notre déjeuner sur le

bord des vasques de Salomon, et je ne me doutais pas que, moins de deux années après, le scheikh Abd-Allah, dont j'avais reçu la visite à Hebron, s'emparerait pour tout de bon de cette ville; qu'il en chasserait honteusement tout ce qu'elle renfermait de Turks, et que le pacha de Jérusalem, accourant avec les troupes qu'il avait sous la main, pour réprimer la rébellion, recevrait à mi-route une si bonne correction qui pût lui apprendre à rester tranquille dans le chef-lieu de son pachalik, qu'il se hâterait de regagner Jérusalem et de s'y claquemurer un peu plus vite qu'il n'en était sorti.

Après une heure de pause auprès du Qalaat-el-Bourak, nous remontons à cheval et nous nous remettons en route. Nous traversons bientôt l'Ouad-ed-Thaamera, et, à ce point, tous nos braves amis se hâtent de prendre congé de nous, pour regagner leurs tentes. Il ne reste plus avec nous que Hamdan et Abou-Daouk. Laissant alors Beit-Lehm sur notre droite, nous passons en vue des villages de Beit-Djala [1], de Nahhalin, d'er-Bezeth [2], de Beit-Safafa, et de Maleha, village qui donne son nom à l'Ouad-el-Maleha. Toutes ces localités sont situées sur les collines placées à notre gauche, et desquelles nous nous écartons, pour venir rejoindre la route de Beit-Lehm, au point même où se trouve le tombeau de Rachel. Nous avons aperçu, sur les hauteurs placées à quelques kilomètres à l'ouest de la ligne de villages mentionnés tout à l'heure, une localité nommée el-Kabou, et auprès de laquelle se trouve

1. Beit-Djala n'est très-probablement que Djalah (גלה) mentionnée parmi les villes de la montagne, dans la tribu de Juda (Josué, XV, 51). A côté de Djalah le même verset mentionne le village de Halin (חלן) que je suis bien tenté d'identifier avec le village de Nahhalin, si immédiatement voisin de Beit-Djala.

2. Er-Bezeth n'est peut-être que le lieu où Bacchides, parti de Jérusalem, vint camper (Maccabées, I, 75, 19). Son nom est écrit Βηζὶθ ou Βηζαιθ; mais Josèphe écrit le nom de cette localité Βηθζηθὼ (Ant. Jud., XII, XI, 1) et nous apprend que Bacchides vint attaquer Judas Maccabée qui y était campé.

un autre petit village nommé el-Houaladjeh. Matteo m'apprend, chemin faisant, qu'à une demi-heure de distance d'el-Qabou se trouve un village nommé Battir où l'on voit une assez belle fontaine. A la droite de Battir, et sur la hauteur qui domine ce village, sont des ruines. Enfin, entre el-Qabou et Jérusalem, est le couvent de Saint-Jean, non loin duquel sont les ruines de Modeïm, patrie des Maccabées. Là avait été construit leur mausolée, orné de pyramides, et dont l'historien Josèphe nous a laissé une pompeuse description.

Matteo m'a appris encore qu'à quelques lieues, précisément à l'ouest d'el-Bourak, se trouve un village avec ruines qui se nomme Choueïkah. C'est très-certainement la Socho des traducteurs de la Bible, mentionnée au verset 35 du chapitre xv de Josué, parmi les villes de la plaine, puisque cette Socho (שוכה, Chouïkah) est citée avec Yarmouth, et qu'il existe, précisément à côté de Choueïkah, un village qui se nomme toujours Yarmouth. Remarquons, en passant, que nous trouvons mentionnée, parmi les villes de la région montueuse de Juda, une autre Socho (verset 48) : — Et sur la montagne Semir, el-Iatir et Chouïkah.—Il n'y a pas de confusion possible entre ces deux localités du même nom. Le seconde devrait-elle, par hasard, être placée au village actuel d'ech-Chioukh, qui est situé à l'est de Halhoul ? Je laisse à de plus habiles le soin de le décider.

Nous voilà donc presque à la porte de Jérusalem; Dieu soit loué ! Comme la journée est assez avancée déjà, il n'y a pas pour nous de temps à perdre, si nous voulons trouver les portes de la ville ouvertes encore. Nous pressons donc le pas et nous allons bon train ; pas assez bon train pourtant, pour qu'un Arabe à pied ne puisse nous dépasser. Il court comme un Basque, et il jette à nos scheikhs, en passant, quelques mots que je n'entends pas. Ceux-ci m'ont l'air aussitôt un peu préoc-

cupés; je m'empresse de leur demander ce dont il s'agit, et voici ce que j'apprends. Si le piéton qui vient de nous rejoindre, et qui a fait la route de Hebron à Jérusalem en quatre heures et demie, n'arrive pas à temps pour remettre aux autorités de Jérusalem une lettre écrite par le directeur du lazaret d'Hebron, qui déclare que nous ne sommes pas une *provenance d'Égypte avec patente brute,* nous allons être mis, clair et net, en quarantaine pendant cinq jours, extrà-muros. — Mais, c'est absurde! nous écrions-nous; est-ce que nous venons d'Égypte? — Qu'est-ce que cela fait? me répondent Hamdan et Abou-Daouk. Puisqu'on ne sait pas d'où nous venons, on ne manquera pas de croire de préférence que nous venons d'el-Arich, puisque nous sommes en vie, par suite de ce raisonnement tout simple, que si nous étions allés à Karak, nous devrions être morts.

Heureusement, le directeur du lazaret d'Hebron était un brave homme qui, prévoyant le désagrément que nous allions rencontrer à la porte de Jérusalem, avait dépêché un bon marcheur qui, pour quelques piastres, apportait notre *patente nette* aux autorités sanitaires de la ville sainte.

Comme nous continuons à marcher le plus vite possible, nous rencontrons, à Mar-Elias, des Beit-Lehmites qui viennent de la ville et qui nous confirment la bonne nouvelle que nous allons coucher cinq nuits de plus sous la tente. Le drogman, François, qui était parti le matin bien avant nous d'Hebron, afin d'aller préparer les logements, a été mis provisoirement en quarantaine au Bab-el-Khalil, où il est gardé à vue, comme un vrai pestiféré qu'il n'est pas. On peut se figurer à quel point nous sommes inquiets et furieux tout à la fois. Enfin nous avons franchi tout ce qui nous reste de chemin à faire et nous touchons à la porte de la ville. François vient d'être mis en liberté, et nous sommes admis en libre pratique, grâce à notre

brave coureur d'Hebron. Je fais donner vingt piastres à celui-ci, et le pauvre diable se trouve admirablement payé de sa peine. Ce n'est en vérité pas cher.

La première personne que j'aperçois c'est notre bon abbé Michon, qui, de retour lui-même, depuis quelques heures seulement, de son voyage à Beyrouth, est venu attendre notre arrivée à la porte de la ville, dès qu'il a appris que notre drogman François y avait paru. En rentrant à Jérusalem, il avait été régalé de la nouvelle de notre mort, qu'on donnait pour certaine depuis huit jours déjà. Notre ami, M. Botta, lui-même, n'était pas sans quelques inquiétudes sur notre sort; il n'avait pu, d'aucune manière, obtenir la moindre nouvelle de nous, et ce silence absolu lui laissait beaucoup à penser sur l'issue probable de notre expédition aventureuse; et voilà que tout à coup nous reparaissions tous bien portants, et ravis du succès inespéré de notre beau voyage.

Après les premiers embrassements, le cher abbé me donna des nouvelles de mon fils, qu'il avait embarqué à Beyrouth, en état assez satisfaisant de santé. Je rentrai donc dans la ville sainte, le cœur content. Comme nous avions cassé aux gages, et pour cause, l'hôtel Meshulam, nous allâmes descendre tout droit au couvent des Franciscains, c'est-à-dire à la Casa-Nuova, où nous fûmes accueillis avec cette douce cordialité qui touche si vivement et qui donne tant de prix à la modeste hospitalité des bons Pères. L'abbé avait déjà sa cellule; de petites chambres à deux lits nous furent assignées aussitôt, et nous emménageâmes le plus gaiement du monde. Nos chambres étaient contigües, et ouvraient toutes sur la même galerie en plein air; nous restions donc réunis, et aussi bien casés qu'on peut l'être à Jérusalem. Le seul reproche que nous puissions faire à ces chambres, c'est de ne nous avoir servi que pendant la saison des pluies, ce qui les rendait cruellement humides. Comme il

serait un peu injuste de s'en prendre aux bons Pères de la rigueur de la saison, je ne puis que leur redire ici du fond du cœur toute ma reconnaissance, comme je la leur ai déjà dite en les quittant, pour ne plus les revoir peut-être.

L'ordinaire du couvent est assez chétif, mais il est bien impossible qu'il en soit autrement, puisque la sainte maison donne gratis, pendant un mois, l'hospitalité la plus complète à qui veut la prendre. Nous étions un peu trop sensuels pour nous contenter des maigres repas réglementaires, et, comme nous devions garder, pour tout le reste du voyage, notre brave Matteo, celui-ci fut, sur notre demande, mis en possession d'une espèce de salle basse qu'il transforma en cuisine, et nous continuâmes, comme par le passé, à vivre de poules et de moutons. Il est vrai que bien souvent nous allions nous dédommager à l'excellente table de notre bon consul, chez lequel nous passions presque toutes nos soirées, à moins que la pluie ne fût telle, qu'il n'y avait pas moyen de mettre le pied hors du logis.

Nous avons essayé, après le dîner, de nous réchauffer un peu à l'aide d'une vaste mangale, ou brasero, qui nous a tous entêtés si bel et si bien que, tenant un peu à notre existence, maintenant que nous l'avons tirée des griffes du diable, nous nous décidons à ne jamais faire usage de ce meuble, parfait pour les gens qui tiennent à s'asphyxier proprement. Qu'il fasse donc aussi froid que le climat le voudra maintenant, nous n'essaierons plus de nous chauffer les mains, que chez notre digne ami le consul.

Enfin, nous pouvons nous déshabiller pour tout de bon, après tant de journées où la chose nous a été complétement interdite! Enfin, nous pouvons entrer et reposer dans de vrais lits! Pourquoi faut-il que ceux-ci soient humides comme si l'on avait trempé les draps dans une citerne! Nous avons deux chances à courir : ou bien nous allons faire de l'hydrothérapie pour guérir

les rhumatismes à venir, ou bien nous allons prendre provisoirement les rhumatismes, sauf à les traiter plus tard par l'hydrothérapie. A la grâce de Dieu! Nous n'en avons pas moins affaire à des lits qui ne sont plus fantastiques, et, cette considération l'emportant sur toutes les autres, nous nous empressons d'affronter les quelques minutes de sensation désagréable que nous ne pouvons éviter, et nous nous endormons, comme on s'endort après vingt et quelques jours de campagne et de bivouac.

JÉRUSALEM, DU 26 JANVIER AU 5 FÉVRIER.

Cette fois encore, je me dispenserai de donner le journal assez insignifiant de mon séjour à Jérusalem. Quelques mots suffiront pour faire connaître ma vie quotidienne. Après le déjeuner, si le temps le permet, je cours aux monuments que j'ai le plus à cœur de bien connaître; ce sont : l'enceinte du temple, et les tombeaux, ou les caves sépulcrales qui entourent la ville. Ma journée se passe à mesurer et à dessiner sur place. Si la pluie est tellement violente qu'il soit impossible de se risquer hors de la ville, je reste à la Casa-Nuova, où je classe la collection de roches ramassées autour de la mer Morte; d'autres fois, je mets des croquis à l'encre ou j'étudie l'excellent livre de Quaresmius. Presque toutes nos soirées sont consacrées à l'excellent M. Botta, chez lequel nous trouvons constamment l'accueil le plus amical. Quelquefois aussi, nous allons passer quelques heures dans le salon de M. Pizzamano, salon dont les honneurs sont faits avec une grâce parfaite par madame Pizzamano.

Le 3 février, au soir, Matteo nous a donné une soirée arabe, avec charivari obligé de joueurs de canoun et de tambourin, qui se mettent l'un ou l'autre, sans trop savoir pourquoi, à chanter tout d'un coup des gargouillades invraisemblables,

avec une voix de tête nasillarde à dire d'expert. Le chant et l'accompagnement ne sont pas cousins, car ils se tournent perpétuellement le dos. Pour nous faire honneur, à nous Français, lors de notre entrée dans la salle de la fête, l'orchestre en question nous a clapoté et tambouriné un semblant de Marseillaise des plus hétéroclites, et j'avoue que mon amour-propre de musicien européen a été singulièrement froissé. Si c'est sur cet échantillon, interprété de pareille façon, que l'on juge à Jérusalem la musique française, nous devons passer pour d'affreux râcleurs, à qui toute note est bonne, venant au hasard et sans s'inquiéter plus de celle qui la suit que de celle qui la précède.

Pendant deux bonnes heures nous avons goûté ce délicieux passe-temps, au milieu de figures d'hommes, jeunes ou vieux, fumant le tchibouk et buvant du vin ou de l'eau et du café, suivant que l'invité est chrétien ou musulman. Comme Matteo est chrétien, la majorité n'est pas du côté des sectateurs de Mahomet. Des confitures ou des petites pâtisseries au miel viennent, de temps à autre, interrompre le concert. Pour donner à celui-ci plus d'animation, c'est-à-dire pour stimuler l'ardeur des exécutants, Mohammed, qui est accroupi à côté de moi, m'exhorte à financer. J'envoie donc, au nom de nous tous, une cinquantaine de piastres à chaque musicien, et je déclare que c'est beaucoup plus qu'il ne mérite. A partir de ce moment, le charivari redouble; j'aurais bien mieux aimé que ses auteurs prissent tout autrement notre bakhchich, et comprissent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, pour s'en montrer tout à fait dignes, c'était de se taire.

Nous désirerions fort nous en aller, et nous soustraire aux charmes infiniment trop prolongés de cette soirée masculine, mais il nous manque le bouquet, que nous devons nous résigner à attendre; la maîtresse de la maison, avec toute la par-

tie féminine de la société réunie chez Matteo, est parfaitement claquemurée et s'occupe de la confection du bouquet annoncé. Celui-ci n'est autre chose qu'un amas blanchâtre, haut comme une taupinière de forte taille, surmonté de fleurs, de petites bougies allumées et de découpures de clinquant. Tout cela n'a pas trop mauvaise mine, je l'avoue, et cependant je me demande ce que c'est. Comme on dépose cette machine devant moi, sans l'ombre de cuiller ou de fourchette, il faut bien que je jette mon bonnet par-dessus les moulins et que j'entame la chose avec les doigts. C'est un mélange de farine, de sucre, d'amandes pilées, et de je ne sais quoi encore; je soupçonne qu'il entre là-dedans beaucoup de chandelle. Quoi qu'il en soit, l'objet en question s'appelle kenafeh. A Jérusalem, pas de vraie fête sans kenafeh; mais aussi, pas de kenafeh sans vraie fête.

Je voudrais bien ne pas être forcé de manger beaucoup de ce mets ébouriffant; mais on ne m'a pas l'air de vouloir l'enlever de sitôt de devant moi : c'est bien trop de prévenance. Il y a toutefois un honneur auquel je me soustrais résolument; c'est celui d'avaler les boulettes que vos voisins vous façonnent et vous offrent à l'envi. Je mets sur le compte de mon manque absolu d'appétit, l'atroce répugnance que me cause cette attention de luxe, et je laisse mon pauvre ami Édouard payer pour nous deux, en ingurgitant ce que chacun lui sert. J'avoue que les grimaces que je lui vois faire, ne me disposent nullement à me relâcher de ma tempérance calculée. Maintenant, nous pouvons quitter la partie, et laisser nos gracieux hôtes se livrer à tous leurs ébats. Nous levons donc la séance, et nous regagnons la Casa-Nuova, où nous sommes bien assurés de n'avoir plus de kenafeh à affronter.

A notre sortie, Matteo nous a présenté dans la cour madame Matteo qui est, ma foi, une fort jolie femme, et à laquelle nous

donnons, à tour de rôle, une poignée de main d'adieu. Nous avons laissé au maître de la maison un bakhchich de trois cents piastres, afin de ne pas être en reste avec notre serviteur.

Le lendemain, 4 février, toute notre journée a été consacrée à la visite du monument nommé Tombeau des Rois, Q'bour-el-Molouk ou Q'bour-es-Selathin. C'est, jusqu'ici, ce que nous avons admiré le plus vivement; nous y avons découvert trois couvercles de sarcophages, qui seraient inappréciables dans un musée comme celui du Louvre. A partir de ce moment, nous commençons à nous préoccuper des moyens d'enlever et de nous approprier ces précieux débris de l'art judaïque. Mais, avant tout, il faut que nous étudiions à fond le monument lui-même et que nous cherchions à deviner s'il a bien le droit de porter le nom qu'il porte. Il nous faut très-peu de temps pour nous former une conviction à son égard, et nous ne tardons pas à acquérir la certitude morale qu'en pénétrant dans cette cave merveilleuse, nous pénétrons dans le sépulcre de David et des rois de sa dynastie.

Mais ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner cette question d'une manière approfondie, et je me réserve de la traiter *in extenso*, dans un chapitre spécial, qui viendra un peu plus loin, lorsque, quittant l'allure d'un homme qui transcrit son journal de voyages, je ferai connaître séparément les résultats de mes observations sur tous les monuments particuliers que renferme l'enceinte de Jérusalem, ou qui, par leur voisinage de cette enceinte, appartiennent incontestablement à l'histoire de la capitale des rois de Juda.

Nous avions hâte de continuer notre exploration de la mer Morte, et de visiter avec soin la pointe nord de cet étrange bassin. En conséquence, nous nous étions abouchés avec les scheikhs qui, d'ordinaire, se chargent, moyennant un bakhchich de cent piastres par tête de voyageur, de conduire les pèlerins

à Jéricho, au Jourdain et à la mer Morte, et de les protéger contre tout venant, pendant cette excursion qui ne prend pas plus de trois jours. Ce sont : Hat-Allah, scheikh du village de Siloam, et les deux frères Mahmoud et Moustafa, scheikhs du village d'Abou-Dis, placé à droite de la Fontaine des Apôtres, ou Bir-el-Haoud, sur les hauteurs qui dominent la vallée qui conduit à Jéricho, à environ un kilomètre au delà de Bethanie. Hat-Allah est un petit vieillard, encore vert et replet, doué d'une grande énergie et d'une vivacité de jeune homme. Quant aux deux scheikhs d'Abou-Dis, ce sont, Mahmoud surtout, deux magnifiques créatures, ayant toujours le sourire sur les lèvres, et d'une complaisance et d'un dévouement à toute épreuve. Ces trois personnages s'engagent à nous fournir une escorte suffisante, prise parmi leurs administrés. Comme nous voulons voir le littoral du lac Asphaltite jusqu'au point où nous l'avons attaqué, c'est-à-dire jusqu'à l'Ayn-el-Rhoueïr, nous avons nécessairement un peu plus de temps à consacrer à notre promenade, et nous ne pouvons traiter avec nos scheikhs sur le même pied que les voyageurs ordinaires. Au reste, nos conventions sont bientôt faites, et, en doublant la dose des piastres, nous pouvons, s'il nous plaît, doubler la dose des journées à dépenser.

Nous prenons donc rendez-vous pour le 5 février au matin, à la porte de la Casa-Nuova. Matteo a reçu nos ordres; nos provisions sont faites; tous nos bagages sont prêts, et nous attendons avec une vive impatience l'heure du départ, afin d'aller compléter le travail d'exploration dont nous avons déjà fait une si bonne partie.

5 FÉVRIER.

Ce matin, nous étions prêts de très-bonne heure à monter à cheval; mais nous avons éprouvé une fois de plus tous les

ennuis inséparables d'un départ qui dépend de moukres syriens. Il était plus de neuf heures, lorsque nous avons pu nous mettre en route, et ce n'a été qu'après des criailleries interminables, que nous avons pu voir notre petite caravane en mesure de quitter Jérusalem. Nous avons eu le soin de faire partir nos bagages par le Bab-el-Khalil, ce qui leur évitera l'ennui de traverser les rues étroites et encombrées de Jérusalem. Quant à nous, nous avons préféré éviter le détour énorme que cet itinéraire exige, et nous avons gagné directement le Bab-Setty-Maryam, avec la conviction que nous arriverions à el-Aazarieh ou Bethanie, tout aussi vite que nos bêtes de charge.

Il était neuf heures cinquante-sept minutes, lorsque nous avons franchi la porte de la ville. Devant cette porte commence immédiatement une rampe d'une centaine de mètres, dirigée à l'est, et qui gagne, par deux coudes successifs, le lit à sec du Kedron, c'est-à-dire le fond de la vallée de Josaphat des chrétiens et des juifs, Ouad-Faraôun des musulmans. Un pont en pierre traverse le lit du torrent, et l'on trouve immédiatement après ce pont, à gauche et en contre-bas de quelques mètres, le petit plateau sur lequel est assise l'église de Setty-Maryam, où est le tombeau de la Vierge, tombeau vénéré des musulmans comme des chrétiens. La façade de l'église n'est pas à plus de trente mètres de la route. Il est dix heures une minute, lorsque nous sommes en face du portail.

En ce point, la route tourne immédiatement à droite, c'est-à-dire au sud-sud-est, en longeant la rive gauche du Kedron, plantée d'oliviers d'une antiquité incontestable, et bien certainement supérieure à celle de la venue de Notre-Seigneur. A gauche du chemin, et à un niveau plus élevé, est l'enclos connu plus spécialement sous le nom de Jardin des Oliviers.

Quelques arbres vénérables sont enfermés dans cet enclos ; mais ceux qui sont restés à l'extérieur, ont tout autant de droits qu'eux, pour revendiquer l'honneur d'avoir été les témoins des événements de la Passion. La route que nous suivons n'est pas à plus de trois cents mètres de l'enceinte actuelle du Haram, c'est-à-dire du plateau sur lequel était assis le temple de Salomon. Le Kedron a son lit creusé précisément au milieu de cette distance, c'est-à-dire à cent cinquante mètres à droite du chemin que nous suivons et qui s'élève sur le flanc du mont des Oliviers.

A dix heures cinq minutes, nous laissons, à cent trente mètres environ à notre droite et au-dessous de nous, le tombeau d'Absalon, ou Qobr-Faraoun des musulmans. Au delà, tout le flanc de la montagne est couvert de pierres tumulaires qui lui donnent l'aspect d'un véritable pavé de géants. C'est le cimetière des juifs. A dix heures neuf minutes, nous sommes au-dessus et à deux cent cinquante mètres, en ligne directe, du village de Siloam. Là, nous nous dirigeons à l'est-sud-est, en contournant le flanc méridional du mont des Oliviers. Le sommet de celui-ci est à trois cents mètres environ sur notre gauche. Nous sommes alors dans une vallée bien plantée d'oliviers. A dix heures quinze minutes, nous sommes en face d'une petite plaine de deux cents mètres de diamètre, au fond de laquelle commence une vallée qui descend pour aller rejoindre la vallée du Kedron, Ouad-en-Nar. Au delà de cette petite plaine, la route, qui est toujours entaillée dans le roc depuis dix heures dix minutes, tourne au sud et gagne le fond de la vallée où nous touchons à dix heures vingt minutes. Le flanc gauche de cette vallée, c'est-à-dire le flanc que nous suivons, est tout à fait rocailleux. La route est dirigée au sud-est. A dix heures vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'une tombe antique creusée dans le roc. Là, nous marchons

directement à l'est. De hautes collines forment le flanc droit de la vallée que nous suivons, et où nous trouvons, à dix heures vingt-sept minutes, des traces évidentes d'une voie pavée antique. A dix heures trente minutes, nous sommes arrivés au village d'el-Aazarieh. A droite de la route sont quelques rares habitations et un petit édifice religieux musulman; à gauche, au milieu des maisons du village, paraît une tour carrée, exactement semblable, pour la construction, à la tour de David. C'est donc, sans aucun doute, un monument militaire qui date de l'époque des rois de Juda.

El-Aazarieh, c'est incontestablement Bethanie dont il est si fréquemment question dans les saints Évangiles. Saint Jean (II, 18) nous apprend que Bethanie était éloignée de quinze stades de Jérusalem, ce qui fait un peu moins de deux milles. Saint Marc (II, 1) dit que Bethanie était située contre le mont des Oliviers. Epiphanius[1] fait observer que l'antique voie publique qui conduisait de Jéricho à Jérusalem, passait par Bethphagé, Bethanie et le mont des Oliviers. L'Évangile de saint Luc nous dit très-positivement (XXIV, 50) que : « le Christ ayant conduit ses disciples de Jérusalem à Bethanie, leur y donna sa bénédiction, et que pendant qu'il les bénissait, il s'éleva vers le ciel. » Ce passage me paraît tout à fait concluant contre la tradition qui place si loin de Bethanie, le lieu où s'effectua l'ascension de Notre-Seigneur. Reland a déjà relevé cette erreur palpable, et il a eu parfaitement raison de le faire. Saint Jérôme, dans son Onomasticon, dit que Bethanie est située à la seconde borne milliaire à partir de Jérusalem, et sur le flanc du mont des Oliviers, ce qui est tout à fait exact.

C'est à Bethanie qu'eut lieu la résurrection de Lazare, et

1. Adversus hæreses, lib. I, p. 340.

il est bien probable que le nom moderne el-Aazarieh, du village de Bethanie, n'a jamais eu d'autre origine que le miracle qui s'opéra, au vu et au su de tous les habitants, sur le cadavre de Lazare. Quant à Bethphagé, maison sacerdotale qui devait attenir à Bethanie, je n'en ai pas reconnu les traces.

Un peu au delà du village d'el-Aazarieh, et au point même où la route, tournant au sud-est, commence à descendre vers le fond de la vallée, nous avons à notre droite, et à un kilomètre environ, le sommet sur lequel est bâti le village d'Abou-Dis. Est-ce une localité antique qui a pris ce nom? Je l'ignore. A dix heures quarante et une minutes, la route, qui a repris la direction de l'est, passe à cent mètres environ d'un puits nommé Bir-el-Aïd. A dix heures quarante-neuf minutes, nous retrouvons un très-beau tronçon de la voie antique que suit constamment le tracé du chemin actuellement en usage, et nous descendons par quelques zigzags fort raides, entaillés dans le flanc d'une colline escarpée, à la tête de l'Ouad-el-Haoud. Là est une citerne nommée par les Arabes musulmans Bir-el-Haoud (le puits de l'auge), et par les chrétiens *Fontana degli Apostoli.* Il est dix heures cinquante-quatre minutes, quand nous arrivons à la fontaine, à droite de laquelle se voient les murs d'un khan ruiné. Nous mettons pied à terre, et nous faisons halte près de la citerne, pour déjeuner.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous remontons à cheval, et nous reprenons notre route en suivant le fond de la vallée qui se dirige d'abord au nord-ouest, et qui conserve cette direction sur une étendue de plus d'un kilomètre. Nous cheminons à une quinzaine de mètres à droite d'un lit de torrent à sec, qui n'est séparé lui-même que de vingt-cinq mètres environ, du pied des collines de gauche, dont le flanc

est rocailleux; à droite est une assez haute colline nommée er-Ras.

A midi une minute, nous avons à notre droite un vallon en culture, de vingt-cinq mètres de largeur, et qui s'enfonce au sud. A gauche est une autre petite vallée nommée Kâaziz. Là se montrent de nouveau des traces incontestables de la voie antique que nous suivons toujours et qui s'est redressée à l'est. Au delà de la vallée cultivée que je viens de signaler, le flanc des hauteurs de droite devient tout à fait rocailleux, et l'Ouad-el-Haoud se resserre de plus en plus. A midi cinq minutes, nous avons franchi le lit du torrent dont nous suivons la rive gauche, en marchant au nord-est. Ici l'ouad change de nom; il s'appelle Ouad-es-Sekkeh, et les traces de la voie antique reparaissent. A midi onze minutes, nouveau tronçon de voie antique. A midi quinze minutes, nous sommes en face d'une vallée qui s'ouvre sur notre droite et qui s'appelle Ouad-Monfakh. Une fois la tête de cet ouad franchie, celui dans lequel nous cheminons prend une largeur de cent cinquante à trois cents mètres environ. Sur notre droite se montre alors un plateau élevé sur lequel sont placées des ruines nommées Kharbet-el-Merassas. En face est un enfoncement formant petite plaine, et nommé Chôeb-ez-Zenbeh.

J'ignore entièrement ce que dut être la localité antique dont les ruines existent encore aujourd'hui, sous le nom de Kharbet-el-Merassas. Nous trouvons bien, dans le Livre de Josué (xv, 59), une ville de Mâarat (מערת), citée parmi les villes de la partie montagneuse de la Judée; mais il serait peu prudent, je crois, de chercher cette Mâarat à la Merassas de nos jours. La seule chose qui puisse militer en faveur de cette attribution, c'est que, dans la version des Septante, Beit-Lehm se trouve mentionnée au verset suivant, et que, par conséquent, Mâarat et Beit-Lehm ne devaient pas être fort éloignées l'une de l'au-

tre. Il est vrai que le texte hébraïque, conservé par les Juifs, supprime en ce passage le nom de Beit-Lehm; mais saint Jérôme, qui avait remarqué cette suppression, l'explique en avançant que les Juifs ne l'ont opérée que pour empêcher qu'il ne parût, d'après leurs propres livres sacrés, que le Christ était sorti de la tribu de Juda. Reland a supposé que la Mâarat biblique pouvait bien avoir donné son nom au mont Mardes, mont assez élevé, placé dans le voisinage de la mer Morte, et sur lequel saint Euthymius trouva un puits et des restes d'habitation [1]. Il serait probablement beaucoup plus raisonnable de chercher ce mont Mardes dans la montagne que j'ai signalée dans le voisinage du couvent de Mar-Saba, et au sommet de laquelle est placé le Qalâah-Mardah. C'est là une identification que j'ai négligé de faire, en parlant de cette localité, et aujourd'hui je la propose d'une manière formelle.

A midi vingt et une minutes, nous nous retrouvons à gauche du lit du torrent, et toujours au fond de la vallée, qui a pris une largeur de cent vingt mètres environ; mais elle se rétrécit de nouveau très-fortement presque aussitôt après, et les traces de la voie antique reparaissent. Un peu plus loin, à midi vingt-six minutes, nous avons à notre gauche une petite plaine, large de cinquante mètres, et qui s'enfonce de trois cent cinquante mètres au plus, dans le rideau de collines qui forme le flanc gauche de l'ouad. Nous croyons alors être arrivés au fond de celui-ci, et là se trouve un puits, dont je n'ai pu savoir le nom particulier, s'il en a un, et qui est creusé au pied de la colline de droite; mais, l'ouad s'infléchit à gauche, et, après avoir contourné la base du mamelon qui semblait le clore, il se redresse au nord-est, et reprend une largeur d'une cinquantaine de mètres. A midi trente-cinq minutes, nous passons devant

1. *Acta Sanctorum*, t.II, p. 306.

un ouad, large de cent mètres environ, et qui s'étend vers le nord-ouest, c'est-à-dire à notre gauche, tandis qu'à droite se dirige vers le sud-ouest l'Ouad-el-Merassas, dont nous atteignons la tête à midi quarante minutes. Dans cet ouad, les terres sont en culture et déjà très-verdoyantes. Au delà de l'Ouad-el-Merassas, l'ouad dans lequel nous cheminons court directement à l'est, et il présente encore des traces très-visibles de la voie pavée antique.

A midi quarante-six minutes, nous entrons dans une petite plaine d'environ cent cinquante mètres de largeur, bien cultivée, et nommée M'qâab-es-Semin ; nous la traversons suivant son grand axe, qui est dirigé à l'est-nord-est. Cette petite plaine est dominée à droite par un coteau peu élevé, et à gauche par des collines plus hautes et à contours accidentés. A midi cinquante-six minutes, la vallée que nous suivons s'est rétrécie de nouveau, et nous y marchons dans la même direction, très-voisine de l'est, jusqu'à une heure deux minutes. En ce moment, nous faisons brusquement un crochet à droite, pour entrer presque immédiatement dans l'Ouad-Estedeh, qui court à l'est pendant près d'un kilomètre. A une heure dix minutes, cet ouad tourne au nord-nord-est, et il nous amène, à une heure quinze minutes, en face d'un vallon de trente mètres de largeur, planté d'oliviers, et qui s'étend sur notre droite, c'est-à-dire vers le sud. Au delà, nous gravissons, sur un tronçon de la voie antique, un plateau sur lequel nous arrivons à une heure dix-huit minutes. Là est une ruine peu importante nommée Thour-ed-Dabor. A une heure vingt et une minutes, nous descendons du plateau par une route entaillée dans le roc même, et, en marchant directement à l'est, nous arrivons, à une heure trente-cinq minutes, vis-à-vis d'un petit oualy ruiné qui se nomme Qobr-el-Khoukh.

Une série de plateaux, montant insensiblement, et sur les-

quels reparaissent encore des traces de la voie pavée antique, nous amène, à une heure trente-sept minutes, à un puits nommé Bir-el-Khan, auprès duquel se voient quelques décombres peu importants et un tronçon de colonne. A gauche de la route est une colline basse qui nous masque une vallée nommée Ouad-abou-Kebdah; et, à cette colline se relie presque aussitôt un monticule très-considérable, sur lequel est assise une ruine assez vaste nommée Khan-el-Hatrour, ou el-Khan-el-Ahmar. Il est une heure trente-huit minutes, quand nous arrivons, au delà du Khan-el-Ahmar, à une crête au delà de laquelle commence la véritable descente vers la plaine du Jourdain. J'ai trouvé le Khan-el-Ahmar désigné sous le nom de la Tour Rouge, dans le journal d'un pèlerin du XIVe siècle, publié dans un recueil de province, fort estimable, la Revue d'Austrasie, qui a paru à Metz pendant quelques années [1]. Au XIVe siècle, le khan recevait encore les voyageurs; aujourd'hui, il est parfaitement désert et ruiné, et personne n'a la moindre envie de s'y arrêter.

A partir de la crête que nous avons atteinte à une heure trente-huit minutes, commence une descente tortueuse à travers des collines, et dont la direction générale est d'abord au nord-est. A une heure cinquante-quatre minutes, la route se

1. Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem, entrepris en 1395, par quatre chevaliers messins. L'Austrasie, Revue du nord-est de la France, 3e vol., 1838. Le style de ce récit a malheureusement été rajeuni par son éditeur, qui semble n'avoir pas toujours reproduit rigoureusement les distances marquées dans l'original. Voici le passage qui concerne la Tour Rouge : « Nous allâmes la première journée coucher à onze lieues (?), en une ville (?) où il y a un bon logis pour héberger les gens étrangers; elle est proche d'une montagne sur laquelle est un château qui a nom de Tour-Rouge. Le dimanche après minuit (20 octobre), nous quittâmes ladite auberge, et allâmes jusqu'environ quatre lieues, à une petite tour qui se dit la Tour de Jéricho. » — Un second passage qui se lit un peu plus loin me semble inadmissible, le voici : « De Béthanie nous allâmes gîter au cazale de la Tour-Rouge, dont nous partîmes le lundi moult grand matin pour retourner à Jérusalem. » Il paraît difficile qu'on ait été de Béthanie à la Tour-Rouge pour regagner Jérusalem; disons mieux : c'est impossible.

redresse à l'est. A deux heures précises, la vallée dans laquelle nous cheminons, se nomme Ouad-er-Rounan; elle présente des ruines très-apparentes et des traces de la voie antique. A deux heures trois minutes, nous rencontrons des coulées de lave, et à deux heures six minutes, nous retrouvons la voie antique; puis à deux heures onze minutes, nous arrivons à des ruines très-considérables, qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Ce qui se présente d'abord, c'est un chapiteau grossier, de forte dimension, et que les Bedouins appellent Dabbous-el-Aâbed (la massue de l'esclave). De deux heures onze minutes à deux heures vingt, les ruines ne cessent de se montrer, aussi bien que la voie antique, qui est bordée par un mur que l'on suit sur une longueur énorme (de deux heures onze, jusqu'à deux heures vingt-trois minutes). A deux heures vingt minutes, la direction de notre route est au sud-est, et à deux heures vingt-trois minutes, nous débouchons par l'Akbat-el-Kerath, dans l'Ouad-Teiçoun, qui court directement à l'est, et où l'on retrouve immédiatement la voie antique et le mur qui l'accompagne. A deux heures trente minutes, le pavé reparaît, ainsi qu'à deux heures trente-six minutes, où il est resserré entre deux murs antiques. Là se trouve une petite côte assez raide, nommée Akbat-es-Sakkar, au delà de laquelle la route continue à descendre, à travers des collines et des mamelons, en longeant un ravin assez profond, sur le bord duquel on retrouve, de loin en loin, la voie antique et des traces de mur.

A deux heures cinquante-six minutes, le scheikh Moustafa, qui met la meilleure volonté du monde à me faire voir les ruines auxquelles il a compris que je m'intéressais, mais sans qu'il puisse deviner pourquoi, me fait abandonner la caravane dont la route est alors directement à l'est, et gravir la colline très-abrupte qui forme le flanc gauche du chemin, à droite et à gauche duquel paraissent, en ce moment, deux tronçons

de canaux aqueducs d'une assez grande longueur. Ce n'est pas sans des difficultés réelles, que nos chevaux arrivent au sommet de la côte, sur laquelle nous nous sommes aventurés; mais lorsque j'ai atteint ce sommet, je suis loin de regretter ma peine. Devant moi s'ouvre un immense précipice presque à pic, et assez semblable aux gorges les plus sévères des Pyrénées. Au fond de ce précipice, qui se nomme Ouad-el-Kelt, coule avec fracas un torrent dont je puis entendre le mugissement. C'est le Nahr-el-Kelt. Sur le torrent paraissent trois belles piles bien conservées d'un pont-aqueduc antique, et un peu à droite du pont, sur la rive opposée à celle sur laquelle nous sommes perchés, se voit, toujours au fond de l'Ouad, une ruine qu'il n'est guère possible d'apprécier d'une si grande hauteur; c'est le Deïr-et-Times.

Une fois mes notes prises, nous redescendons sur la route qu'a suivie la caravane, et que nous rejoignons, à trois heures huit minutes, au point où se trouve une ruine carrée, de vingt-cinq mètres de côté environ, et qui se nomme Beit-Djabor. Nous marchons toujours à l'est, et, pour ainsi dire, sur le flanc même de l'Ouad-el-Kelt, puisque, en ce moment, il n'y a pas plus de soixante-dix mètres de distance horizontale, entre le bord du torrent et le chemin. A droite et à une centaine de mètres, est le sommet d'une petite colline qui en précède deux autres. A trois heures vingt minutes, commence l'Akbat-er-Riha, la descente proprement dite de Jéricho. C'est une suite de zigzags assez raides, dont la direction générale est à l'est, et qui vont toujours se rapprochant de l'Ouad-el-Kelt. A trois heures vingt-neuf minutes, nous ne sommes plus qu'à quinze minutes de cet ouad qui n'a plus qu'une centaine de mètres de profondeur. A droite du chemin paraît un beau tronçon d'aqueduc, puis une ruine carrée, en petit appareil romain reticulé des bas temps, et qui porte encore le nom de Beit-Djabor ou

celui de Hak-ed-damm. C'est à cet édifice que la tradition rattache, sans aucune vraisemblance, la parabole du voyageur attaqué sur la route de Jéricho (saint Luc. X. 30).

A trois heures trente-deux minutes, nous sommes arrivés tout à fait au pied de la montagne, et nous touchons à la plaine. Le Nahr-el-Kelt, qui a cessé d'être encaissé, coule alors à vingt-cinq mètres à gauche du chemin, à droite duquel se présentent en quantité, des décombres qui couvrent une vaste étendue de terrain. Ces ruines sont nommées par les Bedouins Kharbet-Qaqoun. A trois heures trente-six minutes, nous sommes tout à fait en plaine, et nous passons à cinquante mètres à gauche d'un tertre, probablement artificiel, qui se nomme Tell-el-Alay. Là notre route tourne brusquement au nord, pour aller couper le lit du Nahr-el-Kelt, au delà duquel elle se redresse immédiatement à l'est. Sur la rive gauche que nous venons d'atteindre, les ruines reparaissent en grande quantité, et je rencontre un chapiteau assez étrange, mais malheureusement trop fruste pour qu'il soit possible d'en tirer parti. Nous longeons alors le pièd d'un monticule assez bas et couvert de ruines, qui n'a pas plus de deux cents mètres de diamètre. A huit cents mètres sur notre gauche sont de très-hautes montagnes, qui forment la suite de la véritable muraille qui borne à l'occident la vallée du Jourdain. Presque exactement à notre gauche, est le sommet qui se nomme Djebel-Korontol; c'est la montagne de la Quarantaine, à laquelle la tradition rattache la retraite des quarante jours, de Notre Seigneur. Au pied de cette montagne, et au milieu de beaux bouquets d'arbres, est la fontaine d'Elisée, l'Ayn-es-Soulthan, qu'avoisinent des ruines étendues, que les Arabes appellent Tahouahin-es-Sakkar (les moulins à sucre). A trois heures cinquante-huit minutes, nous passons en vue, et à vingt mètres environ, d'un pont-aqueduc à arceaux en ogive, jeté sur le Nahr-el-Kelt, et nous arri-

vons, à travers des décombres, à une série de petits mamelons verdoyants et couverts d'arbrisseaux. Le lit du Nahr-el-Kelt est garni de très-beaux arbres, parmi lesquels nous reconnaissons le Neubq, que nous avons vu si souvent sur la rive orientale de la mer Morte. Nous sommes alors dans une belle plaine ravinée, mais couverte d'une verdure luxuriante et embellie par une foule de charmantes petites fleurs. A quatre heures sept minutes, nous nous arrêtons sur un tertre dégagé d'arbres, et très-rapproché de la rivière qui murmure à notre droite. A gauche sont établies de mauvaises huttes de branchages et de boue, et devant nous s'élève une vaste tour carrée en fort mauvais état, habitation d'une douzaine de cavaliers irréguliers turks. Les huttes constituent er-Riha, Jéricho! la Tour, c'est le Bordj-er-Riha, la forteresse de Jéricho! Il y a vraiment une sorte de dérision providentielle dans l'accolement de pareilles choses et de pareils noms! Quoi qu'il en soit, nous voici à Jéricho. Nos tentes se dressent en hâte, et nous nous disposons à passer une soirée aussi agréable que possible, sous le ciel le plus doux qui existe au monde.

L'abbé, qui a fait une ample moisson botanique pendant toute la route, se hâte de mettre son herborisation en ordre. Je passe ma carte à l'encre et j'écris mes notes; nos amis cherchent, les uns des insectes, les autres des oiseaux à tuer, et nous atteignons assez promptement l'heure du dîner. Comme toujours, nous sommes entourés de toute la population d'er-Riha qui envahit notre campement, mais d'une manière inoffensive et tout simplement pour se régaler à l'aise du plaisir de nous admirer.

Après notre repas, nous entendons nos Arabes chanter, et comme nous avons gardé bon souvenir de notre soirée de Sebbeh, nous nous empressons de sortir de nos tentes, afin d'aller goûter une fois de plus le plaisir d'apprécier

des réjouissances bedouines. Cette fois, la réalité dépasse de beaucoup notre attente, et nous assistons à un véritable drame burlesque, que jouent des gaillards assez jeunes, qui se sont affublés de haillons étranges et de chevelures et barbes postiches en étoupe. Je demande la permission de ne pas raconter par le menu les détails de la mise en scène, et, bien moins encore, le canevas du drame représenté devant nous. Je me bornerai à dire que l'un des deux acteurs finit par être tué par l'autre, et qu'une fois mort il reste étendu sur le dos, résistant à toutes les évocations de son meurtrier, qui feint le plus profond désespoir; celui-ci s'arrache à poignées les poils de sa barbe d'étoupe, se jette du sable et du gravier sur la tête, se meurtrit la figure et la poitrine de taloches parfaitement innocentes, gémit, pleure, et hurle parfois; il secoue son mort, en le tiraillant en tous sens, et se lamente obstinément sur sa misère qui le met hors d'état de pourvoir aux funérailles du défunt. Là-dessus, quête à la ronde, et moisson de piastres que le drôle empoche, en répétant le plus souvent possible ses contorsions de désespoir. Ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a même très-vivement étonné, c'est de voir les assistants trouver bon que la prière musulmane fût singée par notre homme, et cela sans qu'il leur vînt à la pensée de le rouer de coups, pour lui payer un semblable sacrilége. Ainsi, les Bedouins en sont déjà à tourner la prière en ridicule; c'est un bon indice de civilisation avancée. Je doute que des bouffons eussent osé se permettre pareille incartade, avant la domination égyptienne. Quand notre homme a fait toute la collecte qu'il peut espérer de faire, il va, en gambadant, saisir un brandon allumé au feu du bivouac devant lequel se joue la scène; il l'approche autant qu'il peut du *dos* du défunt, que ce contact vivifiant ressuscite aussitôt. Alors, commence entre eux une danse forcenée, avec accompagnement de giffles et de coups de pied, et la farce est jouée. Je

dois dire qu'elle m'a semblé parfois assez plaisante, mais que tous les assistants arabes ont témoigné par des cris de joie et des éclats de rire perpétuels, tout l'intérêt qu'ils prenaient à cette scène comique jouée en plein air. Voilà ce qu'est le théâtre bedouin, et nous sommes charmés d'avoir payé quelques piastres, pour assister à une représentation.

Tout étant rentré dans le silence, nous avons regagné nos tentes, et nous nous dépêchons de nous étendre sur nos couchettes. Demain matin nous irons visiter le Jourdain, et nous regagnerons de là, avec un véritable bonheur, les rivages de la mer Morte.

Occupons-nous maintenant des localités ruinées que nous avons rencontrées sur la voie antique de Jérusalem à Jéricho. La première que nous ayons traversée est placée, on s'en souvient, au point nommé Thour-ed-Dabor (la montagne de Dabor?), et je pense que ce nom nous rappelle un nom biblique qui se trouve mentionné dans le passage suivant[1] : — 5. Et la limite (de la tribu de Juda) du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain. — 6. La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hâarbah, s'élève à Ebn-Bahan (la pierre de Bahan, fils de Raouben). — 7. La limite s'élève vers Dabor, à partir de la vallée d'Akour...... Je ne doute pas que la Dabor citée dans ce passage, ne soit l'origine de la dénomination donnée aux ruines qui paraissent au Thour-ed-Dabor, et à l'Ouad-ed-Dabor, que nous rencontrerons un peu plus loin. D'un autre côté, Strabon (livre XVI) mentionne deux forts qui étaient situés dans les défilés qui conduisent à Jéricho, et qui furent pris par Pompée, après la réduction de Jérusalem. Il nomme ces forts Threx et Taurus, et ce dernier pourrait très-bien n'être que notre Thour-ed-Dabor.

1. Josué, XV.

Cette ville de Dabor a porté plusieurs noms à l'époque biblique; ainsi, nous lisons dans Josué (xv, 19) : — Kerit-Sanah, qui est Dabor; et, dans le même chapitre (vers. 45) : — Le nom de Dabor fut autrefois Kerit-Sepher. — Le premier de ces deux noms signifie ville où l'on inculque, où l'on répète (שנה de שנן pour סנה), le second signifie ville du livre; les deux noms peuvent donc parfaitement s'interpréter : la ville des hommes lettrés, et c'est ainsi, en effet, que les Septante ont rendu Kerit-Sanah par πόλις γραμμάτων.

Un peu plus loin, nous avons rencontré des ruines très-considérables qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Nous lisons dans Josué (xv) : — 21. Les villes de la tribu des fils de Ben Iemin, par familles, furent Jéricho, Beit-Hadjlah et Amik-Kaziz. — 22. Et Beit-Hârbah, et Samraïm, et Beit-El. — Dans ce passage, deux noms me paraissent très-importants; c'est d'abord Amik-Kaziz, la vallée de Kaziz; or, nous avons rencontré, à deux kilomètres à l'est du Bir-el-Haoud, ou Fontaine des Apôtres, la tête d'une vallée qui s'appelle Kâaziz, et qui nous a conservé intact le nom de la cité de Benjamin nommée, dans Josué, Amik-Kaziz. L'autre nom est Samraïm, que je crois pouvoir identifier avec la Samrah dont nous avons traversé les ruines, et qui était très-certainement de la tribu de Benjamin.

Les vastes ruines connues aujourd'hui sous le nom de Kharbet-Kakoun (خربة قاقون), ne rappellent, que je sache, d'autre dénomination antique que celle de la forteresse nommée Δαγών. J'ai peine à croire qu'elles représentent une partie de la Jéricho primitive. J'en déduirai un peu plus loin les raisons.

Reste enfin le Nahr-el-Kelt, qu'il n'est pas possible de ne pas identifier immédiatement avec le Kerith que nous trouvons mentionné dans la Bible de la manière suivante [1] : — 2. La parole

1. Rois, I, xvii.

de l'Éternel lui fut (au Prophète Élie), disant : — 3. Va-t-en d'ici, dirige-toi vers l'orient, et cache-toi près du torrent de Kerit (נחל כרית), qui est vis-à-vis du Jourdain. — De Kerit à Kelt ou Kelit, il y a si près qu'il est évident que ces deux noms sont identiques, et que le Nahr-el-Kelt n'est autre chose que le Kerit du livre des Rois.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous occuper de Jéricho, et qu'à rechercher l'emplacement probable de cette importante cité. Son nom hébraïque s'écrit ירחו et יריחה (Ierihou et Ierihah). Sous cette dernière forme, il a la plus grande analogie avec le nom moderne Er-Riha. La catastrophe qui frappa Jéricho est racontée en détail dans le chapitre VI du livre de Josué. Les Juifs étaient d'impitoyables conquérants, car (verset 21) tout, dans la malheureuse ville, hommes, femmes, jeunes, vieux, jusqu'aux bœufs, aux agneaux et aux ânes, fut passé au fil de l'épée. Une prostituée avec sa famille trouva seule grâce devant les vainqueurs, parce qu'elle avait donné asile à deux espions israëlites, envoyés en secret pour reconnaître la place avant qu'elle ne fût attaquée [1]. Josué fit alors un serment [2], disant : Maudit soit l'homme, devant l'Éternel, qui se lèvera et rebâtira la ville de Jéricho : que par son fils aîné, il jette les fondements, et que par son jeune fils, il en mette les portes. — Cette malédiction n'arrêta pas les reconstructeurs de Jéricho, car nous lisons [3] : — Dans son temps (du roi Ahab), Hiel, de Beit-El, bâtit Jéricho ; par (la perte d')Abiram, son aîné, il en jeta les fondements, et par (celle de) Sedjib, son plus jeune fils, il en posa les portes ; selon la parole de l'Éternel, qu'il avait proférée par Josué fils de Noun.

Jéricho fut donc certainement reconstruite ; aussi en trou-

1. Josèphe raconte le sac de Jéricho avec les mêmes détails (Ant. Jud., v, I, 5-10).
2. Jos., VI, 26.
3. Rois, I, XVI, 34.

vons-nous la mention un très-grand nombre de fois, dans les écrits sacrés et profanes, postérieurement au désastre qu'elle essuya à la venue des Israëlites sur la rive droite du Jourdain. Au reste, puisque dans le livre de Josué lui-même (XVIII, 21), Jéricho se trouve classée parmi les villes du partage de Benjamin, il est bien clair que la ville ne fut pas rasée et effacée de la surface de la terre, comme le chapitre VI semblerait le faire entendre. Je ne citerai qu'un seul passage biblique pour prouver que Jéricho avait été reconstruite à une époque fort reculée; c'est celui où il est question du miracle par lequel le prophète Élisée rendit salubres les eaux de la source de Jéricho. Nous lisons[1] : — Les gens de la ville dirent à Élisée : Voici, maintenant le séjour de la ville est bon, comme mon seigneur voit, mais les eaux sont mauvaises et la terre stérile. — 20. Il dit : Apportez-moi un vase neuf et mettez-y du sel, et ils le lui apportèrent. — 21. Il se rendit à la source de l'eau et y jeta du sel, et il dit : ainsi a dit l'Éternel : J'ai rendu ces eaux saines, il n'en proviendra plus ni mort ni stérilité. — 22. Les eaux devinrent saines, jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Élisée avait proférée. — Puisque le séjour de la ville était bon, c'est qu'apparemment la ville avait été rebâtie avec soin. Ce passage, de plus, semble prouver que la ville de Jéricho se trouvait en réalité vers la fontaine d'Élisée, plutôt que vers le point où sont placés le Bordj-er-Riha et le village moderne que l'on prend pour Jéricho. Vers cette fontaine, en effet, se voient des ruines qui portent le nom de Tahouahin-es-Sakkar (les moulins à sucre) ; mais je ne les ai pas visitées, et, par conséquent, je ne me permettrai pas de discuter leur âge probable.

Josèphe parle souvent de Jéricho, qu'il place à soixante stades du Jourdain[2]. Il dit qu'entre Jérusalem et Jéricho il y a une

1. Rois, II, II, 19.
2. Ant. Jud., IV, III, 8.

vaste solitude; que Jéricho, après avoir été le siége de l'un des cinq synodes, ou conventions juridiques, établis par Gabinius [1], devint une des onze toparchies de la Judée [2], et que cette ville avait un hippodrome [3]. Que Jéricho est située dans une plaine, que domine une montagne nue et stérile qui se relie, au nord, aux champs scythopolitains (c'est-à-dire à la campagne de Beysan), et, au sud, à la Sodomitide et au lac Asphaltite [4]. Que la plaine de Jéricho est si admirablement fertile, et arrosée par une source si abondante, qu'elle peut, à bon droit, recevoir le nom de contrée divine, θεῖον χωρίον [5]. Enfin, que Jéricho est à cent cinquante stades de Jérusalem, et que tout l'intervalle qui sépare ces deux villes est désert et rocailleux, tandis que tout le pays qui sépare Jéricho du Jourdain et du lac Asphaltite est à peu près plat, mais néanmoins stérile [6].

Strabon (lib. XVI) fait mention de deux forteresses qui étaient placées dans les défilés qui conduisent à l'entrée de Jéricho, nommées Threx et Taurus, et que Pompée détruisit. Josèphe parle également de forteresses qui auraient été assises autour de la ville; ainsi, il cite une citadelle, nommée Δαγών, placée au-dessus de Jéricho [7]. Le livre des Maccabées (I, XVI, 15) parle d'une petite forteresse dépendante de Jéricho, qui s'appelait Δὼκ ou Δῶκος. Or, il existe au nord de Jéricho et de l'Ayn-es-Soulthan, une autre source qu'avoisinent des ruines visitées par le docteur Robinson. Comme cette source se nomme Ayn-Douk, Robinson a conclu que les ruines auprès desquelles elle se trouve, sont celles de la forteresse où Simon Maccabée

1. Bell. Jud., I, VII, 5, et Ant. Jud, XIV, 5, 4.
2. Bell. Jud., III, III, 5.
3. Bell. Jud., I, 23, 6.
4. Bell. Jud., IV, VIII, 2.
5. Bell. Jud, I, VI, 6, et V, III, 5.
6. Bell. Jud., IV, III, 8.
7. Ant. Jud., XIII, VIII, 1, et Bell. Jud., I, II, 3.

fut traîtreusement assassiné par son gendre Ptolémée [1]. Mais comme pour Josèphe cette forteresse est celle de Dagon, que je pense retrouver au Kharbet-Qaqoun, c'est-à-dire bien loin de l'Ayn-Douk, il se peut qu'il y ait ici confusion.

Enfin, Josèphe mentionne encore [2] une forteresse, construite par Hérode au-dessus de Jéricho, et nommée Κύπρος, que des séditieux prirent et rasèrent, sous le règne d'Agrippa. Un autre passage du même historien [3] parle de cette citadelle de Cyprus: Ἐν Ἱεριχοῖ μεταξὺ Κύπρου τοῦ φρουρίου καὶ τῶν προτέρων βασιλείων (à Jéricho, entre la forteresse de Cyprus et les premiers édifices royaux). Cyprus était donc à l'extérieur de la ville.

Revenons au site de la ville de Jéricho. Nous lisons dans Josèphe [4] que, près de Jéricho, est une fontaine très-abondante, qui sert à l'irrigation de la campagne; que cette fontaine sort de terre près de la ville vieille (παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν) que Josué prit, la première, en entrant dans le pays de Canâan. Pour Josèphe, cette fontaine est celle d'Élisée; c'est donc avec raison que j'ai supposé qu'il fallait chercher le site de la Jéricho primitive, vers les Tabouahin-es-Sakkar, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de la fontaine d'Élisée. Au reste, il était fort probable, même sans que l'on eût un texte à l'appui de cette hypothèse, que la ville prise par Josué avait dû exister auprès d'une fontaine aussi belle que celle d'Élisée, et non pas au point où se trouvent aujourd'hui le chétif village et le bordj d'er-Riha, puisqu'il n'y a là d'autre eau à boire que celle du Nahr-el-Kelt, rivière que les chaleurs de l'été mettent probablement à sec.

1. Macc. I, xvi, 14, 15, et Bell. Jud. I, 11.
2. Ant., xvi, v, 2. et Bell. Jud., ii, 18, 6.
3. Bell. Jud., i, 21, 4.
4. Bell. Jud., iv, viii, 3.

6 FÉVRIER.

Ce matin, aussitôt que j'ai été sur pied, je me suis fait conduire au Bordj-er-Riha, au sommet duquel je me suis installé avec ma boussole, afin de prendre des directions sur toutes les localités importantes qui étaient bien en vue. Le chef de la garnison, moyennant une dizaine de piastres, a été d'une affabilité charmante; il a mis le plus louable empressement à me faire la nomenclature de tous les lieux que je lui montrais, et à me désigner les points curieux que je n'apercevais pas d'abord, ou dont je ne devinais pas le voisinage. Voici, par rapport au nord magnétique, le tableau des directions que j'ai pu recueillir.

Qalaat-er-Rabad	N. 35° E.
Sommet du Djebel-es-Salth	N. 70° E.
Kharbet-Hesban (Hesboun)	E. 7° S.
Tête de l'Ouad-el-Mehakkar	E. 20° S.
Arkoub-Abou'l-Haçan	E. 57° S.
Sommet du Djebel-Atarous (Mont Nebo)	E. 67° S.
Pointe nord de la mer Morte	E. 48° S.
Sommet du Djebel-el-Hatrour-fy-el-Beqâa	S. 34° O.
Sommet du Djebel-naby-Mousa	S. 40° O.
Sommet du Djebel-Fechkhah	S. 15° O.
Ras-el-Akabeh	O.
El-Qorontol (la quarantaine)	N. 34° O.
Tahouahin-es-Sakkar, Ayn-es-Sakkar, Fontaine d'Élisée (à quatre kilomètres du Bordj)	N. 37° O.
Qereyn-Sartabah (à quatre lieues au moins), la petite corne de Sartabah[1]	N.

1. Je suis assez porté à croire que la Sartabah que j'ai aperçue au nord de Jéricho, du haut de la tour d'er-Riha, n'est autre chose que l'une des localités situées au bord du Jourdain, et entre lesquelles Salomon fit fondre les ornements du temple. On se rappelle qu'il est dit, dans Josué (3, 16). — Alors l'eau descendue d'en haut s'arrêta... du côté de Sartanah (צרתן). Cette ville n'est certainement pas autre que celle qui est indiquée dans les Rois (I, 7, 46). — Le roi les fit fondre dans la plaine du Jourdain, dans l'épaisseur de la terre, entre Sokouth et Sartan. Nous trouvons encore dans les Rois (I, IV, 12) une Sartanah (צרתנה) qui est probablement la même.

Kharbet-Nimrin (Nimrin)[1]	E. 20° N.
Sommet du Djebel-Adjloun	N. 30° E.
Tell-Arraneh	E. 15° S.

Le Nahr-el-Kelt ne passe pas à plus de vingt-cinq mètres au sud de la tour.

Rien de plus malpropre, rien de plus délabré que le Bordj-er-Riha. Cavaliers et chevaux y vivent pêle-mêle, assez misérablement; mais, ce qui y vit triomphalement, c'est la vermine. La tour a un premier étage sans toit, duquel on monte, par un escalier qui ne vaut pas mieux que celui qui y conduit, à une sorte de plate-forme régnant sur les quatre faces de la tour, et à laquelle les murs extérieurs servent de parapet. Tout cela est horriblement enfumé, disloqué et croulant. Un beau jour, la forteresse tombera sur le dos de la garnison et l'écrasera d'un coup, à la grande satisfaction des Arabes qui, bien qu'ils aient affaire à une dizaine de cavaliers irréguliers peu tracassiers, ne les en aiment pas plus pour cela.

Nous avons été obligés d'accepter le café offert par les défenseurs de la forteresse, ce qui nous a encore coûté une dizaine de piastres, ensuite de quoi nous avons bien vite regagné notre camp, que nous avions donné l'ordre de lever promptement, vu que la journée que nous devions faire était longue et rude.

A huit heures vingt-quatre minutes, nous étions à cheval, et nous nous dirigions vers le Jourdain, en faisant toutefois un détour qui nous permît d'aller visiter les ruines du monastère de Saint-Jean. Nous coupons d'abord le Nahr-el-Kelt, au delà duquel nous marchons au sud-ouest, à travers des terrains en culture, mais en culture fort médiocre. A partir de huit heures

1. C'est la Nemrah (נמרה) de la tribu de Gad. (Nombres 32, 3), la Νεμρὰ d'Eusèbe, et probablement la Beit-Nimra du livre des Nombres (32, 36), Βηθναμρὰ qu'Eusèbe place près de Livias.

trente minutes, nous longeons un ravin placé à une trentaine de mètres à notre gauche, et qui coupe un terrain garni de petits arbres. A huit heures quarante minutes, nous rencontrons un aqueduc qui traverse ce ravin et que l'on nomme Djesr-el-Maïeh (le pont de l'eau). Nous marchons alors à l'est-sud-est, et nous conservons invariablement cette direction jusqu'à la ruine curieuse que nous allons voir. Un peu au delà de l'aqueduc, nous coupons un ravin qui va converger avec celui dont nous suivions le bord.

A huit heures quarante-six minutes, nous rencontrons à notre droite une ruine carrée, qu'entourent des amas de décombres assez clair-semés. L'ensemble de ces ruines se nomme Kharbet-el-Moharfer. Robinson [1], qui a traversé ces mêmes ruines, suppose qu'elles peuvent être celles de la Gilgala, mentionnée par Eusèbe et par saint Jérôme, comme étant à deux milles de Jéricho et à cinq milles du Jourdain. A neuf heures dix minutes, nous sommes au milieu d'un terrain tout à fait effondré et pâteux, qui nous rappelle, pour la consistance, celui du pied de la montagne de sel, avant d'arriver à la Sabkhah. Nous traversons encore alors un très-large ravin peu profond, et après avoir parcouru une plaine entièrement coupée de ravins boueux, mais plantés de bouquets d'arbres nains, nous arrivons, à neuf heures vingt-cinq minutes, à la ruine que nous sommes venus voir et que les Arabes nomment Deïr ou Qasr-Hadjlah. C'est le monastère de Saint-Jean que les quatre chevaliers messins, dont j'ai déjà cité le pèlerinage, à propos du Khan-el-Ahmar, mentionnent de la manière suivante : « Après nous être baignés dans les eaux du Jourdain et avoir fait nos dévotions, nous allâmes à un bel hôtel, en forme de maison forte, où se trouve une très-belle et très-dévote chapelle, desservie par des

1. *Bibl. Researches*, t. II, p. 272.

moines grecs. Ce lieu fut jadis la retraite de saint Jean-Baptiste, quand il était au désert; et en vérité, ses environs sont si désolés qu'ils méritent bien ce nom. Les moines de céans nous montrèrent une main qu'ils nous dirent être dudit saint Jean-Baptiste, et devez savoir que ces moines ne sont pas catholiques, mais Grecs schismatiques. » Je regrette vivement de n'avoir à ma disposition que cette traduction médiocre du texte primitif. En 1522, Salignac retrouva ce monastère habité par des moines de l'ordre de saint Basile; mais Quaresmius le mentionne comme une ruine. C'est effectivement une ruine très-intéressante, bien qu'elle soit assez moderne, et il y aurait des dessins fort curieux à y recueillir, si l'on voulait y copier toutes les peintures religieuses, assez bien conservées encore, et que l'on y rencontre sur les murs de toutes les salles et de la chapelle. Des légendes grecques accompagnent ces peintures.

Il est assez difficile, assez dangereux même, de se promener dans ces ruines, qui sont encombrées, jusqu'au faîte des murailles, de blocs de pierre de taille, restes de toutes les voûtes de l'étage supérieur, et qui cèdent parfois sous les pieds, en vous exposant à vous rompre les jambes. Papigny en fait l'expérience; il s'aventure sur une voûte qu'il croit solide, et sa jambe droite la traverse immédiatement, en s'écorchant et se meurtrissant de la façon la plus désagréable; heureux encore d'en être quitte à si bon marché!

Avant d'arriver au Qasr-Hadjlah, nous avons dérangé une panthère, que deux ou trois de nos Arabes ont poursuivie vainement, comme toujours, et au risque de s'embourber, eux et leurs chevaux, de façon à ne pouvoir jamais s'en tirer. Il paraît que ces aimables animaux affectionnent ce quartier, où ils sont assurés de trouver une abondante nourriture, grâce à la présence des sangliers qui pullulent dans ces ravins humides. Mais ceux-ci

qu'y trouvent-ils à manger? J'avoue que je ne le devine pas. Le fait, c'est qu'ils y vivent, et qu'ils y vivraient fort heureux et fort tranquilles, n'était le voisinage désobligeant des panthères. Nous quittons le Qasr-Hadjlah à neuf heures quarante-deux minutes, en nous dirigeant d'abord au nord-est. Nous avons à quinze mètres sur notre gauche le large ravin que nous avons traversé avant d'arriver au couvent de Saint-Jean. Très-peu de temps après, notre route tourne et se dirige à l'est-sud-est. A neuf heures cinquante minutes, nous traversons de nouveau le ravin, et, en marchant au nord-est, nous arrivons, à dix heures trois minutes, à une belle fontaine, entourée de broussailles et d'arbres nains. C'est l'Ayn-Hadjlah. Là, sans aucun doute, exista la cité biblique nommée dans l'Écriture Beit-Hadjlah (Beth-Choglah des traductions de la Bible).

Beit-Hadjlah était une ville de la tribu de Benjamin [1]. — Les villes de la tribu de Benjamin, par familles, furent : Jéricho, Beit-Hadjlah (בית חגלה) et Amik-Kaziz. — En arabe, le nom moderne de cette fontaine s'écrit : حجلة, et il est bien clair que le nom hébraïque n'a pas été le moins du monde altéré. Très-certainement, le monastère, dont nous venons de visiter les ruines, et qui n'est situé qu'à environ deux kilomètres de la fontaine, a pris son nom du voisinage de celle-ci. Quant à l'existence d'une cité biblique auprès de l'Ayn-Hadjlah, elle est, pour moi, démontrée par la présence de gros cubes de mosaïque primitive, que j'y ai ramassés, et auxquels le savant Robinson n'a pas fait attention, puisqu'il déclare qu'autour de la fontaine, il ne reste aucune trace de localité antique, quoiqu'il soit démontré pour lui que là fut la Beit-Hadjlah de l'Écriture-Sainte. Cette ville biblique était sur la limite de la tribu de Juda et de la tribu de Benjamin, puisque nous lisons dans Jo-

1. Josué, XVIII, 21.

sué (xv) — 5. . . . . . et la limite du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain. — 6. La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Raouben.

La limite méridionale de la tribu de Benjamin est ainsi décrite dans Josué (xv, 19). — La limite passait du côté de Beit-Hadjlah, au nord; la limite aboutissait à la langue de la mer salée au nord, à l'extrémité méridionale du Jourdain : voilà la limite du sud. —Enfin, saint Jérôme, au mot *Area-Atad*, cite une Bethagla, qui était éloignée de Jéricho de deux milles, et de trois milles du Jourdain. C'est très-certainement la cité biblique qui était bâtie autour de l'Ayn-Hadjlah.

Après avoir passé à gauche de l'Ayn, nous nous dirigeons à peu près en droite ligne sur le Jourdain; c'est-à-dire qu'après avoir marché d'abord à l'est-nord-est, nous revenons à l'est, à dix heures onze minutes, pour ne plus quitter cette direction jusqu'au bord même du fleuve. En ce moment, nous apercevons à notre gauche, et à trois ou quatre kilomètres, une ruine placée sur une élévation qui domine la rive droite du Jourdain. Cette ruine est connue des Arabes sous le nom de Qasr-el-Yahoud. Je ne puis absolument rien dire de cet édifice que je n'ai pas visité. Robinson, qui ne l'a pas visité non plus, suppose qu'il représente le monastère de Saint Jean-Baptiste qui était placé au bord du Jourdain, et qui est mentionné par Procope, comme ayant existé déjà avant l'époque de l'empereur Justinien.

A partir du point où nous avons marché directement à l'est pour gagner le bord de la rivière, la plaine descend vers celle-ci par deux ressauts successifs de quelques mètres chacun. A dix heures dix-sept minutes, nous passons par-dessus un antique canal-aqueduc, à fleur de terre, et nous arrivons enfin à la rive du Jourdain, à dix heures quarante-six minutes. Rien de

plus riant que cette rive qui est plantée d'arbres magnifiques, parmi lesquels se trouve un peuplier dont les fleurs en chaton sont d'une belle couleur purpurine. Les grands arbres bordent immédiatement le rivage, qui est formé par une jolie prairie couverte de fleurs et plantée de saules. La berge est à pic, et s'élève de deux ou trois mètres au-dessus de l'eau. La rivière est très-grosse et l'eau qu'elle roule est extrêmement sale et j une.

Comme nous nous sommes munis, à Jérusalem, de bouteilles de fer-blanc destinées à emporter de l'eau du fleuve sacré, nous nous ingénions à remplir nos bouteilles, et la chose n'est certainement pas aisée. Heureusement, un tronc d'arbre, dont le pied est planté dans le flanc même de la berge, est fortement penché sur l'eau, et, en se mettant à califourchon sur ce tronc d'arbre, nous pouvons, en allongeant un bras, tandis que nous nous cramponnons de l'autre, recueillir l'eau que nous désirons emporter et en emplir nos bienheureuses bouteilles. Il ne s'agit pas de perdre les arçons, car la rivière est en ce moment très-profonde et très-rapide, et le bain qu'on y prendrait involontairement, pourrait mener loin, même un bon nageur qui n'aurait pas la chance de se raccrocher très-vite aux branches de la rive. De charmants îlots couverts d'arbres et de verdure, encombrent le lit de la rivière. En un mot, il est difficile de rencontrer un site plus pittoresque et une végétation plus luxuriante.

Pendant que notre déjeuner s'apprête, et que le tapis qui nous sert de table et de siége, est mollement étendu sur l'herbe, chacun se met en quête des objets qu'il affectionne. L'abbé cherche et trouve de charmantes plantes. Édouard, Philippe, Papigny et moi nous cherchons des insectes sous les feuilles mortes et sous les pierres. Notre chasse est merveilleuse, et nous rencontrons de magnifiques espèces de coléoptères, tout à fait inconnues aux entomologistes, et dont l'une (c'est un *Helluo*) n'a

d'analogues que dans les régions tropicales de l'ancien et du nouveau monde. Il faut bien en conclure que le climat de la vallée du Jourdain a une grande ressemblance avec celui de l'Inde.

Notre déjeuner s'est passé fort gaiement. Seulement, la pluie qui est survenue, a mis de l'eau, non pas dans notre vin, mais dans notre eau. Nous nous en sommes garantis comme nous avons pu, c'est-à-dire fort mal. Mais elle n'a pas duré ; c'était un grain passager qui a cessé au bout de peu de temps. Pendant le repas nos Arabes ont eu l'attention de nous couper quelques baguettes très-droites, desquelles nous comptons faire des cannes, au retour. L'un d'eux, surtout, ne manque pas une occasion de nous procurer ce qu'il regarde comme curieux, dans l'espérance de toucher un bakhchich, bien entendu. C'est ainsi qu'il me ramasse, dans l'un des ravins que nous suivons, avant d'arriver au bord du Jourdain, un morceau de soufre qu'il m'apporte en triomphe, et, un peu plus tard, sur les branches dégarnies de feuilles de quelques-uns des arbrisseaux au milieu desquels nous cheminons, des boules noires, qu'il prend pour des fruits maudits, et qui ne sont, en réalité, que le produit de la piqûre d'un insecte hyménoptère du genre des *Cynips*.

A midi vingt-deux minutes, nous quittons, beaucoup trop promptement à notre gré, cet endroit enchanteur, qui est celui où viennent se baigner les pèlerins qui visitent le Jourdain, et qui leur est donné comme le lieu même où Jésus-Christ reçut le baptême. Cette tradition mérite-t-elle réellement confiance? je l'ignore, mais j'en doute un peu.

Après être remontés de la prairie où nous avons déjeuné, sur le plateau qui la précède, et cela en suivant en sens inverse le même chemin qui nous y a conduits, nous tournons brusquement à gauche, et nous marchons d'abord directement à l'ouest, et parallèlement au Jourdain, que nous avons à une quinzaine

de mètres à notre gauche. A midi trente minutes, la direction que nous suivons est au sud, quelques degrés ouest, et nous sommes alors à sept ou huit mètres seulement du Jourdain, qui forme en cet endroit une anse de cent cinquante mètres de largeur. Ici les arbres ne nous cachent plus l'autre rive, que nous voyons couverte de mamelons de sable gris. Au delà de la petite anse, nous traversons un véritable bourbier, dans lequel le scheikh Mahmoud s'enfonce avec son cheval. Il nous faut perdre cinq minutes pour que ses amis aient le temps de les tirer de là, lui et sa bête.

A midi quarante-cinq minutes, nous avons en vue, à quatre kilomètres environ sur notre droite, le Qasr-Hadjlah, que nous avons quitté il y a quelques heures; nous entrons alors dans une vaste plaine, sans végétation, qui nous rappelle tout à fait la Sabkhah de la pointe sud de la mer Morte. Cette plaine est traversée par la route que l'on fait suivre aux pèlerins que l'on mène du Jourdain au bord de la mer Morte, et qui s'appelle Sekket-el-Bahr. A un certain moment mon pauvre cheval s'embourbe jusqu'aux naseaux dans la fange sur laquelle nous cheminons, et j'avoue que, cette fois encore, j'ai une peur affreuse. Je sors comme je puis du trou dans lequel nous sommes encastrés, et je laisse à Mahmoud et à Mohammed le soin de désincruster ma pauvre monture. Quant à moi, je m'éloigne le plus vite possible de ce point dangereux, en marchant de préférence sur les touffes de soude qui se montrent par-ci par-là, et qui donnent quelque consistance au terrain. Il est une heure vingt-cinq minutes quand cet ennuyeux accident m'arrive, et nous marchons alors à l'ouest-sud-ouest. A une heure précise notre route avait tourné déjà au sud-ouest.

Enfin, à une heure quarante-cinq minutes, nous sommes arrivés sur la plage tant désirée. et à cinquante mètres seulement du bord de l'eau. Nous avons alors en vue, à six cents mètres

de distance horizontale, un îlot, couvert de décombres, et qui n'a guère qu'une cinquantaine de mètres de largeur. C'est le Redjom-Louth (le monceau de Loth). Quelles sont les antiques constructions qui ont existé sur cet îlot? Nul ne peut le savoir; mais, à coup sûr, elles appartiennent à une époque très-reculée, et probablement contemporaine de la catastrophe qui a détruit la Pentapole. Je ne doute pas que ces ruines ne soient celles qui ont donné lieu à la tradition, répétée tant de fois par les voyageurs, et d'après laquelle il a été si longtemps admis, comme un fait avéré, que les ruines de Sodome existaient sous l'eau, qu'on les y apercevait, et que, lorsque les chaleurs étaient très-fortes, et par suite le niveau des eaux assez bas, ces ruines restaient à découvert. Il est inutile de faire remarquer ce que cette tradition a d'impossible, quant à Sodome bien entendu! Sodome était certainement à la pointe sud de la mer Morte, et le Redjom-Louth est à la pointe précisément opposée, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues du site de la Sodome biblique.

Le point où nous avons abordé la plage de la mer Morte, est fort éloigné de l'embouchure du Jourdain, et celle-ci, de loin, paraît placée tout à fait à l'angle de la face nord du périmètre de la mer, et à la base des montagnes de Moab. Mais, cette position n'est probablement pas rigoureuse, et il doit y avoir une certaine étendue de plage, non appréciable de loin, entre la rive gauche du Jourdain et le pied de la chaîne moabitique.

Nous tournons directement à l'ouest, et, à une heure cinquante-deux minutes, nous sommes sur une sorte de langue de terre qui, dans la saison des basses eaux, doit former isthme et relier le Redjom-Louth au continent. Cet îlot n'est, aujourd'hui, séparé de la terre-ferme que d'une centaine de mètres au plus, et que par un bas-fond que nos chevaux traversent avec la plus grande facilité pour aller prendre pied sur lui. Il m'est impossible de ne pas affirmer que la prétendue impossibilité, pour les

chevaux, de cheminer dans les eaux de la mer Morte, impossibilité telle qu'ils seraient immédiatement renversés par suite de la densité de ces eaux, constitue une fable qui n'a aucune espèce de fondement, et qui, comme tant d'autres, a été répétée à plaisir, en acquérant droit de bourgeoisie dans les récits de tous les voyageurs.

Au bout de quelques minutes, nous coupons un ruisseau assez large et assez profond, ou plutôt une sorte de petite rivière, qui vient se jeter dans la mer Morte, en courant, sur tout ce que nous pouvons voir de son parcours, du nord au sud. Nous sommes alors devant une petite crique, située à l'ouest du Redjom-Louth, et qui s'enfonce d'une trentaine de mètres dans les terres. A une heure cinquante-huit minutes, nous sommes en face, et justement au nord, du petit cap qui forme le bord occidental de cette crique. Nous tournons alors directement au sud, et nous cheminons, à travers des arbustes chétifs, sur un terrain meuble, couvert de cailloux roulés et jonché de troncs d'arbres à l'apparence carbonisée. Nous sommes ici dans le Rhôr-el-Djahir, et nous nous maintenons constamment à vingt ou trente mètres du bord de l'eau, en suivant à peu près parallèlement tous les contours qu'il forme.

Bientôt, notre route s'établit au sud, quelques degrés ouest, et va, en s'inclinant de plus en plus vers le sud-ouest, jusqu'à deux heures quarante-deux minutes, qu'elle a gagné l'ouest-sud-ouest. La plage, à notre gauche, est garnie de bois flotté noirci, d'arbrisseaux, de broussailles, et, parfois, d'épais et grands roseaux, mais jusqu'à deux heures dix-neuf minutes seulement; à ce moment finit le Rhôr-el-Djahir. A deux heures cinq minutes, nous avons en vue, à six kilomètres environ sur notre droite, un plateau nommé el-Hadjr-Lasbah, et, un peu plus vers le sud, et à huit kilomètres, le Nakb-Goumran, sur lequel nous nous dirigeons, à deux heures trente et une minutes.

En ce moment, nous sommes précisément en face de l'embouchure de l'Ouad-Zerkah, qui s'ouvre sur le bord oriental de la mer Morte. A deux heures quarante-deux minutes, la plage s'étend à notre gauche, sur une largeur de deux cents mètres. A deux heures quarante-neuf minutes, nous nous sommes rapprochés du bord de la mer, qui n'est plus qu'à vingt-cinq mètres à notre gauche. A deux heures cinquante-cinq minutes, nous ne sommes qu'à mille mètres environ de la chaîne des montagnes de Canâan, et, à notre droite, s'ouvre un ouad tourmenté, qui se nomme Ouad-Goumran. Une montagne moins élevée et des monticules de sable gris nous en séparent, et nous marchons au milieu de décombres qui portent le nom de Kharbet-el-Fechkhah. Dans le flanc de la montagne interposée entre la grande chaîne et nous, et en avant même de l'Ouad-Goumran, est percée une grotte parfaitement visible, du point où nous sommes parvenus.

Nous nous rapprochons rapidement du flanc des montagnes, ou plutôt ce sont elles qui se rapprochent de notre route, qui, à trois heures quatorze minutes, est à deux cents mètres seulement de l'entrée de l'Ouad-Goumran et à cinq cents mètres du bord de la mer. Nous marchons alors au sud-ouest. A trois heures seize minutes, nous sommes dans les ruines nommées Kharbet-el-Fechkhah, et nous rencontrons un mur antique, dont la direction est perpendiculaire à la route que nous suivons, et qui est placé à droite de notre route. Quelques gros monticules de sable gris masquent l'entrée de l'ouad. Le pied de la montagne est alors à cent cinquante mètres à droite, et le bord de la mer à cinq cent cinquante mètres à gauche. La grotte que nous avions aperçue de loin, est à une distance horizontale de cent soixante mètres, à droite, et à cent mètres, environ, au-dessus de notre route. Cette grotte est carrée, et elle porte le nom de Morharrat-es-Saïd.

L'intervalle qui sépare le pied des montagnes et le bord de la mer va toujours se rétrécissant; ainsi, à trois heures trente minutes, nous marchons directement au sud, au pied même de la montagne, et à deux cents mètres seulement du bord de la mer, qui commence à être couvert d'une lisière de roseaux immenses, tout à fait semblables à ceux que nous avions admirés, un mois avant, à notre arrivée à l'Ayn-el-Rhoueir. A trois heures seize minutes, le flanc de la montagne se creuse, à notre droite, et forme une sorte de cirque, dans lequel je crois reconnaître un cratère. Deux vastes mamelons de sable gris couvrent l'entrée de ce cirque. Au delà se montrent encore des ruines que nous traversons, pour arriver, à trois heures quarante minutes, au point où nous trouvons notre camp établi. A deux cents mètres en avant, c'est-à-dire au sud de nos tentes, est la source chaude et saumâtre qui se nomme Ayn-el-Fechkhah. La plage a, en ce point, deux cents mètres de largeur environ, et le voisinage de la source a fait pulluler les grands roseaux, qui forment un épais fourré régnant jusqu'au bord même de la mer Morte. Enfin, un peu au nord de notre camp, et entre celui-ci et la mer, sont des ruines, à fleur de terre, très-apparentes, et qui appartiennent incontestablement à la plus haute antiquité. Elles sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-el-Yahoud.

Nous voilà donc établis une fois encore, et malheureusement pour la dernière fois, sur le bord de cette mer que nous aimons tant, maintenant que nous savons ce que valent les contes fantastiques dont on s'était servi pour en faire un lieu de malédiction et de mort. Je dois avouer, cependant, que cette fois son voisinage nous paraît assez médiocrement agréable, grâce à des nuées de moustiques qui nous dévorent, et qui ne se contentent pas de se jeter sur toutes les parties de notre corps qui restent livrées à nu à leur aiguillon, mais qui trouvent encore le secret

de transpercer nos vêtements, et de nous atteindre à travers drap, toile et flanelle. C'est à devenir fou de colère contre ces endiablés animaux.

Autre agrément du voisinage de l'Ayn-el-Fechkhah! J'ai dit, tout à l'heure, que l'eau de cette source était saumâtre, bien que potable à la rigueur. Elle sert à nous faire le potage et le café le plus exécrables que j'aie jamais goûtés; mais, comme nous n'avons pas d'autre eau, il faut bien nous contenter de celle-là, et nous soulager, en faisant tout autant de grimaces que nous le voudrons, de la dure nécessité où nous sommes, d'avaler cette infecte drogue.

Malgré les moustiques, l'abbé et moi nous sommes mis en course pour chercher ruines, plantes et coquilles, pendant le peu d'heures qui nous restent, avant que l'obscurité ne vienne et que notre dîner ne soit prêt. L'abbé est allé herboriser sur la plage même, à travers la lisière de roseaux; il a ramassé, au bord de la mer, des coquilles mortes et blanches qu'il m'apporte triomphalement, comme un produit du lac Asphaltite lui-même; mais je le désenchante bien vite, en lui faisant reconnaître que ce sont des mélanopsides qui ont vécu dans l'eau douceâtre de l'Ayn-el-Fechkhah, et qui, entraînées dans le lac, après leur mort, ont été rejetées sur la plage, où le temps et l'influence de l'eau affreusement salée qui les a incessamment baignées, ont fortement altéré leur test et changé sa couleur noire primitive en une couleur d'un blanc roussâtre. Comme l'abbé, quelques-uns des voyageurs qui nous ont précédés sur les rives de la mer Morte, ont ramassé des coquilles mortes rejetées sur la plage; ils en ont conclu que des mollusques vivaient dans la mer Morte, et ils ont tiré cette conclusion trop vite. Il est indubitable, pour moi, que ces coquilles n'étaient que des coquilles fluviatiles, semblables aux mélanopsides recueillies par l'abbé Michon, et qu'elles provenaient, soit des cours

d'eau qui se jettent dans le lac Asphaltite, soit des sources qui existent sur ses bords.

Pendant que l'abbé se promenait sur la plage, j'étudiais, de mon côté, le Kharbet-el-Yahoud. C'est au milieu de cette ruine vénérable que mon ami vient me rejoindre. A mon tour, je lui fais voir ma trouvaille qui a plus d'importance que la sienne, et, malgré les moustiques qui nous font nous déchirer à l'envi le visage et les mains, nous nous décidons à lever immédiatement le plan de l'édifice antique, dont les arasements subsistant encore, nous permettent d'étudier les contours sur presque toute son étendue. Ces arasements consistent en énormes blocs de pierre non taillés, formant des murailles que l'on peut appeler cyclopéennes, et qui ont un mètre d'épaisseur.

Voici la description de toutes les parties reconnaissables de cet étrange édifice, que je n'hésite pas à considérer comme contemporain de Sodome et de Gomorrhe, et, très-probablement, comme un des débris de la dernière de ces villes. Sur un mur de face, orienté au nord-nord-est, et de trente-six mètres de développement. sont appuyés trois pavillons carrés, de six mètres de côté, disposés aux deux extrémités et au milieu de la face. Celle-ci se prolonge un peu au delà du pavillon de droite, dont le flanc droit commence une ligne de muraille de vingt-deux mètres de développement, perpendiculaire, par conséquent, à la face principale. Sur ces vingt-deux mètres, six forment le côté du pavillon, et les cinq derniers mètres semblent avoir servi de face gauche à un pavillon semblable, dont le mur de fond s'étend sur une longueur de quelques mètres, en dehors du mur perpendiculaire à la face principale. A l'extrémité de gauche de celle-ci, vient aboutir une longue muraille, de soixante-huit mètres de développement, plus inclinée à l'est que la première, et, à très-peu près, au nord-est. Le mur de gauche du pavillon carré de gauche, se prolonge de vingt et un

mètres, perpendiculairement à la grande face. Là, la muraille s'interrompt sur une étendue de cinq mètres, puis reprend un développement de quatorze mètres. Sur ce mur de quatorze mètres sont appuyés, à droite, deux pavillons carrés ayant également six mètres de côté; un intervalle de deux mètres sépare ces deux pavillons. Les deux murs de face se prolongent parallèlement, et à gauche, d'une longueur de seize mètres, dont les six derniers sont recoupés de la longueur totale, par deux murs également parallèles, et séparés l'un de l'autre par un intervalle de six mètres. Ces deux murs ont un développement total de vingt mètres, dont les six derniers forment encore un pavillon de six mètres de côté[1]. Il semble probable que les sept différents pavillons dont je viens de donner la description, étaient des chambres ou habitations qui étaient appuyées sur de vastes enclos, dont il est bien difficile, aujourd'hui, de deviner la destination première. Étaient-ce des enceintes consacrées, ou tout simplement des sortes de lieux fermés, dans lesquels des troupeaux pouvaient être rassemblés pendant la nuit? c'est là un point qu'il est à peu près impossible de préciser, et que je n'essaierai même pas de discuter. Je me bornerai à faire observer que dans un édifice, très-probablement religieux, et que j'ai découvert plus tard au milieu des ruines de Hazor, aussi bien que dans le temple du mont Garizim, j'ai retrouvé des pavillons analogues, disposés d'une manière toute semblable, aux angles et sur le milieu de chacune des faces de l'enceinte carrée qui constituait l'enclos sacré.

Contents de notre découverte archéologique, nous sommes rentrés dans la tente, avec la satisfaction de gens qui n'ont pas perdu leur temps. A l'œuvre, nous avions un peu oublié les moustiques; aussitôt en repos, nous avons senti les piqûres

1. Voy. pl. XIV.

auxquelles nous avions cessé de faire attention, et nous nous sommes remis à nous déchirer de plus belle, en grattant les affreuses ampoules que nous devions aux attaques des vilaines petites bêtes. A part les moustiques, notre soirée s'est passée très-agréablement à mettre en ordre toutes nos conquêtes de la journée : carte, dessins, notes, plantes, coquilles et insectes, rien n'y manque, et nous avons amplement enrichi nos collections, pendant les quelques heures qui viennent de s'écouler.

7 FÉVRIER.

La nuit a été fort douce et fort tranquille; nous étions assez fatigués, et nous avons dormi une bonne dizaine d'heures sans débrider. Probablement la fumée de nos tchibouks n'est pas du goût des moustiques d'Ayn-el-Fechkhah; ce qui est sûr, à tout le moins, c'est que nous en avons été délivrés pendant notre sommeil.

Le révérend Robinson donne, dans son excellent livre, une description de l'Ayn-el-Fechkhah, qu'il a visité en venant d'Ayn-Djedy à Jéricho (12 mai 1838). Il n'était pas possible qu'un observateur aussi attentif laissât échapper le fait de la présence des ruines situées auprès de la fontaine. Aussi dit-il : « Near the fountain are the foundations of a small square tower and of other small buildings; wheter ancient or not, we could not tell. » Il est vivement à regretter que le savant voyageur n'ait pas consacré, comme nous, un peu de temps à l'examen de ces intéressantes ruines; il eût, j'en suis assuré, acquis la conviction qu'elles étaient bien loin d'être petites et de peu d'importance.

Notre projet est d'aller aujourd'hui camper auprès du couvent musulman de Naby-Mousa; c'est une assez faible course, mais nous aurons au moins l'avantage de pouvoir étudier un

peu mieux encore le pays que nous traverserons, puisque nous ne serons pas trop pressés par le temps. A huit heures seize minutes seulement, nous nous mettons en route et nous nous dirigeons au nord-nord-est, en laissant à notre droite le Kharbet-el-Yahoud. A vingt-cinq mètres à notre gauche commencent les escarpements du Djebel-Fechkhah, et la mer est à deux cents mètres à droite, bordée d'un épais fourré de roseaux géants. A huit heures vingt-cinq minutes, le pied de la montagne est masqué par une colline couverte de décombres, et notre route elle-même traverse des décombres analogues, qu'un œil exercé peut seul reconnaître. Un peu plus loin, nous sommes justement en face du sommet du Djebel-Atarous, qui n'est très-probablement que le mont Nebo.

A huit heures trente et une minutes, nous avons, à environ cinquante mètres à notre gauche, un cirque très-semblable à un cratère, et que recouvrent deux mamelons élevés, de sable que l'on serait tenté de prendre pour de la cendre volcanique. Les ruines se montrent toujours, et les Arabes leur donnent le nom de Kharbet-Fechkhah. La plage va constamment en s'élargissant et elle a quatre cents mètres de largeur sur notre droite, lorsque nous sommes en face et à cent mètres de l'Ayn-Araous, qui coule au bord de la lisière de roseaux. A huit heures trente-cinq minutes, nous coupons un véritable fossé de clôture, de cinq mètres de largeur, et auquel il n'est pas possible d'assigner une origine autre que le travail de l'homme.

Le pied de la montagne s'éloigne aussi de notre route, dont la direction n'a pas varié, et il est maintenant à cent mètres de cette route. Presque aussitôt après avoir franchi le fossé de clôture dont je viens de parler tout à l'heure, reparaissent des ruines en beaucoup plus grande quantité, et qui sont incontestablement le squelette d'une très-grande ville, dont les ruines que nous avons reconnues en deçà du fossé, représentent

peut-être une sorte de faubourg. Nous avons en vue, à trente mètres sur notre droite, un fossé revêtu en pierres, et que nous suivons parallèlement sur une assez grande longueur. C'est très-probablement le même fossé de clôture que nous avons traversé tout à l'heure, et qui a fait un coude pour se diriger au nord-nord-est. La portion de ces ruines, dans laquelle nous avançons en ce moment, se nomme encore Kharbet-Fechkhah. A huit heures quarante et une minutes, nous sommes à cinq cents mètres du bord de la mer, et entre le pied de la montagne et notre route, se voient les décombres d'une tour ruinée. La lisière de roseaux suit toujours les contours de la plage. A huit heures quarante-sept minutes, nou sommes arrivés en face de l'extrémité nord d'une très-longue muraille, qui n'est vraisemblablement encore que la continuation du fossé revêtu dont nous avons déjà rencontré deux tronçons considérables. Nous passons aussi en ce moment sur les arasements d'une enceinte carrée assez vaste.

Je disais tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous cheminons, ne sont pas faciles à reconnaître, et qu'il est fort probable que cent voyageurs de suite les fouleraient, sans se douter de leur existence. Cela est si vrai, qu'ayant averti l'abbé Michon de leur présence, celui-ci m'a d'abord ri au nez, de façon à me faire bien comprendre que j'étais un visionnaire. Heureusement le fossé de clôture que nous avons eu à traverser et les murailles qui sont venues après, m'ont permis de lui faire toucher du doigt ce que j'appelais une ruine, et lui, un tas de pierres jetées là au hasard par la nature. L'abbé, qui ne demande pas mieux que d'y voir clair en tout, n'a pas besoin d'un temps bien long pour se rendre à l'évidence, et dès qu'il a reconnu un seul arasement de muraille antique, il n'a plus le moins du monde besoin d'avoir mon avis, pour distinguer au premier coup d'œil les points où ont existé

d'antiques édifices, de cette étrange construction si barbare, si sauvage, veux-je dire, qui caractérise une époque certainement contemporaine de la catastrophe de la Pentapole. J'ajouterai que si le docte Robinson, dont nul plus que moi n'a le droit d'admirer et de vanter bien haut la religieuse exactitude, n'a pas mentionné ces ruines, c'est qu'il n'a pas suivi le chemin que nous suivons en ce moment, et que, se rendant directement de l'Ayn-el-Fechkhah au bord du Jourdain, il a passé à travers le Rhôr-Djahir, comme nous-mêmes nous l'avons fait hier, en serrant la plage de très-près, et par conséquent en laissant bien loin sur sa gauche les ruines de la ville primitive immense, que j'ai le bonheur de signaler le premier aux géographes et aux archéologues.

A huit heures cinquante minutes, nous sommes à trois cents mètres du pied de la montagne et à huit cents mètres du bord de la mer. En ce moment s'ouvre à notre gauche l'Ouad-Goumran ou Oumran, que recouvrent deux immenses mamelons de sable compacte, sur lesquels sont des décombres en quantité et, entre autres, une ruine carrée bien apparente, et qui porte spécialement le nom de Kharbet-Fechkhah. Ces deux mamelons avancent tellement en dehors de l'Ouad-Goumran, que nous sommes obligés d'obliquer assez fortement à droite de la ligne que nous suivions obstinément depuis notre départ du camp. Nous contournons donc, et toujours au milieu des ruines, la base de ces deux mamelons, à environ vingt-cinq mètres de leur pied. Quand nous les avons dépassés, le plateau, couvert de décombres, sur lequel nous montons, reprend un peu plus de largeur vers le pied de la montagne, et notre route se dirige alors exactement au nord. A droite s'étend, entre la mer et nous, une large plaine ravinée et couverte de monticules de sable.

A neuf heures cinq minutes, la montagne est à deux cents

mètres à gauche, et nous en sommes séparés par une colline dont le pied est à cinquante mètres de notre route. La plaine qui nous sépare de la mer a ici douze cents mètres de largeur au moins. Toujours des ruines en quantité. A neuf heures six minutes, nous montons sur un petit tertre couvert de décombres, au milieu desquels paraît une allée de pierres fichées, bien conservée, et nous arrivons sur le revers opposé, au bord d'un large ravin qui n'est que le débouché de l'ouad, nommé Ouad-Djoufet-Zabel. A neuf heures quinze minutes, nous marchons au nord-ouest, sur un plateau assez élevé, au milieu d'une belle allée de pierres, qu'accompagnent, à droite, quelques ruines qui deviennent de plus en plus clair-semées et qui disparaissent complétement à neuf heures dix-huit minutes. Nous sommes alors à au moins huit kilomètres du bord de la mer, dont nous voyons à merveille la plage basse et défoncée que nous avons longée la veille. A trente mètres sur notre gauche, s'élève une montagne brune, toute déchirée, et qui semble avoir été rôtie. Derrière celle-ci, et au pied des grands escarpements de la chaîne de Canâan, court l'Ouad-Djoufet-Zabel, dont nous avons franchi tout à l'heure l'embouchure.

Depuis la tête de l'Ouad-Goumran, les vastes ruines que nous venons de rencontrer portent le nom de Kharbet-Goumran ou Oumran. Commençons par signaler l'analogie bien étrange, si elle n'est que fortuite, de ce nom et de celui de la Gomorrhe que détruisit le feu du ciel, avec Sodome et les autres villes coupables. Je déclare donc, sans aucune espèce d'hésitation, que les ruines nommées par les Arabes Kharbet-el-Yahoud, Kharbet-Fechkhah et Kharbet-Goumran, ruines qui n'en font qu'une et qui se prolongent sur une étendue de plus de six kilomètres, sans interruption, sont en réalité, pour moi, les ruines de la Gomorrhe biblique. Que si on me lé conteste, ce à quoije m'atte nds parfaitement du reste, je prie ici mes contra-

dicteurs de vouloir bien m'apprendre quelle ville autre qu'une ville contemporaine de Gomorrhe, si ce n'est elle-même, a pu exister au bord de la mer Morte, à une époque plus récente, et sans qu'il soit possible d'en retrouver la moindre trace, dans les écrits sacrés ou profanes. Jusqu'à ce qu'ils m'aient édifié sur le compte de cette ruine qui a bien quelque importance, puisqu'elle n'a pas moins d'une lieue et demie de développement, je prendrai la liberté grande de rester de mon avis, et d'engager les gens à qui je dis : Là sont les ruines de Gomorrhe, — à aller vérifier sur place, s'il est possible d'avoir et de soutenir une opinion différente de celle que j'émets aujourd'hui.

La Genèse (ch. x, vers. 19) contient un passage qui paraît contredire formellement l'identification que je viens de proposer et que je maintiens nonobstant. Voici ce passage : — « Les limites des Canâanéens furent depuis Sidon, en venant vers Djerar, jusqu'à Gaza (עזה)[1] ; en venant vers Sodome, Gomore, Adamah et Seboïm, jusqu'à Lechâa. » — Remarquons d'abord que de Lechâa, saint Jérôme fait Callirhoë, point où se trouvaient de magnifiques sources minérales, et qui touche à l'Ouad-Zerkah, sur la rive orientale de la mer Morte. Saint Jérôme a eu très-probablement raison, et la place que ce verset assigne à Seboïm, entre Sodome et Lechâa, c'est-à-dire entre le Djebel-Esdoum et l'Ouad-Zerkah, me semble militer singulièrement en faveur de la détermination que j'ai faite des ruines de Seboïm au Talâa-Sebâan, c'est-à-dire au pied des montagnes de Moab. Malheureusement, la teneur de ce même verset intervertit l'ordre naturel des villes de la Pentapole, telle que je crois fermement l'avoir reconstituée, puisque la ville de Gomorrhe se trouve intercalée entre So-

1. Cette prononciation Gaza du nom primitif עזה, légitime parfaitement la transcription Gomorah du nom primitif עמרה.

dome et Adamah, si voisine de Sodome, tandis que pour moi, Gomorrhe est à la pointe nord de la mer Morte, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues de Sodome et d'Adamah.

Ne serait-il pas possible de se rendre compte autrement de la teneur de ce verset, en voyant dans les quatre noms Sodome et Gomorrhe, Adamah et Seboïm, les points extrêmes de deux lignes formant les frontières de la terre des Canâanéens? Puisqu'il n'est pas question de limiter cette terre par la côte du lac Asphaltite, n'est-il pas naturel de mentionner les deux cités qui occupaient les points extrêmes de cette côte? Nous avons ainsi une délimitation beaucoup plus intelligible, puisque la ligne jusqu'à laquelle s'étend la possession des Canâanéens, n'est plus interrompue, depuis Gomorrhe jusqu'à Sidon, à travers les terres, de Sidon à Gaza le long de la Méditerranée, de Gaza à Sodome à travers le continent, et de Sodome à Gomorrhe le long de la mer Morte; puis à partir d'Adamah, c'est-à-dire d'un point presque identique de position avec Sodome, jusqu'à l'Ouad-Zerkah-Mayn. En d'autres termes, la race de Canâan, fils de Kham, occupa les deux bords de la mer Morte et tout le pays compris au sud d'une ligne partant de Sidon et aboutissant à la pointe nord de la mer Morte, jusqu'à une autre ligne partant de Gaza et aboutissant à la pointe sud de la mer Morte. Je déclare ne pas tenir fortement à cette explication d'un verset aussi difficile à commenter; mais je déclare aussi tenir d'une manière absolue à l'identification de la Gomorrhe biblique, avec les ruines immenses auxquelles est encore attaché de nos jours le nom de Kharbet-Goumran ou Oumran.

Je reprends mon itinéraire. A neuf heures vingt-trois minutes, nous continuons à marcher au nord-nord-est sur un plateau assez élevé, et nous longeons, à quinze mètres de distance, le flanc de la montagne déchirée et brûlée que j'ai

signalée, dès neuf heures quinze minutes. A cinq cents mètres sur notre droite, commencent à se montrer de très-nombreux mamelons arrondis de sable, qui couvrent la plaine basse qui s'étend de là jusqu'à la plage de la mer Morte. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous sommes en face de l'extrémité nord de la montagne déchirée dont j'ai déjà parlé deux fois et qui, en ce point, est percée vers son sommet d'une grotte en arc de plein cintre. Cette grotte est-elle naturelle? c'est ce qu'il ne m'est pas possible de dire; mais j'avoue que je ne le pense pas. A la même heure, nous avons exactement à notre droite la pointe nord de la mer Morte, et la tangente, menée du point où nous sommes, à cette pointe nord, serait perpendiculaire à la route que nous suivons, et qui est au nord-nord-ouest.

A neuf heures trente-sept minutes, nous commençons à revoir des ruines qui se trouvent sur un joli plateau verdoyant qui n'est, à vrai dire, qu'une prairie. Ce plateau se nomme Ardh-el-Hadjr-Lasbah, et les ruines, Kharbet-Lasbah. La montagne que nous longeons alors et qui fait corps avec la haute chaîne de Canâan, se creuse, en ce point, de cent cinquante mètres environ, pour former une sorte de cirque qui entoure la prairie. A neuf heures quarante minutes, nous rencontrons un roc isolé qui a été très-probablement apporté là de main d'homme, et qui se nomme el-Hadjr-Lasbah; trois autres rocs semblables, disposés à quinze mètres environ l'un de l'autre, sont posés en arc de cercle sur le plateau. Évidemment nous avons ici la contre-partie des cromlechs celtiques. Ce qui est certain, c'est que les Arabes vénèrent la première de ces roches, qu'ils regardent comme une pierre consacrée par Abraham, et sur laquelle le patriarche a fait des sacrifices, en l'honneur de Dieu.

Nous trouvons, dans l'Écriture sainte, la mention de quatre pierres portant un nom spécial : ce sont 1° l'Ebn-Bahan, la

pierre de Bahan, fils de Raouben [1]. — 6. La limite (du territoire de Juda) s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Raouben. — 7. La vallée s'élève de la vallée d'Akour à Dabor. — La même pierre est encore citée [2] comme se trouvant aussi sur la limite du territoire de Benjamin. — 2° La pierre de l'assistance [3]. — Et ils campèrent près de la pierre de l'assistance (האבן העזר). L'origine du nom de cette pierre est rappelée dans Samuel [4] (I, VII, 12) — Samuel prit une pierre qu'il plaça entre he-Misfah et he-Sen, et il l'appela Ebn-Azer, disant : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus. — 3° La pierre du voyageur (אבן האזל) [5]. — 4° Enfin la pierre de Zahlet qui était au près d'Ayn-Radjel.

Dès l'époque biblique certaines roches isolées portaient donc des noms particuliers, et il est très-possible que notre Hadjr-Lasbah soit une de ces pierres. De plus nous savons [6] que les autels primitifs des Hébreux devaient être faits « de pierres entières, sur lesquelles on n'a pas levé le fer. » Il est donc possible aussi que le Hadjr-Lasbah soit bien, ainsi que le veut la tradition, une roche consacrée au culte de Jehovah, dès l'époque des patriarches. Peut-être, à la rigueur, pourrait-on être tenté de voir dans le Hadjr-Lasbah, la pierre de Bahan, qui devait évidemment se trouver dans la même région ; mais comme ces deux dénominations n'ont absolument aucune ressemblance, je suis tout disposé à me prononcer contre cette identification.

A neuf heures quarante-quatre minutes, nous traversons un

1. Josué, XV, 6.
2. Josué, 18, 17.
3. Samuel, I, IV, 1.
4. Samuel, I, XX, 19.
5. Rois, I, I, 9.
6. Josué, VIII, 31.

large ravin dont l'origine n'est qu'à une centaine de mètres à notre gauche, et sur le plateau même du Hadjr-Lasbah. En deçà de ce ravin sont quelques ruines qui se montrent également sur le revers opposé. Là commence le terrain nommé Ardh-el-Qenetrah. Ces ruines ont un aspect assez étrange, grâce à la couleur rouge-brune des blocs irréguliers qui les constituent. Nous coupons encore une ravine, au delà de laquelle la route s'élève. A neuf heures cinquante et une minutes, nous sommes au bord d'un ouad assez profond, nommé Ouad-el-Abiadh, qui s'ouvre immédiatement à droite en un vaste précipice. Nous marchons alors directement au nord, et à neuf heures cinquante-trois minutes, nous passons entre un édifice carré ruiné et une immense muraille en blocs rouges, dont il ne reste comme d'ordinaire qu'un arasement. Ce mur s'infléchit au nord-nord-ouest, pour former à notre gauche une sorte de vaste enceinte arrondie, sur laquelle s'appuie une ruine carrée, vers l'extrémité. Du premier édifice carré, dont j'ai signalé la trace, part un autre mur de même nature que l'autre, et qui se dirige au nord-nord-est, sur le plateau que nous parcourons, plateau qui n'a qu'une centaine de mètres de largeur, à droite de notre route. A deux cents mètres à droite de celle-ci, commence une petite chaîne de monticules de sable, au delà de laquelle paraît un ouad qui s'appelle Ouad-Dabor. Sur la colline qui domine à l'est cet ouad, paraît encore un édifice carré ruiné, qui était construit en blocs rouges, et auquel se rattachent les fondations d'un pan de mur formé encore des mêmes matériaux, et qui gravit le revers opposé de l'Ouad-Dabor. Ce lieu qui, ainsi qu'on le voit, présente les traces non équivoques d'une assez vaste enceinte, datant très-probablement d'une époque fort reculée, porte le nom spécial de Racem-el-Qenetrah (les vestiges de Qenetrah). Les montagnes de la chaîne cananéenne, se

sont rapprochées de notre route, et la branche de gauche du mur d'enceinte s'élève sur leurs flancs, pour redescendre sur le plateau et recouper notre route qui est alors à l'ouest quelques degrés nord, précisément vis-à-vis des ruines qui paraissent sur le flanc gauche de l'Ouad-Dabor. Il est neuf heures cinquante-neuf minutes, quand nous passons sur les fondations de la muraille, et au delà nous marchons au pied même des escarpements de gauche, dans l'Ouad-el-Qenetrah, où nous entrons par un chemin tortueux dont la direction générale est à l'ouest.

Il serait extrêmement curieux de savoir quelle est la localité antique qui est représentée par le Racem-el-Qenetrah. Mais j'avoue que je suis dans l'impossibilité absolue de rien proposer d'admissible à cet égard. Serait-ce par hasard la forteresse voisine de Jéricho et que Pompée réduisit après la prise de Jérusalem, forteresse que Strabon nomme Threx? Bien que la chose soit possible, j'en doute très-fort.

Nous continuons à marcher, à peu près directement à l'ouest, et, à dix heures dix minutes, nous laissons à notre gauche le chemin qui conduit de Jéricho à Mar-Saba. A dix heures quinze minutes, nous faisons un large crochet pour descendre dans l'Ouad-Dabor, qui vient du sud-est. Il est dix heures vingt minutes, quand nous atteignons le fond de l'ouad, et nous y faisons la halte du déjeuner. Cet ouad est tapissé de la plus charmante verdure émaillée de fleurs délicieuses; nous admirons entre autres un *convolvulus* ou liseron nain, à fleurs bleues d'une délicatesse extrême. Au reste, tous les coteaux tournés à l'est ou au sud, sont garnis d'une verdure printanière qui leur donne un aspect des plus riants, et bien différent de tout ce que nous avions vu jusqu'ici. Au fond de l'ouad se montrent, dans la roche, des filons de la pierre bitumineuse qui se nomme Hadjr-Mousa (pierre de Moïse). Cette pierre, qui brûle comme de la mauvaise houille, sert, à Jérusalem, pour fabriquer des coupes

et d'autres petits objets qui se vendent aux pèlerins, comme souvenirs de la Terre-Sainte et de la mer Morte.

A onze heures dix-neuf minutes, nous repartons, et après avoir suivi quelques minutes l'Ouad-Dabor, nous gravissons le flanc opposé de celui-ci. Quelques zigzags assez durs nous amènent, à onze heures vingt-sept minutes, sur la crête opposée de l'ouad dont nous nous éloignons, en marchant d'abord directement au nord. L'ouad continue à l'ouest; nous sommes bientôt sur un plateau très-étroit, ou, mieux, sur un col, compris entre l'Ouad-Dabor, que nous suivons à peu près parallèlement, en le laissant à cent mètres sur notre gauche, et un vallon verdoyant qui s'ouvre immédiatement à notre droite. Ce vallon est dominé par des collines calcaires, en ce moment couvertes de verdure. Notre route est alors au nord-nord-ouest, et elle s'avance dans un ravin étroit, de huit à dix mètres de largeur au plus, et qui nous amène, à onze heures trente-huit minutes, sur le plateau accidenté où est placé le monastère musulman de Naby-Mousa. Là, nous voyons d'abord un puits nommé Bir-er-Râay, au delà duquel paraissent les ruines d'une muraille. Sur notre gauche, se voit, dans un petit vallon, un oualy nommé Qobr-er-Râay. Er-Râay, pour les Musulmans, est le confident et l'ami de Mousa ou Moïse. Nous approchons enfin du monastère, dans lequel nul Chrétien ne peut pénétrer. Nous tournons derrière cet édifice religieux, par un crochet d'une centaine de mètres, et nous établissons notre camp au pied même de Naby-Mousa. C'est un grand édifice carré dont la face d'entrée est orientée au nord-est. Il est onze heures quarante-quatre minutes, quand nous mettons pied à terre. Nos tentes sont adossées à un monticule calcaire peu élevé et qui se relie à une série de monticules de la même nature.

Le Qobr-er-Râay est à un kilomètre à l'ouest, quelques degrés sud, de Naby-Mousa. Du haut du monticule au pied du-

quel nous sommes campés, nous voyons très-distinctement le Bordj-er-Riha, et la ligne qui joint ces deux points fait un angle de vingt-sept degrés est, avec la direction du nord magnétique. Enfin, le plateau au milieu duquel se trouve établi le monastère se nomme Koutzban-Naby-Mousa (les collines sablonneuses de Naby-Mousa).

Pendant que notre camp s'établit, j'envoie quelques-uns de nos Arabes me chercher des échantillons du calcaire bitumineux que nous avons rencontré au fond de l'Ouad-Dabor, afin d'en emporter et d'en brûler sur place, pour constater sa propriété combustible. Je monte sur les monticules voisins pour examiner un peu le pays; il semble que nous soyons au milieu d'une mer orageuse pétrifiée, tant les mamelons qui nous entourent sont arrondis et multipliés autour de nous. L'imam qui est à la tête des religieux musulmans établis à Naby-Mousa, vient nous faire une visite, intéressée, comme toujours. C'est un homme en haillons, ayant la tête nue, les cheveux très-noirs, longs et crépus, et le teint olivâtre; en un mot, il nous offre le type de la saleté et du fanatisme. C'est un Indien, et nos guides nous apprennent que presque tous les religieux qui viennent s'établir ici, sont, comme celui que nous voyons en ce moment, des Indiens. Il s'agit de payer notre bienvenue à cet ignoble magot, et je lui donne une vingtaine de piastres, qu'il reçoit sans dire merci, et de l'air du monde le plus farouche.

Ma pierre de Moïse est apportée en bonne provision, et j'extrais du tas quelques échantillons, plus précieux que tous les autres, parce qu'ils présentent quelques empreintes parfaitement nettes d'un très-joli peigne (*pecten*), coquille dont la détermination servira, je l'espère, à préciser l'âge géologique de la formation dans laquelle il se trouve. Quelques morceaux du calcaire sont immédiatement allumés, et ils brûlent comme une houille de mauvaise qualité, en répandant une odeur infecte

de bitume. Loysel s'est mis en chasse, selon sa louable habitude ; une espèce de moineau, tout occupé à piailler sur un tas de pierres, ne voit pas arriver notre Nemrod, qui lui tire un coup de fusil à bout touchant et le fait voler en miettes. Je ne voudrais pas affirmer que la pauvre petite bête ne s'était pas posée sur le bout du fusil. Quoi qu'il en soit, le chasseur jubile, il ramasse une aile et deux pattes qui tiennent encore un peu ensemble, et il nous apporte en triomphe sa pièce de gibier. Enfin, j'en ai tué un! s'écrie-t-il. — Un quoi? — Un vanneau! — Ça un vanneau; c'était un pierrot! — Du tout! c'était un vanneau...... jeune! Et nous, de rire de tout notre cœur.

Pour les Musulmans, le tombeau de Moïse est renfermé dans l'intérieur du saint édifice qu'ils appellent Naby-Mousa, et au pied duquel nous sommes campés. Nous allons brièvement examiner cette étrange tradition, qui ne peut pas supporter le moindre examen. Nous lisons dans le Deutéronome (xxxiv): — 1. Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah, qui est en face de Jéricho; l'Éternel lui fit voir tout le pays, de Galâad jusqu'à Dan. — 2. Et tout Nephtali, et tout le pays d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer qui est derrière lui. — 3. Et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, ville des palmiers, jusqu'à Zoar.... — 5. Moïse mourut là, au pays de Moab, d'après la parole de l'Éternel. — 6. Il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Beit-Fâour; personne, jusqu'à ce jour, n'a connu sa sépulture. —

Quel que soit l'auteur de ce trente-quatrième chapitre du Deutéronome, chapitre qui ne peut évidemment être attribué à Moïse lui-même, mais qui a probablement été écrit par Josué, il est bien clair que Moïse est mort et qu'il a été enterré sur la terre moabitique, c'est-à-dire à l'est du Jourdain. Il n'y a donc pas de tradition musulmane qui puisse avoir la moindre valeur

contre le texte précis que je viens de rapporter. Ce texte a de plus l'avantage de donner lieu à deux observations assez curieuses. La première, c'est que de la teneur du verset 3 qui dit : et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Zoar, il faut nécessairement conclure contre ce que l'on a cru devoir déduire des versets de la Genèse (XIII) où il est dit : — 10. Loth, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain ; elle était arrosée partout, avant que Jéhovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe ; elle était comme un jardin magnifique, comme le pays de Misraïm jusqu'aux environs de Zoar. — Et 12. — Abram habitait le pays de Canâan, et Loth dans les villes de la plaine, et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome. — Ces versets n'ont pas la moindre valeur pour prouver que la mer Morte n'existait pas avant la catastrophe de la Pentapole. Et c'est pourtant du silence de ces versets sur le compte du lac Asphaltite, qu'on a prétendu déduire le fait que ce lac n'existait pas au temps auquel ces versets se rapportent. Or, il n'est pas plus question de la mer Morte dans notre verset du Deutéronome ; en conclurons-nous que cette mer n'existait pas à l'époque de la rédaction du Deutéronome ? Comme cela n'était pas possible, on a prudemment laissé de côté ce verset, si gênant pour la théorie malencontreuse que l'on a longtemps opposée aux textes sacrés eux-mêmes, quelque explicites qu'ils fussent sur ce point de doctrine.

La seconde observation que me suggère le texte sacré dont je viens de donner la traduction, est relative au mont Fesgah de la Bible (פסגה). De tous les passages de l'Écriture où il est question de cette montagne célèbre, il résulte qu'elle était dans le pays de Moab, et, par conséqnent, sur la rive gauche ou orientale du Jourdain et du lac Asphaltite. J'ai vainement interrogé les Arabes Thâamera, les Djahalin et les Beni-Sakhar surtout, pour savoir s'ils connaissaient un Djebel-Fesgah dans les

contrées parcourues par eux dans le voisinage d'Er-Riha. Ils ont été unanimes pour me répondre qu'il n'y avait qu'une seule montagne de ce nom, et qu'elle était située précisément au-dessus de Jéricho ; en un mot, que c'était le Djebel-Fechkhah, qui projette au dehors de la chaîne de Canâan, le cap nommé Ras-el-Fechkhah, sur le flanc nord duquel est située la source nommée Ayn-el-Fechkhah.

La ressemblance singulière qui existe entre les deux noms de montagnes Fesgah et Fechkhah a dû naturellement me frapper, et je me suis demandé s'il n'était pas possible qu'une mauvaise interprétation des textes sacrés où le mont Fesgah est mentionné, eût fait admettre, à tort, que cette montagne, au lieu d'être à droite de la vallée du Jourdain, était dans la position précisément opposée. Commençons par dire que, pour l'observateur placé à Jéricho, deux sommets seuls se distinguent par une plus grande élévation, ou par une position telle que tout le pays, au sud et au nord, en soit réellement visible : ce sont, dans la chaîne moabitique, le Djebel-Atarous (mont Nebo), et, dans la chaîne canâanéenne, le mont Fechkhah.

Ceci posé, examinons un à un tous les passages des textes sacrés où il est question du Fesgah. Nous avons d'abord le verset 1[er] du chapitre XXXIV du Deutéronone, cité plus haut, et où il est dit que Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho (אל הר נבו ראש הפסגה אשר על־פני ירחו). Des mots hébreux eux-mêmes, il résulte que le mont Nabou est la tête, le sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho, à moins que le mot ראש n'ait été pris dans le sens de *in fronte*, vis-à-vis de. Si, ce dont je doute fort, cette interprétation était possible, notre texte deviendrait parfaitement clair, et le Fesgah de la Bible ne serait autre que le Fechkhah des Arabes de nos jours.

Le Deutéronome parle trois fois encore du Fesgah. Nous y lisons (ch. III, 17) : — Et la plaine, et le Jourdain, et la limite, depuis Kenerout jusqu'à la mer de la plaine, la mer salée, sous Asedout du Fesgah, à l'orient. — Il me paraît bien étrange que l'expression, à l'orient (מזרחה), ait été jugée nécessaire, après la mention du Fesgah. Ne semble-t-il pas résulter de ce fait que, le Fesgah étant à l'occident, il a fallu exprimer très-explicitement que le territoire de Raouben et de Gad était à l'orient, afin d'éviter une confusion possible? Je laisse à de plus habiles à le décider. Quant à Asedout, Ounklousse explique ce mot par משפך, effusion. Cohen ajoute : « Ce sont les pieds des mon- « tagnes qui semblent se répandre, ou les torrents qui se pré- « cipitent du haut des montagnes. » Enfin, les Septante ne traduisent pas le mot Asedout, tandis que la Vulgate le traduit par *radices*. Le verset que nous venons de rapporter, à l'examiner de près, prouve donc plutôt que le Fesgah était à l'occident de la vallée du Jourdain.

Le troisième passage du Deutéronome est plus embarrassant, et pourtant il est loin d'être aussi concluant qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Le voici (ch. III, 27) : — Monte *au sommet?* du Fesgah (c'est Dieu qui parle à Moïse), lève tes yeux vers l'occident, le septentrion, le midi et l'orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas ce Jourdain. — Le texte porte עלה ראש הפסגה simplement, et ce texte, sans la préposition אל, après le verbe עלה, monte, présente une sorte de monstruosité. עלה est un verbe essentiellement neutre, et qui ne saurait comporter de régime direct. Si donc, cette fois encore, nous admettions la possibilité de traduire le mot ראש isolé, par *en face de*, *vis-à-vis de*, notre verset deviendrait parfaitement clair. Si l'on met de côté cette traduction, hypothétique, je le veux bien, le texte demeure boiteux et obscur. Reste enfin, dans le Deutéronome, le passage suivant (ch. IV, 49) :

— Et toute la plaine en deçà du Jourdain, *à l'orient,* jusqu'à la mer de cette plaine, sous Asedout du Fesgah. — Nous avons vu, tout à l'heure, ce qu'il fallait entendre par Asedout du Fesgah; remarquons que, cette fois encore, il est bien spécifié qu'il s'agit de l'orient de la vallée du Jourdain. Le dernier membre de la phrase signifie très-nettement, à la lettre: Et jusqu'à la mer de la plaine (*qui est*) au pied du Fesgah (sous Asedout du Fesgah). Ce verset ne prouve donc absolument rien en faveur de l'opinion qui place le Fesgah à l'orient de la vallée du Jourdain, et c'est précisément le contraire qui a lieu, puisqu'il a fallu faire mention de l'orient; en effet, il semble probable que la phrase contient la mention d'un point géographique placé à l'occident, et dont la présence pourrait induire le lecteur en erreur.

Dans le livre de Josué (ch. XII), nous trouvons la description du pays enlevé par les Hébreux, combattant sous les ordres de Moïse. — 3. Et la plaine jusqu'à la mer de Kenerout, à l'orient et jusqu'à la mer de la plaine (*qui est*) la mer salée, à l'orient, (*qui est*) le chemin de Beit-Heyasmout et (*qui est*) vers le sud, au pied du Fesgah, (toujours sous Asedout du Fesgah, תחת אשדות הפסגה). — Ne semble-t-il pas que cette expression, que nous retrouvons constamment la même, soit une expression consacrée, une sorte de formule géographique? Je suis bien tenté de le croire, pour ma part. Du reste, cette fois encore, le verset que je viens de traduire ne peut servir à rien, pour prouver que le mont Fesgah était à l'orient du Jourdain; et, comme le mot à l'orient est répété deux fois, j'en conclus encore que la phrase mentionne probablement un point qui est à l'occident. S'il n'en était pas ainsi, à quoi bon cette insistance à bien établir que le pays décrit est à l'orient du Jourdain et de la mer Morte?

Malheureusement il n'en est plus de même du verset 20, du

chapitre XIII de Josué, où il est question des possessions territoriales de la tribu de Raouben, possessions qui étaient bien positivement à l'orient de la vallée du Jourdain. — 20. Et Beit-Fâour, et Asedout du Fesgah, et Beit-Heyasmout. — De la teneur de ce verset, il résulte irréfragablement que Beit-Fâour (Beth-Peor) et Asedout du Fesgah étaient dans la même contrée. Or, pour Beit-Fâour, il n'y a pas l'ombre d'un doute à conserver, donc pour Asedout du Fesgah le doute devient bien difficile.

Dans le livre des Nombres, il est deux fois question du Fesgah. D'abord, au chapitre XXI. — 20. Et de Bamout à la vallée qui est au territoire de Moab, au sommet du Fesgah, et qui a vue vers Hyesimoun. L'expression hébraïque est encore ראש הפסגה; or, il est bien clair qu'il n'y a pas de vallée (הגיא) au sommet d'une montagne, et ces deux mots, la *vallée* qui est au *sommet* du Fesgah, hurlent de se trouver ensemble. Le sens, la vallée qui est en face du Fesgah, serait certainement plus naturel; mais serait-il admissible? J'en doute fort, je le répète.

Enfin, le dernier passage biblique où il soit question du Fesgah se trouve dans les Nombres (XXIII). Balak, roi de Moab, veut que Balaam maudisse les Israélites, et, pour cela: — 14. Il le conduisit dans la campagne de Soufim, vers le sommet du Fesgah. — Le texte porte cette fois אל הפסגה, et il peut, à la rigueur, se traduire : au sommet du Fesgah; mais אל signifie *versùs*, *ad*, *ergà*, *adversùs*, *propè*, *juxtà*, plus exactement que *super*, qui se rend proprement par על. Il serait donc très-naturel de traduire cette fois l'expression biblique par: *adversùs caput Fesgæ;* ce qui reviendrait très-nettement au sens, en face du mont Fesgah.

J'ai passé en revue tout ce qui, dans la Bible, concerne le mont Fesgah, et je n'ai pas cru devoir négliger un seul texte,

parce que la position de cette montagne historique est d'une extrême importance. De tous ces passages, un seul est décisif, et fixe à l'orient du Jourdain la position du mont Fesgah; tous les autres nous laissent dans le doute, et, je dirai plus, nous conduisent à croire que le mont Fesgah était à l'occident. Je ne me permettrai pas d'émettre une opinion précise sur ce point de géographie, et je me bornerai à dire que, sur les rives de la mer Morte, près de Jéricho, il n'y a qu'une seule montagne qui ait une position exceptionnelle qui ait dû la faire remarquer de tout temps, c'est le Djebel-Fechkhah. Cette montagne forme un véritable redan, le Ras-el-Fechkhah, qui se prolonge fortement en avant de la chaîne canâanéenne. Enfin, le sommet du Fechkhah est en face du sommet du Djebel-Atarous, ou mont Nabou, sommet qui est à une assez forte distance horizontale de la vallée du Jourdain et de la mer Morte.

Qu'il y ait une analogie frappante entre les deux noms Fesgah et Fechkhah, cela ne peut faire question. Je ne saurais admettre que la dénomination Fechkhah soit moderne, puisqu'elle s'applique à des ruines contemporaines de la pentapole maudite; je ne pourrais donc accorder qu'une seule chose, c'est qu'à l'orient de la plaine du Jourdain, aussi bien qu'à l'occident, il y avait un Djebel-Fesgah, ou Fechkhah. Mais, il est nécessaire de constater une fois de plus que les Arabes, et entre autres les Beni-Sakhar, qui sont les maîtres de la contrée orientale où devrait se trouver le Fesgah de la Bible, sont unanimes pour ne reconnaître d'autre montagne de ce nom que le Djebel-Fechkhah. Voilà donc, à mon très-grand regret, une curieuse question de géographie sacrée que je suis obligé de laisser dans le doute.

Eusèbe, au mot Ἀβαρείμ, mentionne le mont Φασγώ, dans une phrase que saint Jérôme traduit de la manière suivante :

Abarim...., dicitur autem et mons esse Nabau, in terrâ Moab, contrà Jericho, suprà Jordanem, in supercilio Phasga. Ostenditurque adscendentibus de Libiade in Esbum, antiquo hodieque vocabulo juxtà montem Phogor. Pour Eusèbe et saint Jérôme, donc, le mont Nabou, ou Atarous, est au sommet du Fesgah, et je me contenterai de faire observer qu'il est assez étrange de mettre le mont Nabou au sommet du mont Fesgah.

Hâtons-nous d'abandonner cette digression, trop longue peut-être, et revenons à notre séjour auprès du monastère musulman de Naby-Mousa. Je suis arrivé ici avec un assez violent mal de tête, qui ne me donne pas beaucoup d'ardeur pour les recherches que je pourrais faire autour du camp. Aussitôt que notre tente et les couchettes ont été installées, je me suis jeté sur la mienne, et j'ai fait une sieste de deux heures. J'espérais qu'au réveil le mal aurait disparu, il n'en est rien. Je vais bien ramasser quelques échantillons de roches dans les ravins; mais je n'ai aucune énergie, et je viens piteusement attendre, en fumant auprès des feux de la cantine, que l'heure du dîner arrive. Je passe mes notes à l'encre, ainsi que ma carte de la journée. Enfin, le repas accoutumé nous est servi; il est, cette fois, affreusement mauvais. Tout ce qui nous est offert empoisonne la fumée, et quelle fumée! grand Dieu! celle de la pierre de Moïse. Il semble que nous soyons condamnés à manger des quartiers de trottoir en asphalte. Cela n'est pas fait pour me remettre le cœur et la tête; aussi, à peine le café nous a-t-il été apporté, que je me suis couché, et j'ai dormi tout d'une pièce pendant la nuit entière.

8 FÉVRIER.

Ce matin au réveil la migraine a disparu; je me retrouve frais et dispos, et je songe une fois encore avec bonheur, que je

vais rentrer aujourd'hui à Jérusalem, pour y achever mon étude de tous les monuments antiques de la cité sainte. A huit heures précises, les préparatifs de départ étaient achevés, nous étions à cheval et nous quittions Naby-Mousa.

Repassant devant la porte d'entrée du monastère, nous nous dirigeons à l'ouest-nord-ouest, par un sentier qui s'élève entre deux mamelons qui servent d'entrée à un terrain extrêmement tourmenté, coupé de tous les côtés de ravins profonds, dominés par des collines calcaires, souvent assez abruptes. A huit heures douze minutes, nous marchons à l'ouest quelques degrés sud, et nous conservons fort longtemps cette direction. A huit heures quatorze minutes, nous descendons par un ravin dans un fond placé à la tête de l'Ouad-el-Atzrour (vallée des eaux abondantes, de ثرور, pluriel de ثرّة ?) qui le ferme au sud ; à droite de nous s'ouvre l'Ouad-el-Mesraoul, ouad escarpé et profond, dont la direction générale est de l'est à l'ouest. Bientôt nous apercevons à deux kilomètres sur notre droite le sommet d'une montagne assez élevée : c'est le Sebq-et-Theif (le précurseur du fantôme) ; d'où vient ce nom ? je l'ignore.

A huit heures vingt-quatre minutes, nous cheminons toujours dans la même direction, à cinquante mètres à gauche de l'Ouad-el-Mesraoul, et à notre gauche s'ouvre une vallée très-creuse, ou plutôt un ravin abrupt. A huit heures trente minutes, après avoir cheminé entre deux rangs de collines, nous nous trouvons de nouveau sur une sorte de col de vingt mètres de largeur ; l'Ouad-el-Mesraoul n'est alors qu'à cinquante mètres sur notre droite, et nous avons, à notre gauche, un ravin très-profond qui se rattache à celui que nous avons longé tout à l'heure. En ce moment nous apercevons, en avant et à environ six kilomètres sur notre gauche, la plaine nommée Sahel-el-Ebqêa. Au loin, sur les flancs des coteaux placés au delà de l'Ouad-el-Mesraoul, nous apercevons de nouveau les bouffées

de pierres brunes, à l'aspect rôti, et que je considère comme des déjections d'un cratère d'explosion. La direction des taches qu'elles forment est nord-ouest.

A huit heures quarante minutes, notre route, qui longe toujours de très-près de véritables précipices béants sur notre gauche, est à l'ouest. Bientôt les précipices se montrent à droite comme à gauche, et nous cheminons sur une véritable langue de terre, qui est parfois extrêmement étroite. A huit heures quarante-six minutes, nous y reconnaissons des traces parfaitement visibles d'une voie pavée antique. Celle-là, sans aucun doute, ne menait pas à Jéricho, mais très-probablement à la ville ruinée que nous avons trouvée au Racem-el-Qenetrah, si ce n'est au Kharbet-Goumran, c'est-à-dire à Gomorrhe elle-même. A huit heures cinquante-trois minutes, notre route est à l'ouest-sud-ouest, et nous retrouvons encore des traces de la voie antique. A notre gauche s'ouvre devant nous une vallée verdoyante et fort creuse. A huit heures cinquante-quatre minutes, nouveaux tronçons de la voie antique qui ne cesse de reparaître jusqu'à neuf heures trois minutes. Nous sortons alors du véritable défilé sur lequel nous cheminons depuis près de cinquante minutes, et nous entrons sur un plateau mamelonné que nous traversons, en marchant directement à l'ouest.

Bientôt après, nous avons tourné à l'ouest-sud-ouest, en longeant un nouveau ravin, ouvert à notre gauche. A neuf heures seize minutes, nous retrouvons la voie antique, et à neuf heures vingt-trois minutes, après avoir marché quelque temps à l'ouest, nous revenons à l'ouest-sud-ouest, en entrant dans une vallée qui se nomme Ouad-el-Médaouarah (la vallée ronde), et qui est plutôt un plateau, recouvert de ruines dont je ne puis obtenir le nom. A neuf heures vingt-huit minutes, nous coupons le lit à sec d'un torrent qui vient d'une vallée ouverte à droite

et qui s'infléchit immédiatement vers l'ouest : c'est l'Ouad-es-Sedr ; à gauche s'ouvre une autre vallée, à environ trois cents mètres ; à l'entrée sont trois grottes servant de citernes et que nous distinguons parfaitement ; cet endroit se nomme Heraïb-er-Rahouahoua. Le lit du torrent que nous venons de traverser s'infléchit vers ce point, et faisant un coude brusque à l'ouest, il se rapproche de la route que nous suivons et qui court parallèlement à lui, sur le flanc et sur le sommet d'une colline nommée Heudb-ez-Zouar (la bosse du prince). A neuf heures quarante et une minutes, nous sommes au sommet de la colline et nous en descendons par deux zigzags très-développés, qui portent le nom de Aqbat-es-Soulthan (la descente du soulthan), sur un plateau nommé el-Melâeb (le lieu où l'on joue) ; nous y touchons à neuf heures quarante-six minutes.

Là se montrent des ruines et un pavé de très-gros blocs encastrés dans le roc. Nous marchons alors directement à l'ouest et nous rencontrons d'abord une petite enceinte carrée, dont les fondations seules subsistent. A neuf heures cinquante-six minutes, nous marchons à l'ouest-nord-ouest, et nous passons par dessus les fondations d'un long mur, construit en blocs énormes, qui a deux mètres d'épaisseur et qui fait deux coudes successifs. La première portion de ce mur est dirigée au nord, quatre ou cinq degrés ouest ; puis par un coude à angle obtus, le mur se dirige au nord-est, pour se redresser ensuite à angle droit au nord-ouest. Au loin, sur notre droite, paraissent toujours les bouffées volcaniques. A dix heures et une minute, nous marchons à l'ouest quelques degrés nord, en longeant un ravin qui court à notre gauche. Là sont encore des ruines en très-gros blocs, et qui sont complétement inconnues des Arabes. Ce point se nomme spécialement Maksar-el-Heçan (le lieu de fracture du cheval).

Il serait d'un extrême intérêt de reconnaître la ville antique

à laquelle appartiennent les ruines étranges d'el-Melâeb, dont le nom significatif est plus étrange encore que les ruines qui le portent. le Lieu où l'on joue! Le sens de ce nom lui-même, donne immédiatement à penser que les Arabes, entendant appliquer à cette localité un nom assez voisin d'un mot de leur langue, comportant un sens qui le rendait facile à graver dans leur mémoire, l'auront altéré, sans scrupule, pour se l'assimiler. Voyons donc s'il est possible de trouver quelque nom qui puisse être rapproché de notre Melâeb.

Nous lisons dans le livre de Judith (IV, 4) que les Juifs envoyèrent des émissaires à Beit-Horon, à Belmen et à Jéricho, pour engager les habitants à mettre leurs villes en état de défense, afin de fermer à l'ennemi, c'est-à-dire aux Assyriens conduits par Holopherne, l'accès de la Judée, par les routes qui y conduisaient à travers les montagnes. La version latine écrit le nom de cette localité Baalmaim. Au chapitre VII-3 du même livre, il est question d'une Βελθὲμ que Reland considère comme la même, en conséquence de quoi il propose de lire dans les deux passages Βελθὲμ ou, si l'on préfère, Βελμὲν. L'ennemi pouvait s'approcher par la vallée du Jourdain, puisque Jéricho est l'une des villes auxquelles recommandation est faite de se tenir sur ses gardes et de fermer le passage aux Assyriens. En tournant Jéricho, qui commandait la route ordinaire de cette ville à Jérusalem, une armée d'envahissement pouvait aisément gagner le passage, étroit et difficile, il est vrai, sur lequel sont assises les ruines considérables d'el-Melâeb, et cela devenait d'autant plus praticable, qu'une route publique, dont j'ai reconnu les restes évidents, occupait très-certainement les défilés qui précèdent el-Melâeb. Cette seule considération me porte à rechercher dans el-Melâeb la Βελμὲν du livre de Judith. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce nom, grâce à la permutation toute naturelle du B en M et récipro-

quement, aura pu devenir Μελβὶν, et de là à Melâeb, il y a si près, qu'il est tout simple de penser que les Arabes ont transformé ce nom, dont ils ne comprenaient pas le sens, puisqu'il n'en avait pas, en Malâeb, qui avait un sens qui leur était tout à fait familier.

Je n'ajouterai plus qu'un mot à propos du passage du livre de Judith, c'est qu'il résulte de la mesure prise par les Juifs envoyant des émissaires à Beit-Horon et à Jéricho, que deux corps d'armée distincts menaçaient Jérusalem, en suivant, l'un la route par les plateaux, et l'autre la route de la vallée du Jourdain. Au reste, une semblable mesure était commandée par la prudence pour un capitaine qui tenait à ce que son armée trouvât sur son chemin les subsistances nécessaires. Jeter une multitude de soldats sur un seul et même point à la fois, c'était ruiner le pays, en s'affamant; diviser cette multitude en plusieurs corps opérant simultanément par des routes différentes, c'était diviser les forces de la défense, en subvenant à tous les besoins de l'attaque. En résumé, les ruines placées à el-Melâeb sont incontestablement à cheval sur une route antique qui, de la vallée du Jourdain, conduisait dans le haut pays et à Jérusalem. Le livre de Judith nous parle d'une Belmèn qui était certainement une place forte établie sur une route semblable, peu éloignée de Jéricho; je propose donc de voir cette Belmèn, dans les ruines d'el-Melâeb.

Revenons à notre itinéraire. Du point nommé Maksar-el-Heçan, on aperçoit au loin, devant soi et un peu à gauche, les sommets du Mont des Oliviers. Nous traversons alors, en nous dirigeant à peu près constamment à l'ouest, une belle et large plaine, très-favorable à la culture, mais qui semble aujourd'hui un peu abandonnée. A dix heures quinze minutes, nous marchons à l'ouest quelques degrés nord, et nous avons en vue, à notre gauche, les ruines d'un khan assez vaste, et à environ

quinze cents mètres au sud, une grotte taillée dans le flanc de la montagne qui de ce côté ferme la plaine. Cette grotte se nomme Raq-ed-Deïr (la petite source du couvent). Sur notre droite et au nord-ouest se montre, à environ huit kilomètres, un sommet couvert de ruines et qui se nomme Arkoub-es-Safah (l'éminence de Safah). Quelle est cette Safah? je l'ignore.

A dix heures vingt minutes, nous passons à côté d'une fontaine moderne, à la droite de laquelle est tracé le chemin qui conduit au khan ruiné dont j'ai parlé tout à l'heure; ce bâtiment, que les Arabes ne connaissent que sous le nom de Kharbet-el-Khan (le khan ruiné), est alors à trois cents mètres au plus à notre gauche. En ce point notre route longe un cimetière placé entre elle et le khan. Ici le terrain est en culture et la plaine est coupée à notre droite par un lit de ruisseau à sec, que nous suivons parallèlement. A dix heures vingt-huit minutes, la plaine se couvre de larges mamelons assez bas, entre lesquels nous cheminons à l'ouest. A dix heures trente-quatre minutes, le lit de ruisseau que j'ai signalé tout à l'heure, entre dans un vallon qui se nomme Ouad-es-Snecel, et coupe notre route, pour passer à notre gauche. A dix heures trente-neuf minutes, il la recoupe encore une fois, et enfin à dix heures quarante-cinq minutes, nous rejoignons la route d'er-Riha, c'est-à-dire le chemin que nous avons parcouru trois jours avant. A partir de ce moment je cesse naturellement de prendre des notes topographiques sur un terrain que j'ai suffisamment étudié à mon premier passage.

Une fois rentrés dans la vallée que nous avons déjà parcourue en sens inverse, nous accélérons notre marche, afin d'éviter la pluie qui nous menace depuis une heure. En arrivant au Bir-el-Haoud, nous faisons halte pour déjeuner, et nous sommes obligés de nous réfugier dans les ruines du khan voisin, contre les larges gouttes d'eau qui commencent à tomber. Nous

regagnons ensuite El-Aazarieh, et, comme la pluie a cessé, nous faisons un détour, pour entrer dans le village et visiter, en passant, la grotte sépulcrale à laquelle la tradition rattache le miracle de la résurrection de Lazare. C'est un caveau profond, à plusieurs étages, et où l'on descend par des escaliers fort raides. Au fond, on trouve les parois du rocher tapissées de revêtements en grosses pierres de taille, avec ouvertures ogivales. Un autel grossier, en pierre, sert, à certains jours, pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Est-ce bien là le caveau funéraire où fut déposé le cadavre de Lazare? Je l'ignore, mais c'est parfaitement possible; ce qui est sûr, c'est que dès l'époque des croisades, époque à laquelle il faut rapporter les constructions ogivales de l'intérieur, la tradition qui concerne ce caveau était déjà établie.

D'El-Aazarieh, où nous avons fait une pause d'un quart d'heure, nous regagnons, le plus promptement possible, la vallée de Josaphat et la porte Saint-Étienne. Nous voilà donc rentrés à Jérusalem, sans accident et avec une ample moisson de faits nouveaux de tous les genres. La pluie, du reste, nous a repris pour tout de bon sur le flanc du Mont des Oliviers, et nous sommes fort heureux de nous réfugier, au plus vite, dans nos cellules de la Casa-Nuova. Après une heure de repos, donnée aux délices du moka et du latakieh, je passe à l'encre mes notes topographiques de la matinée, et je me complais à ruminer mes trouvailles de l'heureuse course que je viens de terminer. La pluie s'est établie sérieusement; le ciel est pris de tous les côtés; en voilà, sans aucun doute, pour quelques jours.

DU 8 AU 21 FÉVRIER.

Je me suis réservé de m'occuper en détail et séparément, des monuments antiques de Jérusalem; c'est ce que je vais faire

maintenant, en groupant sous le nom de chacun des édifices que j'étudierai, toutes les observations que j'ai faites sur son compte, et, le plus souvent, à plusieurs reprises. Je n'avais pas d'autre moyen d'éviter les redites, ou de sauver à mes lecteurs l'ennui de revenir un certain nombre de fois sur le même sujet; ils me pardonneront donc de résumer, en deux lignes, l'histoire de notre dernier séjour à Jérusalem, pour procéder immédiatement à l'examen des curieux débris qui existent à l'intérieur et à l'extérieur de cette ville. J'y suis arrivé convaincu que je ne trouverais pas trace de monuments datant de l'époque des rois de Juda : j'ai acquis, *de visu,* la conviction qu'il en est tout autrement, et que ces monuments abondent. Puissé-je faire passer cette conviction dans l'esprit de tous ceux qui me feront l'honneur de lire ce livre, que je destine bien plutôt à dire ce que je crois pour mon compte, qu'à dire à autrui : Voilà ce qu'il faut que vous croyiez.

Depuis le jour de notre rentrée, jusqu'au vendredi 21 février, nous avons été presque constamment bloqués à la Casa-Nuova, par des pluies effroyables qui ont fait crouler une quarantaine de maisons, si bien que toutes les rues de Jérusalem sont coupées, par ci, par là, par des barricades de décombres, que l'on escalade comme on peut, en prenant force précautions afin d'éviter l'ennui de se casser les jambes. Nos soirées, quand il a été possible de franchir le seuil de notre porte, ont été consacrées à notre ami, M. Botta, à l'exception de quelques-unes que nous avons données à l'excellente famille Pizzamano. Cet horrible temps a fini par nous réduire au désespoir le plus comique. Aussi, vienne le premier rayon de soleil, et nous fuirons sur l'heure, au risque d'aller nous enterrer dans les fondrières de la plaine d'Esdraélon; et ceci n'est pas une plaisanterie! Car les courriers de Beyrouth, d'ordinaire si réguliers, n'arrivent plus qu'après des retards de plusieurs jours,

dus aux difficultés que présentent des chemins complétement défoncés. Nos lourds bagages auront bien de la peine à s'en tirer; mais nous avons perdu patience, et nous regardons, à l'avance, notre départ de Jérusalem comme l'heure d'une véritable délivrance.

Ceci dit, je viens en hâte à mon étude archéologique de la cité sainte. L'enceinte du temple de Salomon a droit à la place d'honneur, je commencerai donc par elle.

EL-HARAM-ECH-CHERIF, ENCEINTE DU TEMPLE.

Je savais depuis longtemps qu'il existait à l'intérieur de Jérusalem, et sur un point de l'enceinte du haram qui a pris la place du temple de Salomon, un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Je savais, de plus, que le pied de ce mur, dont l'approche n'était pas interdite aux Juifs, était pour eux une sorte de sanctuaire où ils venaient prier le vendredi soir; que là, on les voyait souvent se lamenter, pleurer et enfoncer la tête dans les trous de la sainte muraille, afin d'y faire couler les larmes qu'ils versent en pensant à la ruine de Jérusalem et du temple. Ne comptant rencontrer que cet unique débris des constructions salomoniennes, on conçoit que ma première visite à l'enceinte du haram dut être pour le Heit-el-Morharby (le mur occidental). C'est sous ce nom que la vénérable muraille est connue à Jérusalem, bien que les Juifs allemands et polonais qui se fixent dans cette ville, prononcent ce nom Coutz-el-Mâarabeh.

En arrivant devant ce mur respectable, je fus frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire

offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne. La portion de celle-ci qui est laissée comme lieu de prière aux Juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du mekhemeh (tribunal turc) et le mur de clôture d'une maison particulière. Sa longueur, mesurée entre ces deux limites, est de vingt-neuf mètres soixante-dix centimètres. On aperçoit, au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger, en droite ligne, de douze mètres environ à droite, et de onze mètres à gauche, c'est-à-dire vers le mekhemeh. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin, le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises regulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement ces assises supérieures sont de construction assez récente, et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane.

Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables qui ont servi sans aucun doute, mais à une époque indéterminée, à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte

sacrée. Ces entailles creusées en niche, c'est-à-dire arrondies par le haut et à encastrement rectangulaire par le bas, ont des dimensions différentes, l'une d'elles a jusqu'à un mètre vingt centimètres de hauteur; peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. Y eut-il au-dessous de ce fronton une porte ou poterne donnant accès dans l'enceinte sacrée et percée dans la muraille primitive? Je l'ignore. Il faudrait pour s'en assurer pouvoir pénétrer dans des maisons particulières, et en ce pays la chose n'est pas facile à effectuer.

En étudiant avec soin le Heit-el-Morharby, je m'étais mis à même de reconnaître, partout où elles se montreraient, les traces des constructions judaïques, c'est-à-dire datant de l'époque de Salomon et des rois de la dynastie de David. Je pouvais donc commencer l'examen de l'enceinte du temple, avec la certitude que je ne me tromperais pas sur l'âge des différents appareils dont j'y constaterais la présence. Suivant donc la rue nommée Tharik-el-Aalam (la voie douloureuse), je gagnai la porte Saint-Étienne (Bab-Setty-Maryam), en longeant toute la face nord de l'enceinte du temple. Deux portes placées au bout de deux ruelles sombres donnent accès sur le plateau du Moriah, c'est-à-dire sur le vaste préau au milieu duquel était bâti le temple, remplacé aujourd'hui par le Qoubbet-es-Sakhrah, qui est la mosquée d'Omar proprement dite.

Il est impossible, grâce à la présence de nombreuses constructions modernes, telles que le Seraï et la caserne qui recouvrent cette longue face septentrionale, de savoir si des fragments de l'enceinte primitive sont englobés dans ces constructions. C'est du haut de la terrasse du Seraï que les chrétiens, assez heureux pour obtenir la permission d'y monter, jouissent de la vue la plus rapprochée de l'intérieur du Haram. J'ai dû à

l'intervention de notre ami, M. Botta, le plaisir d'aller contempler, du haut de cette terrasse, l'enceinte sacrée dont ma qualité de chrétien m'interdisait l'accès, sous peine de mort, et j'ai pu juger de là avec quelle scrupuleuse exactitude avait été levé le plan du Haram, reproduit d'après Catherwood, dans l'admirable plan de Jérusalem, que nous devons aux soins et aux recherches de feu M. Schultz. Un tiers de la longueur de cette face nord, et le tiers qui est attenant à l'angle nord-est, est recouvert par une vaste piscine, sur le compte de laquelle je reviendrai en son lieu. En approchant du bord de cette piscine, on reconnaît l'angle de l'enceinte salomonienne; quatre belles assises de blocs énormes en bossage, font retour sur la face nord de l'enceinte sacrée, et il n'y a pas de doutes à conserver sur la présence, en ce point, de l'angle même de cette enceinte. Le rempart moderne est appuyé contre cette amorce de la face nord, et il forme la continuation de la face est du temple, face qui se trouve ainsi parfaitement reliée à l'enceinte actuelle de la ville.

Sortant alors par la porte de Saint-Étienne et tournant immédiatement à droite, on longe une plate-forme quadrangulaire qui a servi de base à une église chrétienne aujourd'hui rasée. Suivant la tradition, c'est en ce point que saint Étienne a été lapidé; là commence immédiatement le cimetière musulman. A trente et un mètres cinquante centimètres de la porte de Saint-Étienne, la face du mur d'enceinte est recoupée par une longue ligne verticale de construction salomonienne. C'est le côté est de l'angle primitif dont nous avons vu le côté nord, en visitant la piscine. En ce point onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes et elles s'étendent vers le sud, sur la face de la muraille. Quelques-uns de ces blocs ont une saillie très-considérable en bossage, en dehors du plan dans lequel est compris le cadre de jointoiement. J'ai mesuré deux de ces

blocs qui n'ont pas moins de cinq mètres vingt-huit centimètres et sept mètres vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de hauteur. On peut juger par là de l'énormité de l'appareil salomonien.

Les onze assises cessent bientôt de se montrer, les inférieures seules étant restées en place. La face salomonienne, qui se présente ainsi la première, est en retraite de trente-quatre centimètres sur la face du mur moderne, dans lequel s'ouvre la porte de Saint-Étienne; elle a un développement de vingt-cinq mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette face commence, en retraite de deux mètres vingt-cinq centimètres, une face de cinquante-cinq mètres de développement, avec soubassement formé de deux assises de blocs salomoniens, en retraite, l'une sur l'autre, de trente-cinq centimètres. La même retraite de trente-cinq centimètres existe entre le mur supérieur et la face de la deuxième assise. C'est naturellement à partir de la face de ce mur supérieur, que doivent se compter les deux mètres vingt-cinq centimètres de distance qu'il y a entre les plans des deux faces de mur. A l'extrémité sud des cinquante-cinq mètres, reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle, que la face commençant en ce point, soit exactement le prolongement de la face salomonienne de l'angle nord-est. A vingt-cinq mètres en deçà de ce nouvel angle, se trouvent deux assises, sans retraite, formées de deux pierres énormes ayant cinq mètres soixante-quinze centimètres de longueur, sur un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. Entre ces blocs immenses et la nouvelle face de mur salomonien, l'appareil est petit; le mur d'enceinte est par conséquent moderne en ce point et il a été destiné à fermer vraisemblablement une brèche. La face salomonienne suivante, qui commence juste à quatre-vingts mètres soixante centimètres de l'angle nord-est, a un développement de vingt et un mètres

cinquante centimètres. Les assises inférieures sont seules de l'appareil salomonien.

Vient alors une nouvelle face, ayant deux mètres de saillie sur la face précédente, et un développement total de seize mètres quatre-vingt-dix centimètres. C'est là qu'est placée la porte Dorée (les *portes oires* des croisés); sauf les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes de celle-ci, tout y est moderne et de construction turke. Les piédroits ont deux mètres dix centimètres de largeur, et ils sont construits en grosses pierres de taille, bien supérieures, sans doute, aux blocs de la maçonnerie moderne dans laquelle elles sont enclavées, mais bien inférieures, pour les dimensions, aux blocs des portions salomoniennes de l'enceinte. Il serait trop difficile de décrire par le menu les moulures chargées d'ornements et d'acanthes, ou de rinceaux de feuillages, qui couvrent les archivoltes des deux arcs de la porte Dorée; j'aime mieux renvoyer aux dessins que j'en ai pu recueillir, malgré l'état de dégradation avancée de tous les ornements, que le temps a fortement rongés. La largeur de chacune des arcades de la porte est de trois mètres quatre-vingt-cinq centimètres. Dans la maçonnerie moderne, au sommet de la muraille et au-dessus du centre même de la double porte, est encastré un chapiteau antique, d'apparenc romaine des bas temps.

A quelle époque appartient la porte Dorée? C'est là une question qui a été bien souvent débattue, sans avoir jamais reçu de solution satisfaisante. La tradition chrétienne veut que ce soit la porte même sous laquelle a passé Notre Seigneur, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, et je déclare, sans aucun scrupule, que j'adopte pleinement la tradition chrétienne sur ce point. Il m'est imposible de ne pas attribuer à Hérode la construction de la porte Dorée, et je vais en déduire les raisons.

Nous savons que ce fut par cette porte que l'empereur Héra-

clius fit son entrée triomphale à Jérusalem, quand il y apporta la sainte croix reprise aux Perses; cette porte existait donc déjà sous Héraclius. Il n'est pas question de cette porte parmi les constructions dont Justinien orna Jérusalem; d'ailleurs, elle n'est nullement du style des édifices de Justinien; elle est encore bien moins du style des monuments du siècle d'Hadrien. En revanche, elle offre une ornementation végétale outrée, essentiellement hébraïque, mais imprégnée d'hellénisme. Qui, dès lors, peut, mieux qu'Hérode, avoir fait élever cette belle porte, lors de la construction du temple somptueux qu'il fit bâtir? De la sorte, la tradition chrétienne devient certaine. Sans aucun doute, cette tradition existait déjà à l'époque d'Héraclius, puisque ce fut par la porte Dorée, sanctifiée par l'entrée du Christ, que ce monarque voulut entrer lui-même à Jérusalem, avec sa précieuse conquête.

Encore un mot. Contre la face sud de l'enceinte du temple, se voit la mosquée d'El-Aksa, qui n'est autre chose qu'une église de la Vierge, construite par l'ordre de Justinien, suivant la narration de Procope. Bien au-dessous du niveau de cette église, et contre elle, se voit, dans le mur d'enceinte, à moitié cachée par le mur du jardin de la mosquée d'El-Aksa, et à demi enterrée, une belle porte, exactement du même style que la porte Dorée. Cette seconde porte a été forcément condamnée à l'époque de la construction de l'église; elle n'est donc pas de l'époque byzantine; elle n'est pas romaine non plus, cela est indubitable : force est donc de la reporter, comme la porte Dorée, à l'époque d'Hérode, et de la considérer comme une partie des constructions magnifiques ordonnées par ce monarque. Je puis, sans doute, me tromper, mais j'attendrai qu'on me le démontre par des arguments péremptoires, avant de changer d'opinion [1]. Williams, dans son excellent livre sur

1. Voyez l'excellente discussion de Williams (The Holy city, t. II, p 872 et sui-

la cité sainte (tom. II, pag. 355 et suiv.), a accumulé une foule de faits qui démontrent que la porte Dorée, ainsi que le veut la tradition chrétienne, musulmane et juive, est bien une porte du temple. Il laisse entrevoir son désir d'y reconnaître une porte d'Hérode; mais, parce qu'il était encore seul de son avis, il n'a pas osé l'émettre nettement. Nous sommes deux, maintenant, et je soutiendrai, jusqu'à démonstration contraire, que la porte Dorée n'est ni byzantine, ni romaine; il est bien entendu que je ne parle ici que de ce que j'ai pu voir à l'aise, à l'extérieur du haram. Cette porte est d'un style particulier, qui convient à merveille à l'époque gréco-juive, c'est-à-dire au règne d'Hérode.

Pendant l'existence du royaume latin de Jérusalem, les *portes oires* restaient fermées, et elles n'étaient ouvertes que deux fois l'an. La première, le dimanche des Rameaux, en commémoration de l'entrée triomphale de Notre Seigneur Jésus-Christ, arrivant à Jérusalem par cette porte; et la seconde, le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix, en souvenir du passage d'Héraclius. Très-probablement, cette double porte n'était que close et non murée, à cette époque. Il paraîtrait bien difficile d'admettre qu'elle eût été dégagée et condamnée deux fois tous les ans, par les Chrétiens; c'eût été une besogne à y laisser les maçons en permanence. Ce sont les Musulmans qui l'ont murée, parce qu'il existe chez eux une tradition, fort répandue, qui dit que, si un jour les Chrétiens chassent de nouveau les Musulmans de Jérusalem, ils entreront dans cette ville par la porte Dorée. Ce qui a pu donner lieu à cette tradition, c'est le fait que les croisés pénétrèrent dans la place, très-près

vantes) sur l'identité de l'église de la Vierge et de la mosquée d'el-Aksa. Il est difficile de trouver un livre plus soigneusement et plus consciencieusement écrit que l'ouvrage que je viens de mentionner. Pour ma part, j'en fais très-grand cas, et je prise très-fort la critique judicieuse de son auteur.

de la porte Dorée, qui dut être ouverte aux assaillants, par les premiers guerriers qui réussirent à déloger les défenseurs de la muraille orientale du temple.

Au delà de la porte Dorée, en suivant la direction que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire en allant du nord au sud, on voit, à quinze mètres cinquante-cinq centimètres du flanc droit de la porte Dorée, une petite poterne murée, de deux mètres de hauteur, sur un mètre cinquante centimètres de largeur, au plus. Depuis le ressaut de la porte Dorée, jusqu'au côté droit de la poterne, toute la base du mur d'enceinte est salomonienne, et la hauteur de la poterne est exactement formée de deux hauteurs des assises de ces blocs énormes. A partir du côté gauche de la poterne, la construction salomonienne disparaît pour un certain temps; mais l'appareil est toujours très-beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien nous sommes en face d'une reconstruction datant de l'époque d'Hadrien, c'est-à-dire du haut empire. Le linteau de la poterne murée est formé d'une seule pierre, qui offre une particularité fort curieuse : on y distingue encore, avec un peu d'attention, une croix grecque patée. Elle est peinte en rouge et entourée d'un double cercle vert, bordé de rouge, et d'un troisième cercle extérieur, dentelé et peint en rouge. Enfin, à un pied à gauche de la poterne, se voit une sorte de pilier carré, en saillie sur le mur, et offrant une cavité sphérique, percée dans le fond, contre le mur, d'un trou rond dont il ne m'a pas été possible de deviner l'usage. Était-ce une sorte de conduit par lequel on devait, la nuit, se faire reconnaître, pour obtenir l'ouverture de la poterne; c'est possible, mais je me garderais bien de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette petite porte est bien celle qui est désignée sous le nom de *porte de Josaphat,* dans la curieuse description de la Jérusalem des croisades, publiée par

M. le comte Beugnot, comme annexe à sa magnifique édition des Assises de Jérusalem.

A partir de la poterne que je viens de décrire, commence, ainsi que je l'ai dit, une face de muraille de construction hérodienne, ou tout au moins romaine, qui a un développement de dix-huit mètres trente centimètres. Un peu en avant de l'extrémité se trouve, appliqué contre la muraille, un petit édifice carré, qui a quatre mètres vingt centimètres de côté. C'est une sorte d'édicule recouvrant des tombes musulmanes. Le mur fait saillie de soixante-six centimètres sur la face précédente, et, sur une étendue de cent quatre-vingt-quatorze mètres, sa construction montre, par ci, par là, des fragments de l'appareil d'Hérode ou des Romains, mais presque partout du rhabillage turk. C'est dans cette partie que se voient, encastrés dans la maçonnerie, des bouts de colonnes, de matière parfois magnifique, faisant saillie à l'extérieur. Ces colonnes, encastrées là par les Arabes ou les Turks, viennent, très-probablement, des édifices somptueux qui, depuis le temple de Salomon, se sont succédé sur le plateau du mont Moriah. L'un de ces tronçons de colonne, placé au faîte du mur d'enceinte et vers l'angle sud-est, a reçu des Musulmans le nom d'Et-Tharik (le chemin). Cette pierre, lors du jugement dernier, doit jouer pour eux un grand rôle, car c'est par là que le prophète redescendra sur la terre.

Au bout des cent quatre-vingt-quatorze mètres du mur moderne, reparaissent, sur une longueur de neuf mètres seulement, les blocs salomoniens; puis de nouveau un pan de rhabillage moderne, de onze mètres d'étendue. A partir de là jusqu'à l'angle sud-est, les blocs salomoniens se rencontrent en place, et quelques-uns d'entre eux atteignent des dimensions énormes : ainsi l'un d'eux, que j'ai mesuré, porte sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de

hauteur. Du point où les blocs salomoniens reparaissent jusqu'à l'angle sud-est, il y a soixante-huit mètres quatre-vingts centimètres.

Sur cette portion de la muraille d'enceinte, j'ai eu le bonheur de faire une petite découverte qui n'est certainement pas sans intérêt et dont je vais dire quelques mots, avec d'autant plus de plaisir, que je n'ai pas oublié l'importance que feu M. Schultz sembla attacher à ce fait tout nouveau, lorsque j'eus le plaisir de lui en faire part, le lendemain même du jour où je l'avais constaté.

A vingt-cinq mètres en arrière de l'angle sud-est de l'enceinte, le mur rentre de douze à quinze centimètres, sur une largeur de trois mètres cinquante centimètres; il fait ensuite saillie de la même quantité sur une largeur de six mètres, pour rentrer encore sur une largeur de un mètre quatre-vingts centimètres, au delà de laquelle il se retrouve dans le plan extérieur général de cette portion de la face orientale. Il y a donc, en d'autres termes, une saillie du mur salomonien de six mètres de largeur, encadrée entre deux faces en retraite et de largeur différente. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans les détritus de toute nature, amoncelés autour de l'enceinte du Haram, et formant un sol couvert d'herbe, qui, à partir de ce point, est en pente très-sensible, jusqu'à l'angle sud-est de la muraille. L'assise qui est placée au-dessus de celle dont je viens de parler, est composée de deux grands blocs et d'un petit bloc carré qui a été rajusté à droite. Les deux blocs principaux sont en saillie de quarante centimètres sur la face du mur, et ils forment un énorme boudin ou tore. Au-dessus est une assise de un mètre cinquante centimètres de hauteur, formée de deux blocs égaux de trois mètres de longueur chacun, et taillés en véritables voussoirs, c'est-à-dire évidés en arc de cercle à leur partie inférieure, de façon à donner une longueur

de soixante-quinze centimètres au pan coupé supérieur qui représente un joint. Une seule pierre, moitié moins haute que les précédentes, recouvre les deux voussoirs et formait vraisemblablement le sol d'une fenêtre avec balcon, donnant sur cette portion de la vallée de Josaphat, qui regarde la fontaine de Siloé, le village de Siloam et les beaux jardins potagers dont est rempli le fond de la vallée. Effectivement, un seul bloc de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur un mètre de largeur, est établi perpendiculairement au milieu du plateau de six mètres, faisant sol de fenêtre, et à droite et à gauche de ce bloc vertical, sont deux ouvertures de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante centimètres de largeur, murées en pierres de petit appareil, et par conséquent sans accord avec toutes les portions de murailles placées autour de ce point. Enfin, au ras du sol de la fenêtre, et à gauche, existe encore dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés fort distincts, dont l'un est immédiatement en contact avec le montant gauche de la fenêtre de gauche et avec le sol de cette fenêtre, et l'autre, un peu plus haut de quelques pouces et rejeté un peu à l'extérieur. Sans aucun doute, ces encastrements n'ont pas été taillés là sans raison, et pour moi il est évident qu'ils ont été destinés à assujettir une balustrade qui garnissait la double baie à balcon que je viens de décrire. Certes le fait de l'existence d'une fenêtre à balcon à l'époque salomonienne, car je n'hésite pas à attribuer cette antiquité à la portion du mur d'enceinte dans laquelle elle est percée, est un fait que les architectes seront fort étonnés, je le crois, de voir énoncer sans scrupule. Au reste, si j'ai bonne mémoire, le palais de Karnac, palais bien plus ancien encore, présente un fait à peu près analogue. Quoi qu'il en soit, voici déjà un premier exemple de l'emploi du voussoir à douelle circulaire, à l'époque purement hébraïque.

A partir de l'angle sud-est, la muraille a un développement en ligne droite, de cent quarante-six mètres cinquante centimètres, jusqu'au mur latéral du jardin attenant à la mosquée d'el-Aksa. La construction salomonienne se présente immédiatement à l'angle et elle continue, sur une étendue de trente et un mètres vingt-deux centimètres, jusqu'à une porte ogivale murée, de deux mètres cinquante centimètres de largeur. Cette porte est de l'époque des croisades très-probablement, mais elle n'a pas de caractères assez distincts, pour qu'il soit possible de lui assigner une origine chrétienne ou musulmane. A trente mètres à gauche de cette première porte, se voient trois grands arceaux d'apparence romaine, en plein cintre, murés comme la porte ogivale précédente. Les baies de cette triple porte ont chacune quatre mètres trente-deux centimètres d'ouverture, et les piédroits ont un mètre soixante-quinze centimètres de largeur. A partir du flanc gauche de la dernière des trois portes (vers l'ouest bien entendu), recommencent immédiatement les assises salomoniennes, qui se montrent sans interruption jusqu'auprès du mur de clôture moderne de la mosquée d'el-Aksa, mur qui vient recouper perpendiculairement la grande muraille d'enceinte, à soixante-dix mètres vingt-deux centimètres de la triple porte murée.

A cette même porte de gauche se trouve en place un magnifique bloc, orné de moulures, auquel on n'a fait aucune attention jusqu'ici, et qui néanmoins est, si je ne me trompe, d'un prix inestimable. Évidemment nous avons dans ce bloc un fragment du piédroit primitif, resté en place ; or, ce fragment, qui se relie immédiatement à des assises de l'appareil salomonien, est salomonien lui-même ; il nous offre un échantillon de moulure qui n'est ni bysantine, ni romaine, ni grecque ; force est donc d'y voir autre chose, et cette autre chose ne peut être qu'une moulure juive, très-probablement salomonienne.

Je m'abstiens de donner la description détaillée de ces moulures, pour épargner au lecteur l'ennui de chercher à se rendre compte d'une série de mots techniques et de chiffres, formant un tout peut-être incompréhensible. J'aime mieux renvoyer au dessin que j'ai fait avec le plus grand soin, de ce précieux débris de sculpture judaïque [1].

Le mur de clôture du jardin d'el-Aksa coupe à peu près par le milieu, ainsi que je l'ai déjà dit, une porte antique à demi enterrée, d'un style architectural assez étrange, et chargée d'ornementation végétale complétement analogue à celle de la porte Dorée [2]. Évidemment nous avons là, sous les yeux, les restes d'une belle porte antique, enclavée dans de la maçonnerie beaucoup plus récente. De cette porte on voit un arc surbaissé formé d'un large cordon couvert de rinceaux de feuillage, auquel est tangent un encadrement rectiligne, composé de deux larges bandes à rinceaux semblables, séparés par un cordon d'oves. La portion supérieure du cadre est tangente, non pas à la partie extérieure de l'arc orné de rinceaux, mais bien à la courbe inférieure de cet arc, ce qui est au moins fort étrange, et bien loin de ce qu'aurait exigé l'art grec ou romain. Au-dessus du cadre, paraît d'abord une assise de blocs très-grands, que surmonte une assise de voussoirs, dont rien absolument ne justifie la présence; au-dessus de ceux-ci règne une corniche assez élégante formée d'un beau rinceau qui court au-dessus d'une ligne de modillons, et que surmonte une moulure simple. Toute la portion de droite de cette corniche manque aujourd'hui, de sorte qu'il serait impossible de deviner où elle se terminait. L'arc inférieur ne repose d'aplomb sur aucun système de piédroit; il en existe bien un, formé de gros blocs superposés, mais il est dévié et rejeté en dedans de la porte, de

1. Voyez pl. XXIII.
2. Voyez pl. XXIV.

façon à ne pouvoir servir de support à la portion inférieure du cadre, portion que l'on serait tenté, mais à tort, de prendre pour l'amorce d'un chapiteau de pilastre. En résumé, le style de cette porte, certainement contemporaine de la porte Dorée, est des plus singuliers et appartient à un système architectural tout à fait en dehors des principes classiques. Une fenêtre grillée est percée dans le mur au-dessous de l'arcade; j'ai essayé de voir quelque chose par cette fenêtre qui donne sur les substructions de la mosquée d'el-Aksa, et il ne m'a pas été possible de discerner quoi que ce fût, tant l'obscurité était épaisse dans ce souterrain.

On a beaucoup écrit déjà sur l'âge probable de cette porte, que les uns ont crue byzantine et les autres romaine; à mon avis, elle n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux époques. C'est Justinien, ainsi que nous le savons par Procope, qui a fait bâtir l'église de Sainte-Marie, devenue la mosquée d'el-Aksa. Notre porte est énormément en contre-bas du sol de cette église; elle n'a donc pas la moindre relation avec elle. Mais les architectes de Justinien trouvant debout ce débris vénérable du temple d'Hérode, l'auront respecté, et fait entrer dans leur plan de reconstruction, en l'enclavant dans la maçonnerie qui devait soutenir la plate-forme sur laquelle ils voulaient bâtir leur église. Ce qui ne contribue pas peu à me le faire croire, c'est la présence, dans la maçonnerie qui encadre la porte antique, d'une inscription encastrée, sens dessus dessous, dans le mur, et qui très-certainement a été renversée à dessein et mise là pour constater le renversement des idées qui en avaient dicté la teneur. Voici cette inscription :

TITO AEL. HADRIANO
ANTONINÓ AVG. PIO
P. P. PONTIF. AVGVR.
D. D.

« A Titus Ælius Hadrien Antonin Auguste le Pieux, père de la patrie, pontife, augure, par décret des décurions. »

Nul doute que cette inscription n'ait été encastrée dans la base d'une statue élevée à l'empereur Antonin le Pieux. Krafft a conclu de sa présence, que la porte antique dont je m'occupe, était du règne d'Hadrien; mais Williams a fait justice de cette bizarre conclusion, tirée de la présence d'une inscription évidemment déplacée, puisqu'elle est sens dessus dessous, et il a cru devoir conclure que la porte en question était du temps de Justinien. J'ai déjà dit pourquoi je ne puis admettre cette opinion. Pour moi, comme pour le savant Williams, l'inscription a été mise là à l'époque où Justinien a ordonné la construction de l'église de la Vierge; mais voilà tout. Il n'y a aucune analogie entre la nature de la pierre dont on s'est servi pour construire la porte, et celle de la pierre qui porte l'inscription. Il y a plus : un des voussoirs primitifs dont j'ai parlé, a été entamé pour servir d'encastrement au côté gauche et à l'angle inférieur de l'inscription. Celle-ci a donc été encastrée dans le mur, postérieurement à l'existence de la porte antique. Par suite, il est logique, s'il est vrai que cette inscription ait été placée là à l'époque de Justinien, de conclure que la porte inférieure est bien antérieure à cette époque. Aussi n'hésité-je pas, plus que pour la porte Dorée, à la considérer comme un fragment d'une porte de l'enceinte du temple reconstruit par Hérode.

Maintenant, est-il possible de deviner l'origine de cette inscription précieuse? Je crois que oui, et je vais essayer de le démontrer. Commençons par dire que Krafft, qui conclut de la présence de l'inscription que la porte est du règne d'Hadrien, ne s'est pas aperçu, ainsi que le fait très-judicieusement observer Williams, qu'il ne s'agit pas d'Hadrien dans l'inscription, mais bien d'Antonin le Pieux, qui prit pour surnoms, par reconnaissance et par

affection, les noms d'Hadrien et d'Ælius, qui ne lui appartenaient pas. Krafft aurait pu conclure tout au plus, si l'inscription eût été placée de façon à être lue, que la porte était du temps d'Antonin. Williams a publié cette inscription, étrangement estropiée par un de ses devanciers qui y lisait le mot ΠΟΛΗ pour ΠΟΛΙΣ, ville!, avec quelques légères incorrections que je crois devoir signaler au savant auteur de la Cité Sainte. Le texte porte positivement AEL au lieu de AIL. De plus, la dernière ligne ne se compose que des deux sigles D. D. (decurionum decreto), et non des lettres D D P P qui ne pourraient se lire que Decuriones posuerunt, contrairement au style lapidaire qui exige « Ponendum curavit ou curaverunt. »

Revenons à l'origine de l'inscription. Après l'effroyable dénouement de la révolte des Juifs soulevés par Bar-Koukeba (באר־כוכבא), Jérusalem fut transformée en colonie romaine, par Hadrien, qui lui donna le nom d'Ælia-Capitolina. Un temple païen fut installé sur l'emplacement même du temple des Juifs, et les magistrats romains de la nouvelle colonie élevèrent, au même point, une statue en l'honneur de l'empereur. Son successeur, Antonin le Pieux, reçut très-probablement le même hommage ; ce qui est sûr, c'est que le pèlerin de Bordeaux qui visita la ville de Jérusalem en 333, dit expressément dans sa description du temple : « Sunt ibi et statuæ duæ Adriani, et est non longè de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis et unguent eum, et lamentant se cum gemitu et vestimenta sua scindunt, et sic recedunt. » Ce passage curieux constate que les deux statues impériales étaient près de la pierre visitée avec dévotion par les Juifs, pierre qui n'est que la roche vénérée encore aujourd'hui des Musulmans, sous le nom d'es-Sakhrah, et qui est enfermée dans la mosquée d'Omar.

Étaient-ce bien deux statues d'Adrien qui se voyaient, en

333, sur l'emplacement sacré du temple? Il est fort probable que non. A quoi bon élever deux statues au même prince, et au même endroit? Je n'hésite pas à croire que la seconde était d'Antonin le Pieux, et le pèlerin, en lisant l'inscription votive qui portait *Tito Ælio Hadriano*, n'aura pas pris, plus que Krafft, la peine de lire plus loin une inscription qui devait le scandaliser. Ceci revient à dire que, pour moi, l'inscription dont je m'occupe, est bien celle qui était encastrée dans la base de l'une des deux statues élevées par les décurions d'Ælia Capitolina, à Hadrien d'abord et plus tard à Antonin le Pieux.

Continuons notre inspection de l'enceinte antique du temple. Le mur de clôture du jardin d'el-Aksa s'élève perpendiculairement, ainsi que je l'ai dit, sur le grand mur d'enceinte; il se dirige droit au sud, sur une longueur de dix-neuf mètres quarante centimètres. Là il fait un angle droit à l'ouest, sur une longueur de sept mètres vingt centimètres; puis un nouveau crochet au sud, de neuf mètres trente centimètres, et un retour d'équerre, vers l'ouest, de dix mètres de longueur. Les quatre branches de muraille que je viens de mesurer, sont en maçonnerie récente et probablement turke. Au point où nous sommes arrivés, la muraille salomonienne reparaît et descend directement au sud, sur une longueur de soixante-un mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette branche, commence une autre branche beaucoup plus longue, dirigée à l'ouest, et de construction salomonienne : celle-ci a cent cinquante mètres soixante-dix centimètres; là est appliquée contre le mur, une tour carrée moderne qui a six mètres de face et qui est en saillie de cinq mètres, sur l'enceinte. Dans le flanc gauche de cette tour est une poterne fermée d'une porte de fer; au delà il n'y a plus que des parties turkes de l'enceinte militaire de la ville, conduisant au Bab-el-Morharibeh (la porte occidentale).

L'enceinte sacrée que nous avons perdue de vue, à partir de

la porte antique située au-dessous d'el-Aksa, ne doit pas être confondue avec les deux grandes branches de muraille salomonienne que nous venons de reconnaître, au sud du plateau qui servit d'assiette au temple; celles-ci, en effet, sont une partie intégrante de la plus ancienne enceinte militaire, dont fut munie la capitale du royaume de Juda. Il ne faut pas oublier, non plus, que je me sers de l'expression *salomonienne*, par pure abréviation, et pour indiquer la construction qui appartient incontestablement, suivant moi, à la dynastie de David, c'est-à-dire qui est antérieure au sac de Jérusalem par les Assyriens, et à la destruction du royaume de Juda. Le plan des ingénieurs anglais, publié par Williams, ne fait pas entrer ces deux magnifiques murailles dans le tracé de l'enceinte primitive de Jérusalem, et c'est bien certainement à tort. Il en est de même pour le plan de Schultz et de Catherwood.

Quels que soient les textes sur lesquels il est possible de s'appuyer, pour reconstruire approximativement sur un plan, le tracé de l'enceinte que Josèphe appelle le premier mur, il faut, de toute nécessité, faire entrer dans ce tracé les deux portions de muraille salomonienne que j'ai décrites plus haut. Tous les blocs primitifs sont en place, aucun d'eux n'a été dérangé, et les assises sont en aussi bon état que si le tout venait d'être construit récemment.

Le récit de Josèphe est sans contredit de tous le plus important sur ce sujet. Voici donc ce qu'il dit en substance de l'enceinte primitive [1] : le premier mur commençait à la tour Hippicus, s'étendait vers le Xystus, gagnait de là le Sanhedrin, et venait se terminer au portique occidental du temple. L'autre branche commencait à la même tour Hippicus, se prolongeait d'abord en faisant face à l'occident, se dirigeait, en traversant

1. Bell. Jud., v, iv, 2.

le lieu nommé Bethso, vers la porte des Esséniens, et, faisant face au sud, passait au-dessus de la fontaine de Siloë; de là elle reprenait de nouveau une direction faisant face à l'orient, en se dirigeant vers la piscine de Salomon, et, s'étendant jusqu'au lieu qu'on appelle Ophla, venait finir au portique oriental du temple. Il résulte nécessairement de cette description que ce qui se trouve aujourd'hui entre la porte antique, située au-dessous d'el-Aksa, et l'angle sud-est de l'enceinte actuelle du Haram-ech-Cherif, aussi bien que la face orientale de cette enceinte, faisait partie intégrante de la première muraille décrite par Josèphe.

Voyons maintenant s'il est possible de reconnaître le tracé de cette seconde branche du mur construit par les rois de la dynastie de David. La tour Hippicus est incontestablement la tour actuelle de David, dont la construction ne saurait être attribuée, en aucune façon, à une époque postérieure à celle des rois de Juda, si ce n'est même à celle de David, dont elle porte probablement le nom à juste titre. La branche occidentale, dont parle Josèphe, devait longer l'emplacement actuel du couvent arménien, vers l'extrémité sud duquel se trouvait le lieu nommé Bethso. La porte des Esséniens ne pouvait déboucher sur l'escarpement abrupt du mont Sion, et elle n'était très-probablement que la porte actuelle de Sion, Bab-en-Naby-Daoud, nommée aussi Bab-Çahioun. Ce nom de Çahioun ne nous a-t-il pas conservé le nom donné par Josèphe (τὴν Ἐσσηνῶν πύλην)? En vérité, je le crois, et il me paraît plus naturel de chercher le nom corrompu des Esséniens, dans le nom actuel de la porte Bab-Çahioun, que celui du mont Sion, qui pouvait tout aussi bien s'appliquer à d'autres portes ouvertes dans l'enceinte qui couronnait le mont Sion.

La fontaine de Siloë n'a pas changé de place, et la branche de l'enceinte moderne, qui fait face au sud, à partir du Bab-

Çahioun, se dirige bien au-dessus de la fontaine de Siloë. L'enceinte primitive s'infléchissait ensuite vers l'orient, en passant à la piscine de Salomon. Que peut être cette piscine de Salomon? On n'en sait rien. On voit à la fontaine même de Siloë une citerne assez vaste qui, dans le plan de Schultz, porte le nom d'étang de Salomon ou du roi; mais il n'est pas possible, d'après le texte de Josèphe, que la fontaine de Siloë et la piscine de Salomon ne soient pas deux choses très-distinctes; il faut donc, de toute nécessité, chercher ailleurs l'étang de Salomon; or, comme il existe, en communication avec la piscine de Siloë, par un aqueduc souterrain, une belle source nommée source de la Vierge, il serait possible que cette source fût un des deux endroits signalés par Josèphe. D'un autre côté, le plan de Schultz mentionne une vieille citerne qui se trouve au nord-est de Siloë, et je préfère voir dans celle-ci la citerne de Salomon (Σολομῶνος Κολυμβήθρα). Le mur primitif d'enceinte pouvait parfaitement passer au-dessus ou à côté de cette piscine, qu'il ne pouvait atteindre qu'en s'infléchissant, ainsi que le dit Josèphe, vers l'orient.

Ophel était une sorte de faubourg placé, de l'aveu de tout le monde, sur la pointe sud du mont Moriah. Le tracé de la muraille à partir de là n'est plus donné par Josèphe; mais ce mur, se dirigeant vers une porte antique qu'aura remplacé le Bab-el-Morharibeh, venait admirablement rejoindre le grand saillant situé au sud d'el-Aksa, saillant qui touche à Ophel en le dominant; à partir de là, ainsi que je l'ai dit, l'enceinte se continuait le long des faces sud et est du Haram-ech-Cherif. Tel est, en définitive, le tracé que j'admets, en rejetant formellement le tracé proposé par Schultz, tracé qui, militairement parlant, ne me paraît pas admissible. Ce tracé d'ailleurs a pour moi le grave inconvénient d'entourer Ophel, que le texte de Josèphe (καὶ διῆκον μέχρι Χώρου τινὸς ὃν καλοῦσιν Ὀφλὰν)

ne paraît pas du tout placer à l'intérieur de la muraille.

Revenons maintenant à l'enceinte actuelle du temple. Pour la retrouver il faut rentrer dans Jérusalem par le Bab-el-Morharibeh, gagner la place où sont établies les huttes des lépreux, et descendre, à travers les cactus qui couvrent l'escarpement oriental du Sion, dans le fond d'un petit vallon semblablement couvert de cactus, et sur le bord opposé duquel se trouve l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple. Cet angle est de construction salomonienne, et il est facile de voir, par dessus e mur de clôture du jardin d'el-Aksa, mur qui est fort bas en ce point, que la face sud de l'enceinte du temple est, aussi loin qu'on peut l'aperccevoir, de construction salomonienne. Occupons-nous de ce que l'on voit alors de la face ouest de cette enceinte antique.

L'angle même est formé d'assises salomoniennes en très-bon état, et en retraite de cinq centimètres, les unes sur les autres. Là encore les pierres sont en bossage, c'est-à-dire encadrées chacune par un cordon piqué, d'une dizaine de centimètres de largeur; quelques-unes de ces pierres atteignent des dimensions incroyables : ainsi l'une d'elles a une longueur de neuf mètres trente-cinq centimètres, sur plus de un mètre de hauteur. Qui sait de combien elle pénètre dans la maçonnerie?

A douze mètres en arrière de l'angle sud-ouest, on voit trois rangs de voussoirs magnifiques, qui ont évidemment appartenu à l'arche d'un pont qui traversait le petit vallon au fond duquel on se trouve alors, et qui n'est, sans aucune espèce de doute, que le Tyropœon, ou vallée des Fromagers. La largeur du pont est de quinze mètres cinquante centimètres. Un voussoir manque à l'assise supérieure et il est remplacé par de la maçonnerie en petit appareil, se reliant à celle du mur contre lequel est appliqué le pont, et qui est tout à fait analogue. Toute cette partie de la muraille, bâtie au-dessus de ce qui

reste du pont, est donc certainement moderne. Nous reviendrons tout à l'heure sur les dimensions, faciles à calculer d'ailleurs, de cette belle arche salomonienne[1]. A gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, la construction salomonienne se montre sur une étendue de dix-neuf mètres quatre-vingts centimètres; là est appliqué un petit escalier à palier, qui monte à l'intérieur du Haram-ech-Cherif. Au delà sont des maisons particulières en retour, appliquées contre le mur de l'enceinte primitive du temple, et qui commencent le pâté de constructions modernes masquant cette enceinte, jusqu'au Heith-el-Morharby que j'ai suffisamment décrit, en commençant mon étude de l'enceinte du Haram.

La voûte, en arc de cercle, commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie de quarante-cinq centimètres sur la face du mur. Ce qui reste de l'intrados de la voûte, a une hauteur verticale de quatre mètres, jusqu'à la naissance du joint normal à la surface de l'intrados. Cette même naissance du joint est en saillie de un mètre cinquante centimètres sur la surface extérieure du mur d'enceinte, à laquelle la partie inférieure de la courbe génératrice de la voûte est à peu près tangente. Ayant déterminé la corde du voussoir inférieur et la corde de l'ensemble des deux voussoirs supérieurs, rien n'est plus aisé que de trouver le centre, le rayon et, par suite, le diamètre de la voûte. Le rayon du cercle est de huit mètres trente-cinq centimètres, et le centre est placé à quatre-vingt-cinq centimètres au-dessous du plan dans lequel se trouve la saillie que recoupe l'arête inférieure de la voûte. L'arc générateur n'est donc pas une demi-circonférence entière, et le pont avait à peine seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. Par suite, la flèche de la voûte avait sept mètres cin-

1. Voyez pl. xxm.

quante centimètres au-dessus du plan de naissance. Il n'y a rien là d'exorbitant, et, avec un tablier d'un mètre seulement d'épaisseur, le chemin desservi par ce pont devait aboutir, sans rampe aucune, sur le plateau opposé, plateau qui, même avec les remblais qui l'encombrent, n'est guère aujourd'hui que de vingt-cinq pieds au-dessus du fond du tyropœon.

Je n'hésite pas à dire que si les dimensions d'un pareil pont sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées, elles n'ont absolument rien qui puisse faire révoquer en doute l'existence d'un pont qui, probablement, avait deux arches, et joignait, en ce point, le plateau du Moriah ou du temple, au plateau du Sion. Je ne puis donc admettre l'hypothèse du savant Williams, qui regarde cette arche ruinée comme l'amorce d'une des voûtes qui se voient dans les substructions de la mosquée d'el-Aksa. Ces voûtes, en effet, sont nécessairement à l'intérieur du Haram, et celle dont il s'agit s'ouvre à l'extérieur, en s'appliquant sur le mur même qui servait d'enceinte, dès l'époque de Salomon et des rois de sa dynastie.

Voyons maintenant ce qu'était ce pont, et comment il en est question dans les écrits de l'illustre historien des Juifs. Celui-ci ne nous ayant donné, avec détails suffisants, que la description du temple d'Hérode, en négligeant de décrire tous les autres monuments de la cité sainte, monuments qu'il se contente de mentionner en passant, quand son récit l'exige, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne se soit pas appesanti sur les détails de la structure d'un pont, que connaissaient parfaitement tous ceux pour lesquels il écrivait. Josèphe parle à plusieurs reprises du pont qui joignait le plateau du temple au Xystus. Le Xystus était une sorte de *forum*, ou de place publique, où se tenaient les assemblées du peuple; au nord du Xystus était établi le palais des Asmonéens. Voici, maintenant,

les différents passages du livre de Josèphe, dans lesquels il est question du pont qui réunissait le Xystus au temple. Pendant le siége de Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans le temple, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et ils coupèrent, avant de s'enfermer, le pont qui reliait le temple à la ville. (Καὶ τὴν συνάπτουσαν ἀπ' αὐτοῦ τῇ πόλει γέφυραν ἀποκόψαντες [1].) Le même fait est raconté dans un autre passage [2]; « ceux-ci s'emparèrent du temple et coupèrent le pont qui conduisait du temple à la ville. » (Καὶ τὴν τείνουσαν ἀπ' αὐτοῦ γέφυραν εἰς τὴν πόλιν ἔκοψαν.) Le même paragraphe contient encore le passage suivant : « Car la partie du temple qui regar« dait la ville était inaccessible, maintenant qu'on avait coupé « le pont qui communiquait avec la partie occupée par Pom« pée. » (Ἀπερρώγει γὰρ καὶ τὰ πρὸς τὴν πόλιν, τῆς γεφύρας ἀνατετραμμένης ἐφ' οὗ διῆγε Πωμπήιος [3].)

Sous le règne de Néron, Gessius Florus ayant été nommé procurateur de la Judée, des plaintes s'élevèrent contre son administration, qui était devenue intolérable pour la nation juive. A cette occasion, Agrippa fit un discours devant le peuple réuni au Xystus, afin de le détourner de déclarer la guerre aux Romains. Voici comment la chose est racontée par Josèphe [4] : « Le peuple « ayant été convoqué au Xystus, Agrippa, après avoir fait pla« cer sa sœur, Bérénice, dans un lieu en vue de l'assemblée, « sur le palais des Asmonéens (ce palais, qui dominait le Xys« tus, était situé à l'extrémité même de la ville haute, et un « pont joignait le temple au Xystus), s'exprima en ces « termes. »

Plus loin [5], nous lisons encore, à propos du siége de Titus :

1. Bell. Jud., I, VII, 2.
2. Ant. Jud., XI V, IV, 3.
3. Loc. cit.
4. Bell. Jud., II, XVI, 3.
5. Bell. Jud., VI, VI, 2.

« Il (Titus) s'arrêta à l'occident de l'enceinte extérieure du « temple. Là, étaient des portes donnant sur le Xystus et un « pont qui joignait la ville haute au temple ; ce pont était alors « placé entre les tyrans et César. » (Καὶ γέφυρα συνάπτουσα τῷ ἱερῷ τὴν ἄνω πόλιν αὕτη τότε μέση τῶν τύραννων ἦν καὶ τοῦ Καίσαρος.)

Plus loin encore[1] : « La troupe des auxiliaires et tout le reste « était placé vers le Xystus, et, à partir de là, vers le pont et la « tour de Simon, tour que ce chef avait fait construire, pendant « qu'il faisait la guerre à Jean, pour lui servir de place d'ar« mes. » On se rappelle[2] que Simon était à l'extérieur du temple, et Jean, avec ses partisans, à l'intérieur. Celui-ci fit construire quatre tours élevées, pour résister mieux à son ennemi, l'une à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, l'autre dominant le Xystus, la troisième à l'autre angle dominant la ville basse (c'est-à-dire à l'angle nord-ouest), et, enfin, la quatrième sur le sommet des Pastophories[3]. Ce fut alors que Simon, pour éviter d'être dominé de trop haut, par la tour que Jean fit placer probablememt à l'entrée du pont, construisit, de son côté, et vers l'autre extrémité, la tour que Josèphe appelle Tour de Simon.

J'ai réuni tous les passages où il est question du pont qui joignait le temple au Xystus, et il n'en est pas un seul qui ne s'accorde parfaitement avec la position de l'arche ruinée dans laquelle le révérend Robinson a eu, le premier, le mérite de reconnaître le pont mentionné par Josèphe. Pour moi, ce pont est de la plus haute antiquité, et, quoi qu'en puissent dire les architectes, je me crois en droit d'affirmer qu'il est bien de

1. Bell. Jud., VI, VIII, 1.
2. Bell. Jud., IV, IX, 12.
3. (ὑπὲρ τὴν κορυφὴν τῶν Παστοφορίων); c'était certainement une partie du temple.

l'époque des rois de Juda, et, peut-être même, du temps de Salomon [1].

Cette opinion reporte un peu haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur, de plusieurs siècles, à l'époque que le pont salomonien de Jérusalem lui assigne. Une fois de plus, les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude, auront reçu un démenti; il n'y a rien là qui doive nous étonner. Au reste, j'ajouterai, pour épargner un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural incontestable, qu'une magnifique voûte, de douze mètres de hauteur sous clef, a été retrouvée tout récemment par mon ami, M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Ninive. Il faudra bien, pour celle-là, qu'on lui attribue à tout le moins six cent vingt-cinq ans d'antériorité à l'ère chrétienne, puisque l'an 625 avant J. C. est la date de la destruction de Ninive.

Il ne m'a pas été possible de reconnaître le point où cessent de se montrer les constructions salomoniennes de l'enceinte du temple, au delà du Heit-el-Morharby; les constructions particulières et celles du bazar encombrent les approches de cette enceinte, et l'on ne pourrait que très-difficilement avoir une idée précise de la nature de celle-ci.

Il ne me reste plus, pour avoir fini avec l'enceinte du temple de Salomon, qu'à mentionner un précieux passage de Josèphe, qui concerne cette enceinte, en général. A propos du siége de Pompée, il est question du temple dans les termes suivants: ..... ἱερὸν, λιθίνῳ περιβόλῳ καρτερῶς πάνυ τετειχισμένον,..... le temple, très-fortement couvert par une enceinte de pierre [2]. C'est de cette enceinte antique, que je viens de signaler les

1. *Rois*, I. xi, 27.
2. Ant. Jud., xiv, iv, 1.

parties qui ont échappé à toutes les catastrophes dont Jérusalem fut frappée, avant la venue de Pompée. Le règne d'Hérode le Grand et la reconstruction du temple sont postérieurs à la prise de Jérusalem par Pompée, la très-forte enceinte du temple, à laquelle le passage de Josèphe fait allusion, ne peut donc être considérée comme l'œuvre d'Hérode le Grand, et elle lui est très-certainement bien antérieure.

Tous les escarpements qui sont au pied des murs oriental et occidental du Haram, sont aujourd'hui recouverts d'une épaisse couche de remblais, dans laquelle fourmillent les débris de toute nature, et les médailles juives et romaines. Parmi ces débris, se montrent, en quantité, les fragments de marbres précieux et les gros cubes de mosaïque grossière, noire, blanche et rouge. Ceux-ci se retrouvent en plus grand nombre au fond de la vallée de Josaphat et dans le lit du Kedron. Les fragments de mosaïque appartenaient incontestablement au temple de Salomon, temple dont les portiques étaient sans doute garnis de ce genre de pavé. Voici comment je m'en suis assuré; j'avais ramassé, devant Mohammed, une assez grande quantité de ces cubes, et après les lui avoir bien fait reconnaître, je l'envoyai dans l'intérieur du Haram-ech-Cherif, pour voir s'il y trouverait des cubes semblables. Moins d'une heure après, il m'en rapportait une énorme provision, ramassée sur le plateau même du Moriah. Ils n'ont pu être apportés là d'ailleurs, puisque ailleurs on ne les retrouve pas. Ils n'appartiennent pas à une mosaïque du temps d'Hérode, et encore bien moins à une mosaïque romaine; il faut donc, vu leur abondance, les faire remonter au temple de Salomon. Parmi ces débris, j'ai rencontré, en outre, un beau fragment de cristal de roche, sur lequel paraissent des entailles régulières, dues à un travail de gravure, analogue à celui de la gravure au touret. Ce morceau provient très-probablement aussi du temple de Salomon.

TRACES DE L'ENCEINTE DES ROIS DE JUDA.

J'ai reproduit, à propos de la description de l'enceinte du temple, le tracé que Josèphe assigne à la première muraille, construite vraisemblablement par les deux premiers rois, David et Salomon.

Sur le compte de la deuxième enceinte, Josèphe est malheureusement très-bref. Elle commençait, dit-il, à la porte Djennath (des Jardins), qui était percée dans la première muraille, et, enveloppant seulement la partie nord de la ville, elle s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Cette deuxième muraille était probablement l'œuvre des rois Jotham, Ézékhias et Manassé, qui travaillèrent tous les trois à agrandir l'enceinte de leur capitale.

Il n'est pas douteux, pour moi, que la porte actuelle, nommée aujourd'hui Bab-el-Aamoud, ou Bab-ech-Cham, ne soit sur l'emplacement de l'une des anciennes portes percées dans la seconde enceinte. En effet, on retrouve sur les flancs de cette porte, moderne d'ailleurs, et à la base de la construction, des blocs salomoniens formant assises, et qui n'ont très-certainement pas été dérangés de la position qui leur fut primitivement assignée. C'est donc avec toute raison que feu Schultz fait passer l'ancienne muraille à la porte de Damas. Je n'ai pas rencontré ailleurs, dans l'enceinte moderne, de ces mêmes blocs salomoniens, qui peuvent servir de jalons pour reconstruire la muraille que Josèphe appelle la deuxième.

Quant à la troisième muraille, c'est-à-dire celle d'Agrippa, elle est si nettement décrite par Josèphe, qu'il n'est pas possible de se méprendre sur son tracé. Schultz a fixé admirablement ce tracé sur son beau plan de Jérusalem. Je renvoie donc à ce plan, que l'étude que j'ai faite, sur le terrain, des débris de l'enceinte d'Agrippa, m'a fait accepter entièrement, et sans

que j'aie pu conserver de doutes sur son exactitude, en ce qui concerne cette troisième enceinte de Jérusalem.

TOMBEAU DES ROIS DE JUDA.

Lorsque, sorti de Jérusalem par la porte de Damas, on chemine sur la route de Naplouse, on rencontre, à environ cinq cents mètres des murailles, un monument funèbre de la plus grande magnificence et auquel une tradition constante attribue le nom de *Tombeau des rois* (*Qbour-es-Selathin*, ou *Qbour-el-Molouk*). Cette dénomination reste la même, que l'on s'adresse aux Juifs, aux Musulmans et aux Chrétiens du pays. Mais est-elle juste? C'est ce qu'il importe de rechercher. Avant tout, disons qu'il n'est pas possible, quand on foule la terre judaïque, de méconnaître la valeur de la *tradition orale*. Pour peu que l'on veuille bien la consulter, les saintes Écritures à la main, on ne tarde pas à la respecter, comme on respecterait un livre authentique; car, dans toute l'étendue de cette terre, on reconnaît, à chaque pas, que les souvenirs bibliques y sont impérissables. Là, rien de ce qui s'y rattache ne change, rien ne s'oublie, pas même un nom; et ce sont les événements humains dont la mémoire y a souvent été perdue. Ainsi, les catastrophes terribles dont Jérusalem a été successivement le théâtre, ont à peu près disparu du souvenir des hommes; mais s'agit-il d'un fait, même secondaire, relatif à l'histoire primitive du peuple hébreu, ce fait semble récent, tant est précise et vivace la tradition qui l'a recueilli et transmis d'âge en âge. J'espère faire voir, en discutant tout ce qui concerne le monument connu sous le nom de *Tombeau des rois,* que cette fois encore la tradition est vraie, et que c'est bien là qu'ont reposé les Rois de Juda.

Bien des fois déjà, les caveaux des Qbour-el-Molouk ont été

décrits, mais malheureusement avec trop de précipitation, et pour ainsi dire en courant. Telle est, je crois, la seule raison qui a, jusqu'à ce jour, empêché de déterminer, d'une manière satisfaisante, l'origine de ce grand monument.

Pendant bien des jours je l'ai étudié avec le soin le plus minutieux, je l'ai levé avec toute l'exactitude que l'on peut apporter dans une opération de ce genre, et je me crois en droit d'affirmer qu'aucun détail de sa construction ne m'a échappé. Le plan scrupuleusement exact que je publie aujourd'hui, me dispensera d'entrer dans le détail fastidieux des mesures que j'ai recueillies, avec le soin qu'un officier des armes spéciales met d'habitude à lever un bâtiment quelconque. Je me hâte d'ajouter que je ne prétends, en aucune facon, me faire un mérite d'avoir exécuté un travail qui se rattachait, en quelque sorte, à mon premier métier. Sans plus ample préambule j'entre en matière[1].

Un plan incliné vers l'est, et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale dans laquelle est percé un soupirail, grossièrement creusé, donnant jour sur une sorte de citerne, où il n'est pas possible de pénétrer par cet orifice, et dont toute autre entrée est perdue. Que peut être cette cave? J'ai le regret de l'ignorer; mais je me console en pensant que tout le monde l'ignore comme moi, et que des fouilles, malheureusement impraticables en ce pays, pourraient seules nous apprendre quelque chose sur sa destination première.

Dans la muraille de gauche, vers le fond de cette espèce de cour, est percée une porte en plein cintre, ornée d'un simple filet creux à l'extérieur. Cette porte est aujourd'hui enterrée jusqu'à la naissance du cintre, de sorte qu'on ne peut la franchir qu'avec difficulté. Elle débouche sur une large cour carrée,

1. Voyez pl. XXVIII et XXIX.

à parois verticales taillées dans le roc. Un accident, sur lequel nous reviendrons plus tard, a fait tomber une épaisseur assez grande de la muraille et de la porte, de sorte qu'il n'est plus possible aujourd'hui de savoir si elle était plus ornée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le sol de cette cour est évidemment rendu inégal par des accumulations de décombres, surtout vers la muraille ouest, où ces décombres forment une élévation de quelques pieds. Dans cette muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même, et par deux piliers faisant corps avec la muraille de rocher. Les deux colonnes ont été brisées, et il n'en reste d'autre trace que la partie supérieure du chapiteau de droite, encore appendue au plafond. Au-dessus du vestibule et sur la face même du rocher, court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche de cette grappe, sont placés symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes, alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois.

Au-dessous règne une riche guirlande de feuillages et de fruits, retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. La portion de gauche de cette guirlande a été beaucoup plus maltraitée par le temps, que la portion de droite. Au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une belle corniche, formée de moulures élégantes, malheureusement très-endommagées, et s'élevant jusqu'au sommet de la roche, c'est-à-dire jusque vers le niveau du sol de la campagne environnante. A première vue, on reconnaît, à la présence d'une large fissure qui scinde obliquement l'architrave et le linteau du vestibule, qu'un tremblement de terre a mutilé le monument

et renversé les deux colonnes qui l'ornaient primitivement.

Une fois descendu sur le sol du vestibule, on aperçoit au fond de la paroi de gauche, une petite porte fort basse, et par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. C'est l'entrée des caveaux.

Cette entrée, qui est aujourd'hui libre, était jadis déguisée avec soin. On en jugera par la description suivante de l'appareil, assez compliqué, destiné à masquer la porte. Un disque de pierre d'une grande épaisseur, roulant dans une rigole circulaire, venait s'appliquer exactement contre la baie, et cette lourde pierre ne pouvait se mouvoir, sur le plan incliné que lui offrait la rainure dans laquelle il se trouvait engagé, qu'à l'aide de la pression d'un levier, agissant de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Afin d'opérer ce double mouvement, il fallait arriver jusqu'au disque par un couloir direct, que recouvrait ordinairement une pierre énorme dont les encastrements latéraux sont bien conservés. Ce couloir aboutissait, d'une part, directement à la porte d'entrée, et de l'autre, à un large puits, aujourd'hui comblé en très-grande partie; on voit qu'une fois la pierre de recouvrement dégagée de son encastrement, le couloir devenait praticable, et qu'il était alors facile de solliciter, à l'aide d'un levier dont le point d'appui se prenait sur l'arête même de l'encastrement, le disque de pierre, forcé dès lors à se mouvoir en montant à gauche de la porte, sur le plan incliné de la rainure circulaire. Mais pour que le disque pût monter, il fallait, de toute nécessité, enlever une seconde dalle, moins épaisse que la première, et dont les encastrements sont parallèles à la paroi dans laquelle la porte est pratiquée; une fois le disque de clôture ainsi chassé à gauche, et calé fortement, le passage devenait libre. Pour remettre le disque en place, il fallait pénétrer dans un second couloir, creusé sous le roc, et recoupant le premier à angle

droit, presque contre l'orifice du puits. Ce couloir auxiliaire se dirigeait brusquement, par un retour d'équerre, vers la paroi du vestibule, et conduisait parallèlement au premier couloir direct, à un point où le levier pouvant s'appliquer au côté gauche du disque, le forçait à redescendre et à regagner la place qu'il devait occuper pour fermer l'édifice.

Toutes ces dispositions, auxquelles personne jusqu'ici ne me semble avoir fait la moindre attention, sont parfaitement intactes; les deux dalles encastrées ont seules disparu, et le disque n'a pas conservé une position rigoureusement verticale, par suite du peu de soin que l'on a mis à l'écarter et à le caler. A cela près, tout le système de clôture se trouve dans l'état où l'a laissé l'habile architecte qui l'a conçu.

Mais ce n'est pas tout encore, il nous reste maintenant à parler du système de fermeture intérieure.

Dans une large feuillure venait s'encastrer hermétiquement une porte massive de pierre, à double gond pris dans la masse, et qui, probablement, roulait de façon qu'il fût possible de la mettre aisément en mouvement, par une pression venant de l'extérieur, tandis que la disposition des crapaudines devait, si la porte était abandonnée à elle-même, la faire aussitôt retomber, par son propre poids, dans la feuillure où elle s'encastrait hermétiquement, je le répète, et de telle façon que, pour l'homme enfermé derrière elle, il n'y avait plus aucun moyen de la faire mouvoir.

Cette première porte franchie, on se trouve dans une salle carrée, dont les côtés sont parallèles à ceux du vestibule, comme du reste les côtés de toutes les autres salles.

Trois portes se présentent, l'une percée à peu près au milieu de la face ouest, et les deux autres dans la face sud; cette salle sert en quelque sorte de deuxième vestibule, puisque aucune tombe ne s'y trouve placée. Trois petites niches triangu-

laires, taillées avec soin dans les faces ouest, sud et est, ont été destinées à recevoir des lampes sépulcrales, dont la trace est tout à fait visible; au plafond, se lisent quelques noms de voyageurs, parmi lesquels j'ai retrouvé avec un grand plaisir celui de mon savant confrère et ami M. *Léon Delaborde,* suivi de la date 1827.

La porte de la paroi ouest donne accès dans une chambre plus petite, mais carrée aussi et dont tout le centre est plus profond que le seuil, de façon à former une assez large banquette sur tout le pourtour de la salle.

Chacune des trois faces, autres que la face d'entrée, est percée de trois ouvertures. Toutes trois sont en plein cintre; mais les deux portes latérales, qui n'ont que moitié de la hauteur de la porte centrale, sont en outre munies d'une feuillure rectangulaire, de sorte qu'à première vue elles semblent carrées. Les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes, et les trois centrales dans des petites chambres construites de la manière suivante : à droite et à gauche elles sont garnies de plans horizontaux ou couchettes, surmontées d'une arcade en plein cintre; au fond est pratiquée une couchette semblable, mais taillée en voûte cintrée dans sa largeur. Il faut naturellement y porter le haut du corps, pour juger de son étendue qui est masquée par le massif de la roche.

Deux de ces chambres (celles du nord et du sud) sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales, et semblables en tout à celles de la salle d'entrée. Elles ont aussi des traces évidentes des lampes qui y ont brûlé jadis. Ces petites niches à lampes manquent dans la chambre du côté ouest. Quant aux six tombes, elles sont de différentes formes et construites en général sur le principe suivant :

On pénètre d'abord dans une petite chambre dont le sol porte, à partir du seuil, une large rainure, destinée très-probablement à recevoir une saillie ménagée au-dessous de la caisse du sarcophage, afin de fixer celui-ci solidement. La tête du sarcophage, mis en place, devait nécessairement masquer une ouverture donnant accès dans un réduit carré, de dimension beaucoup trop petite pour avoir jamais pu recevoir un corps. Nous verrons plus loin qu'il est possible de deviner la destination de cette petite pièce qui devait rester cachée, tant que la tombe qui la précédait n'aurait pas été violée. L'une des tombes (celle qui est placée à l'extrémité gauche de la face nord) n'a pas de rainure sur le sol. La tombe de gauche de la face ouest, au lieu de présenter l'ouverture du petit réduit derrière la tête du sarcophage, supposé mis en place, la présente sur le côté gauche, sans toutefois que ses dimensions aient été changées. Enfin, la tombe de gauche de la face sud n'a pas de réduit comme les autres.

Au-dessous de la couchette du fond de la chambre à trois couchettes, placée sur la face nord, est percée une petite ouverture assez difficile à franchir et qui conduit par un plan incliné à une chambre inférieure, portant à sa face ouest une couchette surmontée par un cintre, et sur sa face nord, deux étagères juxtaposées comme les marches d'un escalier. Le conduit incliné qui amène dans cette chambre, débouche par un fort ressaut, au-dessus d'une seule marche élevée qui se termine au sol. Il est évident, *à priori*, que les deux étagères n'ont pu recevoir de sarcophages, et qu'il n'a pu s'en trouver un que sur la banquette du fond, c'est-à-dire parallèlement à la face du monument. Comme de plus cette petite salle est taillée précisément dans l'axe du vestibule, il n'est pas possible de douter qu'elle n'ait eu une importance particulière, et que tout le monument ne lui soit en quelque sorte subordonné.

C'est dans cette chambre sépulcrale que gisaient dédaignés les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage qui se trouve aujourd'hui déposé au Louvre.

Revenons à la description des autres salles.

La porte de droite, pratiquée dans la face sud de l'antichambre, débouche un peu obliquement dans une salle carrée de même dimension que la précédente, munie comme elle d'une large banquette et percée de trois tombes, sur chacune de ses faces ouest et sud, tandis qu'une seule ouverture, percée à droite de la porte d'entrée, conduit, par un escalier de six marches, suivi d'un palier incliné, à une autre chambre basse, munie sur trois faces d'une banquette surmontée par un arceau en plein cintre.

Un seul dessus de sarcophage existe encore dans cette chambre basse, et il est orné, sur sa longueur, de trois rosaces. ciselées de chaque côté. Parmi les six tombes taillées dans les deux autres faces de la chambre supérieure, la première, c'est-à-dire celle de droite de la face ouest, n'a pas de réduit. Les deux suivantes sont en tout semblables à la tombe complète que j'ai décrite plus haut; celle de droite de la face sud n'a jamais été qu'ébauchée et n'a pu recevoir de sarcophage; les deux dernières n'ont pas non plus de réduit, et sont en tout semblables à la tombe de droite de la face ouest. Quant à la face est, l'architecte qui a réglé l'ordonnance du monument, savait qu'elle était trop rapprochée de la face ouest de la chambre suivante, pour que l'épaisseur intermédiaire pût recevoir des tombes. Aussi ces parois sont-elles restées intactes.

C'est la porte de gauche de la face sud de l'antichambre, qui conduit dans cette dernière salle. Elle a, comme les deux autres, sa banquette sur tout le pourtour, et six tombes seulement, dont trois sur la face sud et trois sur la face est. De ces six tombes, deux seulement ont pu recevoir des corps, celle

du centre de la face sud et celle de droite, en faisant face à la paroi est. Toutes les autres sont restées à l'état d'ébauche, et avec les mêmes dimensions que l'ouverture analogue, déjà signalée dans la description de la chambre précédente. Quant aux deux tombes qui ont été occupées, la première n'a pas de réduit, et la dernière est munie d'un réduit placé sur son flanc droit.

Enfin, les trois chambres sépulcrales supérieures, garnies de banquettes, étaient closes par de belles portes en pierre, tout à fait analogues à celle que j'ai décrite en parlant de l'antichambre. Ces portes, violemment brisées, gisent aujourd'hui en débris, parmi les nombreux fragments accumulés sur le sol, fragments noyés dans la boue, et qui représentent certainement les pierres qui fermaient jadis toutes les tombes, et les restes des tombes elles-mêmes.

Dans ces caves il règne constamment une chaleur étouffante, et le séjour qu'on y doit faire est d'autant plus désagréable, que de toutes les parois et des plafonds, suinte sans cesse une véritable pluie qui rend le travail de l'explorateur très-difficile. Pendant toute la durée de la tâche pénible que je m'étais imposée, j'ai été secondé avec une patience à toute épreuve par mon compagnon de voyage, Édouard Delessert, qu'aucune difficulté ne rebutait; pénétrant partout, en se traînant dans l'eau, il me transmettait avec exactitude les mesures que ma taille trop haute et trop peu souple, grâce à l'âge, ne me permettait pas de prendre moi-même. Somme toute, à force de persévérance, et à la condition d'aller très-souvent hors du caveau, chercher un peu d'air respirable, nous avons réussi à le visiter jusque dans ses recoins les plus cachés. De cette étude, est née en nous l'admiration la plus complète pour cette magnifique excavation, qui n'a pu être exécutée qu'avec des dépenses énormes, et, selon toute vraisemblance, que

pour une dynastie royale, ainsi que le veut la tradition.

Procédons maintenant par exclusion, et nous verrons qu'en admettant tour à tour, par hypothèse, la présence aux Qbour-el-Molouk, de chacun des monuments funéraires qui ont dû exister dans les environs de Jérusalem, nous serons obligés de rejeter formellement toutes ces hypothèses, et qu'il ne nous restera plus, en définitive, que la nécessité de retrouver dans cette cave sépulcrale, celle des rois de Juda.

Établissons d'abord la série des monuments royaux que l'on pourrait être tenté de rechercher aux Qbour-el-Molouk, en faisant abstraction des rois de Juda. Nous n'avons à choisir qu'entre le tombeau des Princes asmonéens, celui d'Alexandre Jannæus, celui des Hérodes, et enfin celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils; or, si nous démontrons que notre tombeau ne peut être un quelconque de ces édifices, il nous faudra revenir au tombeau des rois de Juda, à la condition, bien entendu, de démontrer aussi que rien, absolument rien, ne s'oppose à cette attribution, tandis que tout, au contraire, concourt à démontrer merveilleusement qu'elle est juste.

Procédons par ordre.

Nous lisons dans Josèphe : « Mais Simon ayant envoyé des « affidés à Basca, fit apporter les os de son frère (Jonathas « tué et enterré par les ordres de Tryphon, dans le pays de « Galaad). Il leur fit rendre, à Modeim, les honneurs qui leur « étaient dus, et le peuple entier pleura la perte de Jonathas. « Simon fit construire pour son père et pour ses frères, un mo- « nument très-grand en pierre blanche et polie ; l'ayant élevé « jusqu'à une hauteur telle qu'on le voyait de très-loin, il l'en- « toura de portiques avec des colonnes monolithes d'un travail « admirable. Contre ces portiques, il éleva sept pyramides, « une pour ses pères et pour chacun de sés frères, aussi remar-

« quables par leur dimension que par leur beauté, et qui subsistent encore de nos jours [1]. »

Ce passage est suffisamment précis. Simon a fait construire (et l'on ne peut identifier un tombeau construit avec un tombeau excavé, λίθου λευκοῦ ἀνεξεσμένου) sept pyramides à Modeim, une pour chacun de ses frères Jean, Judas, Éléazar et Jonathas, et trois pour son père Mathatias, son grand-père Jean et son bisaïeul Simon, fils d'Asmonæus.

Quant à Simon lui-même, à Jean Hyrcan, à Aristobule et à Antigone, son frère, nous ne savons pas où ils ont été enterrés. Alexandre Jannæus, successeur d'Antigone, ayant eu un tombeau spécial pour lui, il devient probable que chacun de ces princes a été renfermé dans un sépulcre particulier, et que, par suite, notre tombeau des rois ne peut leur être attribué, vu le nombre des tombes qu'il renferme; s'il n'en était pas ainsi, un sépulcre de famille les aurait réunis, et par suite le monument d'Alexandre serait probablement commun à tous. Nous verrons un peu plus loin que ce tombeau d'Alexandre ne peut, en aucune façon, être confondu avec les tombeaux des rois, et qu'un texte fort précis le met très-nettement hors de cause; il n'y a donc pas en définitive à chercher, dans le monument qui nous occupe, le sépulcre de quelque prince asmonéen, puisque, dans le cas où ces princes ont eu un caveau de famille, il n'a pu être placé là, et que très-évidemment nous avons à classer un tombeau de famille.

Quant à Aristobule, fils d'Alexandre Jannæus, il mourut empoisonné à Rome; mais son corps, conservé dans du miel, fut envoyé en Judée par Antoine, « afin, dit Josèphe, d'être enseveli dans les sépulcres royaux [2]. »

1 Ant. Jud., XIII, VI, 7.

2. Τοῖς βασιλικοῖς μνημείοις ἐνταφησόμενος (Bell. Jud., I, IX, 1); ου ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἐποίησε τεθῆναι (Ant. Jud., XIV, VII, 4).

Remarquons que dans ce passage il n'est pas question de tombeau de famille, mais bien simplement de tombes royales. Ceci s'accorderait bien avec le nom traditionnel de nos tombeaux des rois, mais la difficulté insurmontable du site du monument d'Alexandre qui, plus certainement peut-être qu'aucun des autres rois asmonéens, a dû être déposé dans les tombes royales, éloigne forcément l'idée qu'il y a identité entre les uns et les autres. Écartons donc les princes asmonéens pour lesquels il n'est pas possible de revendiquer les tombeaux des rois, les cavernes royales de Josèphe.

On a cru pourtant y reconnaître le monument du roi Alexandre, monument dont Josèphe fait une mention spéciale; mais cette erreur ne peut être commise par quiconque a parcouru l'enceinte de Jérusalem, avec la volonté ferme de mettre de côté les opinions préconçues, et de demander les éléments de sa conviction, à la seule inspection des lieux et à la lecture des anciens.

Nous lisons dans Josèphe [1] avec quelle énergie les deux partis juifs, enfermés dans la ville, repoussèrent les premières attaques de Titus, déjà maître de l'enceinte bâtie par Hérode Agrippa, et campé sous les murs mêmes de l'enceinte primitive, au point nommé le camp des Assyriens. Titus occupait ainsi tout le terrain situé en deçà de cette muraille, déjà forcée et conquise, entre le Qasr-Djaloud, fort de Goliath, élevé à une époque peu ancienne sur l'emplacement du camp des Assyriens, et la vallée du Kedron. En d'autres termes, c'était toute la partie du terrain accessible, placé devant la ville, que Titus avait enlevée déjà; sur toutes les autres faces, il n'y avait pas plus à songer à asseoir un camp, qu'à diriger des attaques. Or, qu'arrive-t-il lorsque ces attaques com-

1. Bell. Jud., v, vii, 3.

mencent contre la deuxième enceinte, au pied de laquelle les Romains sont parvenus à s'établir? Les Juifs, sous les ordres de Jean, défendent la place, du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le monument d'Alexandre; tandis que Simon garnit les murailles, depuis le point situé vers le sépulcre du grand prêtre Jean, jusqu'à la porte par laquelle l'eau était conduite à la tour Hippicus.

Rien de plus précis que ces détails topographiques; la tour Hippicus, c'est la tour de David, et la porte dont il est question est indubitablement le Bab-el-Khalil, porte qui conduit à Jaffa, à Hebron et à Beit-lehm. A partir de cette porte, vers le sud et l'est, la vallée de Hinnom, Dji-hinnom des Écritures (Djehennam, la vallée de l'enfer, des Musulmans), s'ouvre de façon à ne laisser à personne l'idée d'entamer sur ce point les murailles de la place. D'un autre côté, le monument du grand prêtre Jean, qui n'a pas été déterminé jusqu'ici, ne peut être pour moi autre chose qu'une cave sépulcrale, isolée, placée à gauche de la route de Naplouse, en sortant par la porte de Damas, et beaucoup plus près de la ville que les Qbour-el-Molouk. La position de cette cave est d'autant plus convenable, qu'elle rend parfaitement raison de l'idée qu'eut Titus de commencer, vers ce point, l'attaque de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. Il marchait ainsi sur un saillant, et aucun militaire n'admettra jamais qu'il ait pu songer à faire autre chose. Donc, depuis le saillant occupé aujourd'hui par la Bab-ech-Cham, porte de Damas, jusqu'à l'angle nord-est du temple, c'est-à-dire jusqu'à la porte de Setty-Maryam pour les uns, porte de Saint-Étienne pour les autres, l'enceinte intérieure était défendue par les soldats de Jean. Que dit Josèphe? « Ceux qui étaient avec Jean combat-« taient de la tour Antonia, du portique septentrional du temple

« et devant les monuments du roi Alexandre[1]. » Il n'est pas possible d'être plus clair et plus explicite, les soldats de Jean combattaient du haut de la tour Antonia et du portique nord du temple, et devant les monuments du roi Alexandre. Ces monuments étaient donc devant la muraille. De plus, il s'agit de plusieurs monuments, puisque le mot μνημείων est au pluriel. Concluons, en passant, que vers ce même point étaient plusieurs monuments attribués à Alexandre, et par suite les μνημεῖα βασιλικὰ, dans lesquels les rois asmonéens avaient été enterrés, mais Alexandre avec plus de somptuosité que les autres, ce qui est d'accord avec l'histoire, et ce qui motive l'emploi d'une expression aussi bizarre que celle de τῶν Αλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων, c'est-à-dire de plusieurs tombeaux assignés à un seul prince. Ces monuments existent-ils aujourd'hui ? Oui, ils existent, mais dans un état de mutilation déplorable. Ils ne sont autre chose, comme l'a très-bien reconnu le premier mon savant ami le docteur Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, que la cave immense improprement appelée Grotte de Jérémie, et gardée par un derviche[2]. En résumé, les premiers Asmonéens ont été inhumés à Modeim, et les autres à la porte même de Jérusalem, dans la grotte aujourd'hui mutilée que l'on appelle Grotte de Jérémie. Voilà donc les Asmonéens écartés définitivement, et ils ne peuvent

1. Οἱ μὲν περὶ τὸν Ιωάννην ἀπό τε τῆς Αντωνίας καὶ τῆς προσαρκτίου στοᾶς τοῦ ἱεροῦ καὶ πρὸ τῶν Αλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων μαχόμενοι. (Bell. Jud., v, vii, 3.)

2. La grotte de Jérémie serait donc supprimée ainsi ? Pas le moins du monde. Il se peut d'abord que les Asmonéens aient profité de la présence de cette grotte, pour entamer la taille de leur caveau de famille; et d'un autre côté, s'il n'en était pas ainsi, nous aurions à reporter le nom de Grotte de Jérémie à une grotte naturelle, placée au flanc même de la cave des Asmonéens et à un point plus élevé, de telle façon que si la tradition, cette fois encore, est vraie, Jérémie était beaucoup mieux placé pour faire entendre ses lamentations du haut de cette retraite, ouverte à tous les regards, que dans une cave où il faut pénétrer assez avant pour trouver le point où l'on dit que reposait le saint prophète.

d'aucune manière être supposés enterrés aux tombeaux des rois.

Passons maintenant à la dynastie des Hérodes.

Josèphe nous apprend que le corps d'Hérode le Grand fut porté en grande pompe à Herodeum, par les soins de son fils et successeur, Archelaüs [1]. Le même fait est rappelé dans les Antiquités judaïques [2]. Hérode le Grand est donc écarté tout aussi bien que les princes Asmonéens.

Le seul monument d'un Hérode dont il soit question dans Josèphe est mentionné dans la Guerre des Juifs. Il est cité dans la description des lignes de circonvallation construites par Titus. « A partir du camp des Assyriens, où était le camp de « Titus, ces lignes s'étendaient au-dessous de la ville neuve, « gagnaient de là, à travers le Kedron, le mont des Oliviers; « tournant ensuite au sud, elles embrassaient la montagne jus-« qu'au Péristereon (c'est le tombeau des prophètes) et la « colline adjacente qui domine la vallée, près de Siloam. Après « s'être infléchies vers l'ouest, elles descendaient au fond de la « vallée de la Fontaine (au bir-Eyoub); puis, remontant auprès du « monument du pontife Ananus (l'un des nombreux tombeaux « creusés dans le rocher, au Hak-ed-damm), et entourant la « montagne sur laquelle Pompée avait assis son camp, elles « revenaient au nord, et après avoir traversé le hameau connu « sous le nom de Maison des Pois (ἐρεβίνθων οἶκος), et enveloppé « le monument d'Hérode (τὸ Ἡρώδου μνημεῖον), elles rejoi-« gnaient, par un retour à angle droit vers l'orient, le camp « des Assyriens [3]. »

1. Σταδίους δὲ ἐκομίσθη τὸ σῶμα διακοσίους εἰς Ἡρώδειον ὅπου κατὰ τὰς ἐντολὰς ἐτάφη. (Bell. Jud., I, XXXIII, 9.)

2. Ἦσαν δὲ ἐπὶ Ἡρώδειον στάδια ὀκτώ, τῇδε γὰρ αὐτῷ ἐγένοντο αἱ ταφαὶ κελεύσματι τῷ αὐτοῦ. (Ant. Jud., XVII, VIII, 3.)

3. Bell. Jud., V, XII, 2.

Il n'est pas possible de se méprendre sur le sens de ce passage, qui précise aussi nettement qu'on peut le désirer, le tracé des lignes de Titus, et qui fixe par suite la position de ce tombeau d'un Hérode. La magnifique plan de Jérusalem, publié par le D[r] Schultz, présente le tracé de ces lignes et place le tombeau d'Hérode au sud de l'étang de Mamillah, et très-près de cet étang. Cette attribution des caves sépulcrales, placées en ce point, ne me paraît pas sujette à contestation; elle est aussi heureuse que possible. Ces caveaux sont recouverts par des masses de décombres qui sont des indices certains de la préexistence d'un monument très-important, comme devait l'être le tombeau d'un des rois des Juifs. Là, donc, sont placés les sépulcres des princes de la dynastie Hérodienne, et nullement où sont les tombeaux des rois.

Notons de plus en passant que ces caves sépulcrales sont d'un travail plus que médiocre, et que des revêtements intérieurs, qui ont entièrement disparu, ont pu seuls leur donner une apparence de magnificence.

Telles qu'elles subsistent de nos jours, elles seraient, pour le travail, bien au-dessous du plus vulgaire des caveaux funèbres de la vallée de Hinnom. Voici donc encore les Hérodes écartés de la question.

Reste enfin le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils, tombeau que la plupart des écrivains modernes ont prétendu reconnaître dans les tombeaux des rois, faute d'examiner d'assez près le sens des textes sacrés et profanes qui parlent des tombeaux des rois de Juda, faute surtout d'oser admettre, ce qui est pourtant certain, que beaucoup d'ornements architectoniques ont été empruntés, par les Grecs, aux Phéniciens qui les avaient prêtés aux Juifs, plutôt que copiés par les Juifs, sur des monuments grecs qu'ils ne connaissaient guère très-probablement.

Le monument funéraire d'Hélène et de son fils est mentionné dans cinq passages des écrivains de l'antiquité. Nous allons les passer en revue l'un après l'autre.

Josèphe nous dit : « Monobaze (roi d'Adiabène, fils d'Hélène, « et successeur d'Izates), ayant envoyé à Jérusalem les restes « de sa mère et ceux de son frère, les fit ensevelir dans les trois « pyramides que sa mère avait fait construire, à la distance de « trois stades des murs de Jérusalem [1]. »

D'après ce premier passage, le tombeau d'Hélène et de son fils était surmonté de trois pyramides, et situé à trois stades de Jérusalem.

Dans la Guerre judaïque [2], nous lisons que Titus, à son arrivée devant Jérusalem, tente, à la tête de six cents cavaliers, une reconnaissance vers la place qu'il vient assiéger; tant qu'il chemine sur la route déclive qui conduit aux murailles, personne ne paraît aux portes de la ville; mais dès qu'il s'écarte du chemin pour s'approcher de la tour Pséphina, en présentant sa colonne de cavalerie par le flanc, les Juifs, sortis de la place par la porte qui est en face du tombeau d'Hélène (διὰ τῆς ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων πύλης), s'élancent du pied des tours nommées les Tours des femmes, et fondent sur les cavaliers romains.

Ce passage ne nous apprend qu'une chose certaine, c'est que le tombeau, ou mieux les monuments d'Hélène, étaient près de la tour Pséphina.

Dans le reste du même passage, nous voyons que Titus fut poursuivi par la sortie, au milieu de murailles qui environnaient des jardins en culture. Or, la tour Pséphina, dont la

1. Ὁ δὲ Μονόβαζος τά τε ἐκείνης ὀστᾶ καὶ τὰ τοῦ ἀδελφοῦ πέμψας εἰς Ἱεροσόλυμα, θάψαι προσέταξεν ἐν ταῖς πυραμίσιν, ἃς ἡ μήτηρ κατεσκευάκει, τρεῖς τὸν ἀριθμὸν, τρία στάδια τῆς τῶν Ἱεροσολυμιτῶν πόλεως ἀπεχούσας. (Ant. Jud., xx, iv, 3.)

2. v, xi, 2.



base a été fixée par le Dr Schultz, est encore aujourd'hui tout à fait voisine des murailles de clôture, qui donnèrent tant d'embarras à Titus et rendirent si périlleuse sa retraite vers le camp.

Nous lisons encore[1], dans la description des trois enceintes de Jérusalem, que le troisième mur commençait à la tour Hippicus, inclinait ensuite vers le nord jusqu'à la tour Pséphina, et de là s'étendant en face du monument d'Hélène, qui était reine d'Adiabène et mère du roi Izates, et passant par les cavernes royales... etc., etc.

Le monument d'Hélène était donc voisin de la tour Pséphina, et faisait face à la partie de la muraille d'Agrippa qui, à partir de la tour Pséphina, se dirigeait vers les caves royales.

Sans être bien précis, ce passage nous servira tout à l'heure de confirmation, quand il s'agira de reconnaître le monument de la reine d'Adiabène et de son fils.

Le quatrième passage que nous avons à examiner se trouve dans Pausanias : « On voit dans le pays des Hébreux, à Jéru-
« salem, ville que l'empereur Adrien a détruite de fond en
« comble, le tombeau d'Hélène, femme du pays ; il est tout en
« marbre : on y a pratiqué aussi une porte en marbre, qui
« s'ouvre tous les ans, à pareil jour et à pareille heure ; elle
« s'ouvre par l'effet seul de la mécanique, et après être restée
« peu de temps ouverte, elle se referme. Dans tout autre
« temps, vous tenteriez vainement de l'ouvrir, et vous la bri-
« seriez plutôt[2]. »

1. Bell. Jud., v, iv, 2.

2. « Ἑβραίοις δὲ Ἑλένης γυναικὸς ἐπιχωρίας τάφος ἐστὶν ἐν πόλει Σολύμοις, ἣν ἐς ἔδαφος
« κατέβαλεν ὁ Ῥωμαίων βασιλεύς. Μεμηχάνηται δὲ ἐν τῷ τάφῳ τὴν θύραν ὁμοίως παντά
« οὖσαν τῷ τάφῳ λιθίνην, μὴ προτέρον ἐσανοίγεσθαι, πρὶν ἂν ἡμέραν τε ἀεὶ καὶ ὥραν τὸ
« ἔτος ἐπαγάγῃ τὴν αὐτήν. Τό τε δὲ ὑπὸ μόνου τοῦ μηχανήματος ἀνοιχθεῖσα καὶ οὐ πολὺ

Ce récit bizarre mérite-t-il notre confiance? A-t-il été écrit *de visu?* Je pense qu'on ne peut répondre que par la négative à ces deux questions. Si Pausanias eût pris de semblables informations sur place, il n'eût pas commis l'erreur incroyable qu'il commet, en appelant Hélène une femme du pays (γυναικὸς ἐπιχωρίας).

Quant au mécanisme d'horlogerie qui ouvrait le même jour et à la même heure, une fois chaque année, la porte de pierre de ce tombeau, on me permettra, j'espère, de n'y croire que médiocrement, pour une foule de raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, et qui ressortent toutes de l'appréciation mathématique d'un appareil doué d'une semblable précision. Que pouvons-nous conclure en définitive de ce passage curieux? Que Pausanias avait entendu parler des tombeaux de Jérusalem, et entre autres de celui d'Hélène; qu'il avait, par manque de mémoire, appliqué à celui-ci ce qu'on lui avait conté de l'admirable construction des tombeaux des rois, et qu'il avait transcrit ou peut-être même brodé sur ce canevas, la fable de son mécanisme d'horlogerie. En somme, nous n'avons rien à tirer du récit de Pausanias.

Reste enfin le cinquième et dernier passage; celui-ci est extrait des œuvres de saint Jérôme et de son livre *Epitaphium Paulæ matris*. L'écrivain, racontant le voyage de sainte Paule à Jérusalem, nous parle de son entrée dans cette ville. Elle vient du côté de Jaffa, notons bien cela, et suivant la route battue, elle entre dans la ville après avoir laissé à sa gauche le mausolée d'Hélène. Voici ses paroles : « Pourquoi m'arrêter plus « longtemps? Ayant laissé à gauche le mausolée d'Hélène, « reine des Adiabéniens, qui avait fait distribuer du froment au

« ἐπισχοῦσα, συνεκλείσθη δι' ὀλίγης. Τοῦτον μὲν δὴ οὕτω τὸν δὲ ἄλλον χρόνον ἀνοῖξαι « πειρώμενος, ἀνοίξαις μὲν οὐκ ἄν, κατάξεις δὲ αὐτὴν πρότερον βιαζόμενος. » (Arcad., liv. VIII, c. 16.)

« peuple souffrant de la faim; elle entra à Jérusalem, etc.[1]. »

Résumons maintenant : Le mausolée d'Hélène, surmonté de trois pyramides, était à trois stades de Jérusalem, dans le voisinage de la tour Pséphina et vis-à-vis une des portes de la ville; il était au nord de la tour Hippicus, et un peu plus loin vers le nord que la tour Pséphina; enfin, il était différent des caves royales.

Avec de semblables indications, il était difficile de se tromper, pourvu qu'on eût le désir de ne pas se tromper. Le docteur Schultz, avec sa sagacité ordinaire et sa connaissance parfaite du terrain, après avoir retrouvé le soubassement de la tour Pséphina, n'a plus eu qu'à marcher devant lui, dans le sens fixé par les passages précités, pour tomber à point nommé sur la tombe d'Hélène. Après lui, j'ai fait de même, et je me suis assuré que les indications de son plan étaient excellentes; le tombeau d'Hélène, avec les bases de ses trois pyramides (ce qui est décisif), existe encore, et l'on voit à côté une seconde cave sépulcrale dont l'entrée est encore murée, mais qui a été violée en défonçant le rocher qui lui servait de plafond, de telle sorte qu'au moment où j'ai visité les lieux, cette seconde cave sépulcrale avait été transformée par les pluies en véritable citerne. Dans le caveau d'Hélène, caveau qui, d'ailleurs, est d'une grossièreté de travail qui contraste fortement avec la magnificence de ciselure du tombeau des rois, il n'y a que deux niches ou fours à cercueil, et encore l'une d'elles pourrait-elle bien n'être que le résultat du travail entrepris par les violateurs du tombeau, afin d'y pénétrer. La paroi dans laquelle était percée la porte, avait été taillée avec

1. « Quid moror? Ad lævam, mausoleo Helenæ derelicto, quæ Adiabenorum regina « in fame populum frumento juverat, ingressa est Jerosolymam, etc. » Lettre 108[e] à la vierge Eustochium, avec ce titre : *Epitaphium Paulæ matris*, dans l'édition Migne, t. I, p. 883.

soin; elle a été brisée violemment, et il n'en reste que de faibles traces. Hélène et son fils Izates sont donc, comme tous les autres princes passés en revue jusqu'à présent, exclus de la possession du tombeau des rois.

On peut se demander comment il se fait que des écrivains, tels que Chateaubriant et le révérend Robinson, ont reconnu le tombeau d'Hélène dans le tombeau des rois, quand ils devaient tenir compte du passage précis de Josèphe, où il est dit que le mur d'Hérode Agrippa *passait vis-à-vis le tombeau d'Hélène et ensuite par les cavernes royales* [1].

Du moment que Josèphe distinguait formellement ces deux monuments, il y avait d'autant plus d'imprudence à les confondre en un seul, qu'il serait fort difficile de s'expliquer pourquoi la reine Hélène, faisant elle-même préparer un caveau funéraire pour son fils et pour elle, aurait eu l'idée bizarre d'y faire creuser vingt tombes; c'étaient dix-huit tombes de trop, et si leur hypothèse paraissait plausible aux deux illustres écrivains qui l'ont proposée, ils auraient dû s'efforcer de rendre compte de cette difficulté, qui n'est pas plus légère que celle que présentait la distinction faite par Josèphe, entre le tombeau d'Hélène et les cavernes royales.

Le terrain est déblayé devant nous, mais si j'ai montré ce que ne peuvent être les Qbour-el-Molouk, cela ne suffit pas; il faut maintenant que je montre ce qu'ils doivent être et ce qu'ils sont en effet. — J'ai avancé que c'étaient les tombeaux des rois de Juda, et c'est ce que je vais prouver. Cette fois, je suis encore à peu près seul de mon avis; je n'ai plus l'appui d'une érudition aussi solide que celle du docteur Schultz, mais j'espère bien gagner force adhérents à mon opinion.

Je vais donc recueillir tout ce que je connais de documents

1. « Ἔπειτα καθῆκον ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης Μνημείων καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον, κ. τ. λ· » (Bell. Jud., v, iv, 2.)

devant intervenir au procès, qu'ils soient favorables ou non; et après les avoir minutieusement discutés, car la question en vaut la peine, je pourrai, si je ne me trompe, laisser tout le monde conclure pour moi, et je m'assure que les avis ne seront guère divisés.

Commençons par extraire du livre des Rois, du livre des Chroniques et des Antiquités judaïques de Josèphe, tout ce qui est relatif à l'inhumation des rois de Juda : nous compareons ensuite tous ces passages entre eux.

1. DAVID.

« David se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la « ville de David [1]. »

« Il (David) mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié « de richesses et d'honneurs, et son fils Salomon régna en sa « place [2]. »

Josèphe nous dit :

« Son fils Salomon l'enterra à Jérusalem magnifiquement, « et en outre de tous les autres honneurs qui étaient rendus « d'habitude aux rois, lors de leurs funérailles, il ensevelit « avec lui des richesses considérables. On peut conjecturer « quelle était l'énormité de ces richesses, par ce que je vais « raconter. Après un laps de temps de treize cents ans, le « pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus surnommé Eusebès, « fils de Démétrius, voulant lui donner de l'argent, pour qu'il « levât le siége et s'éloignât avec son armée, mais ne sachant « comment parfaire la somme dont il avait besoin, fit ouvrir « une des chambres du tombeau de David, et en ayant « emporté trois mille talents, en donna une partie à Antiochus

1. I Rois, II, 10.
2. I Chron., XXIX, 28.

« et se délivra ainsi des assiégeants, comme je l'ai dit ailleurs. « Plus tard, après un grand nombre d'années, le roi Hérode, « ayant pénétré dans une autre chambre, en tira de grandes « richesses. Mais aucun d'eux ne parvint aux sarcophages des « rois, car ils étaient placés sous terre, avec un art tel, que « rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans le « monument [1]. »

Ce même fait est raconté plus loin de la manière suivante :

« Hérode, qui dépensait des sommes énormes à l'intérieur « et à l'extérieur de son royaume, ayant entendu dire que « Hyrcan, son prédécesseur, ayant ouvert le sépulcre de « David, en avait enlevé trois mille talents d'argent, et qu'il « restait encore de grandes richesses dans le monument, « richesses avec lesquelles il pourrait faire face à ses largesses, « avait formé depuis longtemps le projet d'imiter cet exemple. « Ayant donc fait ouvrir le sépulcre pendant la nuit, il y « pénétra avec ses amis les plus fidèles, prenant de très-« grandes précautions, pour que la chose ne fût pas sue dans « la ville; il n'y trouva pas, comme Hyrcan, de l'argent « monnayé, mais des ornements d'or, et une grande quantité « d'objets précieux qu'il enleva, sans rien laisser. En furetant « avec soin, il voulut pénétrer plus avant, et chercher jusque « dans les sarcophages (θήκας) où étaient déposés les corps « de David et de Salomon. Mais il perdit deux de ses dory-« phores, qui, dit-on, périrent étouffés par des flammes qui « les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode, « épouvanté, sortit, et pour apaiser Dieu, il fit élever à la « porte du sépulcre, un monument en pierre blanche, dont la « construction coûta des sommes très-fortes [2]. »

Examinons ces passages :

1. Ant. Jud., VII, XV, 3.
2. Ant. Jud., XVI, VII, 1.

David fut enterré magnifiquement dans la cité de David, dit le livre des Rois, à Jérusalem, dit Josèphe; et comme celui-ci, en parlant de l'expédition nocturne d'Hérode le Grand, ajoute que ce prince prit les plus grandes précautions pour que son attentat ne fût pas connu *en ville* (ἐν τῇ πόλει), nous sommes presqu'en droit d'en conclure que le tombeau de David était *hors de la ville*.

Après ceci, un autre passage de Josèphe prouve beaucoup mieux encore, que le tombeau de David était hors de l'enceinte de Jérusalem. Voici ce passage :

« Mais au lieu de recevoir une garnison dans la ville, ils « offrirent des otages et cinq cents talents d'argent, dont ils « versèrent de suite trois cents, en donnant les otages qu'il « plut au roi Antiochus d'accepter. Parmi eux se trouvait « le frère d'Hyrcan. Cela fait, Antiochus leva le siége et se « retira [1]. »

Que conclure de ce fait? Que Hyrcan, enfermé dans ses murailles, n'avait que trois cents talents à sa disposition, et qu'il dut obtenir la levée du siége, pour extraire du tombeau des rois, de quoi parfaire la somme promise. Si le tombeau à violer eût été sur le mont Sion, le roi des Juifs eût-il payé un à-compte aux assiégeants? Certainement non.

Au reste, ce qui est certain, c'est que le tombeau contenait de très-grandes richesses, puisqu'elles suffirent à rassasier la rapacité de deux rois profanateurs. Quant au fait que les sarcophages étaient si bien cachés, qu'en pénétrant dans les caveaux on n'en voyait aucun, la chose (si le tombeau des rois de Juda est le Qbour-el-Molouk) est parfaitement exacte, car il n'y en avait pas un seul qui fût visible, grâce à l'art avec

1. « Ἀντὶ μέντοι γε τῆς φρουρᾶς ὁμήρους ἐδίδοσαν καὶ τάλαντα ἀργυρίου πεντακόσια, « ὧν εὐθὺς τὰ τριακόσια καὶ τοὺς ὁμήρους προσδεξαμένου Ἀντιόχου τοῦ Βασιλέως ἔδοσαν, « ἐν οἷς ἦν καὶ Ὑρκανοῦ ἀδελφός. » (Ant. Jud., XIII, VIII, 3.)

lequel toutes les entrées des sépulcres étaient closes par des portes de pierre.

Josèphe eût-il dit à *Jérusalem*, si c'eût été sur le *mont Sion* qu'eût été la cave sépulcrale de David et des rois de Juda? Je ne le pense pas. Pourquoi donc a-t-on cru que ce monument sacré était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville, et contrairement à toutes les prescriptions de la loi judaïque, sur l'impureté de sept jours, dont était frappé quiconque touchait un cadavre ou même une tombe? Le voici. Nous lisons dans les *Chroniques*, I, XI, 5 et 7 :

« David prit la *forteresse de Sion*, qui est la *ville de David*...; « puis David demeura dans la forteresse; c'est pourquoi on « l'appela *ville de David*. »

L'expression עיר דויד (v. 7), ville de David, est bien la même dont se sert l'écrivain sacré, quand il désigne מצדת ציון (v. 5), la forteresse de Sion, nommée plus loin מצד seulement, ce qui signifie *la forteresse*, et rien de plus; aussi quand il parle du lieu où fut enterré David, בעיר דוד, le savant traducteur de la Bible, Cahen, dans sa note au v. 10 du ch. II du Ier livre des Rois, dit-il : « David fut enterré à Jérusalem, ap- « pelée עיר דוד, ville de David, parce que c'était le siége de « sa cour et le berceau de sa dynastie. » Il se garde bien de mentionner la forteresse du mont Sion. Si l'on prenait au pied de la lettre le nom de *ville de David*, pour l'appellation exclusive de *la forteresse de Sion*, David eût donc été enterré dans cette forteresse? Personne, je crois, ne soutiendrait cette étrange hypothèse, qui serait singulièrement contrariée par les faits suivants : « Le roi Joram, disent les *Chroniques*[1], « fut enterré *dans la ville de David*, mais non dans *la sépulture* « *des rois*. בעיר דויד ולא בקברות המלכים. »

1. II, XXI, 20.

Nous aurions donc deux caves sépulcrales bien séparées, dans la forteresse de Sion, et cette forteresse deviendrait ainsi une véritable nécropole? Cela est peu admissible. Mais il y a plus, nous lisons, à propos d'Amasias, qu'il fut enterré avec ses ancêtres *dans la ville de Juda* [1], tandis que dans les *Rois*, il est dit qu'il fut enseveli à Jérusalem, « auprès de ses pères, *dans la cité de David* [2]. » Voilà donc la *forteresse de Sion* qui recevrait le nom de *ville de Juda!* A propos de quoi? Concluons-en qu'il s'agit tout simplement, quel que soit le nom employé par l'écrivain sacré, de désigner la capitale de David, la capitale du royaume de Juda; en un mot, Jérusalem, et non la forteresse de Sion. Concluons-en, de plus, que les sépulcres distincts de David et de sa race, et d'Amasias, ne furent pas à Sion, mais à Jérusalem, tout comme on dit que les cimetières du Père-Lachaise, du Mont-Parnasse et de Montmartre, sont à Paris.

Ceci posé, nous avons, pour premier personnage enterré dans le caveau royal des rois de Juda, le saint roi David. C'est pour lui qu'une sépulture somptueuse a été creusée, par les ordres de son fils Salomon. C'est donc à lui que revenait de droit la place d'honneur.

2. SALOMON.

« Salomon se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la « ville de David, son père [3].

« Salomon se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans « la ville de David, son père [4].

1. ויקברו אתו עם־אבתיו בעיר יהודה· II Chron., xxv, 28.
2. ויקבר בירושלם עם־אבתיו בעיר דוד· II Rois, xiv, 20.
3. I Rois, xi, 43.
4. II Chron., ix, 31.

« Il fut enterré à Jérusalem. Θάπτεται δὲ ἐν Ἱεροσολύμοις [1]. »

Salomon est donc le second roi qui fut inhumé dans les sépulcres royaux.

3. ROBOAM.

« Il se coucha avec ses pères et fut enseveli avec ses pères,
« dans la ville de David [2].

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enterré dans la ville
« de David [3].

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les tombeaux des rois.
« Ἐτάφη δ'ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς θήκαις τῶν βασιλέων [4]. »

Roboam a été enterré dans les sépulcres royaux.

4. ABIAS.

« Abias se coucha auprès de ses pères, on l'ensevelit dans la
« ville de David [5].

« Abias se coucha auprès de ses pères et on l'enterra dans la
« ville de David [6].

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les sépulcres de ses ancê-
« tres. Καὶ θάπτεται μὲν ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς προγονικαῖς θήκαις [7]. »

Abias a été enterré dans les sépulcres royaux.

1. Ant. Jud., VIII, VII, 8.
2. I Rois, XIV, 31.
3. II Chron., XII, 16.
4. Ant. Jud., VIII, X, 4.
5. I Rois, XV, 8.
6. II Chron., XIII, 23.
7. Ant. Jud., VIII, XI, 3.

5. ASSA.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli avec ses « pères, dans la ville de David, son père [1]. »

« Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans le « sépulcre qu'il s'était fait faire, dans la ville de David; on le « mit sur un lit qu'on avait rempli d'épices et de parfums « divers préparés par l'office du parfumeur, et l'on alluma « pour lui un bûcher extrêmement grand [2]. »

Josèphe ne dit rien du lieu de sépulture d'*Assa*, qu'il appelle *Asanes*.

Assa a été enterré dans les sépulcres royaux. — Le v. 14 du ch. XVI du IIe liv. des Chroniques, est très-précieux, en ce qu'il nous apprend que les rois se faisaient préparer leur tombe de leur vivant. Quant au bûcher dont il est ici question, je transcris la note de Cahen : « *On lui fit un très-grand* « *bûcher*. Kim'hi suppose qu'on y brûla des essences ou des « objets à son usage; c'est bien plutôt le bûcher qu'on trouve « encore dans l'Inde. Toujours paraît-il que notre manière « de faire les funérailles était alors inconnue. »

Je me déciderais difficilement à admettre que la combustion des corps ait été pratiquée par les Hébreux. J'aime mieux m'en référer à l'opinion de Kim'hi.

6. JOSAPHAT.

« Il se coucha avec ses pères et il fut enseveli avec ses « pères, dans la ville de David, son père [3]. »

1. I Rois, XV, 24.
2. II Chron., XVI, 13 et 14.
3. I Rois, XXII, 51.

« Il se coucha avec ses pères et il fut enseveli auprès de « ses pères, dans la ville de David[1]. »

« Il eut des funérailles magnifiques à Jérusalem, car il « avait été l'imitateur des actions de David. Ταφῆς δ' ἔτυχε με« γαλοπρεποῦς ἐν Ἱεροσολύμοις, καὶ γὰρ ἦν μιμητὴς τῶν Δαυίδου ἔρ« γων[2]. »

Josaphat a été enseveli dans les sépulcres royaux.

I. — 7. JORAM.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli auprès « de ses pères, dans la ville de David[3]. »

« Il s'en alla sans exciter de regrets; on l'ensevelit dans la « ville de David, mais non dans la sépulture des rois[4]. »

Josèphe ajoute les détails suivants :

« Bien plus, le peuple insulta son cadavre en disant, ainsi « que je le présume, que celui qui mourait frappé de la sorte « par la colère divine, n'était pas digne de recevoir les hon« neurs dus aux rois; ils ne l'ensevelirent pas dans les sépul» cres de ses pères; et sans lui rendre aucun autre honneur, « ils l'enterrèrent comme un simple particulier[5]. »

Nous voici en face d'une contradiction palpable.

Suivant le livre des Rois, Joram fut enterré avec ses pères; suivant les Chroniques, à l'appui desquelles vient le récit de Josèphe, ce prince fut enterré ailleurs.

1. II Chron., XXI, 1.
2. Ant. Jud., IX, III, 2.
3. II Rois, VIII, 24.
4. II Chron., XXI, 20.
5. « Περιύβρισε δὲ αὐτοῦ καὶ τὸν νεκρὸν ὁ λαός. Λογισάμενοι γάρ, οἶμαι, τὸν οὕτως « ἀποθανόντα κατὰ μῆνιν Θεοῦ μηδὲ κηδείας τῆς βασιλεῦσι πρεπούσης ἄξιον εἶναι τυχεῖν, « οὔτε ταῖς πατρῴαις ἐνεκήδευσαν αὐτὸν θήκαις, οὔτε ἄλλης τιμῆς ἠξίωσαν, ἀλλ' ὡς ἰδιώτην « ἔθαψαν. » (Ant. Jud., IX, V, 3.)

Cette contradiction ne pourrait-elle se concilier, en disant que Joram ne fut pas jugé digne d'être déposé dans le tombeau qu'il s'était fait préparer de son vivant et qui, par suite, sera resté inoccupé dans les sépulcres royaux? Je serais presque tenté de le croire.

En résumé, si Joram s'est fait préparer une tombe dans le caveau des rois, il n'y a certainement pas été déposé.

8. OKHOSIAS.

« Après qu'il fut mort à Megiddo..... ses serviteurs le transportèrent à Jérusalem et l'ensevelirent dans son sépulcre, « auprès de ses pères, dans la ville de David[1]. »

Les Chroniques ne disent rien des funérailles d'Okhosias.

« Il fut porté, nous dit Josèphe, à Jérusalem, et y fut enseveli. Κομισθεὶς δ'εἰς Ἱεροσόλυμα τῆς ἐκεῖ ταφῆς τυγχάνει[2]. »

Le verset que nous venons d'extraire du Livre des Rois, me semble fournir une preuve de plus que les rois de Juda se faisaient préparer leur tombe de leur vivant : בקברתו dans son tombeau, dit positivement le texte; il avait donc son tombeau tout fait ; car, assurément, ce n'est pas Athalie qui lui en eût fait faire un, et probablement qu'il y aura été déposé sans grande pompe.

II. — 9. ATHALIE.

L'usurpatrice Athalie, chassée du temple et mise à mort, n'a certainement pas été déposée dans le caveau royal, qui contenait les princes de la race qu'elle avait voulu exterminer.

1. II Rois, IX, 28.
2. Ant. Jud., IX, VI, 3.

10. LE GRAND PRÊTRE JOAD.

« On l'ensevelit dans la ville de David, avec les rois, parce « qu'il avait fait le bien en Israël, à l'égard de Dieu et de sa « maison [1].

« Il fut enseveli dans les sépulcres royaux à Jérusalem. « Ἐτάφη δ' ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἐν Ἱεροσολύμοις [2]. »

Ces deux documents sont positifs; le grand prêtre Joad a donc été enterré dans les sépulcres royaux.

III. — 11. JOAS.

« On l'ensevelit avec ses pères, dans la ville de David [3]. »

« Ils l'enterrèrent dans la ville de David, mais ne l'ensevelirent pas dans la sépulture des rois. [4]

« Et il fut enseveli à Jérusalem, mais non dans les sépulcres « royaux de ses ancêtres, étant devenu impie. Καὶ θάπτεται μὲν « ἐν Ἱεροσολύμοις, οὐκ ἐν ταῖς θήκαις δὲ ταῖς βασιλικαῖς τῶν προ- « γόνων, ἀσεβὴς γενόμενος [5]. »

Voici encore une contradiction entre le livre des Rois et les Chroniques, appuyées par le récit de Josèphe.

Il est probable qu'elle doit s'expliquer de même que celle que nous avons rencontrée plus haut.

Quoi qu'il en soit, nous admettons que Joas n'a pas été enseveli dans les sépulcres royaux, bien que son tombeau y ait été préparé de son vivant.

1. II Chron., xxiv, 16.
2. Ant. Jud., ix, viii, 3.
3. II Rois, xii, 22.
4. II Chroniques, xxiv, 25.
5. Ant. Jud., ix, viii, 4.

12. AMAZIAS.

« Il fut enseveli à Jérusalem auprès de ses pères, dans la « cité de David [1].

« Et ils l'enterrèrent auprès de ses ancêtres, dans la ville « de Juda [2].

« Et ayant porté son corps à Jérusalem, ils l'ensevelirent « royalement. Καὶ τὸ μὲν σῶμα κομίσαντες εἰς Ἱεροσόλυμα βασιλι- « κῶς ἐκήδευσαν [3]. »

Je n'ai plus à revenir ici sur le nom *ville de Juda*, donné au lieu d'inhumation d'Amazias, j'en ai suffisamment parlé plus haut.

Amazias a donc été déposé dans les sépulcres royaux.

IV. — 13. AZARIAS OU OSIAS.

« Il se coucha avec ses pères et on l'ensevelit auprès de ses « pères, dans la ville de David [4].

« Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra auprès de « ses pères, dans le champ où étaient les tombeaux des rois, « parce qu'ils dirent : il est lépreux [5].

« Il fut enseveli seul dans ses jardins. Ἐκηδεύθη δὲ μόνος ἐν « τοῖς ἑαυτοῦ κήποις [6]. »

Voici trois versions différentes ; nous mettrons tout d'abord de côté celle de Josèphe, et nous ne tiendrons compte que des

1. II Rois, XIV, 20.
2. II Chron., XXV, 28.
3. Ant. Jud., IX, IX, 3.
4. II Rois, XV, 7.
5. II Chron., XXVI, 23.
6. Ant. Jud., IX, X, 4.

deux que nous trouvons dans l'Écriture. Celle des Chroniques me paraît, par cela même qu'elle est très-précise, devoir être acceptée. J'admettrai donc qu'Osias ne fut pas enseveli dans les sépulcres royaux.

14. JOTHAM.

« Il se coucha avec ses pères et fut enseveli auprès de ses « pères, dans la ville de David, son père [1].

« Il se coucha auprès de ses pères ; on l'enterra dans la « ville de David [2].

« Et il fut enseveli dans les sépulcres royaux. θάπτεται δ' ἐν « ταῖς βασιλικαῖς θήκαις [3]. »

Jotham a été enterré dans les sépulcres royaux.

V. — 15. AKHAZ.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli auprès de « ses pères, dans la ville de David [4].

« Il se coucha auprès de ses pères, et on l'enterra dans la « ville de Jérusalem, car on ne le transporta pas dans le tom- « beau des rois d'Israël [5]. »

Josèphe ne parle pas de sa sépulture.

Laquelle des deux versions est la vraie ? C'est ce qu'il n'est guère possible de dire, bien que la précision du verset des Chroniques puisse faire pencher la balance en sa faveur. Toutefois, nous devons faire observer l'étrangeté de sa rédaction.

1. II Rois, xv, 38.
2. II Chron., xxviii, 9.
3. Ant. Jud., ix, xii, 1.
4. II Rois, xvi, 20.
5. II Chron., xxiii, 27.

« Akhaz, dit-il, ne fut pas transporté dans les tombeaux des « rois d'Israël ». L'emploi de ce nom *Israël* est ici bien singulier. Les rois d'Israël étaient enterrés à Samarie, et il y a tout au moins une forte incorrection dans le texte de ce verset. Quant à ce qu'il fut enterré dans la ville à Jérusalem, il ne me paraît pas possible de prendre cette expression au pied de la lettre, puisque personne ne pouvait être inhumé dans la ville.

16. ÉZÉKHIAS.

« Il se coucha avec ses pères [1].

« Il se coucha auprès de ses pères, et on l'ensevelit dans un « lieu élevé, parmi les sépulcres des fils de David. Tout Juda « et les habitants de Jérusalem lui rendirent des honneurs à sa « mort [2]. »

Josèphe ne dit rien des funérailles d'Ézékhias.

Le verset des Chroniques est extrêmement important, en ce qu'il désigne d'une façon toute spéciale la tombe d'Ézékhias, en constatant les honneurs qui lui furent rendus par le peuple entier. L'expression dont se sert l'écrivain sacré במעלה קברי בני־דויד, signifie-t-elle bien ici : dans un lieu *élevé* parmi les sépulcres des fils de David ? C'est ce qu'il serait très-important de fixer. Le mot מעלה signifie au propre, *lieu élevé ;* mais ne peut-il signifier, aussi bien, *lieu profond,* de même qu'en latin le mot *altus* a les deux significations? Et, d'ailleurs, quand il s'agit d'une excavation sépulcrale, que peut être un מעלה, si ce n'est un lieu *plus profond* que les autres? Je ne me permettrai point de trancher cette difficulté grammaticale, que je laisse à de plus habiles le soin de discuter.

1. II Rois, XX, 21.
2. II Chron., XXXII, 33.

Quoi qu'il en soit, Ezékhias fut déposé dans les sépulcres royaux.

VI. — 17. MANASSÉS.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli dans le « jardin de sa maison, dans le jardin d'Oza.

« Il se coucha auprès de ses pères et il fut enseveli dans sa « maison [2].

« Et il fut enseveli dans ses propres jardins. Καὶ θάπτεται μὲν « αὐτὸς ἐν τοῖς αὐτοῦ παραδείσοις [3]. »

Tous ces témoignages concordants nous prouvent que Manassés fut enterré *dans son jardin*, où, probablement, il avait fait préparer son tombeau.

VII. — 18. AMMON.

« On l'ensevelit dans sa sépulture, dans le jardin d'Oza [4]. »

Les Chroniques ne mentionnent que la mort violente d'Ammon, sans rien dire du lieu de sa sépulture.

« Et ils ensevelirent Ammon avec son père. Καὶ τῷ πατρὶ « συνθάπτουσι τὸν Ἄμωσον [4]. »

Manassés et son fils Ammon, qui avaient abandonné le culte de leurs pères, durent ne pas tenir à se réunir à eux, après leur mort, et ils se firent enterrer dans leur jardin.

19. JOSIAS.

« Ses serviteurs le chargèrent mort sur un chariot, le por-

1. II Rois, XXI, 18.
2. II Chron., XXXIII, 20.
3. Ant. Jud., X, III, 2.
4. II Rois, XXI, 26.
5. Ant. Jud., X, IV, 1.

« tèrent de Megiddo à Jérusalem, et l'ensevelirent dans sa « sépulture [1].

« Il mourut et fut enseveli dans le sépulcre de ses pères [2].

« Et il fut enseveli magnifiquement dans les sépulcres de ses « pères. Καὶ κηδεύεται ἐν ταῖς πατρῴαις θήκαις μεγαλοπρεπῶς [3]. »

Quel est le *sépulcre de ses pères*, dans lequel il fut enterré? est-ce celui de David? est-ce celui de Manassés et d'Ammon? Cela est sujet à question. Toutefois, Josias ayant complétement renié la conduite et l'apostasie de ses deux prédécesseurs, a bien pu, malgré les liens du sang, exiger que ses restes reposassent auprès de ceux de ses ancêtres qui avaient été fidèles au culte du vrai Dieu.

VIII. — 20. Joakhaz.

« Il ne régna que 3 mois, fut détrôné par le roi d'Égypte et « emmené prisonnier dans ce pays [4]. »

Il y mourut [5]. »

Joakhaz n'a donc pas été déposé dans les sépulcres royaux.

IX. — 21. Joakim.

« Il fut emmené en captivité à Babylone par Nabou-cadr- « atzar [6]. »

Le livre des Rois mentionne simplement sa mort en disant « qu'il se coucha avec ses pères [7]. »

Josèphe est plus explicite, il nous dit que : « Nabou-cadr-

1. II Rois, xxiii, 30.
2. II Chron., xxxv, 24.
3. Ant. Jud., x, v, 1.
4. II Chron., xxxvi, 4.
5. II Rois, xxiii, 34. — Josèphe, Ant. Jud., x, v, 2.
6. II Chron., xxxvi, 6.
7. II Rois, xxiv, 6.

« atzar fit tuer Joakim, et ordonna de jeter hors des murs, son « cadavre laissé sans sépulture. Ὃν ἄταφον ἐκέλευσε ῥιφῆναι πρὸ « τῶν τειχῶν [1]. »

Joakim n'a donc pas reposé dans les sépulcres royaux.

X. — 22. Joakin.

« Il fut emmené en captivité à Babylone [2].

Joakin était encore vivant à Babylone, lorsque Jérusalem fut mise à sac par les Babyloniens.

XI. — 23. Sédékias.

Sédékias, après avoir vu tuer ses enfants, eut les yeux crevés, et fut emmené en captivité à Babylone [3].

Les Chroniques n'en disent rien, et Josèphe [4] raconte les faits de la même manière que le livre des Rois.

Évidemment Joakin et Sédékias n'ont pu être inhumés dans le caveau royal.

Récapitulons maintenant, et voyons quels sont les rois de Juda qui ont été déposés dans les sépulcres royaux :

1. David.
2. Salomon.
3. Roboam.
4. Abias.
5. Assa.
6. Josaphat.
I. — 7. Joram (tombeau particulier.)
8. Okhosias.
II. — 9. Athalie.
10. Joad, le grand prêtre.
III. — 11. Joas (tombeau particulier).
12. Amazias.
IV. — 13. Azarias-Osias (lépreux).
14. Jotham.
V. — 15. Akhaz (tomb. particulier).
16. Ézékhias.
VI. — 17. Manassés (tomb. partic.).
VII. — 18. Ammon. (*Idem.*)
19. Josias.
VIII. — 20. Joakhaz.
IX. — 21. Joakim.
X. — 22. Joakin.
XI. — 23. Sédékias.

1. Ant. Jud., x, vii, 3.
2. II Chron., xxxvi, 10. — II Rois, xxiv, 15. — Ant. Jud., x, vii, 1.
3. II Rois, xxv, 7.
4. Ant. Jud., x, viii, 2.

De cette liste, il résulte que onze rois et le grand prêtre Joad ont été déposés dans le sépulcre des rois, et que, parmi les rois dont les corps n'y ont pas été inhumés, trois, le 7e, le 11e et le 13, avaient dû y faire préparer pour eux, de leur vivant, des tombes qui sont restées vides; et, enfin, que huit rois n'ont pu y être enterrés.

Il ne paraîtra sans doute pas sans intérêt de comparer le nombre des tombes des Qbour-el-Molouk, aux nombres des trois séries de rois que je viens de signaler.

Quinze personnages ont fait préparer leurs tombeaux dans les caves royales, et trois d'entre eux n'y ont pas été déposés. Aux Qbour-el-Molouk, quinze tombes ont été préparées pour recevoir des sarcophages. Il y a donc ici une coïncidence bien étrange, si elle n'est que l'effet du hasard. Cinq tombes seulement sont restées à l'état d'ébauche, et comme toutes les places disponibles, vu l'étendue des grandes chambres sépulcrales, ont été employées, soit à l'état complet, soit à l'état d'ébauche, il en faut conclure, s'il y a identité entre les Qbour-el-Molouk et les caveaux des rois de Juda, que les deux derniers rois, Joakin et Sédékias, n'y ont pas choisi de place pour eux-mêmes.

Il est bien entendu qu'Athalie ne doit pas entrer en ligne de compte, et qu'il n'est pas possible de songer à elle, si l'on cherche à fixer l'ordre d'inhumation des rois dans les Qbour-el-Molouk.

On voit que j'admets l'identité des Qbour-el-Molouk avec les tombeaux des rois de Juda, avant d'avoir détruit les objections que l'on peut élever contre l'opinion que j'émets aujourd'hui. Mais je les examinerai plus loin, et j'espère alors faire voir que ces objections ne sont qu'apparentes et qu'il est facile de les réfuter.

Revenons à l'ordre des inhumations.

Je l'ai déjà dit, la place d'honneur revient de droit au saint roi David. C'est donc bien lui qui était inhumé dans la petite chambre inférieure, ne contenant qu'un seul sarcophage, et placé dans l'axe même du vestibule. Sur les deux étagères ont été très-probablement placés les trésors pillés plus tard, par Hyrcan et par Hérode le Grand [1].

Dans les six tombes de la première chambre la plus rapprochée du corps de David, ont été enterrés : Salomon, Roboam, Abias, Assa et Josaphat. La tombe de Joram a été préparée, mais n'a pas reçu le corps de ce roi. C'est peut-être celle qui ne présente pas de petite chambre cachée, destinée à recevoir les objets précieux enfouis dans la tombe des rois.

Dans la seconde chambre se trouvent six tombes, complètes ou simplement ébauchées, plus l'entrée de la seconde chambre inférieure, où est placé un sarcophage orné de rosaces [2].

Nous devons donc y trouver les places d'Okhosias, de Joad, de Joas, d'Amazias, d'Ozias et de Jotham.

En commençant par la face du fond et par la tombe du milieu, nous avons celle d'Okhosias; à droite est la tombe du grand prêtre Joad, et cette tombe n'a pas de réduit; cela devait être, puisqu'il s'agissait d'un grand prêtre, sans trésors que l'on pût enterrer avec lui. La tombe complète de gauche est celle de Joas; elle a été, ainsi que je l'ai dit, construite, mais elle est restée vide.

Prenant ensuite les trois tombes du côté gauche, celle du milieu, qui a été occupée, revient à Amazias, celle qui est placée au-dessous, et qui n'est qu'ébauchée, revient à Ozias, le roi lépreux; elle est donc restée à l'état d'ébauche, pour le motif qu'on a vu plus haut. Enfin, la tombe inférieure, qui a été occupée, est celle de Jotham.

1. Voyez pl. xxxi et xxxii.
2. Voir pl. xxxiii.

Mais, pourquoi les tombes d'Amazias et de Jotham n'ont-elles pas de réduit destiné à cacher des objets précieux, des trésors? Le voici, je crois: Joas, roi d'Israël, après s'être emparé de Jérusalem et avoir fait prisonnier Amazias, s'en retourna à Samarie, « emportant tous les trésors du temple et « tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans le palais d'Amazias [1]. » Celui-ci, presque aussitôt après, fut forcé de s'enfuir à Lakis, où il périt assassiné. Quels trésors eût-on pu enterrer avec un roi qui s'était fait dépouiller par l'étranger et qui n'avait plus d'amis? Aucun, sans doute : pour lui donc l'absence de cachette est parfaitement justifiée.

Passons à Jotham. Le règne de celui-ci fut heureux et prospère, il imposa un tribut annuel aux Ammonites; il aurait donc pu laisser des trésors après lui; mais il dut dépenser des sommes énormes à relever et à orner la cité sainte et le temple; rien ne nous dit que ce fut un roi songeant à faire des économies, bien au contraire [2]. L'absence de la cachette, dans son tombeau, est donc jusqu'à un certain point naturelle.

Passons à la 3e chambre, en nous réservant de revenir à la 2e chambre de l'étage inférieur. Nous avons ici six tombes nouvelles.

Sur le côté gauche, celle du milieu a été préparée, mais elle n'a pas de cachette; la tombe d'Akhaz, a dû être préparée, mais n'a pas servi. Akhaz, qui avait payé des sommes énormes au roi d'Assyrie, Tiglat-fela-sar, en ruinant le trésor royal et le trésor divin, n'avait garde de laisser, après lui, des sommes considérables à enterrer dans son tombeau.

Aux deux côtés de la tombe d'Akhaz sont deux tombes ébauchées. Or, Ézékhias devrait, ce semble, occuper une de ces

1. « Τούς τε τοῦ Θεοῦ θησαυροὺς ἀνείλετο, καὶ ὅσος ἦν τῷ Ἀμασίᾳ χρυσὸς καὶ ἄργυρος « ἐν τοῖς βασιλείοις ἐξεφόρησε. » (Josèphe, Ant. Jud., IX, IX, 3.)

2. Voir Josèphe, Ant. Jud., IX, XI, 2.

deux tombes. Heureusement la Bible nous vient en aide. Ézékhias fut enterré avec luxe dans une chambre particulière, במעירה. C'est donc à lui que j'attribue sans hésitation la seconde chambre inférieure, dans laquelle on pénètre par l'escalier débouchant dans la seconde chambre sépulcrale que nous venons d'étudier.

Que deviennent dès lors les deux tombes ébauchées de ce côté? Les places abandonnées de Manassés et d'Ammon, qui se firent enterrer dans le jardin d'Oza.

Après ces deux rois, vient Josias, qui reprit avec ferveur le culte du vrai Dieu et qui reposa dans les sépulcres royaux. La tombe qui se présente immédiatement après est complète, et elle contient une cachette à trésors. Josèphe nous rend très-bien compte de la présence de cette cachette. Voici ses expressions :

« Ensuite, Josias, après avoir vécu en paix et avoir surpassé « tous les autres en richesses et en gloire, mourut de la ma« nière suivante [1]. »

Il raconte alors la fin malheureuse de ce monarque.

Après Josias viennent Joakhaz, Joakim, Joakin et Sédékias, dont les malheurs sont bien connus et avec lesquels finit la dynastie et le royaume de Juda. Il était donc naturel qu'après la tombe de Josias, il n'y eût plus que des tombes ébauchées.

Je le demande maintenant, est-il possible que le hasard seul ait présidé à l'enchevêtrement étrange de ces tombes achevées et inachevées des Qbour-el-Molouk, lorsque cet enchevêtrement s'explique de lui-même, aussitôt que la vraie attribution de ce monument illustre est trouvée? Je me dispenserai de répondre moi-même.

1. « Ζήσας δ'ἐν εἰρήνῃ μετὰ ταῦτα Ἰωσίας, ἔτι δὲ καὶ πλούτῳ καὶ τῇ παρὰ πᾶσιν « εὐδοξίᾳ, κατέστρεψε τούτῳ τῷ τρόπῳ τὸν βίον. » (Ant. Jud., x, iv, 5.)



D'ailleurs, la disposition de ces tombes, avec réduit destiné à recevoir des objets précieux ou des trésors, ne se trouve absolument que là, dans l'immense nécropole de Jérusalem, et cette disposition présente une anomalie inexplicable, si l'on ne reconnaît pas, dans ces cachettes, la trace de l'habitude que l'on avait d'enterrer les rois de Juda avec leurs trésors.

Nous lisons dans Dion-Cassius, à propos de la destruction de Jérusalem par les Romains : « Ceci leur avait été annoncé par « le fait que le monument de Salomon, pour lequel ils ont un « profond respect, s'écroula et tomba spontanément[1]. » On me permettra de chercher dans cette assertion une preuve de plus à l'appui de mon système; les oscillations d'un tremblement de terre ne font pas crouler un caveau taillé dans la masse du roc; cela seul peut crouler qui a été bâti ou qui n'offre pas une résistance égale dans tous les sens. D'ailleurs, pour que les Juifs trouvassent un présage fatal dans l'écroulement du tombeau de Salomon, il fallait que cet écroulement pût être vu de leurs yeux[2].

Pouvaient-ils savoir ce qui s'écroulait dans l'intérieur d'une cave sacrée, où il était impossible de pénétrer, ainsi que nous le dit Josèphe? Je n'hésite pas à répondre que non. Qu'en conclure? Que ce fut le vestibule apparent qui fut abattu par un tremblement de terre, et que ce même tremblement de terre fit également crouler le monument expiatoire d'Hérode, élevé par ce prince, après sa profanation, à la porte même du tombeau

1. *Histoire romaine*, l. LXIX, c. 14.

2. Dans les *Actes des Apôtres* nous lisons : « Mes frères, qu'il me soit permis de « vous dire hardiment sur le patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et « que son sépulcre existe auprès de nous, jusqu'à ce jour. Ἄνδρες ἀδελφοί, ἐξὸν εἰπεῖν « μετὰ παῤῥησίας πρὸς ὑμᾶς περὶ τοῦ Πατριάρχου Δαβίδ, ὅτι καὶ ἐτελεύτησε καὶ ἐτάφη, « τὸ μνῆμα αὐτοῦ ἐστὶν ἐν ἡμῖν ἄχρι τῆς ἡμέρας ταύτης. *Actes*, II, 29. » Saint Pierre et ceux qui l'écoutaient connaissaient donc parfaitement le tombeau du roi David, qui était encore intact, au moment de la prédication du prince des apôtres.

des rois. Comparons ces faits avec les lieux tels qu'ils sont aujourd'hui. L'entablement du vestibule est fendu dans toute sa hauteur, et l'une des deux parties s'est abaissée d'une manière appréciable. Les deux colonnes qui le soutenaient ont été forcément broyées en ce moment, aussi bien que la face intérieure de la muraille de rocher, dans laquelle est taillée la porte qui amène dans la grande cour de l'édifice. Enfin, le tertre assez élevé, qui est placé juste en face du vestibule, recouvre très-probablement la base du monument expiatoire, bâti par Hérode, et que la même catastrophe aura frappé [1].

J'arrive enfin aux objections qui peuvent être élevées contre l'attribution que je viens de donner aux Qbour-el-Molouk. J'espère n'en négliger aucune; mais, dans tous les cas, j'en verrais, avec grand plaisir, surgir de nouvelles, parce que je me crois dans le vrai, et qu'il me serait probablement aisé de les réfuter.

Les seules objections que je crois avoir à combattre sont les suivantes :

1° Le tombeau de David et de sa dynastie était sur le mont Sion, et il y est encore en grande vénération parmi les Musulmans;

2° Les ornements architectoniques des Qbour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque;

3° Le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion;

4° Enfin ce tombeau a été ouvert par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par ordre du rabbin de Jérusalem.

Voilà tout, si je ne me trompe. Examinons donc ces objections l'une après l'autre.

1. Voyez pl. XXVIII.

On a dit si longtemps que le tombeau de David était sur le mont Sion, qu'on a fini par le croire. Mais sur quelle base solide est donc assise cette opinion? Est-ce l'Écriture sainte qui nous l'apprend? Non. Est-ce Josèphe? Pas davantage. D'où vient-elle donc? J'avoue que je l'ignore complétement. S'il n'y a pas d'autre raison pour le croire que l'emploi des mots בעיר דויד, *dans la ville de David*, dans les différentes indications que nous fournit l'Écriture sainte, pour le lieu d'inhumation de David et de sa dynastie, cette raison est faible, ainsi que je l'ai déjà montré, et que je vais le faire voir de nouveau.

Je citerai pour cela quelques passages tirés de l'Écriture sainte, et qui prouvent que l'expression עיר דויד, n'a jamais eu le sens étroit qu'on lui applique d'ordinaire, en tenant compte de quelques versets du texte sacré et en passant l'éponge sur quelques autres, ce qui est commode sans doute pour la discussion, mais seulement jusqu'au jour où l'on trouve sur son chemin un contradicteur qui ne se contente pas d'*à peu près*, lorsqu'il s'agit de démontrer un fait important.

Lorsque j'ai publié mes idées, fort nouvelles j'en conviens, sur le compte des Qbour-el-Molouk, j'ai vu surgir les dénégations les plus passionnées, et les brevets d'ignorance m'ont été distribués avec une générosité rare; j'ai dû naturellement examiner de près les arguments avec lesquels on battait en brèche l'opinion que j'avais émise. Je n'aurai donc qu'à reproduire ici ce que j'ai dit ailleurs, en remerciant sincèrement mes adversaires du service qu'ils m'ont rendu, en m'aidant très-puissamment à compléter la démonstration des faits que j'avançais.

Voici donc deux passages qui prouvent que le nom *Cité de David* s'appliquait à autre chose qu'à la forteresse placée sur le sommet du mont Sion. Nous lisons dans les Chroniques (II, xxxii, 5) : Et il (Ézékhias) fortifia Meloua (Millo), cité de Da-

vid (sous-entendu qui est là). Meloua, dont on a voulu faire une colline, est une vallée; Meloua, c'est incontestablement le Tyropœon, le Tyropœon s'appelait donc aussi la Cité de David.

Plus loin encore[1], nous lisons: Après cela, il (Manassé) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement... Certes, ce qui est désigné ici par cité de David n'est pas exclusivement la forteresse placée au sommet du mont Sion. Notons en passant que ce mur de Manassé n'est très-probablement que le mur magnifique dont deux immenses tronçons se relient au jardin de la mosquée d'el-Aksa.

Les mœurs judaïques s'opposaient invinciblement à ce que des sépulcres fussent établis dans l'intérieur d'une ville; ceci ne saurait être douteux; un curieux passage de Josèphe constate ce fait, à propos de la fondation de Tibériade[2]. Voici, à propos de la population qu'Hérode implanta dans la ville qu'il venait de fonder, ce que dit l'historien : « Pour les décider à habiter dans « cette ville, il fit bâtir leurs maisons et leur donna des terres, « parce qu'il savait qu'il était contraire aux lois et aux mœurs « judaïques d'habiter une ville pareille; en effet, en construisant « Tibériade, on avait détruit un certain nombre de sépulcres, « qui se trouvaient sur son emplacement, et notre loi déclare « impur, pendant sept jours, quiconque habite un lieu sembla- « ble. » Les habitants de Jérusalem eussent donc été impurs à perpétuité, et Salomon tout le premier; lui qui devait donner l'exemple du respect aux lois divines et humaines, il les eût donc enfreintes sans hésitation, et tous ses successeurs eussent

1. Chron., II, xxxiii, 14.
2. Voir Ant. Jud., xviii, ii, 3.

été aussi peu scrupuleux que lui? et les habitants l'eussent souffert, sans mot dire? Cela est de toute impossibilité.

Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que Salomon fit habiter hors de la forteresse de Sion la fille de Pharaon [1], qu'il avait épousée, parce que ce lieu, étant sacré, ne pouvait être profané par la présence d'aucune chose impure; et le roi, si scrupuleux en cette circonstance, eût mis ses scrupules de côté, lorsqu'il s'agissait d'un cadavre et d'une tombe? Je me dispense de répondre à cette question.

Le palais que Salomon fit bâtir pour la reine était à Meloua; la reine sortit donc de la cité de David pour aller habiter Meloua; et voilà que, dans les Chroniques, Meloua devient partie intégrante de la cité de David. Cette dénomination n'est donc pas exclusivement attachée à la forteresse du mont Sion.

Je ne conteste nullement que cette forteresse n'ait été, par excellence, nommée *la Cité de David*; mais, est-ce une raison pour que ce nom n'ait pu, par extension, s'appliquer à la capitale tout entière du royaume de David? Je ne le pense pas.

Jérusalem est devenue la ville de David, comme Ninive la ville de Ninus, comme Rome la ville de Romulus, comme Aix-la-Chapelle la ville de Charlemagne.

La présence de nombreux tombeaux ne pouvait, dit-on, causer aucune souillure dans la forteresse de Sion. Ceci ne me paraît pas démontré, et le roi Salomon, qui forçait la reine, sa femme, fille du puissant roi d'Égypte, à loger hors de l'enceinte de la forteresse, parce que cette enceinte était sacrée et que la présence d'une femme pouvait la souiller, Salomon aurait eu mauvaise grâce à traiter ainsi la reine, s'il avait pris le parti d'établir à poste fixe des tombes, fût-ce celle de son père, dans l'enceinte où avait reposé l'arche d'alliance. Nous lisons [2] : « Sa-

1. Rois, I, IX, 24 et Chron., II, VIII, 11.
2. Chron., II, VIII, 11.

« lomon fit monter, de la ville de David, la fille de Pharaon à la « maison qu'il lui avait bâtie; car il avait dit : Il ne doit pas me « demeurer une femme dans la maison de David, roi d'Israël; « car ils sont sacrés les lieux où est venue l'arche de Jehovah. » Le mot employé par l'écrivain sacré est העלה, et signifie littéralement *faire monter;* en conclurons-nous, qu'en quittant le sommet du mont Sion, la reine a dû monter pour gagner sa nouvelle demeure? Nullement; je pense, moi, qu'elle a dû descendre forcément. Je demande la permission de faire observer que le radical de ce mot est le même que celui du mot מעלה, sur le sens duquel je conserve donc mon opinion en toute sécurité, et que je continuerai à considérer comme signifiant, lieu profond, dans le verset qui concerne la tombe du roi Ézékhias.

Le tombeau de David, dira-t-on, est bien réellement à la mosquée de *Naby-Daoud,* si vénérée des Musulmans, qu'ils n'y laissent pénétrer ni les Chrétiens ni les Juifs. Examinons ceci. La mosquée de *Naby-Daoud* passe bien, en effet, parmi les Musulmans, pour contenir le tombeau du saint roi. Mais, qu'est-ce que c'est que cette mosquée? C'est l'église chrétienne bâtie sur l'emplacement de la maison où eut lieu la sainte Cène. C'est dans le caveau même où les Musulmans ont placé leur tombeau postiche de David, que fut apprêté l'agneau pascal, et le docte Quaresmius constate, dans son livre inappréciable, que les moines chrétiens, expulsés de cette église, lorsqu'elle fut transformée en mosquée, n'avaient jamais eu l'idée d'y voir quoi que ce fût qui ressemblât aux caves sépulcrales des rois de Juda. Comment donc les Musulmans ont-ils, un beau jour, prétendu que la mosquée de *Naby-Daoud* contenait le sépulcre du saint roi? Très-probablement, ils l'ont fait avec les éléments de certitude qui leur ont servi lorsqu'ils ont déterminé la place du tombeau de Moïse à *Naby-Mousa,* c'est-à-dire à quelques heures seulement de Jérusalem, tandis qu'il est parfaitement cer-

tain que Moïse mourut de l'autre côté du Jourdain, et qu'il fut enterré dans une vallée de la terre de Moab.

En dernière analyse, l'opinion qui place à *Naby-Daoud* le tombeau de David n'est nullement soutenable, et elle croule d'elle-même. Au reste, pour accréditer leur fable pieuse, les Musulmans, sous prétexte de je ne sais quels événements terribles qui menacent quiconque pénétrerait dans le caveau où ils affirment que repose le roi David, n'y laissent entrer personne, pas plus les Musulmans que les autres.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette première objection, et je la laisse pour ce qu'elle vaut. Passons à la seconde.

Effectivement, la frise ciselée sur le rocher dans lequel est taillé le vestibule des Qbour-el-Molouk offre des triglyphes et des patères; de plus, les moulures dont la corniche est surchargée ont bien l'élégance des moulures grecques[1]. Mais pourrait-on affirmer que les ordres dorique et ionique sont d'invention grecque? Je ne crains pas de dire, parce que les objections abondent, qu'en le faisant on courrait grand risque de se tromper. Il est aujourd'hui démontré pour moi, et j'espère avoir bientôt beaucoup d'architectes de mon avis, que le chapiteau ionique est venu des Phéniciens aux Hébreux, et beaucoup plus tard aux Grecs. Ce chapiteau, je l'ai retrouvé en Phénicie et dans une localité moabite, certainement beaucoup plus vieille que les villes grecques, et, certes, les Moabites n'avaient point eu de grands rapports avec les Grecs, lorsqu'ils bâtissaient leurs étranges cités, en blocs de lave non équarris et formant de véritables murs cyclopéens. Je n'ajouterai plus qu'un mot sur ce point. Le monument de Khorsabad est antérieur à la belle architecture ionique des Grecs: eh bien! que l'on ouvre le livre

1. Voyez pl. XXX.

de M. Botta et l'on y trouvera, planche 114, un petit édifice orné de deux colonnes à chapiteaux ioniques et d'un couronnement d'antefixes, représenté sur un bas-relief assyrien, tiré du palais de Khorsabad.

Sur un autre bas-relief (planche 141), on verra le pillage d'un temple, avec les prétendues patères de notre frise des Qbour-el-Molouk, et là ces patères seront aisément reconnues pour des boucliers appendus aux murailles. Quant aux triglyphes, voici qui peut singulièrement modifier l'opinion qu'ils sont d'origine grecque; je transcris intégralement une note très-importante que je dois à l'amitié de M. Prisse d'Avennes :

« Les Grecs ne peuvent pas plus revendiquer l'invention des « triglyphes que celle de la colonne dorique. Les monuments « égyptiens présentent tous les éléments de cet ordre d'archi- « tecture, usité bien avant que les Grecs n'aient songé à élever « des édifices. Ainsi, dans les hypogées de Beni-Haçan, qui « remontent aux Pharaons de la 12e dynastie, c'est-à-dire à « environ 3,000 ans avant J.-C., on voit des colonnes à canne- « lures, appelées par Champollion Protodoriques, et des enta- « blements ornés de Gouttes et de Mutules. Dans les hypogées « de Koum-el-Ahmar, qui datent de la 6e dynastie, ainsi que le « prouvent les cartouches de Papi et de Teti qui y sont gravés, « on remarque des piliers à fleurs de lotus, qui soutiennent « une architrave portant des espèces de triglyphes. Cet orne- « ment caractéristique existe aussi sur plusieurs édicules peints « ou sculptés à des époques antérieures aux premiers monuments « grecs. J'en ai réuni de nombreux exemples dans mon *Histoire* « *de l'art chez les anciens Égyptiens*, ouvrage entièrement ter- « miné depuis longtemps, mais que je ne puis livrer à la publi- « cité, sans l'appui du gouvernement.

« A Karnak, sur des colonnes formées de tiges et de boutons « de lotus, on trouve des ornements taillés dans le genre des

« triglyphes. Ces colonnes appartiennent au règne de Thout-« mès III, de la 18e dynastie. Enfin, toutes les corniches égyp-« tiennes sont décorées de véritables triglyphes, bicolores ou « tricolores, alternant avec des cartouches divins ou les cartou-« ches du roi fondateur du monument. J'ajouterai encore que, « sur les plafonds de tous les hypogées, on trouve des ornements « formés de méandres, qu'on appelle aussi *grecques*, parce qu'on « croyait cet ornement particulier aux Grecs. Je ne pousserai « pas plus loin ce parallèle, qu'on pourrait étendre à toutes les « parties les plus caractéristiques de l'architecture des Hellènes.

« L'architecture égyptienne s'est modelée sur les premiers « édifices qui étaient construits en bois, et non sur les habitations « des Troglodytes, sur des grottes ou des *Speos*, comme l'ont « avancé trop légèrement MM. Huyau et Gau, et tout dernière-« ment M. Raoul-Rochette; c'est une vérité démontrée par « l'étude approfondie des monuments égyptiens. On reconnaît, « en effet, dans les agencements des colonnes, des architraves, « des mutules, des corniches, etc., etc., des preuves incontes-« tables de cette origine. Les portes des Hypogées sont quel-« quefois décorées de linteaux hémicylindriques, représentant « un tronc d'arbre à demi équarri; les plafonds sont souvent « ornés de poutres et de solives, peintes de façon à imiter la « couleur et tous les accidents du bois, système d'ornemen-« tation qui atteste, d'une manière irrécusable, le type primitif « de l'architecture égyptienne. Mais elle dédaigna bientôt ces « constructions éphémères, pour employer des matériaux tout à « la fois plus durables et plus appropriés à ses besoins. On peut « suivre encore, sur les monuments épars dans la vallée du Nil, « l'histoire des développements successifs de l'art. D'abord pa-« raissent les formes rectilignes, nées avec la charpente et trans-« mises à la pierre; puis, l'art, s'élevant à l'imitation de la nature, « introduit, vers l'époque de la 12e dynastie, les formes végétales

« dans les piliers, les colonnes et toute l'ornementation ; enfin, « au temps de la 18e dynastie, les formes humaines s'allient par- « tout aux formes géométriques et végétales et amènent la per- « fection de l'architecture.

« L'art ne prend naissance chez un peuple, que sous l'in- « fluence de maintes circonstances fécondes, qu'il n'est pas « donné à tous de réunir. Aussi, il y a généralement en archi- « tecture une transmission héréditaire des idées, des méthodes « et du style, des peuples majeurs à tous les peuples en travail « de civilisation. En Grèce, les traditions primitives témoignent « que tous leurs procédés techniques et artistiques furent déri- « vés de la Phénicie et de l'Égypte. Tout démontre chez les « Grecs, et principalement chez les Athéniens, le carac- « tère et le style d'un art d'emprunt. On sait que des corpo- « rations vagabondes d'artistes, des pontifes lithotomistes, « avaient porté dans l'Hellade tous les arts utiles : pratique et « modèles leur venaient de l'étranger, et probablement des « bords du Nil. Le principal monument construit par Dédale, « était un labyrinthe pareil à celui qui existait en Égypte. En « admettant que les Grecs n'aient pas adopté, dans leurs co- « lonnes *doriques* et leurs triglyphes, des formes déjà invétérées « en Égypte, ils auraient rencontré les mêmes configurations, « en partant du même point, les constructions en bois, archi- « tecture primitive de tous les peuples. Mais les premiers édi- « fices en charpente diffèrent tellement partout, que la dissem- « blance de la donnée primordiale, doit conduire à des résultats « et à des développements très-variés. C'est précisément cette « donnée des temps fabuleux, antéhistoriques, de l'architecture, « qui me paraît éminemment égyptienne. Altérés par des be- « soins locaux, perfectionnés par des idées et un goût particu- « liers, ces éléments d'emprunt ont enfanté à leur tour des « merveilles.

« Quant aux Hébreux, élevés au milieu des monuments de « l'Égypte, ils n'ont pas eu à passer par tous les développe- « ments de l'art; ils ont dû, sinon se mettre à la hauteur où « leurs maîtres se trouvaient alors, du moins adopter leurs for- « mes architectoniques, tout en cherchant un art national. Mal- « gré ce que dit la Bible des ouvriers envoyés par Hiram, les « Phéniciens, qui n'ont laissé aucun monument d'une origina- « lité incontestable, ne me paraissent pas avoir été les uniques « maîtres des Hébreux. Salomon, marié à la fille d'un roi « d'Égypte, avait sûrement aussi des artistes de ce pays. D'ail- « leurs, la civilisation égyptienne s'était tellement répandue « dans l'ancien monde, qu'on rencontre partout leur système « d'architecture, l'empreinte de leur génie, dans la Judée « comme dans la Phénicie, à Ninive comme à Persépolis. « L'Égypte, cette terre féconde qui portait en elle assez d'idées « pour défrayer toute la civilisation antique, pendant des siè- « cles, a successivement procréé l'art architectural, chez les « Phéniciens, les Hébreux, les Assyriens et les Grecs. »

En définitive, quels sont les autres ornements de cette frise? des couronnes, des palmes, des feuillages et des fruits. Qu'on veuille bien relire, dans la Bible, la description des édifices somptueux élevés par Salomon, à l'aide des artistes attirés par lui de Phénicie, et l'on sera tout surpris de reconnaître que tous les ornements des Qbour-el-Molouk, sont précisément ceux que les écrivains sacrés mentionnent, comme ayant été employés dans les embellissements du temple et du palais.

On m'a objecté que le saint roi David, vu ses habitudes de simplicité, n'avait pas dû se faire construire, pendant sa vie, de tombeau pour lui-même; le roi qui ne donnait qu'une simple tente à l'arche d'alliance, a-t-on dit, ne pouvait songer à sa dépouille mortelle. J'en demeure d'accord, c'est donc Salomon qui a fait creuser le tombeau de son père..... « Son fils Salo-

« mon l'ensevelit magnifiquement à Jérusalem. Ἔθαψε δ' αὐτὸν ὁ « παῖς Σολομὼν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς [1], dit Josèphe. » Qu'y a-t-il dès lors d'étonnant à ce que ce monument funéraire ait été empreint de la splendeur que les artistes phéniciens, mandés tout exprès par Salomon, répandaient sur les admirables constructions qui devinrent une des merveilles du monde. Avant sa mort, David disait à son fils Salomon [2] : « Tu as avec « toi, en quantité, des ouvriers, des tailleurs de pierres et des « ouvriers en pierres, et des charpentiers, et toute espèce « d'hommes intelligents en chaque ouvrage. » On voit donc que les artistes intelligents ne manquaient pas à Jérusalem, même du temps de David.

Nous lisons encore [3] : « David remit à Salomon, son fils, le « modèle de sa galerie et de sa maison, de ses trésors et de ses « greniers, de ses chambres intérieures et de la maison du cou- « vercle; — 12. et le modèle de tout ce qu'il avait en projet, « pour les parvis de la maison de Jéhovah, et de toutes les cel- « lules à l'entour, pour les trésors de la maison de Dieu et les « trésors des choses consacrées, — 13. des divisions des prêtres « et des lévites, et de toute la confection du service de la maison « de Jéhovah, et de tous les ustensiles du service de la maison « de Jéhovah. . . etc. . . , etc. »

Il y avait donc à Jérusalem, du vivant de David, des artistes capables de rédiger des plans et de construire des modèles d'édifices à bâtir. Qu'en conclure? Que sous le règne du saint roi on pouvait concevoir déjà et exécuter de grandes choses.

Quand, plus tard, Salomon écrivit à Houram, roi de Sour, pour lui demander de l'aider dans la construction du temple, il lui dit dans sa lettre :

1. Ant. Jud., VII, XV, 3.
2. Chron., I, XXII, 15.
3. Chron., I, XXVIII, 11.

« Et maintenant, envoie-moi un homme intelligent, pour tra-
« vailler en or, en argent et en airain, en fer, en pourpre rouge,
« en cramoisi et en hyacinthe, qui sache tailler des sculptures,
« avec les gens sages qui sont avec moi en Jahouda et en Jé-
« rusalem, que David mon père a préparés[1]. »

Le roi Houram lui répond :

« Et maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui
« a appartenu à Houram mon père, fils d'une femme des filles
« de Dan (son père était tyrien), expert à travailler dans l'or,
« dans l'argent, dans l'airain, dans le fer, dans les pierres,
« dans le bois, dans la pourpre, dans l'azur, dans le lin fin,
« dans le cramoisi, à tailler toute espèce de sculpture (לפתח כל
« פתוח) et à imaginer toutes sortes d'inventions dont on le
« chargera, avec tes sages et les sages de mon seigneur David,
« ton père[2]. »

Tous ces passages sont bien précieux. Salomon a besoin d'un homme capable d'exécuter l'ornementation qu'il destine au temple du Seigneur. Cet homme, il sait qu'il peut le trouver en Phénicie; il le demande au roi Houram, et le monarque le lui envoie aussitôt. Cet artiste a-t-il pu concevoir et exécuter à lui seul toutes les splendeurs du temple et du palais? Non, certes; il a donc créé une véritable école à Jérusalem, et cette école a dû forcément suivre les méthodes qui lui furent enseignées par son fondateur tyrien.

Pour excaver dans le roc vif une tombe digne de son père, Salomon n'avait pas besoin d'autres artistes que ceux qui se trouvaient à Jérusalem; pour l'orner convenablement, il a pu se servir, soit de l'artiste tyrien lui-même, soit des élèves de celui-ci, et ces élèves ont dû mettre en œuvre l'ornementation toute phénicienne que leur habile maître leur avait enseignée.

1. Chron., II, II, 6.
2. Chron., II, 12.

On m'a objecté aussi que les récits des spoliations exercées tour à tour par Hyrcan et par Hérode, sont des fables inventées à plaisir par Josèphe. Il faudrait alors expliquer pourquoi Hérode a fait construire, à la porte même du tombeau des rois, un monument expiatoire, après la fatale visite dans laquelle deux de ses doryphores périrent. Josèphe connaissait et a parlé, *de visu*, de ce monument, qu'il décrit; en nier l'existence et l'origine devient donc très-difficile. De plus, l'entrée du tombeau des rois était donc bien connue de la population entière de Jérusalem.

A l'époque de Salomon, l'argent n'était pas très-rare à Jérusalem, car nous lisons ce qui suit dans les Saintes-Écritures : « L'argent n'était estimé de rien, du temps de Salomon[1]. Puis[2] : « le roi rendit l'argent et l'or communs à Jérusalem comme les « pierres; et les cèdres le furent comme les sycomores, qui « sont dans la vallée en grande quantité. » La même assertion est répétée au Ier livre des Rois, x, 27. Quelque hyperbolique que puisse être cette dernière expression, elle ne prouve pas moins que Salomon pouvait, sans gêner beaucoup ses finances, ensevelir 3,000 talents d'argent dans la tombe de son père.

Mais, dit-on, si des trésors ont existé dans cette tombe, et Sésac, et les Assyriens, et tant d'autres spoliateurs du trésor du temple et du trésor royal de Jérusalem, ont dû dépouiller les tombes royales. On oublie une chose; c'est que les peuples de l'antiquité n'étaient pas des violateurs de tombeaux, et qu'ils avaient un respect profond pour la demeure des morts. Aussi, lorsque Cambyse, devenu maître de l'Égypte, eut violé le sépulcre d'Amasis, il n'y eut qu'un cri d'indignation et de malédiction contre lui. Cette hypothèse ne me semble donc pas avoir une valeur suffisante.

1. Chron., II, IX, 20.
2. Chron., II, I, 15.

L'objection la plus sérieuse, contre l'identité des Qbour-el-Molouk et du tombeau de David et des princes de sa dynastie, est tirée du livre de Néhémie. C'est un livre bien difficile à comprendre, il faut l'avouer, que le livre de Néhémie; car, plus on l'étudie, moins on en saisit la valeur, en tant que description des lieux.

Néhémie était échanson du roi Artaxercès Longue-main (I, 11). Dans la 20e année du règne de ce prince, il obtint du monarque, des firmans pour aller rebâtir Jérusalem (II, 8). Il était escorté de chefs de l'armée et de cavaliers (II, 9). Il arrive à Jérusalem, et, au lieu de se servir de ses firmans qui lui donnaient plein pouvoir, que fait-il? Il sort de nuit, comme un homme qui a peur d'être vu, et il va inspecter les murailles. On ne concevrait pas que cette inspection ne portât que sur un point, et Néhémie devait faire le tour de la ville, pour que sa course eût un but utile. Voici les versets qui rendent compte de cette tournée (II) :

13. « Je sortis durant la nuit par la porte de la Vallée et « devant la fontaine du Dragon, et vers la porte du Fumier, « et je considérai les murailles de Jérusalem qui étaient abat- « tues et ses portes qui étaient consumées par le feu.

14. « Et je passai à la porte de la Fontaine et à l'étang du « Roi, et il n'y avait pas de chemin par où pût passer la bête « que j'avais sous moi.

15. « Et je montai durant la nuit par le torrent et je consi- « dérai la muraille, et revenant, j'arrivai à la porte de la Val- « lée et je retournai. »

Néhémie sort et rentre par la porte de la Vallée. Il rentre en remontant par le torrent qui est le Kedron. Il a donc bien réellement fait le tour de la ville. Assurément, une porte qui s'appelle porte de la Vallée doit s'ouvrir sur une vallée. Y en a-t-il plusieurs qui puissent porter ce nom à Jérusalem? Je n'en con-

nais qu'une, c'est la porte de Setty-Maryam, porte moderne de Saint-Étienne, auprès de laquelle est encore une fontaine, qui peut bien être l'ancienne fontaine du Dragon. A Jérusalem, les fontaines sont assez rares pour qu'on n'ait pas grande chance de se tromper, en les identifiant avec celles qui sont mentionnées dans les Écritures. A partir de là, Néhémie, montant vers la porte du Fumier, considère le triste état des murailles de Jérusalem (et non de celles du temple). Où était la porte du Fumier? Personne n'en sait rien; les uns la placent d'un côté, les autres au côté opposé. De là, Néhémie passe à la porte de la Fontaine et à l'étang du Roi. Cette porte de la Fontaine n'est pas connue aujourd'hui. Puis il passe à l'étang du Roi; ici, pas de confusion, à mon avis, il s'agit de l'immense citerne creusée au pied du mont Sion, à la naissance de la vallée de Hinnom, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Birket-es-Soulthan*. Il n'y avait pas là de chemin praticable : ceci doit être parfaitement juste, car avec les décombres provenant de la démolition des remparts élevés sur le mont Sion, le flanc de la colline devait être impraticable pour une monture quelconque.

Enfin Néhémie remonte le torrent de Kedron, il considère la muraille. Cette fois, il ne spécifie plus la muraille de Jérusalem; et en effet, il longeait l'enceinte du temple; puis il revient à la porte de la Vallée, c'est-à-dire vers la porte actuelle de Setty-Maryam, et il rentre chez lui, sans que les magistrats de la ville se doutent de ce qu'il est allé faire dans son excursion nocturne (II, 16). On pourrait toutefois expliquer d'une autre manière encore la course de Néhémie; il faudrait faire du Bab-el-Khalil actuel, la porte de la Vallée, de la Fontaine du Serpent (עין התנין) le Birket-Mamillah que Josèphe nomme positivement piscine des Serpents, de la porte du Fumier, le Bab-Çahioun, de la porte de la Fontaine, le Bab-el-

Marharibeh, et enfin de l'étang du Roi, la piscine de Siloé. De la sorte Néhémie aurait réellement remonté le torrent du Kedron, et il aurait négligé les détails topographiques de toute la portion est, nord, et ouest de l'enceinte. Resterait la difficulté réelle de l'identification de la piscine de Siloé avec l'étang du Roi, quand nous avons un immense réservoir, placé loin de là et qui porte toujours le nom d'étang du Roi, Birket-es-Soulthan.

Expliquée de l'une de ces deux manières, cette inspection de Néhémie est complète; il a vu toute l'enceinte qu'il vient reconstruire et dont il lui importe de connaître l'état de ruine plus ou moins avancé. Il n'en serait plus de même, évidemment, si l'on réduisait la course de Néhémie à une simple promenade, faite sur un seul point de l'enceinte.

Plus tard, Néhémie convoque tous les habitants et les engage à rebâtir l'enceinte de la ville; et lorsque Sanballate de Khoron, et Tobie l'Ammonite, et Djesem l'Arabe, lui disent: «Que faites-vous? vous révoltez-vous contre le roi? (II, 19) » il renonce encore à leur montrer ses firmans, et il se contente de leur répondre : « C'est le Dieu du Ciel qui nous fera prospérer, et « nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons; « mais vous, vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir en Jéru-« salem » (II, 20).

Vient ensuite l'énumération des ateliers différents qui travaillèrent à la reconstruction des murailles, et je déclare, en toute humilité, qu'il m'a été impossible d'y rien comprendre. Je crois bien démêler cependant qu'il y a, dans cette énumération, une partie relative à la ville proprement dite, et une autre relative à l'enceinte du temple et à la portion des remparts qui s'y rattachaient, mais je n'oserais l'affirmer.

Les efforts du révérend Robinson, l'auteur du meilleur livre que je connaisse sur la Judée, n'ont pas été plus heureux que

les miens; il en convient tout aussi franchement que je le fais moi-même. Dans cette description des travaux nous lisons (III):

13. « Khanoun et les habitants de Zanoakh élevèrent la porte « de la Vallée; ils la construisirent, en posèrent les portes, « les serrures et les verrous, plus, mille coudées à la muraille « jusqu'à la porte du Fumier.

14. « Malkia, fils de Réchab, chef du district de Beth-Kerem, « éleva la porte du Fumier; il la construisit, en posa les portes, « les serrures et les verrous.

15. « Et Saloum, fils de Kolkhozé, chef du district de « Mitspa, éleva la porte de la Source; c'est lui qui la construi- « sit, la couvrit, en posa les portes, les serrures et les verrous, « ainsi que la muraille de l'étang de Sélakh (Siloë), près « du jardin du Roi, et jusqu'aux rampes qui descendent de « la ville de David.

16. « Après lui travailla Nékhémie, fils d'Azbouk, chef du « demi-district de Beth-Tsour, jusqu'en face des tombeaux de « David (עד נגד קברי דויד), et jusqu'à l'étang d'Asouïah et « jusqu'à la maison des Héros.

17. « Après lui travaillèrent les Lévites..... etc., etc. »

Voilà l'autorité sur laquelle on s'appuie, pour mettre sur le mont Sion les tombeaux de David et des rois de Juda.

Il est fâcheux que cette mention soit faite au milieu de noms insolites et qui ne se trouvent employés que dans le livre de Néhémie; car, je le répète, il n'y a pas l'ombre de possibilité de reconnaître quoi que ce soit, dans les lieux qui se trouvent énumérés dans ce chapitre.

Il ne me reste plus qu'à parler du récit que fait Benjamin de Tudèle [1]. Il a entendu dire que l'entrée du tombeau de David fut trouvée par hasard par deux terrassiers qui dé-

1. *Itinerarium*, c. 9.

blayaient une partie de l'enceinte de Sion; que ces ouvriers, en pénétrant dans le tombeau, rencontrèrent des chambres incrustées d'or et d'argent, et une table, sur laquelle étaient le sceptre et la couronne de David; que ces ouvriers s'évanouirent et ne recouvrèrent leurs sens que longtemps après; qu'ils allèrent prévenir le Rabbin, et que celui-ci se hâta de faire refermer l'édifice sacré[1]. Ce récit extravagant ne vaut évidemment pas la peine d'être discuté. Je ne puis m'expliquer comment un homme aussi savant que l'illustre Münter a pu lui accorder la moindre créance, et avancer surtout qu'il s'accordait, en ce qui concerne les richesses qui étaient enfermées dans le tombeau, avec le témoignage de Josèphe. C'est précisément tout le contraire qui a lieu, puisque Josèphe affirme qu'Hérode enleva tout ce qui s'y trouvait de précieux, sans y rien laisser. Si Hérode avait tout pris, il est fort difficile d'admettre que les ouvriers de Benjamin de Tudèle y aient retrouvé les trésors dont la vue les éblouit. Ce récit n'est donc qu'une fable sans aucune espèce de valeur historique, comme presque toutes les traditions analogues que croient et racontent imperturbablement les Juifs de Jérusalem.

Le savant qui a le plus vivement attaqué le mémoire que j'ai publié sur les Qbour-el-Molouk, et que je viens de reproduire sans y rien changer, a bien été obligé de reconnaître, dans sa critique, l'identité des Qbour-el-Molouk et des Σπήλαια Βασίλικα de Josèphe, et il en a conclu que Hérode, au commencement de son règne, s'était fait bâtir un tombeau médiocre, qu'il n'aura plus trouvé digne de lui, quand il s'est vu au faîte des grandeurs et de la richesse; qu'alors il s'en sera

1. Benjamin de Tudèle oublie d'expliquer comment un ordre quelconque a pu être donné par un Rabbin et exécuté publiquement à Jérusalem. Les pauvres Juifs de Jérusalem ne connaissent là d'autres ordres que ceux auxquels ils obéissent si humblement.

fait construire un splendide, qui n'est probablement autre chose que les Qbour-el-Molouk. Cela, malheureusement, est contraire à l'histoire; car nous savons[1] que lorsque Hérode mourut à Jéricho, ses funérailles furent célébrées avec l'éclat le plus grand, et que son corps fut transporté en grande pompe, par une route de deux cents stades, à Hérodeum, où il devait être enterré, suivant sa volonté expresse. Hérodeum était éloigné de Jérusalem de soixante stades[2]. C'est encore Josèphe qui nous le dit expressément. Ceci posé, je demande ce que peuvent être les σπηλαῖα βασιλικὰ, s'ils ne sont les tombeaux des rois de Juda, et j'attendrai la réponse.

En résumé, aucune objection sérieuse ne subsiste, et je crois avoir le droit de dire que les tombeaux des rois de Juda étaient bien dans la cave sépulcrale qui porte encore le nom de Qbour-el-Molouk, de tombeaux des rois.

Jamais, du reste, jusqu'à une époque assez récente, l'entrée du tombeau de la dynastie de David n'a été inconnue à Jérusalem, ainsi qu'on semble le croire. Ce n'est qu'au moyen âge, que la tradition vraie s'est perdue à moitié, et que, tandis que le monument authentique conservait son noble nom, on lui substituait un caveau fantastique, situé sur le sommet du mont Sion, dans l'intérieur de la citadelle, c'est-à-dire en un point où il n'y a jamais eu de tombeau.

Josèphe nous affirme qu'Hérode avait fait construire un monument expiatoire à la porte du caveau royal. Saint Pierre parle du tombeau de David comme bien connu de tous. Dion Cassius nous affirme que la chute du tombeau de Salomon fut pour les Juifs un triste présage de ruine. Et enfin, ce qui est bien plus positif encore, nous lisons dans la Lettre de saint

1. Josèphe, Ant. Jud., XVIII, VIII, 3.
2. Josèphe, Ant. Jud., XV, IX, 4.

Jérôme à sainte Paule [1], pour l'engager à venir habiter Beit-Lehm : « Tenebimus manus, ora cernemus, et a desiderato vix « avellemur amplexu. Ergo ne erit illa dies, quando nobis li- « ceat speluncam Salvatoris intrare? In sepulcro Domini flere « cum sorore, flere cum matre? Crucis deindè lignum lam- « bere, et in Oliveti monte, cum ascendente Domino, voto et « animo sublevari? Videre exire Lazarum fasciis colligatum; « et fluenta Jordanis ad lavacrum Domini puriora; indè ad « pastorum caulas pergere, in David orare mausoleo. » Saint Jérôme savait donc très-bien où était le mausolée de David, et l'entrée n'en était inconnue de personne, puisqu'il dit à sainte Paule qu'ils iront prier ensemble dans ce mausolée.

Chose étrange! nous lisons dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, écrit en 333 : « Item ab Hierusalem euntibus Bethleem millia quatuor; super strata, in parte dextrâ, est monumentum ubi Rachel posita est uxor Jacob. Indè millia duo a parte sinistrâ est Bethleem ubi natus est Dominus Jesus-Christus. Ibi basilica facta est jussu Constantini. Indè non longè est monumentum Ezechiel, Asaph, Job et Jesse, David, Salomon, et habet in ipsâ cryptâ ad latus deorsum descendentibus Hebræis scriptum nomina superscripta. » Que penser de cette indication? Je ne me charge pas de le deviner. En tout cas, ce qui est certain, c'est que pour les habitants de Jérusalem, en 333, le tombeau de David et de Salomon n'était pas caché dans les flancs du mont Sion.

Pour l'auteur du même itinéraire, le monument connu aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Absalom était le tombeau du roi Ezekhias. Si l'on se rappelle que le tombeau d'Ezekhias, quelle que fût sa position relative, devait, suivant l'Écriture-Sainte, exister au même point que les tombeaux des rois, il

1. Lettre XLIV, écrite entre 388 et 400.

était de conséquence nécessaire, pour le pèlerin de Bordeaux, d'admettre que les tombeaux des rois de Juda étaient en ce même lieu. Cette opinion, du reste, est d'accord avec celle de l'auteur de la Chronique paschale, qui dit que le tombeau du prophète Isaïe (c'est ainsi que le pèlerin de Bordeaux appelle le tombeau monolithe de Zacharie) fut placé tout près de celui des rois, derrière le cimetière des Juifs, dans la région du midi.

On le voit, au IVe siècle, l'incertitude existait, et la chaîne de la tradition était déjà interrompue; saint Jérôme parvint, sans aucun doute, à la renouer, et je ne doute pas que les Qbour-el-Molouk n'aient été, pour lui comme pour moi, le sépulcre de David et des rois de sa dynastie.

TOMBEAU DES PROPHÈTES.

Le long de l'enclos du jardin des Oliviers (Gethsemani, aujourd'hui el-Djesmanieh) passe un chemin qui conduit au sommet du mont des Oliviers ou Djebel-Thour et à l'église de l'Ascension. Tout le terrain que l'on traverse pour arriver là, est tellement encombré de débris de toute nature, tels que briques, poteries, marbres ou mosaïques, qu'il est indubitable que le flanc occidental de la montagne, a servi autrefois d'assiette à un vaste faubourg de Jérusalem.

A une centaine de mètres en avant de l'église de l'Ascension, des fouilles toutes nouvelles ont fait découvrir une citerne, et les fondations ainsi que les débris d'un édifice religieux, qui n'était probablement qu'une église construite par l'ordre d'Hélène ou de Constantin. Des débris de corniches, des chapiteaux corinthiens et des fûts de colonnes ornés de moulures évidemment romaines, ne laissent pas de doute sur l'origine de ce monument ruiné. Ses débris sont charriés à grande

peine, du point où ils ont été déterrés, vers le fond de la vallée de Josaphat, où ils sont vendus aux Juifs, pour être dépecés par eux et devenir des pierres tumulaires à ajouter à l'innombrable quantité de pierres de ce genre, qui tapissent tout le flanc de la vallée, depuis le tombeau d'Absalom jusqu'au village de Siloam.

Au-dessous de l'église même de l'Ascension est creusé un caveau, au fond duquel conduit un escalier assez raide et garni d'un palier, sur le milieu de sa longueur. Au milieu de ce caveau est un énorme sarcophage antique, formé d'une cuve et d'un couvercle en dos d'âne, le tout du plus grossier travail. Pas d'inscription sur le sarcophage; mais dans les parois mêmes du caveau, on voit une inscription grecque ainsi conçue :

ΘΑΡCΙΔΟ
ΜΕΤΙΛΑ
ΘΥΔΙCΑΘΑΝ
ΑΤΟC

Prends confiance, Dometila, personne n'est immortel! — Deux ou trois inscriptions koufiques sont également encastrées dans les murailles, mais l'obscurité et le peu de temps que j'avais à leur donner, m'a empêché d'entreprendre de les déchiffrer. Je les signale donc aux voyageurs futurs.

Quelle est cette Dometila (Domitilla sans doute)? Je l'ignore. Les Juifs de Jérusalem ont imaginé de faire de ce sépulcre chrétien, celui de la prophétesse Houldah; mais c'est là une tradition qui, bien que généralement reçue parmi eux, n'a pas le moindre fondement.

En suivant les hauts plateaux qui couronnent le mont des Oliviers, et en se dirigeant vers le sud, on gagne un second sommet qui précède celui du mont du Scandale, ainsi nommé de ce que Salomon y construisit des temples aux faux dieux

qu'adoraient ses femmes, prises dans toutes les nations voisines. J'ai rencontré sur ce second sommet du mont des Oliviers, deux belles citernes dont l'ouverture est tout à fait semblable à celle des silos de l'Algérie, et une colonne couchée à base polygonale que je me suis empressé de dessiner, parce que ses moulures sont d'un style fort étrange. Je ne sais à quelle époque la faire remonter[1].

De ce sommet, comme de celui de l'Ascension, la vue est admirable, et je doute qu'il y ait au monde un panorama qui vaille celui-là. A l'ouest, Jérusalem, le théâtre du plus merveilleux événement qui se soit accompli sur la terre, et les plateaux qui s'étendent au delà, vers la mer. Au sud, la plaine qui conduit à Beit-Lehm ; au-dessous de soi, la vallée de Hinnom, la vallée du Kedron (qui se nomme Ouad-en-Nar à partir de la vallée de Hinnom) et la vallée de Josaphat. Au nord, les plateaux de plus en plus élevés qui s'échelonnent dans la direction de Naplouse. Derrière soi, enfin, le désert de Judée, la vallée du Jourdain, la mer Morte qui ressemble à une immense chaudière de plomb fondu, et plus loin encore les montagnes, aux profils sévères, des Moabites et des Ammonites. C'est là un spectacle que l'on ne se lasse pas de contempler avec la plus vive émotion, et que l'on ne quitte qu'à regret, en retournant bien souvent la tête, afin d'en jouir le plus longtemps possible.

A mi-côte, en montant du jardin des Oliviers à l'église de l'Ascension, si on quitte le chemin pour entrer dans des champs labourés et plantés d'oliviers, on rencontre, au pied d'un petit rideau de roches, une rampe très-abrupte de quelques mètres de longueur seulement, percée à côté d'un puits rond, à ciel ouvert. La rampe conduit au fond d'une rotonde en dôme, creusée dans le roc et qui ne reçoit d'autre lumière que celle

1. Voyez pl. XLV.

que lui apporte le puits rond entaillé dans la voûte. Très-probablement c'est la rampe qui est antique, et le puits n'aura été creusé que bien postérieurement, pour éclairer aux visiteurs l'entrée du monument. Ce monument, c'est le tombeau des prophètes, Qbour-el-Anbia.

Je vais décrire le plus brièvement possible cette excavation si éminemment curieuse. Le vestibule est une rotonde de sept mètres de diamètre; aux quatre extrémités de deux diamètres perpendiculaires entre eux, se trouvent, taillés dans le roc, des couloirs de un mètre soixante centimètres de largeur, dont l'un, celui qui fait le prolongement de la rampe par laquelle on descend dans le caveau, mène directement, par un chemin de neuf mètres de longueur, à une porte donnant accès dans une petite chambre de deux mètres vingt centimètres de profondeur, sur trois mètres quatre-vingts centimètres de largeur. Dans la paroi du fond est percé un four à cercueil.

A droite et à gauche de la porte d'entrée de cette petite chambre, qui tient évidemment la place d'honneur, règne un couloir circulaire qui vient recouper le couloir dont le tracé est perpendiculaire à celui du couloir conduisant à la chambre principale. Dans la paroi du fond sont taillées, dans la branche de gauche du couloir circulaire, seize fours à cercueil. A droite, le couloir est circulaire sur une longueur de sept mètres seulement. En ce point, la paroi du rocher, grâce à la présence de couches de silex, a offert des difficultés de taille, telles que le plan général a été abandonné. Quatre marches grossières et irrégulières ont été prises dans la masse, et montent à une petite chambre carrée, de deux mètres trente centimètres de côté. Les parois de celle-ci sont percées de cinq fours à cercueil.

A droite de l'escalier conduisant à cette chambre funéraire se présente une branche de couloir, de trois mètres de lon-

gueur, et dirigée parallèlement au couloir principal tracé dans l'axe du monument. Puis, le couloir dévie et se courbe de nouveau, pour venir aboutir à l'extrémité de droite du grand couloir horizontal. Dans cette paroi courbe sont encore entaillés cinq fours à cercueil, de sorte que le caveau présente seize fours à cercueil à droite, comme à gauche.

Un second couloir en arc de cercle, de même largeur que le premier, est taillé à trois mètres en arrière de celui-ci. Sur le milieu de la longueur de sa branche gauche, un passage de même largeur le relie au grand couloir à tombes, et dans la paroi de droite de ce passage est taillé un four à cercueil. Il n'est pas facile de circuler partout dans ce curieux caveau sépulcral. Ainsi, la branche horizontale de droite est entièrement fermée, contre le vestibule circulaire, par les terres éboulées, auxquelles le puits creusé dans la voûte a donné accès.

Ce n'est pas tout encore; en retour et au point d'intersection du couloir horizontal de gauche avec le couloir circulaire intermédiaire, commence un nouveau couloir de quatre mètres vingt centimètres de longueur et d'un mètre cinquante centimètres de largeur; au fond de celui-là est un four à cercueil, et l'entrée d'un couloir extrêmement bas et étroit, puisqu'il n'a que soixante-dix centimètres de hauteur et de largeur, qui s'incline très-rapidement et conduit à une série de chambres de dimensions différentes, contenant encore six fours à cerceuil. Je renonce à décrire ce labyrinthe dans lequel j'ai failli étouffer, et que, seuls, l'abbé Michon et Philippe ont eu le courage de parcourir jusqu'au bout, au risque de n'en pouvoir jamais sortir. L'abbé, avec cette opiniâtreté que rien absolument ne peut rebuter, n'a pas voulu quitter cette effroyable tombe, sans en avoir fait un croquis dont les mesures lui étaient fournies par Philippe. Je suis heureux de les en remercier ici tous les deux;

car sans eux, j'eusse bien certainement renoncé à connaître toute cette partie du monument, partie d'autant plus intéressante, que jamais, que je sache, personne n'a osé s'y aventurer pour tout de bon. Je renvoie donc au plan que j'ai pu en donner, grâce au croquis de l'abbé [1].

D'où vient le nom de tombeau des Prophètes que la tradition accole à ce singulier monument funéraire? Il m'est impossible de le deviner. Je ne connais d'autre mention antique de ce monument que celle, assez vague d'ailleurs, que nous fournit Josèphe [2], et qui ne peut concerner que notre caveau. L'historien des Juifs, décrivant les lignes de circonvallation de Titus, dit que ces lignes, traversant le Kedron, gagnaient le mont des Oliviers, et que, revenant au midi, elles enveloppaient la montagne, jusqu'à la pierre qu'on nomme le Peristereon, et la colline qui avoisine celle-ci et qui domine la vallée voisine de Siloam [3]. Cette indication est fort précise quant au lieu qu'elle désigne, c'est incontestablement notre caveau sépulcral, aussi bien que la Σιλωὰμ mentionnée dans ce texte, n'est très-probablement que le village de Siloam qui n'a changé ni de nom ni de place. Quant à l'origine et à la véritable destination du monument, elle nous laisse dans la plus complète incertitude.

Nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu (XXIII, 29): οὐαὶ ὑμῖν, γραμματεῖς καὶ φαρισαῖοι ὑποκριταὶ, ὅτι οἰκοδομεῖτε τοὺς τάφους τῶν προφητῶν καὶ κοσμεῖτε τὰ μνημεῖα τῶν δικαίων.—Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous construisez les tombeaux des prophètes et que vous embellissez les monuments des Justes.—Serait-il par hasard question dans

1. Voyez pl. XXXVI.
2. Bell. Jud., V, XII, 2.
3. Εἶτα ἀνακάμπτων κατὰ μεσημβρίαν περιλαμβάνει τὸ ὄρος ἄχρι τῆς περιστερεῶνος καλουμένης πέτρας, τόν τε ἑξῆς λόφον ὃς ἐπίκειται τῇ κατὰ τὴν Σιλωὰμ φάραγγι, etc.

ce même verset, du tombeau des prophètes dont je viens de donner la description? C'est possible, mais j'en doute.

Quoi qu'il en soit, le monument est très-important, et il mérite toute l'attention des archéologues. Il a été garni, à une époque très-reculée, d'un enduit de ciment, dans la pâte duquel sont noyés, pour lui donner du corps, des fragments de poterie cannelée, très-antique sans aucun doute. La preuve que ce revêtement intérieur est fort ancien, c'est que j'y ai trouvé au plafond, en un point situé à gauche de la petite chambre haute, parmi une foule d'inscriptions judaïques cursives, tracées par de pieux visiteurs, à une époque très-ancienne, si l'on en juge par la forme des lettres, une inscription du même genre, écrite en caractères démotiques égyptiens, et que je me suis empressé de transcrire, espérant qu'un jour elle serait déchiffrée intégralement; je n'y ai pu reconnaître que le titre de Prêtre de Rê ou du Soleil. Si j'ai bonne mémoire, d'autres textes démotiques, moins bien conservés, se trouvent vers la même partie de la muraille, et il serait bien curieux de les recueillir tous avec le plus grand soin. Je n'ai pas besoin, je pense, de rappeler que ce fait présente la plus grande analogie avec celui que l'on constate à chaque pas, dans les Syringes de Thèbes.

Une tradition juive, ayant cours à Jérusalem, fait des Qbour-el-Anbia, le tombeau d'un ou plusieurs rois qui n'ont pas été ensevelis dans le sépulcre de David. Malheureusement je n'ai pas pris immédiatement note de ce fait, de sorte que je ne me rappelle plus si c'est le roi lépreux Ozias, ou les deux rois apostats Ammon et Manassés, dont cette tradition place les tombes aux Qbour-el-Anbia.

TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT

TOMBEAU D'ABSALOM

Le premier monument sépulcral que l'on rencontre, en descendant la vallée de Josaphat, à partir du Jardin des Oliviers, est un mausolée dont toute la base a été prise dans la masse du rocher. Une sorte de plate-forme a été taillée dans le flanc du mont des Oliviers, et ses parois verticales s'élèvent à droite, à gauche et derrière le monument. C'est le noyau de roc, isolé par la construction de cette espèce de cour, qui a été taillé sur place, pour devenir la base du tombeau ; des blocs rapportés et bien jointoyés en ont constitué le couronnement.

Voici la description succincte de ce singulier monument qui a déjà été décrit et figuré bien des fois, mais toujours sans une exactitude suffisante. La base proprement dite du mausolée est inscrite dans un carré, de six mètres quatre-vingts centimètres de côté. Sur chacune des faces se détachent deux colonnes ioniques, et deux demi-colonnes placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Sur cet ordre ionique est assise une frise dorique, comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de cette frise, se trouve une véritable corniche égyptienne, parfaitement caractérisée, et composée d'un énorme tore ou boudin, que surmonte un vaste demi-cavet, évidé en larmier. A partir de la frise dorique, le corps du mausolée est inscrit dans un carré qui n'a plus que six mètres cinquante centimètres de côté. Jusqu'à la partie supérieure de la corniche égyptienne, le monument est monolithe. A partir de là il est formé de blocs rapportés.

Le couronnement du mausolée se compose d'abord d'un

dez carré de six mètres trente-trois centimètres de côté, terminé par une petite corniche, formée de deux listels séparés par un tore et surmontés d'une doucine et d'une platebande. Au-dessus de celle-ci s'élève une partie cylindrique, ayant pour diamètre le côté du dez qu'elle surmonte, c'est-à-dire six mètres trente-trois centimètres. Ce cylindre a pour base la même corniche que je viens de décrire, et enfin sur la surface du cylindre règne un cordon, formé encore des mêmes moulures que celles qui se voient à la base. Le cylindre est terminé à sa partie supérieure par un tore figurant un énorme câble tordu. Au-dessus de celui-ci paraît enfin une sorte de pyramidion à génératrice évidée en gorge. Le tout est couronné d'un gros bouquet de palmes, assez semblable à un chapiteau égyptien. Ce pyramidion a été quelquefois dépeint par le nom de bonnet chinois que des voyageurs lui ont donné. Ce n'est certes pas là une expression technique, mais elle a l'avantage de caractériser assez bien la forme de cet étrange couronnement de mausolée. Quant aux hauteurs relatives des portions supérieures, c'est-à-dire de celles qui surmontent la corniche égyptienne, les voici en quelques mots. Le tore câblé partage en deux parties égales la hauteur totale de ces portions supérieures. Le dez cubique avec sa corniche a la même hauteur que la portion cylindrique, jusqu'au tore câblé. De la corniche égyptienne jusqu'au-dessus du tore câblé ou à la naissance du chapeau, il y a cinq mètres trente-six centimètres, hauteur égale à celle du chapeau avec sa couronne de palmes. De la moulure intermédiaire ou cordon placé sur le cylindre jusqu'à la naissance du chapeau, il y a soixante-six centimètres; le tore câblé a deux cent cinquante-trois millimètres de diamètre; et de la partie inférieure du tore à la partie inférieure du cordon en moulure, il y a huit cent soixante-seize millimètres.

Les pilastres d'antes ont cinq cent cinquante-sept millimètres de largeur; les colonnes ont quatre cent quatre-vingts millimètres de diamètre et trois cent quatre-vingts millimètres de saillie sur la face du monument. Les intervalles des colonnes sont de neuf cent cinquante millimètres. Les demi-colonnes accolées aux antes ont trente-deux centimètres de largeur de fût. Les chapiteaux des colonnes ont au sommet sept cent trente-quatre millimètres de largeur; et les chapiteaux d'antes avec ceux des demi-colonnes, un mètre deux centimètres. Je me bornerai à ces mesures de détail, et pour les autres, je renvoie le lecteur aux planches XXXVII, XXXVIII et XLI.

Au-dessus de la corniche égyptienne, la face sud du mausolée présente une petite porte carrée, placée à un mètre trois cent vingt-quatre millimètres de l'angle sud-est. Cette porte a un mètre cent vingt-cinq millimètres de hauteur, sur quatre-vingt-treize centimètres de largeur; elle est surmonté d'un évidement en cul de four, surmonté lui-même d'un cercle en saillie sur la surface du dez carré.

Outre la petite porte, assez difficile à atteindre, dont je viens de parler, trois larges brèches ont été faites dans le flanc du mausolée; l'une, dans la face tournée à l'occident, entre les deux colonnes centrales : celle-ci a enlevé tout le milieu de la frise dorique, et elle règne depuis les chapiteaux jusqu'au-dessus du tore égyptien. L'autre brèche, ouverte dans la face nord, entre les deux colonnes centrales, est à bonne hauteur, et il est très-aisé de pénétrer par là dans l'intérieur du monument. La troisième brèche est entamée dans la face orientale du dez carré qui surmonte la corniche égyptienne. Voici la description des deux étages intérieurs. La chambre dans laquelle on pénètre par la brèche ouverte au nord, est carrée, et encombrée de fragments qui empêchent de deviner ce que présente le sol. Le plafond est garni d'un cadre simple en saillie et de deux cer-

cles concentriques en creux. Les côtés ouest, nord et est, présentent une arcade dont le cintre est tangent au cadre du plafond. Le côté sud n'a pas cette arcade, et il offre, à sa partie gauche, une ouverture cintrée où viennent aboutir les marches d'un escalier qui descendait à l'intérieur, en partant de la porte ouverte dans la face sud, au-dessus de la corniche. Une petite ouverture, ménagée dans la masse, conduit au-dessus du plafond de la chambre inférieure, sous une voûte en encorbellement, non taillée, tout à fait semblable à celle que l'on voit à la grande pyramide d'Égypte, voûte qui n'a eu évidemment d'autre destination que celle d'alléger le poids de toutes les parties supérieures de l'édifice.

Maintenant, que j'ai donné assez minutieusement la description du monument funéraire connu sous le nom de Tombeau d'Absalom, je dois émettre l'opinion que je me suis faite, après mûres réflexions, sur l'âge probable de cet étrange monument. Commençons par rapporter ce que la Bible nous dit du tombeau d'Absalom. Nous y lisons [1] : — 18. Absalom avait pris et dressé pour lui, de son vivant, un cippe (מצבת) dans la Vallée du Roi : car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom; et il avait appelé le cippe de son nom, et il est appelé main d'Absalom jusqu'à ce jour. —

Ce verset me paraît un commentaire introduit beaucoup plus tard dans le texte du livre de Samuel; il n'en est pas moins extrêmement précieux, ainsi qu'on va le voir. Un *Matzabet*, c'est certainement en ce cas un monument funéraire, puisqu'il était destiné à conserver à la postérité le nom d'Absalom, et, très-probablement, à recouvrir sa dépouille mortelle. D'une part, quoique fils du roi David, il est évident, par ce fait, qu'il n'avait pas à compter sur un sépulcre pour lui, dans le caveau

1. Samuel, II, XVIII.

royal, destiné sans doute à ceux-là seuls qui porteraient la couronne. D'un autre côté, Absalom fit très-probablement élever son monument funéraire dans la vallée où se trouvait placé le caveau royal. Ce lieu, notre verset l'appelle la Vallée du Roi (עמק המלך). D'où pouvait provenir ce nom, si ce n'est de la présence du caveau royal? Je désirerais bien qu'on pût me l'apprendre. Les tombeaux des rois étaient donc dans une vallée. Or les Qbour-el-Molouk sont à la naissance de la vallée de Josaphat; si donc la tradition sur le tombeau d'Absalom pouvait être admise, sa présence dans la vallée de Josaphat me fournirait un argument de plus en faveur de mon attribution des Qbour-el-Molouk aux rois de Juda. Heureusement, je n'ai pas besoin de cette preuve supplémentaire, et j'en ai bien assez d'autres pour étayer mon opinion.

Nous lisons dans Josèphe[1] qu'Absalom s'était fait construire, dans la vallée royale, une stèle de marbre, éloignée de deux stades de Jérusalem, et qu'il appela sa main, disant que, quand bien même ses enfants périraient, son nom resterait attaché à cette stèle[2].

La tradition qui existe aujourd'hui, date certainement de l'époque où il a été permis aux Juifs, bannis de Jérusalem par l'empereur Hadrien, après la révolte de Bar-Koukeba, de rentrer dans cette ville. Ce qui est sûr, c'est que, de temps immémorial, le tombeau d'Absalom a reçu ce nom parmi les Juifs, qui ont peut-être rapporté avec eux une tradition rabbinique,

1. Ant. Jud., VII, X, 8.

2. Ἑστήκει δέ Ἀβεσάλωμος ἐν τῇ κοιλάδι τῇ βασιλικῇ στήλην λίθου μαρμαρίνου, δύο σταδίους ἀπέχουσαν Ἱεροσολύμων, ἣν προσηγόρευσεν ἰδίαν χεῖρα, etc. Puisque Josèphe savait que le monument d'Absalom était à deux stades de Jérusalem, il savait parfaitement où il était; donc il existait de son temps, ou au moins il en existait des restes suffisants pour lui permettre de dire que le cippe était une στήλη λίθου μαρμαρίνου. Remarquons en passant que le tombeau d'Absalom est justement à deux stades de Jérusalem.

concernant ce monument, lorsqu'ils ont été admis, par grâce, à habiter de nouveau l'enceinte, sacrée pour eux, de la capitale de David. Pas un Juif ne passe devant le prétendu tombeau d'Absalom sans cracher dessus et sans lui jeter une pierre, punissant par ce double outrage, le crime du fils rebelle.

Maintenant, est-ce à dire pour cela que je prétends démontrer que le Tombeau d'Absalom est bien positivement le monument funéraire dont parlent la Bible et Josèphe? Non, sans doute; une conjecture de moi ne peut et ne doit être une démonstration pour personne. J'avoue néanmoins que, comme je ne vois rien d'absolument impossible à ce que la tradition sur ce point soit admise comme bonne, je l'admets jusqu'à démonstration du contraire; tout à l'heure j'en dirai le motif.

La sainte Bible nous mentionne encore un monument funéraire important, à ce qu'il paraît, et je vais transcrire le passage qui y est relatif. Nous lisons dans Isaïe (XXII) : — 15. Ainsi dit le Seigneur, Jehovah Sebaout : Va vers ce haut fonctionnaire, Sibna, qui est préposé au palais. — 16. Qu'as-tu ici, et qui est des tiens ici, que tu te creuses ici un sépulcre? Il creuse dans la hauteur son sépulcre, il taille dans le roc sa demeure. — Cette portion des prophéties d'Isaïe se rapporte au règne d'Ézékhias, dont ce Sibna était probablement l'intendant. Le tombeau sompteux creusé par l'ordre de Sibna, serait-il un des deux sépulcres voisins de celui d'Absalom? Je ne me charge pas de le décider : mais, ce que je prétends conclure de ce passage c'est que, sous les rois de Juda, des tombeaux magnifiques étaient creusés, taillés dans le rocher.

Pour les habitants chrétiens de Jérusalem, le mausolée que je viens de décrire se nomme aussi le Tombeau d'Absalom. Pour les musulmans, c'est une autre affaire; ils ne connaissent ce monument que sous le nom de Tantourah-Farâoun (tantourah

est le nom d'une coiffure en forme de corne, et longue de plus de deux pieds, dont s'affublent les femmes du Liban).

J'ai le malheur de me trouver en désaccord complet avec les antiquaires et les architectes, sur l'âge de ce curieux monument, qui, pour eux, est un excellent modèle de la plus déplorable décadence de l'art grec. Je suis désolé de ne pouvoir en aucune façon me ranger à leur opinion. Je connais beaucoup de monuments de la décadence; mais je n'y ai jamais vu paraître le mélange bizarre, que nous rencontrons ici, des membres caractéristiques des ordres les plus différents, c'est-à-dire de l'ionique et du dorique, le tout surmonté d'une corniche égyptienne. Me sera-t-il permis, à mon tour, de croire et de dire que des monuments hybrides de ce genre, peuvent être parfaitement antérieurs à l'époque où les Grecs opérèrent le départ des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques, en empruntant à tous les monuments qui leur passaient sous les yeux, ceux de ces éléments qui leur paraissaient se marier le plus heureusement, pour en faire un tout devenu désormais homogène.

Je ne sais si l'on m'accordera cela, mais ce qu'il faudra bon gré mal gré m'accorder, c'est un fait contre lequel il n'y a pas d'objection possible. A la vue du tombeau d'Absalom, les antiquaires, aussi bien que les architectes se sont écriés unanimement : ceci est un monument de la fin du IVe siècle, au plus tôt! Je suis affligé d'être obligé de leur enlever cette croyance, de la façon la plus péremptoire.

Souvent déjà j'ai fait usage du journal écrit en 333 par le Pèlerin de Bordeaux, mais jamais aussi heureusement que cette fois. Or voici ce que je lis dans ce journal : « Item ab Hierusalem euntibus ad portam, quæ est contra orientem, ut ascendatur in montem Oliveti, vallis quæ dicitur Josaphat. Ad partem sinistram ubi sunt vineæ, est et petra ubi Juda Scarioth Chris-

tum tradidit. A parte vero dextrâ est arbor palmæ, de quâ infantes ramos tulerunt et veniente Christo substraverunt. Inde non longè, quasi ad lapidis missum, sunt monumenta duo monubiles (*sic*) miræ pulchritudinis facta. In unum positus est Isaias propheta, qui (*sic*) est vere monolitus (*sic*) et in alium (*sic*) Ezechias Rex Judæorum. »

Concluons : en 333, c'est-à-dire justement au bout du premier tiers du siècle à la fin duquel les antiquaires font remonter les deux tombeaux de la vallée de Josaphat, ces tombeaux étaient admirés de notre pèlerin, qui n'a probablement pas inventé que l'un (celui qui est monolithe) était le tombeau d'Isaïe, et que l'autre (celui dit aujourd'hui tombeau d'Absalom) était le mausolée d'Ézékhias, roi de Juda. Sans aucun doute le Pèlerin avait recueilli la tradition locale, et, on le voit, celle-ci, au commencement du IVe siècle de notre ère, reportait au temps des rois de Juda des monuments dont très-certainement la population de Jérusalem ignorait l'origine, précisément parce qu'elle était très-reculée, et que la chaîne de la tradition s'était trouvée interrompue par l'expulsion des Juifs de Jérusalem. Maintenant, donc, que l'on dise tant que l'on voudra que je me trompe, cela impliquera que le Pèlerin de Bordeaux s'est trompé aussi, et qu'il a admiré préventivement des monuments qui ne devaient exister que cinquante ans environ après son passage à Jérusalem.

TOMBEAU DE JOSAPHAT.

Dans la paroi orientale de l'espèce de cour, taillée dans le roc qui entoure le tombeau d'Absalom, se voit, à gauche, le sommet d'un fronton orné d'acrotères et d'élégants rinceaux remplissant le tympan. C'est, pour les juifs et les chrétiens de Jérusalem, le tombeau de Josaphat. Quel Josaphat? Je l'ignore.

Ce tombeau ne peut être vu aujourd'hui ; des terres et des tombes juives en ont bouché l'entrée, et il y aurait danger à tenter d'y pénétrer.

Cette clôture ne date que de quelques années. On prétend que des curieux ayant fureté dans la grotte sépulcrale, y découvrirent un Pentateuque très-ancien qui était resté dans une tombe, et que les Juifs décidèrent alors que le caveau serait fermé. Je ne sais si cette histoire a quelque fondement, mais ce que je sais, c'est qu'à mon très-grand regret, j'ai trouvé le monument si bien caché, que j'ai cru prudent de ne pas essayer d'en déblayer l'entrée, au risque de déranger quelque mort, dont les vivants auraient très-probablement pris le parti d'une façon désagréable pour moi. Je n'ai donc rien à dire sur cette cave sépulcrale que je n'ai pu visiter.

TOMBEAU DE SAINT-JACQUES[1].

A moins de cent pas[2] du tombeau d'Absalom, vers le sud et toujours dans le roc à pic qui sert de base au mont des Oliviers, se voit une belle chambre sépulcrale, connue des chrétiens sous le nom de tombeau de saint Jacques, et des musulmans sous celui de Diouan-Farâoun (Divan de Faraon). Voici la description de cette curieuse excavation.

Un vestibule soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres doriques, pris dans la masse du roc, se montre à l'extérieur. Ces quatre soutiens sont reliés par une architrave surmontée d'une frise dorique, comportant neuf triglyphes avec gouttes, et surmontée à son tour par une corniche régulière. La hauteur prise entre l'architrave et le sol du vestibule, est de trois

1. Voyez pl. XXXIX.
2. Williams, qui a mesuré la distance qui sépare ces deux monuments, l'a trouvée de cent quarante-cinq pieds anglais, c'est-à-dire de quarante-quatre mètres à peu près.

mètres; les intervalles du pilier de gauche et de la colonne de gauche, et celui des deux colonnes entre elles, sont de un mètre quarante centimètres; celui de la colonne de droite et du pilier de ce côté est un peu moindre, de un mètre trente-cinq centimètres seulement. La largeur des piliers est de quarante centimètres, et la circonférence des colonnes est de un mètre quarante-huit centimètres, ce qui leur donne quarante-sept centimètres de diamètre. La largeur des chapiteaux des colonnes est de soixante-neuf centimètres, et leur hauteur totale de vingt-quatre centimètres. Entre le tailloir qui les surmonte et le plafond du vestibule, il y a un intervalle de vingt centimètres. Dans les flancs des pilastres et des colonnes, sont percés des encastrements et des entailles, dont la plus haute est placée à un mètre quarante-cinq centimètres au-dessous de la base des chapiteaux; sans aucun doute ces entailles ont servi à fixer une balustrade métallique qui a tout naturellement disparu, parce que la convoitise l'aura fait arracher.

La plate-forme du vestibule est en retraite d'environ deux mètres sur la saillie du roc inférieur. Ce vestibule a, dans œuvre, cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de largeur et deux mètres quatre-vingt-dix-huit centimètres de profondeur, pris entre la face intérieure des pilastres et le mur de fond. Les trois parois de ce vestibule, en faisant face au fond, sont percées de la manière suivante : Sur la paroi de gauche s'ouvre, à un mètre trente-six centimètres de la face intérieure du pilastre, une porte de un mètre soixante-deux centimètres de largeur, et régnant jusqu'au plafond. A cette porte aboutit un escalier à ciel ouvert, formé de marches de dix-sept centimètres de hauteur, et conduisant obliquement sur le rocher, au-dessus du caveau. Dans le mur du fond est percé, à un mètre dix centimètres à partir de l'extrémité gauche, une porte de un mètre soixante-quinze centimètres de largeur,

et que trois mètres six centimètres séparent de la paroi de droite.

A gauche et à cinquante-trois centimètres au-dessus de la porte, est percée une fenêtre, large de quatre-vingts centimètres et haute de trente et un centimètres, donnant sur la chambre sépulcrale à laquelle la porte conduit. Enfin le mur de droite, sur lequel le pilastre est en saillie de vingt centimètres, présente une porte carrée de deux mètres trente-deux centimètres de côté, éloignée de cinquante-cinq centimètres du mur de fond, et de dix centimètres seulement de la face intérieure du pilastre. Cette porte donne accès sur un assez long couloir, qui vient déboucher dans la paroi de gauche de la cour dans laquelle est placé le monument connu sous le nom de tombeau de Zacharie. Quant au sol du vestibule, il présente à droite et au fond, c'est-à-dire contre la porte qui conduit au monument de Zacharie, une sorte de banquette qui a trente centimètres de largeur, et qui commence à un mètre soixante-quinze centimètres du flanc droit de la porte conduisant aux chambres sépulcrales.

Voici la description de ce couloir qui est assez grossièrement taillé. Une fois la porte percée dans le flanc droit du vestibule franchie, on rencontre une plate-forme, de un mètre cinquante centimètres de longueur, au delà de laquelle se trouve une marche, ayant dans le sens de l'axe du vestibule, quarante centimètres de largeur. Cette marche sur laquelle on descend par un ressaut de dix-sept centimètres, est elle-même à dix-sept centimètres au-dessus du sol du corridor qui vient ensuite, et qui a quatre mètres cinquante centimètres de longueur. Là se trouve un nouveau ressaut de dix-sept centimètres, qui amène à une petite plate-forme en contre-bas, de un mètre cinquante centimètres de largeur, dont le côté gauche est à trente centimètres du mur latéral de gauche, et à soixante-dix

centimètres du mur latéral de droite. Cette plate-forme a une longueur, suivant l'axe, de un mètre quatre-vingt-deux centimètres. Là se termine le corridor, par une paroi verticale dans laquelle est percée une baie, de un mètre quarante-cinq centimètres de largeur, et de un mètre trente-cinq centimètres de hauteur, traversant une paroi de rocher, de un mètre trente-sept centimètres d'épaisseur. Sur la joue droite de cette ouverture, sont pratiqués deux encastrements qui ont dû recevoir jadis des portes de clôture fixes, car il n'y a nulle apparence de crapaudines dans lesquelles aient pu tourner des gonds. On voit que de la sorte, le couloir a neuf mètres cinquante-neuf centimètres de longueur totale, comptée de la face droite du vestibule, à la paroi gauche de la cour de rocher, dans laquelle s'élève le tombeau de Zacharie.

A l'extérieur, aussi bien qu'à l'intérieur, le caveau est couvert d'inscriptions judaïques généralement modernes, contenant des noms de pieux visiteurs ; sur l'architrave on aperçoit une inscription un peu plus longue que les autres, d'apparence beaucoup plus ancienne, mais que son état de dégradation rend impossible à lire, à cause de la position très-gênée dans laquelle on se trouve pour l'étudier, en s'accrochant à l'une des colonnes, afin de ne pas rouler au bas du rocher. Il serait à désirer qu'on pût, en se munissant d'échelles, prendre un estampage et une copie de cette inscription judaïque qui est peut-être intéressante. Je la recommande donc expressément aux futurs voyageurs.

Pour en finir avec la description de la partie extérieure du monument, je dirai que de la face inférieure de l'architrave, au sommet de la corniche qui surmonte la frise, il y a un mètre quinze centimètres de hauteur. A partir du pilastre engagé de gauche, la surface du rocher présente deux grandes bandes lisses, plus hautes que le vestibule extérieur et en saillie de

vingt-cinq centimètres, sur la surface unie de rocher taillé qui les sépare, et qui a un mètre quatre-vingt-dix centimètres de largeur. La saillie en contact avec le pilastre du vestibule, a un mètre cinq centimètres de largeur, et la seconde un mètre dix-sept centimètres. Dans la face intermédiaire en retraite, est percée une porte de un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur, et de soixante-dix-huit centimètres de largeur, dont le seuil est de niveau avec celui du vestibule : il y a entre les piédroits de cette porte et les deux grandes saillies de rocher, quarante-sept centimètres à droite, et soixante-quatre centimètres à gauche. J'ignore où conduit cette porte et à quel usage elle était destinée.

Venons actuellement à la description du caveau intérieur. En franchissant la porte percée dans le fond du vestibule, on pénètre dans une antichambre, de cinq mètres trente centimètres de largeur, et de trois mètres quatre-vingts centimètres de profondeur. Trois portes sont percées dans ses parois du fond, de droite et de gauche. A l'angle gauche, la paroi intérieure a été brisée violemment, de sorte que je regarde la fenêtre percée dans le vestibule, comme bien postérieure à l'ordonnance du monument primitif. La porte de gauche conduit dans une chambre sépulcrale carrée, de quatre mètres de côté. Trois niches à cercueil y sont percées, deux dans la paroi faisant face à la porte d'entrée, et une dans la paroi placée à droite de l'entrée.

La porte du fond de l'antichambre débouche directement dans une petite chambre, ayant trois mètres trente centimètres de largeur, sur trois mètres quarante-cinq centimètres de profondeur; sur les trois côtés du fond règne une banquette continue de un mètre de largeur. Dans la paroi de gauche est une niche sépulcrale, si peu profonde, qu'elle ressemble presque à une niche véritable. Dans la paroi du fond, sont pratiquées

deux ouvertures, dont la première, c'est-à-dire celle qui se trouve à gauche, va déboucher obliquement dans une nouvelle chambre sépulcrale, offrant sur les trois côtés du fond, des arceaux ou voûtes étroites, en retraite dans les parois. La deuxième, c'est-à-dire celle de droite, est une simple niche à cercueil. Dans la paroi de droite est percée une seule ouverture, c'est celle d'une niche sépulcrale placée symétriquement avec celle de la face opposée.

Revenons à l'antichambre, pour décrire la chambre sépulcrale dans laquelle donne accès l'ouverture percée dans la paroi de droite de cette antichambre. L'épaisseur de la paroi qui traverse la porte, est de vingt-cinq centimètres. Cette porte débouche dans un couloir de soixante-quinze centimètres de largeur (c'est-à-dire qu'il a précisément la même largeur que la porte d'entrée). A partir de la joue gauche de la porte, commence une banquette de quarante centimètres de largeur, au-dessus de laquelle sont percées deux niches à cercueil, dont les ouvertures ont un mètre cinquante centimètres de hauteur. La banquette a deux mètres vingt-cinq centimètres de longueur; à son extrémité, elle est contournée par un retour du couloir d'entrée. Celui-ci est à son tour percé au fond et sur le flanc droit, de deux autres niches à cercueil. Telle est la disposition générale de ce curieux monument funéraire.

D'où est venu à ce caveau le nom de tombeau de saint Jacques? Je l'ignore entièrement. Peut-être saint Jacques, après son martyre, fut-il enseveli dans un des fours à cercueil que contient le monument. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite, et qui n'est appuyée sur rien que sur la tradition chrétienne, qui est elle-même très-vague. Saint Jacques, on le sait, fut précipité du haut des murailles du temple et lapidé. Il priait encore pour ses meurtriers, lorsqu'un des assistants lui asséna sur la tête un coup de masse de foulon, et

mit ainsi fin à son supplice. Josèphe[1] raconte la mort de l'apôtre Jacques, et dit que le grand prêtre Ananus le Jeune, profitant de l'absence des magistrats romains, fit comparaître devant son tribunal, un frère de Jésus surnommé Christos, qui s'appelait Jacobos, et quelques autres avec lui, et que les ayant déclarés coupables de violation de la loi, il les livra au peuple pour qu'on les lapidât (παρέδωκε λευσθησομένους). Saint Jacques parvint-il à se traîner jusqu'au pied de la grotte sépulcrale qui porte maintenant son nom, et y fut-il déposé après son martyre? C'est ce qu'il n'est aucunement possible de dire aujourd'hui.

Le tombeau de saint Jacques me rappelle une petite aventure qui ne fut que comique, mais qui aurait pu devenir tragique; je la raconterai brièvement, pour montrer qu'aux portes même de Jérusalem, il est bon de prendre garde à soi, si l'on ne veut pas s'exposer à de désagréables surprises. J'étais entré dans ce tombeau avec l'abbé Michon, afin de recueillir les mesures dont j'avais besoin pour en construire le plan. Un Arabe de Siloam nous y avait vus pénétrer sans armes apparentes, et il vint s'asseoir tranquillement dans la cour du tombeau de Zacharie, attendant que nous sortissions, pour nous rançonner. Lui-même n'avait pour arme qu'un khandjar assez long, passé dans la corde qui lui servait de ceinture. Quand, après quelques heures, nous eûmes franchi la petite porte basse à côté de laquelle il fumait son tchibouk, le drôle s'approcha vivement de moi, auquel il ne voyait d'autre moyen de défense qu'un album sous le bras, et il m'enjoignit très-effrontément de lui donner un bakhchich. — Un bakhchich! lui dis-je, et pourquoi? Est-ce parce que tu as vu ma figure, ou bien parce que j'ai vu la tienne? — Je veux un bakhchich, et tu vas me le don-

1. Ant. Jud., XX, IX, 1.

ner, me répondit-il d'un ton assez menaçant. — Je tirai bien vite un pistolet de mon gousset, je l'armai, et le lui mettant sous le nez : Je n'extorque d'argent à personne, lui dis-je, et je n'en donne qu'à qui je veux bien ; si tu désires avaler de la poudre et du plomb, à ton service ! — La ! (non !) répondit-il en se rejetant en arrière d'un air fort penaud, et il s'éloigna au plus vite, peu désireux de continuer une conversation qui prenait une tournure si différente de celle à laquelle il s'attendait. Si nous eussions été réellement sans armes, il eût fallu se débarrasser de ce coquin à prix d'argent. Avis à qui fera des promenades autour de la ville sainte.

TOMBEAU DE ZACHARIE[1].

Le monument dont je vais actuellement donner la description, est connu des chrétiens et des juifs sous le nom de tombeau de Zacharie. Pour les musulmans, c'est le Qobr-Zoudjet-Farâoun, le tombeau de la femme de Faraon. Il a une assez grande ressemblance avec le tombeau d'Absalom ; mais il en diffère par le couronnement pyramidal qui le surmonte, et en ce qu'il est entièrement monolithe. Comme pour l'autre, une masse de roc a été isolée, par la construction d'une cour entaillée dans le pied du mont des Oliviers, et c'est cette masse qui a été ciselée et décorée sur place.

La base du mausolée est inscrite dans un carré, de cinq mètres cinquante-trois centimètres de côté. Chaque face présente deux colonnes ioniques et deux demi-colonnes, placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. La face ouest, c'est-à-dire celle qui fait face à l'enceinte du haram, a seule été terminée avec soin, et les trois autres ne sont pour ainsi dire qu'à

1. Voir pl. XL et XLI.

l'état d'ébauche plus ou moins avancée. Il est facile de reconnaître en beaucoup de points de la surface, et notamment dans les aisselles des colonnes et des antes, que tout le mausolée, ou tout au moins le dez inférieur, a été entièrement revêtu d'un crépi rouge très-lisse, qui ne s'est conservé que dans les parties défendues contre les injures du temps et des hommes.

Voici maintenant le détail des mesures principales de ce curieux monument. Le pilastre de gauche de la face principale a cinquante-six centimètres de largeur, et la demi-colonne qui lui est accolée, a trente centimètres; entre cette demi-colonne et la colonne entière qui suit, il y a un intervalle nu de quatre-vingt-treize centimètres; l'intervalle des deux colonnes est de quatre-vingt-quatorze centimètres. Il n'y a que quatre-vingt-huit centimètres entre la colonne de droite et la demi-colonne qui la suit. Celle-ci a, comme l'autre, trente centimètres de largeur, et le pilastre extérieur n'a que cinquante-quatre centimètres de largeur. On voit donc que ce monument ne brille pas par l'exactitude rigoureuse des mesures. Les diamètres des deux colonnes sont, pour la première, cinquante-six centimètres, et pour la seconde, cinquante-quatre centimètres seulement.

Au-dessus des chapiteaux règne une architrave simple, de cinquante-sept centimètres de hauteur, surmontée d'une corniche égyptienne semblable à celle du tombeau d'Absalom, et formée d'un tore ou boudin, de trente centimètres de hauteur et de vingt centimètres de saillie seulement; le cavet placé au-dessus, a soixante centimètres de hauteur, et quarante centimètres de saillie extérieure. Enfin, la plate-bande qui couronne la corniche, est un peu inclinée de dehors en dedans, et a trente centimètres de largeur. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale. Le monument est évidemment enterré d'une quantité assez considérable, et qui va pro-

bablement toujours croissant. Ce ne sont pas cette fois les pierres jetées par les Juifs, qui se sont accumulées à la base du mausolée. Bien loin de là, ce monument est chez eux en grande vénération, et c'est à qui se fera enterrer le plus près possible de sa base, sinon contre elle. Les pierres tumulaires hébraïques forment en quelque sorte un large pavé qui garnit la base actuelle du monument, et celui-ci est lui-même couvert d'inscriptions pieuses et de noms de visiteurs. La hauteur au-dessus du sol actuel, et comptée jusqu'au sommet de la corniche égyptienne, est de cinq mètres soixante centimètres.

Les chapiteaux sont d'un ionique pur et d'une grande élégance. Au-dessous du chapiteau, le fût de la colonne est garni d'une guirlande de cannelures amorcées, dont chacune peut exactement être comparée à une petite niche. Ce genre d'ornementation s'est, je crois, retrouvé sur quelques colonnes appartenant à des monuments observés, en Asie Mineure, par mon ami M. Ch. Texier. Les chapiteaux d'antes sont formés de moulures simples, et au-dessous de ces chapiteaux, au lieu d'amorces de cannelures, paraissent des cordons formés de quatre patères. Tous ces ornements ne se répètent pas sur les autres faces, qui non-seulement ne sont pas terminées, mais qui, de plus, présentent parfois de véritables défauts de symétrie.

Quoi qu'il en soit, le tombeau de Zacharie offre une masse très-imposante, et je comprends l'admiration que le Pèlerin de Bordeaux témoigne pour ce mausolée qu'il a reconnu comme étant vraiment monolithe, et auquel il donne le nom de tombeau du prophète Isaïe. On voit que de 333 à notre époque, la tradition a complétement changé, sans avoir d'ailleurs rien gagné en certitude. Quel est le Zacharie auquel on attribue aujourd'hui ce mausolée? Personne n'en sait rien, et je n'en sais pas plus que les autres sur ce point.

Williams, dans son excellent livre sur la cité sainte, déclare

que pour lui, les trois tombeaux que je viens de décrire, sont bien certainement antérieurs à l'époque de Constantin; il émet même une opinion qui trahit ses tendances à voir en eux des monuments d'une époque fort reculée. Ainsi, à propos du tombeau d'Absalom, il se demande s'il ne se pourrait pas faire que ce fût réellement la base du cippe construit par l'ordre du fils de David, dans la vallée royale, et que des artistes grecs auraient accommodé au style d'une époque de beaucoup postérieure. Je ne suis pas, je l'avoue, partisan de cette opinion qui implique un *mezzo termine* peu admissible, à mon avis. Dans tous les temps, on a restauré des monuments, on ne les a pas, que je sache, rhabillés de façon à déguiser complétement leur caractère primitif. Je n'hésite donc pas à admettre que ces monuments, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, ont conservé leur décoration primitive, et que leur existence peut servir d'argument en faveur de l'opinion bien arrêtée que je me suis formée sur place, que l'art grec s'est inspiré, de la manière la plus commode, c'est-à-dire par des emprunts purs et simples, pour constituer les ordres ionique et dorique, dont il trouva les éléments en Égypte et en Asie.

MONUMENT DE SILOAM[1].

Le village de Siloam est bâti sur le flanc du mont du Scandale, et au-dessus des jardins potagers arrosés par la fontaine de Siloë, et qui fournissent de légumes le marché de Jérusalem. La plate-forme de roc qui porte ce village, présente, à chaque pas, d'antiques arasements de monuments qui ont dû être détruits à une époque excessivement reculée. Enfin, les huttes du village sont adossées à une muraille de rochers, dans laquelle se voient partout des vestiges d'excavations considérables. Un

1. Voyez pl. XLII et XLV.

seul monument est resté intact, au-dessus de l'escarpement qui domine les jardins plantés au fond de la vallée, et je ne puis, en aucune façon, m'expliquer comment un monument d'une importance aussi grande, et qui d'ailleurs saute aux yeux des passants, a pu rester inaperçu jusqu'à ce jour, ou du moins comment il n'a été décrit par personne. Je me félicite d'être le premier à mettre en lumière un aussi curieux édifice, dont on ne pourra jamais contester la haute antiquité.

Voici la description exacte du monument. C'est un bloc monolithe détaché de la masse, sur trois côtés seulement, c'est-à-dire au sud, à l'ouest et au nord. L'entrée est à l'ouest. C'est exactement la copie en grand de ces édicules monolithes égyptiens qui ornent nos musées. Un dez carré à arêtes légèrement inclinées en dehors, constitue la base du monument. Au-dessus, règne une corniche égyptienne, formée, comme aux tombeaux d'Absalom et de Zacharie, d'un tore ou boudin, surmonté d'un large cavet que couronne une simple plate-bande. Au milieu de la face est ouverte une porte, munie, au sommet, de deux entailles rectangulaires, placées en dehors des piédroits, et dont les analogues se retrouvent fréquemment aux portes des excavations égyptiennes. Voici maintenant les dimensions des différentes parties de cette façade :

Largeur de la face au-dessous du tore	4m 64.
Id. aux deux tiers de la hauteur de la porte d'entrée	4, 71.
Hauteur de la porte d'entrée	1, 45.
Largeur de la porte d'entrée	0, 70.
Distance du sommet de la porte au tore	0, 50.
Largeur du tore	0, 20.
Distance du sommet du tore à la plate-bande	0, 40.
Hauteur de la plate-bande	0, 28.
Largeur de la plate-forme supérieure	5, 16.
Saillie de la plate-bande sur la face	0, 26.
Saillie du tore	0, 12.
Longueur de la plate-forme, depuis la face extérieure jusqu'au rocher	6, 23.

Les faces latérales ne sont qu'ébauchées, ou du moins elles ne sont terminées que vers les parties voisines de la façade.

L'intérieur de l'édifice est aujourd'hui rempli de fumier qui sert de litière à quelque misérable fellah de Siloam. Voici, maintenant, la description de cet intérieur. La porte, ouverte dans une paroi de trente centimètres d'épaisseur, débouche dans une petite antichambre carrée, de quatre-vingt-douze centimètres de côté, au fond de laquelle est percée une petite porte basse, de soixante-dix centimètres de largeur, qui traverse une seconde paroi de trente centimètres d'épaisseur. Cette porte débouche dans une seconde chambre carrée, de deux mètres quarante-trois centimètres de côté, qui offre sur les parois de gauche et du fond, à quatre-vingts centimètres environ au-dessus du sol, deux niches en arceaux. La paroi de droite est nue.

Il n'est pas possible de méconnaître la ressemblance frappante qu'il y a entre ce monolithe et les édicules monolithes purement égyptiens; il ne viendra donc à l'idée de personne qu'il faille l'attribuer à une époque romaine ou grecque. Ce qui est fort curieux, c'est de comparer la corniche qui le décore, avec la corniche de l'un des bâtiments ninivites exhumés par M. Botta du monticule de Khorsabad[1]. Le système des deux corniches est exactement le même. Seulement, comme il s'agissait à Ninive d'un édifice beaucoup plus considérable que celui de Siloam, toutes les dimensions des moulures sont un peu plus fortes, sauf celle de la plate-bande. Voici le tableau comparatif de ces mesures :

	Siloam.	Khorsabad.
Hauteur totale de la corniche........	0m 88	0m 92.
Hauteur du tore..................	0, 20	0, 27.
Saillie du tore....................	0 12	0, 18.
Hauteur du cavet..........	0, 40	0, 45.
Hauteur de la plate-bande..........	0, 28	0, 20.
Saillie de la plate-bande...........	0, 26	0, 35.

1. Voir la planche 150, du bel ouvrage de M. Botta. Livraison 69.

A coup sûr, les deux architectes qui ont tracé les deux corniches avaient étudié à une même école architecturale, et ils avaient les mêmes principes. L'un était assyrien, et vivait au moins six cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne; l'autre donc n'était ni grec ni romain.

Ici, se présente une fort curieuse question. Le monument de Siloam appartient-il à l'époque des rois de Juda? C'est ce qu'il serait fort important de préciser. Ici, deux hypothèses se présentent, et nous allons les examiner tour à tour. Ou c'est un tombeau, ou c'est un édifice sacré. Voyons la première supposition. Nous savons que les jardins du Roi occupaient le fond de la vallée de Josaphat, dans toute la partie que remplissent aujourd'hui les vergers et les potagers arrosés par la fontaine de Siloë. Sans aucun doute, le roi n'aurait pas souffert qu'on vînt placer des tombeaux autour de ses jardins, et de façon surtout qu'ils les dominassent. Or, c'est ce qui serait infailliblement arrivé si une nécropole, remplacée par le village de Siloam, eût continué à recevoir des morts, à partir du moment où les jardins du roi furent tracés. Il est donc fort probable que cette nécropole de Siloam aurait été abandonnée, à partir du jour où Salomon eût choisi le terrain placé à quelques mètres au-dessous, pour en faire ses jardins royaux. Dès lors, il n'y aurait rien que de très-logique à regarder cette nécropole comme celle des Jébuséens, qui occupaient le territoire de Jérusalem, avant la venue des Israélites, et qui restèrent même les maîtres d'une portion de la ville, après que David se fut emparé de la forteresse de Sion. Je proposerais donc formellement de voir un monument jébuséen dans le tombeau monolithe de Siloam, s'il était admis que c'est un tombeau.

J'ai parlé tout à l'heure des jardins du Roi : voici les passages de l'Écriture dans lesquels il est spécialement question de ces

jardins. Nous lisons dans les Rois (II, xxv) : — 4. La ville fut fendue (une brèche fut faite) et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit, par le chemin de la porte, entre les deux murailles, au-dessus du jardin du Roi; et les Casdim (Chaldéens) étaient sur la ville à l'entour; et il prit (le roi Sedekias) le chemin de la plaine. — 5. L'armée des Casdim poursuivit le roi; ils l'atteignirent dans la plaine de Jéricho, et toute son armée se dispersa d'auprès de lui. —Du premier passage, il résulte que les Assyriens ne serraient pas d'aussi près cette portion de la ville placée vers le Tyropœon, entre l'enceinte du temple et l'enceinte militaire qui couronnait le mont Sion. Là s'ouvre, au point le plus favorable pour la construction d'une porte de ville, le Bab-el-Morharbeh qui a, je le suppose, remplacé la porte dont il est question dans les versets que je viens de transcrire. Sedekias s'enfuit avec son armée vers Jéricho; les Assyriens l'y atteignirent en le poursuivant; donc ils n'occupaient pas la vallée du Jourdain, et l'armée envahissante avait suivi, sinon le littoral, du moins la route qui conduisait à Jérusalem par les plateaux.

Nous lisons dans Néhémie (iii) :—15. Et Saloum-ben-Koulhazeh, chef du district de Mesfah, éleva la porte de la Source; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les portes, les verrous, ainsi que les murs de l'étang de Sehah (ברכת השלח), au jardin du Roi, et jusqu'aux rampes qui descendent de la ville de David.—Cet étang de Selah n'est que la piscine de Siloë, et la porte de la Source devait par conséquent se trouver bien près de la fontaine actuelle de la Vierge. Cette porte de la Source devait dès lors être si près aussi de la porte par laquelle s'enfuit le roi Sedekias, que pour ma part je suis tenté d'identifier ces deux portes entre elles d'abord, et avec le Bab-el-Morharbeh ensuite. Une ville aussi petite que Jérusalem ne pouvait avoir une enceinte criblée de portes. A quoi bon, d'ailleurs?

puisque toutes les voies par lesquelles on pouvait s'éloigner ou s'approcher de la ville, avaient et ont encore aujourd'hui une porte qui leur correspond. Concluons-en, que dans la nomenclature des nombreuses portes mentionnées par l'Écriture Sainte et par Josèphe, il y a forcément des double-emplois. A Jérusalem plusieurs noms étaient indifféremment appliqués à la même porte, aussi bien autrefois qu'aujourd'hui. Là est la seule solution raisonnable du problème qu'implique l'étrange multiplicité des sorties de la ville sainte. L'étang de Siloë était donc, d'après le texte de Néhémie, au jardin du Roi.

Nous retrouvons dans Jérémie (xxxix, 4) la narration de la fuite du roi Sedekias, devant l'armée assyrienne. Voici la teneur du verset même : — Ce fut quand Sedekias, roi de Juda, et tous les gens de guerre les eurent vus, qu'ils prirent la fuite et sortirent de la ville, pendant la nuit, par le chemin du jardin du Roi, par la porte entre deux murs, et ils sortirent par le chemin de la Plaine. — La porte entre deux murs était donc celle qui conduisait au jardin du Roi, et cette porte, c'est toujours, pour moi, celle qu'a remplacée le Bab-el-Morharbeh[1].

Nous trouvons encore dans Jérémie (LII, 7) la narration de la fuite de Sedekias; mais cette fois nous avons la copie à peu près exacte du verset 4 du chapitre xxv du livre XI des Rois, verset que j'ai cité plus haut. Ce sont les mêmes expressions, sauf l'addition des trois mots essentiels : יברחו ויצאו מעיר, dont la présence serait nécessaire, pour que le texte du Livre des Rois ne comportât pas une ellipse impossible; sauf encore l'omission, dans Jérémie, de l'article ה devant le mot לילה, nuit;

1. L'un des deux murs qui flanquaient la porte par laquelle s'enfuit Sedekias, et qui donnèrent leur nom à cette porte, ne peut être que le magnifique mur salomonien dans le prolongement duquel se trouve percé le Bab-el-Morharbeh. Le second était vraisemblablement une autre branche de l'enceinte partant de la porte et se dirigeant au sud-ouest, tandis que la première faisait face au sud,

sauf enfin la présence, dans le texte de Jérémie, du pluriel ילכו, ils prirent, au lieu du singulier peu naturel ילך, il prit, que présente le verset du Livre des Rois. Concluons-en que le texte de Jérémie est sur ce point beaucoup plus pur que celui du Livre des Rois.

Quoi qu'il en soit, il est évident, par la teneur même du verset que je viens de commenter, que le jardin du Roi était contre la piscine de Siloë et, ainsi que je l'ai dit, au point où existent encore tant de jardins potagers parfaitement arrosés. Dès lors si notre monument monolithe de Siloam était un tombeau, il appartiendrait nécessairement à une époque antérieure à la prise de Jérusalem par David, c'est-à-dire aux Jébuséens.

Passons à la seconde hypothèse, c'est-à-dire admettons qu'il ne s'agisse pas d'un tombeau; car il faut l'avouer, nous avons ici la copie exacte de l'un de ces édicules monolithes, consacrés par la piété égyptienne. Existe-t-il une circonstance par suite de laquelle un édicule de ce genre aurait pu être construit en ce point? Oui, certainement, si nous n'oublions pas que le village de Siloam est placé sur le flanc du mont du Scandale. Nous lisons dans les Rois (I, XI) : — 1. Le roi Salomon aimait plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Faraon : des Moabites, des Ammonites, des Édomites, des Sidonites et des Hittites... — 5. Salomon marcha derrière Astaroth, divinité des Sidonites, et derrière Melkom, abomination des Ammonites... — 7. Alors Salomon bâtit un haut lieu pour Kamous, abomination de Moab, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et pour Moloch, abomination des enfants des Ammonites... — 8. Et il fit ainsi pour toutes ses femmes étrangères, qui faisaient des encensements et sacrifiaient à leurs dieux. — Très-probablement la princesse égyptienne, qui était la première épouse de Salomon, dut exiger que le culte dans lequel elle était née, ne fût pas le seul dédaigné; sans aucun doute

encore, cette princesse qui n'avait pas embrassé le judaïsme, puisque le roi la reléguait dans un palais qu'il lui avait fait construire, hors de l'enceinte de la forteresse de David, eut un lieu particulier où elle pouvait se livrer au culte de ses pères. L'origine du *Sacellum* — monolithe — égyptien de Siloam, n'est-elle pas étroitement liée à ce fait historique? Je le crois, mais cette fois encore je ne prétends imposer ma croyance à personne.

TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE HINNOM.[1]

Je n'ai pas la prétention de décrire ici les innombrables caves sépulcrales que l'on rencontre dans le flanc méridional de la vallée de Hinnom. Il faudrait un volume entier pour le faire. Certainement l'immense nécropole dont on retrouve à chaque pas les traces dans cette vallée, date de l'époque où les Jébuséens étaient les maîtres du pays. Après eux les Israëlites ont confié les restes de leurs pères aux mêmes rochers, et les mêmes tombes, devenues, plus tard encore, celles des chrétiens maîtres de la ville sainte, ont, depuis la destruction du royaume latin de Jérusalem, cessé de changer de maîtres et d'occupants; on n'y retrouve même plus d'ossements épars, et de la ville des morts, les morts seuls ont disparu, tandis que leurs demeures sont quelquefois encore à peu près intactes. Il faut donc attribuer aux Musulmans la violation des sépultures chrétiennes qui avaient été établies dans des tombes occupées, il y a tant de siècles, par les Hébreux et avant les Hébreux par les Jébuséens.

Le caractère général des tombeaux de la vallée de Hinnom est extrêmement simple : une porte carrée et d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre sépulcrale, contenant

1. Voyez pl. XLIII et XLIV.

une ou plusieurs couchettes en arceau, un ou plusieurs fours à cercueil. Souvent d'autres chambres se relient à la première, et à voir le nombre des niches qu'elles contiennent, on est immédiatement conduit à cette conclusion, que l'on se trouve dans des tombeaux de famille.

Les sépulcres les plus simples sont ceux qui se rapprochent du Bab-el-Khalil; ceux qui couvrent la pointe de rocher qui domine à la fois la vallée de Hinnom, la vallée de Josaphat et l'Ouad-el-Ayn qui va rejoindre très-promptement l'Ouad-en-Nâr, sont en général beaucoup plus vastes et plus soignés. Ceux-ci sont-ils plus anciens ou plus modernes que les autres? Je l'ignore, et je pense qu'il serait fort difficile de le préciser.

Me voyant dans l'impossibilité de décrire avec détails toutes les caves sépulcrales que j'ai visitées en ce point, je me bornerai à en décrire quelques-unes, et seulement celles qui m'ont paru mériter une attention plus sérieuse.

Le plus remarquable de tous ces tombeaux est malheureusement en fort mauvais état aujourd'hui, c'est celui qui est connu sous le nom de retraite des apôtres, et qui fut, pendant les croisades, transformé en une sorte d'ermitage où vécurent de pieux cénobites. Des peintures byzantines se voient encore au plafond du vestibule, aussi bien que dans les chambres qui suivent et qui sont assez humides. La paroi du fond du vestibule a été violemment brisée, de sorte que la porte primitive a été remplacée par une baie plus large, plus aisément franchissable sans doute, mais sans la moindre apparence de régularité. Dans la paroi de gauche est taillée une sorte de niche en arceau. Les chambres qui suivent ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil. Ce qui mérite dans ce sépulcre une attention toute spéciale, c'est la frise qui surmonte l'entrée du vestibule; c'est une frise dorique, offrant

huit métopes portant chacune un ornement différent, en guise de patères, et séparées les unes des autres, par des triglyphes, qui peuvent plus exactement être appelés des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement. Les deux métopes intermédiaires portent pour ornement deux grappes de raisin, identiques de formes; une grappe principale est flanquée de deux grappillons qui retombent à droite et à gauche. Des fleurons et des rosaces diverses garnissent les autres métopes.

La tradition veut que cette cave sépulcrale ait servi de refuge aux apôtres, après que le Christ eut été arrêté au jardin des Oliviers; mais rien absolument ne prouve que cette tradition mérite confiance.

Assez près et à l'ouest de ce tombeau, qui est ouvert sur une plate-forme de rocher, on rencontre une rampe assez rapide qui conduit au fond d'une tranchée fort étroite, puisqu'elle n'a guère plus d'un mètre trente centimètres de largeur, encombrée de plantes grimpantes, et aboutissant à une charmante petite porte qui donne accès dans un caveau sépulcral que je n'ai pu visiter en détail, à cause des difficultés que présente l'encombrement de l'orifice. Un vestibule, en forme de niche, de trente centimètres de profondeur et de soixante-treize centimètres de largeur, est percé, au fond, d'une petite porte de quarante-huit centimètres de largeur, et en cintre un peu surbaissé. Le sommet de cette porte est distant de soixante-dix centimètres du plafond du vestibule; celui-ci est encadré par un cordon façonné en tore, et qui fait, à droite et à gauche du sommet, deux crossettes en saillie de cinq centimètres sur les montants. Au-dessus du cordon à crossettes se montre un petit fronton formé d'une doucine de neuf centimètres de largeur, dont toute la partie inférieure, de trois centimètres, manque à la base du triangle. Celui-ci est garni extérieurement d'un cor-

don plat, de cinq centimètres de largeur, rachetant, par un biseau de deux centimètres de largeur, la face du rocher. La hauteur du tympan est de trente-cinq centimètres, et la base a une largeur de soixante centimètres. Le sommet du fronton est garni d'une sorte de crête dont le dessin peut seul rendre compte.

Cette petite porte, qui a une élégance réelle, devait être encadrée entre deux pilastres dont il ne subsiste qu'un seul, celui de droite. Le chapiteau de ce pilastre est assez étrange. Au-dessous d'un petit tailloir, de six centimètres de hauteur, vient une sorte de doucine de neuf centimètres de hauteur, et dont la courbe inférieure a dégénéré en ligne droite. Au-dessous de celle-ci, trois filets plats d'un centimètre de largeur, et en retraite l'un sur l'autre d'un centimètre, viennent se rattacher au corps du pilastre qui n'a guère plus d'un centimètre de saillie sur la face du rocher. Enfin deux larges entailles, pratiquées dans les parois de la niche faisant fonction de vestibule, ont servi nécessairement à effectuer la clôture du caveau sépulcral.

Une autre entrée de sépulcre présente une porte de deux mètres de largeur au sommet et de deux mètres dix centimètres à la base. Une marche de quinze centimètres, conduit au sol du vestibule, en avant duquel est ouverte une fosse dans le rocher, parallèlement à la largeur de la porte. Celle-ci est ornée d'un encadrement à crossettes, formé de deux listels de sept centimètres de largeur, reliés par une doucine de huit centimètres de largeur. De la plate-forme de roc, sur laquelle est assise la porte, jusqu'au sommet de la moulure encadrant la baie, il y a deux mètres cinquante centimètres. A un mètre trente centimètres au-dessus du sol, la porte présente à droite une large entaille, et à gauche, à la même hauteur, trois autres entailles beaucoup plus petites, qui ont dû servir à la clôture du monument.

Au fond du vestibule s'ouvre une porté carrée fort basse, conduisant dans deux chambres qui se suivent sur le même axe; la dernière a deux mètres cinquante centimètres de profondeur, sur trois mètres de largeur. Au fond est une couchette sépulcrale, surmontée d'un arceau d'un mètre quatre-vingts centimètres de longueur.

Une autre porte, à peu près semblable à celle que je viens de décrire, en diffère en ce que ses piédroits sont verticaux. C'est la porte elle-même qui fait vestibule, d'un mètre de profondeur; elle a un mètre quatre-vingt-dix-sept centimètres de largeur, et elle est encadrée d'une large moulure à crossettes, de vingt-six centimètres de largeur totale, formée d'un listel supérieur de six centimètres de largeur, et d'un listel inférieur de huit centimètres, séparés par une doucine de douze centimètres de hauteur; la saillie des crossettes est de huit centimètres. Au fond de la baie, et à un mètre dix centimètres au-dessous du plafond, est une petite porte encadrée par une plate-bande de dix centimètres de largeur. Là des encastrements irréguliers, pratiqués dans le roc au-dessus de la porte, témoignent que celle-ci a été garnie d'une sorte d'avant-corps, dont il est impossible de deviner la nature.

Un des faits les plus curieux qui puisse se consigner à propos des tombeaux de la vallée de Hinnom, c'est leur parfaite analogie, leur identité, veux-je dire, avec les caves sépulcrales de plusieurs nécropoles étrusques, et entre autres de celle qui occupe toute la vallée de Castel-d'Asso, près de Civita-Vecchia. J'ai comparé les magnifiques dessins recueillis dans cette nécropole par mon ami, M. Albert Lenoir, et j'ai été frappé d'étonnement, en retrouvant les mêmes portes évasées à la base, avec encadrement à crossettes, qui distinguent les tombeaux de la vallée de Hinnom. Il serait difficile de voir, dans cette similitude, un simple effet du hasard, et là, sans aucun doute,

existe la trace d'un fait très-curieux de l'histoire des races humaines.

J'ai remarqué à une autre entrée de sépulcre une petite fenêtre très-allongée, et en forme de meurtrière arrondie au sommet, garnie d'un cadre de même forme, le tout ayant trente-cinq centimètres de largeur. Cette petite fenêtre, qui était destinée à donner du jour au vestibule, porte, à droite et à gauche, quatre petits encastrements de barreaux, probablement de fer, qui devaient former une sorte de grillage devant la baie. Je ne doute pas que cette petite ouverture n'ait été pratiquée par quelque pieux cénobite qui aura cherché un asile dans cette tombe. En effet, nous verrons un peu plus loin, que les caves sépulcrales de la vallée de Hinnom ont eu souvent cette destination.

Dans une muraille de rocher offrant des traces de montants d'un très-bel encadrement, mais dont il ne reste que la base, j'ai trouvé un petit retrait en cul de four demi-circulaire, de deux mètres de diamètre, et offrant à l'intérieur, sur son pourtour, une banquette très-commode, de cinquante centimètres de largeur. A environ un mètre à gauche de ce retrait la muraille de rocher fait un retour d'équerre, et présente immédiatement un second retrait de dimensions identiques avec le premier. C'étaient sans doute des endroits où l'on venait se reposer ou se réfugier, soit contre le soleil, soit contre la pluie, mais plus probablement contre le premier.

Enfin j'ai encore remarqué dans les rochers de la vallée de Hinnom, une étrange console dont je vais donner la description, mais que je ne saurais assigner à aucun usage probable. Dans un enfoncement assez profond, d'un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, et entièrement taillé de main d'homme, se voit une console d'un mètre de largeur et d'un mètre de saillie, venant expirer contre le fond du roc, par une courbe

assez peu sentie, et portant à sa partie supérieure une large entaille rectangulaire, de trente centimètres de largeur, comprise entre deux joues de trente-cinq centimètres d'épaisseur chacune. A droite et à gauche de la console, la crête du rocher porte deux entailles ayant servi d'encastrement à des poutrelles. Tout ce travail grossier aurait-il été entrepris pour attacher une sorte de *velarium*, une simple tente contre les ardeurs du jour? J'avoue que cela me paraît bien invraisemblable. S'il n'a pas été question là de *velarium*, qu'a-t-on voulu faire? Je serais bien enchanté qu'on voulût me l'apprendre.

Un peu en arrière des curieuses tombes avec encadrement à crossettes, se voit un édifice ayant un toit en terrasse, et deux ouvertures donnant jour à l'intérieur; il est connu sous le nom de Haq-ed-Damm, le prix du sang, et non, je crois, le champ du sang. C'est là, dit-on, le champ qui fut acquis des trente deniers qui avaient payé la trahison de Judas. Ce qui est plus sûr, c'est que cet endroit servait, à l'époque des croisades, sous le nom corrompu de Chaudemar, à l'inhumation des pèlerins qui mouraient dans les hôpitaux de Jérusalem. Impossible aujourd'hui de pénétrer dans ce monument, dont le sol est à une dizaine de mètres en contre-bas. Par les fenêtres dont j'ai parlé, on distingue des caveaux funéraires et de très-belles arcades construites en pierre de taille, parfaitement appareillées et d'apparence romaine. Schultz a pensé que ce monument sépulcral pourrait bien n'être que le tombeau du grand prêtre Ananus, dont parle Josèphe, à propos des lignes de circonvallation de Titus [1]. Williams admet cette identification, et je ne saurais mieux faire que de l'adopter aussi.

J'ai dit plus haut déjà que, dans la vallée de Hinnom, les excavations funéraires étaient moins soignées, moins ornées, à

1. Bell. Jud., v, xii, 2.

mesure que l'on se rapprochait de l'ouest, c'est-à-dire de la naissance même de la vallée. Là ce sont de simples portes carrées qui donnent accès dans les chambres sépulcrales. Mais là, en revanche, se présente assez fréquemment, au-dessus des portes d'entrée, une inscription composée des mots :

✝ ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ϹΙѠΝ.

Cette inscription a été commentée de bien des manières déjà. Les uns y ont vu un indice de haute antiquité ; mais ceux-là n'ont tenu aucun compte de la forme des caractères grecs employés, forme qui dénote une époque bien voisine de la fin de l'empire byzantin, c'est-à-dire, très-probablement, celle du royaume latin de Jérusalem. D'autres, et en tête feu Schultz, ont supposé que cette inscription dénotait simplement que les caves sépulcrales qui en sont munies, étaient des sortes de fosses communes, constituant un cimetière qui appartenait à l'église du mont Sion, devenue aujourd'hui la mosquée d'en-naby-Daoud. D'autres inscriptions plus spéciales et plus développées, appliquées au-dessus de l'entrée de quelques caves de même genre, ont paru indiquer aux mêmes antiquaires, que les caves qui les portaient étaient des lieux particuliers de sépulture.

Cette théorie est fort ingénieuse sans doute, mais elle croule d'elle-même en face d'une tombe qui porte, à la fois et dans le même corps d'inscription, le texte particulier et le texte général qui désignerait l'église de Sion. Je suis donc, je l'avoue, dans l'impossibilité d'admettre l'opinion de Schultz et j'aime mieux croire que dans la sainte Sion désignée, il faut voir le Paradis, c'est-à-dire le refuge des élus dans la vie d'outre-tombe, dont la porte du caveau sépulcral était pour eux l'entrée.

Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici les deux seules inscriptions que j'ai rencontrées. D'autres m'ont échappé, et je

le regrette d'autant plus vivement, que les copies qui en ont été publiées jusqu'ici, laissent à peu près tout à désirer. Il est vrai que les traductions que l'on en a données, sont bien plus déplorables encore que les copies. Le lecteur va en juger.

Une cave sépulcrale, à laquelle on arrive par quelques marches grossièrement taillées dans le rocher, porte, au-dessus de l'entrée, l'inscription suivante :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ
ΡΟΝΘЄΚΛΑΜΑΡΟΥ
ΛΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
C

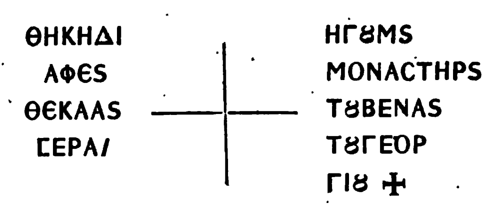
« Monument réservé en particulier à Thecla, fille de Marulfe, allemande ». J'ignore ce que peut être le sigma très-apparent rejeté au-dessous et à droite de la dernière ligne. Voici maintenant les copies publiées jusqu'ici, par Scholz (en 1822) et postérieurement par Krafft.

Scholz.	Krafft.
ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ	✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ
ΡΟΝΘΕΚΑΛΙΨ.ΡЄ	ΡΟΝΘЄΚΑΑΝΔΡΟΝ
ΑΦΟΨΓΕΡΜΑΝΙΚΗ	ΑΦΟΥΓЄΡΜΑΝΙΚΗ
✠ S C	C

Voici la traduction que Krafft a jointe au texte : « Ceci est le tombeau de dix hommes différents, d'Allemagne. » On conviendra sans difficulté, j'espère, que cette traduction est d'une bouffonnerie transcendante ; aussi Williams, qui la rapporte [1], en fait-il bonne justice. Voici ses propre expressions : And all that I can venture to assert positively is, that either his decipherment, or his translation, or, more probably, both, are grossly erroneous.

1. *Holy city*, vol. I, supplément, p. 58.

Krafft publie une seconde inscription que je n'ai pas vue et qu'il a trouvée dans la cave sépulcrale nommée retraite des apôtres. Je la rapporterai d'après lui.



Voici la reconstruction et la traduction que Krafft donne de ce texte : ΘΗΚΗ ΔΙΑΦΕΡΩΝ ΘΕΚΑ ΑΝΔΡΩΝ ΗΓΟ ΥΜΕΝΩ ΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΥ ΤΟΥ ΒΕΝΑΣ ΤΟΥ ΓΕΟΡΓΙΟΥ. « Tombeau de dix hommes différents, supérieurs du monastère de Benas, de George. » Je me permettrai de modifier cette très-amusante traduction de la manière suivante : Tombe réservée de Thecla, sainte hégoumène du monastère de filles de Saint-Georges. Est-ce la même Thecla que celle de l'inscription rapportée plus haut? Je ne le pense pas; à moins que Krafft ne se soit trompé, et que les deux inscriptions n'appartiennent, la première à la porte d'entrée, et la seconde à un four à cercueil du même caveau. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une tombe particulière : Θήκη διαφέρουσα, de Thecla, ἱερας ἡγουμένης, sainte supérieure du monastère de filles (Deïr-el-Benat), de saint Georges. Où était ce monastère sous le vocable de saint Georges? Je l'ignore. On se rappelle qu'il y a, près des vasques de Salomon, un Deïr-el-Benat, ou couvent ruiné de filles, placé, par conséquent, assez près d'el-Khoudr, c'est-à-dire du monastère également ruiné de Saint-Georges. Notre Thecla fut-elle supérieure de ce couvent, un peu éloigné de Jérusalem, il faut le dire? Je n'en sais rien.

Krafft et, d'après lui, Williams publient une autre inscription du même cimetière; elle est ainsi conçue :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕΡΟΤΗΝ
ΑΦΟΥΡΟΜΙΙSΑΓΙΑCCΙѠΝ.

Et Krafft la traduit : Tombeau de différents hommes de Rome, appartenant à la sainte Sion. Évidemment cette traduction n'a pas le sens commun. J'ai moi-même retrouvé cette inscription, et, bien que j'y aie mis toute la patience nécessaire, je n'ai pu déchiffrer que les mots suivants :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙ/......ΡΟΤΗΙ...
ΤΗC. ΓΙΑCCΙѠΝ

C'est dans cette inscription, que je ne me charge pas, du reste, de compléter, que je trouve un fait en opposition avec la théorie de Schultz [1]. Celui-ci a publié une dernière inscription tirée de la même nécropole et qui semble avoir échappé jusqu'ici à tout autre qu'à lui. La voici :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕΡΟΝΤΑΤΟΥΕΥΓΗ
ΝΟCΟΝΟΜΙΘΥΤΟΥΠΑΤΡΟC
ΑΓΟCΟΥ.....

Il me paraît très-probable que cette inscription tumulaire a été mal copiée, probablement à cause de son mauvais état de conservation. Je ne chercherai donc pas à la reconstituer.

J'ai maintenant passé en revue les faits les plus intéressants qui se rattachent à la nécropole de la vallée de Hinnom. Je me bornerai à dire que les excavations sépulcrales qui la constituent, après avoir primitivement été taillées pour être des tombeaux, furent plus tard transformées en asiles de pieux cénobites, qu'elles servirent à cet usage pendant plusieurs siècles et que, plus tard encore, elles reprirent leur destination pre-

1. Faudrait-il, par hasard, lire : ΜΝΗΜΑ ΔΙΑΦΕΡΟΝ ΤΗ ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΣΙΩΝ ? En ce cas, l'opinion de Schultz, bien loin d'être en désaccord avec cette inscription, serait au contraire démontrée par elle.

mière et furent employées à la sépulture des chrétiens de Jérusalem [1].

TOMBEAU DES HÉRODES.

J'ai, à propos du tombeau des rois de Juda, parlé des sépultures des princes de la dynastie hérodienne, et démontré l'impossibilité de chercher autour de Jérusalem le tombeau d'Hérode le Grand. Un monument sépulcral dynastique fut préparé pour les autres, et deux passages de Josèphe nous fournissent des renseignements suffisants, pour fixer d'une manière très-précise l'emplacement de ce monument [2]. Dans le premier il est dit que la ligne de circonvallation de Titus, après s'être dirigée vers le tombeau du grand prêtre Ananus (Haq-ed-Damm), et avoir entouré la colline sur laquelle Pompée avait établi son camp, se retournait vers le nord, et que s'étendant vers le hameau nommé la Maison des pois, et ayant au delà enveloppé le monument sépulcral d'Hérode, elle revenait, par un retour à l'orient, vers son point de départ, c'est-à-dire au camp de Titus. Dans le second passage, Josèphe nous apprend que Titus, à son arrivée devant Jérusalem, fit déblayer et aplanir tout le terrain compris depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, qui sont situés près de la piscine dite piscine des Serpents [3].

La comparaison des deux textes dont je viens de rappeler la

1. Dès 600, les tombes de la vallée de Hinnom étaient des ermitages, ou cellules de moines (Antoninus Placentinus. Ugolini. Thes., tom. VII, p. MCCXVII). — Edrisi, qui a écrit sa Géographie universelle vers le milieu du XII[e] siècle, dit : « Au midi de cette source (Siloë) est le champ qui fut acheté par le Messie pour la sépulture des étrangers. Non loin de là sont un grand nombre de maisons creusées dans le roc, et habitées par des cénobites ». Ainsi donc, en 1150, c'est-à-dire pendant la durée du royaume latin de Jérusalem, les tombeaux antiques de la vallée de Hinnom servaient généralement à de pieux reclus.

2. Bell. Jud., V, XII, 2.

3. Bell. Jud., V, III, 2.

substance, est d'une précision très-palpable, lorsqu'on veut bien les examiner en militaire et se rendre compte des premières opérations qu'un capitaine quelconque ordonnerait, même maintenant, en se présentant devant Jérusalem, s'il avait à faire le siége de cette place. Il est donc incontestable que le terrain désigné par Josèphe, s'étendait depuis le Scopus, c'est-à-dire depuis la colline qui forme le revers opposé à celui dans lequel sont taillés les Qbour-el-Molouk, jusqu'à la citerne nommée aujourd'hui Birket-Mamillah, et qui n'est très-certainement que la piscine des Serpents. Les monuments d'Hérode doivent donc être dans le voisinage immédiat de cette piscine. C'est effectivement ce qui a lieu. Au sud et à quelques mètres seulement de Birket-Mamillah, sont d'énormes amas de décombres, recouvrant des caves sépulcrales assez grossièrement taillées dans le roc, et qui n'ont pu avoir de richesse apparente, que par les marbres précieux dont elles ont été revêtues, ainsi que par les constructions qui les recouvraient, et dont les tertres indiqués ci-dessus, contiennent vraisemblablement les bases; des fouilles très-faciles remettraient certainement ces bases au jour. Là donc, sans l'ombre d'un doute, sont les tombeaux des Hérodes. Cinq caveaux particuliers sont placés sous les décombres, et de la sorte, chacun d'eux était destiné à un seul personnage. L'attribution de ces caveaux funéraires appartient à feu M. Schultz, qui connaissait Jérusalem à merveille et qui n'était pas homme à se méprendre sur la valeur des textes tirés de Josèphe, textes dont la vue des lieux fournit constamment un commentaire irréfragable.

Voici ce que nous lisons dans la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit un lay par devers soleil couchant, que on appeloit le lay du patriarche, là où on recueilloit les sources d'illec entour, pour abevrer les chevos. Près de cil lay avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon. Il avint

jà, si come on disoit, a 1 jour qui passez estoit, qu'il avoit entre crestiens et Sarrazins une bataille, entre cil charnier et Jherusalem, où il avoit moult de crestiens occis, et que li Sarazins de la bataille les devoient tous londemain faire ardoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuict, les porta tous en cele fosse, si come on disoit : pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon, et dessus le charnier avoit 1 moustier où on chantoit chascun jour près d'ileques. »

Il est clair que le lay du patriarche n'est autre chose que le Birket-Mamillah. Le moustier était une église de Saint-Babilas très-probablement, et le charnier du Lion n'est que l'ensemble des caves sépulcrales des Hérodes.

TOMBEAU D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE ET D'IZATES, SON FILS[1].

Pour éviter les redites, je ne transcrirai pas ici les passages des écrivains de l'antiquité, relatifs au tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. Je les ai sérieusement discutés plus haut, à propos du tombeau des rois de Juda, et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur, en lui rappelant que l'attribution des caveaux funéraires qui appartiennent incontestablement à Hélène et à Izates, revient de droit à la sagacité de feu M. Schultz, qui le premier les a reconnus, et a signalé en même temps, les bases parfaitement reconnaissables des trois pyramides qui avaient été construites au-dessus de ces tombes. Leur place est parfaitement marquée dans le plan de M. Schultz, à quelques cents mètres à gauche de la route de Jaffa, et au nord d'un oualy musulman environné de tombeaux. En sortant de la porte de Damas, on trouve à gauche de la route de Naplouse, un chemin se dirigeant d'abord à l'ouest-nord-ouest,

1. Voyez pl. XLV.

et qui vient ensuite recouper la route de Jaffa. Ce chemin conduit presque directement au tombeau d'Hélène, qu'il laisse à moins de cent mètres à droite.

Le seul caveau dans lequel j'ai pu pénétrer, a été violé brutalement, et s'il ne restait quelques parties de la cloison du vestibule, portant des traces d'un travail soigné, on devrait confondre cette cave avec les caves les plus vulgaires de la nécropole de Jérusalem. Elle se compose d'un vestibule, et de deux chambres, dont la dernière ne contient qu'un four à cercueil. Un caveau voisin, dans lequel malheureusement je n'ai pu entrer, parce qu'il était plein d'eau, a contenu le corps de la mère ou du fils. On conçoit qu'il est impossible aujourd'hui d'assigner un des caveaux à l'un, plutôt qu'à l'autre des deux augustes personnages.

TOMBEAU DU GRAND PRÊTRE JEAN.

Un seul passage de Josèphe nous fait connaître l'emplacement de ce monument. L'illustre historien des Juifs nous parlant des premières attaques de Titus contre Jérusalem, nous dit [1] : « Pendant que les choses se passaient ainsi à l'intérieur de la ville, Titus, en faisant à l'extérieur le tour de la place, avec des cavaliers d'élite, cherchait le point sur lequel il dirigerait ses attaques. Comme il était fort embarrassé, parce qu'il n'y avait pas à songer aux endroits où la muraille, dominant des vallées, ne pouvait être approchée, et que de l'autre côté le premier mur semblait braver les machines de siége, il se décida à attaquer auprès du tombeau du grand prêtre Jean. » Josèphe raconte que ce fut pendant cette reconnaissance, que Nicanor, et lui-même Flavius Josèphe, s'étant un

1. Bell. Jud., v. vi, 1.

peu plus avancés que Titus, vers la muraille, afin d'engager les défenseurs qui garnissaient les remparts, à renoncer à la défense, Nicanor fut blessé à l'épaule gauche d'une flèche lancée de la place. Le monument du grand prêtre Jean était donc assez près de la ville, pour que l'on pût, dans son voisinage, recevoir une flèche partie des remparts.

L'historien des Juifs nous reparle, un peu plus loin, du tombeau du grand prêtre Jean, mais beaucoup plus vaguement [1]. Il nous dit qu'après que Titus eut forcé la première muraille, Jean et les siens combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le tombeau d'Alexandre, tandis que la troupe de Simon occupant la portion de la deuxième enceinte située du côté du tombeau de Jean, avait garni de retranchements toute la ligne de murailles qui s'étend jusqu'à la porte par laquelle l'eau est conduite à la tour Hippicus.

De la comparaison de ces deux passages, il résulte clairement que le tombeau du grand prêtre Jean devait être dans le voisinage et à gauche de la porte de Damas, vers le saillant que la fortification moderne présente encore en ce point. Or, il existe en réalité de ce côté, et fort près de la ville, une cave sépulcrale, ayant une porte ornée de moulures, et que j'ai le vif regret de n'avoir point étudiée avec soin; j'étais fort occupé des monuments dont j'avais entrepris l'étude approfondie, et le temps m'a manqué pour examiner celui-ci, avec toute l'attention qu'il méritait. Je ne puis donc que recommander de toutes mes forces, aux voyageurs futurs, l'exploration de cet intéressant sépulcre.

Quel peut être ce grand prêtre nommé Jean? Josèphe, dans les passages qui concernent le tombeau en question, a oublié

1. Bell. Jud., v, vii, 2.

de le préciser et de nous fixer l'époque à laquelle avait vécu le Jean auquel le sépulcre appartenait. Mais je ne doute pas qu'il ne s'agisse de Jean, fils du grand prêtre Judas, fils lui-même du grand prêtre Eliasib. Artaxerxès II était maître de la Judée, dont le satrape Bagosès était gouverneur. Le grand prêtre Jean avait un frère nommé Iésous, ami de Bagosès, et auquel celui-ci promit le souverain pontificat. Iésous, fort de l'appui du satrape, ayant injurié son frère dans l'exercice du sacerdoce, celui-ci en conçut une telle fureur, qu'il tua Iésous de sa main, dans le temple même. A l'annonce de cet horrible fratricide, Bagosès courut au temple, criant aux Juifs qui cherchaient à l'empêcher d'y pénétrer : « Vous avez osé commettre un assassinat dans votre temple! qui peut mettre en doute que je ne sois plus pur que celui qui s'est souillé d'un pareil crime? » — Il entra donc dans le sanctuaire, et profita de la circonstance, pour condamner les Juifs à un tribut extraordinaire de sept ans. Ce tribut consistait en ce que, pour offrir à Jéhovah les sacrifices quotidiens, il fallait payer cinquante drachmes, par tête d'agneau immolé. Quand le grand prêtre Jean mourut, ce fut son frère Yaddous, dont j'ai parlé ailleurs à propos de son entrevue avec Alexandre le Grand, qui fut investi du souverain pontificat.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est le tombeau de cet illustre personnage qu'il s'agit de décrire, car il est tout trouvé; et l'on concevra sans peine l'intérêt réel que doit offrir la comparaison de ce sépulcre, de date certaine, avec les autres sépulcres de la nécropole de Jérusalem.

TOMBEAU D'ALEXANDRE JANNÆUS.

J'ai déjà dit, à propos des Qbour-el-Molouk, ou tombeaux des rois de Juda, que la cave sépulcrale d'Alexandre Jannæus

avait été reconnue avec toute raison, par Schultz, dans la cave immense qui porte le nom de Grotte de Jérémie. Je ne reviendrai donc pas sur cette attribution qui ne peut soulever aucun doute, et je me bornerai à dire quelques mots sur l'état actuel de l'excavation. On y reconnaît bien, par-ci par-là, quelques traces des anciennes parois des chambres sépulcrales, mais elles ont été brisées, et semblent avoir été exploitées comme une carrière commode, de sorte que le tout ne forme plus qu'une immense grotte irrégulière, taillée grossièrement et sans grand intérêt. A gauche existe une petite avance de rocher en saillie sur la masse, et sur cette saillie, dit la tradition, dormait le prophète Jérémie. Malheureusement cette tradition ne supporte pas l'examen.

Du plafond de la grotte suinte constamment une pluie de gouttes d'eau, que j'ai vu les pèlerins grecs recueillir avec empressement, pour s'en bassiner les yeux. Était-ce comme préservatif contre les ophthalmies, ou comme curatif contre la myopie? J'avoue n'avoir pas éprouvé le moindre désir de m'en informer. A gauche, en sortant de la grotte, on trouve un escalier conduisant à une citerne en bon état, et pleine d'eau. Je n'en ai pas examiné la structure avec assez de soin, pour pouvoir parler de son âge probable.

Un derviche tourneur réside d'ordinaire à la grotte de Jérémie, et il prélève un petit tribut sur tous les pèlerins qui se présentent : cela doit lui constituer un assez joli revenu. Le monticule dans lequel est creusée la grotte de Jérémie est couvert de tombes musulmanes; enfin, l'on aperçoit dans le flanc du rocher, à gauche de l'entrée actuelle de la grotte, une assez petite excavation naturelle. Voilà tout ce que l'on peut dire, aujourd'hui, des restes mutilés de la somptueuse cave sépulcrale qui fut la dernière demeure de la plupart des princes Asmonéens.

TOMBEAUX SITUÉS AU FOND DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT, AU-DESSOUS ET AU NORD-EST DU TOMBEAU DES ROIS.

Les flancs de la vallée de Josaphat, au nord de Jérusalem, présentent de nombreuses excavations funéraires qui mériteraient sans doute une étude toute spéciale. Malheureusement le temps m'a manqué, et je n'ai pu les visiter qu'en courant. Je n'en pourrai donc rien dire de positif, et j'aime mieux l'avouer simplement.

Schultz, adoptant une tradition juive accréditée à Jérusalem, voit dans une de ces caves funéraires, le tombeau du grand prêtre Simon, surnommé le Juste, fils et successeur du grand prêtre Onias[1], et contemporain de Ptolémée Philadelphe. Une autre de ces caves paraît au même savant, devoir être le monument du Foulon, dont il est fait mention dans Josèphe[2], à propos de l'enceinte d'Hérode Agrippa. Cette enceinte, dit l'historien des Juifs, après avoir passé auprès des caves royales s'étendait longuement, et s'infléchissant près du monument du Foulon, à une tour angulaire, venait finir à la vallée du Kedron, en rejoignant la muraille antique. Καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον ἐκάμπτετο μὲν γονιαίῳ πυργῳ κατὰ τὸ Κναφέως πρσσαγορ ευόμενον μνῆμα· τῷ δὲ ἀρχαίῳ περιβόλῳ συνάπτον εἰς τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα κατέληγεν.

Williams pense qu'il serait possible de retrouver les caves royales de Josèphe dans les excavations funéraires que je viens de mentionner; mais je ne saurais admettre cette hypothèse. Voici pourquoi : L'enceinte d'Hérode Agrippa ne pouvait évidemment passer au fond de la vallée de Josaphat, qu'elle couronne au contraire. L'expression διὰ, à travers,

1. Ant. Jud., XII, II, 4.
2. Bell. Jud., V, IV, 2.

employée par l'historien, serait donc tout à fait impropre en ce cas, tandis qu'elle est parfaitement juste, lorsque les Qbour-el-Molouk sont identifiés avec ces mêmes caves royales.

TOMBEAU DES JUGES[1].

A un kilomètre environ au nord-ouest de Jérusalem, on rencontre, dans un rideau de roches placé vers la naissance de la vallée de Josaphat, une série de caves sépulcrales, parmi lesquelles il s'en trouve une d'une très-grande magnificence, et à laquelle la tradition donne le nom de Qbour-el-Qodhâ, tombeaux des juges, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, avec les soufetim, ou juges souverains d'Israël : qodhâ n'est que le pluriel de qadhi, juge siégeant dans un tribunal. Si donc la tradition est vraie, nous avons ici le sépulcre commun des présidents d'un tribunal suprême du royaume de Juda. Cette fois encore, on voit que j'accepte sans hésiter la tradition du pays, tradition à laquelle je ne vois pas que l'on puisse objecter rien de sérieux.

Quoi qu'il en soit, je vais donner la description de ce magnifique sépulcre, qui est presque digne d'être rapproché, pour son élégance et pour le soin qui a présidé à sa construction, de la merveilleuse catacombe des Qbour-el-Molouk. Williams a publié dans son excellent livre[2] une description du tombeau des juges, accompagnée d'un beau plan et de deux coupes, recueillis par son ami, M. Scoles. C'est, sans aucun doute, un très-beau travail, fait avec habileté, mais qui laisse encore un peu à désirer, parce que quelques parties essentielles du monument y ont été omises. Je me félicite de m'être mis à même de le compléter, et de donner à mes lecteurs une éléva

1. Voyez pl. XXXIV et XXXV.
2. Holy city, t. II, p. 151 et suiv., pl. IV.

tion, un plan complet et diverses coupes de ce monument éminemment curieux. J'ai, de plus, rapporté de bons estampages des ornements du vestibule, recueillis, avec une patience au-dessus de tout éloge, par mon savant ami l'abbé Michon. Bien nous a pris d'avoir l'idée de recueillir ces moulages, qui suffisent pour démontrer, au premier coup d'œil, que l'art qui a présidé à l'ornementation du tombeau des juges, n'est ni romain ni grec. Les dessins, déplorablement mauvais, de Cassas avaient permis jusqu'ici de soutenir cette opinion erronée, qui croule d'elle-même en face des plâtres qui représentent naïvement ce qui existe, sans arrangement de convention qui en dénature le caractère.

Je me dispenserai de donner les mesures de détail, qui se retrouveront à volonté, avec un coup de compas.

Un vestibule, taillé dans le rocher, présente à l'extérieur un magnifique fronton, dont le tympan est orné des plus élégants rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits, sans aucune symétrie réelle. De belles moulures encadrent la porte et le tympan, qui est en outre orné d'une ligne de petits modillons. Deux acrotères élevés et en palmette, garnissent les deux angles extrêmes du fronton, qui portait à son sommet un ornement analogue aux acrotères, mais aujourd'hui tellement dégradé, qu'il est devenu méconnaissable. Dans le fond du vestibule, et au centre de la paroi, s'ouvre une charmante petite porte, très-étroite, et encadrée d'une moulure à crossettes, que couronne un petit fronton avec acrotères en palmette, et un ornement de feuillages au sommet. Les modillons reparaissent autour du tympan, qui est couvert d'une riche décoration symétrique de feuillages élégamment dessinés.

En franchissant cette porte, on descend, par un ressaut peu élevé, sur le sol d'une salle sépulcrale carrée. Celle-ci offre la disposition suivante : sur la paroi de gauche sont placées deux ran-

gées superposées de niches sépulcrales. La rangée supérieure se compose de trois couples de niches en voûte, percées deux à deux sous des arceaux surbaissés. Une feuillure rectangulaire, dans laquelle a dû être encastrée une plaque de clôture, garnit chacune des niches. Celles-ci sont d'une dimension telle, qu'il est évident que les corps, entourés de simples bandelettes, ont dû y être déposés sans cercueil. La rangée inférieure se compose de sept niches sépulcrales rectangulaires.

Dans la paroi du fond, s'ouvre, dans l'axe même de la porte d'entrée, une porte simple qui débouche dans une petite salle carrée, qui offre aussi deux rangs superposés de niches sépulcrales rectangulaires, sur les trois côtés du fond. Les rangées supérieures sont chacune de quatre tombes, et les inférieures de trois tombes seulement.

Au centre de la paroi de droite, s'ouvre également une porte débouchant dans une petite chambre carrée, présentant trois niches sépulcrales, sur chacune de ses parois du fond. Enfin, dans l'angle de gauche de la première salle, et au niveau du sol, est creusée, entre la paroi du vestibule et la paroi de la salle garnie de treize tombes, une niche à cercueil assez grossièrement ébauchée, et offrant dans sa longueur deux petites excavations latérales, sur sa face de droite. Telle est la disposition de l'étage supérieur de la catacombe.

Passons à l'étage inférieur. Une grande ouverture rectangulaire, placée à l'angle gauche du fond de la salle d'entrée, sert de cage à un escalier de cinq marches, débouchant sur un premier palier, au bout duquel s'ouvre une petite porte fort basse qui, par un ressaut élevé, conduit à un second palier voûté contenant trois tombes : la première, ouverte à côté même de la porte d'entrée et parallèlement à son axe; la seconde, au milieu de la face de gauche, et la troisième au milieu de la face de droite. Cette troisième tombe offre, sur la dernière moitié

de sa longueur, un élargissement très-notable. Dans la paroi du fond de ce palier voûté, s'ouvre encore une petite porte très-basse, débouchant, par un ressaut égal au premier, dans une belle chambre carrée, offrant, sur ses trois faces du fond, des arceaux surbaissés en retraite, de façon à former de larges banquettes, sur lesquelles débouchent quatre niches sépulcrales à droite et à gauche, et seulement trois dans la paroi du fond. Mais, sur cette face, sont ouvertes, dans les joues de l'arcade, à gauche, une niche dont le fond forme une petite chambre carrée, et à droite une niche ordinaire.

Revenons maintenant à la grande salle d'entrée. Dans l'angle antérieur de droite, c'est-à-dire diagonalement avec le premier escalier, s'ouvre une nouvelle cage d'escalier comportant cinq marches, et débouchant sur un palier carré qui conduit par un fort ressaut, à une chambre également carrée, et entièrement taillée au-dessous du sol de la salle d'entrée. Là on ne voit aucune tombe, et il est évident que toutes les places ayant été remplies dans les autres salles funéraires, on avait songé à en disposer de nouvelles dans cette deuxième salle basse, qu'une révolution, renversant l'état de choses dans lequel le monument avait été établi, aura fait laisser inachevée et inoccupée. Pour ma part, je ne doute pas que l'événement de force majeure qui a fait abandonner le tombeau des juges, n'ait été la chute du royaume de Juda.

Les Qbour-el-Qodhâ contiennent soixante places destinées à recevoir des corps. Le nombre des rois de Juda, depuis David jusqu'à Sedekias et en comptant Athalie, est de vingt-deux. On voit donc que le nombre des juges enterrés au sépulcre commun, est plus du double du nombre des rois. Il n'y a rien là que de très-naturel : en effet, on ne devait mettre à la tête d'un tribunal que des hommes d'un âge mûr, sinon respectable, et par conséquent, puisque les rois commencèrent

souvent leur règne à un âge assez tendre encore, il devait s'éteindre bien plus de juges suprêmes que de rois.

Maintenant, quels étaient ces juges dont nous trouvons ici la sépulture? Étaient-ce les Nasi, ou chefs élus de tribu? Étaient-ce les Élohim (les divins), qui étaient également élus par le peuple[1]? C'est ce que je ne me permettrai pas de discuter. Il me suffira de dire qu'il est pour moi bien démontré que la cave sépulcrale, qui a conservé le nom de tombeaux des juges, est contemporaine des rois de Juda, et qu'elle a reçu les corps d'une série de magistrats suprêmes, dont les fonctions n'étaient pas héréditaires.

EAUX DE JÉRUSALEM.

De tous les monuments de la Jérusalem antique, il est clair que ceux dont la conservation a dû éveiller le plus vivement l'attention des habitants, ont été les piscines ou citernes publiques, dont il fut important à toutes les époques d'assurer le bon état. Chaque maison particulière devait bien, comme aujourd'hui, avoir sa citerne privée; mais il est évident que celles-là ne pouvaient suffire, lorsque Jérusalem était la capitale du royaume de Juda. Les besoins du temple et des cavaliers d'une armée permanente, quelque faible qu'elle fût, nécessitaient l'existence de grands réservoirs d'eau, institués en dehors de ceux qui subvenaient aux besoins de la vie domestique.

FONTAINE DE LA VIERGE ET PISCINE DE SILOË.

A cinq cents mètres environ de l'angle sud-est du Haram-ech-chérif, on trouve, sur le flanc droit de la vallée de Josa-

1 Deutér., XVI, 18-20.

phat, une source abondante qui sort d'un canal souterrain construit en blocs considérables. D'où part cette source? Je l'ignore. L'opinion générale est qu'elle vient du plateau du Moriah, et qu'elle n'est que le cours d'eau qui desservait le grand autel du temple. Comme il n'est pas possible aujourd'hui de s'en assurer, mieux vaut se dispenser d'élever hypothèse sur hypothèse, au sujet d'un fait aussi obscur. Un autre canal souterrain conduit ces eaux à la piscine de Siloë (ברכת השלח)[1]. Celle-ci est une piscine creusée dans le roc et assez profonde; son plan est à peu près un parallélogramme, à l'angle nord-ouest duquel débouche le canal que j'ai mentionné tout à l'heure.

Quelques fragments de colonne se remarquent dans la piscine, au fond de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. L'un de ces tronçons de colonne est encore debout dans l'eau. Cette eau qui est très douceâtre et peu agréable, bien qu'elle serve sans inconvénient à l'alimentation des fellah de Siloam, ne coule pas toujours avec la même intensité. Mais je crois que l'on a raconté beaucoup de fables, sur les prétendues intermittences régulières de la fontaine. Son eau, quelle que soit sa valeur comme boisson, est conduite habilement par les fellah dans les jardins potagers du fond de la vallée, jardins que des irrigations bien entendues rendent d'une fertilité charmante.

Williams suppose que les colonnes qui se voient à la piscine de Siloë, sont les restes d'une église qui la recouvrait. Je suis d'autant plus porté à croire que ce sont les débris d'une sorte de portique qui la décora dans l'antiquité, que le Pèlerin de Bordeaux s'exprime ainsi sur le compte de cette piscine : Item exeunti in Hierusalem, ut ascendas Sion, in parte sinistrâ, et deorsùm in valle, juxta murum, est piscina quæ dicitur Siloa,

1. Néhémie, III, 15, et Isaïe, VIII, 6. Ce nom signifie : *stagnum immissionis*.

habet quadriporticum; et alia piscina grandis foras (quelle est celle-ci? Je l'ignore). Hic fons sex diebus atque noctibus currit; septimâ verò die est sabbatum, in totum nec nocte nec die currit. Enfin Benjamin de Tudèle parle à ses coreligionaires, à propos de ces mêmes débris, d'un bel édifice élevé du temps de leurs ancêtres. Il ne peut donc être ici question d'église.

Je déclare, du reste, que l'aspect de ces colonnes me les avait fait considérer, tout d'abord, comme antérieures à la domination chrétienne en ce pays.

Schultz pense que la piscine de Siloë est l'étang de Salomon, ou du Roi. J'ai plus haut, à propos de l'enceinte du Haram, exprimé les doutes que m'inspire cette identification.

GIHON, CITERNE DE LA PORTE DE DAMAS [1], PORTES D'ÉPHRAÏM, DE DJENNATH, DES POISSONS ET DES CHEVAUX.

En sortant de la porte de Damas, et en longeant le pied des murailles, on trouve, à une centaine de mètres, au plus, une immense citerne antique creusée dans le roc, et que j'ai toujours vue parfaitement à sec, pendant mon séjour à Jérusalem. La tradition populaire veut que cette citerne abandonnée ait été jadis en communication avec le Haram. Les mêmes contes parlent de bruit souterrain d'eaux courantes, que l'on entendrait, dans le silence de la nuit, à côté de la porte de Damas. Je me dispenserai de commenter toutes ces belles histoires qui ressemblent tant soit peu à celles des Mille et une Nuits, et je me bornerai prudemment à parler de ce que j'ai vu, de mes yeux vu.

Que cette vaste citerne, aujourd'hui à moitié encombrée d'immondices, soit d'une antiquité très-reculée, cela n'est pas sujet à question. Mais quelle peut être cette citerne, et

1. Voyez pl. xxv.

l'Écriture en fait-elle mention? Je le crois et je vais essayer de le démontrer. Nous lisons dans les Rois (II, XVII) : — 17. Le roi d'Assour envoya de Lakis, Tartan, le chef des Eunuques et le chef des Sakes, vers le roi Ezekhias, à Jérusalem, avec une puissante armée. Ils montèrent et arrivèrent à Jérusalem, et, étant montés et venus, ils se placèrent auprès du conduit de l'étang supérieur, qui était sur la route du champ du Foulon. — 18. Ils appelèrent le roi; et Eliakim, fils de Helkhias, qui était intendant du palais, et Sibna le scribe et Joah, fils d'Asaph, le chancelier, sortirent vers eux. — Alors eut lieu un colloque entre les chefs assyriens et les officiers juifs qui étaient évidemment restés sur la muraille. Ce qui le prouve, c'est que les menaces du roi d'Assour furent proclamées assez haut pour qu'elles pussent être entendues du peuple assemblé sur les remparts. Les Juifs demandèrent alors que la conférence n'eût pas lieu en hébreu, afin que les assistants ne comprissent pas ce qui se dirait, et le chef des Sakes n'en cria que plus fort, afin que pas une de ses paroles ne fût perdue[1].

Nous avons reconnu, à la porte de Damas, des traces non équivoques de l'enceinte primitive. Le champ du Foulon devait être très-probablement là où était le monument du Foulon, que Josèphe place incontestablement à l'angle nord-est de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. La route du champ du Foulon était donc très-certainement celle qui, de la porte de Damas, passe entre notre citerne et la grotte de Jérémie. Cette citerne est exactement au pied de la muraille moderne qui a très-probablement remplacé la muraille antique; il est donc certain, pour moi, que la scène que je viens de rappeler, eut lieu en ce point, et que notre citerne antique n'est que l'étang supérieur

1. Le même fait est rapporté, à peu près dans les mêmes termes, dans Isaïe, XXXVI, 1, 2 et suiv.



(הברכת העליונה) du verset 17 du chapitre XVIII du II[e] Livre des Rois.

Nous lisons dans Isaïe (VII) : — 1. Ce fut au temps de Akhas, fils de Jotham, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rezyn, roi d'Aram, monta avec Fekah, fils de Remaliahou, roi d'Israël, vers Jérusalem, pour lui faire la guerre, mais il ne put pas l'assiéger. — 2. On annonça à la maison de David, savoir : Aram se tient en Ephraïm; son cœur fut agité, ainsi que le cœur de son peuple, comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. — 3. Jéhovah dit à Isaïe : Sors donc au-devant d'Akhas, toi et Sar-Iesoub, ton fils, à l'extrémité du conduit de l'étang supérieur, sur la route du champ du Foulon. — Le point désigné dans ce passage est encore le même. Le roi Akhas, dans son inquiétude, devait aller aux nouvelles, du côté où se trouvait le territoire d'Éphraïm : la porte de Damas n'est très-certainement que la porte d'Éphraïm, ainsi que l'a reconnu Schultz : il était donc difficile que la place assignée au prophète par Jéhovah, fût mieux choisie que celle qui lui était désignée, puisqu'il était chargé de rassurer le roi de Juda, sortant de sa capitale, soit à la tête de troupes, soit pour aller au-devant des nouvelles de l'approche de ses ennemis.

Nous voilà donc déjà fixés sur l'identité de l'étang supérieur avec la vieille citerne de la porte de Damas. Mais ce n'est pas tout encore, et je crois que cette citerne n'est pas autre chose que celle qui, dans l'Écriture, porte le nom de Gihon. Nous lisons dans les Rois (I, I) : — 9. Adoniah (fils de David) fit tuer des brebis, des bœufs et des veaux gras, près de la pierre de Zahlet, qui était auprès d'Ayn-Radjel; il invita tous ses frères, fils du roi, ainsi que tous les hommes de Juda, secrétaires du roi. — Adoniah voulait s'emparer de la couronne. David, instruit de ses manœuvres et irrité de l'usurpation de son fils, fit venir Seddouk le Cohène, Nathan le prophète, et

Benayahou, fils de Johad. — 33. Le roi leur dit : Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, et faites monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le descendre vers Gihon. — 34. Là Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'oindront pour roi sur Israël. Vous sonnerez la trompette et vous direz : Vive le roi Salomon ! — Les ordres de David furent exécutés. (Verset 38.) — 39. Seddouk le Cohène prit une corne d'huile de la tente et oignit Salomon ; on sonna de la trompette et tout le peuple cria : Vive Salomon !

Adoniah et ses convives entendirent les fanfares et les cris de joie, au moment où leur festin se terminait. Joab, étonné, s'écria : D'où viennent ces bruits et que se passe-t-il dans la cité ? Il parlait encore, lorsque Jonathan, fils d'Abiathar le Cohène, arriva en courant. Adoniah lui cria : Viens ici, brave ; nous apportes-tu une bonne nouvelle ? Jonathan se hâta de raconter l'événement qui venait de s'accomplir, et, la terreur succédant aux joies de la fête, tous les convives se dispersèrent ; Adoniah lui-même s'enfuit en toute hâte dans le temple, et, *empoignant* les cornes de l'autel, se mit dans cet asile sacré pour tous, à l'abri de la mort qu'il avait méritée. Rien de plus dramatique que le récit biblique de cet événement, récit que je me suis borné à analyser. Le verset 45 du même chapitre est ainsi conçu, il fait partie du récit de Jonathan : « Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'ont oint (Salomon), près de Gihon ; ils sont remontés de là tout joyeux, et la cité s'est émue : voilà la cause du bruit que vous avez entendu. »

Josèphe raconte de même ce curieux événement [1] ; seulement son récit nous fournit un précieux renseignement topographique. Il nous apprend que le festin préparé par l'ordre d'Adoniah fut servi hors de la ville, auprès de la fontaine qui

1. Ant. Jud., VII, XIV, 4.

est dans le jardin du Roi; que David, instruit de l'attentat de son fils Adoniah, donna sur-le-champ l'ordre au Cohène Seddouk et à Benahiah, capitaine des gardes, de prendre avec eux le prophète Nathan, et tout ce qu'il y avait de troupes autour du palais, de faire monter sur la mule royale son fils Salomon, de le conduire hors de la ville, à la fontaine qui s'appelle Gihon (Γηὼν), et de le proclamer roi, après l'avoir oint de l'huile consacrée.

Voyons quelles sont les conséquences de ce curieux passage : 1° la fontaine placée dans le jardin royal paraît être le Bir-Eyoub; or, cette même fontaine du festin, l'Écriture Sainte l'appelle Ayn-Radjel : il y aurait donc identité entre le Bir-Eyoub actuel et l'Ayn-Radjel des Écritures. 2° La fontaine de Gihon était hors de la ville. Puisque Adoniah avait réuni ses partisans au sud de la ville, il est évident que le roi David, pour éviter un conflit, dut envoyer accomplir la cérémonie du sacre de Salomon, du côté précisément opposé. Donc la fontaine de Gihon était vers le nord et au delà de l'enceinte de la ville, nouvelle preuve en faveur de l'identité de la piscine de Gihon, avec l'antique citerne de la porte de Damas.

Nous lisons dans les Chroniques (II, XXXII) : — 30. Et lui, Ezekhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon, et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David. — Non-seulement ce verset ne contredit en rien l'identification de Gihon et de la citerne antique de la porte de Damas, mais il a, de plus, l'avantage de donner une sorte de fondement raisonnable aux contes populaires qui veulent qu'on entende, dans le voisinage de cette citerne, un bruit d'eaux souterraines. Sans doute, le motif d'Ezekhias, en entreprenant cet énorme travail, fut de faire entrer à l'intérieur des murs de sa capitale, une source dont, en cas de siége, il eût été déplorable de perdre l'eau.

Un peu plus loin, nous lisons encore [1] : — 14. Après cela, il (Manassès) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement, et il mit des officiers de l'armée dans toutes les villes fortes de Juda. — Je me suis servi déjà de ce verset si explicite, pour démontrer que le terme *cité de David* ne spécifi pas toujours la forteresse du mont Sion. Le mur construit à l'occident de Gihon, est très-probablement celui dont il subsiste des traces à la base même de la porte de Damas. Une porte des Poissons ne peut être qu'une porte par laquelle arrivaient à Jérusalem, les poissons qui étaient vendus sur ses marchés. Ces poissons venaient probablement d'un endroit où il y avait des poissons à pêcher, c'est-à-dire de la côte de la Méditerranée. Cette porte des Poissons devait donc être au point même de jonction de la muraille de Manassé, et de l'enceinte construite par David et par Salomon, et que Josèphe décrit sous le nom de première muraille.

Le verset que je viens de commenter, ne parle de muraille construite par Manassé, qu'à l'occident de Gihon. Il ne construisit donc rien à l'orient de cette piscine, et un passage de Josèphe, que j'ai déjà utilisé, rend parfaitement compte de cela [2]. Lorsque Titus eut forcé la muraille d'Hérode Agrippa, il se trouva en face de la deuxième enceinte, défendue par Simon et par Jean. Celui-ci et sa troupe combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du Temple, et devant le tombeau d'Alexandre. Puisque la première enceinte une fois forcée, les assaillants se trouvaient au pied de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, c'est que ces deux portions de murailles défendues faisaient réellement par-

1. Chron., XXXIII.
2. Bell. Jud., V, VII, 2.

tie de la deuxième enceinte de Jérusalem : ceci est incontestable. Donc, d'un point voisin, et placé à l'est de la porte de Damas, le mur descendait obliquement vers l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple ; c'est là une conclusion que je défie de contester. Au reste, que dit Josèphe de cette deuxième enceinte? Justement ce que je viens d'en dire. La seconde muraille commençait à la porte dite des Jardins (ἣν Γεννὰθ ἐκάλουν), qui était percée dans la première muraille, et entourant seulement la partie septentrionale (de la ville probablement), s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Il serait difficile, on en conviendra, de dire plus nettement ce que je dis moi-même. Je me permettrai, de plus, d'avancer sans hésitation, que la porte des Poissons et la porte des Jardins étaient une seule et même porte.

Le tracé de la deuxième muraille, donné par Schultz, est donc tout à fait inadmissible, et toute la portion qui, de la porte ez-Zahary jusqu'à la porte Saint-Étienne, a été considérée par lui comme faisant partie de l'enceinte primitive des rois de Juda, doit en être absolument retranchée. Williams a bien senti que ce tracé de Schultz n'était pas d'accord avec les textes, et il a eu certainement raison de prolonger l'enceinte antique jusqu'à la porte condamnée, nommée Bab-ez-Zahary. J'avouerai cependant que je n'ai remarqué aucun débris apparent de l'enceinte primitive, sur toute cette portion du mur actuel.

Schultz fait la porte des Poissons, de la porte actuelle de Setty-Maryam ou de Saint-Étienne; je crois avoir démontré que la porte Djennath et la porte des Poissons ne sont pas différentes l'une de l'autre. Quant au Bab-ez-Zahary actuel, je ne doute pas que ce ne soit la porte angulaire de l'Écriture Sainte : c'est ce que j'espère démontrer en étudiant les textes qui en parlent. Nous lisons dans le livre des Rois (II, XIV) : —

13. Joas, roi d'Israël, ayant pris Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils d'Okhozias, à Beit-Chems, vint à Jérusalem, et fit une brèche de quatre cents coudées à la muraille de Jérusalem, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte angulaire. — Le même fait est raconté dans les chroniques (II, xxv, 23), de la manière suivante : — « Quant à Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils de Joakhas [1], Joas, roi d'Israël, le prit à Beit-Chems, et l'amena à Jérusalem; et il fit abattre les murailles de Jérusalem, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'angle, quatre cents coudées. »

Nous avons reconnu que la porte d'Éphraïm n'est et ne peut être que la Bab-ech-Cham, porte de Damas; or, la partie de la muraille abattue par l'ordre de Joas, roi d'Israël, était fort probablement celle qui fermait la ville, du côté par lequel une armée envahissante pouvait venir de Samarie. Cette muraille, de quatre cents coudées, était donc au nord de la ville, et ce devait être le front septentrional qui, de la porte de Damas, s'étendait jusqu'au Bab-ez-Zahary. Comme il y a, entre ces deux portes, une distance de trois cent soixante mètres, à très-peu près, cette distance représente suffisamment bien les mille pieds romains, équivalant au nombre rond de quatre cents coudées de brèche, indiqué par l'Écriture Sainte. La Bab-ez-Zahary tient donc bien réellement la place de la porte angulaire.

Cette brèche fut réparée peu après par Ozias, car nous lisons [2] : — 9. Ozias bâtit des tours à Jérusalem sur la porte de l'angle, sur la porte de la Vallée, sur l'encoignure, et les fortifia. — Il est évident, d'après ce verset, qu'Ozias, successeur d'Amasias, s'empressa de remettre sa capitale en état de

1. De ces deux passages combinés il résulte qu'Okhosias, roi de Juda, s'est appelé également Joakhas.

2. Chron., II, xxvi.

défense, et ferma, le mieux qu'il put, la brèche énorme que le roi d'Israël avait ouverte dans son enceinte militaire. Le nom d'encoignure me paraît donné ici à toute la branche de muraille qui liait la porte angulaire à l'angle nord-ouest du temple. Il semble en résulter que la porte de la Vallée, au lieu d'être au point où est actuellement la porte Saint-Étienne, était réellement au fond du rentrant formé par le portique septentrional du temple et par la branche de muraille reconstruite par Ozias. De la sorte, la tour Antonia aurait pris plus tard la place de la tour bâtie par Ozias sur la porte de la Vallée [1]. Tout bien considéré, je regarde aujourd'hui le tracé et les dénominations que je viens de déterminer comme les seuls admissibles, sans qu'il s'élève de difficultés sérieuses contre ces déterminations.

On lit dans Jérémie (XXXI) : — 38. Il viendra un temps, dit Jéhovah, où sera rebâtie cette ville, depuis la tour de Hananéel, jusqu'à la porte de l'angle. — 39. Le cordeau sera tiré encore plus loin, sur la colline de Djerab (c'était l'un des grands de la cour de David), et se dirigera vers Djâat. — 40. Et toute la vallée des cadavres et des cendres, et tous les champs vers la vallée de Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, sera consacré à Jéhovah, rien n'en sera plus ni renversé ni détruit.

Il serait très-curieux de savoir où était la tour de Hananéel; nous pouvons déjà présumer, d'après le texte de Jérémie, qu'elle était à l'opposé de la porte angulaire. Cela se vérifie ailleurs, du reste. Effectivement, nous lisons dans Néhémie (XII), que lors de la consécration des murailles, des deux

1. Sur l'emplacement de cette tour d'Ozias, fut probablement établie plus tard, par les princes Asmonéens, la forteresse nommée Baris, qu'Hérode augmenta, en lui donnant le nom d'Antonia, en l'honneur de son ami Antoine. Je soupçonne fort que dans le mot Baris il faut rechercher le mot arabe Bordj, tour, forteresse.



chœurs, marchant en sens inverse, l'un passa, — 39. Et sur la porte d'Éphraïm (porte de Damas), et la vieille porte, et la porte des Poissons (porte Djennath), et la tour de Hananéel et la tour des Cent (המאה), et jusqu'à la porte des Brebis, et ils s'arrêtèrent à la porte de la Maison d'arrêt. — De là il résulte que la tour de Hananéel était plus au sud que la porte des Poissons : Schultz place la tour Hananéel à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, et la tour des Cent (Mea) un peu plus au sud : cela me paraît tout à fait impossible. Je ne serais nullement étonné que la tour Hananéel ne fût identique avec la tour Hippicus, ou la tour de David. Ce serait une curieuse question de topographie hiérosolymitaine à étudier.

Le prophète Zacharie (XIV, 10) cite bien la tour de Hananéel, mais de façon à ne pas permettre d'en rien conclure, pour la détermination de cette tour.

Revenons à la prophétie de Jérémie, rapportée un peu plus haut; le verset 39 désigne, de la manière la plus claire, un agrandissement futur de la cité sainte : Le cordeau sera tiré encore plus loin, dit-il, jusqu'à la colline de Djerab, et se dirigera vers Djâat. N'y a-t-il pas dans ce verset la prévision de l'adjonction faite à la ville de Jérusalem, de tout le terrain montant qui se trouve actuellement au nord de la ville, et qui fut englobé dans l'enceinte d'Hérode Agrippa? Cela me paraît évident. Dès lors, la colline de Djerab (que ce nom soit celui de l'un des capitaines de David, ou qu'il indique seulement la colline des Lépreux, de גרב, *scabies*, gale), doit être l'un, et probablement le plus occidental, des trois sommets des collines qui sont voisines des Qbour-el-Molouk, et enfermées dans la muraille d'Agrippa. Quant à Djâat, qui semble, par suite, devoir se trouver vers l'extrémité orientale de la nouvelle enceinte, c'est un lieu tout à fait inconnu aujourd'hui. געת vient sans doute de געה, mugir, et peut-être l'endroit que

désigne ce nom, était-il un lieu où l'on faisait paître des troupeaux de bœufs. Mais abandonnons bien vite le terrain dangereux des hypothèses.

Le dernier verset de Jérémie me semble clair; la vallée des cadavres et des cendres, c'est évidemment la vallée de Hinnom, avec sa nécropole, et avec le souvenir du Tophet, où tant de victimes avaient été brûlées en l'honneur de Molokh. Les expressions « tous les champs vers la vallée du Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, » désignent le terrain aujourd'hui si bien cultivé, qui, à partir du Bir-Eyoub, remonte au nord, jusqu'à la partie méridionale de l'enceinte du temple. De ce verset il résulte que la porte des Chevaux était dans un angle, à l'orient. Je suis bien tenté de croire que cette porte était au point où se trouve aujourd'hui le Bab-el-Morharbeh. Cette porte est bien, en effet, dans une encoignure de l'enceinte primitive, elle est à l'orient, et les terrains cultivés, fertilisés par les eaux abondantes de la fontaine de Siloë, montent jusqu'au pied même de cette porte. La porte des Chevaux était donc située très-près de l'enceinte du temple, et elle conduisait au palais; c'est ce que nous allons vérifier.

Nous trouvons dans les rois (II, XI) le récit tragique de la mort d'Athalie; et ce récit devant jeter quelque lumière sur la position de la porte des Chevaux, je vais l'analyser. Dans la septième année du règne d'Athalie, le grand prêtre Joad résolut d'en finir avec l'usurpatrice, et de remettre violemment la couronne sur la tête de Joas, fils d'Okhozias, que Josabeth, fille de Joram et sœur d'Okhozias, avait sauvé du massacre des enfants royaux, et tenu caché pendant six années, dans l'enceinte du temple. Les chefs militaires depuis longtemps gagnés à la cause de l'enfant-roi, reçurent de Joad l'ordre de se tenir prêts, de se rendre au temple où ils seraient armés, d'entourer le roi, et de tuer sans merci quiconque essaierait

de pénétrer dans leurs rangs. Le temple fut ainsi rempli de conjurés, dont la troupe s'étendit sur ses flancs à droite et à gauche (verset 11). Joad fit alors amener le fils d'Okhozias; il lui mit la couronne royale sur la tête, lui donna l'onction sainte, et tous les assistants frappant des mains, crièrent d'une seule voix, Vive le roi! Le palais n'était pas assez éloigné, pour qu'Athalie ne fût pas émue du bruit des acclamations inusitées qui s'élevaient de l'enceinte du temple. Elle s'y rendit en hâte, et trouva que le peuple y accourait en foule. L'affluence l'empêcha-t-elle de passer par le pont du Xystus, afin de pénétrer dans l'enclos sacré? L'Écriture ne le dit pas. Probablement elle ne put y arriver que par la porte du sud (celle qu'a remplacée la belle porte hérodienne ruinée, qui se voit au-dessous d'El-Aksa) parce qu'évidemment de ce côté il ne devait y avoir aucun encombrement. A son entrée dans le temple, Athalie vit Joas sur une tribune, qu'entouraient les chefs de l'État, et le peuple en délire; elle entendit les trompettes sonner de joyeuses fanfares, et tout lui fut expliqué; elle déchira ses vêtements et s'écria: Conjuration! conjuration! en se précipitant vers les soldats, parmi lesquels elle espérait trouver quelque appui. « Faites-la sortir des rangs, cria le grand prêtre aux chefs des troupes, et que quiconque la suivra, périsse par le glaive! » La mort d'Athalie était décidée, mais Joad avait exigé qu'elle ne fût pas tuée dans l'enceinte du temple. A l'ordre du grand prêtre, les soldats s'écartèrent, et Athalie épouvantée s'enfuit, espérant regagner le palais. Sortir par le pont, était évidemment impossible, il n'y avait donc de retraite ouverte que par la porte que la foule n'encombrait pas, c'est-à-dire par la porte du sud; Athalie la franchit; elle revint dans la maison du roi par le chemin de l'entrée des Chevaux, et fut tuée là (verset 16). — 20. Tout le peuple du pays se réjouit, et la ville fut en repos, mais ils avaient fait mourir Athalie par le glaive, dans la maison du roi.

Le meurtre de l'usurpatrice ne pouvait pas s'accomplir dans la maison de l'Éternel, et comme elle était abandonnée de tous, ceux qui avaient juré sa mort, n'avaient nul besoin de se presser, assurés qu'ils étaient de la retrouver au palais, et de lui faire expier là ses crimes odieux. Le récit de cet événement donné dans les Chroniques (II, XXXIII) est à très-peu près identique avec celui du Livre des Rois.

Josèphe[1] raconte la mort d'Athalie (qu'il nomme Gotholie) d'une manière extrêmement vraisemblable, et beaucoup plus détaillée. Voici son récit: « Gotholie entendant les acclamations et les applaudissements qui partaient du temple, s'élanca hors du palais, suivie de ses gardes. Dès qu'elle fut arrivée à la porte du temple, les prêtres l'introduisirent, mais ses satellites furent repoussés par des hommes armés que le grand prêtre avait chargés de garder l'enceinte sacrée. Gotholie apercevant un enfant ceint de la couronne royale, debout sur une tribune, déchira ses vêtements, et jetant un grand cri, elle ordonna de tuer celui qui lui avait tendu un piége, et qui avait voulu lui arracher la royauté. Joad (Ἰώδαος) interpellant alors les centurions, leur commanda d'entraîner Gotholie dans la vallée du Kedron, et de l'y mettre à mort, pour ne pas souiller le temple, par le meurtre de cette femme criminelle. Il leur donna, en outre, l'ordre de tuer quiconque tenterait de venir à son secours. Ceux-ci, saisissant Gotholie, la conduisirent à la porte des chevaux du roi, et l'y tuèrent. » Il semblerait résulter de ce texte, que la porte des chevaux du roi était une porte de l'enceinte du temple; mais je n'en crois rien. L'Écriture Sainte dit positivement qu'Athalie fut tuée dans le palais, et contre cette assertion il n'y a pas d'objection admissible. Que le corps d'Athalie ait ensuite été jeté dans le lit du Kedron, c'est très-

1. Ant. Jud., IX, VII, 8.

possible, mais voilà tout ce que nous pouvons déduire de l'assertion de Josèphe.

Dans Néhémie (III) nous trouvons le verset suivant: — 28. Au-dessus de la porte des Chevaux, les Cohenim travaillèrent, chacun vis-à-vis de sa maison. — Ce verset ne nous apprend rien, quant à la position de la porte des Chevaux, si ce n'est qu'elle était attenante aux logements des Cohenim ou prêtres, et par conséquent bien voisine du temple. En résumé, je propose d'identifier encore le Bab-el-Morharbeh avec la porte qui, dans l'Écriture, est nommée porte des Chevaux.

Résumons: la vieille citerne qui se voit à droite de la porte de Damas, n'est que celle où se réunissaient les eaux de la fontaine de Gihon, qui fut détournée par Ezekhias. Ce fut à ce moment que la citerne fut condamnée. C'est au bord de cette citerne que Salomon a été sacré, et que les généraux assyriens de Senakherib vinrent sommer Jérusalem de se rendre.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que Medjr-ed-Dyn parle ainsi de cette citerne: A l'opposé et au sud de Zahara (cimetière musulman, placé au-dessus de la grotte de Jérémie), et au-dessous de la muraille septentrionale de la ville est une grande excavation oblongue, nommée la grotte du Lin (de كتان), que quelques-uns disent s'étendre jusqu'au-dessous de la Sakhrah (roche de la mosquée d'Omar).

AYN-RADJEL. BIR-EYOUB. PUITS DE NÉHÉMIE.

Nous avons examiné en détail le récit de la tentative d'usurpation commise par Adoniah, fils de David, au détriment de son frère Salomon; de ce récit semble découler la conclusion que l'Ayn-Radjel des Écritures n'est autre chose que le Bir-Eyoub actuel. Il existe cependant, à trois ou quatre cents mètres au sud du Bir-Eyoub, au fond d'une petite vallée ver-

doyante, qui est le prolongement de la vallée du Kedron et qui tourne brusquement à l'est, en prenant le nom d'Ouad-en-Nâr, une charmante petite source d'eau vive qui fait bouillonner le sable, en vingt points réunis dans un très-petit espace. Serait-ce par hasard cette source qui s'appelait Ayn-Radjel? Je l'ai cru souvent et je n'oserais encore le nier, mais alors le jardin du Roi se serait prolongé un peu loin; puisque nous savons par la comparaison des textes de l'Écriture sainte et de Josèphe, que l'Ayn-Radjel se trouvait dans le jardin du Roi.

Schultz a identifié déjà le Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel, et de là a découlé pour lui, comme corollaire, la nécessité d'identifier les roches abruptes qui dominent, à l'ouest, la petite vallée où se trouve la source dont j'ai parlé tout à l'heure, avec la pierre de Zahlet. Je ne puis qu'adopter, quoiqu'en hésitant un peu, cette double identification qui semble satisfaisante [1].

L'Ayn-Radjel (En-Rogel) joue un rôle assez important dans l'Écriture Sainte, pour que je doive rappeler ici les divers passages dans lesquels il en est question. Nous lisons dans Josué (xv.) — 7. La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Akour (Achor) à Dabor (Débir), et au nord elle se tourne vers Djeldjal (Guilgal) qui est en face de la hauteur d'Adoumim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et aboutit à Ayn-Radjel. — 8. Et la limite s'élève vers la vallée de Ben-Hinnom, au côté méridional de Jeboussi, c'est Jérusalem; la limite s'élève vers le sommet de la montagne qui est devant la vallée de Hinnom, à l'occident, et qui est à l'extrémité de la vallée des Rephaïm, au nord.

Si l'on s'en tient à la lettre de ce passage, il semble plus naturel de chercher l'Ayn-Radjel à la petite source placée un

1. Rois, I, I, 9.

peu en avant de l'Ouad-en-Nâr. En effet, il semble que puisque la limite s'arrêtant à l'Ayn-Radjel, s'élève ensuite vers la vallée de Hinnom, c'est qu'après avoir suivi la limite toute naturelle de l'Ouad-en-Nâr (le torrent du passage précédent), elle remonte la petite vallée où est la fontaine, pour se diriger ensuite par la vallée de Hinnom, et franchir enfin la hauteur qui clôt au nord la vallée des Rephaïm, et à l'ouest la vallée de Hinnom. Notons en passant qu'il résulte forcément de la teneur du passage que je viens de transcrire, que Jeboussi ou Jérusalem était en dehors du territoire de Juda, et par conséquent dans le territoire de Benjamin.

Le même livre de Josué, décrivant la limite méridionale de la tribu de Benjamin, s'exprime ainsi (XVIII) : — 16. La limite descendant vers l'extrémité de la montagne qui est devant la vallée de Ben-Hinnom, et qui est dans la plaine des Rephaïm, au nord, descendait à la vallée de Ben-Hinnom, à côté de Jeboussi, au sud, et de là, vers l'Ayn-Radjel, — 17. s'étendant à partir du nord (ותאר מצפון, c'est-à-dire allant au sud), elle aboutissait à Ayn-Chems, etc., etc. Cette description de la limite sud de Benjamin n'est autre chose que la description, en sens inverse, de la limite nord du territoire de Juda ; on y voit que cette limite, après avoir longé la vallée de Hinnom, atteint l'Ayn-Radjel (ירד) et marche ensuite, du nord au sud, pour aller passer à l'Ayn-Chems. Ce second texte, commenté par le tracé du terrain, semble donc tout à fait en faveur de l'identification du Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel.

Il n'y a plus qu'un seul passage de l'Écriture où il soit question de l'Ayn-Radjel ; malheureusement celui-là ne nous fournit aucun indice précis, sur la position de cette source. Ce passage se trouve dans le livre de Samuel, où nous lisons : (II, XVII) — 17. Jonathan et Akhimâas se tenaient à Ayn-Radjel. Une servante alla et le leur annonça (le dessein d'Absalom) et ils

allèrent en prévenir le roi David, car ils ne pouvaient se montrer pour venir à la ville. — Ces deux hommes eussent été assez mal cachés au Bir-Eyoub; l'eussent-ils été mieux à la petite source placée un peu plus loin? Je ne sais, mais il me semble que oui. On le voit, je reste dans le doute sur cette question topographique, que je ne vois pas la possibilité de résoudre d'une façon entièrement satisfaisante.

Le sens du nom d'Ayn-Radjel a préoccupé les commentateurs. Kim'hi dérive le nom Radjel de רגל, pied, et il dit que c'était à cette fontaine, qu'on foulait les étoffes. Si Kim'hi a raison la question est jugée; il n'y a pas assez d'eau ailleurs qu'au Bir-Eyoub, pour que des fouleurs d'étoffes aient pu jamais y travailler. D'un autre côté, comment des foulons eussent-ils été autorisés à exercer leur industrie dans le jardin du Roi? Nouvel embarras qui vient encore compliquer le problème; j'aime donc mieux avouer humblement mon insuffisance, que proposer une solution douteuse.

A la fin de la saison des pluies, lorsque le Bir-Eyoub est bien rempli d'eau, il devient ainsi que le Birket-Mamillah, un but de promenade très-suivie. Les femmes de Jérusalem s'y rendent en foule, dans l'après-midi, et les hommes y viennent de leur côté, boire le café et fumer des narghilehs que leur servent en plein air des cafetiers ambulants. Il semble que tout ce monde, en habits de fête, se réjouisse de ce qu'il ne risquera pas de mourir de soif, pendant la saison chaude qui va commencer.

Le Bir-Eyoub est aussi nommé Puits de Néhémie, ou puits du Feu, mais il est certain que ces dénominations sont de fraîche date. Elles ont été données au Bir-Eyoub, parce que la tradition a prétendu que c'était dans ce puits, que Néhémie avait retrouvé le feu sacré, caché par les prêtres, avant la captivité [1].

1. Maccab., II, I, 18-36.

D'où lui est venu son nom de Bir-Eyoub? On n'en sait rien. Il serait difficile de trouver quelque relation entre Job et cette piscine. Williams, s'appuyant sur l'autorité d'un itinéraire juif du XVe siècle, propose de rectifier ce nom, en celui de Puits de Joab. Le Joab en question serait alors le fils de Serouïah, personnage important qui joua un grand rôle dans l'histoire d'Adoniah, dont il était le plus chaud partisan. On se rappelle que le festin d'Adoniah eut lieu auprès de l'Ayn-Radjel; de la présence de Joab à ce festin, est peut-être venu le nom du puits.

Le Bir-Eyoub consiste en un puits profond taillé dans le roc, et recouvert d'une construction en fort mauvais état. A droite se trouve un bassin carré où l'eau, restant stagnante, est constamment couverte d'une couche épaisse de *lemna* (lentille d'eau). Les seuls renseignements que nous ayons sur la structure de ce puits, nous sont fournis par l'écrivain musulman Medgr-ed-Dyn (mort en 1521), d'après les écrits d'un certain Ibn-Omar-Ibn-Mohammed-el-Qasim. J'en transcrirai seulement quelques passages. « Ce puits est entièrement formé de grosses pierres, dont chacune a cinq coudées (*drâa*) de longueur et deux de hauteur, plus ou moins. Je fus étonné de la taille de ces pierres et de la difficulté qu'il y avait eu à les mettre en place. L'eau est fraîche, et se trouve ordinairement à une profondeur de quatre-vingts coudées; mais en hiver elle monte, sort du puits, inonde la vallée et fait tourner un moulin. J'y suis descendu, avec les ouvriers chargés de le réparer. Je vis l'entrée de l'eau qui sort d'une grosse pierre de deux coudées de largeur; là est une cave dont la porte a trois coudées de hauteur, et une et demie de largeur; un vent très-froid sort de cette cave. J'y entrai avec une petite bougie, et je trouvai une grotte toute en pierres. J'avançai, mais le vent qui en sortait, éteignit ma bougie. » Ce récit pro-

bablement exact, est extrêmement curieux. Il est à présumer que le Bir-Eyoub, la piscine de Siloë, la fontaine de la Vierge et la source de Gihon détournée par Ezekhias, sont reliées entre elles par d'immenses canaux souterrains. Mais c'est là une question condamnée vraisemblablement à rester toujours sans solution. Williams, notons ceci en passant, a constaté l'identité de l'eau de ces trois fontaines.

Je me permettrai de faire remarquer que si le récit d'Ibn-Omar est véridique, ce que je suis tout disposé à croire, le Bir-Eyoub ne saurait être l'Ayn-Radjel. Bir et Ayn sont deux choses parfaitement différentes, et le nom d'Ayn ne peut être régulièrement appliqué qu'à la jolie source voisine de la tête de l'Ouad-en-Nâr.

Le récit de Medjr-ed-Dyn est exact en ce qui concerne l'affluence extraordinaire de l'eau au Bir-Eyoub, pendant l'hiver. J'ai moi-même été témoin du fait, et la vallée était en ce moment arrosée par un joli ruisseau qui sortait du Bir-Eyoub, ou du moins de bien près. C'est ce phénomène naturel que chaque jour la foule allait admirer, comme je l'ai fait moi-même. Schultz affirme qne ce n'est pas du puits, mais bien du terrain même, que l'eau s'écoule pendant ces jours d'abondance passagère. Je n'ai pas pu vérifier le fait.

BIRKET-ES-SOULTHAN, AQUEDUC D'EL-BOURAK A JÉRUSALEM.

Au pied des escarpements ouest du mont Sion, est taillée, dans le roc, la plus immense et la plus importante de toutes les piscines de Jérusalem, aujourd'hui malheureusement abandonnée, et complétement à sec, même dans la saison des pluies. C'est le Birket-es-Soulthan, vers l'extrémité nord duquel passe un petit aqueduc de neuf arches; c'était l'aqueduc qui amenait au Haram les eaux des vasques de Salomon, situées

près du Qalaat-el-Bourak. J'ai déjà parlé de cet aqueduc qui longe le chemin de Beit-Lehm, près du tombeau de Rachel, et que les Arabes chrétiens nomment Qanât-el-Koufar, aqueduc des infidèles. J'ai assez étudié la nature de cet aqueduc souterrain, pour être assuré qu'il ne saurait être de construction romaine; et je ne doute pas un seul instant que toute la partie qui se voit sur la route de Beit-Lehm, ne soit en réalité l'œuvre des rois de Juda. Je dois dire néanmoins que le savant Williams a donné d'assez bonnes raisons [1], pour justifier l'attribution qu'il fait de cet aqueduc au procurateur Pontius Pilatus, contre l'administration duquel un des griefs des Juifs fut qu'il avait ruiné le trésor, afin de construire des aqueducs qui amenaient l'eau à Jérusalem, d'une distance de quatre cents stades. Je croirai difficilement que le Qanât-el-Koufar puisse jamais être considéré comme de construction romaine, et je suppose que Pilatus n'a fait que remettre l'aqueduc en bon état. Une inscription arabe recueillie par Schultz, sur la portion de l'aqueduc qui traverse le Birket-es-Soulthan, nous apprend qu'il fut encore réparé par le soulthan mamlouk Bahrite, El-Malek-en-Naser-Mohammed, fils d'El-Malek-el-Mansour-Kelaôun (693 à 741 de l'hégyre, 1294-1340 de J.-C.). Comme Arculfe cité par le R. Robinson, nous dit que vers 697 il y avait, au même point, un pont de pierre avec arches, qui traversait la vallée, je pense que c'était une portion de l'aqueduc de Pontius Pilatus, qui fut remis en état par En-Naser-Mohammed, et définitivement ruiné, pour ne plus être réparé sans doute, grâce à l'incurie ottomane.

Le Birket-es-Soulthan, qu'on l'identifie avec la piscine du Roi citée dans l'Écriture, ou avec telle autre piscine biblique que l'on voudra, n'en est pas moins très-certainement un ouvrage

1. T. II, p. 497 et suiv.

d'une très-haute antiquité, et qu'il faut de toute nécessité faire remonter à l'époque des rois de Juda : Guillaume de Tyr est exactement de cet avis[1]. Le livre de Nehémie désigne une piscine qu'il appelle étang du Roi (II, 14); est-ce la même? La perpétuité des noms en ce pays, fait que je suis bien tenté de le croire.

Schultz a conclu du verset 16 du chapitre III de Néhémie, que le Birket-es-Soulthan était l'étang nommé Asouyah. Voici le verset : « Après lui travailla Néhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Sour, jusqu'en face des tombeaux de David, et jusqu'à l'étang fait (הברכה העשויה), et jusqu'à la maison des héros. » Comme jusqu'ici je n'ai rien pu tirer du livre de Néhémie, je ne discuterai pas cette identification.

Schultz attribue aussi au Birket-es-Soulthan le titre d'étang inférieur, donné, dans plusieurs passages de l'Écriture, à une des piscines de Jérusalem. Ainsi Isaïe, s'adressant aux habitants de Jérusalem, au moment où Ézékhias est menacé par Sankherib, leur dit : (XXII) — 9. Vous voyez les brèches de la ville de David, car elles sont nombreuses. Vous rassemblez les eaux de l'étang inférieur. — 10. Vous comptez les maisons de Jérusalem, et vous abattez les maisons, pour fortifier la muraille. — 11. Vous faites un réservoir entre les murs, pour l'eau du vieil étang. — Voyons dans le Livre des Rois et dans les Chroniques la contre-partie de ces paroles du prophète.

Nous lisons dans le Livre des Rois (II, XX) : — 20. Le récit des faits d'Ézékhias, tous ses exploits, comment il fit l'étang, et l'aqueduc par lequel il fit entrer les eaux dans la ville, (tout cela) est écrit dans le Livre des Rois de Juda. — Dans les Chroniques, les mêmes faits sont heureusement un peu plus détaillés. Voici ce que nous y lisons (II, XXXII) : — 2. Ézék-

1. VII, II, p. 747.

hias ayant vu que Sankherib était venu, (et que) sa face était hostile contre Jérusalem. — fut d'avis, avec les principaux et avec ses braves, de boucher les sources des fontaines qui étaient hors de la ville; et ils l'assistèrent. — 4. Beaucoup de monde s'assembla; ils bouchèrent toutes les fontaines et le ruisseau qui coule à travers le pays, en disant : Pourquoi les rois d'Assour viendraient-ils et trouveraient-ils beaucoup d'eau? — 5. Il prit courage et rebâtit tout le mur ruiné ; il monta sur les tours et hors de l'autre mur, et fortifia Meloua, cité de David, et il fit beaucoup de projectiles et de boucliers. — 6. Il plaça des chefs militaires sur le peuple, et les réunit près de lui, sur la place près de la porte de la ville, etc. Un peu plus loin, nous lisons encore : — 30. Et lui, Ézékhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David.

Dans ces passages bibliques il y a plusieurs points à noter. Remarquons d'abord qu'Isaïe, lorsqu'il parle des brèches de la cité de David, ne peut avoir en vue la seule forteresse de Sion, car ce serait absurde. Toutes les brèches de l'enceinte avaient un égal besoin d'être réparées et closes. Ensuite Isaïe mentionne un étang inférieur, et une citerne nouvelle que le roi Ézékhias construit à l'intérieur des murailles, pour l'eau du vieil étang.

La piscine qu'Ézékhias construisit à l'intérieur des murailles, pour recevoir l'eau de la vieille piscine, c'est pour Schultz la citerne qui porte aujourd'hui le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (citerne des Bains du Patriarche). Mais malheureusement cette piscine n'était nullement à l'intérieur des murailles de l'enceinte de Jérusalem, telle qu'elle existait sous le roi Ézékhias. Williams voit la piscine inférieure, la piscine du Roi, et enfin la piscine d'Ézékhias, dans la piscine de Siloë. Je ne puis absolument souscrire à la fois à ces trois identifications :

pour lui, comme pour moi, la piscine supérieure de Gihon est la vieille piscine de la porte de Damas. Je regarde ce point comme parfaitement démontré. En quelque endroit, bien voisin de là, qu'ait été la source qui alimentait cette citerne, ce sont les eaux de cette source et de cette citerne qui ont été détournées par Ézékhias ; cela est constant. Les Chroniques nous disent expressément que les eaux furent amenées en bas, vers l'occident de la cité de David ; or, le Birket-es-Soulthan seul est bien dans la position indiquée par le texte sacré. Je crois donc que Schultz a eu raison de voir l'étang inférieur, dans le Birket-es-Soulthan.

L'aqueduc qui conduit l'eau dans la ville, et dont il est question dans le Livre des Rois, pourrait bien n'être en réalité que le Qanât-el-Koufar, qui amenait l'eau des Bourak et des belles sources d'Etham. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il est aujourd'hui impossible de résoudre le problème de l'histoire des eaux de Jérusalem. Quel que soit le système de distribution que l'on adopte par hypothèse, on ne tarde pas à se heurter contre un texte biblique, qui renverse immédiatement tout ce que l'on avait péniblement imaginé. On doit donc se contenter d'établir le plus possible de points incontestables, en laissant au temps et à de plus heureux, le soin d'éclaircir les points auxquels on a le malheur de ne rien comprendre.

Nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades, le passage suivant, concernant le Birket-es-Soulthan : « Quant on avoit avalé le mont, si trouvoit-on 1 lai en la valée, que on apeloit le lai germain, que Germains le fist faire pour recueillir les eaues qui descendoient des montagnes, quant il pluvoit, et là abuvroit-on les chevaux de la cité. D'aultre part la valée, à main senestre, près d'illec, avoit le charnier que on apeloit Chaudemar. » — Cette description de la position relative du lai germain et de Chaudemar, ou Haq-ed-Damm, ne per-

met pas de conserver de doute, sur l'identité du Birket-es-Soulthan avec le *lai germain*. Il en est aussi question dans une pièce datée de 1177, et qui se trouve dans le cartulaire du Saint-Sépulcre, publié avec les Assises de Jérusalem [1]. Voici le passage qui en contient la mention : « Vinea quam dominus et pater meus... Rex Amalricus, donavit ecclesiæ montis Syon, pro lacu germani, qui communis est usibus universæ civitatis, etc. »

Une tradition moderne, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, place au Birket-es-Soulthan le bain de Betsabée. Comme l'Écriture dit positivement qu'elle se baignait, lorsque David l'aperçut de sa terrasse, il est bien clair que cette tradition doit être rejetée.

BIRKET-MAMILLAH. BIRKET-HAMMAM-EL-BATRAK.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Hebron, on aperçoit, à quelques centaines de mètres à l'ouest-nord-ouest, dans une petite plaine basse qui forme la tête de la vallée de Hinnom, et qui est occupée par un cimetière musulman, une large citerne alimentée par l'eau des pluies, et connue sous le nom de Birket-Mamillah. Cette piscine est en communication, par un aqueduc qui paraît en quelques points du chemin conduisant à la ville, avec une autre piscine placée à l'intérieur de celle-ci, près du couvent des Franciscains, et connue sous le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (Étang des Bains du Patriarche).

La seule mention bien positive du Birket-Mamillah, que nous trouvions dans les écrits des auteurs de l'antiquité, est la suivante : Josèphe, en décrivant les approches de Titus et de son

1. II, p. 581, n° 48.

armée contre la place [1], nous dit que le terrain fut aplani par les légions romaines, depuis le Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode, qui sont situés devant la piscine, nommée piscine des Serpents. Schultz a très-bien reconnu que cette piscine des Serpents ne pouvait être que le Birket-Mamillah, et je partage complétement cette opinion.

Néhémie (II, 13) mentionne une fontaine du Serpent (עין התנין), et comme il serait assez étonnant qu'à deux époques aussi peu éloignées que celles de Néhémie et de Josèphe, deux piscines ou fontaines différentes eussent porté le même nom, je suis assez disposé à voir la fontaine du Serpent et la piscine des Serpents au Birket-Mamillah.

Voici comment parle de cette piscine, l'auteur de la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit 1 lai par devers soleil couchant, que on apeloit le lai du Patriarche, là ou on recuilloit les eaues d'illec entour, pour abevrer les chevos. Pres de cil lai avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon... et dessus ce charnier avoit 1 moustier où on chantoit chascun jour près d'illeques. » — C'est probablement l'église que mentionne ce passage, église consacrée peut-être sous le vocable de saint Babilas, qui aura donné son nom au Birket-Mamillah. Chez les Arabes de Syrie, en effet, l'M et le B permutent avec une extrême fréquence; c'est ainsi que parmi eux le nom Mâalbek est plus souvent appliqué à l'antique Héliopolis, que celui de Bâalbek. Voici ce que dit Medjr-ed-Dyn à propos de ce nom : « Le nom Mamillah semble être une altération de la phrase ma min Allah (ce qui vient de Dieu!) ou, ainsi que d'autres le pensent, de Bab-Oullah (porte de Dieu). Les Juifs appellent ce lieu Beit-Mello, et les chrétiens Babila. Le nom ordinaire est Mamillah. »

1. Bell. Jud., V, III, 2.

J'ai dit que le Birket-Hammam-el-Batrak était relié par un aqueduc au Birket-Mamillah; nous allons voir maintenant ce que nous savons de cette piscine. On ignore absolument à quelle époque elle a été construite; le docteur Schultz, en comparant les textes, a cru y retrouver la piscine d'Ézékhias, et en même temps l'Amygdalon de Josèphe; malheureusement ces deux identifications sont inadmissibles, et c'est ce que je vais établir. La piscine d'Ézékhias devait être entre les murailles, telles qu'elles existaient sous le règne d'Ézékhias; l'Écriture Sainte est positive sur ce point. Or, il n'en est pas ainsi du Birket-Hammam-el-Batrak; donc cette piscine ne saurait être la piscine d'Ézékhias proprement dite.

Josèphe ne parle qu'une fois de l'Amygdalon, et il le fait dans le passage suivant[1] : « Les Romains, qui avaient commencé leurs ouvrages d'attaque (χώματα, *aggeres*, monceaux de terre, élevés pour hausser les béliers et les machines de guerre, et pour amener les assaillants le plus près possible des remparts attaqués) le 12 du mois d'artemisios, les terminèrent à peine le 29 de ce mois, ayant employé à ce travail, dix-sept jours entiers, sans interruption. Quatre très-grands ouvrages s'étaient élevés en même temps : le premier, dirigé contre la forteresse Antonia, avait été construit par la cinquième légion, vers le milieu de la piscine qui se nomme Sthroution; le second, entrepris par la douzième légion, n'était distant du premier que d'environ vingt coudées (moins de vingt mètres). La dixième légion, qui travaillait loin de là, était occupée vers la partie nord de la ville, près de la piscine qui se nomme l'Amygdalon (l'amande). A environ trente coudées de là, la quinzième légion construisit son *agger* vers le tombeau du grand prêtre (sans doute du grand prêtre Jean, dont il est plus expli-

1. Bell. Jud., v, xi, 4.

citement parlé dans un autre passage que j'ai déjà cité ailleurs). — Il est bien clair que ce précieux passage, qui semble avoir échappé à Schultz, rend complétement inadmissible l'identification de l'Amygdalon et du Birket-Hammam-el-Batrak. Ce passage me paraît décisif, en faveur de l'identification de l'Amygdalon avec la vieille piscine abandonnée taillée dans le roc, et qui se voit à droite, en sortant de la porte de Damas, au pied même des murailles de la ville. Il me paraît clair que les Romains attaquaient par les deux flancs le saillant occupé jadis par la porte d'Éphraïm, et aujourd'hui par la porte de Damas. Quiconque a vu Jérusalem, sait de combien est encaissé le chemin de service qui aboutit au seuil même de cette porte: il me sera permis, je pense, de voir dans les tertres énormes qui flanquent cette voie, et qui sont évidemment formés de terres rapportées, les restes des deux *aggeres* dirigés vers ce point, par les ingénieurs de Titus. Les terres amoncelées à cet effet, ont pu se tasser avec le temps, mais nul ne s'étant avisé de raser les collines factices qu'elles formaient, elles sont restées tout naturellement en place, et flanquent encore aujourd'hui le point d'attaque si bien fixé par le récit de Josèphe.

BIRKET-HAMMAM-SETTY-MARYAM; BIRKET-EL-HIDJAH.

Je ne parlerai que pour mémoire de ces deux petites citernes, qui sont placées à l'extérieur de l'enceinte actuelle de Jérusalem. La première, au pied de la muraille même, à gauche de la porte de Setty-Mariam, et la seconde à une centaine de pas à gauche de l'angle nord-est de l'enceinte actuelle. Voici ce que nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades: « Pres de la porte de Josaphat, à main senestre, avoit une abeïe de nonnains, si avoit à nom Saincte-Anne. Devant cele abeïe avoit une fontaine que on apeloit la fontaine dessous la

pecine. Cele fontaine ne quert point, ains estoit desure. » Cette fontaine, qui ne court pas, mais qui est placée au-dessus de l'issue de l'eau, existe toujours à la même place, entre les murs de l'église de Sainte-Anne et le Birket-Israïl, à quelques pas en deçà de la porte de Setty-Maryam. Elle est toujours à sec, et l'on n'y voit pas plus d'eau maintenant, qu'il n'y en avait au moment où fut rédigée la description dont je viens de transcrire un passage.

BETHESDA. — PISCINA PROBATICA. — BIRKET-ISRAIL. — STROUTHION.

Nous voici enfin arrivés à l'une des plus importantes piscines de la cité sainte, et, cette fois, nous ne manquerons pas de renseignements, pour en découvrir l'origine. A l'angle nord-est du Haram-ech-cherif, se voit une immense piscine, très-profonde, encombrée d'immondices, et que les habitants de Jérusalem connaissent sous le nom de Birket-Israïl. Nous allons chercher à remonter, à travers le moyen âge, jusqu'aux temps antiques, afin de retrouver, dans les écrits profanes et sacrés, les traces de cette vaste piscine. Mais, auparavant, disons quelques mots de sa construction. A l'extrémité ouest de cette piscine, on aperçoit une ou deux arcades, presque entières, et garnies d'arbrisseaux et de plantes grimpantes qui en masquent l'entrée. Le mur méridional est muni d'un revêtement en petit appareil, c'est-à-dire en moellons piqués de petit échantillon, tout à fait analogue aux parements de construction romaine. Derrière ce revêtement, qui a croulé en maint endroit, on aperçoit un appareil tout différent. Celui-ci se compose d'assises régulières de grosses pierres de taille carrées, de cinquante centimètres de côté, et dont les joints sont formés de petites pierres. On se rappelle que j'ai déjà signalé ce mode de construction aux piscines d'el-Bireh, et dans quel-

ques édifices de Masada. Je regarde donc cette maçonnerie comme contemporaine à tout le moins d'Hérode le Grand.

Voyons maintenant ce que les auteurs nous disent de cette piscine.

Nous lisons dans la description de Jérusalem au temps des croisades : « En cele fontaine (celle qui ne coule pas et qui est située près de Bab-setty-Maryam) au temps de Jhesu Crist descendoit li anges, et mouvoit li aues, et li premiers malades qui y descendoit après, estoit garis de s'enfermeté. Cele fontaine avoit v. porches ou les malades gisoient si come on dit. »

Guillaume de Tyr [1] s'exprime ainsi : « Usque hodie piscina probatica reputatur, in quâ olim, immolatitiæ lavabantur hostiæ. »

Dans les *Gesta Francorum expugnantium Hierosolymam* [2], nous lisons que devant l'église Sainte-Anne, se voit la citerne de Bethesda : « veteris piscinæ vestigia retinens, quinque porticus habens... ad quam nunc per porticum unam descenditur, et reperitur aqua ibi gustu amara. »

Brocardus s'exprime ainsi [3] : « Intrantibus portam vallis [4] ad sinistram occurrit, juxta viam, Probatica piscina, ad dextram vero contra eam, viâ intermediâ, est piscina grandis valdè, quæ dicebatur piscina interior; hanc fecit Ezekhias. »

Saint Jérôme, dans sa traduction de l'Onomasticon d'Eusèbe, s'exprime ainsi : « Bethesda, piscina in Jerusalem quæ vocabatur Προβατική, et à nobis interpretari potest pecualis ; hæc quinque quondam porticus habuit, ostenduntque gemini lacus, quorum unus hybernis pluviis adimpleri solet; alter mi-

1. VIII, IV, p. 749.
2. Ed. de Bougars, p. 573.
3. Descr. Terr. sanct. apud Canisii Thes., vol. IV, p. 18.
4. Remarquons en passant que Brocardus donne comme j'ai cru devoir le faire moi-même, le nom de porte de la Vallée, à cette porte.

rum in modum rubens, quasi cruentis aquis antiqui in se operis signa testatur. Nam hostias in eo lavari a sacerdotibus solitas ferunt, undè et nomen Προβατικὴ accepit.

Le Pèlerin de Bordeaux raconte que : « Sunt in Hierusalem piscinæ magnæ duæ, ad latus templi, id est una ad dexteram, alia ad sinistram, quas Salomon fecit. Interius vero civitatis sunt piscinæ gemellares, quinque porticus habentes, quæ appellantur Bethsaida. Ibi ægri multorum annorum sanabantur. Aquam autem habent hæ piscinæ in modum coccini turbatam. »

Josèphe, qui fixe très-nettement la position de la tour Antonia à l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple [1], nous apprend que la colline placée en face de la tour Antonia, et nommée Bezetha, était séparée de la forteresse par un fossé profond, creusé de main d'homme [2]. Dans un autre passage [3], il nous parle de l'agger que la cinquième légion avait dirigé contre la tour Antonia, par le milieu de la piscine qui se nommait Strouthion (ἐπὶ τὴν Ἀντωνίαν... κατὰ μέσον τῆς Στρουθίου καλουμένης κολυμβήθρας).

L'Évangile de saint Jean mentionne la Piscine probatique, dans le verset 2 du chapitre v. Voici ce verset : « Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις ἐπὶ τῇ προβατικῇ, κολυμβήθρα η ἐπιλεγομένη Ἑβραιστὶ Βηθεσδὰ (aliàs Βηθσεδὰ), πεντὲ στοὰς ἔχουσα. — Il y a à Jérusalem, auprès de la Probatiqne, une piscine qui est appelée en hébreu Bethesda, ayant cinq portiques. »

Il est fort curieux de voir que les commentateurs aient fait des efforts incroyables pour comprendre ce verset. Les uns ont pensé que l'adjectif *probatique* se rapportait au mot marché sous-entendu; les autres, au mot porte. Ils ont été aussi

1. Bell. Jud., v, v, 8.
2. Bell. Jud., v, iv, 2.
3. Bell. Jud., v, xi, 4.

heureux les uns que les autres, dans leurs suppositions; c'était le mot κολυμβήθρα qu'il fallait sous-entendre, et tout devenait clair. Les deux piscines de l'Évangile de saint Jean étaient accolées et en communication, probablement par les arcades voûtées que l'on voit encore au bout du Birket-Israïl. L'une de de ces piscines était la Probatique, l'autre Bethesda.

Quelle est celle des deux piscines qui a subsisté jusqu'à nous? Je n'en sais trop rien. Je suis pourtant tenté de croire que c'est Bethesda. Saint Jérôme ne fait évidemment qu'une piscine de la Probatique et de Bethesda, bien qu'il nomme les deux « *lacus gemellares*, » les deux bassins accolés. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille confondre le Strouthion de Josèphe, c'est-à-dire le fossé creusé entre Bezetha et le pied de la tour Antonia, avec la Probatique. Celle-ci était probablement entre les deux portes qui ouvrent aujourd'hui sur la face nord de l'enceinte du Haram-ech-chérif, tandis que le Strouthion devait être assez loin de là, à l'ouest.

Quant au Strouthion, il est tout simple qu'il ait disparu complétement. Rappelons-nous, en effet, que l'un des quatre grands *aggeres* de Titus passait par le milieu du Strouthion, et que les Juifs ayant miné ces retranchements par dessous, firent crouler l'*agger* et la contrescarpe dans le fossé, ce qui évidemment dut le combler à peu près. Puis, vint la destruction de la tour Antonia, destruction après laquelle il ne dut plus rester trace du Strouthion. Quant au nom de cette piscine, il n'est que celui d'une plante que les lexiques appellent *herba fullonum,* herbe des foulons. Je ne me charge pas de l'identifier avec une plante connue.

Il ne me reste plus qu'à transcrire un passage de Medjred-Dyn, pour avoir fini avec les citernes de la cité sainte: « Il y a à Jérusalem six piscines construites par Ézéchiel (lisez Ézékhias), l'un des premiers rois d'Israïl. Trois de ces citer-

nes sont dans la cité : le Birket-Israïl, celui de Salomon et celui d'Ayad. Les trois autres sont hors de la ville ; ce sont le Birket-Mamillah et les deux piscines nommées el-Merdj, qui furent construites afin de servir de réservoirs pour la cité. La première, qui est très-célèbre, est au nord de la mosquée d'el-Aksa, près de la muraille, de la Porte des Tribus, et du Bab-el-Hitta. Elle est d'une apparence majestueuse. Quant aux deux citernes de Salomon et d'Ayad, je ne sais où elles sont. » Medjr-ed-Dyn propose ensuite de voir ces deux citernes dans le réservoir des Hammam-ech-chefâ et dans le Birket-hammam-el-Batrak. Il ajoute que la piscine de Mamillah est connue de tout le monde, et que les deux piscines nommées el-Merdj sont situées auprès du village d'Ourtas, distant d'une demi-parasange, d'où leur eau était conduite par des tuyaux à Jérusalem.

TOUR DE DAVID. — TOUR HIPPICUS.

Nous lisons dans Josèphe[1] : « La tour Hippicus, qu'Hérode avait ainsi nommée en souvenir de son ami, était quadrangulaire et chacun de ses côtés avait vingt-cinq coudées de longueur et trente coudées de hauteur; elle était massive. Au-dessus de cette masse solide était un puits, haut de vingt coudées, destiné à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore, était une maison (οἶκος) à deux étages, haute de vingt-cinq coudées, à la surface marquetée (?) (εἰς ποίκιλα διηρημένος), couronnée par un parapet de deux coudées, surmonté de créneaux de trois coudées de hauteur; ce qui donnait à la tour une hauteur totale de quatre-vingts coudées. Après le sac de Jérusalem, cette tour magnifique fut conservée par l'ordre de

1. Bell. Jud., v, iv, 3.

Titus[1]. Voici ce que nous apprend Josèphe à ce sujet : « Lorsque les soldats n'eurent plus personne à tuer, Cæsar donna à ses légions l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple, mais de respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire, Phasael, Hippicus et Mariamne, et la seule partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'occident, pour qu'elle pût servir de protection à la garnison qu'il fallait laisser là. Les tours ne furent respectées que pour montrer aux races futures, quelle cité florissante et forte la valeur romaine était parvenue à réduire. »

La description que Josèphe nous donne de la base de la tour Hippicus, est parfaitement applicable à la tour de David, qui a vingt-un mètres de largeur, ce qui donne à très-peu près les vingt-cinq coudées que lui attribue Josèphe. Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à conserver sur l'identité de ces deux édifices militaires. Seulement Josèphe laisse entendre que ce fut Hérode le Grand qui construisit la tour Hippicus de la base jusqu'au faîte, et cela n'est pas admissible. La tour massive de David, avec ses assises de blocs énormes en bossage, appartient indubitablement aux temps des rois de Juda, et très-probablement à Salomon ou à David, dont elle porte le nom de temps immémorial.

Voici ce que dit l'auteur de la description de la Jérusalem des Croisades : « La porte David estoit vers soleil couchant, et estoit à la droite des portes obres (porte Dorée), qui estoient vers soleil levant, de derrière le temple Domini. Cele porte tenoit à la tour David (le texte dit à la porte David, mais c'est une faute qui saute aux yeux, et qui est très-facile à corriger). Quant on estoit devant cette porte, si tournoit on a main destre, en une rue par devant la tour David... la grant rue qui aloit de

1. Bell. Jud., VII, I, 1.

la tour David droit aux portes Oires, apeloit on la rue David, jusqu'au chainge, à main senestre. Devant la tour David avoit une grande place où on vendoit le blé. » Tous ces détails, sans en excepter un seul, sont toujours à très-peu près exacts.

Medjr-ed-Dyn parle de la tour de David à propos de la citadelle de Jérusalem. « On y voit, dit-il, une grande tour nommée Tour de David, et qui fut bâtie par Salomon... les Francs et les Grecs élevèrent quelques bâtiments dans la citadelle, pendant qu'ils furent les maîtres de Jérusalem. » Ce château fut, sans aucun doute, la résidence des rois latins de Jérusalem, et je n'en citerai qu'une preuve, c'est qu'il existe nombre de monnaies de ces monarques, et que toutes portent pour type la tour de David. L'une d'elles, dont un exemplaire existe au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, ne porte pas d'autre légende que TVRRIS DAVID. Or, il ne viendra à personne l'idée qu'il ait pu être frappé, à la tour de David, d'autres monnaies que des monnaies royales.

En résumé, la base de la tour Hippicus n'est autre chose que la tour actuelle de David, et tous les textes concourent à bien établir ce point topographique de la Jérusalem antique.

ARCADE DE L'ECCE HOMO.

Pendant nos deux premiers séjours à Jérusalem j'avais, on le pense bien, parcouru nombre de fois la Voie Douloureuse (c'est la rue qui mène au Bab-Setty-Maryam), afin de gagner la vallée de Josaphat, pour y étudier à loisir les monuments et les curieux débris qui y sont accumulés. J'avais été une première fois singulièrement désappointé, lorsqu'on m'avait désigné l'arcade de l'Ecce Homo, en me montrant une porte au-dessous de laquelle passe la voie publique. Cette porte, que je voyais surmontée de deux petites fenêtres carrées,

de structure évidemment récente, était rendue à peu près ogivale par un replâtrage turk qui la couvrait entièrement. Cette fois donc je me croyais en droit de rejeter bien loin la tradition chrétienne, et de m'inscrire en faux contre l'identification de cette arcade, en apparence toute moderne, avec l'arcade de l'Ecce Homo.

J'étais bien décidé à ne pas m'en occuper et à n'en pas dire un seul mot, lorsque les pluies affreuses du commencement de février, pluies qui firent crouler une quarantaine de maisons dans les différents quartiers de la ville, me mirent à même de revenir complétement sur mon premier jugement. Un soir que nous avions bravé l'averse, pour aller passer quelques heures auprès de notre ami M. Botta, au moment où les kaouas allumaient les falots avec lesquels ils devaient éclairer notre marche jusqu'à la Casa-Nuova, un bruit assez semblable à un violent roulement, se fit entendre au loin, dans la direction de la Voie Douloureuse. — C'est une maison de plus qui s'écroule, nous dit-on, et nous regagnâmes tranquillement notre gîte, sans nous préoccuper autrement d'un accident qui, depuis quelques jours, s'était si souvent répété, que nous étions en quelque sorte blasés sur l'émotion naturelle qu'il eût dû nous inspirer.

Le lendemain matin, en me rendant aux tombeaux de la vallée pour y continuer mon travail, je fus fort surpris de trouver la Voie Douloureuse encombrée, sur une étendue d'une vingtaine de mètres, en deçà de l'arcade de l'Ecce Homo; c'était toute la muraille de gauche s'appuyant sur cette arcade, qui avait été renversée la veille au soir, en entraînant avec elle l'épaisse croûte de plâtre sous laquelle l'arcade primitive avait été ensevelie. Ainsi dégagée de son revêtement moderne, cette arcade reprenait son véritable caractère, et un caractère auquel il n'était pas possible de se méprendre. J'étais en face

d'une belle porte en plein cintre, datant très-certainement du haut empire et construite en très-bel appareil de blocs considérables, tout à fait semblables à ceux qui forment la muraille antique que l'on rencontre un peu au delà, toujours à gauche de la Voie Douloureuse, et sous une longue voûte qui est percée en un point, pour donner jour sur un petit cimetière musulman. Cette muraille, assez semblable d'ailleurs pour l'appareil à celle qui longe, près du Saint-Sépulcre, l'ancien hôpital des chevaliers du Temple, est considérée par la tradition comme une des murailles du palais de Pilate. Je ne veux pas examiner ici la valeur de cette tradition, mais ce que je puis affirmer c'est qu'une muraille semblable est d'une antiquité très-reculée.

Je reviens à l'arcade de l'Ecce Homo. La porte romaine, dont l'existence venait de m'être révélée par un accident tout providentiel, se rattachait donc au mur dit du palais de Pilate, palais qui, au point où s'en voient les restes, se trouvait évidemment en contact avec la forteresse Antonia; dès lors la double tradition devenait pour moi très-plausible. De ce moment je n'ai plus conservé de doutes réels, et, à moins de démonstration contraire, je crois fermement aujourd'hui, et je continuerai à croire, que l'arcade de l'Ecce Homo a légitimement reçu ce nom.

Comme je devais naturellement ne pas me laisser détourner de la besogne que j'avais commencée, et comme le terme de notre séjour à Jérusalem était arrivé, vu que nous n'attendions plus qu'un rayon de soleil pour nous remettre en route, mon ami, l'abbé Michon, se chargea d'exécuter le levé de l'arcade de l'*Ecce homo*, et c'est grâce à ses soins que je puis aujourd'hui publier une bonne figure de cette porte si éminemment intéressante.

Ainsi que je l'ai dit, c'est un arc en plein-cintre de six

mètres d'ouverture et, par conséquent, décrit avec un rayon de trois mètres. Une archivolte simple, dont la moulure est formée d'un listel étroit, d'une large doucine et d'une platebande égale en largeur à la doucine, orne l'arcade et vient retomber sur une corniche formée de deux listels séparés par une doucine. L'éboulement avait démasqué une niche cintrée, pratiquée dans le piédroit, ayant une hauteur de un mètre quarante centimètres environ, et cinquante centimètres de largeur. Le cintre de cette niche repose sur deux amorces de corniche en console, du même profil que celle qui reçoit la retombée du grand arc. Enfin, l'épaisseur de l'arcade, parallèlement à l'axe de la rue, est de deux mètres cinquante centimètres[1]. La porte est, ainsi que je l'ai dit plus haut, couronnée d'une ignoble construction moderne, et toute la partie de droite se trouve englobée dans les murailles d'une petite église chrétienne abandonnée. Quant à la face postérieure, malheureusement elle n'avait pas été dégagée par l'éeroulement qui avait entraîné le revêtement extérieur de l'autre face.

Saint Jean, dans le ehapitre XIX de son évangile, en racontant la scène cruelle dont cette arcade a été le théâtre, dit simplement que Pilate se montra à l'extérieur (ἐξῆλθεν πάλιν ἔζω) avec le Christ, pour dire à la foule : ἴδε ὁ ἄνθρωπος, *ecce homo* (verset 5). Au verset 14, l'évangéliste se sert du mot βῆμα, tribune, pour désigner le lieu sur lequel le Christ fut conduit, la deuxième fois, par Pilate qui, en le montrant aux Juifs, dans l'affreux état où l'avaient mis les tortures qu'il avait déjà endurées, espérait éveiller en eux un mouvement de compassion. Cette tribune se trouvait à l'endroit nommé λιθόστρωτος (le pavé en mosaïque), et, en hébreu,

1. Voyez pl. II.

γαββαθᾶ (de גּב, pl. גבות, arc, très-probablement). Il est possible que l'arc en question, qui appartenait au palais de Pilate, ait effectivement servi de tribune, dans les occasions où le gouverneur romain avait à haranguer le peuple. Quoi qu'il en soit, je maintiens que l'arcade de l'*Ecce homo* est contemporaine des événements de la Passion.

VENDREDI 21 FÉVRIER 1851.

J'ai terminé l'examen de tous les monuments antiques qu'il m'a été permis d'étudier, pendant les trois différents séjours que j'ai faits à Jérusalem. Sans doute, beaucoup de lecteurs trouveront que j'ai consacré des pages trop nombreuses aux discussions arides concernant des débris qu'ils seront tentés de considérer comme n'ayant qu'une médiocre importance. Je ne saurais, je l'avoue, m'incliner devant ce jugement sévère. Lorsqu'il s'agit d'une ville comme Jérusalem, ville qui fut le berceau de notre foi religieuse et le théâtre du plus grand événement qui se soit accompli sur la terre, je suis peu disposé à accorder qu'une discussion consciencieuse du point en apparence le plus futile, puisse jamais être considérée comme superflue. A ceux qui le penseront, je dirai : Fermez mon livre, il n'est pas écrit pour vous. A ceux qui me sauront gré de mes efforts pour éclaircir des faits encore obscurs, je dirai : Faites comme moi; allez étudier par vous-mêmes; rejetez sans regret les théories *à priori*, sorties de toutes pièces du fond d'un cabinet d'étude; le meilleur des livres descriptifs ne vaut pas une heure passée à interroger le terrain. Que s'il ne vous est pas permis de le faire, ayez quelque reconnaissance pour celui qui, sans idées préconçues, et sans parti pris d'avance, a été, non sans périls, non sans fatigues, chercher pour vous des faits qu'il n'a recueillis, que pour qu'ils fussent discutés et interprétés avec bonne foi, mais aussi avec un peu de gratitude.

Maintenant, que j'ai suffisamment justifié, à mon avis, la longueur de mes études archéologiques sur Jérusalem, études que je regrette amèrement de n'avoir pu étendre plus largement encore, je reviens bien vite à mon journal de voyage.

Nous venons de passer, à la Casa Nuova, les journées les plus désolantes. La pluie, et la pluie comme on la trouve en Judée, n'a, pour ainsi dire, pas cessé de nous tenir aux arrêts forcés. Chaque fois que les nuages avaient l'air de se diviser, nous prenions notre vol et nous courions, le calepin, le crayon et le mètre à la main, visiter quelque monument nouveau pour nous, ou compléter nos études précédentes, en recueillant des mesures essentielles qui nous avaient échappé. On a vu que tout n'est pas à regretter quand il pleut à Jérusalem; sans la pluie eussions-nous jamais été en mesure d'apprécier à sa valeur l'arc de l'*Ecce homo?* Nous n'avions donc pas trop sujet de nous désespérer, et, cependant, le froid et l'humidité, dont nous souffrions incessamment, nous avaient tellement exaspérés, que nous avions fait nos paquets depuis quelques jours, attendant le premier rayon de soleil, pour nous évader de ce que nous regardions comme une prison.

Hier, dans l'après-midi, le temps s'était peu à peu nettoyé; quand nous nous sommes rendus au consulat, les étoiles brillaient au ciel, de façon à nous réjouir le cœur. Le moment si désiré était donc enfin venu; je donnai l'ordre du départ, et toute la caravane des moukres et des chevaux eut pour consigne de venir le lendemain à neuf heures précises, nous prendre chez M. Botta, dont nous voulions serrer la main une fois encore, avant de quitter la ville sainte, probablement pour toujours.

Depuis quelques jours étaient arrivés à Jérusalem trois voyageurs venant d'Égypte, et avec lesquels nous nous étions liés vite et bien, comme on se lie à mille lieues de son pays. Il est

vrai que cette fois nous avions affaire à des hommes à qui l'on donne le titre d'ami, avec grand plaisir et sans chance de regret; c'étaient M. Delille, ancien officier supérieur de cavalerie, M. Hubeau, professeur d'histoire de l'un des premiers lycées de Paris, et M. le baron Wolf, capitaine dans l'armée russe. Ces messieurs avaient partagé avec nous le chagrin d'être cloués par la pluie dans des cellules; comme nous ils avaient décidé qu'ils s'esquiveraient au premier rayon de soleil, et nous nous étions promis de cheminer ensemble jusqu'à Nazareth, où nous devions nous séparer. Notre départ en commun avait été aussi vite décidé que proposé, et il avait été convenu que nous nous retrouverions le matin vers neuf heures, à la porte de Damas, les premiers arrivés devant attendre les retardataires.

Inutile, je pense, de dépeindre la joie que nous avons tous, presque tous, veux-je dire, car l'abbé a les yeux rouges; il a passé une partie de sa nuit à prier et à pleurer, à la pensée qu'il allait s'éloigner de Jérusalem. Avec lui, il n'y a pas eu de déluge qui tînt; il a continué ses explorations obstinées des recoins les plus boueux de la ville, tout comme il les eût faites en plein soleil, et son amour pour la cité sainte n'a fait que croître chaque jour; il nous demande avec bonhomie, par ci par là, ce que l'on peut avoir à désirer quand on habite Jérusalem, et nous lui répondons toujours, avec une touchante unanimité, mais avec moins de sincérité que de fanfaronnade, que l'on ne regrette qu'une chose dans une pareille ville, c'est de n'en être pas à cinq cents lieues.

Le soleil est radieux; le ciel est bleu, de ce beau bleu du ciel de Syrie et d'Égypte; mais quelques petits nuages blancs, légers flocons chassés par le vent, courent un peu trop follement encore, pour que nous puissions croire à du beau temps stable; mais à quoi bon nous préoccuper de la pluie à venir? Il en

sera bien temps lorsqu'elle nous reprendra, si elle nous reprend; voilà toutefois ce que nous voudrions bien ne pas espérer.

A sept heures du matin chacun était à son poste, je parle des hommes, bien entendu! Mais de chevaux de selle et de charge, aussi bien que de moukres, pas d'apparence. Après avoir pris, comme d'habitude, notre petit déjeuner d'avant le départ, l'impatience nous gagne, et nous courons au consulat de France; nous avons une demi-heure à donner à l'amitié, après quoi nous nous mettrons en route pour tout de bon. On devine que cette demi-heure s'est transformée en une heure et demie, mais que cette fois au moins nous avons, grâce au mode d'attente, éprouvé peu d'ennui. M. Botta veut nous faire la conduite sur la route de Naplouse et retarder ainsi le moment de notre séparation; il va sans dire que nous acceptons avec empressement cette offre tout aimable. Il est dix heures déjà; les chevaux du consul et de l'un de ses kaouas, piaffent depuis longtemps dans la rue; nos trois nouveaux compagnons de voyage doivent se louer assez peu de notre exactitude, s'ils *sont de planton* à la porte de Damas depuis une grande heure. Enfin nos chevaux arrivent; nos bagages sont partis en avant; nous nous hâtons de nous mettre en selle, et en route!

A la porte de Damas, pas plus de Français que de Russe! Nos trois amis auront éprouvé le même ennui que nous, et nous n'en sommes guère surpris, nous qui savons maintenant ce que c'est que de voyager en Syrie. Comme nous voulons aller coucher à Sindjil, c'est-à-dire à mi-chemin de Naplouse, nous n'avons pas de temps à perdre, et nous filons droit devant nous. En quelques minutes nous avons dépassé les Qbour-el-Molouk, et atteint le Scopus. Souvent, bien souvent, nous détournons la tête pour jeter un dernier regard d'adieu à Jérusalem. Enfin comme nous marchons bon train, nous dé-

passons promptement l'Ouad-Atarah et les deux forts antiques ruinés qui défendaient l'entrée et la sortie de ce défilé. Le premier, c'est-à-dire celui qui est du côté de Jérusalem, se nomme Kharbet-Atarah. La seconde ruine se nomme Tell-Atarah ; elle est placée à mi-côte, à gauche de la sortie du défilé. Laquelle des deux localités est le site de l'antique Atarout ou Atarout-Adar de la tribu de Benjamin? Je l'ignore, mais à coup sûr c'est l'une des deux. Nous avons revu, en passant, Chafâh, Tell-el-Foul, Er-Ram, Khouraïb-er-Ram et El-Bireh.

Notre excellent ami, M. Botta, ne pouvait, en bonne conscience, nous accompagner jusqu'à Sindjil; nous nous sommes donc arrêtés en avant d'Er-Ram; son kaouas, qui avait apporté les provisions nécessaires, a fait un petit feu de broussailles, et nous a préparé le café. Nous avons fumé le tchibouk *de l'étrier*, et, après une cordiale accolade, nous nous en sommes allés chacun de notre côté, le cœur un peu serré pour mon compte particulier. Pendant notre halte, nous avons eu des nouvelles de nos trois compagnons de voyage, manquant à l'appel. Leurs bagages ont passé devant nous, puis un quart d'heure après, nous les avons vus revenir et reprendre la route de Jérusalem. Pourquoi cette bizarre contre-marche? Nous n'avons pu l'apprendre. Avec la hâte de partir qu'avaient ces messieurs, la chose paraît incompréhensible.

On se rappelle qu'à notre premier passage à El-Bireh, la nuit était close depuis près de deux heures, lorsque nous arrivâmes au gîte. Toute la route que je venais de parcourir de Jérusalem jusque-là, m'était donc parfaitement connue; mais à partir d'El-Bireh jusqu'à Sindjil, tout devait être nouveau pour moi. Je repris donc, aussitôt El-Bireh franchie, mes habitudes d'observation et d'interrogation. Le terrain est fortement détrempé presque partout; près de Khouraïb-er-Ram

surtout, nous avons pataugé dans de véritables fondrières, dont nous nous sommes néanmoins tirés sans encombre, mais avec quelques petites précautions. La végétation commence à être très-belle ; nous voyons étalés à chaque pas, de splendides bouquets d'anémones gigantesques ; leur fleur est exactement la copie de notre cocarde nationale, pour la distribution des couleurs, sauf que la zone pourpre occupe au moins les trois quarts de la longueur des pétales.

Une heure après nous être arrêtés quelques minutes à une belle source, afin de faire boire nos chevaux, nous traversions le territoire de Beitin, la Béthel de l'Écriture. La route passe sur des arasements de murailles construites en blocs énormes, et par conséquent d'une grande antiquité. L'apparence actuelle de Beitin est aussi misérable que possible. Quelques cahutes délabrées et inhabitées, quelques pans de murs d'une église, placée à l'extrémité sud du village, voilà tout ce qu'on aperçoit du chemin. Ce chemin traverse un plateau fort étrange et sur lequel se voient des roches affectant des formes si bizarres, que je me suis très-sérieusement demandé si la nature seule les leur avait données. Quelques-unes de ces roches semblent façonnées comme des sortes de champignons monstrueux, d'autres comme des espèces de tribunes en plate-forme. J'ai quelque idée que si l'on étudiait à loisir cette étrange localité, on y trouverait assez promptement la preuve que la main de l'homme a passé par là : mais à quelle époque ? Dieu le sait !

Le premier nom de cette ville fut Louz ou Louzah (לוז et לוּזה), ainsi que nous l'apprend la Genèse (XXVIII-19). Elle était de la tribu d'Éphraïm, mais sur la frontière même de la tribu de Benjamin [1]. — De là, la limite se dirigeait vers Louz, à côté de Louz, vers le midi ; c'est Beth-el ; la limite descendait à

1. Josué, XVIII, 13.

Atarouth-Adar, sur la montagne qui est au sud de Beth-Horon l'inférieure. — Le même livre de Josué (xvi), décrivant la limite septentrionale de Benjamin, s'exprime ainsi : — S'étendant de Beth-el à Louz (מבית־אל לוזה) et passant par la limite de l'Arki-Atharout. — Ce dernier verset semble très-nettement faire deux localités distinctes de Louz et de Beth-el ; et cependant la Genèse (xxviii-19) dit expressément : — Il (Jacob) nomma ce lieu Beth-el, et Louz était à la vérité le nom ancien de la ville. — Rosenmüller a essayé de lever cette difficulté, en disant que le lieu où dormit Jacob et qu'il nomma Beit-el, était auprès de Louz et non à Louz même. Cela est possible, et j'aime mieux accepter cette interprétation, que d'admettre dans le texte sacré une contradiction aussi flagrante.

Le nom moderne Beitin, je dois le faire remarquer en passant, est identique avec le nom ancien Beit-el, à cause de la permutation, si fréquente pour les Arabes, du *Lam* en *Noun* et réciproquement.

C'est à Beit-el qu'eut lieu le célèbre songe prophétique de Jacob[1]. Son aïeul Abraham[2] avait campé à l'orient de Beit-el, sur la montagne, et il y avait déjà élevé un autel à Jéhovah. Beit-el fut un des lieux où Samuel allait, d'année en année, pour gouverner le peuple d'Israël[3]. Jéroboam y fit placer un veau d'or[4]. Il institua la fête de cette idole, lui sacrifia lui-même et établit à Beit-el un collége de cohenim (verset 32). Un prophète vint alors et s'écria[5] : — Autel ! autel ! ainsi a dit l'Éternel. Voici : un fils naîtra à la maison de David, son nom sera Josias ; il immolera sur toi les cohenim des hauts lieux, qui font des encensements sur toi, et on brûlera sur toi des ossements humains.

1. Genèse, xxviii, 19.
2. Genèse, xii, 8.
3. Sam., vii, 16.
4. I Rois, xii, 29.
5. I Rois, xiii, 2.

— Jéroboam étendant la main, voulut faire arrêter le prophète, et sa main se dessécha immédiatement; mais, à la prière du prophète, il la recouvra. Ce fut ce même prophète qui, malgré l'ordre exprès de Dieu, ayant accepté le pain et l'eau d'un autre prophète qui demeurait à Beit-el, fut tué par un lion chemin faisant, lorsqu'il s'en retournait chez lui [1]. Nous lisons dans le premier livre des Rois [2] comment la prophétie fut littéralement accomplie par le roi de Juda Josias.

Après la captivité, Beit-el fut repeuplée par les Juifs revenus de Babylone [3]. Beit-el fut fortifiée par Bacchides, au temps des Maccabées [4], et prise par Vespasien, dans l'expédition où il soumit la Gophnitique et l'Acrabatène [5]. Ce prince y laissa une garnison, avant de marcher sur Jérusalem. Eusèbe nous dit que Beit-el est au XII[e] mille, sur la route qui conduit de Jérusalem à Sichem (ou Naplouse), et cette mesure paraît très-exacte. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne cette ville sous le nom de Béthar. Voici le texte même : « Inde (a Neapoli) millia XXVIII, euntibus Hierusalem, in parte sinistrà est villa, quæ dicitur Bethar (aliàs Bethel); indè Hierusalem M. XII. » On voit que le pèlerin, qui d'ailleurs était contemporain d'Eusèbe, compte comme celui-ci. Saint Jérôme enfin nous dit dans l'Onomasticon, au mot Agaï : « Bethel... usque hodiè parvus licet vicus ostenditur. » Depuis lors il n'en est plus question dans les écrivains du moyen âge. Le Rév. Robinson, qui a bien étudié les ruines de Beitin, est néanmoins convaincu que cette ville a recouvré une nouvelle existence, après le temps de saint Jérôme, et très-probablement à l'époque des Croisades.

1. I Rois, XIII.
2. XXIII, 15-16.
3. Esdras, II, 28, Néhémie, VII, 32, XI, 31.
4. I Macc. IX, 50 et Jos., Ant. Jud., XIII, 1, 3.
5. Bell. Jud., IV, 9, 9.

En quittant Beitin nous avons gagné, par des chemins détestables, l'Ouad-et-Tayebeh, que nous avons coupé, avant de parcourir de nouveau, dans toute sa longueur, l'Ouad-el-Haramieh. Celui-ci est maintenant rempli de fleurs délicieuses, et quelques coins de terre, semés par la main de Dieu, ressemblent à des parterres d'anémones et de renoncules, dont les couleurs variées se marient d'une façon délicieuse. Nous revoyons, en passant, les caves funéraires qui sont plus nombreuses d'un côté que de l'autre de la vallée, puis les antiques citernes de l'Ayn-el-Haramieh, et nous nous retrouvons, après avoir franchi l'ouad, entre les villages de Yabroud et de Selouad. Un peu au delà de Yabroud, nous commençons à gravir, sur le flanc d'une colline élevée, une côte très-difficile pour les chevaux, et qui, au moment même où l'obscurité arrive, nous amène au village de Sindjil. C'est un misérable village bâti en amphithéâtre, au sommet de la montagne qui flanque au sud la belle et large vallée qui conduit à Tourmous-Aya et à Seiloun, l'antique Silo.

Nos bagages sont arrivés au gîte avant nous, et en passant tant bien que mal par-dessus quelques terrasses de maisons, en nous faufilant dans les étroits couloirs qui séparent celles-ci, nous mettons pied à terre en face de l'habitation où nous recevons l'hospitalité pour cette nuit. C'est un effroyable bouge, bien digne de figurer à côté de tous ceux que nous avions hantés jusqu'ici dans les villages arabes. Mais à la guerre comme à la guerre! nous y sommes faits maintenant, et nous sommes si contents d'être en route, que le taudis où nous allons passer une nuit, nous fait l'effet d'être plus agréable que notre cellule de la Casa-Nuova. Ingrats que nous sommes! Patience! le châtiment de ce blasphème ne se fera pas attendre, et dans quelques heures, nous apprécierons notre gîte et sa population à leur juste valeur.

En longeant l'Ouad-el-Haramieh, j'ai pu m'édifier sur le compte de la haine telle que la conçoivent les Arabes. Depuis quelques minutes j'apercevais des oliviers et des figuiers, dont l'écorce avait été enlevée très-artistement, sur une zone de la largeur de la main. Le terrain placé à droite du chemin présentait ce spectacle sur une assez grande longueur; il était bien clair que c'étaient des arbres condamnés à mort. Je demandai à Matteo d'où pouvait provenir un pareil acte de barbarie. — Cela se pratique beaucoup dans notre pays, me répondit-il; quand on n'aime pas quelqu'un, on lui tue ses arbres. Il est vrai que le propriétaire des arbres tués, cherche le tueur, et se donne le plaisir de le tuer, quand il le trouve... Ici, ajouta-t-il, il y a tant d'arbres perdus, qu'il me paraît probable qu'il s'agit d'une inimitié de village à village. Un homme, dix hommes même n'auraient pu faire tant de besogne en une nuit; toute une population a dû se mettre à l'ouvrage. Mais aussi, gare les coups de fusil! avant peu il n'y aura pas que des arbres qui mourront. — On conçoit que j'aie écouté avec le plus vif intérêt, cette explication d'un fait dans lequel je voyais se refléter si bien l'intelligence et la bonhomie arabes.

Notre gîte est encore partagé en deux étages. L'estrade haute nous est dévolue, à nous et à nos couchettes; la salle basse sert de cuisine, de dépôt de bagages, de salle à manger et de chambre à coucher pour nos serviteurs. Au reste, le haut est aussi peu agréable à habiter que le bas, et la vermine de Sindjil entend parfaitement son métier. Ceci revient à dire que nous avons passé là une détestable nuit. Pour surcroît d'ennui, quand nous commencions à sommeiller, vers deux heures du matin, nous avons été éveillés par un coup sourd, suivi d'un cri de détresse et de gémissements douloureux. Chacun de nous a sauté à bas de sa couchette, pour s'enquérir au plus vite de ce qui se passait. C'était maître André qui venait de

se faire assommer. Voici comment. La porte de clôture de notre logis était une porte sans gonds, une vraie porte à toutes fins. Pour interdire aux indiscrets l'entrée de nos appartements, l'Arabe qui nous les avait loués, avait eu l'ingénieuse idée d'appliquer sa porte mobile contre la baie, en plaçant au-dessus une énorme pierre qui, tassant son pied dans la fange du sol, fixait et solidifiait tout le système de fermeture. André avait été pris de la fantaisie de faire une petite promenade au clair de la lune; pour sortir, il avait tiré la porte à lui, comme on tire une vraie porte, et le moellon mis en équilibre par-dessus, lui était tombé d'aplomb sur le crâne d'abord, puis sur le nez et sur la joue gauche, entamant et meurtrissant tous les points atteints : on voit que cette fois l'aventure d'André n'était pas une plaisanterie, et qu'il aurait parfaitement pu se tuer raide. L'abbé a prodigué tous les soins possibles au blessé; après avoir bien bassiné les plaies avec de l'eau fraîche, il les a fermées avec de larges bandes de taffetas d'Angleterre, et nous nous sommes rendormis, pleinement rassurés sur les suites de cet accident fâcheux sans doute, mais beaucoup moins grave qu'il n'aurait pu l'être.

Maintenant je dois faire l'humble confession d'une vilaine action dont j'ai ma part de responsabilité. Le lendemain, en voyant ce grand André tout de rouge habillé, avec son front, son nez et sa joue bariolés de noir, il n'y a pas un de nous qui n'ait eu l'indignité d'être pris d'un fou rire. Jusqu'alors je n'avais jamais rien rencontré de plus ridicule que cette figure de carnaval, et j'avoue qu'en la voyant, le sentiment de la compassion ne pouvait jamais venir qu'en seconde ligne; chaque jour du moins, pendant tout le reste du voyage, nous en avons tous fait l'épreuve.

A quelques cents mètres plus loin, vers l'ouest, sont des ruines qui portent le nom de Kharbet-Sindjil. Je ne les ai pas

visitées et je ne sais pas en quoi elles peuvent consister. A quelle époque le village s'est-il déplacé, s'il s'agit d'un simple déplacement, ou quelle est la localité ancienne dont le village moderne a pris la place? Je l'ignore entièrement.

22 FÉVRIER.

Ce matin, à huit heures et demie, nous avons quitté Sindjil et nous nous sommes acheminés vers Naplouse, où nous comptons arriver d'assez bonne heure. Toute la caravane est en bon état, à l'exception du pauvre André, qui fait une piteuse figure et dont tout un côté de la face est ecchymosé. Le malheureux a dû recevoir un effroyable coup, pour être en cet état; néanmoins il fait assez bonne contenance et il n'est pas le dernier à cheval.

En sortant de Sindjil, nous avons pris un chemin bien plus raide encore que celui qui nous y a amenés hier soir. C'est une sorte d'échelle en zigzag qui nous jette droit au fond de la vallée. Une fois arrivés là, je suis loin de regretter de m'être risqué sur un pareil casse-cou, car je trouve quelques assises d'un antique monument, construit en blocs énormes, exactement semblables à ceux des murs salomoniens de Jérusalem. Comme pour ceux-ci, les joints sont encadrés par un large cordon piqué, qui donne aux blocs l'aspect de pierres taillées en bossage. Les Arabes de Sindjil, que la curiosité a conduits avec nous jusqu'au fond de la vallée, ne peuvent me fournir aucun renseignement précis sur cette ruine, à laquelle ils appliquent le nom de el-Hammam, la Source chaude, ou le Bain. A gauche de la ruine, sont deux puits taillés dans le roc.

Laissant Seiloun sur notre droite, nous franchissons le rideau de collines placé devant nous, et nous venons repasser

auprès du Khan-el-Loubban et de sa citerne. Le fond de la vallée où est assis le khan, est en ce moment couvert de la plus riante verdure; les champs que l'on ensemençait, il y a deux mois, sont aujourd'hui magnifiques et promettent une belle moisson. Là, encore, comme dans tous les fonds que nous avons déjà traversés, les pluies ont fortement détrempé le sol, et nos pauvres chevaux ont toutes les peines du monde à ne pas s'embourber plus que de raison. Du Khan-el-Loubban, en suivant toujours, mais en sens inverse, la route que nous connaissons déjà si bien, pour l'avoir parcourue en nous rendant à Jérusalem, nous venons, comme la première fois, faire la halte du déjeuner auprès des ruines du Khan-es-Saouyeh.

Nous n'y faisons pas un long séjour, et au bout d'une demi-heure nous repartons. Nous gravissons alors le double étage de fortes collines qui nous sépare encore de la belle et large vallée qui doit nous conduire à Naplouse. La montée et la descente, assez difficiles, qu'il nous faut franchir, portent un nom, que j'obtiens cette fois de mes moukres, c'est l'Aqbat-Zatarah ou Djatarah. Là, se voient des ruines, que je n'avais pas remarquées à mon premier voyage, et qui sont probablement les ruines de constructions militaires. Elles consistent en murailles de très-gros blocs, qui barrent le passage, et en deux enceintes carrées, de même appareil, qui se voient à une certaine distance l'une de l'autre, et à droite du chemin. Il serait fort curieux, sans aucun doute, d'étudier ces ruines avec soin, et de rechercher à quelle localité antique peut se rapporter le nom moderne Djatarah. J'avoue que, pour ma part, je n'en connais aucune, et que je proposerais plutôt de voir dans ce nom une altération du mot hébreu גדר, Djadar, ou גדרה, Djadarah, qui signifie enceinte, mur, lieu fortifié par un mur. Ce nom convient si bien à ce que présente de ruines le chemin difficile de l'Aqbat-Djatarah, que je n'éprouve

qu'une bien faible hésitation à considérer mon hypothèse comme très-admissible. En ce cas, l'Aqbat-Djatarah aurait été défendu par une simple forteresse, dont la construction pourrait bien être due aux rois d'Israël, qui avaient souvent des démêlés avec les rois de Juda.

Je regarde encore comme des constructions militaires, sinon de la même époque, du moins d'une époque très-reculée déjà, les deux ruines opposées que l'on aperçoit sur les flancs de la belle vallée dans laquelle descend l'Aqbat-Djatarah. L'une est placée à gauche, un peu au sud du village d'Haouara. L'autre, placée sur le flanc opposé, vis-à-vis de Haouara même, est une ruine carrée, fort importante, construite en pierres de taille d'un appareil très-régulier, et qui me semble d'une haute époque. Il y aurait là, sans aucun doute, un très-bel édifice antique à reconnaître, et je le signale à l'attention des voyageurs futurs.

Le fond de la vallée était tellement détrempé partout, que nous avons abandonné la route qui y est tracée, pour suivre, à travers champs, une autre route placée, pour les besoins de la saison des pluies, sur le côté gauche de la vallée. Arrivés au flanc du Garizim, nous avons pris, sur celui-ci, une route beaucoup plus courte, mais aussi beaucoup plus difficile que celle qui passe dans la plaine, près du Puits de Jacob, et, en cheminant à travers des pelouses couvertes de charmantes asphodèles en fleur, nous sommes arrivés d'assez bonne heure dans la délicieuse vallée de Sichem, ou de Naplouse; tout y est verdoyant, tout y est fleuri, les plus belles eaux y murmurent. C'est un séjour enchanteur que cette vallée, et je conçois à merveille la prédilection marquée que les patriarches avaient pour elle.

L'aspect de Naplouse gagne énormément, lorsqu'on sort de Jérusalem, si sérieuse et si triste. Naplouse est bien toujours

boueuse et sale, sa population est bien toujours fanatique et insolente; mais la ville se remue, mais elle travaille, mais elle vit, et, par comparaison, on la trouve charmante. En marchant dans des rues qui sont de vrais canaux, où coulent des torrents d'eau vive, nous avons regagné notre gîte du premier passage à Naplouse. Comme l'autre fois, nous y avons été reçus avec une extrême prévenance, et nous y voilà installés pour deux ou trois jours.

28 FÉVRIER.

Nous avons demandé nos chevaux pour huit heures du matin, afin de faire la course de Sebastieh, qui a pris la place de Samarie, la capitale des rois d'Israël. Après l'excellente nuit que nous venons de passer, nous sommes frais et dispos, et la promenade que nous devons faire est si peu longue, que nous allons avoir une journée délicieuse et bien remplie. Le temps est très-beau; il n'y a pas un nuage au ciel, et le soleil, si nous n'y prenons garde, pourra bien nous jouer un mauvais tour, tant il est ardent.

Comme toujours nous avons eu une heure de retard, et il était neuf heures lorsque nous avons franchi la porte de Naplouse; puis, traversant un vaste bourbier qu'entretient un cours d'eau large et vif, nous gagnons le flanc droit de la vallée de Sichem. Une fois de ce côté, nous longeons des vergers magnifiques déjà couverts de ravissantes fleurs, et nous longeons la vallée de Sichem que nous descendons à l'ouest, c'est-à-dire vers la mer.

A une demi-lieue de Naplouse, nous passons à côté d'une source, qu'on me nomme Ayn-beit-Iba, et que recouvre une citerne voûtée antique, de travail grec, ou tout au moins romain des beaux temps. Le gros ruisseau, dont nous longeons

la rive droite, et qui part de Naplouse, devient plus tard une véritable rivière, et c'est lui qui forme, sur la côte de la Méditerranée, le Maïet-et-Temsah (l'eau des crocodiles), avant de se jeter à la mer sous le nom de Nahr-Arsouf. Strabon [1] mentionne une Κροκοδείλων πόλις, qu'il place entre Akè et la tour de Straton. Entre ces deux localités (dit-il), se trouvent le mont Karmel, et rien de plus que des noms de ville (πολιχνίων), telles que Sycaminon polis, Boucolon et Krokodeilon polis. Probablement cette dernière devait être située près de l'étang qui s'appelle encore Maïet-et-Temsah. Des crocodiles ont-ils réellement vécu dans cet étang, c'est très-probable. En existe-t-il encore? Très-probablement non, et ils auront été détruits, sans doute, à une époque fort reculée.

Je reviens à la route de Naplouse à Sebastieh. Peu après avoir rencontré l'Ayn-beit-Iba, on commence à gravir le flanc droit de la vallée, pour gagner le village de Zaouata, qui est placé sur la hauteur, et à gauche duquel passe le chemin de Sebastieh. En avant de la position correspondante à celle de Zaouata, mais sur le flanc gauche de la vallée de Sichem, se voit le village de Rafidiah. Ce nom semble se rapprocher beaucoup de celui de Rabith (ville de la tribu d'Issakhar, citée dans Josué, XXIX-20), mais malheureusement le terrain sur lequel est bâti Rafidiah n'a jamais, je crois, appartenu à la tribu d'Issakhar. Il n'y a donc là qu'une ressemblance illusoire de dénomination.

Au delà de Rafidiah, vers l'occident, on voit un second village qui se nomme Beit-Iba. L'identité du nom de ce village avec celui d'une fontaine qui se trouve si loin de lui, me fait croire que j'ai été trompé par le moukre auquel je demandais comment s'appelait la fontaine. Le nom du village qu'il avait alors devant les yeux, lui aura peut-être suggéré l'idée d'appliquer ce même nom à la source, le tout pour ne point paraître un

ignorant, et pour me faire plaisir. C'est là un doute que je crois assez légitime et que je soumets en toute humilité aux voyageurs qui verront après moi la fontaine et le village. Au-dessus de Beit-Iba, et toujours sur le flanc gauche de la belle vallée de Sichem, se trouve le village de Beit-Ouazan, et enfin, plus haut encore que Beit-Ouazan, mais sur une montagne placée en arrière, paraît une localité qui se nomme Qalaat-el-Djeneh. Je ne connais aucune identification avec des noms antiques à proposer pour ces localités modernes.

Après avoir atteint le village de Zaouata, on descend immédiatement dans une vallée peu profonde, où l'on trouve le ruisseau nommé Nahr-Zaouata; on remonte le flanc opposé, et, après avoir traversé un plateau assez pierreux, on entre immédiatement dans un délicieux vallon fort étroit, admirablement vert, et planté d'oliviers; sa direction est juste à l'ouest-nord-ouest. Sur son flanc droit est placé un oualy nommé Scheikh-Châaly, qui domine le vallon dont le nom est Khallet-el-Kenisah (le trou de l'église). Celui-ci a à peine quelque cent mètres de longueur, et il est fermé par de ravissantes collines boisées, sur lesquelles on voit, à gauche, le village d'en-Nakourah. C'est à la hauteur de ce village que le vallon tourne au nord, pour aboutir presque immédiatement au village de Sebastieh, dont l'église ruinée, semblable à s'y méprendre à une église ruinée de Normandie, a donné certainement son nom au Khallet-el-Kenisah. Pour en finir avec ce charmant petit vallon, je dirai qu'on s'y croit à mille lieues de la capitale du royaume d'Israël, et qu'on est presque tenté d'y reconnaître un joli ravin des Pyrénées. Un large ruisseau, qui roule en cascades successives, à travers de beaux arbres et de verdoyants gazons, prend naissance à quelques pas de là, au pied même du tertre sur lequel est resté debout un haut pan de mur de l'église de Saint-Jean. Une source magnifique forme, là même, un étang

dont le trop plein s'écoule par le ruisseau. En résumé, Sebastieh présente, au moment où on l'aperçoit, une miniature embellie de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Sebastieh est un village dont les habitants sont assez enclins à être insolents et grossiers, aussitôt qu'ils se croient dispensés d'avoir peur des gens; mais, est-on muni de bonnes armes, et se montre-t-on peu disposé à se laisser insulter, ils deviennent très-polis, très-prévenants, et l'on trouve parmi eux dix guides pour un. C'est le résultat de notre expérience de la matinée. Au reste, avec quelques piastres données à propos, et en faisant bien sentir qu'on ne les donne, que parce qu'on le veut bien, on est à peu près assuré d'être bien reçu partout, même à Sebastieh, même à Naplouse, la ville la plus justement renommée pour l'impudence et le fanatisme de ses habitants.

Après avoir gravi les rampes assez douces qui conduisent au niveau de la plate-forme sur laquelle était établie l'église chrétienne de Sebastieh, nous mettons pied à terre, et, laissant nos chevaux à Mattéo et à Saïd, nous nous acheminons aussitôt, à travers les ruelles étroites qui séparent les maisons du village, vers la ruine gothique que nous avons aperçue de loin, avec un si doux souvenir de notre France bien-aimée; quelques figures renfrognées essaient bien de se montrer par-ci, par-là, mais des paroles amicales à la manière de Mohammed, d'une part, et, de l'autre, la vue de nos fusils à deux coups et de nos pistolets, font bien vite l'office d'une baguette de fée qui changerait des ours en agneaux; nous nous établissons donc, sans façon, partout où une muraille nous offre un curieux débris d'architecture à étudier et à dessiner. En contre-bas de l'antique église, est une sorte de mosquée, à côté de laquelle sont assis l'imam, vieillard à figure respectable, et quelques autres vieillards de ses ouailles; nous saluons, avec prévenance et poli-

tesse, tout ces braves musulmans qui, fort étonnés de voir des gens, en mesure de se faire respecter, leur témoigner du respect à eux-mêmes, et dans leur propre langue, deviennent aussitôt des amis pour nous. A partir de ce moment nous pouvons aller partout, et toutes les figures sont devenues bienveillantes.

L'église, dont la partie debout encore, est le fond du chœur et le mur de droite de la nef, est d'un élégant gothique du XII[e] siècle. Dans ces murailles sont encastrés quelques beaux débris antiques, dont je prends des croquis, sans que personne y trouve à redire. L'abbé prend en hâte le plan du saint édifice, et, une fois que nous l'avons suffisamment étudié, nous songeons à déjeuner. Le soleil est affreusement chaud, nous allons donc nous établir sur l'herbe, à l'ombre, et à côté de l'escalier qui descend à la mosquée, vraisemblablement établie dans une crypte de l'église chrétienne. Je prie l'imam et un ou deux de ses amis de partager notre repas frugal qui, pour eux, est un festin somptueux. Ils acceptent de grand cœur la bonne aubaine qui leur arrive, et on comprend que, pendant la demi-heure que nous causons avec eux, pendant qu'ils se régalent à nos dépens, leur amitié et leur confiance prennent des proportions colossales: si bien qu'après le déjeuner l'imam nous offre d'entrer dans sa mosquée; quelque tenté que je sois d'accepter, je crois plus sage de refuser, et je refuse, sous prétexte de respect pour les croyances musulmanes. Je joins à mon refus une vingtaine de piastres pour l'imam, et quatre ou cinq pour chacun des personnages importants que nous avons eus à déjeuner, nous échangeons des poignées de main qui, j'en suis sûr, nous sont données de très-bon cœur, et nous nous quittons, emmenant avec nous un guide que l'imam lui-même a chargé de nous conduire à toutes les ruines, et de nous faire respecter partout comme ses amis particuliers.

Traversant alors tout le village, nous arrivons bientôt à un chemin tracé au milieu des plus beaux vergers qu'il soit possible d'imaginer, et qui longe le flanc gauche d'un mamelon très-considérable, livré maintenant à la culture, et planté d'innombrables oliviers et figuiers. C'est sur ce monticule qu'exista Samarie, la capitale des rois d'Israël, après le schisme des dix tribus. Bientôt, des colonnes de calcaire dur, debout ou couchées, se montrent à nous, et nous arrivons enfin à une immense colonnade double, qui dut orner la rue principale de Sebastieh. Les colonnes sont doriques, elles ont un mètre quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence et sont séparées, d'axe en axe, de trois mètres quarante centimètres. Il y en a cinquante-neuf debout et un grand nombre renversées. Avec l'aide d'Édouard, j'ai pris un croquis exact de cette belle colonnade qui suit les contours du monticule[1]. A son extrémité ouest, la colonnade s'élargit et forme une avenue de quinze mètres de largeur, qui aboutit à une entrée de la ville. Cette entrée est marquée par deux bases de tours rondes, de onze mètres de diamètre et en bel appareil, à partir desquelles commencent des lignes de murailles, en même appareil, dont la branche de gauche se dirige exactement au sud, sur une étendue de cinquante mètres environ, pour s'infléchir aussitôt au sud-est, tandis que la branche de droite forme une courbe concave vers l'extérieur et qui va aboutir à une base de tour plus petite, éloignée d'une cinquantaine de mètres de la grosse tour de droite de l'entrée de la ville. A partir de ces tours d'entrée, une route, bordée d'une belle allée de pierres fichées, existant encore sur une étendue de cent mètres, se dirige vers le fond d'une large vallée cultivée et close à l'ouest par une ligne de hautes collines verdoyantes, au delà desquelles scin-

1. Voyez pl. XLVI.

tillent les flots azurés de la Méditerranée. C'est une des plus magnifiques situations qu'il soit possible de rencontrer au monde, et, franchement, les rois d'Israël avaient fait preuve de bon goût, en plaçant dans ce site enchanteur la capitale de leur royaume.

Nous avons donc étudié convenablement et tout à notre aise la belle colonnade de Sebastieh, qui paraît avoir offert une double rangée de colonnes, à gauche de l'entrée de la ville, ce qui plaçait de ce côté une contre-allée de six mètres de largeur. Une semblable contre-allée ne pouvait exister à droite, puisque les colonnes de la grande allée forment une ligne immédiatement tangente au pied du monticule, sur lequel étaient sans doute les édifices principaux, royaux et religieux de la ville; ce monticule présente d'ailleurs en plusieurs points, et notamment vers l'entrée que j'ai décrite tout à l'heure, deux étages de murs de soutènement.

Après avoir examiné à loisir cette ruine éminemment curieuse, nous faisons gravir à nos chevaux le monticule même, assiette de Samarie, et nous le parcourons dans toute sa longueur. Il est jonché de débris de toute nature, qui sont les indices irrécusables de la préexistence d'une ville importante. Au sommet nous trouvons, au bord d'un champ, trois tambours de colonnes en pierre, de un mètre vingt-huit centimètres de diamètre. Des colonnes pareilles et en pareille matière, sont beaucoup plus antiques que celles de la colonnade, qui sont évidemment contemporaines de la fondation de Sebastieh sur les ruines de Samarie.

Une riante vallée, assez profonde, longe à gauche le monticule de Samarie, et au fond de celle-ci se montrent les restes d'une belle colonnade quadrangulaire, formée de colonnes qui paraissent semblables à celles de la grande allée. La face nord de cette enceinte compte encore huit colonnes debout, et la face

ouest six seulement. Un peu plus loin, c'est-à-dire vers l'extrémité orientale du monticule de Samarie, nous avons encore trouvé, à mi-côte, les traces d'une enceinte rectangulaire de colonnes, qui devait en présenter douze sur ses longues faces, et neuf seulement sur les petites. De cette enceinte, quinze colonnes sont encore debout, et elles sont de pierre calcaire [1].

Il est évident qu'en passant quelques jours à Sebastieh, et en sachant gagner la bienveillance des habitants, on ne manquerait pas de faire des découvertes archéologiques d'une grande importance. C'est donc un point que je recommande expressément aux voyageurs désireux de tirer un bon parti de leur temps.

Une tradition inadmissible place l'église de Saint-Jean de Sebastieh, sur le lieu même où saint Jean-Baptiste fut mis à mort. Mais nous savons de science certaine que la décollation de saint Jean eut lieu à Machæros, sur la rive orientale de la mer Morte, et par conséquent bien loin de là [2]. Il est possible que les restes du saint aient été apportés à Sebastieh; mais voilà tout. Ce qui est sûr, c'est que la petite mosquée souterraine, ou plus exactement le oualy placé sous l'église, porte parmi les musulmans le nom de Naby-Iahya, et que pour eux il contient le tombeau de ce prophète, qui n'est, on le sait, autre que saint Jean-Baptiste.

Le nom de Samarie se trouve écrit de deux manières tout à fait différentes dans la Bible, שמרון [3] et שמרין [4]. Voici à quel propos ce nom lui fut donné et par qui : les rois d'Israël avaient pris pour capitale Tirsah [5]; Omri, le sixième de ces

1. Voyez pl. XLVI.
2. Jos., Ant. Jud., XVIII, V, 2.
3. I Rois, XVI, 24.
4. Esdras, IV, 10.
5. תרצה. I, Rois, XVI, 23.

rois (en comptant pour un, Zimri, qui ne régna que sept jours et se brûla avec son palais, comme Sardanapale), acheta de Samer la montagne de Samroun, pour deux kikar d'argent; il couvrit la montagne de constructions et il nomma la ville qu'il avait bâtie *Samroun*, du nom de Samer, propriétaire de la montagne de Samroun [1]. Samroun devint la capitale du royaume d'Israël, et le nom de la capitale devint celui de la contrée même, puisqu'il est parlé dans les Rois [2] des villes de Samroun (בערי שמרון···). Dans la quatrième année du règne d'Ézekhias, roi de Juda, septième année du règne d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanasar, roi d'Assyrie, vint assiéger Samroun, qu'il prit au bout de trois ans [3]. Tout le peuple d'Israël fut emmené en captivité, et transporté en Assyrie et en Médie. Il fut remplacé par une émigration assyrienne, composée de Cuthéens, dont les Samaritains, si peu nombreux, qui existent encore de nos jours, sont les descendants directs.

Samarie, qui avait été assiégée et prise deux fois par Ben-Adad, roi de Damas, fut plus tard prise de nouveau, après une année de siége, et ruinée de fond en comble par Hyrcan. Les Juifs en étaient restés les maîtres, lorsque Pompée survint et la leur enleva. Gabinius la releva de ses ruines, et Auguste la donna à Hérode le Grand. Celui-ci en fit une ville splendide que, par flatterie, il appela Sebaste, pour plaire au chef de l'empire romain. Tous ces faits sont rapportés par Josèphe dans ses Antiquités judaïques [4] et dans le premier livre de sa Guerre des Juifs.

Étienne, dans ses Ethniques, confond Samarie avec Neapolis

1. I Rois, XVI, 24.
2. II, XXIII, 19.
3. II Rois, XVIII, 9 et suiv.
4. Livres IX, XI, XIII et XIV.

(Naplouse). C'est une erreur manifeste, puisqu'il est avéré que Naplouse a pris la place de Sichem. Au reste, ce qui est plus étrange encore, c'est que le même écrivain mentionne Sebaste comme une petite place forte de la Samaritide. Strabon[1] ne s'y était pas trompé, et il mentionne : Samarie qu'Hérode appela Sebaste. Saint Jérôme est tout aussi positif, et, dans son commentaire sur Michée, il dit de Samarie : « Erat in montibus, sita ubi nunc Sebaste est. »

J'ai dit plus haut combien le site de Sebastieh est charmant. De tous les côtés, excepté à l'ouest, le plateau fertile qui servit d'assiette à la capitale du royaume d'Israël, et plus tard à Sebaste, est dominé par des montagnes boisées dont l'aspect est délicieux.

Après quelques heures de promenade fructueuse au milieu des ruines de Sebaste, nous avons repris la route de Naplouse. Le soleil avait été si ardent pendant tout le temps de notre reconnaissance, que nous en ressentîmes tous, plus ou moins, les effets fâcheux. Malgré tarbouch et kafieh, je pris là, pour ma part, un coup de soleil qui me gratifia, jusqu'à Damas, de maux de tête assez peu tolérables. Et à ce propos, je dois consigner un fait que je ne m'explique pas et qui n'en est pas moins constant pour moi : pendant toutes les journées où je ressentis les effets de mon coup de soleil, lorsque le jour finissait, le mal de tête faisait trève et je m'en croyais débarrassé ; le lendemain, au réveil, je ne souffrais point, mais aussitôt que le soleil reparaissait sur l'horizon, la douleur de la veille revenait avec une exactitude désespérante. Probablement que l'action de la lumière vive sur mes yeux, avait quelque influence sur le retour, à heure fixe, de cette espèce de névralgie.

1. Lib. XVI.

Avant de remonter à Zaouata, nous avons fait une halte assez longue au bord du ruisseau qui arrose la petite vallée placée en avant du village, et nous y avons recueilli, sous les pierres humides, la plus magnifique série de coléoptères, parmi lesquels nous avons rencontré les plus rares espèces recueillies, quelques semaines avant, sur la rive du Jourdain.

A notre arrivée à Naplouse, nous avons retrouvé nos amis Belly et Loysel, qui avaient essayé de dessiner et de peindre dans la vallée de Sichem, contre les murailles même de la ville; ils avaient été insultés par la populace, qui s'était montrée toute disposée à les assaillir à coups de pierres. Tout, néanmoins, s'était heureusement terminé, sans scène trop fâcheuse. Dans la soirée, MM. Hubeau, Delille et Wolf, arrivés à Naplouse depuis une heure, sont venus nous rejoindre et nous donner l'explication de l'étrange contre-marche des moukres qui conduisaient leurs bagages, le jour de notre départ de Jérusalem. Le chef des moukres, profitant de ce que les bagages avaient pris les devants, voulut exploiter la circonstance, et extorquer un salaire exorbitant aux voyageurs qui tinrent bon, et envoyèrent un exprès à leur petite caravane pour lui enjoindre de revenir. Le marché conclu avec ce maître fripon, fut immédiatement rompu, à son grand désappointement; d'autres moukres furent arrêtés par nos amis, et le lendemain ils purent se mettre en route.

Comme nous leur parlons avec le plus vif enthousiasme de notre magnifique promenade de la journée, ces messieurs forment le projet d'aller demain à Sebastieh, et Belly et Loysel, quoique assez peu antiquaires, se décident à les y accompagner. De notre côté, nous irons passer la journée sur le Garizim, où nous espérons trouver quelques ruines sinon importantes, du moins intéressantes.

24. FÉVRIER.

Notre nuit a été excellente, et nous sommes parfaitement reposés. Malheureusement, la chaleur d'hier a un peu gâté le temps. Des nuages gris commencent à se montrer, et j'ai bien peur que notre promenade ne soit contrariée par la pluie. Comme nous sentons que plus nous tarderons et plus nous aurons la chance d'être mouillés, nous nous décidons à emporter notre déjeuner sur la montagne. Un grand jeune homme de la ville nous accompagne, et il n'est pas musulman. Est-il chrétien? est-il samaritain? Je ne puis le démêler, bien qu'à la nature des indications qu'il m'a données pendant notre excursion, j'aie été conduit à penser qu'il était un des membres de cette étrange secte.

A neuf heures et demie, nous montions à cheval, et, tournant la pointe ouest de la ville de Naplouse, nous commencions à gravir un large chemin qui conduit, à travers des vergers, dont en ce moment tous les arbres sont couverts de fleurs, à une belle fontaine d'eau vive, placée un peu au-dessus de la ville. De là on peut assez bien apprécier l'étendue actuelle de Naplouse, dont l'aspect général est charmant.

Une fois la fontaine passée, le chemin se rétrécit de plus en plus, et il finit par disparaître tout à fait, lorsque les vergers qui le resserrent disparaissent eux-mêmes. On se trouve alors au bas d'un ravin assez large, ou plutôt d'une gorge fortement inclinée, et qui s'élève directement à une hauteur de quelques cents pieds, c'est-à-dire jusqu'au plateau du Garizim. Nous mettons pied à terre, et, tirant nos chevaux par la bride, nous commençons bravement notre ascension, qui n'est qu'ennuyeuse. Au bout d'un quart d'heure, nous touchons enfin au plateau si désiré, et nous trouvons immédiatement une espèce

de chemin que longent des amas de décombres, et qui, après cinq ou six cents mètres de parcours au plus, nous amène en face de ruines tellement importantes, que j'étais bien loin de m'attendre à une semblable bonne fortune.

J'ai sous les yeux une enceinte immense, construite en blocs d'un magnifique appareil; au premier coup d'œil, il est clair que l'âge de cette enceinte ne saurait être postérieur à l'époque du haut empire. Ne serait-ce pas l'enceinte du temple que les Samaritains construisirent sur le Garizim, à l'imitation de celui de Jérusalem? C'est ce que l'examen détaillé de l'enceinte en question nous apprendra tout à l'heure. Commençons par une visite rapide des ruines qui nous entourent; nous déjeunerons ensuite, puis nous reviendrons étudier en détail ce curieux monument que j'aurai certainement le plaisir de lever le premier.

Notre guide de Naplouse n'a pas manqué de nous dire, en arrivant devant ces ruines vénérables, que c'était le temple des Samaritains; mais, dans le doute où je suis encore aujourd'hui sur la foi qu'il professait, je ne voudrais pas donner son assertion pour plus déterminante qu'elle ne l'est en réalité. Nous verrons, d'ailleurs, que le monument parle parfaitement par lui-même, et, qu'en l'étudiant avec toute l'attention qu'il mérite, on ne tarde pas à être convaincu qu'il n'a été construit que pour servir à un culte quelconque.

En longeant la grande face qui regarde l'ouest, on rencontre, un peu avant son extrémité méridionale, une sorte de plate-forme composée de grosses masses de pierre, à contours irréguliers, encastrées les unes dans les autres, mais dont la surface paraît avoir été aplanie. Sont-ce des blocs rapportés, est-ce le roc qui affleure? C'est ce qu'il est bien difficile de décider au premier abord. J'avoue, cependant, que les joints n'ont pas l'air de fissures naturelles, et qu'en y regardant

de près, j'ai acquis pour mon compte la conviction que là était un travail humain qui, en ce cas, remontait, sans aucun doute, à une antiquité très-reculée. Cette fois encore la tradition m'est venue en aide, car mon guide, m'arrêtant vis-à-vis de la plate-forme en question, me dit :—Ceci est la Haraquah, c'est-à-dire le lieu où les Samaritains brûlent les victimes offertes en holocauste, et qui sont égorgées en un autre lieu que nous verrons tout à l'heure. Cette plate-forme s'appelle aussi el-Aacher-Belathat (les dix blocs de pierre). — Ce nom singulier me donna l'éveil, et je pensai immédiatement aux dix tribus dissidentes, qui avaient pu établir là un autel, destiné aux holocaustes, et formé de dix pierres dont chaque tribu aurait ainsi fourni la sienne. Notre jeune guide ajouta, et Mohammed, qui nous accompagnait dans notre promenade, nous répéta après lui, que la plate-forme de la Harakah était due à Seïdna-Souleïman (à notre seigneur Salomon). Cela voulait-il dire qu'elle était contemporaine de Salomon? C'est très-possible; car, si, immédiatement après le schisme, Jéroboam fit construire cet autel grossier, il est bien clair qu'il peut passer pour contemporain de Salomon.

Nous lisons dans le Deutéronome (XI) : — 29. Et quand l'Éternel, notre Dieu, t'aura fait venir au pays où tu vas pour le posséder, tu donneras la bénédiction sur la montagne de Garizim et la malédiction sur la montagne d'Ebal. Puis, plus loin (XXVII) : — 2. Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain, au pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne; tu t'élèveras de grandes pierres et tu les enduiras d'un enduit. — 3. Et tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine-là... — 4. Il arrivera, quand vous aurez passé le Jourdain, vous élèverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal, et tu les enduiras d'un enduit. — 5. Tu bâtiras là un autel à l'Éternel, ton Dieu, un autel de pierres, tu n'élève-

ras pas le fer sur elles. — 6. De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Éternel, ton Dieu; tu feras monter dessus des holocaustes à l'Éternel, ton Dieu... — 11. Moïse commanda au peuple, en ce jour, savoir : — 12. Ceux-ci se tiendront sur la montagne de Garizim, pour bénir le peuple, quand vous aurez passé le Jourdain : Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Joseph et Benjamin. — 14. Et ceux-là se tiendront, pour la malédiction, sur la montagne d'Ebal : Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephtali. — Viennent ensuite les douze malédictions que devaient prononcer les lévites et auxquelles tout le peuple répondrait : Amen. Les bénédictions ne sont pas contenues dans le texte sacré.

Le Talmud commente ainsi ce passage de l'Écriture : « Six « tribus montèrent sur le mont Garizim et six sur le mont Ebal. « Les Cohenim, les lévites et l'arche étaient entre les deux « montagnes; les lévites, s'étant tournés vers le mont Garizim, « récitèrent les bénédictions : Béni soit celui qui ne fera pas « d'idole, etc. Le peuple répondait : Amen. S'étant ensuite « tournés vers la montagne d'Ebal, ils récitèrent la malédic- « tion, et on répondait amen. » A cette explication, je trouve une difficulté. Du haut du Garizim, aussi bien que du haut de l'Ebal, il est impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée de Sichem; il est bien plus impossible encore d'entendre ce qu'on y crierait de toutes ses forces. Comme l'Écriture ne semble pas confirmer ces détails du récit des talmudistes, je conclus qu'ils sont puérils, et je crois que les deux cérémonies s'accomplirent dans la vallée qui séparait les deux montagnes sacrées, et de telle façon que chaque groupe de six tribus put comprendre ce qui se passait, en le voyant, et répondre *amen* à propos.

Le livre de Josué raconte comment fut exécuté l'ordre de Dieu, après le passage du Jourdain. (VIII) — 30. Alors, Josué construisit un autel à l'Éternel, Dieu d'Israël, sur la

montagne d'Ebal. — 33. Et tout Israël, ses anciens, ses inspecteurs, ses juges, étaient placés de chaque côté de l'arche, en face des Cohenim, des lévites porteurs de l'arche d'alliance de l'Éternel, l'étranger comme l'indigène; la moitié en face de la montagne de Garizim, et la moitié en face de la montagne d'Ebal, comme avait autrefois ordonné Moyse, serviteur de l'Éternel, de bénir le peuple d'Israël. — Ne semble-t-il pas évident, par la teneur de ce verset, que le peuple, bien loin d'être divisé en deux parts, sur les deux montagnes opposées, était rangé des deux côtés de la vallée de Sichem, au fond de laquelle s'accomplissait la cérémonie ?

Je dois avouer, néanmoins, que Josèphe[1] raconte le fait comme les talmudistes. Voici ce qu'il dit : « (Josué) étant parti de là (de Seiloun), avec tout le peuple, pour Sichem, bâtit un autel au point où Moïse avait ordonné de l'élever, et, ayant partagé l'armée en deux corps, il en plaça une moitié sur le mont Garizim, et l'autre moitié sur le mont Gibal, où est l'autel, avec les lévites et les prêtres. Lorsqu'ils eurent offert le sacrifice, proclamé les malédictions, et écrit celles-ci sur l'autel, ils retournèrent à Seiloun. »

Je suis bien tenté de croire, en le concluant de l'impossibilité physique que j'ai signalée, et qu'implique aussi le récit de Josué, qu'au lieu de traduire, dans les passages bibliques qui concernent cette importante cérémonie, la préposition על par « sur », il faut constamment la rendre par « contre, en face de », ce qui n'est nullement contraire à la grammaire.

L'autel construit par l'ordre de Josué le fut sur le mont Ebal (בהר עיבל). Cela n'est pas douteux ; bien qu'il paraisse assez étrange que l'autel destiné à offrir des sacrifices à l'Éternel, ait été élevé sur la montagne maudite, au lieu de l'être sur

1. Ant. Jud., v, i, 19.

la montagne bénie. Notre Haraqah n'a donc rien à faire avec l'autel du mont Ebal; et, probablement, Jéroboam, en abandonnant le culte qui avait fait établir ce premier autel, eut l'idée d'en construire un semblable sur le Garizim, sur le mont béni, et, dès lors, celui-ci put être composé de dix pierres (Aacher-Belathat), représentant chacune une des tribus dissidentes; de même que le monument construit en commémoration du passage du Jourdain, était composé de douze pierres, prises au fond du fleuve, et représentant chacune une des douze tribus d'Israël[1].

Je reviens aux ruines qui se voient au sommet du Garizim. Au sud de la grande enceinte, et à soixante-quinze mètres du pied de celle-ci, vers l'angle sud-est, se voit une plate-forme de roc inclinée à l'ouest, et entourée d'arasements de murailles qui ont dû la fermer. Cette plate-forme n'a pas un contour régulier. Vers l'est, elle présente une face rectiligne de onze mètres, une autre face de onze mètres regarde le sud. De l'extrémité de celle-ci part une face de six mètres seulement, dirigée au nord-nord-ouest, et aboutissant à un orifice qui ouvre sur une fosse profonde, ou sorte de puits creusé dans le roc. L'orifice n'est qu'une large fente, ayant un peu plus d'un mètre de longueur, et parallèle à la face de la plate-forme qui regarde l'est. De l'extrémité de l'orifice, une courbe peu déterminée, d'une quinzaine de mètres, va rejoindre la première face mesurée. Il est aisé de voir, au reste, que le plan primitif de la plate-forme était un polygone formé de trois grands côtés, perpendiculaires entre eux, de onze mètres de longueur, sur lesquels s'appuyaient deux petits côtés, de six mètres, aboutissant à l'orifice du puits.

Cette plate-forme, que j'ai décrite avec tant de minutie,

1. Josué, IV, 7-9.

c'est le véritable autel des Samaritains. C'est sur elle que les victimes sont égorgées, et c'est dans le puits que j'ai signalé, que s'écoule le sang du sacrifice.

A partir de là, on aperçoit les ruines d'une ville, et d'une ville qui dut être très-considérable. Il serait extrêmement curieux d'étudier ces ruines à loisir; nul doute que l'on n'y fît de précieuses découvertes. Comme malheureusement mes minutes étaient comptées, j'ai dû me borner à en examiner quelques parties, en toute hâte, et je regrette vivement de n'avoir pu faire plus. Je me bornerai à signaler un singulier édifice, construit sur le roc, à cent cinquante mètres en avant de la plate-forme des sacrifices. Ses murailles, formées de gros blocs, ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. C'est nn carré de dix à douze mètres de côté, sur le côté nord duquel est appuyée une abside elliptique de dix mètres de profondeur. Que pouvait être ce bâtiment? Je l'ignore. Peut-être ce fut une église ou une chapelle chrétienne.

Comme le temps était loin de s'embellir, nous avons, après cette inspection sommaire, pris le parti de déjeuner au plus vite, afin d'avoir ensuite tout notre temps à donner à l'étude et au levé de la grande enceinte. Nous sommes donc venus nous installer sur le gazon, contre l'angle nord-est de ce monument, au pied d'un petit oualy musulman qui porte le nom e ech-cheikh-Rhanem, et nous nous sommes mis en devoir d'expédier rondement notre repas. De là, nous jouissions d'une vue magnifique. Nous avions au-dessous de nous les pentes orientales du Garizim, et, au delà, l'extrémité orientale de la vaste plaine de la Makhnah, qui n'est que la large vallée que longe la route de Naplouse à Jérusalem. A notre gauche, nous voyions le mont Ebal tout entier, et entre lui et nous se trouvait la riante vallée de Sichem, dont nous ne pouvions naturellement apercevoir le fond.

J'ai rarement fait un aussi mauvais déjeuner avec autant de plaisir. L'abbé, Édouard et moi, nous étions dans le ravissement, en pensant à notre découverte si inespérée, et nous eussions joui du beau spectacle que nous avions sous les yeux, dans toute la plénitude de notre joie, si de larges gouttes de pluie n'étaient venues nous avertir que la besogne qui nous restait à faire, ne serait pas commode à terminer.

Aussitôt notre déjeuner fini, nous nous sommes bravement mis à l'œuvre, et, bien qu'interrompus à dix reprises par des averses glacées qui nous chassaient dans l'oualy du Scheikh-Rhanem, où deux tailleurs de pierre faisaient quelques réparations à un escalier, nous avons réussi à lever tout ce curieux édifice. En voici les dispositions générales.

Le plan de l'enceinte principale est un quadrilatère garni, aux quatre angles, d'avant-corps carrés, en saillie de un mètre quatre-vingt-dix centimètres sur les faces; celles-ci ont des dimensions différentes. Ainsi, avant-corps compris, les deux côtés sud et nord ont soixante-dix-neuf mètres de développement, et les deux autres faces opposées, soixante-quatre mètres cinquante centimètres seulement, toujours avant-corps compris. Ces avant-corps formaient probablement des tours carrées. Sur le milieu de la face sud est établi un avant-corps exactement semblable à ceux des angles; il a comme eux huit mètres de côté, et un mètre quatre-vingt-dix centimètres de saillie. Tous les murs principaux ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. La face occidentale n'a pas d'avant-corps en son milieu, et les avant-corps des angles font saillie sur elle. La face orientale, au contraire, ne présente aucune saillie des avant-corps. C'est celui de l'angle nord-est qui a été occupé par une construction musulmane, et transformé en oualy portant le nom d'ech-cheikh-Rhanem.

Au milieu de la face nord est pratiquée, dans l'axe même de

l'enceinte, une porte de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres d'ouverture, qui avait, à l'extérieur, des pilastres carrés de un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, en saillie, autant qu'on en peut juger par la base de celui de gauche qui est resté en place. Cette porte a été murée postérieurement, et l'arasement du mur de clôture est en place. A droite et à gauche de cette grande porte d'entrée, étaient, à l'intérieur, deux pavillons massifs formant loge, de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de côté, hors œuvre, et dont les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. On retrouve à l'intérieur, appuyées contre toutes les murailles de l'enceinte, de nombreuses chambres datant d'époques différentes, à en juger par la diversité d'épaisseur de leurs parois; dans les plus anciennes, qui sont presque toutes appliquées contre la face sud, les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur, et celles-là font incontestablement partie du plan primitif de l'édifice.

Au centre de la plate-forme comprise dans l'enceinte, était un édifice octogonal à l'intérieur, et dont l'entrée correspondait à l'entrée principale de l'enceinte. Sur les côtés du polygone adjacents à la face d'entrée, étaient établies des sortes de chapelles, à deux absidioles circulaires, placées aux extrémités; la porte de ces chapelles ouvrait à l'intérieur du bâtiment octogonal. Les deux côtés parallèles à l'axe général servaient d'appuis à de grandes absides circulaires. Les deux suivants comportaient encore, autant que l'on peut le deviner en construisant le plan général d'après ce qui reste de débris reconnaissables, des chapelles à double absidiole, et enfin la face du fond, parallèle à la face d'entrée, devait former une abside circulaire. Cette disposition alternative est extrêmement curieuse, et elle a une assez singulière analogie avec le plan que présentent le temple phénicien de Krendi, à Malte, et celui de la Giganteja, à Gozzo.

Notre guide, en nous amenant sur la place où était l'octogone que je viens de décrire brièvement, me dit : Ceci est la Qiblah des Samaritains. (قيبلة est un lieu particulier de prières, dans la mosquée de Jérusalem et dans celle de la Mecque.)

A l'extérieur de la face nord, une autre muraille d'enceinte, datant de la même époque, s'appuie contre l'avant-corps de l'angle nord-ouest, et s'étend en ligne droite sur une longueur de cinquante-deux mètres, non compris l'avant-corps de l'enceinte principale auquel ce pan de mur se rattache. A son extrémité opposée, est appliquée une tour quadrangulaire, ayant cinq mètres soixante-dix centimètres dans œuvre, sur ses côtés nord et sud, et seulement trois mètres quarante centimètres sur les deux autres faces. A partir de l'angle nord-est de cette tour, la muraille, qui en continue la face nord, s'étend parallèlement à la face d'entrée de l'enceinte principale, sur une longueur de quarante et un mètres; là est placée, en saillie d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres, une tour carrée de huit mètres quatre-vingts centimètres de côté. Au delà, le mur de face reprend sur une longueur de vingt-deux mètres cinquante centimètres; puis il fait un coude brusque et se dirige, en couronnant les escarpements orientaux du plateau de la montagne, par une branche oblique de quarante-trois mètres, sur le flanc septentrional de l'avant-corps contenant l'oualy du Scheikh-Rhanem, en laissant à l'angle nord-est de celui-ci, une saillie d'un mètre quarante centimètres.

De l'angle sud-est de la tour carrée, placée vers le milieu de la grande branche septentrionale que je viens de décrire, partait un mur oblique dont il ne reste que de faibles portions et qui se dirigeait, en se redressant à l'est, vers la moitié de sa longueur, à peu près perpendiculairement à la face nord de l'enceinte principale, et à quelques mètres à gauche de la

grande entrée. Du point où cette muraille faisait un angle pour se redresser, partait un mur allant rejoindre la face orientale de la deuxième enceinte, à cinq mètres au nord de l'Oualy-ech-cheikh-Rhanem. Tous les murs que je viens de désigner ont la même épaisseur d'un mètre trente-cinq centimètres.

Dans l'espace vide compris entre la face nord de l'enceinte principale et la seconde enceinte extérieure, espace qu'occupe en grande partie un cimetière musulman, et à vingt-deux mètres en avant, c'est-à-dire au nord de celui-ci, est une magnifique piscine, aujourd'hui à sec, de trente-cinq mètres de longueur, sur un peu plus de dix-huit mètres de largeur; elle est elle-même bâtie en murailles d'un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. Cette piscine s'appuie contre le mur occidental d'enceinte. Une muraille postérieure, dont il ne reste que les arasements, relie la face sud de la piscine à la face nord de l'enceinte principale, à quatorze mètres en avant de l'angle nord-ouest de celle-ci. Cette muraille avait un mètre dix centimètres d'épaisseur. A treize mètres à gauche, c'est-à-dire à l'est, sont les arasements de deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur, et laissant entre eux un couloir d'un mètre vingt centimètres de largeur. Les traces de ces deux murs cessent brusquement de paraître, à quinze mètres à partir de la piscine.

Dans le mur septentrional de la piscine, et à sept mètres de l'angle nord-ouest, est pratiquée une niche parfaitement taillée, et qui dénote une grande habileté dans la science de la coupe des pierres. Peut-être était-ce un regard par lequel le trop plein de la piscine pouvait se déverser dans un puits placé à trois mètres à droite, et à quatre mètres de distance de la niche.

Telle est la disposition générale de ce magnifique édifice, dans lequel je n'hésite pas à retrouver le temple des Samari-

tains, temple dont je vais tout à l'heure rappeler l'histoire. J'ai dit déjà que la face orientale de cette enceinte était réellement à la crête du Garizim et dominait les escarpements plongeant vers la Makhnah. A onze mètres en avant de la base de cette enceinte, paraissent les traces d'un mur dont quelques blocs sont encore en place. Ils sont énormes et portent deux mètres d'épaisseur. Il semble qu'un escalier ait été appuyé à ce mur, et l'on en distingue encore quatre ou cinq marches de cinquante centimètres de largeur. L'axe de cet escalier, s'il a existé, aurait donc été, en ce point du moins, dirigé du sud au nord, et par conséquent il serait venu du côté opposé à celui où se trouve Naplouse.

Ai-je besoin de dire tout ce que révéleraient de faits curieux des fouilles intelligentes exécutées sur ce plateau, si elles étaient praticables.

Nous avions, on le devine, passé quelques heures bien employées, à relever toutes les mesures nécessaires; l'abbé, Édouard et Philippe m'avaient si bien aidé de toutes leurs forces, qu'enfin, malgré la pluie, je tenais le plan de ce monument curieux. Une fois notre butin achevé, nous songeâmes à la retraite et nous regagnâmes Naplouse sous une pluie battante, fort heureux d'avoir payé par un peu de fatigue et beaucoup d'humidité, un fait archéologique que j'avais le droit de considérer comme de la plus grande importance[1].

Au retour, j'étais tellement préoccupé des ruines que je venais de visiter, que j'envoyai Matteo saluer de ma part le grand prêtre des samaritains et lui demander comment s'appelait la ville ruinée qui avait existé sur le sommet du Garizim. Il revint bientôt et me rapporta le nom que je voulais

1. Voyez pl. XLVII.

connaître, et que ni les musulmans ni les chrétiens n'étaient en mesure de me donner. Ce nom était Louzah! Je pensai immédiatement à Beit-el, dont le nom primitif avait été Louz ou Louzah, et je me figurai à tort que la véritable Beit-el pourrait bien avoir existé au sommet du Garizim. J'ai conservé assez longtemps ce doute, qui s'est évanoui depuis mon retour, devant le fait suivant. Saint Jérôme, dans l'Onomasticon, cite une Λουζά placée près de Sichem, à la troisième pierre milliaire à partir de Naplouse. C'était incontestablement ma ville ruinée du sommet du Garizim.

Rappelons maintenant en quelques mots l'histoire de Sichem et de Naplouse, puis nous nous occuperons de celle du Garizim. Sichem (שכם de l'Écriture sainte) a été remplacée par Neapolis, qui est devenue la Naboulis des Arabes et la Naplouse des Francs; mais ces deux villes n'étaient pas exactement au même point. Il n'y a pas de doute à conserver sur ces deux faits. Ainsi Epiphanius [1] et saint Jérôme [2] se servent de l'expression : Sichem, qui est maintenant nommée Neapolis. Eusèbe, dans l'Onomasticon, dit positivement : Sichem, près de Neapolis, ἐν Σικίμοις, πλησιόν Νέας πόλεως (ad vocem Τερέβινθος), et ailleurs (ad vocem Συχέμ) : on en montre la place dans les faubourgs de Neapolis (Δείκνυται ὁ τόπος ἐν προαστείοις, Νεάς πόλεως) ; enfin au mot Λουζά, Eusèbe dit : παρακειμένη Συχὲμ ἀπὸ 'θ σημείου Νέας πόλεως, elle est placée près de Sichem, au neuvième mille à partir de Neapolis. Saint Jérôme a corrigé ce passage qu'il traduit : « juxta Sichem in tertio lapide Neapoleos. » Peut-être cette première correction n'est-elle pas suffisante encore, et faudrait-il lire β' au lieu de γ' dans le texte d'Eusèbe, ce qui serait plus en rapport avec la véritable distance de Louzah à Naplouse, et ce qui expliquerait en

1. Adv. Hæreses, lib III, p. 1055 et 1068.
2. Ep. 86, epitaph. Paulæ.

quelque sorte l'erreur du copiste, qui aura pris un B pour un Θ, bien plus aisément qu'un Γ, dont le tracé n'a aucun rapport avec le Θ. Quoi qu'il en soit, il paraît bien clair que Sichem n'était pas sur l'assiette actuelle de Naplouse, et je suis assez disposé à supposer cette ville antique à l'entrée même de la vallée de Sichem, vers le point où sont placés par la tradition, le puits de la Samaritaine, le champ de Jacob et le tombeau de Joseph. L'historien Josèphe [1] nous apprend que de son temps Neapolis était nommée par les indigènes Mabortha.

En aucun endroit l'Écriture ne dit explicitement que Sichem était voisine des monts Garizim et Ebal; seulement dans le Deutéronome (XI, 80), on voit que ces montagnes sont proches du Bocage de Mourah, et la Genèse (XII, 16) nous dit: Abram traversa le pays jusqu'à la contrée de Sichem, jusqu'au Bocage de Mourah: ce qui démontre implicitement le voisinage de Sichem et des deux montagnes saintes. Le patriarche Jacob, venant de Padan-Aram, arriva à Sichem, y campa et acheta des fils de Hemour, père de Sichem, la pièce de terre où il avait dressé sa tente [2]. Dinah, fille du patriarche, fut enlevée par Sichem, fils de Hemour, chef du pays [3]. Hemour vint alors demander à Jacob la main de Dinah pour son fils, en lui offrant une alliance entre les deux races. Les fils de Jacob acceptèrent, mais à la condition que Hemour et les siens se feraient circoncire. Ceux-ci y consentirent, et le troisième jour, lorsque tous les hommes étaient souffrants des suites de l'opération qu'ils avaient subie, Siméon et Lévi, à l'insu de leur père, prirent leurs glaives, tombèrent sur la ville qui était en sécurité, et tuèrent tous les mâles [4]; puis ils pillèrent la ville, biens et

1. Bell. Jud., IV, 8, 1.
2. Gen., XXXIII, 19.
3. Gen., XXXIV, 2 et suiv.
4. Genèse, XXXIV, 25.

bestiaux, et firent captifs les femmes et les enfants. Cette abominable infamie fut ainsi reprochée à ses fils par Jacob : — 30. Jacob dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez affligé, en me mettant en horreur aux yeux des habitants du pays, des Kanâanéens et des Pherisim ! J'ai si peu de monde ; ils pourraient bien s'assembler contre moi et me frapper : alors ils me détruiront moi et ma maison. — Plus tard, Jacob ayant assemblé ses enfants, pour leur prédire l'avenir de chacun, reprocha plusa mèrement à ses deux fils, Siméon et Lévi, leur brutale colère [1] : — 7. Que leur colère soit maudite, car elle est violente, et leurfureur, car elle est affreuse ; je les diviserai en Jacob, et je les disperserai en Israël.

Longtemps après, lorsque Jacob habitait près d'Hébron, ses fils, étant allés conduire ses troupeaux du côté de Sichem, y vendirent leur frère Joseph, qui était venu les rejoindre près de Dothaïm [2]. Une caravane d'Ismaëlites, se rendant en Égypte, acheta Joseph, et l'on sait à quel degré de puissance le fils de Jacob fut élevé dans ce pays. Lors de la conquête de la terre promise, Josué, après le sac de Jéricho et de Aï, vint, suivant l'ordre qu'en avait donné Moyse, construire un autel sur le mont Ébal, et faire proclamer les bénédictions et les malédictions de l'Éternel, par le peuple d'Israël. J'ai dit combien il était singulier que l'autel de Jéhovah eût été élevé sur la montagne de la Malédiction. Les Samaritains sont du même avis, car le texte samaritain du Pentateuque porte que l'autel de l'Éternel dut être et fut construit sur le Garizim. En conséquence, ils accusent les Juifs d'avoir altéré sciemment le texte sacré en ce point, comme en beaucoup d'autres : c'est donc bien légitimement à leurs yeux que la Harakah est

1. Gen., XLIX.
2. Gen., XXXVII, 17.

l'autel élevé par l'ordre même de Josué, lors de cette imposante cérémonie.

Sichem, sur la montagne d'Éphraïm [1], fut une des trois villes de refuge placées sur la rive droite du Jourdain. On sait que les deux autres étaient Kades et Kiriath-Arbâa ou Hebron.

Abimelek, fils naturel de Gédéon et d'une concubine, saccagea la ville de Sichem, après avoir assassiné, à Ophrath, soixante-dix de ses frères. L'un d'eux, Jotham, ayant échappé au carnage, reprocha aux Sichémites d'avoir pris Abimelek pour roi. —« Il alla, se plaça sur le sommet du mont Garizim, éleva la voix et les appelant, il dit : « Écoutez-moi, habitants « de Sichem, et Dieu vous écoutera aussi. » Ce texte prouve à merveille qu'au sommet du Garizim on était bien près de Sichem, quand bien même il ne devrait pas être pris à la lettre.

Josèphe raconte ce fait de la manière suivante : « Joatham, montant sur le sommet du Garizim (qui domine la ville de Sichem) et élevant la voix afin de pouvoir être entendu, le peuple fit silence pour l'écouter, etc. » Il est bien évident que, pour Josèphe, Sichem ne pouvait être dans la vallée et Joatham sur le sommet du Garizim. Pour lui, Sichem était à portée de voix humaine de ce sommet; si Sichem n'était pas où sont les ruines de Louzah, je défie qu'on explique ce passage et le passage correspondant de l'Écriture Sainte.

Après la mort de Salomon, Roboam alla à Sichem, car c'est à Sichem que s'était rendu tout Israël pour l'établir roi [3]. Là eut lieu la rébellion des dix tribus. Roboam fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, et Jéroboam fut nommé roi d'Israël. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à

1. Josué, xx, 7.
2. Juges, ix, 7.
3. Rois, xii, 1.

Roboam. — Alors Jéroboam bâtit Sichem sur la montagne d'Ephraïm et y demeura. Il sortit de là et bâtit Fenouel[1]. — Ne semble-t-il pas résulter de ce verset aussi-bien que de celui où il est question du discours de Jotham, frère d'Abimelek, que Sichem était réellement sur la montagne, et non dans la vallée si creuse de Naplouse? Je laisse à de plus habiles à le décider, bien que je sois assez tenté de croire que la Sichem primitive était placée où sont aujourd'hui les ruines de Louzah, au sommet du mont Garizim.

Lorsque le roi d'Assyrie Salmanazar eut emmené les dix tribus en captivité, les Cuthéens envoyés de Perse pour les remplacer, s'établirent autour de Sichem qui devint le centre de leur foi, si bien que Naplouse est encore la métropole religieuse de leurs descendants. Les Cuthéens établis dans la Samarie, étant décimés par une peste, furent avertis par un oracle, qu'il n'y aurait de salut à espérer pour eux, que s'ils rendaient un culte au Dieu souverain qui, avant leur venue, était adoré dans ce pays. Ils écrivirent en hâte une supplique au roi d'Assyrie, pour qu'il leur envoyât, d'entre les captifs transportés en Assyrie, quelques prêtres qui pussent les instruire dans le nouveau culte à adopter. Leur prière fut écoutée favorablement, et le rit samaritain du culte judaïque fut établi à partir de ce moment[2].

Au retour de la captivité de Babylone et au moment de la reconstruction du temple de Jérusalem par Zorobabel, les Samaritains demandèrent aux Juifs à participer à cette reconstruction, ce qui leur fut refusé formellement[3]. Ils firent alors des démarches auprès des rois Achéménides, pour entraver les projets de Zorobabel et des Juifs revenus dans leur pays.

1. I Rois, XII, 25.
2. Jos., Ant. Jud., IX, XIV, 3.
3. Esdras., IV, 1 et suiv.

Leurs intrigues furent d'abord couronnées d'un entier succès, et les travaux longtemps interrompus, ne furent repris que la deuxième année du règne de Darius, mais menés cette fois à bonne fin. De ce moment, une inimitié complète régna entre les Samaritains et les Juifs. Aussi, lorsque l'empire Achéménide eut été renversé par Alexandre le Grand, les Samaritains sollicitèrent du conquérant, l'autorisation de bâtir pour eux, sur le mont Garizim, un temple, rival de celui de Jérusalem. Voici comment la chose est racontée par Josèphe.

Après la mort du grand prêtre Jean, Yaddous son fils fut revêtu du souverain pontificat. Yaddous avait un frère nommé Manassès. Le Cuthéen Sanaballète, qui, par conséquent, avait une origine commune avec les Samaritains, et qui avait été investi, par Darius, de la satrapie de Samarie, donna, par ambition, sa fille Nicaso en mariage à Manassès [1]. Ce fut vers cette époque que Philippe, roi de Macédoine, ayant été assassiné, son fils Alexandre prit la couronne et commença sa vie de conquérant, en s'emparant de l'Ionie, de la Carie, de la Lydie et de la Pamphylie [2].

A Jérusalem, les membres du conseil s'indignaient de voir Manassès, époux d'une Persane, prendre part aux cérémonies religieuses, dans lesquelles il devait assister le grand prêtre, son frère. Ils en vinrent à exiger de lui qu'il divorçât, ou qu'il renonçât à s'approcher de l'autel. Yaddous, lui-même, prenait parti pour le conseil contre Manassès. Celui-ci vint alors auprès de Sanaballète, son beau-père; il lui peignit la situation fausse dans laquelle il se trouvait, et, tout en protestant de son amour pour sa femme, il lui déclara qu'il ne voudrait pas, à cause d'elle, perdre ses droits au sacerdoce qui était la

1. Ant. Jud., XI, VII, 2.
2. Ant. Jud., XI, VIII, 1.

plus grande des dignités, et qui devait rester dans sa famille. Sanaballète lui répondit que, s'il consentait à garder sa femme, non-seulement il lui conserverait le sacerdoce, mais qu'il lui ferait même obtenir le souverain pontificat; il ajouta qu'il ferait, avec l'assentiment de Darius, bâtir sur le mont Garizim, qui est la plus haute des montagnes de la Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem. Le satrape s'engagait, en outre, à laisser à son gendre la Satrapie dont lui-même était investi. Manassès, touché par l'éclat de ces promesses, conserva Nicaso pour femme, et, comme beaucoup d'Israélites, et de prêtres même, étaient engagés dans des mariages inorthodoxes, de grandes dissensions surgirent dans Jérusalem, les uns tenant pour le grand prêtre Yaddous et ses adhérents, les autres pour Manassès et le satrape son beau-père [1].

Sanaballète avait annoncé à Manassès qu'une fois Alexandre vaincu par Darius, le moment serait opportun pour obtenir du Roi des rois, tout ce qu'il lui avait promis. Il attendait donc la défaite des Macédoniens. Ce fut précisément le contraire qui arriva. L'armée innombrable des Perses fut battue à plate couture, et Darius prit la fuite, laissant entre les mains du vainqueur, sa mère, sa femme et ses enfants. Après ce succès, Alexandre fit une pointe en Syrie, força Damas et Sidon, et vint assiéger Tyr; de là, il manda au grand prêtre Yaddous de lui envoyer des auxiliaires et de lui payer le tribut qu'il avait jusque-là payé au roi des Perses. Yaddous répondit qu'il s'était engagé par serment à ce que son peuple ne porterait jamais les armes contre Darius, et que, tant que celui-ci serait vivant, il ne pouvait violer la foi jurée. Alexandre, furieux, lui fit dire alors que sitôt qu'il en aurait fini avec Tyr, il irait, à la tête de son armée, lui faire une visite à Jérusalem, pour lui ap-

1. Ant. Jud., XI, VIII, 2.

prendre à mieux choisir, une autre fois, les gens avec lesquels il se lierait par serment inviolable [1].

Sept mois après, Tyr tombait au pouvoir d'Alexandre ; après deux autres mois, Gaza subissait le même sort, et le roi de Macédoine paraissait devant les portes de Jérusalem. J'ai raconté ailleurs, avec détails, l'entrevue d'Alexandre et du grand prêtre, je n'ai donc pas à y revenir ici.

Sanaballète, lorsque Alexandre commença le siége de Tyr, comprit que le moment était venu de trahir son maître, en tirant profit de sa trahison. Il se rendit au camp du roi de Macédoine et lui fit sa soumission. Se voyant reçu avec satisfaction, il prit plus d'assurance encore et aborda le véritable but de sa défection. Il dit au monarque qu'il avait pour gendre Manassès, frère de Yaddous, pontife de Jérusalem; que Manassès avait, parmi les Juifs, un grand parti d'hommes qui désiraient bâtir un autre temple, dans les terres soumises à sa domination; qu'il était très-important pour lui de donner son assentiment à ce projet, parce que c'était diviser la nation juive et, par conséquent, la rendre plus aisée à gouverner. Alexandre se laissa convaincre et accorda à Sanaballète la permission que celui-ci demandait. Aussitôt, le satrape se mit à l'œuvre, et poussa les travaux en toute diligence; le temple construit, Manassès fut investi du souverain pontificat. Sanaballète mourut neuf mois après, au moment où la ville de Gaza venait de succomber devant l'armée d'Alexandre [2].

Quand les Samaritains virent avec quelle bonté les Juifs de Jérusalem avaient été traités par Alexandre, ils décidèrent qu'ils se feraient passer pour Juifs, aux yeux du roi, afin de tirer parti, pour leur compte, de sa générosité et de sa bienveillance. Ces Samaritains avaient alors pour capitale Sichem,

1. Ant. Jud., XI, VIII, 3.
2. Ant. Jud., XI, VIII, 4.

ville située devant le mont Garizim et peuplée par des Juifs apostats (μητρόπολιν τότε τὴν Σίκιμα ἔχοντες, κειμένην πρὸς τῷ Γαριζεὶν ὄρει). Ils avaient, en effet, pris depuis longtemps l'habitude de se déclarer Juifs, toutes les fois que les affaires de la nation juive prenaient une tournure favorable, et de nier qu'ils eussent rien de commun avec elle, aussitôt que l'horizon judaïque se rembrunissait. Une députation samaritaine accourut donc, en grande pompe, au-devant d'Alexandre, jusqu'auprès de Jérusalem, amenant le contingent d'auxiliaires que Sanaballète envoyait au roi. Comme le monarque les remerciait de cette marque de soumission et de déférence, les envoyés le supplièrent de visiter leur ville, et d'honorer leur temple de sa présence. Il leur promit de le faire aussitôt qu'il serait revenu de l'expédition dans laquelle il allait s'engager. Les députés samaritains parlèrent alors de l'exemption du tribut, chaque septième année, et Alexandre leur demanda qui ils étaient pour lui adresser une semblable requête. — Nous sommes Hébreux, répondirent-ils, et on nous appelle les Sidoniens de Sichem. Alexandre insista : Enfin, êtes-vous Juifs? leur dit-il. Et, comme ils avouaient qu'ils ne l'étaient pas, — Ce que vous me demandez, ajouta-t-il, je ne l'ai accordé qu'aux Juifs. Cependant, quand je serai de retour, et que je saurai mieux à quoi m'en tenir sur votre compte, je verrai ce que j'aurai à faire. Ce disant, il les congédia. Quant aux auxiliaires de Sanaballète, il leur donna l'ordre de le suivre en Égypte, avec la promesse de leur distribuer des terres dans ce pays. C'est ce qu'il fit en effet, quelque temps après, en les chargeant de la garde de la Thébaïde [1].

Lorsque après la mort d'Alexandre, son empire eut été partagé entre ses généraux, le temple du Garizim continua à

1. Ant. Jud., XI, VIII, 6.

subsister, et la population des Sichemites à se recruter de tous les Juifs qui étaient chassés de Jérusalem, pour avoir mangé des mets impurs, pour avoir violé le sabbat ou pour avoir commis quelque délit du même genre [1].

Longtemps après, lorsque Antiochus Épiphane se fut, sans coup férir, emparé de Jérusalem et l'eut mise deux fois au pillage (en 143 et en 145 de l'ère des Séleucides), les Samaritains, redoutant pour eux-mêmes un sort semblable, adressèrent une supplique à Antiochus, pour lui exposer qu'ils n'étaient, et n'avaient jamais été Juifs, mais qu'ils étaient Sidoniens d'origine; que leurs ancêtres avaient cru se débarrasser d'épidémies cruelles qui les avaient frappés coup sur coup, en adoptant l'antique superstition du pays, telle que la célébration de la fête que les Juifs appellent *sabbat;* qu'un temple *anonyme* ayant été construit sur le mont que l'on appelle *Garizim*, ils y offraient solennellement des sacrifices à un Dieu inconnu; qu'en conséquence, voulant adopter le culte des Grecs, ils suppliaient le roi de ne pas les confondre avec les Juifs, dans le juste châtiment des crimes de ceux-ci, et de leur permettre de dédier leur temple à Jupiter Hellénien.

Antiochus s'empressa de leur faire répondre qu'il leur accordait leur demande et qu'il les autorisait à dédier leur temple à Jupiter Hellénien. Cette réponse était datée du 12 du mois hécatombæon de l'an 146 de l'ère des Séleucides [2].

Le temple du Garizim n'eut que deux cents ans d'existence. « Jean Hyrcan s'empara de Sichem et du Garizim, et il soumit « la nation des Cuthéens, qui exerçait son culte dans un temple « semblable à celui de Jérusalem, temple qu'Alexandre le « Grand avait autorisé Sanaballète à construire, en faveur de « son gendre Manassès, frère du grand prêtre Yaddous, ainsi

1. Ant. Jud., XI, VIII, 7.
2. Ant. Jud., XII, V, 5.

« que nous l'avons raconté plus haut. Il arriva donc que ce « temple fut dévasté après avoir duré deux cents ans. »[1]

Nous sommes maintenant fixés sur l'époque de la construction, sur la durée et sur la destruction du temple construit par les Samaritains sur le mont Garizim. La venue d'Alexandre devant Jérusalem eut lieu en 332 avant l'ère chrétienne; en 135 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan fut investi du souverain pontificat; c'est au plus tôt vers la fin de la deuxième année de son règne, c'est-à-dire en 132, qu'il détruisit le temple du Garizim; le calcul de Josèphe, qui donne deux cents ans d'existence à ce temple, est donc parfaitement juste. Antiochus Épiphanes devint roi en 175 avant Jésus-Christ; c'est donc dans le voisinage de cette année, que le temple du Garizim fut consacré à Jupiter Hellénien.

Passons maintenant aux époques plus récentes. Les Samaritains, réfugiés sur le mont Garizim, y furent attaqués par l'ordre de Vespasien. Cerealis, préfet de la cinquième légion, avec six cents cavaliers et trois mille fantassins, attendit que la soif eût abattu la multitude réfugiée sur la montagne, car le lieu manquait d'eau, et on était au fort des chaleurs de l'été. Le Garizim fut alors gravi par les Romains, et les Samaritains, sommés de se rendre, ayant refusé de déposer les armes, furent passés au fil de l'épée, au nombre de dix mille six cents[2]. Procope[3], raconte que, sous le règne de Zénon, les habitants de Neapolis assaillirent les chrétiens qui célébraient la fête de la Pentecôte, et coupèrent les doigts des mains à l'évêque Terebinthus, qu'ils trouvèrent distribuant la communion aux fidèles. Le prélat se réfugia auprès de l'empereur et implora son assistance. Zénon, pour

1. Ant. Jud., XIII, IX, 1.
2. Bell. Jud., III, VIII, 32.
3. De ædif. Just., lib. V, cap. VII.

punir un semblable méfait, chassa les Samaritains du mont Garizim, et y fit bâtir une église de Sainte-Marie, qu'il entoura d'une enceinte faite simplement en pierres amoncelées. Une forte garnison fut placée dans la ville d'en bas, mais dix hommes seulement furent préposés à la défense du mur supérieur. Sous le règne d'Anastase, les Samaritains gravirent la montagne par les escarpements qui n'étaient pas gardés, et ils s'en emparèrent de vive force. Le préfet de la province fit aussitôt saisir et mettre à mort ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat. Enfin l'empereur Justinien entoura l'église du Garizim, d'une autre muraille tout à fait à l'abri d'un coup de main, et il fit rétablir cinq églises chrétiennes qui avaient été incendiées dans la ville. Ceci se passait en mai 529. (Cyrille de Scythopolis, histoire de Saint-Saba.)

Nous lisons dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : Civitas Neapolis. Ibi est mons Agazaren; ibi dicunt Samaritani Abraham sacrificium obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem gradus num. ccc. Inde ad pedem montis ipsius locus est, cui nomen est Sechim. Ibi positum est monumentum, ubi positus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus. Indè rapta est Dina filia Jacob a filiis Amorræorum. Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, undè descendit mulier Samaritana, ad eumdum locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo aqua impleret (*sic*), et Dominus Noster Jesus-Christus cum eâ locutus est; ubi sunt arbores platani quos plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.

Ce passage extrêmement curieux nous fournit plusieurs sujets d'observations. Pour le pèlerin, d'abord, Sichem (qu'il faut restituer à la place de Sechim), et Sechar, sont deux lieux différents. Mais cette distinction n'est pas admissible, Sichem et Sechar étant certainement la même localité[1]. Le puits de la

1. Voici ce que dit saint Jérôme à ce propos : Transivit Sichem, non ut ple-

Samaritaine et le tombeau de Joseph sont très-près l'un de l'autre, et c'est à mille pas de là que se trouve la Sechar, d'où était descendue la Samaritaine venue au puits de Jacob[1]. Avec de semblables indications, il est difficile de ne pas reconnaître cette Sichar du pèlerin, dans la Louzah du mont Garizim. Enfin pour monter de Neapolis au temple du Garizim, le pèlerin nous apprend qu'il y avait, de son temps, un escalier de trois cents marches. Ce nombre, commençons par le dire, est ridicule et impossible, si le temple était au sommet, et il y était en effet, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le Garizim a certainement une hauteur de cinq à six cents mètres au-dessus de l'assiette de Naplouse; dès lors il est bien évident que ce n'était plus par centaines qu'il fallait compter les marches de l'escalier conduisant à ce temple. Je proposerais donc de lire quinze cents au lieu de trois cents, et je suis convaincu que l'on se rapprocherait alors de la vérité.

Il n'est pas possible de conserver de doutes sur l'existence de cet escalier gigantesque, et voici pourquoi : On connaît de magnifiques médailles impériales d'Antonin le Pieux, frappées à Neapolis, et qui représentent le mont Garizim avec son temple. Certainement ce n'était pas le temple détruit par Hyrcan, mais quelque temple du paganisme qui avait pris la place du premier. Quiconque a vu Naplouse et le Garizim sera frappé de l'exactitude, pour ainsi dire minutieuse, de la vue que présentent ces rares et belles médailles. Or, le détail qui saute immédiatement aux yeux, c'est l'existence d'un immense escalier qui monte directement de la ville basse au portique du temple. Celui-ci est muni d'une enceinte, à l'extrémité sud de laquelle se montre une haute tour, et je ne doute pas qu'il ne faille

rique errantes legunt Sichar, quæ nunc Neapolis appellatur (ep. 85, Epitaph. Paulæ).

1. Évangile de saint Jean, chap. IV.

y reconnaître la tour carrée qui était placée au milieu de la face sud de l'antique enceinte que j'ai décrite plus haut. De plus, la gorge par laquelle je suis parvenu au sommet du Garizim, est admirablement mise à sa place sur la médaille, et le haut de cette gorge est garni de deux tours dont j'aurais très-probablement retrouvé les bases, si j'avais alors connu ce détail. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'escalier dont parle le pèlerin de Bordeaux, et qui existait dès le temps d'Antonin, existait encore, en 333.

Le savant Robinson[1] s'exprime ainsi sur le compte des ruines que j'ai longuement décrites, et que son guide samaritain lui avait nommées el-Qalâat, le château : « This was probably the « fortress, the ruins of which are still seen upon the mountain, « bearing every mark of a romain origin ». Je ne saurais absolument partager cette opinion. Une forteresse n'est forteresse qu'à la condition de pouvoir être défendue, c'est-à-dire d'être construite dans un but de défense; or, je le demande, comment défendre une muraille sans parapet, et contre laquelle s'appuient partout des appartements. Dans une semblable citadelle, la garnison eût été réduite à se croiser les bras, en laissant les assaillants s'approcher des murs et faire brèche partout où ils le voudraient, sans qu'elle pût en aucune façon s'y opposer. Je le déclare donc sans aucune espèce d'hésitation, cet immense monument est bien certainement l'enceinte du temple bâti par Sanaballète, avec l'autorisation d'Alexandre le Grand; et l'octogone, qui était le sanctuaire, profané probablement par la statue de Jupiter Hellénien, aura été rasé par l'ordre d'Hyrcan, tandis que l'enceinte elle-même était traitée un peu moins rigoureusement.

Je ne doute pas que quiconque examinera, sans parti pris

1. Bibl. Res. in Palest., t. III, p. 124.

d'avance, le plan de cet édifice, demeurera parfaitement convaincu que là n'a jamais été une construction militaire, mais bien une construction religieuse. Le temple de Sanaballète était bâti à l'instar de celui de Jérusalem, et effectivement on reconnaît une singulière analogie dans les dispositions générales des deux plans. Ainsi, la grande piscine du temple du Garizim est placée exactement comme l'était, par rapport au temple de Jérusalem, la piscine Probatique, qu'il ne faut pas, ainsi que je l'ai fait voir, confondre avec la piscine actuellement nommée Birket-Israïl, et qui n'est que la Bethesda de l'Évangile.

On me permettra, j'espère, de me féliciter d'avoir pu lever avec soin le plan du temple samaritain, et de croire, que la conquête de ce plan curieux valait à elle seule le voyage pénible que j'ai entrepris.

Nos amis sont revenus de Sebastieh tout aussi trempés que nous. Le capitaine Wolf est furieux du retour de la pluie, et bien qu'il ne soit que depuis vingt-quatre heures à Naplouse, il commence déjà à y trouver le temps bien long. Demain, s'il fait un temps pareil, nous serons évidemment dans l'impossibilité de nous remettre en route. Mais je n'en suis pas trop fâché pour ma part; ce retard forcé me permettra de mettre en ordre mes notes sur le Garizim, et l'abbé, de son côté, aura le temps de changer de papier les plantes de ses dernières herborisations.

25 FÉVRIER.

Nous avons bien fait hier de ne pas donner d'ordres pour le départ. Il a plu toute la nuit, et ce matin il pleut encore, de telle façon, qu'il semble que le ciel soit en train de se fondre.

J'ai pris bravement mon parti et je mets au net le beau plan du temple retrouvé par nous au sommet du Garizim.

Ce n'est pas une petite affaire. Ce travail m'a déjà pris quelques heures, lorsque je m'aperçois que l'un des côtés de l'enceinte a été mal orienté sans aucun doute, et que le coup de boussole qui en fixe la direction, doit être faux. Me voilà désespéré, et maudissant le mauvais temps qui me cloue au logis, et qui m'empêche de rectifier une erreur palpable. Il est dur de quitter Naplouse, en pensant que faute d'un seul coup de boussole, tout mon travail de deux longues journées sera à peu près perdu.

J'ai déjà dit qu'Édouard est prêt à tout, quand il s'agit de braver pluie, fatigue et danger, pour me fournir un renseignement essentiel. Il fait donc seller son cheval et celui de son fidèle Philippe; il prend ma boussole, et se fait bien indiquer par moi ce qu'il a à faire là haut; chacun des deux cavaliers se munit d'une paire de pistolets et les voilà partis tous deux, sous une pluie battante. Deux heures après, ils étaient de retour, mouillés à tordre, et crottés jusqu'au collet de leur habit; mais l'erreur était reconnue et rectifiée, et j'avais enfin mon plan du temple. On peut bien penser combien je fus et je suis encore reconnaissant de cette précieuse marque d'amitié.

Pendant que je finissais mon dessin, MM. Hubeau, Delille et Wolf sont venus nous voir, et pour tuer le temps, une partie de whist a été organisée. Après mon travail achevé, j'ai moi-même pris ma part de cette ressource contre l'ennui; puis j'ai été me mettre à la disposition de l'abbé, pour l'aider à passer la revue de son herbier. Après le dîner, nous avons continué, et nous ne nous sommes couchés, que lorsque toute cette longue et fastidieuse besogne a été terminée. Hélas! hélas! beaucoup de plantes sont perdues; faute d'avoir été changées en temps opportun, elles se sont pourries, en pourrissant même le papier qui les contenait.

Pourrons-nous partir demain? A la grâce de Dieu!

26 FÉVRIER.

Une fois de plus, la Providence s'est chargée d'aplanir les difficultés qui se dressaient devant nous, pour entraver la continuation de notre voyage. Pendant que nous dormions, les nuages se sont dissipés, le ciel est redevenu pur, et ce matin, au petit jour, Matteo nous a prévenus de cet heureux changement de temps. Immédiatement l'ordre du départ a été donné à tout le monde ; les bagages ont été emballés, les chevaux de charge amenés à notre porte, avec nos chevaux de selle, et pour éviter l'ennui d'attendre que nos moukres eussent fini leur besogne, nous nous sommes hâtés de partir les premiers, laissant à Matteo le soin de diriger et de surveiller le départ du reste de la caravane.

De très-bonne heure nous étions en route, par le plus beau temps du monde. Nous avons traversé une fois de plus le bourbier qui coupe la route, au fond de la vallée de Naplouse, sur la rive gauche du beau ruisseau qui l'arrose, et nous avons immédiatement gravi le flanc septentrional de cette vallée. C'est la route de Djenin que nous suivons, et cette route, on se rappelle que nous ne l'avons parcourue qu'à nuit close, dans la soirée de malheur où nous avons tué un homme, près de Djebâa.

Arrivés sur le plateau, nous trouvons un sol jonché de débris antiques de toute nature, et entre autres de gros cubes de mosaïque primitive. Près de là, les rocs qui affleurent sont taillés en caveaux et en citernes. Il est donc bien évident que nous sommes sur l'emplacement d'une ville antique. Quelle fut-elle? c'est ce que j'ignore complétement. Ce que je sais seulement, c'est que le chemin qui traverse cet emplacement se nomme Kallabat-Esnabar. J'avoue très-humblement que ce

nom que je me suis fait répéter dix fois, et que j'ai écrit immédiatement, pour être bien sûr de sa correction, ne m'a rien appris du tout, et que de plus, je n'ai pas pu en démêler le sens.

Il a bien existé une Sennabris, mais elle était entre Beysan (Scythopolis) et Tabarieh (Tibériade) et à trente stades seulement de cette dernière ville; il n'y a donc rien de commun entre Esnabar et la Sennabris de Josèphe [1]. Peut-être y a-t-il eu, comme cela arrive pour tant d'autres localités de la terre sainte, deux villes du nom que les Grecs ont transcrit Sennabris. Alors celle que nous venons de rencontrer, serait l'une d'elles.

Nous avons traversé de nouveau l'espèce de défilé où, il y a quelques semaines, Mohammed a tué un Arabe, et nous avons tous parfaitement reconnu la place maudite, bien que nous ne l'ayons vue qu'à nuit close. Mais on peut avouer sans honte et sans scrupule, que l'on ouvre, en pareil cas, des yeux assez grands pour que l'on puisse, à deux mois de là, se rappeler le terrain que l'on a regardé avec une inquiétude fort légitime. A propos de notre homme, nous en avons eu des nouvelles à Naplouse, et notre hôte nous a raconté que nous l'avions échappé belle, à notre premier passage; qu'une dizaine de coquins, alléchés par la vue de nos bagages, nous avaient tendu une petite embuscade, mais qu'ils s'étaient adressés à un détachement de cavalerie turke (précisément celui qui nous avait dépassés à Sanour, et avait fait halte à Djebâa), le prenant pour notre bande; qu'un des voleurs avait reçu dans les reins une balle qui était ressortie par l'aine droite, et l'avait tué raide; que dès lors ses compagnons avaient jugé malsain de rester en promenade, et s'étaient enfuis sans regarder

1. Bell. Jud., III, IX, 7.

derrière eux! O excellents Turks! Quand nous vous donnions au diable, parce que vous effarouchiez nos chevaux échappés, nous ne savions pas quelle belle chandelle nous devrions brûler en votre honneur et par reconnaissance, quelques heures plus tard. Somme toute, la dette de sang contractée en réalité par nous, avait été inscrite au compte courant des Turks, et nous avons cru prudent de l'y laisser, sans revendiquer le plaisir de la solder,

A deux kilomètres environ, avant d'arriver à Djebâa, nous avons laissé sur la hauteur, à droite de notre route, le village de Yacil. Je trouve dans la liste arabe des villages de ce pays, publiée par le révérend Robinson, un village nommé Yasid, et je ne doute pas qu'un Lam final n'ait été pris à tort pour un Dal. Ces deux lettres peuvent en effet se confondre aisément.

Jamais, je crois, je n'ai vu un jardin plus charmant que le terrain que nous traversons, avant d'arriver à Djebâa. La route est coupée dix fois par un beau ruisseau, qui arrose les champs et les prairies qu'elle longe. La végétation est luxuriante; des fleurs délicieuses resplendissent partout, et, entre autres raretés, l'abbé, qui nous fait maugréer par son opiniâtreté à rester toujours à une demi-lieue de la bande, pour ramasser une plante par ci, une plante par là, nous apporte enfin, au moment où nous mettons nous-mêmes pied à terre, sur le coteau planté d'oliviers où est assis Djebâa, une magnifique Fritillaire à fleurs vertes (*Fritillaria persica*), dont, à son vif regret, il n'a pu atteindre l'oignon.

En attendant le déjeuner, nous faisons une riche collection des beaux insectes que recèle chaque anémone. A peine avons-nous mangé notre première bouchée, que l'abbé n'y tient plus. Il s'empare d'un morceau de pain et de deux œufs durs, remonte à cheval, et nous crie de l'attendre là une demi-heure: il va chercher son oignon de Fritillaire, et en rècueillir d'autres

s'il peut. Nous ne savions pas qu'il lui fallait retourner à près d'une demi-lieue en arrière, et nous ne nous en doutâmes qu'à l'impatience avec laquelle nous attendîmes le retour de l'enragé botaniste. Au reste, il était écrit qu'au nom de Djebâa serait toujours attaché un souvenir de mauvaise humeur contre le pauvre abbé. Il ne nous a rejoints qu'après plus d'une heure d'absence, et lorsque nous commencions à concevoir quelque appréhension sur la cause de ce retard incompréhensible. Au moment où nous envoyions Matteo à la recherche de l'absent, celui-ci reparut radieux; il avait conquis son oignon. Nous nous hâtâmes de remonter à cheval et de descendre dans la vallée de Sanour.

Djebâa est incontestablement une localité fort ancienne. Les rochers qui percent, au-dessus du village, la riante colline qui lui sert d'assiette, sont perforés de caves sépulcrales, et une pareille nécropole est un indice certain de l'existence d'une ville antique en ce point. Quelle était cette ville? Il est impossible de le deviner. Josèphe[1] parle d'une Gaba (Γάβα), voisine du Carmel, ce ne peut être évidemment celle-là. Étienne, dans ses Ethniques, mentionne une Gaba, ville de Galilée. Est-ce la même? C'est probable. Quant à la première, Josèphe, dans sa Vie (24), dit que Besara est sur les confins du territoire de Ptolémaïs, et à vingt stades de Gaba. Ceci exclut évidemment notre Djebâa. Il est encore nommé une גבע dans Zacharie (44, 10). C'était une petite ville, distante de seize milles de Césarée, et voisine de la grande plaine de Megiddo. C'est évidemment la Gaba de Josèphe, et non la nôtre. Enfin, une ville de la tribu de Benjamin a porté ce nom, et elle était à la limite septentrionale du royaume de Juda[2]; ce ne peut encore être notre Djebâa. En résumé, il ne reste aucune localité, connue dans les écrits de

1. Bell. Jud., III, III, 1.
2. Rois, II, XXIII, 8, puisqu'il est dit de Djebâa à Bir-Sebâa.

l'antiquité, qui puisse s'identifier avec la Djebâa moderne; il n'en demeure pas moins certain que celle-ci a pris la place d'une ville antique.

Une fois arrivés au fond de la vallée de Sanour, nous trouvons le terrain tellement détrempé que nous sommes obligés de gagner au plus vite le flanc gauche de la vallée. Celle-ci, ainsi que Mohammed nous l'avait annoncé à notre premier passage, forme, en avant de Sanour, un lac immense, peu profond, il est vrai, mais assez, cependant, pour qu'il y ait impossibilité de le traverser. Nous passons donc derrière Sanour, et nous atteignons bientôt le charmant vallon boisé qui débouche dans le Merdj-Sanour, et par lequel nous devons regagner Djenin. Il est cinq heures lorsque nous arrivons dans ce beau village, que nous retrouvons infiniment plus boueux qu'à notre première visite. Nous allons nous loger dans le même khan, où sont déjà établis des moukres, avec leurs bêtes; de telle sorte que nous sommes entassés les uns sur les autres, et que nous aurons à dormir, si nous pouvons, pêle-mêle avec un tas de voyageurs, dont le voisinage ne peut manquer de nous devenir cuisant.

MM. Hubeau, Delille et Wolf nous ont rejoints en route, et nous sommes arrivés avec eux à Djenin. Ils ont été conduits par leur drogman à un autre logement que nous, et je les en félicite de tout mon cœur. En entrant à Djenin, nous avons aperçu un nombreux bivouac, établi sous les beaux palmiers qui sont plantés à gauche du bourg. C'est une grande caravane de pèlerins grecs, qui se rend à Jérusalem pour les fêtes de Pâques.

27 FÉVRIER.

Nous nous attendions à une nuit horrible, et notre attente a été largement dépassée. La fumée, la vermine, et le bruit

incessant des sonnettes des mules entassées dans le khan, nous ont fait passer une nuit à peu près blanche. Nous avons toutefois appris de Selim, une recette qui nous a procuré quelques bons moments de fou rire. Des ânes sont logés avec nous, et ils ne se gênent pas pour braire, ce qui paraît charmer les gens qui partagent notre gîte et qui nous voient témoigner l'impatience assez légitime de gens fatigués, qui ne seraient pas fâchés de dormir quelques moments. Selim nous apprend alors que l'on peut faire braire à volonté les ânes du pays, en leur criant la syllabe *zarrrrh* vigoureusement accentuée, et nous nous empressons d'user de la méthode. On se moque de Gribouille, qui se jette à la rivière, pour éviter d'être mouillé par la pluie, et nous faisons exactement comme lui. Nos voisins trouvaient fort plaisant que les ânes nous empêchassent de dormir, et nous leur avons, pendant toute la nuit, procuré la douceur de goûter ce chant mélodieux. Comme nous étions les plus forts, et parfaitement armés, notre mauvaise plaisanterie a été supportée avec patience. Mais personne n'a dormi dans le khan, et les pauvres ânes devaient être aussi fatigués que nous, lorsque le jour a reparu.

On comprend que nous n'étions pas désireux de faire un long séjour à Djenin; le soleil n'était pas levé depuis une demi-heure, que tous nos bagages étaient en route, et nous avec eux. Nous n'avons pas suivi le chemin qui nous avait amenés de Nazareth à Djenin, parce que nous nous y serions perdus dans la boue; nous avons filé par la droite, en nous maintenant le plus constamment possible sur les plis du terrain. Toutes les fois que nous avions un bas-fond et même une petite plaine à traverser, nos chevaux entraient dans la boue jusqu'aux genoux, et nous avions une véritable inquiétude pour nos bêtes de charge, bien plus encore que pour nos montures.

Passant donc à droite, et contre le village de Djelameh.

nous avons marché ensuite sur Zerayn où nous sommes arrivés à neuf heures et un quart. Nous avions quitté Djenin à six heures trois quarts, et nous avions conservé une bonne allure, sans faire de pause nulle part. Le village de Zerayn, la Jezraël de l'Écriture, est placé sur un contrefort qui domine le merdj-ebni-Aâmer, plaine de Jezraël ou d'Esdraelon, et qui se détache du Djebel-Nourys. Nous laissons à notre droite une source, formant une petite mare, nommée el-Ayn-el-Maïteh (la Source morte), et au sud de laquelle se voient deux sarcophages servant d'auges. Nous longeons à gauche le village, et, descendant de l'autre côté du mamelon sur lequel est placé Zerayn, nous nous arrêtons auprès d'un beau puits évidemment très-antique et nommé Bir-Eçoued (le Puits noir), probablement à cause des blocs de lave noire qui en garnissent l'orifice. Là, nous mettons pied à terre pour déjeuner. Le puits est à environ deux cents mètres au nord-ouest du village. De là, nous avons, directement au nord et à cinq ou six kilomètres, le village de Soulèm, pays de la Sunamite; à notre droite, c'est-à-dire à l'est, quinze degrés nord à peu près, se trouve, à une distance de dix kilomètres, le village de Qoumieh. Directement à l'est de nous, se trouve le village de Chattah. Celui-ci a pris la place d'une localité biblique. Nous lisons en effet, dans les Juges (VI, 33) : — Tout Madian, Amalek et les Orientaux s'étaient réunis ensemble, avaient passé (le fleuve) et s'étaient campés dans la vallée de Jezraël. — Peu après, lorsque Gédéon, avec ses trois cents hommes, eut jeté la terreur dans leur camp [1]... le camp s'enfuit jusqu'à Beit-Chattah (ער־בית השטה), vers Serarath, jusqu'à la fontaine de Abel-Mahoulah, près Thabat. — Je ne doute pas que la Chattah moderne ne soit la Beit-Chattah de l'Écriture.

1. Juges, VII, 22.

Sur l'autre versant du Djebel-Nourys, se trouve, à ce que m'a assuré Mohammed, une belle source, qui sort d'une grotte et qui forme le Nahr-el-Djaloud.

Revenons maintenant à Zerayn. Ce village a incontestablement pris la place de la Jezraël (יזרעאל) de la Bible. Nous lisons dans Josué (xix) : — 17. A Issakhar échut le quatrième lot, aux enfants d'Issakhar, selon leurs familles. — 18. Leur limite fut à Jezraël, et à Heksalouth, et à Sounèm. — On voit que ce verset place Jezraël où elle est en effet, dans le voisinage de Ksalouth et de Soulèm. Une des filles de Jezraël devint femme du roi David; elle se nommait Akhinâam [1]. La Bible nous apprend que David vint camper, avec son armée, près de la fontaine qui est à Jezraël [2]. Peu après, il fut obligé de s'éloigner, et les Philistins, qui s'étaient réunis contre lui, montèrent à Jezraël [3].

Le roi d'Israël, Akhab, qui avait épousé Jézabel, fille d'Ithou-Bâal, roi de Sidon, résidait à Jezraël [4], et il y avait un palais [5], auprès duquel était la vigne de Nabouth, le Jezraëlien. On se rappelle que, pour avoir cette vigne que Nabouth ne voulait pas céder au roi, Jezabel aposta contre Nabouth deux faux témoins, sur l'accusation desquels le malheureux fut lapidé. Au moment où Akhab prenait possession de la vigne de celui que la reine avait fait assassiner, parut le prophète Élie qui lui dit : — Ainsi a dit l'Éternel; à l'endroit où les chiens ont léché le sang de Nabouth, les chiens lécheront aussi ton sang [6]... Des chiens mangeront aussi Jezabel sous la muraille de Jezraël [8]. — La terrible

1. Samuel, I, xxv, 43.
2. Samuel, I, xxix, 1.
3. Samuel, I, xxix, 11.
4. Rois, I, xviii, 45.
5. Rois, I, xxi, 1.
6. Rois, I, xxi, 19.
7. Même chapitre, verset 23.

prophétie épouvanta Akhab, qui s'humilia devant la colère de Jéhovah, et réussit ainsi à en retarder l'effet, jusqu'au temps de son fils Joram[1]. Okhosias succéda à Akhab, régna deux ans et mourut des suites d'une chute. Son frère Joram lui succéda. Il eut guerre avec les Araméens, et ayant reçu des blessures à Ramat de Djelâad, alla se reposer et se guérir à Jezraël, où Okhosias, fils de Joram, roi de Juda, vint le visiter[2].

Lorsque, par l'ordre de Dieu, Élisée envoya un fils de prophète oindre Jéhu, comme roi d'Israël, et lui annoncer qu'il exterminerait la maison d'Akhab, il finit en lui disant[3] : — 10. Les chiens mangeront Jezabel, au champ de Jezraël, personne ne l'ensevelira. Puis il ouvrit la porte et s'enfuit. — Jehu fut alors proclamé roi par ses compagnons de l'armée (dont il était un des chefs). Il monta à cheval et se rendit à Jezraël, car Joram était là, malade de ses blessures (vers. 16). Une vigie, placée sur une tour à Jezraël, vit venir la troupe de Jehu, et prévint le roi, disant : Je vois une troupe. Joram lui dit : Prends un cavalier, et envoie-le au-devant d'eux, et qu'il leur demande s'ils viennent avec la paix (verset 18). Le messager fut arrêté et ne revint pas; il en fut de même d'un second envoyé; la vigie en prévint encore le roi et lui dit : « Ce doit être Jehu et ses soldats, car ils courent comme des insensés. » Alors Joram fit atteler son char de guerre, pour aller au-devant de Jehu. Okhozias, roi de Juda, l'accompagna, monté aussi sur son char. Ils rencontrèrent Jehu, dans le champ même de Nabouth que Jezabel avait fait assassiner. « Est-ce que tu m'apportes la paix, Jehu? cria le roi. — Quoi! la paix! avec la luxure et les sortiléges de ta mère Jezabel! » A ces mots, Joram tourna bride et voulut s'enfuir

1. Rois, I, XXI, 29.
2. Rois, II, VIII, 29.
3. Rois, II, IX.

en criant au roi de Juda : « C'est une trahison, Okhozias ! » Mais Jehu lui lança une flèche qui pénétra entre les deux épaules, traversa le cœur et sortit par la poitrine. Joram tomba sur les genoux dans son char. Alors, sur l'ordre de son chef, Bidkar, l'un des capitaines de Jehu, prit le corps de Joram, et le jeta dans le champ de Nabouth. Okhozias s'enfuit par le chemin de la Maison du Jardin, et Jehu le poursuivit, criant : « Tuez-le aussi ! » Okhozias fut atteint et frappé dans la montée de Djour, qui est près de Ieblâam. Il réussit pourtant à gagner Megiddo, où il mourut de ses blessures. Jehu revint à Jezraël et trouva Jezabel qui, après s'être peint les yeux et orné la tête, se tenait à une fenêtre du palais. Comme Jehu en franchissait le seuil, elle lui cria : « Est-ce la paix que tu apportes, émule de Zimri meurtrier de son maître? » Jehu leva la tête et cria : « Qui est pour moi? qui? » Deux ou trois eunuques se montrèrent alors, et regardèrent de son côté : « Jetez-la par la fenêtre, » leur cria-t-il, et ils le firent. Le sang de Jezabel rejaillit sur les murs et sur les chevaux. Jehu foula aux pieds son cadavre, puis il entra dans le palais, mangea et but ; ensuite il dit à ses serviteurs : « Voyez ce qu'est devenu le corps de cette maudite, et ensevelissez-le, car elle était fille de roi. » Ils allèrent pour ensevelir Jezabel, mais ils ne trouvèrent plus d'elle, que le crâne, les pieds et les paumes des mains. Les chiens l'avaient déchirée et dévorée. Ainsi s'accomplit la prophétie prononcée par Élie [1]. — Deux jours après furent apportées dans des paniers, à Jehu, qui n'avait pas quitté Jezraël, les têtes des soixante-dix fils de Joram qui étaient à Samarie ; ainsi la maison d'Akhab fut anéantie. — Le récit de cet événement tragique est à peu près raconté de même par Josèphe [2].

L'historien des Juifs appelle Jesraël, Jesraïla, ville d'Izaros

1. Rois, II, IX, 15 à 37.
2. Ant. Jud., IX, VI, 4.

(μέχρι τῆς Ἰεσραήλας Ἰζάρου πόλεως συνέδραμε[1]). On s'est beaucoup préoccupé de cette expression Ἰζάρου πόλεως, mais sans venir à bout d'en deviner le véritable sens. Dans l'édition même des classiques grecs de Didot, je trouve à la table des matières : Izari (?) urbs (Jesraëla). La chose n'était pourtant pas bien difficile à deviner, à mon avis. Jezraël était une ville de la tribu d'Issakhar et un copiste maladroit aura écrit Ἰζάρου au lieu de Ἰσάχαρις. Il y a dans le texte de Joseph des fautes de ce genre, tellement palpables, que la rencontre de celle-ci ne doit pas nous étonner le moins du monde.

Dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, nous trouvons l'indication suivante : « Civitas Maxianopoli (*aliàs* Maximianopoli). — Civitas Stradela x. Ibi sedit Achab rex et Helias prophetizavit; ibi est campus ubi David Goliath occidit. — Civitas Sciopoli (*aliàs* Scythopoli, sivè Bethsan) xii. » La Stradela de cet itinéraire, c'est évidemment notre Zerayn; Scythopolis, c'est Beysan, qu'il met à xii milles romains de Zerayn; enfin Maximianopolis doit être à x milles romains de Zerayn. Où doit être placée cette Maximianopolis? Voici ce que nous trouvons dans le commentaire de saint Jérôme, au ch. xii de Zacharie: « Adadrimmon, pro quo lxx transtulerunt Ῥοῶνος, urbs est juxta Jezraëlem, quæ hoc olim vocabulo nuncupata est et hodie vocatur Maximianopolis, in campo Mageddon. » Dans le commentaire du ch. i d'Osée, saint Jérôme dit encore : « Diximus Jezraëlem, quæ nunc juxta Maximianopolin est. » Je trouve sur un itinéraire dressé de mémoire par Mohammed, de Nazareth au couvent du Carmel, à Attil et à Djenin, en passant par El-Ledjoun (Megiddo), un village nommé Roummaneh et qui se trouve entre Djenin et El-Ledjoun. Je suis assez porté à croire que c'est notre Adadrimmon, dont le nom plus récent,

1. Ant. Jud., viii, xiii, 6.

Maximianopolis, aura disparu, pour rendre sa place à l'ancien nom, de même que cela a eu lieu pour Scythopolis, qui a repris son nom antique de Beit-San, altéré aujourd'hui en Beysan.

Du temps des croisades, Jezraël fut appelé Parvum Gerinum. Voici en effet ce que nous lisons dans Guillaume de Tyr (XXII, 26) : « Jezraheel, nunc autem vulgari appellatione dicitur Parvum Gerinum. » Après l'époque des croisades, la tradition de l'identité de Jezraël et de Zerayn s'est perdue, et ce n'est que depuis une quinzaine d'années, que cette identité incontestable a été reconnue, pour ne plus se perdre, très-probablement.

Une fois le déjeuner terminé, nous nous sommes remis en route, en cheminant toujours sur le flanc des coteaux qui forment la base du Djebel-ed-Dahy, ou Petit-Hermon. C'est évidemment de cette montagne qu'il s'agit dans le psaume LXXXIX (verset 13), où il est dit : « Le nord et le midi, tu les as créés : Tabor et Hermon tressaillent à ton nom. » En hébreu le nom s'écrit חרמון; pour les Arabes chrétiens, le Djebel-ed-Dahy s'appelle aussi Haramoun, et son nom s'écrit حرمون ; les deux orthographes sont donc identiques, ainsi qu'on le voit. Le véritable Hermon est incontestablement le Djebel-ech-Cheikh, le pic le plus élevé de l'Anti-Liban; et, comme le Thabor n'est nullement une très-haute montagne, on ne voit pas trop pourquoi deux montagnes si différentes que le Thabor et l'Anti-Liban, seraient mentionnées dans le même verset, quand ils ne limitent ni le nord ni le sud, ni l'orient ni l'occident, ce qu'il faudrait pour trouver dans ce verset la désignation des quatre points cardinaux. Si, au contraire, il s'agit de deux montagnes contiguës, comme le Thabor et le Djebel-ed-Dahy, la difficulté disparaît, et l'on comprend que le poëte ait accolé leurs deux noms, dans une même phrase. Ce qui est certain, du reste, c'est que, pour saint Jérôme, le

Djebel-ed-Dahy se nommait Hermonim; car voici ce qu'il dit dans sa lettre XLIV, Ad Marcellam : apparebit oppidum Naim.... videbitur et Hermonim et torrens Endor in quo superatur Sisera. » Évidemment, il ne peut être question, dans ce passage, que du petit Hermon, ou Djebel-ed-Dahy. Au reste, cette montagne présente une masse verdoyante, mais sans un buisson; elle est couverte d'herbages peu épais et ses flancs inférieurs sont assez bien cultivés.

De Zerayn, nous avons été passer au village de Soulèm; c'est la Sounèm de l'Écriture; car pour les Arabes, Sounèm et Soulèm, c'est tout un. — Leur limite (des enfants d'Issakhar) fut à Jezraël, Heksalout et Sounèm (שונם) [1]. Les Philistins étaient campés à Sounèm, et les Israélites à Djelboâ, lorsque Saül alla consulter la sorcière d'Endor [2]. – Abisag, la jeune fille qui devint la compagne de David, dans sa vieillesse, était Sunamite [3]. C'est à Sounèm que demeurait la femme qui exerça les devoirs de l'hospitalité envers le prophète Élisée, et à laquelle celui-ci annonça qu'elle aurait un fils, malgré le grand âge de son époux. Ce fils étant né, il tomba malade et mourut; mais Élisée le rendit à la vie [4]. Dans le Cantique des Cantiques (VII, 1), nous trouvons les mots : « Reviens, reviens, Sulamite » (שולמית). S'agit-il d'une jeune fille née à Soulèm? ou bien ce mot, formé de שלמה, signifie-t-il : épouse de Salomon? ou bien enfin est-ce une simple épithète, ayant le sens de parfait ou de paisible? On n'en sait rien. Il y aurait donc quelque imprudence à conclure, de ce passage, que, dès l'époque la plus reculée, Sounèm s'appelait aussi Soulèm, comme de nos jours.

1. Josué, XIX, 18.
2. Samuel, I, XXVIII, 4.
3. Rois, I, I, 3.
4. Rois, II, IV, 8 à 37

La partie supérieure du Djebel-ed-Dahy est calcaire, mais elle repose sur une masse basaltique que l'on voit affleurer partout, sur les flancs que nous avons parcourus, avant de descendre dans le Merdj-Ebni-Aâmer, pour traverser ensuite la partie assez étroite de la plaine, qui est fermée au sud par le Thabor, et qui sépare le pâté du Djebel-ed-Dahy, de la chaîne de montagnes qu'il faut gravir pour arriver à Nazareth.

Nous avions quitté depuis quelques minutes la dernière colline placée en face d'el-Mezrâah, et qui se nomme Tell-el-Hades; le terrain sur lequel nous avancions était tellement défoncé, que nous n'avancions qu'avec une grande appréhension, vu qu'à chaque pas nos chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Une large voie, déjà piétinée par des centaines de bêtes de somme, et par conséquent plus sûre que toute autre, s'offrait devant nous, et il était d'une prudence élémentaire de ne pas chercher à faire mieux que nos devanciers. Nos moukres, avec leur intelligence accoutumée, c'est-à-dire plus stupides que leurs mules et leurs ânes, eurent peur, à ce qu'il paraît, dé se crotter avec la boue du chemin frayé. Ils firent appuyer leurs animaux à une trentaine de pas sur la gauche, et en un clin d'œil, une, deux, trois, et enfin presque toutes nos bêtes de charge furent enterrées jusqu'aux naseaux. Il fallut deux bonnes heures de criailleries inutiles de nos maladroits, et d'efforts surhumains de quelques jeunes et vigoureux Arabes de Nayn, accourus à notre secours, pour que notre caravane fût remise sur pied, dans un terrain plus solide. Dans cette occasion, le pauvre Selim n'épargna pas sa peine, et il laissa ses souliers dans la fange, où il entrait jusqu'au ventre; du reste, il imagina, en cette circonstance, un singulier moyen de stimuler l'ardeur des pauvres bêtes empêtrées : il les aiguillonnait à coups de poignard, et nous dûmes commander à notre négrillon d'y aller un peu plus modéré-

ment, pour qu'il n'assurât pas les ânes et les chevaux contre le désagrément de mourir noyés dans la boue, en les égorgeant clair et net.

Une fois entrés dans la chaîne de montagnes qui borne à l'orient la plaine d'Esdraelon, le reste de notre course, jusqu'à Nazareth, fut une véritable promenade, à travers des vallées et des prairies délicieusement fleuries et arrosées. En les voyant à mon premier passage en plein hiver, je m'étais dit que ces lieux devaient être enchanteurs, lorsque le printemps était revenu; j'avais deviné juste, sans doute, mais mon admiration préventive était restée bien au-dessous de la réalité dont je jouissais en ce moment.

Bientôt Nazareth se présenta devant nous; vue de ce côté, cette ville offre un charmant aspect. Elle s'élève doucement en amphithéâtre sur le flanc d'une assez haute montagne; et, en avant d'elle, une plaine bien cultivée et plantée de beaux oliviers, s'étend jusqu'aux murs du couvent des Pères de Terre Sainte. Une petite place sépare celui-ci de la Casa Nuova, où nous avons déjà logé une fois, et où nous sommes sûrs de trouver encore la plus touchante hospitalité. En quelques minutes nous sommes à la porte de la sainte hôtellerie. Comme toujours, les bons pères s'empressent autour de nous, avec la plus aimable cordialité qui prévient tous nos besoins, tous nos désirs; et nous avons le cœur bien content, en serrant la main de ces hommes de Dieu, qui nous témoignent une véritable joie de nous revoir tous en bonne santé, et heureux d'avoir accompli notre pèlerinage, sans avoir éprouvé un seul accident grave.

A peine étions-nous en vue de Nazareth, qu'un jeune et beau cavalier accourait à fond de train au-devant de nous, portant en croupe un joli petit garçonnet qui semblait aussi à l'aise sur le cheval, que sur un fauteuil. L'homme était un neveu de notre ami Mohammed, nommé Ismayl et que tous ses compatriotes appel-

lent invariablement Ismayn; l'enfant était le fils de Mohammed. Je n'essaierai pas de dire ce qu'eut de touchant la rencontre de ces trois êtres qu'unissaient les liens du sang et ceux de l'amitié; l'enfant, couvert de baisers, passa entre les bras de son père, à qui je dis de prendre le galop et d'aller embrasser tous les siens. Aussitôt Mohammed et Ismayl partirent comme deux flèches, et nous arrivâmes au couvent, nous escortant nous-mêmes, et encore tout attendris de la scène dont nous venions d'être les témoins et qui avait réveillé bien vivement, en nos cœurs, le souvenir de tous ceux que nous aimions et qui étaient encore si loin de nous.

Nous avions à peine eu le temps de nous débarbouiller, et de savourer le café que les bons pères nous avaient offert, lorsque survint Mohammed en grande toilette, qui nous invita, Édouard et moi, à venir prendre le café dans sa maison. On pense bien que nous acceptâmes avec empressement cette invitation, et cinq minutes après, nous étions installés sur une estrade recouverte de tapis, au milieu de tous les proches et de tous les amis de Mohammed. Il nous présenta d'abord sa mère, bonne vieille femme qui ne savait comment nous témoigner sa reconnaissance pour tout ce que nous avions fait en faveur de son fils. Puis ce fut le tour de sa tante, et en troisième lieu celui de sa femme. Les deux premières avaient le visage découvert et il n'y avait certes pas d'inconvénients à cela; la troisième était hermétiquement voilée. A sa tournure et à sa taille, nous jugions bien déjà que ce devait être une belle personne. Mais nous ne pûmes conserver de doute à cet égard; car notre ami, pour nous donner la plus forte preuve d'amitié qu'un musulman puisse donner à un homme, enleva le voile de sa femme, et mit à découvert l'un des plus beaux et des plus nobles visages que j'aie jamais vus. Malheureusement, quand les invités survinrent, la jeune femme reprit son voile, et j'avoue que

nous en fumes fort désapointés. Il y avait longtemps que nous n'avions reposé nos yeux sur le visage d'une aussi jolie créature. Quoique bien jeune, la femme de Mohammed, qui est en même temps sa cousine, a deux filles qui doivent avoir aujourd'hui une douzaine d'années, et un fils de sept ou huit ans.

Pendant près de deux heures nous avons fait la conversation avec tout ce monde, en consommant une effroyable quantité de findjân de café et de tchibouk; puis nous sommes revenus à la Casa Nuova où nous attendait notre dîner. Une fois le travail ordinaire de la soirée terminé, nous nous sommes empressés de nous coucher, afin de réparer la nuit blanche passée à Djenin, et nous y avons admirablement réussi, grâce à la propreté des chambres et des lits que nous devions à l'hospitalité du couvent.

28 FÉVRIER.

Ce matin de bonne heure, j'ai été, avec l'abbé Michon, prendre congé du père supérieur, et visiter une dernière fois la cave de l'Annonciation. Une demi-heure après nous étions en route pour Thabarieh; MM. Hubeau, Delille et Wolf, de leur côté, ont pris, à notre très-grand regret, le chemin de Saint-Jean-d'Acre. Nous nous accommodions à merveille de la société d'aussi braves et aussi aimables compagnons de voyage, et nous avons eu une peine réelle à nous séparer d'eux.

Comme Édouard et moi nous avons formé le projet de faire voir Paris à Mohammed, nous avons autorisé celui-ci à passer vingt-quatre heures à Nazareth, dans sa famille; il nous a donné, pour le remplacer, son neveu Ismayl, et demain soir il viendra nous rejoindre à Thabarieh.

Quelques mots maintenant sur Nazareth. Il est souvent question, dans l'Ancien Testament et dans Josèphe [1], d'une

1. Ant. Jud., IV, IV, 4.

secte judaïque qui s'appelait les Nazaréens (Ναζαραῖοι); c'étaient des hommes qui, par suite d'un vœu, avaient consacré leur personne à Dieu, laissaient pousser leurs cheveux et faisaient perpétuellement abstinence de vin. Josèphe les mentionne une seconde fois[1]. Voici à quel propos. Le roi Agrippa Ier, rendu, par l'empereur Claude, à la liberté et à la royauté, s'empressa de revenir à Jérusalem, et de faire de nombreux sacrifices en actions de grâces, suivant tous les préceptes de la loi. Il profita de la même circonstance pour faire couper les cheveux à une foule de Nazaréens (cette fois ceux-ci sont nommés Ναζιραῖοι, sans doute par suite d'une faute de copiste). Très-certainement le roi Agrippa ne commettait cet acte singulièrement arbitraire, que pour plaire aux Juifs, pour lesquels les Nazaréens étaient un sujet de haine. Ces derniers Nazaréens n'étaient très-probablement que des chrétiens. Évidemment le Christ n'a pu prendre son nom de Nazaréen, de cette secte dans laquelle on pourrait être tenté de croire qu'il était entré, puisqu'il buvait du vin. Il est donc certain qu'il n'a reçu ce nom, que parce qu'il avait passé toute son enfance et sa jeunesse à Nazareth, petite ville de Galilée. Quant à cette ville, on n'en trouve aucune mention avant l'époque de Jésus-Christ, et c'est dans le Nouveau Testament seulement qu'elle est citée.

Je reviens à notre itinéraire. Sans entrer dans la ville, nous avons longé l'enclos du couvent, et tourné immédiatement au nord, pour prendre la route de Thabarieh. A quelques cents pas seulement de Nazareth, nous avons rencontré une assez belle fontaine, nommée fontaine de la Vierge, où étaient rassemblées, soit pour laver leur linge, soit pour puiser l'eau de la provision quotidienne, quelques jeunes femmes, offrant des types d'une régularité et d'une élégance remarquables. Il paraît

1. Ant. Jud., XIX, VI, 1.

qu'il y a longtemps que les femmes de Nazareth jouissent du privilége d'être jolies, puisque déjà au VI[e] siècle, Antoninus le martyr écrivait qu'il y avait à Nazareth des femmes extrêmement belles, et qui prétendaient qu'elles avaient été gratifiées de ce don précieux, par la vierge Marie. Je ne sais pas si la sainte Vierge est pour quelque chose dans la beauté des femmes chrétiennes et musulmanes de Nazareth, mais ce que je sais très-bien, c'est que cette beauté est très-réelle, et que les femmes qui la possèdent, ont le droit d'en être fières.

Trois quarts d'heure après avoir quitté Nazareth, nous étions en face du village d'er-Reyneh, village assez considérable, bâti sur un coteau vis-à-vis duquel se voit, à trois ou quatre kilomètres à droite, une montagne nommée Djebel-Sikh, et du flanc de laquelle sort l'eau qui alimente er-Reïneh et Safourieh. Sur le chemin, au bas d'Er-Reyneh, se voient deux citernes, et une fontaine qui porte le nom spécial d'Ayn-er-Reyneh; l'auge de cette fontaine est, comme à Zerayn, un sarcophage antique, très-probablement déterré dans le voisinage, car il est plus que douteux que des Arabes se fussent donné la peine d'aller le chercher au loin. En tout cas, si Er-Reyneh a pris la place d'une localité antique, il est impossible de deviner quelle elle fut.

Le terrain était si fortement détrempé sur la route, que nous avons été obligés d'entrer dans les champs plantés d'oliviers qui la bordent, et de monter ainsi à plusieurs mètres au-dessus de ce bas-fond boueux, dans lequel il nous serait infailliblement arrivé quelque accident analogue à celui de la veille, dans la plaine d'Esdraelon. Après avoir franchi le village d'er-Reyneh, que nous laissons à notre gauche, nous nous dirigeons au nord-nord-est, ayant droit devant nous le sommet blanc de neige du Djebel-ech-Cheikh.

Après vingt minutes de marche, nous voyons à cinq cents

mètres environ, sur notre gauche, une colline arrondie au sommet, comme si elle eût été façonnée de main d'homme, et que recouvrent les ruines d'un village nommé el-Mechhad. En arabe, ce mot signifie lieu d'assemblée, sépulcre, et par extension, édifice sacré placé sur un sépulcre, et enfin lieu de martyre. Ismayl, qui me donne ce nom, ne m'indique pas que là existe, pour ses coreligionnaires, un des tombeaux du prophète Jonas, nommé Naby-Younès. Quaresmius rapporte que la tradition veut que ce village soit bâti sur la place de Geth-Hehefer, où était né Jonas [1]. Cette localité était dans la tribu de Zabulon, car nous lisons dans Josué (XIX) : — 12. Elle (la limite) revenait de Sared à l'orient, vers le lever du soleil, jusqu'à la limite de Ksalout-Thabour, aboutissant à Hedaborat et montant à Yafiâ. — 13. Et de là elle passait à l'orient, du côté oriental, vers Djeth-Hehefer, vers Atah-Kesin, et elle aboutissait à Rimmoun, He-Matoar, He-Nâah. — Je suis concaincu que la Ksalout-Thabour qui se trouve sur la frontière de la tribu de Zabulon, n'est pas autre chose que la Ksalout qui est citée au verset 18 qui suit, comme se trouvant sur la frontière de la tribu d'Issakhar, puisque ces deux tribus étaient évidemment limitrophes. Quant à cette Ksalout, j'ai déjà dit ailleurs, que ce n'est que le village moderne si voisin du mont Thabor et qui se nomme Iksâl. Tourâan aurait-il pris la place de Matoar, dont nous venons de rencontrer le nom? C'est bien possible ; mais je ne voudrais pas avancer ce fait comme démontré ; loin de là !

Saint Jérôme, dans sa préface du prophète Jonas, s'exprime ainsi : « Geth in secundo Saphorim milliario quæ hodie appellatur Dio Cæsarea, euntibus Tiberiadem, haud grandis est viculus, ubi et sepulcrum ejus ostenditur. » Ce passage me pa-

1 Rois, II, XIV, 25.

raît décisif : à el-Mechhad est un prétendu tombeau du prophète Jonas, le site d'el-Mechhad est bien à peu près à la distance de deux milles romains de Safourieh ; je n'hésite donc pas à identifier Djeth-Hehefer avec el-Mechhad.

Un quart d'heure après avoir passé devant el-Mechhad et devant le Bir-ech-Chemaly, qui se voit au bas de la colline sur laquelle sont les ruines de ce village, la route tourne droit à l'est et se dirige sur Kafr-Kenna ; beaucoup plus loin et précisément dans la même direction que Kafr-Kenna s'aperçoit un gros village nommé Tourâan, puis, beaucoup plus loin encore, et à droite, un second village nommé Nimrin.

Au moment de descendre dans la fertile vallée, sur le revers opposé de laquelle est Kafr-Kenna, nous avons fait la rencontre de deux cavaliers bédouins qui étaient nonchalamment étendus sur l'herbe, au bord de la route, pendant que leurs chevaux, dont la bride était passée dans la hampe de leurs longues lances plantées en terre, broutaient ce qu'ils pouvaient attraper. Ces deux aimables personnages entamèrent la conversation avec Ismayl, et croyant n'être compris de personne de nous, lui reprochèrent, très-amicalement d'ailleurs, la protection que nous donnait sa présence. Je les remerciai bien vite, en arabe, de la bonne intention, en leur affirmant que nous avions de la poudre et des balles pour tout le monde, et la conversation se termina là.

Rien de riant et de vert comme la jolie vallée que nous allons traverser, avant d'entrer dans le village de Kafr-Kenna. Tous les végétaux y sont en pleine floraison et aussi avancés qu'aux environs de Paris, dans les premiers jours de juin, quand ceux-ci se montrent beaux et chauds, ce qui n'est pas toujours le cas. Nous sommes alors assez rapprochés du Djebel-Sikh, montagne boisée dont j'ai déjà parlé. Au pied de cette montagne se trouve, me dit Ismayl, une belle source nommée Ayn-

Mahil, à la présence de laquelle un village doit la même dénomination.

A l'entrée du Kafr-Kenna est une fontaine, dont l'auge est une assez belle cuve de sarcophage antique, garnie de guirlandes et de disques, sur ses quatre faces. La présence de ce sarcophage suffit pour démontrer que Kafr-Kenna a pris la place d'une localité antique. Arrivés au village, nous nous sommes empressés de mettre pied à terre et de visiter l'église grecque, qui passe pour avoir été construite en commémoration du miracle que fit Jésus-Christ, lorsqu'il changea l'eau en vin.

Ici se présente une grave question : Kafr-Kenna est-il bien sur l'emplacement de la Kana de l'Évangile? Pour ma part, je le crois et j'en vais donner tout à l'heure les raisons, bien que l'opinion contraire ait été soutenue, avec un très-grand talent, par le Rév. Robinson, pour qui, d'instinct, toute tradition catholique, qu'il appelle tradition monacale, est gravement suspecte. Du haut de la montagne que couronne l'Oualy de Naby-Sayn (que son guide lui a désigné sous le nom de Naby-Ismayl, nom que je dois croire erroné, puisque Mohammed qui habite Nazareth et qui est musulman, n'a pas varié sur la forme de ce nom), on a signalé à Robinson, au nord et presque à l'horizon, une localité ruinée appelée Kana-el-Djalil. Ce nom lui a été traduit par Kana de Galilée, mais j'avoue que je ne saurais souscrire à cette traduction. Les mots Kana de Galilée, bien que la Galilée s'appelle réellement el-Djalil en arabe, ne se traduiraient pas régulièrement par Kana-el-Djalil. Ce dernier mot est un adjectif signifiant grand, illustre. Je déclare donc en toute conscience, que pour moi les mots قانا الجليل, ne signifieront jamais que Kana l'Illustre ou la Grande; et j'ai quelque idée que les Arabes seraient du même avis que moi. Cette Kana ruinée est à l'est de Kafr-Menda, sur le revers nord de la grande plaine d'el-Battouf, et à trois lieues environ

au nord de Safourieh, ce qui la place à quatre ou cinq lieues, au moins, au nord-ouest de Nazareth. Cette distance un peu forte s'accorde-t-elle avec le récit de l'évangéliste saint Jean? Je me permets d'en douter. J'ai exactement noté le temps que nous avons mis à aller de Nazareth à Kafr-Kenna; il nous a fallu une heure et trente-cinq minutes, en évitant les mauvais bas-fonds d'Er-Reyneh, c'est-à-dire en faisant quelques détours à travers champs, et en nous arrêtant un instant près de ce premier village, puis devant el-Mechhad. Ce temps correspond assez bien à trois milles romains. Je ne saurais m'expliquer comment Burkhardt a pu mettre trois heures et demie à parcourir ce chemin. Il a dû forcément s'amuser deux bonnes heures en route.

Revenons au texte de l'Évangile. Le lendemain du jour où le Christ se fut attaché, comme disciples, André, Simon, et Pierre, il voulut aller en Galilée (τῇ ἐπαύριον ἠθέλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐξελθεῖν εἰς τὴν Γαλιλαίαν), et il rencontra Philippe, qui était de Bethsaïda; comme André et Pierre, celui-ci suivit Jésus-Christ, Chemin faisant, Philippe rencontra Nathanaël qu'il décida à écouter le Christ, et à se joindre à lui. Le troisième jour [1], une noce se célébrait à Kana de Galilée; la mère de Jésus était là, et Jésus et ses disciples s'y arrêtèrent; c'est à cette noce que s'opéra le miracle du changement de l'eau en vin, pour suppléer au vin qui manquait. Il y avait là six hydries (cruches à eau) couchées à terre. Jésus commanda de les remplir d'eau, et la chose faite, de les porter à l'*architriclinium*. Il se trouva que l'eau était devenue du bon vin. De Kana Jésus se rendit à Capharnaüm, indubitablement placée au bord du lac de Gennezareth. Or, je le demande, comment Jésus, quittant Nazareth pour se rendre à Capharnaüm, eût-il pu remonter à quatre ou

1. Ch. 2, v. 1.

cinq lieues au nord, tandis qu'il devait évidemment prendre la route battue de Nazareth à Capharnaüm, route qui passait forcément par Kafr-Kenna. J'avoue que je ne veux pas d'autre preuve que celle-là, pour identifier ce village avec la Kana de l'Évangile, et ce simple raisonnement met à néant pour moi l'argumentation séduisante du savant Robinson.

Quaresmius, qui connaissait parfaitement les deux localités de Kana-el-Djalil et de Kafr-Kenna (qu'il appelle Sepher-Kenna) déclare pencher pour la seconde, bien qu'il n'ose rejeter formellement la tradition qui milite en faveur de la première. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que deux localités peu éloignées l'une de l'autre, et qui toutes les deux portent un nom bien voisin de celui que portait le village où s'accomplit le premier miracle de Jésus-Christ, aient voulu à l'envi revendiquer l'honneur d'être ce vénérable village.

Après les détails si précis que je viens d'extraire de l'Évangile de saint Jean, j'avoue que je ne puis admettre ce que Robinson dit de Kana-el-Djalil [1] : « Wich, likewise, is sufficiently near to Nazareth, to accord with all the circunstances of the history. » Ce prétendu accord n'existe pas en réalité, car Jésus se rendait à pied avec sa mère, ses disciples et ses cousins (οἱ ἀδελφοὶ ἀὐτοῦ), de Nazareth à Capharnaüm, et il ne viendra à l'idée de personne qu'il ait fait, pour cela, un détour d'une dizaine de lieues.

Qu'une vieille tradition ait prétendu reconnaître la Kana de l'Évangile dans Kana-el-Djalil, je suis loin de le nier; mais que ce soit seulement depuis le XVI[e] siècle, que la convenance monacale ait définitivement reconnu Kafr-Kenna comme le site de l'Évangile [2], je ne puis l'accorder. Quaresmius s'exprime ainsi, en faisant connaître les motifs de son choix : Posterior

1. Tome III, p. 205.
2. Robinson, loco citato.

hæc sentencia mihi valde probabilis videtur (licet alteram rejicire non audeam) quoniam proximior Nazareth... et quia potest adinveniri memoria ecclesiæ constructæ in loco miraculi.

Quaresmius a écrit son livre de 1616 à 1620, et Robinson laisse entendre que c'est sur la foi seule de ce livre, que la tradition moderne s'est reportée exclusivement sur Kafr-Kenna. C'est là une erreur. Bonifacius, au milieu du siècle précédent, place Kana à trois milles au nord de Nazareth, à proximité d'une plaine large et fertile. Cette circonstance paraît beaucoup mieux applicable à Kana-el-Djalil, ajoute le Rév. Robinson. Il est bien vivement à regretter que ce savant explorateur ait négligé, je ne saurais deviner pour quelle raison, de visiter Kafr-Kenna. En n'étudiant pas cette place *de visu*, ne s'exposait-il pas à faire ce que ferait un juge qui voudrait condamner quelqu'un sans l'entendre? Robinson eût trouvé Kafr-Kenna dominant une magnifique plaine, le Merdj-es-Sabal, ou Merdj-ed-Dahab, la plaine d'or. Il me semble que ce nom est assez significatif, pour montrer que Bonifacius pouvait à bon droit affirmer que Kana était au bord d'une large et fertile plaine.

Robinson eût aussi reconnu, sur place, que Quaresmius avait également raison, en affirmant qu'à Kafr-Kenna on peut trouver la mémoire d'une église construite sur le lieu même du miracle; une petite église fort moderne y est toujours debout, et elle est desservie par un prêtre du rit grec. Cette église contient, encastrées grossièrement dans un banc de maçonnerie, deux énormes hydries de pierre, que le prêtre présente comme étant deux des six vases dans lesquels l'eau fut changée en vin par Jésus-Christ. Je déclare que les deux hydries, que le docteur Clarke appelle des fragments de pots à eau, sont entières et parfaitement antiques. Je n'affirme pas qu'elles sont précisément celles du miracle, mais j'affirme qu'elles sont à tout le moins contemporaines.

A côté de l'église moderne sont les ruines, très-apparentes et très-reconnaissables, d'un édifice religieux datant de plusieurs siècles, et qui, après la destruction du royaume latin de Jérusalem, fut transformé probablement en mosquée; voilà ce dont je suis parfaitement certain et ce que j'affirme, sans crainte d'être jamais démenti. Or, ce n'est pas un chétif village comme Kafr-Kenna dans lequel une mosquée importante eût été construite, même à l'époque de la plus grande ferveur musulmane.

En remontant, nous trouvons encore Adrichomius (fin du xvie siècle), Anselme en 1507, et Breydenbach, en 1483, qui placent Kana à trois milles au nord de Sepphoris; ceux-là parlent évidemment de Kana-el-Djalil. Marino-Sanuto, en 1321, assigne le même site à la Kana de l'Évangile. Sævulf, en 1103, décrit Kana comme étant à six milles au nord de Nazareth, sur une colline, et il dit qu'il n'en reste qu'un monastère nommé l'Architriclinium. Par compensation, Phocas, dans le même siècle, dit qu'étant parti d'Akka, il est allé à Sepphoris, de là à Kana et de là à Nazareth. Évidemment, la Kana qu'a visitée Phocas n'est pas la Kana-el-Djalil, mais bien Kafr-Kenna. Au viiie siècle, saint Willibald a trouvé à Kana une grande église, dans laquelle on montrait une des six hydries des noces de Kana. Antonin le Martyr, vers la fin du vi^e^ siècle, visita également Kana. Il ne parle pas d'église; mais il dit y avoir vu deux hydries, dans l'une desquelles le miracle se renouvela pour lui. Voici ses propres expressions [1] : « Ex quibus hydriæ duæ ibi sunt. Implevi aquâ unam et protuli ex eâ vinum. » Il est bien entendu que je ne voudrais pas me porter garant de la vérité du fait.

Saint Jérôme, dans l'Onomasticon, au mot Kana, distingue

1. Itin., paragr. 1.

deux localités de ce nom, quoique ce ne soit pas l'avis de Reland, mais bien celui de beaucoup d'auteurs parmi lesquels il faut compter Cellarius. Voici les expressions de saint Jérôme : « Cana usque ad Sidonem majorem : est quippe et altera minor ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser. » Les mots « Cana usque ad Sidonem majorem » ne sont que la traduction littérale des quatre derniers mots du verset 28 du chapitre XIX de Josué (וקנה עד־צידון רבה). Pour saint Jérôme, il ne pouvait y avoir deux Sidon, car il eût parlé de la petite. Où était-elle? Jamais personne n'en a dit un mot. Il s'agit donc bien réellement de deux Kana, dont l'une s'appelait la Grande. Me permettra-t-on donc de voir cette Kana-la-Grande dans Kana-el-Djalil, dont le nom signifie précisément cela? Je l'espère.

En résumé, j'adopte pleinement la tradition qui place la Kana de l'Évangile à Kafr-Kenna, parce que son identification avec Kana-el-Djalil ne peut s'accorder, en aucune façon, avec le récit de l'Évangile de saint Jean.

Après avoir visité l'église moderne, nous avons examiné les ruines de l'ancienne, qu'Ismayl appelait une mosquée, et de là le prêtre grec qui nous accompagnait m'a fait remarquer, à droite de son église actuelle et de la mosquée, des amas de décombres qu'il m'a désignés sous le nom de Beit-Semâoun, maison de Simon. On se rappelle que l'un des disciples de Jésus fut Simon le Kananéen, ainsi nommé parce qu'il était de Kana. Un autre encore des disciples était de Kana, c'est Nathanaël, que l'on regarde comme étant le même que Barthelemy.

Notre visite de Kafr-Kenna terminée, nous nous hâtons de remonter à cheval, et, traversant les décombres nommés Beit-Semâoun, nous nous trouvons, au bout d'une centaine de pas, sur le flanc droit d'une large et belle vallée, admirablement

cultivée, et que j'ai déjà nommée tout à l'heure : c'est le Merdj-es-Sabal, ou Merdj-ed-Dahab, que nous remontons en cheminant toujours à mi-côte, à travers des buissons verdoyants et sur des pelouses émaillées de fleurs charmantes. La direction du Merdj-es-Sabal, à laquelle notre route est parallèle, est à l'est, quatre ou cinq degrés nord, au plus.

Une heure et demie après avoir quitté Kafr-Kenna, nous avons longé des ruines placées à notre gauche, au-dessus du Merdj-es-Sabal; ces ruines se nomment Kachaneh, mais je dois faire observer que ce nom fourni par Ismayl, m'a été prononcé Kabchaneh par Mohammed. Dix minutes après, nous passions à côté d'une citerne antique, taillée dans le roc, et dont l'orifice carré est muni d'un rebord intérieur, qui montre que cet orifice a dû recevoir un couvercle, qui venait s'encastrer sur l'encadrement formé par ce rebord. Presque aussitôt après, nous avons trouvé, dans les rochers, une seconde citerne construite exactement de même.

A l'extrémité orientale du Merdj-es-Sabal, Ismayl me fait remarquer de loin d'autres ruines qui portent le nom de Kharbet-Maskanah, et auprès desquelles est une citerne nommée Birket-Maskanah. J'ignore à quelle localité antique peut se rapporter ce nom moderne. Quant à Kachaneh, je serais assez disposé à y voir la Kachioun qui appartenait à la tribu d'Issakhar [1]. Cette même localité est encore désignée dans le verset 28 du chapitre XXI du même livre, avec l'indication suivante : Kachioun avec ses pâturages; ceci convient parfaitement à la position des ruines de Kachaneh; mais alors il faudrait reporter jusque-là les limites de la tribu d'Issakhar, et ne pas tenir compte de l'analogie du nom de village קשיון, et du nom קישון, de la rivière Kison qui coule vers le Carmel,

1. Josué, XIX, 20.

dans la plaine d'Esdraelon ou de Jezraël. Il est vrai que le texte de Josué ne semble pas le moins du monde placer Kachioun près du Carmel ; bien au contraire !

Quelques minutes après avoir rencontré la seconde citerne taillée dans le rocher, nous nous sommes, en tirant vers la droite, éloignés du Merdj-es-Sabal, et nous avons été faire sous un olivier, la halte du déjeuner. Le sommet du Thabor est à notre droite, c'est-à-dire juste au sud du point où nous sommes arrêtés, mais à deux bonnes lieues de nous. Malheureusement le temps nous presse, et nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir, avant d'arriver à Thabarieh ; il nous est donc impossible de faire un aussi long détour, que celui que nécessiterait une visite à la sainte montagne. Nous ne perdons pas de temps après notre modeste festin, et nous remontons immédiatement à cheval. En très-peu de minutes nous atteignons le village d'ech-Chedjara, jusqu'où, le 16 avril 1799, les Turks, au nombre de 25,000 hommes, furent repoussés par une poignée de soldats français. Le glorieux combat de cette journée s'appelle, pour nous Français, la bataille du Mont-Thabor, et cette bataille aurait suffi à elle seule, pour illustrer les généraux Bonaparte et Kléber.

Ech-Chedjara est un misérable village, dont les alentours sont hérissés d'énormes haies de cactus. La route passe à droite du village, et à l'extrémité de celui-ci, elle longe une citerne très-profondément creusée sous terre. Un peu au delà est un tertre arrondi, élevé de deux ou trois mètres seulement, et sur lequel se voient les ruines d'un édifice religieux, qui de temple romain, sera plus tard devenu une église. Le plan de l'édifice est un parallélogramme de dix mètres de longueur, sur six mètres de largeur. Les murs, en belles pierres de taille, en sont encore élevés de quelques pieds. Six colonnes en ornaient l'intérieur, et des tronçons de cinq d'entre elles sont encore

debout et en place. Les deux colonnes du fond sont éloignées de deux mètres des longs côtés, et séparées entre elles de un mètre cinquante centimètres. Les deux autres couples de colonnes étaient plantés, de trois mètres en trois mètres, en avant des deux du fond, qui sont appuyées contre des massifs de pierre de taille qui les relient au mur. Sur le long côté de droite, est ouverte à cinq mètres, en avant du fond, une porte carrée de un mètre trente centimètres de largeur, dont toute la partie supérieure a disparu, et qui faisait saillie, en forme de porche, sur la muraille du temple. A trois mètres à droite de cette porte, une petite fenêtre est percée dans le mur. L'orientation de l'édifice est telle que la porte s'ouvrait au nord. En avant de l'enceinte, deux tronçons de colonne gisent sur le tertre.

Parmi les quelques grosses pierres qui sont dans l'enceinte sacrée, se trouve un chapiteau grossier, sorte de charge du chapiteau corinthien, et que je ne puis croire très-ancien. Des pierres plates recouvrent autour de l'édifice et à l'intérieur même, des tombes, probablement chrétiennes. Sur l'une d'elles se voient les lettres suivantes, qui ont douze centimètres de hauteur ΔOKI. Une seconde pierre porte les lettres superposées $\overset{\Delta}{\Gamma}$. Les delta de ces deux fragments d'inscription ont le trait incliné de droite, en saillie recourbée à gauche, sur l'angle supérieur de la lettre, ce qui leur assigne une antiquité peu reculée. En résumé, je crois voir dans ces débris des indices certains d'une origine byzantine [1].

Tout près de là, au milieu de grosses masses de pierres gisant au bord du chemin, j'ai trouvé un énorme bloc de trachyte (espèce de lave noire poreuse) qui semble avoir été un couvercle de sarcophage; il présente une longue cavité de

1. Voyez pl. XLVI.

vingt centimètres de profondeur, dont les parois ne sont taillées verticalement que sur les grands côtés, les extrémités étant arrondies en cul de four. Cette cavité est munie vers son arête inférieure d'une rainure plus large vers le fond. Le bloc, si bizarrenent taillé, a cinquante-cinq centimètres d'épaisseur.

Après nous être arrêtés à ech-Chedjara le temps nécessaire pour étudier la curieuse ruine que je viens de décrire, je me suis hâté de prendre, du haut du tertre qui la porte, les directions et les indications des principales localités que nous avions en vue. Droit devant nous, c'est-à-dire précisément à l'est d'ech-Chedjara, à trois kilomètres au plus (un peu plus d'une demi-heure de marche, me dit Ismayl) se trouve le village de Kafr-Sebt. Au sud-est et à deux heures de marche (douze ou quinze kilomètres) est placée Kafr-Kemeh, ou Kemah, et enfin au sud-sud-est, et à six heures de marche, Kaoukab.

J'ignore ce que peut être Kafr-Sebt. Josèphe mentionne deux localités galiléennes dont le nom a quelque analogie avec celui-là, Saab (Σαάβ), et Seph (Σέφ). Le premier de ces endroits est désigné comme la patrie d'Éléazar, fils de Samæos, qui se distingua à la défense de Jotapata [1]. Seph est une des places de la Galilée supérieure, que Josèphe fit mettre en état de défense, pour résister aux Romains [2]. Il est très-possible que notre Kafr-Sebt soit une de ces deux villes galiléennes, si toutefois les deux noms ne doivent pas s'appliquer à une seule et même ville, comme je suis assez disposé à le croire.

Kafr-Kemah, ou Kemeh, ne peut être, que je sache, identifiée avec aucune localité antique. Quant à Kaoukab, le Rév. Robinson a établi d'une manière satisfaisante, que c'est le château de Belvoir, ou de Beauvoir, forteresse dont il est souvent question dans l'histoire des croisades.

1. Bell. Jud., III, VII, 21.
2. Bell. Jud., II, XXI, 6.

D'ech-Chedjara, nous nous sommes hâtés de gagner le village d'el-Loubieh ; il est assez considérable, et probablement ancien, bien que l'on ne m'y ait signalé aucune ruine, autre que celles des maisons renversées par le tremblement de terre du 1er janvier 1837. Robinson a néanmoins trouvé la mention d'el-Loubieh dans la vie de Selah-ed-Dyn, par Beha-ed-Dyn. Une belle plaine bien cultivée, s'étend au sud d'el-Loubieh, mais elle est de beaucoup plus basse que le site du village; cette plaine se nomme Merdj-el-Loubieh. La route que nous longeons, domine toute cette plaine à sa pointe nord, et passe à côté de deux puits qui se nomment Biâr-el-Loubieh. Le coteau sur lequel nous cheminons, s'étend au sud pour former le flanc gauche du Merdj. De ce côté, à un ou deux cents mètres au plus, est un mamelon couvert de gros fragments de rocher, qui semblent être disposés avec un certain ordre sur le terrain. Mais il est déjà tard, et nous n'avons pas le loisir de nous assurer du fait de l'existence, en ce point, d'un monument primitif; il nous faut donc passer outre. En ce moment nous apercevons au loin sur notre droite, et vers l'extrémité de Merdj-el-Loubieh, un village qui se nomme Sayadah.

Un peu plus loin que les Biâr-el-Loubieh, la route passe à côté des ruines d'un khan, et entre dans la plaine de Hattin, plaine à jamais célèbre par la désastreuse bataille qui consomma la ruine du royaume latin de Jérusalem. On aperçoit, à environ trois kilomètres à gauche, deux sommets de collines qui dominent la plaine : ce sont les cornes de Hattin (Qoroun-Hattin). Au pied de ces collines sont les décombres du village même de Hattin. La plaine que nous traversons alors, est assez mamelonnée. Des ravins boueux et semés de blocs de lave, la coupent fréquemment, et souvent aussi on est forcé de reconnaître que ces blocs se rattachent à de véritables coulées volcaniques restées en place. Partout le terrain est humide et cou-

vert de la plus riche végétation : de charmantes fleurs se montrent à chaque pas, et entre autres un beau Galega à fleurs violettes et à feuilles tomenteuses, dans lequel je crois reconnaître le *Galega officinalis* qui est devenu une plante d'agrément fort bien vue dans nos parterres ; ici elle foisonne, mais n'en est pas moins gracieuse pour cela.

Lorsque nous avons encore gagné un peu de terrain, nous apercevons, à six kilomètres environ sur notre gauche, un mamelon que semble surmonter une vaste ruine. Ismayl me dit que c'est le Qalaat-el-Hammam. Parmi les villes fortes de la tribu de Nephtali[1] est mentionnée Hamath (.חמת), dans le voisinage de Kenret, qui a donné son nom à la mer de Kenret, ou lac de Gennezareth, ou lac de Tibériade. Cette Hamath est probablement notre Kalaat-el-Hammam. Une ville nommée Hamath-Dar (חמת־דאר), est mentionnée[2] parmi les trois villes de la tribu de Nephtali assignées à la tribu de Lévi. Est-ce la même que la ville forte citée dans le partage de Nephtali? Cahen le suppose, malgré l'adjonction du surnom Dar qui lui est assigné cette fois. Pour ma part, je suis tenté de le croire aussi ; je n'ai pas malheureusement visité cette localité qui paraît être excessivement curieuse, et dans laquelle Robinson, sur ce qu'en ont dit Burkhardt, Irby et Mangles, reconnaît les cavernes fortifiées, placées près d'Arbela, en Galilée, et dont Josèphe parle deux fois, avec d'autant plus de précision, qu'il les a mises lui-même en état de défense. Il les appelle dans sa Vie (parag. 37) la grotte d'Arbèles (Ἀρβήλον σπήλαιον), et dans la Guerre des Juifs (II, xx, 6) les grottes voisines du lac de Gennesar (τὰ περὶ Γεννησὰρ τὴν λίμνην σπήλαια). Le nom que Robinson applique à cette localité est celui de Kalâat-ibn-Mâan ; ce nom diffère beaucoup de celui que m'ont dicté Ismayl et

1. Josué, xix, 35.
2. Josué, xxi, 32.

après lui Mohammed. Mais, comme Robinson et ses devanciers sont d'accord pour placer cette forteresse antique, sur les flancs escarpés de l'Ouad-el-Hammam, il est possible que tout le monde ait raison, bien que je donne tout naturellement la préférence au nom que j'ai recueilli. Comme, à Hattin, Robinson a pu recevoir l'indication des ruines très-apparentes placées près du Qalâat, et qui lui ont été nommées Irbid, l'identification qu'il propose, me paraît extrêmement satisfaisante; en effet, l'Arbèles de la bataille d'Alexandre, s'appelle aujourd'hui Irbil, et de Irbid à Irbil il y a si près, que très-probablement l'Irbid de Galilée nous donne le nom moderne d'une antique Arbèles.

Comme le jour commençait à baisser, nous avons dû nous décider à marcher un peu plus rapidement, quelque vif que fût l'intérêt qui nous retenait dans cette plaine de Hattin, où tant de sang chrétien a coulé jadis sous les coups des soldats de Selah-ed-Dyn, et devant ces Koroun-Hattin, dernier refuge du roi Guy de Lusignan et d'une poignée de chevaliers qui y soutinrent trois assauts, avant d'être faits prisonniers. Nous cheminions donc assez bon train, lorsque Ismayl me fit quitter la route frayée, pour appuyer à gauche, vers le bord d'un ravin assez profond. Là quelques roches basaltiques s'élevaient un peu au-dessus des hautes herbes. — Chouf, me dit le Musulman, — regarde : — Dè el-hedjar, hedjar el-khamsé khobzat, — ces pierres sont les pierres des cinq pains. — Là donc, pour les Musulmans, comme pour les chrétiens, s'est accompli le miracle de la multiplication des pains. Au reste, il était difficile de s'arrêter pour une prédication, en un lieu d'où la vue des auditeurs pût se promener sur un plus magnifique panorama; et, si la tradition est vraie, ce que je veux croire, le Christ avait choisi, pour répandre sa parole vivifiante, un des plus beaux sites qu'il y ait au monde.

Après avoir fait halte un instant, pour recueillir des fragments de la sainte roche, nous avons repris notre route. De là jusqu'à Thabarieh, il n'y a plus qu'à descendre, et moins d'une demi-heure après, nous entrions dans cette ville désolée, qui n'est, à vrai dire, qu'un amas de décombres, depuis l'effroyable tremblement de terre qui l'a bouleversée de fond en comble. Son enceinte militaire est aujourd'hui dans un état qui fait peine à voir ; les pans de mur ont roulé tout d'une pièce, les uns par-dessus les autres ; les tours éventrées se sont couchées de ci de là; pauvre ville! Quelques maisons ont été rebâties par les Juifs, mais la plupart sont restées à terre, pour ne pas se relever de sitôt.

Après avoir tourné deux ou trois fois, au milieu des ruines et des murs lézardés qui ne tiennent plus debout que par un reste d'habitude, nous nous sommes arrêtés en face de la maison de M. Weisemann, juif allemand qui s'est établi à Thabarieh et qui y exerce, à sa manière, les devoirs de l'hospitalité. Mais n'anticipons pas!

Nous sommes enchantés d'être arrivés et installés assez convenablement, en apparence. Une chambre qui jouit d'une délicieuse vue sur le lac et sur les montagnes de la côte orientale, nous est donnée avec un lit pour sept! Heureusement nous avons nos couchettes, et nous nous établissons le moins mal que nous pouvons. La maison a un petit air propre et gai qui nous réjouit le cœur, et nous nous trouvons très-heureux d'y être parvenus sans encombre.

M. Weisemann, notre hôte, est le gros petit homme qui trottinait devant nous, sur un âne, à notre départ d'El-Bireh pour Jérusalem; nous sommes donc enchantés de revoir sa bonne face affairée. Mme Weisemann, qui est fort prévenante, serait une très-jolie femme, si elle n'avait pas dix ou douze pieds de circonférence. Nous mourions de faim, et le dîner nous est

servi; vrai dîner à physionomie européenne, mais assez médiocre, ce qui n'empêche pas, vu la rareté de la chose, que nous ne lui fassions le plus grand honneur. Les poissons du lac, que l'on nous donne, nous paraissent surtout un mets délicieux, et il est de fait que leur chair est très-succulente et très-agréable. Ils n'ont pas les innombrables arêtes des poissons ordinaires d'eau douce, et nous nous en accommodons parfaitement bien.

Après le dîner nous nous sommes couchés au plus vite, moi dans le lit, dont on m'a fait honneur, comme au chef de la caravane, tous les autres, sur leurs couchettes accoutumées. Couchettes ou lit, c'était tout un; car nous avons tous passé notre nuit à maudire une classe des habitants de Thabarieh. A ce sujet, un mot : la reine des Puces, disent les Musulmans, habite Thabarieh. Ils ont raison cent millions de fois; mais pourquoi oublient-ils de parler de sa cour et de ses armées qui sont innombrables?

1er MARS.

Nous ne nous sommes pas éternisés dans nos lits, et pour cause : ce matin donc j'étais sur pied de très-bonne heure, et après un premier regard d'admiration, jeté par notre fenêtre, à ce magnifique lac de Gennezareth, l'abbé et moi nous nous sommes empressés d'aller faire une promenade sur l'emplacement de la Tibériade antique. Pour cela faire, il nous a fallu traverser toute la Tibériade moderne. C'est bientôt fini; deux ou trois minutes, au plus, nous conduisent à la porte de la ville, et cette porte n'est pas une des choses les moins curieuses que l'on puisse voir ici. Depuis le jour où le tremblement de terre a disloqué la ville entière, les battants de bois de cette porte se sont trouvés encastrés dans un tas de décombres, provenant

de la muraille dans laquelle elle était percée, de sorte qu'elle reste à moitié fermée, quand elle devrait l'être tout à fait. Il est vrai que personne ne s'en soucie, et que les choses seront en cet état, tant que le bois qui compose la porte, n'aura pas été usé par le temps.

Il faut faire un effort réel pour se croire sur les bords du lac de Gennezareth. Ici, plus de figures voilées, mais de vraies figures de femmes, habillées comme des femmes juives d'Allemagne et de Lorraine; puis des hommes, dont la plupart ont conservé, sinon tout le costume européen, du moins le chapeau rond, que l'on est fort étonné de voir transplanté en pareil lieu. Beaucoup de ces hommes ont bien la grande houppelande des juifs syriens, mais comme celle-ci est identique avec la houppelande des juifs polonais et allemands, et que d'ailleurs ils ont ou le chapeau rond, ou le bonnet de fourrure, l'illusion n'est pas détruite, et il faut recevoir sur la tête, pendant cinq minutes, les rayons d'un soleil effréné, pour qu'on soit rappelé à la réalité. A Thabarieh, on est au bord de l'eau, c'est vrai; mais ce rivage-là est terriblement chaud, et ressemble fort à une étuve.

Nous avons d'abord réussi à nous introduire sous de grandes voûtes du moyen âge, et qui semblent avoir appartenu à quelque édifice religieux du temps des croisades. Elles sont tout à fait sur la rive, et ne servent aujourd'hui que de réceptacle d'immondices. Il va sans dire que les Juifs du voisinage, tout surpris de nous voir entrer dans un pareil cloaque, viennent se régaler de notre vue, et, rencontre bizarre! parmi eux se trouve une femme d'Oran, qui me demande, en arabe du Marhreb, si nous sommes Français. Sur ma réponse affirmative, elle commence une kyrielle de bénédictions cordiales à notre endroit. Les Français sont les libérateurs de ma race, nous dit-elle, et Dieu doit les bénir. Pourtant, cette bonne femme,

en dépit du bonheur de vivre en Afrique, auprès des libérateurs de sa race, a suivi son mari à Thabarieh, où ils sont venus, avec tous leurs coreligionnaires, attendre la venue du Messie, et mourir en l'attendant.

En sortant de là, nous avons traversé ce que l'on appelle le Bazar. Ce nom implique une excellente plaisanterie; car ce bazar se compose de trois ou quatre baraques, dont l'une est une boucherie, et les autres des boutiques inqualifiables, vu que l'on a bien l'air de n'y rien vendre du tout. Devant les *magasins* de ce *bazar,* sont des appentis de branchages, soutenus par des fûts de colonne empruntés aux ruines de l'antique Tibériade, et, sous ces appentis, trois ou quatre Turks ou Arabes déguenillés, sont accroupis sur le pavé et fument silencieusement leur tchibouk. Notre passage ne réussit pas à les tirer de leur apathie, et ils trouvent infiniment plus de charme à contempler leur fumée qui tourbillonne, qu'à regarder nos figures hétéroclites. L'abbé et moi le comprenons à merveille, et nous continuons notre chemin sans faire plus d'attention à eux, qu'ils n'en font à nous-mêmes.

Nous voici hors de l'enceinte de Thabarieh. Pas un nuage au ciel! Partout sur la terre la plus riante parure d'herbes et de fleurs; partout sur l'eau, qui reflète l'éclat du ciel, des bandes d'oiseaux aquatiques qui volent, plongent et se jouent; devant nous, les ruines de la Tibériade d'Hérode, ruines aujourd'hui à fleur de terre, et sur lesquelles la charrue passe chaque année, contournant les innombrables tronçons de colonnes qui s'élèvent au-dessus des champs. Au point où elles s'arrêtent, deux ou trois bâtiments délabrés, ruines d'hier, bâtis par Ibrahim-Pacha, sur les admirables sources thermales d'Emmaüs. A l'horizon, la vallée verdoyante du Jourdain, bornée à l'occident par les montagnes de Judée, à l'orient par celles du pays des Ammonites. Enfin, de l'autre côté du lac, les belles

et riches montagnes du Haouran. Si nous nous tournons vers le nord, au delà de Thabarieh, le hameau de Medjdel, et les coteaux qui bordent le lac au-dessus de Gennezareth et de Capharnaüm, premiers contreforts de la chaîne que nous aurons à gravir pour atteindre Safed. De quelque côté que l'on se tourne, on voit la terre qu'a foulée le pied de Jésus-Christ et celui de ses disciples chéris, l'eau sur laquelle ils ont navigué. Tout cela inondé de la lumière la plus splendide! Que l'on parcoure l'univers entier, je défie que l'on trouve un panorama qui vaille celui-là. On se sent ravi, pénétré, et l'on contemple avec une émotion bien vive, je le déclare, cette belle œuvre de Dieu, ce coin de terre privilégié, où le Messie a laissé, à chaque pas, un souvenir de son passage.

Nous avançons, en suivant le chemin qui longe le bord du lac et qui conduit de Thabarieh à el-Hammam (les Bains). Sur cette route, passent incessamment des hommes et des femmes qui vont aux bains ou qui en reviennent. A droite de la route, jusqu'aux coteaux qui forment la base de la montagne sur laquelle est bâtie Thabarieh, s'étendent des champs cultivés, jonchés de fûts de colonne couchés ou debout. Dans le flanc même de la hauteur se montrent quelques rares excavations sépulcrales. A gauche, sont quelques énormes massifs carrés, de maçonnerie d'apparence romaine, qui avancent de quelques mètres dans le lac. De quel édifice ont-ils fait partie? Il serait bien difficile de le dire aujourd'hui; peut-être sont-ce des môles d'un petit port où venaient se réfugier et s'amarrer les barques; peut-être encore se reliaient-ils à un palais dont quelques pavillons étaient ainsi jetés en avant, pour demander un peu de fraîcheur aux belles eaux transparentes du lac. Ce que je leur demande, moi, ce matin, ce sont de charmantes coquilles fluviatiles, accrochées sous l'eau au flanc des pierres, et dont je fais ample provision. A voir l'immense quantité de ces

coquilles à l'apparence marine, mortes et roulées par le flot, former un épais cordon qui ourle la grève, on se croirait au bord de la mer. Il faut, en vérité, goûter l'eau du lac, et se convaincre ainsi qu'elle est douce, pour ne pas se laisser aller à l'illusion.

Deux ou trois heures sont bien vite passées, en pareil lieu. L'abbé a fait une herborisation merveilleuse ; la chaleur devient intolérable ; aussi nous hâtons-nous, par prudence et un peu par appétit, de regagner l'hôtel Weisemann, où le déjeuner nous attend. Nous rentrons donc à moitié rôtis, et nous décidons que nous ne ressortirons que vers trois heures, quand la forte chaleur du jour commencera à tomber, afin d'éviter le danger des coups de soleil. J'ai conservé d'assez vives douleurs de tête depuis ma promenade à Sebastieh, et j'avoue que j'ai fort envie de ne rien faire pour les augmenter.

Après le déjeuner, nous avons assisté, en fumant, à la confection du portrait de madame Weisemann qui s'est ornée de ses plus beaux atours, pour fournir à notre ami Belly un modèle plus digne de lui. Je pense bien que la chère femme se figure que le portrait sera pour elle, mais elle se fait une douce illusion, car Belly est parfaitement décidé à emporter son œuvre. J'ai écrit force notes et étudié de notre balcon la côte orientale du lac ; j'ai bien fixé, sur ma carte de Zimmermann, l'embouchure de l'Ouad-es-Samak, et j'ai aidé l'abbé à visiter son herbier. Le temps s'est ainsi passé ; il est trois heures, et nous allons nous promener au pied des murailles, pour chercher des insectes. Notre chasse est merveilleuse ; nous trouvons en grand nombre de magnifiques espèces, et nous ne rentrons que lorsque la nuit arrive.

Notre soirée s'est passée comme d'ordinaire, et sans le moindre incident qui mérite d'être noté. Demain matin, nous voulons aller déjeuner à la sortie du Jourdain, et en consé-

quence nous commandons nos chevaux pour sept heures; nous sommes bien certains d'être prêts de bonne heure, vu ce que nous devons retrouver dans nos lits.

2 MARS.

Les chevaux sont arrivés à l'heure dite, et nous nous sommes mis en marche, accompagnés de Matteo et de notre moukre Saïd seulement. Le temps est aussi beau qu'hier et promet déjà d'être aussi chaud. Cependant, quelques nuages errent au ciel; peut-être donc le soleil nous laissera-t-il, par-ci par-là, quelques moments de répit. Nous avons pris exactement le même chemin qu'hier matin nous avions pris, l'abbé et moi; serrant donc de très-près la rive du lac en longeant les ruines de Tibériade, nous sommes arrivés, au bout d'une demi-heure, en face des bâtiments délabrés qui constituent l'établissement des eaux thermales d'el-Hammam. Je les avais bien jugés de loin; ce sont de vraies masures croulantes et qui font peine à voir. La source, extrêmement chaude, qui alimente ces bains, s'écoule dans le lac par deux ou trois rigoles tapissées d'une croûte de sédiment, blanchâtre dans l'une et verdâtre dans une autre.

Dès la plus haute antiquité, cette source a joui d'une grande réputation, qui, du reste, paraît méritée. Pline en fait mention; mais c'est surtout Josèphe qui en parle de la manière la plus précise. Nous lisons dans son livre [1], à propos de la fondation de Tibériade, que le tétrarque Hérode (qui était lié d'une étroite amitié avec Tibère) bâtit une ville dans la plus belle partie de la Galilée, sur le lac de Gennezareth, et lui donna le nom de Tibériade. Il ajoute que des thermes, nom-

1. Ant. Jud., IV, I, 3.

més Emmaüs, touchent à la même ville, Θερμὰ δὲ οὐκ ἄπωθεν ἔνεστιν ἐν κώμῃ Ἐμμαοῦς ὄνομα αὐτῇ. Ce nom d'Emmaüs (ou d'Ammaüs, car Josèphe l'écrit des deux manières) nous est expliqué par lui dans un second passage [1], où il nous apprend que Vespasien, ayant quitté le camp qu'il avait établi à Ammaüs, devant Tibériade, se rendit à Gamala. A ce propos, Josèphe dit entre parenthèses « que le nom d'Ammaüs, si l'on veut l'interpréter, signifie : eaux chaudes. Là en effet se trouve une source d'eau chaude très-salutaire pour la guérison des maladies (μεθερμηνευομένη δὲ Ἀμμαοῦς θερμὰ λέγοιτ' ἂν ἔστι γὰρ ἐν αὐτῇ πηγὴ θερμῶν ὑδάτων πρὸς ἄκεσιν ἐπιτήδειος). »

Vespasien avait choisi ce point pour y asseoir son camp, parce qu'après être entré sans coup férir à Tibériade, il lui fallait encore réduire Taricheæ, placée vers la pointe sud du lac, et derrière les murs de laquelle les Juifs s'étaient retirés. Déjà Irby et Mangles avaient remarqué, au nord des sources d'el-Hammam, des coupures très-distinctes qui relient le lac à la montagne qui le domine, et ils avaient supposé que c'étaient les fossés du camp de Vespasien. J'ai moi-même parfaitement remarqué ces coupures, qui sont indubitablement les retranchements du camp de Vespasien. Josèphe raconte que les Juifs de Taricheæ, conduits par leur chef Ièsous, vinrent se ruer sur ce camp, au moment même où les soldats romains en construisaient l'enceinte, et qu'ils réussirent non-seulement à chasser les travailleurs, mais encore à détruire une partie de l'ouvrage déjà fait [2]. Bientôt les Romains se rallièrent, fondirent à leur tour sur les assaillants qu'ils culbutèrent et mirent en déroute. Ils les poursuivirent l'épée dans les reins, jusqu'aux barques qui étaient prêtes à recevoir les fuyards. Poussant alors au large, mais restant à portée de trait, les Juifs, dit

1. Bell. Jud., IV, I. 3.
2. Bell. Jud., III, X, 1.

assez plaisamment Josèphe, engagèrent un combat naval avec des ennemis placés sur terre.

Peu de temps après que les fossés du camp de Vespasien sont dépassés, on commence à rencontrer des ruines très-considérables de constructions en blocs de lave, non équarris comme ils le sont dans celles de Tibériade; ce ne sont que des arasements, mais parfaitement distincts et reconnaissables. On y retrouve des enceintes, des allées de pierres, des murs de soutènement et des bases de tours rondes qui dominaient le lac. Le long de celui-ci paraît encore sur une assez grande étendue un mur de quai. Il n'est pas possible, je crois, de se tromper sur le nom de cette ville antique : c'est Taricheæ, sur laquelle je vais revenir tout à l'heure.

Ces ruines intéressantes se montrent pendant près d'une demi-heure, puis elles cessent de paraître pendant dix minutes de chemin, pour se rencontrer encore, sur une beaucoup moins grande étendue. Cette interruption, d'au moins un kilomètre, doit-elle être regardée comme nécessitant, en ce point, la présence de deux villes détruites? Je ne sais. Peut-être la plus éloignée au sud est-elle la ville primitive, qui se sera rapprochée postérieurement d'el-Hammam et du site de Tibériade. Du reste il ne serait pas impossible, à la rigueur, que les traces de la portion de la ville qui aurait occupé cet intervalle d'un kilomètre, resté vide aujourd'hui, eussent disparu, bien qu'il paraisse au moins étrange que, sur toute cette étendue de terrain, il n'y ait plus un seul bloc de lave.

Saïd, interrogé par moi sur le nom de la ville dont nous traversions les ruines, m'a répondu : Kedes. J'avoue que j'ignore complétement d'où peut provenir cette dénomination, que je trouve déjà inscrite sur la belle carte de Zimmermann.

Au delà des ruines placées au sud de Taricheæ, la mon-

tagne s'écarte rapidement de la côte, et là commence véritablement le Rhôr, c'est-à-dire la plaine humide du Jourdain. On marche encore une bonne demi-heure, et l'on se trouve alors à la pointe sud d'une petite vallée marécageuse, qui semble n'être qu'une véritable laisse du Jourdain, dominée à l'ouest par le flanc des premières pentes de la montagne, et à l'est par un énorme massif très-élevé, et qui forme comme une sorte de jetée immense, construite pour contenir les eaux du lac au point même où le Jourdain s'en échappe. La régularité de construction de ce massif est telle, que j'ai grand' peine à croire que ce ne soit pas une colline artificielle, due à la main de l'homme.

Le Jourdain, au point où il sort du lac de Gennezareth, point qui se trouve placé latéralement et un peu en deçà de l'extrémité sud du lac, se retourne brusquement à l'ouest, en faisant un angle droit avec le grand axe du lac. Il ne suit, du reste, cette direction que sur une longueur de deux ou trois cents mètres, après laquelle il se redresse brusquement au sud. C'est cette branche du Jourdain dirigée à l'ouest, qui alimente d'eau le marécage que j'ai désigné tout à l'heure.

A l'extrémité de la grande jetée est le point de débarquement des voyageurs, que le seul bac qui desserve les deux rives du Jourdain amène de la rive orientale. Sur cette rive orientale, à un kilomètre environ, à gauche du point de départ et d'arrivée du bac, on voit le village de Samakh, et plus loin encore, à gauche, des ruines très-apparentes, même de si loin, et qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Quelle est cette Samrah? Je serais assez tenté de croire que c'est la ville dont Hyrcan s'empara après avoir pris Medaba, et que Josèphe appelle Samæa (Σαμαία)[1] et Samega (Σαμεγά)[2]. Dans ce dernier

1. Bell. Jud., I, II, 6.
2. Ant. Jud., XIII, IX, 1.

passage, Josèphe nous apprend que Hyrcan, dès qu'il connut la mort d'Antiochus Eusèbes, marcha sur les villes de la Syrie, espérant les surprendre sans défense. Medaba (ville de la rive orientale du Jourdain) résista pendant six mois, et après la réduction de cette ville, ce fut le tour de Samega, ou Samæa, et des lieux environnants; puis vint le tour de Sichem et du Garizim. Pour venir de Medaba à Sichem, Hyrcan devait aller passer le Jourdain, au point où sont les ruines du pont connu sous le nom de Djesr-Omm-el-Kenatir, c'est-à-dire à un quart de lieue du point où le Jourdain sort du lac de Gennezareth. Notre Samrah est donc convenablement placée, pour représenter la Samega de Josèphe.

A la pointe nord de la grande jetée qui sert de digue à la sortie du Jourdain, se trouve un grand mamelon couvert de décombres et criblé de citernes. Un second mamelon, plus petit et couvert également de ruines, est au nord du premier, avec lequel le relie une jetée que recouvrent aussi des décombres. Ces ruines sont évidemment modernes et représentent un pauvre village arabe qui a, comme tant d'autres, disparu depuis un petit nombre d'années; il se nommait, et ses restes se nomment encore, el-Karak. On a pensé qu'on pouvait retrouver dans cette dénomination une trace du nom antique de Taricheæ. J'en demeure d'accord. Mais on a voulu identifier le site d'el-Karak avec celui de Taricheæ, et ici je ne puis plus être aussi coulant. C'est tout simplement impossible, et je vais tout à l'heure le démontrer de façon à ne pas laisser, je crois, de place à la réplique. Commençons par dire quelques mots de l'histoire de Taricheæ.

Cette ville était située à trente stades de Tibériade (εἰς Ταριχαίας, τῆς Τιβεριάδος ἀπεχούσας στάδια τριάκοντα[1]). Voici com-

1. Vit. Jos., 32.

ment Josèphe décrit le site de Taricheæ, dont il écrit le nom indifféremment Ταριχαίαι et Ταριχέαι. Cette ville, dit-il, est située comme Tibériade, au pied d'une montagne et munie d'une forte muraille d'enceinte, mais non aussi forte que celle de Tibériade (cette muraille, c'est lui-même, Josèphe, qui l'avait fait construire); toute la ville en était entourée, excepté du côté où elle était baignée par les eaux du lac [1]. Il paraît probable que la ville avait reçu son nom, des salaisons qui s'y fabriquaient et qui étaient faites avec les poissons pêchés dans le lac.

La première mention de Taricheæ faite par l'historien des Juifs, est contenue au chapitre XIV de ses Antiquités Judaïques (VII, 3); elle nous apprend que Cassius s'étant réfugié en Syrie, s'en empara et en chassa les Parthes. Il revint alors à Tyr et marcha de là sur la Judée. Dans cette expédition, il se rendit maître de Taricheæ à la première attaque, et il y fit trente mille captifs. Dans la première année de son règne, Néron donna à Agrippa une partie de la Galilée, et entre autres Tibériade et Taricheæ; et, de plus, Julias de la Perée, avec quatorze bourgs qui en dépendaient [2]. J'ai déjà dit tout à l'heure que ce fut l'historien Josèphe qui, à l'occasion de la venue des Romains en Galilée, mit Taricheæ en état de défense, avec nombre d'autres places [3].

Taricheæ avait un hippodrome, nous l'apprenons par le récit éminemment curieux de la sédition qui fut fomentée contre Josèphe, par quelques jeunes gens du village de Daberouth (ἀπὸ Δαβαρίττων κώμης ἐν τῷ μεγαλῳ πεδίῳ) qui avaient dévalisé Ptolémée, procurateur d'Agrippa et de Bérénice, et qui avaient apporté le produit de leur vol à Taricheæ, où Josèphe les en

1. Bell. Jud., III, X, 1.
2. Ant. Jud., XX, VIII, 4.
3. Bell. Jud., II, XX, 6.

avait dépouillés. Les mécontents s'étaient rassemblés, dit Josèphe, au nombre de cent mille (ἕω δέκα μυριάδας) dans l'hippodrome situé près de Taricheæ (ἐν τῷ κατὰ Ταριχέας ἱπποδρόμῳ [1]). Ceci implique évidemment une exagération énorme.

Les Taricheates voulant passer dans le parti d'Agrippa, en furent empêchés par Josèphe [2]. Le jour même où ils vinrent attaquer le camp de Vespasien, près des thermes d'Emmaüs, ils furent, ainsi que nous l'avons vu, repoussés par les soldats romains, jusque sur leurs barques. Au même moment, Titus attaquait, par l'ordre de son père, un rassemblement considérable qui s'était formé dans la plaine voisine de la ville. Titus, bien que se voyant très-inférieur en nombre (il n'avait d'abord avec lui que six cents cavaliers d'élite), allait charger, lorsque Trajan, amenant quatre cents autres cavaliers, vint renforcer sa troupe; d'un autre côté, Antonius Silo, à la tête de deux mille archers, avait été envoyé par Vespasien, pour occuper les hauteurs qui dominent la ville, et écarter à coups de flèche les défenseurs des murailles. Les Romains développant alors un front de bataille égal à celui de l'ennemi, fondirent sur lui en jetant de grands cris. Les Juifs essayèrent de soutenir le premier choc, bien qu'ils fussent terrifiés par l'ordre parfait avec lequel cette charge de cavalerie s'exécutait sur eux. Mais leur ligne fut bientôt rompue, et tout ce qui n'était pas blessé à coups de javelot, ou écrasé par les chevaux, s'enfuit en désordre vers la ville. Titus, lancé à la poursuite des fuyards, en fit un grand massacre. Il cherchait à leur couper la retraite, et à les rejeter dans la plaine, sous les coups de ses cavaliers, mais ils réussirent, par leur masse même, à se frayer un passage, et ils finirent par se réfugier derrière les murailles de la place.

1. Bell. Jud., II, XXI, 3.
2. Vit. Jos. 32 et suiv.

Presque tous étaient des Juifs étrangers à la ville, et lorsqu'ils y furent rentrés, les habitants auxquels cette guerre, qui compromettait leurs biens et leur vie, plaisait médiocrement, et qui d'ailleurs venaient de voir périr un grand nombre des leurs, cherchèrent à se révolter contre ceux que les Romains avaient mis en fuite; mais ceux-ci étaient en majorité; une dissension tumultueuse s'éleva entre les deux partis, et de grands cris se firent entendre au-dessus des murailles. Titus alors, avec cette rapidité de vue et cette énergie qui font les héros, comprit que le moment était opportun pour se rendre maître de la place, et donnant l'exemple de l'audace, il lança son cheval dans le lac, tourna ainsi le rempart, et, suivi de sa cavalerie qui ne voulut pas rester en arrière d'un pareil chef, il fit irruption dans Taricheæ, par la portion du rivage qui n'était pas défendue par un mur de quai.

On comprend quelle terreur dut s'emparer des Juifs à la vue de cet audacieux coup de main. Les uns s'enfuirent à travers champs, et beaucoup d'autres périrent en s'efforçant de se réréfugier sur leurs barques, ou de suivre à la nage celles qui, chargées de monde, avaient réussi à s'éloigner de la côte. Titus finit par avoir pitié des habitants qui n'osaient se défendre, et lorsque tous ceux qui avaient pris part à l'action eurent été mis à mort, il donna l'ordre de cesser le carnage. Ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac, voyant la ville au pouvoir de l'ennemi, s'enfuirent au large, et le plus loin possible des Romains.

Vespasien, informé aussitôt du succès de cet incroyable fait d'armes, ordonna sur-le-champ d'entourer la ville, et de mettre à mort quiconque essaierait d'en sortir. Le lendemain, il vint à Taricheæ et fit commencer aussitôt la construction de radeaux, à l'aide desquels il pût poursuivre et atteindre ceux qui avaient fui sur le lac. Dès que ces radeaux furent prêts, ils furent lancés contre les Juifs, qui essayèrent vaine-

ment de résister. Les Romains en firent un effroyable massacre, sur le lac d'abord, et ensuite sur la côte où ils avaient été rejetés, si bien que l'air fut longtemps empesté sur les rives du lac, par les cadavres en putréfaction. Avec ceux qui avaient péri à la prise de la ville, le nombre des morts s'éleva à six mille cinq cents.

Aussitôt le combat naval terminé, Vespasien réunit un conseil de guerre à Taricheæ même, et on y discuta le sort à réserver aux vaincus. Les habitants de la ville une fois mis à part et pardonnés, Vespasien fit semblant d'accorder la vie sauve aux Juifs étrangers, mais il ne leur laissa que la liberté de s'en aller du côté de Tibériade. Les soldats romains en gardaient le chemin, pour que personne ne pût s'en écarter. Tous durent donc entrer à Tibériade, et ils y furent aussitôt enfermés. Vespasien les y suivit aussitôt, les fit tous amener au stade, et donna l'ordre de mettre immédiatement à mort les vieillards et les infirmes, au nombre de douze cents. Les plus jeunes et les plus vigoureux, choisis au nombre de six mille, furent envoyés à Néron à l'Isthme, et de la multitude de surplus, trente mille quatre cents furent vendus. Un certain nombre fut en outre réservé à Agrippa pour qu'il en fît à son bon plaisir, et ce monarque les fit vendre. Il est difficile de ne pas croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans les chiffres que je viens de rapporter [1].

Du curieux récit dont j'ai donné l'analyse le plus succinctement qu'il m'a été possible, il résulte 1° que les murailles de Taricheæ et la ville elle-même étaient dominées par une montagne; 2° que la grève non garnie de murailles était de nature à permettre à Titus et à ses cavaliers d'entrer dans la ville, en faisant passer leurs chevaux par le lac. Ces deux

1. Bell. Jud., III, X, 1-10.

faits sont parfaitement exacts, en ce qui regarde les ruines qui se nomment Kedes et qui sont bien celles de Taricheæ; ils deviennent forcément inadmissibles, si l'on veut voir Taricheæ dans les ruines du village très-probablement moderne d'el-Karak. Celui-ci n'a donc, comme je l'ai dit, pris que le nom de la ville antique en l'estropiant, sans en prendre la place.

Pendant notre course de Thabarieh au Jourdain, nous avons fréquemment croisé des passants qui se rendaient à Thabarieh, venant du Rhôr, soit de la rive droite, soit de la rive gauche, par le bac. L'un d'eux, véritable Bedouin, type des Rhaouarna, nous a fait horreur; le malheureux avait reçu sur la figure un coup de sabre qui lui avait enlevé tout le nez et une partie des lèvres. Sa plaie n'était nullement pansée, et il s'en allait assez tranquillement, au pas de son cheval, et la lance sur l'épaule, chercher du secours à Thabarieh, où il espérait probablement trouver quelque hakim capable de le guérir. Je doute fort qu'il y ait réussi, et que par la rude chaleur qu'il faisait déjà, la gangrène ne lui ait pas joué un mauvais tour.

Du haut de la digue dont j'ai parlé plusieurs fois, et qui domine le lac de quinze ou vingt mètres au moins, on apercevait dans les eaux de celui-ci, de magnifiques poissons. Édouard en a tiré un à balle, et la pauvre bête, tournant le ventre en l'air, nous a paru se débattre contre l'agonie. Une légère teinte rouge nous a même semblé colorer l'eau dans laquelle il nageait. C'était donc un superbe coup de fusil, et il s'agissait de se rendre maître du gibier touché. Édouard, s'accrochant aux buissons qui couvrent le flanc presque perpendiculaire de la digue, parvint au niveau du lac, évidemment très-profond en ce point. Son poisson s'était éloigné de quelques pieds, et il fallut s'aider d'une baguette pour l'atteindre; mais, hélas! le contact de la bienheureuse baguette

sembla ressusciter le moribond; à peine atteint, il se retourna, plongea et disparut, nous laissant tout étonnés et surtout fort désappointés, car nous avions fermement compté le faire entrer pour quelque chose dans notre dîner du jour.

Une fois installés au bord du Jourdain, nous nous sommes dispersés, pour faire la chasse aux insectes, aux coquilles fluviatiles et aux plantes, et nous avons ramassé force merveilles. Belly et Loysel ont tué des mouettes qui se montrent en grande quantité à la sortie du Jourdain; mais, sans en être bien sûrs, nous avons considéré ces oiseaux comme identiques avec nos mouettes des bords de l'Océan, et nous les avons laissés là. La tournure d'un autre oiseau d'eau m'a beaucoup frappé dans notre promenade : c'est une sorte de gros martin-pêcheur, tacheté de noir et de blanc, et qui porte une belle huppe sur la tête.

Après quelques heures employées à explorer les environs du point curieux où nous nous étions installés pour déjeuner, il a fallu songer à regagner Thabarieh, où Rothschild, suivi de Selim, était retourné bien avant nous. Au retour, nous avons renouvelé toutes nos observations sur les ruines curieuses de Taricheæ [1].

En repassant auprès des bains d'el-Hammam, j'ai prié Édouard d'aller reconnaître, sur le flanc de la montagne, en avant de l'établissement thermal, c'est-à-dire au sud, un petit édifice ruiné au milieu duquel paraissait debout un tronçon de colonne. Pour les Juifs de Thabarieh, cet édifice est le tombeau d'un prophète. Mais c'est là une tradition extravagante: l'édifice en question est d'une construction plus que médiocre, et qui trahit une très-faible antiquité. D'ailleurs, la prétendue colonne est composée de deux tambours de colonne, superposés, il est vrai, mais de diamètres tout différents. Ce tom-

1. Étienne, dans ses Ethniques, dit, au mot Ταριχέαι, que le nom de cette ville s'emploie indifféremment au singulier et au pluriel.

beau, si c'en est un, ne vaut donc pas trop la peine que l'on se dérange de son chemin, pour le visiter.

J'ai vérifié, en revenant, que les excavations sépulcrales que j'avais aperçues de loin, hier matin, sont au nombre de deux. Elles paraissent difficiles à atteindre, et il faudrait une course spéciale et assez longue pour aller les étudier. Je suppose qu'elles sont analogues aux caves sépulcrales des nécropoles que nous avons rencontrées déjà tant de fois.

Toutes les ruines de la Tibériade antique sont au sud de la Thabarieh du moyen âge; au nord il n'y en a pas trace. Ainsi que je l'ai déjà dit, les fûts de colonnes s'y montrent en très-grande quantité, surtout au point que les Juifs appellent l'École talmudique. Sans aucun doute, des fouilles entreprises sur toute l'étendue du terrain compris entre la ville actuelle et el-Hammam seraient on ne peut plus productives; mais, qui les entreprendra jamais?

Nous étions arrivés à la porte de Thabarieh à cinq heures précises. A quatre heures dix minutes nous touchions, en revenant du Jourdain, aux ruines de la première ville placée au sud de Taricheæ. De là aux ruines d'el-Karak, c'est-à-dire à la tête septentrionale de la digue, il y a une demi-heure de chemin. Il y a donc, à très-peu près, de Thabarieh à la sortie du Jourdain, pour une heure vingt minutes de chemin, en marchant bon train, c'est-à-dire en faisant un peu plus d'un kilomètre toutes les dix minutes. C'est donc environ neuf à dix kilomètres de distance. On peut encore déduire de là les distances suivantes. Il y a sept ou huit kilomètres de la porte de Thabarieh à la pointe sud de la ville en ruines, placée au delà de Tharicheæ, six kilomètres de Thabarieh à la pointe sud de Tharicheæ, dont les traces ont à peu près deux kilomètres d'étendue; enfin, trois kilomètres, au plus, séparent el-Hammam de la ville.

Une fois rentrés, nous nous sommes assez promptement fait

servir à dîner, et, presque aussitôt après le dîner, je me suis couché. J'étais harassé de fatigue, et mon mal de tête n'avait fait que croître pendant la journée.

Au retour, nous avons retrouvé, avec grand plaisir, notre brave Mohammed, qui a quitté sa famille pour venir nous rejoindre et que nous emmenons décidément à Paris avec nous. Son neveu, Ismayl, voudrait bien être de la partie et ne plus nous quitter, mais nous ne pouvons nous accommoder de ce surcroît de dépense inutile; en conséquence, je lui paye sa solde des deux jours qu'il est resté à notre service, et je le congédie, à son grand désappointement.

Maintenant, que nous avons vu tout ce que nous avions à voir à Thabarieh et au sud de cette ville, nous faisons nos préparatifs pour en partir demain matin. Voyons maintenant ce que l'on sait de l'histoire de Tibériade.

Josèphe nous apprend qu'une ville fut fondée, par Hérode Antipas, le tétrarque, dans la plus belle partie de la Galilée, au bord du lac de Gennezareth, et qu'elle reçut le nom de Tibériade, en l'honneur de Tibère avec lequel le tétrarque était lié d'amitié. Celui-ci eut beaucoup de peine à créer une population pour sa nouvelle ville, et ce ne fut qu'en accordant des immunités à ceux qui l'habiteraient, en leur construisant des maisons et en leur concédant des terrains, qu'il parvint à y établir un ramassis d'étrangers, de gens dont la condition libre n'était pas suffisamment établie, et de Galiléens qui y furent transplantés par force. La cause réelle de cette répugnance était que des sépulcres avaient été détruits, pour jeter les fondements de la nouvelle ville, et que, par conséquent, d'après les lois judaïques, les habitants d'une ville pareille étaient frappés d'une impureté de sept jours [1]. Nous avons déjà dit, plus

1. Ant. Jud., XVIII, II, 3.

haut, en parlant de Taricheæ, que Tibériade fut donnée par Néron à Agrippa le Jeune[1]. Cette ville est une de celles que Flavius Josèphe mit en état de défense, lorsque l'invasion romaine menaça la Galilée[2]. Jean fils de Lévi, natif de Giscala, ayant ameuté, par envie, le peuple contre Josèphe, celui-ci voulut haranguer les séditieux réunis au stade[3]. Il y avait donc un stade à Tibériade, et ce stade était au bord du lac, car Josèphe, pendant son allocution, se voyant sur le point d'être assassiné par les émissaires de Jean, sauta à bas d'un tertre de six pieds de haut, sur lequel il s'était placé pour mieux se faire entendre, et se trouva sur le rivage. Par hasard, une barque se trouvait à sa portée; il s'y jeta avec deux soldats qui firent force de rames, et il se sauva au large[4].

Il y avait à Tibériade un palais construit par Hérode le tétrarque; ce palais était, malgré la sévérité de la loi judaïque, orné de représentations d'êtres animés (ζώων μορφὰς ἔχοντα). Josèphe, chargé de mettre la Galilée en défense, vint de Sepphoris devant Tibériade, et, s'arrêtant à un endroit nommé Bethmai (εἰς κώμην τινὰ, Βηθμαοὺς λεγομένην, ἀπέχουσαν Τιβεριάδος στάδιους τέσσαρα) et éloigné de quatre stades seulement de la ville[5], il manda le sénat de Tibériade et les principaux habitants; il leur dit qu'il était chargé par le sénat de Jérusalem de venir leur demander de détruire de fond en comble le palais d'Hérode, dont la présence était un scandale. Les habitants de la ville résistèrent quelque temps, puis ils finirent par se laisser persuader, et la destruction du palais en question fut déci-

1. Ant. Jud., XX, VIII, 4.
2. Bell. Jud., II, XX, 6.
3. Bell. Jud., II, XXI, 6.
4. Loco citato.
5. Ce village devait être très-probablement au bas de la descente qui amène à Thabarieh. Là effectivement se montrent quelques ruines de très-peu d'importance, et dont je n'ai pas recueilli le nom.

dée. Un certain Ièsous fils de Sapphias, qui était le chef des mariniers et de la lie du peuple, fut plus prompt que Josèphe et ses adhérents; par ses soins le palais fut livré à l'incendie et pillé à l'instant même, au grand déplaisir de Josèphe[1].

Celui-ci, quand il fut à la tête de la ville, eut toutes les peines du monde à la maintenir dans le devoir. Sa population était turbulente et inquiète; tout ce qui était nouveau lui paraissait bon, et à plusieurs reprises Josèphe eut à réprimer des mouvements insurrectionnels. Une fois même il dut entrer de vive force dans la place, après un combat opiniâtre dans lequel la victoire faillit rester aux habitants[2]. Dans une autre circonstance, Josèphe arrêta les Galiléens qui voulaient descendre à Tibériade et mettre la ville à sac, pour la punir d'avoir songé à pactiser avec le roi Agrippa et avec les ennemis de la nationalité judaïque[3].

Lorsque Vespasien entra sans coup férir à Tibériade avant la prise de Taricheæ, il vint, avec trois légions, camper en un point nommé Sennabris, et qui, bien qu'éloigné de trente stades de Tibériade, était parfaitement visible de cette ville. Cet endroit était donc très-vraisemblablement sur les hauteurs, puisque Vespasien, venant de Scythopolis (Beysan), ne passait pas par Taricheæ, qui était dans le Rhôr, entre Beysan et Thabarieh. Vespasien avait envoyé en parlementaire, un certain Valerianus, à la tête de cinquante cavaliers. Quand ils eurent mis pied à terre, pour prouver leurs bonnes intentions, Ièsous, fils de Sapphias (il est appelé cette fois : fils de Saphat), fondit sur les Romains à la tête des bandits qui l'avaient pris pour chef, saisit les chevaux et fit prisonniers quarante-cinq soldats qui ne se défendirent pas. Le sénat de Tibériade, désolé

1. Vit. Jos., 12.
2. Vit. Jos., 63.
3. Vit. Jos., 68.

de cette infamie, fit aussitôt demander grâce pour la ville à Vespasien qui, le lendemain, envoya Trajan avec de la cavalerie au sommet de la montagne[1], afin de sonder les dispositions de la population, et quand Trajan se fut assuré qu'elles étaient bonnes, l'armée tout entière leva le camp et, traversant Tibériade, vint camper, ainsi que nous l'avons vu, entre cette ville et Taricheæ, où Ièsous et ses partisans s'étaient réfugiés en toute hâte.

Épiphanius[2] nous apprend que Joseph, Juif converti, reçut de l'empereur Constantin la permission de construire une église à Tibériade, à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. Jusque-là le séjour de Tibériade n'avait été permis ni aux chrétiens, ni aux Samaritains, ni aux étrangers. Le premier évêque connu de Tibériade est Jean, qui souscrivit aux actes du concile de Chalcédoine en 451. En 536, un autre évêque de Tibériade, du même nom, assista au concile de Jérusalem, et enfin, au concile de Constantinople, tenu en 553, parut un évêque de Tibériade nommé George. Epiphanius[3] raconte que ce Joseph, autorisé par Constantin, s'empara, pour construire son église, d'un vaste temple, qui était resté inachevé, que l'on appelait l'Adrianæum, et que les habitants de Tibériade désiraient transformer en établissement de bains publics.

Après la destruction de Jérusalem, Tibériade fut le refuge des docteurs du judaïsme. Ils y fondèrent une très-célèbre école talmudique, qui fut florissante jusqu'au IVe siècle de notre ère, époque où la conversion de Constantin permit de construire une église chrétienne dans cette ville. Justinien fit relever les murailles de Tibériade, ainsi que nous l'apprend Procope[4].

1. Ce fait prouve sans réplique que Sennabris où Vespasien campait, était sur les hauteurs.

2. Adv. hæres., l. I, p. 128.

3. Adv. hæres., l. I, p. 136-137.

4. De ædif. Just., V, 9.

Abou'l-Féda, dans sa géographie, dit de Thabarieh, que cette ville, déjà ruinée de son temps, fut enlevée aux chrétiens par Selah-ed-Dyn.

Une petite église de Saint-Pierre existe aujourd'hui à Thabarieh, et elle a très-vraisemblablement pris son nom de l'église qu'Hélène, mère de Constantin, fit construire à Tibériade sous le vocable de saint Pierre. Ce fait est constaté dans l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Kallistus.

On a quelquefois pensé, d'accord en cela avec saint Jérôme, que Tibériade avait pris la place de la ville qui, dans l'Écriture Sainte, est nommée Kenret; mais Reland a parfaitement réfuté cette opinion, à l'aide du raisonnement suivant qui me paraît décisif: Kenret (כנרת), qui a autrefois donné son nom au lac de Gennezareth, était une ville de la tribu de Nephtali[1]. La frontière méridionale de Nephtali commençait à Capharnaüm, puisque l'évangile de saint Mathieu (IV, 13) nous apprend que Capharnaüm était située sur la limite des territoires de Nephtali et de Zabulon; celui de Nephtali était au nord et celui de Zabulon au sud; et comme Tibériade était au sud de Capharnaüm, dès lors, puisqu'au sud de Capharnaüm était le pays de Zabulon, Tibériade, située dans le territoire de Zabulon, ne peut être identifiée avec Kenret, qui était très-positivement une ville de la tribu de Nephtali[2].

Il en est absolument de même de l'opinion des rabbins qui veulent retrouver à Tibériade le site des villes nephtaliennes

1. Josué, XIX, 35.

2. Saint Jérôme parle deux fois de l'identité de Tibériade avec la Kenret biblique. D'abord dans les commentaires d'Ezekhiel (XLVIII 21) où il dit : Tiberias quæ olim appellabatur Chenereth. La seconde fois saint Jérôme n'est plus aussi affirmatif, et il ne rapporte qu'un *on dit*. Voici comment il s'exprime : (Onomast. ad. voc. Chenereth) : Tiberiadem ferunt hoc primum appellatam nomine. D'ailleurs, puisqu'il y avait des tombeaux nombreux sur l'emplacement qu'a occupé Tibériade, c'est, évidemment, qu'il n'y avait pas eu de ville judaïque sur ce même emplacement : ceci est la conséquence forcée de la rigueur des lois judaïques sur les cas d'impureté.

de Raccath et de Hammath. Pour cette dernière, j'ai cherché à l'identifier avec le Qalâat-el-Hammam, et je ne crois pas m'être trompé en le faisant. Il est probable, comme le dit Reland [1], que cette identité a été proposée, parce que le lac portait à la fois le nom de lac de Kenret et de lac de Tibériade, d'où l'on a conclu que Kenret et Tibériade étaient la même ville. A ce compte, Tibériade serait aussi Gennezareth, Gennesar, et, qui plus est, la Galilée, puisque le lac s'appelle indifféremment le lac de Gennezareth (Évangiles), le lac de Gennesar (Josèphe), et la mer de Galilée (Évangile de saint Marc). Nous verrons un peu plus loin s'il n'est pas possible de démêler l'origine du nom *lac de Kenret.*

3 MARS.

Ce matin, de très-bonne heure, nous avons fait nos préparatifs de départ. La première chose à terminer, c'était notre compte avec le cher M. Weisemann: cher est bien le mot! Notre note de dépenses nous a été remise, et nous en avons pour plus de douze cents piastres! Je doute que jamais gargotier ait écorché ses victimes avec une impudence aussi éhontée. Plus de trois cents francs pour un lit, une seule chambre pendant trois nuits, et cinq repas plus que médiocres, pour cinq personnes! On en conviendra, c'était exorbitant.

Maître Weisemann possède un registre sur lequel les voyageurs inscrivent leurs noms, suivis des observations qu'ils croient devoir faire sur la tenue de la maison; nous y avons trouvé une note au crayon de nos amis Maxime Du Camp et Gustave Flaubert, ajoutée après la venue de la carte à payer; nous en avons trouvé d'autres encore, conçues dans le même

1. Palæst., p. 1037.

sens, et nous nous sommes décidés à payer sans mot dire, mais en nous réservant de constater de bonne encre, dans le registre en question, notre avis sur l'honnêteté du lieu. Ce sera un précieux complément de la collection d'autographes déjà recueillis par notre hôte. J'ai appris que, depuis notre passage, le curieux album avait été retiré de la circulation, et soustrait à l'appréciation des nouveaux venus.

Pendant que nos bagages se chargeaient, j'ai aperçu, dans le mur de la cour de l'auberge Weisemann, deux fragments de sculpture assez intéressants, et dont je me suis hâté de prendre des croquis. L'un, que le propriétaire affirme avoir été tiré des ruines d'Omm-Keys (l'antique Gadara), situées sur l'autre rive du lac, représente le chandelier à sept branches, entouré d'une couronne et accompagné de deux couteaux de sacrifice. L'autre est un fragment de porte antique, offrant l'encadrement à crossettes, des tombeaux de la vallée de Hinnom. Probablement ce dernier morceau provient des ruines de Tibériade[1].

Enfin tout est prêt; nous montons à cheval, et nous nous éloignons légers de cœurs et d'argent, de la case de notre fripon d'hôte. Fiez-vous donc aux gros hommes tout ronds, après cela! Nous devons sortir de Thabarieh, par la porte qui nous y a introduits; longeant donc à gauche des maisons renversées, et à droite l'enclos d'une mosquée toute disloquée, nous franchissons pour la dernière fois l'enceinte de la ville, et tournant immédiatement à droite, c'est-à-dire au nord, nous nous acheminons vers Safed. Le sentier que nous suivons est délicieusement fleuri ; après avoir traversé une petite plaine, dans laquelle est un faible ruisseau qui se rattache à une source nommée Ayn-el-Barideh, il s'élève assez rapidement sur le flanc d'une colline, en continuant de se prolonger à peu près

1. Voyez pl. XLVI.

parallèlement à la côte. Il semble que le lac se soit paré coquettement de tous ses atours, pour recevoir nos adieux; il est de fait qu'il nous paraît plus riant encore que de l'autre côté de Thabarieh. Quelques roches à fleur d'eau se montrent vers le large, et elles sont couvertes de milliers d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels les gros pélicans gris sont en majorité. D'innombrables canards prennent leurs ébats sur tous les points; le lac est d'une tranquillité parfaite, et ses eaux scintillantes resplendissent de tout l'éclat du ciel et du soleil.

Pendant que j'admire, de toutes les forces de mon cœur, ce magnifique spectacle, l'abbé, sans cesser d'en faire autant, s'arrête à chaque pas, pour remplir de charmantes fleurs, sa boîte d'herborisation. Le temps se passe rapidement, trop rapidement à notre gré, et lorsque nous avons marché une heure et demie, notre route s'abaisse; devant elle s'ouvre une petite plaine verdoyante et fleurie, et nous arrivons en face d'un misérable hameau, au milieu duquel se montrent quelques ruines antiques, ayant l'apparence de restes de fortifications. Ce hameau, c'est el-Medjdel, la forteresse! Quelle est cette Medjdel? c'est la Magdala de l'Évangile, le lieu de naissance de Marie-Magdeleine. Nous lisons dans l'évangile de saint Marc (7), que Jésus-Christ se rendit des frontières de Tyr et de Sidon, sur les frontières de la Décapole, et comme il n'est nullement question qu'il ait passé ni le Jourdain, ni le lac de Gennezareth, il paraît bien clair qu'il se rendit dans la partie cisjordane de la Décapole, partie dans laquelle se trouvait Scythopolis, l'antique Beit-San. C'est là que s'accomplit le miracle de la multiplication des sept pains, comme disent saint Marc et saint Mathieu (et non des cinq pains, el-Khamsè-Khobzat, comme le disent les Musulmans, qui connaissent et montrent aux voyageurs les plates-formes de roche basaltique situées au-dessus de la montagne qui domine Thabarieh, et

sur lesquelles les pains furent distribués). Aussitôt après, le Christ et ses disciples vinrent s'embarquer, et allèrent toucher à Magdala, dit saint Mathieu, à Dalmanoutha, dit saint Marc, où ils ne s'arrêtèrent qu'un instant, puis ils se dirigèrent vers l'autre rive (εἰς τὸ πέραν, Marc et Mathieu [1]) pour aller gagner ensuite Césarée de Philippe, aujourd'hui Banias.

Puisque Jésus-Christ, en s'embarquant sur la mer de Galilée, après le miracle de la multiplication des pains, partait pour Césarée de Philippe, il est bien clair qu'il ne quittait pas la décapole transjordane, car sans cela il eût traversé le lac inutilement, une première fois pour venir à Magdala, et une deuxième fois pour revenir sur ses pas, vers la route de Césarée. Je ne puis donc m'expliquer comment le Rév. Robinson [2] a pu dire: « After the miraculous feeding of the four thousand, which appears to have taken place in the country east of the lake; » car c'est tout le contraire que l'on est forcé de conclure du texte même des Évangiles.

Que pouvait être Dalmanoutha, que l'un des deux évangélistes précités substitue, dans son récit, à Magdala que mentionne l'autre? On l'ignore. Peut-être les deux noms s'appliquaient-ils indifféremment à la même localité. Ceci serait d'autant plus possible qu'el-Medjdel, véritable forme du nom grécisé Magdala, signifie simplement « la forteresse. »

Le Talmud de Jérusalem, compilé à Tibériade, mentionne Magdala comme une localité voisine à la fois de Tibériade et de Hammath. Robinson voit dans Hammath les thermes d'Emmaüs, mais je crois que c'est à tort. Il s'agit là précisément de la Hammath biblique, remplacée par Qalâat-el-Hammam; effectivement el-Medjdel se trouve située à l'embouchure de

1. C'est ce mot Peran qui est l'origine du nom de la Perée, Περαία, nom qui signifie au propre le pays d'au delà.

2. Tome III, p. 278.

l'Ouad-el-Hammam, ce qui place nettement Magdala entre Tibériade et Qalâat-el-Hammam, comme l'indique le Talmud.

Le livre de Josué (XIX, 38) mentionne une Medjdel-El parmi les places les plus fortes de la tribu de Nephtali, et l'on a pensé que c'était la même que notre Medjdel. Je ne puis le croire, parce que cette ville est citée fort loin de Kenret, dont el-Medjdel est forcément voisine.

Dès que l'on a dépassé el-Medjdel, on aperçoit l'embouchure de l'Ouad-el-Hammam, et, sur l'un des sommets qui le dominent, la ruine qu'Ismayl m'a nommée Qalâat-el-Hammam, aujourd'hui Mohammed me la désigne sous le nom de Qalâat-el-Mâan. Ceci se rapproche fort du nom Qalâat-ebn-Mâan. La ruine porte-t-elle en réalité les deux noms que j'ai recueillis? Je suis bien tenté de le croire. M. J. de Bertou[1] cite aussi le Qalâat-ebn-Mâan, qui pourrait bien être, à son avis, la Taricheæ de Josèphe. Je me dispense de discuter cette identification.

Au delà d'el-Medjdel commence immédiatement une petite plaine bien arrosée, bien fertile, et dont l'aspect est charmant. Cette plaine, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr, le petit Rhôr, le petit marais, c'est la plaine que Josèphe décrit en l'appelant Djennesar[2], et dont il fait un délicieux tableau. Ce tableau a pu être d'une scrupuleuse vérité, à en juger par l'état actuel du terrain que la culture n'a pas abandonné, il est vrai, mais dont les habitants sont trop clairsemés, pour qu'ils puissent en tirer tout le parti qu'on en tirait autrefois. Dans sa description, Josèphe a inséré une phrase qui est bien précieuse. Voici cette phrase : « Joignez à la douceur de l'air, le bienfait d'une source très-abondante que les habitants du pays appellent Capharnaoum. Quelques personnes ont cru

1. *Bull. de la Soc. de géogr.*, t. XII, nº 69 et 70, p. 146.
2. Bell. Jud., III, X, 8.

que cette source était reliée au Nil, parce qu'elle engendre des poissons semblables au korakinos, qui vit dans les marais, près d'Alexandrie. Cette plaine a, sur la côte du lac qui porte le même nom qu'elle, une longueur de trente stades et une largeur de vingt seulement [1]. »

Concluons de ce passage, que la plaine que Josèphe appelle Γεννησὰρ, et qui n'est que notre el-Rhoueyr, parce qu'il n'y a pas, au bord du lac, d'autre plaine qui puisse lui disputer cet honneur, a donné son nom au lac lui-même. Concluons-en de plus, que la Capharnaüm des Évangiles se trouvait forcément dans cette plaine, puisque du temps de Josèphe, c'est-à-dire à un demi-siècle de distance seulement, les habitants du pays appelaient Capharnaoum la source qui fertilisait la plaine de Gennesar.

Maintenant, était-ce la source même qui portait le nom de Capharnaoum? Évidemment non. Il serait absurde de supposer que l'on eût donné à une source un nom propre commençant par le mot « kafr, » village. Il serait tout aussi absurde de supposer que Josèphe, qui apparemment savait sa langue maternelle, aurait commis une semblable bévue, sans s'en douter. Sa phrase a donc été forcément, indubitablement tronquée, et ce qu'il a voulu dire, c'est que cette belle source s'appelait la source de Capharnaoum. Capharnaoum était donc près de la source qui lui avait emprunté son nom : donc la source une fois trouvée, Capharnaüm doit être retrouvée aussi. Nous allons voir que cette conclusion toute logique se vérifie sur place, dès que l'on veut bien apporter un peu d'attention à l'examen du terrain.

1. Πρὸς γὰρ τῇ τῶν ἀέρων εὐκρασίᾳ καὶ πηγῇ διάρδεται !..... γονιμωτάτῃ. Καφαρναοὺμ αὐτὴν οἱ ἐπιχώριοι καλοῦσι. ταύτην φλέβα τοῦ Νείλου τινὲς ἔδοξαν ἐπεὶ γεννᾷ τῷ κατὰ τὴν Ἀλεξανδρέων λίμνην κορακίνῳ παραπλήσιον. Μῆκος δὲ τοῦ χωρίου παρατείνει κατὰ τὸν αἰγιαλὸν τῆς ὁμωνύμου λίμνης ἐπὶ σταδίους τριάκοντα καὶ εὖρος εἴκοσι. Bell. Jud., III, X, 8.



Lorsqu'on a dépassé el-Medjdel depuis une dizaine de minutes, on traverse le Nahr, qui sort de l'Ouad-el-Hammam, et l'on trouve un peu plus loin, à droite du chemin et au milieu d'un épais fourré d'arbrisseaux, de plantes grimpantes et de hautes herbes, un magnifique bassin rond, d'une construction extrêmement soignée. Le bord de ce bassin forme un massif de maçonnerie revêtu de belles pierres de taille, et dont l'épaisseur varie de cinq à six mètres. Le bassin a de vingt à vingt-cinq mètres de diamètre, et deux mètres de hauteur au-dessus du fond. L'eau qu'il contient, et dont la profondeur n'est guère que de deux pieds au plus, est très-belle et très-limpide. On y voit nager une foule de petits poissons très-vifs, assez semblables pour la forme et la taille, autant que j'en ai pu juger « grosso modo, » à de beaux goujons ou à des éperlans[1]. A l'ouest de ce superbe bassin, la plaine est bornée par des coteaux jonchés de blocs de lave en innombrable quantité. Évidemment ces blocs ne sont pas venus là tout seuls, et ils sont, comme ceux de Tarichеæ, les restes des constructions d'une ville antique. Seulement, ils sont certainement plus gros que ceux de Taricheæ, et je n'hésite pas à croire que cet excès de dimensions dénote un excès d'antiquité.

Il ne me paraît pas possible de douter de l'identité de la source que renferme le bassin de pierre décrit tout à l'heure, et qui s'appelle aujourd'hui el-Ayn-el-Medaouarah (la fontaine ronde), avec la source dont parle Josèphe et qu'il appelle source de Capharnaoum. Celle-ci arrosait et fertilisait la plaine de Gennesar; l'autre arrose et fertilise toujours la plaine de Gennesar, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr; car l'eau s'échappe du bassin par un large ruisseau, duquel on pour-

1. Ce bassin est tout à fait analogue aux bassins de Ras-el-Ayn près Sour, et comme eux il était destiné à envelopper la source qui devait fertiliser la contrée, et à emmagasiner pour ainsi dire ses eaux.

rait très-aisément tirer des canaux d'irrigation La fontaine de Josèphe nourrissait une foule de petits poissons; la fontaine ronde contient encore les descendants des poissons dont la présence a été signalée par Josèphe. Nous sommes donc incontestablement sur le territoire de Capharnaoum, lorsque nous sommes à l'Ayn-el-Medaouarah. Les ruines aujourd'hui reconnaissables, dont les blocs basaltiques jonchent les coteaux voisins, sont donc, incontestablement aussi, les ruines de la Capharnaüm des Évangiles.

A partir de ce bassin remarquable, les ruines ne cessent pas de se montrer jusqu'au village ruiné d'Abou-Chouched. Ce village se trouve sur une colline qui se rattache à la chaîne qui borde à l'ouest la plaine de Gennesar ou d'el-Rhoueyr, et elle s'avance vers l'est, pour rétrécir notablement cette petite plaine. Une quantité très-considérable de blocs de lave jonche tout le site d'Abou-Chouched, et un glacis, formé de blocs énormes de même nature et aussi bien conservé que le glacis de pierres construit au bas du château de Karak, garnit la base de la colline sur laquelle était le village. De celui-ci il ne reste que des pans de mur d'apparence tout à fait moderne, mais au milieu desquels est encore debout une tour carrée et voûtée, construite en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain du haut empire. Cette tour est appliquée contre une muraille de construction plus récente.

Au delà, vers le nord-est, les ruines, c'est-à-dire les accumulations sur le terrain, de blocs de lave provenant certainement d'édifices antiques, continuent à se montrer jusqu'au bord d'une petite rivière d'eau pure et vive, qu'on m'a nommée Nâhr-el-Aamoud, et qui descend de l'Ouad-el-Aamoud (vallée de la colonne). Au bord de ce large ruisseau, qui roule de belles eaux limpides, est un moulin abandonné. Le Rév. Robinson et M. de Bertou ont, pour ce ruisseau, obtenu de leurs

guides l'indication qu'il descendait de l'Ouad-er-Rabadyeh. Lequel des deux noms est le bon? Je l'ignore. Mais probablement tous les deux sont admissibles, car le village de Rabadyeh se trouve dans l'Ouad-el-Aamoud. Dans la plaine, au-dessous des mêmes collines qui avoisinent Abou-Chouched, Robinson a rencontré, en se dirigeant au nord-est, vers le Khan-Minieh, un fût de colonne calcaïre d'une vingtaine de pieds de longueur et de deux pieds de diamètre. Il suppose, avec raison, que l'Ouad-el-Aamoud a reçu son nom de la présence de cette colonne qui n'est certainement pas venue là toute seule, et que les Arabes n'ont probablement jamais eu l'idée d'amener en ce point. Cette colonne appartient donc aux immenses ruines en blocs de lave, qui commencent vis-à-vis l'Ayn-el-Medaouarah, et qui ne cessent qu'au bout de l'Ouad-el-Aamoud.

A quelle localité appartiennent ces ruines immenses. Celles qui sont dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, à Capharnaüm, très-certainement. Mais Capharnaüm s'étendit-elle jusqu'à Abou-Chouched? C'est ce que je ne puis croire, vu la grandeur d'une pareille ville. Il y a donc eu probablement au-dessus de la plaine de Gennesar deux villes qui se sont succédé; la plus ancienne, placée au nord vers l'entrée de cette plaine fertile, aura occupé la colline d'Abou-Chouched (le père Scorpion) qui en était la clef, et c'était une place forte dont un glacis de blocs de lave garantissait les abords. Cette ville antique, je vais essayer, tout à l'heure, de prouver que c'était Kenret. La seconde, contemporaine de Taricheæ, construite comme elle, et avec les mêmes matériaux qu'elle, était vers l'extrémité sud d'el-Rhoueyr, et dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, que Josèphe appelle Capharnaoum.

Remarquons en passant que, si je ne me trompe pas, sur la rive occidentale du lac de Gennezareth deux villes importantes étaient assises aux deux extrémités : Taricheæ au sud,

Kenret au nord. Cette disposition de villes importantes avait également lieu au bord occidental du lac Asphaltite, puisque Sodome était à la pointe sud et Gomorrhe à la pointe nord de la côte. Nous verrons que le même système d'établissements se reconnaît encore lorsqu'il s'agit du Bahr-el-Houleh.

Revenons à Capharnaüm. Ce nom signifie village de Nahoum (כפר נחום). Cette ville était sur la limite des deux tribus de Zabulon et de Nephtali, et au bord de la mer de Galilée[1].
5. Notre Seigneur, quittant Nazareth, vint y demeurer[2], si bien que Capharnaüm est appelée dans l'Évangile ἰδία πόλις, la ville particulière de Jésus-Christ. C'était une ville florissante[3], et l'on y descendait en venant de Kana[4] comme en venant de Nazareth[5].

Nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu (II-23) cette terrible parole de Jésus-Christ, prononcée contre Capharnaüm: Et toi, Capharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Καὶ σὺ Καπερναοὺμ ἡ ἕως τοῦ οὐρανοῦ ὑψωθεῖσα, ἕως ᾅδου καταβιβασθήσῃ. La prophétie s'est bien ponctuellement accomplie, puisque ceux-là même qui ont été à la recherche de ses ruines les ont méconnues, ainsi que l'a fait le Rév. Robinson qui, s'il avait étudié les vestiges de Tarichеæ, ne s'y serait certainement pas trompé.

Voici ce que cet ardent explorateur des antiquités bibliques dit de ce qui, pour moi, représente indubitablement Capharnaüm[6] : « I ascended it therefore, (sur les coteaux couverts de blocs de lave, et qui dominent à l'ouest l'ayn el-Medaouarah) excited with the eager hope of finding some trace of a former

1. Mathieu, IV, 13.
2. Marc, II, 1, et Mathieu, loc. cit,
3. Math., II, 23.
4. Jean, II-12, et IV-46.
5. Luc, IV, 31.
6. Tome III, p. 284.

site, which then I should hardly have hesitated to consider as the remains of Capernaum; but my hope ended in disappointment; a few stones had indeed bein thrown together; but there was nothing which could indicate, that any town or village had ever occupied the spot. » Je suis très-heureux de trouver dans ce passage un fait que je n'ai pas pris la peine d'aller vérifier moi-même, la chose me paraissant, *à priori*, superflue. Si quelques pierres ont été assemblées, cela me suffit amplement; les autres ont été désassemblées, voilà tout. En résumé, Capharnaüm, que Josèphe place là, y était indubitablement, et des blocs dispersés sont tout ce qui reste de cette ville.

Nous avons vu, à propos de Tibériade, que l'empereur Constantin accorda à un Juif converti, nommé Joseph, le droit de bâtir une église chrétienne dans cette ville, ainsi qu'à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. C'est Épiphanius [1] qui rapporte ce fait, en racontant que, jusqu'à cette époque, les Juifs seuls avaient eu le droit d'habiter cette ville. Reland fait observer, de plus, qu'Épiphanius [2] semble croire que Capharnaüm n'était pas au bord de la mer. Épiphanius était parfaitement dans le vrai, et il avait raison de ne pas dire que cette ville fût baignée par les flots du lac de Gennezareth.

Josèphe nous fournit encore un détail extrêmement important sur cette ville, qu'il désigne cette fois sous un nom un peu différent [3]. Des troupes royales, sous les ordres de Sylla, serraient de près Julias. Josèphe envoya au secours de la place deux mille hommes sous les ordres de Jérémie. Celui-ci plaça son camp à un stade de Julias, du côté du Jourdain, et n'engagea pas de combat sérieux avec l'ennemi. Josèphe vint alors

1. Adv. hær., lib. I, p. 128 et 136.
2. Adv. hær., lib. II, p. 438.
3. Vit. Jos., 72.

en personne rejoindre Jérémie, avec trois mille hommes de plus. Il disposa, le lendemain, une embuscade dans une vallée cachée et assez rapprochée du camp ennemi, puis, en escarmouchant et en simulant la fuite, il provoqua une sortie, pendant laquelle Sylla vint donner, tête baissée, au milieu de l'embuscade qui lui était tendue. En revenant avec les siens à la charge, Josèphe fut renversé avec son cheval qui s'était empêtré dans un endroit bourbeux. Dans cette chute, il eut une foulure des articulations de la main, et, lorsqu'on le releva, il fallut le transporter au bourg nommé Kepharnomè (Κεφαρνώμην). Les soldats de Josèphe, inquiets des suites de l'accident arrivé à leur général, cessèrent de poursuivre l'ennemi, et revinrent s'enquérir avec anxiété de son état. Des chirurgiens furent appelés et pansèrent le blessé, qui dut rester là pendant le reste de la journée, parce qu'il avait un peu de fièvre; mais, pendant la nuit, il fut transporté à Taricheæ, avec l'assentiment des médecins.

Eusèbe et saint Jérôme se sont contentés de dire que Capharnaüm existait de leur temps sur les bords du lac.

Au VIe siècle, Antoninus le martyr parle ainsi de cette ville : Deindè venimus in civitatem Capharnaum, in domum Petri quæ modo est basilica. La maison de l'apôtre saint Pierre avait donc été transformée en église. Au VIIe siècle, Adamnanus est plus explicite, à propos de Capharnaüm; voici ce qu'il dit[1] : Qui ab Hierosolymis descendentes Capharnaum adire cupiunt, ut Arculfus refert, per Tiberiadem viâ vadunt rectâ. Deindè secùs lacum Cinereth quod est et mare Tiberiadis et mare Galileæ, locumque superius memoratæ benedictionis pervium habent; a quo per marginem ejusdem supra commemorati stagni non longo circuitu Capharnaum perveniunt ma-

1. De Locis sanctis, lib. II.

ritimam, in finibus Zabulon et Neptalim, quæ, ut Arculfus refert, qui eam de monte vicino prospexit, murum non habens, angusto inter montem et stagnum coartata spatio, per illam maritimam oram longo tramite protenditur, montem ab aquilonali plaga, lacum vero ab australi habens, ab occasu in ortum extensa dirigitur. J'avoue que cette description n'est pas d'accord avec le site réel de Capharnaüm, tel que je crois l'avoir déterminé en toute certitude, mais je m'en console en pensant qu'il serait absolument impossible de trouver, de ce côté du lac, un site semblable à celui qui est dépeint. Le point seul où le Jourdain entre dans le lac de Gennezareth, satisferait aux conditions d'orientation fixées par la description d'Arculfe, et il n'y satisferait d'ailleurs que sur une longueur minime. Il y à donc évidemment eu confusion dans la détermination de cette orientation qui doit être corrigée, en inclinant le tout à quarante-cinq degrés à peu près.

Venons maintenant à Kenret. Parmi les places fortes de la tribu de Nephtali, nous trouvons mentionnée Kenret, après Hamath et Rakath[1]. Ainsi ces villes étaient assez voisines. Si, donc, nous avons deviné juste à propos de Qalâat-el-Hammam, ou Qalâat-el-Mâan, en l'identifiant avec Hamath, Kenret devait être peu éloignée de cette place. Nous avons vu, d'après l'évangile de saint Mathieu (IV, 13), que Capharnaüm était sur la limite des tribus de Zabulon et de Nephtali : Kenret était donc indubitablement au nord de Capharnaüm.

Kenret était tout aussi certainement au bord du lac de Tibériade. Nous lisons en effet dans Josué (XII, 2 et 3) que Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à Hesboun, dominait — depuis Arâïr, qui est sur le bord du fleuve Arnon, et le milieu du fleuve, et la moitié de Galâad jusqu'au Iabok, fleuve qui est la limite

1. Josué, XIX, 35.

des enfants d'Ammon, et la plaine jusqu'à la mer de Kenrout à l'orient, jusqu'à la mer de la plaine, la mer salée à l'orient, sur le chemin de Beit-Heyasmout, et vers le sud, sous Asedout du Fesgah. — La mer salée c'est le lac Asphaltite, la mer de Kenrout, c'est tout aussi certainement le lac de Tibériade, ou de Gennezareth. Kenrout et Kenret ne diffèrent qu'en ce que la voyelle *ou* a été exprimée dans le verset 3 du chapitre XII de Josué. Le lac Asphaltite s'appelait donc mer de Kenrout, ou de Kenret, avant de s'appeler mer de Gennezareth. Cela est si vrai que, dans les Nombres (XXXIV), le lac est appelé mer de Kenret (ים כנרת). Un lac prend son nom d'une localité qui est sur ses bords; aussi notre lac s'est-il appelé lac de Gennezareth, de la petite plaine de Gennesar, si justement vantée par Josèphe, et qu'il baigne au nord-ouest; et, postérieurement, lac de Tibériade, de la ville de Tibériade au pied de laquelle il s'étend.

Dans les Évangiles, le nom que Josèphe écrit Gennesar (ce nom est déjà donné dans le livre des Maccabées, I, XI, 67) et Gennesaritis, devint Gennezareth. Incontestablement, les deux plus anciens noms de ce lac sont : lac de Kenret ou de Kenrout, et lac de Gennezareth. Outre que ces deux noms ont une ressemblance de consonnance, assez étrange si elle n'était que fortuite, il semble peu probable qu'on ait rejeté l'un pour adopter l'autre, tandis qu'il est tout naturel qu'après la fondation de la somptueuse Tibériade, l'appellation de cette ville se soit étendue aux eaux dont elle était la reine, Je n'hésite donc pas, pour ma part, à regarder le nom Gennezareth comme dérivé du nom primitif Kenret.

Il y a bien près de là à la conclusion que Kenret avait également donné son nom à la riche plaine qui devint plus tard la plaine de Gennesar, comme le lac de Kenret devint le lac de Gennesar. Au reste, ce qui démontre que je suis dans le vrai.

c'est qu'à propos du verset 2 du chapitre XI de Josué, où il est dit dans le texte hébraïque : Au midi de Kenrout (נגב כנרות), le texte chaldéen porte : Au midi de Ginousar (דרום גינוסר) ; pour le traducteur chaldéen, Kenrout et Gennesar, c'était la même chose. On me permettra de me contenter de cette preuve d'identité.

Concluons : Kenret était au nord de Capharnaüm, puisqu'elle était de la tribu de Nephtali, et que Capharnaüm était sur la frontière de Nephtali et de Zabulon. Kenret était dans la plaine de Gennesar comme Capharnaüm. Cette plaine n'avait que trente stades de long, dit Josèphe, c'est-à-dire un peu plus de six de nos kilomètres. Il en résulte forcément que Capharnaüm et Kenret étaient séparées d'environ une lieue kilométrique. Maintenant, reportons-nous au terrain. A l'entrée de la plaine d'el-Rhoueyr se trouve forcément Capharnaüm, auprès de la fontaine à laquelle Josèphe donne ce nom ; Kenret était donc vers le point où se trouve le village d'Abou-Chouched, et, comme à Abou-Chouched se montrent les restes non équivoques d'une place forte de la plus haute antiquité, je n'hésite pas à mettre en ce point la Kenret ou Kenrout biblique.

Maintenant, revenons à notre itinéraire. Après avoir dépassé le village d'Abou-Chouched, nous avons toujours marché au nord-est, et, après avoir traversé le Nahr-el-Aamoud, ou Nahr-Rabadyeh, à gauche de son moulin abandonné, nous sommes allés mettre pied à terre, au delà d'un autre ruisseau que l'on m'a nommé, certainement à tort, Nahr-et-Tabrhah, et qui n'est, je le crois, que le véritable Nahr-el-Aamoud. Il faudrait donc conserver le nom de Nahr-Rabadyeh au beau ruisseau que l'on traverse près d'Abou-Chouched. Il était temps de nous reposer, et de prendre notre repas du matin, dont nous commencions à avoir grand besoin. Un bouquet d'arbres nous offrait d'ailleurs un abri contre le soleil dévorant qui nous as-

sassinait depuis quelques heures, et il était sage d'en profiter. Nous voilà donc arrêtés au pied même de la chaîne de montagnes qu'il va falloir franchir tout à l'heure, pour gagner Safed. Nous nous installons à l'ombre, le moins mal que nous pouvons, malgré les broussailles et les orties, malgré surtout les moustiques qui nous font une rude guerre, et nous nous hâtons de déjeuner, pour nous remettre en route le plus promptement possible.

Au point où nous sommes, nous paraissons avoir à peu près atteint le fond du golfe que forme la pointe nord du lac de Gennezareth, ou du moins la rive qui se présente à notre droite, paraît se diriger à l'est-nord-est. Un peu plus loin, à droite, que le point où nous sommes arrêtés, est le Khan-Minieh [1]. Au bas de celui-ci, c'est-à-dire entre lui et la mer, on m'indique, dans la prairie, l'Ayn-et-Tineh (la fontaine du figuier isolé). Je n'aperçois pas de figuier, il est vrai, autour du point que l'on me désigne, mais je vois très-distinctement quelques ruines peu considérables, consistant toujours en blocs de lave noire gisant sur le terrain. Plus loin encore et dans la même direction que le Khan-Minieh, on aperçoit nettement les bâtiments de quelques moulins que l'eau met, ou du moins mettait jadis, en mouvement, car j'ai bien peur qu'ils ne soient pas mieux entretenus que celui que nous avons rencontré au nord d'Abou-Chouched. C'est au delà de ces moulins, me dit Matteo, qui a plusieurs fois parcouru ce canton, en accompagnant des voyageurs dont il était le drogman, que se trouvent les ruines de Capharnaüm, ruines au milieu desquelles il y a des colonnes et des fragments de sculpture. Enfin devant nous, dans le flanc de la montagne qui borne au nord la

1. C'est un vaste khan aujourd'hui ruiné, et qui est déjà mentionné sous ce nom, dans la Vie de Selah-ed-Dyn par Beha-ed-Dyn.

plaine où nous sommes arrêtés, se montre une grotte, placée à trois cents mètres environ sur notre droite.

Le Rév. Robinson, qui a parcouru avec soin toute cette portion de la côte, jusqu'au point où le Jourdain verse ses eaux dans le lac de Gennezareth, a donné sur elle des détails du plus haut intérêt. Voici la substance de son récit. Depuis le Khan-Minieh, aussi bien que depuis la plaine d'el-Rhoueyr, la côte a une direction générale au nord-est, et les rochers élevés qui ferment la plaine au nord, forment, au delà du Khan, un promontoire qui avance jusque dans le lac. On peut passer au delà, par un sentier étroit et difficile, taillé dans le roc, et qui contourne la pointe, à peu près au niveau de l'eau. Mais la route de Damas, à partir du Khan-Minieh, entre directement dans la montagne, pour aller, en franchissant celle-ci, rejoindre le Djesr-Benat-Yacoub, pont sur lequel les caravanes traversent le Jourdain, au sud du Bahr-el-Houleh.

Après une marche de cinquante minutes, Robinson se trouva de l'autre côté du khan. Quelques minutes de plus l'amenèrent à l'Ayn-et-Tabighah. (J'ai dit plus haut que mes guides m'ont nommé Nahr-et-Tabrhah le beau ruisseau au nord duquel nous avons déjeuné, un peu à l'ouest du Khan-Minieh. C'est donc une erreur de leur part.) Là est un petit village, et un magnifique cours d'eau qui alimente encore une ou deux paires de meules. Plusieurs autres moulins sont en ruine. Juste à l'est des moulins, et à droite du chemin est une fontaine entourée d'un mur circulaire en pierre, semblable aux bassins de l'Ayn-el-Barideh; cette fontaine se nomme Ayn-Eyoub.

Quarante minutes plus tard, Robinson arrivait aux ruines nommées Tell-Houm. Ces ruines sont sur un monticule littéralement couvert de blocs de lave. Elles sont très-considé-

rables, car elles ont au moins un demi-mille de longueur, parallèlement à la côte, et une largeur d'environ moitié. Elles consistent en fondations et en murs écroulés, le tout construit en blocs non taillés, à l'exception de deux ruines; l'une est un édifice de petite dimension, placé au bord de la plage, et qui semble avoir été construit avec des pierres de taille, des colonnes et des pilastres provenant de monuments plus anciens. Non loin de là se voient, gisant sur le sol, les restes d'un monument qui, pour la grandeur, le travail et l'ornementation, surpasse tout ce que Robinson avait vu jusque-là en Palestine. Le savant explorateur a mesuré ce qui en reste, et il a trouvé cent cinq pieds de longueur au mur septentrional et quatre-vingts pieds au mur occidental. Tout l'intérieur et les alentours de l'édifice sont jonchés de fûts de colonnes de calcaire compacte, portant de très-beaux chapiteaux corinthiens, de fragments d'entablements sculptés et de frises chargées d'ornements; les colonnes sont grosses, mais d'une hauteur médiocre. Une colonne-double, avec chapiteaux et bases, le tout taillé dans un même bloc, se trouve là, et Robinson fait remarquer, avec raison, qu'elle est le pendant de la magnifique colonne-double de syenite, qui se voit dans les ruines de la cathédrale de Tyr. Quelques blocs de grandes dimensions portent, sur un de leurs côtés, des panneaux chargés d'ornements que le temps a rendus méconnaissables. Enfin la place où se trouve cette belle ruine est désolée et morne, et les flots du lac viennent baigner les débris confusément entassés sur la rive.

Robinson ne s'étonne pas qu'on ait eu la pensée de faire de Tell-Houm l'emplacement de Capharnaüm. Nau et Pockoke, qui les premiers ont signalé ce lieu intéressant, disent qu'il passe communément pour offrir les ruines de Capharnaüm, et depuis eux, bon nombre de voyageurs ont visité Tell-Houm et ont toujours répété la même chose.

En quittant Tell-Houm, Robinson traversa une vallée humide, dans laquelle sont des sources nommées Ayoun-el-Abbâsy. Au delà, la côte s'élève doucement vers le nord, et présente toujours un grand nombre de blocs de lave. Vingt-cinq minutes après, notre voyageur passa devant un vallon nommé Ouad-el-Echcheh, duquel sort un petit ruisseau qu'alimentent quelques sources placées dans ce vallon. Enfin, après une heure et demie de marche depuis Tell-Houm, il atteignit le bord du Jourdain.

De toutes ses observations, Robinson conclut, en définitive, que l'Ayn-et-Tineh est la fontaine que Josèphe nomme Capharnaüm, et que le site de cette place importante est au khan-Minieh [1]; mais, pour cela, il faut qu'il suppose 1° que les pierres provenant de la destruction de la ville, ont été emportées à Thabarieh, ce qui ne présente pas une médiocre difficulté, et 2° que les poissons dont parle Josèphe, sont des poissons qui remontent du lac même, par le ruisseau que forme l'Ayn-et-Tineh. Admettons que l'objection que présente tout d'abord l'absence de ruines considérables au khan-Minieh, soit écartée par l'hypothèse de Robinson; je demanderai alors où était Kenret, qui se trouvait forcément au bord du lac de Gennezareth, dans la plaine de Gennesar, et au nord de Capharnaüm? Jusqu'à ce que cette difficulté soit résolue, je me permettrai de maintenir ce que j'ai avancé plus haut, à savoir, que les ruines de Capharnaüm sont sur les collines, à l'ouest de l'Ayn-el-Medaouarah, et que les ruines de Kenret sont à Abou-Chouched.

Que deviennent alors les ruines du khan-Minieh, et celles de Tell-Houm? A quelles localités appartiennent-elles? C'est ce que je vais essayer d'établir [2].

1. Quaresmius avait adopté la même conclusion relativement au khan-Minieh.

2. Voici ce que je lis dans le journal de M. J. de Bertou (loc. cit., p. 147) : « A mille cinquante mètres au delà du Wady-Amoud, on trouve Khan-el-Minia où

Nous avons à retrouver sur la côte galiléenne du lac de Gennezareth, c'est-à-dire sur la côte occidentale, deux localités importantes qui nous sont désignées par les Évangiles, comme étant assez voisines de Capharnaüm : ce sont Bethsaïda et Khorazyn. Nous avons vu que toute la partie sud de la plaine de Gennesar était occupée par Magdala, Capharnaüm et Kenret ; c'est donc fort probablement au delà de Kenret et par suite du village actuel d'Abou-Chouched, que nous devons chercher les traces de Khorazyn et de Bethsaïda. Commençons par la première de ces deux villes, et voyons ce que nous en savons.

. Dans l'évangile de saint Mathieu (xi, 21) et dans celui de saint Luc (x, 13) sont rapportées les malédictions que le Christ prononça contre Khorazyn, Bethsaïda et Capharnaüm. Le nom de Khorazin est orthographié Χωραζὶν dans saint Luc, et Χοραζὶν dans saint Mathieu. Saint Jérôme nous apprend que c'était une petite place de Galilée, située à deux milles (in secundo lapide) de Capharnaüm. Il est vrai qu'Eusèbe en compte douze au lieu de deux. Mais saint Jérôme, en rappro-

N. S. J. C. délivra le Gadaréen du malin esprit, et le fit passer dans un troupeau de pourceaux qui se précipitèrent du haut de la colline dans le lac. D'anciens aqueducs passent sous cette colline et conduisent l'eau qui fait tourner les moulins de el-Tabagha, près desquels il y a une source d'eau thermale, Tannour-Ayoub. A deux mille cent mètres de la source thermale, on voit des ruines qui conservent encore le nom de Kafernahoum. Deux mille cent mètres plus loin, d'autres ruines couvrent une grande étendue de terrain ; leur nom est el-Ascheh-el-Kebir. Enfin, à mille mètres de ce dernier point, on trouve l'embouchure du Jourdain, le Scheriâa des Arabes, qui forme de vastes marais à droite et à gauche, et une petite île dans le milieu de sa largeur. Je mis pied à terre sur un sol tout volcanique qui ressemble à de la lave réduite en poussière, comme ces riches terrains qui sont sur les versants du Vésuve et dans l'île d'Ischia. Sur la rive gauche du fleuve, je reconnus les ruines d'une ville, probablement Julias ? Les Arabes les nomment el-Aaradjé. A peu de distance, sur les montagnes vers l'est, on m'indiqua d'autres débris de constructions nommés el-Maschadieh et Koufer-Hareb ; puis ensuite Eukliah qui est sur la rive droite du fleuve et près de son embouchure. » Le nom de Julias, ΙΟΥΛΙΑΣ, ne se serait-il pas conservé dans le nom Eukliah, recueilli par M. de Bertou ? Je suis bien tenté de le croire.

chant de ce chiffre celui de la longueur même du lac de Gennezareth, longueur qui ne dépasse pas douze milles, démontre qu'il y a forcément une erreur dans ce chiffre qu'il corrige ainsi que je viens de le dire. Saint Jérôme, dans son commentaire d'Isaïe, dit encore : In littore maris Gennezareth sita fuisse Capharnaüm, Tiberiada, Bethsaïda et Chorazain. Cette dernière localité était donc sur la côte.

Henri Ernst [1] pensait que ce nom devait se décomposer en χώρα, région, et Ζὶν, nom propre de lieu; je suis bien tenté de croire que Ernst avait raison. Voici pourquoi : Entre le khan-Minieh et la rive du lac, se trouve l'Ayn-et-Tineh (Robinson l'appelle Ayn-et-Tin). Autour de cette source sont des ruines que Quaresmius et Robinson lui-même prennent pour celles de Capharnaüm. Ces ruines ont donc, bien que de loin je les aie jugées fort peu considérables, des dimensions telles, qu'on peut, sans se compromettre, avancer qu'en ce point, a existé un bourg antique. Dès lors, je dis que ce bourg est Khorazyn. En voici les raisons : Suivant saint Jérôme, Khorazyn était à deux milles de Capharnaüm; cette mesure s'accorde avec la distance qui sépare l'extrémité nord des ruines de Capharnaüm, des ruines placées au khan-Minieh, et autour de l'Ayn-et-Tineh. D'un autre côté, le nom Ayn-et-Tineh ou Ayn-et-Tin (quelle que soit la vraie forme de ce nom, il signifie toujours source du Figuier) ne nous a-t-il pas conservé le vrai nom primitif du lieu que les évangélistes appellent Χώρα Ζὶν, la région, la contrée de Ζὶν? En hébreu, צין ou צן est le nom du palmier nain : ne se pourrait-il pas très-bien que le nom Χωραζὶν, signifiant contrée du palmier nain, se soit transformé parmi les Arabes, en Belad-et-Tin, d'abord; puis, qu'il ne soit plus resté de traces de ce nom, que dans Ayn-et-Tyn, appel-

1. Observationes variæ, Amstelodami, 1686, lib. II, cap. 6.

lation d'une source qui n'était pas sujette à périr, comme la ville qu'elle avoisinait? Je livre avec une certaine confiance ces observations au lecteur, et je me permets de placer la Khorazyn des Évangiles, aux ruines que domine le Khan-Minieh.

Passons à Beth-Saïda. Cette ville de Galilée est comprise par Jésus-Christ dans les mêmes malédictions que ses voisines Khorazyn et Capharnaüm [1]; seulement, dans saint Luc, le nom de cette ville est écrit Βηθσαϊδά, et dans saint Mathieu Βηθσαϊδάν. Cette dernière forme nous fait connaître la signification de ce nom, dans lequel il faut chercher les deux mots Beit, maison, et Saïdoun, pêche (צידון de ציד, chasser et pêcher). Beth-Saïda avait donc reçu son nom de l'industrie de ses habitants. C'était une ville, puisque saint Jean (I, 45) et saint Luc (IX, 10) lui donnent le titre de πόλις. Pourtant saint Marc (VIII, 22) l'appelle simplement bourg (ἔξω τῆς κώμης, hors du bourg, et εἰς τὴν κώμην, dans le bourg). Du reste, cette double appellation n'est pas particulière à Beth-Saïda, puisque dans les Évangiles, Beit-Lehm elle-même est appelée tantôt ville, tantôt bourg [2]. Un autre nom, encore plus infime, est donné à Beth-Saïda, dans un commentaire de saint Pierre, publié d'après le manuscrit de Médicis et inséré au tome V des « Acta sanctorum, mensis junii. » Ce passage cité par Reland est ainsi conçu : « Pierre habitait la Galilée, qui est un pays de la Palestine. Sa patrie était Beth-Saïda, petite ville de peu d'importance (μικρόν τι καὶ εὐτελὲς πολίχνιον).

Les évangiles nous apprennent encore que Beth-Saïda était au bord du lac de Gennezareth [3], et sur la rive occidentale. puisque nous lisons « εἰς τὸ πέραν πρὸς Βηθσαϊδάν, sur l'autre rive.

1. Mathieu, XI, 21; Luc, X, 13.
2. Saint Luc, II, 4, et saint Jean, VII, 42.
3. Saint Jean, XII, 21 ; saint Marc, VI, 45, et VIII, 22.

vis-à-vis Beth-Saïda, » dans le deuxième verset que je viens de citer. Épiphanius[1], nous dit que Capharnaüm et Beth-Saïda étaient deux villes peu éloignées l'une de l'autre (οὐ μακρὰν ὄντων τῶν τόπων τούτων τῷ διαστήματι).

Josèphe nous parle d'une Beth-Saïda qui était située dans la Gaulonitide et dans la Tétrarchie de Philippe. Cette Beth-Saïda, dit l'historien des Juifs, était sur le bord du lac de Gennezareth ; elle fut relevée et embellie par le Tétrarque, qui lui donna le nom de Julias[2], en l'honneur de Julie, fille d'Auguste (κώμην δὲ Βηθσαιδὰν, πρὸς λίμνῃ δὲ τῇ Γεννησαρίτιδι πόλεως παρασχὼν ἀξίωμα, etc.). Dans la guerre des Juifs (II, IX, 1), Josèphe rappelant le même fait, dit que Julias fut fondée par le Tétrarque Philippe, dans la Gaulonitide du bord de la mer (κἀν τῇ κάτω Γαυλανιτικῇ). Dans le même livre (III, X, 7), Josèphe nous apprend que le Jourdain se jette dans le lac de Gennesar : μετὰ πόλιν Ἰουλιάδα ; on a toujours traduit ces mots par : après la ville de Julias. Mais μετὰ se prend souvent dans le sens de ἐπὶ, εἰς, διὰ ; on peut donc aussi bien traduire par : vers, ou auprès de.

Maintenant une ville de la Gaulonitide, pouvait-elle être en même temps une ville de la Galilée, dont Hérodes Antipas était le Tétrarque? Reland conclut que non, et que, par conséquent, il devait y avoir primitivement deux Beth-Saïda, dont l'une placée sur la rive occidentale du lac, conserva son nom, et se trouve fréquemment mentionnée dans les Évangiles, et dont l'autre, placée sur la rive orientale, perdit son ancien nom, en recevant celui de Julias, que lui imposa Philippe le Tétrarque. Il est vrai, ajoute ce savant, que quelques personnes supposent que la Galilée comprenait une partie de la Gaulonitide.

1. Adv. hæres, Lib. II, p. 437.
2. Ant. Jud., XVIII, II, 1.

Voyons s'il n'est pas possible de démontrer que Beth-Saïda-Julias fut en réalité sur la rive occidentale, et par conséquent la même que la Beth-Saïda de l'Évangile. Commençons par dire qu'il paraît au moins improbable que deux villes portant exactement le même nom, aient été situées, pour ainsi dire en contact l'une de l'autre, et sur les rives opposées du Jourdain. D'une autre part, remarquons qu'une partie de la décapole, contenant le territoire entier de Scythopolis (Beysan), était certainement sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout le reste de la province était sur la rive gauche. Dès lors il n'y a rien qui doive tout d'abord nous empêcher d'admettre qu'une portion de la Gaulonitide ait été située sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout le reste de cette province était sur la rive gauche.

Heureusement nous avons mieux que des hypothèses à faire valoir, en faveur de l'opinion qui de Beth-Saïda-Julias fait la Beth-Saïda des évangiles. Josèphe nous fournit des renseignements positifs, dans un récit que j'ai déjà analysé à propos de Capharnaüm, et que je suis obligé de reproduire en partie, parce que de ce récit résulte, je crois, la démonstration absolue que Julias était sur la rive droite du Jourdain. Lorsque Josèphe fit une chute de cheval, à la suite de laquelle on dut le transporter souffrant à Capharnaüm d'abord, et à Tarícheæ, dans la nuit suivante, il venait au secours de Julias, serrée de près par Sylla, chef des troupes royales. Sylla avait placé des postes qui occupaient les routes de Kana et de Gamala, afin d'empêcher les habitants de recevoir aucuns vivres venant des Galiléens. D'abord si Julias était sur la rive gauche du Jourdain, cette précaution, militairement parlant, était absurde; on ne jette pas des postes de l'autre côté d'une rivière, on en garde le gué ou les gués, s'il y en a plusieurs, et cela suffit. Sylla était campé à cinq stades seulement de Julias, c'est-à-

dire à environ un kilomètre. Jérémie, envoyé par Josèphe au secours de la place, va s'établir auprès du Jourdain et à un stade seulement de la ville. Jérémie était un homme de guerre; il ne se serait donc pas avisé de se porter de l'autre côté d'une rivière, dans laquelle on pouvait aisément le rejeter lui et sa troupe. Il campait donc forcément sur la rive droite du Jourdain et à un stade seulement de la ville. Des escarmouches ont lieu; donc évidemment les deux parties belligérantes sont sur la même rive. Josèphe arrive à son tour, pour appuyer les opérations de Jérémie. Il dresse une embuscade dans laquelle tombe l'ennemi qui le poursuit, lorsqu'il simule la fuite, puis à son tour Jesèphe revient à la charge et met les soldats de Sylla en déroute. Et tout cela se serait passé sur les deux rives du Jourdain? et des deux côtés on aurait exécuté des passages de rivière, avec l'ennemi sur les épaules. C'est tout simplement impossible; militairement parlant, c'est absurde. Dès lors, je me permets de conclure 1° que Julias était sur la rive droite du Jourdain, 2° que Beth-Saïda-Julias est la Beth-Saïda des évangiles, 3° que les belles ruines de Tell-Houm sont bien les ruines de l'une et de l'autre. Robinson[1], cite deux passages des écrivains de l'antiquité qui semblent me donner tort. Je n'ignore pas que Pline[2] dit : Jordanes in lacum se fundit amœnis circumseptum oppidis, ab oriente Juliade et hippo, a meridie Tarichea, etc., etc., et que saint Jérôme, dans son commentaire de l'évangile de saint Mathieu (XVI), s'exprime ainsi : Philippus... ex nomine filiæ ejus (Augusti) Juliadem trans Jordanem exstruxit. Examinons ces deux assertions qui, si elles étaient fondées, me donneraient tort. Pline, qui n'avait pas visité le pays, peut parfaitement se tromper pour Julias, comme il se trompe pour Taricheæ, et, précisément parce que Julias était

1. Tome III, p. 308, note 2.
2. Hist. nat., V, 15.

une ville de la Gaulonitide, l'avoir supposée à l'orient du lac de Gennezareth. Quant à saint Jérôme, la Julias dont il parle ainsi, est la Julias de Perée, celle à qui Hérode Antipas imposa ce nouveau nom, en lui faisant quitter celui de Betharamphta. ainsi que nous l'apprend Josèphe lui-même [1]. Celle-ci s'appelait aussi Livias, parce que la Julie dont elle reçut le nom était Julie Livie, femme d'Auguste. Cette ville était au pied du mont Faour ou Phogor, ainsi que nous l'apprend Eusèbe au mot Φογώρ. Au reste, au témoignage de Pline, on peut opposer un témoignage bien autrement concluant, à mon avis : c'est celui du géographe Ptolémée, qui dans la Galilée, donne les degrés de Sepphoris, de Capharcotia, de IVLIAS! et de Tiberias.

Une seule objection peut être élevée contre les conséquences que j'ai déduites du récit de Josèphe : c'est que si Jérémie est venu s'établir à un stade seulement de Julias, il ne pouvait pas être près du Jourdain, puisque de Tell-Houm il a fallu, à Robinson, une heure et demie de marche, pour arriver au bord de la rivière. A ceci je répondrai que l'expression dont se sert Josèphe est simplement πλησίον τοῦ Ἰορδάνου ποταμοῦ, et que cela peut parfaitement se traduire par ; du côté du Jourdain, en admettant que Josèphe ait voulu seulement indiquer que Jérémie s'était placé entre la ville et la rivière. En résumé, je maintiens avec une entière confiance l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Beth-Saïda des Évangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm.

Lorsque Robinson fut arrivé au bord du Jourdain, il fut pris d'un accès de fièvre, qui ne lui permit pas de faire avec son compagnon, M. Smith, une excursion sur la rive gauche du fleuve. Guidé par un scheikh des Rhaouarna, M. Smith passa

1. Ant. Jud., XVIII, II, 1.

le Jourdain à gué (on était alors au 20 juin), les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. En cinq minutes, il atteignit les ruines d'un village de médiocre étendue, construit en blocs de lave noire non taillés, semblables à ceux des ruines placées sur l'autre rive. Le seul objet qui fixa son attention, parmi ces décombres, fut un petit sarcophage également en lave. Un quart d'heure après, il rencontra un autre village ruiné, nommé Mechadyeh et construit aussi en blocs de lave. Vingt-sept minutes de chemin, toujours sur la côte du lac, sépare Mechadyeh d'une autre cité ruinée, plus grande, et bâtie en blocs de lave, sur une petite éminence qui s'avance un peu dans le lac. Cette localité se nomme Doukah. La plaine placée sur cette rive du lac de Gennezareth, et dans laquelle se trouvent ces diverses ruines, se nomme el-Batihah. De là, Smith se rendit à et-Tell qui est placé au nord, cinq degrés ouest, par rapport à Doukah. Il faut marcher diagonalement, à travers la plaine d'el-Batihah, pendant cinquante-cinq minutes, pour se rendre de l'un de ces deux points à l'autre. Et-Tell présente les ruines les plus considérables qui soient dans toute la plaine, et les Rhaouarna les regardent comme celles d'une espèce de capitale. Là encore il n'y a d'autres matériaux que des blocs de lave non taillés, sans le moindre indice d'art architectural. Il ne fallut que vingt minutes à M. Smith pour revenir, en traversant de nouveau le Jourdain à gué, au point où était plantée la tente du Rév. Robinson. Ce savant n'hésite pas à reconnaître Julias dans les ruines d'et-Tell. Mais trois objections, que je crois impossibles à détruire, me paraissent rendre cette identification inadmissible : 1° A et-Tell il n'y a que des ruines, pour ainsi dire, barbares, et pas une seule trace d'édifice somptueux, comme dut en contenir la Julias qui prit la place de Beth-Saïda. 2° Et-Tell n'est pas au bord du lac de Gennezareth; il en est à plus d'une lieue au nord; dès lors

le nom de Beth-Saïda (maison de la pêche) n'est plus applicable à cette ville. 3° Enfin le récit du combat que Josèphe livra à Sylla, sous les murs de Julias, ne peut dans aucun de ses détails s'appliquer à la ville antique qui occupa le site d'et-Tell. Ces trois objections d'ailleurs s'évanouissent d'elles-mêmes, dès qu'il s'agit de la ville immense dont les ruines imposantes se nomment aujourd'hui Tell-Houm. En définitive, je maintiens toutes les déterminations que j'ai proposées plus haut.

Du point où nous nous sommes arrêtés, la vue est si belle, que nous voudrions bien ne pas le quitter de sitôt. Mais le temps passe; nous avons encore pour quelques heures de chemin à faire, avant d'arriver à Safed; il faut donc, malgré le soleil qui va nous faire payer chèrement le peu d'ombre dont nous venons de jouir, il faut remonter sur nos bêtes, et grimper le long de l'énorme muraille de montagnes qui semble nous barrer le chemin. Enfin, nous sommes partis; en quelques minutes, nous avons gagné la montée que suit la grande route de Damas, passant en Iturée, par le Djesr-benat-Yakoub.

Lorsque nous avons atteint les plateaux, que nous trouvons d'un rocailleux qui rappelle les plus arides cantons de la Judée, nous rejetons aussi longtemps que nous le pouvons, nos regards en arrière, afin de saluer et de saluer encore le lac béni sur les bords et les eaux duquel se sont accomplis tant d'événements grands et petits, auxquels se sont rattachées pour toujours les destinées de l'humanité. Quand nous arrivons à un point culminant, mon premier mouvement est de tourner les yeux vers le lac de Gennezareth, et quand nous touchons à un terrain plus bas où notre vue ne s'étend plus qu'à un horizon pierreux de quelques centaines de mètres, une sorte de tristesse indéfinissable s'empare de moi. Je nè cherche pas à me rendre compte du sentiment qui la fait naître; je la sens peser sur moi, et je ne fais aucun effort pour la secouer.

A cette disposition d'esprit, tient sans aucune espèce de doute, le peu d'intérêt que je prends au pays que je parcours alors, et, chose étrange, il a fallu que cette indifférence fût plus grande que je ne le croyais au moment même, puisque le souvenir de toute la contrée comprise entre les bords du lac et les approches de Safed, est, par exception, d'un vague absolu dans ma mémoire. Pour tout mon voyage en terre sainte, je puis à volonté recommencer, heure par heure, mes chevauchées, et faire repasser devant mes yeux, comme dans un panorama, tous les sites beaux ou laids que j'ai rencontrés; de ces quelques heures, plus rien ne m'apparaît qu'à travers un nuage. Ai-je besoin de dire que je déplore aujourd'hui les conséquences de cette fâcheuse disposition d'esprit, car la terre que je foulais était de celles où l'attention du voyageur ne doit jamais s'assoupir. Je ne puis donc que copier textuellement les quelques notes écrites en arrivant à Safed, notes que je ne suis plus en état de développer, sans m'exposer à commettre des erreurs que je veux éviter. Voici donc ce que je lis: — Chaleur atroce! plus cruelle que ne l'est celle de juillet, chez nous. Vers une heure, nous longeons l'Ouad-el-Lamoun, qui est à gauche de notre route. On voit de nombreuses niches d'anachorètes dans le flanc décharné de l'ouad. Plus loin, nous entrons dans l'ouad-el-Heqab. —

Ici, mes souvenirs deviennent plus précis; apparemment j'avais réussi à secouer ma tristesse somnolente. Cet ouad est large et profond; il se montre rempli d'une verdure magnifique, et tout le flanc le long duquel nous descendons, par un sentier assez raide, est garni d'arbrisseaux qui commencent à se couvrir de feuilles, et de hauts genêts ruisselants de charmantes petites fleurs d'un beau blanc nacré; à droite, devant nous, des rochers se dressent à pic à une hauteur énorme, et ressemblent assez bien aux murailles d'une citadelle de géants.

Plus loin, mais au fond de la vallée, nous apercevons un bâtiment devant lequel roule une espèce de torrent; c'est un moulin dépendant de la ville de Safed. Le torrent est le cours d'eau qui le met en jeu. Sur la rive opposée sont plantés, comme dans un verger, de magnifiques oliviers. Plusieurs hommes sont accroupis sous ces oliviers et semblent attendre notre passage; car nous devons traverser le torrent en ce point même, et gravir ensuite le côté gauche de l'ouad, afin de gagner le haut plateau sur lequel est établie la ville de Safed.

L'abbé, Édouard et moi, nous ouvrons la marche de notre petite colonne de cavalerie, et en arrivant au gué, nous reconnaissons dans le petit rassemblement d'hommes que nous avions aperçus de loin, des Israélites qui attendent avec une vive impatience l'arrivée de Gustave de Rothschild. Quant à nous, nous passons outre tout naturellement, sans que l'on fasse attention à nos personnes. Lorsque notre jeune compagnon de voyage paraît à son tour, tout le monde se lève, toutes les têtes se découvrent, et une harangue de bienvenue est prononcée. On pense bien que par discrétion, nous avons hâté le pas de nos chevaux, afin de ne gêner en rien par notre présence, l'expansion des respects un peu intéressés, j'en ai peur, des notables de la communauté juive de Safed. A partir du moulin, la montée est extrêmement raide, et l'on arrive à un plateau crayeux, planté de très-beaux arbres; c'est là que se trouve la ville réellement très-considérable de Safed, au-dessus de laquelle s'élève un vieux château d'apparence gothique, et tout démantelé. On est saisi d'un étonnement bien légitime en entrant à Safed, car on se trouve, comme par enchantement, transporté au milieu d'une ville qui a l'aspect d'une ville occidentale. Comme à Tibériade, la population juive venue d'Europe, a conservé ses habits et ses coiffures. Les maisons

rebâties par elle après le terrible tremblement de terre du 1er janvier 1837, ont des terrasses et des fenêtres. Les femmes montrent leur visage sans scrupule. Enfin, on se trouve dépaysé, dans toute la force du terme.

Partout dans les rues on se presse, pour accourir au-devant de Rothschild, et nous rencontrons un rassemblement d'une cinquantaine de personnages, en tête desquels est placé le rabbin de la synagogue de Safed. Nous leur annonçons l'arrivée immédiate de l'hôte si ardemment désiré, et nous nous amusons un peu du rôle de courriers, qu'on nous attribue sans doute, et que nous acceptons d'abord avec une entière bonne grâce. Enfin, après avoir traversé toute la ville, du sud au nord, nous débouchons sur une belle pelouse ombragée par des arbres énormes, plantés en quinconce. Une muraille longe cette promenade au couchant, et dans cette muraille s'ouvrent les portes de la maison où nous allons recevoir l'hospitalité pour notre argent. Elle est assez propre, et nous espérons y dormir un peu plus tranquillement qu'à Thabarieh. Dans la maison immédiatement voisine, sont logés nos chevaux, nos bagages et nos moukres.

Comme nous sommes descendus chez des coreligionnaires de Rothschild, qui supposent probablement que nous sommes des gens de sa suite et qui se permettent de nous traiter comme tels, c'est-à-dire avec un sans-façon que je ne suis pas d'humeur à endurer longtemps, je finis par m'impatienter, par mener toute la maison tambour battant, et par bien faire comprendre à ces braves gens, que le chef de la caravane c'est moi, et que, puisque je les paie, ils auront à prendre mes ordres et à les exécuter grand train. Il n'a pas fallu plus de cinq minutes pour mettre les choses sur un bon pied, et notre soirée s'est passée à merveille. Nos hôtes sont devenus, d'étonnés qu'ils ont été d'abord, tout à fait prévenants et polis.

Quelques mots maintenant sur la topographie de Safed. Cette ville est bâtie sur une montagne crayeuse très-élevée, aussi l'aperçoit-on à merveille de Thabarieh et de plus loin encore. L'Ouad-el-Lamoun, sur le flanc oriental duquel se trouve Safed, n'est probablement pas autre chose que l'Ouad-el-Aamoud, et comme, pour la consonnance, ces deux noms sont assez rapprochés, il n'en aura été que plus facile pour les Arabes, qui voyaient le fût de colonne signalé par Robinson, d'opérer ce léger changement de nom. L'Ouad-el-Lamoun, que nous avons longé d'abord, en marchant du sud au nord, fait assez promptement un coude assez brusque qui le rejette fortement à gauche, puis il reprend une direction sensiblement parallèle à celle de la première branche. C'est dans cette courbure qu'il est recoupé par l'Ouad-el-Heqab, dont la direction est aussi du nord au sud. Enfin, avant d'arriver à Safed on aperçoit et on laisse à droite le village d'Akbarah.

De la maison où nous sommes logés, nous voyons parfaitement devant nous (à l'ouest) l'Ouad-el-Lamoun, qui est extrêmement large et très-vert. De l'autre côté de cet ouad sont des hauteurs au milieu desquelles se montrent, sur une ligne à peu près parallèle à la direction de l'Ouad-el-Lamoun, et en commençant par la gauche (c'est-à-dire par le sud), trois villages dont les noms sont : Semmouâyeh, Yaroun et Soufsafeh. Ces mêmes villages ont été désignés à Robinson sous les noms bien différents de Semû'y, Meirôn[1] et Sa'sa'. Lesquels sont les bons? Je n'en sais rien; j'ai malheureusement oublié par qui ils m'ont été dictés. Si c'est par notre moukre Sayd, ce qui

1. Robinson (tome III, p. 333, note 5) donne à penser qu'il n'est pas bien sûr de la forme de ce nom. Voici cette note : This name (Meirôn) we heard also pronounced Meirûm. Je dois dire que quelques passages extraits par Reland des livres Talmudiques, mentionnent un lieu nommé Meïroun (מירון) (Pal., p. 817, ad voces Guseh-Khalab et Giscala) et qui se trouvait très-probablement près de Giscala, גוש חלב des Rabbins, Γισχαλὰ de Josèphe, aujourd'hui el-Djich.

est fort possible, comme il estropiait tous les noms et même les mots de la conversation courante, j'aimerais mieux m'en tenir aux noms rapportés par Robinson. Si, au contraire, c'est par Mohammed ou par Mattéo, ce qui est beaucoup plus probable, je maintiens les noms pour bons. Au reste, ce qui me ferait croire que j'ai raison d'y tenir, c'est que le nom Yaroun s'accorde à merveille avec le nom, Yeraoun, d'une ville de la tribu de Nephtali citée dans Josué (XIX, 38). Je dois dire que la carte de Zimmermann porte, vers le nord-ouest de Safed et un peu plus haut que la pointe sud du Bahr-el-Houleh, une localité nommée Yaroun, suivie de la lettre R qui désigne les ruines. Est-ce celle-ci qui est la véritable Yeraoun biblique? C'est possible. J'ignore, malheureusement, où Zimmermann a trouvé cette indication que la vue de tant d'autres erreurs, qui sont loin de lui être imputables, me rend un peu suspecte.

Beaucoup d'écrivains ont attribué à Safed une antiquité que cette ville n'a très-probablement pas, car il n'est question de son château qu'à partir des croisades. Robinson pense qu'il faut attribuer la fondation de ce château au roi Foulques, c'est-à-dire la faire remonter jusque vers l'an 1140. En 1188, un an après la funeste bataille de Hattin, Selah-ed-Dyn vint en personne commencer le siége de Safed. La forteresse résista cinq semaines et finit par capituler. La garnison put se retirer à Sour. En 1220, le château-fort fut démantelé par l'ordre d'el-Mâlek-el-Moâzzem, soulthan de Damas. En 1240, le soulthan Ismayl, par un traité passé avec les Chrétiens, leur rendit Safed, Qalaat-ech-Chakif et Tibériade. Les Templiers se remirent aussitôt à l'œuvre et reconstruisisent le château. En juin 1266, le soulthan Beïbars vint assiéger Safed, dont la garnison dut capituler en juillet. Elle avait obtenu la vie sauve, et Beïbars eut l'infamie de faire massacrer, de sang-froid, les deux mille personnes qui étaient sorties de la place en se fiant à

sa parole. Depuis lors, le château de Safed est resté au pouvoir des Musulmans. Dans le siècle dernier, le scheikh Dhaher en devint le possesseur et y établit le siége de son autorité; aussi son petit-fils, notre brave Mohammed, porte-t-il toujours le nom de Mohammed-es-Safedy. Il était écrit que les Chrétiens redeviendraient un jour les maîtres de cette importante forteresse, et, en 1799, une garnison de quatre cents hommes fut placée à Safed, comme poste avancé de l'armée française. Safed est le siége d'une synagogue et d'une école juives qui jouissent d'une grande célébrité depuis plusieurs siècles.

Il semble, du reste, que cette ville soit depuis cent ans sous le coup de la malédiction d'en haut. En 1759, un tremblement de terre la renversa de fond en comble, en détruisant la plus grande partie de sa population. Safed s'était relevée de ses ruines et avait reconquis une sorte de splendeur, lorsque, le 1er janvier 1837, un second tremblement de terre, plus épouvantable que le premier, fit de la malheureuse cité un monceau de ruines, sous lesquelles furent ensevelis plusieurs milliers d'habitants. Les Juifs seuls périrent au nombre de quatre ou cinq mille, dans cette effroyable catastrophe. La perte des chrétiens et des musulmans fut du tiers environ de ce nombre. On peut lire dans la note XLII, annexée au troisième volume du beau livre de Robinson, le tableau de l'aspect de désolation que présentèrent les restes de Safed, au Rév. missionnaire américain Thomson, qui, parti de Beyrout pour aller porter les secours chrétiens aux innombrables victimes de ce tremblement de terre, arriva à Safed dix-huit jours après que la ruine de cette ville avait été consommée. Moins de deux ans après, les Juifs survivants et les nouveaux venus avaient, comme de patientes fourmis, reconstruit en partie leur asile de prédilection, et nous avons retrouvé Safed mieux bâtie et plus jolie que jamais.

Notre soirée s'est passée fort tranquillement à coordonner des notes, et à mettre un peu d'ordre dans nos collections des derniers jours. Demain matin, nous nous mettrons en route pour Damas, en passant par Kades.

4 MARS.

Ce matin, nous nous sommes levés tout ragaillardis par une excellente nuit de repos, et complétement soustraite aux visites de la vermine. Le ciel est admirablement pur, et la journée promet d'être aussi belle que celle d'hier. Nous montons à cheval vers sept heures et demie, et nous nous mettons en route, croyant encore que l'ordre que j'ai donné à Matteo, de diriger la caravane sur Kades, sera ponctuellement exécuté.

Notre moukre Sayd a ce matin la figure singulièrement décomposée; ses lèvres sont enflées à faire peur. Je m'enquiers bien vite des causes de cet état maladif, et voici ce que j'apprends. Nous avions dans nos bagages une boîte de fer-blanc, remplie de savon arsenical, apporté de France pour servir à la préparation des peaux d'oiseaux que nous désirions conserver. Sayd a flairé la chose, en a trouvé l'odeur extrêmement appétissante, et a cru avoir affaire à une confiture particulière. « Comme ces chiens de chrétiens sont gourmands! » s'est-il dit, et, trempant le doigt dans l'objet de sa convoitise, il s'en est rempli la bouche. On pense bien qu'au goût, notre homme a jugé bon de cracher au plus vite ce qu'il avait supposé délicieux; mais il n'a pu cracher assez vite pour éviter que la muqueuse de la bouche ne fût fort endommagée. Comme il n'a pas avalé un atome de cette infernale drogue, il en sera quitte pour un peu de mal et beaucoup de honte. Nous le baffouons à tour de rôle, et le pauvre diable est si penaud, qu'il ne cherche pas à répondre un seul mot à nos

sarcasmes. Disons de suite que cet accident, qui aurait pu devenir si grave, n'a pas eu de conséquences sérieuses.

Nous sortons de Safed par le côté du nord et nous tournons immédiatement à l'est. La base de la montagne sur laquelle est bâtie la ville est contournée de ce côté par un ouad bien cultivé et richement planté d'oliviers. Devant nous et un peu à gauche, vers le bas de l'ouad, est le village d'Ayn-ez-Zeytoun. A un niveau plus élevé et à droite [1] paraît le village de Biriah, puis, plus loin encore, Daharyeh-el-Fouqâah. Le flanc de la montagne de Safed porte en ce point une deuxième partie de la ville même, séparée de celle que nous quittons par le château et par la belle pelouse plantée d'arbres dont j'ai parlé plus haut. Nous longeons cette portion de Safed, en descendant au fond de la vallée, puis nous gravissons le flanc opposé, sur lequel la route longe une ou deux fontaines d'assez belle eau, où nous nous arrêtons pour faire boire nos chevaux.

Comme la route que nous suivons d'abord, monte assez rapidement, et dans la direction de Kades, je ne me méfie pas encore de Matteo, et je continue à croire que nous marchons sur cette ville; mais je ne tarde pas à être détrompé. Nous tournons bientôt sur la crête d'un ouad très-large, très-profond et sans culture, dont la direction générale est à l'est-sud-est. Il est bien évident que nous n'irons pas à Kades par-là, et je commence à comprendre que Matteo, sous le prétexte de je ne sais quelle crainte que lui inspire, *pour nous*, le caractère des Motoualys qui forment la majorité de la population du pays au milieu duquel se trouve Kades, nous a engagés dans la route du Djesr-Benat-Yakoub, afin de nous faire traverser le Jourdain et suivre ensuite la grande route de Damas. On

1. Le village de Daharyeh-et-Tahtah est tout près de Safed, sur le même flanc que celle-ci, par rapport à l'Ouad-el-Lamoun, vers le fond de la vallée et au nord de Safed.



voit que Matteo a joué cette fois son rôle de drogman. Mais il a compté sans son hôte.

Depuis quelques mois, j'ai contracté l'habitude, bien enracinée aujourd'hui, de faire marcher les drogmans comme je l'entends, bien loin de me laisser conduire aveuglément par eux; je ne commencerai donc pas aujourd'hui à subir les fantaisies de M. Matteo. Je m'approche de lui et je lui déclare, d'un ton qui ne souffre pas de réplique, que je ne suis pas dupe de sa manœuvre, que je ne passerai pas par la route du Djesr-Benat-Yakoub; que, puisqu'il a voulu descendre dans la plaine où est le Bahr-el-Houleh, je traverserai cette plaine pour aller à Banias; qu'il s'arrangera donc, en attendant, afin de nous trouver un gîte convenable pour la nuit, ou qu'il aura affaire à moi. Matteo, tout interloqué, se hâte de protester qu'il est prêt à m'obéir, aujourd'hui comme toujours, et que nous rencontrerons un bon khan à el-Mellahah; enfin il jure par ses grands dieux, qu'il croit avoir rempli son devoir le plus strict de guide fidèle et dévoué, en nous empêchant d'aller à Kades, où nous aurions tous été dépouillés, sinon assassinés, par les Motoualys. Je ne réponds rien à cette tirade sentimentale et, comme il n'y a pas moyen de rebrousser chemin, nous continuons notre route.

L'Ouad dans lequel nous sommes engagés et qui descend des hauteurs de Safed dans la vallée du Jourdain, a, ainsi que je l'ai déjà dit, une direction générale à l'est-sud-est. Mohammed lui donne le nom d'Ouad-Ferâ'eum, et Matteo celui d'Ouad-el-Merâ'af (la vallée du nez, de مراعف). La plaine qui se trouve au bas de cet ouad, et à travers laquelle coule le Jourdain, se nomme Merdj ou Ardh-el-Kheyth, la terre du fil (Kheyth signifie au propre : fil, et au figuré : une file de chameaux ou de sauterelles). A gauche du point où l'Ouad-Ferâ'eum débouche sur la plaine du Jourdain, on voit sur le flanc

de la montagne un petit plateau qui est occupé par le village de Ferâ'eum. Au-dessous de ce village et à gauche du chemin que nous suivons, en nous dirigeant au nord-est, aussitôt que nous avons débouché de l'ouad, sont des ruines considérables, consistant, comme toujours, en blocs de lave qui jonchent le sol; mais personne de ceux qui m'accompagnent, ne peut me donner le nom de ces ruines. Dans la direction de ce même point à l'est, quelques degrés sud, se trouve placé, à une distance de huit à dix kilomètres, un monticule rond, que l'on me dit couvert de ruines, et que Mohammed nomme el-Mantar. Dans la carte de Zimmermann, el-Mantar est placé à sept ou huit kilomètres de Ferâab (notre Ferâ'eum). C'est sans aucun doute une erreur. Du reste, cette carte porte sur l'Ouad-Fur'âm, un village nommé Ferâab, et plus loin, à l'ouest, un autre village nommé Fur'âm. Ces deux villages n'en font certainement qu'un seul, et celui-ci est placé, comme je l'ai dit, à gauche du point où cessent les escarpements de l'Ouad-Ferâ'eum, la chaîne de montagnes qui borde le bassin du Bahr-el-Houleh, se dirigeant au nord, à partir de là.

Enfin, toujours du même point voisin du village de Ferâ'eum, où l'on entre en plaine, on aperçoit à droite (dans la direction du sud-sud-est) une colline assez longue et étroite, dont l'axe est directement du nord au sud, et qui porte à sa pointe nord, deux forts mamelons successifs, placés dans l'axe, et couverts de ruines très-considérables en blocs de lave, autant que j'en ai pu juger, à la distance de deux kilomètres environ, qui me séparait de l'extrémité de la colline. Celle-ci semble dominer toute la plaine que devait nécessairement commander la ville placée sur ce point. Elle a dû être très-considérable, car ses ruines s'étendent jusqu'aux coteaux qui dominent l'Ardh-el-Kheyth. Sans doute la partie la plus ancienne de cette ville fut une forteresse qui occupa la colline allongée que j'ai dé-

crite, et ce n'est que postérieurement que la ville établie sous la protection de la forteresse, se sera étendue à l'ouest dans la plaine et jusqu'aux coteaux opposés. On voit que ma théorie sur les villes placées, comme clefs du pays, aux extrémités des plaines qu'arrosent les trois grands lacs que relie le Jourdain, trouve immédiatement son application vers la pointe sud du Rhôr qui entoure le Bahr-el-Houleh. Je regrette bien vivement de n'avoir pu obtenir de mes guides le nom de ces ruines importantes que je crois celles de Séleucie. Maintenant que les voilà signalées, peut-être, en prenant des guides sur place, pourra-t-on recueillir ce nom, que les nomades du Rhôr et les habitants de Ferâ'eum doivent nécessairement connaître.

Avant de sortir de l'Ouad-Ferâ'eum, nous avons fait notre halte du déjeuner, en nous mettant à l'abri contre un soleil écrasant, derrière des rochers à pic qui forment le flanc droit de l'ouad. Là, nous avons laissé venir deux heures de l'après-midi, pour ne pas nous exposer à de dangereux coups de soleil. L'abbé a profité de cette longue halte pour faire une ample herborisation, dans le fond de l'ouad que suit un beau ruisseau d'eau vive, qui roule de roche en roche, à travers des arbrisseaux et de belles plantes aquatiques. Là se retrouve en quantité la *Fritillaria persica.* Les anfractuosités des rochers m'ont fourni à moi-même, un bon nombre de jolies coquilles terrestres.

Pendant que nous nous reposions, un bel aigle tout blanc est venu à plusieurs reprises planer au-dessus de nos têtes, et il a fini par aller s'abattre sur la crête opposée à celle qui nous garantit du soleil. Édouard saisit aussitôt son fusil, et part dans l'espérance de tuer cet oiseau curieux, qui est peut-être fort rare, sinon inconnu des naturalistes. Notre chasseur est à peu près parvenu à gravir le flanc abrupt au sommet duquel l'aigle se tient tranquille; il va y arriver et tirer, en se donnant à l'aise le temps de viser, lorsque l'aigle se doute des

mauvaises intentions qu'on nourrit à son endroit, et prend son vol. Édouard tire et manque, parce que la pierre sur laquelle il avait posé un pied, se dérobe et roule sous lui. Il tombe sur le dos, et dans cette position burlesque, lâche son second coup à l'oiseau, qui naturellement n'en reçoit pas le moindre mal, et s'en va assez tranquillement vers l'est. On peut penser de combien de plaisanteries a été accueilli notre ami, quand il est revenu près de nous, après ce haut fait de chasseur.

Comme nous ne pouvons nous éterniser dans l'Ouad-el-Ferâ'eum, quoiqu'on y soit fort bien, étendu sur l'herbe, après déjeuner et à l'ombre, par une chaleur pareille à celle que nous endurons, nous pensons que nous avons laissé prendre à nos bagages une avance bien suffisante, puisqu'il y a deux heures qu'ils nous ont quittés, et nous nous décidons, bien qu'un peu à contre-cœur, à remonter à cheval et à continuer notre chemin.

J'ai dit, plus haut, ce que l'on trouve à la sortie de l'ouad-Ferâ'eum. Aussitôt que nous sommes descendus des hauteurs, nous en longeons le pied, en suivant d'abord la direction du nord-est. Les ruines en blocs de lave, que j'ai déjà signalées comme se voyant sur le flanc du coteau placé au-dessous du village de Ferâ'eum, continuent de se montrer durant quelques minutes, jusqu'au flanc d'un nouvel ouad, devant l'embouchure duquel nous passons et qui se nomme Ouad-el-Qoubâa (Vallée du Porc-épic). A partir de là, nous suivons la même direction pendant quelques heures, c'est-à-dire que nous marchons constamment droit au nord. Nos bagages sont au loin, et nous pressons le pas pour les rejoindre. Bientôt, nous voyons à notre droite un joli petit lac bleu, c'est le Bahr-el-Houleh. La plaine dans laquelle nous marchons alors, doit être d'une fertilité merveilleuse; c'est une terre grasse et forte, à laquelle la culture peut tout demander; c'est, du reste, ce qu'il est facile de deviner à la splendeur de la végétation dont

elle est tapissée. Le lac est très-peu large ; il est bordé de chaque côté par une forêt de magnifiques roseaux du plus beau vert. Pendant que nous cheminions, le jour a sensiblement baissé, et il est bien près de six heures, quand nous arrivons à El-Mellahah, c'est-à-dire à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh.

Tout à l'heure nous avons été le jouet d'une assez étrange illusion, qui n'avait pourtant que la cause la plus naturelle. De l'autre côté du lac, et sur le fond vert-foncé des roseaux, nous vîmes tout à coup s'avancer rapidement une grande ligne ondulée, d'un blanc éclatant; elle était continue et ressemblait, à s'y méprendre, à un énorme reptile. Était-ce le fantôme de l'un de ces monstres antédiluviens qui se traînaient à travers des mousses de trente pieds de haut, qui nous faisait l'honneur de reparaître sur la terre, afin de nous causer une agréable surprise? Nous nous arrêtâmes, tout étonnés, et regardant de tous nos yeux, pour tâcher de comprendre. Bientôt, une, deux, plusieurs solutions de continuité se laissèrent apercevoir, et nous reconnûmes alors que nous avions affaire à une bande d'oiseaux blancs, volant en ligne serrée, comme les canards.

Nous voilà donc à el-Mellahah, et nous y trouvons une ou deux masures abandonnées qui ont servi ou servent peut-être encore de moulin, et dans lesquelles l'eau d'un large et très-abondant ruisseau a élu domicile. Il serait difficile de nous loger là, et d'ailleurs nos bagages ont disparu ; il nous faut, donc les suivre, bon gré, mal gré. Nous passons à gué un véritable étang de quelques pieds de profondeur, formé par le ruisseau d'el-Mellahah, et nous commençons à maugréer fort, vu que la nuit arrive grand train, et que nous savons à merveille, et par expérience, ce à quoi on est exposé, en marchant la nuit dans ce bienheureux pays.

Une heure avant d'arriver à el-Mellahah, Mattéo, qui voyait un orage s'amonceler sur sa tête, avait jugé prudent de prendre le trot, sous prétexte d'aller faire les logements, après avoir rallié nos bagages. A la vue de l'état dans lequel il trouva le gîte qu'il nous avait promis, notre homme jugea peu sage de nous y attendre, et força donc encore l'allure de son cheval, si bien qu'il ne resta plus que Mohammed avec nous. Pendant une heure encore, nous marchâmes dans l'obscurité la plus complète, jurant comme des païens, et croyant à une trahison dont nous allions être les victimes. Ce qui ne contribua pas peu à nous donner cette pensée, assez peu gaie, c'est qu'un peu plus loin qu'el-Mellahah, nous aperçûmes, sur le flanc de l'un des coteaux dont nous suivions le pied, un campement arabe d'où sortait le bruit de conversations à haute voix. De ce village partit alors le cri : Ya Mohammed! — Eh Mohammed! — auquel notre compagnon répondit aussitôt par une exclamation contenue. Que signifiait cela? Était-ce un signal? Et, maintenant qu'on nous avait mis dans la gueule du loup, le loup allait-il serrer les mâchoires? A tout risque, ceux qui avaient des fusils, les saisirent et les armèrent, ceux qui, comme moi, n'avaient plus que des pistolets, les tinrent en main, tout prêts, sinon à vendre chèrement leur vie, du moins à faire face à un danger par bonheur imaginaire. Personne ne songeait à nous attaquer, et, après avoir assez longtemps cheminé, nous finîmes par apercevoir des feux, puis par entendre les grelots de nos mulets.

Enfin, nous arrivons au logement! Il est joli, le logement! Deux arbres énormes, plantés sur un terrain boueux dont l'odeur vireuse nous prend à la gorge; des couchettes, mais plus de tentes; voilà notre gîte pour cette nuit. Certainement, il n'y a rien en soi de bien déplaisant à passer douze heures en société des grenouilles; mais, dans l'Orient, où la fièvre

règne pendant toute l'année, dans les terrains aussi malsains que celui où nous voilà installés, on a le droit de n'être pas satisfait, lorsque l'on vous impose l'obligation de coucher à la belle étoile, avec les émanations empestées d'un marais, pour rideaux de lit. Mes compagnons sont d'assez mauvaise humeur; moi, je suis furibond, et j'accable Mattéo de malédictions et de reproches. L'abbé, seul, ne juge pas à propos de dire un mot plus haut que l'autre, et son excellent caractère ne se dément pas, dans cette occasion fâcheuse. Il établit sa couchette au pied de l'un de nos deux gros arbres, accroche à l'une des branches basses, son manteau dont il fera un ciel de lit pour sa figure, et il attend fort tranquillement que l'heure de se coucher soit venue.

Mattéo, qui n'ose plus se montrer, pleurniche dans un coin, tout en préparant le repas dont nous avons grand besoin, et Mohammed vient, à plusieurs reprises, me raconter le chagrin de notre drogman et demander grâce pour lui. Après le dîner, qui a fini à près de dix heures du soir, j'ai fait faire du vin chaud, et, la pipe aidant, nous avons essayé de passer la nuit sans dormir, afin de nous rendre moins accessibles à la fièvre. Pendant une demi-heure, les cris d'une bande de chakals qui rôde autour de notre bivouac, nous ont tenus éveillés; mais la fatigue est bientôt plus forte que notre résolution, et nous finissons par nous coucher tous les uns après les autres, en narguant la fièvre.

Revenons maintenant en arrière, et notons ce que j'ai pu recueillir de renseignements topographiques, sur la route qui sépare el-Mellahah du point où nous avons établi nos feux de bivouac. C'est à Mohammed que je les dois. Après avoir traversé l'étang et le ruisseau d'el-Mellahah, nous avons passé devant l'Ayn-el-Belathat (la source des grosses pierres). Cet ayn est bien nommé, car il est entouré de blocs de pierre qui

sont certainement des débris de constructions. Là donc fut une petite ville dans l'antiquité. Après l'Ayn-el-Belathat on passe devant l'embouchure d'un ouad peu large, nommé Ouad-Harrah (cet ouad n'est pas désigné sur la carte de Zimmermann, mais le canton duquel il y débouche est nommé Djebel-Haraouy). A mi-côte, au delà de cet Ouad-Harrah, est placé le misérable hameau du haut duquel on avait hélé Mohammed. Il se nomme Besamoun. Au bas de la même colline sont étendues des ruines considérables, qui portent le nom de Kharbet-Besamoun. (M. de Bertou place Besámoun qu'il appelle Basimoun, et les ruines qui l'avoisinent, à quatorze cent soixante mètres au nord de l'ayn-Blata (Ayn-el-Belathat). Plus loin, mais à une distance que je ne saurais fixer, même approximativement, doit se trouver une large vallée qui se nomme Ouad-Arous. C'est au nord de cette vallée que nous avons campé, à deux ou trois cents mètres au plus du pied des coteaux, et à peu près à la même distance du marais proprement dit. J'ai conservé le souvenir confus d'une citerne antique que nous aurions aperçue tout à fait à la chute du jour, avant le point où sont situées, les ruines de Besamoun et dans le voisinage de l'Ayn-el-Belathat, mais je suis aujourd'hui dans l'impossibilité de préciser la place qu'elle occupe.

5 MARS.

Nous ne tenions pas à rester plus que de raison, dans le lieu malsain où nous venions de passer la nuit ; aussi étions-nous de très-bonne heure, prêts à nous remettre en route ; mais au moment de partir, la fantaisie me prend de me rapprocher du marais que masque, à deux cents mètres du bivouac, un épais fourré de roseaux, afin d'y chercher des insectes. J'y fais une chasse si abondante, que je ne résiste pas au plaisir de ramas-

ser longuement les trésors zoologiques que je rencontre ; si bien que je retarde, de plus d'une heure et demie, le départ de la caravane. Les bagages prennent donc les devants, et ce n'est qu'à force d'insistance, que l'on obtient de moi que je m'éloigne de ce terrain si riche, entomologiquement parlant. Comme Belly est parti à pied en même temps que les bagages, et avec l'intention de tirer des bécassines le long du marais, nous lui avons laissé tout le temps de se livrer à son plaisir favori. Il aurait pu passer assez mal son temps dans cette promenade solitaire, car au moment où nous l'avons rejoint, à près d'une lieue du point où nous avions bivouaqué, nous avons vu sortir derrière lui, des roseaux, un Arabe nu jusqu'au haut des reins, et qui l'avait sans doute suivi comme un gibier de son goût, avec une escopette à la main, et probablement avec l'intention de le tirer, s'il lui fournissait une belle occasion de le faire sans danger. Notre homme, en apercevant inopinément une bande bien armée, au lieu d'un promeneur isolé, a jugé prudent de rentrer dans le marais ; il n'a fait qu'un bond dans les roseaux et s'y est bloti, attendant que nous fussions bien loin, pour oser en ressortir.

En quittant les deux gros arbres qui nous avaient servi d'auberge pendant la nuit, nous avons d'abord rencontré des ruines antiques, nommées Kharbet-el-Aamoudieh. Auprès de ces ruines est un tourbeh assez moderne, de quelque saint en vénération parmi les musulmans. Les montagnes que nous longeons commencent à prendre ici un tout autre aspect que celui auquel nous sommes habitués. Des arbres assez nombreux les garnissent par-ci par-là, et leur donnent une tournure alpestre qui fait plaisir à voir.

Chemin faisant, nous mettons de temps en temps pied à terre, pour chercher des insectes sous les pierres ; nous en trouvons de très-précieux sans doute, mais comme nous trouvons

sous les mêmes pierres, beaucoup de superbes serpents que nous n'avions pas le moindre désir de déranger, nous ne gardons pas longtemps notre ardeur entomologique. Je doute qu'il y ait au monde un lieu aussi généreusement doté de reptiles que l'Ardh-el-Houleh. Heureusement ces vilaines bêtes sont encore un peu engourdies par l'hiver, et nous pouvons prendre le plaisir de les tuer, sans courir de danger réel. Mais que doit être ce pays dans la saison chaude? Certainement on n'y peut pas faire dix pas, sans se trouver nez à nez avec un reptile.

Pendant que nous ramassions des coléoptères, l'abbé ramassait des plantes, et il a, entre autres, récolté un magnifique iris à fleurs grises et blanches, tigrées de noir. Je ne sais si cette superbe plante a été acclimatée dans nos parterres, mais, à coup sûr, elle y ferait un fort bon effet.

Vers le point où la nature du terrain fangeux de l'Ardh-el-Houleh, commence, d'après l'avis de nos guides, à pouvoir nous porter, nous et nos chevaux, et va, par conséquent, nous permettre de passer des collines occidentales aux collines orientales de cette large vallée, nous traversons un long village arabe formé de tentes et de huttes. Est-ce un village à poste fixe? Je ne le crois pas; ce qui est certain, c'est que l'on n'a pu m'en donner le nom, et que, par conséquent, il y a lieu de penser que c'est un simple établissement passager, bien qu'il m'ait paru considérable. A la sortie de ce village, nous avons immédiatement tourné vers l'est, en suivant une crête de petites collines, à gauche de laquelle se trouve un village nommé el-Khadesa, dont nous longeons le territoire. En ce moment, nous tournons précisément le dos à une espèce de forteresse, située au sommet d'une montagne, à environ une lieue de nous, et qui se nomme Kalâat-Hounin. Nous traversons une petite plaine basse, bien cultivée, de quelques centaines de mètres de largeur au plus, et qui, se trouvant coupée par une foule de

petits fossés d'irrigation, n'est pas très-facile à franchir. Nos chevaux y entrent jusqu'aux genoux ; mais nous arrivons enfin au pied d'un rideau de coteaux élevés, qui se dirige de l'ouest à l'est, et ferme, en quelque sorte, au nord le vaste bassin du Bahr-el-Houleh. Nous montons de quelques mètres sur le flanc de ces collines verdoyantes, et de là, en regardant notre droite, c'est-à-dire au sud, nous jouissons de la vue entière de l'Ardh-el-Houleh.

Quelques mots maintenant sur ce lac dont je vais rappeler les différents noms. Nous lisons dans Josué (xi) : Qu'à l'appel de Yabin, roi de Hazor, plusieurs rois se réunirent pour combattre les Hébreux, à leur arrivée dans le pays de Kenâan. — 5. Tous ces rois fixèrent un lieu de réunion, vinrent et campèrent ensemble près des eaux de Meroum (מי־מרום), pour combattre contre Israël. — Ce nom de May-Meroum signifiait les eaux d'en haut, les eaux supérieures. — 7. Josué vint, et toute l'armée avec lui, sur eux, près du camp de Meroum, subitement, et ils se précipitèrent sur eux. — Les rois coalisés furent battus et poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'auprès de Sidon, c'est-à-dire jusqu'à la mer de Phénicie.

Dans les Juges nous lisons (iv, 2) : L'Éternel les livra (les enfants d'Israël) dans la main de Yabin, roi de Kenâan, qui régnait à Hazor. Le chef de son armée fut Sisera. — Vient alors le récit de la bataille gagnée sur les Kénâanéens par la prophétesse Déborah et par Barak. Au verset 10 nous voyons que Barak convoqua les tribus de Zebulon et de Nephtali à Kades (aujourd'hui Kedes), ville située à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh, et dans les montagnes, à quelques lieues à l'occident du lac. Il est assez difficile dès lors de comprendre comment la bataille eut lieu à Tâanek sur les eaux de Megiddo[1].

1. Juges, v, 19.

A partir de cette bataille, — la main des enfants d'Israël alla toujours en s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eurent exterminé Yabin, roi de Kenâan. — Josèphe raconte le même fait[1], et il nous apprend que Yabin, sortant de la ville d'Azor (qui est située sur le lac Semekhonite), avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars. (Οὗτος γὰρ ἐξ Ἀσώρου πόλεως ὁρμώμενος (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης, etc.) Après la défaite et la mort de Sisera, Barak marcha sur Azor. Yabin, accourant au-devant de l'ennemi, fut tué, et après sa mort, sa ville capitale fut renversée de fond en comble (καθελὼν εἰς ἔδαφος τὴν πόλιν[2]). De ces passages comparés entre eux, il résulte nécessairement que les eaux supérieures et le lac Semakhonite sont la même chose.

Josèphe donne indifféremment à ce lac le nom de Semekhonite, ou Samakhonite ou des Sémékhonites[3]. On a proposé deux étymologies de ce nom. Les uns ont cru qu'il vient de l'arabe Samak, qui signifie poisson; de sorte que le nom de lac des Sémékhonites signifierait: lac des pêcheurs ou des poissonniers. D'autres remarquant que le verbe Samaka signifie être haut, être élevé, ont vu dans le nom en question, la traduction pure et simple du nom hébraïque Meroum. Je ne me permettrai pas de me prononcer entre ces deux hypothèses aussi admissibles l'une que l'autre, bien que j'aie quelque préférence pour la seconde, à cause de la nature fangeuse des bords de ce lac, nature qui dut toujours en rendre l'approche assez difficile. Aujourd'hui, le seul nom que porte ce petit lac, est celui de Bahr-el-Houleh.

Josèphe nous apprend encore que la ville de Séleucie était

1. Ant. Jud., v, 5, 1 et suiv.
2. Ant. Jud., v, vi, 4.
3. Bell. Jud., iv, i, 1.

située sur les bords du lac Samakhonite, et que les marais qui environnent ce lac, s'étendaient jusqu'à la région de Daphné. Voici le passage qui contient ce précieux renseignement. « Séleucie était située auprès du lac des Sémékhonites, Σελεύκεια δέ πρὸς τῇ Σεμεχωνιτῶν λίμνῃ, (πρὸς peut se traduire indifféremment : auprès ou devant). Ce lac vaseux étend ses marécages jusqu'au pays de Daphné, pays délicieux et fertile, qui possède des sources qui, grossissant le cours d'eau appelé le petit Jourdain, au-dessous du temple de la vache d'or, le jettent dans le grand.[1] » Ce nom de Daphné est-il correct? Reland en a douté et a proposé de le remplacer par celui de Dan. J'adopte pleinement cette substitution qui me paraît nécessaire.

Revenons à notre itinéraire. Dès que nous sommes engagés sur le flanc des collines verdoyantes qui ferment au nord le bassin du lac Samakhonite, nous commençons à en voir les sommets garnis de ruines immenses, d'édifices construits en gros blocs de lave. Il semble que l'on reconnaisse les traces d'une enceinte qui couronnait la crête de ces collines. Des pans de murs sont encore en place; et en quelques points paraissent de ces longues allées de pierres fichées que j'avais déjà vues en Moabitide et dans le pays de Kenâan. Ces ruines continuent de se montrer pendant un temps infini. Les hautes collines que nous longeons, cessent tout à coup de s'étendre de l'ouest à l'est, et tournent au nord; elles forment alors le flanc gauche d'une large vallée, ou, plus exactement, elles dominent une plaine mamelonnée, à travers laquelle nous cheminons pour gagner Banias. La branche de collines dirigée au nord, est comme celle qui fait face au Bahr-el-Houleh, garnie, à la crête, de ruines immenses s'étendant à perte de vue. La plaine même que nous traversons dès que nous avons quitté le flanc du pâté

1. Bell. Jud., IV., l. I.

de collines couronnées de ruines, est littéralement couverte de blocs énormes de lave, n'offrant plus aucune trace de travail humain.

Cette fois encore, l'abbé qui m'entend lui répéter à dix reprises : — Ces pierres constituent les ruines d'une ville, qui était un monde ; — l'abbé hausse les épaules, se moque de moi, et me dit que je suis fou. — Il ne peut y avoir eu, dans ces contrées, une ville d'une immensité pareille ! D'ailleurs, la nature de ces blocs trahit leur origine. Nous parcourons un terrain volcanique, et les blocs ont été jetés là par des éruptions antéhistoriques. Voilà tout le secret de cette colossale accumulation de pierres qui couvrent des espaces d'une étendue véritablement effrayante. — Je suis furieux d'avoir affaire à un contradicteur aussi têtu, et je désespère de le convaincre, tout en conservant ma conviction personnelle, lorsque cette fois encore, ma bonne étoile me vient en aide, comme à Gomorrhe. Il me semble que j'aperçois à une centaine de mètres, à gauche du chemin et vers le sommet d'un mamelon, quelque chose qui ressemble fort à un pan de mur cyclopéen, des temps les plus sauvages. J'y pousse mon cheval, je reconnais que je ne me suis pas trompé ; je jette un cri de joie et de triomphe ; j'appelle l'abbé, en mettant pied à terre ; l'abbé vient, regarde ce que je lui montre du doigt sans dire une parole, reste frappé de stupeur devant ce qu'il voit, et, comme toujours, se rend à l'évidence, sans chercher à faire un pas en arrière.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un savant qui cherche de meilleure foi que l'abbé Michon, à être convaincu, et qui cède plus résolûment, à la première preuve qu'on lui donne que le fait qu'il niait un instant avant, est un fait réel. — Voilà la découverte la plus curieuse de notre voyage, me dit-il aussitôt ; il faut que vous ayez le diable au corps pour avoir deviné des ruines dans ces amas de blocs que j'eusse parcourus cent fois.

sans songer à y chercher les restes d'une ville. — Maintenant, cher ami, lui dis-je, il ne s'agit pas de discuter, mais de lever le plan de ce monument; plus tard nous chercherons ce qu'il peut être : pour le quart d'heure, à l'œuvre.

Je fais mettre pied à terre à tout mon monde; je déclare que j'ai pour une heure de travail sur ce point, et que par conséquent nous y déjeunerons. Pendant que je prends des mesures et des croquis avec l'abbé, Édouard, Philippe et Papigny se mettent à chercher des insectes, sous les pierres de dimension abordable, qui jonchent le terrain. A la première qu'ils lèvent, un serpent très-venimeux, que les Arabes d'un village voisin, accourus en foule, pour se donner le plaisir de nous examiner à l'aise, me nommèrent Abou-Mezrâq (le père Javelot), cherche à filer grand train à travers leurs jambes, et reçoit un coup de courbache qui lui casse les reins. A la seconde pierre, même histoire. A la troisième, encore! Ces trois épreuves suffirent à mes naturalistes, qui se dispensèrent de déranger un serpent de plus. En été, il doit être horriblement dangereux de se promener au milieu de ces ruines, qui sont devenues le domaine exclusif des reptiles.

Voici, en quelques mots, les principales mesures que nous fournit le plan de l'édifice que nous avons levé. C'est un carré peu régulier, assez bien orienté d'ailleurs, et dont les faces ont à peu près soixante mètres de développement. Aux quatre angles, sont placés des avant-corps carrés, de six à sept mètres de côté, en saillie d'un mètre sur les faces externes des murailles. Celles-ci ont deux mètres d'épaisseur, et sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans les vides irréguliers que les aspérités des grosses masses laissent entre elles. Sur le milieu de chacune des longues faces sont des saillies, d'un mètre aussi, et de six mètres de longueur, simulant des avant-corps comme ceux des

angles, et dont les portions qui en faisaient des sortes de tours carrées fermées, manquent à l'intérieur, aussi bien qu'aux tours angulaires. Une série de murailles ont laissé à l'intérieur leurs arasements, en arrière des faces est et ouest. A l'extérieur de cette dernière, se relient à l'édifice principal d'autres murs arasés, présentant des contours bizarres, qu'une description ne pourrait faire comprendre et dont le tracé sera beaucoup plus intelligible, à la première vue du plan. A une faible distance, qui ne dépasse pas cent mètres, et vis-à-vis de la face occidentale du khan, se trouve une enceinte polygonale irrégulière, cyclopéenne comme celle du temple, quoiqu'en appareil plus petit. Nous fûmes frappés immédiatement de l'analogie étrange de cette disposition, avec celle du temple de Garizim et de la plate-forme des sacrifices. Cette analogie est-elle fortuite? Je n'en crois rien [1].

On voit qu'il y a une ressemblance très-grande entre l'ordonnance générale de cet édifice et celle du temple du Garizim. Je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans cette ruine, celle d'un édifice religieux, appartenant à l'antiquité la plus reculée. Les Arabes du village placé à l'est de ce monument, dans une espèce de bas-fond planté de petits arbres, appellent la ruine que je viens de décrire El-Khan, mot par lequel on désigne, dans tout l'Orient, les espèces d'hôtelleries où les caravanes s'arrêtent pour passer la nuit. Ce village arabe placé près d'El-Khan, et dont j'ai négligé de recueillir le nom, est très-probablement celui que M. de Bertou appelle Ardh-ez-Zouk. Mais c'est là le nom d'un pays et nullement celui d'un village. Je n'hésite donc pas à penser que celui-ci se nomme es-Souq, le Marché, et non ez-Zouk, ce qui a une tout autre signification.

Quelle a été la ville immense dont nous venons de parcourir les ruines, et à laquelle appartenait le temple dont nous avons

1. Voyez pl. XLVIII.

relevé le plan? Très-probablement Hazor. C'est ce que je vais essayer de prouver. Rassemblons d'abord ce que nous savons de Hazor, et recherchons tous les renseignements que nous fournissent l'Écriture-Sainte et Josèphe. Nous lisons dans Josué (xi, 1) que le roi de Hazor (חצור), à l'arrivée de Josué dans la Terre promise, se nommait Yabin. Au verset 2 il est dit qu'il envoya des émissaires aux rois du nord, *au midi, vers Kenret,* pour les engager à se réunir à lui, contre l'ennemi commun. Hazor était donc au nord de Kenret et du lac de Gennezareth. Tous les rois convoqués (verset 5) se rassemblent près des eaux de Meroum (c'est-à-dire près du lac Samakhonite). L'armée coalisée était si considérable (verset 4) qu'elle était comme le sable sur le bord de la mer; elle comptait des chevaux et des cavaliers en très-grand nombre. Josué, à la tête du peuple d'Israël, les attaqua, près du lac Samakhonite, les battit et les poursuivit jusqu'à Sidon la Grande, jusqu'à Misrephoth-Maïm (?) et jusqu'à la vallée de Mesfah, à l'orient (versets 7 et 8). — Josué retourna vers ce temps, prit Hazor et frappa son roi du glaive, car Hazor était autrefois le plus considérable de ces royaumes-là (verset 10). Ils frappèrent tous les êtres qui y étaient, par le glaive, les dévouant; il n'y resta rien de ce qui respirait, et il brûla Hazor par le feu (verset 11). Tous les autres rois coalisés virent leurs villes conquises; Hazor seule fut incendiée (versets 12 et 13). Le chapitre xii contient la liste des rois qui furent défaits par Josué, et, au verset 9, nous lisons: Le roi de Hazor, un [1].

Dans l'énumération des villes fortes appartenant à la tribu de Nephtali, nous trouvons encore Hazor et Ayn-Hazor [2].

J'ai rapporté plus haut ce qui a trait au Yabin, roi de Ke-

1. Nous n'avons pas à nous occuper ici des villes de la tribu de Juda, qui portaient le même nom (voyez Josué, xv, versets 23, 25, 27 et 28, et Néhémie, xi, 33).

2. Chap. xix, versets 36 et 37.

nâan, qui régnait à Hazor, et dont Sisera commandait l'armée. Il avait neuf cents chariots de fer, et il opprima les Israélites, pendant vingt années. Ses troupes furent défaites, près de Megiddo, par Barak et Deborah, qui ayant rassemblé autour d'eux, à Kades, dix mille hommes de Zebulon et de Nephtali, vinrent attaquer Sisera et le battirent. — La main des enfants d'Israël alla toujours en s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eussent exterminé Yabin, roi de Kenâan[1]. Le verset 9, chapitre XII du I[er] livre de Samuel, mentionne ainsi le fait de la domination de Yabin : Mais ils oublièrent (les Israélites) l'Éternel, leur Dieu; il les livra entre les mains de Sisera, général de Hazor.

Nous lisons dans le livre des Rois (I, IX, 15) que Salomon fit bâtir Hazor. Voici les propres expressions du livre sacré : — Voici l'occasion de la corvée que préleva le roi Salomon, pour bâtir la maison de l'Éternel, et sa maison, Meloua et la muraille de Jérusalem, Hazor, Megiddo et Djezer. — Plus loin (II, XV, 29), nous voyons encore que du temps de Fekah, roi d'Israël, Tiglath-Felasar, roi d'Assour, vint et prit Ayoun et Abel-Beit-Mâakah, et Yenouh, et Kedes, et Hazor, et le Geet la Galilée, toute la terre de Nephtali, et les transporta (les habitants) en Assour.

Une des prophéties de Jérémie commence ainsi (XLIX, 28) : Contre Kedar et les royaumes de Hazor, que Naboukadrasor, roi de Babel, a battus. — Voici ce qui concerne Hazor : — Fuyez, dispersez-vous. Naboukadrasor, roi de Babel, a formé un dessein contre vous, et a conçu sur vous un dessein (verset 30). — 31. Levez-vous, montez contre une nation tranquille, qui vit en sécurité, dit Jéhovah; elle n'a ni portes, ni verrous, vivant à l'écart. — 32. Leurs chameaux seront un

1. Juges, IV, 1, 24.

butin, et la multitude de leurs troupeaux sera livrée au pillage; je les disperserai de tous côtés, les hommes à la barbe rasée, et j'amènerai leur ruine de tous côtés, dit Jéhovah. — 33. Hazor deviendra le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeurera, et aucun homme n'y séjournera. — Enfin, il est question dans le livre des Maccabées d'une plaine d'Azor qui était en Galilée (πέδιον Ἀσὼρ. I, xi, 67).

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe. Il raconte[1] l'histoire de la défaite de Sisera (Σισάρης), général d'Yabin, roi d'Asor (Ἀσώρου). Cette ville, dit-il, était au-dessus du lac Samakhonite (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης)[2]. Il avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars de guerre. Tout cela était commandé par Sisera. Comme Josèphe précise que Yabin, roi des Kenâanéens, était sorti d'Azor, ville placée sur le lac Samakhonite, il n'y a pas de doute à conserver sur l'identité de la Hazor brûlée par Josué, et de la Hazor que Barak et Debora détruisirent de fond en comble[3].

Josèphe nous apprend que Salomon, après avoir fortifié Jérusalem, fit construire trois villes qui peuvent être classées parmi les plus fortes; ce sont : Asor (Ἀσωρόν), Magedo et Gazara. Cette troisième était dans le pays des Philistins. Le roi d'Égypte, beau-père de Salomon, vint l'assiéger, s'en empara après un long siége, en extermina la population, la rasa et en fit cadeau à sa fille, femme de Salomon[4]. Rien ne prouve que la Hazor bâtie par Salomon soit la même que la capitale de Ya-

1. Ant. Jud., v, v, 1.

2. Le savant Robinson, rapportant ce passage de Josèphe, le paraphrase ainsi : Josephus..... places that city (Hazor) on the north of the lake Samochonitis (t. III, p. 356). Je n'oserais traduire ainsi le mot ὑπέρκειται, bien que cette version me convienne à merveille.

3. Ant. Jud., v, v, 1 et 4.

4. Ant. Jud., viii, vi, 1.

bin, mais rien non plus ne prouve qu'elle soit différente. Peut-être Salomon, qui était maître de toute la Palestine et de toute la terre de Kenâan, profita-t-il de la magnifique position militaire de Hazor, pour y établir une place forte, capable de fermer la vallée du Jourdain, du côté du nord. La ville salomonienne peut donc très-bien avoir été rebâtie sur une partie de l'emplacement de la Hazor, rasée à deux reprises, par Josué et par Barak. Enfin, l'expédition de Tiglath-Felasar, dans laquelle les Assyriens prirent Kedes et Hazor (Κύδισαν καὶ Ἄσωρα), est racontée en peu de mots [1].

Résumons maintenant, et groupons les faits matériels dont la connaissance se déduit de la comparaison de ces différents passages. Hazor était la capitale de Yabin, principal roi de la terre de Kenâan. Ce devait être une ville immense, à en juger par la puissance suprême de son roi. Hazor était *au-dessus* (ou devant) du lac Samakhonite, au nord, dit Robinson. Elle fut brûlée par Josué, et sa population fut exterminée. Cette ville continua de subsister, puisqu'elle est comptée parmi les places fortes de la tribu de Nephtali, avec une autre ville dont le nom est Ayn-Hazor. Longtemps après, et pendant la domination des Juges, un autre Yabin, roi de Hazor (qui était probablement un descendant du premier Yabin défait et tué par Josué), redevint assez puissant pour tenir, pendant vingt ans, les Israëlites sous sa domination. Il avait une puissante armée, dans laquelle on comptait neuf cents chariots de guerre en fer. Deborah et Barak battirent l'armée de Sisera, dans les champs de Megiddo, et les Hébreux finirent par exterminer Yabin et sa puissance. Du récit biblique, il résulte que les guerriers des tribus de Nephtali et de Zabulon, après s'être réunies à Kedes, vinrent fondre sur Sisera qui était campé en pays conquis, et qu'ils prirent ainsi à

1. Ant. Jud., IX, XI, 1.

revers, en lui coupant la retraite vers Hazor. L'Écriture Sainte ne dit rien de la destruction de Hazor par Barak, après la défaite de Sisera. C'est Josèphe qui raconte que Yabin, après que son armée, forte de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois cents chariots, eut été battue par Barak, fut attaqué lui-même et tué, quand il sortit de la ville, pour marcher au-devant des Israëlites, et que Hazor fut détruite de fond en comble. Probablement Josèphe a, par mégarde, fait un seul événement, des deux événements distincts qui concernent un roi Yabin et la ville de Hazor. En effet, nous lisons dans son livre[1] : Qu'à la nouvelle des premières conquêtes de Josué, les rois qui habitaient le Liban, et qui étaient de la race de Kenâan, préparèrent une expédition contre les Israëlites. Les Kenâanéens des plaines, ayant fait appel aux Philistins, vinrent camper près de Birotha (πρὸς Βιρώθῃ), ville de la Galilée supérieure, non loin de Kedesa (Κεδέσης). Ce lieu est aussi sous la domination des Galiléens. L'armée entière comprenait trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et deux mille chariots de guerre. Josué, après une marche de cinq jours, arriva en présence de cette armée formidable, et l'anéantit avec le secours de Dieu. Il est clair, ce me semble, que la répétition exacte des chiffres des fantassins et des cavaliers de l'armée des rois coalisés, indique une véritable confusion de faits et de dates, commise par Josèphe. J'admets donc que Hazor ne fut réellement détruite que par Josué, et que Barak ne fit que battre l'armée de Yabin[2]. Salomon fit construire une place

1. Ant. Jud., v, 1, 17.

2. Si les textes de l'Écriture sainte n'étaient pas si positifs, pour mettre les deux Yabin, l'un à l'époque de Josué, et l'autre après le juge Ahouad (Ehoud), c'est-à-dire à au moins deux cents ans d'intervalle, on serait presque conduit à supposer que c'est le même événement qui est attribué à deux époques différentes, et raconté avec des détails particuliers à chacun des deux récits qui le concernent. Mais c'est là une supposition que je serais loin d'admettre.

forte nommée Hazor. Était-elle sur l'emplacement de l'ancienne Hazor? Rien ne l'indique. Sous le règne de Fekah, roi d'Israël, Hazor fut prise par Tiglath-Felasar, avec tout le territoire de Nephtali, et ses habitants furent emmenés en captivité en Assyrie. Enfin Naboukadratzor, roi de Babylone, détruisit Hazor, qui n'avait ni portes ni verrous, selon Jérémie, et dont la population était innombrable. Une ville qui n'a ni porte ni verrous, n'est pas et ne peut pas être la forteresse bâtie par Salomon. Celle-ci était plutôt une citadelle, dépendante de la ville même. De tous ces faits il me paraît résulter que le nom de Hazor peut parfaitement s'appliquer aux ruines immenses que j'ai reconnues, à côté du village d'es-Souq et autour du monument cyclopéen que les Rhaouarna d'es-Souq appellent el-Khan. Site, étendue, caractère, tout s'accorde parfaitement avec ce que l'Écriture Sainte nous apprend. Quant aux matériaux qui constituent ce que j'ai vu de ces ruines, je n'admettrai jamais qu'ils aient pu appartenir à une ville bâtie par Salomon. L'édifice d'el-Khan est certainement bien antérieur à l'origine du royaume de Juda. Hazor fut définitivement détruite par Naboukadratzor, et la terrible prophétie de Jérémie s'est accomplie à la lettre : Hazor est devenue le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeure et aucun homme n'y séjourne.

Nous avons vu que la tribu de Nephtali comptait parmi ses villes fortes Ayn-Hazor, en outre de Hazor. La carte de Zimmermann porte très-près de Kedes, au nord-est et à l'ouest de la montagne au pied de laquelle est situé l'Ayn-el-Belathat, une localité nommé Azour. Ou bien c'est la Hazor de Salomon, ou bien c'est l'Ayn-Hazor du livre de Josué. Mais à coup sûr ce n'est pas la Hazor, capitale de Yabin, que je n'hésite pas à retrouver autour du temple cyclopéen d'el-Khan, et sur les immenses co-

teaux qui dominent, à l'ouest, la plaine accidentée où sont ces ruines.

Après avoir achevé le plan du curieux édifice que je viens de découvrir, nous déjeunons en toute hâte et nous nous dépêchons de repartir. Ce matin le temps était fort incertain; le ciel, couvert de nuages, menaçait de nous envoyer promptement de la pluie, car en ce pays le ciel ne se couvre pas, comme chez nous, pour le plaisir d'être couvert, et les nuages ne paraissent que pour tout de bon, et qu'avec leur compagne fidèle, l'averse. Celle-ci a interrompu notre déjeuner : aux premières gouttes nous avons tous niaisement levé la tête, pour chercher autour de nous l'abri qui pourrait nous tenir à sec, tant est fort l'empire de l'habitude. Il n'y en avait pas d'autre que nos paletots de caoutchouc; nous les avons donc endossés avec résignation; nous avons laissé faire la pluie qui, de son côté, nous a laissés faire notre chétif repas. Au reste, les Rhaouarna, qui n'avaient pas de caoutchouc sur les épaules, ont sans doute trouvé que notre vue ne valait pas la peine qu'ils se fissent tremper jusqu'aux os, pour en jouir quelques minutes de plus. Ils ont filé au plus vite vers leurs huttes; c'est toujours cela de gagné.

En quittant El-Khan, nous avons marché assez longtemps, en côtoyant des ruines continues; puis les taches (si je puis m'exprimer ainsi) de gros blocs de lave non taillés, se sont séparées les unes des autres, ont fini par devenir rares et par disparaître tout à fait. Nous avions franchi la limite extrême de la ville cyclopéenne, que je propose positivement de considérer comme la Hazor que brûla d'abord Josué, et que Naboukadratsor mit définitivement dans l'état où nous la voyons. En général, vers cette limite de la ville antique, dès qu'un mamelon un peu large se présente, on est à peu près sûr à l'avance, qu'il sera couvert de ces étranges décombres d'une cité de

géants. J'avoue que sur place, la pensée m'est venue qu'une ville construite avec des matériaux d'une dimension pareille, ne pouvait avoir été que la demeure d'une race éteinte, du genre de celles des Anakim, des Emim et des Rephaïm, dont nous trouvons la mention expresse dans les saintes Écritures. L'abbé qui marchait à côté de moi, renchérit encore sur cette idée, tant il était frappé de l'énormité de ces ruines extraordinaires. Il avait remarqué un fait, réel d'ailleurs, c'est que partout où il y avait des creux, des fossés, des coupures quelconques dans le terrain, les blocs étaient en plus grand nombre et jetés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, comme s'ils avaient été entraînés par de fortes eaux. Il ne lui en fallut pas plus, pour penser que peut-être nous avions visité les ruines d'une cité antédiluvienne.

Je me hâte de confesser que cette hypothèse ne me séduit pas. Je crois trouver ici la capitale des Kenâanéens, capitale bâtie antérieurement à Moïse, et détruite par Naboukadratzor. C'est là une antiquité suffisamment respectable à mon avis. Du reste, si je vois, dans la nature de ces ruines, une raison pour leur assigner, à tout le moins, l'époque de Naboukadratzor comme limite inférieure d'existence, je n'en vois absolument aucune pour fixer la limite opposée, c'est-à-dire leur origine première, que l'on peut remonter aussi haut qu'on le voudra, dans les temps historiques, sans risquer grandement de se tromper. On pense bien que notre découverte nous avait grandement émus. Nous étions donc parfaitement heureux, ce matin, d'avoir passé la nuit dans un marécage, puisque nous étions si bien indemnisés de cet ennui. Pour ma part, sans un peu de fausse honte, j'eusse été remercier Matteo de l'heureuse idée qu'il avait eue de trancher hier du maître avec nous, et de choisir à sa guise l'itinéraire qu'il entendait nous faire suivre, à la sortie de Safed.

Après une demi-heure de marche, à peu près, nous nous trouvons dans l'Ouad-Hasbayah, ravin escarpé et volcanique, mais dont le fond et les flancs, partout où se trouve un peu de terre végétale, offrent une incroyable splendeur de végétation. Ce ravin, c'est le lit d'une belle et large rivière, le Nahr-Hasbayah, que nous traversons sur un assez beau pont de trois arches en ogive, nommé Djesr-el-Rhadjar.

M. de Bertou, qui a suivi ce cours d'eau depuis sa source, fait observer qu'il est bien plus considérable que ceux qui ont leur origine au Tell-el-Qadhi et à Banias, et auxquels on donne le nom vénéré de Jourdain; que par suite, le Nahr-Hasbayah a des droits réels à ce nom, et qu'il ne serait que juste de le lui restituer. Physiquement parlant, M. de Bertou a parfaitement raison; mais historiquement parlant, sa requête doit être absolument repoussée. De tout temps, le nom de Jourdain a été appliqué aux deux ruisseaux qui se réunissent au Tell-el-Qadhi, et dont le plus considérable sort de la grotte de Banias. Nous n'avons en aucune façon le droit de modifier une nomenclature fixée depuis des milliers d'années, et de dire à cinquante générations, et entre autres aux premiers habitants du pays : — vous avez eu tort de donner tel nom à tel cours d'eau plutôt qu'à tel autre. A votre place, nous eussions choisi autrement; nous allons donc changer ce que vous avez fait, et réparer votre bévue. — Je le répète, M. de Bertou a certainement raison, quant au fait matériel d'appréciation d'importance; mais dès qu'il s'agit de changer les dénominations antiques des affluents du Jourdain, et du Jourdain lui-même, son droit s'évanouit complétement.

Aussitôt le Djesr-el-Rhadjar passé, deux ou trois lacets nous conduisent sur le plateau qui couronne le flanc gauche du ravin, au fond duquel roule le Nahr-Hasbayah. Ce plateau, fortement détrempé par les pluies, est d'abord extrêmement

boueux, mais bientôt le sol se raffermit et nous nous retrouvons, encore une fois, au milieu de ruines archaïques, c'est-à-dire formées de gros blocs non taillés qui jonchent le sol. Ces ruines, qui sont très-considérables, nous paraissent néanmoins petites, à nous qui venons de reconnaître tout à l'heure les ruines colossales de Hazor. A quelle ville antique peuvent-elles se rapporter? Nous discuterons cela un peu plus loin, quand nous serons arrivés à Banias, et que nous chercherons à rattacher à cette localité, les différentes ruines qui existent entre l'ouad du Nahr-Hasbayah et Banias même.

M. de Bertou, qui a parcouru tout ce terrain, en le mesurant au pas de son cheval, compte, à partir du bord du ravin coupé par le Djesr-el-Rhadjar, douze cent soixante mètres dans un ouad qu'il appelle Ouad-el-Dfila, « qui prend, dit-il, son nom de l'abondance des lauriers roses qui y croissent. Celui-ci me paraît, tant par sa situation que par son nom, correspondre à l'emplacement de la ville de Daphné, citée par Josèphe. Puis vient un terrain couvert de pierres noires, mêlées de fer et de sable, sur lequel on marche pendant deux mille mètres, et l'on arrive au Tell-el-Qadhi, où se voient des ruines qui sont peut-être les restes du *Bœuf-Doré*. Ce tell est un petit tertre oblong, couvert de beaux chênes, au milieu desquels on rencontre une source abondante, connue des Arabes sous le nom de Neba-el-Leddan, et que les géographes considèrent comme la source du Jourdain. Il y a entre le Tell-el-Qadhi et Banias quatre mille cent soixante mètres. »

Maintenant que j'ai analysé l'itinéraire si précieux et si exact de M. de Bertou, je me hâte de revenir au mien. En arrivant auprès du Tell-el-Qadhi, on traverse un cours d'eau encombré de roseaux et d'herbes aquatiques, au delà duquel on côtoie un tertre considérable, dont les flancs, d'une douzaine de mètres de hauteur, sont couverts de jolis taillis, dans

lesquels se voient des arbrisseaux qui portent une fleur ressemblant singulièrement à celle de l'oranger. Au sommet du tertre sont plantés de beaux chênes. Par-ci par là se montrent, dans les broussailles, de grosses pierres, qui n'ont pu évidemment se trouver sur un pareil terrain, que parce qu'elles y ont été apportées de main d'homme; le tertre lui-même paraît si régulièrement taillé, qu'on est tenté de le considérer comme artificiel. En effet, il affecte sensiblement la forme d'un parallélogramme. Je regrette bien vivement de n'avoir pu en explorer la surface avec soin. Très-probablement j'y eusse reconnu des traces et des ruines, plus développées que celles qu'on y a signalées jusqu'ici. D'ailleurs, il y avait là une source importante à visiter. Mais il était déjà tard, le temps était pluvieux, et en pareil cas on se presse, lorsqu'on voyage en tout pays. C'est donc une localité pour ainsi dire inconnue encore et dont je signale l'étude, probablement fructueuse, aux voyageurs futurs.

Une fois que l'on a dépassé le Tell-el-Qadhi, on traverse une plaine assez large et qui est plantée de très-beaux arbres. On se sent heureux à l'aspect de ce pays couvert, dont la nature contraste si fortement avec celle de toutes les régions méridionales de la Syrie. Il semble que l'on soit, en réalité, à des milliers de lieues des déserts de Kenâan. Une fois cette jolie plaine franchie, on entre dans la montagne, sur le flanc de laquelle se trouve Banias, c'est-à-dire que l'on commence à gravir les premières pentes du Djebel-ech-Cheikh ou de l'Anti-Liban. Rien de frais, rien de gracieux comme la route que l'on suit; elle ressemble, à vrai dire, à une belle allée de parc.

Bientôt on atteint le sommet d'un premier coteau, bien planté de bois, et au milieu des arbres, on rencontre des ruines et des tronçons de colonne couchés sur le sol. Ces ruines se

nomment Enkeil. Elles ont un aspect qui ne permet pas de se méprendre sur leur origine véritable, et elles représentent certainement une localité gréco-romaine; Enkeil d'ailleurs est si près de Banias, que très-certainement c'était une partie de la ville elle-même. De là, on descend un peu et l'on arrive enfin à Banias, mauvais petit village arabe, dont le sol est couvert partout de ruines et de débris de l'époque romaine. Un magnifique cours d'eau coupe le village, ou mieux, le longe à l'ouest. Deux petits ponts antiques sont établis sur ce ruisseau qui coule entre des murs de quai, antiques aussi, mais fort délabrés. Ce ruisseau, c'est celui qui sort de la grotte de Pan, c'est, en un mot, le véritable Jourdain.

Après avoir traversé le ruisseau à gué (il n'a guère que deux pieds de profondeur), nous allons mettre pied à terre sur une sorte de petite place, garnie de véritables maisons, dont l'une, placée au sud, nous sert d'asile. C'est une grange dont le sol est un peu en contre-bas du terrain, qui nous sert pour aujourd'hui de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Partout, autour de nous, paraissent des arbres magnifiques qui dominent toutes les habitations du village, et qui donnent à celui-ci l'aspect d'un village européen.

Mon premier soin a été de courir à la grotte de Pan. Il n'est pas très-facile d'y arriver, à travers les enclos de jardins, les vergers et les amas de fiente de vache qui en garnissent les approches. Quelques huttes de fellah sont adossées au rocher dans lequel est percée cette grotte naturelle. C'est de là que sort en bouillonnant une source admirable qui forme immédiatement le large ruisseau de Banias. Le fond de la grotte s'est éboulé par suite d'un tremblement de terre (probablement celui du 1[er] janvier 1837), et il est impossible d'y descendre sans s'exposer à entrer jusqu'au ventre dans la bouse de vache. Sur les parois extérieures de la grotte, sont

ou plutôt étaient gravées quelques belles inscriptions votives, qui constatent parfaitement que c'est bien là la grotte de Pan. Des niches élégamment ciselées, surmontent ces inscriptions, et elles ont été sans doute destinées à recevoir des statuettes consacrées à Pan et aux nymphes du lieu.

Après avoir copié tout ce qui peut se lire encore de ces précieuses inscriptions qui, malheureusement, semblent avoir été martelées à dessein, à une époque très-reculée, et vraisemblablement à l'invasion du christianisme en ce pays [1], nous revenons au gîte avec notre butin. Sur la place même où nous avons pris ce gîte, se voit la maison du scheikh qui domine toutes les autres, et qui est bâtie sur des fondations très-antiques, car les pierres qui forment le parement extérieur de celles-ci, sont de très-gros blocs en bossage, tout à fait analogues à ceux qui constituent, à Jérusalem, l'appareil auquel j'ai appliqué, pour abréger, le nom d'appareil salomonien.

La pluie est venue pour tout de bon, et elle tombe si bien qu'elle perce la terrasse qui sert de plafond à notre habitation [2], et vient nous chercher jusque dans nos couchettes, sur lesquelles nous nous sommes empressés de nous étendre, aussitôt que le travail de la journée a été terminé.

Après notre dîner nous avons eu la visite du scheikh de Banias : c'est un homme d'une quarantaine d'années, d'une politesse irréprochable, et avec lequel j'ai eu le plaisir de causer pendant une heure, en prenant le café et en fumant le tchibouk. Cet homme est de beaucoup supérieur, en intelligence et en bonnes manières, à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici en

1. Voir pl. XLIX.

2. Aussitôt que la pluie commence en ce pays, on voit tout le monde grimper sur la terrasse de sa maison, et s'empresser de tasser, à l'aide d'un gros rouleau de pierre, l'aire de cette terrasse, que la sécheresse précédente a fendillée. Rien de plus comique que cette précaution que prennent, pour ne pas être mouillés, des gens qui redescendent chez eux trempés jusqu'aux os, et avec des vêtements bons à tordre.



Syrie. Il a la plus ardente curiosité sur tout ce qui concerne la France, et il m'accable de questions, auxquelles je me fais un véritable plaisir de répondre.

Occupons-nous maintenant de Bânias et de ses environs, géographiquement et historiquement parlant. Nous allons rechercher tous les documents sacrés et profanes relatifs à Dan, à Paneas et à Daphné, afin d'en tirer, si la chose est possible, des indices suffisants pour fixer la position de chacune de ces localités; commençons par Dan.

Cette ville portait un nom tout différent avant de tomber au pouvoir des fils de Dan. Voici, à ce sujet, ce que nous apprennent les Saintes Écritures : — La limite de Dan s'étendait à partir de ces villes. Les fils de Dan montèrent et combattirent contre Lesem, la prirent et la passèrent au fil du glaive; ils en prirent possession, s'y établirent et ils donnèrent à Lesem le nom de Dan, du nom de Dan, leur père[1]. Il est évident que ce verset est une interpolation, postérieure au temps de Josué et de la répartition des territoires aux tribus, puisque le fait lui-même n'arriva que sous la domination des Juges[2]. Les fils de Dan, peu satisfaits des possessions qui leur avaient été départies par le sort, envoyèrent cinq espions battre le pays et chercher une meilleure contrée dont ils pussent s'emparer. — Ceux-ci vinrent à Leïs, pays en sécurité, comme les Sidoniens, tranquille, rassuré, vivant sans trouble, avec un héritier du pouvoir, éloigné des Sidoniens et n'ayant rien à démêler avec personne (verset 7). — Les espions revinrent en hâte dans leur tribu et pressèrent leurs frères de marcher à la conquête de Leïs. — C'est un peuple qui est en sécurité, leur dirent-ils; le pays est très-spacieux, rien n'y manque de ce qui est nécessaire dans un pays (verset 10). — Six cents hommes armés de

1. Josué, XIX, 47.
2. Juges, XVIII.

la tribu, partirent pour aller à la conquête de Leïs (verset 11). —A Leïs, ils vinrent sur un peuple paisible et en sécurité, ils en passèrent les habitants au fil de l'épée, et ils brûlèrent la ville par le feu (verset 27). — Nul libérateur, car elle était éloignée de Sidon ; ils n'avaient de rapport avec personne. Elle était dans la vallée, vers Beit-Rehoub. Ils rebâtirent la ville et s'y établirent (verset 28). — Ils appelèrent le nom de la ville, Dan, du nom de leur père, Dan, qui était né à Israël ; mais Leïs était auparavant le nom de la ville (verset 29).

Voici donc un fait bien établi : jusqu'à l'époque des Juges, Dan s'appela Leïs ou Lesem.

Nous voyons cependant que lorsque Abraham poursuivit les rois qui avaient attaqué la Pentapole et fait Loth prisonnier, il poussa jusqu'à Dan [1]. Il est probable qu'en ce point, le texte de Moïse aura été altéré dans la suite des temps, le nom Dan ayant été substitué à celui de Leïs, afin que le récit parût plus clair et plus intelligible.

Dan était à l'extrémité septentrionale de la terre promise, car nous lisons dans le Deutéronome (XXXIV) : — 1. L'Éternel lui fit voir (à Moïse) tout le pays et le Djelâad, jusqu'à Dan. Il faut nécessairement faire ici la même observation qu'à propos du verset de la Genèse, sur l'emploi primitif du nom de Dan. Cette position septentrionale extrême de Dan par rapport à la terre promise, résulte également de beaucoup d'autres passages bibliques [2].

Lorsque le schisme des dix tribus eut été consommé, après la mort de Salomon, Jéroboam, roi d'Israël, voulut séparer à tout jamais ses sujets de ceux du roi de Juda [3]. En consé-

1. Genèse, XIV, 14.

2. Samuel, III, 10. — XVII, 11. — XXIV, 2 et 15. — I Rois, IV, 25. — Chroniques, I, XXI, 2. — Id., II, XXX, 5.

3. Rois, I, XII.

quence — 28. Le roi ayant consulté, fit deux veaux d'or, et dit aux Israëlites : C'est assez aller à Jérusalem ! voici tes dieux, Israël, qui t'ont fait venir d'Égypte. — 29. Il en mit un à Beit-el, et plaça l'autre à Dan. — 30. Cette chose fut une occasion de péché : le peuple alla devant l'un (des veaux d'or) jusqu'à Dan [1].

A l'instigation d'Assa, roi de Juda, Ben-Hadad, roi d'Aram, déclara la guerre à Baasa, roi d'Israël. Son armée fit donc irruption dans les États de Baasa, et prit Ayoun, Dan, Abel-beit-Mâakah et tout Kenrout, dans toute la terre de Nephtali [2]. Le même fait est raconté dans les chroniques (II, xvi, 4), seulement les noms des villes prises par l'armée de Ben-Hadad sont différents. Les voici : Ayoun, Dan, Abel-Maïm et toutes les demeures des villes de Nephtali.

Dans Jérémie, nous trouvons le passage suivant (iv, 15) : — Car une voix venant de Dan, annonce l'ennemi, et du haut de la montagne d'Éphraïm, elle annonce un malheur. — Cette belle expression signifie seulement que, de l'extrême frontière du nord, vient l'annonce de l'agression qui menace Jérusalem et qui vient du nord (verset 6). Il est évidemment question de l'invasion des Assyriens. La même image est répétée (viii, 16) dans le passage où le prophète dit : — De Dan on entend le ronflement de ses coursiers. Au bruit des hennissements de ses chevaux, toute la terre tremble; ils viennent et dévorent le pays avec ce qui y est, la ville et ses habitants.

Voilà tous les renseignements que nous fournissent, à ma connaissance, les Écritures, sur le compte de la ville de Dan. Voyons maintenant ce que nous en apprend Josèphe.

1. Il est encore fait mention de ce veau d'or placé à Dan, dans le 2e livre des Rois (x, 29). Le prophète Amos y fait manifestement allusion, quand il dit (viii, 4) : Ceux qui jurent par le crime de Samaroun et qui disent : Vivent ton Dieu, Dan, et vive le chemin de Bir-Sebâa, tomberont et ne se relèveront plus.

2. Rois, i, xv, 20.

Cet illustre historien raconte [1] l'expédition des Danites allant à la conquête d'un nouveau pays. Les cinq explorateurs envoyés par eux, leur firent connaître une terre bonne et fertile, située à un jour de marche de Sidon, auprès de la grande plaine (κατὰ τὸ μέγα πεδίον), proche de Liban et des sources du petit Jourdain. Les Danites s'y rendirent et y fondèrent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom du chef de leur tribu.

Dans un autre passage [2], Josèphe raconte le fait de l'établissement des veaux d'or coulés par l'ordre de Jéroboam, l'un à Beit-el et l'autre à Dan, τὸν ἕτερον δὲ ἐν Δάνῃ (ἡ δὲ ἐστι πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ μικροῦ Ἰορδάνου.)

Voyons maintenant ce que Josèphe nous apprend des sources du Jourdain. Nous lisons, à propos de l'expédition d'Abraham à la poursuite des rois qui avaient attaqué la Pentapole, qu'il les atteignit à Danos, qui était le nom de l'autre source du Jourdain, περὶ Δάνον (οὕτω γὰρ ἡ ἑτέρα τοῦ Ἰορδάνου προσαγορεύεται πηγή) [3]. Nous lisons encore dans la guerre des Juifs (IV, I, 1), que le lac Samachonite étend ses marais jusqu'au lieu nommé Daphné (μέχρι Δάφνης χωρίου), lieu fertile et délicieux, où sont des sources qui, grossissant le petit Jourdain au-dessous du temple de la Vache-d'Or, le poussent dans le grand Jourdain (καὶ πηγὰς ἔχοντος, ἃι τρέφουσαι τὸν μικρὸν καλούμενον Ἰορδάνην ὑπὸ τὸν τῆς χρυσῆς Βοὸς νεὼν, προςπέμπουσι τῷ μεγάλῳ.).

Pour Josèphe, « la véritable source du Jourdain était au lac Phiala, situé dans la Trachonitide, c'est-à-dire à cent vingt stades de Césarée (Banias), à droite et non loin de la route. Le Panéïon n'était que la source apparente de ce fleuve; mais le Jourdain venait seulement y déboucher, en partant du lac Phiala, et en s'y rendant par un canal souterrain. Ce Panéïon,

1. Ant. Jud., V, III, 1.
2. Ant. Jud., VIII, VIII, 4.
3. Ant. Jud., I, X, 1.

duquel on croyait, dans l'ancien temps, que le Jourdain sortait, avait vu sa beauté naturelle relevée encore par la munificence royale, et Agrippa avait employé de grandes richesses à l'embellir. C'est à partir de cet antre que commence le cours manifeste du Jourdain. » Tous les détails que je viens de rappeler sont la fidèle reproduction de ceux que donne Josèphe [1].

Josèphe nous apprend encore [2] qu'Hérode « fit bâtir un temple de marbre blanc, dédié à Auguste, auprès des sources du Jourdain. Cet endroit se nomme Panéïon. Là, une montagne élève son sommet à une hauteur immense, et, au pied, s'ouvre une caverne obscure, dans laquelle s'ouvre un gouffre abrupt, plein d'eau, et d'une profondeur inconnue, car aucune sonde n'en peut atteindre le fond. Des grottes placées à l'extérieur et à la racine même de la montagne, jaillissent des sources abondantes, et c'est de là que sort le Jourdain, ainsi que le croient beaucoup de personnes [3]. »

Il est encore question de la source du Jourdain dans Josèphe [4]. C'est dans le passage où il parle de la distribution des lots de terres conquises attribués aux tribus. — Nephtali, dit-il, eut jusqu'au mont Liban, et jusqu'aux sources du Jourdain, qui sortent du pied même de cette montagne.

Paneas, la Banias moderne, était le nom de la ville située auprès des sources du Jourdain, que Philippe agrandit et embellit, en lui donnant le nom de Césarée. Paneas devint ainsi la Cæsarea Philippi [5]. Plus tard, le roi Agrippa le Jeune ayant

1. Bell. Jud., III, X, 7.
2. Bell. Jud., I, XXI, 3.
3. Ces détails sont à peu près identiquement reproduits dans les Antiquités Judaïques (XV, X, 3).
4. Ant. Jud., V, I, 22.
5. Ant. Jud., XVIII, II, et Bell. Jud., II, IX, 1.

considérablement augmenté l'importance de Césarée de Philippe, lui donna le nom de Neronias [1].

Résumons maintenant ce que nous apprend Josèphe. La principale source du Jourdain sort du Paneïon, c'est-à-dire de la grotte de Banias. Une seconde source de ce fleuve se nommait Danos. Des sources viennent grossir le petit Jourdain au lieu nommé Daphné, au-dessous du temple de la Vache d'or, et se jettent avec lui dans le grand Jourdain. Pour Josèphe, le grand Jourdain vient du Paneïon, et le petit vient des sources de Daphné. Mais il y a évidemment ici une erreur de copiste à corriger dans le texte ; au lieu de Δάφνης, c'est Δάνης qu'il faut lire, et il s'agit indubitablement de Dan ; en effet, la présence d'un lieu nommé le temple de la Vache d'or, n'indique-t-elle pas jusqu'à l'évidence l'emplacement de Dan, où Jéroboam établit un temple dans lequel fut installé un de ses deux Veaux d'or? Daphné est donc un lieu à biffer du catalogue des villes de cette partie de la Syrie.

Concluons : Paneas, aujourd'hui Banias, Cæsarea Philippi et Neronias, c'est tout un [2]. Dan est la ville ruinée que l'on rencontre sur le plateau situé au delà du Nahr-Hasbayah, lorsqu'on a passé la rivière, sur le Djesr-el-Rhadjar. Enfin, le Tell-el-Qadhi est l'emplacement du temple où Jéroboam avait placé un de ses Veaux d'or, du Temple de la Vache d'or mentionné par Josèphe. Les ruines de Dan sont contigües, et probablement le Tell-el-Qadhi fut travaillé de main d'homme, pour servir d'assiette au temple de Jéroboam.

Il s'agit maintenant de vérifier si ces conclusions s'accordent avec les témoignages des écrivains anciens, autres que Josèphe. Je me dispenserai de rapporter tous les passages qui constatent

1. Ant. Jud., xx, ix, 4.

2. Cette même ville s'est aussi appelée au moyen âge Tonopyrgos et Belinas. (Voy. Reland, Pal., p. 919, ad vocem Paneas.)

que Paneas, Cæsarea Philippi et Neronias sont la même ville, parce que c'est un fait qui n'est pas sujet à question. Philostorgius[1] dit que Paneas portait d'abord le nom de Dan, qu'elle s'appela ensuite Cæsarea Philippi, et enfin Paneas, à cause de la statue de Pan que les gentils y placèrent. Théodoret[2] dit aussi que Paneas et Laïs sont la même ville. Enfin Benjamin de Tudèle dit encore que Paneas est Dan. Voilà sur quelles autorités on a voulu quelquefois identifier Dan et Banias.

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, au mot βηθσαμαίε, parle de Dan qui est près de Paneas, et au mot Δὰν il dit que c'est un bourg placé au quatrième mille, à partir de Paneas, sur la route de Tyr. Il y a environ cinq kilomètres de Banias aux ruines placées à l'ouest du Tell-el-Qadhi; c'est donc bien là que sont les ruines de la Dan biblique, dont dépendait le Tell-el-Qadhi. Les ruines qui sont autour d'el-Khan sont à douze ou treize kilomètres de Banias, il serait donc absurde d'y chercher les ruines de Dan.

Un mot encore sur l'histoire de Banias. Lorsque le Christ y vint, il y guérit miraculeusement une femme qui allait périr d'un flux de sang. Celle-ci éleva devant la porte de sa maison, une statue de son sauveur. Julien l'Apostat la fit renverser et remplacer par sa propre statue. Ce sont les Annales de Glycas et la Chronographie de Théophanes, qui nous ont conservé la mémoire de ce fait.

6 MARS.

Hier, en causant avec le scheikh de Banias, j'avais appris qu'à la porte de la ville, comme il l'appelait, je trouverais un tarikh (une date, c'est ainsi qu'en ce pays on appelle les

1. Hist., VII, 3.
2. Quæst., 110 in Genesim.

inscriptions anciennes) ; je m'étais donc promis d'y courir ce matin, avant le départ. C'est ce que j'ai fait, en compagnie d'Édouard. Le temps est redevenu supportable, il promet même d'être beau dans la journée, car le vent a changé, et les nuages se dispersent peu à peu, en laissant la place au soleil.

De loin, la vieille porte me semble de construction arabe; de près, j'acquiers bientôt la conviction qu'elle est fort insignifiante. Les belles pierres de taille qui en constituent les parements, ont été empruntées à tous les monuments antiques d'alentour, et au-dessus de l'archivolte est encastré un véritable tarîkh arabe, que je n'ai pas le temps de déchiffrer, mais dont je lis assez pour me convaincre que je suis devant l'œuvre d'un soulthan mamlouk Baharite. Cette porte débouche sur une espèce de pont qui traverse un cours d'eau très-vif et considérablement enflé par les pluies. Évidemment, voilà encore un des affluents principaux du Jourdain. A droite et à gauche du tablier de ce pont, sont couchées, en guise de parapets, de très-grosses pierres, provenant aussi des monuments de la Cæsarea Philippi, ou de la Neronias qui lui a succédé.

Partout dans le village, et surtout du côté du canal dans lequel est resserré le ruisseau venant du Paneïon, on voit des tronçons de colonnes, presque toujours gisant sur le sol ou dans l'eau, quelquefois debout et en place. Il faudrait évidemment passer quelques jours à Banias, pour étudier sérieusement le terrain et les ruines. Celles-ci fourniraient des données assez nombreuses encore, je le crois, pour qu'il fût possible de reconstituer une sorte de plan de la ville antique.

A droite du large chemin, je ne veux pas dire de la rue, qui de Banias aboutit au pont et à la porte arabe qui ouvre sur ce pont, se voient cinq grandes arcades de construction gréco-romaine. Ces arcades sont de bel appareil, et enterrées aujourd'hui presque jusqu'à la naissance des archivoltes; elles ne

sont du reste que dessinées, car elles forment un mur plein qui sert de base à un mur moderne.

Je le répète : le site de Banias promet de belles découvertes à qui voudrait y faire un séjour suffisant. Les habitants sont doux et inoffensifs, et avec un millier de francs, je suis convaincu que l'on ferait retourner le sol de Banias tout entier.

Une fois rentrés de notre promenade matinale, nous avons déjeuné en hâte, fait charger nos bagages, seller nos chevaux et pris la route de Damas. Cette route, pendant quelques heures, à partir de Banias, traverse un pays ravissant. Elle commence au pont même que nous étions venus visiter le matin. Là, on tourne à l'est et on longe, à droite, le cours d'eau qui vient de la source la plus éloignée du Jourdain, et à gauche, à proximité de Banias, des prés plantés de grands arbres, sous lesquels nous avons retrouvé le scheikh, à qui nous avons ainsi pu faire nos adieux. Le ruisseau coule au fond d'un petit vallon frais et bien boisé, qui s'étend jusqu'à plus d'une lieue à l'est de Banias. Nous finissons par quitter le bord du ravin, et nous appuyons alors un peu au nord, pour contourner le pied de la montagne, au sommet de laquelle se trouve la forteresse imposante qui se nomme Qalâat-Banias. C'est une forteresse en ruines et qui de loin semble dater de l'époque des croisades. La montagne dont elle couronne le sommet, est fort élevée et verdoyante. Au sommet, toutefois, ce sont des herbages seuls qui lui donnent cet aspect, car les arbres cessent de se montrer sur ses flancs, au delà des deux tiers de leur hauteur. Les habitants de Banias assurent que la citadelle (le Qalâat) a été bâtie avec les débris antiques de la ville, et que l'on voit plusieurs tarikhs dans les murailles. La chose est fort possible; mais s'y trouve-t-il une seule inscription antique? Voilà ce que j'ignore et ce que je n'ai pas été vérifier.

Depuis que nous avons commencé à contourner la base de la montagne qui supporte le Qalâat-Banias, la route est devenue assez difficile. Elle monte rapidement et elle est complétement détrempée et défoncée par les pluies précédentes. Les arbres, couverts d'humidité, nous arrosent incessamment; enfin l'air est très-froid, et, à mesure que nous gagnons du terrain, nous reconnaissons, fort désagréablement, que nous cheminons vers la région des neiges éternelles. Nous passons à côté d'une source dont mes guides ne peuvent me dire le nom et que je trouve indiquée sur la carte de Zimmermann, sous le nom de Ayn-el-Hazoury. Je me contenterai de faire remarquer la singulière analogie de ce nom avec celui du Ayn-Hazor, mentionné dans le livre de Josué, parmi les villes fortes de la tribu de Nephtali. Le terrain où nous sommes faisait-il partie du territoire de Nephtali? Y a-t-il auprès de cette source des ruines auxquelles puisse s'appliquer le nom biblique? Comme je ne l'ai pas vérifié, je n'en sais absolument rien, et je recommande ce sujet de recherche aux voyageurs futurs.

Depuis que nous sommes en train de monter, je m'aperçois que mon pauvre cheval n'a plus aucune énergie; la fatigue qu'il paraît ressentir n'est pas naturelle; il est sûrement malade, et je n'ai pas envie de voyager à pied. J'ordonne donc à Matteo de me donner sa monture, et de s'en choisir une autre parmi les chevaux de bagage. Cet échange fini, je m'aperçois que j'ai fait un excellent marché. Matteo avait nommé son cheval el-Bapour (*il vapore*, la vapeur), et il avait eu raison; c'est une petite bête enragée et que je dois plutôt calmer qu'exciter. Saïd traîne mon cheval par la bride, et nous continuons notre route.

Après avoir longé, à quelques cents mètres en contre-bas, la face orientale du Qalâat-Banias, nous avons, ainsi que je l'ai déjà dit, passé près de l'Ayn-el-Hazoury, et laissant à

quelque distance sur notre droite, un mamelon sur le flanc duquel est placé le village nommé Djebbata-ez-Zeit [1], nous arrivons enfin au niveau d'une assez belle plaine, que l'on appelle Merdj-el-Afoureh, et qui s'étend de l'ouest à l'est. A notre gauche commencent immédiatement les pentes assez rapides du Djebel-ech-Cheikh, de ce magnifique sommet de l'Anti-Liban, dont tant de fois nous avions aperçu de bien loin la cime éclatante de blancheur. Les neiges commencent à trois ou quatre cents mètres au-dessus du point où nous nous arrêtons pour déjeuner, et elles se montrent, sans interruption, jusque sur le pic le plus élevé de la montagne. Devant nous s'ouvre, à l'est, le Merdj-el-Afoureh, au fond duquel nous apercevons au loin les bâtiments d'un moulin qui s'appelle Tahouahin-es-Sahar, du nom de l'Ouad-es-Sahar, dans lequel coule un ruisseau large et gonflé à cause de l'époque où nous sommes; c'est ce ruisseau qui alimente le moulin. A droite de celui-ci, c'est-à-dire un peu au sud, se trouve un étang assez vaste et que nous apercevons de loin; c'est le lac Phiala, dont Josèphe parle à propos des sources du Jourdain [2]. Enfin, sur le flanc du Djebel-ech-Cheikh, en face et à l'ouest de l'Ouad-es-Sahar, se trouve le village nommé Medjdel-ech-Chems, dans lequel on pourrait peut-être rechercher Beit-Chems de la tribu de Nephtali [3].

1. Cette Djebbata ne serait-elle pas par hasard celle dont parlent les Talmudistes, et entre laquelle et Antipatris se trouvaient, à ce qu'ils prétendent, soixante myriades de villes. (Voyez Reland, p. 801, 802, ad vocem Gebath.)

2. On a souvent avancé que le nom Jourdain était formé des noms Yor et Dan, de ses deux sources principales. Josèphe lui-même laisse deviner qu'il partageait cette opinion, puisqu'il donne le nom Danos à celle de ces deux sources qui engendre le petit Jourdain. Ne serait-il pas plus naturel de chercher dans ce nom les mots יאֹר דָּן, Rivière de Dan? Je suis bien tenté de le croire, bien que ce ne soit pas l'avis de Reland. Ce qui est certain, c'est que les Arabes prononcent le nom de ce fleuve Ordan, ce qui est bien voisin de Iordan.

3. Josué, XIX, 38.

Après la halte assez courte que nous avons faite en ce lieu, à cause du froid trop vif et du vent aigu qui nous y fouettait incessamment la figure, nous avons repris notre voyage, en nous dirigeant au nord-nord-est. Nous avons escaladé une nouvelle rampe assez dure et très-longue, qui nous a conduits dans une gorge remplie de décombres, dont les matériaux d'assez petit échantillon, sont tous des fragments de lave; ces ruines n'ont pas de nom connu, ou du moins, elles n'en avaient pas pour Mohammed et Matteo. Le vallon qui les contient aboutit à une petite plaine dont le fond du sol est volcanique, et dont la surface est couverte de petits étangs. Ce plateau se nomme Merdjet-Haderah (?), la plaine inclinée ou basse. En été, à ce qu'on m'assure, ce lieu est spécialement consacré à la culture des melons. Beaucoup de décombres insignifiants jonchent le plateau, et ne sont probablement que les débris d'enclos, destinés à séparer les lieux de culture appartenant à différents propriétaires.

Vers le nord, cette petite plaine est bornée par un flanc peu élevé, entièrement volcanique et tout couvert de buissons et de halliers. Après avoir assez longuement cheminé sur ce terrain, où un vent glacial continue à nous fatiguer extrêmement, nous atteignons la tête d'une vallée fort large, dont nous suivons pendant quelques minutes le flanc oriental, pour arriver enfin à un ravin très-profond, très-abrupt, très-difficile, et qui pour l'agrément de la marche, a quelque analogie avec l'affreuse descente d'Ayn-Djedy. On descend, ou plus exactement on saute de roche en roche, pendant un quart d'heure, et l'on débouche enfin sur un plateau inférieur assez étroit et qui s'enfonce à l'ouest, pour servir d'assiette au village assez considérable de Beit-Djenn. Au-dessus du village, la neige se montre partout et elle garnit les sommets à une distance qui ne doit guère dépasser un millier de mètres. Un beau ruisseau très-

large, et qui est alimenté sans doute par la fonte des neiges, traverse Beit-Djenn dans toute sa longueur, et se retourne ensuite brusquement, à la pointe orientale du village, pour entrer dans la vallée que la route de Damas suit en quittant Beit-Djenn.

Depuis que nous avions atteint la vallée terminée par le casse-cou dont j'ai parlé tout à l'heure, nous avions été garantis du vent; arrivés au village, nous avons pu nous réchauffer un peu au soleil, qui est magnifique. Mais nous sommes trop près des neiges, pour que le froid ne soit pas encore assez piquant. Au-dessus de Beit-Djenn, et sur le flanc de la muraille de rochers à laquelle est adossée la portion du village placée sur la rive droite du ruisseau, on aperçoit quelques entrées d'excavations, qui sont, à n'en pas douter, d'antiques grottes sépulcrales.

Pour ne pas perdre le reste de notre journée, nous avons été, Édouard, Philippe et moi, chercher des insectes et des plantes, au bord du ruisseau et dans les rochers qui le dominent et qui forment le flanc gauche de la vallée, par laquelle nous nous dirigerons demain matin sur Damas. L'eau du ruisseau n'est, à vrai dire, que de la neige fondue, et cependant j'y ai ramassé quelques petits hydrocanthares (coléoptères du genre *Colymbetes*) qui s'étaient réfugiés sous les pierres à moitié submergées. Quelques plantes bien humbles, nous ont seules dédommagés de la peine que nous avions prise d'en chercher; mais l'une d'elles, qui est une pensée microscopique extrêmement jolie, croît assez abondamment entre les rochers, pour que j'aie pu en faire une ample provision.

Pendant que nous arrivions à Beit-Djenn de notre côté, un détachement d'Arnautes se dérigeant sur Banias, y arrivait du sien, de sorte que nous avons eu quelque peine à trouver des logements pour toute notre caravane. Tout le monde dans le

village est en l'air, et je crois que la population n'est pas ravie de la venue de ces ennuyeux visiteurs qui se sont installés chez elle, comme en pays conquis.

7 MARS.

Notre soirée d'hier s'est passée assez tranquillement et sans incident qui vaille la peine d'être noté. Il n'en a pas été de même de la nuit, car la vermine nous a torturés sans relâche.

Ce matin, le temps continue à être extrêmement clair, mais il fait un peu moins froid qu'hier. D'ailleurs, maintenant nous n'avons plus qu'à descendre, et, à mesure que nous gagnerons du terrain, nous nous éloignerons des neiges et nous trouverons un climat plus doux.

Pendant que nous faisons nos préparatifs de départ, le détachement d'Arnautes fait les siens, mais je dois dire qu'il les fait d'une manière assez irrégulière. Depuis une grande heure, le chef de la bande est à cheval, flanqué de deux beyrakdar (porte-étendard), portant, l'un le drapeau rouge officiel des Turks, et l'autre un drapeau vert qui est l'étendard religieux. Un homme à pied, sur le ventre duquel sont attachées deux petites timbales, a beau battre toutes les marches possibles, pour rappeler les guerriers que leur capitaine attend, c'est exactement comme s'il chantait. Les guerriers, établis sur toutes les terrasses des maisons où ils ont logé, brûlent leur poudre, non pas aux moineaux, mais aux pigeons des habitants; c'est une pétarade roulante et incessante. Si ce sont, comme cela paraît fort probable, les munitions de guerre délivrées par le gouvernement ottoman à ses soldats, que ces messieurs brûlent et gaspillent avec tant de laisser-aller, il est clair qu'après leur départ, les cartouchières seront complétement veuves de cartouches. Au reste, les pigeons sont ceux

qui courent le moins de danger. Les balles arnautes sont réduites pour eux à l'état de mythe ; le bruit seul des coups de fusil les effarouche un peu, mais pas un seul ne tombe ; décidément, si les Arnautes ont compté sur leur gibier du matin pour dîner ce soir, ils feront maigre chère. Enfin, le capitaine s'est lassé d'attendre ses braves, et il s'est mis en route précédé de son timbalier et suivi de ses deux beyrakdar. Le corps d'armée rejoindra la tête, quand il voudra et quand il pourra.

Notre bande, à nous, étant un peu mieux organisée, nous avons réussi à partir en même temps que l'avant-garde ottomane, mais dans le sens précisément opposé. Nous avions perdu de vue Beit-Djenn, derrière les roches qui l'abritent, que la guerre aux pigeons allait toujours son train. Mon pauvre cheval, que je n'avais pas cru bien malade hier, est mort pendant la nuit, et ce matin je l'ai vu tristement étendu au bord du ruisseau, et au beau milieu du village. Il restera là jusqu'à ce que les oiseaux de proie et les chakals l'aient fait disparaître. Pourquoi n'avouerais-je pas que la vue de cette bête morte, sur le dos de laquelle j'avais cheminé tant de jours, au milieu de fatigues et de dangers de toute espèce, m'a fait une véritable peine ? J'ai compris en ce moment l'attachement des Arabes pour leur monture habituelle. C'était un véritable chronomètre que ce pauvre cheval, et je dois à son calme et à sa patience, d'avoir pu lever, avec une exactitude satisfaisante, la carte des pays nouveaux que j'ai visités.

La vallée dans laquelle nous nous engageons en sortant de Beit-Djenn est fort triste encore ; la végétation n'y est nullement avancée, et elle ressemble singulièrement à ce lledu nord de la France, à pareille époque. Nous marchons sur Kafr-Haouar, village que j'ai le plus grand désir d'atteindre. La carte de Zimmermann m'indique, à côté de ce village, un

point qui porte le nom de « Tombeau de Nimroud. » Vais-je découvrir un monument assyrien? Je l'ignore; mais j'ai quelque espérance de faire une bonne trouvaille, et je m'en réjouis à l'avance. Hélas! j'ai bien fait, pour me réjouir, de ne pas attendre la vue du tombeau de Nimroud. Après deux bonnes heures de marche, nous apercevons enfin Kafr-Haouar; mes yeux cherchent partout, et comme j'aperçois, sur un coteau placé derrière le village, une sorte de bâtiment carré qui ne ressemble pas à une maison arabe ordinaire, je me dis : « C'est là que se cache le bienheureux tombeau de Nimroud. » Et voilà que tout à coup mes guides, qui ont accosté quelques habitants du village, occupés à des travaux de culture, m'arrêtent devant deux gros blocs carrés arrachés à quelque édifice antique, et jetés au hasard au milieu d'un champ, à trois ou quatre cents mètres du village, et me disent : « Voilà le Qobr-Nimroud! » D'abord, je ne veux pas les croire, et j'interroge moi-même les laboureurs, qui m'affirment unanimement que c'est bien là le Qobr-Nimroud! Quelle dégringolade! « Qu'est-ce donc, leur dis-je, que ce bâtiment qui est là haut? » Et je leur montre l'édifice sur lequel j'avais fondé mes plus chères espérances. « Ça? font-ils, c'est une grange. — Allez au diable, avec votre grange! » Et je m'éloigne en maudissant Nimroud, Kafr-Haouar et un peu aussi Zimmermann, qui m'a procuré cette mortification d'archéologue.

En conscience, la Providence des antiquaires me devait bien un dédommagement, et ce dédommagement ne s'est pas fait attendre. A mesure que je me rapprochais du village, en franchissant la distance qui le sépare du Qobr-Nimroud, je regardais plus attentivement une masse blanche régulière, qui s'élevait au-dessus des premières maisons du village et qui était placée au milieu d'elles. En arrivant, je reconnais un magnifique stylobate de style grec, et me voilà ne pensant

plus au tombeau de Nimroud; mais bien au vénérable débris que j'ai sous les yeux. Faute de grives, mangez des merles, dit-on, et l'on a raison. A défaut donc d'un monument assyrien, je vais dessiner un beau monument, probablement inconnu, d'un art plus récent, j'en demeure d'accord, mais d'un art qui a bien aussi son mérite.

Je fais donc mettre pied à terre à tout le monde, je déclare que nous déjeunerons à Kafr-Habbar, après que j'aurai pris tous les croquis dont j'ai besoin, et je me mets immédiatement à l'œuvre.

Le stylobate est tout entier en marbre blanc, et il supporte encore une base de colonne en place. En voici les dimensions principales : la corniche a soixante centimètres de hauteur et cinquante centimètres de saillie sur le dez; celui-ci a un mètre douze centimètres de hauteur, et la moulure inférieure, qui ne reproduit pas le profil de la corniche, a soixante-quatorze centimètres de hauteur. Le dez inférieur sur lequel s'appuie cette moulure a une saillie de trente-cinq centimètres sur sa dernière plate-bande; il est probablement enterré d'une certaine quantité, et il a encore au moins un mètre de hauteur au-dessus du sol, ce qui donne une distance de trois mètres cinquante centimètres à peu près, entre le sol actuel et la partie inférieure du piédestal des colonnes; le fût de celles-ci a quatre-vingts centimètres de diamètre.

Pendant que je prenais ces mesures, l'abbé, avec sa manie habituelle de fureter partout, manie fort heureuse aujourd'hui, découvre dans un piédroit de porte, appartenant à une baraque adossée à la partie antérieure de la ruine, un fragment d'inscription grecque mutilée. Bonne trouvaille de plus, et trouvaille d'autant plus précieuse qu'elle jette une lumière bien inespérée sur la nature du monument que nous ve-

nons de retrouver. Voici cette inscription, que je me hâte de copier :

ΟΥΚΙΟϹΑΚ
ΒΑΙΟΥЄΥϹЄΒΟ
ΚΑΙΠЄΛΑΦΘЄΙ
ΥΠΟΤΗϹΚΥΡΙΑ
ΤΑΡΓΑΤΗ

Évidemment, il s'agit là de la déesse syrienne Atargatis, dont le nom tronqué se trouve à la dernière ligne. Notre monument était donc vraisemblablement un temple d'Atargatis. A en juger par le style de ses moulures et par celui des caractères de l'inscription, cette dernière doit être bien postérieure au temple, qui lui-même me paraît de l'époque des Séleucides. Il s'agit probablement d'un objet quelconque mis sous la protection de la déesse Atargatè, et non Atargatis, dont nous retrouvons cette fois le nom correctement orthographié, par un habitant du pays où le culte de cette déesse même était florissant. Le consécrateur est Lucius fils d'Ak...bæus, pieux et sans reproche. C'est mon savant ami et confrère Ph. Lebas, qui m'a donné la véritable leçon de la troisième ligne, qui doit se lire :

ΚΑΙΑΜЄΜΦΘΟΥ

pour

ΚΑΙ ἈΜΕΜΠΤΟΥ

Un petit mur, formé de blocs de pierres jetés sans soin les uns sur les autres, enclôt un petit terrain à l'extrémité occidentale du temple, et parmi ces pierres se trouvent quelques beaux blocs de marbre blanc, qui proviennent, sans aucun doute, de l'entablement qui couronnait l'édifice sacré. Ces fragments sont couverts de beaux rinceaux et de cordons d'oves. Un pareil monument, sans être bien grand, devait

être d'un effet charmant quand il se détachait, avec sa blancheur de neige, sur la plaine au milieu de laquelle il était placé.

Quelle est la ville antique qu'a évidemment remplacée le village moderne de Kafr-Haouar? L'Itinéraire d'Antonin va, je crois, nous l'apprendre. Nous y lisons dans l'itinéraire XLVIII :

Iter ab Eumari Neapoli.

Damasco	
Aere	XXXII Millia plus minus.
Neve	XXX.
Capitoliada	XXXVI.
Gadara	XVI.
Scythopoli	XVI.
In medio.	X.
Neapoli (al. Sichem)	VII.

Dans l'itinéraire XLIX, nous lisons encore :

Iter a Seriane Scythopoli occora.

Heliopoli	
Abila (al. Abyla)	XXXVIII Millia plus minus.
Damasco	XVIII.
Aere	XXXIII.
Neve	XXX.
Capitoliada	XXXVI.
Gadara	XVI.
Scythopoli	XVI.

La table théodosienne, dite de Peutinger, nous présente le tronçon de route suivant :

Damaspo (al. Damasco)	
Ad ammontem	XXVIII Millia plus minus.
Cesarea Paneas	XXVIII.
Tyro (sive Sor)	XXIII.

Enfin la route de Damas à Jérusalem y est ainsi tracée :

Damaspo (al. Damasco) Herusalem	
Ænos	XXVII Millia plus minus.
Chânata (al. Canatha)	XXXVII.

Rhose (al. Neve)............................	XX.
Hatita (al. Haditha, sive Haclita)...	XL.
Gadda	XI.
Philadelfia (al. Philadelphia)..................	XIII.
Rhababatora (al. Rabbath Moab)...............	LXII.
Thamaro (al. Thamara)......................	LXVIII.
Antèa dicta Herusalem nunc Helya Capitolina (al. Jerusalem, sive Ælia Capitolina).........	LIII.

Comme je pense que Kafr-Haouar a pris la place de l'Aere de l'Itinéraire d'Antonin, il faut absolument que je discute, le compas à la main, les quatre tronçons d'itinéraire que je viens de transcrire. Le colonel Lapie (Itinéraires publiés par M. de Fortia) identifie ainsi les localités désignées dans l'Itinéraire d'Antonin, et les distances respectives en milles romains, mesurées par lui, donnent :

Damasco....	Damas........			
Aere........	Ahaere	47	au lieu de	30, 32 ou 34.
Neve.......	Nova.........	30	—	30.
Capitoliada..	Beit-el-Ras....	30	—	36.
Gadara.....	Om-Keis......	16	—	16.
Scythopoli..	Beysan........	16	—	16.

On serait bien tenté de retrouver Neve, dont le nom hébraïque est Nouah, à la localité nommée Nowa (je me sers de la carte de Zimmermann) ; mais nous allons voir que les chiffres rendent cette identification impossible. De Beysan à Om-Keis (ces deux localités sont très-certainement Scythopolis et Gadara) il y a bien à très-peu près seize milles romains : de Gadara à Capitolias, il y avait aussi seize milles; nous devons donc trouver cette seconde ville à une distance à peu près égale à celle d'Om-Keis à Beysan. La carte de Zimmermann place Capitolias sans aucune autre indication, et sans point de doute, à l'est quelques degrés nord d'Om-Keis, à une distance d'environ vingt milles romains. De Capitolias à Neve, il y avait trente-six milles. La Capitolias de Zimmermann n'est

pas à plus de douze milles de Nowa. Si donc l'une des deux villes est bien déterminée, l'autre ne peut pas l'être. M. Lapie, à partir d'Om-Keis, où la route de Beysan est venue en montant droit au nord-est, la fait redescendre à Beit-Aras, qu'il appelle Beit-er-Ras, à l'est quelques degrés sud d'Om-Keis, et à seize milles de cette dernière ville. De Beit-Aras à Nowa, il y a, en droite ligne, vingt-quatre à vingt-cinq milles romains seulement, et M. Lapie en compte trente. De Neve à Aere, il y avait trente-six milles. De Nowa à el-Harah, il n'y a que quinze milles en droite ligne. Cette nouvelle identification est donc encore inadmissible. D'Aere à Damas, il y avait trente milles : d'el-Harah à Damas, Lapie trouve forcément 47 milles. Nouvelle preuve que Aere ne peut être cherchée à el-Harah.

Voyons maintenant s'il est possible de proposer des identifications plus probables et plus admissibles. Commençons par Capitolias. Dans la Table de Peutinger (itinéraire de Césarée à Philadelphie) cette ville est placée entre Gadara (Om-Keis) et Adrâa, après laquelle vient Bostra, et les distances mesurées entre ces villes sont les suivantes :

Gadara........................	
Capitoliade....................	XVI Millia plus minus
Adraha (al. Adráa sive Edrei)..	XVI.
Bostris.......................	XXIIII.

En tout, cela ferait cinquante-six milles entre Gadara et Bostra, et, en réalité, il y a, en ligne directe, d'Om-Keis à Bostra, soixante-dix-huit milles romains au moins. Les chiffres de la table sont donc inexacts. Maintenant, si l'on place Capitolias avec Lapie à Beit-er-Ras, en regardant el-Mezareib comme Adrâa, ce qui n'est pas probable, puisqu'il y a en réalité, à une dizaine de milles à l'est quelques degrés sud d'el-Mezareib, une localité qui se nomme encore Drâa, on aura toujours en ligne droite, vingt-trois milles de Beit-er-Ras à

el-Mezâreib, et trente-trois milles du même lieu à Drâa. Si, au contraire, on accepte la position assignée par Zimmermann à Capitolias, on ne trouve que quatorze milles de Capitolias à el-Mezareib, et vingt-quatre milles au moins entre Capitolias et Drâa. Il est à remarquer, du reste, que les trois villes de Gadara, de Capitolias et d'Adrâa, se trouvent ainsi placées en ligne droite, et Capitolias est presque exactement au milieu de la distance, ce qui s'accorde très-bien, quant au rapport des chiffres, avec ce que nous dit la table de Peutinger. Tout bien considéré donc, la position de Capitolias, déterminée par Zimmermann, me paraît satisfaisante.

Passons à Neve. De Capitolias à Nowa, nous n'avons que douze milles romains, et il nous en faut trente-six, suivant l'Itinéraire d'Antonin; Neve n'est donc pas à Nowa, si la position relative de cette localité, a été bien fixée par Zimmermann. Mais nous trouvons au sud-ouest et assez près de Keneïtrah, un étang nommé Birket-Nefah, à côté duquel sont placées les ruines d'une ville sans nom. Si nous lui donnons celui de l'étang, c'est-à-dire si nous l'appelons Nefah, nous retrouvons notre Neve, et entre celle-ci et Capitolias, nous trouvons vingt-six milles au lieu de trente-six. Qu'un copiste ait écrit trois x au lieu de deux, ce qui est très-possible, et Neve est positivement retrouvée.

Des ruines placées près du Birket-Nefah à Kafr-Haouar, nous avons, en ligne droite, trente milles romains, et l'Itinéraire compte précisément trente milles entre Neve et Aere, première preuve que Kafr-Haouar est bien l'Aere de l'Itinéraire. Si, maintenant, on veut réfléchir à l'importance de la localité qui contenait un temple pareil à celui dont les restes sont encore debout à Kafr-Haouar, et surtout à l'analogie évidente des noms Aere et Haouar, on sera, je l'espère, d'accord avec moi pour identifier Aere et Kafr-Haouar. D'Aere à Damas

l'Itinéraire compte trente, ou trente-deux, ou trente-quatre milles. Ce chiffre est donc parfaitement flottant. Il y a en réalité, de Kafr-Haouar à Damas, un peu plus de vingt milles seulement. Cette fois encore, un x de trop a pu être introduit dans le chiffre qui exprime la distance placée entre Aere et Damas.

En résumé, je propose formellement de considérer Kafr-Haouar comme ayant pris la place de l'Aere de l'Itinéraire d'Antonin.

Nous avons vu que la Table de Peutinger place entre Cæsarea-Paneas (Banias) et Damas, et à une égale distance de vingt-huit milles de l'une et l'autre des deux villes, une localité nommée Ad-Ammontem. Quelle est la localité moderne qui a pris la place de l'ancienne? C'est ce que nous allons encore essayer de reconnaître. La route actuelle entre Banias et Damas est certainement restée la même que celle que l'on suivait dans l'antiquité, car ce n'est pas dans un semblable pays, que les routes sont changées un beau matin, sans que l'on sache pourquoi. J'ai pensé d'abord que Beit-Djenn pouvait bien être la vieille localité nommée Ad-Ammontem; ses caves sépulcrales assignent effectivement à Beit-Djenn une antiquité reculée. D'un autre côté, en face de Kafr-Haouar, à un kilomètre environ au nord de ce village, se trouve, sur une hauteur, un second village nommé Beitimah. Entre les deux, coule une rivière que la carte de Zimmermann appelle, je ne sais sur quelle autorité, Moiedeb-Herane, et un beau pont antique de deux arches, fort bien conservé, puisqu'il est encore en service, réunit les deux rives du cours d'eau. Or, dans l'antiquité, les ponts étaient construits pour servir de passage aux voies publiques; donc, sur le pont placé entre Kafr-Haouar et Beitimah passait certainement une route antique de ce genre. Que signifie le nom Ammontem, précédé de la préposition ad? probablement autre chose que *ad montem*, sur la hauteur, ce

qui conviendrait bien à Beitimah, placé sur une hauteur. Mais, au pied même de cette hauteur, coule une rivière nommée Moiedeb-Herane. Ne serait-ce pas cette rivière dont le nom serait caché dans le nom latin Ammontem? Je serais d'autant plus porté à le croire que, bien que le nom Moiedeb nous offre le squelette du nom latinisé Ammontem, rien ne prouve que l'auteur auquel Zimmermann a emprunté son indication du Moiedeb-Herane, ait exactement transcrit le nom qu'il a entendu prononcer. Rien n'est plus commun, malheureusement, que les exemples de noms abominablement estropiés par les voyageurs qui n'étaient pas familiarisés avec les sons de la langue arabe. Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à voir Ad-Ammontem dans Beitimah. Peut-être, après la destruction d'Aere, Beitimah se sera-t-elle élevée dans le voisinage immédiat de la ville abandonnée (j'ai déjà dit qu'entre Kafr-Haouar et Beitimah il n'y a guère plus d'un kilomètre), et, plus tard, les décombres d'Aere auront-ils servi à élever les mauvaises baraques de Kafr-Haouar. Ce qui est certain, à tout le moins, c'est que je ne connais pas d'autre localité, placée sur la route de Banias à Damas, et à laquelle puisse s'appliquer la dénomination d'Ad-Ammontem. Quant aux distances, nous avons, en ligne droite, cinquante-six milles romains de Banias à Damas, ce qui est d'accord avec le total des deux portions de route de vingt-huit milles placées, suivant la Table, entre Damas et Ad-Ammontem, et entre Ad-Ammontem et Cæsarea Paneas. Au lieu d'être juste au milieu de la route, comme le veut la Table pour Ad-Ammontem, Beitimah se trouve, sur la carte de Zimmermann, à trente-quatre milles de Banias, et à vingt-deux milles de Damas; mais c'est là une erreur que je constaterai tout à l'heure.

Dans l'*Onomasticon,* Eusèbe et saint Jérôme placent une localité nommée Abela entre Damas et Paneas, μεταξὺ Δαμασκοῦ καὶ Πανεάδος, mais je ne sais absolument où trouver cette Abela.

Sur la route que j'ai parcourue, je n'ai pas rencontré un nom qui puisse être considéré comme contenant la plus légère trace du nom Abela. Peut-être les ruines de cette localité sont-elles celles que j'ai traversées entre Medjdel-ech-Chems et le plateau nommé Merdjet-Haderah. Peut-être sont-elles à Beit-Djenn.

Je reviens maintenant à mon itinéraire. Après avoir étudié bien à loisir la belle ruine du temple d'Atargatè et l'inscription qui se trouve sur son emplacement, nous nous installons dans un champ, sous des arbres fruitiers, pour expédier notre déjeuner. Puis, nous remontons à cheval et nous nous dirigeons sur Beitimah. La rivière dont j'ai parlé tout à l'heure se présente au bout de très-peu de minutes; nous la traversons, ainsi que je l'ai dit, sur un assez beau pont antique de deux arches, et nous gravissons presque immédiatement la pente fort douce qui conduit au plateau sur lequel est bâti le village de Beitimah.

La carte de Zimmermann est tout à fait erronée pour tout le pays dans lequel sont compris les villages de Beitimah et de Kafr-Haouar. Ainsi, entre ces deux villages il y a à peine un kilomètre, tandis que la carte donne plus d'une lieue. D'un autre côté, nous avons, de Beitimah à Artouz marché pendant quatre heures consécutives, sans nous arrêter un seul instant, et la même carte ne donne guère plus du double de distance entre ces deux villages qu'entre Kafr-Haouar et Beitimah. De là résulte forcément que Kafr-Haouar est mal placé et doit être reporté bien plus près de Beit-Djenn, ce qui vérifie d'une façon très-satisfaisante les indications de la carte de Peutinger, qui place Ad-Ammontem justement à mi-chemin de Banias à Damas. Raison de plus, on le voit, et raison qui me semble tout à fait décisive, en faveur de l'identification de Beitimah et de l'Ad-Ammontem de la carte de Peutinger.

Le village de Beitimah est assez considérable, et les matériaux employés dans la construction de ses maisons, contiennent assez fréquemment de belles pierres de taille qui ont évidemment été trouvées sur place et utilisées par les Arabes. J'y ai, en outre, rencontré un grand tronçon de colonne, dont la présence ne m'a plus laissé de doutes sur l'antiquité de cette localité. Une fois arrivé sur le plateau de Beitimah, nous entrons dans un pays de l'aspect le plus triste et le plus insipide, formé de collines fort douces, mais fort arides et qui ont exactement la tournure qu'ont en hiver nos prairies montueuses. Pendant quatre longues heures nous ne faisons que monter et descendre, remonter et redescendre, sans rencontrer un être vivant, sans voir un arbre, sans apercevoir de loin un seul village. Cette route désagréable se nomme el-Qallabat (les inversions, les sinuosités, les tours), nom qui désigne parfaitement son tracé tortueux. Enfin nous arrivons à la plaine de Damas, et, à travers des prairies coupées par de belles eaux, nous venons mettre pied à terre à Artouz, d'où nous devons, en trois heures de marche, gagner les portes de Damas.

Artouz présente des indices frappants de son voisinage d'une grande ville. Les maisons sont en pierre et très-bien bâties en comparaison de toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. L'intérieur en est assez propre, et l'on y voit déjà ces larges estrades qui forment le sol des appartements du rez-de-chaussée, dans les grandes maisons de Damas. L'eau abonde à Artouz, et, dans la belle saison, les prairies qui environnent le village doivent être magnifiques. Devant notre menzil (lieu de descente, maison où l'on prend gîte) est un vaste abreuvoir qu'alimente un ruisseau qui en Judée passerait pour un fleuve. Comme il est encore d'assez bonne heure, et que, malgré le froid, le soleil engage à la promenade, je vais à la recherche des coquilles fluviatiles et des insectes; mais je suis sorti à peu près

pour rien. A part quelques mélanopsides, parmi lesquelles se trouve une variété, ou peut-être même une espèce, qui me semble nouvelle, à cause des côtes longitudinales, toutes très-peu élevées, qui garnissent les tours de sa spire, je ne trouve rien, et je rentre avant le coucher du soleil, pour mettre mes notes de voyage en ordre, en attendant le dîner. Après celui-ci nous avons bien vite regagné nos couchettes, afin de réparer la fatigue de la route.

A droite, c'est-à-dire à l'est d'Artouz et à petite distance (quelques cents mètres), est une colline très-peu élevée, présentant deux mamelons couverts de deux grands édifices qui, de loin, ont tout à fait l'air de manoirs féodaux du moyen âge, comme il y en a tant en Europe. Au bas du premier est établi un moulin, et le plus éloigné est bâti en blocs de lave, autant que j'en puis juger par la couleur noire de ses murailles.

8 MARS.

Ce matin le temps est magnifique, et comme nous avons hâte d'arriver à Damas dont nous nous représentons en pensée les merveilles, nous ne perdons pas de temps, et nous partons de très-bonne heure. Toute notre route est tracée au milieu d'une plaine admirable, sans doute, pour les amateurs d'agriculture, mais assommante pour les amateurs de pittoresque : ce sont des champs cultivés et arrosés avec le plus grand soin, par des myriades de canaux d'irrigation, empruntés à de gros ruisseaux qui sont quelquefois de petites rivières. Rien de plus uniformément plat que la plaine de Damas de ce côté. A trois lieues en avant, paraît une longue ligne d'arbres serrés, qui représenterait assez bien une forêt vue de loin, si ces arbres n'étaient dominés de tous les côtés par de nombreux minarets. Au milieu donc de ces arbres est une ville immense : cette ville,

c'est Damas, la perle de l'Orient. A notre gauche, les premiers escarpements de l'Anti-Liban bordent la plaine dans toute sa longueur, et les neiges ne sont pas loin. A droite, la plaine s'étend à quelques lieues, au delà desquelles reparaissent des montagnes qui semblent assez peu élevées. Là est le désert le plus inconnu du monde; car sur nos cartes tout le terrain placé à l'est de Damas est d'une blancheur immaculée; pas un nom de localité ne s'y trouve inscrit : c'est que les voyageurs n'ont jamais osé s'aventurer de ce côté, et que tout ce pays a été, jusqu'ici, aussi peu visité que le centre de l'Afrique. Et pourtant que de découvertes paieraient, sans aucun doute, l'audacieux explorateur qui se lancerait bravement au milieu de ces régions redoutées! Que de trésors il en rapporterait, s'il en revenait, ce qui est fort douteux!

Une demi-heure environ après avoir quitté Artouz, nous avons en vue, sur le flanc de la montagne, à quelques kilomètres sur notre gauche, un gros village que surmonte un minaret : c'est Katanah. Un peu plus loin nous passons à côté de Kaoukab, village qui ressemble à un village de la Beauce. Non loin de là nous passons encore devant une localité nommée Mahdamit-ech-Cheikh, et nous arrivons au village d'ech-Chedeydah que nous longeons d'abord au sud, pour le traverser vers sa pointe orientale. La rue que nous suivons est large, et nous sommes frappés de l'apparence européenne de ce village. En dehors des habitations, de nombreux ouvriers font sécher des soies teintes, ou fabriquent des cordons de soie, comme chez nous on fabrique des cordes de chanvre. De l'autre côté d'ech-Chedeydah la route déjà très-large, mais encore dépourvue d'arbres, nous amène auprès du village d'el-Achrafieh, et dès que nous avons franchi celui-ci, nous trouvons une route bordée par un large canal à droite, et à gauche par des haies et de beaux arbres. Là commencent les prétendus jardins enchantés

de Damas. Ces jardins sont des vergers, ni plus, ni moins ; il y en a une zone très-large, je le veux bien ; mais qu'ils soient autre chose que de vulgaires vergers, je le nie.

Nous sommes enfin arrivés, après avoir traversé le hameau de Deïr-Rayeh, à quelques minutes des murailles de Damas, et nous nous arrêtons pour déjeuner, sous de beaux arbres, dans un verger placé à droite de la grande route. Après le déjeuner nous remontons promptement à cheval, et, après avoir traversé un cimetière musulman, dont les tombes ont exactement la forme des sarcophages antiques qui étaient contenus dans les Qbour-el-Molouk, ou tombeau des rois de Juda, nous arrivons au Bab-Allah, à la porte de Dieu, au milieu d'une quantité d'Arabes nomades et de chameaux, arrêtés devant la muraille de Damas.

L'aspect de la ville, vue de ce côté, n'a rien de bien merveilleux ; il s'en faut de beaucoup. Tout semble bâti en pisé ; tout est délabré. Naguère, les chrétiens étaient obligés de mettre pied à terre en franchissant le seuil de Damas ; il n'en était plus ainsi en 1851 ; et mon excellent ami, M. de Ségur-Duperron, consul de France en cette ville, y avait porté haut le nom français. Personne donc n'eut l'air de faire attention à nous, et on nous laissa pénétrer dans la ville, avec toutes nos armes, sans que l'on semblât s'en préoccuper le moins du monde. La rue que nous suivons est la belle rue de Damas, le Meydan. Quel désenchantement, bon Dieu ! Ce Meydan est une rue bordée de bicoques de boue et de pierrailles, de mosquées en ruines, mais que personne ne songe à réparer, d'échoppes d'artisans grossiers et tout prêts à vous insulter, si la correction ne devait pas être immédiate. Aujourd'hui que les Turcs ont opéré, sans miséricorde, le désarmement des Damasquins, ceux-ci, pour éviter une bonne distribution de coups de bâton, ont renoncé au plaisir de se promener avec

sabres, poignards et pistolets; chacun se donne l'air le plus inoffensif qu'il peut; mais il est évident que la peur et la haine des oppresseurs, se partagent le cœur de cette aimable population.

Le pavé du Meydan de Damas est affreusement mauvais, et il faut prendre des précautions inouïes pour ne pas s'y casser le cou à chaque pas. Nos pauvres chevaux ne savent où mettre le pied, sur les larges pierres usées et brillantes qui forment ce pavé; mais s'ils ne sont pas rassurés, nous le sommes encore moins qu'eux.

En parcourant cette ignoble rue, je m'étais réfugié dans une espérance folle. Ce doit être un faubourg, me disais-je; tout à l'heure nous arriverons aux palais féeriques qui réalisent les contes des Mille et une Nuits, et que les voyageurs vantent avec tant d'ensemble. Au bout du Meydan, nous trouvons le bazar, vaste rue couverte, où piétons, cavaliers et chameliers s'enfournent pêle-mêle, au milieu des boutiques et dans une demi-obscurité. Là encore, nouvelle désillusion; le Bazar de Damas offre un spectacle curieux certainement, mais, ô Mille et une Nuits, que vous êtes loin! Après le bazar, que nous avons assez longuement arpenté, nous entrons dans une rue semblable à toutes les rues des villes de l'Orient, et qu'on nomme la rue Droite. Nous y cheminons cinq minutes et nous nous arrêtons enfin devant une petite porte, surmontée de l'enseigne française: Hôtel de Palmyre. Nous sommes arrivés, et nous mettons pied à terre.

On voit que ma première impression est loin d'être flatteuse pour Damas. J'en veux mortellement à cette ville d'être si laide, quand je me l'étais figurée si belle; c'est là un tort que je ne lui pardonnerai jamais; on n'attrape pas aussi effrontément les gens. Je franchis la porte de l'hôtel, je descends dans une petite cour borgne, qui tourne et me conduit dans la

véritable cour de la maison, et voilà que je suis frappé d'étonnement, et que je rabats déjà quelque chose de mon indignation de tout à l'heure. Parcourons un peu cette maison, qui est une maison d'un ordre fort médiocre pour la beauté, à ce que j'ai appris depuis, par expérience.

Au milieu d'une grande cour, dans laquelle trotte une gazelle apprivoisée, est un large bassin plein d'eau, sur lequel se penchent deux magnifiques orangers. Devant l'une des extrémités du bassin est une grande salle entièrement ouverte sur la cour, avec estrade sur laquelle on monte par deux marches. Autour de cette estrade est appuyé contre les murs un large divan. Deux grandes salles carrées avec estrades, s'ouvrent à droite et à gauche et sont éclairées par de grandes fenêtres sur la cour. Les murs et les plafonds de ces deux salles sont littéralements couverts des plus délicieuses arabesques ciselées, et entremêlées de belles sentences pieuses très-élégamment écrites. Sur le côté opposé s'ouvre une vaste salle terminée par une abside circulaire avec divan; au milieu de celle-ci est un bassin rond, avec un jet d'eau que l'on fait jouer à volonté. A droite et à gauche sont encore deux salles avec estrades. Une vigne immense, plantée au pied du mur de cette face, monte jusqu'au faîte de la maison et va former, sur la terrasse qui la surmonte, une charmante tonnelle sous laquelle on peut aller respirer et prendre le frais, pendant les fortes chaleurs de l'été. Toutes les parois de ces différentes salles sont garnies des arabesques les plus gracieuses et les plus capricieuses en même temps, et ce sont les ouvriers les plus vulgaires qui sont capables de les tracer. De nombreuses chambres sont placées à l'étage supérieur et le long d'une troisième face de la cour.

Du coup, me voilà un peu raccommodé avec Damas. Certes, la maison, vue de l'extérieur, a l'air de la plus ignoble bico-

que de village; à l'intérieur c'est un bijou digne d'un prince, et ce n'est, je le répète, qu'une habitation des plus médiocres, et qui est à mille piques des somptueuses demeures que j'ai vues les jours suivants. Étrange race que cette race arabe des villes, qui s'efforce de ne laisser voir à l'extérieur de ses maisons que des murs de boue et à moitié croulants, à la condition que l'intérieur, où personne ne doit pénétrer, aura toute l'élégance et toute la splendeur d'un palais.

Une heure après notre arrivée, nous étions honorés de la visite de M. de Ségur, notre consul, et de celle de notre aimable compagnon de voyage, M. Wood, consul de Sa Majesté britannique. Ces messieurs, aussitôt informés de notre entrée à Damas, avaient eu la gracieuseté de nous prévenir, et ils venaient, de la manière la plus charmante, nous faire leurs offres de service. On peut deviner aisément avec quel vif plaisir nous avons reçu ces deux aimables visiteurs; nous venions de vivre pendant bien des jours de la vie sauvage, et nous nous trouvions tout d'un coup rentrés dans la vie civilisée, avec tout ce qu'elle a de politesse et de charmes! Comme nous étions horriblement fatigués, nous avons prié ces messieurs d'agréer nos excuses pour cette journée. Nous sommes donc restés au logis, et, aussitôt après notre dîner, nous avons été nous coucher dans de vrais lits.

9 MARS.

Notre journée s'est passée en visites; d'abord chez notre excellent consul, chez lequel nous devions dîner le soir. Il a bien voulu nous présenter à sa famille, de laquelle nous avons reçu l'accueil le plus gracieux. L'habitation du consul de France est ravissante, et à la voir, nous comprenons déjà que l'hôtel de Palmyre, que nous admirions hier avec tant d'enthousiasme, n'est qu'une masure. M. de Ségur, pour nous faire les hon-

neurs des plus belles habitations de Damas, nous conduit dans quelques maisons de riches négociants juifs, placés sous la protection de la France. Ce sont MM. Stambouly et Sakaïm, chez lesquels nous sommes reçus avec la plus exquise politesse. Dans chaque famille, de belles jeunes femmes, et entre autres, Mlles Sammah et Rifkah, dont j'ai noté les noms comme ceux de deux charmantes créatures, s'empressent de nous offrir des limonades, des confitures, du café et des tchibouk, qu'il ne serait pas poli de refuser; de sorte qu'à notre troisième visite, nous en sommes à ne savoir plus comment faire, et à donner au diable l'étiquette et la politesse.

Un mot sur ces dames. Toutes, quand il s'agit de faire un pas, grimpent sur des patins de bois, formés d'une semelle installée sur deux planchettes d'un pied de hauteur. Je ne comprends pas comment elles peuvent marcher avec ces ustensiles incroyables, sur les dalles glissantes de leurs cours et de leurs appartements. Outre qu'ils leur donnent une taille démesurée et peu gracieuse, on entend perpétuellement un cliquetis de bois sec sur la pierre, et cela ne me paraît pas très-divertissant. Les sourcils que le bon Dieu leur a donnés, ne sont pas dignes d'elles, à ce qu'il paraît, aussi les rasent-elles avec soin, et les remplacent-elles par des sourcils fantastiques, formés d'une ligne arquée, très-longue et d'autant plus noire qu'elle est entièrement peinte. A leur place, je déclare que je préférerais de beaucoup les vrais sourcils. Les cheveux sont une parure que les jeunes filles seules ont le droit de porter. Dès qu'elles se marient, leurs pauvres cheveux sont coupés; ce qui en reste est soigneusement caché, et remplacé par des tours formés de plumes d'autruche noires. Ceci est encore d'une laideur très-satisfaisante. Espérons, dans l'intérêt du beau sexe damasquin, qu'il mettra quelque jour à l'index ces modes absurdes.

A propos de mode, j'ai oublié d'en mentionner une qui est universelle parmi les femmes du peuple, et qui commence à se montrer partout, dès qu'on arrive près de Damas; celle-là n'est pas nouvelle, il s'en faut, puisqu'elle remonte à l'antiquité la plus reculée. Il s'agit d'un petit bouton d'or, garni souvent d'une turquoise et qu'on s'implante dans une narine, à l'instar d'un bouton de chemise. Voici, à ce sujet, ce que je trouve dans la Bible, à propos du serviteur d'Abraham, venu en Mésopotamie, afin d'y chercher une femme pour Isaac, fils de son maître [1]..... Je lui mis ensuite une boucle à la figure et des bracelets aux mains (traduction de Cahen). Le texte porte en réalité : Je lui mis le nezem au nez et les bracelets aux mains (הנזם על־אפה). Ce nezem, déjà Mendelsohn l'a traduit par *pendant du nez*, bien que les Septante l'aient traduit par *pendant d'oreilles*. Au verset 22 du même chapitre, il est dit : Et quand les chameaux eurent fini de boire, cet homme prit une boucle d'or, pesant un demi-sicle, et deux bracelets pour ses mains, pesant dix sicles d'or. Le texte samaritain, après la mention du premier bijou, ajoute, et il la lui mit au nez (וישם על אפה). Quand on a parcouru les villages des environs de Damas et de Bâalbek, on sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le sens de ces deux versets; il y est indubitablement question de l'ornement de nez que les femmes portent toutes, et qui n'est pas le moins du monde un anneau, ni un pendant; c'est un véritable bouton.

En terminant notre tournée dans les palais des protégés français, nous nous sommes rendus au consulat d'Angleterre, où nous avons eu le déplaisir de ne rencontrer personne. De la rue droite, dans laquelle est situé l'hôtel de Palmyre, on tourne à droite, en se dirigeant vers la grande mosquée, à proximité

1. Genèse, XXIV, 47.

de laquelle est situé le palais du consulat d'Angleterre. L'apparence extérieure de celui-ci est à la hauteur de celle des plus humbles maisons de village, dans notre pays. A l'intérieur, c'est encore plus beau que tout ce que nous avons déjà admiré en ce genre. Avant d'arriver à la porte du consul, on longe une muraille évidemment antique et construite en magnifiques pierres de taille. Je ne sais à quel monument on pourrait rattacher ce pan de mur qui est très-long.

Ce soir, nous avons dîné chez M. de Ségur; après le dîner, se sont réunis au consulat, tous les membres de la colonie européenne de Damas; nous avons entendu de la bonne musique, et nous sommes rentrés, enchantés de notre journée, en nous faisant ouvrir une demi-douzaine de grandes portes de bois qui closent les quartiers, et auprès desquelles veillent des portiers qui perçoivent un bakhchich, pour vous laisser passer tranquillement.

DU 10 AU 14 MARS.

Ce matin, après avoir écrit et mis mes notes en ordre, j'ai été visiter la porte à laquelle aboutit la rue droite, et qui se nomme Bab-ech-Charqy, la porte orientale. C'est une grande porte antique, de construction romaine : un immense arc, aujourd'hui muré, servait autrefois de sortie. Il était flanqué de deux arcs plus petits, et c'est celui du côté droit, qui sert aujourd'hui de porte à la ville de Damas; évidemment, à cette porte devait aboutir une rue d'une largeur splendide. Hélas ! cela est bien changé aujourd'hui, car la rue droite est tout simplement fort laide, fort étroite, fort sale et fort peu droite.

M. de Ségur est venu déjeuner avec nous et nous avons reçu la visite du docteur Hammerschmidt, célèbre naturaliste allemand, que la révolution de Vienne a forcé de s'expatrier. Il s'est fait musulman, et porte aujourd'hui le nom d'Abd-Allah-

Effendi. Il est employé à Damas en qualité de médecin des armées, et il continue à s'occuper très-activement, en ce pays, de ses recherches microscopiques sur la zoologie, et spécialement sur la classe des vers. Après le déjeuner, M. de Ségur m'a conduit chez le seraskier de l'Arabistan, Emyn-Pacha. C'était un homme très-distingué et grand amateur d'armes à feu, dont il entendait fort bien la construction. Peu de temps après mon retour en France, j'ai appris la mort du seraskier, qu'une fièvre cérébrale avait emporté en peu de jours. C'est une véritable perte pour l'empire ottoman, qui n'a pas beaucoup de serviteurs dignes de remplacer Emyn-Pacha.

Après force pipes et force tasses de café, après une longue conversation sur la mer Morte (Emyn-Pacha, qui avait longtemps habité Paris, parlait le français à merveille), j'ai obtenu la permission de visiter le vieux château de Damas, et un officier a été chargé de nous y conduire immédiatement. C'est bien le château le plus délabré des quatre parties du monde. Tout ce qui n'a pas croulé déjà y est croulant, et n'attend qu'un prétexte pour tomber. J'y ai remarqué en passant une belle inscription arabe encastrée au-dessus d'une porte de casemate : c'est un tarikh du soulthan Kelâoun. Auprès d'une salle d'armes, sont debout quelques belles colonnes antiques fort massives, et qui doivent avoir appartenu à un édifice très-considérable. Les officiers préposés à la garde de ce qui s'appelle un arsenal, m'ont montré un tas de vieilles ferrailles, parmi lesquelles sont jetés quelques arquebuses à crocs toutes détraquées, des flèches en quantité, des boules de fer rouillées, qu'ils m'ont assuré n'être autre chose que les *œufs* ou boules d'acier avec lesquelles se fabriquaient jadis les célèbres lames de Damas. Je veux bien le croire pour mon compte, par déférence pour ces messieurs, mais je n'engage pas trop mes lecteurs à être aussi polis.

Sous la voûte que soutiennent les colonnes antiques, et au-dessus d'une porte fermée, étaient accrochés un arc immense et un vieux heaume que je n'ai malheureusement pas pu examiner d'assez près pour en fixer l'âge. Quant à l'arc, M. de Ségur, sur ma prière, a demandé au seraskier de lui en faire cadeau. L'arc lui est venu et notre consul l'a déposé au Musée d'artillerie. C'est sans contredit une des armes les plus curieuses que je connaisse. C'est évidemment un arc de machine de guerre; le fût, qui est composé de pièces de bois et de nerfs desséchés, a souffert dans un incendie. Comme il était supendu au château de Damas, en guise de trophée, il est fort probable que c'est l'arc d'une baliste enlevée de l'une des dernières villes prises sur les chrétiens par les soulthans de Damas, lors de la destruction définitive du royaume latin de Jérusalem.

Du haut d'une tour carrée sur laquelle nous sommes montés pour jouir du panorama de Damas, j'ai aperçu, au-dessus du bazar et contre la grande mosquée, un magnifique fronton du haut-empire. J'irai très-certainement le visiter.

Le surlendemain, M. de Ségur est venu nous chercher pour aller visiter l'extérieur de la grande mosquée, en passant par-dessus les terrasses du bazar des orfévres. En sautant d'une terrasse sur une autre, et ainsi de suite, nous avons pu voir une bonne partie de l'édifice, dont l'approche est formellement interdite aux chrétiens. Le haut d'une porte carrée, encadrée dans une grande inscription grecque, se montre au-dessus des toits du Bazar A partir de cette porte, règnent de longues frises couvertes d'ornements et de moulures. Malheureusement nous étions fort mal à l'aise sur ces terrasses. Malgré la bonne volonté des quelques bijoutiers du bazar qui nous avaient fait la courte-échelle pour nous aider à grimper jusque-là, un fanatique quelconque qui nous eût aperçus d'une lucarne, pouvait

nous envoyer une balle, sans que nous eussions rien à réclamer, puisque nous étions dans notre tort; nos guides eux-mêmes ne se montraient pas très-rassurés. Il a donc fallu nous contenter d'un simple regard jeté pour ainsi dire en courant, et nous sommes redescendus au plus vite dans le bazar, fort contents sans doute d'avoir vu ce que nous avions vu, mais plus contents encore de nous être tirés de là sans mésaventure.

Au premier coup d'œil, l'inscription grecque de la porte dont nous avons admiré le sommet, m'a paru une inscription byzantine, et très-probablement pieuse. La grande mosquée de Damas est, je le crois, une église chrétienne de l'époque de Justinien, qui aura remplacé un temple païen, et qui sera à son tour devenue une mosquée.

Après avoir acheté dans le bazar quelques bonnes médailles que les orfévres ne se pressent jamais de fondre, dans l'espoir qu'il se présentera, tôt ou tard, quelque Européen qui les achètera un peu plus cher qu'elles ne valent intrinsèquement, nous sommes allés faire une autre promenade sur des terrasses. Mais cette fois nous ne nous exposions à aucun danger, parce que nous ne nous approchions pas d'un édifice religieux. J'ai tout à l'heure parlé d'un magnifique fronton antique que j'avais aperçu du haut des ruines du vieux château; c'est ce fronton que nous avons été visiter. Dans la grande allée du bazar qui aboutit au parvis même de la mosquée, on entre dans une boutique : moyennant un bakhchich de quelques piastres au propriétaire, on grimpe par un escalier fort obscur, au-dessus du bazar, et l'on se trouve en face de quatre énormes colonnes corinthiennes que surmonte un fronton gigantesque, surchargé d'ornements. Les maisons modernes se sont accrochées à ces vénérables débris, et si ce qui est à l'extérieur et au-dessus des baraques, est assez bien conservé, Dieu sait comment ce qui est à l'intérieur a été traité. Quoi qu'il en soit, ce

fronton se reliait indubitablement, pour moi du moins, au temple antique, sur l'emplacement duquel est aujourd'hui la grande mosquée. Il y a trop peu de distance entre les deux monuments, pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Du bazar nous sommes revenus au logis, en passant par la rue qui longe l'aqueduc nommé el-Qanaouat, et qui sert à la merveilleuse distribution d'eau dont jouit Damas entière. C'est de là que partent, à ce qu'il paraît, tous les canaux qui alimentent les innombrables bassins dont tous les quartiers de la ville et toutes les maisons de chaque quartier sont dotés. Je doute qu'il y ait une seconde ville au monde plus généreusement et plus habilement traitée. Des Qanaouat, nous sommes allés à côté d'un café, à la porte duquel est placé un assez joli jet d'eau; c'est, le seul, je pense, qui existe, à Damas, sur la voie publique.

Notre départ est fixé pour le 14 mars, et nous avons décidé toute la famille de notre excellent consul à faire avec nous la promenade de Bâalbek. Nous partirons donc tous ensemble, et nous nous quitterons au milieu de ces ruines dont on dit tant de merveilles, pour rentrer, les uns à Damas et les autres à Beyrout. M. Garnier, chancelier du consulat, est aussi de la partie; et comme M. de Ségur doit emmener, en outre, son drogman, un de ses kaouas et une femme de chambre, nous formerons une véritable caravane.

Les quelques jours que nous venons de passer dans la capitale de la Syrie, se sont écoulés assez rapidement et fort agréablement, au milieu de toutes les prévenances dont nous avons été entourés par la colonie. Nous avons, notamment, passé de très-agréables heures chez M. et M[me] Wood, qui ont été pour nous d'une affabilité charmante, et qui nous ont comblés de politesses. Il est impossible d'exercer d'une manière plus exquise les devoirs de l'hospitalité. Mes compa-

gnons ont, à des prix fort modérés, acheté de beaux sabres provenant du désarmement de la population damasquine. Moi-même j'ai fait emplette de quelques morceaux de la vaisselle de cuivre damasquinée d'or et d'argent, qui a appartenu, il y a quelques siècles, aux soulthans de Damas. Un chemmâa ou grand chandelier, entre autres, est un véritable chef-d'œuvre; un débris de chandelier de la même forme porte le nom d'un Malek-en-Naser, et un support de plat offre celui d'un Malek-es-Saleh. Comme trois soulthans mamlouks de Damas ont porté le nom d'el-Malek-en-Naser, il est difficile de deviner auquel des trois ce chemmâa a appartenu; tous les trois ont régné de 1290 à 1360. Trois Malek-es-Saleh ont également régné à Damas de 1342 à 1389. Il n'est donc pas plus aisé de savoir auquel des trois a appartenu le support de plat en question. Quoi qu'il en soit, ces pièces de vaisselle sont du XIV[e] siècle, d'un très-beau travail, et bien dignes de figurer dans un musée.

J'avoue que la fatigue m'est venue et que j'aspire au moment d'être rentré à Beyrout. Je n'ose encore penser trop souvent à mon retour en France. Quoique le moment de quitter la Syrie approche rapidement, bien des jours m'en séparent encore; il vaut mieux écarter, si je le puis, les souvenirs qui m'assiégent, et qui m'empêcheraient infailliblement de tirer du reste de mon voyage tout le profit que j'en puis et dois tirer encore. N'importe, je compte maintenant, et sans m'en pouvoir défendre, les jours avec une certaine impatience. Nous avons décidé que nous nous embarquerions, le 5 avril prochain, sur le bateau qui partira pour Marseille, et je voudrais tout à la fois avoir atteint le 5 avril et avoir bien vu tout ce qui me reste à voir sur la route que j'ai à parcourir.

A Damas, Gustave de Rothschild nous a quittés, emmenant avec lui François Dzaloglou et Sélim. Comme il doit aller en

Grèce, il est pressé d'arriver à Beyrout pour s'embarquer sur le bateau du 16 mars. Voilà donc notre caravane qui commence à se démembrer. Encore trois semaines et nous serons tous dispersés, après huit mois d'une vie d'aventures, de dangers et de fatigues, endurée en commun. Cette pensée de notre prochaine séparation, elle-même, m'est fort désagréable et ne contribue pas peu à calmer mon désir de voir du nouveau. Il me semble que j'ai dépensé tout ce que j'étais capable de dépenser d'énergie et de curiosité, et maintenant j'aspire franchement au repos. Patience! quelques jours encore et le moment du repos sera venu.

Comme les détails historiques sur Damas se trouvent partout; comme en outre, de cette ville, l'une des plus antiques du monde, il ne reste rien, ou presque rien au-dessus du sol de la ville moderne, je me dispense d'en parler plus longuement. S'il était facile de faire un long séjour dans cette ville, et d'y entreprendre des fouilles suivies sur une grande échelle, on y trouverait beaucoup de monuments de tous les temps, cela n'est pas douteux; mais malheureusement la chose est si peu facile que je la crois impossible, quant à présent.

14 MARS.

Ce matin, à huit heures, nous étions tous à cheval. Nous nous sommes rendus au consulat; mais la famille de Ségur avait pris les devants; nous avons donc accéléré le pas, et, traversant toute la ville, en passant par une espèce de marché en plein air, qui longe l'enceinte du château, nous sommes enfin sortis de Damas par une belle et large route, que bordent à gauche les premières assises d'un hôpital, commencé par l'ordre d'Ibrahim-Pacha, et resté tout naturellement inachevé, après la retraite des Égyptiens. Les Damasquins ne réparent

pas les mosquées qui croulent, ils les laissent tranquillement tomber; comment leur viendrait-il à la pensée de construire un édifice nouveau?

Nous avons assez promptement gagné le pied de l'Anti-Liban, et nous nous élevons, à travers une rue du village de Salehyeh, sur le plateau qui domine ce magnifique village. Là, encore, se voient les débris de somptueux édifices religieux, qui ont été construits par les soulthans de Damas, et que l'incurie systématique des maîtres actuels du pays a laissé honteusement crouler. Nous avons rejoint toute la famille de Ségur à la sortie de Salehyeh, et nous admirons ensemble la vue sans pareille dont on jouit de ce point. Damas semble mollement étendue sur un lit de fleurs, car les millions d'arbres fruitiers qui forment une véritable forêt autour de la ville, sont en pleine floraison; les quelques jours que nous avons passés à Damas ont été très-beaux, et ils ont suffi pour activer d'une manière incroyable la végétation printanière. Les abricotiers sont en majorité, parce que leurs fruits desséchés, ou michmich, constituent un des produits les plus estimés du commerce de Damas. Aussi les arbres fleuris ressemblent-ils de loin à des arbres couverts de neige; mais, la chaleur du soleil vient bien vite détruire cette illusion.

Après nous être arrêtés quelque temps, pour jouir de ce magnifique panorama dont nous allons nous éloigner, pour ne le revoir probablement jamais, nous entrons dans une laide ravine taillée dans le roc, et nous commençons à escalader pour tout de bon le flanc de l'Anti-Liban. Le pays que l'on traverse alors est affreux, jusqu'à la vallée du Baradah, jolie petite rivière poissonneuse qui alimente tous les aqueducs et tous les réservoirs de Damas. C'est au village de Doummar que l'on atteint la vallée du Baradah. A partir de là, nous remontons la rivière, en en suivant à peu près constamment la

rive gauche, et après l'avoir traversée à Doummar même. Quatre heures après notre départ de Damas, nous nous arrêtons dans un champ pour faire le déjeuner le plus gai et le plus agréable. Nous repartons immédiatement, et, après trois nouvelles heures de marche, nous mettons pied à terre dans le village de Souq-el-Ouadi-Baradah, où nous devons passer la nuit.

Avant d'y arriver, nous avons vu, au bord du chemin et dans le lit même du Baradah, on plutôt d'un canal de dérivation qui en amène l'eau à un moulin, des tronçons de colonne et d'énormes pierres de taille, dont la présence nous révèle immédiatement l'existence, vers ce point, d'une ville antique importante. Devant la maison même où nous recevons l'hospitalité, se trouve un grand moulin alimenté par le Baradah, dont le lit est à quelques mètres en contre-bas. Ce moulin est, pour ainsi dire, construit avec les débris d'un temple antique, dont le soubassement et quelques bases de colonnes sont encore en place. Nous voilà donc bien assurés du fait de la présence d'une ville antique.

M. Garnier, chancelier du consulat de Damas, est logé seul dans une maison dont la porte nous offre, encastrée dans l'un de ses piédroits, une curieuse inscription chrétienne que je m'empresse de copier [1]. Pendant que nous nettoyons à grande eau l'inscription que nous voulons lire, un habitant du village nous dit qu'il connaît une autre pierre écrite, dans un champ situé à quelque distance, sur le flanc de la montagne, à gauche de la route que nous venons de parcourir. M. de Ségur, Édouard, l'abbé et moi, nous nous y faisons aussitôt conduire. Pour prendre le chemin le plus court, nous descendons d'abord dans les prés étroits qui forment la rive droite du Baradah, et nous

1. Voyez pl. II.

reconnaissons dans les rochers des traces nombreuses et évidentes de constructions antiques. Une fois remontés sur la route de Damas, notre guide nous fait faire une demi-lieue et nous conduit, à travers les terres labourées, vers le point où doit se trouver l'inscription promise. Mais le pauvre diable ne la retrouve pas, et nous commençons à supposer qu'il s'est moqué de nous; M. de Ségur se met en colère et tance vertement notre homme, qui ne sait quelle contenance faire, et qui gratte avec les mains autour de toutes les pointes de pierre qui percent au-dessus du sol. De guerre lasse, nous allons regagner le village, vu que le jour baisse et que l'obscurité arrive grand train, lorsque l'Arabe jette un cri de triomphe, il a retrouvé le haut de la pierre qui porte l'inscription. Il la dégage de la terre qui l'enveloppe, et, de fait, il nous met sous les yeux une très-belle stèle, portant une date dans une couronne et deux noms de femme écrits au-dessous [1]. L'inscription paraît d'une assez bonne époque. Je me hâte de la transcrire, et quand nous rentrons à Souq-el-Ouadi-Baradah, la nuit est à peu près venue. Nous avons certainement fait une lieue, pour aller chercher cette seconde inscription, mais nous ne regrettons pas notre peine, puisque nous avons trouvé un monument encore inconnu. Quant à l'inscription chrétienne du village, M. de Ségur l'achète du propriétaire de la maison, et il la fera enlever plus tard [2].

Sur la rive gauche du Baradah, à hauteur du village même, on voit une belle culée de pont, de construction évidemment grecque ou romaine. D'ailleurs, les débris antiques se montrent partout dans le village et aux alentours, et il serait évi-

1. Voyez pl. LI.

2. Quelque temps après, en effet, l'inscription était apportée à Damas, et elle y est restée dans la maison du consulat de France. Il serait bien à désirer qu'elle fût transportée à Paris et déposée au Louvre. Elle a le mérite de nous faire connaître le nom d'un évêque d'Abila de Lysanias.

demment très-précieux de retrouver quelque inscription qui nous donnât le nom de la ville qui a existé en cet endroit. Je me promets de faire, à mon retour en France, des recherches sur cette localité, et j'espère bien parvenir à la déterminer.

Je ne savais pas que, dès le lendemain matin, le problème serait parfaitement résolu pour moi.

Toute la caravane s'est réunie dans notre logis pour le dîner qui a été charmant; après le repas, le tchibouk et les causeries ont été leur train, comme si nous eussions été rassemblés dans un véritable salon. Puis, l'heure de la retraite est venue; chacun est rentré chez soi, et nous avons passé une nuit excellente.

15 MARS.

Ce matin, en nous levant, nous avons trouvé le temps brouillé, il a beaucoup plu pendant la nuit; l'aspect du ciel n'est pas rassurant, et il nous promet de la pluie pour toute la journée. Dès que je suis debout, un jeune homme du village, qui m'a vu, la veille au soir, courir avec enthousiasme à une demi-lieue pour trouver une pierre écrite, vient m'avertir qu'il en connaît une autre beaucoup plus près. Nous nous mettons donc aussitôt en route, l'abbé et moi. Nous suivons la rive droite du Baradah (la carte de Zimmermann place à tort le Souk-el-Quadi-Baradah sur la rive gauche), à travers des arbres et des buissons, desquels tombe sur nous une averse perpétuelle, et nous sommes conduits par notre guide, en face d'une échelle jetée en travers de la rivière qui est très-large en ce point, et qui roule à travers des rochers, comme un gave des Pyrénées. J'avoue que je ne suis pas tenté de risquer le passage, avec la chance de me jeter dans le torrent et d'y prendre à tout le moins un bain fort désagréable, si j'ai le bonheur de m'en tirer.

Je rebrousse donc chemin; mais ma timidité n'est pas contagieuse. L'abbé se lance à quatre pattes sur l'échelle, et arrive sain et sauf de l'autre côté. L'Arabe qui le suit en fait autant, et ils s'éloignent au milieu des monceaux de décombres et des tronçons de colonne encore debout, qui marquent d'une manière indubitable le principal quartier de la ville antique.

Je suis rentré assez piteusement, et comme je ne veux pas partir avant que l'abbé ne soit revenu, la famille de Ségur se met en route; nous devons la rejoindre le plus promptement possible. Au bout d'une heure et demie, l'abbé rentre enthousiasmé de ce qu'il a vu. D'après son rapport, nous sommes sur l'emplacement d'une très-grande ville. Les ruines en sont très-étendues, et tout le flanc de la montagne qui la domine sur la rive gauche du Nahr-Baradah, n'est qu'une vaste nécropole. Enfin, il a trouvé de belles inscriptions dans les rochers. Il n'en faut pas tant pour allumer ma curiosité, et je suis tout disposé à tenter le fameux passage de l'échelle. Mais il est inutile de s'exposer à ce casse-cou. Un pont traverse le Baradah, à un kilomètre environ en amont, et c'est par-là que l'abbé est revenu au Souq-el-Ouadi-Baradah. Nous nous hâtons de monter à cheval, et de gagner au plus vite le pont qui se nomme Djesr-es-Souq. Chemin faisant, nous apercevons, dans les rochers de la nécropole signalée par l'abbé, un petit fronton recouvrant deux personnages en haut relief et de grandeur naturelle.

En quelques minutes, nous sommes arrivés au pont, et nous mettons pied à terre. Nous laissons, au pied des rochers, nos chevaux à la garde de Mohammed, de Mattéo et de Saïd, avec ordre de préparer notre déjeuner, pour le moment où nous reviendrons. Aussitôt nous grimpons à travers les rocailles, et à une vingtaine de mètres au-dessus de la route, nous entrons dans une tranchée de cinq mètres de large et assez longue, entaillée avec grand soin dans la masse. Sur la paroi de gau-

che sont taillées deux belles niches superposées, dont l'inférieure contient un cippe en forme d'autel, portant l'inscription suivante :

PRO SALVTE
IMP AVG ANTONI
NI ET VERI M VO
LVSIVS MAXIMVS
7.LEG XVI·F·F·
QVI OPERI IN
STITIT V.S.

A droite de la niche inférieure est ciselé un cartouche contenant cette autre inscription :

IMP CAES M AVREL ANTONINVS
AVG ARMENIACVS ET
IMP CAES L AVREL VERVS AVG AR
MENIACVS VIAM FLVMINIS
VI ABRVPTAM INTER....
MONTE RESTITVERVNT PER
IVL VERVM LEG PR PR PROVINC
SYR ET AMICVM SVVM.
IMPENDIIS ABILENORVM.

Cette dernière ligne est rejetée en dehors du cartouche, sur un listel placé au-dessous. Quelques trous réguliers percés au-dessous de la niche supérieure et du grand cartouche, prouvent que des ornements avaient été fixés au rocher. De quelle nature étaient-ils? Il n'est plus possible aujourd'hui de le deviner.

A cent pas plus loin, s'ouvre une nouvelle tranchée de la même largeur, mais beaucoup plus courte, taillée avec le même soin, et sur le flanc de laquelle nous retrouvons les mêmes inscriptions, mais coupées un peu différemment, et complétant

certains mots des deux premiers exemplaires. Je crois donc utile d'en reproduire les variantes. L'inscription votive est encore sur un cippe, mais celui-ci est en saillie, et sans encadrement en forme de niche. En voici la forme :

PRO SALVTE
IMP AVG ANTO
NINI ET VERI
M VOLVSIVS
MAXIMVS ɣ
LEG XVI FF QVI
OPER INSTITIT V S

Un grand cartouche contient encore la seconde inscription, mais cette fois, la dernière ligne est comprise dans le cartouche. Jusqu'à la cinquième ligne, le texte est identique ; cette cinquième ligne contient les mots :

VI ABRVPTAM INTERCISO

et à partir de la sixième ligne, les deux exemplaires restent identiques.

Voici donc le problème que nous avait offert la recherche du nom de la ville antique, parfaitement résolu. Cette ville, c'était Abila, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. Le Baradah, sous le règne de Marcus Aurelius et de Lucius Verus, avait enlevé, dans une crue, la route publique d'Abila. Les deux empereurs en ordonnèrent la reconstruction, et pour éviter un autre accident du même genre, Julius Verus, légat et propréteur de la province de Syrie, fit tailler la nouvelle route dans le rocher, bien au-dessus du lit du torrent. Ce fut la XVIe légion, commandée par Marcus Volusius Maximus, qui, sous la direction de son chef, acheva les travaux, dont les Abilènes firent tous les frais. On voit que le hasard m'avait bien servi, et qu'il m'a-

vait fourni un excellent renseignement sur le nom et l'histoire de la ville dont nous fouilions le territoire [1].

Une fois mes inscriptions copiées, nous descendons dans un canal-aqueduc tranché dans le flanc des rochers, et nous le suivons sur une assez grande étendue ; mais bientôt les dalles énormes qui le recouvraient, paraissent en place sur une étendue d'une quinzaine de mètres; l'espace ouvert qu'elles laissent est trop bas pour que l'on puisse cheminer dessous, autrement qu'à plat ventre, et comme il faudrait faire un détour immense, en revenant sur nos pas, pour contourner des masses de rochers très-considérables, afin de gagner la nécropole, il faut bien nous décider à passer sur la corniche de quinze à dix-huit centimètres de largeur, que ces dalles inclinées laissent libre sur le rebord du canal. Cette corniche à pic est tracée au-dessus d'un précipice d'une vingtaine de mètres de profondeur; ce n'est donc pas un chemin très-agréable à suivre. Nous nous décidons cependant à nous y engager, les uns après les autres, sans trop savoir comment nous reviendrons, et nous voilà tous passés de l'autre côté de l'abîme, sans le moindre accident.

Nous touchons alors aux tombeaux, et je me dépêche de prendre le plan d'un certain nombre d'entre eux, en choisissant les plus considérables. Des chambres taillées dans la masse contiennent, généralement en saillie, d'énormes cuves de différentes hauteurs, et à rebords destinés à fixer les couvercles. Ceux-ci ont tous disparu, et il n'est pas resté, dans toute la nécropole, une seule tombe qui n'ait été violée. Tous ces plans de cuves sépulcrales sont figurés sur la planche LII. Quelquefois de grands escaliers ont été taillés dans le roc, pour desservir les caveaux funéraires auxquels ils aboutissent. Un de ces caveaux qui contient seize cuves de sarcophage, présente à

1. Je ne sais si cette inscription est inédite; mais j'avoue que je ne le pense pas, elle est trop en vue de tous les voyageurs qui se rendent de Damas à Baalbek.



droite et à gauche de l'entrée, deux petites baies destinées à apporter un peu de jour dans l'intérieur du caveau. Quelques cuves sont taillées à ciel ouvert, et en gradins superposés, sur les faces horizontales du rocher.

Le fronton que nous avions aperçu de la route, en venant au Djesr-es-Souq, est excessivement mutilé; les deux grandes figures ont été violemment brisées et sont extrêmement frustes; de loin elles nous avaient paru d'une conservation satisfaisante. A côté de ce fronton est un petit caveau sépulcral auquel il se relie évidemment. Celui-ci ne contient que cinq tombes : une à gauche, au-dessus du sol de la chambre et dans une grande niche en cul de four; deux au fond, parallèlement au côté même, et juxtaposées au-dessus du sol, puis deux à droite en contre-bas; la première empiétant sur le sol de la chambre, et la seconde suivant immédiatement sous un arceau.

Un peu plus loin, j'ai rencontré sur une face de roche aplanie les traces d'inscription :

........Α.....
...ΑΡΙΟϹ....

(Ici le rocher est brisé).

........Τ.....
.....Μ.....

En un autre point, deux surfaces en forme de stèles ont été planées, pour recevoir des inscriptions; celle de gauche porte, autant que j'en ai pu juger, malgré son état de mutilation :

ЄΤΟΥϹ
ΗΟΥ......
ΔΙΟΥΖЄΗΡ
...ΘΑϹΑΝΘ.
ΟΥЄΤΩΝ.
...Κ.....

La stèle de droite est tout à fait mutilée. Enfin, en un autre point, le rocher présente deux bustes vêtus de chlamydes, et dont les têtes ont été entièrement brisées.

Comme il est assez malaisé de se promener au milieu de ces rochers, notre exploration nous avait déjà pris trois heures, quelque diligence que nous y eussions mise; il était donc grandement temps de songer à la retraite. Nous nous réunîmes pour revenir au point où nos chevaux et notre déjeuner nous attendaient. Arrivé à l'aqueduc et sur la corniche qu'il me fallait franchir, je sentis que le vertige allait me prendre, et, comme j'étais assez peu tenté de me rompre le cou, je me décidai à m'arrêter, et à faire un détour, quelque long qu'il fût, pour me débarrasser de cette fâcheuse nécessité. Je vis tous mes compagnons disparaître par ce chemin d'écureuil, et, quand je me trouvai tout seul, il fallut bien m'ingénier pour me tirer de là. A une cinquantaine de mètres en arrière de l'extrémité de l'aqueduc, et à quelques mètres plus haut, je voyais une grande coupure dans le flanc de la montagne. J'y courus au plus vite et je reconnus alors que j'étais à l'entrée d'une tranchée taillée à pic dans le roc, et qui servit probablement au passage d'une route antique. Les traces du travail des hommes se montraient à chaque pas. Cette tranchée a quelques cents mètres de longueur; au delà je me trouvai sur des collines couvertes d'herbes, et assez accidentées pour qu'il me fût impossible de voir à un quart de lieue autour de moi. Je m'orientai donc le mieux que je pus, et je me dirigeai vers le Baradah. Comme j'avais marché pendant une demi-heure au moins, je dépassai de beaucoup la hauteur du Djesr-es-Souq. Enfin je gravis une dernière crête qui me permit d'apercevoir le pont. Je pris la course et j'arrivai bientôt auprès de mes amis, éreinté par suite de ma promenade solitaire, et trempé à la fois par la

sueur et par la pluie qui avait commencé à tomber depuis près d'une heure.

Comme personne ne savait ce que j'étais devenu, on était un peu inquiet de mon absence; peut-être aussi la regrettait-on d'autant plus vivement qu'elle retardait le déjeuner. Aussitôt que je parus, les vivres furent réclamés d'un cri unanime que je ne fus pas le dernier à proférer; je mourais de faim.

Aussitôt notre repas fait, nous montâmes à cheval, et, marchant grand train, nous longeâmes la rive gauche du Baradah, et nous atteignîmes bientôt une assez jolie plaine, que nous traversâmes de l'est à l'ouest, et qui se nomme Sahel-Zebdany. A notre droite se trouvait une chaîne de montagnes élevées, parallèlement à laquelle était tracée notre route. Au bout de la plaine est placé un très-gros village, nommé Zebdany, et qui pourrait même à la rigueur passer pour une petite ville. Une demi-lieue avant Zebdany, une effroyable averse nous a pris, et comme maintenant nous sommes mouillés comme des canards, et que d'ailleurs la famille de Ségur a poussé plus loin, nous passons outre. Des débris antiques se montrent par-ci par-là à Zebdany, dans les murailles des maisons et au bord des chemins. A la sortie du village, nous passons devant un moulin établi sur un affluent du Baradah, et auquel conduit un pont antique d'un très-bel appareil.

A une distance de Zebdany, à peu près égale à celle du Djesr-es-Souq à Zebdany, nous passons à côté d'un village nommé Ayn-Hour, que nous laissons à notre droite. Un peu avant d'arriver à hauteur de ce village, j'avais aperçu de loin, dans le flanc de la montagne, des excavations sépulcrales, en assez grand nombre pour constater la nécropole d'une ville
[illegible] -à de Ayn-Hour, notre route qui avait été
[illegible] -st-nord-ouest, tourne brusquement au nord-
[illegible] -s à près de deux lieues, paraissait un

fourré d'arbres, au milieu duquel était un village; c'était Sarrhayah. Nous en étions encore à près d'une lieue, lorsque nous fûmes enveloppés par une affreuse bourrasque de neige, qui ne nous quitta plus jusqu'au village, et qui nous mit dans un tel état, qu'en arrivant au gîte, il fallut nous dépouiller des pieds à la tête, pour tordre nos chemises et faire sécher nos habits tant bien que mal.

Trois quarts d'heure avant d'arriver à Sarrhayah, nous avons encore passé à gauche d'un petit village nommé Marraboun. Un spectacle des plus curieux nous attendait en mettant pied à terre. Comme il neigeait beaucoup, tous les habitants du village étaient perchés sur leurs toits en terrasse, et manœuvraient leurs rouleaux avec fureur, afin de rejeter en bas la neige qui, en fondant, eût percé tous les plafonds. Les pauvres gens n'en manquèrent certainement pas un flocon. Nos hôtes sont chrétiens, et la maîtresse de la maison, tout en prenant des précautions inouïes pour ne pas incendier sa bicoque, nous a fait un feu si réjouissant, que nous lui avons immédiatement accordé une gratification de cinq piastres! vingt-cinq sous! et elle a été enchantée.

En résumé, si notre journée a été fructueuse archéologiquement parlant, elle a été un peu plus humide que de raison. Quand je pense à la chaleur dont nous jouissions trop il y a quelques jours, et au froid intense d'aujourd'hui, je me demande comment nous avons le talent de nous soustraire à l'influence mortelle de pareilles variations de température. Ou la Providence nous protége manifestement, ou nous sommes vigoureusement constitués. J'aime mieux croire à la protection d'en haut.

La neige n'a pas cessé de tomber pendant toute la soirée; puis les nuages se sont dissipés petit à petit, et la lune a paru; espérons qu'il fera beau demain. Nous avons été faire une visite

aux Ségur, qui n'ont pas voulu braver la bourrasque, pour venir dîner avec nous. Leur logement d'ailleurs est assez éloigné du nôtre, et les dames ne pouvaient pas, sans inconvénients graves, se lancer dans des terres labourées, couvertes de neige fondante, pour le seul plaisir de ne pas rester en famille. Nous avons donc dîné tout seuls, et, après avoir bien bu le café et bien fumé, nous nous sommes couchés.

Revenons maintenant en arrière, et occupons-nous d'Abila, dont nous avons, hier et ce matin, visité les ruines et la nécropole. Cette ville qui avait été le siége de la Tétrarchie de Lysanias, et qui porte quelquefois, en effet, le nom d'Abila de Lysanias, fut donnée par l'empereur Claude au roi Agrippa, avec tout le Liban[1]. Dans l'Itinéraire d'Antonin (iter XLIX, a Seriane Scythopoli occora), nous trouvons les indications suivantes :

Heliopoli........................		
Abila (al. Abyla)................	XXXVIII.	M. p. (plus minus).
Damasco..........................	XVIII.	

Nous y trouvons encore le tronçon de route suivant :
Iter LI, a Damasco Emesa (*sic*) :

Abila (sive Abyla)............	XXXVIII.
Heliopoli........................	XXXII.

Les chiffres de ces deux fragments sont entièrement différents, l'une des deux séries au moins est donc mauvaise. Peut-être bien le sont-elles toutes les deux.

La Table de Peutinger nous fournit les mesures suivantes : (Ed. de Fortia, CLXXVIII.)

Eliopoli (al. Heliopoli) Agamamam?		
Abila (al. Abyla)..................	XXXII.	M. p. (plus minus).
Damaspo (al. Damasco)............	XVIII.	

Si nous comparons ces chiffres à ceux que nous venons d'ex-

1. Jos., Ant. Jud., XIX, V, 1, et XX, VII, 1.

traire de l'Itinéraire d'Antonin, nous voyons que le chiffre XVIII, entre Damas et Abila, paraît deux fois, ainsi que le chiffre XXXII, d'Abila à Héliopolis. Ce sont donc probablement ces deux distances qui doivent être adoptées; elles ont, du reste, l'avantage d'être à peu près d'accord avec les distances réelles qui séparent Damas du Souq-el-Ouadi-Baradah, et le Souq de Bâalbek.

Ptolémée place Abila dans la Cœlesyrie, et au nord de Damas; c'est lui qui appelle cette ville Ἄβιλα Λυσανίου. Cette ville avait donné son nom à la Tétrarchie dont elle était la capitale, puisque dans l'évangile de saint Luc (3, 1) Lysanias est intitulé Tétrarque de l'Abilène. Dans les actes du concile de Chalcédoine[1], nous trouvons mentionné, immédiatement après Josèphe, évêque d'Héliopolis, un Jordanus, évêque d'Abila (Ἰορδάνου Ἀβίλης). C'est très-certainement de notre Abila qu'il s'agit. J'ai parlé d'une assez curieuse inscription chrétienne, trouvée dans le montant d'une porte du village d'es-Souq, elle contient le nom d'un nouvel évêque d'Abila, nommé Jean.

Dans le recueil d'Itinéraires publié par M. de Fortia, M. le colonel Lapie identifie Abila avec une localité nommé en-Nabi-Abel. Mais ce nom ne peut appartenir qu'à un oualy musulman et non aux ruines d'une ville. Je trouve sur la carte de Zimmermann, dans le voisinage du village de Souq-el-Ouadi-Baradah, une localité nommée Nabi-Abel, située au nord et à près d'une lieue de l'emplacement réel d'Abila. Il est très-possible que le nom antique de cette ville ait donné aux musulmans l'idée de nommer en-Nabi-Abel, un oualy placé dans son voisinage, mais c'est là tout ce que je puis accorder. Cet oualy n'est nullement sur la route battue de Damas à Bâalbek, où sont évidemment des ruines immenses d'une ville que des

1. Tome IV, Concil. génér., p. 80.

inscriptions positives déterminent; il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à conserver sur la nécessité de reconnaître l'Abila de Lysanias à Souq-el-Ouadi-Baradah.

16 MARS.

Ce matin, au réveil, le temps est bien moins mauvais, le ciel est à peu près dégagé, et la neige a fondu. Nous nous préparons donc à nous remettre en route, et vers neuf heures nous montons à cheval. Nous cheminons bientôt sur la rive gauche d'un cours d'eau nommé Nahr-el-Beka, que nous passons sur un pont nommé Djesr-el-Qadhi. Ce pont est à environ deux ou trois kilomètres, au nord-nord-ouest, du village de Sarrhayah. Au delà du pont commence une montée fort rude nommée Akbat-Roummaneh. Elle nous conduit sur le flanc méridional d'une haute montagne qui fait partie de la chaîne de l'anti-Liban : la route que nous suivons est la plus courte; il y en a une autre qui, au lieu de passer par les sommets, remonte la vallée sur le flanc de laquelle nous cheminons; celle-ci passe par la localité nommée Nabi-Schit (le prophète Seth). Nous atteignons, au sommet de la montagne, un misérable village nommé El-Kheraybeh. De larges plaques de neige remplissent tous les creux placés de chaque côté de la route que nous suivons; nous sommes donc à une altitude assez grande; enfin de petits cèdres rabougris se montrent par-ci par-là.

En sortant d'El-Kheraybeh, nous descendons immédiatement dans l'Ouadi-Masnah, que nous traversons pour regrimper immédiatement après, sur une autre montagne moins élevée que la première; en redescendant médiocrement, nous entrons dans une sorte de plaine, coupée par de larges ravines que bordent des collines assez peu élevées. La première de ces

ravines que nous traversons se nomme Ouadi-Sbat ; la seconde est l'Ouad-Djereïban. Celle-ci est bordée au sud par des rochers à pic, dans le flanc desquels sont creusées trois grandes grottes placées à gauche du chemin. Dans le fond du vallon, la route passe à côté d'une source nommée Ayn-el-Minteneh. De l'autre côté de ce vallon, qui n'a guère plus d'une centaine de mètres de largeur, commence une sorte de grand plateau, à l'extrémité duquel nous devons trouver Bâalbek. Nous passons devant le village de Bereytan, que nous apercevons à notre gauche ; plus loin, c'est le village d'Ayn-Bourday qui se montre, et une demi-heure après avoir passé à hauteur de celui-ci, nous arrivons enfin à Bâalbek.

La route que nous suivons, longe le flanc oriental d'une chaîne de collines qui nous masquent encore les ruines des temples illustres que nous allons visiter, quand nous apercevons déjà, à notre droite et en avant de nous, une ruine d'apparence moderne, et qui se nomme Ras-el-Ayn. C'est de là que sort la source qui alimentait Héliopolis, et qui y était conduite par un canal de trois ou quatre mètres de largeur, bâti en belles pierres de taille, bordé partout de ruines, et que recouvrent encore, de loin en loin, des arcs de petits ponts antiques, construits aussi en gros blocs parfaitement appareillés. Dès que nous sommes arrivés en face de l'extrémité de la chaîne de collines placées à notre gauche, les temples se montrent à quelques cents mètres de nous, dans toute leur magnificence. De ce point c'est déjà le plus admirable spectacle que l'on puisse imaginer. Nous tournons alors à gauche, pour marcher vers les temples, et nous reconnaissons que tout le flanc des coteaux qui dominent le village moderne de Bâalbek, et dont nous suivons le pied sur la rive gauche du canal, est perforé d'excavations funéraires antiques. Il y aurait là des recherches à faire pour bien des jours, et nous n'en avons que deux ou

trois au plus à donner à Héliopolis! Enfin nous nous arrêtons à côté de l'église chrétienne de Baalbek, à trois cents mètres au plus des temples, et devant une maison attenante à celle de l'évêque, qui héberge les voyageurs comme un simple hôtelier. C'est chez lui que la famille de Ségur a été prendre gîte : nous sommes logés nous-mêmes dans la première maison, qu'André et Matteo ont déjà fait nettoyer, et qui nous promet un logement très-supportable. Nous voilà donc installés, avec la certitude de passer ici deux bonnes nuits au moins, sinon trois.

Chemin faisant, quand nous étions en face de Bereytan, on m'a signalé, sur la montagne placée à l'orient de ce village, et à une heure et demie de marche, une inscription antique ciselée sur un rocher et nommée Bab-ez-Zerqah. Il y aurait peut-être là une découverte intéressante à faire, et je recommande le Bab-ez-Zerqah aux voyageurs futurs.

On pense bien qu'à peine descendus de cheval, notre première pensée a été de courir aux ruines célèbres que nous avions devant nous. Ces ruines ont été tant de fois décrites, tant de fois dessinées, que je ne pourrais que répéter ici ce que beaucoup d'autres en ont dit bien avant moi. Je me dispenserai donc d'entrer dans des détails descriptifs qui n'apprendraient rien à personne, et je me bornerai à enregistrer les impressions que j'ai ressenties au milieu de ces splendides monuments.

Pour arriver au premier temple qui se présente, il faut escalader un véritable chaos de tronçons de colonnes, de morceaux d'entablements et de corniches ; chacun de ces fragments est un véritable rocher, et l'on est effrayé déjà de l'énormité de ces matériaux gigantesques. Mais c'est là une miniature que l'on appelle assez gaiement le petit temple ! Temple d'enfant, effectivement, à côté de celui dont nous verrons les débris plus tard. Nous faisons le tour du péristyle, et, en arrivant à la colonne d'angle du fronton occidental, nous voyons que son fût,

noir de poudre, a été récemment miné et réduit de moitié par l'explosion du fourneau de mine caché dans ses flancs. C'est Tadmour-Pacha, général turk placé sous les ordres du séraskier de Damas, qui, dernièrement, après le combat meurtrier livré à Bâalbek aux insurgés qui ont voulu imiter ceux de Haleb, a eu l'heureuse idée de faire miner cette colonne, pour voir s'il y trouverait du plomb. Il en a, dit-on, tiré quatorze oques, c'est-à-dire pour une valeur de vingt-cinq francs environ. J'en suis bien fâché pour Tadmour-Pacha, mais je livre son nom à l'exécration de toutes les nations civilisées. Je ne saurais dire quelle fureur j'ai ressentie, à la vue des traces de cette mutilation infâme. Si cette brute eût été près de moi, en ce moment, je n'eusse pas hésité, je crois, à la traiter comme on traite une bête enragée.

Presque toute la portion de droite du péristyle a conservé son plafond qui est orné de riches caissons, peut-être trop magnifiquement surchargés d'ornements. A l'extrémité orientale est l'entrée du temple, dans lequel on pénétrait par une grande porte rectangulaire encadrée de sculptures du plus charmant caprice. Une foule de petites figures se jouent dans des rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits; mais toutes ont été décapitées par les Barbares. Le claveau central de cette porte a malheureusement fait coin, et il est descendu de deux mètres environ, au-dessous de sa position première, en écartant violemment, à droite et à gauche, les blocs qui constituent les claveaux latéraux. Il en résulte que tout ce portail est disloqué et que, dans un avenir malheureusement prochain, il s'écroulera. A cette porte sont accolés, à droite et à gauche, et à l'intérieur, deux grands massifs de pierre, qui sont tout à fait copiés des pylônes égyptiens. On peut encore monter dans l'un d'eux, mais, pour y pénétrer, il faut se traîner sur le ventre, comme un lézard, à travers une ouverture très-basse et à moitié bouchée par les débris. Tout

l'intérieur du temple est encombré de masses de pierre tombées des plafonds et des murs. Cet intérieur n'en est pas moins encore admirablement beau. Une seule chose l'a pollué ; c'est l'innombrable ramassis de noms de visiteurs dont toutes les parois sont tapissées. La vue de ces ineptes signatures a achevé de me mettre en colère. Quel intérêt aura-t-on jamais à savoir que Messieurs tel et tel ont passé une demi-heure du temps qu'ils avaient à consacrer à ces vénérables restes, à les salir péniblement de leurs noms et de leurs qualités? Il y a un proverbe qui court les rues, et qui est rigoureusement vrai, c'est le suivant : « Nomina stultorum parietibus hærent. » Les chanteurs montagnards des Pyrénées, entre autres, ont trouvé, à ce qu'il paraît, qu'ils faisaient tant d'honneur aux temples de Bâalbek, en les venant visiter, qu'ils y ont placé leur *catalogue* en dix points différents. Mais laissons ce malheureux travers, et continuons notre promenade intérieure. A droite du *petit* temple, se voit une vaste plate-forme que surmonte encore une magnifique rangée de six colonnes corinthiennes restées debout, et reliées par leur entablement ; c'est un fragment du péristyle du *grand* temple du Soleil, et, sauf les piédestaux de beaucoup d'autres colonnes restés en place, c'est tout ce qu'on en peut retrouver. Ces colonnes ont été mesurées par mon ami Maxime du Camp ; il leur a reconnu douze mètres trente-quatre centimètres de hauteur, et sept mètres quatre centimètres de circonférence ; la colonnade, entablement compris, a vingt-trois mètres six centimètres de hauteur totale. Ce temple était orné de cinquante-six colonnes, dont dix à chaque extrémité et dix-huit sur chacun des grands côtés. Les médailles coloniales représentent quelquefois l'entrée de cet édifice. Le temple de Jupiter n'avait que trente-quatre colonnes, dont treize sur les côtés et huit sur chacun des deux fronts.

Entre le grand temple et le petit sont les restes d'une grande

église chrétienne, construite avec les débris des monuments païens. Cette ruine est enclavée dans une magnifique enceinte placée en avant du grand temple, et garnie, sur toute son étendue, de niches qui ont dû recevoir une population de statues. Deux beaux hémicycles, à double étage de niches, se correspondent sur les deux grands côtés de l'enceinte. Le plan général de celle-ci se compose d'un hexagone appuyé au portique extérieur et sur lequel vient s'appliquer ensuite un immense parallélogramme; c'est celui-ci qui servait de *vestibule* au grand temple. A l'est se trouve un portique aboutissant, à droite et à gauche, à un pavillon élevé qui contient une petite salle carrée et obscure. Le portique est formé d'une grande salle à laquelle conduisait probablement un immense escalier, qui tenait toute la largeur de cette salle principale, mais dont il ne reste pas trace. De beaux piédestaux, placés à la crête du mur moderne qui retombe à pic, de cette salle du portique sur le terrain environnant, me paraissent démontrer que là était bien la véritable entrée de l'enceinte sacrée. Les faces extérieures de deux de ces piédestaux portent des inscriptions qu'on ne peut lire d'en bas, et qui n'avaient apparemment pas été destinées à n'être pas lues. J'en conclus qu'elles avaient été ciselées, de façon à frapper les yeux de ceux qui montaient le grand escalier conduisant à la plate-forme des temples.

Toute cette vaste enceinte a été malheureusement transformée en citadelle par les premiers musulmans, très-probablement, et les murailles du pourtour ont été rehaussées, avec des blocs taillés de toute espèce, empruntés aux monuments de l'intérieur. Les murailles, ainsi reconstituées, ont été couronnées d'une ligne de créneaux avec meurtrières, parfaitement conservés en beaucoup de points. En arrière du petit temple, se voient les restes d'une belle construction musul-

mane, qui fut probablement une espèce de palais, réservé au chef de la garnison chargée de la défense de cette forteresse.

En quittant l'enceinte des temples de Jupiter et du Soleil, nous sommes allés visiter l'édifice que l'on appelle le temple circulaire. C'est effectivement un édifice circulaire sur lequel s'appuient des courbes soutenues par des colonnes. Entre celles-ci, le mur de la rotonde présente de grandes niches qui ont dû contenir des statues. Ce petit édifice antique est malheureusement très-lézardé aujourd'hui, et il menace ruine. Au reste, il est plutôt curieux que beau, et son plan est loin de me paraître d'un goût merveilleux.

Après cette première visite, qui nous a remplis d'admiration, nous sommes rentrés à notre menzil. M. de Ségur est aussi furieux que moi, contre la mutilation récente dont nous venons de constater les détestables effets. J'en suis enchanté. Il compte se plaindre au seraskier Emyn-Pacha, à son retour à Damas. Pour ma part, je ne manquerai pas de m'en plaindre à Vamik-Pacha, mouchyr de Syrie, lorsque je serai rentré à Beyrout.

On a dit souvent : « A beau mentir qui vient de loin », je doute que jamais on ait aussi bravement usé de la permission, que lorsqu'on a fourni, aux éditeurs du *Magasin pittoresque* [1], une vue du village de Bâalbek, accompagnée d'une description où je trouve la phrase suivante : « La promenade sur le quai, plantée de grands arbres, n'est point sans caractère et sans beauté. Des barques élégantes et agiles animent la scène, en sillonnant les eaux limpides de la petite rivière de Ouadi-Nahlé, qui, après avoir arrosé les ruines et le village, va se perdre dans le Nahr-Kasmick. » La prétendue vue de Bâalbek est celle de l'un des jolis villages placés sur les rives

1. Année 1848, p. 177.

du Bosphore, près de Constantinople, et la description vaut la vue, pour l'exactitude.

Demain, nous nous mettrons à la besogne, l'abbé et moi, pendant qu'Édouard poussera une pointe jusqu'au village de Bereytan, où se trouve, nous dit-on, une nécropole présentant des inscriptions.

17 MARS.

Ce matin, notre première pensée a été de courir aux ruines; c'était tout naturel. Nous avons donc recommencé notre pèlerinage d'hier, et nous en avons rapporté une admiration plus vive encore que celle qui nous avait saisis à la première vue. Ces ruines sont d'une magnificence écrasante. Il faudrait des mois entiers pour étudier à loisir le site d'Héliopolis, et pour ne rien laisser échapper de ce qu'il contient de curieux.

Édouard, Philippe et Matteo sont allés, ainsi qu'ils l'avaient projeté, visiter la nécropole de Bereytan. L'abbé et moi, nous devons, après le déjeuner, grimper à la nécropole de Bâalbek, et chercher des débris antiques, pendant que Belly et Loysel feront de la peinture où il leur conviendra d'en faire. Aujourd'hui, le temps est tout à fait beau, et il favorise tous nos petits projets particuliers.

Aussitôt après le déjeuner, la famille de Ségur s'est dirigée du côté de Ras-el-Ayn; M. Garnier est allé chercher dans les ruines musulmanes des tarikh à copier; enfin l'abbé et moi, longeant le côté sud des ruines, nous avons gagné la colline au sommet de laquelle toutes les roches sont percées de caves sépulcrales. Sur le flanc de cette colline s'élève une muraille d'enceinte, construite en gros blocs empruntés aux édifices ruinés d'Héliopolis, et au milieu desquels, par conséquent, se trouvent, à chaque pas, des inscriptions et des débris

de sculpture. Vers le point le plus bas de cette enceinte, entre elle et les temples, se voit une muraille formée d'immenses blocs et que je crois très-antique. Parmi les pierres qui jonchent le terrain que soutient cette muraille, et presqu'au sommet de celle-ci, se voit un cippe funéraire qui a été déjà publié par Burkhardt, je crois; quoi qu'il en soit, voici l'inscription qu'il porte :

C·CASSIVS ARRIANVS·
MONVMENTVM SIBI
IN LOCO SVO·VIVVS·
FECIT.

Une fois cette inscription copiée, nous avons gagné le pied de la face intérieure du mur d'enceinte, et là nous avons aussitôt commencé une riche moisson de notes sur des débris fort curieux.

L'un des premiers qui m'ait frappé, est un fragment d'inscription grecque en caractères carrés, de un mètre soixante centimètres de largeur, et qui a dû former la frise d'un bel édifice funéraire. Voici comment cette frise était ornée : une plate-bande de trente-trois centimètres de hauteur, présente une série de petites cannelures, en forme de niches allongées, de quinze centimètres de longueur, de quatre centimètres de largeur, séparées de deux centimètres entre elles, et dont le sommet est éloigné de six centimètres de l'arête supérieure. Une surface de douze centimètres de hauteur a été mutilée, et au-dessous de celle-ci, se voient deux listels, de douze centimètres de hauteur, contenant chacun une ligne d'écriture. Au-dessous est un listel vide, de huit centimètres de hauteur seulement. Ayant retrouvé un peu plus loin un autre fragment de la même frise, sans écriture cette fois, mais dont le dessous des petites cannelures en niches n'avait pas été mutilé, j'ai pu reconnaître que sous les cannelures régnait un cordon d'oves de huit cen-

timètres de hauteur, et plus bas encore, un cordon de quatre centimètres, orné d'olives et de petits cônes aboutés deux à deux. J'ai retrouvé trois fragments de cette même inscription dans le voisinage, et voici les portions de texte qu'elles m'ont fournies; les lettres, ainsi que je l'ai dit, en sont toutes carrées[1] :

ΕΤΡΑΡΧΟΥΚΑΙΛΥΣ....
‾ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

Ce mot de la seconde ligne termine certainement l'inscription, vu que tout le reste de la plate-bande est demeuré vide.

Un second morceau, beaucoup plus long, porte les mots :

ΘΥΓΑΤΗΡΖΗΝΟΔΩΡΩΛΥΣ....
ΟΥΙΟΙΣΜΝ...ΗΣΧΑΡΙΝ....

Enfin un troisième fragment ne porte que les lettres :

....ΟΙΣ ΥΙΟΙΣ....

Boëkh, sous le nº 4523 de son précieux recueil, a publié ces fragments d'après Pococke qui note, dit-il, que les lettres de cette inscription sont carrées. Voici comment Boëkh a cherché à reconstruire la mauvaise copie de Pococke :

(Ἡ δεῖνα τοῦ δεῖνος γυνὴ, τοῦ δεῖνος) θυγάτηρ, Ζηνοδώρῳ Λυσ(ιμ)άχου καὶ Λυ....υἱοῖς μ(νήμη)ς χάρ(ιν) ἀνέθηκεν.

Le savant éditeur ajoute : Zenodorus hic fortasse ex posteris est Zenodori Tetrarchæ, qui conductâ pretio Lysaniæ Tetrarchiâ, Traconitidem, Bataneam, Auranitidem, Paneadem tenebat, sed jussu Augusti solam Paneadem retinuit[2]; mater defunctorum bis nupta videtur.

Les fragments de cette inscription donnent des renseignements plus positifs, que ceux que l'illustre Boëkh a pu déduire

1. Voyez pl. LIV et LV.
2. Cf. Joseph., Ant., XV, 10, 1.

de la copie imparfaite qu'il avait à sa disposition. Il me paraît en résulter qu'une femme, dont le nom est perdu et qui était fille de ? , élève un monument à Zénodore, fils de Lysanias le Tétrarque, et à Lysanias, ses fils. Josèphe nous apprend que Zénodore obtint à prix d'argent la Tétrarchie de Lysanias; mais il ne nous parle pas de la famille de ce Zénodore. Comme il n'était guère probable que le premier venu pût prendre à bail une Tétrarchie, on pouvait présumer que ce Zénodore, assez riche pour la payer à l'Empire, était tout naturellement, par sa naissance, en position de la demander. Cette supposition est aujourd'hui devenue une certitude, puisque Zénodore est désigné comme le fils du Tétrarque Lysanias, et comme ayant un frère qui portait précisément le nom de Lysanias. Notre inscription de Bâalbek a donc par cela même une très-grande valeur historique. Les fragments de texte qui manquent encore sont sûrement enfouis dans la maçonnerie de l'enceinte, et quelque jour ils en sortiront, pour compléter un des monuments épigraphiques les plus curieux.

La même partie de la muraille m'a fourni quelques débris fort intéressants, tels, par exemple, que quatre morceaux d'une frise étrange, ornée de la manière suivante : Une plate-bande de six centimètres de hauteur et de cinq centimètres de saillie, rachète par deux pans coupés de huit centimètres de hauteur, la face de la frise. Celle-ci porte pour toute décoration un trait de foudre ou zigzag, dont les angles sont à quarante centimètres au-dessous de la moulure précédemment décrite. Les petits côtés du zigzag ont dix centimètres de longueur, et les grands (ceux qui se rapprochent de la position horizontale, en ont trente-cinq. Le trait est formé d'une plate-bande étroite, rachetant la surface de la pierre, par un plan incliné à sa partie supérieure seulement, tandis qu'au-dessous, il est à arête perpendiculaire sur cette même surface. Ces quatre fragments

étaient distribués, assez loin l'un de l'autre, dans la maçonnerie des murailles.

J'ai encore remarqué un angle de fronton, une pierre présentant une belle acanthe, à droite de laquelle est une rosace, un bas-relief ayant à peu près la forme d'une margelle de puits, et représentant un sanglier qui d'un coup de boutoir lance un chien en l'air, et enfin les deux parties d'un autel rond, de soixante-dix centimètres de hauteur, sur la surface duquel étaient disposées quatre têtes de taureau, ornées de bandelettes, et reliées par de grosses guirlandes de feuillage.

Quelques inscriptions mutilées s'y rencontrent aussi, l'une est de deux lignes et latine. La première ligne, dont les lettres ont quatorze centimètres de hauteur, contient les mots :

L·FECENN....

et la deuxième, dont les lettres n'ont plus que neuf centimètres, contient les mots :

PIFF...NIVS...

dont le deuxième signe est douteux. Après le quatrième, il manque trois lettres.

Une inscription grecque à peu près illisible se trouvait noyée dans la maçonnerie à la crête du mur. La pierre de dessous ayant disparu, on voit maintenant les lettres suivantes :

ΑΛΑ..LΕΙ (?)
ΣΕΙΔΩΝΙ..
ΧΡΗΣΤΗ..
ΚΑΙΑΛΥΠ.

Enfin, à l'angle nord-ouest d'une tour carrée, en saillie sur l'enceinte, se lisent les deux mots :

ΚΕΝΤΥΡΙΑ
ΠΡΙΜΑ

Cette inscription latine, écrite en caractères grecs, est plus précieuse qu'elle ne le laisse supposer au premier abord. En effet, elle me paraît démontrer que l'enceinte militaire, à laquelle elle est postérieure, est une enceinte élevée par les chrétiens, pour résister à l'invasion musulmane.

Après avoir recueilli ces curieux débris, sur la seule branche de muraille qui, du fond de la vallée, monte au sommet de la colline où est la nécropole, et qui fait face à l'ouest, nous sommes rentrés dans l'intérieur de l'enceinte, et nous avons commencé à explorer la nécropole elle-même. Le temps nous pressait fort, et j'avoue que j'ai vivement regretté de ne pouvoir examiner avec soin ces vénérables murailles, sur toute l'étendue de leur circuit, au dedans et au dehors. Là, sans aucun doute, il y a une bien riche moisson à faire, puisque sur une longueur de trois ou quatre cents mètres au plus, j'ai pu retrouver tous les fragments que je viens d'énumérer. La ligne de muraille faisant face à l'est, est bien autrement considérable, et là aussi il y a, sans aucun doute, bien des faits nouveaux à constater. Je recommande donc instamment cette recherche aux voyageurs qui viendront à Bâalbek après moi, et qui auront quelques jours à consacrer aux ruines d'Héliopolis. Je leur promets, en toute sécurité de conscience, qu'ils ne perdront ni leur temps ni leur peine. Comme nous tenions, l'abbé et moi, à visiter l'extérieur de l'enceinte des deux grands temples, et à l'étudier avec soin, il fallait ne pas trop nous arrêter et presser rondement notre besogne.

La première chose que nous avons rencontrée sur la pelouse, est un immense chapiteau dorique, de quatre-vingt-douze centimètres de hauteur, offrant une série de moulures assez compliquées. A la partie inférieure est un cavet, puis un demi-tore, chargé d'oves. Au-dessus est une doucine, puis une plate-bande; puis une nouvelle doucine, un listel, et une plate-bande

inclinée vers l'axe de la colonne. La saillie du listel supérieur sur le fût de la colonne est de cent soixante-six millimètres seulement. La plate-forme du chapiteau est un carré d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de côté. Cette plate-forme présente des singularités que je ne me charge pas d'expliquer et que je vais décrire le plus brièvement possible. Aux quatre angles sont des trous qui ont dû recevoir des agrafes destinées à fixer un ornement quelconque. Au milieu est un enfoncement ayant vingt-huit centimètres de profondeur, soixante-huit de longueur et soixante-deux de largeur. A l'un des angles de l'enfoncement est creusée une petite cuve tronconique, de trente centimètres de diamètre supérieur, de dix-sept centimètres de diamètre inférieur, et de dix centimètres de profondeur. Sur la même diagonale, vers l'angle opposé, et à vingt-deux centimètres du premier trou que je viens de décrire, on en voit un pareil qui vient rejoindre l'orifice d'une perforation complète du chapiteau, encadrée dans un petit enfoncement quadrangulaire, appliqué contre l'enfoncement central, et n'ayant que vingt-deux centimètres de longueur sur vingt de largeur. A quoi a pu servir ce dispositif étrange? Je n'en sais en vérité rien.

A une cinquantaine de pas plus loin, gisent sur le sol, appuyés les uns contre les autres, comme les dames d'un jeu de trictrac, les tambours de la colonne à laquelle appartenait le chapiteau que je viens de décrire. Ces tambours, au nombre de treize, semblent avoir un rayon à très-peu près constant de soixante-quatorze à soixante-quinze mètres. Ce fût reposait sur un dez d'un mètre quatre-vingt-trois centimètres de côté, sur quatre-vingts centimètres de hauteur. J'ai dit que le chapiteau avait quatre-vingt-douze centimètres de hauteur ; la somme des hauteurs partielles des tambours jetés à terre, est de neuf mètres vingt-huit centimètres. Le dez sur lequel porte le fût a

quatre-vingts centimètres. Le reste de la base se compose de deux dez superposés, de quarante-trois centimètres de hauteur chacun, en saillie de vingt-huit centimètres l'un sur l'autre. L'inférieur repose sur une plate-forme irrégulière établie sur le roc, d'un mètre de hauteur et de trois mètres quatre-vingt-quatre centimètres de côté. La hauteur totale de la colonne était donc de douze mètres quatre-vingt-six centimètres.

J'ai mentionné, à propos du chapiteau, le trou qui le traverse. Ce trou vient correspondre à un canal, en forme de rainure, qui règne tout le long du fût de la colonne, et qui se retrouve jusque sur la base. Cette rainure a treize centimètres de profondeur et treize centimètres de largeur, plus un filet de quarante-cinq millimètres qui l'encadre de chaque côté. Ce canal, sur la base, se montre à quarante-trois centimètres de l'angle sud-ouest du dez supérieur, et il continue à se montrer sur les suivants, et probablement jusqu'à la surface du roc. Je n'ai pas eu la pensée de m'en assurer.

Cette colonne surmontait un caveau sépulcral, ouvert, il y a quelques années, par M. Montefiore, d'après ce que m'ont dit les habitants de Bâalbek. Voici la disposition générale de ce monument funéraire : la base de la colonne est établie à l'extrémité ouest d'une plate-forme de rocher, à l'autre extrémité de laquelle conduit un escalier de cinq marches irrégulières, grossièrement taillées dans le roc et montant du nord au sud. A cinq mètres en arrière de la base de la colonne, vers le nord, et à deux mètres seulement à droite du centre de cette base, passe l'axe d'une tranchée de fouille, qui aboutit à une porte taillée dans le roc vif, d'un mètre cinquante centimètres de largeur, et qui était fermée à l'aide d'une pierre s'encastrant par côtés dans une coulisse de dix centimètres de profondeur et de vingt centimètres de largeur. De la pierre de clôture il ne reste plus trace. Dans la cave où l'on pénè-

tre, sont placés côte à côte plusieurs sarcophages récemment violés, et dont les couvercles n'ont été que dérangés. L'un d'eux présente deux génies soutenant de grosses guirlandes, au-dessus desquelles sont placés des mascarons. M. Montefiore ayant résolu de faire extraire ce sarcophage pour l'amener en Angleterre, les aimables habitants de Bâalbek se sont empressés d'accourir en foule dans le caveau, pendant la nuit qui suivit la trouvaille, et ils ont brisé le sarcophage qui n'en pouvait mais. Les fragments sont restés dans la cave, et c'est là que je les ai dessinés.

Il est clair pour moi que le monument entier se composait de la cave et de la colonne funéraire qui le surmontait. Peut-être cette colonne portait-elle au-dessus de son chapiteau une urne, ou toute autre espèce d'ornement métallique que les pluies auraient pu remplir et détériorer. Dès lors le canal creusé le long du fût de la colonne, et qui devait être recouvert d'une plaque également métallique, qui s'encastrait dans le fût, était destiné à conduire les eaux pluviales au bas de la colonne, et à les perdre dans le terrain. Je livre cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, en avouant que je n'en saurais trouver une autre quelque peu raisonnable.

Un peu plus loin se voit sur le sol, une vaste pierre carrée, de deux mètres quarante centimètres de largeur, dont les côtés sont arqués, et qui présente à sa partie inférieure et dans une sorte de voûte, un caisson magnifiquement orné. Aux quatre coins sont des chapiteaux de pilastres; le tout était couronné par un quadruple fronton. C'était sans doute le dessus d'une tombe; et ce toit élégant devait probablement recouvrir une statue.

Quelques caves sépulcrales creusées dans le rocher, m'ont offert des dispositions entièrement analogues à celles que j'avais étudiées dans la nécropole d'Abila, et à celles qu'Édouard

étudiait de son côté à Bereytan, pendant que j'étais occupé à examiner les monuments de Bâalbek. Ainsi l'une d'elles présente une chambre carrée, avec une cuve de sarcophage sur les trois côtés du fond. Une autre, dont la face antérieure est très-inclinée sur l'axe de la chambre, offre une cuve sur le côté gauche, deux cuves placées bout à bout sur le côté du fond, et une quatrième cuve sur le côté droit. Celui-ci étant, par suite de la forme en trapèze de la chambre entière, beaucoup plus court que le côté gauche, la cuve qui le longe a dû empiéter sur la rangée du fond, et son extrémité vient se placer à la suite des deux cuves qui la composent.

Le temps s'écoulait trop rapidement à mon gré, il fallut donc nous décider à regagner les temples au plus vite, afin d'en étudier les parties extérieures, qui sont presque toujours négligées, et qui sont pourtant bien plus dignes d'admiration que les ruines des temples elles-mêmes.

Sur tout le côté méridional, l'enceinte extérieure ne présente absolument que des constructions musulmanes, se rattachant à la forteresse, qui a pris jadis la place de l'enceinte sacrée des temples du Soleil et de Jupiter. A la face ouest, l'aspect est tout autre, et l'on s'arrête ébahi devant un mur jointoyé avec une perfection qui passe toute croyance, et formé de blocs dont la masse est telle, que l'intelligence ne peut absolument se rendre compte des moyens mécaniques employés pour les amener de la carrière, et pour les hisser à une hauteur d'une trentaine de pieds. Le soubassement du mur d'enceinte est formé de trois assises de blocs déjà très-considérables et assemblés avec une régularité parfaite. Au-dessus règne un cordon de masses juxtaposées, et dont la partie supérieure qui est en retraite, rachète par un plan incliné la partie inférieure. Ces masses ont au moins quatre mètres de hauteur (je ne les ai pas mesurées rigoureusement), et une largeur qui varie de six à douze

mètres. Ce n'est pas tout; au-dessus de ce soubassement, repose une assise de trois blocs, dont chacun a aussi environ quatre mètres de hauteur et une vingtaine de mètres de longueur au moins. Toute cette partie de la muraille a été couronnée par un appareil romain, ou plutôt arabe, quoique assez régulier; car quelques tambours de colonne et quelques fragments d'entablement provenant du grand temple, y sont encastrés. A droite de la colonnade, presque tout le couronnement de la muraille est de cette époque récente. Quant à l'appareil gigantesque que j'ai décrit tout à l'heure, il se prolonge sans interruption jusqu'à l'angle nord-ouest de l'enceinte, et cet angle est intact.

Sur la face nord commence un mur de huit à dix mètres de hauteur, de quatre à cinq mètres d'épaisseur et de plus de soixante mètres de développement; quelques pierres seulement en ont fait les frais (je crois me rappeler qu'elles sont au nombre de six), et ces pierres présentent, sur leur surface, des entailles régulièrement espacées, et qui ont indubitablement servi à y loger des crampons, à l'aide desquels ces masses ont été mises en mouvement. L'enceinte romaine est en deçà de ce mur, de dix à douze mètres au moins; je dis que c'est l'enceinte romaine, parce que l'appareil en est parfaitement beau, et que le faîte de ce mur déjà très-étonnant, sert d'assiette aux bases des colonnes du grand temple, bases qui sont restées en place, parce que les Arabes n'auraient pas pris le soin, les ayant une fois déplacées, de les replacer justement à la même distance où elles se trouvaient dans l'ordonnance primitive du monument. L'intervalle compris entre le mur romain et le mur formé des six masses gigantesques, constitue une sorte de douve ou de fossé fort frais et fort humide, où l'on pénètre par une petite porte ouvrant sur la campagne environnante (ou plus exactement sur une espèce de fossé qui, de ce côté,

entoure l'enceinte), et percée dans la muraille, en avant et à l'ouest des grosses masses.

Vers l'est, le fond de la douve intermédiaire s'est évidemment encombré de débris de toute nature. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est assez notablement relevé pour que, de là, on puisse très-facilement atteindre le haut du gros mur et s'y promener à l'aise. Cette douve est close à l'est par un mur dans lequel est percée une porte plus d'à demi enterrée, et qui donne jour sur une immense galerie souterraine dont je parlerai tout à l'heure.

Au point où les grosses masses cessent de paraître, commencent les contours de l'enceinte romaine, rhabillée par les Arabes lorsqu'ils en ont fait une forteresse. Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, une espèce de fossé en culture, longe toute la face septentrionale de l'enceinte, et au delà sont des jardins, des champs ou des vergers, dont le dernier est terminé par un mur en fort mauvais état, dans lequel est encastrée, sens dessus dessous, une inscription grecque inscrite dans un cartouche, mais fort mutilée; j'ai pu, néanmoins, en déchiffrer tant bien que mal ce qui suit :

ЄΡΓΟΝΤΟΥЄΝΔЄ
....Τ...ΝΑΤΟΛΙΟΙ
CΤΡΑΤΟΝΟΜΑΡΧΟΥ
ΚΑΙ ΥΠΑΤΟΥ

Je crois bien démêler qu'il s'agit de la portion orientale d'un ouvrage de fortification (?) élevé par un personnage qui fut Nomarque (?) et de famille consulaire, mais je ne me charge pas de reconstruire l'inscription entière; je laisse ce soin aux épigraphistes expérimentés.

J'ai déjà dit que la face orientale offrait primitivement, en avant-corps, un portique auquel devait aboutir un vaste escalier,

aujourd'hui complétement rasé; douze colonnes, dont les bases sont en place, soutenaient ce portique. Elles ont été jetées à terre et remplacées par un mur arabe dans lequel les piédestaux sont restés engagés, parce qu'ils étaient faciles à ajuster avec la maçonnerie du mur substitué à la colonnade. Deux pavillons carrés, ornés de quatre pilastres corinthiens engagés, étaient placés à droite et à gauche du portique; ils ont été haussés et transformés en tours défensives. Au bas, sur le terrain, paraît à gauche un débris d'aqueduc incliné, formé de deux arcades; il est aujourd'hui complétement isolé.

Sur deux des piédestaux sont gravées des inscriptions, en caractère grêle et allongé de l'époque de Septime-Sévère, et qui étant placées à une dizaine de mètres de hauteur, au-dessus du terrain, ne peuvent être déchiffrées. Comme nous les avions aperçues la veille, à notre première visite des ruines, nous nous sommes munis d'une longue-vue, et en nous couchant sur le dos, pour assurer un peu la position de la lunette, nous avons pu, l'abbé et moi, déchiffrer chacun à notre tour l'une des deux inscriptions. Le texte paraît identique, et de la comparaison des deux mauvaises copies obtenues ainsi, j'ai pu déduire un texte assez complet; le voici :

... M DIIS HELIVPOL PRO SALVTE
DIVI ANTONINI PII FEL AVG ET IVLIAE
AVG MATRIS D N CASTR SENAT PATRIAE
CAPITA COLVMNARVM DVO AEREA
AVRO INLVMINATA SVA PECVNIA
EX VOTO

Ce texte me paraît devoir se reconstituer ainsi : ... Magnis Diis Heliupoleos, pro salute divi Antonini Pii felicis Augusti et Juliæ Augustæ, matris domini nostri, castrorum, senatûs, patriæ, capita columnarum duo? æerea auro inluminata, suâ pecuniâ, ex voto. Cette inscription, que la forme des lettres m'avait

fait juger du temps de Septime Sévère, avant même que j'en eusse pu lire un seul mot, constate un vœu fait pour la santé d'Antonin Caracalla, fils de Septime Sévère, et de sa mère Julia Domna; on voit donc que j'avais assez bien deviné l'âge approximatif de cette inscription. Quoique vivant, Caracalla reçoit déjà le titre de Divin, par une insigne flatterie de celui qui a payé les deux chapiteaux de bronze doré dont il est question dans le texte; il est fâcheux que nous ne sachions pas le nom de ce personnage. Comme il n'est pas fait mention de Géta, assassiné par l'ordre de son frère Caracalla, en 212 de l'ère chrétienne, ou notre inscription a été gravée de 198 à 209 (année dans laquelle Geta reçut le titre d'Auguste), ou de 212 à 217, année de la mort de Caracalla [1].

En arrière du portique en avant-corps, sont, à droite et à

1. Wood avait déjà remarqué et relevé ces deux curieuses inscriptions, dont il donne les copies suivantes :

1°

MDIISHELIVPOLPROSAL.
ANTONINIPIIFEIAVCIIIVIIAEAVCMATRISDNCASTRSENAT
PAIR....
COLVMNARVMDVMERINMVROINLVMINASVAPECVNIAEX
[VOTOLAS

2°

M DIIS HELIVP
ORIISDNANTONINIPIIIIIAVGFIIVIIAEAVCMAT.ISDNCAS
TONINIANAECAPITACOIVMNARVMDVMER..VROINLVMI-
[NATASVA.EC.

Dans son mémoire manuscrit, dont je parlerai plus loin, Mariette dit au sujet de ces deux inscriptions : Je ne sais quel sens trouver à ces paroles qui en font partie : Capita columnarum dum erant in muro inluminata suâ pecuniâ libens meritò solvit. Il conclut néanmoins en émettant l'opinion que les chapiteaux du portique ont été dorés, à l'occasion d'une fête célébrée à Héliopolis, en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna, sa mère.

gauche, deux grandes faces de muraille antique, dans lesquelles s'ouvrent des portes donnant accès dans d'immenses galeries souterraines, qui servent ordinairement d'écurie aux chevaux des voyageurs, et qui ont été, m'a-t-on dit, employées au même usage, par la cavalerie d'Ibrahim-Pacha, pendant l'occupation de la Syrie par les troupes égyptiennes. Ces galeries sont fort larges et elles ont une très-grande longueur; de plus, elles méritent bien d'être étudiées avec soin, car elles fournissent la démonstration la plus claire et la plus nette de ce fait que les temples de Bâalbek, dont nous admirons aujourd'hui les ruines, ont été élevés sur les restes d'un temple bien plus antique, et bien autrement important par l'énormité des matériaux qui y furent mis en œuvre.

Voici en quoi consiste cette démonstration. Les galeries sont voûtées en très-bel appareil romain, et l'on y voit, en clefs de voûte, des pierres présentant des bustes ou des inscriptions latines. Ces voûtes sont donc incontestablement romaines; mais, ce qui ne l'est plus du tout, c'est la masse de la construction, en blocs beaucoup plus forts, sur laquelle est entée la voûte romaine. Ainsi, les bases des côtés sont de cet appareil gigantesque, et une véritable voûte primitive, écrasée à une époque bien antérieure sans doute à la fondation des deux grands temples, a précédé la voûte actuelle. Cela est si vrai, que des voussoirs de la partie inférieure de cette voûte primitive, sont restés en place, quelquefois sur une assez grande longueur, et qu'ils ont reçu la retombée de la voûte romaine, dont la courbure, d'ailleurs, est toute différente, et beaucoup moins surbaissée que la courbure de la voûte primitive. La couleur des pierres employées dans les deux portions distinctes de la construction suffirait, à elle seule, pour démontrer le fait de l'existence, dans ces galeries, de portions de maçonnerie appartenant à des époques bien éloignées l'une de l'autre. Enfin,

il m'a semblé évident, au premier coup d'œil, que les axes de ces galeries n'étaient nullement parallèles aux axes des deux temples romains, dont les colonnades sont orientées de même. J'avais malheureusement fait cadeau de ma dernière boussole au docteur Hammerschmidt (Abd-Allah-Effendi), pendant mon séjour à Damas; je n'ai donc pu mesurer l'angle d'inclinaison de l'axe des galeries sur l'axe des temples romains.

En résumé, j'avance, sans hésiter, et comme un fait démontré pour moi, que les débris du temple primitif de Bâalbek sont fort reconnaissables; que ces débris se rencontrent dans les portions nord et ouest de l'enceinte, où sont placées les masses immenses que jamais les Romains n'eussent songé à mettre en œuvre; qu'ils se reconnaissent encore dans les galeries souterraines qui règnent, à droite et à gauche, sous le massif qui supporte l'enceinte sacrée placée en avant des temples romains du Soleil et de Jupiter, et dans la galerie transversale qui réunit les deux grandes galeries que je viens de citer, en arrière du portique romain.

Voici, maintenant, les inscriptions que présentent ces galeries. A la porte de celle de droite, la clef de voûte porte les mots incompréhensibles, pour moi du moins,

DIVISIO
CIIONN
IAIVIVI

Un peu plus loin, une autre clef de voûte présente le mot GIRSV. Au milieu de la galerie, gît, en travers, un énorme tronçon de colonne de granit, de quatre-vingt-sept centimètres de diamètre. Cette colonne n'a jamais fait partie ni du temple du Soleil, ni du temple de Jupiter, puisque les colonnes de ces deux édifices sont en calcaire compacte.

Dans la galerie de gauche, à vingt-cinq mètres en arrière de

la porte, sont deux claveaux, dont l'un porte un buste, et celui qui est placé à droite de ce buste, les mots :

DIVISIO
MOSO

Enfin, dans la galerie transversale, une des clefs de voûte présente un buste d'Hercule, parfaitement reconnaissable.

Les heures s'écoulent bien vite au milieu de recherches aussi intéressantes ; aussi, l'abbé et moi, n'avons-nous quitté la place, que lorsque l'obscurité nous en a chassés. En rentrant, j'ai trouvé Édouard revenu de sa course à Bereïtan. Il y a trouvé des caves sépulcrales nombreuses, et il en a rapporté quelques croquis intéressants [1]. Comme je n'ai pas vu ces excavations funéraires, les dessins en diront beaucoup plus que je n'en pourrais dire moi-même. Je ferai remarquer seulement qu'au-dessus de l'une d'elles, est taillé, dans le roc, un cartouche contenant une inscription mutilée, dont le mot FLAVIVS a pu seul être reconnu par mon ami.

La famille de Ségur est venue se réunir à nous pour le dîner, qui a été très-gai et très-cordial. Demain matin nous devons nous séparer, et, lorsque nos amis reprendront la route de Damas, nous nous acheminerons nous-mêmes vers Zahleh, pour franchir, en partant de là, la chaîne du Liban et regagner Beyrout.

Ce soir, la lune dans son plein s'est levée sur les temples, dont les masses lumineuses se détachent sur la chaîne neigeuse du Liban. Rien de plus noble, rien de plus grandiose, rien de plus émouvant qu'un pareil spectacle ; aussi nous hâtons-nous d'en profiter. N'a pas qui veut la chance de se trouver à Bâalbek pendant la pleine lune. J'avais admiré le Colysée et le

1. Voyez pl. LIII.

Parthenon à pareille heure; je n'aurais donc, pour rien au monde, renoncé au bonheur de voir Bâalbek illuminé par les mêmes rayons. Quoique je fusse extrêmement fatigué, j'ai pris le parti d'aller rejoindre l'abbé qui avait couru aux ruines, et je déclare que je n'ai jamais éprouvé une jouissance plus vive que celle que m'a procurée cette visite nocturne. Sous les rayons argentins de la lune tout, dans cette ruine, s'harmonise, tous les tons heurtés s'adoucissent, tout grandit et se poétise si bien, que la réalité dont on jouit devient un rêve délicieux qui se grave dans la mémoire, pour ne jamais s'effacer.

La fraîcheur de la nuit m'a fait rentrer plus vite que je ne l'aurais désiré. J'ai fumé un dernier tchibouk et je me suis étendu sur ma couchette, en songeant avec bonheur à nos trouvailles de la journée, et en même temps, avec chagrin, à tout ce que je laisse encore inexploré, pour les voyageurs qui viendront après moi faire un pèlerinage à Bâalbek.

Quelques mots maintenant sur cette merveilleuse ville. La tradition syrienne veut que Salomon ait fondé Bâalbek, comme il est constant qu'il a fondé Thadamora (Tadmour) ou Palmyre[1]. Malheureusement cette tradition n'est fondée sur aucune base solide. Il est bien question dans le verset indiqué ci-dessus, d'une ville de Bâalat que Benjamin de Tudèle regarde comme Bâalbek; mais cette identification n'est rien moins que sûre. Au reste, si Salomon a pu bâtir Palmyre, il a parfaitement pu bâtir de même Bâalbek, dont le pays était bien plus aisément accessible.

Pompée traversa Héliopolis, en marchant sur Damas[2]. Plus tard, cette ville fut transformée en colonie romaine; et les collections renferment des médailles coloniales frappées dans cette

1. Rois, I, IX, 18. — Chr., II, VIII, 4 et 6, et Jos., Ant. Jud., VIII, VI, 1.
2. Jos., Ant. Jud., XIV, III, 6.

ville, depuis Nerva jusqu'à Gallien. Le titre que reçut Héliopolis fut celui de Colonia Julia Augusta.

Voici maintenant les passages réellement importants que nous fournissent les écrivains de l'antiquité sur l'histoire des temples de Bâalbek. Nous lisons dans Macrobe[1] : Assyrii quoque Solem sub nomine Jovis, quem Dia Heliopoliten cognominant, maximis ceremoniis celebrant, in civitate quæ Heliopolis nuncupatur. Ejus dei simulacrum sumptum est de oppido Ægypti, quod et ipsum Heliopolis appellatur. Regnante apud Ægyptios Senemure, seu idem Senepos nomine fuit, perlatumque est primum in eam, per Opiam legatum Deleboris regis Assyriorum, sacerdotesque ægyptios, quorum princeps fuit Partemetis; diùque habitum apud Assyrios, posteà Heliopolim commigravit. Cur ita factum, quâque ratione profectum in hocce loco ubi nunc est, postea venerit, rituque assyrio magis quam ægyptio colatur, dicere supersedi, quia ad præsentem non attinet causam.

Nous lisons dans Jean Malala[2] : Μετὰ δὲ τὴν βασιλείαν Ἀδριανοῦ, ἐβασίλευσεν Ἥλιος Ἀντωνῖνος πῖος — ὅστις ἔκτισεν ἐν Ἡλιουπόλει τῆς Φοινίκης τοῦ Λιβάνου ναόν τῷ Διὶ μέγαν ἵνα καὶ αὐτὸν ὄντα τῶν θεαμάτων. Après le règne d'Adrien, régna Ælius Antoninus Pius — qui bâtit à Héliopolis la phénicienne, dans le Liban, un grand temple à Jupiter, assez grand pour être classé parmi les merveilles du monde.

Enfin, dans la Chronique paschale[3], nous lisons : ..... ὁ Θεωδόσιος, καὶ κατέλυσεν, καὶ τὸ ἱερὸν Ἡλιουπόλεως, τὸ τοῦ Βαλανίου, τὸ μέγα καὶ περιβόητον, καὶ τὸ τρίλιθον, καὶ ἐποίησεν αὐτὸ Ἐκκλησίαν χριστιανῶν. ..... Théodose les renversa, ainsi que le temple

1. Édition de Leyde, Arnold Doude et Corneille Drienvysen, 1670, p. 310. Saturnal, lib. I, CXXIII.

2. Joan. Malalæ hist. Chron., lib. XI.

3. Olymp. CCLXXXIX, p. 130.

d'Héliopolis, c'est-à-dire celui de Balanios, le grand et fameux temple, le temple trilithon, et il en fit une église chrétienne.

Ce passage est extrêmement curieux, et nous fournit deux renseignements très-importants. Le premier est relatif au nom Balanios de la divinité du grand et fameux temple d'Héliopolis. J'y trouve le mot sémitique Baal et le mot grec ἥλιος, Soleil, arabisé et prononcé avec la permutation, si fréquente parmi les Syriens, de l'L en N. Quant au nom τρίλιθον, à trois pierres, on voit qu'il s'applique à merveille au grand temple de Bâalbek, dont la plate-forme se compose, à l'ouest, des trois blocs immenses que j'ai mentionnés plus haut. C'est cette particularité exceptionnelle qui, sans aucun doute, aura valu au temple de Bâal-Soleil d'Héliopolis, son surnom de trilithon. Déjà Wood, qui cite ce même passage de la Chronique paschale, s'était parfaitement rendu compte de la signification des deux mots Balanios et trilithon, contenus dans le texte en question. Quoi qu'il en soit, cette église de Théodose me paraît être celle dont les ruines se voient à l'est du temple du Soleil, et dans l'intervalle compris entre celui-ci et le temple de Jupiter.

La publication la plus importante dont les temples de Bâalbek aient été l'objet, est le magnifique volume qui a paru à Londres en 1757, et à l'aide duquel Robert Wood, qui avait étudié, en architecte habile, les ruines d'Héliopolis, dans le courant du mois d'avril 1751, fit apprécier au monde savant la splendeur de ces ruines déjà illustres.

L'exemplaire de ce livre, déposé à la bibliothèque de l'Institut, est extrêmement précieux, en ce qu'il comporte un appendice manuscrit, signé « Mariette, en 1758 », et contenant des documents inédits sur Bâalbek. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt, et j'en ai extrait quelques notes que je suis heureux de reproduire ici.

Le premier document, par ordre d'ancienneté, que je trouve

inséré dans ce mémoire, est une sorte de description sommaire des ruines de Bâalbek, rédigée en 1705 par le sieur Poullard, consul de France à Tripoli. J'y trouve le renseignement suivant, sur la grande colonne monumentale que j'ai pu reconstruire, en étudiant séparément chacun de ses fragments : « Le fût de la colonne est composé de dix-huit pierres. » A côté de cette phrase est une figure accompagnée de l'explication suivante : « Figure de la colonne qui servoit à élever les eaux de « Balbec ; le canal du milieu paroît à l'ouest ; c'est par où l'eau « descendoit. »

Le sieur Poullard s'est trompé sur le nombre de tambours composant le fût de la colonne. Chapiteau et piédestal mis à part, bien entendu, le fût comportait treize tambours et non dix-huit. L'hypothèse sur l'emploi de cette colonne est inadmissible ; comment aurait-elle servi « à élever les eaux » de Bâalbek, puisqu'elle n'avait d'autre canal que celui « par où l'eau descendoit ». Pour descendre, l'eau aurait dû monter d'abord ; par où et pourquoi aurait-elle monté ? Le sieur Poullard oublie de le dire. Au reste, placer une colonne en guise de château d'eau, sur le sommet d'une colline, au point le plus élevé d'une ville, pour faire arriver l'eau de cette ville au sommet de la colonne elle-même, c'est tout simplement un problème double ; car, en outre de la difficulté qu'il y aurait à le résoudre mécaniquement, il présente la difficulté, au moins aussi grande, de comprendre dans quel but on se le serait posé. Au reste, ce qu'il importe de constater, à l'aide du travail du sieur Poullard, c'est qu'en 1705 la colonne en question était encore debout.

Le second voyageur qui parcourut les ruines de Bâalbek et qui, à son retour en France, en exalta outre mesure la magnificence, est un sieur de la Roque, après lequel vint le sieur Granger, botaniste, envoyé en Orient par le gouvernement du

roi, pour recueillir des plantes et des graines. Granger adressa, en date du 28 janvier 1736, un rapport au ministre sur la course qu'il avait faite à Bâalbek, pour vérifier les assertions du sieur de la Roque. Sans doute, Granger trouva fort à décompter des merveilles qu'il s'était représentées en imagination, d'après le récit de la Roque, puisqu'il prit à tâche, pour ainsi dire systématiquement, de déprécier les monuments qui avaient inspiré l'admiration si vive de son devancier.

Voici quelques passages intéressants du rapport de Granger, qui partit de Ketouly le 15 octobre 1735, pour se rendre à Bâalbek.

La Roque avait parlé d'inscriptions sépulcrales, vues par lui dans les souterrains placés au-dessous des ruines. Voici ce que Granger dit à ce sujet : « Il n'y a pas d'inscriptions sépulcrales dans ces souterrains; car je ne puis accorder ce nom à quelques caractères isolés, qui me paraissent être l'ouvrage de quelques voyageurs qui seront venus visiter ces ruines, et qui auront voulu en conserver la mémoire, en y laissant les premières lettres de leurs noms. C'est ainsi que je pense à l'égard de ces quatre lettres : D. V. I. S., qui sont gravées sur une des voûtes et aux côtés de l'une de ces têtes qui y sont attachées, et de ces quatre autres qu'on lit à quelque distance : M O V C., qui ne sont formées que par la fumée d'un flambeau. » Cette dernière assertion est complétement erronée, et la supposition de Granger, sur ces fragments d'inscription, ne vaut pas la peine d'être réfutée.

Je trouve encore dans le rapport de Granger le passage suivant : « Ayant épuisé tout ce que j'avais à voir et à examiner dans les ruines du palais de Balbec, je me rendis auprès d'une colonne qui est située dans l'endroit le plus éminent de la ville. M. de la Roque la compare, tant en grosseur qu'en longueur, à la colonne de Pompée, qui se voit à Alexandrie ;

mais il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ressemble, puisque celle de Balbec n'a tout au plus que quarante pieds de haut, y compris sa base et son chapiteau, et même un piédestal dont la colonne est surmontée, et qui pouvait porter autrefois une statue. J'ajouterai que le fût de cette colonne est composé de trois pièces d'une pierre ordinaire, et que je ne lui ai trouvé que six pieds de circonférence. »

Toutes ces mesures, tous ces chiffres donnés par le sieur Granger, sont entièrement fautifs. Le diamètre de la colonne est d'un mètre quarante-huit centimètres, sa circonférence est donc de quatre mètres soixante-quatre centimètres, c'est-à-dire de quatorze pieds à très-peu près. C'est beaucoup plus du double de ce que lui a trouvé Granger. Je me bornerai à cette seule rectification. Il n'en résulte pas moins qu'en 1735, la colonne était encore debout, et que son chapiteau était couronné par une sorte de piédestal qui pouvait avoir supporté une statue.

En 1751, lorsque Robert Wood vint à Bâalbek, la colonne était encore debout. Elle est figurée dans les deux premières planches de son livre, et cotée lettre G. Voici ce qu'en dit le texte : « Colonne de l'ordre dorique, dont la tige consiste en plusieurs pierres; elle est seule sur une éminence, au sud-ouest de la ville. Il y a un petit bassin au-dessus du chapiteau, qui communiquait avec une cannelure de cinq ou six pouces de profondeur, taillée le long de la tige. » Wood ajoute qu'on lui a dit « que la cannelure servait autrefois à faire descendre l'eau du bassin, mais on ne nous dit point comment le bassin était fourni d'eau. Comme cette invention défigure fort la colonne, nous la croyons moderne. »

Cette tradition locale me paraît confirmer l'idée que j'ai eue, que la rigole en question pouvait servir à l'écoulement des eaux pluviales, ou des neiges reçues sur le chapiteau. Dans quel but? Je l'ignore.

18 MARS.

Ce matin, avant de monter à cheval, nous sommes allés faire une dernière visite aux restes somptueux des temples d'Héliopolis. Plus on les voit, plus on les admire, et à chaque promenade on découvre des faits intéressants dont on ne soupçonnait pas l'existence. Ce ne sont pas des jours ni des semaines, mais bien des mois qu'il faudrait passer à Bâalbek, sans quitter ces ruines illustres, pour emporter la pensée de n'avoir rien omis d'important. Ainsi ce matin, à gauche du grand temple du Soleil, je crois avoir retrouvé la corniche de la plate-forme du temple primitif, encore en place, dans le voisinage du petit palais arabe et de l'extrémité de la grande galerie souterraine de gauche, c'est-à-dire à droite et très-près du fronton oriental du temple de Jupiter. Le temps m'a manqué pour étudier cette corniche, et pour m'assurer qu'elle n'appartenait pas à la plate-forme du temple du Soleil construit à l'époque romaine.

Avant de rentrer au logis où nos chevaux nous attendaient, nous avons été visiter la mosquée ruinée qui est placée à l'est du petit temple rond; elle est extrêmement curieuse par les débris antiques qui y sont accumulés, et elle mériterait à elle seule une étude sérieuse de quelques jours. Un véritable bénitier chrétien, enlevé sans doute à l'église construite par l'ordre de Théodose, s'y voit encore encastré dans le pavé, et il a très-probablement servi aux ablutions des pieux Musulmans.

Le moment est venu pour nous de quitter Bâalbek. Il est déjà près de dix heures, et nous avons peine à nous arracher aux vives jouissances que nous ont procurées les journées si vite écoulées, que nous avons pu consacrer aux ruines d'Héliopolis.

Nos bagages sont partis depuis plus d'une heure; il faut bien nous décider à les suivre. Au moment de monter à cheval, nous échangeons avec la charmante famille de Ségur, les témoignages d'affection et les vœux. Vœux stériles, hélas! car au milieu de ceux que nous allions quitter, avec l'espérance de les revoir heureux, se trouvait une gracieuse jeune fille que le doigt de la mort avait déjà marquée d'un signe fatal. Elle a eu du moins la douloureuse consolation de respirer encore l'air natal, et de s'éteindre au milieu des caresses d'un père et d'une mère qui l'idolâtraient, et qui n'avaient pu fuir Damas, que lorsque le mal qui minait leur enfant, avait déjà fait des progrès contre lesquels la science humaine devait rester impuissante. Nous étions tous à mille lieues de la prévision de cette cruelle destinée, lorsqu'en face des temples de Bâalbek, nous adressions à tous ceux que nous quittions, des souhaits de bonheur et de santé, en attendant la joie de nous retrouver à Paris.

Enfin le signal du départ est donné; de part et d'autre, nous échangeons encore un dernier salut de loin, et pendant que nos amis remontent vers l'orient, nous descendons, nous, dans la Beqâa; c'est ainsi que se nomme, autour de Bâalbek, la riche vallée de la Cœlèsyrie.

Le chemin que nous suivons, nous amène d'abord à la carrière de laquelle ont été extraites les masses colossales du temple, sur les débris duquel se sont élevés les deux temples romains du Soleil et de Jupiter; plusieurs blocs tout taillés gisent encore sur place. L'un d'eux, entre autres, est semblable aux trois blocs immenses dont j'ai parlé plus haut, et qui forment une assise de soixante mètres de longueur, à la face occidentale du grand temple du Soleil. La masse devant laquelle nous nous trouvons, tient encore à la roche par sa face inférieure. Toutes les autres sont achevées et taillées à arêtes aussi vives que si les carriers venaient de les quitter.

L'abbé et Édouard mettent pied à terre pour mesurer ce bloc; il a une longueur de vingt-deux pas, c'est-à-dire à peu près vingt mètres. Il a cinq mètres de largeur et autant de hauteur. Les Arabes nomment cette pierre Hadjer-el-Qiblah (la pierre du midi, ou vers laquelle on se tourne pour prier).

Il est assez curieux d'estimer la force qu'il faudrait employer pour mettre une masse semblable en mouvement. Elle cube cinq cents mètres cubes, et comme la pierre est un calcaire extrêmement dur et compacte, le mètre cube doit peser au moins trois mille kilogrammes, ce qui donne un poids total de quinze cent mille kilogrammes. Il faudrait donc une machine de la force de vingt mille chevaux, pour la mettre en mouvement, ou l'effort constant et simultané de près de quarante mille hommes, pour lui faire parcourir un mètre en une seconde de temps. L'intelligence recule épouvantée devant un pareil résultat, et l'on se demande si l'on n'a pas rêvé, quand on a cru voir des masses aussi considérables que celles-là, transportées à un kilomètre de distance, et à plus de dix mètres au-dessus du sol, par-dessus d'autres masses presque aussi étonnantes, jointoyées avec la précision que d'habiles ouvriers pourraient apporter à l'assemblage de petites pierres d'un ou deux mètres cubes.

De quels moteurs s'est servie la race qui a mis en œuvre ces masses effroyables? Dieu le sait! Il y a bien à parier cependant que les cordes, sollicitées par d'énormes colonnes d'hommes agissant avec ensemble, les traîneaux, les rouleaux et le plan incliné, ont été les seules ressources mécaniques employées dans cette manœuvre merveilleuse. La présence des encastrements des crampons d'attache, semble le démontrer; mais ces moyens une fois déterminés, nous ne sommes guère plus avancés, et la chose reste tout aussi inconcevable. Quels traîneaux et quels rouleaux en effet ont pu résister à un poids

pareil, et n'être pas mis immédiatement en poussière? Je renonce prudemment à chercher l'explication d'un fait que je ne saurais comprendre.

A une très-faible distance de Bâalbek, et bien avant d'arriver à la carrière, nous avons vu en passant un tourbeh très-vénéré des musulmans; c'est le tombeau d'une fille d'Aly, que notre ami Mohammed nomme Kholeh-bent-el-Imâm-Aaly. De la carrière, nous avons appuyé à droite, dans la plaine, pour nous approcher d'un édifice ruiné, orné de colonnes, nommé Koubbet-Douris, et placé sur la route de Zahleh. Cette ruine, dans laquelle certains voyageurs ont cru voir un monument antique, est un simple oratoire musulman abandonné. Huit tronçons de colonne empruntés aux ruines d'Héliopolis, soutiennent une corniche octogonale de travail arabe. Cette construction a été d'ailleurs menée avec tant d'intelligence, que l'une des colonnes a été plantée la tête en bas, et que la corniche repose en réalité sur la base du fût. Le Koubbet-Douris n'a donc qu'un très-médiocre intérêt, archéologiquement parlant. A un kilomètre plus loin et à gauche, nous voyons le village de Douris. Nous marchons encore pendant près d'une heure, et nous traversons un ruisseau nommé Nabâa-Hazir (la source de Hazir). Au delà, nous mettons pied à terre pour déjeuner.

Après une demi-heure de halte, nous remontons à cheval, et nous atteignons bientôt une sorte d'étang, duquel s'échappe un ruisseau, fort tranquille d'ailleurs; c'est l'Ayn-Altoun. Nous y faisons boire nos chevaux. Nous apercevons alors, sur la hauteur, à notre droite, le village nommé Tâalyah. Plus loin encore, nous traversons un petit marécage qui porte le nom de Haouch-es-Senîn. Au delà se montre, à droite, le village de Temnin-et-Tahtah; puis, à gauche, celui de Ablah. En continuant à cheminer un peu, nous apercevons, sur le flanc du Liban, le

village de Temnin-el-Fouqah. Après ce village, et à une assez forte distance, se montre, à peu près à la même hauteur sur le Liban, le village d'el-Fourzoun. Bientôt, nous passons à droite d'un tertre que recouvre le village de Naby-Nouh, où les Musulmans placent le tombeau de Noé. Nous longeons ensuite les maisons des deux villages adjacents de el-Moallakat-el-Fouqah et et-Tahtah, puis nous entrons enfin dans la vaste gorge de laquelle sort le Nahr-Bardouneh, et sur les deux flancs de laquelle, sont bâties en amphithéâtre les maisons pittoresques de la charmante petite ville de Zahleh, ville toute moderne, et qui est indubitablement destinée à devenir la métropole des villes chrétiennes du Liban. Beaucoup d'habitations y sont bâties à l'européenne, et, à vrai dire, en entrant à Zahleh, on se croirait devant une jolie ville des montagnes du midi de la France.

De Bâalbek à Zahleh, le voyageur traverse obliquement la Beqâa, c'est-à-dire la plaine de la Cœlèsyrie, et il peut aisément apprécier toute la valeur de cette admirable plaine qui doit être d'une fertilité extraordinaire, grâce aux nombreux cours d'eau dont elle est sillonnée, et qui vont tous se réunir dans le Léontes, pour aller ensuite se jeter dans la mer, au nord de Tyr, sous le nom de Nahr-el-Qasmieh. Les terres sont bien cultivées partout, surtout à quelques lieues au sud de Bâalbek, et, dans les environs de Zahleh, le pays a tout à fait l'apparence d'une des plus riantes contrées de la France.

Avant de tourner à l'ouest, pour monter à Zahleh, j'ai reconnu, dans la plaine, deux grands tumulus réguliers et par conséquent artificiels. Au loin, et jusqu'à l'horizon, on en distingue trois autres du même genre, qui sont peut-être un peu moins réguliers et qui s'élèvent au-dessus de la plaine. Ces immenses amas de terre, créés par l'homme, sont, à ce que je suppose, de vrais monuments d'une époque excessivement re-

culée. Des fouilles conduites avec intelligence en dévoileraient peut-être l'origine; mais, comment espérer que jamais de semblables fouilles pourront être entreprises dans ce pays? En apercevant de loin ces tertres immenses, je n'ai pu m'empêcher de penser à celui que j'avais reconnu, quelques mois auparavant, sur la route de Nazareth et au bout de la plaine d'Acre; celui-ci m'a semblé avoir quelque ressemblance avec les tumulus de Ninive; il en est probablement de même des cinq grands tumulus de Cœlèsyrie, placés en vue de Zahleh.

Nous avons été agréablement surpris, en parcourant la ville entière, pour aller chercher notre gîte, d'entendre à chaque pas les enfants de Zahleh nous crier : « Bonjour! Monsieur, » en nous suivant dans des rues dont le sol, défoncé par d'affreuses ornières, offre en ce moment une continuité de cloaques profonds. Après avoir traversé le Bardouneh sur un pont solidement construit, nous avons grimpé dans le haut de la partie de la ville bâtie sur la rive droite, et nous nous sommes arrêtés chez la veuve d'un pharmacien-médecin français, mort depuis très-peu de temps. Le logement est excellent, surtout fort propre. Nous passerons donc ici une véritable nuit de repos, et nous en avons bon besoin, car, de Bâalbek à Zahleh, nous avons marché pendant près de huit heures, sans faire d'autre halte que celle du déjeuner auquel nous avons consacré une demi-heure au plus.

Après notre dîner, nous avons eu une nouvelle surprise très-agréable. Deux pères Jésuites, établis à Zahleh, et entre les mains desquels sont placés tous les jeunes enfants de la ville, qu'ils soient chrétiens ou druzes, sont venus nous faire une visite de politesse. L'un, le père Philippe, est un Français, né près de Besançon; l'autre, le père Paul, est Italien; pendant une heure, les deux respectables religieux nous ont vivement intéressés, en nous donnant des détails très-précis sur les

populations du Liban. Vers neuf heures et demie, les bons Pères nous ont quittés, et à dix heures nous étions tous couchés.

19 MARS.

Nous avons quitté Zahleh d'assez bonne heure, et il nous a fallu redescendre dans la plaine de Cœlèsyrie, pour aller chercher la route battue qui traverse la chaîne du Liban. Le temps au départ n'était ni beau ni laid; mais dans la montagne il est devenu extrêmement froid, et une pluie glacée mêlée de neige, s'est chargée, de temps en temps, de nous donner désagréablement la preuve que nous franchissions une chaîne fort élevée. Mais n'anticipons pas. Tant que nous avons descendu de Zahleh, et pendant tout le temps que nous avons longé le pied du Liban, la température a été fort douce; des haies plantées de rosiers bordaient les chemins que nous suivions, et nous sommes venus ainsi, jusqu'à hauteur du village de Sâadeneyn que nous avons laissé à notre gauche. A partir de là nous avons marché pendant quelque temps, directement au sud, en ayant droit devant nous un piton qui supporte un village nommé Qabb-Elias, et qui de loin présente assez bien l'aspect d'une forteresse. Le piton de Qabb-Elias ferme précisément le débouché de l'ouad dont nous allons suivre le flanc droit, pour entrer dans le Liban.

Un peu plus loin que Sâadeneyn se trouve, encore à gauche de notre route, le village de Thâalabeyah. Celui-ci est donc aussi dans la plaine. A peu près à même distance de Zahleh se montre, sur le flanc du Liban, le village de Haouch-Echtourah. A la hauteur de Thâalabeyah, notre route oblique assez fortement vers l'occident, et, laissant assez loin dans la plaine, c'est-à-dire sur notre gauche, le village de Makseh, nous entrons pour tout de bon dans la montagne, en suivant

une route qui est loin d'être bien entretenue. Sur cette route. d'ailleurs, on rencontre de loin en loin des khans misérables, où s'arrêtent les caravanes et les voyageurs, pour trouver de l'eau et du feu au besoin.

Le premier khan que nous rencontrons se nomme el-Khan-Mouraïdjat ; nous passons outre et nous allons nous arrêter sous le hangar adossé au Khan-Mourad, afin d'y prendre notre repas du matin. Là une giboulée de pluie, de neige et de grêle, nous a retenus près d'une heure. Ce khan est situé au bord d'un précipice très-profond, d'où sort le bruit d'un torrent. Rien de plus triste que le site du Khan-Mourad, qui rappelle assez bien les coins les plus laids de la route du Mont-Cenis,

Quand la pluie a cessé, nous avons repris notre marche, à travers des plateaux couverts de plaques de neige qui ont fourni aux plus jeunes d'entre nous, les munitions de guerre d'une bataille d'écoliers. Le premier khan que nous avons rencontré ensuite, se nomme el-Khan-el-Modahredj, et à proximité se trouve un passage très-difficile, à travers un ravin rocailleux que j'eusse maudit de grand cœur, s'il n'eût été garni de délicieuses hyacinthes bleues qui embaumaient l'air, de leur doux parfum. Plus loin encore, nous avons passé devant le Khan-Ayn-Sofar, pour aller nous arrêter au Khan-er-Roueiçat, où nous nous décidons à rester pour cette nuit. Nous avions résolu d'aller loger à Behamdoun ; mais il est tard ; nous sommes fatigués, et d'ailleurs il faudrait faire un détour inutile, pour aller chercher ce village que nous apercevons à près d'une lieue au sud du Khan-er-Roueiçat, et qui a le désavantage de n'être pas sur la route directe de Beyrout, où nous voulons maintenant arriver le plus vite possible.

Le Khan-er-Roueiçat est situé sur un plateau beaucoup plus bas que la crête du Liban, et il ne s'y trouve plus de plaques de neige : tout est déjà fondu. Au nord et à quelques

cents pas, s'ouvre une large et très-profonde vallée, couverte de villages chrétiens et druzes, et plantée d'arbres innombrables : c'est sans contredit une des plus belles et des plus riches vallées du Liban.

Profitant du peu d'heures de jour qui nous restent, nous avons fait autour du Khan-er-Roueiçat une magnifique chasse aux coléoptères et aux mollusques; l'abbé, de son côté, a fait une assez bonne herborisation. Pendant notre repas, deux touristes, dont l'un est Français et l'autre Suisse, sont venus s'établir sous deux petites tentes, à proximité de notre khan. Comme ces deux messieurs n'ont pas manifesté la moindre envie d'échanger même un salut avec nous, nous avons usé de la même réserve, et nous avons passé assez gaiement notre soirée, en pensant que demain nous serons à Beyrout. Au reste, nous nous sommes couchés de très-bonne heure, et la vermine, sur laquelle nous comptions comme d'habitude, a fait défaut, à notre très-vif contentement.

20 MARS ET JOURS SUIVANTS.

Ce matin, la joie d'être arrivés sans malheur au terme de notre voyage, nous a éveillés bien avant le jour. Quand nous pensions que déjà l'aube avait paru, c'était la lune qui nous éclairait. Il n'était encore que trois heures et demie ; mais nous voulions nous mettre en route au point du jour, nous n'en avons donc pas moins fait en hâte tous nos préparatifs habituels, et lorsque le moment qui n'est plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour, a été arrivé, quand nous avons pu discerner les objets placés à cent pas de nous, nous avons quitté le Khan-er-Roueiçat, en marchant droit à l'ouest.

Nous avons, pendant quelque temps, longé la belle vallée dont j'ai parlé plus haut, et nous avons pu juger, tout à notre aise, de sa beauté et de sa richesse. Cette vallée est celle d'où

sort la rivière qui coule au nord de Beyrout (Nahr-Beyrout). Sur le bord du chemin que nous suivions, et à environ une heure de chemin du Khan-er-Roueiçat, j'ai vu dans un champ placé à la crête même de la vallée, deux ou trois sarcophages antiques, entièrement semblables à ceux d'el-Khaldah. Il doit évidemment y avoir des découvertes archéologiques à faire dans ce quartier de la montagne. Les khans voisins des ruines se nomment Khan-el-Machrah et Khan-el-Kahaleh.

A partir du Khan-er-Roueiçat, nous rencontrons d'abord le Khan-Husseyn; puis le Khan-el-Machrah (de la belle verdure), puis le Khan-el-Kahaleh (Kahaleh est le nom d'une plante du genre *Calendula*). Arrivé en ce point, la vue est une des plus merveilleuses que l'on puisse imaginer. On voit s'étaler à ses pieds la riche plaine de Beyrout, que dominent les cimes blanches de neige du Liban, et au delà, jusqu'où la vue peut s'étendre, les flots bleus de la mer de Phénicie. Après le khan-el-Kahaleh, la descente commence pour tout de bon, mais par des chemins si affreux, que ce n'est probablement que par miracle, qu'un cheval, sur deux, ne casse pas le cou de son cavalier. J'ai jugé plus sain d'opérer cette descente sur mes propres jambes, et je m'en suis bien trouvé, malgré la chaleur très-vive qui nous a pris dès neuf heures du matin, c'est-à-dire à partir du moment où nous avons commencé à parcourir le versant occidental du Liban. J'ai remarqué un point, où la route passe comme elle peut à travers des masses de grès ferrugineux, au milieu desquelles coule et bondit un filet d'eau que leur envoie une source voisine. Des plantes charmantes et couvertes de fleurs, se montrent partout, et au bas de ces roches, sont deux ou trois baraques qui se nomment el-Rhazar (le lieu où tout abonde).

Nous étions arrivés alors à un plateau intermédiaire entre les sommets et la plaine. Ce plateau est bien cultivé, et un

chemin fort commode le traverse. Au premier khan que nous rencontrons, nous faisons la halte du déjeuner, en nous garant avec soin du soleil, derrière les murailles de la maison. C'est le Khan-el-Djamhour (de l'éminence sablonneuse). Autour de ce khan il y a de l'eau en abondance. Après une heure de repos, nous avons repris notre voyage, et recommençant à descendre, nous avons passé devant le Khan-ech-Chyakh. Enfin, nous nous sommes trouvés au sommet des dernières rampes en zigzag, qui conduisent à la plaine de Beyrout. Nous les avons eu assez promptement parcourues, et auprès du Khan-el-Djedid, placé au bas de la côte, nous avons commencé à franchir la plaine qui nous séparait encore de la ville. A une heure moins un quart, nous entrions dans les sables, et à une heure précise, nous touchions à la porte de Beyrout, que nous avions franchie quatre-vingt-dix-sept jours auparavant, afin de commencer notre voyage en terre sainte.

Nous n'avions pas eu un seul accident à déplorer; nous avions recueilli d'immenses collections de toute nature; nous avions eu le bonheur de découvrir beaucoup de faits restés inconnus jusqu'à nous; enfin, nous avions eu la vive satisfaction d'accomplir, sans encombre, un voyage que personne, avant nous, n'avait impunément tenté. Partout où un danger s'était manifesté, partout où un obstacle s'était élevé, obstacle et danger s'étaient évanouis sans que nous eussions eu, pour ainsi dire, rien de plus à faire que de nous laisser guider aveuglément par une force plus grande que la volonté humaine. Il eût fallu que nous fussions bien ingrats, pour ne pas reconnaître du fond du cœur que la Providence s'était chargée de veiller pour nous, et d'aplanir les difficultés de la route, pendant toute la durée de notre pèlerinage. Nous avions mis notre confiance en elle, et elle nous a payés cette confiance, en nous couvrant de sa protection incessante.

Nous voilà donc à Beyrout ; nous avons regagné l'hôtel Audibairt, où nous avons repris avec grand plaisir toutes les habitudes de notre premier séjour. Il serait complétement dénué d'intérêt, de donner par le menu l'emploi de notre temps, pendant les journées qui se sont écoulées depuis le 20 mars jusqu'au 5 avril, jour de notre départ de Syrie. Il me suffira de dire, que tous nos amis de Beyrout n'ont cessé de nous faire fête et de nous combler de prévenances. Toutes nos soirées étaient prises par eux, et dans la journée, seulement, nous courions les campagnes d'alentour, pour faire des recherches entomologiques ou botaniques, toujours suivies de la plus riche moisson.

Nos amis Belly et Loysel allèrent passer trois ou quatre jours à en-Naby-Younès, et le premier en rapporta des croquis à l'aide desquels il fera un délicieux tableau, le jour où il lui conviendra de le faire. L'abbé Michon a fait une herborisation de trois jours dans le Liban, et il m'a rapporté de Beit-Meri, et du Deïr-el-Qalaah qui y touche, les estampages des inscriptions antiques qui s'y trouvent. L'une de ces inscriptions est devenue célèbre par le travail plein de finesse qu'elle suggéra à notre illustre Letronne. Cette inscription lui avait fait deviner l'existence d'un aqueduc antique qui se trouve à trois ou quatre lieues de là, sur le Nahr-Beyrout. Malheureusement l'estampage et par conséquent la pierre, ne permettent pas d'adopter la leçon si habilement conçue par le savant helléniste, à la vue d'une copie défectueuse du texte en question.

Édouard, de son côté, est allé visiter les ruines de Beit-Meri, et il en a rapporté de très-intéressants croquis, qu'il a bien voulu mettre à ma disposition [1]. J'avoue à ma très-grande honte, que la fatigue précédente m'avait ôté toute envie de

1. Voyez pl. LVII.

courir de nouveau les routes du Liban, afin d'explorer des ruines bien connues, et que je regardais à tort comme peu importantes. J'ai donc laissé aller Édouard avec son fidèle Philippe, et je suis resté pendant ce temps-là au logis, pour mettre en ordre tous les matériaux que j'avais recueillis pendant le voyage.

Il y avait cependant une localité que je ne pouvais me dispenser de visiter, et que j'étais bien décidé à voir, quelque grande que pût être la nouvelle fatigue qui en résulterait pour moi, c'était l'embouchure du Nahr-el-Kelb (Lycus des anciens), lieu très-célèbre parmi les archéologues, à cause des bas-reliefs assyriens et égyptiens qu'il présente, dit-on depuis longtemps, et qui sont taillés dans le rocher. Voir des monuments véritablement assyriens en place, on conçoit que c'était une très-grande joie pour moi; aussi ai-je organisé avec un très-grand empressement, une promenade d'une journée au Nahr-el-Kelb. Mon ami, Michel Medaouar, toujours bon et aimable, a voulu nous faire une fois de plus les honneurs de son pays, et sachant notre projet d'aller passer quelques heures au bord du Lycus, il nous a demandé de se charger de notre déjeuner pour cette charmante partie de campagne, qu'il a voulu faire avec nous. Il va sans dire que nous avons accepté avec très-grand plaisir.

Au jour convenu, nous étions rendus à neuf heures à la porte de Medaouar qui nous attendait, et nous nous sommes mis immédiatement en route. Jusqu'au pont qui traverse le Nahr-Beyrout, nous connaissions déjà parfaitement le pays; mais au delà du pont il devenait nouveau pour nous. Nous avons constamment suivi la plage, en longeant à quelques centaines de mètres les pentes du Liban, sur le flanc duquel paraissent de charmantes collines, couvertes le plus souvent d'arbres verts, quelquefois très-beaux. Nous avons traversé à gué une

rivière assez large, mais peu profonde, nommée Nahr-Anteliyas, et atteint enfin le Ras-Nahr-el-Kelb. En ce point, la route moderne monte assez rapidement, en suivant le tracé de la voie antique. Au bas, et au sud-ouest du Ras ou promontoire, les rochers sont entamés et présentent des traces nombreuses d'une exploitation antique, semblable à celle d'une carrière. Au sommet même du promontoire, on signale une sorte de piédestal pris dans la masse du roc, et sur lequel la tradition du pays veut qu'ait été établie une figure colossale de chien ou de loup, qui a été, dit-on, culbutée et jetée dans la mer; on montre, à l'appui de cette tradition, un bloc qui gît au fond de l'eau et qui, jusqu'à un certain point, présente la tournure d'un corps de chien ou de loup. Dans le voisinage du piédestal, j'ai trouvé, sur un tronçon de pilier rond, une inscription très-usée, très-fruste, et dont il est bien difficile de deviner le sens, à cause du mauvais état de conservation du texte. Voici les lettres que j'ai pu, ou du moins cru y reconnaître, et que je donne prudemment sans explication :

.....M.. II
....GERM...
....EMPERA...
....CICICONS...
....HLVIA¯O...
....SILYICON...
......NONI.....

Au delà, la route descend très-rapidement à travers une coupure dans le roc, qui forme des ressauts assez élevés, toute trace de l'aplanissement de la voie antique ayant complétement disparu aujourd'hui. Au bas de cette rampe coule le Nahr-el-Kelb, au bord duquel est établi un khan misérable. A quelques cents pas plus loin, est un pont qui conduit les voyageurs sur

l'autre rive, et en un point où se trouve le canal déversoir d'un moulin. La rive gauche, c'est-à-dire celle sur laquelle est établi le khan, est, au bord de la rivière, taillée à pic de main d'homme.

Auprès du pont, la surface du rocher présente, dans un cartouche d'un mètre soixante centimètres de longueur, dont les oreilles ont vingt centimètres de largeur, une inscription, sans doute déjà publiée bien des fois, et que je crois néanmoins devoir reproduire ici :

IMP CAES M AVRELIVS
ANTONINVS PIVS FELIX AVGVSTVS
PART·MAX·BRIT·MAX·GERM·MAXIMVS·
PONTIFEX MAXIMVS·
MONTIBVS IMMINENTIBVS
LYCO FLVMINI CAESIS VIAM DELATAVIT
PER..............................
ANTONINIANVM SVAM.

Sauf le mot PER de la septième ligne, toute celle-ci a été martelée postérieurement, sans doute pour que le nom de la légion qui avait fait le travail, et qui se sera rendue coupable de quelque rébellion, fût voué à l'oubli. La huitième ligne porte Antoninianum suam, au lieu d'Antoninianam suam. Je crois fermement que la faute existe en réalité dans l'inscription, puisque ma copie prise sur place offre cette faute. Cependant, je n'oserais pas l'affirmer. Au-dessous du cartouche est ciselé une espèce de petit cippe en forme d'autel, surmonté d'un disque.

En deçà, à quelques mètres, c'est-à-dire plus près de l'embouchure de la rivière, est une inscription turke illisible, grâce au peu de saillie des lettres qui sont en relief, et à la masse des lichens qui se sont logés dans tous les creux.

J'arrive enfin aux monuments les plus importants. Au-dessus du khan, et à quelques mètres à droite, c'est-à-dire en remontant vers le sommet du Ras, se trouve un grand cadre rectangulaire ciselé dans le roc, et orné d'une corniche et de moulures latérales. La corniche se compose d'un cavet placé au-dessus d'un tore, qui surmonte un listel et une plate-bande qui a, à elle seule, la largeur du tore et du listel réunis. Aux deux angles supérieurs de la surface renfermée dans le cadre, sont percés deux trous qui ont indubitablement servi à recevoir des gonds ou des crampons, destinés à fixer une plaque métallique, ou peut-être même de marbre, dans le cadre pour lequel elle avait été préparée. Cette plaque contenait quelque texte assyrien, cela me paraît indubitable.

A cinq mètres à droite de cet encadrement, se trouve, sur une surface taillée en forme de stèle dans le roc, haute d'un peu plus de deux mètres, et large d'un mètre cinquante centimètres, une figure de roi assyrien coiffée du bonnet persan, et la main droite élevée. Cette figure est complétement fruste, et on n'en peut plus reconnaître que la masse. A deux mètres plus loin est une autre stèle qui contenait aussi une figure assyrienne, dont la tête seule est encore reconnaissable; cette stèle a environ quatre mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, et un mètre soixante centimètres de largeur.

A vingt mètres plus loin, et à dix mètres environ au-dessus du chemin, se trouve une stèle assyrienne en meilleur état que les précédentes. Elle est encadrée dans une plate-bande assez large, et qui forme archivolte au-dessus de la stèle.

A trente mètres plus loin et à dix mètres plus haut encore que la précédente, est une nouvelle stèle assyrienne, de plus de deux mètres de hauteur et d'un mètre dix centimètres de largeur, entourée aussi d'une plate-bande. A droite, et à vingt-cinq centimètres seulement de la stèle qui vient d'être dési-

gnée, se trouve un encadrement plus haut que la stèle, et qui a été accolé à celle-ci à dessein et pour recevoir un texte assyrien; ce cadre, formé d'une simple plate-bande, est surmonté d'une corniche, composée de la plate-bande supérieure du cadre, surmontée d'un tore, au-dessus duquel s'élève un cavet assez haut, que couronne une plate-bande en saillie sur le roc. Cette corniche est identique avec celle du monument monolithe de Siloam, et avec celle de l'un des édifices de Ninive découvert par M. Botta à Khorsabad. La surface encadrée a précisément la même hauteur que la stèle, et aux quatre angles se montrent des encastrements, dans lesquels ont été scellés des crampons ou gonds de fer. La nature du métal est indiquée clairement par la couleur que la roche a contractée dans ces encastrements. Quant à la surface elle-même, elle est parfaitement nue, et n'a jamais reçu le moindre ornement, ni le plus léger trait de bas-relief.

A quinze mètres à droite des deux sculptures que je viens de décrire, et à un mètre plus haut, se voit une nouvelle stèle assyrienne, encadrée dans une plate-bande de dix centimètres de largeur, et entourée d'une autre plate-bande extérieure, irrégulière, et de vingt-cinq centimètres de largeur. Le cadre de la stèle est creusé de dix centimètres, et sur le fond est tracée une grande figure de roi assyrien; la stèle a deux mètres trente centimètres de hauteur, et un mètre vingt-cinq centimètres de largeur à la base; elle se rétrécit un peu au sommet.

Enfin, à trente mètres plus loin, et à quinze mètres environ au-dessus, se voit un très-beau cadre d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de hauteur, sur un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. Il est comme les autres, entouré d'une plate-bande surmontée d'une corniche plus compliquée. Le cadre supporte un étroit listel surmonté d'un plan incliné de petite

dimension, sur lequel s'appuie la corniche ordinaire formée d'un tore, d'un cavet et d'une plate-bande. Cette fois encore le cadre montre des traces non équivoques de la présence des crampons de fer qui furent jadis encastrés aux quatre angles, pour fixer une plaque quelconque. Immédiatement à droite du cadre est une stèle de plus petite dimension que le cadre, et placée un peu au-dessus de lui. Celle-ci contient une figure assyrienne royale, mieux conservée que toutes les autres, bien qu'elle soit déjà très-fortement détériorée. Le monarque tient une masse d'armes de la main gauche, et a la main droite élevée, en signe de commandement. Au-dessus de la main droite se voient encore distinctement deux rangs de symboles. Ce sont, dans la rangée supérieure, une étoile, un disque rond, et le mihir ou disque ailé. Dans la rangée inférieure est un sceptre, puis deux baguettes parallèles, puis un globe, duquel partent, en s'écartant vers le bas, trois rayons ou cordons de trois globules; ce dernier signe est identique avec l'hiéroglyphe déterminatif de la lumière.

La tête est assez bien conservée encore, et la chevelure ainsi que la barbe sont tressées avec soin, comme dans tous les bas-reliefs assyriens que nous possédons. Cette belle stèle, dont on possède en Europe des moulages exécutés par les soins de M. Bonomi, était couverte de caractères cunéiformes aujourd'hui méconnaissables, à l'exception de quelques signes isolés, en très-petit nombre, et qui n'en sont pas moins suffisants pour caractériser immédiatement un texte ninivite.

Après avoir bien étudié, et fort longuement, ces débris vénérables, je me demandai où étaient les bas-reliefs égyptiens, gravés par l'ordre de Sésostris, et dont on a quelquefois fait grand bruit, en poussant la plaisanterie jusqu'au point d'en donner des figures. Je déclare très-nettement et très-hautement que ces bas-reliefs égyptiens, ainsi que les textes hiéro-

glyphiques que l'on y a accolés, sont de pure invention, et d'invention d'autant plus maladroite, que ceux-là même qui les ont publiés, ont eu la malencontreuse idée de les placer dans les encadrements qui accompagnent les stèles assyriennes, en oubliant de faire disparaître les traces de crampons, traces que l'on a religieusement dessinées, sans se douter qu'en le faisant on tuait net les bas-reliefs qui eussent été destinés à rester perpétuellement cachés derrière une plaque de métal, ou tout au moins de marbre, fixée sur eux avec quatre bons et solides crampons. Au reste, la surface de ces encadrements est très-nette et n'a jamais rien porté, non plus que les corniches sur lesquelles on a imaginé de placer des disques ailés, suivant la mode égyptienne. La présence de ces sculptures égyptiennes, au Nahr-el-Kelb, doit donc être mise au rang des faits controuvés sur lesquels malheureusement des savants de très-bonne foi ont exercé leur sagacité, sans se douter qu'ils s'occupaient de la dent d'or.

J'ai du reste la satisfaction de n'être pas seul de mon avis. Tous les Français instruits qui résident à Beyrout, savent parfaitement qu'il n'y a pas de bas-reliefs égyptiens au Nahr-el-Kelb, et mon jeune et savant ami M. J. Oppert, à son passage à Beyrout, lorsqu'il se rendait en Mésopotamie avec M. Fresnel, m'a écrit, après avoir visité le Nahr-el-Kelb, une lettre dans laquelle il relève sévèrement la petite imposture archéologique dont il avait été, sur mon invitation, constater la réalité.

Après une journée délicieuse passée au bord du Lycus, journée dont la botanique, l'entomologie et la conchyliologie, ont largement fait leur profit, nous sommes rentrés à la nuit à Beyrout, et en rentrant nous avons encore une fois joui de l'un de ces magnifiques couchers du soleil, qui n'ont pas leur pareil dans le monde entier, grâce à la splendeur des lignes du paysage.

Le temps se passait rapidement et les jours s'écoulaient, au milieu de la délicieuse nonchalance de la vie d'Orient, et des prévenances dont nous étions l'objet de la part de toute la colonie française. Le 5 avril arriva bientôt, et au réveil nous sûmes que le bateau à vapeur *le Caire* était en rade, depuis le point du jour, et qu'il repartirait le soir même, aussitôt qu'il aurait pris ses dépêches. Depuis longtemps déjà tous nos préparatifs étaient faits. Toutes nos caisses furent transportées à bord, et après avoir pris congé de nos amis, nous quittâmes, vers quatre heures, cette douce terre de Syrie sur laquelle nous avions passé tant d'heureux jours.

A bord du *Caire*, nous fûmes accueillis comme des amis par tout l'état-major, et entre autres par le commandant du bâtiment, M. de Grollier, qui fit si bien que notre traversée ne nous parut qu'un jour de fête de plus à ajouter à tous ceux que nous venions de passer à Beyrout. Le surlendemain, au point du jour, nous étions mouillés dans le port d'Alexandrie, d'où nous repartions le soir même avant le coucher du soleil; puis nous allâmes toucher à Malte, où nous restâmes aussi une journée entière. Nous longeâmes la côte de l'île de Maritimo, puis la pointe de la Sicile; nous franchîmes le pittoresque canal de Bonifaccio, longeant à la fois la Sardaigne et la Corse, et le 16 avril au matin, nous jetions l'ancre devant Marseille, dans le port de Frioul, où nous dûmes rester en quarantaine, pendant deux jours. Moins de onze jours nous avaient suffi pour arriver de Beyrout à Marseille. La Providence avait décidé qu'elle nous favoriserait jusqu'au bout de notre voyage.

Maintenant que deux années se sont écoulées depuis mon retour en France, je songe sans cesse avec délices au beau voyage qu'il m'a été donné d'accomplir en Terre Sainte; souvent je regrette les douces émotions que j'y ai ressenties et

qui sont gravées dans mon cœur, en traits qui ne s'effaceront jamais. Plus souvent encore, je me prends à espérer que je n'ai pas dit un éternel adieu à Jérusalem la sainte et à la terre chérie des patriarches.

16 avril 1853.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET C[e], RUE SAINT-BENOIT, 7.